MERCVRE DE FRANCE

TOME QUARANTE-SIXIÈME

Avril-Juin 1903

Avril-Juin — Tome XLVI

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

PARIS-VI^e^
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMIII
KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1969

Reprinted with the permission of
Mercure de France
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1969
Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden

L'AMOUR ET M. LEWISHAM

HISTOIRE D'UN TRÈS JEUNE COUPLE

—

« Great Spirits and great Busines-
« se, doe keepe out this weake Pas-
« sion..... yet Love can finde entrance
« not only into an open Heart; but
« also into a Heart well fortified; if
« watch be not well Kept. » BACON.

CHAPITRE PREMIER

M. LEWISHAM SE FAIT CONNAITRE

Ce chapitre d'ouverture ne concerne pas l'amour. — A vrai dire, cet antagoniste n'apparaît d'une façon certaine qu'au troisième — et nous trouvons M. Lewisham occupé à ses études. C'était il y a dix ans et, à cette époque, il était maître adjoint à la Whortley Proprietary School, Whortley, Sussex, aux appointements de 40 livres par an, sur lesquels il lui fallait prélever 15 shillings par semaine pendant l'année scolaire pour payer sa pension chez Madame Munday qui tenait une petite boutique dans West Street. On l'appelait « Monsieur » pour le distinguer des grands élèves dont le devoir était d'apprendre, et il était strictement spécifié qu'on lui dirait monsieur en lui adressant la parole.

Il portait des habits de confection ; les revers et les manches de sa jaquette noire étaient tout

poussiéreux de craie scolaire; sa figure se couvrait d'un léger duvet et sa moustache naissait. C'était un jeune homme de dix-huit ans, d'aspect passable, les cheveux blonds, négligemment coiffé et exhibant sur un nez sensiblement proéminent une paire de lunettes parfaitement inutiles, mais qu'il portait pour se donner l'air plus âgé et afin de maintenir plus facilement la discipline. Au moment précis où cette histoire commence, *Monsieur* Lewisham est chez lui, une mansarde avec des lucarnes encadrées de plomb, un plafond en pente et un mur en saillie, couvert, ainsi que le laissaient voir quantité de déchirures, d'innombrables couches de papiers démodés et à ramages. A en juger par sa chambre, M. Lewisham pensait peu à l'amour, mais beaucoup à de hautes destinées. A la tête de son lit, par exemple, endroit où les honnêtes gens accrochent des textes bibliques, s'affirmaient, tracés d'une écriture claire, hardie et juvénilement fioriturée, ces mots : SCIENCE EST PUISSANCE. CE QUE L'HOMME A FAIT L'HOMME PEUT LE FAIRE. L'homme, dans ce second cas, était M. Lewisham lui-même. Jamais, pendant un seul instant, ces choses ne devaient être oubliées. M. Lewisham pouvait les voir chaque matin quand sa tête surgissait hors de sa chemise. Au-dessus de la malle peinte en jaune sur laquelle — à cause du manque de rayons — M. Lewisham avait arrangé sa bibliothèque, était épinglé un *schema*. Pourquoi n'avait-il pas écrit tout simplement : *Plan d'avenir*, le directeur du *Church Times*, qui intitule ses notes diverses *Varia*, peut l'expliquer mieux que moi. Dans ce *schema*, 1892 était indiqué comme l'année dans laquelle M. Lewisham se proposait de prendre son diplôme de bachelier ès lettres à l'Université de Londres avec les « félicitations du jury pour

toutes les matières » et 1895 la date où il obtiendrait la médaille d'or. Par la suite il devait y avoir des « brochures pour soutenir les idées libérales » et autres travaux de ce genre portant chacun une date précise. « CELUI QUI VEUT CONDUIRE LES AUTRES DOIT SAVOIR D'ABORD SE CONDUIRE LUI-MÊME », faisait remarquer le mur au-dessus de la table de toilette, et derrière la porte, à côté des pantalons du dimanche, un portrait de Carlyle avait été épinglé contre le panneau.

Tout cela n'était pas seulement de simples menaces contre l'univers : les hostilités avaient commencé. Le Shakespeare, les Essais d'Emerson et la vie de Confucius à cinq sous coudoyaient des livres classiques mutilés et délabrés, quelques excellents manuels de l'*Universal Correspondence Association*, des recueils d'exercices, de l'encre rouge et noire dans des bouteilles à deux sous et un timbre en caoutchouc portant le nom de M. Lewisham. Un trophée de certificats gris-bleu pour le dessin géométrique, la physiologie, l'astronomie et la physiologie organique, ornait le mur opposé et, non loin du portrait de Carlyle, s'étalait une liste manuscrite des verbes irréguliers français.

Au-dessus de la table de toilette, fixée par deux punaises contre le plafond qui s'abaissait d'une façon presque dangereuse, pendait un *Emploi du Temps*. M. Lewisham devait se lever à cinq heures, et cela n'était pas une vaine fanfaronnade, ainsi qu'en témoignait un réveil américain à bon marché placé sur la malle jaune, auprès des livres. Des morceaux de chocolat amollis par l'humidité et placés sur une planche à la tête du lit appuyaient encore ce témoignage : « Français jusqu'à huit heures », disait brièvement l'emploi du temps. Le déjeuner

devait être avalé en vingt minutes ; puis, pour être précis, vingt-cinq minutes de « littérature », ce qui consistait à apprendre par cœur des extraits préférablement emphatiques et ronflants des pièces de Shakespeare. Après cela, il se rendait à l'école accomplir ses fonctions. L'emploi du temps continuait à prescrire la composition latine pendant les heures des récréations et des repas. La littérature, cependant, était ordonnée en mangeant et, selon le jour de la semaine, cet exigeant emploi du temps variait ses injonctions pour chacune des 24 heures de la journée. Pas un moment accordé à Satan et à ses loisirs tentateurs. C'est à soixante-dix ans qu'on a la présomption aussi bien que le temps d'être oisif.

Mais pensez donc à l'admirable conception qu'est un pareil *schema*. Debout et à l'œuvre à cinq heures, tandis que le reste du monde occupe une position horizontale, se tient au chaud, le cerveau rêvassant ou stupidement abruti ; ou bien si ce reste du monde s'éveille, le faisant juste assez pour grogner, soupirer et rouler de nouveau dans l'inconscience. A huit heures, avoir déjà trois heures d'avance, trois heures de savoir gagnées sur autrui ! Il faut, m'a assuré un savant éminent, environ mille heures de travail assidu pour apprendre complètement une langue — quand on en sait trois ou quatre il faut moins de temps — ce qui donne dès le début, dans le cas de M. Lewisham, une langue apprise chaque année entre le moment où on se lève et le petit déjeuner, c'est le don des langues... acquis comme on cueille des champignons ! Puis, cette « littérature », quelle conception étonnante ! Dans l'après-midi, les mathématiques et les sciences. Pouvait-il y avoir quelque chose de plus simple et de plus magnifique. En dix ans, M. Lewisham posséderait

cinq ou six langues, une instruction solide et étendue, des habitudes de travail énorme et il n'aurait que vingt-quatre ans. Déjà, il serait l'honneur de son Université et sa fortune serait assurée. On s'imagine bien que ces brochures en faveur des idées libérales ne devaient nullement être d'obscures platitudes. Ce que serait M. Lewisham à trente ans épouvante l'imagination. Il faudrait naturellement apporter des modifications au *schema* à mesure que s'étendrait son expérience, mais l'esprit de la Chose — l'esprit de la Chose est une flamme dévorante.

Il était assis en face de la fenêtre en losange, écrivant très vite sur une seconde malle jaune vide et renversée, dont le couvercle était ouvert et dans la cavité de laquelle ses genoux étaient convenablement installés. Le lit était jonché de livres et de feuillets de devoirs corrigés par ses « professeurs par correspondance ». Conformément à l'emploi du temps, qui se balançait au plafond, vous l'auriez trouvé en train de traduire du latin en anglais. Imperceptiblement, la rapidité de sa main diminua. *Urit me Glyceræ nitor* lui trottait par la tête et le troublait. *Urit me*, murmurait-il, et du livre ses yeux voyagèrent par la fenêtre jusqu'au toit du presbytère avec ses cheminées revêtues de lierre. D'abord il fronça les sourcils, puis il se dérida. *Urit me...* Il mit son porte-plume entre ses dents et chercha des yeux un dictionnaire. *Urare?*

Soudain son expression changea, son bras tendu vers un dictionnaire s'arrêta. Il écoutait au dehors un claquement léger et régulier. C'était un bruit de pas.

Il se dressa brusquement et, tendant le cou, regarda

dans la rue à travers ses lunettes inutiles et les vitres en losange.. Jetant un regard aigu vers le bas de la rue, il entrevit un chapeau délicatement garni de fleurs d'un blanc rosé, l'épaule d'une jaquette et tout juste le bout d'un nez et d'un menton. C'était certainement l'étrangère qui, à l'église le dimanche précédent, était assise sous la galerie auprès des Frobisher. Cette fois-là aussi il ne l'avait vue que de côté. Il la suivit des yeux jusqu'à ce que le cadre de la fenêtre l'eût cachée, et il fit d'impossibles efforts pour la voir tourner le coin de la rue.....

Alors il tressaillit, fronça les sourcils, retira sa plume d'entre ses dents :

— Ces distractions ! — dit-il. — La moindre chose !.. Où en étais-je? Tcha !..

Il fit un bruit avec ses dents pour exprimer son irritation, s'assit et replaça ses genoux dans la malle renversée.

— *Urit me !* — reprit-il en mordant le bout de son porte-plume et cherchant son dictionnaire.

C'était vers la fin de mars, une après-midi de mercredi où les élèves avaient congé ; un jour de printemps resplendissant de lumière ambrée, avec des nuages d'un blanc éblouissant dans le plus intense des bleus ; ici et là les arbres se poudraient d'un vert merveilleux et tous les oiseaux se trémoussaient en réjouissances tumultueuses ; une journée d'éveil bruissante et troublante, un véritable avant-coureur de l'été. Le remue-ménage de cette attente était dans l'air. La terre tiède faisait éclater les semences gonflées et les bois de sapins étaient pleins des menues crépitations des bourgeons qui s'ouvraient et s'écaillaient. Non seulement l'émoi causé par l'éveil de la Mère Nature agitait la terre, l'air et les arbres, mais aussi le

jeune sang de M. Lewisham, lui ordonnant de se lever et de vivre dans un sens tout différent de celui qu'indiquait le *schema*.

Il aperçut le dictionnaire sous des papiers, chercha le sens de *Urit me*, apprécia le brillant *nitor* des épaules de Glycera et retomba de nouveau dans sa songerie, d'où il se secoua brusquement.

— Pas possible de fixer mon attention ! — grommela M. Lewisham. Il retira ses inutiles lunettes, les essuya et se frotta les yeux. — Ce maudit Horace et ses épithètes insinuantes ! Une promenade ?..... Je ne veux pas me laisser vaincre !...

Il remit ses lunettes et avec une violence bruyante posa ses coudes de chaque côté de la malle, puis des deux mains s'empoigna les cheveux au-dessus des oreilles.....

Cinq minutes après, il se surprit en train de suivre les courbes que les hirondelles traçaient dans le bleu, au-dessus des jardins du presbytère.

— A-t-on jamais eu autant de mal avec soi-même ? — se demanda-t-il sans précision, mais avec véhémence. — C'est un excès d'indulgence qui en est la cause : s'asseoir est le commencement de la paresse...

Alors, il se mit debout pour écrire, mais dans cette nouvelle position il avait sous les yeux toute la rue du village.

— Si elle a tourné le coin près du bureau de poste, je la reverrai là-bas par-dessus les treillages des terrains à vendre, — fut la pensée qui s'éveilla dans la région inexplorée et indisciplinée de l'esprit de M. Lewisham.....

A l'encontre de ce qu'il espérait, elle ne parut pas. Apparemment elle n'avait pas dû tourner près du bureau de poste. Alors, où avait-elle bien pu aller ?

Avait-elle poussé à travers le village jusqu'à l'avenue ?...

Soudain un nuage passa devant le soleil, la rue éblouissante se glaça et l'imagination de M. Lewisham se soumit au contrôle de son maître. Il traduisit alors *mater sæva cupidinum* — mère indomptable des désirs. Horace (livre des *Odes*) était l'auteur qu'indiquait le programme du concours pour l'Université et cette dernière phrase était traduite enfin avec sa signification prophétique.

Au moment précis où l'horloge de l'église sonna cinq heures, M. Lewisham, avec une ponctualité qui était vraiment beaucoup trop prompte pour un étudiant réellement sérieux, ferma son Horace, saisit son Shakespeare et descendit l'étroit escalier sans tapis qui menait de sa mansarde à la pièce dans laquelle il prenait le thé avec sa propriétaire Madame Munday.

La bonne dame était seule et, après quelques banales civilités, M. Lewisham ouvrit son Shakespeare et commença sa lecture à un endroit marqué la veille— la marque, entre parenthèse, se trouvait au milieu d'une scène — tout en avalant mécaniquement une quantité de tartines de beurre et de confitures d'airelles.

Madame Munday l'observait par-dessus ses lunettes et songeait combien il était mauvais pour les yeux de tellement lire; bientôt le tintement de la sonnette de sa boutique l'appela pour servir quelque client. A six heures moins vingt-cinq, Lewisham plaça le livre sur le rebord de la fenêtre, secoua quelques miettes qui étaient tombées sur sa jaquette, se coiffa de sa cape à mortier qui traînait sur la boîte à thé et se dirigea vers sa classe du soir.

La rue était vide et flamboyait, dorée par le soleil

couchant. La beauté du spectacle le saisit et il oublia de répéter de mémoire le passage d'Henry VIII qui aurait dû l'occuper pendant qu'il descendait la rue. Au lieu de cela, il pensait à cet indocile coup d'œil jeté par sa fenêtre, et à de petits bouts de nez et de menton. Ses yeux prirent une expression lointaine.

La porte de l'école lui fut ouverte par un petit gamin obséquieux qui lui présenta des « lignes » à viser.

M. Lewisham éprouva en entrant un curieux changement d'atmosphère. La porte claqua derrière lui. Avec l'insistance de son décor scolaire, son papier marbré de jaune, ses longues rangées de patères, son étalage de vieux parapluies, une vieille cape à mortier, un volume déchiré dont les feuillets s'étaient éparpillés, la salle d'étude semblait obscure et morne, contrastant avec le lumineux émoi de la soirée printanière qu'il avait laissé au dehors. Par l'esprit lui trotta l'idée insolite de ce qu'a de terne la vie d'un professeur. Il prit les lignes laborieusement tracées sur trois pages de cahier de devoirs, les oblitéra de ses initiales G. E. L., monstrueusement gribouillées à travers chaque page... Le bruit confus et familier des jeux lui parvint par les portes ouvertes des classes...

CHAPITRE II

SELON QUE SOUFFLE LE VENT

Dans ce pentagramme d'emploi du temps, — ce pentagramme par lequel les démons de la distraction étaient exclus de la carrière de M. Lewisham — il y avait un défaut : l'omission d'une clause interdisant l'étude au plein air. Ce fut le jour qui suivit l'insignifiant coup d'œil du chapitre précédent

que cette lacune dans l'emploi du temps devint apparente — jour plus gracieux et plus tentant si possible que son prédécesseur et, à midi et demie, au lieu de retourner directement de l'école à son logis, M. Lewisham s'échappa,grâce à cette brèche, et se dirigea, Horace en poche, vers les grilles du parc; puis, de là, jusqu'à l'avenue de vieux arbres qui entoure le vaste domaine de Whortley. Il écarta avec plein succès de son esprit le soupçon du motif véritable qui le poussait. Dans l'avenue, — car ce chemin est fort peu fréquenté,— on pouvait espérer travailler en paix. Le grand air, la marche sont à coup sûr plus favorables à l'étude qu'une chambre à l'atmosphère étouffante et débilitante. Il est indiscutable que le grand air est nécessaire à la santé de l'esprit et à la vigueur du corps...

Une petite brise soufflait et, dans les arbres en boutons, un bruissement perpétuel s'entendait.

L'enchevêtrement des hêtres était baigné de lumière dorée et toutes les branches basses étaient parsemées de taches horizontales de verdure nouvelle.

... Tu, nisi ventis
Debes ludibrium, cave.

Tel était le sujet approprié des pensées de M. Lewisham et en feuilletant le lexique pour y trouver *ludibrium*, il essayait mécaniquement de garder son livre ouvert en trois endroits à la fois — au texte, aux notes et à la traduction littérale — quand son attention, qui errait dangereusement près du haut de la page, culbuta par-dessus et s'échappa avec une incroyable rapidité jusqu'au bas de l'avenue...

Une jeune fille, coiffée d'un chapeau orné de fleurs blanches, venait à sa rencontre. Son occupa-

tion à elle aussi, était littéraire. A vrai dire, ce qu'elle écrivait l'absorbait à tel point qu'elle n'aperçut pas le jeune homme.

D'extravagantes émotions s'emparèrent de M. Lewisham — émotions que ne peut expliquer la simple hypothèse d'une rencontre accidentelle. Quelque chose fut chuchoté. Cela sonnait d'une façon suspecte : c'est elle ! Les doigts dans son livre, il avança prêt à battre en retraite sur ses pages, si elle levait les yeux, et il l'observait pardessus le volume. *Ludibrium* s'échappa hors de son univers. Il était clair, pensa-t-il, qu'elle ignorait sa proximité, attentive à ce qu'elle écrivait, quoi que cela pût être. Il se demanda ce que cela pouvait être, en effet. Sa taille, raccourcie par son attitude penchée, semblait enfantine. Sa jupe flottante était courte et laissait voir ses bottines et ses chevilles. Il remarqua sa démarche aisée et gracieuse, vision de santé et de légèreté enveloppée de soleil, quelque chose de tout à fait en dehors du *schema*, comme il se le rappela plus tard avec un certain étonnement.

Elle s'avançait aussi de plus en plus proche, les yeux toujours baissés. Il se sentait poussé par des incitations vagues et stupides vers une entrée en relations que rien ne justifiait. Il était curieux vraiment qu'elle ne l'eût pas encore aperçu. Il attendit presque avec peine le moment où elle lèverait les yeux, bien qu'il n'eût rien à espérer ! Quel tableau offrirai-je à ses regards, pensa-t-il, quand elle va me voir, et il se demanda si le gland de sa cape pendait du bon côté, car quelquefois il venait inopinément lui boucher un œil. Naturellement, il ne lui était plus possible d'y mettre la main pour s'en rendre compte. Il tremblait presque d'émotion. Ses

pas, ses actes, qui étaient habituellement automatiques, devinrent incertains et difficiles. On eût pu croire qu'il n'avait jamais auparavant rencontré d'être humain. Plus près encore... dix pas maintenant, neuf, huit... Passerait-elle sans lever la tête?...

Soudain leurs regards se croisèrent.

Elle avait les yeux bruns, mais M. Lewisham, qui se prétendait grand amateur de beaux yeux, ne put trouver de mot pour qualifier leur nuance. Elle le regarda modestement, mais bien en face.

Elle sembla n'avoir rien trouvé d'exceptionnel à ce visage et son coup d'œil se continua du côté des arbres... passa, et il ne resta, devant Lewisham, qu'une avenue déserte, un vide ensoleillé et parsemé de vert.

L'incident était clos.

Du lointain, le soupir onduleux de la brise vint à lui et en un instant toutes les brindilles frissonnèrent, se frôlèrent et les rameaux craquèrent sous une bouffée de vent. C'était, semblait-il, une invite pressante à s'éloigner d'elle. Les feuilles mortes d'antan, qui avaient été vertes et jeunes, se soulevèrent, se poursuivirent, bondirent, dansèrent et pirouettèrent; puis, quelque chose vint le frapper au cou, y resta posé un instant et fut emporté devant lui, dans l'avenue.

Quelque chose de nettement blanc! Une feuille de papier !... La feuille sur laquelle *elle* écrivait.

Pendant un temps qui lui sembla fort long, il ne se rendit pas compte de la situation. Il regarda pardessus son épaule, comprit soudain, et son embarras s'évanouit. Son Horace à la main, il donna la chasse au document fugitif et, en quelques enjambées, s'en fut emparé. Il se tourna vers elle, rougissant de triomphe, sa proie à la main. Il avait pu

lire ce qui était écrit sur la feuille en la ramassant, mais pour l'instant la situation le dominait. Il s'avança d'un pas et alors seulement il eut connaissance de ce qu'il avait vu. Des lignes, de longueur égale et commençant toutes par des majuscules ! Serait-ce réellement... ? Il s'arrêta. De nouveau il regarda le papier et ses sourcils se soulevèrent. Elle se tenait devant lui, le fixant maintenant sans feinte. Les lignes étaient tracées avec un stylographe. En voici le texte :

J'ai ri pendant la classe,

Puis encore :

J'ai ri pendant la classe,

Et toujours :

J'ai ri pendant la classe,
J'ai ri pendant la classe,

Et ainsi de suite, jusqu'au bas de la page, d'une écriture enfantine, extraordinairement ressemblant à celle de l'élève Frobisher n° 2... A coup sûr !

— Mais... je... — balbutia M. Lewisham troublé par ce qu'il découvrait et, dans sa surprise, oubliant toute politesse...

Il se rappelait fort bien avoir donné ce pensum à Frobisher n° 2, qui l'avait mérité pour avoir éclaté de rire d'une façon inconvenante pendant la classe. La surprendre occupée à une telle besogne déconcertait bizarrement l'idéal qu'il s'était formé d'elle. Jusqu'à un certain point, il lui semblait qu'elle l'avait trahi. Ce ne fut là, néanmoins, qu'une impression passagère.

— Voulez-vous me rendre cette feuille de papier, s'il vous plaît ? — dit-elle d'une voix saccadée.

Elle était légèrement moins grande que lui.

— Remarques-tu ces lèvres entr'ouvertes? — disait Mère Nature à M. Lewisham dans un *a parte*

silencieux, détail qu'il se rappella fort bien par la suite.

Les yeux de la jeune fille indiquaient quelque appréhension.

— Mais !... — dit-il, son indignation l'emportant encore, — vous ne devriez pas faire cela.

— Faire quoi ?

— Mais !... mais !... cela !... ce... ce... pensum... pour... mes élèves...

Elle haussa les sourcils, puis les fronça momentanément et le regarda.

— C'est *vous*, Monsieur Lewisham, alors? — demanda-t-elle en affectant une complète ignorance et une vive surprise.

Elle le connaissait parfaitement bien et c'était pour cela qu'elle faisait le pensum ; mais en prétextant ne pas le connaître, elle avait sujet d'entamer la conversation.

M. Lewisham s'inclina affirmativement.

— Oh !... ce n'est pas possible ! — Puis franchement elle ajouta : — En ce cas, je suis prise !...

— J'en ai bien peur ! — dit M. Lewisham. — Oui, je crois bien que je vous y prends.

Ils s'observèrent. Elle se décida à plaider les circonstances atténuantes.

— Teddy Frobisher est mon cousin. Je sais bien que j'ai grand tort, mais il se plaignait d'avoir tant de devoirs et d'être si tourmenté ! Moi je n'avais rien à faire. En somme, c'est moi qui lui ai proposé...

Elle s'arrêta et le regarda, paraissant considérer sa justification comme suffisante. Cette rencontre de leurs yeux eut un effet bizarrement déconcertant. Il essaya de s'en tenir à l'affaire de la punition.

— Vous n'auriez pas dû faire cela, — répéta-t-il en affrontant fermement l'adversaire.

Elle baissa les yeux, puis, le dévisageant hardiment :

— En effet, — avoua-t-elle, — je suppose que je n'aurais pas dû... je suis bien fâchée...

Elle recommença à baisser et à lever alternativement les yeux, manège qui produisit un nouvel effet troublant. Il semblait à Lewisham qu'ils étaient en train de discuter tacitement quelque chose de tout à fait autre que leur conversation : persuasion notoirement absurde et qu'expliquait seul le désordre général de ses facultés. Il fit un sérieux effort pour s'en tenir strictement aux reproches.

— Je m'en serais bien aperçu à l'écriture, vous savez.

— Naturellement ! C'était très mal de ma part de lui proposer cela... mais, c'est moi, je vous assure... Il avait l'air si ennuyé... et j'ai pensé...

Elle resta court... timide et honteuse. Les couleurs de ses joues s'accentuèrent. Tout à coup, et stupidement, les joues adolescentes de Lewisham s'animèrent aussi. La nécessité s'imposa de bannir immédiatement cette émotion nouvelle.

— Je puis vous certifier, — dit-il, avec chaleur maintenant, — que je ne donne jamais une punition, jamais, à moins qu'elle ne soit méritée. Je m'en suis fait une règle... Je... Heu !... Toujours... je m'en suis fait une règle... et vraiment... j'y fais grande attention.

— Je suis réellement très fâchée, — interrompit-elle avec une franche contrition. — C'était nigaud de ma part.

Lewisham éprouva, à lui entendre faire des excuses, une peine inexplicable et il prit vivement la parole avec la préoccupation de tenir en échec le rouge qui lui montait au visage.

— Je ne suis pas de cet avis, — protesta-t-il avec une sorte d'empressement tardif. — En réalité, c'était trop de bonté de votre part... beaucoup trop de bonté, certainement. Et je sais que... je peux très bien comprendre que... heu!... cette bonté...

— ... m'a entraînée. Et maintenant ce pauvre petit Teddy sera puni plus sévèrement pour m'avoir laissée...

— Oh! non! — se récria M. Lewisham, saisissant l'occasion et essayant de ne pas sourire de plaisir à ce qu'il allait dire. — J'ai eu tort de lire cette feuille en la ramassant. Absolument tort... par conséquent...

— Vous ferez comme si vous ne l'aviez pas vue? Vraiment?

— Certainement! — assura M. Lewisham.

La face de la jeune fille s'éclaira d'un sourire et celle du jeune homme laissa paraître toute sa sympathie.

— Oh! ce n'est rien! — continua-t-il. —Je n'ai pas d'autre parti à prendre, vous comprenez?

— Mais il y a tant de gens qui ne l'auraient pas fait. Les professeurs ne sont pas toujours si... chevaleresques.

Il était chevaleresque! La phrase agit sur lui comme un éperon. Il obéit à une impulsion irréfléchie.

— Si vous voulez... — commença-t-il.

— Quoi ?...

— Il n'est pas du tout nécessaire qu'il le fasse... le pensum, je veux dire. Je lève la punition.

— Vraiment?

— Mais oui.

— Oh! que c'est gentil de votre part!

— Ça ne fait rien, — dit-il, — ça n'est pas grand'chose... si vous croyez vraiment que...

Il se sentait plein de satisfaction d'avoir si scandaleusement sacrifié la justice.

— C'est si gentil à vous, — répéta-t-elle.

— Mais ce n'est rien ! Ah ! vraiment ce n'est rien, — expliqua-t-il.

— La plupart des gens n'auraient pas voulu...

— Sans doute !

Une pause.

— C'est parfait... Tout est arrangé.

Il aurait donné des mondes pour trouver quelque chose de plus à dire, quelque chose de spirituel et d'original, mais rien ne sortit.

La pause se prolongeant, la jeune fille jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, vers le bas de l'avenue déserte. Cette entrevue, cette série importante de faits allait prendre fin. Elle le regarda avec hésitation et sourit de nouveau. Elle tendit sa main. Sans doute c'était la chose à faire. Il la prit, fouillant en vain son esprit vide et tumultueux.

— C'est si gentil à vous ! — répéta-t-elle.

— Cela n'a pas d'importance ! — dit M. Lewisham, cherchant en vain quelque autre phrase à dire, qui ouvrirait la porte à un nouveau sujet de conversation. La main de la jeune fille était fraîche, douce et ferme, délicieuse à tenir ainsi et cette sensation le privait de tous ses moyens. Il tint cette main pendant un instant, sans qu'aucune inspiration lui en vînt.

Ils s'aperçurent ainsi, se mirent à rire et se sentirent quelque peu sots. Enfin leurs mains se serrèrent à la façon d'amis tout à fait intimes, puis se séparèrent avec embarras et gaucherie. La jeune

fille se détourna, lui lança une œillade timide et hésita.

— Au revoir! — dit-elle, et prenant une résolution soudaine elle s'éloigna.

Il s'inclina devant le dos qui s'en allait, fit avec sa cape un grand salut dix-septième siècle, puis, dans quelque région jusqu'ici inexplorée de son esprit, la révolte éclata.

A peine avait-elle fait dix pas qu'il fut de nouveau auprès d'elle.

— Je voudrais... — commença-t-il avec le sentiment redoutable de sa témérité et en soulevant gauchement sa cape, comme s'il croisait un enterrement. — Je... cette feuille de papier...

— Eh bien? — questionna-t-elle, malgré sa surprise, d'un ton naturel.

— Voulez-vous me la donner?

— Mais... pourquoi?

Il éprouvait une joie haletante comme s'il avait glissé au long d'une longue pente de neige.

— J'aimerais l'avoir...

Elle sourit, soulevant ses sourcils pour marquer son étonnement; il était trop surexcité maintenant pour sourire à son tour.

— Voyez, — dit-elle, en lui montrant la feuille de papier froissée dans sa main et avec un rire légèrement forcé.

— Ça ne me fait rien! déclara M. Lewisham, riant aussi.

Il s'empara du papier d'un geste lent, et le défroissa avec ses doigts qui tremblaient.

— Vous voulez bien? — demanda-t-il.

— Mais quoi?

— Que je le garde?

— Pourquoi ne le voudrais-je pas

Une pause. Leurs yeux se rencontrèrent de nouveau. Dans cet intervalle de silence palpitant, ils éprouvèrent une contrainte bizarre.

— Il *faut* que je m'en aille! — fit-elle tout à coup, rompant non sans effort le charme.

Elle lui tourna le dos, le laissant avec le morceau de papier froissé dans la main qui tenait le livre, tandis que l'autre main soulevait de nouveau, pour un majestueux salut, la cape à mortier.

Il suivit des yeux la silhouette qui s'éloignait. Son cœur battait avec une notable précipitation. Combien vive et légère elle lui semblait! Des petites taches rondes de soleil l'attrapaient au passage. Elle marcha vite, puis lentement, regardant de côté une fois ou deux, mais pas en arrière. Quand elle eut atteint les grilles du parc, elle se retourna vers lui, petite forme amicale et lointaine, fit un geste d'adieu et disparut.

Il se sentait le rouge au visage et ses yeux brillaient. Chose assez curieuse, il était essoufflé. Pendant longtemps, il resta les yeux fixes et tourné vers l'extrémité vide de l'avenue. Puis, son regard revint vers le trophée qu'il tenait serré dans sa main contre le volume d'Horace clos et oublié.

CHAPITRE III

UNE DÉCOUVERTE MERVEILLEUSE

Chaque dimanche, M. Lewisham devait accompagner les pensionnaires aux deux services de l'église. Les élèves prenaient place dans la galerie au-dessus du chœur, en face de l'orgue, à angle droit avec les bancs des fidèles. Cette situation élevée donnait à Lewisham la pénible impression d'être trop en vue, excepté dans les moments d'exceptionnelle

vanité où il s'imaginait que tous ces gens pensaient au parfait accord qui existait entre son front et ses diplômes. En ce temps-là, il faisait grand cas de ses diplômes et de son front, mais ne pensait guère à sa figure honnête et saine. Il abaissait rarement ses regards vers la nef, s'imaginant qu'il rencontrerait l'œil collectif de l'assistance fixé sur lui, de sorte qu'au service du matin il ne put pas voir que le banc des Frobisher restait vide jusqu'aux litanies. Mais l'après-midi, en allant à l'église, les Frobisher et leur hôte traversèrent la place du Marché au moment où sa kyrielle d'élèves suivait le côté ouest de la place. La jeune fille était revêtue d'une robe neuve de couleurs gaies, comme si l'on eût été à Pâques déjà, et la juvénile figure, sous ses cheveux noirs, eut pour lui un étrange effet de fraîcheur et de familiarité mêlées. Elle le regarda tranquillement. Il se sentit très gauche et fut sur le point de ne pas oser reconnaître sa nouvelle amie. Après avoir hésité, il souleva son chapeau d'un geste brusque, comme s'adressant à M. Frobisher. Ni l'une ni l'autre des deux dames ne lui rendit son salut, ce qui sans doute le surprit quelque peu. A ce moment le jeune Siddons laissa tomber son livre de cantiques et se baissa pour le ramasser. M. Lewisham faillit culbuter par-dessus lui...

Mais bientôt lui vint une sorte de consolation. Il la vit distinctement lever les yeux vers la galerie au moment où elle s'assit; puis plus tard, en s'agenouillant pour prier, il la contempla entre ses doigts écartés et la vit une fois encore lever les yeux de son côté.

Il était certain qu'elle ne se moquait pas de lui.

En ce temps-là, une grande partie du cerveau de

M. Lewisham lui était encore un domaine inconnu. Il croyait, entre autres choses, qu'il demeurait constamment et sans modifications le même être humain intelligent et conséquent, alors que, sous l'influence de certains stimulants, il perdait immédiatement toute raison et toute discipline pour devenir une personne imaginative et émotionnelle. La musique, par exemple, le transportait et en particulier le chant des voix à l'unisson, ainsi que fait un tourbillon, l'arrachait à ses pires soucis pour l'exalter jusqu'à d'indicibles émotions.

Au service du soir, dans l'église de Whortley (les officiants pour ce service revêtaient leur surplis), les cantiques et les chants, la clarté confuse des cierges nombreux, l'unanimité de l'assistance s'agenouillant, se relevant, donnant d'une seule voix les répons, l'enivrait invariablement, l'inspirait, si vous voulez, et transformait en poésie la prose de sa vie. Le hasard, venant en aide à dame Nature, glissa dans son oreille, à ce moment hautement impressionnable, la suggestion appropriée.

Le second cantique était simple et populaire, ayant trait à la fois à l'espérance et à la charité, et chaque verset se terminait par le mot *amour*. Imaginez-vous cela, chaque mot désarticulé et prolongé :

Ici... parents, amis... tout pa...a...sse
Le bonheur... paraît et... s'effa...a...ce
Son cœur... seul... jamais ne se la...a...asse
Oh ! quel amour.

A la troisième répétition du refrain, Lewisham regarda vers le sanctuaire et rencontra un court instant le regard de son amie...

Il s'arrêta brusquement de chanter. Alors, avec une force accablante, la conscience lui vint des rangs

serrés de visages au-dessous de lui et il n'osa plus *la* regarder. Le sang lui monta précipitamment au visage.

L'amour plus durable que tout cela, plus grand que toutes choses, toutes ! meilleur que la gloire !.. meilleur que la science !... C'est ainsi qu'il fit la grande découverte qui passa comme un grand flot à travers son esprit, se répandant avec la cadence du cantique et faisant monter en même temps à son front une vague de roseur. Le reste du service fut l'arrière-plan fantasmagorique de cette grande réalité — un arrière plan fantasmagorique quelque peu enclin à l'ébahissement. Lui, M. Lewisham était amoureux.

A.....men ! Il était si occupé qu'il se trouva debout encore dans son ravissement alors que l'assistance était déjà assise.

D'un brusque mouvement, il reprit le contact de sa chaise avec un choc qui lui parut se répercuter à travers l'église.

Quand, franchissant le porche, il sortit dans l'obscurité du soir, il lui semblait la voir partout. Il s'imaginait qu'elle était partie en avant et il pressa les élèves dans l'espoir de la rattraper. Ils se frayèrent un chemin à travers la foule indistincte des gens rentrant chez eux. Devait-il la saluer une seconde fois ?..... Mais c'était Suzanne Hopbrow dans sa robe claire : un corbeau avec le plumage d'une colombe. Il éprouva un curieux mélange de soulagement et de désappointement. Il ne la verrait plus ce soir-là. De l'école, il se rendit en hâte à son logis. Il lui fallait absolument être seul. Il monta jusqu'à sa petite chambre et s'assit devant la malle renversée sur laquelle était encore ouvert son traité de logique. Sans s'inquiéter d'allumer une bougie, il se ren-

versa dans sa chaise, contemplant avec béatitude la planète solitaire qui roulait dans l'infini au-dessus des arbres du presbytère.

Il sortit de sa poche la feuille de papier froissée — il l'avait lissée et repliée — la feuille couverte d'une écriture ressemblant à celle de Frobisher n° 2, et, après quelques virginales hésitations, pressa son trésor contre ses lèvres. Le Schema et l'Emploi du Temps pendaient dans les ténèbres comme de simples fantômes d'eux-mêmes.

Madame Munday l'appela trois fois pour qu'il vînt dîner.

Aussitôt son repas achevé, il sortit et vagabonda sous les étoiles jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la colline, derrière la ville, et qu'il se fût installé sur une barrière en vue de la maison des Frobisher. Il choisit la seule fenêtre éclairée comme étant la sienne — à *elle*. Derrière le store, Madame Frobsiher, corpulente matrone de trente-huit ans, était occupée à faire ses papillotes — elle se servait de papillotes en papier parce qu'elles n'abîment pas les cheveux — et déchiquetait la conduite de quelque voisin avec M. Frobisher qui était au lit. Un moment, elle prit la bougie pour examiner dans la glace une faible décoloration de son teint qui lui donnait de l'inquiétude.

Au dehors, M. Lewisham, jouvenceau de 18 ans, resta pendant plus d'une demi-heure à contempler la clarté de la fenêtre oblongue jusqu'à ce qu'elle s'évanouît, laissant la maison obscure et morne. Alors, il poussa un profond soupir et rentra chez lui, dans un état d'esprit vraiment superbe.

Le lendemain matin, il s'éveilla dans des dispositions extrêmement sérieuses, ne se rappelant plus clairement les incidents de la soirée précédente. Son

regard tomba sur le réveil. Il était six heures et il n'avait pas entendu la sonnerie. A dire vrai, il ne l'avait pas remonté. D'un bond, il sauta hors du lit et se jeta sur son beau pantalon abondonné en paquet sur le plancher, au lieu d'avoir été méthodiquement disposé sur le dos d'une chaise. En se savonnant la figure, il essaya, selon son habitude, de se rappeler sa lecture de la veille. Il ne put à aucun prix en retrouver le moindre souvenir. La vérité se fit jour pendant qu'il s'introduisait dans sa chemise. Sa tête, se débattant dans l'étoffe, resta immobile; les manches sans mains cessèrent de s'agiter pendant une minute...

Puis, sa tête sortit lentement et sa figure exprimait une stupéfaction profonde. Il se souvenait! Il se rappelait la journée précédente, comme une découverte positive et sans la moindre émotion, avec toute la clarté achromatique et avec l'absence de nuance romanesque du petit jour...

Oui... Il y était... tout à fait distinctement... Il n'y avait pas eu de lecture la veille, parce que... parce qu'il était amoureux!

Cette constatation affecta désagréablement quelques velléités imprécises dans son esprit. Il resta un instant immobile, puis se mit à chercher distraitement le bouton de son faux-col, ce qui l'amena en face de son *schema* qu'il contempla.

CHAPITRE IV

STUPÉFACTIONS

— Il faut tout de même que l'ouvrage se fasse! — déclara Lewisham.

Mais jamais encore les extraordinaires avantages de l'étude en plein air ne s'étaient présentés de façon

aussi engageante. Avant le petit déjeuner, il allait faire une demi-heure de lecture au grand air, dans le chemin qui longeait les terrains vagues, non loin de la maison des Frobisher. Après le petit déjeuner et avant la classe, il arpentait l'avenue avec un livre. Il revenait de l'école chez lui en passant par l'avenue et il y retournait pendant une trentaine de minutes avant la classe de l'après-midi.

Quand, pendant ses périodes d'étude en plein air, M. Lewisham ne regardait pas par-dessus son livre, il jetait incessamment ses regards par-dessus son épaule. A la fin, qui pourrait-il bien apercevoir sinon...

Il l'aperçut du coin de l'œil et se retourna immédiatement, feignant de n'avoir rien vu. Tout son être irradiait d'émotion. La main qui tenait le livre le serra étroitement. Sans regarder en arrière, il avança lentement et régulièrement, lisant une ode que, même au prix de sa vie, il n'aurait pu traduire, et il écoutait anxieusement les pas qui approchaient. Au bout d'un temps interminable, lui sembla-t-il, il entendit derrière lui un faible bruit de pas sur un froufrou de jupe.

Il eut l'impression que sa tête était maintenue rigide par une monture de fer.

— Monsieur Lewisham, — dit-elle tout près de lui.

Il se retourna d'un mouvement qui était presque convulsif et souleva maladroitement sa cape.

Après réflexion, il prit la main qu'elle lui tendait et la garda tant qu'elle ne la retira pas.

— Je suis bien heureuse de vous rencontrer, — dit-elle.

— Et moi aussi, — répondit Lewisham simplement.

Ils restèrent debout l'un devant l'autre pendant

un temps expressif. Puis, d'un mouvement, elle indiqua son intention de suivre l'avenue avec lui.

— Je voulais tant vous remercier, — reprit-elle en regardant le bout de ses pieds, d'avoir levé la punition de Teddy. C'est pour cela que je voulais vous voir.

Lewisham fit un premier pas à côté d'elle.

— Et c'est curieux, n'est-ce pas, — continua-elle en le regardant bien en face, — que je vous rencontre ici... juste à la même place... Je crois... oui... l'endroit exact où nous nous sommes déjà rencontrés.

M. Lewisham avait la langue paralysée.

— Est-ce que vous venez souvent ici? — demanda-t-elle.

— Mais... — bredouilla-t-il en réfléchissant un instant, et sa voix était déraisonnablement rauque — non... non... c'est-à-dire... du moins... pas souvent... de temps en temps... de fait, j'aime assez ce coin pour y lire et méditer... c'est si tranquille!

— Je suppose que vous lisez beaucoup?

— Quand on enseigne, il le faut bien.

— Mais vous...

— Oui, j'aime beaucoup lire, certainement, et vous?

— J'adore cela.

M. Lewisham fut très heureux qu'elle aimât lire. Il aurait été fort désappointé si elle eût répondu différemment. Mais elle avait dit cela avec une réelle chaleur : elle *adorait* lire. C'était charmant. Elle le comprendrait sans doute un peu.

— Naturellement, — expliqua-t-elle, — je ne suis pas aussi capable que certaines gens et il me faut lire les livres qui me tombent sous la main.

— Et moi aussi, — avoua M. Lewisham, — pour ce qui est de cela... Avez-vous lu... Carlyle?

La conversation maintenant semblait se mettre en route. Ils marchaient côte à côte sous les rameaux agités. Les sensations de M. Lewisham étaient extatiques, gâtées seulement par la crainte que quelque élève ne survînt inopinément. Elle n'avait pas *beaucoup* lu Carlyle. Elle en avait toujours eu le désir, même quand elle était toute petite fille — elle avait tellement entendu parler de lui. Elle savait qu'il était vraiment un grand écrivain!.. un *très* grand écrivain, en vérité. Tout ce qu'elle avait lu de ses œuvres lui avait plu, cela elle pouvait l'affirmer — plu autant que toute autre chose. Même, elle avait vu sa maison à Chelsea.

Lewisham, qui s'était familiarisé avec Londres par six ou sept excursions isolées d'une journée chacune, fut fort impressionné par ce dernier détail. La jeune fille parut ainsi se placer d'un seul coup sur un pied d'intimité avec cette imposante personnalité. Il ne lui était jamais venu clairement à l'idée que ces grands écrivains avaient des demeures où ils habitaient réellement. Elle lui donna quelques traits descriptifs qui rendirent soudain la fameuse maison réelle et distincte. Elle habitait tout près, dit-elle, du moins on pouvait s'y rendre à pied, à Clapham. Il oublia immédiatement le vague dessein qu'il avait eu de lui prêter le *Sartor Resartus*, dans sa curiosité d'en apprendre plus long sur son *home*.

— Clapham? C'est presque dans Londres, n'est-ce pas? — demanda-t-il.

— Tout à fait, — assura-t-elle; mais elle n'offrit aucune autre information volontaire sur la situation de sa famille. — J'aime Londres, — généralisa-t-elle, — et surtout en hiver.

Elle se mit à vanter Londres, ses bibliothèques

publiques, ses boutiques, sa multitude d'habitants, les facilités d'y faire « ce qu'on veut », les concerts où l'on peut aller, les théâtres. Elle semblait fréquenter une assez bonne société.

— Il y a toujours quelque chose à voir, même si vous ne sortez que pour une simple promenade, — ajouta-t-elle, — tandis qu'ici il n'y a rien à lire que des romans ennuyeux et encore ils ne sont pas nouveaux.

M. Lewisham dut convenir avec regret du manque de culture et d'activité mentale de la ville de Whortley. Il se sentit terriblement son inférieur. Il n'avait que ses dispositions studieuses et ses diplômes à opposer à tout cela, — et elle avait vu la maison de Carlyle.

— Ici, — dit-elle, — il n'y a pas de sujet de conversation en dehors des cancans.

Ce n'était que trop vrai.

Au coin, près de la grille au delà de laquelle les saules étaient splendides sur le bleu du ciel avec leurs chatons argentés et leur pollen doré, ils firent demi-tour, obéissant à une impulsion mutuelle, et reprirent leur promenade.

— Depuis que je suis ici, — se plaignit-elle, — je n'ai eu tout simplement personne à qui causer... ce que j'appelle causer.

— J'espère, — risqua M. Lewisham, se lançant résolument, — que vous êtes pour quelque temps à Whortley et...

Il s'arrêta brusquement et la jeune fille, suivant son regard, aperçut une forme volumineuse et noire qui s'approchait.

— Sans doute, — fit M. Lewisham reprenant sa phrase, — nous aurons la chance de nous rencontrer de nouveau.

Il avait été sur le point de lui demander carrément un rendez-vous. Un certain enchevêtrement de sentiers ravissants qui suivaient les bords de la rivière lui était venu à l'esprit. Mais l'apparition de M. Georges Bonover, directeur de la *Whortley Proprietary School*, le refroidit d'étonnante manière. Dame Nature avait sans doute arrangé la rencontre de notre jeune couple, mais, en ce qui concerne Bonover, elle semble avoir été impardonnablement insouciante. La jeune fille, maintenant, recula jusqu'à l'effacement dans l'esprit de M. Lewisham, et ce dernier, avec les plus désagréables sensations, se trouva en face du typique représentant d'une organisation sociale qui, *inter alia*, s'insurge violemment contre les conversations compromettantes que se risque imprudemment à tenir un jeune professeur célibataire.

— ... La chance de nous rencontrer encore? — répéta M. Lewisham avec une soudaine absence d'esprit.

— Je l'espère aussi, dit-elle.

Une pause. Les traits de M. Bonover, et particulièrement une paire de sourcils noirs et touffus, étaient à présent très distincts; les sourcils se soulevaient déjà pour exprimer apparemment une certaine stupéfaction.

— N'est-ce pas M. Bonover qui vient là? — demanda-t-elle.

— Oui!

Une pause prolongée.

S'arrêtera-t-il pour les accoster? A tout prix, ce terrible silence devait cesser. M. Lewisham chercha dans son esprit quelques phrases à dire qui pussent le protéger contre les reproches de son directeur. Il fut surpris de trouver son esprit absolu-

ment désert. Il fit un effort colossal. Si seulement il pouvait parler, s'il pouvait seulement paraître à l'aise. Mais cette panique paralysante prouvait éloquemment leur culpabilité. Ah!

— Il fait beau aujourd'hui... cependant... — dit M. Lewisham, — n'est-ce pas?...

— N'est-ce pas?... — accorda-t-elle aussi.

Puis M. Bonover passa, le front chargé d'orage et les lèvres pincées d'une façon impressionnante. M. Lewisham souleva sa cape à mortier et, à son grand étonnement, M. Bonover y répondit par un salut exagérément cérémonieux; son chapeau de forme ecclésiastique décrivit une courbe savante et, l'œil curieux et désapprobateur, le directeur passa.

Lewisham fut stupéfait de ce progrès sur le signe de tête de leur commerce habituel. Ainsi se termina pour l'instant ce terrible incident.

Il éprouva un accès momentané d'indignation. Après tout, pourquoi Bonover ou n'importe qui aurait-il à se mêler de sa conversation avec une jeune fille s'il lui plaisait de causer avec elle? Et puis savait-on au fait s'ils n'avaient pas été bien et dûment présentés? Par le jeune Frobisher, peut-être? Néanmoins les dispositions printanières de Lewisham dégringolèrent vers les frimas. Il eut l'impression d'être singulièrement stupide pendant le reste de leur conversation et le délicieux esprit d'entreprise qui l'avait jusqu'ici inspiré et surpris, pendant qu'il causait avec elle, se recroquevilla au delà de toute expression. Il fut heureux, positivement heureux, quand tout cela prit fin.

A la grille du parc, elle lui tendit la main.

— Je crains d'avoir interrompu votre lecture? — dit-elle.

— Pas du tout ! — répondit M. Lewisham se ranimant un peu. — Je ne sais pas depuis quand j'avais joui d'une conversation.....

— C'était... une infraction à l'étiquette de vous adresser la parole... j'en ai peur... mais je désirais tellement vous remercier...

— N'en parlons plus ! interrompit M. Lewisham, secrètement impressionné par l'étiquette.

— Au revoir !

Il resta hésitant près de la loge du garde, puis fit demi-tour et remonta l'avenue pour ne pas qu'on le vît la suivre de trop près dans West Street.

Alors, pendant qu'il s'éloignait d'elle, il se rappela qu'il ne lui avait pas prêté de livres comme il l'avait projeté et qu'il n'avait fait non plus aucun arrangement pour la revoir. Elle pouvait à tout instant quitter Whortley pour les délices de Clapham. Il s'arrêta irrésolu. Courrait-il après elle? Puis il se souvint de l'énigmatique expression de Bonover. Il décida que la rejoindre serait tout à fait compromettant. Pourtant..... Il restait là, en proie à une hésitation navrante, tandis que les secondes passaient. Enfin, il rentra chez lui, où il trouva Madame Munday qui avait presque fini de dîner.

— Ah ! ces maudits livres ! — s'écria la brave femme qui lui témoignait un intérêt maternel. — Vous lisez ! vous lisez !... et vous ne vous souciez pas de l'heure, et maintenant il va falloir manger votre repas à moitié froid sans avoir le temps de bien commencer votre digestion avant d'aller à l'école. C'est comme cela qu'on se détruit l'estomac.

— Oh ! ne vous préoccupez pas de mon estomac ! Madame Munday, — conseilla M. Lewisham

dérangé dans sa méditation embrouillée et apparemment triste. — C'est moi que ça regarde!

C'était de sa part une mauvaise humeur inaccoutumée.

— N'importe, — insista Madame Munday. — Je préférerais à une tête pleine un estomac fonctionnant bien.

— Pour moi, c'est le contraire, comme vous voyez!—répondit aigrement Lewisham, qui retomba dans son morne silence.

— Bah!.. Bah!..—dit à mi-voix Madame Munday.

CHAPITRE V

HÉSITATIONS

Monsieur Bonover, ayant mûrement préparé une mercuriale appropriée à la circonstance, l'administra dans l'après-midi, tandis que Lewisham surveillait les jeux de cricket. Par manière d'introduction, il fit quelques remarques sur les espérances de la classe, et Lewisham convint avec lui que Frobisher Ier semblait être en bonne forme cette année. Une pause suivit pendant laquelle le directeur fredonna.

— A propos, — dit-il, comme s'il entamait une nouvelle conversation et sans cesser de regarder les joueurs, — je...heu!...croyais que vous...heu!.. étiez étranger à Whortley.

— Oui, en effet, — répondit Lewisham.

— Vous vous êtes fait des amis dans le voisinage?

Lewisham fut importuné par un accès de toux et ses oreilles, ses maudites oreilles s'empourprèrent.

— Oui!.. dit-il revenant à lui — Oh!.. oui!.. oui!.. en effet!..

— Des gens d'ici, je suppose?..

— Mais... non!.. pas exactement!..

De ses oreilles le rouge gagna toute la figure de Lewisham

— Je vous ai vu, — continua Bonover, — parlant à une jeune fille dans l'avenue; sa figure m'est très familière. Qui est-elle?...

Devait-il dire qu'elle était une amie des Frobisher? En ce cas, Bonover, à sa façon affable et insidieuse, en parlerait aux Frobisher, ce qui rendrait la situation désagréable pour elle.

— C'est, — dit Lewisham, rougissant encore davantage de la violence qu'il faisait à son honnêteté, pendant que sa voix devenait inintelligible, — c'est... une... une... une vieille amie de ma mère. De fait, je l'ai rencontrée une fois... à Salisbury.

— Où?..

— Salisbury.

— Et son nom?

— Smith! — répondit Lewisham précipitamment et regrettant déjà son mensonge au moment où il lui sortait des lèvres.

— Bien touché! Harris! — cria Bonover en claquant dans ses mains. — Bien touché, mon ami!

— Harris est très habile, — opina M. Lewisham.

— Oui, très habile, — convint M. Bonover. Mais... que disais-je?... Je pensais aux ressemblances bizarres qu'on rencontre parfois. Il y a en ce moment chez les Frobisher une Miss Henderson... ou Henson... Dans la même ville!... Une ressemblance pareille... Le portrait même de votre miss...?

— Smith! — répéta Lewisham en affrontant le regard directorial et reprenant la nuance écarlate qu'il avait eue l'instant précédent.

— C'est bizarre! — fit Bonover en le regardant pensivement.

— Très bizarre! — marmotta Lewisham, maudissant sa stupidité et détournant les yeux.

— *Très*... très bizarre ! — insista Bonover. — A vrai dire, — continua-t-il en se tournant vers la maison, — je ne me serais guère attendu à cela de vous, Monsieur Lewisham.

— Attendu à quoi, Monsieur?

Mais M. Bonover feignit d'être déjà hors de la portée de sa voix.

— Diable! — fit M. Lewisham. — Sacré diable! — Expression fort répréhensible qu'il n'employait que rarement en ce temps-là.

Il eut l'idée de rejoindre le directeur et de lui demander s'il doutait de sa parole. Mais ce que serait la réponse lui parut par trop évident. Il resta une minute indécis, puis tourna sur ses talons, et, d'une allure farouche, il se dirigea vers son logis. Ses muscles tressaillaient et sa figure se contractait. Le tumulte de son esprit s'apaisa enfin pour faire place à une irritation indignée.

— Qu'il aille au diable! — s'exclama M. Lewisham, débattant la question avec le mobilier de sa chambre. — Pourquoi diable ne s'occupe-t-il pas de ses affaires? Occupez-vous de vos affaires, Monsieur, — hurla Lewisham dans la direction de la table de toilette. — Que le diable vous emporte, Monsieur! et occupez-vous de vos affaires!

C'est ce que faisait la table de toilette.

— Vous dépassez les bornes de votre droit ! — continua Lewisham, quelque peu adouci. — Comprenez-moi bien!.. Hors de l'école, je suis mon maître!..

Néanmoins, pendant quatre jours et quelques

heures après l'entrevue avec M. Bonover, Lewisham se conforma à ses devoirs jusqu'à abandonner l'étude en plein air et à essayer d'observer, avec de moins en moins de succès, l'esprit aussi bien que la lettre des prescriptions de son Emploi du Temps. Le plus souvent il s'irritait contre la besogne accumulée, s'y attaquait avec une énergie passagère ou bien regardait par la fenêtre. Le *schema* de sa carrière insistait sur ce fait que rencontrer et causer à nouveau à cette jeune fille amènerait des reproches, des tracas, des retards dans la préparation de ses examens, la destruction de toute discipline; et Lewisham se rendait compte de la parfaite justice de cette insistance. C'était insensé d'être amoureux! D'ailleurs, l'amour n'existait pas en dehors des romans frivoles. Immédiatement, son esprit s'échappa par la tangente; il vit des yeux bruns sous l'ombre d'un chapeau et il fallut ramener de force au travail ce vagabond. Le jeudi, en revenant de l'école, il la reconnut de loin, tout au bas de la rue, et il hâta le pas pour l'éviter, tournant la tête avec ostentation du côté opposé. Mais l'issue de la lutte était imminente. La honte le prit : le vendredi, sa foi dans l'amour était de nouveau ardente et vive et son cœur fut empli de remords pour les journées perdues.

Le samedi matin, sa préoccupation fut si vive qu'elle parvint à le distraire même pendant qu'il enseignait le plus facile des sujets : l'algèbre, et à la fin des heures de classe le résultat apparaissait comme certain et la carrière en complète déroute.

Cette même après midi il irait, quoi qu'il pût arriver, dans l'avenue : il la verrait et lui parlerait encore. Le spectre de Bonover se dressa un instant, mais fut vivement écarté et d'ailleurs...

Chaque après-midi, Bonover faisait la sieste.

Oui! il irait! il la trouverait! et il lui parlerait! Rien ne l'en empêcherait!

Une fois cette décision prise, son imagination fut tumultueusement en travail des choses qu'il dirait, des attitudes qu'il prendrait et d'une multitude de vagues beaux rêves à propos d'elle. Il dirait ceci! Il dirait cela! Son esprit ne voulait plus rien que tourner autour de cette merveilleuse situation d'amant. Quelle stupide brute il avait été de se cacher d'elle si longtemps! A quoi pensait-il donc? Comment pourrait-il lui expliquer cela quand il allait la rencontrer? A supposer qu'il fût tout à fait franc...

Il réfléchit aux limites de la franchise. Voudrait-elle croire qu'il ne l'avait pas vue le jeudi?... Même s'il lui affirmait que c'était vrai?...

Chose horrible, au milieu de tout ce tumulte, Bonover survint qui lui demanda de vouloir bien remplacer Dunkerley cette après-midi-là pour surveiller les jeux de cricket. Dunkerley était le premier adjoint, le seul collègue de Lewisham. Tout vestige de désapprobation avait disparu des manières de M. Bonover; demander une faveur était sa façon autocratique d'offrir la branche d'olivier. Mais cette faveur était pour Lewisham la nécessité d'un cruel sacrifice. Pendant un fatal moment, il fut sur le point d'acquiescer. D'un seul coup, il eut la vision d'une longue après-midi de service alors qu'*elle* faisait peut-être ses malles pour retourner à Clapham. Il pâlit. M. Bonover l'observait.

— Non! — fit Lewisham brusquement, car c'est tout ce dont il était sûr et il tortura immédiatement son esprit inexpérimenté pour trouver une excuse. — Je suis fâché de ne pouvoir vous obliger, mais...

mes arrangements... j'ai... à vrai dire déjà disposé de mon après-midi.

Les sourcils de M. Bonover se soulevèrent à ce mensonge évident et la suavité de sa politesse s'atténua.

— Vous comprenez, — dit-il,—Madame Bonover attend un ami cette après-midi et elle voudrait bien avoir Monsieur Dunkerley pour faire un quatrième au croquet...

— Je suis bien fâché ! — persista M. Lewisham toujours résolu et prenant note que Bonover jouerait au croquet cette après-midi-là.

— Connaissez-vous ce jeu, par hasard? — demanda Bonover.

— Non, — répondit Lewisham, — pas le moins du monde.

— Mais si M. Dunkerley vous avait demandé lui-même... — persista Bonover, connaissant le respect de Lewisham pour l'étiquette.

— Oh! ce n'est pas pour cela ! — dit Lewisham.

Et Bonover, les sourcils toujours levés et avec un air d'étonnement fâché, le laissa là, debout, pâle et raide, surpris de cette extraordinaire témérité.

CHAPITRE VI

LA PROMENADE SCANDALEUSE

Dès que la classe fut finie, Lewisham leva les punitions en retard et se hâta vers sa demeure pour passer le temps avant l'heure du déjeuner. Mais?... Il semble à peine loyal de dévoiler ce qui va suivre; en vérité, il est douteux que le devoir d'un romancier masculin envers son sexe ne soit pas de taire ces choses, mais, comme le proclamait

le mur, près de la fenêtre en losange : *Magna est veritas et prevalebit.*

Donc, M. Lewisham brossa soigneusement sa chevelure, l'ondula coquettement, essaya l'effet de toutes ses cravates, en choisit une blanche, essuya ses bottines avec un vieux mouchoir, changea de pantalons parce que ceux qu'il mettait en semaine étaient légèrement éraillés dans le bas, noircit avec de l'encre les coudes de sa jaquette à l'endroit où le fil blanchissait. Et, pour trahir encore plus d'intimité, il étudia dans la glace, de divers points de vue, le galbe de son masque duveteux, et conclut que son nez aurait pu avec avantage être un peu plus petit.

Aussitôt après déjeuner, il sortit et, se disant qu'il se moquait pas mal, même en cet instant, de rencontrer Bonover dans la rue, il se rendit par le plus court chemin jusqu'au sentier des terrains vagues. Il ne savait pas précisément ce qu'il voulait faire, mais il avait le clair désir de voir la jeune fille qu'il avait rencontrée dans l'avenue. Il était convaincu qu'il la verrait. L'idée d'obstacles possibles ne fit que l'exciter et lui donner une agréable sensation. Il monta les marches de pierre qui menaient à la barrière d'où il pouvait voir la maison des Frobisher — la barrière d'où il avait contemplé la fenêtre éclairée de la chambre à coucher. Là, il s'assit les bras croisés, bien en vue de la maison.

Cela se passait à deux heures moins dix. A trois heures moins vingt, il était toujours assis au même endroit, mais ses mains étaient enfouies dans les poches de sa jaquette et, les sourcils froncés, il tapotait du pied le poteau avec une impatiente monotonie. Ses inutiles lunettes avaient été remisées dans la poche de son gilet où elles restèrent toute

l'après-midi et sa cape, rejetée un peu en arrière, laissait voir sur son front une mèche de cheveux. Une ou deux personnes étaient passées par là et il avait feint de ne pas les voir. Un couple de moineaux se pourchassant dans la haie ensoleillée avait été sa principale distraction. Chose inexplicable sans doute, à mesure que le temps passait, il se sentait de plus en plus en colère contre *elle*. Son visage se renfrogna.

Il entendit quelqu'un venir derrière lui dans le chemin. Il ne voulut pas se retourner. L'idée que ces gens le verraient dans cette position l'ennuyait. Sa discrétion, si exigeante autrefois, faisait encore, bien que détruite, de sourdes protestations contre l'expédition de cette après-midi. Le bruit des pas qui venaient s'arrêta soudain tout près de lui.

— Regarde ailleurs ! — se dit Lewisham entre ses dents.

Alors commencèrent des bruits mystérieux. De violents froissements dans la haie et quelque chose comme des coups donnés légèrement avec le pied.

La curiosité dévorait Lewisham et, après une brève lutte, il céda. Il tourna la tête et il *la* vit, là, de dos, essayant d'atteindre des branches d'aubépine en fleurs qui couronnaient la haie d'en face. Chose curieuse, elle ne l'avait pas vu !

Au même instant les jambes de Lewisham volaient par-dessus la barrière. Il descendit les marches du talus avec une telle impétuosité qu'il alla s'enfoncer dans les buissons épineux à côté d'elle.

— Permettez-moi ! — dit-il, trop agité pour voir qu'elle n'était nullement étonnée.

— Monsieur Lewisham ! — fit-elle avec une surprise feinte.

Elle s'écarta pour lui faire place.

— Quelle branche voulez-vous? — cria-t-il transporté. — La plus blanche ?... la plus haute?... laquelle?

— Celle-ci — choisit-elle au hasard, — avec la grande pointe noire.

C'était une masse de fleurs neigeuses contre le ciel d'avril et Lewisham, dans ses efforts pour l'atteindre, car elle n'était en aucune façon des plus accessibles, vit avec une satisfaction folle une longue écorchure blanchir son épiderme, puis devenir rouge.

— Plus haut, — affirma-t-il en descendant triomphant et hors d'haleine, — dans le sentier, il y en a d'autres en fleurs... celles-ci ne sont rien à côté...

Elle se mit à rire, et, contemplant le jeune homme rougissant, les yeux étincelants, elle fit un signe d'acquiescement irréfléchi.

A l'église, dans la galerie, avec sa figure en raccourci il lui avait produit bon effet, mais maintenant c'était bien autre chose.

— Conduisez-moi ! — acquiesça-t-elle, bien qu'elle sût parfaitement qu'ils étaient au seul endroit à un mille à la ronde où il y eût des aubépines.

— Je savais que je vous verrais, — dit-il, en manière de réponse. — J'étais sûr que je vous verrais aujourd'hui.

— C'était presque notre dernière chance, — fit-elle, lui répondant par un aveu tout aussi franc. — Je retourne à Londres lundi.

— Je m'en doutais ! — s'écria-t-il, songeant à son pressentiment. — A Clapham?

— Oui. J'ai obtenu une place. Je ne vous ai pas dit que j'étais sténographe et dactylographe... n'est-ce pas?... Je viens de suivre les cours pratiques et

comme il y a un monsieur respectable qui a besoin d'un secrétaire...

— Alors vous connaissez la sténographie?... Cela explique le stylographe... avec lequel vous écriviez ces lignes... Je les ai encore!...

Elle sourit avec un air étonné.

— Je les ai... là! — proféra-t-il en se frappant sur le cœur.

— Ce chemin, — dit Lewisham (la conversation était des plus hachées) — ce chemin... à quelque distance... en descendant l'autre pente de la côte... il y a une barrière qui va... je veux dire qui s'ouvre dans le sentier qui suit le bord de la rivière. Y êtes-vous allée ?

— Non, — répondit-elle.

— C'est la plus jolie promenade des environs. On peut aller jusqu'au *common* d'Immering. Vous devriez y venir avant de vous en aller.

— Maintenant ? — interrogea-t-elle, les yeux pétillants de joie.

— Pourquoi pas ?

— J'ai dit à Madame Frobisher que je serais rentrée à quatre heures.

— C'est une occasion à ne pas perdre.

— Eh bien! allons ! — dit-elle.

— Les arbres sont tous en bourgeons, les buissons verdissent, — continua M. Lewisham, — et tout au long de la rivière il y a des millions de petites fleurs blanches qui flottent sur l'eau. Je ne sais pas leur nom, mais elles sont jolies... Voulez-vous que je porte ce rameau fleuri ?

En le prenant, il lui toucha la main..., et il s'en suivit un autre de ces silences significatifs.

— Regardez ces nuages! — s'exclama Lewisham, se rappelant brusquement ce qu'il allait dire, et

secouant les mousseuses blancheurs de l'aubépine.
— Regardez le bleu entre eux !

— C'est tout à fait splendide. De tous les beaux jours, le plus beau a été gardé pour maintenant. Et c'est ma dernière journée.

Les deux jeunes gens, dans un état de haute effervescence, partirent ensemble à l'inexprimable étonnement de Madame Frobisher qui justement regardait par une lucarne des combles. Ils marchaient allègrement, croyant que le monde entier était ensoleillé et splendide, pour leur seule joie. Toutes les choses qu'ils découvrirent et se révélèrent cette après-midi-là près de la rivière ! Le printemps était merveilleux, les jeunes feuilles étaient superbes, les écailles des bourgeons leur parurent des mystères étonnants et les nuages des formes magnifiques et éblouissantes ! Leur naïf étonnement de se trouver d'accord sur toutes ces choses ravissantes et nouvelles ! Ils se figuraient qu'une cause toute autre qu'un simple incident les avait fait se rencontrer !

Ils suivirent le sentier qui serpente entre les arbres, mais avant qu'ils eussent fait trois cents mètres, la jeune fille se ravisa et désira gagner la berge pour suivre le chemin de halage. Lewisham sut trouver une descente et elle dévala en lui donnant la main par un endroit où un arbre projetait ses racines hors du sol comme une balustrade.

Un martin-pêcheur qui se baignait leur fut une occasion de se prendre la main et de se rapprocher dans l'intimité confiante des paroles murmurées et du silence. Après cela, Lewisham essaya de lui cueillir des fleurs de guimauve, au péril de sa vie, d'après ce qu'ils jugèrent, et il les atteignit au prix d'un bain de pieds.

A la barrière, près de l'écluse noirâtre et luisante

où le sentier s'écarte de la rivière, elle l'émerveilla par un exploit inattendu ; grimpant joyeusement sur la plus haute barre avec l'aide de son bras, elle sauta de l'autre côté avec grâce et légèreté.

Ils s'engagèrent hardiment à travers les prairies tout égayées de cardamines, et, à sa requête et pour la rassurer, il lui fallut, se comparant à Persée quand il tua le monstre, marcher entre elle et trois placides vaches. Ils continuèrent ainsi par le moulin et un sentier abrupt jusqu'au *common* d'Immering.

Pendant qu'ils étaient encore dans la prairie, Lewisham avait mis la conversation sur l'emploi qui attendait sa compagne à Londres.

— Alors vraiment, vous quittez d'ici pour devenir secrétaire ? — interrogea-t-il.

Et il la fit causer d'elle-même, sujet qu'elle développa avec l'enthousiasme du spécialiste. Ils s'y attardèrent et, d'après la méthode comparative, ils échangèrent leurs vues et leurs espérances. Ni l'un ni l'autre ne remarqua que le soleil s'était caché jusqu'au moment où les premières gouttes de l'averse menaçante vinrent les surprendre.

— Voyez, — dit-il, — là-bas, un abri.

Et ils y coururent ensemble. Elle courait en riant sans être pour cela moins légère ni moins rapide. Il la souleva des deux mains par-dessus la haie basse, délivra sa jupe d'une ronce amoureuse et ils parvinrent ainsi à un petit hangar où une herse rouillée et de proportions gigantesques était remisée. Il remarqua combien elle était peu essoufflée après cette course. Elle s'assit sur la herse et sembla hésiter sur ce qu'elle devait faire.

— Il faut que je retire mon chapeau, — déclara-t-elle. Cette pluie va le tacher.

Il eut ainsi la chance d'admirer la sincérité de

ses boucles — non pas qu'il ait jamais eu de doutes sur elles. Son mouchoir à la main, elle se pencha sur son chapeau, essuyant délicatement les gouttelettes argentées. Lui, restait debout à l'entrée du hangar, contemplant la campagne, au dehors, à travers le voile de l'averse d'avril, véhémente et douce.

— Il y a place pour deux au moins, sur cette herse, — dit-elle.

Il proféra quelques refus, puis vint tout de même s'asseoir près d'elle — tout près d'elle — tellement près qu'il la frôlait.

Il éprouva un désir fou de la prendre dans ses bras et de l'embrasser ; mais au prix d'un violent effort il maîtrisa cette fougue.

— Je ne sais même pas votre nom ! — bégaya-t-il, se réfugiant dans la conversation pour fuir le tourbillon de ses pensées.

— Henderson, — répondit-elle.

— *Miss* Henderson ?

Elle lui sourit, le regardant bien en face, et avec une hésitation :

— Oui..... *Miss* Henderson.

Ces yeux, ce voisinage lui produisaient un effet prodigieux. Jamais encore il n'avait éprouvé une sensation semblable, cette sorte d'étrange émotion ayant quelque lointaine analogie avec les larmes. Il fut sur le point de lui demander son nom de baptême, pour pouvoir l'appeler *chère* et voir ce qu'elle dirait. Il se lança tête baissée dans une description décousue de M. Bonover, contant comment il avait dit un mensonge à cause d'elle, l'appelant Miss Smith et, avec le secours de son verbiage, il échappa à cette crise émouvante et inconcevable...

Au dehors, le murmure de la pluie diminua et mourut, et le soleil illumina vivement les bois d'Im-

mering à quelque distance. Juste à ce moment, les jeunes gens retombèrent dans un silence qui fut plein, pour M. Lewisham, de pensées audacieuses. Soudain, il remua son bras et le plaça sur le cadre de façon à ce qu'il se trouvât derrière elle.

— Repartons à présent, — dit-elle soudain. — Il ne pleut plus.

— Ce petit sentier va droit à Immering, — insinua M. Lewisham.

— Mais.... et quatre heures?

Il tira sa montre et écarquilla les yeux. Il était déjà quatre heures un quart.

— Est-il plus de quatre heures? — demanda-t-elle, et tout à coup il leur fallut envisager la nécessité de se séparer.

Avoir à reprendre son service à cinq heures et demie semblait à Lewisham une chose absolument insignifiante.

— A coup sûr, il est plus de quatre heures! — dit-il, se rendant compte lentement de ce que la séparation signifiait. — Mais faut-il vraiment?.... Je.... j'ai besoin de vous parler.

— Mais ne m'avez-vous donc pas parlé jusqu'ici!

— Oh! mais, ce n'est pas cela..d'ailleurs.. non...

— J'ai promis d'être rentrée à quatre heures, — reprit-elle sans cesser de l'observer. — C'est l'heure du thé de Madame Frobisher...

— Nous n'aurons plus jamais la chance de nous voir...

— Eh bien?

Lewisham devint soudain très pâle.

— Ne partez-pas! — fit-il, rompant un silence pénible et avec une soudaine détresse dans la voix. — Ne partez pas!... restez encore!... oui... un petit

instant... d'ailleurs... vous... pourriez ne pas retrouver votre chemin.

— Vous croyez donc, —lui dit-elle avec un petit rire forcé, — que je vis sans manger ni boire ?

— J'ai tellement désiré vous parler... La première fois que je vous ai vue... d'abord je n'osais pas !... Je ne savais pas si vous me laisseriez causer... Et maintenant juste au moment où je suis... heureux !.. vous partez.

Il se tut. Elle gardait les yeux baissés.

— Non ! — articula-t-elle lentement, traçant une courbe avec la pointe de sa bottine. — Non, je ne pars pas !...

Lewisham réfréna une envie de pousser des cris de joie.

— Vous voulez venir à Immering? — demanda-t-il.

Et comme ils suivaient l'étroit sentier qui traversait les prairies grasses, il se mit à lui dire, avec une simple franchise, combien sa compagnie lui était chère.

— Je ne donnerais pas ce moment-ci pour... — cherchant autour de lui quelque chose à refuser — pour... rien au monde !... Je ne serai pas de retour pour la classe... ça m'est égal. Peu m'importe ce qui m'arrivera, puisque nous avons passé cette après-midi ensemble.

— Peu m'importe à moi aussi, — assura-t-elle.

— Merci d'être venue! — s'écria-t-il dans une explosion de gratitude. — Oh, merci d'être venue.

Il lui tendit sa main. Elle la prit et la pressa ; puis ils allèrent ainsi, les mains unies, jusqu'à l'entrée du village. Leur résolution héroïque de jouer les vagabonds à tout prix avait fait naître entre eux un sentiment prodigieux de camaraderie.

— Je ne puis vous appelez Miss Henderson, — dit-il. — Vous comprenez bien que ce n'est pas possible?.. Vous le comprenez bien... Il faut que je sache votre nom de baptême.

— Ethel.

— Ethel! — répéta-t-il en levant les yeux vers elle pour trouver du courage. — Ethel!... C'est un bien joli nom!... Mais aucun nom n'est trop joli pour vous ma... *chère* Ethel.

La petite auberge d'Immering se trouvait au fond d'un jardin plein de giroflées. Elle était tenue par une femme très grosse et très gaie qui insista pour les traiter comme frère et sœur et les appeler « mes mignons ». Ces points accordés, elle leur donna un thé admirable pour un prix dérisoire.

Lewisham n'était guère flatté des familiarités de la bonne femme, parce que cela pouvait porter atteinte aux hardiesses qu'il projetait. Mais le thé, les tartines de beurre et les confitures d'airelles n'avaient pas de pareils sur terre. Dans un vase sur la table étaient des giroflées aux parfums violents, et, quand ils se remirent en route, la vieille voulut à toute force qu'Ethel en emportât un bouquet.

Ce fut après qu'ils eurent quitté Immering que cette promenade devint à proprement parler scandaleuse. Le soleil n'était déjà plus qu'une boule d'or au-dessus des collines bleues de l'ouest, faisant de nos deux jeunes gens de petits fantômes de flammes; et cependant, au lieu de prendre le chemin du retour, ils s'engagèrent sur la route de Wentworth qui s'enfonce dans les bois de Forshaw. Derrière eux, dans le ciel bleu, la lune presque pleine voltigeait sur les cimes des arbres, fantômale et indistincte, rassemblant lentement autour d'elle toute la

lumière que le soleil couchant laissait traîner dans le ciel.

Au sortir d'Immering, ils se mirent à parler d'avenir et pour les très jeunes amoureux, il n'est pas d'autre avenir que l'avenir immédiat.

— Il faudra que vous m'écriviez, — dit-il.

Elle lui répliqua qu'elle ne savait écrire que des niaiseries.

— J'aurai des volumes à vous écrire moi!

— Mais comment m'écririez-vous? — demanda-t-elle.

Ils discutèrent alors le nouvel obstacle qui se dressait entre eux. Il n'était pas possible qu'il lui écrivît chez elle — cela jamais! — elle en était sûre — d'une certitude absolue.

— Ma mère... — commença-t-elle, puis elle se tut.

Cet empêchement le navrait, car il se sentait à ce moment capable de prouesses épistolaires.

Pourtant, il fallait bien s'y attendre; le monde entier était hostile... inexorable même. Ah! une splendide solitude à deux! Elle trouverait peut-être quelque endroit où il pourrait lui envoyer ses lettres, mais cela lui paraissait illusoire.

Ainsi, les deux jeunes gens vagabondèrent pleins de leur découverte d'amour et cependant si pleins aussi de la timidité de l'adolescence que le mot amour ne passa pas leurs lèvres. Ils continuaient à causer et le crépuscule ami les enveloppait et leurs paroles et leur cœur se rapprochaient intimement. Mais leurs phrases sembleraient si banales, transcrites ici de sang-froid, que je n'en citerai rien. Pour eux, elles n'avaient rien de banal.

Quand, enfin, ils descendirent la longue route qui traverse Whortley, les arbres silencieux étaient noirs et la lune rendait pâle et adorable la figure

de la jeune fille de qui les yeux brillaient comme des étoiles. Elle portait toujours la branche d'aubépine dont la plupart des fleurs étaient effeuillées. Les giroflées parfumées embaumaient encore. Dans le lointain, adoucie par la distance, la fanfare de Whortley, jouant pour la première fois de l'année en public, exécutait avec une onctueuse lenteur un morceau sentimental. C'était une mélodie fort populaire à l'époque :

Chers souvenirs des amours de jeune..e..e..e..e..sse (poum ! [poum !)
Ramenez-nous les beaux jours d'autrefois.

Tel en était le motif très lent et tendre accompagné de sonores poum ! poum !... Mélancoliquement gais ces poum ! poum ! désespérément gais, certes ! à côté du rythme funèbre de la mélodie, rythme accentué par une vocalisation fragmentée. Mais les deux jeunes gens pensaient différemment.

— J'aime la musique ! — dit-elle.

— Et moi aussi, — dit-il.

Ils descendirent la côte de West Street, marchant au milieu d'un tumulte de sons métalliques et discords, et, faute d'un autre chemin, ils furent obligés de traverser la partie éclairée par le petit cercle de lampes jaunâtres. Plusieurs personnes les virent et se demandèrent à quoi pensaient à présent les garçons et les filles ; un témoin oculaire décrivit même plus tard leur maintien comme effronté.

M. Lewisham était coiffé de sa cape à mortier et, sur son identité du moins, on ne pouvait se méprendre. Ils passèrent devant la *Proprietary School* et virent, encadrée dans la fenêtre, la forme jaune de M. Bonover faisant sa classe à la place de son adjoint dévergondé. Devant la maison Frobisher ils durent forcément enfin se séparer.

— Au revoir! — dit-il pour la troisième fois. — Au revoir, Ethel.

Elle avait un air indécis, puis soudain elle s'élança vers lui. Il sentit des bras sur ses épaules, des lèvres douces et tièdes sur sa joue et avant qu'il ait pu la saisir, elle lui échappait, disparaissant dans l'ombre que projetait la maison.

— Au revoir! — lança hors de l'obscurité sa voix douce et claire et, pendant qu'il hésitait à répondre, la porte s'ouvrit.

Il la vit silhouettée en noir contre la clarté du seuil, il entendit quelques mots indistincts, puis la porte se referma et il se trouva seul au clair de lune, la joue encore empourprée de ce premier baiser.

Ainsi se termina la première journée d'amour de Monsieur Lewisham.

CHAPITRE VII

RÈGLEMENT DE COMPTE

Après la journée d'amour vinrent les jours d'expiation. M. Lewisham fut étonné, accablé presque, par cette expiation, tandis qu'elle s'appesantissait lentement et sûrement sur lui. Les merveilleuses émotions du samedi le soutinrent jusqu'au dimanche soir et il fit la paix avec le *schema* négligé en l'assurant qu'Elle était son Inspiration et qu'il travaillerait pour Elle mille fois mieux qu'il n'était capable de travailler pour lui-même. Ce n'était certainement pas vrai et il se demanda si tout intérêt avait disparu du Traité de Logique qu'il étudiait avec tant d'ardeur les jours précédents. Les Frobisher ne vinrent à aucun des deux offices. Il se livra à d'anxieuses spéculations sur les causes de cette absence.

L'aube du lundi pointa froide et claire — un jour à la Herbert Spencer — et il se dirigea vers l'école, s'affirmant qu'il n'avait rien à redouter. Dans la matinée les externes chuchotaient entre eux, apparemment à son sujet, et Frobisher n° 2 était en grande faveur. Lewisham surprit un fragment de phrase.

— ... Ma mère était dans une colère! — disait Frobisher n° 2.

A midi eut lieu une entrevue avec Bonover, et des voix bientôt s'élevèrent jusqu'à l'irritation, parvenant jusqu'à l'adjoint Dunkerley vers la porte fermée de l'étude. Puis, Lewisham traversa la salle de classe, regardant droit devant lui et les joues très rouges. Par là, l'esprit de Dunkerley fut préparé aux nouvelles qui lui parvinrent le lendemain matin pendant qu'il corrigeait les cahiers de devoirs.

— Quand? — demanda Dunkerley.

— A la fin du prochain semestre, — répondit Lewisham.

— A propos de cette petite qui était chez les Frobisher?

— Oui.

— Elle n'est pas mal du tout. Mais ça gênera vos plans pour juin, — dit Dunkerley.

— C'est bien ça qui m'ennuie.

— Il ne faut pas vous attendre à ce qu'il vous permette d'aller passer l'examen...

— Il a déjà refusé, — dit Lewisham brièvement.

Et il ouvrit un cahier. Il éprouvait quelque difficulté à causer.

— C'est un mufle!...on ne peut rien attendre de bon de lui?...

Après avoir proféré ce jugement, Dunkerley s'ab-

sorba dans le feuillettement affairé de sa pile de cahiers de devoirs. Ce ne fut pas avant d'en être arrivé au dernier cahier qu'il se décida à reprendre la parole... sur une question délicate.

— Il les créa mâle et femelle ! — dit Dunkerley et la pointe de son crayon tapotait la page — ce qui (*tic-tic*) est bigrement dur (*tic-tic*) pour les pauvres pions (*tic-tic*).

Il ferma le cahier bruyamment et le lança par terre, derrière lui.

— Vous avez de la chance! — reprit-il. — Je croyais bien que je serais le premier à lâcher ce trou à scandales! Vous en avez de la chance ! C'est le cancan perpétuel ici ! Vous vous heurtez à des parents, à des tuteurs à tous les coins de rues!...C'est ce qui me dégoûte de la vie qu'on mène dans les petites villes! C'est si factice ! Ah non ! pour sûr que je ne raterai pas l'occasion de m'en esquiver dès que je le pourrai!.. Tu parles?

— Pour vendre vos inventions?

— Plutôt, mon vieux ! Oui, vendre mes inventions... Fonder la Compagnie Générale pour la Fabrication des Bouteilles à Goulots Carrés!... Bon Dieu! Vous verrez!... Quand je serai à Londres!...

— Je crois que j'irai faire un tour à Londres, — interrompit Lewisham.

Alors le très expérimenté Dunkerley, étant le meilleur des camarades, oublia certaines ambitions particulières (il avait la douce manie des inventions merveilleuses) et songea aux agences de placement. Il se mit en devoir de fournir à son collègue une liste de ces auxiliaires du professeur sans place : l'Orellana, la Gabbitas, la Lancaster Gate Agency et les autres. Il les connaissait toutes intimement. Il y avait huit ans qu'il était adjoint.

— Sans doute, cette bourse pour Kensington peut arriver, — admit Dunkerley; — mais il vaut mieux ne pas attendre, je vous le dis franchement... les chances sont contre vous.

La « bourse pour Kensington » était une demande d'admission à l'Ecole Normale des Sciences de South Kensington que Lewisham avait faite dans un moment d'espérance. Comme il y avait pénurie de bons professeurs de sciences en Angleterre, le ministère de l'Instruction Publique accordait la gratuité des cours à sa grande école centrale et une allocation d'une guinée par semaine à de jeunes pédagogues qui s'engageaient à enseigner les sciences une fois leurs études terminées. Pendant plusieurs années, Dunkerley avait fidèlement, et toujours en vain, adressé sa demande, et Lewisham n'avait vu aucun mal à suivre son exemple. Mais il faut dire que Dunkerley n'avait pas les diplômes gris-vert des cours du soir.

Aussi Lewisham employa tout le temps que lui laissèrent ses classes, le jour suivant, à rédiger une lettre qu'il se proposait d'envoyer aux diverses agences d'enseignement. Dans cette épître, il donnait une esquisse courte, mais flatteuse, de sa vie, s'étendant sur sa discipline et ses méthodes pédagogiques. A la fin, était ajoutée une longue et décorative liste des certificats et des récompenses qu'il avait obtenus, à commencer par un prix de bonne conduite à l'âge de huit ans.

Une quantité de temps considérable fut nécessaire pour recopier ce document, mais sa modestie le soutint. Après une sérieuse révision de son emploi du temps, il réserva l'heure qui suivait le déjeuner pour la « Correspondance ».

Il s'aperçut que ses mathématiques et ses classi-

ques étaient déjà depuis quelque temps en retard; un devoir qu'il avait envoyé à son « professeur correspondant » pendant les jours troublés qui suivirent la rencontre de Bonover dans l'avenue, revint tout barbouillé de corrections, avec l'appréciation générale: au-dessous de médiocre.

Cette dernière aventure était tellement nouvelle et il en fut si ennuyé qu'il se demanda un moment s'il n'adresserait pas au professeur une réponse sarcastique. Alors vinrent les vacances de Pâques; il lui fallut aller dans sa famille et, en supprimant soigneusement les détails, annoncer à sa mère qu'il quittait Whortley.

— Où tu étais si bien! — s'écria sa mère. Mais la chère vieille dame eut une consolation. Elle remarqua qu'il ne portait plus ses lunettes — il avait simplement oublié de les apporter — et ses craintes secrètes de graves troubles visuels s'atténuèrent.

Parfois, il éprouvait d'intenses regrets au souvenir de cette folle promenade. Il passa par une de ces crises après les vacances, quand la nécessité de reviser les dates du *schema* lui présenta à l'esprit, d'une façon claire, le résultat pratique de cette première lutte avec toutes les influences puissantes et mystérieuses que le printemps met en branle. Son rêve de succès et de gloire lui avait été très réel et très cher et l'inévitable ajournement de son entrée à l'Université, entrée si longtemps désirée — cette porte menant à toutes les grandes choses — lui étreignit brusquement le cœur comme une véritable douleur physique.

Il se dressa, la plume à la main, au milieu de ses corrections et se mit à arpenter sa chambre.

— Quelle stupide bête j'ai été!

Il jeta sa plume sur le parquet, se précipita con-

tre le mur de sa chambre, qu'ornait le portrait grossièrement dessiné d'une jeune fille, témoin visible de son esclavage.

Il le mit en morceaux qu'il éparpilla.

— Imbécile !...

C'était un soulagement — un abandon définitif. Il contempla un moment cette destruction et se remit à la revision de son emploi du temps en murmurant de confuses invectives au souvenir de ses escapades amoureuses.

C'était là un de ses états d'âme, mais un des plus rares. Il attendait que le facteur lui apportât l'adresse où il pourrait écrire à la jeune fille avec bien plus d'impatience que la réponse à ses demandes réitérées d'emploi. La rédaction de ces demandes avait maintenant évincé l'étude d'Horace et des hautes mathématiques, nom que Lewisham donnait à la géométrie. A vrai dire, il passait à méditer la lettre qu'il écrirait à Ethel beaucoup plus de temps que n'en demandait l'énumération de ses mérites et de ses diplômes.

Pourtant, ces demandes d'emploi étaient des compositions merveilleuses ; pour chacune, il prenait une plume neuve et la première page au moins était d'une écriture bien supérieure à ses « mises au net » les plus soignées. Et les jours passaient l'un après l'autre et la lettre qu'il espérait en particulier s'obstinait à ne pas venir.

Ses sentiments se compliquèrent de ce fait que, en dépit de ses réticences habiles, la raison de son départ se répandit dans tout Whortley en un temps étonnamment court. On laissait entendre qu'il était de mœurs dissolues et la conduite d'Ethel était censurée avec une complaisante indignation (si

l'on peut s'exprimer ainsi) par les dames de l'endroit.

Un gamin — il eut pour la peine les oreilles vigoureusement frottées — prononça à haute voix « *Ethel* » au passage de Lewisham. Le curé, de l'espèce nerveuse, pâle et aux fortes mâchoires, le croisait maintenant sans l'apercevoir. Madame Bonover prit occasion de lui dire qu'il était encore « un gamin » et une fois Madame Frobisher renifla d'une façon menaçante en le rencontrant dans la rue. Elle le fit si soudainement qu'il en sursauta.

Cette désapprobation générale le jetait parfois dans des états de véritable dépression, mais à d'autres moments il trouvait la chose réjouissante; à plusieurs reprises, il affirma à Dunkerley qu'il était un gaillard que ces avanies-là troublaient peu. Ou bien il se disait qu'il supportait ces misères pour l'amour d'*Elle*. En tous les cas, il lui fallait les endurer en attendant.

Il commença à s'apercevoir aussi combien peu le monde éprouve l'indispensable besoin d'un jeune homme de dix-neuf ans — il prétendait avoir cet âge bien qu'il lui manquât encore plusieurs mois. Malgré les certificats, contresignés par un ingénieur distingué et estampillé des armes royales, garantissant sa connaissance du dessin géométrique, de l'astronomie nautique, de la physiologie animale, de la physiographie, de la chimie inorganique et de l'architecture, malgré toutes ses perfections ajoutées à sa jeunesse, à sa force et à son énergie, le monde ignorait M. Lewisham.

D'abord il s'était imaginé que les directeurs soupiraient après l'heureuse chance de pouvoir se l'attacher, mais bientôt ce fut lui qui désira vivement la moindre occasion d'emploi. Il commença à lais-

ser voir quelque urgence dans ses demandes de postes vacants, sollicitations qui ne l'aidaient en rien. Ses demandes devenaient de plus en plus longues et remplirent bientôt quatre feuilles de papier à lettre.

«... Je puis vous assurer, écrivait-il, que vous trouverez en moi un collaborateur loyal et dévoué, » le reste à l'avenant. Dunkerley lui fit remarquer que le certificat de Bonover laissait de côté d'une manière ostensible la question de morale et de discipline et Bonover se refusa à rien y changer. Il était disposé à faire tout ce qu'il pourrait pour aider Lewisham, malgré la façon dont celui-ci l'avait traité, mais malheureusement sa conscience...

Une fois ou deux, Lewisham transcrivit infidèlement le certificat — sans succès. Le mois de mai s'avançait et rien ne venait de South Kensington. L'avenir s'assombrissait.

Au plus profond de ses doutes et de ses désillusions, une lettre d'*Elle* arriva, dactylographiée sur du papier mince.

« Cher ami, » écrivait-elle simplement, et il lui sembla que c'était là de toutes les manières de débuter la plus douce et la plus ravissante, bien qu'en réalité ce fût simplement parce qu'elle avait oublié son petit nom.

« Cher ami, je n'ai pu vous écrire encore parce que je n'ai pas de chambre à la maison où je puisse écrire une lettre et Madame Frobisher a dit à ma mère des mensonges à propos de vous. Ma mère m'a surprise grandement — je n'aurais pas cru cela d'elle. Elle ne m'a rien dit, mais je vous raconterai cela dans une autre lettre. Je suis trop en colère pour l'écrire maintenant. Actuellement il n'est pas possible que vous me répondiez, car *il ne faut*

pas envoyer de lettres ici, ça ne pourra *jamais* se faire. Mais je pense à vous, cher ami (le cher avait été gratté, puis récrit) et il faut que je vous écrive pour vous le dire et vous parler de cette jolie promenade que nous avons faite, au cas où je ne pourrais plus vous écrire. Je suis très occupée maintenant. Mon travail est assez difficile et je me figure que j'ai quelque peu la tête dure. Il est difficile de trouver de l'intérêt à quelque chose simplement parce que vous êtes obligé de le faire pour vivre, n'est-ce pas? Sans doute, vous éprouvez quelquefois la même chose de l'école, mais je suppose que nous sommes tous obligés de faire des choses que nous n'aimons pas. Je ne sais pas quand je reviendrai à Whortley, si j'y retourne jamais, mais vous viendrez probablement à Londres. Madame Frobisher a dit des choses horribles. Ce serait gentil si vous veniez à Londres, parce que vous pourriez peut-être me voir. Il y a un grand collège à Chelsea et quand je passe devant chaque matin, je désire que vous y soyez. Alors, vous sortiriez avec votre cape et votre blouse quand je passe. Supposez qu'un jour je vous aperçoive là tout à coup!. »

La missive continuait ainsi; avec singulièrement peu de détails, et se terminait d'une façon tout à fait brusque :

« Au revoir, cher ami, au revoir! » griffonné au crayon puis : « pensez à moi quelquefois. »

A lire cette lettre, et spécialement le « cher ami », Lewisham éprouva dans la poitrine et la gorge une sensation très étrange, presque comme s'il allait pleurer. Au lieu de cela, il éclata de rire, relut une seconde fois l'épître, se mit à arpenter sa chambre les yeux brillants et le précieux papier à la main.

Ce « cher ami » était absolument comme si elle avait parlé — une voix soudainement entendue. Il se rappela l'adieu clair et doux qu'elle lui avait envoyé dans l'ombre que projetait la maison baignée de clair de lune.

Mais pourquoi disait-elle « au cas où je ne pourrais plus vous écrire », et pourquoi cette brusque conclusion? Pour sûr qu'il penserait à elle.

Ce fut la seule lettre qu'il eut d'elle. En peu de temps, le papier se coupa aux plis.

Au début de juin, il éprouva un besoin de solitude qui se changea soudain en un désir presque intolérable de la voir. Il rêvait vaguement d'aller à Londres, à Clapham, pour la retrouver. Mais à Clapham on ne trouve pas les gens aussi facilement qu'à Whortley. Il passa une après-midi à écrire et à recopier une interminable lettre pour le jour où elle enverrait son adresse, si jamais cette adresse devait venir. Il erra par le village inconsolablement et enfin vers sept heures se mit en chemin pour refaire, au clair de lune, chaque étape de leur mémorable promenade.

Dans les ténèbres du hangar, il s'exalta l'imagination jusqu'à parler comme si elle était présente, et il dit quelques belles et courageuses choses.

Il trouva la vieille petite femme aux giroflées avec une chandelle derrière sa fenêtre et il but avec un air sacramentel une bouteille de bière de gingembre. La vieille petite femme avec un air de malice s'enquit de sa sœur et il lui promit de l'amener un autre jour.

— Je la ramènerai certainement, — assura-t-il.

Sa conversation avec la vieille petite femme émoussa quelque peu son sentiment de désolation. Puis il rentra dans l'obscurité, pâle, le cœur plein

d'une mélancolie qui, à la fin, devint si subtile qu'elle en fut presque agréable. Le lendemain, un nouveau texte rendit perplexe Madame Munday, une inscription à la fois mystérieuse et familière et c'était :

MIZPAH

Ce seul mot (1) était très soigneusement calligraphié en vieille gothique.

Où l'avait-elle déjà vu?

Il domina d'abord tout le reste de la chambre, il se pavanait comme un étendard de triomphe sur la Discipline, l'Emploi du temps et le Schéma. Une fois, à vrai dire, il fut décroché, mais il reparut le jour suivant. Plus tard, une liste de postes vacants le dissimula en partie et quelques memoranda furent écrits au crayon dans la marge.

Quand enfin le moment vint où il dut faire ses malles et quitter Whortley, il s'en servit avec plusieurs autres papiers convenables — le Schema et l'Emploi du temps furent ses proches voisins — pour garnir le fond de la malle jaune dans laquelle il entassa ses livres : ceux principalement qui lui servaient à préparer son examen d'entrée à l'Université, examen indéfiniment ajourné maintenant.

H.-G. WELLS.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

(A suivre.)

(1) Mizpah (en hébreu מִצְפָּה), Genèse, XXXI-49, signifie : l'Eternel veille sur toi et sur moi. On grave souvent ce mot en Angleterre dans les anneaux de fiançailles. (N. du T.)

POÈMES ET SONNETS

—

Dans l'ombre où ta voix s'égarait
Comme une biche poursuivie,
Les méchants chiens de ma folie
Soudain te serraient au jarret.

Et d'un grand bond tu t'enfuyais
Vers la forêt grise, hors de vue ;
Seul ton cri plaintif demeurait :
Il saigne sur mon âme nue.

Que ne puis-je t'abandonner !
Malgré moi la chasse m'entraîne —
Mes bons chiens sont tous découplés,

Et lorsque ma joie les déchaîne,
Malgré moi, la chasse m'entraîne : —
Je ne puis plus t'abandonner.

★

Le muet hiver m'a fermé les bois —
Je suis fatiguée d'écouter ta voix,
Oh ! je suis lassée d'entendre toujours
Ta vaine syrinx accuser les jours.

Mon cœur était gai comme un grand jardin :
L'hiver l'a fermé. — Personne ne vient
Pousser doucement la grille de fer
Et cueillir les fleurs de mon jardin clair.

Personne ne vient que Lui, dont l'amour
Connaît trop mon cœur et tous ses détours :
Et même avec Lui, je n'oublie pas
La vaine syrinx qui pleure là-bas.

★

Viens, c'est le temps béni où la terre se réveille,
Les sentiers ne sont pas encore touffus; les bois
Chantent un chant ténu, doux comme nos émois;
Les pêchers sont en fleurs et mon cœur s'émerveille,

Car la campagne neuve est toujours si pareille
Qu'on se croît revenu aux avrils d'autrefois...
Nous irons sans savoir par les vallons étroits
Et nos baisers seront frais comme des groseilles.

Nous cueillerons tous deux des bouquets différents;
Toi, tu rapporteras des genêts de montagne
Et moi, je glanerai des coucous dans les champs,

Des coucous fleurant bon les fruits et la jeunesse;
Puis, le soir, nous les tresserons lentement,
Collier d'or, chaîne odorante à notre tendresse.

★

MARS

Loin de la côte trop tumultueuse
J'ai porté mon cœur fragile et souffrant :
La campagne avait des grâces d'enfant,
Des gestes câlins de jeunesse heureuse;

L'eau qui sommeillait, pâle et paresseuse,
Nouait les prés verts d'un large ruban
Et le bleu lavé d'un ciel émouvant
Muait en douceur mon âme orgueilleuse ;

Les saules tendaient leurs chatons soyeux,
Doux à caresser, doux comme des yeux,
Et les peupliers qui barraient la plaine,

Noirs et grêles sur l'horizon mouvant,
Profilaient au loin leur beauté hautaine.
La campagne avait des grâces d'enfant.

★

FLANDRES

Comme ils s'en vont au fil de l'eau, les paysages,
Les moulins à vent dans les prés, les troupeaux,
L'apaisante blancheur des muets béguinages,
Les dunes et la mer, Bruges et ses longs canaux !

Ses longs canaux déserts où les cygnes qui nagent,
Lentement et sans bruit et sans déplacer l'eau,
Semblent avoir la même âme que les tableaux
Des vieux maîtres poignants et purs du moyen-âge.

Mais ils sont déjà loin de nous, ces paysages,
Et nous nous émouvons de toujours retrouver
Si pareil et si doux le pays familier :

La ligne bleue des monts barrant la plaine immense,
Les vignes, les sapins, les champs qu'on ensemence,
Et la grâce infinie de la Vierge au Rosier.

★

ITALIE

Je garde comme des reliques
Votre regard mélancolique,
Votre profil accentué. —

Le paysage en teintes plates
Rendait votre pâleur plus mate,
Plus poignante et plus passionnée.

Vous étiez svelte et pathétique
Comme les grands cyprès tragiques
Qui se reflètent dans l'Arno,

Et quand vous croisiez vos mains nues,
On vous aurait cru descendue
Des fresques de Filippino.—

Pourtant vos paupières battantes,
Votre air de désir et d'attente
Ne sont qu'un masque véhément,

Vous êtes très froide et très pure
Et nul ne dénoue la ceinture
De vos robes sans ornement.

SYBIL O'SANTRY.

LE BOVARYSME

UNE MODERNE PHILOSOPHIE DE L'ILLUSION

—

Le *Bovarysme* de M. Jules de Gaultier vient de donner un délicat plaisir d'esprit à ceux que la lecture du *De Kant à Nietzsche* et des autres études du même penseur avait initiés à un mode de philosopher très particulier, très personnel, qui unit à un parti pris de perpétuelle clarté la séduction d'une réserve intellectuelle un peu hautaine et d'une impeccable tenue esthétique.

Il est superflu d'insister ici sur la signification de cette expression : le Bovarysme. On sait que M. Jules de Gaultier part d'un fait de psychologie courante, que chaque homme a pu observer sur lui-même et dont Flaubert a montré l'évolution et décrit les effets dans l'âme de ses principaux personnages.

Ce fait est le Bovarysme ou pouvoir qu'a l'homme de se concevoir autre qu'il n'est. Ce fait très simple est aussi très général. Nul n'échappe au Bovarysme. Tout homme en subit la loi à des degrés divers et suivant des modes particuliers. Le Bovarysme est le père de l'illusion sur soi qui précède et accompagne l'illusion sur autrui et sur le monde; il est l'évocateur de paysages psychologiques par lesquels l'homme est induit en erreur et en tentation pour sa joie et pour son malheur.

Mais le Bovarysme, d'après M. J. de Gaultier,

ne reste pas confiné dans les limites étroites des âmes individuelles. Ce génie d'illusion s'irradie et s'épanouit dans l'âme des peuples et des races; comme l'esprit léger d'Ariel, il s'insinue à tous les degrés de la mystérieuse vie universelle ; il vole, aérien et lumineux, semant autour de lui les mirages dont se dupent et s'enchantent l'humanité et l'univers.

On ne peut s'empêcher d'admirer dans ces perspectives sur le rôle du Bovarysme des Collectivités, du Bovarysme de l'Humanité et du Bovarysme de l'Etre universel, la marche sûre et hardie d'une dialectique qui saisit dans les cercles successifs de ses généralisations des espaces de réalité de plus en plus vastes. On dirait d'une de ces projections de lumière électrique qui lancées d'un endroit élevé élargissent progressivement leur cône de lumière, si bien que la base du cône embrasse et illumine l'horizon tout entier.

Il est curieux de voir M. Jules de Gaultier se poser dans le *Bovarysme* une question analogue à celle que Platon tentait déjà de résoudre dans son subtil et prestigieux *Sophiste*.

Le problème du Non-être et de l'Illusion se posait pour Platon à propos de la Sophistique, cet art du simulacre et de la fantasmagorie, qui dupe les oreilles et les cerveaux. « Comment, se demande Platon, la sophistique est-elle possible? Faire du sophiste un artisan de paroles fausses et de pensées fausses, c'est manifestement supposer que le non-être est. Or peut-on, sans choquer la raison, admettre que le Non-être est ? »

Il y a une différence entre la Sophistique et le Bovarysme. Le Sophiste dupe autrui sciemment et volontairement en prêtant au Non-être une exis-

tence fictive. L'homme en qui agit le pouvoir bovaryque se dupe lui-même en évoquant un simulacre irréel auquel il confère toutefois, par le fait même qu'il l'évoque, une sorte de réalité. Les Illusionnés du Bovarysme sont ce que Platon appelle « des imitateurs simples », car ils imitent de bonne foi l'exemplaire irréel auquel ils tâchent de se conformer. Le Sophiste est ce que Platon appelle « un imitateur ironique », car il a conscience de la fausseté du simulacre de vérité qu'il fait miroiter aux yeux de ses dupes et où se joue l'ironie de son intelligence vulpine.

En dépit de cette différence, la Sophistique et le Bovarysme — étant tous deux un pouvoir créateur de simulacres — donnent lieu à la même question fondamentale : quel est, dans la représentation, le rapport de l'Être et du Non-être, du Réel et de l'Illusion ? Le Réel lui-même n'est-il pas Illusion? D'un autre côté, l'Illusion, en prenant corps dans la pensée humaine, n'acquiert-elle pas par là une sorte de réalité et n'abdique-t-elle pas par là-même sa nature de non-être et de non-vrai ? — C'est ce problème sur lequel s'exerça la subtile dialectique platonicienne qui devient pour M. Jules de Gaultier le point de départ d'une enquête ingénieuse et profonde où se révèle un sentiment tout moderne de la signification esthétique et tragique de la vie.

Cette enquête conduit M. J. de Gaultier à une réponse simple autant qu'originale. Si l'Etre universel a créé et posé en face de lui-même le mirage de l'existence phénoménale, c'est que ce mirage lui était indispensable pour prendre conscience de lui-même, pour s'étreindre et se posséder dans la connaissance de soi-même. Cette démarche de l'E-

tre universel est figurée en petit par l'attitude du *Connaisseur* qui savoure avec une joie d'artiste ce dédoublement du spectateur et du spectacle qui est la condition et le moyen de toute contemplation.

C'est une volonté impérieuse de jouissance contemplative qui a induit l'Être universel à se concevoir et à se vouloir *autre*, c'est-à-dire à se dédoubler. Ce dédoublement en sujet et en objet est l'Illusion mère d'où sortiront toutes les autres. L'Univers et l'Humanité, emportés par un désir insatiable de connaissance, sont désormais engagés dans un drame où la frénésie du spectacle intensifiera à l'infini la curiosité du spectateur et où inversement l'hystérie de la jouissance spectaculaire intensifiera à l'infini la frénésie du drame. C'est ainsi que l'Humanité ne cessera d'évoquer devant ses yeux extasiés le décor terrifiant et fascinateur où elle jouera éternellement aussi son rôle d'acteur infatigable.

L'Univers est une œuvre d'Illusionisme magique. L'Etre universel, c'est Prospero, qui dispose ses sortilèges dans l'île enchantée. Le jour où l'enchanteur renoncerait à son art magique, c'en serait fait de la féerie qu'est le monde. L'Enchanteur surnaturel pourrait dire alors avec le vieux duc de Milan : « Maintenant nos divertissements sont finis. Nos acteurs étaient tous des esprits ; ils se sont fondus en air, en air insensible ; et aussi fragiles que l'édifice sans base de ces visions aériennes, les tours au front coiffé de nuages, le globe lui-même, ou ce vaste globe et tout ce qu'il hérite de générations se dissoudront, s'évanouiront aussi vite que l'appareil de ces vains prestiges, sans laisser ni sillon ni trace après eux. Nous sommes faits de la

vaine substance dont sont formés les songes et le soleil investit le cercle de notre courte vie (1). »

Sous les ordres de l'Enchanteur surnaturel travaillent deux génies qui entretiennent et activent l'ardeur du spectacle. Ce sont l'Instinct Vital et l'Instinct de Connaissance. Parfois, en délicatesse l'un avec l'autre, ils savent pourtant se communiquer en temps voulu le mot d'ordre qui convient pour exécuter les volontés du Maître.

Isolés, ces deux génies seraient impuissants. Un personnage de Balzac peut symboliser pour nous ce que serait l'Instinct de Contemplation sevré de tout contact avec la vie. — On se rappelle cet étrange marquis de Valentin que la possession d'un talisman (la peau de chagrin) réduit à une existence d'immobilité et de passivité absolues, à un reploiement effrayant sur soi-même, dans l'épouvante où il est de jeter dans la vie un seul acte, un seul vœu, un seul désir, une seule espérance. Car chaque velléité d'acte ou de désir entame d'autant la magique peau de chagrin qui symbolise sa précaire et fantômatique existence. Tel serait un être en qui le pouvoir de contempler subsisterait sans le moindre mélange du pouvoir de vouloir et d'agir.

Inversement l'être en qui dominerait exclusivement la tyrannie de l'Instinct Vital pourrait être symbolisé par un automate toujours en mouvement, sorte de Coppélia endiablée et frénétique à qui un art magique aurait conféré les ressorts, les gestes et presque les instincts de la vie, mais à qui manquerait le plus élémentaire sentiment d'elle-même, le moindre souvenir et la moindre prévision, le plus fugitif regard extasié ou déçu sur le spectacle déployé par la vie autour d'elle.

(1) Shakespeare, *la Tempête*, acte IV, scène VI.

Les deux génies antagonistes, s'ils restaient isolés, s'absorberaient dans un néant d'impassibilité ou dans un néant d'inconscience. Mais le vœu de l'Etre universel qui le pousse à réaliser le maximum d'activité pour réaliser par son moyen le maximum de connaissance réconcilie le pouvoir spectaculaire et le pouvoir actif de l'Humanité. Ces deux Pouvoirs qui, portés à l'absolu, ne représenteraient pour nous aucune forme d'existence concevable et viable, se stimulent par leur réaction mutuelle et portent le drame humain à son maximum de puissance et d'intérêt esthétique.

Par là, le système d'Illusionisme dans lequel nous nous mouvons prend une signification définie. Il réalise à souhait le vœu en vue duquel il semble institué. Envisagé dans ses fins et dans ses lois générales, il représente une œuvre cohérente, harmonieuse et belle.

De là vient que M. Jules de Gaultier, après avoir envisagé d'abord le phénomène du Bovarysme sous un angle pessimiste, lui attribue, quand il l'envisage dans ses effets les plus généraux, une signification optimiste.

Sans doute le Bovarysme peut être pour certains individus une cause de ridicule et d'erreur. Les illusionnés du Bovarysme qui négligent ou méconnaissent leur vraie personnalité rappellent ces voyageurs dont parle Descartes, qui, à force de résider à l'étranger, finissent par devenir étrangers en leur propre pays, ou encore ces touristes dont se moque Shakespeare, qui « vendent leurs propres terres pour aller voir celles des autres ». L'Humanité, dans ses vœux et ses amours, ressemble souvent à Titania éprise de la tête d'âne de Bottom. Peu importe. L'Illusion sur soi-même et sur le

monde reste le mécanisme nécessaire et infaillible en vertu duquel la Vie se dépasse éternellement elle-même.

Un Illusionisme esthétique ; telle est la définition qui nous paraît résumer le mieux les caractères de la philosophie de M. Jules de Gaultier. Ce caractère esthétique la différencie nettement de cet autre Illusionisme que fut l'Hindouisme et qui fut surtout un Illusionisme moral. Au lieu d'aboutir à la résorption en Brahma ou au Nirvâna prêché par les disciples de Çakia-Mouni, l'Illusionisme moderne de M. J. de Gaultier conclut à l'ennoblissement et à l'embellissement de la vie. Au lieu des attitudes qui ralentissent la vie individuelle ou sociale, l'ascétisme bouddhique, la résignation chrétienne ou, plus bas, l'actuel moralisme laïque, philistin et bourgeois, M. J. de Gaultier exalte les passions et les énergies qui l'accélèrent et l'intensifient.

Cet Illusionisme esthétique est en même temps une conception aristocratique des destinées de l'humanité. A la marche lente et obscure du troupeau humain à travers les plaines fastidieuses d'un bien-être béat et d'une moralité philistine, M. J. de Gaultier substitue l'ascension glorieuse des individualités d'élite en qui s'incarnent à un degré supérieur la Volonté de Puissance et la Volonté de Connaissance.

Le but de l'exposé qui précède n'est pas de nous acheminer aux aperçus plus ou moins scolastiques d'un examen critique ou réfutatif. Nous voulons seulement exposer et essayer d'éclaircir une difficulté que peut susciter selon nous la conception qui sert de point de départ à M. J. de Gaultier, je veux dire la définition du Bovarysme comme le Pouvoir qu'a un être de se concevoir *autre* qu'il n'est.

Pour se concevoir *autre*, il faut d'abord exister au sens fort et complet du mot. Il faut avoir une réalité foncière, un mode d'existence à soi. Sinon il ne peut être question pour un être de se concevoir et de se vouloir autre qu'il n'est.

Le Bovarysme suppose donc qu'il y a une ligne de démarcation nettement tranchée entre ce qu'un être *est* et ce qu'il n'est pas ; car l'illusion bovaryque commence avec la substitution de l'être apparent ou imaginaire à l'être véritable.

Prenons le cas le plus simple du Bovarysme : le Bovarysme des individualités. La question est de savoir quand on peut dire d'une individualité qu'elle est elle-même ou qu'elle cesse d'être elle-même. En d'autres termes, c'est la question même de la réalité et des limites de l'Individualité qui se pose ici. Est-on en droit de dire que l'individu possède une personnalité *une* et réelle à laquelle on puisse opposer sa personnalité bovaryque ou imaginaire ?

C'est là, transposé en termes psychologiques, le problème que Platon se posait en termes métaphysiques dans le *Sophiste :* « Où est la limite entre l'être et le non-être ? Comment le non-être peut-il s'insinuer dans l'être et apparaître à nos yeux sous la forme même de l'être ? »

Il va sans dire que l'illusioniste qu'est M. Jules de Gaultier n'accorde au *moi* aucune existence objective et métaphysique. Il le conçoit, conformément à la loi fondamentale de la représentation, comme une série de sujets qui deviennent autant d'objets les uns pour les autres, en s'espaçant sans cesse en arrière, sur la ligne fuyante du temps. Toutefois à défaut d'une réalité métaphysique, M. J. de Gaultier attribue au *moi* une réalité relative, un certain fond original, certains contours pré-

cis déterminés par sa physiologie et son hérédité (1).

La question n'est que reculée. Y a-t-il, demanderons-nous, dans la physiologie et l'hérédité d'un individu donné, une stabilité suffisamment définie pour qu'on puisse dire que son individualité est ceci ou cela, pour qu'on puisse faire un départ même approximatif entre sa personnalité naturelle et sa personnalité artificielle ou bovaryque ? — La personnalité bovaryque n'est-elle pas en un certain sens le prolongement de la personnalité réelle et ne fait-elle pas partie, au même titre que cette dernière, de la réalité psychologique de l'individu ?

Peut-être serait-il possible, à l'aide de quelques données empruntées à la psychologie expérimentale, d'interpréter le phénomène du Bovarysme d'une manière un peu différente de celle qu'a tentée M. J. de Gaultier. Nous voulons parler ici de cette hypothèse du Polyzoïsme et du Polypsychisme qui, émise il y a une trentaine d'années par Durand de Gros, oubliée ou méconnue pendant longtemps, reprend faveur aujourd'hui et commence à avoir droit de cité en psychologie.

De nouvelles perspectives se sont ouvertes sur les arrière-plans de la vie psychologique. Le mystère de l'Inconscient se résoud en une multitude de petites personnalités secondaires au milieu et au-dessus desquelles la personnalité consciente joue tout au plus le rôle de chef d'orchestre. Citons seulement ce passage de M. Durand de Gros qui résume d'une manière lumineuse le principe de l'hypothèse : « Il faut mettre en pleine lumière cette grande vérité, si longtemps voilée, que chaque centre nerveux de l'axe céphalo-rachidien des ver-

(1) Voir J. de Gaultier, *De Kant à Nietzsche*, p. 99. L'Instinct de connaissance, Kant et l'Hindouisme.

tébrés est la représentation et la reproduction phylogénique du ganglion cérébroïde de chacun des zoonites ou zoïdes, c'est-à-dire des animaux élémentaires, dont la réunion constitue l'organisme total de l'Annelé par simple juxtaposition bout à bout. Nos centres nerveux subcérébraux sont donc eux-mêmes de véritables cerveaux, quoique subalternes, et en chacun d'eux réside, comme dans le cerveau supérieur, une individualité psychique, un moi distinct, une conscience propre... (1). « L'ensemble des connaissances et des souvenirs que notre moi se persuade de posséder en propre et en toute propriété appartient, en réalité, peut-être pour les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millionièmes, aux moi subordonnés. C'est eux qui ont la garde de ce trésor de savoir et de mémoire ; c'est à eux que, sans s'en douter, s'adresse continuellement notre moi pour les informations les plus indispensables et les plus usuelles... (2). »

Il n'y a plus lieu de parler d'inconscient psychologique. Chacune de ces personnalités secondaires a sa conscience indépendante. Seulement ces diverses personnalités s'ignorent l'une l'autre. Les états de l'une sont inconscients pour ses voisines, à peu près dans le sens où je pourrais dire que les états psychologiques de mon voisin sont inconscients pour moi.

On voit l'aspect nouveau que prend le problème des limites de l'individualité et par suite le problème du Bovarysme. Le Bovarysme n'aurait-il pas son siège dans quelqu'un des sous-moi qui composent notre complexe nature psychologique. Dès lors où

(1) Durand de Gros, *Questions de philosophie morale et sociale* (Paris, Alcan), p. 163.
(2) Durand de Gros, *loc. cit.*, p. 169.

commence le Bovarysme dans l'individu? Et pourquoi qualifier le Bovarysme d'état irréel ou imaginaire? Les petites consciences secondaires qui élaborent les matériaux du Bovarysme ne sont-elles pas aussi réelles que la conscience soi-disant supérieure où un préjugé psychologique nous fait situer le moi véritable?

Un renversement d'influence ne peut-il même avoir lieu entre les divers *moi* qui composent ma personnalité totale? Qui m'assure que tel sous-moi, siège des suggestions que tout à l'heure je qualifiais de bovaryques, ne prendra pas à tel moment, sous l'empire de certaines circonstances, la prééminence sur les autres et ne méritera pas dès lors, en vertu de son intensité et de son autorité supérieures, le nom de personnalité réelle?

Dans l'hypothèse à laquelle nous venons de faire allusion, le phénomène du Bovarysme se traduirait par une formule un peu différente de celle énoncée par M. Jules de Gaultier. Le Bovarysme n'est plus le pouvoir qu'a un être de se concevoir *autre*. Il devient le mode suivant lequel nos différents petits moi conversent entre eux, s'envoient des messages, frappent à la porte les uns des autres, se disputent le premier rang, se passent des ordres, se font des niches, se jouent l'un pour l'autre une perpétuelle comédie d'illusionisme.

Il suivrait de là qu'en nous les états bovaryques sont tout aussi vrais que les états non bovaryques ou plutôt qu'ils en sont au fond indistingables. Le Bovarysme est tout aussi réel que l'état contraire. Notre moi imaginaire accompagne notre moi réel comme l'ombre accompagne les pas du voyageur. Mais au fond notre reflet bovaryque nous appartient. Il est nous-mêmes, de même que l'ombre du voya-

geur est, en un certain sens, sa propriété, son prolongement et sa chose. Privée de ce reflet, notre personnalité serait aussi désemparée que celle de Pierre Schlemyl, l'homme qui a perdu son ombre.

L'individu qui agit sous l'empire de l'illusion bovaryque ressemble au menteur par imagination. Ce dernier rêve d'exploits, d'aventures, de succès, de conquêtes et de triomphes dont il nous fait des récits merveilleux. Le non-vrai qu'il étale si complaisamment devant nous et auquel il finit parfois par croire lui-même n'est pas entièrement faux. Il ne l'est pas du moins en ce sens qu'il révèle quelques-uns des instincts profonds qui s'agitent dans l'âme du menteur imaginatif, qui voudraient s'épanouir au dehors et qui, n'y réussissant pas, se donnent du moins carrière sous la forme de beaux récits fantaisistes. Si, suivant le mot de Nietzsche, le moi est une « colonie d'instincts », cet instinct refoulé, qui manifeste à sa manière sa présence et son effervescence, a droit lui aussi, au même titre que les autres, à l'affirmation de sa volonté de vie. — Toute la vérité de Tartarin réside dans ses tartarinades. Car elles nous décèlent le vrai Tartarin, tel qu'il aurait pu, tel qu'il aurait dû être, s'il ne s'était heurté aux contingences de l'entourage comme un oiseau qui veut prendre son vol est arrêté par les barreaux de la cage.

Dès lors, on peut se demander s'il est encore permis de parler d'Illusionisme bovaryque. A vrai dire, le Bovarysme fait partie de notre réalité psychologique. Notre personnalité bovaryque n'est pas hors de nous ; elle est nous-mêmes. Elle est aussi réelle que l'autre. En nous la personnalité bovaryque et la personnalité réelle se rattachent l'une à l'autre par des transitions insensibles. Elles s'en-

chaînent et s'emboîtent étroitement l'une l'autre. « Il y a du même dans l'autre; il y a de l'autre dans le même, » disait Platon. Suivant une comparaison du même Platon, l'ombre qui se joue sous le feu semble distincte du feu lui-même. Pourtant elle n'est déjà plus elle-même. Elle est déjà le rougeoiement et le flamboiement de la flamme.

Ainsi toute limite s'efface entre le vrai et le non-vrai, entre le réel et l'irréel.— Dès lors quelle signification sera-t-il permis d'attribuer à cette expression d'Illusionisme par laquelle nous avons désigné la philosophie de M. Jules de Gaultier?

Peut-on encore parler d'Illusion ou d'Illusionisme là où toute distinction s'efface entre l'être et le non-être, entre les données du réel et les données imaginaires?

Une Illusion suppose un terme fixe par rapport à quoi il y a illusion. Ou plutôt elle suppose deux termes antithétiques, l'un supposé vrai et réel, l'autre supposé différent du précédent et par là-même irréel et non vrai.

On peut se demander où se trouve cette dualité dans la philosophie de M. Jules de Gaultier. Est-elle dans l'opposition d'une prétendue vérité objective et d'une connaissance qui s'avérerait comme fausse par rapport à cette vérité objective? — Mais on sait que M. J. de Gaultier rejette toute vérité objective et que l'Etre Universel qu'il pose au début de ses déductions n'est qu'une hypothèse commode pour figurer à nos yeux le point de départ du processus d'Illusionisme qui crée le monde. Mais, à vrai dire, ce point de départ n'est pas là plutôt qu'ailleurs; il est partout. Au fond, il n'y pas d'*en soi*, d'Etre universel (1). M. Jules de Gaultier n'est pas

(1) Voir *de Kant à Nietzsche*, p. 104.

« un halluciné de l'arrière-monde »; il repousse tout Absolu et il dirait volontiers avec Nietzsche : « Une nouvelle fierté m'a appris à ne plus cacher ma tête dans le sable des choses célestes (1). »

Dès lors, où est le dualisme générateur indispensable de l'Illusion et qui seul nous autorisera à parler d'Illusionisme? S'il ne réside pas dans une opposition entre notre manière de connaître et une prétendue réalité objective, il ne peut être que dans une opposition entre deux modes de la connaissance elle-même.

Or, n'est-ce pas ce qui a lieu en effet? N'y-a-t-il pas deux éléments irréductibles à distinguer dans la connaissance humaine : d'un côté, ce qu'on appelle les catégories, le Temps, l'Espace, la Causalité, l'Identité ou la Similitude; de l'autre les données particulières et concrètes de l'intuition? Une sorte d'antinomie existe entre ces deux éléments de la connaissance. Au regard de la sensation brute, le concept est illusoire; au regard du concept, la sensation brute est aveugle.

Cet antagonisme entre les deux éléments de la connaissance n'est-il pas susceptible de devenir le principe d'un Illusionisme qui nous fera voir le monde sous deux aspects opposés et contraditoires selon qu'on se placera au point de vue de la raison abstraite ou au point de vue de la sensation.

Ce dualisme serait irréductible si l'on admettait la théorie kantienne de la connaissance d'après laquelle un abîme reste ouvert entre la catégorie et le phénomène, entre le concept et l'intuition. — M. Jules de Gaultier semble incliner, avec raison suivant nous, vers une autre solution du problème : celle qui, au lieu de voir dans le Temps, l'Espace

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra.*

et la Causalité, un système de lois innées et inexplicables de l'intelligence abstraite, les regarde comme la résultante des processus vitaux qui dans le passé de l'humanité ont assuré par sélection la survivance et le relief mental des représentations les plus indispensables ou les plus favorables au maintien de la vie dans les organismes conscients. Les catégories de la Causalité, de l'Identité, de la Similitude deviennent alors des artifices, empiriquement acquis, dont l'être vivant et conscient se sert pour s'orienter dans ses expériences.

On se rend compte que, dans cette dernière hypothèse, les catégories n'ont plus le caractère primitif universel et nécessaire qu'elles ont dans le Kantisme et qu'elles ne peuvent plus prétendre qu'à une valeur précaire, conditionnelle et provisoire. Issues de certaines conditions vitales, elles peuvent disparaître, un changement survenant dans ces conditions. « Cette façon de concevoir les catégories, dit M. J. de Gaultier, leur laisse une importance considérable, mais elle les dépouille de leur caractère de nécessité. Les voici dépendantes d'une utilité que nous voyons muable en quelques-unes de ses manifestations superficielles, et au sujet de laquelle nous n'avons point de garantie qu'elle ne puisse également se déplacer dans son fond. Quelque bouleversement demeurerait donc possible dans les profondeurs de la raison pure à la suite d'une orientation nouvelle de l'utilité intellectuelle entraînant la nécessité de concevoir des moyens nouveaux pour appréhender une forme nouvelle de la réalité (1). »

Si cette solution du problème est admise, il est

(1) J. de Gaultier, *De la nature des vérités*. — *Mercure de France* de septembre 1901, p. 579.

manifeste que les catégories ne constituent plus un élément de connaissance hétérogène avec les données empiriques de l'intuition. Au contraire, les catégories ne sont qu'une cristallisation de l'expérience accumulée de l'espèce évoluant dans des conditions vitales déterminées.

Ainsi s'évanouit l'antinomie foncière qu'on croyait voir au sein de la connaissance et par conséquent il ne peut être question d'un Illusionisme fondé sur cette antinomie.

Nous sommes ramenés à notre question: quel sens faut-il donner à l'Illusionisme de M. J. de Gaultier?

Cet Illusionisme consiste, suivant nous, dans le renversement de la logique ordinaire, de la logique intellectualiste et dans la substitution à cette logique périmée d'une logique d'un genre tout différent, qui a ses lois propres et sa vérité propre: la Logique vitale.

Il n'y a pas de vérité intellectuelle; il n'y a qu'une vérité biologique, c'est-à-dire définie par l'utilité biologique. La vérité n'est plus la conformité du jugement à une soi-disant réalité objective. La vérité est ce qui accélère la vie.

De ce point de vue, les catégories de la logique ordinaire apparaissent comme des appareils propres à filtrer les illusions nécessaires à la vie. « Sans les fictions logiques, dit Nietzsche, sans une perpétuelle falsification du monde réel par nos catégories de l'Inconditionnel, de l'Identique, sans le mensonge du Nombre, l'homme ne pourrait vivre et le renoncement aux jugements faux serait le renoncement à la vie elle-même. »

On conçoit dès lors le caractère artificiel et mensonger de la Logique intellectualiste ou rationaliste

et des principes qui la régissent sans en excepter le principe fondamental, le principe de non-contradiction. M. J. de Gaultier pourrait, comme d'ailleurs aussi Nietzsche lui-même, reprendre le mot de Pascal que M. Remy de Gourmont a choisi pour épigraphe d'un livre récent (1): « Ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité. »

L'hypothèse d'une logique vitale, d'une logique fondée sur les lois de la Vie, n'implique pas, d'ailleurs, suivant nous, qu'il faille attribuer à cette idée de la Vie une valeur objective. Telle est bien aussi, croyons-nous, la pensée de M. Jules de Gaultier qui n'admet, comme nous l'avons déjà dit, aucune vérité objective, aucun *en soi*. Eriger la Vie en entité objective est d'autant plus impossible que cette idée de la Vie est pour nous une des plus mystérieuses. Il s'agit simplement ici d'une vision et d'une interprétation toutes personnelles du monde phénoménal. Là où Schopenhauer parlait de vouloir vivre, où Nietzsche parlait de Volonté de Puissance, M. Jules de Gaultier parle de Volonté de Connaissance ou Désir de jouissance spectaculaire. Mais cela n'implique nullement que l'on soit en droit d'affirmer la réalité objective de ce Vouloir vivre, de cette Volonté de Puissance ou de cette Volonté de Connaissance. Il n'y a là qu'un symbolisme destiné à traduire le vœu d'une sensibilité individuelle dans un effort pour s'orienter dans ses représentations.

A celui qui voudrait ériger la Vie en entité objective, Max Stirner serait en droit de répondre : « Mais la Vie, la Vie totale dont vous parlez n'est qu'un extrait de mon moi ; volé à mon moi. »

(1) Remy de Gourmont, *le Chemin de velours*.

Le dernier mot d'un Illusionisme conséquent avec lui-même est le Subjectivisme absolu de Protagoras, le Panphénoménalisme. Il n'y a de vrai que ma sensibilité individuelle et l'état présent de cette sensibilité. L'univers n'est qu'un état de ma sensibilité.

Au terme extrême de ce Panphénoménalisme se pose le point d'exclamation de Nietzsche : « Le monde-vérité, nous l'avons aboli : quel monde nous est resté? Le monde des apparences peut-être?... Mais non ! avec le monde-vérité nous avons aussi aboli le monde des apparences (1) ! »

GEORGES PALANTE.

(1) Nietzsche, *le Crépuscule des Idoles*. Ed. du *Mercure de France*, p. 135.

LES GRANDS SUCCÈS DE THÉATRE AU XVII^e SIÈCLE

Quel rapport y eut-il, au siècle classique, entre le mérite d'une pièce de théâtre et le succès qu'elle obtint près du public? Les histoires de la littérature française ne donnent aucune indication sur ce point; ces louables ouvrages, pressés de fixer pour l'utilité des candidats les caractères du *beau* universitaire, ne s'arrêtent pas à scruter l'anecdote, même la plus instructive. Cependant l'anecdote, qui est un fait, a un intérêt à quoi ne peut prétendre le jugement du meilleur professeur. On a dit que la meilleure histoire de France serait un recueil critique des textes de l'histoire de France; la meilleure histoire littéraire est la collection des œuvres de la littérature française, mais la partie critique serait formée des plus sérieuses anecdotes; et j'appelle anecdote les trois lignes d'un registre qui nous disent que *Britannicus*, joué le 15 décembre 1669, eut huit représentations, et que l'*Alcibiade* de Campistron, joué le 28 décembre 1685, en eut vingt-neuf et peut-être onze de plus encore, si l'on en croit l'auteur lui-même. Le public du XVII^e siècle, plus restreint et plus solide que celui qui nous éprouve, n'était pas plus infaillible : il ne représente que fort mal la postérité. On s'est donc donné la peine de relever dans des ouvrages particuliers, et surtout dans les *Tablettes* du chevalier de Mouhy, quelques titres et quelques chiffres. Cela peut faire plus utilement réfléchir qu'un gros traité sur l'incertitude des jugements humains.

§

Le plus grand succès du grand siècle, le seul qui ap-

proche de nos grands succès démocratiques, échut à une tragédie, au *Timocrate* de Thomas Corneille (1656), tirée de l'histoire d'Alcamène, dans *Cléopâtre*, le roman de La Calprenède. Elle fut jouée un hiver entier, dit Mouhy, et les comédiens s'en lassèrent, avant le public, après *80* représentations. Cela équivaut sans doute à trois ou quatre cents représentations de nos jours ; *Timocrate* est assez exactement, à tous les points de vue, le précurseur de *Cyrano de Bergerac*.

Une comédie, le *Mercure Galant* de Boursault (1679), approcha de ce succès et même l'atteignit si l'on en croit la tradition anecdotique, mais il faut sans doute défalquer du chiffre total les 18 de la reprise de 1683 ; reste *62* (1).

Loin après ces deux triomphes assez ironiques, viennent :

La Devineresse ou *les Faux Enchantements*, ou *Madame Jobin*, comédie par Th. Corneille et de Visé (1679) : *47*.

Andromède, tragédie, par P. Corneille (1650) : *45*.

Esope à la ville, comédie, par Boursault (1690) : *43*.

Le Malade imaginaire, comédie-ballet (2), par Molière (1673) : *42*.

Circé, tragédie avec des machines, par T. Corneille et de Visé (1675) : *42*.

Sganarelle ou le Cocu imaginaire, comédie (3), par Molière (1660) : *40*.

Le Chevalier à la mode, comédie (4), par Dancourt (1687) : *40*.

Crispin musicien, comédie, par Hauteroche (1674) : *40*.

(1) Les chiffres en italique indiquent, jusqu'à la fin de l'article, le nombre des représentations d'une pièce.

(2) Interrompues à la quatrième par la mort de Molière le 17 février, les représentations reprirent le 4 mai, Rosimont faisant Argan.

(3) Cf. *la Cocue imaginaire*, par F. Donneau, comédie non représentée, imprimée en 1662, in-12.

(4) On ne mentionne pas différentes pièces en *un acte* de Dancourt et d'autres. Les tragédies et comédies notées sont toutes en 3 ou 5 actes.

Alcibiade, tragédie, par Campistron (1685) : *40* (1).

Psyché, tragédie-ballet en vers libres, par Molière et Corneille (1672) : *32*.

L'Ecole des Femmes, comédie, par Molière (1662) : *31*.

La Toison d'or, tragédie mêlée de danses et de musique, par P. Corneille (1661) : *30*.

L'Ambigu comique, ou les *Amours de Didon et d'Enée*, tragédie avec des intermèdes comiques, par Montfleury (1673) : *29*.

L'Inconnu, comédie, avec prologue et divertissement, mêlée de danses et de musique, par T. Corneille et de Visé (1675) : *28*.

Regulus, tragédie, par Pradon (1688) : *28*.

Les Bourgeoises à la mode, comédie, par Dancourt (1692) : *26*.

Andronic, tragédie, par Campistron (1685) : *25*.

Brutus, tragédie, par Catherine Bernard (1690) : *25* (2).

La Coquette ou la Fausse Prude, comédie, par Baron (1686) : *25*.

Tiridate, tragédie, par Campistron (1691) : *25*.

La Princesse d'Elide ou les Plaisirs de l'Isle enchantée, comédie avec prologue, divertissement et musique, par Molière (1664) : *23*.

L'Homme à bonnes fortunes, comédie, par Baron (1686) : *23*.

Thésée, tragédie, par La Fosse (1700) : *23*.

Geta ou l'illustre Vestale, tragédie, par Pechantré (1687) : *22* (3).

Cléopâtre, tragédie, par La Chapelle (1681) : *21*.

La folle Gageure ou les Divertissements de la

(1) Le chiffre est contesté, mais non le grand succès de cette tragédie.

(2) Le *Brutus* de Voltaire (1730) : *15*.

(3) Plus connu par l'aventure d'un plan de tragédie oublié dans une auberge, et qui donna lieu à la créance d'un complot. Cette *Mort de Néron* fut jouée en 1703 : *9*.

comtesse de Pembrock, comédie, par Boisrobert (1651) *20*.

Laodamie, tragédie, par Catherine Bernard (1689) : *20*.

Ajax, tragédie, par La Chapelle (1684) : *19*.

Agamemnon, tragédie, par l'abbé Boyer (1680) : *19* (1).

§

A ces pièces il faut joindre celles qui n'eurent d'abord qu'un petit nombre de représentations mais dont le succès s'affirma à une proche reprise ; et aussi celles, plus nombreuses, dont le succès immédiat, certifié par les contemporains, n'a pas laissé de traces précises. Voici une liste de ces comédies et tragédies :

Agrippa, roi d'Albe ou le Faux Tiberinus, tragédie, par Quinault (1661).

Aimer sans savoir qui, comédie, par d'Ouville (1645).

Alexandre le Grand, tragédie (2), par J. Racine (1666).

Amarillis, pastorale, par Rotrou, mais telle que corrigée par Tristan Lhermite (1652).

Les Amours infortunées de Léandre et d'Héron, tragi-comédie, par de la Selve (1633).

L'Amour caché par l'amour, tragi-comédie, par Scudéry (1634).

Les Amours d'Ovide, pastorale héroïque, par G. Gilbert (1663).

L'Amour tyrannique, tragédie, par Scudéry (1638).

Les Amours de Vénus et d'Adonis, tragédie, par de Visé (1670).

Amphitrion, comédie avec un Prologue (3), par Molière (1668).

(1) Sa *Judith*, embaumée dans une épigramme de Racine, avait cependant réussi, comme on verra plus loin.

(2) Voir la note 5, page 98

(3) Elle eut un succès prodigieux.

Andromaque, tragédie (1), par J. Racine (1667).

Antigone, tragédie, par Rotrou (1638).

Ariane, tragédie (2), par T. Corneille (1672).

Arminius, tragédie, par Campistron (1684).

Astrate, roi de Tyr, tragédie, par Quinault (1663).

Athénaïs, tragédie, tirée de *Pharamond* (3), par La Grange-Chancel (1699).

Le Baron d'Alcibrac, comédie, par T. Corneille (1668).

Le Bélissaire, tragédie, par La Calprenède (1659).

Bellérophon, tragédie, par Quinault (1670).

Les Captifs, comédie, par Rotrou (1638).

Cassandre, comte de Barcelone, tragi-comédie, par Boisrobert (1653).

Le Cid, tragédie, par P. Corneille (1636).

Cinna, tragédie, par P. Corneille (1639).

Cloreste ou les Comédiens rivaux, tragédie, par Balthazar Baro (1636).

Clorise, pastorale tirée de *l'Astrée*, par Balthazar Baro (1641).

La Comédie des proverbes, comédie, par Montluc (1616).

Commode, tragédie, par T. Corneille (1658).

Le Comte d'Essex, tragédie, par T. Corneille (1678).

Cosroès, tragédie, par Rotrou (1648).

Le Comédien poète et le Garçon insensible, comédie, par Montfleuri et T. Corneille (1673).

Crispin médecin, comédie, par Hauteroche (1674).

Coriolan, tragédie, par l'abbé Abeille (1676).

Corinne, ou le Silence, ou le Jugement d'amour, pastorale, par Hardy (1614).

La Dame suivante, comédie (4), par d'Ouville (1645).

Les Dames vengées, ou la Dupe de soi-même, comédie, par de Visé et T. Corneille (1695).

(1) « Elle eut le plus grand succès » (Mouhy).
(2) Très grand succès.
(3) Roman de La Calprenède.
(4) « Elle eut un grand succès. »

Demetrius, tragédie (1), par Aubry (1689).

Démocrite amoureux, comédie, par Regnard (1700).

Le Déniaisé, comédie, par Gillet (1647).

Les Deux Pucelles, tragi-comédie, par Rotrou (1636).

Le Docteur amoureux, comédie, par Le Vert (1638).

Le Docteur amoureux, comédie (2), par Molière (1658).

Don Quichotte, comédie, par Guérin (1638).

Don Japhet d'Arménie, comédie, par Scarron (1653).

L'Ecole des maris, comédie (3), par Molière (1662).

L'Embarras des Godard, comédie, par de Visé (1667).

Les Engagements du Hazard, comédie, par T. Corneille (1647).

L'Etourdi, comédie (4), par Molière (1658).

Les Fâcheux, comédie (5), par Molière (1661).

Fédéric, tragédie, par l'abbé Boyer (1659).

Le Feint astrologue, comédie, par T. Corneille (1648).

La Femme juge et partie, comédie (6), par Monfleury (1669).

Gabinie, tragédie, par l'abbé Brueys (1699).

(1) « C'est la première qui fut représentée sur le nouveau Théâtre » le 10 juin.

(2) « Représentée d'abord en province ; jouée au début de Molière le 23 octobre 1658, au Louvre, devant le Roi. Elle n'a pas été imprimée, non plus que plusieurs farces de Molière, sçavoir : *Les trois Docteurs rivaux*, *le Maître d'Ecole*, *le Médecin volant*, *la Jalousie de Barbouillé*, *le Docteur Pédant*, représenté le 13 avril 1663, *la Jalousie du gros René*, le 15, *Georgibus dans le sac*, le 17, *Le Fagoteux*, le 20 du même mois et de la même année 1663, *le Grand Benêt de fils*, le 10 janvier 1664 *Gros René petit enfant*, le 27 avril et *Le Cosaque*, le 25 mai de la même année. On a été jusqu'ici dans la prévention que la plupart de toutes ces petites pièces ne consistait que dans un canevas où les acteurs dialoguoient de leur cru selon un plan général à la manière des Italiens, mais on a des preuves que Molière en avait écrit les scènes par les manuscrit du *Medecin volant* et de la *Jalousie de Barbouillé* qui existent et qui sont dans quelques cabinets de curieux. » — On ne donne pas cette note de Mouhy pour le dernier mot de la science moliériste, mais elle a sa valeur.

(3) « Elle réussit beaucoup et affermit la réputation de Molière. »

(4) Jouée d'abord à Lyon en 1653 « avec le plus grand succès. Elle n'en eut pas moins à Paris sur le Théâtre du Petit-Bourbon ».

(5) « Cette pièce eut un succès prodigieux. »

(6) « Eut un très grand succès. »

Georges Dandin, comédie (1), par Molière (1668).

Le Geôlier de soi-même ou Jodelet prince, comédie, par T. Corneille (1655).

Germanicus, tragédie, par Boursault (1679).

Les Grisettes (2), comédie, par Champmeslé (1671).

Le Grondeur, comédie, par l'abbé Brueys (1691).

Le Gros Lot, comédie (3), par *** (1700).

Héraclius, tragédie, par P. Corneille (1647).

Hector, tragédie, par Montchrestien (1603).

L'Héritier ridicule ou la Dame intéressée, comédie (4), par Scarron (1649).

La Jalouse d'elle-même, comédie, par Boisrobert (1649).

Le Jaloux, comédie, par Baron (1687).

Le Jaloux invisible, comédie, par Brécourt (1666).

Ibrahim ou l'Illustre Bassa, tragi-comédie, par Scudéry (1642).

Le Festin de Pierre ou le Fils criminel, comédie (5), par Villiers (1659).

La Fête de Vénus, comédie pastorale, par l'abbé Boyer (1669).

La Fille capitaine, comédie, par Monfleury (1672).

Les Fontanges maltraitées ou les Vapeurs, comédie, par Baron (1689).

Le Florentin, comédie, par La Fontaine (1685).

La Folle Querelle ou la Critique d' « *Andromaque* », comédie, par Subligny (1668).

(1) « Cette pièce eut beaucoup de succès. »

(2) « *Grisette*, pour petite bourgeoise, et qui est toujours habillée fort simplement d'une étamine ou d'une grizette ». Leroux, *Dictionnaire comique;* Amsterdam, 1711.

(3) En un acte. Elle eut 22 représentations en deux séries; cependant l'auteur ni ne s'est fait connaître, ni n'a fait imprimer son œuvre.

(4) On dit que Louis XIV se la fit jouer trois fois de suite dans la même journée.

(5) La seconde de ce titre. La première est celle de Dorimont, tragi-comédie, Lyon, 1658, et Paris, 1661, au Petit-Bourbon ; la troisième celle de Rosimont, ou *l'Athée foudroyé*, jouée au Marais (1669); la cinquième, la version de T. Corneille (1677). Celle de Molière, *Don Juan*, fut représentée le 15 février 1665, au Palais-Royal.

Les Fourberies de Scapin, comédie (1), par Molière (1671).

Jephté, tragédie par l'abbé Boyer (1692).

L'Illusion comique, comédie, par P. Corneille (1636).

L'Impuissance, tragédie pastorale (2), par Verroneau (1634).

L'Inconstance d'Hylas, pastorale, par Maréchal (1630).

L'Infidèle confidente, tragi-comédie (3), par Pichon (1630).

Jodelet maître et valet, comédie, par Scarron (1645).

Le Joueur, comédie (4), par Regnard (1696).

Iphigénie, tragédie (5), par Racine (1674).

Judith, tragédie (6), par l'abbé Boyer (1695).

Le Jugement de Paris et le Ravissement d'Hélène, tragédie, par Sallebray (1639).

Manlius Capitolinus, tragédie, par La Fosse (1698).

Le Mari sans femme, comédie, par Monfleury (1663).

Le Mariage forcé, comédie (7), par Molière (1664).

Le Mariage d'Orphée et d'Euridice, ou la Grande Journée des Machines, tragédie, par Chapoton (1640).

Le Mariage de Cambyse, tragédie, par Quinault (1657).

La Mariamne, tragédie, par Hardy (1610).

La Mariamne, tragédie (8), par Tristan Lhermite (1636).

Mariamne, tragédie, par La Calprenède (1639).

(1) « Divertissante, mais un peu farce, elle eut un grand succès. »

(2) « Fort libre. » Il est donc probable qu'elle eut du succès, en un temps fort curieux d'œuvres licencieuses. Mais ce Verronneau est prodigieusement inconnu, si, comme il est probable, il n'est pas ce David, dont parle Dom Liron dans sa *Bibliothèque chartraine*.

(3) « Elle eut très grand succès. »

(4) « Eut beaucoup de succès. »

(5) « Eut à la cour et à la ville le plus grand succès. »

(6) « Eut le plus grand succès. »

(7) « Eut 2 représentations au Louvre, les 29 et 31 janvier; 12 au Palais-Royal, à partir du 15 février; 8, à la reprise du 8 juillet 1672, où elle accompagnait *la Comtesse d'Escarbagnas*.

(8) « Eut un grand succès. »

Le Marquis ridicule, ou la Comtesse faite à la hâte, comédie, par Scarron (1656).

La Marquise imaginaire, comédie (1), par *** (1699).

Le Médecin malgré lui, comédie (2), par Molière (1666).

La Médée, tragédie, par P. Corneille (1635).

La Médée, tragédie, par Longepierre (1694).

La Mélite ou les fausses lettres, comédie (3), par P. Corneille (1626).

Le Menteur, comédie (4), par P. Corneille (1642).

La Mère coquette, ou les Amants brouillés, comédie, par de Visé (1665).

La Mère coquette, comédie, par Quinault (1665).

Mithridate, tragédie (5), par Racine (1673).

Monsieur de Pourceaugnac, comédie, par Molière (1669).

La Mort de César, tragi-comédie (6), par Scudéry (1636).

La Mort de Pompée, tragédie, par Pierre Corneille (1641).

Le Muet, comédie, par l'abbé Brueys (1691).

Le Négligent, comédie, par Dufreny (1692).

Nicomède, tragédie, par P. Corneille (1652).

Le Notaire obligeant, comédie, par Dancourt (1685).

Œdipe, tragédie (7) par P. Corneille (1659).

Othon, tragédie, par P. Corneille (1664).

Oreste et Pylade, tragédie, par La Grange-Chancel (1697).

(1) Pas même imprimée. Encore un auteur stoïque, car cette petite pièce eut un bon succès, 15 représentations.

(2) « Composée du *Fagoteux* et de quelques autres farces de l'auteur ». Faite à la hâte et donnée le 9 août pour soutenir *le Misanthrope*.

(3) Très grand succès.

(4) « Cette pièce eut un grand succès et donna le ton de la bonne comédie. »

(5) L'une des œuvres de Racine qui eut le plus de succès.

(6) « Eut un très grand succès. »

(7) « Eut beaucoup de succès. »

Papire ou le dictateur romain, tragédie, par Maréchal (1645).

Le Parasite, comédie, par Tristan Lhermite (1654).

Le Parisien, comédie, par Champmeslé (1682).

La Parisienne, comédie, par Dancourt (1691).

Pasiphaé, tragédie (1), par Théophile (1627).

Le Pédant joué, comédie (2), par Cyrano Bergerac (1654).

Pénélope, tragédie, par l'abbé Genest (1684).

Le Phantôme, tragi-comédie, par Nicole (1656).

Phèdre et Hyppolite, tragédie, par Pradon (1677).

La Philine ou l'Amour contraire, tragédie, par La Morelle (1630).

Pirame et Thisbé, tragédie (3), par Théophile (1617).

Pirame et Thisbé, tragédie (4), par Pradon (1674).

La Place Royale, ou l'Amoureux extravagant, comédie, par Claveret (1635).

La Place Royale, comédie (5), par P. Corneille (1635)

Les Plaideurs, comédie (6), par J. Racine (1668).

Policrate, comédie héroïque, par l'abbé Boyer (1670).

Polyeucte, tragédie sainte, par P. Corneille (1640).

Polixène, tragédie, par La Fosse (1696).

La Porcie romaine, tragédie, par l'abbé Boyer (1646).

Les Précieuses ridicules, comédie (7), par Molière (1659).

Le Prince fugitif, poème dramatique, par Balthazar Baro (1648).

(1) « Eut beaucoup de succès dans son temps. »

(2) « Fort singulière. Eut un grand succès. »

(3) « La meilleure pour la conduite qui eût paru jusqu'à ce temps. Elle eut un grand succès et fut reprise en 1656 . » C'est un des plus délicieux poèmes du XVII^e^ siècle.

(4) Pradon est vraiment d'une médiocrité typique. C'est le Bornier de ce siècle prodigieux.

(5) « Fit un très grand plaisir et eut alors un très grand succès .»

(6) « Tomba à la 2^e^ représentation, mais elle se releva dans les suivantes, et eut le plus grand succès. »

(7) « Elle eut un succès surprenant. »

Le Prince rétabli, tragi-comédie, par Guérin Bouscal (1647).

Le Quiproquo ou le valet étourdi, comédie, par Rosimont (1663).

La Rapinière ou l'Intéressé, comédie, par Barquebois (1682).

Les Rivales, comédie, par Quinault (1653).

Rodogune, princesse des Parthes, tragédie (1), par P. Corneille (1644).

Scévole, tragédie (2), par P. du Ryer (1646).

Scipion l'Africain, tragédie (3), par Pradon (1697).

Sémiramis, tragédie (4), par Gab. Gilbert (1647).

Sertorius, tragédie (5), par P. Corneille (1652).

La Silvie, tragédie pastorale, par Mairet (1621).

Les amours du Soleil, comédie entremêlée de musique et de machines (6), par de Visé (1670).

Solyman, tragédie, par l'abbé Abeille (1680).

La Sophonisbe, tragédie (7), par Mairet (1629).

Les Sosies, comédie (8), par Rotrou (1636).

Stilicon, tragédie (9), par T. Corneille (1660).

Tamerlan ou la mort de Bajazet, tragédie (10), par Pradon (1675).

Le Tartuffe ou l'Imposteur, comédie (11), par Molière (1667).

Téléphonte, tragédie, par La Chapelle (1682).

Théagène, tragédie, par Gilbert (1662).

La Thébaïde ou les Frères ennemis, tragédie, par J. Racine (1664).

(1) « Eut le plus grand succès. »
(2) « Elle eut un succès prodigieux. »
(3) « Elle eut un grand succès. »
(4) « Eut un grand succès. »
(5) « Elle eut un très grand succès. »
(6) « Un des grands succès du siècle. Jouée, en deux reprises, pendant six mois.
(7) « Cette pièce eut un très grand succès. » C'est d'ailleurs une des plus belles tragédies françaises.
(8) « Eut un grand succès. »
(9) « Eut un grand succès. »
(10) Le succès de cette tragédie paraît avoir été très grand, surtout à la reprise de 1677.
(11) Grand succès à la reprise de 1669.

Thémistocle, tragédie, par du Ryer (1648).

Tigrane, tragédie, par l'abbé Boyer (1660).

La Trahison, tragi-comédie, par d'Ouville (1637).

Le Triomphe des Dames, comédie (1), par T. Corneille (1676).

La Troade, tragédie, par Pradon (1670).

Le Trompeur puni, ou l'Histoire septentrionale, tragi-comédie tirée de l'*Astrée* et de *Polexandre*, par Scudéry (1631).

Le Vassal généreux, tragi-comédie, par Scudéry (1632).

Le Veau perdu, comédie, par La Fontaine (1689).

Venceslas, tragédie (2), par Jean Rotrou (1647).

La Veuve ou le Traître puni, comédie (3), par P. Corneille (1633).

Les Visionnaires, comédie (4), par Desmarets (1637).

Zaïde, tragédie par La Chapelle (1681).

§

Après cette liste, véritable guide d'un lecteur adroit qui ne voudrait pas perdre son temps sur des sujets dédaignés par le public, ce juge souverain, il sera bon, pour plus de précision, de signaler les pièces connues ou d'auteurs connus qui n'eurent aucun succès, ou un succès restreint ou tardif, sans mesure avec l'estime qu'ils ont trouvée dans la postérité. Ce chapitre ne sera pas moins instructif que le précédent.

Agésilas, tragédie, par P. Corneille (1666).

Alexandre le Grand, tragédie (5), par J. Racine (1666).

(1) « Cette comédie eut un grand succès. »

(2) « Eut un grand succès. »

(3) « Eut dans le temps une grande réussite. »

(4) « Elle eut un si grand succès et tant de réputation qu'on l'appeloit l'Inimitable Comédie. »

(5) « Jouée en même temps sur les théâtres du Palais-Royal et de l'Hôtel de Bourgogne, elle tomba sur le premier et réussit sur le second. »

Les Amants magnifiques, comédie héroïque (1), par Molière (1670).

Antiochus, tragédie, par T. Corneille (1666).

Attila, tragédie, par P. Corneille (1667).

L'Avare, comédie (2), par Molière (1668).

Bajazet, tragédie (3), par J. Racine (1672).

Le Bourgeois gentilhomme, comédie (4), par Molière (1670).

Britannicus, tragédie (5), par J. Racine (1669).

Le Charme de la voix, comédie, par T. Corneille (1653).

Le Distrait, comédie (6), par Regnard (1697).

Don Garcie de Navarre ou le Prince Jaloux, comédie héroïque, par Molière (1661).

Don Sanche d'Aragon, comédie héroïque, par P. Corneille (1651).

Erixène, tragédie (7), par l'abbé d'Aubignac (1661).

Les Femmes sçavantes, comédie (8), par Molière (1672).

Laodice, reine de Cappadoce, tragédie, par T. Corneille (1668).

La Malade sans maladie, comédie (9), par Dufresny (1699).

Marie Stuart, tragédie, par Boursault (1683).

(1) « N'a jamais eu un grand succès. » Jouée d'abord devant le Roi elle ne fut donnée au public qu'en 1688.

(2) « Tomba à la première représentation ; elle se releva au bout de sept mois avec le plus grand succès. »

(3) Ne réussit que faiblement. « On reprocha à l'auteur de n'avoir pas suivi les mœurs orientales. »

(4) « Ne réussit pas d'abord. Eut ensuite le plus grand succès. »

(5) N'eut que 8 représentations.

(6) N'eut que 4 représentations et ne fut reprise avec succès qu'en 1731.

(7) L'auteur la médita trois ans, dit-on ; mais il la fit jouer sous un nom supposé et n'osa la faire imprimer. Il est fort connu pour sa *Pratique du Théâtre*.

(8) « Elle fut reçue d'abord assez froidement ». Le succès vint plus tard.

(9) « Quoique pleine d'esprit, elle ne fut pas achevée, il n'y en eut que deux actes de joués ; les comédiens furent obligés, pour remplir le spectacle, de représenter *l'Après-souper des Auberges*. » Cette dernière comédie est de Poisson (1665).

Mirame, tragédie (1), par Desmarets (1639).

La Misanthrope, comédie (2), par Molière.

Le Mariage d'Ariane et de Bacchus, comédie héroïque, par de Visé (1672).

La Mort d'Annibal, tragédie, par T. Corneille (1669).

Osman, tragédie, par Tristan Lhermite (1656).

Palène sacrifiée, tragédie, par Boisrobert (1640).

Panthée, tragédie, par Tristan Lhermite (1638).

Pausanias, tragédie, par Quinault (1668).

Pertharite, tragédie, par P. Corneille (1653).

Phaéton, comédie, par Boursault (1691).

Phèdre et Hippolyte (3), tragédie, par J. Racine (1677).

Phocion, tragédie, par Campistron (1688).

La Pierre philosophale, comédie, par T. Corneille (1681).

La Princesse de Clèves, tragédie, par Boursault (1678).

La Pucelle d'Orléans, tragédie en prose (4), par l'abbé d'Aubignac (1642).

Pulchérie, tragédie, par P. Corneille (1672).

Les Rivaux amis, comédie, par Boisrobert (1638).

La Sophonisbe, tragédie, par P. Corneille (1663).

Théodat, tragédie, par T. Corneille (1672).

Théodore, tragédie, par P. Corneille (1645).

Trasibule, tragi-comédie, par Montfleury (1663).

Au cours de ces recherches, on a relevé plusieurs titres singuliers, ou qui paraissent d'hier, ou jolis, ou qui témoignent de l'étonnante liberté d'allure ou de mœurs, de la fantaisie et de l'imprévu qui régnaient à

(1) Richelieu, qui en était le véritable auteur, s'arrangea pour avoir un succès quand même, à la seconde représentation.

(2) Accueillie très froidement, n'eut d'abord que 4 représentations. Elle eut un grand succès à la reprise, un mois plus tard.

(3) Donnée le 1er janvier ; et celle de Pradon, le 3 janvier.

La *Phèdre* de Pradon eut 16 représentations ; celle de Racine ne semble pas avoir d'abord dépassé la 7e.

(4) « Traitée selon la vérité de l'histoire et les règles les plus exactes du théâtre, mais elle n'en est pas meilleure. »

une période que l'on a voulu nous faire croire rigide et toujours à perruque et canons. Le théâtre du XVII^e^ siècle va de la farce de carrefour à la tragédie biblique et de l'attellane à la pastorale pieuse, partout admirable et riche d'une sève qui éclate en extravagances de fleurs et de fruits. Il s'agit surtout de la période d'avant Racine. Pour cette liste on est remonté jusqu'aux dernières années du XVI^e^ siècle :

L'Académie des Femmes ou le cercle des Femmes sçavantes, avec l'Histoire d'Hyménée ou du lit nuptial, comédie, par Chapuzeau (1561).

Adolphe ou le Brigand généreux, tragédie, par Le Bigre (1650).

Les Amantes ou la Grande Pastorale, tragédie pastorale, par S. Chrétien (1613).

L'Amour déplumé ou la Victime de l'amour divin, pastorale comique, par J. Mouqué (1612).

La Bague de l'oubli, comédie, par Rotrou (1628).

Beauté et Amour, pastorale allégorique, par du Souhait (1596).

La Belle Alphrede, comédie, par Rotrou (1634).

La Belle Egyptienne, tragi-comédie, par Hardy (1615).

La Belle Esclave, tragédie, par de l'Estoile (1643).

La Belle Invisible ou la Constance éprouvée, comédie, par Boisrobert (1656).

La Belle plaideuse, comédie, par Boisrobert (1654).

La Bergerie spirituelle, églogue, par Mazières (1566).

Le Bocage d'amour, pastorale, par Estival (1608).

Le Brave ou le Taille-Bras, comédie, par Baïf (1567).

Cariste ou les charmes de la Beauté, poème dramatique, par Balthazar Baro (1649).

La Casaque, farce, par Molière (1664).

Le Carnaval de Venise, comédie, par Dancourt (1690).

Les Charmes de Félicie, pastorale, par Montauban (1651).

Clarionte ou le sacrifice sanglant, tragi-comédie, par La Calprenède (1637).

Clorinde ou le Sort des amants, tragi-comédie, par Poullet (1598).

Les Deux Courtisanes, comédie, par Davost (Inconnue).

La Dame médecin, comédie, par Monfleury (1678).

David ou l'Adultère, tragédie avec chœurs, par Montchrétien (1600).

La Défaite de la Piaffe et de la Piquorée, tragédie, par Bounyn (1579).

Les Délicieux amours de Marc-Antoine et de Cléopâtre, poème dramatique, par Belliard (1578).

Le Prince Déguisé, tragi-comédie avec chœurs, par Scudéry (1635).

Le Déluge universel, tragédie, par Picou (1643).

Le Déniaisé, comédie, par Gillet (1647).

Le Divorce, comédie, par Davesnes (1650).

Les Eaux de Pirmont, comédie, par Chapuzeau (1669).

Les Ebahis, comédie (1), par Grévin (1560).

L'Ecole des Cocus, comédie, par Dorimont (1661).

L'Ecole des Jaloux ou le Cocu volontaire, comédie par Montfleury (1664).

Elips, comtesse de Salbery, tragédie, par Flacé (1579).

Elmire, ou l'heureuse bigamie, tragi-comédie, par Hardy.

L'Embrion romain, tragédie, par La Brousse (1612).

L'Eté des Coquettes, comédie, par Dancourt (1690).

L'Heure du Berger, pastorale, par Champmeslé (1672).

L'Indienne amoureuse, comédie, par Durocher (1631).

L'Infante Salicoque, comédie, par Brecourt (1667).

Les Morts vivans, tragi-comédie, par Douville (1645).

La Nephelococugie, ou la Nuée des cocus, comédie, par Le Loyer (1676).

La Pastorale sainte, ou Paraphrase du Cantique des Cantiques, par Ch. Hersaint (1635).

(1) Eut un grand succès. Jouée au Collège de Beauvais.

Les Pécheurs illustres, tragi-comédie, par Marcassus (1648).

La Pelerine amoureuse, tragédie, par Rotrou (1634).

Les deux Pucelles, tragi-comédie, par Rotrou (1636).

Le petit Rasoir des ornemens mondains, tragédie, par Bosquier (1589).

Le Silvanire ou la Morte vive, tragi-comédie (1), par d'Urfé (1627).

Tigrane, tragédie, par l'abbé Boyer (1660).

Les Vendanges de Suresnes, comédie, par Du Ryer (1635).

Les trois Visages, comédie, par Villiers (1665).

Les Urnes vivantes, tragi-comédie, par Gaillardon (1617).

§

On a trouvé dans ces listes plus d'un titre répété. C'est qu'alors on n'avait aucun scrupule à imiter, à reprendre et même à refaire, à démarquer une œuvre antérieure. De plus certains sujets semblaient si beaux ou si difficiles que c'était un signe de force de les aborder. Non seulement les mêmes titres se retrouvent, mais, sous des titres différents, les mêmes sujets. L'invention est l'exception. Mouhy note expressément, et cela est rare : « Cette pièce est de l'invention de l'auteur. » Inventer un sujet, soin superflu, et même bizarrerie. A quoi bon, alors que tous les sujets reviennent à beaucoup moins même des fameux Trente-six? On jugeait aussi que le plaisir pris à la singularité d'une histoire est un plaisir bas, bon pour le peuple qui se fait conter des contes. L'intérêt d'un roman ou d'une pièce de théâtre est dans le génie de l'écrivain. Ce qui importe, c'est la broderie et non le canevas.

Voici quelques-uns des titres qui reviennent le plus souvent (le nom de l'inventeur suit les dates) :

Achille, 7 tragédies, de 1563 à 1737 (Le Fèvre et Filleul, la même année).

(1) Celle de Mairet, du même titre, est du même temps.

Agamemnon, 5 tragédies, de 1556 à 1680 (Le Duchat).

Alexandre, 7 tragédies, de 1562 à 1723 (La Taille).

Aman, 3 tragédies, de 1567 à 1627 (Rivaudeau).

Les Amans...(1), 3 comédies de 1682 à 1728 (Molière).

L'Amant..., 9 comédies et tragi-comédies, de 1636 à 1734 (Guérin Bouscal).

L'Amante..., 4 comédies et 1 poème dramatique, de 1642 à 1735 (Sallebray).

Les Amazones..., 1 tragédie, 1 comédie et 1 pièce intitulée : « roman moderne en 5 actes en prose (2) », de 1727 à 1749 (Le Grand).

L'Aminte, 1 tragi-comédie, 1 fable bocagère, 2 tragédies, 4 pastorales, 2 tragédies pastorales, de 1584 à 1666 (De Brack (3), Henriette de Clèves).

L'Amour..., 24 comédies, tragédies, tragi-comédies, pastorales (4), de 1616 à 1743 (Troterel).

Les Amours..., 1 pastorale, 1 tragédie, 2 comédies, de 1610 à 1689 (du Ryer).

Angélique et Médor, 2 tragédies, 2 tragi-comédies, 1 comédie, de 1619 à 1705 (5).

Annibal, 5 tragédies, de 1649 à 1720 (de Prade).

Antigone, 4 tragédies, de 1530 à 1686 (Baïf).

Antiochus, 5 tragédies, de 1666 à 1722 (T. Corneille).

Artaxerce, 3 tragédies, de 1665 à 1735 (Magnon).

Le Bélissaire, 4 tragédies, de 1641 à 1681 (Desfontaines).

Bérénice, 4 tragédies (6), de 1645 à 1671 (du Ryer).

Le Berger fidèle, 4 pastorales, de 1637 à 1667 (***).

Brute (ou *Brutus*), 3 tragédies, 1 tragi-comédie, de 1637 à 1730 (Guerin Bouscal).

Bradamante, 3 tragi-comédies et 1 tragédie, de 1582 à 1665 (Garnier).

(1) Avec des sous titres différents. Ce sera la signification des (...) dans cette liste qu'on étend jusqu'à la moitié du XVIII^e^ siècle.

(2) Les *Amazones révoltées*, par Boucicault (1730).

(3) En réalité Le Tasse, comme, pour *le Berger fidèle*, Guarini.

(4) Sans compter *l'Amour divin*, de Gaulché (1601)

(5) Le premier adaptateur français, inconnu. Le thème est de l'Arioste.

(6) Y compris *Tite et Bérénice*.

Les Captifs, 3 comédies, de 1638 à 1714 (Rotrou).

Sainte-Catherine, 2 tragi-comédies et 3 tragédies, de 1617 à 1649 (Boissin).

Le Cid..., 2 tragédies et 2 tragi-comédies, de 1636 à 1639 (Corneille).

Cirus, 6 tragédies, de 1581 à 1706 (Montreux).

Cléopâtre... (1), 9 tragédies et 1 poème dramatique, de 1552 à 1750 (Jodelle).

Clorinde, 1 tragi-comédie, 1 tragédie, 1 comédie de 1598 à 1636 (Poullet).

Coriolan, 8 tragédies, de 1607 à 1748 (Hardy).

Climène, 2 tragédies, 1 comédie, de 1628 à 1744 (La Croix).

Cornélie, 4 tragédies, de 1574 à 1713 (Garnier).

David, 3 tragédies, de 1565 à 1600 (Desmazures).

Didon, 6 tragédies, de 1552 à 1734 (Jodelle).

Le Divorce, 3 comédies, de 1650 à 1730 (Davesnes).

Le Docteur..., 4 comédies, de 1638 à 1684 (Le Vert).

Dorothée, 3 tragédies, 1 tragi-comédie, 1 comédie, de 1579 à 1658 (Le Breton).

Les Eaux..., 5 comédies, de 1637 à 1717 (J. Claveret).

L'Ecole..., (2), 16 comédies, de 1661 à 1744 (Dorimont).

Electre, 5 tragédies, de 1537 à 1731 (Baïf).

Le Comte d'Essex, 3 tragédies de 1538 à 1678 (La Calprenède).

Esther, 4 tragédies, de 1578 à 1688 (Mathieu).

Le Festin de pierre (3), 5 comédies et tragi-comédies, de 1658 à 1677 (Dorimont).

Hercule..., 7 tragédies, de 1589 à 1681 (Brisset).

Hippolite, 3 tragédies et 1 tragi-comédie, de 1568 à 1675 (Garnier).

Les Horaces, 2 tragédies (4), 1596 et 1639 (Dalgaliers).

(1) Seule ou... et *Marc Antoine,* et réciproquement.

(2) Dorimont fit jouer *l'Ecole des Cocus* un an avant *l'Ecole des Maris* et *l'Ecole des femmes.*

(3) Voir page 93, note 5.

(4) Celle de Corneille était ainsi annoncée autrefois par les comédiens.

Jephté, 4 tragédies, de 1567 à 1692 (Chrétien) (1).

L'Impromptu..., 7 comédies et 1 ambigu-comique, de 1663 à 1733 (Molière).

L'Inconstance..., 2 comédies, 1 tragi-comédie, 1 pastorale, de 1630 à 1732 (Maréchal).

Jodelet..., 5 comédies, de 1645 à 1660 (Scarron).

Joseph, 2 comédies et une tragédie, de 1564 à 1710 (Tiron).

Iphigénie, 3 tragédies, de 1640 à 1675 (Rotrou).

Lucrèce, 1 tragi-comédie et 3 tragédies, de 1566 à 1637 (Filleul).

Manlius, 5 tragédies, de 1660 à 1698 (Noguères).

Le Mari, 6 comédies, de 1633 à 1739 (***).

Le Mariage..., 9 comédies, de 1621 a 1735 (Du Ryer).

Mariamne (les 2 dernières, *Marianne*), 5 tragédies, de 1610 à 1725 (Hardy).

Marie Stuart, 3 tragédies, de 1639 à 1734 (Regnaud).

Marius, 3 tragédies, de 1669 à 1716 (Abbé Boyer).

Médée, 3 tragédies, de 1573 à 1694 (La Péruse).

Méléagre, 5 tragédies, de 1582 à 1699 (Boussy).

Mithridate, 2 tragédies, 1635 et 1673 (La Calprenède) (2).

Les Ménechmes, 2 comédies, 1632 et 1705 (Rotrou).

La Mort de César, 3 tragédies, 1 tragi-comédie, de 1560 à 1743 (Grevin).

La Mort de Pompée, 2 tragédies, 1638 et 1641 (Chaulmer).

Œdipe, 10 tragédies, de 1614 à 1631 (J. Prevost et N. de Sainte-Marthe, la même année).

Oreste, 3 tragédies, de 1681 à 1750 (Le Cler).

Orphée, 3 tragédies, de 1623 à 1736 (Lespine).

Othon, 2 tragédies, 1664 et 1699 (P. Corneille).

Panthée, 6 tragédies, de 1570 à 1638 (Guersains).

Phaéton, 3 tragédies et 1 comédie, de 1574 à 1691 (Bellaud).

(1) En réalité Buchanan, dont Chrétien traduisit du latin la *Jephté*.
(2) La pièce de La Calprenède a pour titre complet : *La Mort de Mithridate*.

Philandre, 2 tragi-comédies, 1 comédie, de 1584 à 1635 (Navières).

La Philis de Scire, 4 pastorales, de 1609 à 1669 (Chevalier).

Pirrhe (ou *Pirrhus*), 4 tragédies, de 1584 à 1726 (Volant).

Polixène, 1 tragi-comédie, 2 tragédies, de 1597 a 1696 (Behourt).

Le Quiproquo, 3 comédies, de 1663 a 1743 (Rosimont).

Les Ramoneurs, 4 comédies, de 1592 à 1662 (Le Breton).

Sainte-Reine, 4 tragédies, de 1671 à 1687 (Dargicourt).

Le Rendez-vous, 3 comédies (1), de 1683 à 1733 (***)

Les Rivaux..., *Les Rivales...*, *Le Rival...*, *La Rivale...*, 13 comédies et 1 tragédie, 1638 à 1746 (Boisrobert).

Le Sacrifice d'Abraham, 3 tragédies, de 1550 à 1699 (De Bèze).

Sancho Pança, 3 comédies, de 1641 à 1712 (Guérin Bouscal).

Saül, 4 tragédies, de 1562 à 1705 (La Taille)

Sémiramis, 5 tragédies, de 1647 à 1748 (Gab. Gilbert).

Solyman, 4 tragédies, de 1630 à 1680 (Mairet).

Sophonisbe, 7 tragédies, de 1559 à 1716 (Mellin de Saint-Gelais).

Stratonice, 3 tragédies, de 1644 à 1660 (De Brosse).

Suzanne, 3 tragédies, de 1570 à 1627 (Le Devin).

La Thébaïde, 2 tragédies, 1584 et 1664 (Robelin).

Théseus (et *Thésée*), 3 tragédies, de 1577 à 1700 (Du Vivier).

La Troade, 3 tragédies, de 1579 à 1670 (Garnier).

La Veuve..., 7 comédies, de 1578 à 1748 (Larrivey).

(1) Mouhy dit que la première accompagnait *Othon*; mais aucune des deux tragédies de ce titre ne fut donnée à cette date.

Virginie, 3 tragédies, de 1628 à 1683 (Mairet).
Ulysse, 5 tragédies, de 1600 à 1706 (Champrepus).
Zénobie, 4 tragédies, de 1645 à 1693 (d'Aubignac).

§

De 1552 à 1752, il a été représenté environ 1983 pièces de théâtre :

Tragédies : 731.
Comédies : 879.
Tragi-comédies : 157.
Pastorales
Pastourelles
Bergeries
Comédies pastorales
Tragédies pastorales
Fables bocagères
Pastorales héroïques
Eglogues
Pastorales comiques
Pastorales sacrées
} 116.
Poèmes dramatiques : 18.
Mystères : 6.
Moralités : 5.
Tragédies lyriques : 2.
Tragédies burlesques : 4.
Comédies héroïques : 9.
Histoires
Romans dialogués
Dialogues
Entretiens
Rapsodies
} 10
Ambigus : 2
Farces : 28
Tragédies-ballets
Comédies-ballets
Ballets
Divertissements
Intermèdes
} 8

Prologues : 3.
Allégories : 2.
Parodies : 3.

Dans cette liste il n'est pas question des farces et parades données au théâtre de la foire.

§

Des auteurs, pour la même période au nombre d'un peu plus de 400, très peu l'étaient de profession exclusive. Ils sont *abbé*, *avocat*, *médecin*, *comédien*, aussi bien que *peintre*, *officier*, *apothicaire* ou *sellier*. Presque tous sont demeurés sans gloire et si obscurs que leur existence n'est souvent certifiée que par une ligne sur un registre ou dans un privilège. On en compterait une centaine qui eurent quelque valeur, au moins une lueur d'originalité. Mais les plus médiocres ne sont pas toujours entièrement méprisables, jusqu'au temps de Racine en qui la langue poétique mourut dans une perfection stérile. La prose de théâtre se maintint plus longtemps, mais sa décadence est continue jusqu'à ce célèbre Beaumarchais, habile homme et spirituel, mais qui écrivait comme un coiffeur.

★

Le programme de cette étude toute documentaire a déjà été outrepassé : il faut baisser le rideau.

R. DE BURY.

LA

TENTATION DE L'HOMME

—

AU DIEU QUI S'ÉLOIGNE

Toi dont nous poursuivons, au profond de toi-même
L'inconnaissable essence et la pure entité,
Que la crainte, la foi, l'amour et le blasphème
Nomment du même nom auguste et redouté,
O Dieu, dont la présence autour de nous recule,
Dans l'orbe incessamment élargi de nos cieux,
Chaque fois que, pour nous, s'allume, au crépuscule,
Un astre nouveau pour nos yeux;

Devrons-nous donc, de ton image qu'on mutile,
Voiler, en fils pieux, le simulacre vain,
Et te rayer d'un mot, comme un terme inutile,
Du problème éternel dont nous voulons la fin ?
Devrons-nous, parvenus aux confins du possible,
Comprendre que notre âme est ton dernier linceul,
Et qu'au jour où ses sens auront vu l'invisible,
L'homme en lui-même sera seul?

Seul devant la nature et devant sa pensée,
Devant les mondes morts et les cieux à venir,
Et, dans la grande nuit d'astres ensemencée,
Prisonnier de ce tout qui ne peut pas finir ?

Seul dans l'immensité qui toujours renouvelle
Son effort sans limite et sans commencement,
Inconscient désert où rien ne se révèle
Que les formes du mouvement ?

Certe, il regrettera ta sublime chimère,
La sainte volonté dont il cherchait les lois,
L'éternité promise à son être éphémère
Et le songe infini des voyants d'autrefois,
L'intelligence unique où son intelligence,
Comme au foyer divin, rêvait de s'abîmer,
L'espoir de ta justice, et jusqu'à ton silence
Qui permettait de blasphémer.

Peut-être, maudissant l'œuvre de son étude,
Sentira-t-il sur lui descendre, comme un deuil,
Voûte aux arches de glace et d'or, la solitude
Terrible de sa gloire et de son libre orgueil,
Et s'attristera-t-il, lorsque sages et prêtres
Auront courbé leurs fronts devant la vérité,
De ne pouvoir du moins, comme nous, ses ancêtres,
Douter de ta réalité.

Qu'importe ! nous marchons, souffle, esprit ou matière,
Vers les monts de l'altime et suprême douleur,
Où croît sur le roc nu la certitude entière
De l'arbre de science altière et chaste fleur ;
La voie inéluctable est devant nous ouverte,
Notre devoir grandit, avec la vision
Où frissonne, victime au sacrifice offerte,
Notre chétive illusion.

Qu'importe ! précurseurs que l'avenir écoute,
Nous irons, jalonnant de nos corps les sillons,

Et dût le désespoir, au terme de la route,
Nous accueillir du grondement de ses lions,
Dussiez-vous, conquérants de la future histoire,
Triomphateurs laurés d'un jour sans lendemain,
Mourir, du battement d'ailes de la victoire,
Nous vous montrerons le chemin !...

AU DIEU INCONNU

Nous qui ne verrons pas les vainqueurs revenir
Ceints de palmes de flamme et de gloires ailées,
Et qui n'entendrons pas, sur nos tombes scellées,
Leurs quadriges, dans le soir triomphal, hennir,

Qui n'admirerons pas, du fond des foules blêmes,
Quelles haines aux bras furieux tresseront
La couronne d'épine et de sang à leur front,
Qui ne connaîtrons pas nos héritiers suprêmes,

Nous, courbés sur l'emblave où nous nous acharnons,
Fléchissant sous le faix de notre œuvre grossière,
Devanciers oubliés de qui l'humble poussière
Ignorera toujours leurs faces et leurs noms ;

Puisque, pour la pensée en soi-même affranchie,
L'idéal réclamé par notre rêve errant
Sera notre Raison humaine, réfléchie
En ce qu'elle aura de plus grand,

Puisque, pour la justice à nous-même affrontée,
Le parfait pressenti par notre songe obscur
N'est que notre Vertu mortelle, reflétée
En ce qu'elle aura de plus pur,

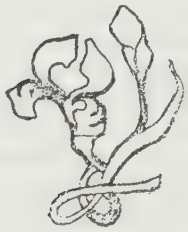
Puisque, pour cet Esprit dont nous sommes la lyre
L'immobile Beauté dont le verbe est l'autel,
N'est rien que ce poème ineffable où se mire
Ce que nous avons d'éternel,

Puisque tout ce qui fut la créature et l'être
Et Celui que la vie adorait à genoux,
Comme cet univers qui ne peut se connaître
N'a de conscience qu'en nous;

Nous que n'éclairera pas l'aube qui se lève,
Nous qu'appelle la tombe en ses ombres de fer,
Remettant notre espoir et notre exemple offert
Aux mains de descendants dignes de notre rêve,

Avant que meure en nous l'Être aux langues de feu,
Comme le Sage fit dans l'agora d'Athènes,
Délions les travaux de nos mains incertaines
A l'Inconnu de ces humanités lointaines
Peut-être en genèse de Dieu.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.



8

LES INDVSTRIES D'ART ET LES BIBLIOTHÈQUES D'ART INDVSTRIEL A PARIS

Je ne sais si l'on s'est jamais autant préoccupé de rénover l'art décoratif que depuis vingt ans. Et ce désir de rénovation fut si vif qu'il a souvent entraîné les artistes aux fantaisies les plus bizarres, desquelles il est inutile d'ailleurs de refaire le procès. Mais, après les exagérations inévitables du premier mouvement, il semble qu'on commence à entrer dans une nouvelle voie. Ce qu'on demande à tous ceux qui assouplissent le métal, le bois ou la pierre selon leur invention, ce n'est plus une trouvaille capricieuse; ce n'est plus un meuble ou un objet inutilisable; ce n'est plus même une pièce d'un travail merveilleux qui soit une véritable pièce de salon ou de musée; ce qu'on demande ce sont au contraire des créations d'un but pratique en même temps que de forme heureuse, qui puissent orner l'intérieur de nos demeures et nous les faire apprécier autant pour la commodité que pour l'agrément.

Les conditions sociales d'ailleurs commandaient ce retour à plus de simplicité : nos mœurs, nos costumes, s'arrangeraient mal d'un décor compliqué; le vêtement moderne, si gracieux même que soit le vêtement féminin, veut un siège, chaise ou fauteuil, de ligne calme et jolie tout à la fois. Et s'il fallait chercher dans le passé des modèles d'une architecture assez voisine de celle qui me paraît le mieux nous convenir, je crois que c'est surtout à l'époque de la Régence qu'on les trouverait. La majesté du style Louis XIV fait place à l'élégance admirable des meubles d'un Cressent, d'un si parfait équi-

libre et d'un si plaisant usage, et nous ne sommes pas encore à la confusion de la rocaille. Qu'on revienne à cette tradition bien française, je dis tradition et non imitation; qu'on cherche dans la nature, dans l'exemple incomparable et si varié de la plante, le motif de l'attache de deux branches d'un dossier, d'une poignée de buffet, d'un bronze de lustre, d'un pot d'étain; qu'on reste dans la logique de la matière, et qu'au lieu de chercher à accomplir des tours de force en la pliant à toutes les excentricités on veuille bien se rappeler qu'elle aussi, en un certain sens, commande la forme et le volume d'un objet, et je crois que ce style moderne, si fiévreusement poursuivi au milieu de nombreuses erreurs sera bien près d'être trouvé.

A vrai dire on s'en rend sans doute compte peu à peu. Après que les Salons des beaux-arts ont ouvert leurs portes aux arts mineurs, voici que ceux-ci à leur tour organisent des expositions : le Salon des Industries du mobilier en est un témoignage récent. Il ne faut plus que le beau meuble, que la belle chaise, que le beau vase soient des exceptions; il ne faut plus que leur côté d'art soit obtenu par une décoration parasite souvent confuse ; il faut que la beauté se trouve dans leur forme même, dans le principe de leur architecture, ce qui aura le double avantage d'en faire des créations d'art vraiment plus pur en même temps que d'un établissement moins coûteux. Or, en même temps qu'on se rapproche de ce mode plus normal des arts mineurs, ce n'est plus à l'artiste seul qu'on s'adresse, mais aussi à l'artisan plus humble, à l'artisan modeste et anonyme des ateliers. L'imagination de l'artiste invente des types nouveaux, trouve des arrangements et des combinaisons encore inemployés; l'artisan met en œuvre ces matériaux et les adapte à ces fins et solides ouvrages d'un usage plus courant, qui traduisent vraiment le caractère et le style d'une époque.

On ne saurait méconnaître l'importance de ce rôle de l'ouvrier d'art et c'est pour cela qu'on doit tâcher de lui

donner autant que possible l'éducation esthétique dont il a besoin. A l'étranger, en Allemagne et en Angleterre particulièrement, les pouvoirs publics n'ont rien ménagé pour développer les écoles, les musées, les bibliothèques d'art et d'industrie. Les intéressants rapports de missions de M. Marius Vachon sont des plus édifiants à ce sujet. En France, à Paris particulièrement, qui a toujours guidé le goût français, malgré qu'il reste beaucoup à faire on n'a pas négligé cette instruction. A côté des écoles Boulle, Estienne et autres, la ville a établi des bibliothèques populaires où tous peuvent puiser.

La première et la plus importante fut celle créée à l'aide du legs Forney. Elle possède maintenant près de douze mille volumes et un nombre beaucoup plus considérable d'estampes. A la seule vente de la collection Poterlet, il y a quinze ans, on en acheta plus de deux mille. Accueillie avec succès, la bibliothèque Forney fut rapidement suivie d'autres sections d'art industriel. Elles sont aujourd'hui au nombre de douze. Trois, celles de la rue Richomme, de la rue des Panoyaux et Forney, sont réservées spécialement à l'art et à l'industrie. Les autres ne sont que des sections adjointes à des bibliothèques municipales ordinaires. En dehors du legs Forney les crédits nécessaires à ces fondations provenaient des sommes inscrites annuellement au budget par le conseil municipal. En 1887, le rapporteur du budget des beaux-arts à la Chambre des députés, M. Antonin Proust, fit voter une subvention de 40.000 fr. pour les bibliothèques d'art industriel. Enfin l'administration et les mairies s'adressèrent dans quelques cas aux particuliers ; c'est ainsi qu'à la suite d'une lettre circulaire du maire du 2e arrondissement en 1885, la section de cette mairie reçut à titre de dons environ 400 planches, dessins et ouvrages offerts par les industriels des quartiers voisins.

Dès le début, on semble s'être attaché surtout à faire de ces bibliothèques des cabinets d'estampes. Les ouvrages, sauf à Forney, y sont peu nombreux : la section la plus riche, celle de la rue Richomme, n'en possède guère

plus d'un mille. Livres et estampes sont, sauf quelques pièces précieuses, prêtés à domicile : les disparitions et dégradations provenant de ce fait ont toujours été très rares et ne sauraient en tout cas être opposées valablement aux avantages du prêt au dehors. De plus, rue Richomme, non seulement ouvrages et estampes quittent la bibliothèque sans inconvénient grave, mais aussi des modèles d'objets et des moulages; cette section est du reste la seule à Paris qui puisse constituer le type, très modeste il est vrai, de la bibliothèque où l'on trouve non seulement l'enseignement théorique du livre illustré par l'enseignement de l'estampe, mais aussi le modèle réalisé d'un certain nombre d'objets divers en plâtre, ou carton pâte, de moulages, d'après des antiques ou de moulages d'animaux.

Le classement adopté, pour les estampes, dont le nombre dans la plupart des bibliothèques d'art et d'industrie dépasse dix mille et qui constituent leur principale richesse, est le classement par genres, avec des subdivisions assez nombreuses. Si ce classement peut présenter pour l'amateur l'inconvénient de ne pas réunir les productions du même temps, et suscite quelque difficulté quand on veut se représenter l'ensemble des styles passés, il a par contre l'avantage de rendre les recherches beaucoup plus faciles à l'ébéniste, au tapissier, au ferronnier qui seraient rebutés s'il leur fallait découvrir un modèle de meuble, d'ornement, de grille, au milieu des choses les plus différentes. D'assez nombreux documents généraux peuvent du reste obvier au premier inconvénient, en montrant les caractères dominants d'une époque. Tels sont les recueils des dessinateurs et graveurs qui ont fourni des modèles à leurs contemporains, Solis, De l'Aulne, Robert de Cotte, Lepautre, Bérain, Oppenord, Meissonnier, Pineau et autres. Mais pour le reste, le mélange des différents genres exposerait aux plus graves erreurs des artistes dont le goût n'est point absolument formé. La confusion qui résulte de l'application d'un motif décoratif à une matière pour laquelle il n'a pas

été créé, confusion déjà trop grande, ne pourrait qu'être augmentée : on verrait appliquer à l'art textile des règles qui sont le propre de la céramique, et sans doute copier en faïence ou en grès un vase originairement destiné à être coulé en bronze. Dans les bibliothèques similaires de l'étranger on s'est du reste efforcé d'éviter cette confusion. Ainsi les divisions des manuels publiés par le South Kensington sont fondées d'abord sur les genres (armes, mosaïques, etc.), puis sur les sujets et enfin sur les styles.

Mais s'il y a tout intérêt à faciliter les recherches autant que possible, il ne faut pas oublier que le but véritable est de développer l'instruction et l'éducation esthétiques des artisans et non de leur procurer un moyen de faire de mauvaises copies de meubles ou d'objets anciens. Pour atteindre ce but, on avait, dès l'ouverture des premières sections d'art industriel, organisé des cours et des conférences. De nombreux cours théoriques furent installés et parfois même subventionnés. A la bibliothèque Forney des conférences furent faites pendant plusieurs années et un certain nombre d'entre elles publiées et réunies en volumes. Il est regrettable que l'installation défectueuse et le manque de moyens matériels les aient fait cesser. Pour montrer l'intérêt qu'elles pouvaient présenter, il suffira d'en citer quelques unes : le *Papier peint* par M. Follot, rapporteur de l'Exposition de 1889; les *Bijoux*, par M. Falize; l'*Art japonais*, par M. Félix Régamey; les *Harmonies de formes et de couleurs* par le savant bibliothécaire de la Sorbonne M. Charles Henry. Si l'on eût pu organiser ces conférences d'une façon suffisante, si l'on eût fait autour d'elles la publicité désirable, on n'aurait pas eu de peine à trouver des industriels, des érudits, des techniciens, des écrivains, des critiques qui seraient venus apporter l'appui de leur parole et de leur savoir à ces réunions. Il suffirait pour s'en convaincre de constater la faveur avec laquelle fut accueillie l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine, établie presque à côté, sans autres ressources que celles de ses adhérents.

Malgré cela les services rendus par les bibliothèques d'art et d'industrie ont continué à être assez importants. Les statistiques accusent une progression presque constante du nombre des emprunteurs. En 1886 le nombre total des prêts était de 22.482 ; en 1896 il est de 155.143 dont 96.448 pour Forney. Dès lors ces chiffres se maintiendront sauf quelques légères variations. Mais le succès n'est pas partout égal. Par suite de circonstances particulières certaines sections sont peu fréquentées. Celle de la rue Paul-Baudry, par exemple, doit assurément à sa situation dans le IX^e^ arrondissement d'être à peu près dédaignée par les ouvriers d'art ; celle de la rue Ampère, après avoir joui au début d'une certaine vogue, a commencé à péricliter à cause sans doute de l'envahissement des XVI^e^ et XVII^e^ arrondissements par une population aisée. Partout aussi une évolution semble se faire dans le goût public. Les ouvrages et les planches d'art moderne sont de plus en plus demandés. Et l'on ne peut du reste que s'en féliciter quand il s'agit des albums de Grasset ou de son école, voire de celle de Gallé, dont les principes de décoration ont pour base normale l'interprétation de la nature et en particulier de la flore et de la faune françaises.

Les habitués des bibliothèques se répartissent naturellement par professions diverses, suivant les quartiers où ces sections se trouvent. Le simple examen des statistiques fait constater qu'en dehors des documents d'ordre général, ce sont ceux qui se rattachent au bois qu'on consulte surtout à Forney et rue de Charenton, au fer rue Richomme et rue des Panoyaux, au tissu à la mairie du VI^e^ arrondissement. Sans doute l'industrie du quartier est loin de fournir à elle seule tous les lecteurs, et rue Richomme précisément, on a pu constater que le public n'était pas formé seulement des artisans de fer, mais aussi de dessinateurs, décorateurs pour étoffes, paravents, éventails ou broderies. Néanmoins il y avait intérêt à se guider surtout sur l'industrie locale, toutes les fois que cela se pouvait, pour enrichir le fonds de la

bibliothèque. Il va sans dire que les quartiers du centre et les quartiers riches sont presque totalement dépourvus d'industries de quelque genre que ce soit. Il est assez difficile aussi de classer celles des quartiers tout à fait excentriques, les artisans qui les habitent travaillant aux métiers les plus divers et en général les exerçant loin de chez eux. Mais, par contre, des industries assez bien localisées sont celles qui se rattachent au bois et au papier peint (XI^e et XII^e arrondissements), à la bijouterie (III^e arrondissement), à l'art religieux, chasublerie, broderie, bronzes, orfèvrerie et ameublement d'église (VI^e arrondissement).

Le faubourg Saint-Antoine est depuis longtemps célèbre. Dès le XVII^e siècle, les ébénistes étrangers, italiens ou allemands, venaient y travailler près de leurs confrères parisiens qui subissaient tour à tour l'influence des uns et des autres en adaptant pourtant leurs importations au goût français. Il n'est pas besoin de rappeler combien furent nombreux les compatriotes des Cucci, Caffieri, Œben, Riesener ou Weisweiller. Le même phénomène se continue de nos jours et à côté de dynasties d'artistes locaux comme celle des Peyrolle entre autres, nous voyons implantées bon nombre de maisons luxembourgeoises, autrichiennes et italiennes. D'ailleurs, la majorité des ouvriers d'art se rencontre, non dans les ateliers de maisons de meubles, mais dans les innombrables petits ateliers particuliers d'où sortent bien souvent, exécutés par de véritables artistes, de réels chefs-d'œuvre cédés ensuite à telle ou telle maison du faubourg.

L'industrie du papier peint est également l'une des plus importantes. Mais, depuis vingt ans, elle a été considérablement modifiée et est devenue presque tout à fait mécanique. « Après 1889, dit le rapporteur de l'Exposition de 1900, M. Petitjean, la machine fait des progrès de plus en plus marqués, au détriment de la planche qui cependant, jouit depuis quelques années d'une plus grande faveur. Nous espérons que la fabrication à la main reprendra une place importante. »

Quant à l'industrie de la bijouterie et de l'orfèvrerie, Paris en est le véritable centre. Sur les trente-cinq ou quarante millions auxquels se monte la production française, il faut compter 95 p. 100 pour Paris seul. La Chambre syndicale de la bijouterie évalue à quatre mille le nombre des ouvriers, dont le salaire en général assez élevé, varie de 12 à 15 francs par jour. Elle possède une école subventionnée par la ville; elle organise, de plus, des concours chaque année et distribue des diplômes et des prix en espèces. Il est à souhaiter qu'on puisse trouver là de dignes successeurs des Gouthière et des Thomire.

On vient donc de voir ce qu'on a déjà fait pour les ouvriers d'art. C'est beaucoup sans doute, et c'est peu si l'on songe à ce qui reste à faire. Mais sans vouloir de suite du moins établir ce coûteux musée-bibliothèque d'art et d'industrie qui serait le musée éducateur par excellence, sans entrer ici dans les vues et les principes qui pourraient guider son organisation, peut-être y aurait-il intérêt dès maintenant à réunir diverses sections d'art industriel éparses dans Paris dans une organisation mieux unifiée; peut-être serait-il bon d'établir un catalogue général de leurs richesses permettant aux habitués de savoir où trouver un document qui n'existerait pas sur place, et qu'au besoin même on pourrait lui communiquer en l'empruntant à une bibliothèque voisine. Il y aurait là une sorte de circulation des ouvrages et des documents analogue à celle qui est pratiquée assez couramment à l'étranger.

Mais il ne suffit pas de procurer des modèles à l'artisan : il faut lui apprendre aussi à en faire usage. Et c'est pour cela qu'il serait souhaitable de voir augmenter dans chaque bibliothèque le nombre des livres où il pourrait puiser un enseignement en attendant qu'on puisse par des conférences lui faire comprendre la nécessité d'interpréter ces documents pour faire une œuvre personnelle, lui faire comprendre la différence qui existe entre le copiste manuel qu'il est trop souvent et l'interprétateur artiste et même le créateur qu'il

devrait être. Comme le disait Albert Besnard à la suite de la récente exposition de Turin, il faut tendre à l'individualisation de l'ouvrier d'art. Ce ne sera pas tout. A côté de l'artisan et du producteur, c'est le public lui aussi qu'il faudrait éduquer, et ce n'est pas seulement dans les quartiers ouvriers que pourraient avoir lieu ces conférences, mais même et surtout dans les quartiers plus aisés. Car l'éducation artistique de la classe bourgeoise, de celle qui achète, est toute à faire aussi, et les réformateurs de programmes auraient beau jeu de ce côté-là, s'ils le voulaient. Qui nous apprend au collège ou au lycée les noms des Cressent, des Meissonnier, des Germain; que dis-je, qui nous apprend l'histoire des peintres, des sculpteurs, des musiciens, ne fût-ce que des Français; qui nous parle de Rigaud, de Watteau, de Rameau, de Couperin? N'y a-t-il pas là mille oublis à réparer? On le pensera sans doute avec moi, mais il n'en faut pas trop demander à la fois...

TRISTAN LECLÈRE.

CHANTS POPULAIRES
ARMÉNIENS [1]

BERCEUSES

Je souhaite que tu vives avec tes père et mère,
Que tu te mettes à table avec un couple de frères;
Je souhaite que tu vives avec tes père et mère,
Et que ton petit cœur soit rempli de soleil,
Que ton petit cœur soit rempli de soleil,
Et que notre maison soit remplie de pommes rouges;
Que ceux qui passent cueillent tes roses,
Que ceux qui reviennent cueillent tes pommes rouges!

★

Rose rouge aux larges feuilles,
Tu t'es épanouie au-dessus de ma chambre;
Autant qu'il est de feuilles au jardin,
Je te souhaite d'avoir autant de soleils.

★

Ton arbre est d'or et les branches tout en or,
Tes feuilles ressemblent à des roses,
Ton eau est comme du vin pur,
Ta beauté n'a nulle part sa pareille.

★

Je chante la berceuse pour qu'en l'écoutant,
Tu te couches et t'endormes doucement.
Endors-toi, mon enfant, et grandis,
Grandis et deviens un grand,

(1) M. Archag Tchobanian vient de traduire en français, et publiera prochainement, un volume de *Chants populaires arméniens*. Nous en donnons aujourd'hui quelques spécimens.

Étends-toi et deviens un village ;
Au village où il n'est pas de grand,
Deviens le grand de ce village ;
Deviens une grande forêt,
Enfonçant tes racines tout au fond de la terre :
Enfonce tes racines tout au fond de la terre,
Et que tes arbres jettent partout de l'ombre avec leurs branches.

★

La mère est comme du pain chaud ;
Qui en mange se sent rassasié.

Le père est comme du vin pur ;
Qui en boit se sent enivré.

Le frère est comme le soleil
Qui éclaire les monts et les vaux.

Eghine.

CHANTS D'AMOUR

Coquette, gentille, cruelle, maudite, ô ma bien-aimée aux yeux noirs,

Pourquoi ne viens-tu jamais demander de mes nouvelles, bien-aimée, demander de mes nouvelles ?

J'ai beaucoup souffert pour toi, bien-aimée, j'ai beaucoup souffert pour toi !

Tu as un front blanc, des sourcils fins et arqués, bien-aimée, fin et arqués.

Tes yeux sont une mer ; moi, pauvre batelier, bien-aimée ! moi, pauvre batelier ;

Je suis comme un cormoran, je ne peux plus sortir de cette mer, bien-aimée, sortir de cette mer.

Nuit et jour, le sommeil fuit mes yeux, bien-aimée, le sommeil fuit mes yeux ;

Cruelle, écoute un peu ton esclave, bien-aimée, écoute un peu ton esclave.

On te dit médecin, fais un remède à mes blessures, bien-aimée, fais un remède à mes blessures ;

Je ne peux plus résister à ce feu, bien-aimée, résister à ce feu.

Nuit et jour ton amour me consume, bien-aimée, me consume ;

Cruelle, je ne suis pas de pierre; je ne peux plus résister, bien-aimée, je ne peux plus résister.

Je n'ai pas de sommeil, pour me reposer une petite minute, bien-aimée, une petite minute;

Je m'en vais errer en pleurant, bien-aimée, puis je rentre tout seul, bien-aimée, puis je rentre tout seul.

Nuit et jour, en pensant à toi, je soupire, bien-aimée, je soupire.

Je veux crier ton nom partout, je n'ose pas, bien-aimée, je n'ose pas.

Je ne peux plus garder mon secret, je vais le crier, bien-aimée, je vais le crier;

Cruelle, pense un peu, je ne suis pas de pierre, bien-aimée, je ne suis pas de pierre.

★

Ton visage est un sorbet de pomme douce,
Ta langue et tes lèvres fines sont du sucre candi;
Ta voix est comme une corde de lyre; mon cœur a soif de toi ;
Tes yeux sont radieux, ton sein est un jardin.

Quand tu entres au jardin d'une allure hautaine,
Les fleurs par milliers viennent baiser tes pieds ;
Les arbres s'inclinent pour te saluer;
La lune fuit de honte, se cache sous les nuages.

Splendide et fière, tu marches comme un paon ;
Ton teint est chatoyant comme un oiseau romain ;
Nul d'entre les oiseaux ne peut t'être comparé,
Et les filles de la mer ne peuvent t'égaler.

★

Cousez un manteau à ma bien-aimée,
Prenez le soleil pour étoffe,

Taillez la lune pour doublure,
Employez les nuages en guise de coton,
Empruntez le fil à l'écume de la mer,
Mettez les étoiles comme boutons,
Et de moi-même faites des boutonnières.

★

Une fontaine, sur le mont Menzour,
Coule sous le saule chevelu.
Par la bouche d'argent
L'eau tombe dans la vasque d'or.

Deux belles brunes
Sont venues emplir leurs cruches.

Deux jeunes hommes, robustes comme des athlètes,
Passent par là à cheval.

— Jeune fille, par la jeunesse de ton frère!
Verse-moi une goutte de ta cruche.

— Mon eau n'est pas froide, elle est chaude!
Plus d'un est mort pour m'avoir aimée.

— Verse-moi une goutte, que je boive et que je meure aussi,
Et qu'il en soit comme si ma mère ne m'eût jamais mis au monde.

Eghine.

Je suis sortie cette nuit.
Il faisait nuit noire, il n'y avait pas de lune;
J'ai rencontré mon bien-aimé;
Il portait à la main un flambeau d'or;
Il me prit par le bras et m'emmena chez lui.

Il ferma la porte, poussa le verrou,
Etala le lit de plumes,
Rangea dessus les coussins moelleux,
Dressa la table d'or,
Posa dessus la poule rôtie et la perdrix.

— Bois, lui dis-je, bois, pour que je dise : « A ta santé ! »
L'amour convient à celui qui sait aimer,
Le vin à celui qui aime à boire.
Je te chanterai un chant, un chant si doux
Que ton verre en tremblera dans ta main ;
Ton verre en tremblera dans ta main,
Et tes moustaches d'or sur tes joues.

Eghine.

CHANTS NATIONAUX

Un cri s'est élevé des montagnes d'Erzeroum,
Les cœurs des Arméniens ont bondi au cliquetis des armes.

Le paysan arménien, qui depuis des siècles vivait désarmé,
Quitta son champ, et prit, au lieu de la pelle, le fusil et l'épée.

Le vieillard, courbé sur son bâton, demande en pleurant
A voir la délivrance de sa patrie, puis mourir.

Les femmes exhortent leurs maris
A se rendre au combat pour donner et recevoir des blessures.

La vie tendre semble lourde aux jeunes filles ;
Les armes à la main, elles encouragent les combattants.

Trop longtemps tu as pleuré, Arménie, notre mère, terre de gloires !
Tes soldats, bien qu'affamés, sont toujours vaillants.

Prends-les dans tes bras, presse-les contre ton sein,
Ces braves, qui versent leur sang sur ton sol sacré !

★

Que le rossignol ne gazouille plus dans les plaines de Moush,

Que des chants ne s'élèvent plus sur les monts de Sassoun ;
Que le sourire ne brille plus sur les figures arméniennes,
Que la tristesse règne seule dans les cœurs arméniens.

Les mains des Arméniens sont toutes rouges de sang,
Les cœurs des Arméniens sont envahis de douleur ;
A quoi bon désormais le lys odorant
S'épanouirait-il dans les beaux champs de l'Éden d'Arménie ?

Puisque les jeunes filles arméniennes ne peuvent plus
Parer leur sein avec les fleurs des champs,
Que le rossignol ne gazouille plus sur les monts de Sassoun,
Que des chants ne s'élèvent plus dans les plaines de Moush.

BERCEUSE

Voici la chemise du brave ;
Je l'ai cousue de ma main ;
Elle est toute rouge de sang ;
Je l'ai lavée avec mes larmes.

C'est la chemise du brave
Qui fut ton père !
Du fond de la tombe,
Il t'invite à le venger du cruel ennemi.

Grandis, mon enfant,
Et bois le sang des tyrans,
Pour que le cœur de ta mère
Se réjouisse et soit consolé.

★

Camarade, il ne faut pas te décourager,
Sois vaillant, reste debout !
Regarde, une lumière brille là-bas :
Bientôt nous nous reposerons.

Courage, camarade ! sois vaillant !
Continuons à marcher !
Écoute ! il me semble que des cloches
Résonnent au sommet des montagnes.

Voici l'aube qui rougeoie ;
Camarades, marchons avec confiance !
Nous sommes les soldats de la justice ;
Nous atteindrons sûrement notre but.

ÉLOGE DE SEROP-AGHBUR (1)

Dans le monde entier
Ton nom fut célèbre,
Cher Aghbur,
Lion vaillant
De l'Arménie.

Tu as rehaussé
L'honneur de l'Arménie,
Cher Aghbur,
Tu as éveillé
Les cœurs endormis.

Tu es parti
En nous laissant un exemple,
Cher Aghbur,
Tu as ouvert des portes
A la jeunesse.

(1) Sérop, originaire d'Akhlat (vilayet de Bitlis), était le chef d'une bande de révolutionnaires qui, retranchée dans les montagnes, s'était donné pour tâche de riposter par des représailles aux atrocités des Turcs et des Kurdes. Le gouvernement turc s'efforça, pendant trois ans, sans réussir, à s'emparer de lui et de sa bande ; à la fin de l'année 1898, un bataillon de réguliers parvint enfin à cerner Sérop, et après une longue lutte sanglante où tombèrent plusieurs dizaines de Turcs, Sérop fut tué avec ses compagnons et sa femme Sossé, qui s'était toujours battue à ses côtés. La tête de Sérop fut transportée par les soldats turcs à Bitlis et promenée en triomphe dans les rues. Sérop était surnommé Aghbur (fontaine) par ses camarades, et les Turcs, qui admiraient sa grande bravoure, l'appelaient Sérop-Pacha.

9

Tu n'as jamais abandonné
Ta douce patrie,
Cher Aghbur,
Tu as lutté
Jusqu'à ton dernier souffle.

Tu as aimé l'œuvre sainte,
Tu as formé des bandes,
Cher Aghbur,
Tu as épouvanté
Les Turcs et les Kurdes.

Tu as soulevé
Le vilayet de Bitlis,
Cher Aghbur,
Tu as donné du courage et de l'espoir
Au pauvre peuple.

Nuit et jour
Pleure Akhlat tout entier,
Cher Aghbur,
Il appelle sans cesse
Sérop et Sossé.

Tu dors maintenant
Sous la terre noire,
Cher Aghbur,
Nous ayant légué la tâche
De défendre notre peuple.

Poursuivons de tout cœur
L'œuvre d'Aghbur;
Notre cher Aghbur
Nous invite à la vengeance;
Frères, vengeons-le!

CHANTS D'ÉMIGRÉ

LE DÉPART DE L'ÉMIGRANT

L'ÉMIGRANT

— Je m'en vais, je m'en vais!
Moi, je m'en vais! vous autres, demeurez en paix!

Je vous confie une fleur,
Conservez-la parmi des roses.

Asseyez-vous toujours chacun à votre place,
Gardez mon siège toujours vide.
Que vous soit doux tout ce que vous boirez,
Versez ma part devant mon siège vide.

LE CHŒUR DES FEMMES

Bel homme au manteau rouge,
Où t'en vas-tu tout seul ?
Attends ! que saint George t'accompagne,
Pour te défendre contre les cavaliers qui t'attaqueraient.

Que saint George monte sur son cheval,
Saint Nicolas sur son blanc mulet.
Saint George ! saint Démètre !
Saint Nicolas ! écoutez ma prière :
Tenez mon émigrant par le bras,
Aidez-le à passer les montagnes lointaines.

CHANT D'ÉMIGRÉ

L'émigré en pays étranger
A le cœur serré ; sa vie se consume.
A voir la fièvre de son cœur,
Les rochers mêmes se fendraient.
Quand vous voulez maudire quelqu'un,
Dites-lui : « Deviens un émigré !
Que la montagne te serve de chevet ;
Que tu te couches sur le sable ;
En te rappelant ton pays,
Que toute ta personne soit endolorie. »

Mon cœur est comme une cruche fêlée ;
J'ai beau y verser de l'eau, il ne s'emplit pas.
Chaque oiseau a trouvé sa compagne,
Moi, je reste tout seul ;
Chaque pierre s'est arrêtée à sa place,
Moi, je roule toujours.

Van.

A LA GRUE

Chante, grue, chante puisque nous sommes encore au printemps ;
Le cœur des émigrés est gonflé de sang !
Tu ne te reposes que sur des lieux verdoyants.
Le soleil, qui éclaire le monde entier, est pour moi sombre comme de la fumée.

Chante, grue, chante sur les hautes montagnes;
Je suis en pays étranger, et j'ai peur d'y mourir.
Ne pleure pas, ma mère, ne pleure pas! je suis en pays étranger,
Mais j'aspire à revoir la terre et l'eau de mon pays.

Djavahk.

★

J'étais un arbuste de cognassier,
Poussé sur un rocher.

On est venu m'arracher,
Et l'on m'a transplanté dans un verger étranger;
Avec de l'eau sucrée on m'a arrosé.

Frères, venez me reporter sur mon sol,
Et arrosez-moi avec l'eau des neiges.

Eghine.

CHANT DE L'ÉMIGRÉ AGONISANT

Menez-moi devant la porte de ma bien-aimée;
Ouvrez mes blessures, montrez-les à la cruelle;
Coupez mes doigts, allumez-les comme des cierges;
Jetez sur moi du sable, et brûlez-le comme de l'encens;
Enterrez-moi devant la porte de ma bien-aimée.

Djavahk.

CHANT DE L'ÉPOUSE DE L'ÉMIGRÉ

Le rossignol, par amour pour la rose,
Se lamente à grands cris;
Et moi, par amour pour mon homme,
Je suis devenue pareille au rossignol.

O mon petit homme chéri,
Je souffre d'être privée de ton radieux visage ;
J'ai soif de tes lettres d'amour,
Je suis devenue faible comme une biche.

Ton amour est doux, tes paroles sont douces,
Douces comme le clair de lune ;
Et tu sens bon,
Comme les fleurs du printemps.

O mon petit homme qui es si loin,
Ta taille est pareille au cyprès,
Ton visage est pareil au soleil ;
Tes mèches sont pareilles à des fils d'or.

Tu as les yeux noirs et des sourcils arqués ;
Tes regards sont comme la clarté de la lune,
Et tes lèvres comme des cerises,
Surmontées des violettes de tes moustaches.

Je brûle de nostalgie,
Comme un rossignol privé de son nid ;
Je me consume comme un phtisique ;
Et nul remède à ma blessure !

Mes bras ont perdu leur force,
La lumière de mes yeux est obscurcie.
C'est toi le seul espoir de mon cœur !
C'est toi la seule lumière de mes yeux !

Viens ! asseyons-nous l'un près de l'autre ;
Disons-nous l'un à l'autre de douces paroles d'amour ;
Ne passons point de beaux jours de jeunesse
Dans des chagrins et des douleurs.

Eghine.

CHANTS SATIRIQUES ET BADINAGES

DIALOGUE

Le mari dit à sa femme :
— Allons, vendons le four de notre cour,
Achetons avec la recette une paire de vaches.

La femme dit à son mari :
— Si tu vends le four de notre cour,
Si avec la recette tu achètes une paire de vaches,
De ma main je te trairai du lait,
Avec, dessus, un pouce de crème.
— Si de ta main tu me trais du lait,
Avec, dessus, un pouce de crème,
Je t'achèterai une jarre à la bouche recourbée,
Avec un couvercle grinçant par-dessus.
— Si tu achètes une jarre à la bouche recourbée
Avec un couvercle grinçant par-dessus,
Je te ferai du beurre tout plein une outre,
Pour que tu te reposes à son ombre.
— Si tu me fais du beurre tout plein une outre,
Pour que je me repose à son ombre,
Je t'achèterai du khol
Avec le pinceau à manche d'argent.
— Si tu m'achètes du khol
Avec le pinceau à manche d'argent,
Je me peindrai les yeux jusque dans les coins,
Je me tiendrai à la porte devant tout le monde.
— Si tu te peins les yeux jusque dans les coins,
Si tu te tiens à la porte devant tout le monde,
Je te rosserai avec un bâton de chêne,
Tu te mettras à crier et à pleurer.
— Si tu me rosses avec un bâton de chêne,
Je me fâcherai, j'irai chez mon père.
— Si tu te fâches, si tu vas chez ton père,
Je deviendrai une cigogne ailée,
Je te forcerai à me suivre en claquetant,
Je te ramènerai chez nous.
— Si tu deviens une cigogne ailée,
Si tu me forces à te suivre en claquetant,
Je deviendrai un sarment chargé de grappillons,
Je me suspendrai au mur de mon père.
—Si tu deviens un sarment chargé de grappillons,
Si tu te suspends au mur de ton père,
Je deviendrai un couteau aigu,
Je te couperai sur le mur même.

— Si tu deviens un couteau aigu,
Si tu viens me couper sur le mur même,
Je deviendrai du vin de grenades,
J'irai me mettre dans des tonneaux.
— Si tu deviens du vin de grenades,
Si tu vas te mettre dans des tonneaux,
Je deviendrai une tasse peinte de fleurs,
J'irai te boire avec délices.
— Si tu deviens une tasse peinte de fleurs,
Si tu viens me boire avec délices,
Je deviendrai un fleuve débordé,
Je te ferai éclater le ventre.

Van.

CHANTS DIVERS

CHANT DE BERGER

Pour matelas, le sein de la montagne,
— Oh ! quel doux matelas !
Pour oreiller, la pierre,
— Oh ! quel moelleux oreiller !
Un vieux tapis sur les épaules,
— Oh ! le joli tapis coloré !
C'est là le lit du berger.
— Oh ! le gentil petit lit !

Lorsque la pluie s'égoutte, s'égoutte,
Et que sur le tapis elle clapote, clapote,
Le berger, plongé dans un doux sommeil,
Voit un rêve exquis, et il rit, il rit !
O le gentil petit berger !
Que son sommeil est doux !

CHANTS FUNÈBRES

CHANT DES PLEUREUSES

SUR UN JEUNE MORT

Viens, nous t'enterrerons dans le jardin,
Et la terre que nous jetterons sur toi, nous la tamiserons à travers des mousselines;

Nous sèmerons des fleurs sur ton tombeau,
Et nous l'entourerons d'une haie de roses rouges.

LAMENTATION DE LA MÈRE
SUR LA MORT DE SON FILS

Sur le cimetière la brume s'appesantit,
Mon enfant est couché là, il crie : « Pitié!
Pitié! maman! Pitié! Enlevez-moi d'ici!
Ou bien mettez des coussins à ma gauche et à ma droite. »

LAMENTATIONS

Tu étais un chapelet de perles, tu t'es défait, et tes grains se sont éparpillés;

Petites sœurs, venez! ramassez tout, pour qu'il ne s'en perde aucun.

★

Allons, montons sur la colline, moi l'appelant, toi le cherchant.

Si nous ne le trouvons pas, nous trouverons sa tombe, nous en baiserons la pierre.

Éghine.

LAMENTATION DE LA MÈRE
QUI A PERDU SON FILS

Je n'irai plus au jardin sous le rosier.
Il est tombé, le diamant de ma bague.
Oh! qu'il est pénible de pleurer une mort prématurée!

SUR LA MORT D'UN MALHEUREUX

Il est mort si lamentablement!
Les nuages sont descendus pour le pleurer;
Qui dormait s'est réveillé;
Qui était éveillé, s'est senti défaillir de pitié.

Éghine.

LA BRU SUR LA MORT DE SA BELLE-MÈRE

Petite mère, petit voile de mon visage!
N'enlève pas ton petit voile de mon visage!

Si tu enlèves ton voile de mon visage,
Ne démolis pas ta haie bordant mon mur;
Si tu démolis ta haie bordant mon mur,
J'en serai bien malheureuse!

Éghine.

SUR LA MORT DES ENFANTS

Comme les feuilles desséchées d'automne,
Vous êtes tombés par terre.
Oh! revenez-nous, revenez-nous
Avec les fleurs du printemps!

Éghine.

LE JEUNE HOMME MORT

A SA BIEN-AIMÉE

Je suis atteint d'un mal pénible;
Prends des fruits et viens me voir.
Pose les fruits au-dessus de ma tête,
Et ta main sur mon cœur.

Éghine.

LAMENTATION PIEUSE

Si le malheur m'était venu des hommes,
J'aurais pleuré si fort que le monde entier m'aurait entendu.
Mais le malheur m'est arrivé de Dieu :
Je pleurerai si bas que le seuil même de ma porte ne pourra m'entendre.

Éghine.

SUR LA MORT DES JEUNES GENS

Le rossignol est descendu sur les jeunes fleurs du jardin,
Tantôt il module une lamentation, tantôt il gazouille une chanson.
Il dit sa lamentation pour ceux qui sont morts jeunes,
Il chante sa chanson pour ceux qui sont heureux.

Éghine.

L'ÉPOUSE SUR LA MORT DE SON JEUNE ÉPOUX

Ni le jour ni la nuit il ne quitte mon esprit;
Je pose la tête sur l'oreiller : il m'apparaît en rêve.
Mais à le voir en rêve, ma soif ne s'assouvit pas.

Éghine.

SUR UN JEUNE ÉMIGRÉ

MORT A L'ÉTRANGER

Le jardinier s'est couché, le sommeil l'a saisi;
L'ennemi est venu, il a cueilli la rose.
Voici le courrier qui annonce la mauvaise nouvelle :
— « Ton fils bien-aimé est mort aujourd'hui;
Il est mort avant que son vœu soit accompli. »

Éghine.

SUR CELLE QUI A PERDU SON AIMÉ

O ma pauvre dame pitoyable,
Pourquoi pleures-tu si tristement?
Si tu pleures les roses qui s'en sont allées,
Le printemps prochain les ramènera;
Mais si tu pleures ton aimé qui s'en est allé,
Helas! il est parti pour ne plus revenir!

Éghine.

SUR LA MORT D'UN HOMME VERTUEUX

Du sein de la sainte Vierge
Une perle précieuse est tombée.
Heureux qui la retrouvera!
Malheur à qui l'a perdue!

Éghine.

LA MORTE A SON ÉPOUX

Je vais me changer en un aigle,
J'irai me percher devant ta fenêtre;
Je gémirai si fort
Que le sommeil te fuira pour toujours.

Tout autre peut dormir,
Mais toi et moi, désormais, nous ne pourrons plus dormir.

Éghine.

L'ÉPOUX SUR LA MORT DE SA JEUNE ÉPOUSE

Je voudrais me pencher et verser une rosée
Sur ton beau sein blanc;
Tu te réveillerais en sursaut :
— « Quelle est cette rosée qui tombe sur moi? »

Éghine.

LES PLEUREUSES

A LA MÈRE QUI A PERDU SON FILS

Il n'est pas mort, ton fils! il n'est pas mort!
Il s'en est allé par le jardin.
Il a cueilli des roses, il les a mises à son front;
Il s'est endormi à leur doux parfum.

ARCHAG TCHOBANIAN
(traducteur).

LA MOUETTE [1]

XXV

Quatre heures.

Le soleil s'abaissait vers l'ouest, incandescent, et, dans l'atmosphère limpide, sa lumière blonde s'épandait librement, embrasait la rivière, donnait à la terre une patine de bronze florentin, rousse et glauque, un éclat soyeux et discret de tapis de Smyrne.

Avant d'entrer dans le théâtre, ils s'étaient tournés encore une fois vers la nature. Pierre voulait s'emplir les yeux et la mémoire de lignes harmonieuses et de pourpre vespérale, afin que la musique, tout à l'heure, fût une orgie complète, une fête de tous les sens.

Par bonheur, ils n'avaient pas été vus. Nul intrus n'était venu troubler la beauté souveraine de cette heure par des mots mesquins et des rires stupides. Ils allaient passer directement de la lumière triomphante à la musique somptueuse, de l'espace doré, de l'air blond à la nuit angoissante du temple où chante la voix magicienne.

Derrière eux, la fanfare des cuivres annonçait l'ouverture du théâtre. Le vaste frisson pompeux et grave des motifs wagnériens les enveloppait, faisait vibrer l'atmosphère, allait se perdre dans la poudre d'or qui flottait sur la ville.

(1) V. *Mercure de France*, nos 156, 157, 158, 159.

Ils étaient entrés, avaient pris leurs places dans le haut de la salle, lui derrière elle.

Pendant quelques minutes la foule s'était agitée, avait chatoyé sous les lampes, comme une mosaïque d'étoffes et de visages. Suzanne, Gervoix, les Janville et quelques autres Français étaient apparus un instant, assez loin d'eux, groupés dans le bas du théâtre.

Puis tout avait sombré dans les ténèbres.

Maintenant, c'était la nuit. La vaste salle, pleine d'humanité anxieuse, semblait, avec le gouffre phosphorescent de l'orchestre, quelque temple souterrain où allaient s'accomplir des rites mystérieux.

Alors un tressaillement profond naissait du silence; une vibration puissante et prolongée étreignait Pierre, le pénétrait, annulait toute préoccupation, éteignait tout désir, apaisait jusqu'à l'anéantissement la fièvre du monde intérieur.

Et, grave, il attendait.

Le frisson initiateur persistait, tandis que des élans de vitalité sourdaient des abîmes, montaient, d'abord égaux et paisibles comme une respiration, puis accéléraient leur rythme, se pressaient, s'enchevêtraient en des enlacements hâtifs, formaient une trame bruissante, une nappe miroitante, se précipitaient, toujours plus nombreux, toujours plus précis, jusqu'à ce que cette poussée aboutisse à la formidable et perpétuelle rumeur du fleuve profond et large qui roulait toutes les forces de destruction, tous les germes de fécondité dans les moires capricieuses de ses vagues.

Et c'était la joie de l'eau, la fraîcheur du rocher dans le courant, les vrilles des fugaces tourbillons, l'ascension rapide des bulles irisées; et c'était aussi l'inquiétude de l'écoulement, la mélancolie de ce qui

passe, murmurée comme une éternelle question.

Tous ces friselis, tous ces bouillonnements, les soupirs haletants des grandes lames se condensaient, se transmuaient en l'ondoiement d'une berceuse : la pure voix de Woglinde disait la volupté de l'immersion dans le chaos des vagues caressantes.

Puis Wellgunde, et Flosshilde après elle, s'élançaient vers leur sœur; et, dans le jour glauque de l'abîme, dans le hérissement des rocs aigus, dans le murmure majestueux du grand fleuve errant, les trois jeunes corps lumineux mettaient la joie éperdue de leurs jeux, les trois voix mêlaient leurs rires cristallins.

Mais le Nibelung émergeait de la nuit; le gnome difforme soupirait sa concupiscence. Après un moment d'effarement, les Nixes, curieuses de frôler sa hideur, se laissaient glisser jusqu'à lui.

Alors s'élaborait la tragique métamorphose. Sous les caresses taquines, les séductions décevantes, le désir voluptueux s'exaspérait jusqu'à la frénésie haineuse, le dépit grondait en vindicte, le nain, pitoyable amoureux, devenait un révolté, un perturbateur, un conquérant.

La tempête de sa colère, le tumulte de ses escalades, profanaient la paix auguste des profondeurs; tandis que la Femme, créatrice inconsciente d'activité, éternelle et seule raison des efforts, but prometteur et intangible, la Femme, symbolisée par la trinité des Nixes, folâtrait autour de lui, railleuse et insaisissable, exultait de le voir se débattre dans l'abjection de sa laideur, dans l'emportement de sa convoitise. Jusqu'à ce que, excédé, humilié, ulcéré, il exhalât sa fureur en un cri d'exécration

qui se répercutait dans l'orchestre en un gémissement angoissé.

Cependant l'aube rôdait dans la pénombre. Les silhouettes des rocs s'éclairaient de sa clarté livide, des frémissements vibraient, précurseurs de l'immense palpitation du jour. Et les trois sœurs suspendaient leurs jeux, abandonnaient leur victime, entouraient, attentives, le récif, sombre trône du dieu rayonnant.

Et, sous l'étreinte du jour, flamboyait le réveil de l'Or. Erigée à la cime du roc, sa gloire embrasait les vagues fugitives, irradiait les gouffres ténébreux ; le fleuve devenait une coulée, une débâcle de lumière blonde.

Du sein d'un frisson d'allégresse, la fluide fanfare s'élevait, s'épanouissait dans un éblouissement. Les chants des ondines s'unissaient dans l'ivresse d'un hosannah. Et le monstre, encore frémissant d'impuissante rancune, fasciné par l'astre fulgurant, oubliait, dans son extase pétrifiée, les Grâces lascives baignées maintenant des fauves effluves.

Woglinde, avec le mépris insouciant de la femme pour qui n'a pas su la conquérir, lui révélait la formidable puissance dévolue au maître de l'Or. Puis, la voix pathétique et solennelle de Wellgunde lui disait la condition terrible qui rendait superflu leur rôle de gardiennes : *la Renonciation à l'Amour*.

Mais l'ardeur inassouvie du gnome se changeait en une jalousie cupide. De nouveau, il assaillait le roc ; tandis que ses rieuses tortionnaires fuyaient, croyant à une recrudescense de son amour sauvage.

Sa voix tonnante maudissait l'amour, son geste victorieux ravissait l'Or flamboyant, et, crispé sur sa proie, il disparaissait dans les abîmes inaccessi-

bles. Derrière lui, les ténèbres retombaient sur le désespoir des Nixes.

. . . . . .

D'abord, aux chants des Ondines, au glissement de l'eau verte dans la lueur mystérieuse de la scène, Pierre avait perdu conscience de la réalité, ignoré cette foule attentive et son amie cachée dans l'ombre près de lui.

Puis, quand l'Or s'était embrasé, irradiant le fleuve, une vapeur lumineuse avait glissé jusque dans la salle, douce et vermeille comme une aube : et dans cette clarté de rêve, il voyait devant lui se dessiner finement la jolie tête de Florence, ses cheveux opulents, la tige svelte de son cou. Et les images musicales venaient maintenant s'enrouler autour d'elle, mêler leur beauté à sa beauté, l'auréoler d'une gloire, lui donner la voix des nixes, la baigner dans l'harmonie de l'eau courante. Toutes ces choses, c'était elle, elle les résumait, elle les contenait comme ces miroirs astronomiques où se reflète tout le ciel.

Pierre ne goûtait plus la splendeur de l'œuvre pour elle-même, il la percevait à travers la femme, derrière elle, comme un décor. Et la pure silhouette au cou mince régnait sur le paysage wagnérien comme une vierge de triptyque sur un univers diapré.

Attentive, Florence s'était renversée mollement dans une attitude d'extase. Elle s'était laissée aller au fil de l'eau, prise tout entière par le bercement exquis de la musique, portée sur cette phrase du Rhin comme une légère barque, comme une plume sur la surface mouvante d'un fleuve.

Il la sentait inconsciente du voisinage, subjuguée par la splendeur de l'œuvre.

Puis, peu à peu, quand la scène s'humanisa, quand les Dieux agirent, s'aimèrent, quand la douce Freia, proie lamentable, se débattit dans les bras des géants, elle sembla se ressaisir. Son torse se dressa dans le fourreau soyeux, sa nuque trahit l'énergie batailleuse, l'attention tendue non plus vers la joie pure et désintéressée de la musique, mais vers le drame éternel et vivant, vers la lutte de la chair qui épandait maintenant dans tout le temple comme un parfum de volupté cruelle.

Pierre se souvint alors de la face ardente entrevue le matin. C'était la Florence conquérante, l'être de force et de vouloir, dont l'âme s'élance vers l'action énergique, admire la lutte, souhaite la violence.

Ce brusque changement frappa Pierre. Il étudia plus attentivement la femme, parallèlement au drame. N'était-ce pas un peu son drame à lui qui se jouait sous ce front volontaire, derrière cette peau diaphane ?

. . . . . .

Wotan se décidait à descendre au gouffre noir, à ravir au nain l'or souverain pour payer les géants.

La brume envahit toute la scène, les personnages disparurent, la musique seule survécut, évocative comme la voix de la Nature qui se raconte.

Pierre ferma les yeux un instant. Quand il les rouvrit, il crut voir que Florence s'était penchée un peu, que son attention n'allait plus vers la scène, mais vers le groupe qui entourait Suzanne. Une inclinaison légère du torse, un fléchissement du cou, rien de plus ; et cependant il savait avec certitude que la femme n'appartenait plus au rêve harmonieux, que, pour un moment, elle vivait en pensée avec les snobs. Ceci fut prompt et fugitif comme une phosphorescence de vague.

Bientôt l'antre d'Alberich rougeoya, retentit du bruit cadencé des marteaux. La dure chanson de l'esclavage, monotone et cent fois redite, scanda toute l'action, régna souveraine avec des lourdeurs de fer, des légèretés de flammes, des différences d'intensité qui la faisaient venir de loin, envahir la pensée, prendre la première place, puis s'en aller mourir au fond de la caverne, ne plus être qu'un murmure lointain, très doux, très tenace, et tellement inhérent à l'œuvre qu'il faisait penser au cri des cigales, inséparable des soirs de Provence.

Sur la scène, Alberich, maître de l'Or, possesseur de l'Anneau, opprimait les Nains subjugués; et c'était, dans le refrain de la Forge, un génial résumé de toutes les souffrances sociales, de toutes les douleurs d'amour, de toutes les dominations qui entravent la vie, faussent les rapports, écrasent les âmes.

Dans l'œuvre explorée tant de fois, comme une prodigieuse forêt d'harmonies multiples et touffues, nulle subtilité n'échappait à Pierre; pas un murmure des violes, pas un souffle des cuivres dont il ne connût le sens et la portée. Et les plaintes entrecoupées de Mime, hachées et larmoyantes, les plaintes piteuses et tragiques de l'être asservi l'ébranlaient douloureusement comme quelque allégorie toute proche, comme une forme harmonisée de sa propre inquiétude.

Le despotisme arrogant d'Alberich, la brutalité implacable et triomphante qui symbolisait dans l'orchestre la puissance de l'Or, les accords mystérieux et comme empreints d'une féminine perversité qui accompagnaient le geste du tyran ajustant à son front le heaume enchanté, la fourberie patiente de Loge, tout ce que cette scène de férocité

contenait d'imposture et de vanité puérile lui faisait retrouver les sursauts d'inutile colère qui, le matin, l'avaient agité à l'apparition des amis de Florence.

Traîtreusement, le nain était capturé, les Dieux remontaient avec leur proie vers les sommets lumineux et, brutalement, lui arrachaient toute cette puissance conquise par lui : l'Or pur, le Heaume magique, l'Anneau enfin, symbole de toute force, signe d'omnipotence.

Et les plaintes du nain montaient, haineuses, terribles, et la formidable Malédiction jaillissait de l'âme ulcérée du tyran déchu.

Cependant, Wotan n'entendait rien, captif des rêves de puissance et des images grandioses qu'enfantait la contemplation de l'Anneau.

Mensonge et convoitise, querelles violentes, disputes cupides et débats hargneux régnaient encore lorsque, pour racheter Freia, le Trésor s'élevait entre les épieux des Géants. Peu à peu, la beauté de la Femme, source de vie et de joie, disparaissait, n'était plus qu'un souvenir, atténué par les reflets de l'Or, une réminiscence fugitive comme la frêle mélodie qui s'élevait légère, ondulait, mourait en soupir.

Ecloses au sein de la fièvre des concupiscences, les harmonies recueillies et solennelles du prélude planaient, lourdes de révélations angoissantes. Lourdes, aussi, pesaient sur l'âme de Pierre les lucides appréhensions.

« Renonce! »

L'adjuration de Erda l'atteignait en même temps que Wotan, dans l'âpreté de son désir, dans l'égoïsme tenace de la possession.

Sous ses yeux, l'éventail de Florence mettait dans l'ombre un vol silencieux d'étincelles, et à

chaque battement un mouvement délicat glissait sur la silhouette de l'épaule moulée dans l'étoffe brillante, une saillie légère apparaissait active et répétée, qui l'émouvait finement comme le frôlement d'une caresse.

Erda rentrait dans la nuit ; le flambeau de clairvoyance s'éteignait ; mais sa lumière avait chassé la vaine ambition. La soif de connaître subsistait seule dans l'âme du Dieu. D'un œil horrifié, mais dédaigneux, il voyait l'Anneau que son ardente convoitise avait poursuivi jusqu'au fond des abîmes, l'Anneau qu'il avait conquis par la ruse et la force, continuer en dehors de lui sa destinée redoutable.

Tour à tour, il allumait les farouches envies et les haines fratricides, il était arraché des mains défaillantes par des mains avides, sans que rien n'altérât son éclat ; et nul ne pouvait échapper à la séduction de ses feux, aucun de ses possesseurs n'avait la force de se dérober aux maléfices de son essence.

Les nuées pesantes, derniers vestiges de l'ère des tumultes et des erreurs, se déchiraient à la voix puissante de Donner. Le Walhalla s'érigeait éclatant dans l'azur. Et Wotan, calme et pensif, s'acheminait vers cette inviolable sérénité, tandis que les prophétiques préoccupations de son cerveau créateur s'affirmaient dans l'envol de la claire fanfare du Glaive.

. . . . . .

Sous le péristyle du théâtre, dans la paix du crépuscule, Pierre rejoignit le groupe où Florence venait d'être accueillie par les exclamations des femmes et les démonstrations empressées des hommes. A son tour, il eut à subir les simulacres d'intérêt que provoquaient les qualifications ingé-

nieuses dont Janville appuyait les présentations.

Puis, quand l'effervescence du premier moment fut passée, il lui fallut entendre les bouches niaises jeter négligemment des appréciations longuement élaborées, disserter avec une affectation de sincérité sur les détails les plus superficiels du Drame. Chaque mot dévoilait le perpétuel souci de l'attitude à prendre, le désir exclusif et constant de paraître.

Mais il lui fut particulièrement insupportable de voir l'aisance satisfaite de Florence au milieu de ces vanités exaspérées. Elle prenait part à la conversation, montrant qu'elle ne méprisait pas certaines fadaises et que cette compagnie ne lui paraissait point indigne d'elle.

A chaque geste de sa main, à chaque attitude de son joli cou, des convoitises discrètes s'allumaient dans les yeux des hommes ; leurs rires sonnaient faux, leurs voix s'atténuaient, se voilaient d'un émoi profond. Et Pierre pensait que ce qui rendait impossible la violence immédiate et brutale était peut-être ce que ces âmes contenaient de plus médiocre et de plus vain.

Janville proposait de dîner au restaurant du théâtre ; tout le monde accepta, Florence comme les autres. Pierre, déconcerté, s'excusa brièvement à voix basse auprès de Janville et s'éloigna.

Il descendit vers la ville par la grande avenue où déambulaient encore des groupes de spectateurs.

Quand il fut assis devant son repas solitaire, des regrets emportés l'assaillirent. La versatilité de Florence lui apparut comme une imperfection légère, une particularité de caractère que suspectait ridiculement sa sensibilité amoureuse.

« Elle obéit aux lois, pensait-il, ses instincts de sociabilité lui font accepter sans critique ce que

tout le monde accepte. Elle est dans la norme. »

Il sentit toute la portée de l'imprudence commise en venant dans cette ville. Il se vit désarmé parce qu'il n'avait point en lui assez de brutalité pour s'aveugler sur son droit.

Et l'amer dépit l'empoisonnait de n'être pas resté avec l'amie, de l'avoir abandonnée à l'ivresse des succès mondains, d'avoir jeté les cartes sans vouloir essayer la lutte.

XXVI

Après une nuit de fièvre, passée tout entière à écouter des musiques étranges, à essayer d'élucider l'énigme qu'était pour lui Florence, il vit se lever le jour à travers les lames vertes des jalousies.

Quand des voix dans la rue et des bruits de pas lui annoncèrent l'éveil de la ville, il s'habilla et sortit, pris d'un besoin de liberté qui lui rendait insupportables les murs de sa demeure et les rues de la cité.

Il monta vers le théâtre par le chemin qu'il avait suivi la veille, tout en détresse. Il était plus calme maintenant, plus maître de lui. La fraîcheur matinale et les douces images des champs où le soleil glissait obliquement le prédisposaient à la sérénité philosophique. Il fut heureux d'avoir échappé à l'atmosphère étroite du logis, d'avoir gravi la colline sacrée, non pas comme Siegfried pour y trouver la femme, mais pour se ressaisir et pour penser.

Il s'assit dans le jardin et regarda la ville toute rose et bleue où Florence dormait. Il essaya de voir clair en lui, d'envisager froidement cette minute de son existence où de minimes incidents pouvaient avoir des conséquences définitives; mais

devant l'examen la question se compliquait, changeait de forme, se dérobait.

Tantôt un souci de dignité le poussait à prendre une décision, à régler sa vie en être conscient qui ne veut pas du hasard pour maître. Tantôt des bouffées de souvenirs lui ramenaient l'image de l'amie, l'attendrissaient, l'affaiblissaient; et la Pensée une fois encore était vaincue.

Il arrivait alors au stade de critique impuissante, mais très lucide, où nous nous regardons agir en souriant, où nous nous amusons à prévoir le résultat de nos erreurs, le but décevant des faux chemins que la passion nous fit choisir.

« Ariane! pensait-il, vous nous menez dans la forêt obscure sans que nous puissions deviner la route où votre fantaisie nous conduira. Quand nous vous prenons pour guide, il nous faut devenir aveugles et nous livrer à vous entièrement. »

Puis, la faiblesse de Florence lui apparut, symbolisée par le joli visage puéril renversé dans le sommeil, par le cou frêle et nacré de la femme, si doux qu'il évoquait la fragilité des fleurs, la délicatesse extrême des pétales de lis.

« Elle ne sait pas où elle va, c'est une enfant que guide le désir d'un moment. Il n'y a pas en elle de longs calculs, ni de projets très éloignés. »

Et, comme toujours, une grande confiance remplaça tous ses doutes, le désir de revoir l'amie le poussa. Il eût voulu courir jusqu'à la ville, pénétrer dans l'enclos des pavots, entrer furtivement dans la chambre pleine d'ombre et l'éveiller sous ses baisers.

Il était encore trop tôt. Quelques paysans, au loin, commençaient à mettre sur la terre l'activité de leurs gestes. Des charrettes s'en venaient ap-

porter au marché des légumes frais. Et, sur toute cette nature, s'épanouissait la jeune gaieté des matins, la force joyeuse des commencements.

Un peu plus tard, lorsqu'il poussa la porte du jardin, il vit, parmi les fleurs, la tache claire que faisait la robe de Florence. Elle lisait, à l'ombre des arbres, dans l'harmonieux désordre des floraisons.

Il l'aborda, comme d'ordinaire, en marivaudant.

Il lui dit qu'il attendait, depuis le lever du jour, le précieux instant de la voir ainsi, irréelle comme une petite princesse de Perrault, dans la végétation folle de ce jardin. Il lui dit son insomnie, son inquiétude, sa promenade, pendant qu'attentive elle lissait dans ses doigts la soie d'un signet de livre.

Puis un silence tomba. Ils sentirent l'un et l'autre qu'il fallait parler des incidents de la veille; et ce fut elle qui commença.

— Pourquoi m'avez-vous abandonnée à ce dîner Janville?

— Pourquoi m'avez-vous abandonné pour ce même dîner?

— Répondez-moi d'abord.

— Parce que tous ces gens m'attristent, parce que je les trouve trop différents de ce que j'aime et que leur compagnie, au sortir du *Rheingold*, eût détruit en moi tout le charme de la musique. Vous me connaissez bien; vous savez que je ne pouvais aller avec eux. Ma dernière incursion chez les barbares n'eut d'autre but que de délivrer ma belle amie. N'ai-je pas été un peu trop chevalier errant ce jour-là?

Il se tut. Elle semblait écouter encore, écouter tout ce qu'il ne disait pas et qu'elle savait être dans sa pensée. Elle parut être sur le point de se défendre ardemment ou de dire des choses graves. Il crut

que cette âme close allait s'ouvrir, se révéler. Mais l'ombre disparut peu à peu du visage de Florence, elle reprit son sourire décevant, son masque énigmatique, et les lèvres du sphinx ne laissèrent passer que des paroles banales.

Elle avait cru qu'il acceptait l'invitation, elle avait fait de même et, quand elle s'était aperçue qu'il ne venait pas, il était trop tard pour se retirer.

Puis ce fut un récit plaisant du dîner, un monologue un peu nerveux où elle faisait vivre une à une les silhouettes chargées des convives. Sa critique vigilante savait trouver le joint de la cuirasse, le petit ridicule des fantoches, mais il sentait qu'elle s'amusait beaucoup à les voir s'agiter. Elle ne leur en voulait pas d'être bêtes et méchants, laids et prétentieux. Elle se divertissait de leurs paroles et de leurs gestes.

Et Pierre pensait : « Elle les aime comme des poupées. Elle a besoin d'eux. Peut-être suis-je moi aussi, pour elle, la marionnette dont on tire les cordes et dont on juge les grimaces. Elle est terrible et simple comme l'eau ; on ne perçoit que le reflet de sa surface. Elle est complexe et redoutable comme les forces élémentaires. »

Toute la gaieté de l'amie ne pouvait lui donner la joie. Elle le comprit tout à coup et cessa de parler. Puis ses yeux perdirent leur malice pétillante, ses traits éteignirent leur subtile espiéglerie. Elle le regarda doucement, craintivement. Et ce fut comme si quelque lourde porte venait de se fermer sur eux, de les isoler encore une fois de la foule exécrée.

Pierre fut ému profondément; toute son âme s'élança vers la femme. Il se rapprocha d'elle, la regarda vivre, si belle, si jeune dans l'ombre légère des arbres. « Viens, dit-il, partons; abandon-

nons ce Bayreuth trop mondain ; allons dans quelque coin de Suisse ou de Bohême. Rompons la dernière amarre qui nous lie encore à ces gens. »

Mais les yeux candides se troublèrent. « Attendons encore un peu, » dit-elle. Puis, après un long silence, elle ajouta : « Suzanne m'a annoncé sa visite pour aujourd'hui, à deux heures. »

Le déjeuner fut mélancolique. Une contrainte pesait sur eux, faite de toutes les choses inexprimées, de tous les malentendus accumulés.

Parfois chez Pierre l'artiste oubliait les griefs de l'amant pour admirer l'aisance harmonieuse de la femme, les prodigieux ensembles de teintes et de lignes qu'elle créait dans l'atmosphère. C'était un geste pour prendre des cerises dans une haute coupe, c'était un renversement de tout le corps, une fuite délicieuse du profil lorsqu'elle se tournait vers la fenêtre pour suivre le vol infatigable des pigeons.

Elle était multiforme, souple et changeante, pleine d'imprévu, comme un ciel nuageux. Et Pierre avait aussi l'impression de regarder évoluer un élément impondérable, de voir couler devant ses yeux la magie d'un couchant somptueux et lointain qui se dérobe et fuit sans qu'on puisse le fixer.

Un peu avant deux heures, il la quitta en lui baisant la main.

Encore une fois, il se trouva seul et désemparé. Il projeta d'aller faire de la musique chez lui, de ne plus vivre dans cette ville qu'en musicien, de s'absorber complètement dans l'œuvre consolatrice où il avait déjà trouvé tant de joies. Mais, au moment où il mettait la main sur le heurtoir de sa porte, il entendit derrière lui la voix de Janville qui

l'appelait. Et bientôt ils étaient tous deux assis près du piano, dans un nuage de fumée.

« Extraordinaire, ce Bayreuth, disait Janville, avec ses mercantis autour du sanctuaire, ses pèlerins venus des pays estranges! Il a beaucoup de ressemblance avec ces villes antiques où grouillaient les caravanes, où, près des temples renommés, s'empressaient les foules et les prêtres. C'est peut-être aussi l'embryon d'une de ces cités futures où se réuniront les gens de goûts semblables pour y réaliser leur idéal de vie. »

Pierre l'écoutait, d'abord indifférent, trop plein de l'amie absente. Puis la causerie s'animait. Janville, avec sa belle santé rieuse et ses moyens brillants d'esprit lettré, l'entraînait dans une joute de paroles et d'idées, comme ils en avaient connu maintes fois ensemble dans des coins de salon, à l'écart des intrus.

Tour à tour passèrent, dans le fleuve de la conversation, les représentations du Théâtre des fêtes, des souvenirs de la dernière période wagnérienne, des théories modernes de savants sur les sensations musicales et les auditions colorées.

Pour Pierre, qui depuis des mois vivait loin de son œuvre dans l'énervante atmosphère de la passion, ce fut une joie de brasser de la pensée, de s'émotionner pour des idées, de s'éployer, fort et lucide, dans le joli combat qu'est une causerie substantielle entre cerveaux équivalents.

Pour un instant, il se sentit rajeuni, apaisé. La dernière page écrite fut présente à ses yeux. L'image du maître s'imposa, régna, pure et calme, affranchie de tout souvenir passionnel, auréolée de l'Œuvre magnifique.

Janville parlait de ces années de Bayreuth où le

créateur vieilli ne songeait plus qu'à assurer la vie future du drame musical, à fonder la bonne cité du rêve et du repos où l'âme européenne viendrait se rafraîchir et se recueillir, loin des villes de fièvres et de luttes.

— Il faudrait, dit Pierre, qu'un temple comme celui-là se dressât en pays neutre, dans l'ombre sacrée d'une forêt, parmi les cimes et les lacs, et qu'il fût le rendez-vous de tout ce qui pense, de tout ce qui écrit en Europe. Là, dans la paix des soirs, alors que les motifs majestueux du *Ring* planeraient encore dans tous les souvenirs, les savants s'entretiendraient de leurs labeurs, les artistes rêveraient, et ce serait pour tous une union plus intime avec la nature, une fusion des intelligences et des vouloirs, dans un but d'harmonie et de beauté.

— Hélas! répondit Janville, tel est le rêve, mais voyez la réalité. La bonne cité est envahie par les riches qui viennent ici comme ils iraient aux eaux. La force de l'or se dresse comme un crible pour empêcher d'y parvenir ceux qui ne possèdent pas; elle ouvre, au contraire, toute grande la porte du Temple aux Philistins. Les mondains s'y donnent rendez-vous comme nous l'avons fait avec nos amis, comme M^me^ Ringsby l'a fait avec Suzanne et Gervoix depuis l'hiver dernier...

Il continua ; Pierre ne l'entendit plus. Un grand déchirement s'était fait en lui ; une douloureuse colère l'inondait, balayait tous les autres sentiments.

Aucune illusion ne pouvait subsister ; il avait été dupe. La femme l'avait conduit comme un aveugle dans le chemin qu'elle avait choisi. Elle lui avait laissé croire qu'elle était toute à lui, que nul désir

ne l'attirait vers les pantins que maintes fois ses lèvres avaient persiflés; et tout à coup sa duplicité apparaissait évidente, le masque tombait, il suivait enfin, dans l'âme transparente, la trame ourdie, les longs projets tenus secrets pendant des mois.

Janville avait dû s'apercevoir de l'effet de ses paroles. Il s'était tu à son tour, désolé, n'osant plus importuner l'ami qu'il voyait souffrir. Il se retira bientôt.

Pierre s'étendit sur le divan et ferma les yeux. Il resta longtemps ainsi, n'entendant que le tic-tac d'une pendule et le rare passage d'une voiture sous ses fenêtres. Dans sa mémoire résonnaient encore les paroles de Janville, répétées indéfiniment comme une lassante chanson.

Donc, elle savait depuis l'hiver dernier qu'elle viendrait à Bayreuth, qu'elle y retrouverait Gervoix, Suzanne et toute la bande et, depuis ce temps, elle avait feint de partager sa répugnance pour leur société, d'aspirer comme lui à la beauté des sites indemnes de modernisme, à la pensée dégagée des puériles préventions.

Depuis ce temps, silencieuse, elle avait gardé son désir intact; elle avait semblé vouloir se donner toute, corps et âme, être pour toujours la douce compagne, l'unique et la fidèle amie, mais elle savait vers quel but allaient ses pas, et le don d'elle-même était un mensonge comme le reste.

Pendant les nuits étoilées de Verneuil, elle supputait la date du départ; à la cime du Seelisberg, elle s'orientait vers le rendez-vous prochain. Toutes les joies passées, toutes les heures belles et bonnes qu'il avait cru être à eux seuls, étaient empoison-

nées maintenant qu'il savait qu'un mensonge avait dominé tout cela.

Au fond, il se rendait bien compte que les faits en eux-mêmes n'avaient aucune gravité, que bien des amants eussent accepté sans ombrage des circonstances analogues, mais, à lui, la trahison était d'autant plus douloureuse qu'elle était purement sentimentale et qu'elle indiquait plutôt une couleur d'âme, une tendance d'esprit qu'un désir immédiat de rompre une attache.

Il se remémorait leur rencontre fugitive au concert du printemps passé. Il avait cru alors trouver l'amie désirée, la femme rare qui vous fait oublier les autres femmes et qui donne à l'homme encore jeune une impulsion enthousiaste, cette sorte d'élan indispensable pour le départ dans la vie.

Maintenant il se voyait stérilisé depuis des mois, malheureux, absorbé dans l'amour unique, incertain du lendemain, et il s'apercevait soudain qu'il avait jeté le gouvernail de sa barque, certain soir où il avait abandonné l'œuvre féconde pour aller retrouver Florence dans le salon bruyant des Janville.

Cette heure avait eu pour lui une importance capitale; il voyait clairement les conséquences de son acte lointain. Il se prenait à penser au déterminisme absolu, qui fait tenir tout l'avenir dans un mot que nous prononçons, par hasard, comme dans l'embryon résident toutes les forces futures et tous les actes inconnus.

De temps en temps, l'image de l'amie surgissait en lui, lumineuse, immédiate. Alors, toute sa pensée était annihilée, une poussée de souffrance l'envahissait, il se sentait emporté dans un tourbillon contre lequel toute raison demeurait impuissante.

Puis il se calmait, l'image s'éteignait, et il se retrouvait, comme après un accès de fièvre, endolori et brisé, mais lucide et maître de lui. Il admirait alors la faiblesse de l'homme contre ce mal d'aimer subtil, farouche et lancinant. Il comprenait qu'une puissance semblable pût engendrer le crime ou le chef-d'œuvre, pousser la brute à l'attentat, créer Werther, Manon, ou bien Tristan.

XXVII

Les jours suivants furent douloureux et ternes, comme si le ciel s'était voilé et la joie de vivre enfuie à jamais.

Maintenant qu'il portait en lui la certitude de la félonie, Pierre ne connaissait plus ni confiance d'amant, ni jouissance d'artiste.

Il entendit la *Walküre* et *Siegfried*, comme dans un rêve, distrait par le profil obscur de la femme qui le séparait de l'Œuvre et navré de voir s'achever ainsi leur pèlerinage passionné.

Il ne dit rien à Florence, ne voulant pas gâter pour elle ces dernières journées de Bayreuth et craignant de hâter une fin qu'il espérait follement pouvoir éluder encore.

Ils firent seul à seul de longues promenades dans la campagne, eurent des heures d'intime causerie et de musique sans que la Nixe sournoise sortît de sa réserve, dît un mot qui révélât ses projets d'avenir.

Deux ou trois fois, elle accepta des invitations de Suzanne, s'absenta quelques heures. Elle revenait alors, impénétrable et souriante, conversait librement avec Pierre, se montrait gaie, naturelle et aimante.

Il admirait cette force de dissimulation qui lui

permettait de rester à ce point maîtresse d'elle-même, avec toutes les apparences de l'abandon et de l'amour.

Il s'intéressait même aux mines du masque, puisque maintenant il savait son secret; et c'était pour lui une amère consolation de n'être plus sa dupe et de comprendre son silence.

XXVIII

Le *Ring* s'achevait en tourbillons de flammes, en gerbes d'étincelles.

Le bûcher de Siegfried, après avoir dévoré le vieux monde mythologique et les traditions antiques, s'écroulait dans le grand fleuve éternel. L'eau passait, pure et victorieuse de tout, image fondamentale de la nature impérissable qui survit aux folies des hommes, aux erreurs des Dieux, aux amours, aux combats.

Les derniers arpèges montaient, aériens, s'envolaient du gouffre mystique ainsi que les ultimes vapeurs d'un encens prodigieux.

Et Pierre souffrait de cet achèvement, comme si la mort de ses héros avait présagé pour lui-même la fin du rêve auquel son âme tenait encore éperdument.

La nuque adorable, le corps parfait, moulé dans la soie du corsage, et cette pensée dont il devinait l'activité dans le beau crâne oblong de la volontaire Florence, toutes ces choses qui avaient été siennes, qu'il avait senti aimantées vers lui, il les savait maintenant étrangères, attirées par d'autres buts, en quête d'horizons neufs et d'émotions vierges.

Il voyait la femme élégante et fine repliée sur elle-même dans un geste attentif, évoquant l'image d'une mouette prête au départ. Oui, c'était bien

la mouette qui pouvait le mieux symboliser cette âme inquiète, cette voyageuse incapable d'aimer longtemps, cette ardente chercheuse de terres promises.

Comme elle était venue se poser près de lui, par hasard, un jour du printemps dernier, elle allait partir maintenant, insouciante, vers d'autres aventures.

Alors le désir de la garder, de la reconquérir grandit en lui. Il se résolut à agir dans ce sens immédiatement.

Bientôt ils se trouvèrent, presque seuls, à l'écart dans le jardin du théâtre, attendant que la foule se fût écoulée pour descendre à pied vers la ville.

Quand les dernières voitures se furent éloignées, ils partirent l'un près de l'autre de ce pas élastique et semblable, qui les unissait dans la promenade en un rythme identique.

Après un moment de silence, il lui dit : « Voici la fête terminée, qu'allons-nous faire à présent ? »

Il avait parlé sur un ton calme et naturel, et maintenant il attendait avec angoisse la réponse qui ne venait pas. Il sentait qu'elle hésitait, qu'elle cherchait un secours dans les objets extérieurs, dans l'ambiguité crépusculaire, qui, déjà, brouillait d'ombre les feuillages des arbres et les toits des maisons.

Qu'allait-elle dire ? Quel avenir sortirait de la bouche adorable et cruelle ? Il ne savait, mais chaque seconde passée, chaque pas qu'ils faisaient lui enlevaient un peu de confiance.

Après un long silence, elle dit : « Suzanne m'a invitée à passer le mois d'août chez elle, en Touraine... »

Elle avait l'intention de continuer, mais elle n'en

eut pas la force, et les quelques mots prononcés tintèrent longuement comme les notes fragiles et tremblantes d'une chanson interrompue.

Pendant un court instant, Pierre ne sentit rien. Il dévisageait curieusement la femme faible et fausse et si jolie dont le regard fuyait le sien.

Puis, brusquement, la douleur entra, toute philosophie l'abandonna et d'une voix dure, il dit :

— C'est donc fini !..Et, c'est ainsi que vous me l'annoncez ! L'autre jour encore vous me laissiez rêver, faire des plans d'avenir, et déjà vous saviez à quel coude du chemin nous nous séparerions.

Pour l'un et l'autre, cette brutalité fut un soulagement. Ils n'allaient plus à tâtons dans une brume de mensonge ; les mots définitifs, irréparables, étaient dits.

Pierre continua, tout palpitant : « Femme ! femme ! comme vous êtes bien femme ! Vous ne vous rendez pas compte des conséquences de vos actes, vous semez la joie et la douleur avec des mains d'enfant. »

Mais il comprit la vanité des mots, l'impossibilité de parvenir jusqu'à ce cerveau fermé, jusqu'à ce cœur où il ne régnait plus.

Comme ils allaient arriver à la ville, ce fut elle qui rompit le silence dans un besoin de se justifier. Brusquement le sphinx impénétrable s'anima, devint éloquent.

— Vous vous êtes trompé, comme je me suis trompée moi-même en croyant que j'étais la compagne de la solitude, l'amie qui suit l'ami dans la retraite laborieuse ou vers les sommets déserts. Je ne suis pas faite pour cela. Je vous ai aimé ; je vous aime encore. J'aurais voulu que votre genre d'existence convînt à mes aspirations, mais je vois maintenant

qu'il n'en est rien, que nous représentons les deux âmes les plus opposées du monde. Vous êtes studieux, grave et méprisant ; moi, toute pleine du désir de vivre et de voir, de connaître l'univers et de le posséder. Je me sens un peu l'âme du jeune Siegfried partant à la conquête des joies impossibles. Je sais que je ne rencontrerai pas de plus charmant ami que vous, de parc plus délicieusement élyséen que Verneuil. Je suis encore toute vibrante des pures joies de contemplation que vous m'avez données en Suisse. Et pourtant je sens qu'il faut que je parte, que je vous laisse suivre votre destin et réaliser votre œuvre, tandis qu'ailleurs j'accomplirai moi-même cette vie aventureuse pour laquelle je suis faite.

« Vous avez des raisons légitimes pour mépriser la plupart des hommes, pour vous sentir différent d'eux, plus haut, plus noble. Moi, je n'ai pas les mêmes raisons : ils m'amusent, me plaisent ou me choquent, comme les personnages d'une farce où je jouerais moi-même un rôle. Ils me sont proches, semblables, amis. Vous devez me considérer comme eux. Je ne puis pas vous reconnaître comme étant de la bande. »

Elle parlait très vite, avec un accent de chaude conviction.

Pour Pierre, elle était délicieusement, atrocement jolie et désirable, comme une figure de rêve qu'on sent près de s'évanouir.

Ils étaient arrivés devant la porte du jardin aux pavots. Ils entrèrent.

Une lumière fausse de crépuscule régnait encore ; et, dans cette demi-nuit, les fleurs somptueuses ressortaient étrangement, comme si des veilleuses

eussent éclairé intérieurement leurs conques nacrées.

Ils s'assirent au fond de l'enclos, incapables l'un et l'autre d'aller dans la maison affronter les lumières brutales.

Pendant quelques minutes, le silence angoissant pesa sur eux. Une petite brise faisait frémir la cime d'un peuplier dans le jardin voisin.

Pierre souffrait profondément ; pourtant il savait que la crise terrible ne viendrait que lorsqu'il se trouverait seul, tout à l'heure, quand tout serait fini. Pour le moment, il vivait un peu comme dans une torpeur d'opium, percevant finement les détails et les circonstances infimes du drame, moins en acteur qu'en spectateur craintif.

Florence parla de nouveau, d'une voix plus grave et plus calme.

— Vous m'oublierez vite. Je sais que vous n'avez pas toujours été heureux près de moi. Vous sentez trop délicatement, vous comprenez trop complètement les choses pour que ma nature de Bohémienne ne vous ait pas souvent choqué. Nous ne sommes pas harmonisés ; et vous m'avez dit vous-même que, seules, les choses harmonieuses étaient durables ; qu'il y avait, en art, en politique, en morale et en amour, une loi de statique qui interdit l'absurde...

Elle s'arrêta sur le mot, étonnée elle-même de l'avoir prononcé, regrettant d'avoir qualifié si durement une affection qu'elle avait partagée.

Lui l'écoutait renier toutes les heures passées, méconnaître leurs joies, oublier leurs extases et leurs enthousiasmes.

Puis, dans un besoin d'être comprise, de s'expliquer, elle continua :

— Je suis, de cette génération de femmes qui ne peuvent plus accepter l'antique joug de l'homme suzerain. Je suis faite pour régner sur moi-même, pour conquérir chaque jour un peu de liberté sur les vieux usages et les dogmes caducs. Avec vous j'ai été libre et heureuse pendant un temps; puis, par la force des choses, vous en êtes venu à vouloir jouer votre rôle d'homme-roi, à souffrir de ne pas avoir une docile sujette, une douce esclave sans vouloir. Que vous dirai-je ? Je sens que la nature elle-même m'oblige à rompre pour ne pas être asservie. Je ne veux pas, je ne puis pas être la compagne fidèle, la femme qui tisse au coin de l'âtre et qui prépare le breuvage pour le retour du maître. Vous êtes bon et juste, vous m'aimez, et cependant vous ne pouvez me comprendre en ceci. J'ai besoin de tout l'espace et de tout le temps. Je veux pouvoir être à Rome demain ou bien partir pour Alger, ou bien m'en aller seule vers certain cottage du Yorkshire où m'attendent un harmonium très vieux et la voix angélique d'une amie que vous ne connaissez pas. Je veux me sentir libre, libre comme l'air qui passe dans ces herbes, libre comme la pensée qui ne connaît point d'entraves. Ce n'est pas de vous que je veux m'affranchir, c'est de l'espèce humaine tout entière, acharnée à étouffer l'individu sous mille lois barbares, c'est de l'amour comme nous l'avons connu, du doux amour tresseur de chaînes, tisseurs de rêts où se débattent les cœurs nobles.

Elle n'était plus maintenant, dans la nuit close, qu'une pâle statue terrible et charmante, qu'une évanescente silhouette à peine réelle parmi la flore fantomatique des grands pavots las et flétris. Elle n'était plus qu'un masque d'ivoire aux yeux d'om-

bre,qu'une voix poignante et douloureuse qui hurlait la souffrance d'aimer, l'impossibilité pour les âmes trop fortes de connaître la douceur des abandons, le charme du don de soi-même.

Et Pierre aurait tout donné pour pouvoir la prendre dans ses bras, lui montrer la vie aride et triste qui s'ouvrait devant elle, lui faire accepter le lien léger de leur amour.

Elle en avait trop dit. Toutes les choses possibles encore une heure avant étaient maintenant inaccessibles et lointaines.

Elle se tut longtemps.

Il avait mis son front dans ses deux mains et n'entendait plus que le frisson des feuilles.

Tout était tragique et déchirant.

La voix grave s'éleva de nouveau dans la nuit. —Je vous demande pardon, dit-elle, de vous faire souffrir ainsi, mais je vous réserverais un avenir bien plus douloureux si je ne vous disais pas ces choses maintenant.

Puis, très pure, la voix puérile qu'il adorait, la voix de fillette qui évoquait la candeur de son teint laiteux et la ligne fléchissante de son cou vaincu par le sommeil, la tendre voix murmura : — Adieu!..Vous trouverez l'amie qui vous aidera à traverser la vie. Il existe encore de jolies et dociles filles qui rêvent de se blottir contre la poitrine d'un dominateur ; de très fines et bonnes compagnes qui ne désirent que croître, silencieusement, comme un lierre énamouré autour du chêne robuste. Celles-là sont faites pour orner le foyer de l'écrivain ou de l'artiste. Elles n'étouffent pas l'œuvre et n'exigent pas qu'on les préfère au labeur glorieux. Ce sont les vraies femmes, les vraies mères, les vraies amantes; croyez-moi. Elles seules

peuvent vous donner le bonheur sans regret et l'amour sans poison. Nous autres, les affranchies, nous ne pouvons donner cela. Nos baisers ont un pouvoir fatal : ils désagrègent les pensées et les forces, stérilisent le génie, enfièvrent et tourmentent. Depuis que nous nous connaissons, vous n'avez pas joui d'une heure de calme, d'un instant de travail joyeux. Toujours vous avez été torturé par l'obscure crainte de la *fin*, par la prescience des adieux cruels, par le soupçon des trahisons. Je lisais en vous clairement, car vous êtes de verre limpide, vous autres hommes, pour nos yeux. Je voyais votre souffrance et j'en devinais les raisons que vous-même n'osiez sonder. J'étais peinée de vous sentir dolent et inquiet et je ne pouvais dissiper cette inquiétude parce que je la savais légitime. Un jour, à Verneuil, vous êtes entré dans le salon où je venais de faire de la musique; vous m'avez vue les yeux perdus, absorbée dans un rêve; vous ne m'avez rien dit, et pourtant j'ai senti qu'un fleuve d'amertume vous inondait, à me voir si loin de vous, si loin du cadre de beauté où vous aviez cru m'enclore. Ce jour-là j'aurais bien voulu vous appeler, vous rassurer, vous donner mes yeux jusqu'au fond et toute mon âme attendrie et compatissante.. Je ne l'ai pas fait pour ne pas vous mentir. J'avais, en effet, exploré ce passé que vous ne connaîtrez jamais; je m'étais grisée du souvenir de musiques éteintes, d'heures charmantes où vous n'existiez pas... Pardon! Laissez-moi être franche avec vous. Si je vous dis tout cela, c'est que je vous crois un cœur d'une autre trempe que celui des hommes de la foule.

« Que faire?... que faire?... Vous ne pouvez rien sur moi-même, et je n'y puis rien non plus. Nous

avons connu de délicieuses ivresses l'un par l'autre, tant que nous avons été l'un pour l'autre le but qu'on désire ardemment. Quand l'un des deux regarde ailleurs, c'est fini. L'amour est une hypnose précaire et fugitive. »

La voix s'éteignit encore dans le jardin nocturne. Il n'y eut plus que le frisson parcheminé des feuilles, l'éclat furtif des premières étoiles et la lourde senteur des roses.

Dans la pensée de Pierre, un calme étrange régnait maintenant. Rapidement des images passèrent. Le souvenir de son œuvre l'attira; la face hautaine du Maître de Bayreuth s'ourla d'or comme une icône lumineuse. L'homme dolent, l'homme errant, l'éternel amoureux, l'éternel déçu était penché vers le travail consolateur, et son rêve l'entourait d'une atmosphère de quiétude, lui faisait une égide impénétrable comme celle qui protège les Dieux contre les traits de la mêlée vulgaire.

ALAIN MORSANG ET JEAN BESLIÈRE.

FIN

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Variations sur la loi et sur la Religion : l'Homme et la loi. — Les lois de circonstance. — S'il faut obéir à la loi. — Le mot religion. — Luther et saint Vincent de Paul. — Les libres-penseurs.

L'homme et la Loi. — On n'a peut-être jamais tant parlé de la loi, de son utilité, de sa beauté, de sa fécondité, des merveilles qu'elle engendre nécessairement, du bonheur qu'elle doit semer parmi les hommes, d'un geste noble. La Loi, c'est la Loi : il semble à d'aucuns qu'on ait tout dit, quand on a dit cela. La Loi parle, il faut s'incliner. Elle parle mal et dit des bêtises : il faut s'incliner. Elle écrase les passants : il faut sourire avec bienveillance, car c'est la Loi. Est-elle bonne et conciliante, profère-t-elle de sages et douces paroles, par hasard : il ne faut témoigner de sa joie que par un applaudissement discret. On ne lui doit ni injures, ni compliments. Sa noblesse est si haute et si antique qu'il est également malséant de la vanter ou de la mettre en doute. Qui a fait la Loi ? On ne doit pas le dire.

C'est, je crois, un philosophe du dix-huitième siècle, le célèbre physiocrate Quesnay, qui trouva cette belle formule : « Les hommes ne doivent pas être gouvernés par l'Homme, mais par la loi. » Excellent prétexte à un petit dialogue socratique.

Socrate. — Voilà une noble pensée, mais, dites-moi, mon cher Quesnay, de quelle Loi entendez-vous parler, de celle qui veille dans le cœur de l'homme, antérieure à sa volonté, dépôt sacré des dieux, ou de celle qui est l'œuvre de l'homme; et que l'on inscrit ensuite sur des tables ?

Quesnay. — J'entends la loi telle que la fixe le législa-

teur honnête et prudent. Ses décisions ne devront jamais contredire la loi naturelle, mais elles sont autre chose, les sociétés ayant depuis longtemps, et pour toujours, dépassé l'état de nature.

Socrate. — Voilà qui est sagement pensé. Cependant je vous prierai de répondre à ceci. Votre législateur sera-t-il un homme ou un dieu?

Quesnay. — Il devrait être un dieu, mais vous savez bien, Socrate, qu'il sera nécessairement un homme.

Socrate. — Bien. Croyez-vous que l'œuvre d'un homme soit dépendante ou indépendante de son auteur?

Quesnay. — Je ne comprends pas bien.

Socrate. — Une statue de Phidias pourrait-elle avoir été faite par l'esclave qui ébauchait ses blocs de marbre?

Quesnay. — Non, assurément.

Socrate. — Tant vaut l'homme, tant vaut l'œuvre, n'est-ce pas?

Quesnay. — Sans aucun doute.

Socrate. — L'œuvre d'un homme n'est donc pas autre chose que l'homme même.

Quesnay. — J'en conviens. Je l'ai ouï dire à M. de Buffon qui avait là-dessus des idées bien intéressantes. Il disait vrai et vous aussi, Socrate. Ainsi je crois bien que je suis tout entier, avec mes lumières et mes erreurs, ma sagesse et ma déraison, dans mon *Tableau économique*.

Socrate. — Je le crois aussi, Quesnay. L'abeille ne peut faire que de la cire et du miel, l'homme peut faire les choses les plus diverses, mais quel que soit le travail de ses mains ou de son esprit, ce travail porte en toutes ses parties l'empreinte humaine. Si vous trouvez un rayon de miel vous ne direz pas : voici l'industrie des fourmis; si l'on vous fait lire les lois de Solon, vous ne direz pas : voici l'œuvre des gypaètes qui planent au-dessus de l'Olympe.

Quesnay. — Assurément. Mais où voulez-vous en venir, Socrate?

Socrate. — A vous faire reconnaître ceci : qu'être

gouverné par un homme, ou par la loi, œuvre d'un homme, c'est la même chose.

QUESNAY. — Je me suis donc mal expliqué.

SOCRATE. — Il se pourrait.

QUESNAY. — Je suppose un homme sage, que dis-je, une assemblée d'hommes sages.

SOCRATE. — Les sages sont rares, mon cher Quesnay.

QUESNAY. — Ils fixeront une fois pour toutes, sous la dictée de la raison, les principes d'une législation éclairée.

SOCRATE. — La lumière d'aujourd'hui est l'ombre de demain.

QUESNAY. — Quoi! Socrate, ne croiriez-vous plus à la raison?

SOCRATE. — Je l'aime, plus que je n'y crois. La raison est humaine, elle aussi. Elle ressemble à la musique. Une mélodie est-elle la même pour notre oreille, que nous soyons tristes ou de bonne humeur, malades ou sains?

QUESNAY. — Socrate! Socrate! Comparer la raison à une chanson!

SOCRATE. — C'est la chanson éternelle.

Les lois de circonstance. — Je ne comprends pas bien pourquoi, sous le régime de la Loi, on ne ferait pas des lois de circonstance. Faut-il qu'un chasseur, parti pour tirer la perdrix et se trouvant tête à tête avec un sanglier, se laisse innocemment découdre? Prudent, et opérant en pays dangereux, il aura toujours dans sa poche quelques cartouches de circonstance.

Il est probable que les seules lois utiles et bonnes sont précisément les lois de circonstance, puisque les mêmes faits ne se reproduisent jamais avec une pleine similitude. Les lois sont presque toujours absurdes, passé la génération qui les ordonna. Celles qui sont très générales, lancées de très haut, tombant du ciel comme la pluie et comme la théologie, semblent éternelles. Ne s'appliquant pas à un acte précis, larges et souples, elles paraissent inusables: illusion qui dure l'espace d'une des métamorphoses de la raison.

S'il faut obéir à la loi. - Assurément, et avant même qu'elle n'ait ouvert la bouche. Il faut lui obéir, comme un homme désarmé obéit au lion qui lui barre le sentier: il faut grimper à l'arbre. C'est une des préoccupations de l'homme intelligent, de ne jamais tomber sous le coup de la loi. Il y va de son repos, mais aussi de son honneur, de sa propreté. On ne fera aucune différence entre les lois politiques et les autres: toutes sont honteuses à subir. Quelle humiliation que d'être jugé au nom de la bêtise humaine, au nom de la lâcheté sociale! Mieux vaut obéir, obéir comme un chien.

La loi est un piège à loups. L'homme intelligent les évente et les évite, même dissimulés sous d'habiles feuillages. Ce n'est pas de la loi directement dont il a peur, c'est du prétexte qui permet aux hommes de l'appliquer. Aussi sa conduite est-elle exemplaire et pieuse. L'homme intelligent offre toutes les apparences de la plus haute moralité, parce que sa conduite est guidée par la plus cauteleuse prudence. Il pense au piège. Il marche à pas de loup dans la vie.

« Pour atteindre la gnose, disait un certain Carpocrate le Gnostique, la première condition est de répudier les conventions sociales et de mépriser les lois. » Je ne désire pas atteindre à la gnose, mais vivre calme et dissocier ou réintégrer des idées dans la paix de mon cœur. J'écoute Pascal: « *Raison des effets.* Cela est admirable; on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de sept ou huit laquais! Eh quoi! il me fera donner les étrivières, si je ne le salue. Cet habit, c'est une force. »

Il faut obéir à la Loi.

Le mot Religion. — Ils sont plaisants ceux qui, pour expliquer ce que c'est que la religion, et surtout ce qu'elle devrait être, évoquent les mots anciens de la même famille. Religion, *religare*, relier, unis dans une commune croyance. Et après? Y a-t-il de quoi conclure: la religion, au lieu de diviser les hommes, devrait les réunir? Et surtout: de l'essentiel de chaque religion fai-

sons une religion universelle dans laquelle, selon l'étymologie, fraterniseront tous les hommes ?

Les mauvais esprits, les aprioristes, inclinent presque toujours à confondre la raison et la cause. Ils suivent Spinoza, sans le savoir et sans l'excuse de son ivresse panthéiste : *ratio seu causa ;* ils substituent les termes d'une définition aux parties d'une réalité.

En linguistique, les étymologistes amateurs cherchent invariablement l'origine d'un mot dans sa raison significative, alors qu'il la faut chercher dans son histoire, c'est-à-dire dans les causes physiques de son existence présente. L'idée de religion se dirait, à cette heure, par n'importe quel autre assemblage de syllabes, que sa réalité n'en serait nullement modifiée. Et précisément si l'on veut faire entrer dans cette idée la notion purement chrétienne de fraternité, ce sera en violation de l'étymologie, car *religare* veut dire lier et non relier. La religion était la chaîne qui immobilisait l'objet et le rendait *tabou*, la clôture qui écartait du temple le vulgaire.

Les mots sont des signes dociles que les besoins successifs des hommes plient à toutes besognes.

Luther et saint Vincent de Paul. — Deux hommes profondément significatifs. De l'un vient tout le rationalisme ; de l'autre, toute la philanthropie. Luther affirme la religion, veut qu'elle se soutienne seule, sans l'appui des œuvres, par sa seule force de vérité. Vincent nie la religion, en la voulant active, extérieure, humaine, charitable. Sa vérité a besoin de bonté, de dévouement, de crèches et d'asiles. L'affirmateur montre au peuple une providence rigide et froide comme le destin ; le négateur la peint souriante, sous les traits d'une femme qui ouvre les bras, tend des mains lumineuses. Qu'elle les ferme un jour, et la religion s'obscurcit, idole dans l'ombre. Le dieu de Luther est dieu encore au moment même qu'il torture dans les enfers les justes qui sont morts en prononçant son nom.

Si l'hôpital chrétien est preuve de vérité chrétienne, l'hôpital matérialiste est preuve de vérité athée. Ceux qui

ont lié l'idée de charité et l'idée de religion ont préparé la chute de l'idée religieuse pour le jour où la charité se montrerait visible en dehors de la religion. Au peuple, qui voit lutter autour de lui les deux charités et les sent également bonnes, la religion devient indifférente. La seule méthode pour détruire les religions charitables est de dissocier aux yeux du peuple, par des actes et par des faits, les deux idées longtemps confondues. Le catholicisme cessera d'être vrai en cessant d'être utile ; son agonie a commencé le jour même qu'il s'est posé en principe d'utilité sociale.

Le génie de Luther a été de séparer le temporel du spirituel. Sa religion flotte dans l'espace, inutile, mais invulnérable. On ne peut l'attaquer que par la raison ; mais comme elle est déraisonnable, le duel est absurde et vain. Il faut pour s'en détacher un effort si énergique et si profond que l'exemple en est très rare et que la lutte laisse au vainqueur de douloureuses blessures. Nietzsche, qui se libéra des serres du mauvais oiseau, en resta tout meurtri et tout saignant. En pensant au christianisme, Nietzsche, selon les jours, se met à maudire ou à chanter, pour tromper sa terreur. En pensant au christianisme, Voltaire ne sent rien, que l'envie de rire. Pascal, oui, il y a Pascal ! Mais il était protestant, étant janséniste.

Les Libres-penseurs. — Si les politiciens de toutes classes qui se qualifient ainsi avaient assez d'intelligence et le regard assez sûr pour discerner leur place véritable dans le monde, ils auraient de l'effroi. Ils verraient leur incrédulité devenue religion et propagée comme telle ; ils se découvriraient « réactionnaires et cléricaux ». Car leurs adversaires, aujourd'hui, ce ne sont pas des curés, mais des athées réalistes, des disciples de Hobbes et de Nietzsche, des hommes sans principes, sans morale, sans idéal, des hommes pour qui la vie est une mer inconnue où il faut naviguer à la sonde. Il n'y a plus de portulans. On ne cherche plus la vérité, ni les îles du paradis ; on cherche à éviter l'erreur, mais on

sait que l'erreur n'est pas le contraire de la vérité et l'on pense volontiers, comme Voltaire (lu par Nietzsche), « qu'elle a son mérite ».

Est-il possible que des temps soient venus, portant des esprits auxquels le culte de la Raison semble aussi déraisonnable que le culte du Sacré Cœur? C'est possible. Ces temps sont là, sous vos yeux, et vous ne les voyez pas, parce que vous vivez en posture de dévots, les yeux baissés sur votre illusion.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Adrien Mithouard : *Les Frères Marcheurs*, Bibliothèque de « L'Occident » (hors commerce). — Pierre de Bouchaud : *Les Heures de la Muse*, Lemerre, 3 50. — Henri Malleste : *L'Encens perdu*, préface d'Émile Faguet, Lemerre, 3 fr. — Antonine Coullet : *Poésies d'une enfant*, préface de François Coppée, Lemerre, 1.50. — I. Fonsny et J. Van Dooren, *Anthologie des Poètes français de France et de l'Etranger*, Abel Hermann, Verviers (Belgique). — Gustave Zidler : *La Terre divine*, Société française d'imprimerie et de librairie (Ancienne librairie Lecène et Oudin), 3.50.

Les frères Marcheurs. M. Adrien Mithouard annonce un temps « où le peuple unique des Heureux », affranchi des vieux travaux, servi par des machines qui le dispensent de tout effort, ne saurait même plus marcher et passerait dans la plus complète torpeur ses heures inertes et mortes :

Et telle était la vie irrésolue
Que le Progrès dernier leur avait faite.
Ils n'avaient plus
La force de porter leur tête.

Alors un héros qui avait sans doute lu Spinoza et qui savait que toute liesse est le passage d'une perfection moins grande à une perfection plus grande imagina de restituer la joie à l'humanité en lui restituant tout d'abord la douleur et l'effort; et le héros fit ce rêve

D'aller tout droit devant lui jusqu'à Rome
Et de marcher purement sur la terre
Pour rajeunir et pour sauver les hommes.

C'était un fils des vieux sangs militaires,
D'un siècle veule il savait tous les jeux,
L'essor léger des voitures diptères,

Le glissement sous les bois lumineux
Et le toucher des machines à mains,
Mais il voulut être Saint Marchedieu.

Le pape Léon Cinquante, « pasteur indolent des Heureux, » accorde au héros d'aller par le monde, selon son vœu ; et sur les pas du Marcheur les hommes purs se ruent vers la bonne souffrance, chantant l'hymne d'un *Plus humain* que Nietzsche n'avait pas prévu :

Seigneur, voici nos chairs que châtient nos travaux,
Voici battant nos cœurs le flux d'un sang nouveau,
Voici demain dont sur nos fronts la fleur éclot,
Voici le devenir d'un homme un peu plus beau.

C'est donc une exégèse nouvelle de la sentence féroce de la Bible : « Tu mangeras le pain à la sueur de ton visage. » L'amère menace du dieu jaloux devient une promesse de béatitude supérieure. Ainsi, au crépuscule de la mythologie hellénique, les derniers poètes et les derniers philosophes interprétèrent souvent dans un sens inattendu les légendes antiques des dieux.

Au poème d'énergie farouche et sombre, M. Adrien Mithouard a donné un vêtement verbal et rythmique approprié ; les mots y sont violents, sarcastiques et durs et les vers âprement scandés comme par des cinglons de discipline.

Les Heures de la Muse. Grâce à M. Gaston Deschamps, l'humanisme est à la mode, un humanisme de style nouveau où les gens de la Renaissance reconnaîtraient mal leur lignée. Ce mot, ainsi que d'autres, quand il s'agit d'inventer ou de rénover des écoles littéraires, a été employé souvent à tort ; mais ce serait grand dommage de n'en point user pour parler de M. Pierre de Bouchaud à qui il convient si parfaitement. Nul ne mérite mieux le nom d'humaniste : c'est par les artistes et les poètes de la Toscane et de l'Ombrie qu'il a été initié de bonne heure à la beauté et qu'il a goûté d'abord le charme souverain de la mesure et de la sobre élégance. Ce passé lui est présent ; il n'est point mort et flétri, mais vivant d'une éternelle jeunesse. Aux terrasses de Sienne, dans la féerie des fleurs et de l'aube, il a entendu le conseil des siècles, invitant l'homme à suivre docilement la loi de la Nature maternelle qui demeure, tandis que s'efface la mémoire des héros et que s'écroulent les pierres des monuments illustres :

Ainsi dans ce matin de belle solitude
Par ce printemps vainqueur
J'écoutais attentif et plein de quiétude
Et mon âme et mon cœur.

Et pendant que mes pas sonnaient sur les terrasses
Que je laissais mes yeux

Tranquillement errer aux confins des espaces,
Mon esprit sentait mieux

Toute l'inanité des efforts magnifiques
Et des vastes pensées
Puisqu'à peine laurés par les Parques tragiques,
Nos fronts sont terrassés.

Lorsque de jours anciens et des terrasses glorieuses, il est redescendu vers les heures et vers les cités d'aujourd'hui, ainsi qu'il le dit lui-même, « le Rêve a ramené le Poète vers les Hommes, ses Frères ». Il n'a point renié la Sagesse après l'avoir connue ; c'est elle qu'il invoque encore seule capable de lui faire supporter

Sans colère inutile et nul ressentiment

les clameurs bestiales des sottises et des haines :

Sagesse, apporte-moi la bonne quiétude,
La droiture de l'âme avec la loyauté,
Pour que malgré sa haine et son ingratitude
Je serve hautement toujours l'humanité.

L'amour de la Beauté révolue ne jalouse pas en lui les apparences en fleur de la Beauté vivante ; l'harmonie qui lui fut révélée par les peintres, les poètes et les sages d'Italie l'a rendu plus sensible à percevoir le rythme caché du monde présent et il assiste au spectacle changeant des choses, avec un regard triste et doux pour en dire, au gré des heures, la fragile gloire et la secrète mélancolie.

L'Encens perdu. En deux sonnets alternés, le bouc et le dieu qui sont liés indissolublement en tout faune et peut-être en tout poète conversent avec des mots qu'ils empruntèrent, cette fois, à M. Henri Malteste. Et le bouc dit :

Sois un vaste appétit et que tout te soit proie :
Jette-toi sur le Beau, la Volupté, la Joie,
Comme un faune sentant le bouc plus que le dieu.

Si l'orgueil te retient, pour qu'aussitôt tu puisses
T'en affranchir regarde en te penchant un peu
La corne de tes pieds et le poil de tes cuisses.

Et le Dieu répond :

Laisse aux hommes les fruits des bois, les fleurs de l'herbe,
Les seins des femmes où des cœurs vont s'écraser !

Tu le sais, le charnel délice n'est qu'un leurre,
Et quand brûlé d'amour tu cèdes au baiser,
Le Bouc se réjouit en toi, mais le Dieu pleure.

Sauf dans ce dialogue symbolique où le dernier mot demeure au dieu, il ne paraît pas que M. Henri Malteste ait pris parti toujours contre la bête sensuelle ni cru qu'il la

fallût exorciser sans pitié ; certes en un autre poème, il célèbre, comme Ulysse semblable aux Dieux qui se fait attacher au mât pour ouïr sans péril les voix insidieuses des Sirènes le Poète audacieux et sage :

Les femmes et l'amour l'enivrent de sanglots,
Mais son cœur enchaîné ne vient pas au visage.

Cependant la douleur, l'angoisse et la joie de l'amour palpitent dans ses vers d'un rythme grave et sûr, aux images strictes et sommaires, parfois d'une sévérité baudelairienne ; en maintes pages l'influence de Charles-Pierre se décèle, par exemple dans *l'Hymne à la Paresse*, *l'Aube du Rêve*, *Le beau Monstre*, *Confrontation*. Mais ce n'est pas là qu'il faut chercher l'accent vrai de M. Henri Malteste, ni dans les petits poèmes à forme fixe, assez nombreux dans son recueil, ni dans telle tierce rime (*Vox in deserto*) où il emploie obstinément pour chaque alexandrin la forme ternaire ; il s'entend surtout dans quelques pièces d'apparat moins rigide, comme dans cette épiphanie d'automne :

Son sanglot musical tremble dans l'air charmé.
Comme un lent souvenir vole par l'avenue,
Autour de son front blanc qui luit inanimé,

Une feuille déteinte et qu'elle a reconnue.
Et rose à son déclin qui se souvient de Mai,
Elle passe, âme exquise et dont l'heure est venue

Et qui n'a pas encore entièrement aimé.

Poésies d'une enfant. Par quelles mystérieuses lois, en une cervelle de petite fille. — Mlle Antonine Coullet a dix ans — les mots s'assemblèrent-ils en forme de vers, aux rythmes déjà variés depuis les alexandrins réguliers jusqu'aux libres et chantantes strophes de *Tristesse* ? Comment faire le départ des « choses vues » et des « choses lues » ? D'autres enfants ont lu la Bible et quelques pages des mythologies grecques et dans les jardins ou les musées regardé les nobles marbres des statues ; mais ni les mots ni les spectacles du monde n'ont éveillé en eux le don sacré et chez celle-ci, parmi les fragments de valeur inégale assemblés en un mince livret, dès les premiers essais la voix se révèle très pure. Lisez ces quelques vers d'un poème inachevé :

..... Douce Eporène, écoute,
Tu m'abandonnerais après m'avoir charmé !
Reflet charmant, aimé de Vénus blanche et rose,
Blanc papillon qui sur mes sombres jours se pose.

Sans doute, Mlle Antonine Coullet n'ignore pas Chénier :

mais il y a plus ici qu'un pastiche adroit et les deux vers intermédiaires sont exquis.

Anthologie des poètes lyriques français de France et de l'Etranger. MM. I. Fonsny et J. Van Dooren, professeurs de rhétorique française dans les Athénées royaux, réunissent, en un recueil de 537 pages, des fragments plus ou moins considérables de plus de trois cents poètes lyriques français depuis le XII^e^ siècle jusqu'à nos contemporains immédiats. Contrairement à l'usage scolaire, ils ne font point commencer la poésie française à Malherbe : par un choix heureux de chansons pastourelles, ballettes et ballades, ils donnent à leurs lecteurs l'idée qu'à côté des grandes épopées, souvent diffuses et de faible langue, d'autres formes de poésie, savantes ou ingénues, s'épanouirent en de magnifiques et abondantes floraisons.

Contrairement encore à l'usage scolaire, MM. I. Fonsny et J. Van Dooren ont fait une place très ample aux poètes du XIX^e^ et même du XX^e^ siècle à qui sont consacrés plus des trois quarts de leur anthologie. Ici, ils ont procédé avec un parfait éclectisme, trop parfait peut-être, puisque « Les poètes du Chat Noir », à eux seuls, occupent toute une division du volume et comme, en un ouvrage destiné aux classes, il eût été, malaisé de donner certaines cantilènes tragiques de M. Jehan Rictus ou de M. Aristide Bruant, les pires Yann Nibor triomphent.

Le livre pèche donc parfois par surabondance, ce qui est peu grave, parfois aussi par défaut : parmi ces mêmes poètes du Chat Noir, il eût été bon de ne point omettre M. Maurice Donnay et M. Louis Marsolleau ; et il est fâcheux que dans la partie du recueil réservée aux poètes belges de langue française, M. Charles Van Lerberghe soit seulement mentionné. De même pour la France, l'oubli même des noms d'Arthur Rimbaud et d'Ephraïm Mikhaël est regrettable en une œuvre aussi consciencieuse et il n'y avait nulle raison de représenter seulement par une courte épigramme, dans une note, M. Laurent Tailhade, le parfait lyrique du *Jardin des Rêves*, le cruel et très souvent équitable castigateur du *Pays du Mufle* et d'*A travers les Grouins*. Je n'oserais dire non plus que toutes les notices des auteurs soient satisfaisantes et que MM. I. Fonsny et J. Van Dooren n'y aient pas sacrifié aux traditions scolaires dont ils s'écartaient par ailleurs. (Cf. par exemple la notice sur Charles Baudelaire.)

Mais dans son ensemble leur anthologie est sagement com-

posée et elle peut inspirer aux élèves des rhétoriques belges le désir de connaître en leur intégralité les œuvres dont ils auront lu des fragments ici et à se former sur elles un jugement personnel.

La Terre divine. En trente-six poèmes où les mots « France » et « Français », se lisent toutes les trois lignes, M. G. Zidler paraphrase tant bien que mal l'Hymne à la France d'André Chénier ; il ne lui suffit pas d'exalter selon les rites ordinaires le granit breton, le pin des landes, les saintes Maries de Camargue et dans des iambes d'une extrême platitude *Nos trois couleurs*, il imagine de faire participer à son émoi patriotique les nègres si doucement traqués par nos expéditions coloniales :

Que le fer étendant partout sa vive artère
Aux vagues oasis rive son bracelet,
Des vieilles Tombouctou reveille le mystère,
Unisse le Darfour et le Tafilalet !

Alors, heureuse de la *Paix Française*,

Aux berceaux de ses fils la naïve négresse
Dira des mots de France au hasard répétés,
Des mots tendres, gentils conseillers d'allégresse,
Qui portent avec eux les divines clartés.

Le Paradis même ne serait pas à ce barde un séjour de délices, s'il n'espérait y « revoir encore avec son père et sa mère »

Un peu de notre France au royaume de Dieu.

On aime à penser que dans le Paradis de M. G. Zidler les chœurs des anges chanteront uniquement des hymnes de M. Paul Déroulède et de ses innombrables disciples ; c'est la grâce que nous lui souhaitons de tout notre cœur.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Henri de Régnier : *Le Mariage de Minuit*, « Mercure de France », 3.5o. — J. K. Huysmans : *L'Oblat*, Stock, 3.5o. — Emile Zola : *Vérité*, Fasquelle, 3.5o. — Paul Brulat : *La Gangue*, Albin Michel, 3.5o. — Achille Essebac : *Partenza...*, Ambert, 3.5o. — Maurice Georges : *La jeune Physi*, Societé d'éditions, 3. — Monnier-Wissocq : *Flirts*, Stock, 2. — Nonce Casanova : *César*, Ollendorff, 3.5o. — Guy de Téramond : *La Route amoureuse*, Simonis Empis, 3.5o. — Pierre de Lano : *Terr' Neuva*, Flammarion, 3.5o. — P. B. Gheusi : *Sous le volcan*, Flammarion, 3.5o. — Axel Oss : *La Part du cœur*, Victorion, 3.5o. — A. de Saint-Aulaire : *La Ferme d'Herbigny*, Perrin, 3.5o. — Henri Ami : *En regardant passer la vie*, Ollendorff. 3.5o. — G. Mignard : *Gisèle*, Dujarric, 3.5o. — Alexis Noël : *Paulette se marie*, Plon, 3.5o. — Jean Morgan : *La triste Aventure*, Plon, 3.5o. — Marc Andiol : *Le Paradis de l'Homme*, Perrin, 3.5o.

— Mathilde Alanic : *Mie Jacqueline*, Flammarion, 3.5o. — L.-M. Compain : *L'un vers l'autre*, Stock, 3.5o. — Martial Hémon : *Mauvais ménage*, Havard, 3 5o. — Stéfane-Pol : *Palodin philanthrope*. Charles, 3.5o. — X: *Chez les Pères*, Ambert, 3 5o — Jean de la Brète : *Conte bleu*, Plon, 3.5o. — Léon Frapié : *Marcelin Gayard*, Calmann Lévy, 3 5o. — Frédéric Berthold : *Enchaînés*, Ollendorff, 3.5o. — Bernard Taft : *Le Pressoir*, Dujarric, 3 5o. — Abel Hermant : *Cœurs privilégiés*, Ollendorff, 3.5o. — Paul Lacour : *Le Charme feminin*, Flammarion, 3.5o. — Mrs Alexander : *Aveugle destin*, traduit par Robert de Cérisy, Hachette, 1. — *Tome V des œuvres complètes, du comte Tolstoï*, traduit par Bienstock, Stock, 2.5o. — Catulle Mendès : *Mephistophéla*, Fasquelle, 3.5o.

Le Mariage de Minuit, par Henri de Régnier. Il est rare de voir un bon poète parler simplement en prose et faire, naturellement, une histoire d'amour moderne bien écrite que tout le monde sera capable de lire. Qui peut plus ne peut pas toujours moins avec une égale bonne grâce. Et ce tour de force, Henri de Régnier l'a réalisé dans le *Mariage de Minuit*. Les gens du meilleur monde, même du pire, qu'il nous présente sont des êtres normaux, vivants, qui ne font pas figures de quadrilles ou de tapisseries dans le salon d'apparat du rêve seigneurial. Ils ne causent pas en personnages lointains costumés pour les vagabondages d'imagination. Ils vont comme le vent de l'amour, du désir, de la cupidité ou de l'ambition les pousse, mais ils vont selon certaines lois mathématiques, ramenant l'absurde à l'ordre fatal de la logique humaine. L'auteur de ce roman, très vrai et très sain, est, par extraordinaire, un poète doué de bon sens, et j'oserais ajouter de bon sang... qui ne peut mentir. Toute fiction est à base de réalité chez lui. Il dira les choses les plus redoutables avec une netteté d'esprit qui les rend accessibles et presque nécessaires. Ce poète a la fantaisie si bien élevée qu'elle ne paraît jamais trop décolletée et que ses grelots sonnent d'un son de cristal sans fêlure. Lire une page de Régnier, c'est se coucher sur une pelouse verte, ressentir le subit bien-être d'une pleine eau, s'asseoir dans un solide et merveilleux fauteuil amplement capitonné, ouïr son morceau préféré en buvant le plus sincère des vins de France. Il a de la sûreté dans la main comme un qui conduit au milieu de la nuit étant seul à y voir à de grandes distances. On peut se laisser bercer aux roulements de ses phrases, car elles sont toujours un tour de roue de plus sur le bon chemin. Il faut aimer la silhouette fleurdelisée d'argent, signe de pureté, de Mlle de Cléré, cette jeune fille parlant peu et marchant au but d'un pas souple et ferme de véritable femme. Il faut admirer le Hardois, ce

gentilhomme tout occupé d'assurer la précision de son tir au pistolet parce qu'il a le souci de toutes les droitures, un gentilhomme très moderne mais pas névrosé, merci Dieu, d'organisme fonctionnant juste à l'imitation de ses armes. On sent que ces deux visages, qui ne se conforment pas aux grimaces vulgaires, s'attireront l'un vers l'autre jusqu'à la bouche pour une éternité noblement conjugale. Ils sont servis par l'amour, qu'ils croient un domestique mal stylé, dont ils feront un maître exquisement sage et puissant. Il convient aussi de pardonner aux incartades de cette pauvre Mme Brignan, jolie pêche mûre où les doigts de quelques passants brutaux ont mis des bleus, et la comtesse Rospiglieri, la belle qui meurt de la mort de sa beauté, n'est pas seulement cette pâle photographie en robes à quintuples volants qu'on nous exhibe de temps en temps quand il est question des fastes de l'empire néfaste. Le prince de Bercenay nous rappelle que les princes charmants vieillissent quelquefois, et même cette petite horreur de Victorine ne fait pas tellement horreur. Les aventures de ce roman ne sont ni du convenu ni de l'outrance. On s'y habitue, comme tous les jours, dans la vie, on s'habitue aux violences de l'averse, au coup de la rafale ou au coup de tonnerre qu'on ne prévoyait point, mais qui rentrent pourtant dans l'ordre immuable des saisons. Oui, c'est un tour de force pour un bon poète que de savoir à propos retomber dans la prose de la vie quotidienne sans avoir l'air d'y faire une chute. On a prétendu qu'Henri de Régnier semblait toujours monter (en frac bleu paon et l'épée en verrouil) le grand escalier de Versailles, mais il faut maintenant avouer qu'il nous a une assez jolie façon de le redescendre sur la pointe de ses escarpins.

L'Oblat, de J. K. Huysmans. Comme dans l'inoubliable drame de M. Maeterlink, je suis souvent le petit malheureux qui éprouve l'intense désir de dire « *quelque chose à quelqu'un* ». Des ficelles impérieuses me tirent le bras et si mon bras esquisse le geste maladroit, j'ai l'idée réconfortante que la ficelle est tirée, d'en haut, le plus droit possible. Voici trois livres qui passent devant mes yeux : *En route*, *La Cathédrale*, *Sainte Lydwine de Schidam*, et je les confie, respectueusement, à des hommes sérieux, mes illustres confrères, supposant en toute humilité que ce n'est pas mon affaire d'aller discourir sur de tels romans, lesquels romans me font l'effet de sacro-saints évangiles. Mais, pour ma plus grande édification je les lis. Après quarante ou cinquante ouvrages

interprétant les différentes façons de traiter l'adultère, de séduire une jeune fille ou de construire des grues, je m'offre la surlecture d'un volume de J.-K. Huysmans ! Un excès de zèle, certainement, car j'ai le cerveau déjà malade et je dois comprendre ce qu'il raconte tout de travers ; pourtant, lueurs dans ma nuit intellectuelle, je crois entrevoir des choses que je voudrais dire ici, tout à côté de la question critique. Le roman de Durtal est bien le plus attachant des romans qu'un romancier ait pu concevoir. Cette lutte effroyable entre des instincts naturels d'un être cultivé et son appétit de l'au-delà, du mystère, de la religion, l'éducation sentimentale par excellence, est bien l'intrigue la plus passionnante nouée entre un mortel et Dieu, ce piège éternel de l'humanité. Il n'est bruit dans le monde catholique intelligent, que de la conversion de J.-K. Huysmans, et, dans le monde des lettres, on se passe la nouvelle énigme romaine, les deux points d'interrogation embrouillés : « Le maître écrivain est-il ou n'est-il pas sincère ? » (Double injure, à mon avis !) *Sainte Lydwine* m'avait tellement enthousiasmé que je rêvais d'écrire là-dessus des pages d'une envolée fort inconvenante. Aujourd'hui je sors de *l'Oblat* comme on sortirait d'une cave. J'ai eu froid et je sens que ce froid est la juste punition de mon premier orgueil. Je ne dois pas me mêler de ce que je ne comprends pas, mais il faut peut-être m'occuper de ce que les autres ne lisent pas. (Lit-on très attentivement dans le monde des lettrés tous les romans catholiques de J.-K. Huysmans ?) Certes, on prétend les avoir lus ! Alors, pourquoi demeure-t-il un seul doute au sujet de la sincérité de leur auteur ? Voici ce que je crois avoir entrevu, éclair lointain illuminant ma faible raison d'animal pensant qui ne reconnaît aucune religion. Durtal me produit l'effet d'un homme ayant sombré dans un mariage de convenances après avoir cru, malgré l'ironie malveillante de son tempérament, au mariage d'amour. Durtal a voulu épouser la Vierge parce qu'il l'aimait, lui, le nerveux railleur de toutes les femmes. Cela peut arriver à Don Juan comme à saint Augustin. Il faut ne passer aucune ligne de *l'Oblat* pour se rendre compte de cette sinistre et divine aventure. Durtal se débat non pas contre le vieil homme qu'il a dépouillé presque entièrement, mais contre *la réalité* de son rêve enfin réalisé. La mère, bénie entre toutes les femmes, l'a conduit sous une voûte ; il y est seul, dans les ténèbres, demeurant l'esclave de sa consigne d'honnête âme chercheuse d'absolu : « Le sacrifice s'acheva ; quand Durtal eut dit son action de

grâce, il s'échappa de l'oratoire. Il étouffait dans cette atmosphère raréfiée et il était obsédé par le désir d'être, une minute, seul avec Dieu ; il traversa le cloître et s'en fut pour se recueillir dans l'église, en un coin. Elle était noire et balayée par une âpre bise. Il s'affala sur une chaise, s'écouta et un immense silence descendit en lui ; c'était comme un vide d'impressions, comme une tombe de pensées.... » Et vers la fin, quand le désastre du *Val-des-Saints* est arrivé : « En tous les cas, mon Seigneur, ce n'est pas bien ce que je vais vous dire, mais, je commence à me méfier de Vous. Il semblait que vous deviez me diriger sur un hâvre sûr. J'arrive — après quelles fatigues ! — je m'assieds... et la chaise se casse ... Est-ce que les ébénistes célestes fabriqueraient, eux aussi, des sièges bon marché qui s'effondrent dès qu'on se pose dessus ? » N'est-ce pas délicieux et touchant cette lutte d'un homme de génie contre sa raison, ce combat, splendide et fou, d'une âme saine contre la pieuvre du Mystère et peut-on douter de la foi d'un être qui s'élève au-dessus de tous les ridicules par sa volonté même de devenir absurde ! Si je n'étais femme, il me ferait croire à cette femme, la bénie entre toutes, qui l'a conduit là en le tenant lié par le lien d'or de l'espoir de sa beauté. Je suis ravie, en esprit, par le poème de *Lydwine*, mais je suis confondue jusqu'au cœur par la prose terre à terre et tellement vécue de cette déception perpétuelle de *l'Oblat*. Est-ce la puissance de l'écrivain, est-ce la sincérité de sa foi ? Que m'importe ! Je lis un roman sublime et cela me suffit. Depuis *En route*, je suis sous le charme de la *Sorcière noire* ou *blanche !* Je sens avec mes fibres les plus intimes que Durtal est probablement une dupe, mais la *Dupe Sacrée* qui occupera le siècle à venir et le fera s'étonner, avec politesse. Du fond de mon bois sombre, je regarde, en animal médusé, cet homme qui marche, peut être le dernier, dans la gloire d'un soleil couchant et j'en ai le respect, malgré moi, comme on en aurait peur ! Mais, il n'y a pas de doute. Durtal est catholique, plus que les catholiques, plus que les prêtres, plus que le pape ! Il l'est à la façon des philosophes de la grande ère chrétienne. Il cherche la lumière avec sa raison, avec sa science de la vie et même avec son égoïsme. (Il n'oublie pas que Mme Banil doit faire le dîner !) Ce n'est pas l'illuminé, toujours fourbe vis-à-vis de son propre cerveau, c'est un homme ordinairement extraordinaire. Il aime sa religion comme on aimerait son bien-être, la chambre de prédilection où l'on écrit, où l'on pense un peu avant de

mourir et il en est arrivé à se refuser à lui-même le droit d'intéresser ses lecteurs par des récits qui ne rentrent pas exactement dans le dessin vulgaire du papier de cet appartement, qu'héroïquement il ne veut pas voir inhabitable... et si je me trompe, si, à mon tour, je suis la dupe de Durtal, tant mieux, c'est que J.-K. Huysmans a bien du talent...

Vérité, par Emile Zola. Ce sont les 750 dernières pages d'un puissant écrivain qui est mort au moins trois ou six livres trop tard. J'ai lu *Vérité* d'un bout à l'autre. Je puis donc affirmer que tous les chapitres possèdent ce qu'en style de musicien (sinon d'escrimeur) on appelle une *reprise*. C'est un procédé qu'on peut avoir besoin de défendre, mais il est détestable, car il n'ajoute rien à la beauté d'une l'œuvre. *Vérité* est l'histoire de l'*Affaire* mise à la portée des jeunes enfants. Cette histoire d'un Juif innocent qui a passionné le monde (je suis poli puisque je ne dis pas : cette légende), Zola en a fait un petit conte pour instituteur primaire. Un professeur israélite est accusé d'avoir étranglé et violé un gosse. Il y a un modèle d'écriture qui porte une vague initiale que l'on trouve en bouchon dans les mains crispées du cadavre. Un frère de l'école chrétienne détruit cette preuve, la remplace par d'autres; puis se lève l'accusateur: « J'accuse », un homme de bien, Marc, autre professeur de vérités premières. La lutte commence. Elle semble encore plus longue, dans le livre, que dans *l'Affaire*, de sinistre mémoire ! (Ça c'est un tour de force génial, je l'avoue !) Et Marc, l'accusateur, sauve la nation comme il convient en trouvant les vrais coupables. On gracie l'innocent et tout rentre dans l'ordre, mais ça recommence... à l'envers. On décrit la France de demain, les enfants des enfants de Marc, ceux des juifs qui furent accusés... et les petits-enfants de ceux-là, dont un, qu'on reviole, ou qu'on fait semblant de revioler. La vérité en marche ne s'arrête plus et : « on voit ce spectacle nouveau de simples citoyens apporter leur contribution à la vérité (je cite de mémoire) s'efforcer de dire toute la vérité, tout ce qu'ils avaient vu, senti et compris, un besoin général de justice... » Une France nouvelle, bien nouvelle, en effet. L'impression que vous laissent ces 749 pages de lecture morale à l'usage de la jeunesse d'un nouveau peuple est que l'auteur fut un brave homme dans toute l'acception du mot, seulement, ce bafouillage sur la vertu, la justice et autres rengaînes sociales part du même point maladif que certains bafouillages de vieux marcheurs sur les petites filles, les mauvais lieux de leur dernière servante maîtresse ;

c'est du gâtisme et en littérature tous les genres de gâtisme se valent et sont également lassants. J'ai relu hier une *Page d'amour...* parce que, moi aussi, j'ai le souci de la justice, sinon des vérités introuvables, et j'y ai pris un réel plaisir, tout comme en lisant l'œuvre d'un jeune Zola inconnu.

La Gangue, par Paul Brulat. L'histoire très lamentable d'un pauvre jeune homme défiguré qui a peur d'aimer et qu'on aime bien trop tard. *La Gangue* est un roman d'accident. On n'en peut tirer aucune psychologie pour les situations ordinaires de l'existence amoureuse. Mais je reconnais qu'il est écrit avec soin, sans la prétention exagérée d'un fidèle disciple du maître de Médan. Il y a de jolies pages de tendresse, et Lucette sauvée des flammes est une touchante et fatale figure. J'aime l'épisode du pauvre chien couvert de plaies, seulement il me semble que le héros, né avec une infirmité au lieu de vivre avec son simple accident, d'ailleurs héroïque, eût été encore plus attendrissant.

Partenza..., par Achille Essebac. Guide voluptueux des voluptueuses et artistiques beautés de l'Italie. L'auteur, malgré l'intensité anormale de quelques-unes de ces précédentes aventures d'amour : *Luc*, *Dédé*, *l'Elu*, nous montre dans ce livre d'art que bien réellement il est épris de la Beauté antique, créature à plusieurs visages, pour sa seule figure intellectuelle, c'est-à-dire l'enthousiasme qu'elle peut susciter chez les gens de vrai goût. Il n'y a pas de vice où il y a des lignes pures... au moins, c'est mon humble avis.

La jeune Physi, par Maurice George. Un délicieux petit bouquin, plein de railleries à l'endroit des jolies vierges folles du quartier latin et même de la rive droite. C'est nature, frais, spirituel, très enfant terrible : « Une femme, quand c'est bête, c'est moins bête qu'un homme! » Hum! Ça se voit bien!

Flirts, par Monnier-Visspcq. Silhouettes de jeunes filles beaucoup moins honnêtes que la jeune Physi, mais petit bouquin aussi intéressant dans son genre plus mondain.

César, par Nonce Casanova. L'histoire romaine, racontée par l'emphase pailletée de fantaisie de cet auteur, est une chose vraiment curieuse... surtout sous le rapport de la déformation.

La Route amoureuse, par Guy de Téramond. Jeunes mariés qui sont aussi de jeunes amants. Ils essayent de se tromper et n'y arrivent pas, mais ils ont eu le frisson nouveau

et cela leur suffit pour retrouver de plus vives ardeurs. Livre moral en dépit des savants déshabillages de théâtre.

Terr'Neuva, par Pierre de Lano. Récits de mœurs maritimes. Sans l'intrigue, qui n'est pas vraiment très originale et l'exagération d'un fait connu déjà tellement odieux qu'il aurait gagné en horreur à ne pas être chargé : la destruction d'un bateau de pêche par un vaisseau anglais, ce livre serait suffisamment intéressant.

Sous le volcan, par P.-B. Gheusi. La catastrophe de la Martinique réduite au fait-divers d'un banal petit roman de pensionnaire. Préface de Camille Flammarion avec illustrations de R. Lelong.

La Part du cœur, par Axel Oss. Roman bien écrit, avec de fines observations sur la façon dont l'homme comprend l'amour platonique.

La Ferme d'Herbigny, par A. de Saint-Aulaire. Mœurs rurales. Drame des champs où les drames sont aussi noirs dans la verdure qu'au fond des rues sombres de grandesvilles, mais sont exempts, cependant, de la névrose exaspérée des hommes, trop serrés les uns contre les autres. Etiennette perd un fiancé qu'un jaloux lui tue d'un coup de fusil et elle entre au couvent, comme si nous étions encore sous Louis XV.

En regardant passer la vie, par Henri Amic. Des lettres inédites de Guy de Maupassant, Musset, Georges Sand, Marie Dorval et Bastien Lepage et des souvenirs très abondants en noms propres.

Gisèle, par Gaston Mignard. Un frère qui se dévoue pour épouser la maîtresse, la victime de son frère et il découvre que le père de sa femme a tué leur père. C'est compliqué avec beaucoup de dissertations sur la timidité amoureuse.

Paulette se marie, par Alexis Noël. Une jeune fille pour dessus de pendule qui se trompe plusieurs fois de héros et finit par épouser le grand artiste, prix de Rome.

La triste aventure, par Jean Morgan. Roman d'ascétisme protestant. Passion contenue d'une grande dame pour un pauvre pasteur que sa mère tient en lisières. Le pasteur, après d'héroïques efforts, s'arrache à la tentation et disparaît sur l'horizon de la vaste mer. C'est triste et surtout bien protestant d'allures.

Le Paradis de l'homme, par Marc Andiol. Prédications sur les temps prochains et satire des temps présents. Cela finit par une aspiration nouvelle au vrai paradis de Dieu qu'il faut savoir mériter.

Mie Jacqueline, par Mathilde Alanic. Un écrivain qui est une bonne caricature de littérature nouvelle. Une jeune fille, providence de ses amis, un docteur qui cautérise au fer rouge et le jeune homme courageux qui est aimé discrètement. On s'épousera et on aura beaucoup d'enfants.

L'un vers l'autre, par L.-M. Compain. Une jeune femme imbue d'idées *féministes*, qui ne peut supporter la suprématie mâle et quitte un époux adoré pour aller faire l'éducatrice dans un collège où elle rencontre de pires suprématies masculines. Elle rentre au bercail... qu'elle aurait bien fait de ne jamais fuir.

Mauvais ménage, par Martial Hémon. Une femme épousée pour sa fortune et un homme étourdi qui finit par s'apercevoir que l'amour, même conjugal, vaut mieux que l'argent.

Palodin philanthrope, par Stéfane Pol. Roman comique de l'installation d'une compagnie de pompiers dans un petit trou de province. On pense à tout, sauf à la pompe à incendies.

Chez les pères, sans nom d'auteur. Mais cependant toutes ces lettres découvertes dans un fond de tiroir de jésuites sont du même style, ce qui en enlève toute la valeur documentaire. Je veux les croire de sources diverses, mais certainement revisées.

Conte bleu, par Jean de la Brète. Le pauvre poète dans la mansarde qui se révèle chevalier et digne de tous les meilleurs sorts. On l'épouse de force, naturellement.

Marcelin Gayard, par Léon Frapié. Très curieuse étude du petit employé qui sent gronder en lui les revendications sociales et demeure aussi plat que possible devant les grandes administrations. Sa fille se déshonore en holocauste pour rétablir certains équilibres psychologiques pas très bien définis. Je crois que les femmes qui se donnent en holocauste sur l'autel de l'amour y trouvent toujours des compensations. Remarques amusantes sur les gens du peuple.

Enchaînés, par Frédéric Berthold. Thème du divorce Deux jeunes époux qui se haïssent sous un masque mondain et qui finissent par serrer un peu plus la corde qu'ils ont au cou sous prétexte qu'ils ne sauraient vivre sous les honneurs... de leur guerre. Adultère ou suicide, il paraît que ce sont les deux seules alternatives du mariage.

Le Pressoir, par Bernard Taft. Vieux roman de la marâtre, rajeuni en ce sens que c'est la belle-fille qui est le

bourreau et a horreur d'une belle-mère vraiment charmante. Lire *Préjugé* pour *Pressoir*.

Cœurs privilégiés, par Abel Hermant. Dans ces nouvelles une collection de cœurs eunuques, si j'ose m'exprimer ainsi, qui est assez singulière. On ne voit là-dedans que des hommes qui ne veulent rien savoir... ce sont eux les privilégiés, sans doute, mais malgré le charme des exotiques pages, c'est incertain et flou au point de ne pas être suivi avec intérêt même par un lecteur respectueux du talent de leur auteur.

Le Charme féminin, par Paul Lacour. Des aventures où l'on rencontre successivement le prestige, un peu trop exagéré, de la femme toujours prête à abuser des meilleures choses. Un type de jeune Parisienne très réussi dans *Figurine*.

Aveugle destin, par Mrs Alexander. Traduction de Robert de Cerisy. Histoire d'un crime et du meurtrier, qui est d'ailleurs un personnage sympathique.

Tome V des œuvres complètes du comte Tolstoï. Le **Bonheur conjugal** est le plus ironique des romans du grand écrivain, tant il semble enveloppé de fraternelle douceur.

Méphistophela, par Catulle Mendès. Réédition d'un des plus remarquables livres du poète. Œuvre non pas simplement perverse, mais extrêmement documentée sur toutes les inversions sentimentales féminines. Ce roman-là est le père de presque tous les romans de cet ordre et si on ne peut pas dire que Catulle Mendès fut l'inventeur du genre, on pourrait prouver que presque tous les écrivains nouveaux de l'époque lui ont emprunté des remarques ou des situations... mais on lui a laissé son art des nuances et sa manière grandiloquente, d'un lyrisme tour à tour câlin et violent, d'une phraséologie si subtile qu'elle fait le tableau sans avoir l'air de l'exposer. Je pense qu'on lui laissera toujours son style, et pour cause. Il n'est pas facile de plagier du Mendès. Il faudrait en savoir trop long.

RACHILDE.

HISTOIRE

Alfred Poizat: *Poètes chrétiens;* librairie Emmanuel Vitte. — Henri-Charles Lea: *Histoire de l'Inquisition au Moyen-Age*, traduit de l'anglais par Salomon Reinach, t. III; Société nouvelle de Librairie et d'édition. — Jean Lemoine et André Lichtenberger: *De La Vallière à Montespan;* Calmann-Lévy.

Poètes chrétiens, par Alfred Poizat. — La matière historique qui est l'objet principal de ce livre, car l'auteur dé-

clare s'y préoccuper moins de la valeur littéraire de ses poètes, — fort suffisamment indiquée néanmoins, — que « d'aventures et de caractères » à propos d'eux, cette matière, comprise entre Ausone, à l'époque des derniers empereurs d'Occident, et Fortunat, au moment de l'établissement des monarchies barbares en Gaule et en Italie, s'étend du IVe au VIe siècle. C'est donc l'immense drame des Invasions, qui, condensé dans ce livre, a tenté à son tour l'érudit et le poète qu'est M. Alfred Poizat. Son procédé, fort intéressant, consiste à sentir ce drame en quelque sorte à travers la subtile et nombreuse sensibilité des poètes qui vécurent en la terrible et grandiose époque. La prévision de la funèbre tragédie « jette déjà sa mélancolie sur les réceptions intimes d'Ausone » ; tandis que peu après le sévère disciple de l'aimable Bordelais, Paulin de Nole, « reçoit en Italie le choc des premières Invasions ». Avec Sidoine Apollinaire, le défenseur de Clermont, on cherche à se ressaisir. Mais l'Empire croule. Alors, avec les deux Ecdicius, les Ennodius, les Boëce, commence le silencieux travail de la conscience latine qui ne veut point périr. Le rôle des évêques gallo-romains dans la monarchie franque devient de plus en plus prépondérant. Et c'est l'esprit même de cette civilisation mi-religieuse (latine), mi-barbare, qui palpite aux pages du dernier poète latin, Venantius Fortunatus.

Telles sont les grandes lignes de ce livre. En somme, son intérêt historique propre nous semble consister surtout en ceci qu'un fait contemporain d'une extrême importance s'y trouve exposé en ses détails les plus caractéristiques : nous voulons dire le recrutement et les conditions de l'épiscopat. Les saint Paulin, les Sidoine, les saint Avit, les Ennodius présentent, par bien des côtés, le type de ces évêques en qui la Société défaillante trouva un nouveau principe organique. Tandis que la vie civile s'affaissait de toutes parts, les évêques, joignant à leurs attributions, par la force des choses, les pouvoirs des chefs de municipes, sauvèrent et renouvelèrent les anciens ressorts administratifs. Ils réunirent sur leur tête en une seule autorité les magistratures, auparavant si diverses et inégales, du sénateur, du curiale et du possesseur, avec cette différence que l'affaiblissement puis la disparition du pouvoir impérial les exemptait de toutes les dépendances, parfois écrasantes, jadis attachées à ces trois ordres, surtout aux Curiaux. Qu'était-ce, en effet, dans bien des cas, qu'un évêque d'alors, par exemple un saint Paulin ou un Sidoine

Apollinaire? Quelque fastueux patricien, considérable par ses charges et par ses richesses, que l'écrasante mélancolie du temps avait peu à peu induit en componction et de là conduit à la vie religieuse, mais sans qu'il perdît aucune des prérogatives pratiques de son ancienne position sociale, notamment sa puissance d'homme riche. Saint Paulin, devenu ascète, n'en avait pas moins les moyens, au moins au début, d'édifier de somptueuses basiliques. Le monastère du religieux n'était autre que l'ancien palais du sénateur. Plus tard, esclave anonyme en Afrique par le malheur des guerres, la distinction du patricien transparaissait malgré tout si bien dans l'humilité du saint, que, troublé, dominé et enfin éclairé, le roi vandale le renvoyait en Italie, suivi de plusieurs milliers de captifs libérés sur sa demande. De même encore, gendre d'un empereur, ancien préfet de Rome, chef de l'aristocratie gallo-romaine, Sidoine Apollinaire, devenu évêque, apportait l'appui de sa grande influence. On pourrait citer d'autres exemples, celui de Félix, évêque de Nantes, celui de notre Grégoire de Tours, etc. Ajoutez que le nouvel évêque gardant sa culture de patricien et sa finesse de lettré, ces qualités ne le servaient pas peu auprès des rois barbares pour les convertir soit du paganisme, soit de l'arianisme (confession si compromise par son grossier épiscopat) au catholicisme, et pour, de la sorte, participer aux affaires.

Il nous a plu d'indiquer principalement ce côté du livre de M. Poizat, car c'est ici surtout qu'il est une image fidèle de cette époque. Les évêques furent le dernier chef-d'œuvre de cette société moribonde. On ne peut en dire autant des poètes qu'il y avait dans la plupart de ces évêques ou de ces hommes d'état. Bien qu'intimement lié à leur valeur sociale et morale, leur personnage littéraire traduit plutôt l'époque dans ce qu'elle a de caduc. Si Prudence, — de qui l'auteur, il nous semble, aurait mieux fait de donner la vie à la place d'Ausone, — est un vrai poète lyrique; si Boèce est bien la tête encyclopédique sur qui vécut longtemps le Moyen-Age, que de faiblesse dans les principaux autres, dans Sidoine Apollinaire et même dans Fortunat! Sidoine n'a qu'un coup de vraie verve, ce puissant tableau coloré de la Barbarie tracé en captivité à Bordeaux, immortel, certes, s'il valut que Chateaubriand en reprît les touches. Mais ses panégyriques, remplis d'un fatras mythologique démodé, mais ses épithalames, où la même vieille machine faussée se meut avec des grâces de précieuse paralytique, contiennent peu de traits dignes

d'un historien et d'un poète. Cette mythologie, dans les épithalames de Fortunat, dans l'épithalame pour les noces de Sighebert par exemple, a du moins pour nous cet intérêt historique, que l'auteur s'adressait non plus à des Romains, mais à des Barbares, lesquels éprouvaient un orgueil de conquérants, un plaisir aussi de grands enfants ébloui et envieux, à se voir décerner les splendeurs de l'Olympe. On sait aussi que Fortunat ne dut qu'au hasard de sa rencontre avec sainte Radegonde la meilleure part de son inspiration.

Au surplus, on peut demander à M. Poizat lui-même de nous éclairer sur cette question de la valeur littéraire des poètes chrétiens des IVe et Ve siècles : il traduit, dans une deuxième partie de son livre, d'importants fragments de Prudence, de saint Paulin, de Dracontius, de saint Prosper d'Aquitaine, de saint Avit, de Fortunat.

Nous voudrions finir sur une remarque touchant la valeur littéraire du livre même. Incontestable, brillante (combien de phrases colorées, vraiment évocatrices, n'avons-nous pas notées !), elle a cependant pour nous un défaut : les choses de ces temps sont trop modernisées. Il ne faut pas trop transporter de notre société à celle de ces âges, pour autant de points communs qu'elles aient, nos désignations et nos tours de phrase. Ainsi, « une vieille dame, » en parlant d'une reine mérovingienne, sonne faux ; « la grande naturalisation », pour dire le renom aristocratique et vraiment romain des « réceptions » d'Ausone, est trop parisien. Plus que parisien, vaudevillesque est ceci : « Qui vit venir à lui, par chance, Sidoine tombé en disgrâce? Petrus (un camarade d'enfance ayant, lui, réussi), le spirituel Petrus ! l'excellent Petrus ! » « Réveillez votre muse, lui dit celui ci, et me tournez un beau panégyrique » (ceci, pour le coup, est dix-septième siècle). Le mariage à Lyon d'un leude fameux est pour Sidoine « un événement mondain », etc., etc. Nous savons bien où M. Poizat a pris le goût de ces modernisations, sans doute piquantes. Tout de même, il aurait dû les laisser à Augustin et surtout Amédée Thierry, pour, de préférence, aimer, comme formes plus homogènes, la concision héroïque d'un Chateaubriand, l'expressivité rapide et pathétique d'un Michelet, ou, tout près de nous (mais ceci n'est plus seulement de la littérature), la grave et puissante analyse documentaire d'un Fustel de Coulanges.

Histoire de l'Inquisition au Moyen-Age, tome III, par Henri-Charles Lea. — Les deux précédents volumes,

dont la traduction parut il y a deux ans, exposaient l'un l'origine et l'organisation du Saint-Office, l'autre l'activité de l'Inquisition dans les divers pays de la Chrétienté. On trouve, dans cette troisième et dernière partie, des études sur les grands Franciscains du XIVe siècle (hérésie des Joachites et des Olivistes, et hérésie des Fraticelli); sur les Guillelmistes; sur l'Hérésie politique en tant qu'elle fut utilisée par l'Eglise (Manfred de Naples, Rienzi et Innocent VI, Savonarole), et en tant qu'elle fut utilisée par l'Etat (Templiers (1), le cordelier Jean Petit, Jeanne d'Arc); sur les rapports, à la fin devenus si singulièrement conciliants, du Saint-Office et de l'Eglise grecque; sur l'impunité de la simonie, le trafic des indulgences, etc. Trois considérables Chapitres, « Magie et Arts occultes », « les Sorcières », « la Raison et la Foi », condensent, toujours à propos de la discipline inquisitoriale, ce que le Moyen-Age eut de plus en propre, en fait de mentalité. Ainsi s'achève, sur un ensemble de recherches nouvelles dans « les domaines particuliers de l'activité inquisitoriale », le grand ouvrage de Henri-Charles Lea.

Il serait superflu de louer cette œuvre immense. Rien d'aussi complet, d'aussi définitif, sinon sous le rapport des opinions émises, du moins sous celui de la science et du récit, ne s'était encore vu. Pas un des récents travaux qui ne soit mis à profit. Citons, par exemple, cette *Practica* de Bernard Gui, un des principaux juristes de l'inquisition, qu'il est indispensable de consulter. Jusqu'en 1886, ce document, édité par le chanoine Douais, signalé dès 1879 par Léopold Delisle, avait été négligé; Schmidt, l'auteur d'un des meilleurs ouvrages sur les Albigeois, le croit perdu; Molinier n'en donne qu'une analyse. Cette négligence avait même servi d'argument à l'apologétique contemporaine : Comment juger une Institution touchant laquelle on avait si longtemps ignoré les principaux témoignages? Il lui échappe après l'usage magistral que fait pour la première fois de ce document M. Lea. Cette pièce ne jette pas un jour très heureux sur la triste his-

(1) On sait qu'il y eut une opinion, un moment en faveur chez certains historiens, d'après laquelle les Templiers auraient eu une « doctrine secrète » (le Catharisme). Dès lors, ils relevaient en effet du Saint-Office; dès lors, Clément V s'était borné à les livrer au bras séculier (Philippe le Bel) sans arrière-pensée, etc. L'état fait de cette assertion (le Catharisme) par des historiens comme Prütz ne laissait pas que de fortifier une telle thèse. Il n'est plus possible, après les recherches et les rapprochements de Lea, d'être dupe de cette erreur.

toire de l'Inquisition dans le Midi de la France, sur la croisade des Albigeois notamment, dont l'historien américain semble, d'ailleurs, par exception, approuver le principe au point de vue du dogme.

Il serait téméraire de déduire de cette particularité les opinions de M. Lea en matière de dogmatique. Au surplus, sa méthode paraît consister à se placer sur le terrain des faits, c'est-à-dire au point de vue de la juridiction canonique Voici, à cet égard, son jugement d'ensemble : « L'Inquisition introduisit un système de jurisprudence qui corrompit le droit criminel dans tous les pays soumis à son influence, et, pour des siècles entiers, fit de l'administration de la justice pénale une cruelle dérision. »

D'une façon plus générale et psychologique, on est assez disposé à croire, d'après maints exemples mentionnés dans ce livre, que l'Inquisition, outre les cas définis qui, soit pour le dogme, soit pour la doctrine, relevaient immédiatement de sa juridiction, s'arrangea pour châtier l'indépendance de conscience, la vertu autodidactique, les scrupules raffinés de la croyance solitaire, ce que les ecclésiastiques appellent encore aujourd'hui, avec dédain et colère, le déisme, et dont on rencontre une curieuse forme théologique chez les Franciscains spirituels. Issue, non d'une lutte de croyances, mais d'un désir de domination politique, elle fut probablement impitoyable aussi au « renoncement » sous toutes ses formes ; timidité, délicatesse, résignation, et eut enfin en aversion profonde tout ce qui trahissait un manque d'appétit à la vie...

Elle fut la Force, elle voulut la Force, la domination, dont le signe visible s'appelait, au Moyen-Age et dans le langage de la Papauté, l'Unité de la Foi. C'était dans ce sens que la Foi était le seul objet d'importance suprême. Ce point sauf, le Saint-Office était assez indifférent au reste, à la morale qu'il distingua toujours, avec hauteur, du dogme. « Si, pour gagner la faveur de Satan, constate M. Lea, un homme foulait aux pieds l'Eucharistie en croyant que l'hostie est le corps du Christ, il n'était pas passible des peines édictées contre l'hérésie ; mais s'il avait commis cet acte sans croire à la présence réelle, il était hérétique. S'il prêtait à usure en sachant qu'il agissait mal, il était relativement épargné, mais s'il avait cru agir correctement, il était condamné. Tant que l'homme restait fidèle à l'orthodoxie, crimes et péchés n'avaient, à vrai dire, d'autre importance que de constituer une source de revenus pour le vendeur d'absolu-

tions. » L'historien américain ajoute : « Lorsqu'on envisage la simple ferveur avec laquelle tant d'humbles hérétiques subirent les supplices les plus raffinés, pour s'efforcer de comprendre et d'exécuter la volonté de Dieu dans la conduite de leur vie, on reconnaît qu'il existait, jusque dans les rangs les plus obscurs de la société, des éléments pour le développement du christianisme et pour le progrès du genre humain. On comprend dès lors quels pas rapides aurait faits la condition de l'humanité s'il avait été permis que ce levain, au lieu de périr dans les flammes, pénétrât dans le corps de la chrétienté. » Hélas! il ne faut pas non plus, croyons-nous bien, se faire d'illusion sur l'espèce de vertu, aussi méritoire qu'elle fût, qui encourut l'antipathie du Saint-Office. Ce qu'il en détestait c'était la stérilité secrète qu'il y sentait. Tel fut le point de vue psychologique de la théocratie du Moyen-Age, et en vertu duquel, par l'intermédiaire du Saint-Office, elle prononça constamment sur le fait d'hérésie. Les pénalités que l'inquisition édicta avaient un but nettement séculier. Il ne s'agissait nullement de sauver de la sorte les âmes des coupables, mais bien de préserver, grâce à l'exemple, celles des fidèles, des bien pensants, par qui seuls, aux yeux de toutes les autorités possibles et depuis saint Dominique jusqu'à Gœthe, le monde marche, besogne, est une chose pratique. Aussi le bras séculier obéit-il toujours, une fois prononcée la sentence du tribunal spirituel. Il obéit même avec trop de docilité, si le fanatisme du martyre provoqua, dans des proportions effrayantes, un fanatisme de l'ordre auquel on ne doit rapporter que trop d'atrocités! Ces horreurs, comme choses expressément, juridiquement voulues, ne sont point niables. Une tendance assez récente, sensible chez plusieurs écrivains ecclésiastiques, serait de réduire, en dernière analyse, à la seule excommunication les peines appliquées par l'Inquisition. Il faut renvoyer ces auteurs à la *Practica* de B. Gui, où l'on relève, parmi les châtiments en usage, l'emprisonnement, le bannissement, l'imposition de croix à porter, la disqualification, la confiscation des biens. Aucune de ces peines, il est vrai, n'emportait la mort, mais on connaît trop de cas, où, comme d'elle-même, par le cours forcé des choses de l'époque, la juridiction criminelle vint seconder la juridiction ecclésiastique, non seulement pour l'application des pénalités qu'on vient d'énumérer, mais pour des sanctions plus radicales et des peines plus sanglantes.

Des connaissances étendues dans le double domaine du

droit criminel et du droit canonique au Moyen-Age ont permis à l'auteur de donner un complet développement au tableau de l'extermination légale. Ce livre sera l'objet de bien des jugements contradictoires et passionnés. Chez lui; cependant, en Amérique et même en Angleterre, où, selon l'usage fréquent de la librairie anglo-saxonne pour les ouvrages de première importance, une autre édition a paru simultanément (1888), l'auteur semble avoir, dans l'opinion, dans cette opinion qui, au moment de la guerre hispano-américaine et lors d'un essai de conciliation tenté par Rome, criait « No popery! » une place tout indiquée. Un tel livre, en son inspiration générale, n'est pas loin de cadrer avec les tendances du catholicisme américain, réserves et atténuations touchant le dogme, exercice libéral de l'autorité, importance toute *protestante* donnée à l'action intérieure du Saint-Esprit, etc. — Il est remarquable comme la culture universitaire, en Amérique, n'est en reste sur rien, et peut, à l'occasion, produire de si complets ouvrages: elle est cependant d'assez récente date, surtout pour l'histoire (1). En 1887, les hautes études, à Washington, disposaient à peine de 500 ouvrages d'histoire. L'Université de Baltimore seule était bien munie d'ouvrages sur l'histoire (autre qu'américaine), ecclésiastique et du Moyen-Age, sur la Renaissance italienne, la Réforme en Allemagne, sur la France et l'Angleterre. Mais on sait que les libéralités des milliardaires ont remédié depuis à cette pénurie. Ajoutez que les conférences d'Anthony Froude, en 1872, ayant contribué à mettre en faveur les méthodes d'outre-Rhin, les immenses fonds de livres dus aux mécènes trouvèrent des compilateurs déjà tout dressés à travailler à l'allemande. De là des ouvrages d'histoire tout pareils à ceux qui se publient à Berlin ou à Leipzig: même surabondance de documents, même accumulation de petits faits, mêmes longues suites d'exposés, même procédé d'inlassable énumération, même insuffisance des vues d'ensemble (psychologie). L'ouvrage de M. Henri-Charles Lea ne manque pas de présenter lui aussi ces caractéristiques: il n'en reste pas moins un monument de la science historique en Amérique et dans tous les pays.

De La Vallière à Montespan, par Jean Lemoine et André Lichtenberger. — Ce n'est pas que cet ouvrage, d'une lecture très amusante, nous apporte rien de bien nouveau

(1) Cf. *The Study of History in American colleges and Universities*, by Herbert B. Adam, 1887.

sur les personnages mêmes des deux principales maîtresses de Louis XIV. Avant et depuis, la première reste une timide assez effacée, fort touchante, dont la mortification a pu faire verser des larmes à tant de gens, depuis M. l'abbé Pauthe jusqu'à M. Catulle Mendès ; l'autre, une impérieuse éclatante et spirituelle : et ce contraste, fort simple, suffirait à expliquer pourquoi Louis XIV, en qui grandissait le goût du faste et le besoin de la puissance (dès 1665), quitta l'une pour l'autre. Mais ce livre, composé d'ailleurs d'après des documents inédits ou peu connus, répand un jour curieux et singulièrement réel sur la Cour de Versailles et la Société française du grand siècle. Cela tient, sans doute, à ce que les deux favorites y sont étudiées surtout dans leurs entours, et qu'on n'avait, par exemple, jamais parlé, avec tant de détails, des deux nobles seigneurs qui tinrent l'emploi, l'un de frère, l'autre de mari de maîtresse royale. « Les physionomies des deux rivales, disent les auteurs, se complètent par l'histoire des deux hommes qui respectivement leur tinrent de près. » C'est proprement ce que le livre apporte de nouveau. Le point de vue est intéressant. Ceci ajoute le ragoût d'une réalité un peu brutale, mais fort vivante. Une phrase qui traîne dans tous les dictionnaires biographiques, phrase traditionnelle, que Sainte-Beuve lui-même traduisit plus ou moins en son style, c'est que La Vallière se servit de son crédit uniquement pour le bien. Elle ne fit pas le mal, tant s'en faut, la noble et sincère créature, l'exquise innocente. Mais, en somme, tout ce qu'il y avait d'intrigants interlopes à la Cour et même à la ville se poussa par elle, qui n'y voyait pas malice, dans la faveur royale, à commencer par M. le marquis de La Vallière, son frère, lequel usa magistralement de la permission qu'on avait alors d'être maquereau. Nous recommandons comme d'une lecture bien amusante le chapitre intitulé : « Les protégés de M^lle^ de La Vallière. » Nobles seigneurs et nobles dames mendient toutes sortes de bénéfices, jusqu'à « la faculté de créer un bureau de placement à l'usage des garçons chirurgiens ». Les gens du commun sollicitent avec autant de belle rage. Un sieur Tallegrand, domestique de M^me^ la Duchesse, demande la permission d'établir à Paris « un bureau où toutes les perruques seront apportées pour y être contrôlées et y être apposée une marque au-dedans, moyennant cinq sols par perruque ! » Tous ces bas détails d'intrigue parvenaient fort bien jusqu'au Roi qui, on le sait, aimait avoir l'œil aux petites choses. Que ces importunités continuelles, suscitées par la

faible et trop indulgente favorite, aient pu compromettre et comme gaspiller en détail le crédit de La Vallière, nous ne le penserions pas trop, si, d'abord, la timide maîtresse elle-même avait continué de plaire. Mais sa grâce un peu souffreteuse ne pouvait pas supporter l'éclat sensuel d'une Montespan.

Bien que mariée à une espèce de gentillâtre gascon besoigneux et fantasque, qui, dès le début, n'apparaît point comme un modèle de loyauté conjugale, qui même un moment, sa femme déjà tombée, fut, de la part de Louvois (le Mercure d'*Amphitryon*), l'objet non rétif de ces bonnes grâces suspectes qu'avait précédemment connues le commode marquis de La Vallière, il n'apparaît point que Mme de Montespan, si elle mérite beaucoup d'indulgence, en mérite pour sa faute même. Dans les conditions où elle se trouvait, on lui passerait bien des amants, excepté le Roi. Son rôle dans l'affaire des poisons fut peu louable, ceci ressort clairement d'un ouvrage, *Trois énigmes historiques*, où cette affaire difficile a trouvé en l'auteur, M. Jules Loiseleur, un rapporteur érudit et fidèle. Il eût été intéressant aussi de nous montrer Mme de Montespan durant la période de sa plus grande faveur, lorsque le Roi légitimait les enfants qu'il avait d'elle et lui faisait don du magnifique domaine de Clagny, aux portes de Versailles. Ce fut l'heure d'or de la favorite, du Roi-Soleil et du grand siècle lui-même. Les auteurs semblent nous promettre ces développements pour un prochain ouvrage, et aussi leur jugement définitif sur une femme dont l'influence, pour avoir été moins directe que celle d'une Maintenon, n'a pas laissé que d'être sensible.

EDMOND BARTHÉLEMY.

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES

Fustel de Coulanges : *La Gaule Romaine* et les *Institutions politiques de l'ancienne France*, Hachette, 6 vol. à 7 fr. 50. — Maurice Paléologue : *Rome*, Plon, 3 fr. 50 — G. de Mandat-Grancey : *Aux pays d'Homère*, Plon, 4 fr. — Baron d'Anthouard : *Les Boxeurs*, Plon, 4 fr. — Hector France : *Au pays de Cocagne*, Fasquelle, 3 fr. 50. — M. B. Tacheix : *L'Alpe Fleurie*, Genève, Revue Helvétique, 3 fr. 50.

La librairie Hachette a mis en vente une édition remaniée du grand ouvrage de Fustel de Coulanges sur l'*Histoire des Institutions politiques de l'Ancienne France*, dont les premiers volumes, consacrés à **La Gaule Romaine**, ont été

surtout modifiés afin de donner sous sa forme définitive la pensée de l'historien. Nous n'avons pas à rendre compte ici d'une œuvre en somme déjà ancienne et qui a fait époque parmi les travaux si nombreux qui ont été publiés sur l'organisation première du pays : une clairvoyance attentive, l'étude suivie des textes et des monuments épigraphiques permirent à l'auteur de rectifier et de reprendre sur des données plus certaines l'histoire que chaque écrivain déformait et transformait selon ses idées personnelles et le courant général de l'opinion ; à la place d'une œuvre de parti et au lieu d'appliquer à l'étude des peuples anciens les notions présentes de race, de patrie, de gouvernement, Fustel de Coulanges ramena l'Histoire à des constatations de faits ; elle n'y gagna peut-être pas en poésie et en gestes, mais cessa d'être une thèse, se rapprocha de la réalité par l'examen unique et précis des caractères du temps, des œuvres et des témoignages qui nous en sont restés. C'est l'impression que l'on retrouve à parcourir ces volumes compacts, où ont été ajoutées toutes les notes, modifications et références laissées par l'historien, — toute l'abondance d'une érudition qu'il avait écartée soigneusement de sa version première et qu'il ne se décida à donner que pour se conformer à la manière d'aujourd'hui. Il avoue lui-même qu'il a souvent heurté avec peu de ménagements les doctrines en vogue ; c'est qu'il avait à lutter contre les écrivains populaires d'une génération précédente et, dit-il, contre des assertions qui ont commencé par être des hypothèses, et qui, à force d'être redites, furent acceptées comme des articles de foi. Il résolut ainsi de s'en tenir aux seuls auteurs originaux et aux renseignements déjà assez nombreux qui nous sont apportés par les monuments ; chaque fois qu'il eut à mentionner un fait probable, mais dont la preuve ne pouvait être donnée, il eut soin de l'indiquer, scrupuleusement. — L'histoire traitée selon cette méthode prend, on doit le penser, un aspect très différent de celui qu'elle avait jusqu'alors. Nombre de notions acquises, de choses que l'on croyait certaines disparaissent, car elles n'ont existé que dans l'imagination de leurs inventeurs. — Il en est ainsi des principales traditions qui concernent la conquête romaine et l'établissement du régime impérial.

Un des chapitres qui furent le plus reprochés à Fustel de Coulanges concerne précisement la conquête de la Gaule, divisée, morcelée, ennemie d'elle-même, aidant le conquérant et le considérant presque comme un libérateur. « Les Gaulois,

dit-il à ce propos, ne voyaient pas dans César et dans les Romains les ennemis de leur race. Le sentiment de la diversité de race était alors un sentiment vague, qui ne mettait dans le cœur des hommes ni amour ni haine. Dans l'armée de César, il y avait moins de Romains que de Gaulois. Les six légions qu'il avait levées en vertu de son pouvoir proconsulaire, il n'avait pu les lever que dans sa province, c'est-à-dire dans la Gaule cisalpine et dans la Gaule narbonnaise. Toutes les cohortes auxiliaires, qui doublaient ses légions, lui vinrent des mêmes pays. Son lieutenant Hirtius reconnaît expressément qu'il a soutenu la guerre grâce aux troupes auxiliaires que lui fournissait sa province. Même la Gaule proprement dite donnait des soldats au conquérant et surtout des cavaliers. Dans son armée étaient des troupes de Trévires, d'Atrébates, de Sénones, d'Eduens. C'est avec la cavalerie gauloise qu'il fit la guerre aux Germains; dans son expédition de Bretagne, il emmena 4000 cavaliers gaulois. Les peuples des Pictons et des Santons lui fournissent des vaisseaux et, un moment, les Eduens, lui donnèrent toute leur cavalerie et 10.000 fantassins. — Les Gaulois n'étaient pas non plus une nation; ils n'avaient pas plus l'unité politique que l'unité de race. Ils ne possédaient pas un système d'institutions et de mœurs publiques qui fût de nature à former d'eux un seul corps. Ils étaient environ soixante peuples que n'unissait ni un lien fédéral, ni une autorité supérieure, ni même l'idée nettement conçue d'une patrie commune. La seule espèce de patriotisme qu'ils pussent connaître était l'amour du petit Etat dont chacun d'eux faisait partie. Or ce patriotisme local, qui était en même temps la haine du voisin, n'était nullement hostile à une alliance avec l'étranger. Dans l'intérieur même de chaque état les esprits étaient divisés. D'un côté, était un parti composé des classes élevées, qui avait une prédilection pour les institutions républicaines. De l'autre, un parti populaire faisant ordinairement cause commune avec de puissants chefs de clientèle et joignant ses efforts aux leurs pour établir une sorte de monarchie. On était pour Rome ou contre Rome, selon la forme de gouvernement qu'on préférait. Les principaux des cités, les hommes honorables, étaient naturellement attirés par l'alliance romaine. — Et après avoir raconté le dernier effort tenté pour l'indépendance et le siège d'Alésia, l'auteur ajoute : « Plusieurs m'ont reproché de n'avoir pas parlé de Vercingétorix avec tout l'enthousiasme requis. Je réponds que c'est ici une question de méthode. Ceux qui pensent que

l'histoire est un art qui consiste à paraphraser quelques faits convenus pour en faire profiter leurs opinions ou politiques, ou religieuses, ou patriotiques, sont libres de prétendre que les Gaulois « ont dû » lutter longtemps et s'insurger incessamment contre la domination étrangère ; ils n'en peuvent pas donner la preuve, mais leur patriotisme exige qu'il en ait été ainsi et leur sens historique est la dupe de leur patriotisme. Ceux qui pensent que l'histoire est une pure science, cherchent simplement à voir la vérité telle qu'elle fut ». — Chose à peu près certaine, du reste, la Gaule conquise regretta peu son indépendance. Rome ne changea guère l'organisation du pays par cités et peuples et les Gaulois sentirent d'instinct qu'ils devaient préférer à leur barbarie la civilisation qu'elle apportait. Les colons romains furent en nombre infime dans la Gaule ; mais d'elle-même elle se fit romaine ; les villes se bâtirent sur le modèle des villes romaines et envièrent de porter des noms romains ; les Gaulois firent tout pour obtenir le droit de cité et eux aussi prirent les noms de leurs patrons. On a dit que la Gaule avait essayé à plusieurs reprises de se séparer de Rome. Il n'y a pas un seul fait avéré ni un seul texte authentique qui montre que les populations gauloises en aient eu la pensée. Quelques usurpations de chefs militaires, la révolte de quelques soldats comme Civilis, des récriminations au sujet des impôts, les attaques du clergé chrétien contre une autorité encore païenne ne prouvent nullement que la Gaule ait eu la haine de Rome. De révolte générale il n'y en eut jamais ; les soulèvements partiels furent réprimés par les Gaulois eux-mêmes ; et les monuments, les inscriptions prouvent que la Gaule se considérait comme faisant partie de l'Empire. Elle s'était attachée à Rome et en avait fait sa patrie, Le lien ne fut pas brisé par elle et de sa propre volonté, mais par les Germains ; encore la population gauloise garda tout ce qu'elle put de sa civilisation romaine et s'obstina à rester aussi romaine qu'il était possible de l'être. Le druidisme était tombé en désuétude sans avoir jamais été persécuté, et à mesure qu'il était devenu citoyen romain, le Gaulois avait pris les dieux des conquérants ; la langue même disparut et à partir du IIIe siècle on n'en trouve plus trace ; quinze générations de Gaulois furent régies par le droit romain, et parmi tant de documents de toute nature qui nous révèlent leur pensée, il n'y a pas un signe qui marque qu'elles se soient plaintes d'une législation qui avait remplacé les vieilles coutumes et les prescriptions religieuses des druides. Acceptée

de tous enfin, la domination nouvelle se soutint sans forces militaires et n'employa aucun des moyens auxquels peuvent avoir recours les gouvernements actuels pour modifier les idées d'un pays conquis. Vint l'Empire qui fut partout accueilli comme un progrès. On a mal compris Tacite en en faisant un ennemi du régime impérial. En fait, il n'a donné que l'histoire des hommes et du Temps, et il était un des plus hauts fonctionnaires de ce régime qu'il servait et qu'il n'a nulle part attaqué. Les provinces vouèrent à l'Empire une obéissance et un dévouement absolus, une véritable dévotion, et ce sentiment, comme il arrive lorsqu'une idée simple domine les foules, prit la forme d'une religion. L'Etat, la cité, dans les conceptions anciennes, avaient toujours été une chose sainte; l'Etat avait eu ses dieux, avait été lui-même une sorte de dieu ; le prince auquel on transportait ce caractère sacré, qui pouvait tout parce que le peuple, l'Etat, la République lui avait délégué tout son pouvoir, — dont les crimes mêmes furent légaux — fut Auguste durant sa vie, divinisé après sa mort. Mais le culte qui lui fut ainsi rendu, œuvre des particuliers et des villes, resta tout spontané, ne prit jamais un caractère officiel. Des historiens ont supposé qu'il n'y avait eu là qu'un fruit tardif du despotisme, que la divinisation des empereurs n'avait réellement surgi que vers le temps de Dioclétien. C'est au contraire vers ce temps qu'il cessa d'être. Il n'en resta qu'un vain cérémonial et une étiquette. Il avait duré trois siècles durant lesquels la Gaule devenue romaine ne s'abstint jamais d'y participer, d'élever des statues et des temples aux princes défunts, de célébrer des fêtes sacrées en leur honneur et de donner des prêtres à leur culte.

Malgré la pénurie des documents, ce volume contient encore de très curieuses indications sur la vie et l'organisation de la cité gauloise, dont les charges aux derniers temps de l'Empire devinrent tellement ruineuses qu'on dut faire des lois pour y attacher la magistrature. Une des causes les plus puissantes de l'affaiblissement de l'Etat romain au point de vue militaire y est aussi très nettement indiquée : la suppression du service personnel, l'admission des remplaçants, puis l'impôt perçu à la place de l'homme qu'on ne fournissait pas, introduisirent peu à peu les barbares dans les armées, ils furent eux-mêmes l'armée au moment de l'invasion, ils n'eurent qu'à s'installer sur les ruines de la puissance impériale. — Le deuxième volume de l'ouvrage est consacré à donner le tableau de ces derniers temps de l'Empire et de l'*Invasion germani-*

que, que Fustel de Coulanges n'a point non plus retracée selon les idées courantes. Trois volumes enfin ont trait à l'époque mérovingienne : *La Monarchie franque ; L'Alleu et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne ; Les Origines du système féodal ; Le Bénéfice et le patronat pendant l'époque mérovingienne.* La plupart de ces travaux n'étaient pas définitifs et l'auteur les aurait fortement remaniés s'il en avait eu le temps. Le dernier : *Les Transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne*, a été complété par M. Jullian, d'après les notes, les manuscrits et différentes publications de Fustel de Coulanges. — La part de M. Camille Jullian est d'ailleurs très grande dans cette édition définitive, et il faut dire que c'est avec un véritable respect qu'il a porté la main sur une œuvre, qui, restée inachevée par la mort trop tôt survenue de l'historien, demeure cependant par la méthode, la clarté d'exposition et de déduction une des plus puissantes et des plus hardies de l'époque actuelle.

§

De M. Maurice Paléologue, on trouvera à la librairie Plon des notes d'histoire et d'art sur **Rome**, ses ruines antiques, ses collections et ses églises innombrables, qui se lisent facilement et avec un air d'extrême simplicité sont pleines de faits et d'indications précieuses. M. Paléologue est au courant des derniers travaux et des dernières fouilles ; non seulement il connaît Rome, mais on peut croire qu'il y séjourna assidûment ; ses notes, tout en conservant la fraîcheur des impressions premières, ont été assez longuement méditées ainsi pour donner dans leur forme courte tout l'essentiel des œuvres, des monuments, des sites. Il n'a d'ailleurs nullement voulu être complet ni remplacer un guide ; son livre est quand même un livre d'impressions mêlées aux souvenirs, aux légendes, aux traditions historiques qui se lèvent à chaque pas de ses promenades dans la Ville Eternelle, et le seul reproche, peut-être, que j'aurais à lui faire serait de s'être attardé un peu trop à des descriptions de peintures, — par exemple à propos de Michel-Ange et de Raphaël. Des dissertations de ce genre ennuient toujours les très nombreux lecteurs qui ne connaissent pas les œuvres dont on parle, et pour les autres, les privilégiés qui ont vu et su voir, elles sont à peu près inutiles.

Le voyage **aux Pays d'Homère** de M. de Mandat-Grancey — dont l'esprit primesautier, et j'oserais même dire légère-

ment bouffon, si j'étais certain que l'auteur le prenne en belle part, nous amusa considérablement — fut entrepris pendant la dernière Exposition, pour échapper aux cohues cosmopolites et à la contemplation horrifiante de la Porte Monumentale — qu'un de nos hommes politiques appelait, paraît il, la *Victoire de Chameauthrace*. Il y a là des appréciations peu favorables mais véridiques sur la Grèce moderne, qui intéressa surtout le voyageur, et des promenades dans des ruines réduites à l'état vague de fondations, des ascensions à la ficelle le long des rochers supportant les monastères grecs et des chevauchées sur tous les monticules pelés de l'Hellade qui prennent un caractère épique. M. de Mandat-Grancey ne s'inquiète, aussi bien, ni d'écrire ni de choquer en écrivant les opinions savantes de ses contemporains; il dit ce qu'il a rencontré et avec sa façon spéciale de considérer les choses, mais au moins il nous donne la contre-partie des louanges officielles prodiguées aux fouilles de Delphes, pauvres en résultats et en œuvres, tout en nous coûtant un million et demi, qui ne nous rapportent que quelques moulages et des tablettes à inscriptions « que les petits jeunes gens de l'école d'Athènes viennent déchiffrer quand ils n'ont rien de mieux à faire » et où l'on a mis de garde, à côté du sous-éphore grec, un maître d'école vêtu à la palikare et coiffé d'un chapeau de paille de la Belle-Jardinière, qui est chargé d'empêcher les touristes de *prendre des photographies*. Je signale encore des détails curieux sur les fouilles du Knossos, où le palais du roi Minos retrouvé par sir Evans a fait connaître plusieurs habitudes immorales de ce législateur légendaire, et nombre d'histoires étonnantes sur la Crète avant et depuis l'occupation européenne. Mais, au fait, il faudrait tout signaler et le livre est à connaître d'un bout à l'autre. « Quand on lit l'histoire des héros grecs en la commentant au moyen de tous les documents que fournissent toutes ces ruines si intéressantes qu'on a découvertes dans ces derniers temps, dit, à la fin d'un chapitre, M. de Mandat-Grancey, on finit par les voir sous un tel jour qu'on se demande si les seuls hommes qui les aient bien compris ne sont pas MM. Ludovic Halévy et Offenbach. » Je crois surtout que M. de Mandat-Grancey les a compris de cette façon-là.

Les Boxeurs, par M. le Baron d'Anthouard — avec une couverture illustrée, soit dit, entre parenthèse, comme le bon goût des éditeurs nous en offre rarement, est un récit succinct et documenté des événements de Chine durant le siège des

légations. M. d'Anthouard, qui suivit les troupes alliées à Tien-Tsin et durant la marche sur la capitale, a noté jour par jour les alternatives de craintes, d'espoirs, de revers et enfin de succès qui accompagnaient la lutte contre l'immense empire jaune, et son récit, malgré sa sécheresse de procès-verbal, est parfois aussi prenant et poignant que le plus corsé des feuilletons. Son but a été surtout de faire apprécier le rôle actif joué en Chine par les troupes françaises ; mais, à vrai dire, il n'y a rien dans ce qu'il rapporte qui ne soit aujourd'hui connu et sur quoi il soit bien urgent d'insister. — Un des chapitre des plus curieux est la traduction d'une sorte de *Journal d'un bourgeois de Pékin* durant le siège ; document tout à fait édifiant et qui laisse comprendre quel abîme séparera toujours du nôtre l'intellect d'un Chinois.

Le Pays de Cocagne, de M. Hector France, c'est Monaco, c'est le monde des joueurs ; types de pontes, de croupiers, de professeurs aux boniments sensationnels, histoires de jeu et scènes de casino. — J'avouerai, avec un peu de honte, que je n'ai jamais ressenti la passion du jeu, si bien que le sort des gens qui se ruinent à la roulette me laisse plutôt froid. — M. Hector France, heureusement, a joint à ce livre de jolies descriptions de la Côte d'Azur, quelques pages sur des coins de montagnes pittoresques avec de vieux bourgs fortifiés du temps des guerres sarrasinoises, sur les Grimaldi et enfin sur le *Mystère de la Passion* à Roquebrune, où au lieu d'un seul Christ on en montre trois.

Pour finir, voici encore **L'Alpe fleurie** de M. B. Tacheix; édition suisse; ascensions et promenades, aspirations et méditations poétiques, contemplations philosophiques, élancements vers la nature, les plantes, le ciel, la montagne, les mondes, etc. Le journal d'un séjour parmi les touristes des Alpes décèle des qualités d'humouriste que M. B. Tacheix aurait peut-être avantage à cultiver; mais quand même j'attendrai pour parler de lui qu'il ait publié autre chose.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

L'Occident : Les dernières lettres de Jules Laforgue. — *La Revue de Paris :* fragments inédits de Victor Hugo : « le livre de l'Anniversaire ». — *La Nouvelle Revue d'Egypte :* Les « faux chefs-d'œuvre de la musique » par M. Camille Saint-Saëns. — *Pro Armenia.*

Les dernières lettres de Jules Laforgue, publiées par la revue **L'Occident** (nos de janvier, février et mars) consti-

tuent de précieux documents sur la sensibilité du grand poète des *Complaintes*. De Berlin, le 8 septembre 1886, il annonce à sa sœur qu'il vient de se fiancer, — et c'est une des confessions les plus délicates et tendres qui se puissent lire :

« T'ai-je parlé cet hiver dans mes lettres d'une Anglaise avec qui j'avais pris quelques leçons de prononciation ? Eh bien, en bloc, c'est avant-hier au soir que je me suis déclaré et qu'elle a dit: oui, et que nous sommes fiancés. Depuis avant-hier la vie ne m'appartient pas seul, et je sens toute la grandeur de cette idée. Mais aussi depuis avant-hier je suis, et près d'elle et quand je suis seul, dans un état d'énervement heureux que je n'aurais jamais imaginé. (Je ne l'ai pas encore embrassée. Hier j'étais assis près d'elle en voiture dans la soirée, et en la regardant l'idée m'est venue que je pourrais caresser ses cheveux, — et j'ai eu le vertige, et je n'en suis pas encore là — loin de là).

« ... C'est dans la seconde semaine de janvier que je suis venu chez elle prendre des leçons. Je suis le seul homme à qui elle en ait donné (je lui étais recommandé par une amie) et le seul par conséquent qui venait chez elle. Dès la première fois, — sans connaître son caractère — j'ai senti que ou bien je lui demanderais de passer sa vie avec moi, ou bien je n'avais qu'à m'en aller et sûr d'être pour longtemps tourmenté et incapable de travailler, tu me comprends — nos leçons se bornaient à des lectures anglaises, et bonjour et au revoir. Elle étudiait la peinture et peu à peu je lui ai apporté des gravures, et puis des livres, et puis mes billets d'opéra. Tout cela très simplement, sans même la poignée de main si naturelle pourtant chez les Anglais. Nos premières conversations — en dehors de la leçon — furent de peinture, à propos d'une Exposition d'ici sur laquelle je lui apportai un article de moi dans la *Gazette*. Et chaque soir je rentrais chez moi, et restais chez moi, malheureux comme tout et plus malheureux chaque fois. Je sais que beaucoup de femmes ne dédaignent pas les déclarations soudaines. Mais pour rien au monde je n'aurais dit un mot, et ne l'aurais pas regardée en face, avant de me faire connaître patiemment des mois et des mois comme un garçon bon, délicat et loyal. Un jour, au mois d'avril, je ne sais comment, en causant peinture, je lui ai proposé de visiter ensemble le musée. Elle a rougi, baissé la tête et ne m'a pas répondu. Rentré à la maison, comme un fou, je lui écrivis une lettre d'excuses, lui jurant que j'avais cru faire une chose très simple, et, à la leçon suivante, très simplement, elle me

proposa elle-même cette visite. Ce fut naturellement une occasion de causer, et je la raccompagnai chez elle. Après, tu t'en doutes, après ce musée ce fut un autre musée. Puis souvent je lui donnais mon billet d'opéra, je réservais ma place à côté, et nous causions, je la raccompagnais et je me faisais connaître. Cela alla ainsi sans un mot de plus jusqu'au 15 mai, je partis pour Bade, puis Paris, Coblentz, Schlangenbad, Bablelsberg. Je suis à Berlin depuis le 1er septembre et nous sommes le 8. Nos courses aux musées et à l'Opéra et la raccompagner chez elle ensuite recommencèrent. Je devais partir incessamment. Nous nous étions promis de nous écrire en bons amis. Et chaque fois, sous divers prétextes, je retardais mon départ.

« Et avant-hier, en la raccompagnant, je lui ai tout dit. Je ne lui ai pas dit « je vous aime ». Je lui ai balbutié un tas de choses que je ne me rappelle plus. (C'était le long du Bois, figure-toi, par exemple, comme à Passy ou à Neuilly.) Je lui ai demandé si elle me connaissait. Elle m'a dit que oui. Je lui ai demandé avec des tas de circonlocutions si elle voudrait passer sa vie avec moi (je me rappelle ma voix étranglée et mes larmes dans les yeux) et je ne lui ai pas donné le temps de me répondre, je me suis lancé dans des protestations. Elle a dit oui avec un regard extraordinaire. Je ne lui ai pas laissé dire qu'elle m'aimait, mais qu'elle eût confiance, etc., etc... Je ne me rappelle plus. Je la raccompagnai et nous nous donnâmes une solide poignée de main sans trop nous regarder en face.

« Je t'ai annoncé que je quittais l'impératrice : de toutes façons il le fallait. Ou bien Mis Leah Lee (prononce *Lia Li* — toujours les initiales de maman, de notre nom et de celui de ton mari, comme tu vois) ou bien elle me dirait non et je ne pourrais plus rester ici — ou bien elle me disait oui et alors il fallait de même rentrer à Paris et conquérir vite ma place pour nous marier au plus tôt.

« Or, je ne puis la laisser à Berlin. Elle tousse un peu et ne doit pas passer un autre hiver ici. Et puis je serais trop jaloux, et puis c'est impossible.

«... C'est un petit personnage impossible à d'écrire. Elle est grande comme toi et comme moi, mais très maigre et très anglaise surtout, avec des cheveux châtains à reflets roux, d'un roux dont tu ne peux te douter et que je n'avais jamais soupçonné avant de la voir, un teint mat, un cou délicat, et des yeux : ah! ses yeux, tu les verras; j'ai été longtemps

sans pouvoir les fixer un peu ; mais tu verras ; figure-toi seulement une figure de bébé avec un sourire malicieux et de grands yeux (couleur goudron) toujours étonnés, et une petite voix et un drôle de petit accent en parlant français ; avec des manières si distinguées et si délicates, mélange de timidité naturelle et de jolie franchise (songe qu'elle vit seule et libre depuis deux ans et qu'elle a voyagé seule — chose naturelle aux Anglaises et qui ne tire pas plus à conséquence). Elle sait sa langue et l'allemand et le français — elle est instruite comme toutes les jeunes filles avec en plus ce qu'on peut acquérir en voyageant ainsi et en apprenant deux langues étrangères, et ce qu'elle a retenu de nos interminables conversations depuis avril...

« J'irai la chercher ce soir à 5 heures et demie au sortir d'une de ses leçons. Et demain elle m'accompagnera à la gare. Et le 1er octobre je la retrouverai à Cologne. Oh ! si nous pouvions nous marier en janvier et aller vous surprendre !

« J'oublie, par acquit de conscience, de te dire qu'elle n'a aucune espèce de dot, et que tout ce qu'elle aura désormais elle le tiendra de moi.

« Elle est protestante, mais ne pratique nullement. Il lui est indifférent d'aller à l'église ou de n'y pas aller. — Tu sais comment se font beaucoup de mariages anglais ; on se prend par la main, on va avec quatre témoins chez le pasteur d'en face, on signe, et cela dispense même du mariage civil. — Nous nous marions simplement, elle en simple toilette. Nous donnerons rendez-vous à quatre témoins un beau matin à la mairie. On signera. Nous remercierons les témoins. Ce sera un samedi, je la raccompagnerai chez elle. Le lendemain, dimanche, nous irons nous perdre dans un coin pendant une grande messe avec orgue à la Madeleine ou à Notre-Dame, nous nous figurerons que tout cet orgue sera pour nous ! Cette émotion nécessaire adoucira ce qu'a de sec la simple formalité d'union devant le code et nous nous sentirons bel et bien mariés pour la vie. Et alors nous partirons et elle sera ma petite Leah à moi pour la vie.

« Je ne sais au juste l'âge qu'elle a, le même que toi je pense.

« Comme il me tarde que tu la voies !

« Je ne l'appelle pas par son prénom encore, je l'appelle toujours « petit personnage ». — Elle ne s'ennuiera jamais avec moi, je le promets bien... »

La critique pourra citer ces textes. C'est une belle action littéraire, que de les avoir publiés. L'expression de Laforgue intime est exactement celle qui constitue l'une de ses originalités d'écrivain. Même dans la joie, il pense, médite ses actes et ironise, de cette manière qui dépend de la plus extrême délicatesse d'âme. (Quand on songe que des journalistes huppés prétendirent démontrer des affinités, entre son œuvre et les farces de rapins !...) Son délicieux génie anime ses lettres comme ses poèmes ; mais de connaître celles-ci, maintenant, il semble qu'ayant vu vivre un peu Jules Laforgue, une intelligence plus complète de son cœur fasse aimer davantage l'œuvre qu'il a laissée sans l'achever, augmente la reconnaissance qu'on lui doit, et ajoute aux regrets... Il fut, selon ses propres mots, un « garçon bon, délicat et loyal » — dans ses écrits et ses comportements.

§

M. Léon Séché, d'après des documents inédits (**La Revue de Paris**, 15 février) trace un portrait de Juliette Drouet, l'amie de Victor Hugo, de 1833 à 1883. — Avant d'entrer au théâtre où la rencontra Hugo, elle avait été modèle. Elle posa pour la statue de Strasbourg de la place de la Concorde...

Mme Drouet avait eu l'idée jolie que le poète « tous les ans, à la date du jour où elle s'était donnée à lui, écrivît une page » sur un album. C'est aujourd'hui *le Livre de l'anniversaire*. En voici quelques fragments :

« 26 février 1835.

« Février a toujours été un mois marqué d'un signe particulier pour moi. Le 26 février 1802, je suis né à la vie ; le 17 février 1833, je suis né au bonheur dans tes bras. La première date, ce n'est que la vie, la seconde, c'est l'amour. Aimer, c'est plus que vivre.

« V. H. »

« Nuit du 16 au 17 février 1836, une heure et demie du matin.

« Il y a aujourd'hui trois ans, à pareille heure, j'étais pour la première fois dans tes bras ; je n'ai jamais eu d'heure plus rayonnante que cette heure mystérieuse. Cette nuit-là, nos âmes se sont soudées ; cette nuit-là, il y a eu en moi un être nouveau, toi ! Depuis cette nuit de février 1833, bien des heures sombres et bien des heures charmantes ont traversé notre vie. J'ai vu bien des ombres et bien des rayons passer sur ton beau front. Tout à l'heure encore, tu pleurais, et voilà main-

tenant que tu souris, ma bien-aimée. Va, ne te plains pas de ces brumes qui s'en vont vite : il n'y a de nuages que dans le ciel et dans l'amour.

« V. »

Hugo écrit, en 1837 : « Tu es belle comme si tu n'étais pas bonne », et : « il y a pour moi, dans ton nom, des rayons comme dans tes yeux. » En 1841, il laissera le madrigal pour un tour lyrique et c'est une admirable page d'amour, que celle ci :

« T'en souviens-tu, ma bien-aimée? Notre première nuit, c'était une nuit de carnaval, la nuit du mardi gras de 1833. On donnait je ne sais dans quel théâtre je ne sais quel bal où nous devions aller tous les deux. (J'interromps ce que j'écris pour prendre un baiser sur ta belle bouche, et puis je continue) Rien, pas même la mort, j'en suis sûr, n'effacera en moi ce souvenir. Toutes les heures de cette nuit là traversent ma pensée en ce moment l'une après l'autre, comme des étoiles qui passent devant l'œil de mon âme. Oui, tu devais aller au bal et tu n'y allas pas, et tu m'attendis.

« Pauvre ange, que tu as de beauté et d'amour! Ta petite chambre était pleine d'un adorable silence. Au dehors, nous entendions Paris rire et chanter, et les masques passer avec de grands cris. Au milieu de la grande fête générale, nous avions mis à part et caché dans l'ombre notre douce fête à nous. Paris avait la fausse ivresse, nous avions la vraie.

« N'oublie jamais, mon ange, cette heure mystérieuse qui a changé ta vie. Cette nuit du 17 février 1833 a été un symbole et comme une figure de la grande et solennelle chose qui s'accomplissait en toi. Cette nuit-là, tu as laissé au dehors, loin de toi, le tumulte, le bruit, les faux éblouissements, la foule, pour entrer dans le mystère, dans la solitude et dans l'amour.

« Cette nuit-là, j'ai passé huit heures près de toi. Chacune de ces heures a déjà engendré une année.

« Pendant ces huit ans, mon cœur a été plein de toi, et rien ne le changera, vois-tu, quand même chacune de ces années engendrerait un siècle. »

Le 16 février 1883, Victor Hugo ajoutait au « livre de l'anniversaire » ces lignes d'une indiscutable grandeur :

« Oui, ce livre contient ma vie et la tienne. En écrivant sur ce livre, il me semble que j'ajoute des heures sacrées à nos douces heures et de l'éternité à notre existence. Dieu nous re-

garde d'un œil béni, je le sens; vois comme il fait beau, on dirait que le soleil veut être des nôtres et que notre humble fête d'ici-bas est une grande fête là-haut. Je le crois; si je me trompe, ce n'est pas dans le fond, car le fond est le vrai. Je t'*aime* est le grand mot. Dieu le dit à la création, la création le lui redit. Je t'aime, mon ange adoré. Commençons la cinquantième année sainte par ce mot divin : Je t'aime! »

Mme Drouet mourait le 11 mai suivant.

§

La **Nouvelle Revue d'Egypte** (février) qui paraît à Alexandrie, contient des poésies de M. Camille Saint-Saëns, l'auteur d'un acte joué en 1892 sur le grand théâtre d'Alger : *la Crampe de l'Ecrivain*,— « quatre de ses plus belles poésies », avertit une N. D. L. R., ce qui est d'une fort malséante cruauté envers un grand musicien. Il y a aussi un articulet de M. Saint-Saëns sur *les Faux chefs-d'œuvre de la musique*, et cet articulet est, en vérité, divertissant.

Qu'est-ce que ces « faux chefs-d'œuvre »?

« Je veux parler de choses — écrit M. C. Saint-Saëns, — parler de choses ridicules, ou simplement médiocres, que le gros public a gobées comme muscades, donnant tête baissée dans les panneaux tendus par de trop malins éditeurs.

« On a connu, d'abord, les « Valses de Beethoven ». Valses authentiques, écrites par l'auteur dans son adolescence; petits morceaux insignifiants et sans charme, ne ressemblant en rien à l'idée moderne de la valse, dont ils n'ont que le rythme à trois temps. Cela parut au moment où les Concerts du Conservatoire ayant fait connaître les Symphonies, il devenait de bon ton de paraître admirer Beethoven. L'éditeur des Valses donnait à ces admirateurs de bonne volonté, mais de faible estomac, une nourriture à leur portée. Par une suprême habileté, il avait mis en tête du recueil le délicieux « *Désir* » de Schubert, attribué naturellement à Beethoven. On jouait toutes ces valses très lentement, avec une expression maniérée à l'excès, contrastant de la façon la plus ridicule avec la platitude de la musique.

« Dans le même temps florissait la *Dernière pensée de Weber*. Une troupe allemande avait représenté à Paris, avec un grand succès, *le Freischutz;* Liszt avait joué dans les salons *l'Invitation à la Valse*. Weber était à la mode. Alors un éditeur prit une valse de Reissiger, compositeur inconnu en France, et en fit la « *dernière pensée* » du compositeur mort

à la fleur de l'âge, comme chacun sait. En jouant ce morceau avec lenteur et force nuances, en ayant grand soin de faire fonctionner les deux mains l'une après l'autre suivant les purs principes de la mauvaise exécution, en tenant la tête de côté et levant les yeux au ciel, les femmes romanesques et mélomanes faisaient de ce morceau, pour les oreilles du genre Midas, quelque chose de fort attendrissant. J'étais enfant alors, j'ignorais tout, de la musique ainsi que du reste, mais mon instinct m'avertissait; je restais de glace aux valses de Beethoven comme à la « dernière pensée de Weber », sans éprouver autre chose qu'un profond ennui.

« Une autre mystification a été plus dangereuse, car elle dure encore, c'est *l'Adieu* de Schubert.

« Les premiers *lieder* de Schubert importés en France furent une révélation et leur succès fut énorme. On sait qu'au lieu d'un simple accompagnement destiné à soutenir la voix, ils joignaient pour la première fois — à notre connaissance du moins — l'intérêt d'une partie de piano fortement dessinée, au charme mélodique de la partie vocale. Ces accompagnements mouvementés étant inaccessibles aux mazettes, un éditeur vint au secours de ces dernières en publiant sous le nom de Schubert un lied fait par un amateur, M. de Weirauch. Le morceau est bien écrit, et ne déshonorait pas le nom de Schubert; mais, en y regardant de près, la banale simplicité de l'accompagnement, le peu de richesse mélodique du chant qui répète jusqu'à douze ou quinze fois la même note, tout cela met une grande distance entre les deux auteurs. De loin, cela fait illusion. Le succès de l'*Adieu* fut énorme, dû en grande partie à une extrême facilité d'exécution que les œuvres authentiques ne présentaient pas; et puis, on y chantait l'immortalité de l'âme :

« La mort est une amie
Qui rend la liberté ;
Au Ciel reçois la vie
Et pour l'éternité !

« Quand une femme superbe, douée d'une voix magnifique disait cela, en terminant sur de formidables notes de poitrine, c'était irrésistible.

« Le succès colossal de *l'Adieu* vint aux oreilles du véritable auteur; Mr de Weirauch protesta de toutes ses forces, avec juste raison, et revendiqua ses droits. Vains efforts! *l'Adieu* pour le public, est resté de Schubert; il le restera jusqu'à la consommation des siècles. Plus d'un amateur a parlé de Schu-

bert avec enthousiasme, qui ne connaissait de lui que cet *Adieu!* »

§

Pro Armenia (10 février-1er mars) publie le compte-rendu sténographique de la manifestation du 15 février, en faveur des Arméniens et des Macédoniens spoliés et massacrés par ordre du sultan Abdul-Hamid, — soit les discours de MM. d'Estournelles de Constant, Denys Cochin, Francis de Pressensé, Jean Jaurès, P. Lerolle, A. Leroy-Beaulieu.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'*Informateur des gens de lettres* (n° 1, 25 février). — La littérature et les éditeurs (*Le Voltaire*, 6 et 12 février). — Quelques opinions de Mme Adam (*La Parole française à l'étranger*, février). — M. Jules Renard, raconté par lui-même (*Le Temps*, 5 mars).

L'*Informateur des gens* de lettres est un nouveau journal portant en sous-titre : Bulletin bi-mensuel des romanciers, journalistes et dessinateurs. Il comprend des informations, des « prières d'insérer », des comptes-rendus de livres nouveaux, des plans de romans, des variétés, des offres de manuscrits et d'œuvres à reproduire.

Voici une de ses informations :

« Sur l'initiative de M. Paul Adam, le comité de la Société des Gens de lettres a décidé d'ouvrir une souscription en vue d'élever un monument à la mémoire de Henry Fouquier. Un appel sera prochainement lancé aux amis et aux admirateurs du souple écrivain, à tous ceux que ravirent l'esprit d'encyclopédiste et de latin de l'homme charmant et sympathique qu'était Henry Fouquier, mort déjà depuis plus d'un an et encore si présent à toutes les mémoires. »

Mais on ne nous dit pas si ce M. Paul Adam est celui que nous avons connu? C'est peu probable.

Voici quelques-uns des sujets de romans proposés aux imaginations indigentes par ce charitable journal :

1° Genre judiciaire :

« Il est des villes de province où demeure la tradition des farces d'étudiants chères à nos pères. Il y a quelques années, une bande de vauriens terrorisait les habitants d'une petite ville du centre par leurs plaisanteries multiples et saugrenues.

» Or, un matin, l'on découvrit une vieille veuve, morte étouffée dans un sac de toile épaisse dont on l'avait coiffée

tandis que sans doute elle sommeillait, assise dans son fauteuil devant le feu. Des restes de souper, des guirlandes de fleurs jetées çà et là firent tout de suite supposer qu'il s'agissait d'une farce qui avait mal tourné; d'autant plus qu'au premier abord nulle trace de vol n'apparaissait. On arrêta les auteurs habituels de ces tracasseries, et ce ne fut qu'après une longue instruction que l'on découvrit que l'assassinat avait été accompli par un fils naturel et non reconnu de la respectable dame qui s'était en même temps approprié 60.000 francs de titres au porteur, au détriment des neveux, héritiers légaux.

2° Genre satirique :

« Il y a de cela une dizaine d'années, le substitut d'une assez grande ville de l'ouest était tellement friand d'affaires scandaleuses que les agents subalternes désireux de se ménager ses bonnes grâces les guettaient avec fièvre. Un matin, un de ceux-ci tout neuf dans le service et depuis peu de temps dans la ville, se précipite radieux pour annoncer un joli scandale. Dans une maison louche, une jeune femme d'apparence distinguée, ayant aux doigts des bagues de haut prix, avait été trouvée morte, d'une embolie, disait le docteur appelé par les tenanciers affolés. Ceux-ci se refusaient à fournir aucun renseignement sur l'identité de la morte. Quant à l'amant qui se trouvait avec elle, c'était un garçon boucher de vingt-cinq ans, très bel homme, et qui tout consterné, se tenait à la disposition de la justice. Lui aussi, déclarait que rien ne lui ferait nommer sa compagne.

» Radieux, le substitut, se rend en toute hâte sur les lieux; et là, dans la jeune femme, il reconnaît... sa propre femme.

» L'affaire fut étouffée, et connue de peu de personnes. »

La copie offerte aux journaux dénués est très variée. Voici, de M. Pierre Decourcelle, un roman de trente mille lignes; c'est un chiffre, cela! M. Camille Pert propose *Mystérieux mensonge*, qui, plus modeste, ne s'étale que sur six mille lignes. M. Henry de Braisne détient des poésies et des chroniques; M. Jean Rameau, des contes; M. Marc Anfossi, des « sonnets d'azur ».

Peut-être ce journal professionnel a-t-il une utilité, répond-il à un besoin? Je ne saurais le dire. Il pourrait sans doute rendre quelques services s'il prenait pour modèle la minuscule et parfaite publication de M. Jules Case, les *Tablettes théâtrales*.

§

M. F. Pelizza raconte avec verve, dans *le Voltaire*, les démarches qu'il fit près des éditeurs parisiens pour placer le premier roman de Lombard, *l'Agonie*. Éconduit par Maurice Dreyfous, par M. Hippeau, par la maison Ollendorff, il s'achemina vers la rue de Grenelle. Voici le récit de l'entrevue avec M. Charpentier :

« Contrairement à mes prévisions, l'éditeur de *Salammbô* se montra aimablement accueillant. Il parut s'intéresser à l'œuvre que je lui apportais, et manifesta le désir d'en prendre lui-même connaissance. « Précisément, dit-il, je dois aller passer une quinzaine de jours à la campagne, j'emporterai avec moi votre manuscrit. » Puis, l'air très bonhomme, la face souriante : « Revenez me voir dans une vingtaine de jours. »

» J'étais aux anges ! Je voyais déjà *l'Agonie* imprimée...

» A la seconde entrevue, il fallut déchanter !

» De plain-pied, sans ambages, M. Charpentier m'avoua l' « ahurissement » que lui avait causé la lecture de *l'Agonie*. Le cher homme en avait comme contracté la jaunisse ! C'était, à ses yeux, une œuvre hors cadre, d'une originalité déconcertante. — « Oui, vraiment, il y a là une œuvre étrange, superbe, mais combien brutale et bizarre, d'une lecture difficile !

» Vous ne trouverez jamais un public pour une pareille littérature... » Sous le choc de cette critique, je hasardai un doute — : « Vous croyez? — Si je le crois ! Ignorez-vous l'état d'esprit de la clientèle « romanesque »? Elle ne demande guère qu'à amuser sa frivolité mentale, plutôt en baisse... Au fond, ne l'oubliez point, le succès de la plupart des romans modernes repose sur la jeunesse et particulièrement sur la femme, et jamais celle-ci ne se passionnera pour un livre comme *l'Agonie*, œuvre de grande allure, certes, mais violente, *comme dépourvue de sentiment*, « effarouchante » par le sujet, difficile par sa technicité, déroutante par son style... »

— « Vous appuyez un peu, monsieur Charpentier... mais soit ! J'avoue que le procédé littéraire de Jean Lombard réclame un public passablement « lettré »... Il faut à la pensée inquiète des purs artistes, des formes appropriées. C'est leur mission providentielle, d'être — plus ou moins laborieusement . voyez Flaubert ! — créateurs de formes « adéquates », im-

prévues, nouvelles, ou, si vous préférez, renouvelées, sans cesse remises au creuset de la volonté !...

» Lombard, en dépit de sa puissante individualité de poète et d'imaginatif, est, avant tout, un penseur, un grand peintre d'âmes... Avec quelle aisance il fait mouvoir les foules, en révèle les plus intimes sensations !... » — « Eh oui ! c'est bien cela ! fit-il avec brusquerie, Lombard, quoique très artiste, est surtout un penseur, cela se sent. Il l'est même beaucoup plus, à mes yeux, que ne le comporte le roman, cet enfant gâté de l'imagination et du sentiment. Oui, certes, son *Agonie* est d'un haut relief d'art et de pensée, d'une intense impulsion de vie, mais d'une lecture laborieuse, qui, je le redis, ne prendra jamais la femme... C'est trop technique, trop chargée d'idée, *trop en dehors des besoins de la clientèle*... éditer une pareille œuvre, ce serait un four. » — « Qu'en savez-vous? N'est-ce pas vous, pourtant, qui avez édité cette œuvre également technique, également chargée d'idées et de coloris et, certes, très en dehors aussi des besoins de la clientèle : *Salammbô !* » — « Oubliez-vous que c'était signé Flaubert !... Encore *cela* n'a-t-il enrichi personne... »

— » J'entends ! .. N'admettez-vous pas, cependant, qu'il y ait quelque gloire pour votre maison d'avoir édité *Salammbô* ? Pourquoi n'ajouteriez-vous pas, sur vos tablettes d'or, un livre comme *l'Agonie* ?... » — « Euh, euh... la gloire... ? L'important, voyez-vous est de la monnayer ! Vous oubliez que l'éditeur est avant tout un commerçant — un marchand de papier imprimé, si vous voulez — et que, comme tel, il doit s'interdire toute *marchandise* qui n'est pas de vente courante... » — « Je le répète, qu'en savez-vous ? Et puis, une maison importante comme la vôtre a-t-elle bien à s'inquiéter du retour de quelques « invendus » ?... » — « Eh, eh ! vous en parlez à votre aise. Vous n'êtes pas orfèvre, M. Josse... » — « Voyons, M. Charpentier, un bon mouvement... Tendez la main à ce brave garçon, à ce vaillant ouvrier de la plume qu'est Jean Lombard, tirez-le de l'ombre où il se débat, gâchant le meilleur de sa vie en obscurs travaux biographiques, uniquement entrepris pour assurer la becquée quotidienne à la petite nichée familiale survenue, car Lombard s'est marié jeune... Oui, je vous en prie, monsieur Charpentier, un peu de courage... éditez *l'Agonie !*... » Il parut réfléchir; je crus qu'il allait céder... Ce ne fut qu'un éclair. L'éditeur, le commerçant, le calculateur reparut bien vite. Et, comme honteux d'un peu d'hésitation, sitôt réprimée : — « Non, non, n'in-

sistez pas, c'est inutile!... Que Lombard m'apporte une œuvre moderne, à tendance sociologique, soit! mais avec quelques flammèches de passion, comme son *Lois Majourés*, et nous verrons... »

» Puis d'un geste de brusquerie intentionnelle, il me tendit la main, me congédia. — c'était l'écroulement!... »

L'Agonie parut quelques mois plus tard chez Savine et se vendit péniblement. On sait que la revanche de Lombard a été complète; — grâce à *Quo Vadis?* qui mit, pour quelque temps, les Romains à la mode.

§

M. Jules Renard s'est raconté en ces termes à un rédacteur du *Temps :*

— « Je suis né à Chalon-sur-Mayenne, en 1864, mais par un de ces hasards de la vie errante de mon père qui était entrepreneur de travaux publics. En réalité, mon enfance et ma jeunesse se sont écoulées à Nevers. Comme tout le monde, j'ai fait mes classes. Au lycée de Nevers, rien ne permit à mes maîtres de prédire que les lettres m'attendaient. J'aimais, les jours de congé et pendant les vacances, accompagner mon père à la campagne, surtout à la chasse. Mon père me donnait son carnier à porter. Beaucoup d'histoires que j'ai racontées, dans la suite, sont des souvenirs de mon enfance rustique. En me promenant sur les talons de mon père, j'ai cueilli, à travers champs, les fleurs de mes bucoliques.

» Mes classes terminées, au moment de commencer mes études, j'ai choisi, d'accord avec ma famille, la carrière universitaire. Je suis venu à Paris pour préparer l'Ecole normale. Elève de Massin, j'ai suivi les cours de Charlemagne.

» Je n'entrai pas à l'école normale. Rien n'était perdu, pas même la préparation. J'ai regretté, cependant beaucoup de n'être pas professeur; aujourd'hui encore, je le regrette. Vous me regardez avec étonnement! Eh bien, sachez que j'ai une nature et une vocation de pédagogue. Je satisfais à cette inclination par des moyens détournés. Je suis conseiller municipal de Chaumot, dans la Nièvre. Je publie dans les journaux de la région des articles pour l'éducation de mes campagnards de compatriotes. J'organise et je fais des conférences populaires afin d'éclairer ces populations. Je choisis des sujets littéraires, Victor Hugo, par exemple. Prochainement je dois leur parler du Rire. J'ai ma classe intermittente.

» Après une vague pointe vers l'Ecole de droit, je me trou-

vai bientôt dans la nécessité de gagner ma vie. Les places sont ce qui manque le plus à Paris. Je me présente à la Compagnie de l'Est ; je passe un concours très simple ; je suis reçu, mais il me fallait attendre mon tour. J'avais un numéro comme à une station d'omnibus. On n'osait pas me proposer un emploi trop infime. J'accepte tout par avance. J'ai failli être homme d'équipe, porter des lanternes à feux changeants et ouvrir des portières. On a promis, on n'a pas tenu. De guerre lasse, je suis entré dans une succursale d'un grand entrepôt de marchandises. Au magasin, on vendait du sucre et du charbon. C'est là que j'ai écrit mes premiers vers.

» Je lis aussi ou je relis, mais non plus en collégien qui a en vue un examen, les classiques et aussi les contemporains. Je me plais dans le commerce assidu de La Fontaine et de La Bruyère ; La Fontaine surtout, le plus varié, le plus profond, le plus séduisant des poètes. Et quelle langue il parle ! Parmi les écrivains d'aujourd'hui je mets à part Victor Hugo, le Jupiter de mon Olympe littéraire. Je ne néglige pas, pour cela, les prosateurs : Flaubert, Maupassant pour qui j'avais un tel culte que mes premiers essais se ressentent de son influence. A cette époque, je trouvais intéressantes les œuvres de Georges Ohnet et je me rappelle avoir eu quelque admiration pour *le Maître de Forges*.

» Je commençai bientôt par réciter de mes vers dans des réunions d'amis et, grâce à quelques intimes, Léo Trezenik et Richilde, on commença de parler de mes poésies dans un petit cercle de familiers. J'arrivai ainsi au *Mercure de France*, que venait de fonder Vallette...

» Ma « copie », au *Mercure*, n'eut pas d'abord beaucoup de succès. On me la recevait sans enthousiasme, on la donnait de même, bref on la goûtait peu jusqu'au jour où je portai *les Poules*, un épisode, et non des moins caractéristiques, de la vie de Poil de Carotte. Ce jour-là, j'étais entré dans ma voie. Que vous dirai-je ? Un volume de vers publié vers ce temps, *les Roses* — un peu antérieurement cependant — n'a pas eu la même destinée que les romans *le Crime de village*, et surtout *l'Ecornifleur*, qui suivirent. Je dois beaucoup à des confrères qui m'ont ouvert la grande presse quotidienne. Schwob, Courteline, Mendès se sont faits, pour ainsi dire, les éditeurs de ma réputation naissante. Je ne l'oublierai jamais ; je dois beaucoup à ces amis de la première heure comme aussi à Jules Lemaître, dont les critiques et les encouragements m'ont été particulièrement utiles.

» J'ai travaillé sans me presser, à ma manière. J'ai eu la chance de voir que mes pièces de théâtre, mes essais dramatiques en un acte, *Plaisir de rompre* et *le Pain de ménage*, n'ont pas déplu au public. J'ai continué avec *Poil de carotte* et je me propose de « faire du théâtre » quand je le jugerai nécessaire pour traduire certaines idées. Mais je ne pense pas que mes œuvres comportent plus de deux actes. Il me semble que je suis incapable d'en écrire trois — ou plutôt qu'un acte, deux actes au plus, suffisent pour développer un sujet. Je m'en tiens toujours à l'essentiel; mon but c'est d'arriver à l'expression simplifiée, irréductible. Voilà pourquoi j'aime mieux écrire une courte nouvelle qu'un roman, un court tableau qu'une nouvelle, une pensée qu'un court tableau. Je me plais à remettre vingt fois sur le métier une pensée afin de lui donner la forme précise qui lui convient. Je crois qu'un fait, une idée gagnent à être résumés dans une scène, une phrase. Pour qu'ils portent, qu'ils aillent loin — ou simplement qu'ils atteignent leur but — il faut les débarrasser du poids mort des détails, des considérations adventices. C'est vous dire que je recherche sans me lasser le mot exact. »

§

Mme Adam rédige une petite plaquette périodique appelée *la Parole* — et qui devrait s'appeler *l'Injure — française à l'étranger*. L'imposture y dispute à la sottise. Voici comment s'exprime cette dame : « En 1866, étant étudiant, Nietzsche subit la contagion de la plus vile des maladies. Une dizaine d'années après, commencèrent à se manifester en lui les premiers symptômes de la manie, de la folie des grandeurs, son détraquement cérébral apparut dans ses premiers écrits et le mal ne fit qu'empirer. »

Dans le même article, cette énormité :

« Un comte de Gobineau, un Suisse, je crois, publie également de gros volumes aussi nuageux, aussi embrouillés, dont les conclusions sont à peu près identiques. L'Homme blond est pour eux le « surhomme » de cet insensé de Nietzsche. »

Je ne pense pas que Gobineau, qui est mort en 1882 et qui a publié le dernier de ses « gros volumes » en 1872, ait subi l'influence de Nietzsche.

La vérité est à l'inverse. Nietzsche a lu quelques-uns des ouvrages de Gobineau, ou en a connu les conclusions, ce qui n'a rien d'étonnant, l'auteur des *Religions et Philosophies de l'Asie centrale* de l'*Histoire des Perses*, de l'*Essai sur*

l'inégalité des races humaines étant considéré en Allemagne comme un de nos esprits les plus originaux et les plus puissants. Il n'est pas très connu en France, c'est vrai, et le moment est même peu favorable pour insister sur son génie.

Mais que cette dame et nombre de ses congénères sont donc atteints d'un singulier nationalisme! Ils ignorent un écrivain et si ce nom leur tombe sous les yeux, ils le déclarent né en Suisse, — et par conséquent abject. Où donc est née Mme de Staël? Et Benjamin Constant?

Pour le comte de Gobineau, il était natif de Ville-d'Avray. Son père était garde du corps. Il passa près de trente ans dans la diplomatie, dont dix ans en Perse, d'où il rapporta d'admirables ouvrages.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *Les Appeleurs*, pièce en trois actes, de M. Ambroise Janvier (26 février) ; *La Rabouilleuse*, pièce en quatre actes, de M. Emile Fabre, d'après le roman de Balzac ; *Le Dernier Rêve*, pièce en un acte, en vers, de M. Maurice Magre (11 mars). — VAUDEVILLE : *Heureuse*, comédie en trois actes, de MM. Maurice Hennequin et Paul Bilhaud (27 février). — THÉATRE SARAH BERNHARDT : *Werther*, pièce en cinq actes, de M. Pierre Decourcelle, d'après le roman de Gœthe (6 mars). — THÉATRE ANTOINE : *L'Indiscret*, comédie en trois actes, de M. Edmond Sée (5 mars). — ATHÉNÉE : *L'Enfant du Miracle*, comédie-bouffe en trois actes, de MM. Paul Gavault et Robert Charvay (23 février). — VARIÉTÉS : *Le Beau jeune homme*, comédie en cinq actes, de M. Alfred Capus (27 février). — THEATRE D'ART INTERNATIONAL : *Les Rozen*, comédie en quatre actes, de Camille Antona-Traversi, adaptation de MM. Henry Fransois et Gaston Derys (28 février).

Jusqu'ici, M. Ambroise Janvier passait, et à juste titre, pour un auteur aimable et spirituel : voici qu'en écrivant *les Appeleurs* il a voulu faire œuvre d'homme grave, et il nous a donné une pièce qui sort de la banalité coutumière.

Est-il possible à l'homme d'être heureux ? et, si la réponse est affirmative, en quoi consiste le bonheur ? Telle est la double question que pose M. Ambroise Janvier, et il nous dit : « Oui, l'homme peut être heureux, mais le bonheur ne consiste qu'en l'illusion. »

Ce n'est pas la première fois qu'un pareil sujet est traité dramatiquement, et je ne pense pas que ce soit la dernière. Il est éternel, et, pourvu qu'on y touche dignement, il sera toujours la matière d'un drame intéressant.

La discussion serait mal venue ici de la réponse que fait,

lui-même, M. Ambroise Janvier à la question qu'il pose. J'avoue n'avoir personnellement qu'un goût médiocre pour la phraséologie déiste chère aux personnages des *Appeleurs*. Mais, chrétien dégagé des dogmes étroits, ennemi, semble-t-il, des formes égoïstes et inhumaines de la religion, M. Ambroise Janvier ne prétend pas que sa réponse ait une valeur absolue; il la propose à nos méditations, en toute sincérité ; il fait œuvre d'honnête homme.

Le drame qu'il a imaginé est souvent intéressant : la bonhomie de Jacquelin et de sa femme, tant qu'ils croient au bonheur, a de quoi nous plaire, et la simplicité de leur douleur, après que le destin a trompé leur confiance, de quoi nous attendrir. Le pauvre Leroy, victime que le sort a aigrie, mais non rendue méchante, est étudié avec une une louable conscience. Et il était gardé à M. Ambroise Janvier de nous peindre pour la première fois, à ce qu'il nous souvienne, la catholique fervente, dans toute la force de son prosélytisme mortel. La jeune servante Victoire aspire aux biens célestes ; le cloître est, pour elle, la demeure élue ; elle déteste la terre, elle déteste la vie ; son amour de Dieu a pour corollaire la haine de l'homme, sa parole est âpre, ses actes sont farouches. Il arrive qu'elle soit gaie, mais d'une gaîté dure, et son rire effraie. C'est de la part de M. Ambroise Janvier, un rare mérite, et un rare courage, que de nous avoir montré un tel personnage sans, par aucune réticence, par aucune mesquinerie, en affaiblir l'horreur.

Mlle Sylvie a rendu avec une terrible vérité le fanatisme conquérant de Victoire ; M. Janvier a composé à la perfection le misérable et affectueux Leroy. Mme Tessandier, MM. Siblot et Vargas contribuent au bon souvenir qu'on emporte de l'interprétation de ce drame hautement estimable.

Il ne faut pas croire que M. Emile Fabre, pour dramatiser un des plus beaux épisodes de *la Comédie humaine*, ait commencé par prendre des ciseaux ; M. Emile Fabre ne s'est pas amusé à découper des dialogues de Balzac — dialogues de roman, non de drame — et à les joindre entre eux tant bien que mal ; il savait que cette méthode, pour être la plus facile à suivre, et celle qu'on emploie d'ordinaire, n'est pas la meilleure ; il ne voulait pas, par une œuvre pâle et sans vie, trahir son grand collaborateur; il a fait fi des vaines timidités, il a eu la hardiesse qui convenait à son entreprise, et sa hardiesse a eu le plus heureux succès : *la Rabouilleuse* de

M. Emile Fabre vous passionne, à la représentation, comme, à la lecture, vous passionne *la Rabouilleuse* (qui s'intitule aussi *Un ménage de garçon*) de Balzac.

Quoiqu'à la fin son nom soit devenu glorieux, Balzac reste un auteur peu connu : on lit *le Père Goriot*, on lit *Eugénie Grandet*, on parle de Rastignac, de Vautrin, de Lucien de Rubempré, on ignore l'ensemble de *la Comédie humaine ;* on ne se soucie guère que l'œuvre qu'il nous a laissée constitue des mémoires imaginaires, mais d'une exactitude épique, sur la première moitié du XIXe siècle. Un de ses admirateurs — Richard Wagner, disent les uns, Théophile Gautier, disent les autres — prétendait qu'il fallait traduire H. de Balzac non par Honoré, mais par Homère de Balzac : c'est une manière quelque peu romantique d'affirmer un enthousiasme légitime, de proclamer le poète grandiose qu'il fut. Cent pages de *la Comédie humaine* transcrites directement pour la scène, même avec adresse, risquent de donner une pièce froide; c'est l'ensemble de l'œuvre balzacienne, c'est l'esprit balzacien que le dramaturge doit connaître, s'il veut garder leur caractère, leur vérité aux héros qu'il emprunte à Balzac. Il faut, pour écrire une pièce qui se passe au temps de la Restauration, se servir de Balzac à peu près comme on se servirait de Saint-Simon pour écrire une pièce qui se passerait dans les dernières années du règne de Louis XIV.

M. Emile Fabre se plaît à fréquenter chez les plus vigoureux de nos auteurs, il s'applique à les comprendre. Il nous prouva, voilà quelques années, qu'il connaissait Diderot ; il nous prouve aujourd'hui qu'il connaît Balzac ; entre temps, il nous démontre, le plus spirituellement du monde, qu'il n'est pas seulement habile à recréer les personnages des autres, et qu'il est fort capable de créer, par lui-même, des types nouveaux : *la Vie publique* en fait foi.

Avec une libre audace, avec une maîtrise qui étonne, M. Emile Fabre a disposé à sa manière l'intrigue de *la Rabouilleuse*. Le drame ne languit pas une minute ; il amuse, il terrifie, il charme, il éblouit. La vie de ces officiers en demi-solde, de ces désœuvrés frénétiques qui confondaient l'insolence avec l'héroïsme, nous est restituée dans toute son encombrante vanité; nous voyons toute la niaiserie de leur superbe. C'est à conquérir des héritages, en séduisant des servantes, en effrayant des vieillards, qu'ils employaient leur courage. A lutter contre Max Gilet, Philippe Bridau met la même énergie que Napoléon à combattre les alliés, et l'un ou l'autre de ces

braves sera aussi glorieux d'avoir volé la fortune du vieux Rouget que l'était leur maître d'avoir annexé des royaumes à son empire. Les deux rivaux et leurs tristes camarades parlent et agissent toujours avec justesse, comme Flore Brazier, si forte à l'égard de Jean-Jacques Rouget, si faible à l'égard de Max Gilet. M. Emile Fabre a beaucoup développé le personnage de Rouget : il l'a fait avec une science toute balzacienne de la sénilité.

Il n'est pas jusqu'au dernier acte, entièrement imaginé par lui et où la pièce tourne au mélodrame, qui ne prouve la connaissance parfaite qu'a de Balzac M. Emile Fabre. Balzac ne dédaignait pas les épisodes et les dénouements mélodramatiques : qu'on se rappelle les exploits des Treize, qu'on se rappelle les derniers chapitres de *la Femme de trente ans*. Ce n'est pas seulement par les beaux côtés que M. Emile Fabre a voulu ressembler à Balzac : peut-être a-t-il eu tort, mais il n'a pas agi en traître. Je ne crois pas que l'auteur de *la Vendetta* eût renié le terrible corse Orsanto.

La Rabouilleuse, habilement mise en scène, est jouée remarquablement. M. Gémier rend avec une force singulière l'humeur batailleuse et la ruse de Philippe Bridau. M. Janvier est d'une cruelle vérité dans le rôle de Rouget : il a, contre les siens, des emportements débiles qui ne sont pas moins tragiques que ses tendresses envers la Rabouilleuse, si humbles, si pauvres. M. Dorival est d'une belle prestance en Max Gilet. Mme Andrée Mégard est émouvante dans le personnage de Flore Brazier. MM. Albert Lambert, Coste, Bouthors sont des officiers en demi-solde fort pittoresques, et Mmes Dehon et Emma Bonnet tiennent leurs rôles avec beaucoup de justesse.

On connaît le talent de poète qu'a M. Maurice Magre, on sait l'espoir qu'il donne comme auteur dramatique. **Le Dernier Rêve** n'est pas la plus importante de ses œuvres. La donnée en est assez dramatique : peut-être M. Maurice Magre s'est-il trop laissé aller à la tendresse qu'il a pour les beaux vers, pour les effusions lyriques ; il ne peut se résoudre à sacrifier un vers sonore, une image brillante. De là, un peu de lenteur dans la marche de son petit drame. Il vous laisse l'impression d'être, plutôt qu'une vraie pièce, un poème dialogué, et qu'on aura, dès qu'il sera imprimé, un très grand plaisir à lire.

Mlle Odette de Fehl, MM. Dauvillier et Darras ont joué *le Dernier Rêve* avec la plus louable conscience.

MM. Paul Bilhaud et Maurice Hennequin ont, plusieurs fois déjà, collaboré ensemble. D'ordinaire, ils mêlent à un vaudeville, plus un moins gai, quelques scènes de comédie; cette fois, ils ont. dans une comédie, introduit des scènes de vaudeville. L'idée première d'**Heureuse** n'est pas des plus neuves, mais elle est assez habilement renouvelée Il est fâcheux qu'un des principaux personnages de la pièce reste un fantoche de vaudeville : la transformation qui, au cours de l'intrigue, se fait en lui eût pu donner matière à une étude délicate de caractère et de sentiment. MM. Hennequin et Bilhaud savent tout le parti qu'on peut tirer des jeux de scène : il en est, dans *Heureuse*, d'ingénieux et qui divertissent.

Mais le meilleur d'*Heureuse* ne vient il pas de l'esprit que prête aux auteurs le génie de Mme Réjane? Je crois bien qu'à cette question il faudrait répondre affirmativement. Mme Réjane rend toute charmante l'héroïne de la comédie ; elle est d'une fantaisie exacte et juste qui fait de Gilberte un curieux personnage. MM. Noblet et Gaston Dubosc tiennent avec tact les rôles des deux hommes qui sont, alternativement, les maris et les amants de Gilberte.

M. Pierre Decourcelle, en écrivant son **Werther**, a quelque peu trahi Gœthe. Quoique nous n'éprouvions plus guère d'intérêt sentimental pour Werther, dilettante du désespoir qui prend Homère et Ossian pour truchements ordinaires, ni même pour Charlotte, la vierge aux tartines, bonne jeune fille qui songe à Klopstock,tandis que s'éloignent les orages, on pourrait sans doute tirer du livre, si volontairement, si sèchement lyrique, de Gœthe une pièce intéressante ou, tout au moins, curieuse. Celle de M. Decourcelle est terne.

Je ne reprocherai pas à M. Decourcelle d'avoir mêlé à la fable de Gœthe des imaginations qui lui soient propres; je regretterai que ces imaginations soient médiocres. Pourquoi amplifier démesurément l'épisode du paysan amoureux, jaloux, assassin? Le fameux orage est amené d'une façon singulière; Charlotte, pendant qu'il gronde, ne joue pas à compter, et, quand il s'apaisera, elle pensera à d'Ennery (déjà) plutôt qu'à Klopstock. La préparation des pistolets donne à l'honnête Albert un rôle fâcheusement louche; et à quoi bon nous exhiber encore le gentilhomme français, galant et spirituel, que chérissent, il est vrai, les auteurs de mélodrames,

mais qui est si vieux qu'à en croire M. Victorien Sardou il errait déjà par les rues de Byzance sous le règne de Justinien? Je ne suis pas sûr que le drame de M. Decourcelle vaille le livret que, il y a quelques années, mit en musique M. Massenet.

Par bonheur, Mme Sarah Bernhardt joue le rôle de Werther, et elle est d'une grâce charmante, et d'une touchante mélancolie : elle fait qu'on écoute la pièce sans impatience. Mlle Blanche Dufrêne s'efforce de nous intéresser aux anxiétés timides de Charlotte, et M. de Max tient avec une sobriété juste et forte le rôle du paysan meurtrier.

L'orage est admirablement réglé.

M. Edmond Sée, en nous donnant l'**Indiscret**, a voulu, sans doute, restituer quelque brillant à la comédie de caractère : il y a réussi.

Le caractère de Rivolet est insupportable à la fois et charmant. Rivolet ne sait rien garder pour lui : personne n'ignore l'amour qu'il a pour Thérèse Valantin, qui est mariée et qui ne voudrait pas que des propos inconsidérés la compromissent trop. Dès qu'il se juge en droit d'être content, dès qu'il a la moindre inquiétude sur le succès de sa vie sentimentale, Rivolet manifeste l'état de son esprit : il dit ses espérances, il dit ses déboires. Des mots malheureux, des allusions troublantes lui échappent; il pose des questions fâcheuses. Parfois, il se tait, mais le geste, mais l'attitude trahissent ses pensées. Rivolet, par ses constantes imprudences, éloigne une jeune femme de son amant, une jeune fille de son fiancé, brouille entre elles deux amies... Rivolet est insupportable.

Mais il est charmant, tant il y a, dans le moindre de ses actes, de sensibilité pétulante et naïve. Si Rivolet potine, s'il compromet les hommes et les femmes, ce n'est pas par méchanceté, c'est par franchise sentimentale, c'est par inexpérience juvénile. Rivolet n'a l'intention de nuire à personne ; son désir, souvent, serait de rendre service à ceux qu'il aime ou qu'il estime, mais il ignore l'art de dissimuler ses sensations; il ne sait s'arrêter à temps dans une confidence, un aveu ni une interrogation. Rivolet n'a rien du malveillant qui, par profession, presque, surprend des secrets pour nuire à autrui ; et il est le premier à s'étonner et à souffrir des ruines qu'il fait où il passe. C'est parce que, très jeune, il a les audaces des amoureux, parce qu'il ne connaît pas les roueries des amants que Rivolet manque de discrétion.

Ce caractère complexe, M. Edmond Sée l'a dessiné avec une sûreté prestigieuse. Il n'y a, dans la manière de M. Edmond Sée, aucune incertitude, aucune obscurité. Il se joue des difficultés, et résout avec la plus stricte élégance les problèmes les plus ardus. Le personnage principal de *l'Indiscret* est excellent. D'ailleurs, d'autres personnages l'entourent, dont les portraits ne sont point méprisables, le sage Valantin, la discrète Thérèse, le prudent Marivon, et surtout, Louise Ovize, l'amoureuse déçue.

Mais, à la comédie de caractère, M. Edmond Sée a mêlé, très heureusement, une pièce sentimentale, où il semble même qu'il ait voulu soutenir une thèse. Le pauvre Rivolet, par les erreurs fâcheuses de sa conduite, n'embrouille pas seulement les affaires des autres : il perd les siennes. Thérèse Valantin l'aime sincèrement, et elle a quelque indulgence pour lui ; mais l'indiscrétion constante d'un homme qu'on aime rebute à la fin l'amante ; et, peu à peu, Thérèse s'écarte de Rivolet ; elle le voit sans plaisir, elle le voit avec crainte ; sa venue l'importune, elle lui signifie qu'il ne devra plus paraître devant elle. La lassitude a tué l'amour. Il faut, pour que l'amour reste vivace, que ceux qui aiment gardent quelque discrétion ; l'amour exige un peu de mystère ; le lien le plus sûr, le lien le plus solide qui soit entre deux êtres qui se chérissent est le secret mutuel de leur tendresse. La moindre divulgation fait que d'autres s'intéressent à votre bonheur ; le bonheur n'est plus tout à vous, il s'affaiblit, il meurt. Et la faute qu'a commise Rivolet est une faute sentimentale. Il a agi comme un enfant.

Il ne faut pas croire que M. Edmond Sée, pour soutenir la thèse, alourdisse la pièce. Çà et là, adroitement, il y glisse les répliques propres à nous suggérer ses idées, mais il veille à ne jamais ralentir la comédie par des tirades morales qui engourdiraient l'esprit du spectateur. Tout, dans *l'Indiscret*, est mesuré avec tact ; et la douleur est vraiment touchante de Rivolet, quand il s'aperçoit de toutes ses fautes, et qu'il en est durement puni.

L'interprétation de *l'Indiscret* est d'une rare perfection. M. Grand joue Rivolet : sa désinvolture, ses inquiétudes maladroites, ses fâcheux empressements, et, au dénouement, sa douleur franche, sont de l'homme même qu'a voulu nous faire voir M. Edmond Sée ; la manière dont il a créé le personnage de Rivolet fait beaucoup d'honneur à M. Grand. Mlle Jeanne Rolly rend avec une vive intelligence les humeurs

diverses de Thérèse Valantin,et Mlle Lucienne Dauphin prête à Louise Ovize une émotion grave qui lui sied. M. Dumény est, dans le rôle de Valantin, digne et simple, comme il convient, et M. Antoine, dans celui de Marivon,montre une bonhomie spirituelle, qui ne peut que plaire. Mmes Andrée Méry, Ellen Andrée, Miéris, MM. Jean Kemm et Pillot méritent aussi des éloges.

Le héros de l'**Enfant du miracle** n'est point, comme on pourrait le croire, le duc de Bordeaux; et pourtant la destinée de ce pauvre hommea de quoi séduire un auteur dramatique, comme la destinée du roi de Rome: nouveau-né, il fut chanté par Lamartine et par Victor Hugo en des poèmes qui ne comptent pas pour leur gloire, mais qui font toute la sienne, car, si sa naissance fut miraculeuse, sa vie, qui manqua de brillant, prouve que la divinité ne sait tirer qu'un triste parti des miracles qu'elle accomplit. MM. Paul Gavault et Robert Charvay ont voulu seulement nous divertir,pendant quelques heures, aux dépens du Code civil.

Il ne faut pas chercher, dans *l'Enfant du miracle*, une suite d'aventures rigoureusement déduites les unes des autres ; il n'y faut pas chercher une étude, si fantaisiste soit-elle, de sentiments ni de caractères. C'est par le mouvement que vaut la pièce de MM. Gavault et Charvay et, parfois, par la drôlerie rapide du dialogue,dont l'à propos rappelle le comique des revues. Les auteurs ne se soucient guère de préparer les situations, et peu leur importe que certains personnages interviennent, dans l'intrigue, d'une manière inattendue, ou surgissent, tout à coup, imprévus, et surtout pour retarder le dénouement. Le nécessaire, dans une pareille pièce, est que la verve ne faiblisse point : et MM. Gavault et Charvay ont pu, durant les trois actes de *l'Enfant du miracle*, garder la présence d'esprit et l'activité d'imagination qu'il fallait pour s'assurer le salut. Et ils ont découvert, dans le Code civil, un article que, sans doute, les auteurs dramatiques n'oublieront plus, désormais.

La pièce de MM. Gavault et Charvay est jouée avec une gaieté charmante par Mmes Marguerite Caron,Louise Bignon, Marguerite Templay, par MM. Matrat, Le Gallo, Jean Périer, Lévesque, Bullier, Bouchard et Garbagni.

Je ne prétendrai pas que **le Beau jeune homme** nous apprenne rien sur le talent de M. Alfred Capus. C'est toujours

la même bonne grâce, la même science aimable des vicissitudes sentimentales, la même indulgence pour les petites erreurs des hommes, le même optimisme discret, un peu sceptique. M. Alfred Capus ne saurait être un auteur cruel : comment s'y prendrait-on pour l'en blâmer?

Le Beau jeune homme est une comédie d'aventures. Il semble que M. Capus en ait déjà traité les situations principales et nous en ait déjà présenté les personnages. Valentin Bridoux quitte la petite ville où il est bibliothécaire ; il va chercher la fortune à Paris. Marthe Aubry, l'institutrice, quitte aussi la petite ville ; elle veut faire fortune, dit-elle, et croit-elle, sans doute, mais elle veut, bien plutôt, retrouver Valentin. Elle le retrouve : il est commis chez un emballeur, elle est caissière dans un petit restaurant. Valentin fut bien près d'oublier Marthe pour Mme Jounel ; Marthe songea à suivre l'exemple de Paulette, sa sœur, qui est cocotte ; mais Valentin épousera Marthe, et comme, grâce à lui, M. Jounel est devenu sénateur, il sera nommé sous-préfet. Tout cela est fort agréablement conté. Valentin a foi en la veine, et je crois bien que Marthe, qui dépend aujourd'hui du ministre de l'Instruction publique, dépendit autrefois du sous-secrétaire d'Etat des postes et télégraphes. Mais à quoi bon continuer le petit jeu des rapprochements ? Un auteur a le droit de se répéter, s'il le fait avec agrément. Et notons qu'il y a, au second acte du *Beau jeune homme*, une fort jolie invention, et que Bluche dirige avec un parfait bon sens, et des plus divertissants, son agence de renseignements.

Pour jouer *le Beau jeune homme* on a réuni Mmes Yahne, Thomassin, Lavallière, MM. Brasseur, Baron, Guy, Dearly : donc l'interprétation de la comédie est excellente.

On ne peut pas reprocher au drame de Camille Antona-Traversi, **les Rozeno**, de se perdre en d'inutiles détours : il est réduit au strict nécessaire et une concision, voulue sans doute, y touche parfois à la brutalité. Cela ne donne pas à la pièce plus de vigueur, et ne fait que lui ôter des attraits ; des situations, dramatiques d'ailleurs, ne rendent pas tout l'effet qu'elles devraient. Le principal personnage de la pièce, une jeune fille, Lydie Rozeno, née et élevée dans une famille de demi-mondaines, mais qui n'a que du dégoût pour la vie de sa mère et de ses tantes, et qui aspire à l'amour pur, n'est pas d'une extrême nouveauté et, pour imaginer l'intrigue où elle est mêlée, l'auteur n'a pas fait, je pense, de violents ef-

forts d'imagination. Mais il y a, dans *les Rozeno*, une figure assez plaisamment dessinée, celle d'un vieux professeur de musique, brave homme, avisé, qu'on a surnommé, à cause de sa clientèle, le « Rossini des cocottes » et, à cause de sa gourmandise, le « Wagner des biscuits », et surtout il y a, au dernier acte, une scène d'un très réel intérêt, et où l'état d'esprit de Lydie Rozeno est indiqué avec une vraie force dramatique.

Mlle Lavoulzy joue sans faiblesse Lydie Rozeno, et M. Bour qui, en même temps que bon acteur, se manifeste sans cesse metteur en scène très adroit, donne au professeur Suardi un très curieux caractère.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Les Concerts : la *Pastorale* et Claude Debussy. — M. Siegfried Wagner. — *Mazeppa* et *les Béatitudes*. — Théâtre National de l'Opéra : *La Statue* par MM. Carré et Barbier, musique de M. E. Reyer.

Selon sa coutume, et toujours au Nouveau-Théâtre, l'élégant M. Weingartner est revenu nous voir cette année. Il éprouvait le besoin de nous montrer derechef comment il dirige et, par conséquent, comment doit être dirigée une symphonie de Beethoven que nous avions entendue récemment au même endroit. Ça devient une monomanie; et je m'explique mal l'abstention bénévole de l'habitué qui siffle les pianistes. Mais cet irréconciliable ennemi des virtuoses était sans doute à la campagne, car il faisait ce jour-là un temps délicieux. On sait que M. Weingartner est désormais, sinon la première hirondelle de notre printemps, du moins le pigeon voyageur dont la présence annonce, chez nous, l'arrivée de ces frileux volatiles. La *Pastorale* est l'une des symphonies de Beethoven dont on se lasse le plus vite, même bâtonnée par un bras moins trépidant que celui du *Kappellmeister* dalmate. La *Symphonie* en *do* mineur, je l'avoue, me produit un effet analogue. Ce sont précisément, parmi les neuf, celles que l'on pourrait le plus justement qualifier de « wagnéristes ». Dans la *Symphonie pastorale*, Beethoven s'était proposé de traduire des impressions agrestes, des tableaux de la nature, voire un orage. En y employant les ressources musicales, son génie devançait son époque à bien des égards. Plus de trente ans après l'apparition de l'œuvre, Fétis n'hésitait pas à en corriger les fautes d'orthographe, mais, s'il en

censurait les témérités harmoniques, lui-même en admirait, presque autant que Berlioz, la poésie imitative, il y éprouvait les émotions spéciales suggérées par un « programme » d'une concision fort explicite. Alors et depuis, combien d'âmes sensibles ont rêvé « au bord du ruisseau », écoutant son murmure ouaté de deux violoncelles en sourdine ! Combien se sont pâmées au duo naïf de la caille et du rossignol, ont frémi sous la rafale sournoise, perçu distinctement les larges gouttes de pluie tiède et les grondements précurseurs, pour sursauter à l'épouvante du cataclysme déchaîné soudain par le *tutti* corsé bientôt des trombones. On remplirait facilement un très gros volume avec les hyperboles que, durant bien près d'un siècle, ces interprétations de la nature inspirèrent à des gens très intelligents, à de grands artistes, poètes, peintres ou musiciens, à des esprits pas romantiques du tout, écrivains ou philosophes. Et voici l'impression qu'en reçut hier la plus délicate sensibilité musicale contemporaine, un maître qui, entre tous et mieux que quiconque, sut formuler à propos de son art des pensées exquises ou profondes : « Ruisseau où les bœufs viennent apparemment boire (la voix des bassons m'invite à le croire), sans parler du rossignol en bois et du coucou suisse, qui appartiennent plus à l'art de M. de Vaucanson qu'à une nature digne de ce nom... Tout cela est inutilement imitatif et d'une interprétation purement arbitraire ». Et plus loin : « ...orage, où la terreur des êtres et des choses se drape dans les plis du manteau romantique, pendant que roule un tonnerre pas très sérieux. » Ceci est extrait du *Gil Blas*, — lequel, entre parenthèses, je recommande à chacun d'acheter tous les lundis pour y retrouver la même signature, — et c'est signé « Claude Debussy ».

Et ce n'est que trop vrai, hélas ! Nous le sentions tous sans oser en convenir, sans oser même le penser, crainte peut-être de sacrilège. L'œuvre beethovenien était pour nous comme un lieu sacré, une basilique majestueuse illuminée de gloire. En y pénétrant tête nue, nous faisions le signe de la croix et, après avoir adoré le dieu, nous allions contempler les verrières. Eclatantes ou sombres, les arabesques polychromes y gardaient une signification symbolique ou enrobaient de poésie des scènes de réalité saisissante. Ici, c'était « le destin qui frappe à la porte » ; là, des tableaux de la vie champêtre, un ciel bleu, un ruissellement, des arbres, des oiseaux ; un parfum de sérénité, d'harmonieuse quiétude. Il suffit aujourd'hui d'un coup de coude pour briser le vitrail de notre illusion.

Par le trou béant ourlé des verges de plomb, nous apercevons le vrai soleil, le vrai ciel, de vrais arbres, un vrai ruisseau; nous entendons des gazouillements, des rumeurs moites, des fracas subits et brefs, et nous sommes bien obligés de constater que, pour nous, la peinture ne ressemble plus guère au modèle. Entre l'œuvre d'art et son sujet, nous ne découvrons plus qu'un rapport parfaitement factice.

Mais ce n'est pas une raison pour remettre son chapeau sur sa tête; on a d'autres motifs de rester découvert chez Beethoven. Il a voulu transposer en musique ses sensations aux spectacles de la nature. Personne n'aurait l'idée de lui refuser une belle dose de sensibilité et un joli talent de compositeur. Pourtant son interprétation nous apparaît déjà « purement arbitraire ». Ce n'est plus ainsi que nous imitons le chant des oiseaux; nous avons eu depuis d'autres murmures « de la forêt », d'autres orages. Ailleurs, le symbole même semble désuet d'allures. Si nous devons penser à la Fatalité, il faut que dûment on nous en avertisse; sinon les coups que ce « destin frappe à la porte » risqueraient d'être mal compris. Imaginez qu'une cervelle impertinente ou baroque s'avise qu'on ne saurait mieux rendre le geste impérieux et pressé d'un monsieur à qui on répond : « Il y a quelqu'un. » Il est toujours dangereux d'interpréter quelque chose en musique. C'est dangereux pour ce quelque chose qui peut devenir ridicule, et qui est sûr, à tout le moins, de prendre avec le temps un petit air démodé d'ancêtre. Pour nos petits-neveux, nous porterons perruque. C'est dangereux pour la musique. La *Pastorale* en fait l'expérience amère. Elle a cependant sa beauté spécifique, et qui n'est pas des moindres; mais pour la discerner et en jouir, il faut oublier le programme, et on ne peut pas l'oublier assez. Tout autant qu'il nous gêne, il semble avoir gêné le musicien et son œuvre en pâtit. Beethoven lui-même ne put pas être impunément « wagnériste ». Tandis que nous écartons comme arbitraire l'interprétation qui suscita l'enthousiasme de nos aînés, c'est peut-être ce qui les choqua, ce que le docte Fétis estimait extravagant, qui nous paraît aujourd'hui le meilleur de la symphonie; c'est en tout cas exclusivement des combinaisons sonores que nous pouvons conclure à sa beauté artistique, absolue ou relative. Tant il est vrai que, dans l'œuvre musicale, il n'y a que la musique qui compte. Le reste n'a rien à voir avec l'*art* et n'est qu'illusion, prétexte, hochet : « wagnérisme ».

§

Après M. Weingartner arriva un autre voyageur. Illustre quoi qu'il fasse, rien que du nom qu'il porte, M. Siegfried Wagner est un peu aussi quelque chose comme « le musicien malgré lui ». Il étudia d'abord l'architecture, à quoi il se destinait. Mais la redoutable Cosima, qui connaît le prix et les revenus de la gloire, lui démontra bientôt l'absurdité de sa conduite. Sur les instances maternelles, il décida donc de succéder à son papa et s'établit à Bayreuth, où les leçons de M. Humperdinck le transmuèrent en compositeur avec une surprenante rapidité. Il récolte aujourd hui les bénéfices de son obéissance. M. Chevillard a cru devoir l'inviter à prendre sa place, et le public parisien accourut en foule pour le recevoir. Il n'est pas très commode de spécifier à qui s'adressent cet honneur et cet empressement. Après l'audition de la *Symphonie* en *la*, on ne pouvait plus guère penser que ce fût au chef d'orchestre. M. Siegfried Wagner en battit la mesure comme un beau tapis, avec une sollicitude et une bonne volonté si évidentes qu'on en était désarmé, et qui induiraient, si l'on devait lui donner une note, à choisir plutôt « Assez bien » que « Passable ». Il ne mérita pas beaucoup mieux en dirigeant tout le concert, et ses efforts y révélaient plus de piété familiale que de talent à obtenir de remarquables exécutions. Quant à la musique que compose M. Siegfried Wagner, elle doit faire hurler son père et gémir son aïeul dans leurs tombes. Si on eut la politesse d'applaudir les fragments du *Duc Wildfang*, c'est sans doute uniquement pour se conformer aux devoirs de l'hospitalité. Il semblerait donc que ce fût surtout pour la personne du « Jeune Siegfried » qu'on l'ait fait venir de si loin et que les spectateurs se soient empilés dans l'étuve du Nouveau-Théâtre. Et en somme, cela se comprendrait jusqu'à un certain point. Quelqu'un qui est à la fois le fils de Wagner et le petit-fils de Liszt constitue un échantillon de l'espèce humaine comme on n'en rencontre pas tous les jours. Si l'on vint simplement pour le voir, on en eut pour son argent. M. Siegfried Wagner supporte le fardeau d'une aussi lourdehéré dité avec une aisance intrépide. Il ne bronche pas sous le feu des lorgnettes braquées. Avant chaque morceau, debout et désinvolte, il toisait la salle aussi assidûment qu'il en était regardé, y saluant parfois les figures de connaissance d'un petit bonjour amical. Il avait bien l'air de celui « qui ne connaissait pas la peur » et dont il reçut son

prénom. Je me hâte d'ajouter que là s'arrête la ressemblance entre les deux Siegfried et que, si rien dans son geste n'indiquait un quelconque désir « d'apprendre à connaître la peur », notre hôte n'avait nullement l'apparence « d'un gas qui est trop bête pour y parvenir jamais ». Son masque rappelle trop celui de son glorieux père. C'est presque la tête d'un homme de génie. Qui sait? Il a peut-être eu tort de ne pas rester architecte.

§

L'avantage le plus clair de ces deux visites nous fut l'audition réitérée de *Mazeppa* (1850). Ce n'est pas le plus intéressant des Poèmes symphoniques de Liszt ; c'est peut-être le plus « berliozien » de tous. Comme la *Pastorale*, il souffre d'un programme où l'interprétation des sentiments ou du symbole se double d'un élément pittoresque fâcheux et presque inévitable. Mais, en dépit du hors-d'œuvre de « l'orage », la *Pastorale* avait conservé du moins l'auxiliaire précieux de l'armature symphonique. Dans *Mazeppa*, c'est le texte de l'argument poétique qui a seul dicté sa forme et son développement à la composition musicale. Toute la verve géniale que Liszt y prodigua est inhabile à pallier cette tare essentielle ; encore que maintes récentes productions de forme savante ou compliquée pussent envier la verdeur et l'élan de cette œuvre quinquagénaire. Ce défaut est très rare chez Liszt en qui le pur musicien l'emporta toujours inconsciemment sur le poète, même s'il associait la parole à la musique. Témoin l'admirable ordonnance de son *Christus*, ce modèle inégalé de l'oratorio moderne, où se déroule l'eurythmie grandiose d'une immense « symphonie avec chœurs ». L'absence d'une pareille forme musicale autonome est précisément l'unique imperfection des *Béatitudes*, dont nous devons la joie à M. Colonne. Et cette imperfection fait le plus grand tort à l'ensemble. A cause de cela, *les Béatitudes* ne constituent pas *une* œuvre, mais plutôt une suite de huit compositions juxtaposées, insuffisamment reliées par le *leit motiv* de « la voix du Christ ». Emporté par sa foi naïve, le bon Franck ne s'est pas aperçu qu'il récitait un chapelet. Il ne faut pas s'y tromper : la monotonie ne résulte pas tant de l'analogie des sentiments énoncés que de la similitude des formes employées à les exprimer. La succession de formes musicales à peu près identiques malgré les différences de détail n'est qu'une répétition, et la répétition, loin de produire l'unité, aboutit au contraire au morcel-

lement. Un organisme implique une hiérarchie de ses parties intégrantes. De cette hiérarchie naît, dans l'œuvre d'art musicale, la « forme » indispensable à sa cohésion. César Franck le savait bien, et il l'a prouvé dans ses chefs-d'œuvre les plus parfaits, qu'on doit chercher dans sa musique de chambre et le piano, en y joignant ses trois derniers *Chorals* d'orgue dauprès de qui pâlissent ceux mêmes de Bach.

§

Il n'y a pas à dire, nous possédons une Académie Nationale de Musique qui n'est pas ordinaire. Elle nous coûte 900.000 francs par an, mais elle les vaut bien ; car c'est un endroit unique au monde. Quand on veut se payer des originalités, il ne faut pas regarder à la dépense. Au fond, c'est une énorme bâtisse où il y a surtout un escalier. D'un côté de cet escalier, on mit quelques peintures. De mornes nudités y plafonnent en des raccourcis indécents sous une couche de noir de fumée. De l'autre côté, on essaie de faire de la musique dans une salle trop grande et trop dorée où on entend tout au plus la moitié de ce qu'on y joue, même quand on le sait d'avance et par cœur. En ce lieu grouille, exigée par la vastitude d'une scène incontinente, toute une population de pseudo-fonctionnaires des deux sexes, animés du plus ardent désir de ne pas s'esquinter le tempérament. Ici la sainte horreur des répétitions a les trois dimensions et l'infini de l'espace céleste. Ces habitudes bien connues de la maison attirent les ténors à bout de souffle et d'engagement, tout heureux d'y hospitaliser la détresse d'un larynx fourbu. L'administration du monument semble avoir pris une devise qui flotte entre « Pas de zèle ! » et « Mauvaises traditions ! » Le personnel en a trouvé une bien meilleure : « Où y a d'la gêne, y a pas d'plaisir ! » Ces aspirations additionnées concourent à un résultat d'une rareté savoureuse. De son fauteuil privilégié, seul un abonné de notre Opéra peut se délasser d'une musique importune par la conversation mouvementée des « professeurs » qui daignent en venir quelquefois exécuter une partie d'orchestre ; par l'entrée intempestive, au milieu d'un acte, de cinq ou six de ces Messieurs dont l'instrument avait été réservé jusque-là par le compositeur. Il n'y a qu'à notre Opéra où l'on puisse éprouver encore l'insoupçonnable sensasation d'un midi resplendissant de soleil, passant du crépuscule à la nuit obscure ou étoilée en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire ; d'une porte de souterrain, se découpant

d'équerre au milieu de rochers sauvages, pour s'ouvrir en offrant à un feu de bengale rouge le ballottement flasque de sa toile tendue sur un châssis de sapin. Là seulement se perpétuent en s'aggravant la tradition du *gueulando* italique et des simagrées disloquées chères aux mélos d'antan, l'ankylose de choristes obèses ou abusivement moustachus, la cocasserie de figurants étiques et mal lavés; le tout assaisonné d'une pompe criarde et d'une solennité prétentieuse dont le comique atteint souvent jusqu'au sublime du genre.

Depuis un certain nombre d'années, nous avons vu grandir chez nous une pléiade de compositeurs dont l'œuvre a su s'imposer à l'attention de nos voisins les plus difficiles. Notre Opéra l'ignore avec sérénité. « Il n'y a plus de musiciens français », assurait récemment son Directeur. Cette conviction est peut-être une vraie chance pour les dits musiciens. Néanmoins, l'Italie n'ayant pas rendu ce qu'on en attendait et quelques protestations ayant accueilli l'étranger envahisseur, nos compétences subventionnées décidèrent d'amadouer l'amour-propre national. S'il n'y a plus de musiciens français, heureusement il y en a eu et, heureusement aussi, quelques-uns vivaient encore et ne demandaient qu'à entrer illico dans l'immortalité. Pour ne pas faire de jaloux, on en choisit le patriarche : l'apothéose à l'ancienneté. La « semaine Reyer », la grande semaine fut donc annoncée et préparée. Un mois durant on répéta au moins douze fois. Dérangé de son somme coutumier, le pompier de service se pinçait pour être sûr de ne pas rêver. Mais je vous ai prévenus que nous avons un Opéra qui n'est pas ordinaire. Au dernier moment, M. de Reszké, enrhumé ou impuissant, se défile; et il paraît que, hormis ce ténor époumonné, la troupe de notre première scène lyrique ne compte pas un chanteur capable d'aborder *Sigurd*. Avec la substitution obligée de *Faust* propice au maximum, la semaine Reyer se réduisit donc à *Salammbô* et à *la Statue*. Ce fut encore trop pour la gloire du musicien. M. Reyer est un artiste dont, plus que l'âge même, on doit respecter la sincérité. Il élit pour modèles Gluck et Berlioz à une époque où ceux-ci n'étaient pas à la mode. Toutefois, en dépit de ces précurseurs et du caractère exotique ou légendaire des sujets où il se complut, son romantisme mitigé semble garder comme une indélébile empreinte de ce « néo-grec » abâtardi qui fut spécial à l'art du second Empire. Cependant c'est surtout dans son inspiration mélodique que M. Reyer a réussi à donner une petite note personnelle qui, pour peu variée qu'elle s'at-

teste, a conservé un charme très réel. De savants musiciens en nourrissaient une secrète envie, et le public n'en demandait pas plus. L'embarras de M. Reyer aux combinaisons de la polyphonie n'était un secret pour personne. En souvenir de Gluck, on excusait l'obstination de ses « accompagnements » simplistes; on était parvenu même à y découvrir une certaine noblesse de style qu'on aime à qualifier de « classique » dans l'œuvre des célébrités défuntes. En somme, *Sigurd* et *Salammbô* étaient unanimement rangés parmi le plus convenable ou le meilleur de la musique française admise par notre Opéra. Au soir de sa vie, comblé d'honneurs et de tantièmes, M. Reyer avait conquis l'autorité d'un maître applaudi. Pour quelques-uns, son talent frisait le génie. Cette jolie situation eût dû le dissuader de nous révéler *la Statue* qu'il commit vers 1860. Sans doute, il est malaisé de se juger soi-même, mais M. Reyer a de bien maladroits amis. Oubliée chez l'éditeur, la vieille partition bénéficiait du lustre de ses cadettes. On pouvait même supposer un chef-d'œuvre méconnu, et on n'y allait pas voir. Il apparaît aujourd'hui avec la plus belle évidence que nos parents n'avaient pas eu tort de lui refuser une admiration durable. Il apparaît non moins nettement que tout l'effort efficace d'une si longue vie d'artiste se résume en deux opéras. Si honorables qu'on les estime, il s'ensuit un bagage plutôt maigre pour un triomphateur. Etait-il bien nécessaire de le démontrer ? Que M. Reyer ait jadis assumé la peine d'encadrer de fastidieux récitatifs les couplets de vaudeville et les chœurs d'opérette dont se compose *la Statue*, on en reste quelque peu surpris. Mais on comprend mieux que notre Opéra ait jeté son dévolu sur un amalgame où son flair distinguait çà et là d'authentiques relents de Meyerbeer. Il y reconnaissait joyeusement l'intégrale pureté de ses « mauvaises traditions ». La pierre d'achoppement fut pour lui la partie comique de l'action. Notre Opéra ne se doute pas à quel point il est plus rigolo quand il prétend nous faire pleurer que quand il tâche de nous faire rire. Voulant être drôle, il fut lugubre lamentablement. Et puis, c'est une grosse erreur de sa part que de renoncer aux traditions qui lui confèrent son incontestable originalité. Voilà-t-il pas que les choristes de l'Opéra s'évertuent de remuer bras et jambes ! Le bon vouloir qu'elle accuse rend la velléité presque touchante. Mais, tout de même, non! Ça ne leur va pas; ils sont décidément mieux, plantés en rangs d'oignons. « Ne forçons point notre talent... » C'est le com-

mencement d'une moralité dont notre Opéra devrait bien méditer la suite. On a critiqué le ballet ; on l'a trouvé trop long. J'avoue qu'il me parut trop court. Sans lui on eût crevé d'ennui. Si la puérilité de leurs évolutions y dénonçait la singulière esthétique du lieu, du moins d'avenantes personnes s'y efforçaient sincèrement de plaire à la vue par la seule grâce du geste. Elles n'avaient rien à nous réciter des bécasseries du poème de MM. Barbier et Carré, et l'élégante beauté de Mlle Lobstein, l'art consommé, invraisemblable de science et de souplesse, de Mlle Piodi permettaient d'oublier jusqu'à la musique.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Place de la Concorde : *Salon de l'Automobile-Club ;* Cours la Reine : *les Artistes Amateurs ;* rue J.-J. Rousseau : *le Salon des employés des postes et télégraphes !*

Vraiment, cela n'est pas raisonnable ; chacune de ces expositions est, par le simple énoncé de son titre, une injure à l'art et aux artistes, une gratuite et grotesque injure, et s'il ne faut pourtant pas refuser de croire que les intentions des organisateurs de ces choses-là ne sont pas méchantes, qu'on nous dise donc par où ils ont passé pour en venir à cette extraordinaire, totale et sans doute irrémédiable incompréhension ! Mais, s'il est difficile — ou long — de préciser les origines et les causes, il n'est que trop aisé de constater un effet harmonique avec tout un ensemble social où le sens vrai de l'art nécessaire est perdu.

Nos contemporains voient dans l'art une inutilité de luxe, un passe-temps qu'on peut se permettre après avoir fait sa tâche quotidienne, — et les employés des postes et télégraphes ont leur salon ! — un sport tranquille qui délasse des sports violents, — et les membres de l'Automobile-Club ont leur salon ! — un « écoute-s'il-pleut » offert aux désœuvrés, — et il y a un salon des Artistes-Amateurs !

Loin de moi la pensée de blâmer les artistes — non plus que les écrivains — sans fortune qui prirent le parti de demander à un métier les éléments de la vie matérielle. Je conçois très bien qu'on puisse trouver et talents et génies dans l'innombrable peuple des employés de la poste et des télégraphes. Le saugrenu n'est pas qu'un artiste soit employé, encore que ce ne soit pas le désirable. Ce qui est fou, c'est qu'un

artiste fasse preuve d'art, non pas en qualité d'artiste, mais en qualité d'employé.

Et il est fou aussi, et il est stupide que les amateurs usurpent, au regard du public, le rang des professionnels. Je n'entends pas m'arrêter à ce trop fameux débat entre professionnels et amateurs qui revient chaque année dans la presse avec une dégoûtante régularité. Oiseux débat, s'il en fut! Il me suffira de dire que l'amateur d'art, s'il s'en tient à ce titre d'amateur, n'a pas le droit de disputer leur place aux producteurs, et qu'il a le devoir de leur acheter leurs œuvres : s'il s'acquitte de ce devoir, sa présence parmi nous est un bienfait ; c'est une plaie si sa vanité sollicite notre admiration. Car, et par définition, l'amateur — c'est-à-dire, dans le langage courant, celui qui fait de l'art quelquefois, par caprice et sans passion — ne peut rien donner d'excellent.

Aussi n'y a-t-il guère que des sottises au Salon des Amateurs. Et pourtant « un homme s'est rencontré »... — non pas, il est vrai, « d'une profondeur d'esprit incroyable » : c'est le critique du *Temps* — pour leur attribuer tous les mérites : ils valent bien les professionnels, laisse-t-il entendre... Et nous, laissons dire.

§

Pastels et Peintures de M. Odilon Redon (*Galeries Durand Ruel*). — La gloire d'Odilon Redon fut longtemps le secret précieux de quelques-uns. Ses lithographies, qui sont des miracles de beauté, correspondaient profondément aux besoins, aux intimes préférences de l'intelligence et de la sensibilité de quelques hommes, alors jeunes, et passés aujourd'hui de l'autre côté de la quarantième année. Leurs sujets sollicitaient notre sympathie. C'étaient les objets mêmes de nos rêves : le fond sombre de la réalité insondable sur quoi s'ouvrent les deux ailes de l'éternelle libellule, le bord de l'abîme où un poids énorme de croupe retient et brise l'essor de Pégase, et toutes les passions excessives ou surhumainement humaines, l'amour romantique de la mort, la fièvre de l'infini, la fureur du retour aux principes, fût-ce dans des ténèbres de chaos, le goût dangereux de la solitude, l'extase de la peur... Je crois bien que ces « sujets » sont de nature à requérir toujours l'émoi d'une élite. Peut-être toutefois intéressent-ils moins essentiellement, touchent-ils moins profondément les jeunes hommes de la génération nouvelle que ceux d'il y a vingt années. Des préoccupations plus calmes, d'un

ordre moins élevé ont succédé aux ardentes et raffinées songeries d'alors. (Et cela sans doute est fatal, et cela probablement est bien : les « songeries d'alors », quand elles reprendront leur place privilégiée dans les âmes — car elles la reprendront — y reviendront renouvelées et fortifiées par leur actuelle défaveur.) Mais nous n'aimions pas que nous-mêmes et la réalisation de nos propres désirs dans les admirables compositions blanches et noires de Redon : nous les aimions aussi en elles et pour elles; nous les aimions pour ce jeu prestigieux qu'elles sont et cette jonglerie toute-puissante du jour et de l'ombre, pour ce prodige accompli de leur harmonie dans leurs contrastes. Nous acclamions en Redon le maître admirable du blanc et du noir lithographiques.

Ce titre lui est resté, et c'est sous ces espèces que sa gloire rencontre, aujourd'hui enfin, l'assentiment universel. Aussi ai-je regretté, dans sa présente exposition, qu'on ait fait si peu de place aux chefs-d'œuvre de ses albums. Mais l'intérêt de cette manifestation n'en est pas moins très grand. Vous y verrez comme une synthèse de la carrière entière de cet artiste très haut et très inégal, si complexe à la fois et si naïf.

Tout son passé est là : le paysagiste infiniment consciencieux, le peintre de fleurs et de natures mortes, et le portraitiste, tous trois sincères toujours, mais point toujours récompensés de leur effort, et le fantaisiste unique qui impose à notre enthousiasme les compositions les plus irréelles par la réalité splendide et fastueuse, par la joie divine de ses musiques de couleurs.

Et puis il y a le présent : un décorateur magnifique s'est depuis peu manifesté en Redon, et le panneau blanc, semé de délicates et délicieuses taches fleuries, qui tient le milieu de la salle, est une explicite indication de cette manière nouvelle. Quelle atmosphère de noblesse, de pureté, ondoie, sensiblement, entre les murs que vous rêvez tapissés d'analogues merveilles ! Comme ils reculent et s'écartent, illuminés, baignés d'infini ! Est-ce dans la salle ainsi décorée par Redon qu'il conviendrait de feuilleter ses albums terribles? Oui. La virginale clarté qui tombera des tentures vous éclairera du jour qu'il faut les plus sombres illustrations des contes d'Edgar Poe. C'est parce qu'il a dans l'âme ces blancheurs que l'artiste conçoit si fortement, qu'il peut exprimer si intensément l'horreur fantastique du drame des pensées. Les harmonies ne s'expliquent jamais que par les contrastes. L'âme de ce songeur tragique a le visage d'une jeune fille, — et n'est-ce pas elle, par-

fois, qui travaille seule à ces tableaux de fleurs dont le charme, très particulier, n'est pourtant pas tout-puissant, ou à ces croquis, d'un interêt en soi secondaire, sauf qu'ils nous renseignent curieusement sur le procédé de travail du Maître, si exact, si scrupuleux, si minutieux?

Parmi les portraits, je noterai à part celui qui est indiqué au catalogue sous le n° 16 (*Esquisse pour le portrait de M^me^ X...*) et qui est très beau.

§

Les Aquarelles de M Frank-Boggs (*même galerie*). — Bien que M. Frank-Boggs, dans sa considérable Exposition, nous montre presque autant d'huiles que d'aquarelles, c'est sur celles-ci surtout qu'il convient d'insister. Ce sont elles qui font au très délicat et parfois puissant paysagiste le plus d'honneur. Il est même curieux à noter que, libre et personnel avec le moins aisément maniable, le moins riche en ressources des deux procédés de peinture, il perd souvent avec l'autre toute originalité, et, même! l'un des plus habiles exécutants qu'on puisse nommer devient parfois lourd et maladroit.

Comparez, par exemple, l'aquarelle et le tableau qui sont catalogués sous les numéros 5 et 37 et l'un et l'autre également désignés : *la Seine au Pont-Neuf*. Le tableau est parmi les meilleurs, et je le choisis à dessein ; mais qu'il reste inférieur à l'aquarelle! Qu'il est à la fois moins solide et moins léger! Et peut-être pourtant — je dois le dire — admirerais-je pleinement ce tableau s'il ne souffrait de la comparaison que l'auteur lui-même lui impose : il s'est complu à se faire son propre rival; c'est un jeu dangereux.

Car il me serait facile de signaler d'autres tableaux exquis, *l'Hôtel de Sens*, *le Pont Saint-Michel*, *la Seine à Bercy*..., œuvres d'un artiste très rare. Pourquoi le peintre à l'huile me fait-il penser à tant de maîtres différents? Pourquoi ses tableaux ne semblent-ils pas procéder de la même âme, de la même main?

Au contraire, l'aquarelliste garde une tenue parfaitement harmonique. Sans doute, le nom de Jongkind s'évoque fatalement devant ces recherches discrètes et profondes, ces gris larges qui chantent dans le loin, ces si doux, si moelleux enveloppements. Mais ce nom est lui-même une louange, et souvent les affinités des deux peintres s'expliquent par la communion de leur choix Je remarque, en effet, que, dans l'œu-

vre entière de M. Bogs, ses « Vues de Hollande » sont nombreuses et trahissent comme une filiale prédilection.

§

Miniatures de Mme Renée de Mirmont (*même galerie*). — Les personnes qui ont un goût particulier pour l'art de la Miniature et qui déplorent sa décadence actuelle ne seront pas consolées par les « Portraits et Etudes » de Mme Renée de Mirmont.

§

Galerie Silberberg. — Mlle Dufau, MM. Adler, Besson, Roger Bloche, Laporte-Blairsy, Morisset, Jean Pierre, Synave.

La justification de la lumière électrique dans le décor moderne de la vie, depuis si longtemps qu'elle préoccupe les ouvriers d'art, reste un problème à résoudre. Ce n'est pourtant pas que les chercheurs se soient dérobés à l'effort d'imagination pas plus que les manufacturiers aux sacrifices d'argent. Les éblouissantes devantures des magasins de nos boulevards en témoignent. Fleurs et femmes, femmes et fleurs de lumière! Le thème n'est guère varié, mais par d'ingénieux traitements les inventeurs en éludent parfois la fade monotonie.

« Ceux de l'Art Nouveau » se sont surtout signalés dans ce concours et, parmi beaucoup de compositions malheureuses, j'aurais plaisir à noter quelques trouvailles charmantes.

Mais quoi! il manque le principal.

Il manque aux orfèvres et aux ciseleurs, — à la plupart d'entre eux : j'en nommerai un, à la fin de cette chronique, qui me semble bien avoir trouvé la voie désirable, ou, tout au moins, clairement vu le but — il manque aux fabricants de meubles et à tous les artistes industriels en ce temps, vinssent-ils de l'École de Nancy, ce qui manque aux architectes aussi et d'abord : cette petite chose énorme et simple, initiale, et sans quoi tout le reste n'est rien, car c'est elle la génératrice unique, — le STYLE!...

M. Léo Laporte-Blairsy, qui expose dans les galeries Silberberg des encriers, des coupes, des liseuses et principalement des lampes électriques, l'a-t-il trouvé, ce principe essentiel? Je ne dis point cela, car je ne le crois point. Mais il a deux qualités précieuses qui lui méritent un rang à part entre chercheurs du même ordre. Au prix de la sienne, l'ingéniosité

dont plusieurs firent preuve n'est rien, et il a un sens rare de la convenance décorative.

Il était élémentaire de dissimuler l'ampoule électrique. Peu d'artistes y ont songé et, de ceux qui eurent cette idée heureuse, pas un n'a rien trouvé de comparable aux *Paons* et surtout à *la Fée au Coffret* de M. Laporte-Blairsy. Imaginez trois paons de bronze accolés, dressés sur leurs griffes et se présentant tous trois de face. Dans la cavité de leurs corps se cachent trois empoules et la lumière qui en jaillit ruisselle sur les pierres bleues dont les jabots sont constellés. — Et ceci : une fée, dans ses bras un coffret; la lumière n'a pas vibré encore; qu'y a-t-il dans ce coffret? Le plus somptueux des trésors : la lumière! Elle se colore en traversant la face vitrée du coffret, sur laquelle transparaît un paysage de vitrail bleu et vert.

Dans la même exposition collective les tableaux de Mlle Clémentine Dufau, notamment *l'Idylle* (pastel) et les études espagnoles m'ont longtemps retenu. Cela est élégant et riche, d'une personnalité attirante.

M. Jean-Pierre pense-t-il à M. Cottet? Les deux artistes étudient la même nature, la même Bretagne et les mêmes Bretons, l'un seulement avec maîtrise, tous deux avec amour. *La Veillée* de M. Jean-Pierre, — cette mère et cet enfant dans l'ombre, éclairés seulement par le feu du fourneau, — est d'un bel et consciencieux effort.

§

Exposition d'œuvres de M. Mita (*Galerie Haussmann*). — Malgré l'avis favorable de personnes informées et sincères, j'avoue que tout le brusque bruit fait autour du nom, hier à peu près inconnu, de ce peintre me troublait un peu. Peut-être trouvait-on encore, dans quelques vieux coins oubliés de province, des naïfs prêts à croire sur parole les soi-disant critiques d'art qui font de la réclame à de soi-disant artistes dans les quotidiens. Mais à Paris, du moins, et comme on dit — « dans les grands centres », personne n'ignore plus que les directeurs de journaux se sont depuis longtemps interdit toute vraie critique, genre d'écrire improductif. On est donc excusable d'entrer en quelque défiance quand on les voit tout à coup décerner des brevets de talent et de maîtrise aux venus de la veille...

Est-ce cette « suspicion légitime » qui m'a fermé les yeux aux mérites de M. Mita?

Je ne crois pas.

Je vois bien l'abondance matérielle de sa production. Il y a soixante-quatorze numéros dans son catalogue et presque toutes ces toiles sont de dimensions considérables. J'en déduis que l'occasion est bonne pour le connaître à fond, pour pénétrer le secret de sa vision et suivre l'arabesque harmonieuse que dut décrire sa pensée aux prises avec la nature, — et je suis étonné, rebuté, déçu.

Vous n'êtes pas exposés à confondre l'*unité* avec l'*uniformalité* de la vision. Trop incontestablement toutes ces toiles sont « du même ». Mais ce n'est pas qu'une formule personnelle les rejoigne, les explique les unes par les autres. C'est qu'en réalité elles sont toutes « la même ». Que m'importent les sujets divers et les heures changeantes, si le ciel et la terre, les maisons, l'eau, les images sont uniformément traités ? En suis-je à m'arrêter aux *différences* d'un pétard de soleil à midi et d'un pesant couvercle de crépuscule qui tombe ? C'est dans l'enveloppe et le recueil de ces scènes de nature que nous pourrions saisir l'affirmation d'un tempérament. Or, d'enveloppe, point, et la justesse banale des perspectives demeure sans expression. Tout est sec et pesant. La matière est laide. Rien ne bouge, rien ne se développe et de toile en toile vous retrouvez la fidélité consternante, la constance offensante de la vulgarité.

Je cherche l'exception à faire ; je ne la trouve pas. Ce n'est pas plus ce *Coin de Montmartre* que cette *Place du Petit-Andelys*, pas plus ces *Ruines à Cléry* que cette *Carrière abandonnée*. Dans ce dernier tableau, pourtant, on croit bien sentir que l'auteur, devant le décor d'une muette tragédie de la nature, était ému d'une émotion vraie et qu'il fit effort pour l'exprimer ; on ne peut que constater l'effort...

Je continuerai à me défier des louanges qu'on décerne aux inconnus dans les journaux...

§

Les Bijoux de Francisco Durio (*chez l'artiste*). — Au moment de l'année où tous les artistes, bons et autres, sollicitent avec une si unanime énergie les suffrages du public, il convient moins que jamais de négliger les fiertés productives qui s'efforcent à l'écart. C'est pourquoi je choisis ce moment de fièvre pour donner une suite tranquille à ma « Tournée d'ateliers », dès longtemps commencée.

Francisco Durio, sculpteur, céramiste, orfèvre, est de ces

artistes de la bonne lignée qu'opprime heureusement un constant besoin de rayonner, par une production multiforme et incessante, autour de leur idée maîtresse, de laisser leur empreinte dans toutes les matières et leur nom dans tous les chapitres de l'art. Je crois bien qu'entre les nombreux élèves du grand Gauguin, Durio reste le plus fidèle. Il n'eut, en effet, point de maître, jusqu'au jour où il rencontra celui qui s'en est retourné pour toujours dans la solitude dorée de Tahiti. C'était, si je ne me trompe, en 1892, et, depuis lors, l'artiste espagnol ne cessa de méditer l'enseignement et l'exemple, de repenser la pensée du maître français, auquel il devait la révélation de sa propre et intime vérité.

Je compte sur une occasion prochaine de reparler, et cette fois en détail, de l'œuvre considérable et variée de Durio. Mais, comme elle est gouvernée par une pensée unique, on peut dire que l'artiste est tout entier en chacune de ses manifestations. C'est ce qui fait l'originalité extraordinaire de ses bijoux d'or, d'argent et de fer, toujours riches quelle qu'en soit la matière, mais riches si différemment et toujours si simples dans leur somptuosité!

Les nouvelles — nouvelles? — écoles d'ornemanistes belges, allemands et anglais, ont renoncé au droit de demander à la figure humaine un principe de décoration. L'animal même les inquiète et c'est presque exclusivement au végétal qu'ils ont recours. C'est arbitraire, imprudent; c'est un violent démenti donné à cette grande tradition de l'antiquité indienne ou assyrienne, égyptienne ou grecque, que corroborent également le moyen-âge et la Renaissance.

Gauguin et, après son maître, Durio rejettent cette loi nouvelle. Les céramiques et les bois de Gauguin procèdent le plus souvent du type humain déformé et réinformé selon les intentions précises et présentes de l'artiste; de même, les céramiques et les bijoux de Durio.

Je viens de revoir ces bijoux dans l'atelier de l'auteur. Ce sont des petites choses très grandes. Boucles, médaillons, anneaux, pendeloques, — signes d'humanité dont peuvent se parer des êtres humains, signes de rappel aux lois de tendresse forte, de fierté, qui font notre dignité. Dans le si réduit espace dont l'artiste dispose, il inscrit des lignes amples, lyriques, aux courbes larges et grasses qui jamais ne trahissent les nécessités harmoniques du bas-relief dans la surface plane d'un médaillon, ou d'une spéciale sculpture dans la succession d'aspects d'un anneau. Avec une hardiesse heureuse,

il exagère une main et elle garde des proportions parfaites dans le plan qui lui est propre, sans que la petite tête que cette main couvre à demi et enveloppe paraisse excessivement diminuée pourvu qu'on la regarde selon le plan qui lui est propre.

Il y a là un sens étrangement personnel de la décoration de la statue vivante.

Je n'en veux pas dire davantage aujourd'hui. Que cette indication suffise, d'un art neuf et traditionnel tout ensemble, — d'un art humain.

§

Je regrette que l'ouverture, un peu tardive, du Salon des Indépendants ne me permette pas d'en rendre compte dès aujourd'hui. Mais il est d'actualité durable.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

Les Tableaux de M. Pacully. — Il serait quelque peu puéril d'affirmer le constant interêt, la constante « actualité » de certaines œuvres. Rien ne parvient à les déflorer, et les avatars les plus imprévus, les aventures les plus incroyables, les fortunes les plus diverses, les coudoiements les moins recommandables n'influent sur leur beauté, sur leur inaltérable rayonnement. Il n'y a pas très longtemps, avant l'inoubliable manifestation de Bruges, l'été dernier, en quel discrédit n'étaient les primitifs flamands? Je mets hors de cause, naturellement, les œuvres pieusement gardées par quelques rares collectionneurs, et je ne veux parler ici que du public qui s'intéresse à telle ou telle école, suivant que le vent souffle d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre, — ou de Montmartre... Aujourd'hui, le snobisme est au *Maître de la mort de Marie*, au *Maître de l'Assomption*, au *Maître d'Oultremont*. Il y a encore un Maître à la dénomination pittoresque, le *Maître des demi-figures de femmes*, qui est très dans le mouvement.

Or, M. Pacully a l'extrême chance d'avoir, parmi d'autres excellentes choses, une œuvre de ce maître-là.

Qui est M. Pacully? Eugène Müntz va nous répondre.

« C'est en 1895, dans des circonstances presque romantiques, que j'ai fait, à Madrid, la connaissance de M. Pacully. Je me trouvais au Musée du Prado, occupé à déchiffrer la date de la merveilleuse petite *Sainte Famille à l'agneau* de Ra-

phaël (MDVI, MDVII?), d'un coloris si fin et si savoureux, d'une fraîcheur si éclatante. En même temps que moi, un jeune étranger de haute taille s'attaquait à la même énigme. Forcément, la conversation s'engagea. Mon interlocuteur me communiqua son essai de déchiffrement. A mon tour, je lui soumis le mien. Il me répliqua, en s'en référant à l'autorité d'un certain Müntz, auteur, il l'affirmait du moins, du meilleur ouvrage sur Raphaël. Je partis d'un éclat de rire et lui confessai qu'il avait devait lui le coupable. On juge de sa surprise. Pour achever l'histoire, j'ajouterai que j'avais, en effet, hésité, dans mon volume, entre la date 1506 et 1507, mais qu'un examen minutieux du tableau venait de me faire pencher pour la dernière.

» La glace était rompue, la connaissance faite et je n'eus point à le regretter, puisque je trouvai en M. Pacully un compagnon de voyage aussi infatigable qu'éclairé. Nous visitâmes ensemble Madrid, l'Escurial, Tolède, Salamanque, etc... Depuis, M. Pacully s'est fixé à Paris, où il a réuni, dans une pittoresque villa du parc de Neuilly, les excellents morceaux de peinture conquis par lui soit en Espagne, soit en Portugal. C'est, en effet, de ces deux contrées trop peu explorées encore, quoi que l'on dise, que vient sa très précieuse série de spécimens de l'Ecole hispano-flamande... Au cours de ses nombreux voyages dans la Péninsule ibérique, il s'est attaché à ne réunir que les morceaux de choix, véritablement caractéristiques pour l'Ecole espagnole, de tout temps si réaliste, et que le contact avec la Flandre ne pouvait que fortifier encore dans ses instincts. Goya, chez lui, coudoie Ribera, Pedro de Cordoba et Bartholomeo Gonzalez. »

Et les premiers jours de mai, M. Pacully se décide à vendre chez Georges Petit, après une tentative dont le boulevard, étonné, conserve le souvenir.

Je crois que la bataille sera chaude autour de beaucoup de morceaux déjà célèbres. Tout d'abord, autour de ce petit panneau du primitif exposé à Bruges l'été dernier et auquel je faisais allusion au commencement de mon article, autour de cette jeune femme blonde qui écrit à son « amy ». Reproduite et commentée dans la *Revue de l'Art*, dans l'ouvrage de M. Hymans du Musée de Bruxelles sur les *Primitifs Flamands à l'Exposition de Bruges*, dans l'ouvrage du Dr W. Martin de la Haye, *De Vlaamsche Primitieven op de Feutoonstelling te Brugge* (Amsterdam, « Elsevier », 1903), ce morceau si hautement intéressant pourrait bien demeurer

au représentant d'une collection publique de Belgique, lesquelles ne possédaient, en 1902, aucune œuvre de ce maître.

Je citerai encore, il me faut aller vite et aux têtes seulement, dans l'Ecole française, une délicieuse et blonde enfant serrant contre sa poitrine « une colombe blanche qui, dans son bec, retient un billet d'amour » : c'est « le Greuze de l'ancienne collection de Girardin »,dit le catalogue ; le tableau a figuré, auparavant, dans la collection Endersen, fut exposé au Petit Palais en 1900 et choisi par l'Académie royale de Londres pour son exposition ; puis, ces beaux portraits du grand siècle, d'allures si fastueuses, dont la figure joue spirituellement entre l'échafaudage de la perruque et l'amusant fracas du manteau de soie, ce Joseph Vernet, un *Naufrage*, provenant de la collection du duc de Pastrana,et dont M. Boyer d'Agen a écrit : « Le *Naufrage* de la collection Pacully fait le plus grand honneur à la célébrité admise de Joseph Vernet. Et l'on comprend, enfin, devant ce très respectable tableau que, naufrage pour naufrage, Louis XV regrettant peu les siens, ait pu dire qu'il restait, du moins après tout, à la France les marines de M. Vernet. »

Puis, voici des fruits d'Adriaensens, un *Jugement dernier* de Bosh, tout le tumulte habituel des damnés et des suppliciés, que le peintre aimait tant à reproduire, tableau provenant de la collection de l'Infant don Sébastien de Bourbon, qui figura à l'exposition des Primitifs de Bruges et que reproduisit M. Hymans dans son ouvrage ; et cette impressionnante *Pieta* de Gérard David, venant également de l'Infant don Sébastien, ayant aussi figuré à Bruges, et sur laquelle le Dr Martin, directeur du Musée de la Haye, a écrit : « comme un connaisseur allemand l'a démontré, il y a aussi de la main de Gérard David dans ce petit tableau si touchant que nous donnons ici en grandeur naturelle, la *Sainte Vierge embrassant le Christ mort*. L'illustration ne peut donner qu'une faible idée de l'esprit de dévotion et de piété; il faut se représenter d'imagination les couleurs et la robe de Marie d'un bleu foncé merveilleux, les cheveux bruns du Christ, l'éclat du sang, qui coule de ses blessures. Un moment, on croit y voir un fragment d'un grand panneau, mais la couleur qui se termine tout près du bord prouve que nous avons affaire à un ensemble Un chef-d'œuvre, et, en outre, d'une conservation tout à fait extraordinaire », — et encore cette *Apparition de la Vierge à saint Ildefonse*, donnée à Memling, qui fut exposée à Bruges l'an dernier, et qui provient

des collections de l'Infante Christina de Bourbon, du marquis de Remisa et Fernand Bouvenyll, — puis un panneau de Pacher, de tout premier ordre, sur lequel, après l'exposition d'Innsbrück où il figurait, le docteur Hans Lemper président du Comité, écrivait : « Selon ma persuasion, l'œuvre est de Frédéric Pacher » et le docteur Friedlaender, conservateur du musée de Berlin : « Votre tableau montre, en effet, beaucoup de parenté avec Frédéric Pacher de sorte que l'attribution du docteur Lemper est vraisemblable. Cependant votre tableau est, selon moi, de beaucoup supérieur à celui signé par Frédéric Pacher et qui est au couvent de Freising. Nous inclinons donc à y voir l'œuvre de son frère Martin Pacher, le plus grand peintre du Tyrol ».

Une *Cathédrale* de Neefs, et voici Rubens avec un panneau provenant de la collection du duc de Pastrana, *Thétis plongeant Achille dans le Styx*, deux cartons pour la suite de la *Vie d'Achille* qui fut reproduite en tapisserie, dont deux sont au musée de Pan, donnés par la duchesse douairière à Pastrana, deux autres passèrent à la vente Salamanca, — Rubens avec la *Récolte de la manne*, esquisse du grand carton du duc de Westminster, et enfin provenant de la collection de lord Paul Methuen et de la collection Stein, une *Bacchanale* nerveuse et robuste que Smith décrit dans son Catalogue et que Guil. Panels a gravée. Il ne me faut oublier *l'Arracheur de Dents* d'Ariaan Brauwer, qui provient des collections Papin et Kums, ni ce Rembrandt, un Rembrandt de Leyde, qui fut gravé par Bernard avec cette mention (1797) : « d'après le tableau de Rembrandt van Ryn qui est dans le cabinet de S. Ex. M. de Saint-Sapherin, envoyé extraordinaire » et que le docteur Bode fait figurer dans son Supplément, en le caractérisant d' « étude bien intéressante de la jeunesse de Rembrandt d'après sa propre tête ».

C'est M. Georges Lafenestre qui nous présente le portrait du *Doge Andrea Gritti*, qui provient de la collection Salamanca : « C'est une peinture facile, légèrement touchée, dans une tonalité rosée et argentine, dans un style doux et délicat qui tient beaucoup encore à la manière des Bellini. Au premier aspect, on serait tenté de l'attribuer à l'un de leurs élèves, à l'un de ces artistes modestes fort nombreux encore à Venise, à cette époque, un peu démodés, un peu vieillis, mais qui s'obstinaient, avec constance et fidélité, à se souvenir des belles simplicités du vieux Giovanni. S'il était certain, comme le pense M. Pacully, que ce portrait est un ouvrage juvénile

de Tintoretto (né en 1512), ce qui, après tout, n'a rien d'invraisemblable, nous aurions là une preuve nouvelle que les artistes les plus personnels, ceux qui doivent, dans leur âge mûr, se montrer les plus libres et les plus violents, sont souvent, dans leur adolescence et leur jeunesse, les plus humblement disciplinés et les plus naïvement consciencieux. Tintoretto devait, beaucoup plus tard, reproduire les traits du doge Andrea Gritti, agenouillé devant la Vierge, dans une de ses grandes peintures du Palais ducal (Sala del collegio). Il s'y servit probablement du portrait fait d'après nature dans sa jeunesse, mais en l'interprétant avec la puissante maîtrise qui le distinguait alors. »

A la vente de l'Infant D. Sébastien de Bourbon, M. Pacully acheta également ce portrait de l'Infante Claire-Eugénie, fille de Philippe II, où se retrouve toute l'amusante et perlée préciosité de Bartolomeo Gonzalez, ce *Martyre* signé Joseph de Ribera, et, à côté desquelles je retrouve ce Goya, le portrait en pied de Garcia della Prada, alcade corregidor de Madrid, et que, dans son livre sur Goya, M. Paul Lafond mentionne avec éloges.

Les temps sont moroses, n'est-ce pas, et il semble que le contre-coup des bouleversements et des émois qui, par ailleurs, secouent choses et gens, atteigne jusqu'au repos des œuvres.

D'abord peu vus dans la villa du parc de Neuilly, puis peut-être un peu trop exposés, voici que les tableaux réunis par M. Pacully vont être dispersés aux enchères.

Il m'a semblé qu'il était bon de ne pas les laisser partir sans un souvenir.

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Georg Fuchs et F.-H. Newbery : *L'Exposition internationale des Arts Décoratifs modernes à Turin 1902*, Al.Koch, librairie des Arts Décoratifs, Darmstadt. — *Roger Marx :* Etudes sur l'Ecole Française, Bibliothèque de la Gazette des Beaux-Arts, 20 fr. — Arsène Alexandre : *Exposition de 43 tableaux par Lisbeth.* — Les Revues : *Le Nu Esthétique; La Gazette des Beaux-Arts; La Revue de l'Art Ancien et Moderne; L'Art Décoratif; Art et Décoration; Le Bulletin de l'Art Ancien et Moderne; La Chronique des Arts; La Revue Alsacienne illustrée; Les Maîtres artistes; La Plume; L'Occident; Journal des Ouvrages de Dames et des Arts féminins; Revue des Arts Graphiques; La Bavarde; L'Ermitage; Le Monde catholique illustré; L'Assiette au Beurre;*

Le Rire ; Le Sourire ; Le Pêle-Mêle ; Le Studio ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Innen-Dekoration ; Kunst und Kunstler.

Les Livres. — Le grand mouvement de renouvellement du style dans les arts appliqués s'est particulièrement affirmé dans ces dernières années à l'Exposition Universelle de Paris en 1900, puis à l'Exposition de Darmstadt en 1901, enfin en une grandiose affirmation des vouloirs nouveaux à l'Exposition de Turin en 1902. En attendant l'exposition du même ordre que prépare Munich pour 1904, un éditeur allemand à l'affût de tout ce qui intéresse la formation d'un style approprié aux besoins et à l'esprit de notre époque, M. Alexander Koch, de Darmstadt, a publié avec le concours de MM. Georg Fuchs et F -H. Newbery, pour le texte, un très lumineux et luxueux travail, résumant en plus de 300 pages et 450 illustrations la leçon qu'il fallait déduire de l'exhibition d'arts décoratifs à laquelle fut convié le monde civilisé. Une édition française de l'ouvrage nous permet d'en saisir toutes les utiles indications. **L'Exposition internationale des Arts Décoratifs modernes à Turin en 1902** est un ouvrage dorénavant indispensable à tous ceux que préoccupe la rénovation des styles et de l'art appliqué. Passons en revue les plus précieuses indications générales relatées par les auteurs.

Ce qui pouvait frapper tout d'abord le visiteur dans cette exposition de Turin, c'est la forte participation de tous les pays qui produisent quelque chose dans le domaine des arts décoratifs. Pourquoi ? La ville de Turin ou l'Italie ont-elles si fort séduit les exposants qu'ils s'en soient promis un très important avantage ou fut-ce une simple question d'émulation qui les guida ? Je crois qu'une raison plus sérieuse et moins consciente fut celle de ce concours empressé. Dans tous les pays d'Europe et d'Amérique une renaissance indiscutable se dessine dans tous les arts de la décoration intérieure et extérieure et cette renaissance a créé des courants nouveaux et puissants, des générations d'artistes avides de montrer et de répandre leurs œuvres, une sorte de fatale révolution déchaînée sur les innombrables productions nées d'une interprétation erronée et d'une admiration mal comprise de la tradition. Ce mouvement, simultanément déclaré dans les nations de culture intellectuelle, devait aboutir au grand succès de l'Exposition de Turin.

L'initiateur des désirs nouveaux fut Dante Gabriel Rossetti, qui influença d'abord toute la Grande-Bretagne, inspirant

William Morris, fécond créateur, et la jeune Ecole de Glasgow dont le couple Mackintosh est la cheville ouvrière. A côté de M. et Mme Mackintosh, l'Angleterre était représentée à Turin par Walter Crane, Townsend, Webb, Ashbee, Norman Schaw, Voysey, Brangwyn et par la Guild and School of Landicraft.

La Hollande montrait les progrès de son art familier avec les livres de Toorop. les grès de da Costa, les tapis de la fabrique de Devent, les vases de la manufacture de Roszenburg, la vaisselle de Delft, les ustensiles de métal d'Ysenloffel et les ameublements de Berlage.

En Allemagne où l'empereur favorise grandement l'extension de l'art industriel la poussée est particulièrement serrée. En architecture il faut noter les noms de Peter Behrens, Bruno Mœhring, Billing, de Berlepsch, Oreans et Kreis. Pour l'ornementation intérieure et les aménagements d'habitation nous devons citer Bruno Paul, Pankok, Friedrich Adler, Anton Huber, Arno Kœrnig, Otto Lüer, puis des entreprises commerciales : *Ateliers réunis pour l'art dans l'industrie* à Munich, *Ateliers d'expérience et d'études* de l'école royale d'art industriel à Stuttgart, *Ateliers Dresdois d'art industriel*, *Maison Kümmel* de Berlin, *Maison K. M. Leifert et C°* de Dresde, etc.

Dans la section autrichienne, le triomphateur est l'architecte Ludwig Baumann. A côté de lui il ne faut pas oublier MM. Carl Witzmann, Robert Fix, le baron Franz Krauss et les maisons J W. Müller, Siegmund Oppenheim, Kohn, Portois et Fix, Wilhelm Fehlinger.

La Hongrie a remporté un très accentué succès dû à l'influence de deux personnalités : MM. Edouard Wiegand et Paul Horti. L'art d'Edouard Wiegand, représentant du sécessionnisme Viennois à Budapest, se caractérise par une grande sobriété et par une adaptation logique des meubles aux besoins. Quant à M. Paul Horti, davantage impressionné par l'élément national hongrois, il fait montre d'une faculté de production considérable, mais plus inégale et parfois trop influencée par les créateurs anglais.

On est forcé de déplorer dans la section belge l'absence du plus caractéristique novateur qu'ait produit la Belgique dans ces dernières années, je veux nommer M. Henry van de Velde. En dehors de lui les influences françaises, allemandes et hollandaises se croisent dans les œuvres de gens de talent comme Léon Govaerts, Victor Horta, Léon Sneyers, feu Haukar,

Serrurier-Bovy, Georges Hobé, Jaspar, Philippe Wolfers et Adolphe Crespin.

La section américaine, à l'exception de Tiffany et de ses verrières, vitraux, vases et bibelots d'argent, ne nous présente qu'un art d'imitation, mais qu'on sent prêt à se développer avec plus d'aisance.

Les sections scandinaves valent surtout par les céramiques de diverses manufactures : manufacture royale de Copenhague, manufacture de terre cuite *Ipsen Enke*, manufacture de Copenhague *Bing et Grœndahl*, manufacture Rorstrand de Stockholm.

Quant au mouvement italien, sans bases nationales, sans style distinct, il ne présente qu'une particularité, c'est de sacrifier un peu à tort et à travers à l'imitation, surtout à celle du « Jugend-style » qui prend son nom du journal illustré de Munich qui l'a le premier lancé et qui, après avoir donné au début quelques modèles assez originaux, n'a par la suite rien produit d'intéressant.

Reste la section française. Avant d'en parler, je constate combien il est triste pour notre art national de lire dans une publication étrangère les lignes suivantes : « Tandis que les pays qui jusqu'ici étaient en tête du mouvement artistique, l'Angleterre et la France, prouvent un temps d'arrêt par cette exposition, l'Allemagne et avec elle la Hollande, puis l'Amérique et la Hongrie peuvent être pleinement satisfaites de leur succès de Turin. L'Allemagne s'y montre auprès des grandes aînées, parmi les nations civilisées, la puissance artistique industrielle qui apporte le plus de jeune force et de talents nouveaux et le plus d'esprit d'entreprise. »

Il apparaît en effet que, malgré le zèle de MM. Picard et Besnard, l'exposition française n'a pas eu l'éclat que demandait notre réputation artistique mondiale. Un grand nombre d'artistes se sont désintéressés de l'exposition et n'ont rien envoyé. D'où l'on a pu conclure à un ralentissement de notre production d'art, alors que jamais nous n'avons assisté à de plus nombreux et de plus caractéristiques efforts.

Cependant il faut citer les noms des artistes qui ont défendu à Turin notre renom artistique : MM. Charpentier, Lalique, Plumet, Sauvage, Sarrazin, Félix Aubert, Degas, Carrière, Lautrec, etc. Mentionnons également, en reconnaissant quel appui elles ont apporté aux tendances nouvelles deux importantes maisons : celle de *S. Bing*, avec MM. Colonna, Jouve, Lelée, Riberoy et tout spécialement Georges de Feure, épris

de claire logique, de l'équilibre des formes et de l'harmonie des nuances. Ensuite la *Maison moderne* avec MM. Waldraff, Dufrène, Follot, Betlen, etc., etc.

Comme on le voit, le volume sur l'exposition de Turin forme une sorte de résumé de l'évolution universelle de l'art décoratif. De nombreuses illustrations permettent d'apprécier les caractères qui différencient les efforts de chaque nationalité et ainsi nous pouvons considérer, dans une étude relativement complète, l'état actuel de l'art appliqué. Il est du devoir de nos créateurs de feuilleter ces précieux renseignements et de se rendre compte du formidable élan qui emporte tous les peuples vers la création d'un style moderne adéquat à notre nouvelle vie sociale et à nos nouveaux besoins intimes.

Les **Etudes sur l'Ecole Française** sont le complément logique de l'œuvre accomplie par M. Roger Marx à l'exposition de 1900. On se rappelle le superbe enseignement de la centenale, avec quelle clarté s'en dégageait l'évolution de l'art français vers plus de lumière et de vérité, et comment de l'intelligent groupement des œuvres certains noms s'auréolèrent pour la première fois d'une tardive, mais éclatante et justicière admiration. Cette mise au point, cette déduction magistrale, cette démonstration nécessaire, ce classement scientifique, ce fut l'œuvre de M. Roger Marx, œuvre dont il a doublement le droit d'être fier, car il était courageux de la mener à bien au milieu des aréopages, alors que le chef du jury international, un de nos membres de l'Institut les plus chargés d'ans et d'honneurs, pouvait dire — osait dire! — en passant dans la salle où se trouvaient groupés les chefs-d'œuvre de l'impressionnisme : « Passons, passons, Messieurs, voici le déshonneur de l'art français! »

Ce fut donc une œuvre belle et noble que celle que M. Roger Marx accomplit en 1900. Le livre qu'il publie aujourd'hui en est le corollaire. C'est une œuvre tout naturellement éclose de la première : la conférence après l'action. L'auteur nous promène, en guide avisé, inattendu autant que sûr, dans le musée qu'il improvisa et de chacune de nos stations devant les œuvres dont il éclaire la signification, nous sortons plus instruits de la route que suit à travers le temps la longue théorie de chercheurs de beauté, à travers la nuit mystérieuse de l'instinct ou l'éblouissement vertigineux de la pensée effarée. Les *Etudes sur l'Ecole Française* resteront un des documents les plus substantiels en même temps que les plus

succincts que l'on puisse se procurer sur l'art français au XIXe siècle.

M. Arsène Alexandre a consacré quelques pages au délicat talent de Lisbeth (Mme Delvolvé-Carrière), dont la dernière exposition nous a révélé la délicate sensibilité picturale. Je me plais à citer quelques lignes tout à l'honneur de la jeune artiste : « La fleur, antérieurement à notre époque (Fragonard pourtant l'a entrevue et Chardin, chose surprenante, l'a négligée !) la fleur fut traitée à la façon des orfèvres et des ciseleurs. Mais on ne vit que de nos jours en elle la personne vivante et palpitante qu'elle est. Fantin-Latour la peignit avec une opulence grave, et il sut la rendre avec soin et largeur à la fois. Renoir, Claude Monet recherchèrent surtout son éblouissement. Plus elle brille à leurs yeux, en vive lumière d'un flamboiement exaspéré, et plus s'affirme leur joie. Après ceux qui l'avaient fait chanter à pleine voix, jeter aux yeux une poudre magnifique, que restait-il à lui demander ? Il appartient à une jeune femme artiste de ce temps de lui avoir, dans sa sincérité raffinée, trouvé un moyen d'expression inédit. Mme Lisbeth (Delvolvé-Carrière) a ressenti et rendu la séduction étrange et subtile de la fleur murmurante dans un demi-jour discret. Cela est d'une véritable et très belle invention et d'une inspiration vraiment féminine. La fleur, ainsi tendrement saisie dans l'intimité, chuchote des confidences exquises. Elle se fait deviner, comme le font les êtres qui veulent qu'on les aime. Elle va jusqu'à se mirer le long des glaces presque éteintes dans l'ombre et nous apparaître par reflets. Beaucoup d'autres ont dit la fleur de fête, la fleur exaltée. Mme Lisbeth dit ses heures de mystère. »

Les Revues. — **Le Nu Esthétique** (janvier). — Quatrième fascicule d'une publication dirigée par M. Emile Bayard qui s'est efforcé d'y réunir un grand nombre de documents photographiques sur le Nu. Je suis tout à fait avec M. Emile Bayard lorsqu'il écrit : « Une erreur de forme dans une œuvre artistique n'est pas surtout une faute d'anatomie, puisque la plupart des maîtres préfèrent à cette science positive l'exactitude de leur vision aiguisée grâce à la pratique du dessin et aux déductions spirituelles de leur âme, d'après la nature belle. Eugène Delacroix, entre autres célébrités, fort souvent négligea toute exactitude de dessin en faveur de la noblesse d'un geste ; on n'oserait dire si l'absence de vérité anatomique nuit à l'essor de la pensée du Maître ! L'anatomie exclusivement appliquée engendrerait d'autre part une régularité déplo-

rable et le canon d'art ne vaut guère que par l'ingénuité de la recherche, car ce canon aussitôt fixé et cette anatomie officielle, dicteraient une fabrication machinale de l'art. Il est préférable, en résumé, que les artistes oublient spirituellement l'anatomie, au profit de l'œuvre originale et qu'ils abandonnent les canons aux hommes de science. Le nu de convention donc, tracé par les théoriciens, mènerait à la banalité, c'est la négation de l'art, qui doit s'inspirer directement de la nature. »

Voilà des idées saines. Mais pourquoi, si l'on s'en inspire, demander une préface à M. Jérome et dédier le travail à M. William Bouguereau ?

La Gazette des Beaux-arts (février). — M. G. Ephrussi, directeur de la *Gazette des Beaux-arts* vient de voir récompenser par la croix de chevalier de la Légion d'honneur le beau dévouement qu'il montre depuis de longues années à l'art en général et le zèle éclairé avec lequel il dirige une des plus importantes revues d'art de France et de l'étranger. Au sommaire du numéro de février : *Gustave Picard*, notes émues et souvenirs de M. Hébert et de M. Richard Cantinelli. — *Le portrait d'Isabelle d'Este par Titien* par M. Maurice Hamel. — Les débuts des Van Eyck par M. Durrieu. — *Un atelier de sculpture à la fin du moyen âge. L'atelier de Claus Sluter* par M. A. Kleinclausz. — *La collection Dutuit : Le moyen âge et la Renaissance*, précieuses notes de M. Frantz Marcou. — *La Satire animale dans les manuscrits flamands*, très curieuse étude de MM. Mæterlinck. — En hors texte plusieurs gravures d'après les œuvres de Ricard.

(Mars). — Au sommaire : *François Dumont, miniaturiste de la reine Marie Antoinette* par M. Henry de Chennevières ; *La collection Bonnat au musée de Bayonne* par M. G. Gruyer ; *Les portraits de Louis XI* par M. Henri Bouchot ; *La collection Dutuit : tableaux et dessins* par M. Emile Michel, article accompagné d'une très habile et très captivante pointe sèche de M. Lopisgich, d'après Hobbema : *les Moulins ;* Le *grand camée de Trianon* par M. de Mély.

La Revue de l'Art Ancien et Moderne (février). — Excellent article de M. Léonce Bénédite sur John Lewis Brown dont on va ouvrir prochainement une exposition au musée du Luxembourg. M. Bénédite dégage dans son étude la signification de l'hommage que l'on veut rendre « à un charmant coloriste, spirituel, brillant et animé, joignant à la bonne grâce française une distinction toute britannique, qui, d'es-

prit libre et indépendant, ne fraya pas les sentiers battus de l'école, mais ramassa nombre de fleurs en passant à travers champs. Il a recueilli sans prétention une gloire modeste, mais assurée, et peut être considéré comme le type le plus sympathique et le plus plaisant du peintre de genre — qui reste peintre. » — Continuation des études de M. Spielmann sur *John Everett Millais*, de M. Durrieu, sur le manuscrit du *Grand Alexandre* de la collection Dutuit et de M. Gustave Geffroy sur les *Delacroix de la Chambre des Députés*. Etude très nourrie de M. H. Marcel sur un peintre du plus grand avenir, *M. Lucien Simon*.

(Mars). — Le baron Roger Portalis consacre une excellente étude à la collection de portraits français formée par M. Béraldi père. — M. Louis Dumont Wilden étudie l'œuvre dessinée de cet admirable artiste et haut penseur Constantin Meunier.

L'Art Décoratif (février). — Très curieux article de M. Albert Besnard sur M^me^ Besnard, dont on sait les beaux dons de statuaire. Il était piquant de voir comment un homme de haute valeur intellectuelle, comme est Besnard, saurait parler, avec toute l'impartialité qu'il doit à son talent et à son caractère, de quelqu'un qui lui est cher par d'autres liens que ceux de l'admiration artistique. Le grand artiste l'a fait avec un tact, une simplicité, une justice et une tendresse qui ne nous étonnent point, certes ! mais nous laissent ravis de voir une belle âme au service d'une compréhensive intelligence et d'un pur talent.

(Mars). — M. Camille Mauclair consacre quelques pages limpidement explicatives et d'une louange méritée au talent si neuf et si captivant de M. Théo Van Rysselberghe.

Art et Décoration (février). — Article didactique de M. Verneuil sur *le Tapis moderne*. — M. André Beaunier étudie le talent élégant et bien moderne de M. Saint-Marceaux. — M. Gabriel Mourey consacre à l'*Exposition de la Poignée* une excellente glose.

Le Bulletin de l'Art Ancien et Moderne (7 février). — Le bulletinier se demande à la suite du vote du budget des Beaux-Arts — et avec la plupart des chroniqueurs des revues d'art ce mois-ci — quand on finira par exécuter le départ du ministère des Colonies dont un vote de la Chambre avait gratifié le Louvre l'an dernier.

La Revue Alsacienne illustrée (décembre). — M. Anselme Laugel signale le succès de la section d'Alsace-Lorraine à l'Exposition d'art industriel de Turin.— Le Dr Kassel accompagne d'un texte documenté de nombreuses reproductions de taques et plaques de poële en Alsace.

Les Maîtres Artistes (10 janvier 1903). — Numéro spécial consacré à un des peintres les plus originaux, les plus chercheurs et les plus « intelligents » de notre époque, Raffaëlli.

La Plume (janvier et février). — Continuation de l'article de Mlle Judith Cladel : *Auguste Rodin pris sur la Vie.*

(Mars).— Enquête sur l'éducation artistique du public contemporain. Réponses de MM. Gabriel Séailles, Rodin, Carrière, Mirbeau, Geffroy, Alfred Bruneau. — Au même numéro, M. Feli Gautier joint à son étude très documentée sur Baudelaire une iconographie des plus curieuses.

L'Occident (février). — M. Adrien Mithouard dans une lettre à M. Charles Maurras revendique avec une belle éloquence l'obligation pour un pays de respecter et de suivre son propre génie et tout en rendant hommage à la Renaissance, il constate tout ce que nous devons au Moyen Age et « qu'il est bien inutile de vouloir se relier même à la plus haute tradition du monde ancien, si l'on ne possède en outre le secret de rester en même temps fidèle à celle de son pays ».

Au même numéro quelques lettres inédites de M. Ingres.

Journal des Ouvrages de Dames et les Arts Féminins (janvier). — Quelques conseils avisés sur la décoration de la maison moderne.

Revue des Arts graphiques (1er janvier). — Cette revue publie comme chaque année un volumineux et luxueux numéro traitant des publications nouvelles.

La Bavarde (10 janvier). — Etude sur Marcellin Desboutin et reproductions de plusieurs de ses œuvres, notamment du beau portrait de Puvis de Chavannes que l'Amérique va nous ravir.

L'Ermitage (février). — Suite de l'intéressant travail de M. Franz Servaes sur *Arnold Bœcklin.*

Le Monde catholique illustré (15 décembre). — *Un artiste peu connu* (notes sur la vie et l'œuvre de Ligier Richier) par Paul Denis.

(31 décembre).— *Les Primitifs Flamands à Bruges*, bonne étude accompagnée de reproductions, par M. R. Le Cholleux.

Le Nouveau Paris (janvier). — 1er numéro d'un bulletin de la Société du Nouveau Paris qui vient de se créer dans le but de veiller à l'embellissement de la ville et de soutenir tous les projets susceptibles d'en augmenter la beauté ou d'en améliorer les conditions d'existence.

L'Assiette au Beurre (17 et 31 janvier). — *Les Cabots et les Cabotines* par Camara, avec un texte mordant de Laurent Tailhade.

(24 janvier). — Délicieux album de croquis de Chéret.

(7 février). — Ch. Huard venge avec quelques dessins typiques et quelques légendes cruelles, les pauvres bougres de pêcheurs exploités et abrutis par les armateurs.

Le Rire (passim). — Dessins de Léandre, Mirande, Mario Pezilla, Roubille, Cappiello, Sancha et Cardona.

Le Sourire (passim). — Dessins de Huard, Iribe, Cadel et Fernel.

Le Pêle-Mêle (passim). — Dessins de Benjamin Rabier et Emery.

Durendal (février). — Etude documentée de M. Jules Destrée sur quelques peintres de Sienne.

Le Studio (janvier). — Abondant article de M. Walter Shaw Sparrow sur l'*Œuvre gravée* d'Alphonse Legros (24 illustrations).

Deutsche Kunst und Dekoration (janvier). — Nombreuses reproductions accompagnant un article sur l'exposition d ameublement moderne organisée à Berlin par A. Vertheim.

Innen-Dekoration (février) — Reproductions d'intéressantes créations de Julius Lasius.

Kunst und Kunstler (n° 3). — Compte-rendu de l'*Exposition de blanc et noir de la Sécession de Berlin* par M. Emil Heilbut.— L'*Art dans la Rue*, par Felix Poppenberg. — Reproductions d'œuvres de Toulouse — Lautrec, Steinlein, Anders Lorn, Manet, Puvis de Chavannes, Louis Corinth, Theodor Heine, Paul Baum, etc.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Les fêtes en l'honneur de Camille Lemonnier se sont terminées le huit mars par un grand banquet de deux cents couverts servi à *l'Hôtel Métropole* et auquel assistait tout ce que notre pays compte de personnalités dans le domaine des arts, de la littérature, de la sociologie et de la presse. Par une très

heureuse innovation, la gracieuse présence de beaucoup de dames obviait à ce que les assemblées masculines offrent toujours d'un peu rude et d'un peu maussade. Le coup d'œil de la salle fleurie et magnifiquement éclairée était vraiment féerique. A l'heure des toasts, M. Des Ombiaux, organisateur de la manifestation, MM. Eekhoud, Destrée, le peintre Claus, le sculpteur Van der Stappen, Mlle Judith Cladel, la fille de feu le romancier quercynois, M. Hoste, le publiciste et dramatiste flamand, M. Colson, poète wallon, M. Bazalgette, au nom des organisateurs de la manifestation Lemonnier à Paris, ont porté des toast en vers ou en prose, très chaleureux et très bien tournés, à l'illustre romancier, l'honneur des lettres belges et un des premiers qui auront lavé — ah, bien malgré l'Etat, et le gouvernement — la matérielle Belgique d'une réputation de Béotie littéraire qu'elle ne mérita que trop longtemps. Dans le petit discours que je prononçai à cette occasion, je rappelai qu'en des temps où la soi-disant littérature française en Belgique se distinguait par une platitude et une indigence vraiment lamentables, où, à de rares exceptions près (De Coster, Victor Arnould, Victor Jolly, Edmond Picard, Charles Tardieu, Léon Dommartin, etc.) tous les prosateurs, même les mieux doués, se laissaient aller dans leurs écrits à un véritable débraillé excluant tout souci de forme, de style et d'art, Camille Lemonnier fut le premier à réagir avec éclat et d'une manière continue, en créant coup sur coup les *Charniers*, *Un coin de village*, les *Contes flamands et Wallons*, *Thérèse Monique*, *le Mâle*, *le Mort*, *la Belgique*, toutes œuvres écrites en une langue musicale, rythmique et colorée, à la fois nerveuse et sanguine, éminemment française et digne de celle des plus grands maîtres de la prose française au XIXe siècle : les Flaubert, les Taine, les Cladel, les Barbey d'Aurevilly et les Villiers de l'Isle-Adam. Je constatai aussi que vers les 1880 et longtemps après, ce fut Lemonnier qui, avec Edmond Picard, concentra et retint à Bruxelles tout ce qu'il y avait de jeunes forces littéraires dans notre pays. « Il fut le soleil cordial et passionné qui activa et fit s'épanouir la généreuse floraison de la jeune Belgique. Jeunes poètes, conteurs, critiques, il les avait réunis autour de lui, il leur lisait les épreuves de ses livres médullaires, de ses proses léonines, il se faisait envoyer leurs essais, et les encourageait par sa robuste puissance créatrice, par le prestige de son talent autant que par la noblesse et la probité de sa vie. »

Dans quatre conférences faites au Théâtre du Parc et servant de prologues aux représentations du *Mort*, Edmond Picard avait fait une étude complète de l'œuvre et de la personnalité de Lemonnier.

A l'issue du banquet à *l'Hôtel Métropole*, les membres du comité organisateur ont remis à Lemonnier les 55 volumes de son œuvre reliés superbement et illustrés de pages manuscrites, de dessins, d'aquarelles. Ces livres étaient disposés sur une table autour du médaillon en bronze de Lemonnier dû au sculpteur De Vreese, portrait fort artistique et fort ressemblant offert également au maître par ses amis et admirateurs.

Au cours du banquet, de nombreuses gerbes de fleurs ont été envoyées à Camille Lemonnier. MM. Maeterlinck, Verhaeren, Mockel, Van Lerberghe, Octave Uzanne, Arnold Goffin, Xavier Mellery ont félicité le héros de la fête en de chaleureux télégrammes.

Dans un superbe morceau oratoire, Camille Lemonnier avait exprimé sa reconnaissance pour toutes ces marques d'admiration et de solidarité. Il a montré le chemin parcouru et s'est déclaré justement fier du but atteint, des résultats acquis, de la gloire commune, à laquelle, a-t-il dit, il a travaillé avec son cœur, ses sens, son amour de la vie et de la vérité.

Le fameux prix Nobel donne lieu ici à des compétitions et à des remue-ménages encore plus grotesques et plus édifiants que dans les autres pays. S'il existe en ce moment en Europe une majorité parlementaire plus inapte encore que toutes celles du reste de l'univers à se prononcer sur la valeur littéraire d'une œuvre, c'est bien celle qui sévit en Belgique sous la direction de cuistres fielleux et de pharisiens de la trempe d'un Wœste. Et dire que ce sont ces Béotiens et ces profanes qui seront appelés à désigner le candidat à l'obtention du gros prix. Aussi la compétition prend-elle l'aspect d'un conflit électoral. La politique s'en mêle ; et aussi l'antagonisme des races. Il y a un candidat catholique, un candidat flamand, bientôt nous verrons surgir un candidat wallonisant.

Si les artistes sérieux avaient voix au chapitre il y a lieu de croire que leur choix se serait porté unanimement sur le grand écrivain qu'ils viennent de fêter avec tant de ferveur et d'éclat !

Car n'oublions pas qu'en Belgique il n'y a pour le moment qu'une œuvre littéraire de l'importance et de la portée de

la sienne. Il y a peut-être des écrivains d'autant de talent, mais, à mérites égaux, il me semble que ce prix devrait aller à un homme ayant derrière lui une longue et laborieuse carrière, à un artiste ayant écrit un superbe ouvrage comme cette *Belgique* (à laquelle une édition populaire va bientôt valoir un regain de succès), et non à un poète ou romancier jeune, et dont les créations, quelque belles qu'elles soient, ne présentent pas ces proportions grandioses, ce caractère d'universalité, ce *total*. On a mis en avant le nom de M. Maeterlinck, c'est très bien; de M. Emile Verhaeren, rien de mieux. Mais à ce compte pourquoi pas M. Albert Giraud? Et M. Iwan Gilkin? Et Eugène Demolder? Et Fernand Severin? Et tant d'autres encore? Du moment que l'on ne tient plus compte de l'ancienneté, — bien entendu quand il s'agit d'une œuvre à la fois grandiose et belle, volumineuse et probe, — il est impossible de faire un choix absolument équitable. Par hasard il s'est trouvé que dans ce pays un artiste a écrit un grand nombre de volumes et que tous ces volumes même les moindres possèdent une incontestable valeur. Nul n'était mieux désigné, on en conviendra, pour décrocher la timbale. En tout autre pays que le nôtre, la chose ne faisait pas un pli. Mais, ici, des politiciens cléricaux préféreront décerner le prix Nobel à un débutant, à un jeune homme, à condition que celui-ci se recommande plutôt de ses convictions orthodoxes que du talent très agréable dont il aurait pu fournir les premières preuves. A moins, ce qui est encore probable, — car avec ces gens-là il ne faut s'étonner de rien — que le talent même soit une tare aux yeux des Woeste et consorts et qu'ils ne fassent adjuger les deux cent mille francs à quelque agent électoral de leur bord ou à quelque gazetier à tout faire.

Dans tous les cas je le répète les compétitions autour du prix « Nobel » n'ont rien de littéraire, et je ne vous en parle qu'à titre de renseignement sur le pseudo mouvement artistique.

§

Le salon de la *Libre Esthétique*, qui s'est ouvert le 26 février, est intéressant comme toujours, et s'impose même par des œuvres de tout premier ordre. On y admire entre autres un superbe Thaulow : *la Porte de Marbre*, le plus beau tableau, la perle du salon; des portraits de Théo Van Rysselberghe radieux comme des poèmes de lumière, comme des idylles de couleurs fraîches et printanières, tous d'une tenue aussi probe qu'élégante, pour ne citer que les *Trois fillettes*, le portrait du

petit *Claude Bonnier*, et, harmonieux entre tous, celui de *Mme Claire Demolder;* un curieux tableau, mais mieux encore des eaux-fortes de Baertsoen ; les envois de deux Allemands : MM. Baum et Stremel ; de séduisants Besnard d'un faire magique, d'une adresse toute parisienne ; de bons Blanche ; le très original et ingénu *portrait de Rosalie* (terre cuite) du sculteur Charpentier ; les lumineuses évocations de l'île Majorque de Degouves de Nuncques, surtout *les Amandiers*, avec ces délicieux fonds de montagnes caressées et estompées par un éther aux colorations vraiment angéliques ; les envois de M. Aloïs De Laet, *Dimanche* entre autres ; ceux de M. Georges Morren, d'une vision spéciale et riante, des tableaux d'une palette et d'une touche aussi variées que les sujets traités ; de Maurice Denis, l'envoi qui fait scandale et devant lequel j'ai vu des gens devenir épileptiques , un envoi qui montre cependant un réel talent sous beaucoup d'ostentation et de bravade, par exemple dans *la Sainte Famille;* des souvenirs d'Italie de Maxime Dethomas, des médailles de De Vreese, les très beaux dessins de Dirk Nyland, les sculptures de Paul Du Bois, d'intéressants Georges Lebrun ; des Georges Lemmen qui comptent parmi les choses solides et sérieuses du salon, pour la plupart des intérieurs familiaux et des portraits ; de très beaux Henry Ottman ; d'adorables bijoux de Charles Rivaud, etc., etc.

Le théâtre de la Monnaie vient de nous donner **Jean-Michel**, comédie lyrique en quatre actes, poème de MM. George Garnir et Henry-Charles Vallier, musique de M. Albert Dupuis.

Le musicien est un jeune homme de 26 ans, originaire de Verviers, la ville à la fois très industrielle et très musicale, pépinière de drapiers et de violonistes, de tisserands et d'orphéons. M. Dupuy est élève de votre Scola Cantorum où il travailla sous la direction d'Alexandre Guilmant, de Charles Bordes et de Vincent d'Indy. Devenu professeur, à son tour, dans cette excellente institution, il eut plusieurs fois l'occasion de se faire apprécier avec avantage, comme compositeur, dans les milieux musicaux de Paris, avant le brillant début qu'il vient de faire au théâtre. *Jean Michel* n'est pas une timide partition de débutant, mais bien une œuvre accomplie et serrée ; révélant des dons de véritable compositeur dramatique. Tout en subissant encore l'influence de Wagner et de Vincent d'Indy, l'invention, chez M. Dupuis, est déjà notable ; il a du souffle, de la mélodie, il a le don de l'enchaînement et de la modulation, il a surtout ce don de la poésie musicale, c'est-

à-dire que son chant s'adapte parfaitement à la parole, autrement dit au dialogue. M. Dupuis a mis à profit toutes les ressources de l'orchestre moderne. Il en joue déjà comme un maître consommé ; à l'exemple de beaucoup d'artistes du pays liégeois, il excelle dans l'instrumentation.

Le poème sur lequel il a mis sa musique est une simple histoire populaire.

Voici comment la raconte le *Guide musical :* Jean Michel, le petit-fils de maître Hubert, armurier liégeois, et une ouvrière dentellière, Madeleine, amie d'enfance, qui a grandi auprès de lui, font serment de s'aimer jusqu'à la mort. François, soldat récemment licencié, qui proposa naguère le mariage à la jeune fille et fut repoussé, apprend avec dépit qu'elle a promis sa main à un rival. Poussé par la jalousie, il calomnie Madeleine auprès de son fiancé ! La jeune fille, mise en présence de l'accusateur, se trouble ; Jean la croit coupable et la repousse. Torturé par le remords, François, apprenant que Madeleine se meurt, fait l'aveu de sa faute. Jean veut venger sa fiancée, mais Hubert l'en empêche en lui rappelant que son devoir est d'aller porter à Madeleine des paroles de pitié. Et le quatrième acte se déroule dans la chambrette de la pauvre fille, qui, en proie au délire, ne tarde pas à mourir dans les bras de son fiancé.

MM. Garnir et Vallier ont tiré un excellent parti de cette donnée et leurs quatre actes ont de la variété, du pittoresque et du mouvement. L'atelier de maître Hubert dans lequel se passe le premier acte forme un tableau très vivant et très savoureux avec ses ouvriers exécutant leur travail aux accents de chansons alertes et gaillardes. De même le cadre donné au deuxième acte — la Place Saint-Paul, une nuit de Noël, — fait valoir et rehausse quantité de charmants et poétiques épisodes. La scène de la Fête des Rois au 3e acte et l'épisode du « menu » sont traités par le musicien avec une verve luronne qui ne côtoie jamais la trivialité et qui demeure du meilleur comique. M. Dupuis a d'ailleurs « dosé » son œuvre avec la science et le tact d'un véritable homme de théâtre et des tableaux humouristiques comme des croquis de mœurs liégeoises alternent avec des scènes d'un accent plus profond et d'un style plus passionné. Les uns et les autres méritent tous les éloges. Le quatrième acte est d un sentiment dramatique très juste et très poignant. L'interprétation de *Jeân-Michel* est excellente. Les principaux rôles son tenus par MM. Imbart de la Tour et Dangès, et Mme Claire Friché ; c'est-à-dire par

des chanteurs et comédiens qui ont fait leurs preuves. Les décors de M. Dubosq sont des merveilles dans leur genre. Je citerai surtout la restitution de la place Saint-Paul.

L'orchestre, conduit par M. Sylvain Dupuis, s'est montré au-dessus de tout éloge. Bref, une nouvelle victoire pour notre art national. Après *la Fiancée de la mer*, *Jean Michel*. Jean Blockx le Flamand, puis Dupuis le Wallon : c'est dans l'ordre. Les deux races n'auront rien à s'envier. Toutes deux viennent d'avoir les honneurs d'un grand succès sur la première scène de la Belgique.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Œuvres complètes de Thomas Hardy, 19 volumes in 8°, reliés toile, 3 s. 6 d., Macmillan — William Hazlitt *Characters of Shakespear's Plays and Lectures on the English Poets Library of English Classics*), XXVII-422 p., gr. in-8°, 3 s. 6 d., Macmillan. — Walter Jerrold : *George Meredith*, cr. 8°, 195 p., 3 s. 6 d., Greening. — Robert Harborough Sherard : *Oscar Wilde, with portraits and facsimile letters*, gr. in-8°, 278 p., 10 s. 6 d, *privately printed*, The Hermes Press, London. — Camille Mauclair : *The French Impressionists*, 1860-1900 (The Popular Library of Art), 50 illustrations,in-16 XIX 211 p., 2 s. 6 d., Duckworth. — Herman K. Vielé : *The Inn of the Silver Moon*, cr. 8°, 224 p., 2 s. 6 d. Murray. — L. Cranmer Byng : *The Never Ending Wrong*, in-12, 133 p., 5 s., Grant Richards. — Collection Tauchnitz : Rhoda Broughton : *Lavinia*, 1 vol. ; F. Marion Crawford : *Cecilia*. — REVUES : *Review of Reviews*. — *Cornhill Magazine*. — *Fortnightly Review*. — *Monthly Review*. — *Academy*. — *Saturday Review*.

Mr. Thomas Hardy est unanimement reconnu par les critiques et le public intelligent comme l'un des plus grands représentants de la littérature anglaise actuelle. Chacun de ses nouveaux romans est accueilli avec un empressement toujours plus marqué et s'il ne connaît pas les tirages innombrables de Marie Corelli ou de Hall Caine, il est en tout cas assuré que son œuvre durera quand les noms mêmes de ces auteurs populaires seront totalement oubliés. On le place non loin, parfois à côté, de Georges Meredith, mais quelle que soit la préférence, on peut prévoir, sans impertinence, que si la postérité sépare ces deux admirables écrivains, c'est parce que Meredith ira toujours plus avant dans la gloire et nullement parce que Mr. Thomas Hardy reculera. L'auteur de *Tess* conservera les positions acquises.

Tandis que Meredith s'impose lentement à l'attention du monde, Mr. Thomas Hardy va plus vite. Déjà, en France, un certain nombre de ses ouvrages ont été traduits : *Tess d'Ur-*

bervilles, Barbara, Jude l'Obscur. Les heureux qui peuvent lire dans le texte anglais les livres qui les tentent apprendront avec plaisir qu'une édition des œuvres complètes de Thomas Hardy est en cours de publication. Huit volumes ont paru déjà des dix-neuf qui formeront l'édition ; ce sont : *Tess of the d'Urbervilles, Far from the Madding Crowd, The Mrayor of Casterbridge, A pair of Blue Eyes, Two on a Tower, The Return of the Native, The Woodlanders, Jude the Obscure.* S'il fallait caractériser la manière de Mr. Thomas Hardy, on pourrait dire qu'il est « réaliste », dans un sens qui n'a rien de dépréciateur. Chose rare dans la littérature anglaise des trente dernières années, ses personnages vivent, non seulement d'une vie intellectuelle et sentimentale, mais aussi d'une vie sensuelle. Ils sont humains, et, malgré toutes les morales, tous les attraits de la vertu, ils sont faibles, ils succombent. C'est l'éternel conflit des sexes, tantôt l'homme, tantôt la femme devenant la victime d'un entraînement des sens, d'une *faute*, selon nos conventions désespérantes, car lorsqu'on enfreint une des lois morales reconnues et que cette transgression est découverte, il faut en porter la peine, subir un châtiment impitoyable. Mais cependant Mr. Thomas Hardy n'est pas rebelle à l'esprit comique et l'équilibre de celui-ci et du tragique de l'existence font de chacun de ses romans une œuvre de premier ordre.

§

Peu de gens lisent vraiment Shakespeare, mais il est admis que tout le monde en parle comme d'un intime, comme d'un auteur familier qu'on a lu dès l'enfance et qu'on relit sans cesse. Il semble ou qu'on sache seulement son nom et le titre de quelques-unes de ses pièces, ou bien qu'on fasse de l'homme et de l'œuvre une étude approfondie. Parmi ceux qui contribuèrent le mieux à faire comprendre et apprécier Shakespeare, il faut compter William Hazlitt, dont les **Characters of Shakespear's Plays and Lectures on the English Poets** viennent d'être réimprimés en un volume de la *Library of English Classics* publiée, sous la direction de A. W. Pollard, par la maison Macmillan. Selon le professeur Saintsbury et d'autres, c'est dans cette série d'essais qu'Hazlitt s'est particulièrement distingué, encore qu'on puisse trouver dans ses œuvres diverses des passages plus brillants. Il est certain, pour tous ceux qui admirent Hazlitt, que dans les *Characters of Shakespear's Plays*, les *Lectures on the English Poets*

(1817), les *Lectures on English Comic Writers* (1819), et les *Lectures on Dramatic Literature of the Reign of Elisabeth* (1821), l'auteur est le plus également excellent. Le présent volume est certes un des meilleurs de la Bibliothèque des Classiques Anglais, à côté de Malory, Bacon, Sterne, Sheridan, Fieldding, Goldsmith, de Quincey, Carlyle, etc.

§

L'éditeur Greening a entrepris de publier sous le titre de *English Writers of To Day* une série de monographies sur des auteurs vivants. Le dernier volume que nous ayons lu est consacré par Mr. Walter Jerrold à George Meredith. La partie biographique est des plus sommaires, le glorieux vieillard gardant jalousement secrets maints côtés de sa vie privée. Par contre, Mr. Walter Jerrold apprécie fort judicieusement l'œuvre de Meredith. La façon dont il explique la poésie de son auteur, depuis *Chillianwallah* jusqu'au *Reading of Life*, est peut-être un peu sommaire, mais il est vrai qu'il faudrait un volume entier si l'on voulait commenter l'œuvre poétique de de George Meredith. Mr. Jerrold divise ensuite en deux périodes les romans de Meredith : la première qui va de *Shagpat* et *Richard Feverel* à *Beauchamp's Career* et la seconde de *l'Egoïste* à *l'Amazing Marriage*, ce qui est un classement tout indiqué. Le commentaire de Mr. Jerrold est clair et juste; son essai est une contribution précieuse à l'étude de Meredith et un digne hommage à la gloire du génial écrivain. Peut-être la conclusion du volume n'est-elle pas assez nette, et l'auteur semble avoir inséré le surplus inemployé de ses notes pour atteindre ses deux cents pages. Néanmoins, il a réussi ce qu'il appelle un « essai d'introduction, une sorte de poteau indicateur sur la grande route littéraire... enseignant où se trouve un trésor inépuisable », à ceux « qui ont vécu, observé et réfléchi, qui aiment l'intelligence, le génie et la passion véritable, qui ont des yeux et des oreilles toujours attentifs aux mystérieux miracles de la nature et de l'art. »

§

Malgré l'excellent bagage littéraire qu'il a laissé, Oscar Wilde fut surtout un causeur, un conteur, un parleur. Il fut de « ceux qui passent leur vie à se parler », comme a dit Balzac. Il fit aussi sur tous ceux qui l'approchèrent une impression profonde; il eut même sur certains une influence prépondérante par sa seule manière de parler, par la façon dont il

ornait ses phrases. Aussi ne peut-on savoir bien quel il fut que par ce qu'en raconteront à leur tour ceux qui l'ont connu. « Une biographie vraie n'a pas d'intérêt », affirmait-il et il s'efforça, semble-t-il, de mettre dans sa vie assez d'invraisemblance pour qu'une relation en parût imaginaire. Aujourd'hui c'est Robert Harborough Sherard qui publie à The Hernes Press, Cecil Court, St Martin's Lane, Londres, un volume intitulé : *Oscar Wilde, the Story of an Unhappy Friendship.* C'est un récit des relations amicales que Mr. Sherard entretint avec Oscar Wilde, et, à vrai dire, c'est exactement « l'histoire d'une amitié malheureuse », qu'annonce le sous-titre. Il faut en retenir maintes anecdotes sur Wilde, certains incidents et épisodes concernant spécialement l'auteur, qui ne semble que très imparfaitement renseigné sur certains côtés de l'existence de son héros. Mr. Sherard a rédigé un historique de son amitié avec Oscar Wilde, sans se documenter en dehors de ses souvenirs et des faits personnels qu'il relate ; aussi pourrait-on relever quelques inexactitudes dans le volume et fixer divers points sur lesquels l'auteur a fort habilement glissé. En tous cas, c'est là une précieuse contribution pour une biographie définitive de l'admirable et malheureux homme de génie dont l'existence fut si tragiquement abrégée.

§

La jolie collection que l'éditeur Duckworth appelle *the Popular Library of Art* et dont les précédents volumes sont consacrés à Dürer, Rossetti, Léonard de Vinci, Gainsborough Rembrandt (par Auguste Bréal), Millet (par Romain Rolland) vient de s'enrichir d'un nouveau volume qui pourrait bien être le plus intéressant de la série : c'est un aperçu historique et critique sur l'impressionnisme et les impressionnistes. Cet ouvrage est d'autant plus précieux qu'à notre connaissance c'est la première fois qu'il est publié une étude d'ensemble sur le grand mouvement pictural de la fin du dernier siècle. Jusqu'ici de nombreux critiques, parmi lesquels : Goncourt, Roger Marx, Gustave Geffroy, Arsène Alexandre, Octave Mirbeau, Mallarmé, Huysmans, Georges Lecomte, etc., ont fait connaître certains aspects et certains représentants du mouvement, mais seul M. Camille Mauclair nous donne une relation intégrale des débuts et des diverses périodes de l'impressionnarisme. « L'heure est arrivée, dit-il, d'examiner posément, avec calme, un mouvement qui s'est imposé, avec une extrême énergie, à l'histoire de l'art français de 1860 à 1900, de renon-

cer aux dithyrambes aussi bien qu'aux polémiques et de parler avec toute l'exactitude possible. » Avant d'exposer les idées des impressionnistes sur la technique, la composition et le style en peinture. M. Mauclair définit leur effort : une réaction contre l'esprit gréco-latin et l'organisation scolastique de l'art de peindre qui a produit la seconde Renaissance et l'école franco-italienne de Fontainebleau, le siècle de Louis XIV, l'école de Rome, le style Empire. En ce sens l'impressionnisme est une protestation analogue à celle du romantisme s'écriant : qui nous délivrera des Grecs et des Romains ! Après un mot sur les précurseurs du mouvement, M. Mauclair développe les théories des impressionnistes, puis il étudie tour à tour l'œuvre et l'influence d'Edouard Manet, d'Edgard Degas, de Claude Monet, d'Auguste Renoir, de Pissarro, Sisley, Caillebotte, Cezanne, Berthe Morisot, Marie Cassatt, Jongkind, Boudin ; il consacre un chapitre aux illustrateurs modernes procédant de l'impressionnisme : Raffaëlli, Toulouse-Lautrec, Forain, Chéret, etc., puis il passe au Néo-Impressionnisme avec Gauguin, Maurice Denis, Theo van Rysselberghe ; au pointillisme avec Seurat et Signac ; et enfin il conclut en énumérant les défauts et les qualités de l'impressionnisme ; il cherche ce qu'on lui doit et quelle est sa place dans l'histoire de l'Art français. Enfin M. Mauclair constate l'influence qu'il eut à l'étranger : en Allemagne, sur Max Liebermann et Kuehl ; en Norvège, sur Thaulow ; au Danemark, sur Kroyer ; en Belgique, sur Rysselberghe, Emile Claus, Verheyden, Heymans, Verstraete, Baertson ; en Italie, sur Boldini, Segantini, Michetti ; en Espagne, sur Zulagoa, Sorolla y Bastida, Dario de Regoyos, Rusiñol ; en Amérique : sur Sargent, Harrison, Alexander ; en Angleterre, sur John Lewis Brown et les peintres de l'Ecole de Glasgow, Lavery, Guthrie, etc... Plus tard, évidemment, avec le recul nécessaire, on appréciera mieux la véritable renaissance due à l'impressionnisme, et l'on comprendra le classicisme authentique de ce mouvement en face du faux classicisme jalousement enseigné par l'art officiel comblé d'honneurs et gardien féroce d'une tradition dont les formules étroites et froides sont en contradiction avec l'âme et l'esprit de l'art français.

§

Une légende provençale nous révèle l'existence de l'Auberge de la Lune d'Argent, qui ne doit être d'ailleurs autre que l'Auberge de la Belle-Étoile en des contrées avoisinantes. Mr.

Herman Knickerbocker Vielé nous raconte, dans **The Inn of the silver Moon**, comment un brave jeune homme et une excellente et jolie jeune fille arrivent à passer la nuit dans cette hospitalière auberge. Quelle extraordinaire équipée du jeune bourgeois raisonnable et de l'échappée de couvent! Et les ravissantes invraisemblances que l'auteur réussit à vous faire imperturbablement accepter, parce qu'il a un remarquable don de conteur, persuasif, léger, ironique, ne prenant au sérieux ni ses personnages, ni le lecteur, ni lui-même. Lire ce livre, c'est sourire d'un bout à l'autre, rire de bon cœur parfois et tenir à l'auteur une reconnaissante sympathie pour la demi-heure de distraction qu'il vous a procurée.

§

Dans le recueil de vers intitulé *The Never-Ending Wrong*. M. L. Cranmer Byng se montre excellent versificateur; mieux que cela, en maints endroits il est poète, encore qu'il n'ose qu'avec timidité voler de ses propres ailes. Versions de poèmes chinois, portugais ou français, d'après Verlaine, fragments personnels dénotent une heureuse versatilité.

Parmi les dernières publications de la collection Tauchnitz, il faut citer *Lavinia*, par Rhoda Broughton, et *Cecilia* (en deux volumes) par F. Marion Crawford, romans qui eurent en Angleterre le succès auquel sont habitués ces deux auteurs.

Une édition complète des œuvres de Ruskin est entreprise, sous la direction de E. T. Cook et de Alexander Wedderburn, par l'éditeur George Allen, et les premiers volumes viennent d'être mis en vente. Ils comprennent les écrits, en partie inédits, des débuts de Ruskin; il y aura trente et un volumes contenant *tout* ce qu'a produit le fameux esthéticien.

Chez l'éditeur Murray, paraissent de nouvelles Lettres de Charles Darwin, la correspondance de lady Burghersh (par la suite comtesse de Westmorland) avec le duc de Wellington, et un volume de Bliss Carman : *The Pipes of Pan*

§

Les Revues. — La **Review of Reviews**, de W.T. Stead, contient dans chacun de ses numéros une quantité énorme de matières intéressantes, avec des illustrations, l'histoire du mois en caricature, et un *Character Sketch*, ou étude sur l'homme du jour.

Le **Cornhill magasine** offre une série remarquable d'articles, essais, nouvelles et romans.

Le dernier numéro de la **Fortnightly Review** est tout particulièrement à recommander. Il faudrait énumérer son sommaire tout entier pour indiquer ce qu'il faut y lire : citons entre autres : *Man's Place in the Universe,* par Alfred Russel Wallace; *Thirty Years in Paris,* par J.-G. Alger, un des collaborateurs de Blowitz; *Matthew Arnold's note Books,* par J.-C. Bailey; un excellent article de Mr. Arthur Symons sur *the Painting of the Nineenth century;* une curieuse et prestigieuse dissertation de W. B. Yeats sur William Morris, *the Happiest of the Poets;* la cinquième partie de *Mankind in the Making,* par H.-G. Wells, et, en supplément, une pièce en quatre actes : *A Man of Honour,* par W. Somerset Maugham.

Outre les articles politiques de la **Monthly Review**, il faut lire dans le numéro de Mars : *A morning's Work in a Hampstead Garden,* par Mr. Sidney Colvin, étude sur le manuscrit de la fameuse *Ode to a Nightingale* de Keats ; un aperçu des fouilles de Gezer, avec des reproductions des poteries trouvées par C. W. Wilson, et quelques pages sur la vie de Villon que M. Marcel Schwob doit publier sous peu chez Champion.

Dans l'**Academy**, du 14 février, sous le titre de *Books too little Known,* a paru un intéressant article d'Edward Garnett sur la *Cuchullin Saga.* Dans la **Saturday Review** du 21 février Mr. Arthur Symons critique fort judicieusement la mise au théâtre de *Résurrection* de Tolstoï.

Memento. — George Gissing : *The Private Papers of Henry Ryecroft,* xiv-293 p., cr. 8°, 6 s., Constable. — Reginald Turner : *The Steeple,* 363 p., cr. 8°, 6 s., Greenings.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Littérature castillane. — B. Perez Galdos : *Alma y Vida,* drame en 4 actes précédé d'un prologue, Madrid Obras de Perez Galdos, 1902. — E. Marquina : *El Pastor,* poème dramatique en 3 actes. Madrid et Barcelone, 1902. — Edmundo Gonzalez Blanco : *Muerte Militar,* essai dramatique en 3 actes et en prose. — Id. : *Democracia y clericalismo,* Madrid, typ. « El Trabajo », 1902. — Eduardo L. Chavarri : *El anillo del Nibelungo* tetralogie de Wagner ; B. Rodriguez Serra, édit., Madrid. — Enrique Sanchez Torres : *Nietzsche, Emerson, Tolstoï,* étude de philosophie contemporaine ; Barcelone, 1902. — Arturo Ambrogi : *Brevario sentimental;* Madrid, 1902. — Enrique Garcia Herreros, *La succesion contractual,* prologue de R. de Uréna ; Madrid, imprimerie Hernandez, 1902. —

Rafael Altamira : *Psicologia del pueblo espanol*, un volume de la bibliothèque des sciences sociales d'Alfred Calderon ; Madrid, Fernando Fé. — *Escuela de Estudios superiores*, programmes des cours professés a l'Ateneo de Madrid Imprimerie de Tello, 1902. — Julio Pellicer : *A la sombra de la Mezquita ;* Madrid, 1902. — Ramonde Godoy y Sola : *Aspiraciones*, poemas : Madrid, 1901. — J. Martinez Ruiz : *La Voluntad ;* Bibliothèque des romanciers du vingtième siècle ; Barcelone, Henrich et Cie, 1902. — Antonio Zozaya : *La Dictadora*, tome III de la même collection. — Revues et périodiques illustrés. — *Pel y Ploma* (Barcelone passage de Gracia) ; *Par esos mundos ; A. B. C.* ; *Blanco y Negro ; El Nuevo Mundo ; El Teatro* (Madrid). — *Bulletin hispanique* (Paris). — *La Lectura*, revue des sciences et des arts. — *Nuestro Tempo :* directeur Salvador Canals, Madrid.

Il semble que le goût des bucoliques ait sévi l'an dernier sur la Péninsule ibérique ; précisément à l'époque où les Portugais célébraient le cinquième centenaire de l'admirable Gil Vicente, la direction du *Teatro Espanol* conviait la presse et le public élégant de Madrid à venir applaudir *Alma y Vida*, la dernière œuvre dramatique de B. Perez Galdos. Cette composition où la verve purement espagnole des Lope et des Calderon s'unit aux plus modernes désiderata de la dramaturgie contemporaine, obtint-elle l'accueil qu'elle méritait ? Dans une préface assez longue, l'auteur nous dit avec ingénuité et sans amertume ses désillusions et sa gratitude pour l'acteur-directeur Emile Thuillier.

Et nous comprenons que le même Thuillier, à qui M. Marquina dédie son drame en vers **El Pastor**, ait peut-être hésité à monter l'œuvre d'un jeune poète que nous mettons à dessein à l'ombre de l'auteur de *Los condemnados*, drame préfacié lui aussi et si injustement méconnu.

Le talent de M. Marquina ne saurait laisser indifférent ; d'une versification hardie et d'écriture orignale, *el Pastor*, bien plutôt qu'un drame, est un poème dramatique fort concis : l'ampleur de certains fragments fait oublier le caractère conventionnel de l'œuvre dont la teinte, nous devons le reconnaître, est admirablement homogène. Nous n'avons pas voulu passer sous silence cette tentative dramatique ; car elle nous fait toucher à toute une école de jeunes auteurs, école dont les essais foisonnent aussi bien en langue catalane qu'en castillan et à la tête de laquelle marchent Adria Gual, Santiago Rusinol, Contreras, Marquina.

Nous ne saurions reconnaître le même mérite de renovation à *Muerte militar*, le drame de M. Edmundo Gonzalez Blanco qui nous parvient accompagné d'une plaquette du même auteur intitulée *Démocracie et cléricalisme*.

Néanmoins l'une et l'autre plaquettes témoignent de qualités littéraires.

Et puisque nous parlons des théâtres madrilènes, disons que, depuis les jours déjà anciens où Thuillier jouait *Alma y Vida*, la compagnie dramatique Maria Guerrero-Fernando Diaz de Mendoza a repris possession du *Teatro Espanol*. Après un séjour de deux ans dans l'Amérique latine, la grande troupe classique s'est de nouveau fixée pour une saison dans la mère patrie. Nous avons tous applaudi à Paris cet admirable répertoire nourri de chefs-d'œuvre qui nous est apparu comme un écrin plein de joyaux anciens et inimitables.

Pour cette saison de Madrid, avec la pitié littéraire et l'érudition qui les caractérisent, les directeurs du *Teatro Espanol* ont remanié leur répertoire : ils l'ont enrichi de pièces oubliées et, pour le mettre en valeur, ils l'ont présenté en gardant le souci de la chronologie. Mieux encore : Diaz de Mendoza s'est improvisé conférencier et il l'a été avec succès. Quel meilleur guide pourrait-on trouver pour parcourir ce labyrinthe fleuri de la *Comedia espanola* ? On sait qu'il parle fort bien le français ; que n'a-t-il à Paris songé à cette innovation ? Elle eût triplé son succès. Les auteurs contemporains n'ont pas été oubliés ; la troupe, encore jeune lorsqu'elle joua à l'Athénée, est devenue excellente. Nous reparlerons de cette saison intéressante pour l'art dramatique espagnol.

M. Eduardo Lopez Chavarri, qui est, en même temps qu'un avocat Valencien très remarquable, un excellent critique musical, nous envoie son livre sur *l'Anneau des Nibelungen*. Ce petit volume enrichi de gravures contient en même temps qu'un texte fort érudit un tableau thématique des *leit motiv* wagnériens. C'est un vade-mecum indispensable à tous ceux qui suivent les représentations du *Ring* au Liceo de Barcelone et au Réal de Madrid et son succès n'est pas douteux.

Nietzsche-Emerson-Tolstoy, ce livre publié récemment par M. Enrique Sanchez Torres dans la collection *ciencia y filosofia contemporaneas* est également un livre de vulgarisation qui témoigne de l'intérêt que prennent en ce moment les esprits d'elite de la Péninsule pour la culture européenne.

Mentionnons encore dans un ordre d'idées absolument différent : *Brevario sentimental* d'Arturo Ambrogi, une plaquette de proses fortement teintées de culture française, et le traité juridique : *la Sucesion contractual* d'Enrique Garcia Herreros que précède un beau prologue de Rafaël de Urena, un savant

jurisconsulte de l'université de Madrid dont l'œuvre occupa une de nos anciennes chroniques.

Rafaël Altamira, de l'Université d'Oviédo, n'est pas non plus un inconnu pour nos lecteurs.

Sa *Psychologie du peuple espagnol*, qui affecte la forme d'un simple essai, est, par son texte ferme, simple et précis ainsi que par ses notes souverainement intéressantes, un des plus beaux livres parus dans *Bibliothèque moderne* d'Alfred Calderon. Le volume est dédié à Arthur Farinelli, le célèbre hispanophile autrichien. Dans un court prologue, l'auteur nous expose les conditions où fut écrit ce volume : au milieu des désastres de la guerre cubaine, il y avait profit pour le professeur aussi bien que pour son public à rechercher la psychologie de la nation à laquelle le sort des armes n'avait pas souri. Après avoir déterminé philosophiquement les concepts de nation et de patrie, M. Rafaël Altamira examine sommairement les jugements formulés sur la mentalité espagnole et si sa plume alerte fait table rase des jugements un peu légers des contemporains de Saint-Simon et de Beaumarchais, elle n'est pas tendre non plus pour nos modernes chercheurs de couleur locale.

Les controverses soulevées par l'étude du caractère espagnol forment un troisième chapitre d'une érudition nourrie.

Le dernier chapitre est personnel : M. Altamira préconise la culture intellectuelle, l'instruction des masses ; il fait un appel chaleureux à la jeunesse. La brochure unit une sollicitude de bon aloi à un patriotisme touchant; elle se termine par une citation de Farinelli constatant que trop souvent les Espagnols gâchent les dons naturels que la nature leur a prodigués. On sait que l'Université d'Oviedo a inauguré des conférences publiques et que M. Altamira est le promoteur de cette innovation.

Un mot seulement sur les conférences faites à l'Ateneo littéraire de Madrid par les professeurs sociétaires. Le programme de cette année est particulièrement intéressant avec Mélida et Lamperez, enseignant les principes d'architecture, Echegaray professant les sciences mathématiques, Pedrell parlant des chansons populaires, Salillas toujours occupé de ses recherches de criminologie. Un nom encore nous vient sous la plume, nom digne de tout respect et que la presse française a cité un peu à tort et à travers au cours d'événements judiciaires : c'est le nom de M. Emilio Cotarelo y Mori, l'érudit professeur de littérature dramatique au cercle de l'Ateneo.

Doué d'une patience admirable et d'un goût très sûr, M. Cotarelo s'est consacré à l'étude de l'histoire du théâtre : il a remis en lumière les petits chefs-d'œuvre du XVI^e^ et du XVIII^e^ siècle et ses découvertes heureuses ne se comptent plus ; c'est un esprit de premier ordre et nous pouvons l'assurer un galant homme.

Plusieurs de ses amis de France ont été indignés de la façon cavalière dont on a traité un homme de cette valeur littéraire.

A la sombra de la mesquita, du brillant prosateur cordouan Julio Pellicer, est un charmant volume de nouvelles courtes. Tous ces récits ont une saveur andalouse qu'augmentent encore de curieux dialogues écrits dans le dialecte de Cordoue. Valera, dans une prose impeccable, nous a dit aussi les charmes de cette terre bénie, mais il y a dans la prose de M. Pellicer je ne sais quel rythme dithyrambique qui nous ravit ; il nous chante les beautés de la « sultane » et l'attrait sévère de la grande ville champêtre ; dans les rues, sur les places, il nous mène, curieux de la vie populaire. Jamais cité de Grèce ne fut adorée davantage par ses poètes. Cordoue possède une vertu magique : à parler d'elle, on devient prosateur délicat. M. Julio Pellicer l'a prouvé.

Les poèmes de M. Ramon de Godoy y Sola sont écrits eux aussi dans une langue subtile : ce sont des impressions poétiques et de curieuses évocations : c'est la zone bénie où tout ce qui sort de la plume du poète évoque des images de beauté et d'éternité.

La Bibliothèque des romanciers du XX^e^ *siècle*, fondée par Henrich et C^ie^ à Barcelone, est appelée à nous faire connaître les talents les plus récents de la Péninsule. Elle débute avec deux volumes fort intéressants l'un et l'autre : *la Voluntad*, de Martinez Ruiz, où l'auteur se montre observateur perspicace et humoriste délicat, et *la Dictadora*, d'Antonio Zozaya, nouvelle où se retrouve je ne sais quelle élégante facilité qui rappelle Alarcon. Nous reviendrons sur l'un et l'autre de ces auteurs, car les *Revues* nous sollicitent.

C'est d'abord *Pel y Ploma*, avec de jolies études de crayon de Casas.

Por esos Mundos, dont un numéro entier est consacré a M^me^ Maria Guerrero.

Blanco y Negro, toujours preste à saisir la silhouette des types madrilènes, véritable kaléidoscope où passent tous les événements de la semaine ; *Nuevo Mundo* parfois intéressant ;

El Teatro, indispensable à quiconque veut connaître le mouvement dramatique ; *A. B. C.*, le dernier-né des périodiques illustrés et qui marche glorieusement avec ses devanciers défiant toute concurrenee.

Citons dans les revues littéraires : un article de E. Martinenche sur la Célestine et une étude de Mérimée sur les poésies de Quintana (*Bulletin hispanique*, tome IV, 2.)

Le théâtre des frères Quintero, de P. Gonzalez Blanco, une étude sur Benavente (*la Lectura*, novembre-déc. 1902).

La question Catalane, par Pompeyo Gener-Sagasta, par Salvador Canals (*Nuestro Tiempo*, décembre 1901-janvier 1902).

Le marquis de Mora, par le P. Coloma (*Razon y Fé*, déc. 1902).

Nous parlerons dans un prochain article des livres et des revues en langue catalane.

EPHREM VINCENT.

LETTRES RUSSES

L'événement du jour est la lettre que la comtesse S. Léon Tolstoy vient de publier dans la feuille réactionnaire et antisémite, le *Novoïe Vremia*, pour approuver « dans un cri de cœur » un article ignoble de M Bourénine couvrant de boue notre jeune écrivain Léonide Andréïeff. Nos lecteurs le connaissent déjà un peu (1). Approchons-le de plus près, et voyons sa courte autobiographie, que donne justement dans sa livraison de janvier l'excellente revue russe *Journal dlia Vsekh* (Revue pour tous).

« Je suis né en 1871, à Orel, où je fis mes études de lycée. J'étudiais mal. En septième (l'avant-dernière année), je portais toute l'année le titre de *dernier élève*, la note *pour ma conduite* ne dépassait jamais *quatre* et parfois même *trois* (les notes dans les lycées russes vont de 0 à 5). Les moments les plus agréables passés au lycée et dont je me souviens avec plaisir encore à présent, sont les suspensions des leçons qu'on appelle récréations, ainsi que les cas, d'ailleurs rares, où l'on me chassait de la classe. Dans les corridors longs et vides règne un silence sonore où résonnaient mes pas solitaires ; à côté des portes closes, et derrière elles, des classes pleines de monde ; un rayon de soleil, un rayon libre faisant

(1) *Mercure de France*, mars 1903 : *Une victime de Nietzsche*, par L. Andreïeff.

irruption par une fissure quelconque et où se jouait la poussière soulevée pendant la récréation et qui n'était pas encore retombée, tout cela fut pour moi si mystérieux, si intéressant et si plein de sens caché! Mon père, géomètre, mourut lorsque j'étais encore au lycée, et à l'Université je manquai du nécessaire: je passai même, à Saint-Pétersbourg, la première année, par la faim — d'ailleurs, pas tant à cause du vrai dénuement que de ma jeunesse, du manque d'expérience et de savoir utiliser les parties superflues de mon costume. J'ai honte même à l'heure qu'il est, à la pensée que je pus ne pas manger pendant quarante-huit heures, lorsque je possédais deux ou trois pantalons, deux pardessus, un d'hiver et un autre d'été, etc. C'est là que j'ai écrit mon premier récit sur *l'étudiant affamé :* je pleurais en l'écrivant, et à la rédaction on riait en me rendant le manuscrit, qui ne fut par conséquent pas publié. Je finis mes études à l'Université de Moscou, où matériellement la vie fut meilleure: les camarades ainsi que le « Comité » me venaient en aide; mais à d'autres points de vue j'ai plus de plaisir à me souvenir de l'Université de Saint-Pétersbourg. La différence entre les étudiants y est plus marquée, et, au milieu des groupements ayant chacun sa physionomie particulière et bien tranchée, on peut trouver plus aisément un milieu qui vous convient

En janvier 1894, je me suis tiré un coup de révolver; le résultat de ce coup raté fut une pénitence à l'église, imposée par les autorités, ainsi qu'une maladie de cœur, pas dangereuse, mais persistante et ennuyeuse (1) Pendant ce temps je

(1) Cette maladie de cœur vient d'être mal interprétée même par des gens sérieux, et entre autres par le docteur Ivanoff dans sa conférence sur « Léonide Andreieff, comme écrivain psychopathologue ». Cette conférence fut cause de la lettre écrite par M. Andreieff (*Birjevya Vedomosti* du 12 mars) et où nous lisons : « La dernière communication d'où il résulterait que je suis psychiquement malade et que j'ai été dans une maison de santé m'étonne de la part d'un conférencier aussi sérieux que M. le docteur Ivanoff. Jamais je n'ai souffert de maladie psychique. Une seule fois je me suis trouvé à l'hôpital, à la clinique des maladies internes du professeur Tcherinoff, aux mois de février et mars 1901. Dans les livres de la clinique on pourra trouver probablement la description de ma maladie, des palpitations cardiaques sur une base stomaco-nerveuse. C'est là, dans cette clinique, que j'ai commencé et fini ma nouvelle *Jili-Byli*. Tant que le bruit de ma folie passée et même présente n'était que du domaine de la rue, je ne croyais nécessaire de donner aucun démenti. Mais à présent il trouve une place même dans une œuvre scientifique et est reproduit, comme un fait, dans les journaux. C'est dans l'intérêt de la vérité que je vous prie de reproduire la

fis sans succès une ou deux tentatives d'écrire, mais avec plus de plaisir et de succès je m'adonnais à la peinture, que j'aime depuis mon enfance : je faisais notamment sur commande des portraits de 3 à 5 roubles pièce. M'étant perfectionné je recevais 10 et même 12 roubles par portrait.

J'obtins mon diplôme en 1897 et m'inscrivis au nombre des avocats-adjoints, mais je m'écartai dès le début de la voie régulière : on m'offrit de rédiger les comptes-rendus judiciaires pour *le Courrier* qui commençait à paraître. Je n'avais pas de loisirs pour me faire une clientèle : je n'eus qu'une seule et unique affaire au civil : je la perdis dans toutes les instances, ainsi que quelques causes criminelles gratuites. En 1898, j'écrivis, sur une proposition du secrétaire de la rédaction du *Courrier*, I. D. Novikoff, mon premier conte — de Pâques — et depuis je m'adonnai entièrement à un travail littéraire assez varié : je faisais les comptes-rendus des tribunaux, j'écrivais des feuilletons sous des pseudonymes différents, et des nouvelles. A présent je ne m'adonne qu'aux belles-lettres, et ce n'est que rarement que j'écris des articles sur des sujets d'actualité. Maxime Gorky m'aida beaucoup, au point de vue littéraire, de ses conseils et avis. »

Ainsi parle Andreïeff, dont la critique signala aux lecteurs russes, après ses premières œuvres, le vrai talent, vigoureux et original, où la note prédominante — le pessimisme — rend si bien l'état d'âme russe du dernier quart de siècle. L'auteur aime la vie et les hommes, mais, ne voyant que de la tristesse autour de lui, il la raconte avec franchise. La force insurmontable de la nature — la mort, les maux sociaux, la *bête humaine*, ce sont les sujets sur lesquels il s'arrête. La mort dans toute son horreur, un moment avant le bonheur toujours attendu et que le défunt ne *connaîtra jamais*, fait le sujet du récit *Bolchoy chliem* (1); les vivants ne connaîtront jamais les secrets emportés dans la tombe par les morts : tel est le sujet du *Silence ;* la lutte inutile de toute l'humanité pour la vie, avec cette masse de victimes comme résultat, apparaît dans *le*

présente lettre C'est d'autant plus nécessaire qu'une certaine partie du public et des critiques a un penchant à rattacher le sujet des œuvres littéraires à la vie intime de leurs auteurs, et mon silence dans ce cas pourrait amener des erreurs ultérieures que les critiques eux-mêmes ne désireraient point. »

(1) Expression du jeu de carte *vint*. Le *vint* est dans le genre du *whist*, mais plus compliqué et, dit-on, plus *intelligent* : déclarer le *grand chliem* (Bolchoy chliem) c'est l'obligation d'avoir toutes les levées, le *petit chliem* — toutes les levées moins une.

Mur ; la bête humaine réveillée est présentée dans l'*Abîme*. Le récit *Dans le Brouillard* montre une âme jeune et pure qui tombe dans un milieu de débauche et de perversion. C'est ce dernier récit qui fit verser au critique du *Novoié Vremia* des tonneaux d'ordures sur Andreïeff et c'est aussi à ce propos que la comtesse écrivit sa lettre, qui provoqua une campagne de presse qui n'est pas encore finie. Nous ne citerons que quelques passages caractéristiques de cette fameuse lettre.

« Ne pas lire, ni célébrer, ni acheter les œuvres des Andreïeff, il incombe à la société russe de se soulever avec indignation contre la boue que la revue à bon marché répand à des milliers d'exemplaires par toute la Russie et que les éditions réitérées des libraires renforcent. Si Maxime Gorky, cet écrivain incontestablement intelligent et de beaucoup de talent, introduisit beaucoup de cynisme et de nudité dans les scènes où il peint la vie d'un certain milieu, on y sent cependant toujours un serrement de cœur pour tout le mal et les souffrances qu'apportent avec elles la misère, l'ignorance et l'ivrognerie de l'humanité déchue.

« Dans les œuvres de Maxime Gorky, on se repose toujours sur une figure ou sur un moment touchant, où l'on sent que l'auteur, plaignant les déchus, sait ce qui est bien et ce qui est mal, et aime le bien. Tandis que dans les nouvelles d'Andreïeff, on sent qu'il aime et jouit de la bassesse des phénomènes de la vie humaine vicieuse, et il contamine de cet amour du vice le public qui n'est pas encore développé et moralement encore sale — comme dit M. Bourénine, — ainsi que la jeunesse qui ne sait s'orienter dans la vie et qui répète stupidement cette phrase préférée et imbécile : « Mais c'est donc la vie même! » Suivent des tirades contre les « misérables écrivains modernes, comme Andreïeff, » qui ne voient que de la saleté, de la boue, etc. « Je voudrais — dit encore la comtesse Tolstoy — hautement et chaleureusement crier devant tout l'univers mon appel à se ressaisir à ces malheureux chez qui les Andreïeff coupent les ailes qui sont données à chacun pour le vol altier vers la compréhension de la lumière spirituelle, de la beauté, du bien et... de Dieu. » La comtesse, dans son désir d'éclairer l'univers entier, n'a même pas hésité à mettre en cause son grand mari dans un parallèle entre la boue des Andreïeff (?) et la pureté des écrits de l'auteur de *la Guerre et la Paix*, dont la lecture pendant des années entraînait et entraîne des milliers de personnes sans laisser la moindre ombre d'impressions vicieuses dans l'âme des lecteurs.

Cette lettre eut l'effet d'un coup de tonnerre et réveilla la polémique qui sommeillait dans le monde des lettres russes. La critique, la jeunesse des écoles et surtout les femmes (mères, femmes-écrivains, etc.), descendirent dans l'arène. L'énorme majorité se prononça catégoriquement contre la comtesse, prit la défense d'Andreïeff et de toute la pléïade des jeunes écrivains, Tchekhoff, Korolenko, Gorky, Andreïeff, Veressaïeff, les mettant à la tête de « la meilleure partie de la société russe », avec les publicistes tels que Mikhaïlovsky, etc., « écoutant — écrit *un jeune* dans les *Rousskya Védomosti* — leur voix — celle de nos véritables amis et maîtres, les écrivains et publicistes contemporains d'*idées*. Ne pourront nous dissuader ni les avertissements des possédés, ni la calomnie, ni autres injures contre nos maîtres ; nous saurons toujours distinguer et comprendre un écrivain d'idées qui met au jour les côtés de la vie les plus horribles et qu'on passe le plus sous silence des publicités pornographes qui se pâment devant la boue. » Je ne peux pas citer les lettres et les réponses, même les plus caractéristiques, que provoque cette polémique qui se poursuit encore et qui remplirait des volumes.

Voici seulement la réponse de l'éminent critique russe A. Skabitchevsky, qui consacre dans les *Novosti* deux feuilletons à la lettre de la comtesse Tolstoy. Le point capital de sa réponse à la comtesse se réduit à la preuve qu'il donne que le récit incriminé : *Dans le Brouillard*, n'est inspiré à M. Andreïeff que par... *La Sonate de Kreutzer* de Tolstoy, et que la comtesse n'a probablement rien lu des œuvres de son mari postérieures à *la Guerre et la Paix!* Et M. Skabitchevsky cite quelques-unes des œuvres du comte que la comtesse devrait condamner la première (*La Puissance des Ténèbres*, quelques passages de *Résurrection*, etc.) et que, en effet, à l'époque de leur apparition, des *protestations indignées* et des *cris du cœur* vouèrent aux gémonies et à l'exécration publique!...

Ainsi, la campagne d'ailleurs stérile et que nous ne voulons pas qualifier autrement, que certains plumitifs mènent en Russie contre Gorky et les autres jeunes écrivains populaires n'a rien gagné à l'appoint que la comtesse Tolstoy semble avoir voulu lui apporter. La comtesse n'y a rien gagné non plus! Et les féministes n'en doivent pas être trop contents!

Mais je leur indique immédiatement une revanche à prendre. Qu'ils lisent dans la première livraison de la revue libérale *Mir Bojy* la nouvelle : *Le Phénomène*, de Mme R. Hinn.

Ce nom commence à être connu aussi au delà des frontières russes, non seulement en Allemagne, mais aussi en France, où nous avons vu avec joie une traduction de son remarquable récit : *Makarka*, publiée par le journal *Le Siècle*. Mme Hinn est un de nos meilleurs stylistes contemporains. Sa langue claire, d'une plasticité classique, continue celle de Tourguéneff, son maître, son aîné et ami, auquel elle a même dédié le second volume de ses œuvres *Pod Gorou*. Dans ce recueil de nouvelles, *la Solitude*, *le Rêveur*, etc., ainsi que *Makarka*, du premier volume, intitulé *les Silhouettes* (1899, 2e édit.), sont de vraies perles qui resteront dans la littérature russe, comme elles feraient excellente figure dans n'importe quelle autre littérature. Mme Hinn n'est pas qu'un styliste pur. C'est en même temps une âme noble et un grand cœur d'écrivain, qui donne le meilleur de « son sang et de ses nerfs » à ses œuvres, dans lesquelles elle fait refléter ce que le même Tourguéneff appelait après les Anglais : *the body and the pressure of time* (l'image et l'empreinte de l'époque).

Avec une honnêteté, avec une chaleur et une éloquence qui souvent vous remuent l'âme jusqu'aux larmes, Mme Hinn présente dans ses écrits la vie contemporaine, surtout celle d'une grande catégorie de citoyens de sa patrie bien-aimée qui n'ont même pas le droit de vivre partout dans leur pays. Le grand drame de la vie des juifs en Russie, où ils subissent encore ce ghetto moderne qui s'appelle *les lieux de résidence* et où ils sont privés des droits qu'on confère même aux autres sujets de l'empire, a trouvé, en effet, en Mme Hinn son noble porte-parole. Que de larmes et de sympathie provoqua déjà *Makarka* lors de son apparition. Le *Phénomène* continue la grande lignée. Le phénomène c'est un petit juif de huit ans, un artiste tel qu'on en voit une fois en cent ans. Sa voix est merveilleuse, il chante de mémoire tout ce qu'il a entendu une seule fois ; son âme d'artiste, sa vocation, ses dispositions sont comprises même de ses parents, malheureux demi-lettrés de province.

Sa mère l'amène à Moscou chez une excellente directrice d'école de musique, Alexandra Petrovna. Alexandra Petrovna est stupéfaite et ravie de la voix du petit Iacha, qui sonne et tinte comme une petite clochette précieuse, de la grâce inimitable et de la perfection surprenante avec lesquelles ce petit enfant rendait la phrase, les nuances, le dramatisme du sujet qu'il s'assimilait avec une aisance merveilleuse... Tous les grands personnages de la seconde capitale russe qu'Alexandra Petrovna sut intéresser au petit phénomène furent de mê-

me ravis et conquis. Tout pourrait s'arranger au mieux de la carrière et du sort du petit Iacha. Mais ses parents, M. et Mme Pinkous, sont juifs. Il ne peut donc pas habiter Moscou. Et malgré tous ses succès, toutes ses qualités remarquables de *phénomène*, ses nouveaux protecteurs (1) se heurtent à cette puissance du *fatum* moderne, le droit qu'on refuse aux juifs pauvres, quels qu'ils soient, d'habiter les capitales (ainsi que la plus grande partie de la province russe). Et après toute une suite d'événements et de tableaux de genre, écrits d'une main de maître, Mme Hinn nous ramène à la gare pour assister au départ de la malheureuse Mme Pinkous avec son enfant, dont la carrière et la vie se trouvent brisées dès le début par la patte ignoble du monstre qu'on appelle le *droit de résidence*... La scène déchirante des adieux d'Alexandra Petrovna et de ses malheureux protégés est un accord final digne de cette symphonie remarquable et si rare par le temps qui court : une idée noble et généreuse servie par une forme artistique impeccable.

E. SÉMÉNOFF.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme. — J.-G. Frazer : *Le Rameau d'or*, étude sur la magie et la religion, trad. de l'anglais par R. Stiébel et J. Toutain ; Schleicher, tome Ier, 10 fr.

Histoire. — Edouard Champion : *Les Idées politiques et religieuses de Fustel de Coulanges*, d'après des docum. inédits ; Champion. — S. Charlety : *Histoire de Lyon ;* Lyon, Rey et Cie, 4 fr. — L. Dollfus : *Les Espagnes au XIe siècle ;* Fischbacher, 3 fr. — Paul Gaulot : *Amours d'autrefois ;* Ollendorff, 3.50. — A. Giffard : *Les Justices seigneuriales en Bretagne aux XVIIe et XVIIIe siècles ;* Rousseau, 10 fr. — Elie Halévy : *Thomas Hodgskin (1787-1869) ;* Soc. nouv. de Librairie, 2.50. — C. Hémon : *Le Comte du Trévou ;* Champion. — Maurice Pascal : *Lettres d'un grand-père, publ. par son petit-fils ;* Champion.

Littérature. — Maurice Barrès : *Amori et Dolori Sacrum. La mort de Venise ;* Juven, 3.50. — Chateaubriand : *Correspondance avec la Marquise de V...*, avec un portrait de la marquise de V... ; Perrin. — M. Cottin : *Sophie de Monnier et Mirabeau ;* Plon, 7.50. — Mirabeau : *Lettres à Julie*, publ. par Dauphin Meunier ; Plon, 7.50. — Alexandre de Roche du Teilloy : *Un Poète nancéien oublié : Eugène Hugo*, avec portrait ; Nancy, Berger-Levrault. — Sainte-Beuve : *Lettres inédites à Collombet*, publ. par C. Latreille et M. Roustan ; Soc. franç. d'imprim., 3.50. — Edmond Thiaudière : *La Haine du vice ;* Fischbacher, 2.50.

Musique. — Jean d'Udine : *Dissonance*, roman musical ; Edition

(1) Le *phénomène* de Mme Hinn a pour origine une histoire auss réelle et vraie que tristement dramatique.

du « Courrier musical », 3 fr. — Albert Diot : *Nocturne*, pour piano ; Baudoux, 2 fr.

Poésie. — Paul Avis : *Fleurs pâles ;* Vanier. — Paul Bru : *Gens qui passent ;* Flammarion, 3.5o. — Léon Duchemin : *Cinq pièces de vers ;* Vanier. — Klingsor : *Schéhérazade ;* « Mercure de France », 3 5o. — Jules Laforgue : *Poésies*, IIe volume des Œuvres complètes ; « Mercure de France », 3.5o. — Philéas Lebesgue : *Les Folles verveines ;* Paris et Lille.— Charles Lenief : *Rimes de jeunesse et rimes nouvelles ;* Vanier. — Xavier Privas : *Chansons vécues ;* Ollendorff, 3.5o. — Sapho : *Œuvres*, traduction de Renée Vivien ; Lemerre, 3.5o. — Gabriel Vicaire : *Choix de poésies*, Librairie théâtrale, 3.5o. — Renée Vivien : *Evocations ;* Lemerre, 3 fr. — Gustave Zidler : *La Terre divine, poèmes de France ;* Soc. franç. d'imprim.

Publications d'art. — Maurice Dreyfous : *Dalou, sa vie et son œuvre ;* Laurens. — Camillo Sitte : *L'Art de bâtir les Villes*, trad. et completé par Camille Martin ; Laurens. — J. Tiersot : *Ronsard et la musique de son temps ;* Fischbacher, 3.5o.

Romans. — Léonide Andreief : *L'Epouvante*, trad. du russe par T. de Wyzewa et S. Persky ; Perrin, 3.5o. — René Bazin : *Donatienne ;* Calmann Lévy, 3.5o. — Emile Bergerat : *Faublas malgré lui ;* Ollendorff, 3.5o. — Frédéric Boutet : *Contes dans la Nuit ;* Carrington, 3.5o. — Camille Bruno : *La fin d'une amante ;* Calmann Lévy, 3.5o. — Alfred Capus : *Années d'aventures*, ill. d'Hermann Paul ; Juven, 3.5o. — Georges Clémenceau : *Aux Embuscades de la Vie ;* Fasquelle, 3.5o. — Guido Diaz de Soria : *La Première leçon ;* Ollendorff, 3.5o. — Henri Doris : *Amour et Science ;* Plon, 3 5o. — Ariste Excoffon : *Pour être heureux ;* Dujarric, 3 5o. — H. Fierens-Gevaert : *Le Tocsin ;* Ollendorff, 3.5o. — Valentin Granjean ; *La Gloire du mal ;* Genève, Impr. Soullier, 2 fr. — J.-K. Huysmans : *L'Oblat ;* Stock, 3.5o. — Rudyard Kipling : *Stalky et Cie*, trad. par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas ; « Mercure de France », 3.5o. — Selma Lagerlöf : *Jérusalem*, traduction et avant-propos de André Bellessort ; Per Lamm, 3.5o. — Philéas Lebesgue : *Les Feuilles de rose*, journal d'une femme ; Charles, 3.5o. — Maurice Maillard : *Eve Duvernoy ;* Victor Havard, 3.5o — Catulle Mendès : *Mephistophela*, éd. définit. ; Fasquelle, 3.5o. — Louis Mercier : *Voix de la Terre et du Temps ;* Calmann Levy, 3 5o. — Maurice Montégut : *Monsieur Georges ;* Ollendorff, 3.5o.—John Antoine Nau : *Force Ennemie ;* « La Plume », 3.5o. — Francisque Parn : *Cœurs Sauvages ;* Victor Havard, 3 5o. — Camille Pert : *La Loi de l'Amour ;* Simonis-Empis, 3.5o. — Georges de Peyrebrune : *Une Sentimentale ;* Ollendorff, 3.5o. — L.-Xavier de Ricard : *Les Foucades de la Duchesse ;* Juven, 3.5o. — D. Riche : *L'Amusette ;* Flammarion, 3.5o. — J.-H. Rosny : *L'Epave ;* Plon, 3.5o. — Jean Sigaux : *La Chanterelle ;* Lemerre, 3.5o. — Stendhal : *Nouvelles inédites ;* Calmann Lévy, 3.5o.

Sciences. — Cesare Lombroso : *L'Homme de génie ;* trad. sur la 6e edit. italienne par F. Colonna d'Istria et M. Calderini, préface de M. Charles Richet (15 pl. hors texte) ; Schleicher, 12 fr.

Sociologie. — I.-G. Bibesco : *Les Juifs sont-ils persécutés en Roumanie ?* Bucarest, « Vointa Nationale ».— Urbain Gohier : *Le*

Peuple du XX^e siècle (cinq mois aux Etats-Unis); Fasquelle, 3.5o. — A. Millerand : *Le Socialisme réformé ;* Soc. nouvelle de librairie, o 5o, — Eugène-A. Naville: *Les Congrégations religieuses et la loi française du 1^er juillet 1901 ;* Genève, Kundig, et Paris, Schleicher. — Ludovic Trarieux : *Cinq plaidoiries ;* Soc. nouv. de librairie, 3.5o.

THÉATRE. — Maxime Gorki : *Dans les Bas-Fonds,* pièce en 4 4 actes, traduite par E. Séménoff; « Mercure de France », 3.5o. — Paul Hervieu : *Théroigne de Méricourt ;* Lemerre, 3.5o. — Henrik Ibsen : *Madame Inger à Ostraat.* pièce histor. en 5 actes en vers, trad. par le vicomte de Colleville et F. de Zepelin; Per Lamm, 3.5o. — Henrik Ibsen : *Catilina,* drame en 3 actes et en vers, trad. par le vicomte de Colleville et F. de Zepelin ; Per Lamm, 3.5o. — Hélène Picard: *La Feuille morte,* pièce lyrique féerique en 5 actes en vers ; Privas, Lucien Volle.

VOYAGES. ETHNOGRAPHIE. — Marquis de la Mazelière : *Essai sur l'Evolution de la Civilisation indienne. I. L'Inde ancienne et au moyen âge. II. L'Inde moderne ;* Plon. 2 vol. — André Lefèvre : *Germains et Slaves,* 115 fig. et 32 cartes ; Schleicher, 3.5o.—Pierre Loti : *L'Inde (sans les Anglais) ;* Calmann-Lévy, 3.5o. — F. de Navenne : *Entre le Tibre et l'Arno;* Plon, 3.5o.

DIVERS — Jacques Morland : *Enquête sur l'Influence allemande* I. Philosophie, Littérature. II. Sociologie, Economie politique. III. Sciences. IV. Art militaire. V. Beaux-Arts. VI. Musique. VII. L'Influence allemande hors de France) ; « Mercure de France », 3.5o.

MERCVRE.

ÉCHOS

Notre changement de domicile.— Lettre de Maroniez à Loyson-Bridet. — Le discours de réception de M. Rostand. — Le Monument Verlaine. — Publications du *Mercure de France.*

Notre changement de domicile. — Nous avons l'honneur d'informer nos abonnés et nos lecteurs que, pour installer plus largement nos différents services, nous avons transféré les bureaux et la librairie du *Mercure de France,* 26, rue de Condé (VI^e arr^t), où nous recevons dès maintenant toutes communications.

§

Lettre de Maroniez à Loyson-Bridet.

« A monsieur Loyson-Bridet, rédacteur au *Mercure de France,* 15, rue de l'Echaude-Saint-Germain, Paris.

« Mons'eur,

« Dans votre « Traité de Journalisme », récemment paru dans le *Mercure,* vous raillez fort agréablement les libertés grandes que prennent MM. les journalistes tant avec les règles de la syntaxe qu'avec la vérité historique. En passant, vous relevez aussi, non sans esprit, les mauvais tours que joue quelquefois à ceux qui ont l'imprudence d'y sacrifier la douce ma-

nie des citations. Oh! les citations! Que de crimes on commet en leur nom! Les va-t-on quérir chez les anciens ou les étrangers? Le voyage ne leur réussit guère, elles arrivent estropiées, lamentablement estropiées :

Regnum meum... times is money...

« Emprunte-t-on à nos classiques? Je ne sais quelle rage on a d'y vouloir ajouter, mais ils ne gagnent guère au change :

..... Mais pour mieux l'étouffer...

« Les citations! comme il est périlleux d'y recourir! Le plus malin s'y laisse prendre. On est trahi par sa mémoire ou par les protes et l'on fait commettre au savant latiniste Abeilard un barbarisme de cette taille :

Non omnis mori*bor*
Nil no*vo* sub so*li*

« Mais il me semble que cette façon de présenter la pensée que l'Ecclésiaste (v. 9, ch. I) exprime ainsi : « Nihil est sub sole novum » est quelque chose d'assez neuf sous le soleil...

« Le désir d'être exact m'eût dicté :

... Risum teneatis amici?

et, plus loin, dans la même épître aux Pisons, pour ne pas faire commettre à Horace un vers faux, j'eusse écrit :

... Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi...

« Mais c'est peut-être avoir beaucoup de scrupules!...

« Le même respect du texte m'eût fait dire avec La Bruyère :

... « Et l'on vient trop tard depuis PLUS DE SEPT MILLE ans qu'il y a des hommes... »

« Oh! ces traîtres de protes! On ne saurait vraiment trop s'en défier . qu'on en juge. Imprimer :

MACTEAMINI puer

quand le manuscrit porte *macte nova virtute puer*, c'est déjà un peu suffocant; mais où la borne « étant franchie il n'est plus de limites » c'est quand ils attribuent la paternité de cet encouragement à Horace (Odes) au lieu de Virgile (Enéide, IX, 641).

« En vérité où sont-ils allés chercher tout cela? MACTEAMINI par les dieux infernaux ceci est peut-être de l'étrusque???? Mais archaïque alors!!

« Et quant à faire « odifier » Horace au temps « du jeune Jules César » voilà qui va révolutionner toute la Sorbonne.

« Pardonnez-moi la ¡ édanterie avec laquelle je vous signale

les réflexions que m'a suggérées au passage la lecture, exquise d'ailleurs, de votre fantaisiste article. Vous donnez là aux citateurs une jolie leçon. Permettez-moi, [monsieur (*rayé*)] d'en prendre ma part et de me dire, Monsieur,

Votre respectueux élève,

PAUL MARONIEZ.
3, rue de la Cloche, Douai.

Oserai-je, élève Maroniez, compléter votre petite étude critique?

Edgar Quinet n'a pas écrit : « Vous êtes le printemps de l'année et l'espoir de la France » (page 5). Il s'est contenté de le dire. Et il écrivait tout simplement à M. Jules Claretie, en 1867 : « Vous êtes le printemps de l'année. »

Vous avez, élève Maroniez, laissé échapper quelques barbarismes et solécismes dans une citation (peut-être inexacte) à la note de la page 6.

Reddate Cæsaro quod est Cæsari.

Je suis surpris qu'ils aient éludé votre rare perspicacité.

Quand vous ouvrirez, élève Maroniez, un livre qui s'appelle *Bévues Parisiennes* (par M. de la Flotte. Paris, Dentu, 1860) vous serez surpris que le prote de 1860, par une admirable coïncidence avec la négligence d'un autre prote en 1903, ait laissé imprimer de la même manière deux citations qui n'appartiennent pas à Loyson-Bridet, mais à M. Emile de la Bédollière.

J'embrasse mon rival, mais pour mieux l'étouffer.
Regnum meum non est ex hoc sæculi.

Soyez aussi de bonne foi, cher Maroniez (vous qui n'êtes point, rue de la Cloche, à Douai, de la grande presse quotidienne) et vous reconnaîtrez, en vous reportant à la page 10, que Loyson-Bridet a imprimé *time is money*, si toutefois il admet, pour le journalisme, une variante qui choque votre érudition des lettres anglaises.

Le savant latiniste Abailard ou Abélard (plus rarement Abeilard) n'est point en effet coupable d'avoir dit : *non omnis moribor*. C'est Loyson-Bridet qui lui a prêté cette barbare pensée, exprimée d'abord sous cette forme : *non omnis moriar* par Quintus Horatius Flaccus. Mais elle s'appliquait mieux (dans l'humble imagination de Loyson-Bridet) à celui que le chanoine Fulbert ne laissa pas mourir entier. Ne soyez pas trop sévère, bon Maroniez.

Pour MACTEAMINI, élève Maroniez, l'original n'est point de

Virgile, mais de Stace (*Publius Papinius Statius*) : le dictionnaire de Quicherat, que vous possédez sans doute, en diligent latiniste que vous êtes, vous le révélera sous le mot *mactus*. *Macte animi* ou *animo*. *Stat.*

Macteamini a été composé par Loyson-Bridet, élève Maroniez, qui s'est plu à orner de ce barbarisme une ode d'Horace adressée au jeune Jules César.

Car vous avez évidemment raison, élève Maroniez, partout où vous ne vous êtes pas trompé ; et votre perspicacité, comme je l'ai dit, est de l'espèce la plus rare : mais vous avez oublié un tout petit point. Vous souvenez-vous, cher Maroniez, du conte de la *Lettre volée* par Edgar Poë ? Relisez-le, et méditez sur les ingénieuses recherches du Préfet de police Gisquet. Il y a des choses qui échappent aux génies les plus subtils parce qu'elles sont trop évidentes.

Vous avez oublié, élève Maroniez, que Loyson-Bridet était journaliste.

LOYSON-BRIDET.

§

Le Discours de réception de M. Rostand. — Dans une publication de Barcelone, *la Veu de Catalunya* (mars 1903), une information singulière se niche entre l'annonce d'un « Diccionari electoral » composé de 416 volumes seulement, et les réclames aguicheuses d'un *Especialista Vias urinarias* qui se targue d'employer les rayons X pour « Veure l'interior de la bufeta ». Cette Voix nous dit, sur le discours académique de M. Rostand, des choses imprévues, et nous révèle d'abord qu'il est en vers, et même en fort beaux vers, si j'en crois les extraits « del precios manuscrit » cités par notre confrère transpyrénéen.

M. Rostand, comme il sied, commence par remercier ses collègues :

> Messieurs, je vous sais gré de vos suffrages, j'aime,
> Comme on attache au haut d'une aigrette une gemme,
> Orner les premiers vers que je prononce ici
> D'une escarboucle de gratitude : merci !

Puis l'élu rappelle ses origines Phocéennes, il évoque sa jeunesse, alors qu'il venait sur la grève Provençale, écouter « le rythme immortel de la mer », et voir passer les ombres magnifiques des Eschyle, des Hésiode et des Aristophane :

> Dans les algues, un soir, prestigieux trophée,
> J'ai contemplé la lyre et la tête d'Orphée.

Amant de la chimère (enamorat de la Quimera), M. Rostand cisèle un joli couplet sur le prestige de l'illusion :

Elle est changeante, elle est laide la Vérité.
Paris croulera Seul le Palais enchanté
Où les Belles au Bois dorment dans l'asphodèle
Seul le Palais féerique est d'essence immortelle.

Puis il s'occupe de l'auteur de la *Fille de Roland*, lui reconnaît « quelque sens théâtral » et certains « mâles éclats de voix » qui peuvent assurer à ce « doux bibliothécaire », dit-il, un peu de gloire. C'est justice.

Le successeur de M. de Bornier essaye enfin de s'analyser lui-même, mais sans orgueil, « modest com los verdaders talents ». Il se définit avec une « hermosa impertinencia » :

... Un instrumentiste bizarre
Dont la buccine aurait des douceurs de guitare,
Un fifre qui serait une harpe, un grelot
En quoi la mer latine aurait mis son sanglot...

Il reprend l'exclamation désespérée de Pascal : « Que suis-je? Je ne sais. » Mais se tournant vers ses illustres collègues « chargés d'années glorieuses » (il y a *gloriosas!*), le poète se sent à leur contact « devenir immortel ».

La feuille catalane assure que ce discours, renfermant encore d'autres images de choix (*delicadas y bonicas*), est supérieur à tout ce qu'a écrit le chantre de *l'Aiglon*.

Oh! oh! c'est une admiratrice!

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

§

Le Monument Verlaine. — Nous recevons la lettre suivante :

« Mon cher Vallette,

» Je suis heureux de vous transmettre ci-jointe la souscription de mon ami Albert Merat au monument Verlaine, soit 10 francs (2e versement).

» Avez-vous lu l'entrefilet que voici du *Gaulois:*

REVANCHE DES QUESTEURS.

Il paraît que décidément le buste de Verlaine sera exilé aux lointaines Batignolles; on lui offre là-bas un coin dans le square.

Les questeurs du Sénat, en effet, n'en veulent pas au Luxembourg.

Ils avaient repoussé une première demande faite par les amis et les admirateurs du poète. Ils viennent, dit-on, de repousser une seconde requête.

Et l'on raconte que, par là, les questeurs se vengent...

Verlaine, qui était leur voisin dans la rue de Vaugirard, ne fut pas tendre pour eux, en paroles et en écrits.

Et en son recueil de poèmes : *Invectives*, on remarque une pièce, quelque peu irrévérencieuse, en effet, contre M. le sénateur Cazot, — précisément l'un des questeurs du Sénat.

(*Le Gaulois*, 19 février 1903.)

» Je n'ai pas cru devoir démentir ni rectifier. C'est à de Niederhausern qu'il appartient, me semble-t-il, d'aviser.

» Qu'en pensez-vous?

» Bien vôtre,

» F.-A. CAZALS,
» Secrétaire du Comité »

Nous pensons que l'entrefilet du *Gaulois*, comme tous ceux qui paraissent de temps à autre sur cette question dans la presse quotidienne, n'a aucune signification. Les Questeurs du Sénat n'ont pas eu à repousser une première demande, puisque, officiellement, il n'y en a pas eu, et ils ne peuvent avoir récemment rejeté une seconde requête que le Comité, qui ne s'est point réuni depuis fort longtemps, n'a pas encore décidé de leur présenter.

§

Publications du « Mercure de France ».

Les Hymnes de feu, précédés de Lucienne, petit roman lyrique (*Ballades Françaises*, VII^e^ série), par Paul Fort, 3.50.

Dans les Bas-Fonds, pièce en quatre actes, de Maxime Gorki, traduite par E. Séménoff, 3.50.

Stalky et C^ie^, roman, de Rudyard Kipling, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas, 3.50.

Schéhérazade, poèmes, par Klingsor, 3.50.

Poésies de Jules Laforgue, II^e^ volume des Œuvres complètes (*Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune. Le Concile féerique. Des Fleurs de bonne volonté. Derniers vers*), 3.50.

Enquête sur l'Influence allemande (*I. Philosophie, Littérature. II. Sociologie, Economie politique. III. Sciences. IV. Art Militaire. V. Beaux-Arts. VI. Musique. VII. L'Influence allemande hors de France*), par Jacques Morland, 3.50.

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy
7, rue Victor-Hugo, 7

ORIGINES DU JOURNAL

— L'ILE DES DIURNALES —

Parmi les plus récentes découvertes qu'on a faites au cours des fouilles qui amènent au jour les premières bases du Forum romain, la plus curieuse, sans doute, est celle d'un bas-relief qui est demeuré jusqu'ici mystérieux et indéchiffrable, mais dont la signification ne doit pas le céder en importance à la Pierre Noire elle-même (*Lapis Niger*) qui a soulevé tant de polémiques entre les reporters de nos principaux quotidiens. Ce bas-relief représente deux hémisphères jumeaux en ronde-bosse, que vient lécher, si j'ose m'exprimer ainsi, une espèce de volute — dirai-je une langue? — oui, cela semble bien une langue ou languette un peu retroussée — qui paraît s'échapper de la bouche d'un personnage agenouillé. Sous la ronde-bosse, on déchiffre encore distinctement les caractères P. V. B. (le reste est malheureusement effrité; mais un ingénieux nouvelliste du *Popolo Romano* a proposé la restitution L. I. C. V. M.) Sous la figure agenouillée il est facile de lire le mot D. I. V. R. N. A. L. I. S.

Cette découverte a été opérée sur le territoire

de l'angle sud-oriental du Forum, non loin de la *Regia*, palais du *Pontifex Maximus*, tout auprès de la maison des Vestales, *Atrium Vestæ*, dont la vue réveille chez tout journaliste de si charmants souvenirs féminins, et un peu en avant du *Lacus Juturnæ*. Elle fut aussitôt signalée à la dernière heure des journaux romains; et, après l'examen d'authenticité préalable confié à une commission d'interviewers expérimentés et rompus aux enquêtes de faussaires, le bas-relief fut transmis aux techniciens (archéologues, épigraphes et *tutti quanti*). Mais c'est un journaliste du *Popolo* (ainsi que je l'ai dit) qui eut d'abord l'intuition grâce à laquelle on peut proposer une hypothèse plausible et qui intéresse au plus haut point, par une singulière coïncidence, l'histoire du journalisme.

Selon toute apparence le texte se composait de deux mots (le verbe demeurant sous-entendu comme dans la fausse inscription de la tiare de Saïtapharnès, si victorieusement discutée par un reporter du *Temps* contre la fâcheuse Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1), et divers épigraphistes et numismates qui n'y avaient vu que du feu).

On doit donc lire : PVB [LICVM] DIVRNALIS et sous-entendre ADORAT, ou VENERATUR, ou simplement ORAT : cependant un jeune échotier, plus audacieux que les autres, et signalant le rapport qui semble exister entre cette volute qui s'échappe de la bouche du personnage agenouillé et qui vient proprement *lécher* les deux hémisphères jumeaux, suggère LINGIT. Ce serait là une inscription unique, un ἅπαξ, de l'intérêt le plus puissant.

(1) Voir *Autour de la tiare : le Temps, passim*, mars 1903.

Il faudrait donc lire définitivement :

PVB [LICVM] DIVRNALIS [VENERATUR OU LINGIT]

ou, pour traduire :

Le DIVRNALIS adore (ou lèche) PVBLICVM.

L'hypothèse ORAT n'a aucune vraisemblance : le mot *orare* dans cette acception ne se présenterait qu'à l'époque de la plus basse décadence. Il est certain que Tacite se sert de l'expression *adorare vulgus*, par opposition à l'*odi vulgus* d'Horace ; mais c'est justement là une raison qui semble militer contre les partisans de l'hypothèse *adorare*. Tacite entend évidemment, comme Horace, un sentiment d'affection ou de haine tout moral, qui n'a rien de matériel. Reste l'audacieuse proposition de lire LINGIT, ou d'accepter VENERATVR. La première se défend par elle-même : mais était-il besoin d'interpréter l'action ? Voilà le problème qui se pose : et la discussion où je vais entrer expliquera plus clairement le sens de l'objection. J'avoue que je me range parmi les partisans de VENERATVR, et je traduis :

Le DIVRNALIS rend son culte à PVBLICVM.

Qu'est-ce en effet que le *Diurnalis* ? J'estime que c'est la première question qui se doit poser et de sa solution dépend le sens exact de l'inscription. L'endroit où a été trouvé notre bas-relief nous fixe environ sur sa date. Ce monument ne saurait être postérieur au « tombeau de Romulus ». D'autre part, il représente évidemment un rite religieux accompli par un personnage dont le nom se termine par le suffixe — *alis*. Comment ne pas songer alors aux *fratres Arvales*, à ce collège des douze frères Arvales dont la tradition attribue l'établissement à Romulus, en mémoire des douze fils de sa nourrice Acca Larentia ? Nous possédons, outre le texte archaïque de la chanson, d'importants

fragments canoniques de ce collège des prêtres qui existait encore au IVe siècle de notre ère : (Cf. Henzen : *Acta fratrum arvalium* — les fragments vont de l'an 38 à l'an 250 après J.-C.). Notons la persistance de ces rites jusqu'à la basse époque : nous aurons à y revenir.

Quoi de plus légitime, en présence de ce rapprochement, que d'émettre l'hypothèse d'un collège de *Fratres Diurnales*, les prêtres d'un culte autrement grave, autrement important, que la vaine superstition de *folklore* dont les *Fratres Arvales* étaient les conservateurs ?

Le monument du Forum représente évidemment l'un des *Fratres Diurnales* accomplissant un des actes de son rite religieux.

Quel pouvait être le culte spécial rendu par les *Fratres diurnales* ? Il paraît légitime, avant d'aborder cette question, d'examiner attentivement le mot *diurnalis*, qui présente peut-être avec le culte des *Diurnales* le même rapport que le mot *arvalis* avec *arva*.

M. Gaston Boissier, dans une savante étude où il nous a exposé ses conclusions sur l'opuscule de M. Hübner : *De senatus populique romani actis* (Leips., 1860), dit formellement : « Le mot de *journal* est sorti de l'adjectif *diurnalis*, qui vient lui-même de *diurnus*. (*Le Journal de Rome*, p. 269.) D'où il s'autorise pour traduire *Acta diurna populi romani* par *Journal de Rome*.

Donc s'il y a eu des *Fratres Diurnales*, ce ne pouvaient être que les prêtres chargés des fonctions sacerdotales relatives aux *Acta diurna*.

Mais voici où notre découverte prend un intérêt historique très passionnant. Jusqu'ici on croyait savoir, d'après Suétone, que la publication des *Acta*

diurna avait été instituée par César en l'an de Rome 695 (59 avant J.-C.), où il fut nommé consul. « Un de ses premiers actes, dit Suétone, fut d'établir que les procès-verbaux des assemblées du Sénat aussi bien que de celles du peuple seraient tous les jours rédigés et publiés : *Instituit ut tam senatus quam populi diurna confierent et publicarentur.* Le seul fait antérieur connu et qui se rattache à cet ordre d'idées, c'est la coutume exposée par M. Boissier dans les termes suivants :

« Sur le mur de la *Regia*, où demeurait le grand pontife, on plaçait chaque année une planche soigneusement blanchie qu'on appelait *album ;* en tête on inscrivait le nom des consuls et des magistrats; puis, chaque fois qu'il survenait quelque événement à Rome ou dans les provinces, on le notait en quelques mots. C'était un moyen de mettre les citoyens au courant de leurs affaires. »

La stèle que nous étudions, et qui précisément a été découverte sur le territoire de la *Regia* du *Pontifex Maximus*, permet de conclure qu'il n'y a point de rapports en réalité entre l'*album* du *Pontifex* et la publication des *diurna*. Puisqu'il existait, près de la *Regia*, un collège de *Fratres Diurnales*, il est évident que ces ecclésiastiques s'adonnaient à la confection des *diurna*, et l'*album* du Pontifex n'était sans doute qu'un sommaire des *diurna* que l'on affichait chaque jour à la porte de la *Regia*, si, comme tout le fait présumer, le Pontifex Maximus était le directeur suprême du culte professé par les *Diurnales*. César ne fit donc que « laïciser » une coutume devenue utile, mais dont l'origine est strictement religieuse, ainsi que nous le verrons plus tard. C'est là une explication très satisfaisante pour tous ceux qui savent suivre dans l'histoire l'évolu-

tion des usages religieux. Nous voyons dans Homère que les parties nobles des victimes étaient encore consacrées aux dieux: les prêtres et les héros ne participaient qu'aux morceaux de qualité inférieure; plus tard l'usage de manger de la viande, purement religieux dans son principe, devint général; les conquérants espagnols trouvèrent au Mexique le tabac au moment où il allait perdre son usage propre d'*encens* pour servir de plaisir populaire; on a démontré récemment que la domestication des animaux, la domestication des graines utiles, du blé, des plantes potagères n'est que le résultat pratique d'usages religieux; n'est-il pas naturel, en présence des documents nouveaux que nous apporte la stèle des Diurnales, de voir dans le journal l'expropriation utilitaire d'un rite religieux dont il nous reste à rechercher la véritable signification?

Il semblerait qu'à cet égard la méthode la plus simple dût être de nous occuper de la seconde partie du texte de la stèle : PVBLICVM. Mais auparavant il est indispensable de rapprocher de la stèle des Diurnales un récit contemporain de l'empereur Trajan, et qui jusqu'à présent avait semblé purement imaginaire : on en croyait la matière empruntée à une œuvre semblable à l'*Histoire véritable* de Lucien de Samosate, que nous aurions perdue, et que le pseudo-narrateur aurait « latinisée », comme fit Apulée pour *l'Ane*.

Au contraire la découverte du monument rituel des Diurnales donne une valeur d'authenticité très précieuse au fragment cité par T. Anas Venerator dans ses *Loci Communes*. Le pauvre Anas n'a pas été jusqu'ici renommé pour l'exactitude de ses renseignements historiques ; à tel point que certains vont jusqu'à prétendre que son *cognomen*

de Venerator lui aurait été attribué comme celui d'Arbiter à Pétrone (sous entendez *Elegantiarum*) pour le respect avec lequel il rapporte toutes les anecdotes publiques. Cependant il faut bien admettre que T. Anas Venerator a puisé le récit qui va suivre dans le *Diarium Itineris* (journal de voyage) de Q. Publius Publicola.

Nous ne savons rien de Q. Publius Publicola, et la date même de son livre résulte seulement de ce qu'il cite précisément ce texte de Tacite (*adorare vulgus*) dont il était question plus haut. Il ne nomme pas Tacite : mais, à la façon dont il en parle, il semble bien que l'historien fût encore vivant. Jusqu'ici on n'avait naturellement pu tenir aucun compte du témoignage de Publicola, en raison du texte très suspect rapporté par Anas Venerator.

Voici donc le récit de Q. Publius Publicola [*excerpta ex quinto itineris*, dit Anas, — c'est-à-dire que le voyage de Publicola comprenait quatre livres au moins avant le texte cité] :

★

L'ILE DES DIURNALES

La mer cimmérienne (?) s'étend depuis la Bretagne jusqu'à Thulé (?) ; les tempêtes y sont fréquentes et les brouillards très épais. Nous y fûmes poussés par des vents contraires jusqu'à l'île des Diurnales, qu'on dit avoir été habitée (?) par César (1), ce qui, à la vérité, me paraît fort improbable. Cette île tire son nom d'une certaine race d'hommes qui paraît y exercer le pouvoir et qui s'appellent ainsi. Ils nourrissent dans un temple un grand nombre d'animaux prodigieux, semblables à des manières

(1) Quam ferunt ipsum Cæsarem coluisse.

d'autruches, sauf pour leur grandeur, qui est extraordinaire. Ce sont des oiseaux immenses dont la seule vue inspire la terreur: mais ils sont consacrés à leur Dieu dont je n'ai pu savoir le nom. Ils ont un bec noir qui s'ouvre largement et des ailes qui s'éploient autant que les voiles des plus grands navires ; leur clameur est effroyable et fait résonner l'île entière. Leurs prêtres s'imaginent même que la voix de ces oiseaux retentit sur toute la terre connue. La voracité de ces animaux ne peut se décrire. Cependant leurs gardiens veillent à cet égard: parce que si on ne les maintenait dans les limites sacrées ils dévoreraient jusqu'aux habitants et principalement les matières précieuses, pour lesquelles ils ont un goût incroyable. A certaines époques, quelques-uns des plus riches habitants se voient contraints, sous peine de voir leurs propriétés dévastées, de leur offrir des sacs d'or qu'ils engloutissent rapidement (1), mais d'ordinaire leur nourriture se compose de bruits que leurs gardiens produisent devant eux avec des trompettes et des tambours, dont ils sont fort avides; et leur mangeoire contient quantité de plumes d'oie fraîchement arrachées. Ils boivent de l'encre (2) fluide : et, chose curieuse, leur urine est semblable à une encre boueuse et grasse. Leur attitude est voisine de celle des paons : ils font la roue et gloussent de satisfaction; mais parfois ils aiment à se couvrir d'ordures comme les canards. On a grand'peine ensuite à les ramener à l'usage de la propreté.

Toute l'île est couverte de leurs excréments, qui sont minces et blancs comme des feuilles de papyrus ou de parchemin poncé, et tachés de signes

(1) Ici Publicola cite « Auri sacra fames ».
(2) Atramentum.

semblables aux signes de notre écriture. Et c'est dans les excréments de ces oiseaux que réside leur pouvoir sacré Les habitants de l'île s'imaginent que ces excréments sont des oracles divins, et sont parvenus à les interpréter couramment, comme les feuilles de la Sibylle. Certains les ramassent et les vendent. Leur prix ne peut être fort élevé à cause de la quantité des excréments que ces oiseaux produisent. Il est à noter d'ailleurs que l'oracle de l'excrément n'est vrai que pour vingt-quatre, douze ou six heures, suivant sa forme. Aussitôt le soleil couché, les excréments de la journée sont balayés à l'écart; et les excréments de la nuit perdent leur valeur vers le temps de midi. On pense que l'urine de ces oiseaux produit sur les feuilles de leurs excréments les signes qu'on y aperçoit; d'où je conjecture que ces feuilles blanches sont le produit de la digestion (*coctio*) des plumes blanches et du bruit: mais l'urine les souille avec de l'encre et cette opération se produit dans le cloaque. Je n'ai pu me rendre compte exactement de l'effet des matières précieuses, quand on leur en donne. Les habitants prétendent que lorsque les oiseaux ont été nourris quelque temps avec des sacs d'or, les signes des excréments ne sont plus les mêmes et que les oracles alors deviennent très favorables. Au contraire, quand les mêmes oiseaux ont été nourris longtemps de bruit, de plumes et d'encre, les oracles des excréments ont une apparence funeste et annoncent la guerre, la peste, et la fin du monde. Tous ces excréments amassés, avant d'être rejetés par l'intestin, portent le nom de *copie* (*copia*); ensuite, tant qu'ils sont frais, ce sont des oracles et les habitants les interprètent comme tels. On assure que ces animaux n'ont que des intestins et des par-

ties sexuelles, mais point de cerveau. Je n'ai pu m'en assurer, bien qu'il en soit mort plusieurs pendant mon séjour dans l'île, parce que leur mort est tenue soigneusement cachée par les Diurnales. L'île est toute gâtée par les excréments anciens de tous ces oiseaux sacrés. On a tenté d'en faire un usage : personne jusqu'ici n'a pu réussir. Les enfants s'en servent à la place d'éponge pour s'essuyer après s'être soulagé le ventre : mais il paraît que cela occasionne le flux de sang.

La couleur de l'or, la vue des guerriers et des armes, l'aspect des femmes nues fait entrer ces oiseaux en délire. Les Diurnales utilisent les femmes à cet égard et donnent pour les oiseaux certaines représentations de théâtre et de mimique musicale : on dit que les femmes nues se laissent approcher par eux sans trop d'horreur dans les théâtres et les lupanars; et alors les oracles sont bons [relativement à ces femmes?] (1). On fait aussi parfois défiler les guerriers devant eux et souvent on donne le panache d'un héros à un de ces oiseaux qui s'en décore; et alors les oracles sont très bons. Il est très dangereux de leur montrer la couleur de l'or : cependant, ils s'en contentent parfois et alors les oracles sont excessivement bons; mais aussitôt qu'ils s'aperçoivent qu'on les a trompés, leurs excréments deviennent redoutables et funestes. Alors il faut qu'en toute hâte on désigne quelques riches qui jettent dans l'auge du temple un certain nombre de sacs d'or. Il est à remarquer que pendant la déception des oiseaux et sur la foi des excréments qu'ils rendent, les habitants portent leur or dans les comptoirs des riches : de sorte qu'on n'a aucune

(1) Passage obscur.

peine à désigner ceux-ci aussitôt que les oiseaux ont connu la déception.

On est tenu de les surveiller très étroitement d'abord, à cause, ainsi que je l'ai dit, de leur terrible voracité, puis en raison de leur férocité, qui n'est pas moindre; enfin, pour les empêcher de s'échapper : car leur absence, selon la croyance des habitants, écarterait toute la faveur de la divinité et serait le signal de la ruine de la contrée, tant en raison de la colère du Dieu que de l'ennui profond qui ferait périr tous les hommes par la privation de ces excréments dont ils se délectent. Ainsi une des punitions qu'on inflige dans les prisons de ce pays est d'interdire aux captifs de recueillir les ordures des oiseaux et d'en interpréter les oracles; et j'ai vu de ces malheureux qui me suppliaient à travers leurs grilles de leur tendre des fragments anciens d'excréments qui jonchent tout le sol : tant un amour effréné pour les oracles leur tenait au cœur! Or, on assure que certains de ces oiseaux, toutes ailes éployées, peuvent traverser l'Océan; d'ailleurs, ainsi que je l'ai rapporté, les prêtres sont persuadés que leurs cris s'entendent jusqu'aux antipodes, par delà les sources du Nil : et il y a même une superstition enracinée parmi le peuple que l'écho seul de ces cris peut engendrer des oiseaux semblables dans une autre partie de notre univers. Mais c'est évidemment une fable : d'autant qu'aucun voyageur jusqu'ici n'a rencontré de ces animaux ailleurs. Comme exemple de leur férocité, je rapporterai que la nuit de notre entrée dans la ville des Diurnales, une femme dévêtue se précipita dans notre hôtellerie en criant à l'aide : elle était poursuivie par un oiseau gigantesque qui lui donnait des coups de bec à la ceinture (où elle portait son

argent) et qui s'efforçait de la couvrir; et comme elle se protégeait obstinément de ses mains, à la façon de la Vénus pudique, l'oiseau se retourna et la couvrit d'une incroyable quantité d'excréments qui la souillèrent de la tête aux pieds. Puis il s'enfuit et l'abandonna toute en larmes : elle avait, disait-elle, distinctement reconnu son propre nom sur chacune de ces ordures, où il était accompagné des plus horribles prédictions. Nous apprîmes depuis que cette femme était une comédienne (car chez les Diurnales les femmes montent sur le théâtre), mais qu'elle avait épousé un des sujets ordinaires des Diurnales : ce qui paraît être pour la divinité de ce lieu une offense impardonnable, attendu qu'elle prétend se réserver à elle et à ses ministres les femmes des théâtres, les mimes femelles et les courtisanes des lupanars ; quelquefois même le Dieu réclame des matrones. Infâme contrée où les femmes ne peuvent avec sécurité demeurer en leurs maisons et filer la laine (1) ! Est-il possible de croire que vraiment le grand César ait habité ce lieu?

L'action de l'oiseau qui avait couvert la comédienne d'excréments me fit dire à notre guide (qui était le fils d'un ancien Diurnale) qu'elle était sotte de se lamenter si fort et de le craindre, puisque les oracles cesseraient d'être vrais le lendemain. Mais il m'apprit que lorsque les oiseaux répandent ainsi leurs ordures par vengeance, les noms qui y sont inscrits viennent joncher la terre avec une profusion si grande que les autres oiseaux y reconnaissent partout le même signe. D'où il suit (de même lorsqu'une femme enceinte est effrayée par la vue soudaine d'un porc son enfant naît avec un visage

(1) Neque domi manere neque lanam facere, ut vix crediderim imperatorem unicum tali loco degisse.

de porc) (1) que pendant plusieurs jours tous les oiseaux de l'île répandent des excréments marqués du même signe. Le seul moyen d'arrêter l'accès de férocité de ces animaux est de leur donner un sac d'or à dévorer : on parvient en ce cas à leur faire rendre des excréments blancs ou marqués même de signes contraires. Les Diurnales, sans raison apparente, disent alors « que l'oiseau a *fait chanter* sa victime ». Mais il faudrait être un second Varron pour découvrir l'origine de cette manière de parler : pour moi je l'ignore et ceux que j'ai interrogés l'ignoraient comme moi.

Tous ces oiseaux se haïssent mutuellement et leur jalousie s'exprime de la manière suivante. Chacun s'efforce de répandre plus d'excréments que tous les autres ; à cet effet, quand ils ne peuvent pas obtenir d'or par les moyens que j'ai dits, ils se tournent vers les Diurnales le bec largement ouvert (*inhiantes*) afin de les supplier de les gaver de bruit. On les repaît alors de sons de trompe et de battements de tambour : mais les oracles qui en résultent sont très médiocres, au dire des connaisseurs. Quelquefois ces oiseaux se couvrent d'excréments l'un l'autre : mais ils réussissent très rarement à se « faire chanter », aucun d'eux n'ayant la force de garder une provision de l'or qu'ils se procurent et qu'ils engloutissent toujours immédiatement. Cependant certains Diurnales, ayant remarqué que la nature les a doués d'un jabot, savent les faire vomir artificiellement quand ils se sont trop gavés. On dit alors qu'on leur fait « rendre gorge » ; et, malgré le respect qu'on entretient pour ces oiseaux sacrés, parfois on est contraint de les emprisonner

(1) Porcinum os.

quand ils ont été trop voraces, afin de les faire vomir. Mais c'est un événement très rare : et, de plus, à ce moment les oiseaux les plus hostiles vis-à-vis les uns des autres s'assemblent pour pousser des cris furieux. Et les Diurnales eux-mêmes redoutent beaucoup leur férocité.

L'excès de la haine que ces oiseaux éprouvent l'un pour l'autre les porte fréquemment à se livrer des combats singuliers que le peuple assemblé vient admirer avec extase. Et d'abord, après avoir fait la roue à la manière des paons, puis poussé des cris semblables à ceux des canards, sinon qu'ils sont plus forts et plus terribles, ils se mettent à glousser de satisfaction. Ensuite, ils élèvent leurs clameurs qui font trembler l'île et toute la surface de la mer.

Au moment où ces clameurs atteignent leur plus haute violence, ils se retournent et s'inondent d'excréments, en s'efforçant de hausser le croupion pour souiller le dos de leur adversaire. Enfin ils font volte-face et se ruent l'un contre l'autre à coups de bec et de serres. Les Diurnales guident le combat et les excitent à l'aide de longues tiges de fer très pointues et très acérées. La vue de ces tiges de fer et la crainte de leur piqûre semble augmenter la fureur des combattants, qui se labourent tout le corps en battant des ailes ; et comme il est très difficile de les diriger parmi ce tumulte de plumes hérissées, il arrive la plupart du temps que les Diurnales se blessent avec la pointe de leurs tiges de combat : mais ce ne sont jamais que des blessures légères. Comme ils se tiennent assez éloignés l'un de l'autre les piqûres sont peu profondes et c'est presque toujours au poignet ou à la main que les accidents se produisent. Sitôt que l'un ou l'autre des

Diurnales reconnaît sa méprise, on sépare les oiseaux qui ne peuvent supporter l'aspect du sang. En effet, à peine ces animaux l'aperçoivent-ils qu'ils perdent tout leur courage et défaillent. C'est le jugement de la foule spectatrice qui décide quel est l'adversaire victorieux. On abandonne aussitôt le vaincu et les Diurnales mènent le vainqueur en triomphe vers le temple où il rend hommage au Dieu dans une cérémonie que je décrirai en son lieu.

Il me faut dire auparavant ce que j'ai pu apprendre de la naissance et de la mort de ces animaux. Pendant leurs maladies ou leur vieillesse, ils répandent fort peu d'excréments, et le peuple n'attache aucune importance aux oracles qui y sont inscrits. Il en mourut plusieurs pendant notre séjour : mais les Diurnales tiennent leur mort soigneusement cachée. Les noms des morts sont inscrits dans le temple et tenus en très grand respect. On dit même que l'Etat fait construire un édifice pour y placer tous les excréments oraculaires des oiseaux morts afin de permettre aux savants de rechercher la vérité relativement aux anciennes prédictions (1). Cependant, ainsi que je l'ai dit, les oracles paraissent varier non seulement par la volonté du dieu, mais encore selon la vue de l'or, des armes et de la nudité des femmes. De sorte que l'étude de ces anciens excréments oraculaires apportera sans doute bien peu de certitude dans les annales des choses humaines.

Relativement à la naissance des oiseaux, voici la tradition commune. Les Diurnales se réunissent et inventent un nom pour l'oiseau qui doit

(1) Publicas ædes ubi avium excrementa seu oracula ἐς ἀεὶ reponerentur.

naître. Ceci me paraît absurde: où a-t-on vu sur la surface de la terre désigner un nom pour ce qui n'existe pas? Cependant les habitants assurent que les oreilles exercées peuvent reconnaître ce nom plusieurs mois à l'avance dans les cris des oiseaux. Ensuite on recueille les excréments qui sont marqués de ce nom: en vertu de ce qu'on a vu plus haut, la fureur des oiseaux les porte à répandre des excréments marqués du même signe quand ils sont animés de haine; et les Diurnales les nourrissent plusieurs jours du nom de l'oiseau qui va naître et qu'ils ne peuvent manquer de haïr. On y joint des excréments blancs, une petite quantité de plumes d'oie et d'urine, et une quantité suffisante d'or monnayé. Certains riches font parade d'en donner pour produire des oiseaux dont ils espèrent des oracles favorables; mais ils sont toujours déçus. Je n'ai pu savoir en quel lieu le mélange s'opère ni combien de temps dure l'incubation. La veille de la naissance de l'oiseau, pendant la nuit, le mur du temple se trouve entièrement souillé par des excréments qui portent le nom du nouveau-né.

L'oiseau naît le matin ou le soir (jamais à l'heure de midi). Les Diurnales le présentent aussitôt au peuple, devant lequel il lâche une infinité d'excréments; puis on le conduit au temple où il rend hommage au Dieu. Ensuite les Diurnales l'amènent parmi les autres oiseaux qui font mine de bien le recevoir et poussent de fortes clameurs. Pendant les premiers jours de son existence le nouvel oiseau s'efforce de rendre beaucoup d'excréments; d'ordinaire, au bout d'une semaine, les excréments diminuent; et les habitants pendant les premiers temps attribuent peu d'importance aux oracles qui s'y trouvent inscrits. Beaucoup d'entre eux meu-

rent pendant cette première jeunesse. Leur vie dépend souvent de la diarrhée qui les saisit à la vue de quelque objet ou au son de quelque bruit. Si cette diarrhée se trouve agréable au Dieu (soit par son parfum, soit par une cause que je n'ai pu découvrir), la vie de l'oiseau se trouve assurée ; parfois même le Dieu le retient pour son service.

Les Diurnales assurent d'ailleurs que leur Dieu préfère à tout autre encens l'odeur d'excréments frais que répandent certains de ces oiseaux qui lui ont été voués.

Je terminerai ce qui est relatif à l'île des Diurnales en rapportant ce que j'ai pu apprendre sur le Dieu de cette contrée et le culte qu'on lui rend.

Il n'est pas permis aux étrangers de pénétrer dans le temple (1). Les habitants n'y sont admis que certains jours de l'année, à l'occasion des fêtes solennelles. Je n'ai pu même savoir le nom de leur divinité. Ils déclarent cependant que ce nom n'est point un mystère : mais chaque fois que je les ai interrogés à ce sujet, ils se sont mis à rire, en disant : « Vous le connaissez aussi bien que nous : n'êtes-vous pas de la république ? », comme si leur Dieu fût *chose publique* (2). La nature de ce Dieu paraît donc fort incertaine, et tout ce que j'ai pu en apprendre, c'est que son humeur semble dépendre de la faveur populaire *(lacune ici dans le texte)*..... et dans leur plus récente guerre il se tourna subitement contre les habitants au lieu de les protéger contre les ennemis et parfois il bannit sans raison apparente les plus grands d'entre eux, et souvent il s'irrite contre les savants ou les

(1) Templum adire ξενοῖς nefas.

(2) Passage ambigu : « Nonne tua res agitur in re publica ? » haud secus ac si deus publicum. (Tous les ms portent *Publicum* et non *publicus*.)

écrivains ; en un mot ses caprices paraissent extravagants et incompréhensibles. Quelquefois les Diurnales introduisent auprès de lui une comédienne ; et pendant plusieurs semaines elle est couverte de pierres précieuses et d'or par la divinité ; personne n'ose y contredire, pas même les oiseaux, qui l'entourent de clameurs et d'excréments favorables ; puis tout à coup elle est chassée honteusement du temple, et la divinité proclame sa colère par d'affreux sifflements. Depuis cent ans personne n'a joui de la faveur du Dieu pendant dix années consécutives, sinon quelques Diurnales, habiles à prévoir ses changements d'humeur. Il exige des sacrifices humains pendant sa colère, et les anciennes histoires rapportent que pendant cinq années au moins on dut lui offrir le plus grand nombre possible de têtes coupées : à ce moment périrent un grand nombre de nobles et la divinité exigeait principalement les têtes des princes. Depuis, les riches redoutent constamment un caprice semblable ; d'autant que les grandes familles ayant été décimées, les premières places de l'Etat appartiennent maintenant à des fils de marchands.

Voilà ce que j'ai pu apprendre sur le dieu et sur son nom ; relativement aux cérémonies, je rapporterai ce que m'ont dit les Diurnales, bien que leurs discours soient contre toute croyance (1). Le temple renferme l'image du Dieu : mais on n'aperçoit que la partie inférieure de son dos ; nul n'a jamais vu son visage (2). Lorsqu'un oiseau a remporté la victoire, les Diurnales le mènent rendre hommage

(1) Præter humanam fidem.

(2) Le texte est plus fort : quasi culum dei cujusdam ; nullum unquam os ejus aspicere potuisse. *Culum* semble incroyable ; on a proposé la leçon *cultum* (?).

au Dieu. Les Diurnales eux-mêmes adorent son image de la façon la plus singulière. Voici comment on lui rend hommage. Le Diurnale s'agenouille (1)....

[Ici le texte de Publicola s'arrête.]

★

Tel est le passage rapporté dans les *Loci communes*. Le glossaire de Prôktos cite sous les mots *vox*, *vomitorium* et *venalis* trois autres fragments de Publicola qui se rapportent à l'île des Diurnales.

Vox : *voce producta sicut Q. Publius in Itinere : avium clamor quasi peopl seu popl interdum voce producta.*

Vomitorium : *vomitoria sicut in Itinere ad Diurnales deum ascendere per vomitoria templi.*

Venalis : *distinguitur a venialis. Contendunt Diurnales haud aliter sonare verba venalis et venialis. Publicola. De significatione idem asserunt.*

« Le cri des oiseaux (de l'île des Diurnales) est *Pé opl* ou *popl* par contraction...

« Le Dieu monte vers les Diurnales par les vomitoires du temple...

« Les Diurnales prétendent que les mots *vénal* et *véniel* sont identiques quant au son. Ils affirment que pour le sens il en est de même. »

Laissons maintenant de côté dans les textes de Publicola tout ce qui ne concerne pas l'inscription de la stèle. Voici le sommaire des faits qu'ils nous apprennent :

Au temps de Trajan, Publius Publicola visite une île qui doit être située entre la Bretagne et la Grande-Bretagne (peut-être dans le groupe anglo-

(1) Cetera desunt apud Anatem.

normand? Elle est gouvernée par des prêtres Diurnales. Il résulte du texte, d'ailleurs obscur, que le dieu des Diurnales paraît se nommer Publicum. Les oiseaux qui lui sont consacrés poussent le cri de *peopl* ou *popl* (cf. populus = people = peuple). Enfin, les Diurnales rendent leur culte à l'image tronquée du dieu Publicum. — Et dans un autre passage de quelques mots seulement rapporté par le même Anas, Publicola assure qu'il a vu se confirmer sous ses yeux la parole hardie du grand historien : *adorare vulgus*.

Il semble que nous possédons maintenant l'interprétation du texte de la stèle et de la représentation qu'elle nous offre. Le monument atteste le culte rendu au dieu Public par les Diurnales. Ce culte remonte au moins au temps de Romulus. Comme le culte des Arvales, comme le culte du chêne de Némi, on le trouve localisé à la fin du 1er siècle apr. J.-C. dans une île où il avait peut-être été introduit lors d'un débarquement de César. Il paraît évident en effet que César, tout en « laïcisant » le culte de Public, tout en créant le *journal* accessible à tous, dut favoriser l'ancienne coutume religieuse. C'est maintenant affaire aux savants, aux historiens des religions, de suivre encore plus haut dans les annales de l'humanité les origines du journalisme, le culte du public.

LOYSON-BRIDET.

DÉVELOPPEMENT DE L'ÉGLISE

Du profond bois sacré, de la haute futaie primitive, telle que celle qui au Japon encore ombrage les cabanes sacrées de Nikko, le défrichement peu à peu a aminci le voile jusqu'à cette rangée unique, à cette colonnade régulière qui des temples classiques enclôt le sanctuaire maçonné. Car, depuis le Paradis, et comme Jonas au jour de la pénitence de Ninive, comme Elie dans sa douleur, l'homme toujours a eu pour gardien de sa prière et pour protecteur de ses eaux l'arbre, qui, pousse et, végétation de l'unité, est l'expression de l'Attente dans le témoignage ; assis, agenouillé sous l'ombre. Mais cependant que le païen, impuissant à maîtriser l'arcane, en recherchait les ténèbres obreptices pour y cacher ses poupées, l'Église chrétienne a absorbé le bois mystique, adaptant intérieurement à la congrégation humaine ses avenues et son chœur.

Le temple païen n'était au vrai que la prison et le contenant du dieu ; par la caisse où elle la tenait serrée, la tribu affirmait sa propriété de l'idole. La boîte, où la bande errante si longtemps avait promené sa part du trésor traditionnel, maintenant élargie, *superstition* affermie sur une base permanente, il importait qu'on ne la trouvât point vide. Par son silence à défaut de parole, quelque statue signifiait l'occupation, objet antique et commun, et toute la foi et le culte consistait dans l'excitation

de l'amulette. — C'est ainsi qu'aujourd'hui encore le musulman vient faire sa prière devant la niche vide d'où il croit l'idole retirée. — Mais l'action cultuelle restait proprement extérieure au temple; sous les colonnades, par les exèdres, les cours, la procession et la théorie continuaient la recherche et l'exode. Jusqu'à ce que la révélation, formulant entre le Créateur et l'homme une relation légale, assurât l'exercice effectif et précis de la fonction religieuse; dont l'église fut désormais l'organe, la maison commune de Dieu avec l'homme introduit.

C'est pourquoi l'édifice nouveau n'emprunta au réceptacle païen aucun principe de son développement. Plus de chambre à mystère dont il fût sacrilège d'envahir sans purification la capacité oraculaire; toutes relations, Dieu même y fût-il partie, se résolvent en une transaction, et c'est pourquoi le sacrement désormais substitué au mystère, l'église fut la transformation du *marché*. Le toit; établir, simplement, l'abri. On ferme, on enclôt le carrefour, la rue publique, telle que cette sombre route d'Emmaüs où les disciples forcèrent le Sauveur à s'arrêter, « parce que le soir venait et que le jour inclinait vers sa fin ». Au-dedans les piliers, par la proportion de leur espacement, semblent imposer à tout pas la mesure qui régla leur implantation. Ils conduisent, ils sont la rangée des témoins et leur chœur. Promenoir ténébreux, avenues pleines de silence, propices aux guets-apens de la grâce.

Ainsi l'on ne voit jamais dans nos vieilles villes la Cathédrale se dégager nettement des maisons où elle est comme prise. Selon qu'aujourd'hui une chapelle est faite pour l'hôpital ou le couvent qu'elle dessert, de même, alors, le plus large vais-

seau gonflé par le souffle humain, l'église, *levait* de la ville et la ville naissait de l'église, étroitement adhérente aux flancs et comme sous les bras de l'Eve de pierre. Quelles pensées n'entretient pas le voyageur, quand un moment, par un de ces soirs vineux de la France, avant que sa fuite ne l'emporte plus loin, dans le repli d'une lente rivière ou là-bas au sommet de quelque butte urbaine, il voit se lever le vieux monstre noir, la Bête Evangélique capturée, attachée au milieu des âmes où elle paît par ses contreforts tels que d'énormes liens!

L'objet, donc, des constructeurs du Moyen-Age ne fut pas de dessiner par l'air un temple aux lignes arrêtées et précises comme une statue, mais de clore le marché mystique, de constituer à demeure de l'ombre. Tous les éléments de l'édifice, toute sa végétation pendant des siècles conspirèrent au royal exhaussement du baldaquin au-dessus de la croix creuse, du carrefour, forme de la rencontre, image abstraite et sceau de la ville dans son milieu. Un dais aux longs voiles retombants et mal joints, à chaque coupure du vaisseau des portes semblables à l'écartement de deux rideaux et le pignon, agrandissement de la porte, des tours enfin chargées de produire par l'espace extérieur tout le tonnerre de la forêt ensevelie avec le Christ, tels sont les principes de la Cathédrale.

Comme un cercueil pour son mort, nous avons considéré que le coffre païen était ajusté pour contenir le fétiche, le gage légué obscurément par les aïeux, le mystère qu'il y avait à préserver de l'évent. Mais quand il plut au Père d'envoyer son Fils parmi nous, et le Verbe Jésus comme un homme qui parle, l'écho antérieur recélé confusément

comme la mer au repli des coquilles expira dans le vase oraculaire, et entre notre Sauveur et nous s'engagea cette conversation familière et précise qui n'a point pris fin. Le Christ fut un homme public et dès le commencement il choisit les lieux publics pour son séjour. De même que si nous le cherchons aux jours de son passage, nous le trouvons dans la maison de Simon et dans l'auberge d'Emmaüs, au puits de Sichem et à la table de Cana, et toujours, selon le reproche pharisien,« avec ceux qui boivent et qui mangent, » de même l'Eglise, quand elle parut au jour, s'accommoda, pour y dresser son banquet, de l'abri banal de la basilique,— debout au croisement des chemins comme la Sagesse du Proverbe, comme les messagers de la Parabole Nuptiale! La basilique profane existait par son toit, chargé de fournir aux passants qui venaient échanger entre eux des paroles et des monnaies un couvert momentané et l'ombrage comme d'un jardin fictif. C'était une galerie faite pour être traversée et rien ne fixait entre les deux plans parallèles du plafond et du parquet le pied. Mais, le jour où l'Eglise au comptoir forain substitua l'autel stable et que la transaction sacramentelle prit la place de la banque et du marché et des balances du négoce et de la justice, l'édifice fut proprement consacré à la fonction permanente qui lui était devenue intérieure, et nous le voyons, comme un homme qui se recueille, se composer sur lui-même. Le toit n'avait été jusque-là que la disjonction du sol natif, l'exhaussement sur des murs ou des piliers de la dalle sépulcrale, maintenue dans l'inertie homogène de son poids et de sa rigidité. Dès que fume sous le hangar vulgaire l'encensoir, nous voyons toute la construction entrer en travail et se dilater

dans ses combles. La toiture est l'invention purement de l'homme qui a besoin que soit complète la clôture de cette cavité pareille à celle de la tombe et du ventre maternel qu'il réintègre pour la réfection du sommeil et de la nourriture. Maintenant cette cavité est tout entière occupée, grosse comme de quelque chose de vivant. La demeure dérangée dans les actions parallèles de son poids cherche son centre commun et trouve aplomb sur son propre vide; la coupole apparaît, l'œuf est constitué dont toute église jusqu'à ce jour est issue. L'architecture gothique est le développement particulier que le moyen-âge tira du principe posé.— Mais d'autres développements sont possibles et il semble qu'à tout le travail accompli depuis le XVI^e^ siècle préside une certaine loi dont le Sacré-Cœur de nos jours fait ressortir pour la première fois l'unité.

Donc l'église, à ce principe de sa dilatation, n'était qu'une collection de tentes, l'agrégation dans une même enceinte des trois tabernacles proposés par saint Pierre dans la vision du Thabor, « l'un pour le Seigneur, le second pour Moïse, et l'autre pour Elie ». C'était, simplement, l'abri assuré au campement eucharistique, le caravansérail d'Abraham et de Melchisédech. Les trois nefs ne formaient qu'une salle unique par une disposition dont la Cathédrale de Poitiers, encore que l'ogive s'y montre, nous offre un exemplaire attardé. Mais aussitôt à l'idée d'abri s'ajouta celle de direction et d'un mouvement introversif. Car voici que « la Croix qui, selon la promesse sacrée, devait tout tirer à elle », avait été plantée dans le fond de l'édifice, selon ce geste des deux bras écartés qui montre, qui déploie, qui appelle et qui arrête; qui

arrête, ne permettant pas d'aller plus loin. Ainsi, l'une des deux issues du passage fermée, la foule selon l'axe central coagulée dans une vision commune reflua suivant la périphérie. Seuls autour de l'autel les officiants dans le chœur reçoivent siège et disposition; la foule par son arrêt même fait paraître en s'y figeant le mouvement qui l'a attirée déterminé par un acte précis, son assistance subordonnée à la perpétration du drame liturgique où elle communie, à la perfection de l'Heure. La travée médiane barrée par les mystères impénétrables guide jusque-là les yeux, les bas-côtés mènent et ramènent dans leur circuit le pas.

De là la différenciation des trois nefs, de là l ogive.

On voit à Angoulême, à Périgueux, la succession des coupoles prêter à l'autel l'encadrement de leurs porches alignés. Maintenant il fallait que la juxtaposition de ces éléments semblables se combinât dans l'unité de la voûte et de l'allée, et c'est pourquoi le temps vient que le temple en travail invente l ogive. La matière constructrice s'était animée, nous la voyons maintenant se transformer dans la conscience que l'église prend d'elle-même et de son unité. La coupole fermait comme un couvercle, le plein-cintre s'arque sous la charge supérieure; l'ogive est l'effort pour s'ouvrir, la détente du ressort intime. L'édifice jusque-là avait reçu sa forme du dehors, réprimé dans son expansion, sous le poids des pierres entassées, solidifié dans sa carapace compacte. Maintenant que c'est de l'intérieur qu'éclate et jaillit le principe de son développement, nous voyons par une loi naturelle la force nouvelle emprunter son expression à la poussée végétative. A l'effort précis il fallait des membres explicites.

Dans la masse homogène de la coupole apparaissent les quatre nerfs vigoureux qui la relèvent et la distendent, et tous ces rameaux déployés viennent rechercher leurs racines jusqu'aux souches trapues de l'obscure forêt romane qui elles-mêmes travaillées par la sève du branchage futur prolifiaient dans les ténèbres, se couvrant à la soudure de leurs chapiteaux de la pâle flore des caves, une moisissure de monstres et d'embryons.

Par l'ogive, l'idée de fermeture disparaît dans celle de l'absorption dont l'Autel constitue le terme. Au lieu des plafonds lourds, du strict couloir dont les trouées successives multipliaient devant lui les seuils de la prison pénitentielle et le poids adapté à son agenouillement, le fidèle jusqu'à Dieu se trouve maintenant libre, comme on est libre sur une route. L'ogive comme dans l'effort huméral de deux ailes pour s'ouvrir et dans le jeu de son double levier arrache définitivement tout le fardeau de pierres au sol dont tant d'étais le maintenaient péniblement séparé, le libère dans un suspens au regard soustrait par l'exaltation. L'inertie se résout en opacité et le toit en un épanchement d'ombre. Pour que plus de la nuit dans la caverne auguste sauvegardée du jour mesuré par les heures, aux yeux de l'Eglise vivante rassemblée, alimente l'or des cierges qui au-dessus de l'autel publient le pur holocauste! Le regard maintenant, ainsi que dans les premières églises, n'est plus brutalement au delà du sacrificateur arrêté et comme répercuté par un cul-de-four; la prison s'est ouverte et la verrière accueille les yeux qui, laissant en chemin l'esprit s'amuser aux formes précises et au ramage des couleurs, ne trouvent repos qu'au sein de la lumière. Elle, comme lorsque nous voyons le soleil entre les

feuilles ou parmi les fumées d'un campement sous les bois, pénètre, rompue en un chatoiement innombrable et comme altérée par l'exhalaison à demeure de l'encens, comme la vérité à travers les divisions du syllogisme, l'obscurité incluse; le prêtre officie devant l'opulence extérieure du monde exclu et béant. L'âme de l'église, jusque-là diffuse, est désormais la nef médiane qui dans la double procession jusqu'au berceau incandescent de l'abside de ses fûts colossaux ne laisse autour d'elle qu'une ceinture d'ombre basse à tout pas un moment écarté de la formidable attraction rectiligne; et cependant que les ogives, comme une forêt de branches enracinées dans le ciel. y tirent, y nouent toute la charpente intérieure en un faîte unanime, de chaque côté les contreforts comme des bras s'attelant par le dehors à la masse l'accrochent, cramponnent tout étroitement à l'assomption de la Nefmère et du vaisseau essentiel.

La façade étant une exhibition, l'église, recueillie sur son principe intérieur, profondément engagée dans le gâteau humain, ne pouvait faire montrance que de ses portes.

On peut étudier devant la pauvre bonne vieille église de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, comme une feuille dans son bourgeon, le germe ratatiné de ce qui devint l'ample portail gothique et le motif complet de l'immense dessin. Le portail est le titre illustré du livre, le jubé extérieur, l'iconostase foraine. Les ambons d'où le diacre en pompe venait annoncer au peuple l'évangile et proclamer la Pâque sont devenus les deux tours qui font bruit dans le vent de leurs cloches convocatrices. Rang sur rang, le cortège évangélique, les anges et les rois, les patriarches et les pontifes, aligne en

bon ordre son témoignage au-dessus de la triple entrée ; eux-mêmes font de leurs corps pressés l'un contre l'autre la porte, ménageant le passage de ce qui est hors à ce qui est au-dedans. L'orifice n'est plus seulement l'ablation arbitraire d'un fragment de la paroi; obéissant à l'aspiration intérieure, il se rétracte à la façon vivante de la bouche, et l'honorifique iris des saints continués par la baguette entremêlée des symboles et des anges comme une tige par sa palme investit le noyau d'obscurité béante. Le mur, comme un fruit que l'on entaille, partout où le fer l'attaque, fait paraître les semences de vie engagées dans son tissu. La sévère église primitive avait dressé devant ses portes l'abri du narthex pour les catéchumènes et les frénétiques à qui le seuil était interdit; aujourd'hui elle délègue à ses portes tout le clergé de la pierre pour inviter pareillement à entrer le pur et l'impur et ses rangs s'ouvrent pour l'accueillir et lui livrer passage.

Et maintenant, église de Dieu, par quelle frondaison et quelles touffes, par quelles vrilles subtiles, par quelle fumée de pinacles, par quelles flèches vibrantes comme une hampe de jacinthe, vas-tu trouver le moyen assez innombrable et curieux, à défaut de t'y fondre par le parfum et le miel, de te lier à l'azur et au nuage et de pendre au plus haut la croix suprême? Ni le plomb mol et le bois le mieux amenuisé n'y suffisent; mais ce Midi Pascal, à Rheims, comme un homme qui tout à coup par la trappe fait explosion dans le tonnant colombier, je me souviens qu'à la plus haute échauguette je surgis au milieu du soleil, et de la plaine ronde et grise et de la ville couleur de lilas et de cette nichée de cloches, qui avec l'hymne précise célébrant l'Heure canonique semblaient terminer tout dans

le ciel par l'articulation de l'Alleluia ! La cathédrale s'achève dans le vent. Qui veut comprendre, par exemple, les églises Rouennaises au milieu des ouvrages qui les flanquent, il faut qu'il se souvienne de ces villages normands que l'on voit sur la côte au nord de la Seine; chacun pour s'y tapir entretient son carré de grands hêtres où les rafales du large s'amusent et s'amortissent. Ainsi à Rouen l'Arbre-Dieu, l'Etendard de la Foi, impuissant à se laisser emporter par la bise acharnée et folle, ressemble à une flamme torturée, à un signal travaillé par la tempête, à un grand être végétal tout occupé par l'ennemi, qu'il contient de ses membres entremêlés. Saint Ouen, Saint-Maclou; et j'appellerais la cathédrale elle-même une cité de candélabres, d'où, au centre, cependant que les blocs évidés de chaque côté des porches du Nord et du Sud suggèrent d'énormes lanternes et les boisseaux de la Parabole, jaillit, à l'intersection même de la croix, plantée emphatiquement sur la grande tour ouvragée, la Flèche telle que le cierge pascal, la chandelle sur son chandelier !

Ainsi la considération de chacun des étages de la Cathédrale, ses piliers, ses voûtes, son faîte, peut fournir la caractéristique de chacune des époques de son développement par l'exhaussement progressif du principe générateur. A la fin du Moyen Age l'effort de l'ogive a épuisé toute son énergie. Sous sa tension les piliers se sont effilés dans le faisceau des colonnettes, les parois partout ouvertes ont fait de l'obscur vaisseau puissamment bandé de muscles énormes une cage de verre enserrée d'une grêle armature de contreforts et de châssis, fervente gemme aux feux intérieurs, orientée avec un art dévot dans le rayon de soleil pour en cuire

et distiller l'or. Déjà ces fûts trop frêles semblent appeler la hache! et l'œil suspecte aussi l'exubérance de la frondaison. Comme une bûche que l'on met au feu écume et souffle par le bout qui reste intact et comme l'eau sous l'exorcisme se purge de son maléfice, c'est ainsi que, contrainte à contenir le Dieu saint, la pierre païenne dégagea extérieurement une vermine grimaçante et démoniaque, et les gargouilles vomissantes, et la grande herbe de fleurs vaines. A mesure que l'heure du Scandale approche, le grouillis mécréant se fait plus vivace et plus dense et l'on dirait que toute la sève de l'église s'épuise dans ce gui parasite. La voici qui bientôt accepte des ornements étrangers. L'âme gothique s'éteint.

Pas avant que, comme peu à peu nées du remous au confluent des routes et des rivières, se complétait le système de toutes les villes, elle n'ait ménagé à la France l'ouvrage tout entier de son culte. Point de prière latente incluse au site à laquelle on ne donnât voix, point de fief religieux dont quelque haute tour ne pourvût à recevoir l'allégeance. L'église, aujourd'hui, n'est plus qu'un oratoire anonyme, une partie banale, mobilière, comme un confessionnal ou un prie-dieu du matériel de la dévotion. Mais aux premiers temps les légendes d'apparitions dans le chêne ou l'épine, de statues trouvées sous la friche, de sources soudain jaillissant baptismales, indiquent assez bien quelles nécessités antérieures joignaient la terre brute aux fondations qui l'embrassent. Le temps que prenait la construction de l'édifice, sa nourriture puisée au sol même lui permettaient de prendre, pour ainsi dire, le goût du terroir; il était l'expression devant le soleil du mode spécial de la permanence

locale, l'éruption du témoignage autochtone. Par-dessus les toits et les murailles de la Ville, la Cathédrale commandait le diocèse. Le voyageur la voyait de loin, comme les armoiries sacrées de la région, se peindre sur la campagne ou se dessiner sur le ciel.

Quand les apôtres des Gaules furent morts, les chaires mêmes où ils étaient assis, les Cathédrales, continuèrent leur enseignement, dont elles sont encore, à ce jour, au-dessus de toute voix humaine, dispensatrices. Comme on vient demander aux reliques des Saints la guérison de telle ou telle infirmité, il semble qu'il faille les ombres éternelles thésaurisées par ces vieilles murailles pour y fondre l'enveloppe de notre nuit personnelle, pour dissoudre notre bruyante surdité dans le silence de la Bonne-Nouvelle. L'on ne saurait dire que la Cathédrale soit faite pour la prière; elle en est l'appareil cérémonial. Franchir ses portes est, de même qu'ouvrir le bréviaire, s'incorporer à un aménagement déprécatoire, à la supplication officielle préparée pour tout le genre humain. Comme jadis les liturgies variaient suivant les diocèses, ainsi diffèrent les métropoles. — A Notre-Dame plus que nulle part ailleurs, dans le milieu du cloaque Parisien, comme Jérémie dans sa citerne enseveli sous des eaux profondes, tu goûteras bien le goût de la Mort; qu'il est rassurant, si tu relèves la tête, de ne plus voir au lieu de soleil que durer ces grandes roses bigarrées qui semblent imboire, suspendre en trophée afin de mieux l'exclure toute la lumière qui pourrait entrer. — Rheims, toute ruisselante de baume, est encore prête, pour d'autres sacres, à accueillir plus que les anciens Roys. — Mais Chartres est entre toutes l'église de Notre-

Dame. Avec quelle ampleur magnanime, s'ouvre à nos yeux son chœur ! Elle est obombrée par la vertu du Très-Haut; elle est l'exaltation de l'humilité, elle est la componction dans la gloire ! Elle est suave et une, elle est bien recueillie sur le baume. Vaisseau honorable, récipient de l'orthodoxie, secret spirituel, vase de prudence, sanctuaire insigne de la dévotion! Pleine de grâce, on la voit de toutes parts achever toute la pauvre et vieille ville en elle-même; elle y puise comme par des racines, elle s'y ajuste comme par des mortaises, elle surgit et se compose du mouvement de tous les toits, et de ses deux flèches égales avérant l'envergure de la cité, elle ne fait point faute à l'œil abîmé qui lui demande passage jusqu'au ciel. Les vents continuels n'ont point permis aux sculptures de réussir sur ses hautes parois; comme on voit les graminées et les mousses essayer les vieilles murailles et les joubarbes avec les giroflées profiter de tous les bons coins, ici on ne trouve d'ornements et de statues que là où les auvents et les corniches fournissent quelque abri. Les Saints se sont réfugiés sous les porches, tant qu'à celui du Nord il a fallu leur ménager cet ample vestibule, où le Dimanche, au sortir de la messe, les bourgeois viennent familièrement s'habituer à leur compagnie. Des deux clochers, l'un qui sans doute est à l'abri du vent élève un cône rigide et tout nu; l'autre, comme un pieu planté en travers du courant, a arrêté toutes les épaves en dérive par l'air illimité, les longues brumes, et les tenaces fumées, et les anges, et les corbeaux; elles s'empêtrent, s'enroulent autour de sa base. La forêt honorifique dont les cimes semblent rattachées l'une à l'autre comme par l'enchevêtrement de leurs fruits a laissé libres

ces deux brins. La semence est encore ici le grain de sénevé mystique! entre, et tu pourras vénérer la petite statue jadis trouvée sous la terre comme un pépin noir.

Aujourd'hui une cépée nouvelle ne nous réserve plus d'autres ombrages. Jadis la foule unanime convoquée pour le sacrifice ne demandait à l'église vaste comme un purgatoire que l'obscurcissement et la sécurité de son gouffre tutélaire. La foi se trouble à mesure que le jour extérieur pénètre. Maintenant les fidèles qui sont demeurés voient devant eux, exposé à plein dans le plein jour, l'autel dans le détail, or et linges, de son ornement liturgique, et le tabernacle fermé, et la croix dans une sévère évidence. Car, lorsque le blasphème protestant, jurant que chaque homme était propriétaire de sa justification, nia que le prêtre pût élever rien entre ses mains, les croyants voulurent mieux voir, l'Eglise voulut mieux montrer l'hostie, et le jour se fit dans le sanctuaire. Si la présence du Christ sous les espèces consacrées n'était point seulement, comme le voulaient les novateurs, une sorte de luxe alimentaire, un mystère réservé au contact du palais avec la langue, il importait maintenant que le culte rendu ne fût point limité à l'acte liturgique, mais que l'Eucharistie reçût parmi nous une résidence et un honneur continuels. Aussitôt Rome sur la pierre inébranlable élève l'énorme dôme. Les églises au XVII^e^, au XVIII^e^ siècle, au XIX^e^ encore, deviennent de grandes salles d'audience et de réception, des refuges toujours ouverts, des parloirs confidentiels, meublés dans le goût de nos propres demeures. De nos jours enfin le Sacré-Cœur montre l'aboutissement complet de l'idée nouvelle : un

Dieu toujours visible, un peuple toujours présent; l'exaltation du pain, l'ostension du cœur secret. — Mais ce n'est point le lieu de dire davantage.

PAUL CLAUDEL.

Avril Juillet 1900.

FRANCIS JAMMES

Les poètes doivent être aimés des créoles qui récitent leurs vers dans des hamacs, à l'ombre de grandes fleurs.

F. J.

I

Elle s'appelle Caroline Bellemène. Elle est créole, et elle habite dans Paris « le quartier » d'Auteuil où toutes les maisons, ainsi qu'aux îles tropicales, sont enlacées comme de lianes de la fraîcheur verte et grimpante des jardins. La rue Pierre-Poivre est silencieuse : nul tramway ne ride son silence, et seulement de temps à autre la brise soulève la poussière âcre en rafales rapides. Au bout de la rue, il y a une petite épicerie aux vitres écrues où brillent seulement deux larges étiquettes argentées: *Cacao des îles Sœurs*, *Rhum de la Jamaïque*. De vieilles dames, qui ont beaucoup de jupons, gonflés comme du temps de l'Empire, passent de temps à autre sur le trottoir de terre battue... Elle s'appelle Caroline; son nom est blond, rime avec mousseline et se soulève mollement comme une gorge blonde, mais sa gorge est fauve et n'a de Caroline que son parfum très léger de tabac de là-bas, un peu mêlé d'odeur de sucre. Ses cheveux sont très noirs, abondants, tièdes et un peu angoissants comme la nuit tropicale. Ses yeux sont très noirs. Elle est mi-allongée sur une chaise comme on en a toujours dans les longs voyages sur mer. Son coude s'appuie en angle fermé

au rotin tressé, de telle sorte que, sous le nankin, il apparaît ferme et gonflé comme une canne à sucre. Caroline lit, et songe, et sommeille, et rêve, et pense à son fiancé, Gaëtan de Saint-Benoît, qui, d'ici quelques jours, revient des îles pour l'épouser. Dans le petit jardin, il y a des fougères qui poussent en des faujans noirs, et une odeur pâlie de vanille qui vient on ne sait d'où, peut-être, semble-t-il, de la noirceur bleuie des faujans humides.

Elle lit du Francis Jammes.

Francis Jammes est son auteur favori. A la vérité ses lectures sont peu abondantes et rarement modernes. Ses parents, deux vieilles dames créoles venues sur le tard en France, après la mort de son père, officier de la marine, ne lui permettraient de lire aucun des romans contemporains; mais elles autorisent Francis Jammes parce qu'elles ont une vieille cousine qui est la cousine de M. Francis Jammes, et qui leur a dit que c'était un jeune homme charmant et qu'il habitait pieusement la petite ville d'Orthez, en Béarn, avec sa mère. Puis ce sont des vers, et les jeunes filles peuvent lire presque tous les vers comme aller voir presque tous les opéras : ce qui se chante ne s'entend pas très distinctement. Puis il y a sur la couverture « *Société* du Mercure *de France* », ce qui est un mot presque vénérable, presque royaliste, — on se souvient de l'Isle de France, — avec des chiffres romains et des U faits comme des V; et il y a un chapeau ailé qui ressemble à une flamme du Saint-Esprit, et plus haut un serpent sous des ailes qui doivent être celles de l'archange Michel.

Caroline Bellemène lit donc et relit les livres de Francis Jammes. Elle en a fait ses livres de chevet

et, à défaut de hamac, de chaise-longue. Francis Jammes est un créole comme elle et le cousin de sa cousine. Son grand-père habita longuement la Martinique, son père y est né; il parle à chaque page des Antilles et elle s'encourage de lire ces poèmes, où chante avec constance la nostalgie voluptueuse des îles, de ce que son fiancé y est et qu'elle songe à lui tandis qu'elle se récite, d'une voix langoureuse, chaude et rouge comme ses lèvres, de tels vers :

> Tu es pareille à celles qui dans le Sud
> dansent, avec de petits mouchoirs, au son des flûtes.

Il n'est pas un poème où ne soit nommée la Chine que Jammes n'a jamais vue, mais dont il s'est fait longuement conter par son ami M. Claudel des histoires de salanganes, ou bien de l'Arabie, des Arabies « heureuses et pétrées qu'enfant l'on apprenait dans son histoire sainte », du Japon, de la Bolivie et de l'Angola, noms noirs et parfumés comme du café ou bleus et gris comme des vapeurs équatoriales. Caroline s'étonne de découvrir en ce jeune homme qui fait de si beaux vers les mêmes idées et les mêmes émotions qui soulèvent son corsage de jeune fille ou qui luisaient sur son front d'écolière tandis qu'elle était au couvent. Elle sait qu'il n'a jamais quitté la France et il ne cesse de parler des pays lointains, comme elle lorsqu'elle apprenait la géographie et qu'elle cherchait à deviner, d'après les consonances des syllabes, la beauté particulière de chacun de ces pays épelés sur la carte dans des morceaux de couleurs : *Australie*, *Floride*, *Insulinde*, *la Nouvelle-Zélande*. Ah! qu'il sait bien la poésie des atlas clairs sur lesquels

se penchent les écoliers et les immaculéennes « peignant l'Océanie avec des couleurs tendres » ! Elle, c'est qu'elle était une créole qui voyait son île si petite sur le planisphère qu'aussitôt la soulevait une immense envie de s'envoler comme une mouette par-dessus les lames vers les autres pays larges où l'on n'a pas à craindre d'être submergé par le flot ; et tandis qu'elle y pense encore, son corsage bat tumultueusement comme une double aile arrondie. Lui, c'est qu'il fit ses premières études à Bordeaux et que les jeudis et les dimanches, d'autres jours aussi, il passait de longues heures sur les quais à regarder les poupes des vieux bateaux portant des noms étranges et sonores, à interroger les matelots. Et tout à coup la sirène miaulait, un bateau descendait lentement l'eau du fleuve bleue et soyeuse comme celle de la mer ; et il restait là, le cœur éperdu, petit Jammes qui était né pour être marin et, dans la voix de qui continue toujours à siffler des résonnances de sirènes...

Francis Jammes a les mêmes rêveries qu'elle... elle ne sait pourquoi elle se le représente toujours avec une figure douce et de grands yeux noirs de première communiante, peut-être parce qu'il y a un vers presque incompréhensible de lui qui, elle ne sait pourquoi, hante sa tête comme un refrain de musique :

Lorsque les framboisiers ont des cousines blanches.

Cependant elle a interrogé sa cousine : il a une très grande barbe noire, grande et noire comme celle de Robinson Crusoé, des yeux bleus presque verts ainsi que de la mer, une voix aiguë et un peu miaulante de mouette, une voix qui serait aussi presque la voix ferblantine et amoureuse des mulâtresses, et le teint havane. Elle sait encore qu'il

conte de façon étonnamment pittoresque des histoires de goût étrange, et qu'il se plaît particulièrement à réciter des anecdotes qui se rapportent à son grand-père, ou à son oncle, ou encore à son enfance développée à Bordeaux dans le milieu des familles créoles où il était amoureux de fillettes brunes vêtues de blanc « aux teints de grenades et de mandarines (1) ».

Un peu dolente, les paupières brunes et rondes abaissées sur l'œil trop noir et trop chaud, Caroline Bellemène essaie de voir en imagination les cousines que Francis Jammes avait à Saint-Pierre de la Martinique et de qui il rêvait sans cesse, tandis qu'enfant il se promenait dans les bois de France fleuris de framboisiers, cousines rieuses « vêtues de robes de mousseline blanche et riant de quelque gâteau mal réussi », cousines rieuses qu'il évoquait remontant derrière son grand père la grande rue du Port colonial :

> Vent, tu avais soufflé dans les corolles vives
> des tabacs, et soulevais les mousselines
> qui étaient les calices légers des cousines.
> ... Je sais que les baisers des cousines créoles
> sont passés avec toi aux roses du jardin.

Et chastement, sur les jambes fines allongées à la chaise, elle rabat avec soin sa jupe comme si du vent l'avait un peu soulevée. Et elle se sent sur sa chaise-longue aussi molle et bercée et voluptueuse et songeuse qu'en un hamac. Puis elle voit devant elle, en silhouette très précise, et comme si c'était son propre grand-père, avec un respect et une tendresse qu'augmente son habit bleu-barbeau, l'aïeul martiniquais « parti d'Orthez comme un docteur-médecin pour faire fortune là bas. »

(1) Inédit.

Tu écrivais que tu chassais des ramiers
dans les bois de la Goyave,
et le médecin qui te soignait écrivait,
peu avant ta mort, sur ta vie grave.
Il vit, disait-il, en Caraïbe, dans ses bois.

Petite coloniale qui a peu lu, les vers du pénétrant poète se fixent en elle avec la précision odorante de la vie, comme de propres souvenirs. Elle se rappelle tout ce qu'il dit, elle est aux îles, et c'est l'histoire de sa famille qui se balance dans ces vers...

Et il semble aussi à Caroline que Desbordes-Valmore fait partie également de la famille de Francis Jammes et de la sienne, Valmore qu'il aima comme une tante de ce qu'elle était allée aux Antilles, et qu'il aima aussi un peu comme un amoureux parce qu'elle était une amoureuse, plus ardente qu'une créole, et que son nom rimait avec syconore et avec celui de sa... maîtresse Mamore.... ..... Comment était Mamore ?

Mais Caroline, rougissante sous son teint ambré comme sont rouges les mangues-Auguste qui mûrissent, ne veut pas s'attarder aux souvenirs de cette jeune femme passionnée. Serait-elle jalouse ? Elle ne peut pourtant aimer Francis Jammes puisqu'elle ne l'a jamais vu.... et elle l'aime cependant parce qu'elle sait qu'il a une très belle barbe noire et qu'il y a dans sa voix aux bercements de lame le cri blessé d'une mouette.... et parce qu'elle sait qu'il sait aimer. Dans ses vers d'amour, il est des paroles de feu qui étourdissent comme du soleil des tropiques traversant un feuillage soudain remué; et au milieu de poèmes frais et balancés comme des palmiers, il y a tout à coup quelques vers qui sifflent et fascinent. Francis Jammes sem-

ble souvent une âme très malheureuse, comme s'il avait le regret perpétuel des îles et qu'il avait quitté là-bas une cousine qu'il ne peut pas oublier. Ah ! une plainte longue et salée comme la mer longuement traversée sanglote toujours dans ses livres. Il n'est pas heureux ; et, compatissante créole Caroline qui songe que son fiancé là bas aussi, s'angoisse d'être loin d'elle, voudrait le consoler. A réfléchir pourtant, il ne peut être malheureux. Il est excessivement gâté par sa mère, il se promène toute la journée dans les champs avec son chien et une canne d'ébène parce que Bernardin en devait avoir une aussi ; le soir en rentrant il s'accoude à coffret de bois de rose et il songe qu'il a du génie et que les jeunes filles songent de lui ; il écrit dans un kiosque chinois, où il y un attirail de pipes en bois des Molusques, et de beaux coffres de fer des Indes « sortis des grands bazars des capitales fortunées ». Ses pipes le distraient assez pour lui faire évoquer par leur rondeur noircie le sein d'une petite négresse entrevue « dans un livre intéressant où elle était nue » et les bonnes négresses rencontrées en foulards jaunes parmi les jardins publics.

Elles sont douces et tristes comme les mois de l'automne,
Elles sont l'esclavage d'autrefois. L'esclavage...
Ce mot fait penser à de lointains parages,
aux colons de Saint-Domingue, à de la mélasse,
à des chairs noires et à du sang et à des faces
en dents blanches où rit la douleur. Douces négresses,
promenez-vous tout doucement dans les allées.

Ainsi désire t-il sans cesse voir les îles où, tandis que l'on fume, ronflent les guitares de nègres, et tandis que sous le vent

Les avisos glissent dans la nuit coloniale.

Il se rappelle même avoir vécu de précédentes vies dans les Petites Antilles, suivant une hantise particulière aux créoles :

> Une impression de grands calices blancs
> aux pistils noirs, et de grande tristesse..
> Un cimetière aux colibris volant
> sur des tabacs frais dans la sécheresse.

Il se le rappelle très intensément pendant qu'il suit aux soirs d'été les calmes sentiers orageux ou lorsque le vent de mer arrive de l'Océan secouer les tulipiers, et jusque dans le brouillard de Bordeaux:

> Si tu lisais ceci tu ne comprendrais pas :
> et cependant si tu pouvais comprendre et lire
> tu penserais aussi aux contrées exotiques,
> aux colonies en jasmin et en chocolat
> où allaient d'importants et lourds vaisseaux antiques.

Et sa tristesse encore vient sans doute du regret de ces vies en allées, et c'est alors qu'il convoite d'être un négociant à Bombay :

> Un nègre aux anneaux d'or fût venu du Mogol
> trafiquer, souriant, sous son grand parasol !
> Il aurait enchanté de ses récits sauvages
> ma mince fille aînée, à qu'il eût offert
> une robe en rubis filée par des esclaves,

et il ne peut pas voir un négociant sans songer qu'il a de lourds vaisseaux « pleins de beaux ornements dorés allant en Chine ». Il aime les marins, les missionnaires et les perroquets, il aime la muscade au point d'en mettre partout, très agréablement, il aime les flamands parce qu'ils ont toujours été aux Moluques et Amsterdam, parce qu'y passa Robinson Crusoë, il aime Confucius qui est pour lui un frère chinois de Sindbad, il aime Confucius

et Christophe Colomb; il aime Jules Verne, étant lui-même, quand il se promène dans les collines d'Orthez avec sa boîte verte de botaniste, un très jeune et toujours amoureux cousin Bénédict, il aime herboriser et courir après les lépidoptères parce que ce sont de menues expéditions coloniales, il aime les voyages jusque dans les magazines illustrés dont il possède de volumineuses collections reliées en *peau de chagrin*. Il aime les voyages! Ah! qu'il possède la poésie des embarquements où l'on pleure dans l'odeur des épices, la poésie des migrations et des séparations! Profondément, avec la poitrine plus émue encore que le cœur, avec un désir de baisers et de larmes, la fiancée se souvient de *Jean de Noarrieu* où les pâtres chemineaux sont des émigrés, où la Lucie et le Martin sont séparés par les brouillards comme par la mer, et douloureusement elle sent trop bien cette Lucie qui, loin de Martin, ignore si c'est Martin ou Jean de Noarrieu qu'elle aime. Et alors, écartant ces pensées, elle se rappelle encore que Francis Jammes a dit les odyssées plus douloureuses et plus austères des missionnaires.

Il conte aussi dans ses livres bien d'autres histoires où descendent toujours se promener un nom ou une odeur des pays exotiques. C'est un conteur et qui aime les contes, se souvenant de Sindbad le marin que l'on écoute en silence, tandis que « l'immense Bagdad s'alanguit et s'endort, sous le ciel étouffant qui bleuit la rivière ». Puis passant à un autre pays, il dit, — La Fontaine revenu du Monomotapa important, —

Cet arbre-ci
Vient du Japon où fut votre vieil oncle

et il profite pour conter comment les vieux oncles,

au siècle précédent, revenaient des pays extrême-orientaux au lieu de revenir d'Amérique:

Il arriva à cheval, par le fond
du village, avec un manteau et des armes.

Passant à un autre pays, il parle des Indes, puis du Sénégal qui « pleure dans sa cuiller en bois ». Et tout cela parce qu'il a dormi, génial enfant, sur une malle en bois de camphre :

C'est en dormant sur ce vieux coffre odorant
que mon cœur s'est peuplé de jeunes filles tendres
et d'arbres indiens où montent des serpents.

Son imagination avec ferveur et dolence se promène dans tous les pays du monde. Parfois il convoite être un Malabarais à anneaux d'or, un Chinois ou un nègre. C'est si bizarre que le délicat Francis Jammes, dont rêve Caroline Bellemène, ait rêvé d'être dans la peau d'un nègre. Caroline a connu beaucoup de nègres qui ne sont jamais beaux, qui sentent très fort une sueur de fumée et l'huile d'arachide, qu'elle n'a jamais pu considérer que comme des domestiques qui servent avec obéissance son fiancé Gaëtan de Saint-Benoît. Ainsi il eût voulu être un nègre, un nègre à peau si noire qu'elle est bleue... et il porte une longue barbe très noire.... Pourtant il a des yeux bleus, une voix féminine, une âme de jeune fille !... Caroline Bellemène ne peut pas admettre cette idée de Francis Jammes et elle préfère croire que s'il aime tant les colonies, lui qui ne peut pas entendre un orage siffler dans les peupliers « sans penser à Chateaubriand et à la Louisiane, » c'est parce qu'elles ont souvent des noms de jeune fille, Virginie, Caroline, et Louisiane... et n'a-t-il pas d'ailleurs donné à ses jeunes filles les noms de colonies, Dominique, Guadalupe, Rose Bengale?

Regardant ses mains pâles si fines avec les ongles en pointe qu'on les dirait chinoises et qui fleurent un peu l'ylang-ylang, la jeune créole se répète ce mot, magique et doux aux pages du livre, *colonial.... colonial*, et elle est reconnaissante à Francis Jammes de lui avoir le premier donné une valeur esthétique :

...Les avisos glissaient dans la nuit coloniale.

Il devient désormais significatif de tout ce qui tenait dans *tropical*, et il s'y ajoute les notions aimables de vie frugale, un peu vieillotte et parfumée, ainsi que cette civilisation du XVIII^e^ siècle émigrée aux îles et conservée là-bas jusqu'aujourd'hui en l'atmosphère des vieux salons, les notions d'usines et de cannes à sucre mûres et de parfums de vétyver et de frangipane et il a une odeur et une couleur de café qui fume. Et l'on ne pourra plus désormais en France goûter ces sensations sans user du mot musical *colonial*. L'amour, chose sucrée, chaude, parfumée et un peu vieillotte, chargée de tendresses et d'orage, deviendra pour tous les Français nés vieillis et dégoûtés de la fade Europe une chose coloniale ; et cela s'éprouve bien déjà, à lire les vers de Jammes, ardentes sensations d'un convalescent nostalgique des pays chauds, dans l'ardeur tropicale avec laquelle il jouit de la campagne du Midi et la décrit voluptueusement. Quand il languit d'amour il dit :

Cette journée, ô ma chérie, est tropicale.

Quand il aime beaucoup une femme, toutes les vertus héréditaires recueillies et avivées en soi,

Que je t'aime, ô amie, toi qui as dans le sang
le sang de tes parents qui vinrent d'Orient.
Tu es pareille à celles qui, dans le Sud,

dansent, avec de petits mouchoirs, au son des flûtes.
O ma petite amie, quand tu as été en chemise,
l'autre jour, ta chair dure et tes cheveux chéris
secouaient dans la chambre un parfum d'orange fauve.

Caroline s'avoue qu'elle aime aussi Francis Jammes, au nom doux comme un nom virginal, avant tout parce qu'il aime les jeunes filles. C'est alors qu'elle se l'imagine presque avec les traits de Gaëtan de Saint-Benoît bien que Gaëtan n'ait pas de longue barbe noire et parce qu'elle ne peut pas penser à lui sans être caressée d'une odeur des îles. O Francis Jammes, rêve-t-elle, la poitrine un peu soulevée sous la mousseline mobile, ô Francis Jammes, ton nom est doux comme une odeur de faham dans les bois! et elle songe à cette fragrance de patte-de-poule qui traîne dans les ravines des îles comme une brise de miel. Et elle se dit que, puisqu'il les aime tant et pour tout cela, il n'est pas étonnant que Francis Jammes occupe la pensée voluptueuse de tant de jeunes filles pures, car elle ne doute pas qu'elle ne soit pas la seule, sans quoi elle ne se le permettrait. Comme Bernardin aimait les jeunes filles et en fut aimé jusque dans la vieillesse extrême, ainsi Jammes, qui ne s'est pas encore marié sans nul doute parce qu'il sait bien que quand il aura plus de cinquante ans, une Félicité Didot aussi lui écrira pour le demander en mariage.

Elle se rappelle scrupuleusement les vers mélodieux où il chante, constamment et tendrement, des jeunes filles claires et nonchalantes qui, en leur langueur dorée, semblent toujours un peu des pensionnaires emprisonnées dans des îles. Elles ont toutes la grâce créole, le teint ambré, des boucles cuivrées, même quand elles sont brunes; il y a autour

d'elles des seringas, des acacias, des sycomores et des magnolias.... elles donnent aussi des baisers qui ont le goût des fruits de là-bas, épicés et juteux: Caroline se le rappelle un peu plaintivement et en ayant dans la bouche le souvenir gourmand de ces fruits onctueux ou aigrelets qu'elle a mangés quand elle était toute petite là-bas, dans les vergers dorés où les palmes se balancent comme de grands oiseaux: ô goyaves, bibaces, letchys, vangassayes!

Et tout à coup elle se remémore, brillant et saisissant comme un éclair, ce vers:

Viens toute nue, ô Clara d'Ellébeuse

et d'instinct, son âme recule, effarouchée, puis revient lentement, comme recommence à respirer un jeune sein. Alors elle ose regarder face à face ce vers révélateur, pleine de timidité, de fierté et d'impudeur antique. Francis Jammes a la coutume ainsi d'imaginer toutes nues les jeunes filles dont il parle, qu'il chante, comme si elles étaient de ces jeunes Indiennes qui dans leur pays chaud passent la journée à dormir sous des voiles de mousseline plus transparents que la fumée du hûka. Peut-être aussi si de la sorte il imagine toujours toutes les jeunes filles toutes nues, est-ce parce qu'il est créole, que dans ses premières vies il n'a vécu que parmi des négresses qui sont noires et épaisses, et que pour cela il rêve plus ardemment aux fines vierges blanches. Les créoles sont très voluptueux et plus voluptueux encore quand ils viennent en France et que le climat chaud ne les fatigue plus: elle ne sait pas comment elle le sait, mais elle le sait. Alors, comme ce sont des idées de volupté qui la caressent ainsi que des brises épicées, Caroline Bellemène veut penser à son fiancé Gaëtan de

Saint-Benoît, mais, malgré elle et sous les traits de Gaëtan, c'est à Francis Jammes qu'elle rêve. Et autour d'elle le jour bleui rôde à la manière d'une fumée où il y a un peu d'odeur de vanille.

Alors, pour distraire et faire très pur son songe, elle monte dans sa chambre, et dans sa bibliothèque de bois des îles, couleur auburn, elle prend cette divine chose, *Clara d'Ellébeuse*, qu'elle a fait relier dans un vieux schall de cachemire qui a appartenu à sa bonne-maman. Elle lit quelques pages, et comme c'est une histoire génialement contée avec une simplicité plus poignante que l'orage, son cœur se soulève et s'abaisse tumultueusement.

Entre toutes Clara d'Ellébeuse est une petite créole, un peu et beaucoup sans doute de penser sans cesse à Laura Lopez, fille de la Pointe-à-Pitre, si jolie avec « ses boucles de cheveux très noirs, un collier de corail, et un corsage de mousseline blanche rayée de vert ». Et autour d'elle y est Monsieur le marquis d'Astin, qui a voyagé en Chine, vu torturer des missionnaires et rapporté de là-bas deux gravures : « une femme mongole de distinction en habit de cérémonie d'été » et « la fille de l'empereur », et le livre de *la Chine en miniature* de M. Breton, qui a beaucoup connu Joachim, l'oncle de Guadeloupe avec qui il dînait à Bordeaux au Restaurant du Brésil. Que de jolis noms étincelants de pays et qui scintillent devant elle comme un vol d'oiseaux-mouches! Et à travers l'éparpillement de ces noms, Clara voit toujours le visage pâle de Laura Lopez, qui, étant créole, devient pour la petite pensionnaire l'image même de l'amour, de l'amour dans les fleurs, dans le paradis terrestre que sont les îles.

« C'était la vie créole d'autrefois, se dit-elle, la

vie ardente et passionnée. Elle ne sait trop quelle était cette existence, ni ce que signifient ces qualificatifs exaltés dont elle la revêt, mais elle évoque en secret la splendeur des îles dans la teinte des vignes-vierges d'automne et des liquidambars finissants, et dans les rosaires de piments de feu que Gertrude suspend aux lucarnes du grenier. Elle se voit, avec Roger, en quelque bal des Antilles, ou d'ailleurs, car il est encore des noms charmants : la Floride ou Louisiane, ou la Caroline du Sud, que décrivait un jeune marin dans *le Musée des Familles*. Il y a des révolutions. Les champs de cannes à sucre sont incendiés et l'esclave fidèle emporte jusqu'à la cime d'un cocotier l'enfant que veut tuer le chef des rebelles... »

Et Almaïde d'Etremont aussi est une créole, jeune fille fauve au nom joli comme une île du golfe du Mexique, à la bouche ardente, dont « les yeux n'ont point de candeur, mais une chaude et hautaine mélancolie », dont « tout le corps n'est qu'une grâce paresseuse qui fléchit » — ô Almaïde « dans le cœur de qui sont toutes les brûlantes contrées » et qui te plonges nue comme Virginie dans les fontaines pour calmer l'ardeur de ton sang. Elle habite le midi de la France, près de l'Espagne, déjà presque coloniale, et elle y mène une vie naturiste de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre avec des rêves robinsonniens dans lesquels les paysages familiers lui apparaissent selon la grâce d'une des îles de l'orientale Grèce : « Ah ! Que n'est-elle une bergère ? Que n'habite-t-elle au pied du ravin où frémissent les hépatiques bleues, dans la chaumière de ces pâtres ? Elle emplirait à la source verte la cruche qui l'été grésille. Elle cultiverait dans le jardin villageois les lys, les romarins

et les ciboules. L'appel funèbre des paons ne l'éveillerait plus, mais le cri ensoleillé du coq. A la saison, elle irait dans la montagne, chaque jour, portant le repas de son jeune frère. Tous deux ils mordraient aux arbouses. Ils entendraient rire les fontaines. Ils baiseraient les lèvres des rhododendrons. Ils boiraient l'eau bénie des rocs. Ils guideraient, de leurs gaules vertes, la neige des agneaux vers les pâturages fleuris. Ils écouteraient les cloches rauques du troupeau sonner dans l'élévation... »

Elle rêve la vie de nature, la vie des colonies grecques primitives, la vie des colonies françaises au XVIII^e^ siècle, l'âge d'or, âge colonial par sa couleur, par son odeur ardente et par le pays d'Asie où il fleurit originairement : « qu'elle était donc bénie, cette époque où maîtres et valets ne faisaient qu'une famille... ! C'était l'âge d'or, pense-t-elle. Ruth glanait auprès de Booz qui l'épousait. Les pavots saignaient parmi l'ombre des gerbes. Une lourde liqueur gonflait les raisins violets de Chanaan... Les femmes accouchaient à l'ombre des dromadaires. Les jeunes chefs de la tribu priaient dans le désert. »

Almaïde a un vieil ami très sage *parce qu'il a beaucoup voyagé*. Au fond et pour cette raison les sages sont toujours des exotiques et des coloniaux, et Francis Jammes l'a fort justement senti en faisant des hommes à barbe fleurie qui causent dans ses livres de vieux coloniaux que combla d'expérience le commerce des mandarins. M. d'Astin, qui rappelle le vieillard de *Paul et Virginie* et qui rappelle aussi l'image que l'on se compose de Bernardin lui-même, « le vieux sculpteur de cannes », vit dans le souvenir perpétuel de ses voyages

plus nombreux que ceux de Sindbad le marin, tenant des propos parfumés d'aromates : « Certes, il est beau de voyager! Il est intéressant de revêtir la robe des principaux d'une cité mongole, de pénétrer, déguisé en lama, dans un verger, quitte à revenir de cette expédition avec une jambe de bois! Il est agréable d'étudier l'astronomie en compagnie des Pères Jésuites de Pékin, et d'assister chez un peuple délicat aux fêtes de la quatrième lune! » Et, condamné au repos par la vieillesse et les infirmités rapportées de Chine, il s'entoure de souvenirs précis : « A droite, il y a une carte marine roussie comme un vieux coquillage. On lit au dessous : *Océan Indien*. Et çà et là contre les murs ou sur des étagères, on voit des armes, des bouts de câbles, des oiseaux et des papillons naturalisés, des œufs d'autruche. » C'est dans ce cadre qu'il tient des propos de sagesse *extrême*, revenu de la vanité du monde comme ce Rousseau qui lui aussi ne voyagea pas mal, et ayant vu tant de peuples divers que sa philosophie s'est dégagée de toute contingence nationale pour n'être plus que très largement et profondément humaine, en synthèse. Quiconque a beaucoup vu n'a pas seulement beaucoup retenu, mais beaucoup vu souffrir et beaucoup aimé, et c'est une philosophie d'amour qui se compose de l'errance d'Inde en Inde comme une sorte de miel des voyages. L'exubérance d'amour du colonial ne vient pas seulement du soleil des tropiques, mais de ce que ses parents et lui-même se sont baptisés dans les ondes tièdes de plusieurs civilisations ; et tandis que « l'hypocrite société d'Europe » dont parle M. d'Astin « refuse à une pauvre enfant ce qu'elle accorde aux animaux », le colonial grandi dans la fréquentation assidue de la nature proclame ses principes

rousseauistes dont Jammes, fils de Bernardin, étaie son admirable *Histoire d'une jeune fille passionnée :* « Il faudrait que toute vierge, dont le cœur se consume isolé, ait le droit de choisir celui à qui elle veut se donner et que ce droit fût absolu; et qu'il existât en dehors des conventions, des contrats et des parents. Il serait bon que celle qu'une injuste destinée astreint au célibat ait le droit de le rompre, et de rompre avec tous ceux qui la blâmeraient de cette action, échappant ainsi à leur hypocrite mépris, et qu'elle pût leur dire, le jour qu'elle se sentirait devenir mère : Je m'en vais où bon me semble, puisque vous me refusez une place au chenil. »

II

Il était arrivé en France, puis à Paris. Et il semble qu'en le revoyant grand et fort quoique très jeune et presque imberbe, brun mais les joues roses comme celles d'une jeune fille, les yeux dilatés, la bouche ardente et humide, et coiffé d'un panama large et fin qui lui donnait l'air d'un planteur riche ou d'un démagogue colonial de 1848 venu dans la métropole pour défendre la cause des noirs, il semble que Caroline Bellemène avait oublié Francis Jammes.

Elle était encore séduite par sa démarche balancée, sa taille d'officier de la marine royale et l'éclat de ses yeux jaloux de l'ardeur de ses lèvres; et elle était subjuguée par l'impétuosité excessive de ses propos qu'enflammaient tout l'enthousiasme d'un jeune colonial amoureux du soleil des Tropiques. Dès la première entrevue, il s'était emporté en un lyrisme d'acteur emballé qui avait surpris sa mollesse voluptueuse de créole exilée.

Depuis deux ans il ne l'avait vue, et il ne lui disait point longuement la douleur de la séparation, la peine des rêveries solitaires au bord des rivages salés et l'angoisse des attentes du courrier. Il ne la complimentait pas sur ce qu'elle avait grandi, sur ce que l'expression de ses yeux s'était élargie, sur l'épaisseur onduleuse de sa tresse couleur de vanille, et ses yeux n'avaient qu'à peine suivi les progrès généreux de son buste et de sa taille. Ah! ce n'était point la peine de s'être accoudée devant lui à la fenêtre, avec ce geste qui fait valoir, de s'être accoudée en jupe bleue à la fenêtre avec cette habituelle rêverie créole de voir la mer de la fenêtre!... Cependant elle savait qu'il n'aimait point d'autre jeune fille; et l'inspiration de son regard, la mobilité de ses lèvres et leur fraîcheur écarlate promettaient la richesse d'un tempérament amoureux.

Et seulement voici qu'il lui débitait d'un verbe exalté, enthousiaste comme s'ils étaient de lui et qu'il les improvisait, des vers et des vers. Il disait que c'était d'un poète nommé Baudelaire qui avait été aux Indes et que nul n'avait aussi chaudement dit l'éblouissement des sables ensoleillés, le miroitement de la mer et des dentures de négresse, et les délices opiacées de l'anéantissement des siestes, et la splendeur molle des horizons qui s'évaporent.

« Je n'ai point lu ce poète, » dit Caroline, passant son mouchoir fin sur ses lèvres, et s'éventant, et très fréquente à s'éventer, par un reste de langueur, bien qu'il ne fît pas chaud.

Elle n'aimait point les vers embrasés qu'il récitait, concentrant dans sa voix la beauté et l'ardeur de son visage; et elle en était angoissée comme d'un peu de dépit à ne pas être admi-

rée à la place de ces poèmes de rythme moins doux que sa grâce, et aussi peut-être de ce qu'ils lui faisaient penser à des vers plus caressants d'un autre poète qu'elle avait honte de nommer — qu'elle avait honte de nommer parce qu'elle ne savait pas si c'était un aussi grand poète que Baudelaire, si c'étaient des vers que les jeunes gens esthètes peuvent admirer autant que des jeunes filles ignorantes et imagineuses, et pour quelques autres raisons vagues qu'elle n'avait le temps ni le désir d'analyser. Elle s'éventait lentement, bougeant son éventail avec le geste balancé des feuilles de latanier dans les jardins visités de brise. Sa chaîne en or de première communion pendait de son cou.

« Vous ne l'avez point lu sans doute, dit Gaëtan, mais cela ne fait rien. Je vous les lirai tous. En attendant je vous dirai des vers d'un autre poète qui est moins connu aujourd'hui, qui est très différent bien qu'il joigne à une âme naïve le délice d'un cerveau inquiété de sensations rares, et qui a aussi du génie. Vous ne pouvez le connaître. »

Et comme elle l'écoutait, passant son mouchoir fin sur ses lèvres, intérieurement agitée tandis que sa jupe doucement balayait le plancher, il dit d'une voix cette fois dentellée de tendresse, comme la vague qui s'écrase au roc après le cyclone :

C'est aujourd'hui la fête de Virginie...
Tu étais nue sous ta robe de mousseline.
Tu mangeais de gros fruits au goût de Mozambique
Et la mer salée couvrait les crabes creux et gris.

Ta chair était pareille à celle des cocos.
Les marchands te portaient des pagnes couleur d'air
Et des mouchoirs de tête à carreaux jaune clair.
Labourdonnais signait des papiers d'amiraux.

Tu es morte et tu vis, ô ma petite amie,
Amie de Bernardin, ce vieux sculpteur de cannes,

Et tu mourus en robe blanche, une médaille
A ton cou pur, dans la Passe de l'Agonie.

Il répéta avec enthousiasme, admirant les volutes de sa voix, « au goût de Mozambique »; puis il dit calmement : « C'est du poète Francis Jammes. Il habite une province lointaine, ne venant jamais à Paris parce qu'il aime mieux être le premier à Orthez que le second à Paris. On assure qu'il est beaucoup aimé, et cela ne m'étonne point parce que c'est un jeune homme plein d'orgueil et qu'il le manifeste jusque dans l'étalement d'une superbe barbe noire. J'ai porté pour lui des îles un paquet de fort belles gousses de vanille et un flacon de liqueur de vangassaye pour qu'il puisse en offrir à ses hôtes comme si cela venait de ses plantations. Nous irons prochainement dans le Midi et nous descendrons à Orthez lui demander à déjeuner. Il faut que vous le voyiez. »

Et elle ne lui dit point qu'elle aussi savait par cœur ces vers et d'autres; et elle ne lui dit point peut-être parce que, jeune fille élevée à la créole, elle n'aurait pas voulu avouer qu'elle avait lu ses *Elégies* ou l'*Histoire d'une jeune fille passionnée*; et elle ne le lui dit point sans doute parce qu'elle aimait jusqu'au dépit son jeune fiancé plus ardent qu'une jeune fille des îles et séduisant; et elle lui dit seulement :

« Cela fait penser à *Paul et Virginie*, que je relis souvent. » Et elle retourna s'accouder à la fenêtre, la fenêtre qui est pour la créole un vieux clavecin sentimental. Il se promenait en long et en large dans la chambre comme sur le pont d'un vaisseau qui roule, et il lui disait :

« Vous avez raison d'aimer Bernardin de Saint-Pierre. Ainsi tout à fait faut-il aimer Francis Jammes

parce qu'il a le même caractère inquiet, la même volupté capricieuse et le chagrin délicieux de ne pas se croire heureux. Comme Bernardin il aime les animaux et les petites filles, il aime la fumée de sa pipe et les nuages, il aime le bougement des arbres et les insectes. Leur philosophie à tous deux est celle de ce vieil et toujours jeune Ulysse qui errait parmi les îles, à l'heure précise où il aperçoit Nausicaa. Jammes ainsi plusieurs fois a dû rencontrer Nausicaa, mais il ne l'a pas épousée parce qu'il s'est sans doute toujours imaginé qu'une Pénélope l'attendait quelque part. Je lui voudrais tout de même une destinée moins aventureuse que celle de Bernardin.

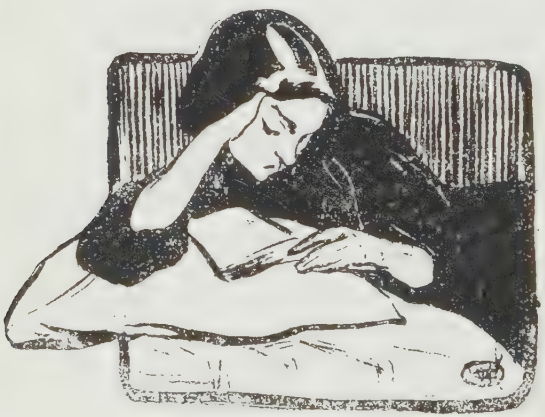
« Bernardin devait être myope comme Jammes : j'en juge du moins à son goût de l'infiniment petit et à leur façon de se pencher très bas sur les herbes pour les regarder et causer avec les pucerons ; et j'en juge aussi par leur croyance aux délicieuses et puériles finalités. Ils ont aimé les choses innocentes avec de fauves passions. Oui, ils sont vraiment semblables, et ils diffèrent seulement en cela que Jammes, portant précieusement du sang créole en ses veines, n'a jamais eu besoin de voyager pour voir les Iles et les Indes, qu'il les porte sur lui dès sa naissance, qu'il les écoute et sent vivre en dedans de lui-même et que de la sorte il les a aimées d'une façon plus musicale encore que picturale. Il y a en sa façon de ressusciter les îles un peu de l'Édison de Villiers de l'Isle-Adam... C'est un phonographe de la Vie Coloniale. Mais j'oublie que vous n'avez point lu Villiers, nous emporterons son *Eve future* qui est aussi une coloniale dans notre voyage au Midi : il y est un passage merveilleux, dans un souterain, où soudain mille oiseaux à plumage d'acier

étincelant chantent avec des voix plus liquides que celles du bengali sur de tendres feuillages de métal.

« Et quand nous aurons lu ce poème, nous irons voir Jammes, et vous sentirez tout ce qu'il y a de profondément artificiel et d'extraordinairement naturel dans cet ardent Francis Jammes aux yeux d'or et à la barbe noire en forme de queue de perroquet, dans ce fils de Bernardin et de Baudelaire qui n'a peut-être si bien vu les Iles et les Indes que parce qu'il n'y avait jamais été. »

Et cette heure-là il ne récita point d'autres vers, mais comme il vint s'accouder près de la fiancée, elle l'interroga sur les gérofliers, sur les papillons disparilis, sur le miel vert des hauteurs, sur la liane chouchoute, sur la liane aurore, sur la liane d'argent...

MARIUS-ARY LEBLOND.



LES
CANTIQUES A LA LUNE

—

O lune qui t'endors à côté des charrues,
Attirant jusqu'à toi, comme d'un sein ouvert,
Le parfum du sillon et des sauges bourrues
Que le soc a fendu aux premiers jours d'hiver,

Tu veilles les troupeaux, broutant près des tourbières,
Le thym et les orchis aux grappes de rubis,
Et tu fais tressaillir vers ta molle lumière
Les agneaux enfermés au ventre des brebis.

Lune dominatrice et maîtresse des germes,
Tu exaltes l'odeur des mares croupissant
Au long des murs d'étable et des portes des fermes,
Qu'estompe à ta lueur un ténébreux encens.

Tu fais goûter l'odeur, douce comme une amie,
Qui traverse les toits abritant le bétail,
Celle des bœufs repus, des vaches endormies,
De la paille froissée où plonge leur poitrail.

Tu provoques la forte et sereine ambiance
Qui suinte des blés roux tassés sur les greniers
Et cette odeur de paix qui donne confiance
Des meules de fourrage et des tas de fumier.

II

Ta saveur est profonde et pleine de mystère,
Quand tu blanchis la roue au flanc du vieux moulin,
Frôlant le bois moussu, verdi de pariétaires,
Où l'eau calme dégoutte en filet opalin.

La vanne est là, béant comme une énorme cuve,
Dont l'âcreté ternit ton disque cristallin,
Baigné aux tournoiements des noirâtres effluves,
Qui s'expriment tout bas en termes sibyllins.

Le magique parfum sort des eaux remuées,
Evoquant la caresse et ses gestes hardis,
Et les baisers d'amour sur des lèvres pâmées
Et l'étreinte reprise et les baisers redis.

III

O lune, fais surgir, lune aux odeurs suaves,
Des marais langoureux où traîne ta clarté,
Des écluses filtrant une écumeuse bave,
Des ruisseaux étalant leur blême nudité.

Lune, fais s'élever, langage intelligible,
Les parfums sensuels dont j'aime à m'enivrer,
Révélateurs lointains d'un monde inaccessible,
Où nous pouvons par eux un instant pénétrer.

O lune qui promets des délices perverses,
Répands tes lents reflets sur les genêts fumeux ;
Leurs groupes incertains que ta pâleur traverse
Ont des enlacements de couples amoureux.

Corps blancs, corps enivrés! — O lune aromatique,
Tels les rameaux des houx, mon cœur est saturé
De ton baume fluide, et, prêtresse extatique,
Que sourdement possède un délire sacré,

Je me tiens dans la nuit où coule ton haleine,
Pressentant, épuisée au souffle qui m'atteint
Et qui monte vers toi des prés et des fontaines,
Les voluptés sans borne et dont mon âme a faim.

IV

Lune printanière et telle une déesse
Qui poses sur les joncs l'éclat de tes pieds blancs
Et sèmes la moelleuse et flottante caresse
De tes cheveux au ras des moires de l'étang,

Lune, tu fais chanter sous l'oseille sauvage,
Que frôle ton orteil d'ivoire, les crapauds,
Et pleuvoir la rosée au bleuissant treillage
Des saules prosternés et des tièdes sureaux.

Zébrant de tes lueurs l'ombre chèvre-feuillée,
En ton mauve péplos, tu t'assieds sous les troncs,
Et, parmi l'herbe humide et les sauges mouillées,
Tu penches ton visage et tu baignes ton front.

Lune, voici mon cœur, brin séché de fougère
Perdu dans l'épaisseur des bois enténébrés,
Lune, voici mon cœur, sombre rameau de lierre,
Au pan de ces murs noirs durement enserré,

Eclaire-le, ce cœur, mendiant misérable,
Et qu'à l'immense fête on n'a point convié,

Triste quand sont joyeux l'églantier et l'érable,
Mon cœur humain qui pense au lieu de verdoyer.

Que ton rayonnement l'apaise et le pénètre,
Ce cœur comblé de nuit d'un dieu déshérité,
Lune, verse sur lui, comme aux branches des hêtres,
Ton calme enchantement et ta sérénité.

MARIE DAUGUET.

HÉLIOGABALE[1]

Croire que la vie d'Héliogabale est comme le résumé des mœurs romaines au IIIe siècle, c'est une sottise qui a engendré plusieurs mauvais romans, et toutes sortes de diatribes chrétiennes contre les païens de la décadence. La civilisation et ses raffinements nécessaires représentent toujours la décadence pour le peuple, qui est toujours, tant qu'il est peuple, incivilisé et grossier. Mais cette opinion est encore ridicule pour plusieurs raisons dont la principale est qu'Héliogabale n'était pas Romain. Syrien judaïsant, il est bien plus près du christianisme que du paganisme aryen. Il est monothéiste comme tous ces émigrants orientaux, corrompus par l'hostilité de la nature, desséchés par le feu continu du soleil Prêtre et fils de prêtre, il donne volontiers à ses débauches un caractère religieux : il épouse une Vestale. Quand il se châtra, ce fut par folie sexuelle, sans doute, mais aussi par piété, et par là il rejoint Origène, l'ami de sa famille.

C'était d'ailleurs un enfant. Ses défauts sont ceux que montrerait tout adolescent de quatorze ans, libre d'une liberté illimitée, riche d'un amas énorme de richesses. Il est généreux et taquin plutôt que despote, libéral de son corps comme de sa fortune, autoritaire à la manière d'un gamin qui mène à la maraude une troupe d'écervelés. Ni aucun meurtre politique ou d'avidité ne lui est reproché, ni aucunes persécutions ni contre ses adver-

(1) Préface d'un livre qui va paraître à la Librairie du Mercure de France : *Héliogabale*, par Georges Duviquet.

saires religieux ni contre les philosophes. Il est tolérant, pourvu qu'on ne contrarie pas ses fantaisies, presque toujours inoffensives ; et cette tolérance n'est sans doute que de la légèreté. Les espiègleries, la table, les simagrées charnelles (car il ne semble même pas avoir eu beaucoup de sensualité), les exercices liturgiques : tels furent les seuls plaisirs dont il paraît s'être soucié et il n'y mêla jamais, comme d'autres, cette cruauté si facilement pardonnée à un tyran par ceux mêmes qui en pâtissent. Il fut même, à sa manière, un digne empereur, car il avait un certain sens de la grandeur impériale, dont il témoignait par de merveilleuses prodigalités. Cet enfant n'était pas médiocre : il fut, et il est resté, l'empereur de l'extravagance.

Le peuple l'aimait à cause de sa générosité et de ses prodigieux enfantillages. Il amusait les badauds et nourrissait les oisifs, excellents moyens de plaire. Sauf à Rome, où ses origines douteuses étaient sans doute connues, il passa toujours pour un Romain véritable. Les provinces ne savaient de lui que les deux mots qui figurent sur ses monnaies : Antoninus Pius. Qu'il mangeât des langues de phénicoptères ou des talons de chameaux, cela inquiétait peu Marseille, Trèves ou Lutèce. Une justice exacte régnait, les routes étaient sûres, le commerce immense. Parfois des bruits, de luttes prétoriennes se répandaient. Les légions avaient tué Macrin et proclamé Antonin : cela intéressait les gens sérieux, les gens de métier ou de pensée, comme aujourd'hui nos luttes électorales, et cela n'avait pas plus d'importance.

C'est le moment de la grande Paix romaine, Pax Romana. On ne sent pas les chrétiens qui, termites, rongent la Cité. Un heureux scepticisme

apaise les esprits et exalte les sensibilités. On vit avec nonchalance, le monde n'a qu'une passion et qu'un nom : Rome. Quand Héliogabale est proclamé, l'unité de l'Empire vient d'être achevée, sous Caracalla, par la concession à tous les hommes libres du droit de cité romaine. Les provinces, que la République exploitait durement, ont acquis enfin les privilèges de l'égalité administrative et judiciaire. Ulpien, qui va réaliser son idée quelques années plus tard, avec Alexandre Sévère, prépare cette autre grande réforme : la séparation du pouvoir civil et du pouvoir militaire. Si les rouages de l'empire n'ont pas encore atteint la souplesse et la précision que leur assura Dioclétien, ce grand administrateur, ils ont déjà assez de sûreté pour fonctionner sans moteur central. L'empereur peut être un enfant qui s'amuse : nul ne s'en aperçoit. La douceur générale de la vie, en même temps que l'abondance des ressources normales du trésor est certifiée par ceci : que, pendant trois cents ans, d'Auguste à Dioclétien, pas un impôt nouveau ne fut créé. Au temps d'Héliogabale, les charges des citoyens, fixées depuis plusieurs siècles, sont devenues si minimes, vu le pouvoir croissant de l'argent, qu'elles sont insensibles. D'ailleurs, le système romain de la gratuité des fonctions spécialise sur les riches la presque totalité de l'impôt : et les riches ne se plaignent pas, puisqu'ils reçoivent en échange les honneurs et l'autorité.

L'empereur s'amuse. Qui gouverne? On gouverne peu. Mais encore? Des femmes.

La condition des femmes romaines avait bien changé depuis la littérature du siècle d'Auguste, d'après laquelle elle est le plus souvent appréciée. L'empire les avait libérées, en même temps que les

hommes : les uns, de la tyrannie civique, les autres, de la tyrannie domestique. La servitude primitive des Romaines semble d'ailleurs avoir été bien exagérée. On la déduit des lois ; mais dans quelle mesure ces lois spéciales étaient-elles appliquées? Aujourd'hui, en lisant notre Code civil, en ne tenant compte que de cela et de nos mœurs politiques, on placerait la femme en une condition inférieure, alors que son empire, au contraire, est immense, alors que l'homme n'échappe à sa domination qu'en groupe et en dehors de la maison, où elle règne. La loi Appia, par exemple, qui réjouissait Caton, eut-elle jamais beaucoup d'autorité? Elle défendait aux femmes de s'habiller de pourpre et de se promener en voiture dans les rues de Rome. Les Romains, et il nous ont légué cette manie, avaient le délire de légiférer ; mais ils avaient plus de plaisir, semble-t-il, à éditer des lois qu'à les appliquer. Comme nous, ils sauvaient de temps en temps la République et les bonnes mœurs par des motions, des paroles, des écritures, et n'y pensaient plus.

Sous l'empire, la femme est entièrement libre ; la loi Appia, entre autres, n'est plus qu'une légende. On lui reconnaît, car elle l'a conquis, le droit au luxe. Cette patricienne des marbres et des médailles, il faut se la représenter blonde : elle porte sur sa tête rasée une chevelure factice achetée en Gaule ou en Germanie. C'est une phase d'extrême différenciation sexuelle, car l'homme reste brun, généralement rasé, tête et visage, parfois orné d'une longue barbe, à la mode des philosophes, ces prédécesseurs des moines aussi par le costume. Mais têtes brunes et têtes blondes ont reçu la même instruction donnée par les mêmes professeurs, les mêmes rhéteurs, les mêmes philosophes grecs, gyrovagues

et hâbleurs. Cette instruction est principalement littéraire; au temps d'Héliogabale un certain goût se manifeste pour la théologie, la magie, les nouvelles sciences occultes apportées d'Orient. Le maître enseignait sa religion en même temps qu'il expliquait Virgile et Homère : c'est par l'enseignement, dont la liberté était illimitée, que le christianisme pénétra chez les patriciens. Les jeunes Romaines, une fois mariées, jouissaient d'une grande liberté, mais il ne semble pas qu'elles en aient abusé davantage en ce temps-là qu'en tout autre. Ce sont les physiologies qui font les mœurs, et non les lois ou les croyances. Les légendes chrétiennes sur la corruption de l'empire romain sont sans valeur, et ce qui le prouve tout d'abord, c'est la facilité avec laquelle le christianisme conquit cette société qu'on nous représente livrée à tous les dévergondages. Devenues sinon incrédules, du moins fort peu ferventes à la religion romaine, les femmes s'ennuyaient, plus oisives encore que les hommes, astreints à certaines fonctions: les cultes secrets les attirèrent facilement. Les unes se donnaient à Isis, les autres à Mithra ou à Jésus. En haut, à côté des empereurs, les maîtresses de l'empire, Julia Domna, Maesa, Soémis, Mammée, faisaient, elles aussi, des rêves religieux : leur règne, de Septime Sévère à Alexandre Sévère, est théologique.

Cette période, de près de quarante ans, est une des plus graves de l'histoire romaine. C'est alors que l'on commence à fabriquer cet avenir qui nous retient encore dans ses plis, prodigieux manteau impérial jeté sur les épaules du monde. Cependant que Caracalla cuve sa démence homicide, Julia Domna subit une imagination étrange : elle veut christianiser le paganisme. Premier balbutiement

du verbe décisif de Constantin, la parole équivoque de Julia, telle que Philostrate la recueille, est le premier aveu de l'importance qu'a prise parmi les hommes un obscur thaumaturge de Judée. Une force nouvelle vient de se révéler, contre laquelle se brisera la pieuse colère romaine du sage Dioclétien.

Julia Domna, fille de Bassianus, prêtre du Soleil, à Emèse, en Coelésyrie, était belle. Pour cela ou, comme on le dit plus tard, en obéissance à un oracle, Septime Sévère l'épousa. Elle était instruite, avait le goût des lettres et de la philosophie. Impératrice, elle s'organisa une cour qui était un cercle de rhétorique: Dion Cassius, Ulpien, Papinien, Paul, Philostrate, ces noms disent la gravité de la femme, la sévérité de son goût. Philostrate, dans la vie de Philiscus, l'appelle « Julia la philosophe ». La sévérité de ses mœurs est moins sûre; sa réputation en ce genre est même venue jusqu'à Brantôme qui en a disserté, d'après Spartien et Aurelius Victor; Bayle s'y égaie longtemps. Mais ces anecdotes charnelles n'ont pas un intérêt immense; on les donnerait volontiers à l'oubli en échange d'un seul des entretiens de cette femme extraordinaire avec Philostrate de Lemnos.

Morte quelques jours après Caracalla, Julia laissait une héritière de ses desseins, sa sœur Maesa. C'est elle qui suscita Héliogabale, qu'elle donnait comme son petit-fils, fils de sa fille Soémis et de Caracalla. Maesa est l'impératrice aïeule, toute-puissante et toute à l'ambition. Voyant que par ses folies Héliogabale déchoit dans l'amour du peuple et de l'armée elle le sacrifie avec sa mère, car elle a en réserve une autre fille et un autre petit-fils, Mammée et Alexandre Sévère. Sous Alexandre, dès

que Maesa meurt, c'est Mammée qui règne. Voit-on la succession logique de cette dynastie de femmes? Nul hasard, mais une volonté ferme et habile qui suscite ou mène les événements. Que d'observations précieuses fourniraient pour la psychologie de la femme ces quarante années d'histoire, si les documents de cette période n'étaient précisément ou très rares ou très médiocres! Elles ont des caractères communs, ces quatre filles du Soleil, en même temps que leur personnalité est très marquée. Elles ont unanimement, signe oriental, l'amour exclusif de leur famille, de leur tribu, et toutes sont profondément religieuses. Les deux plus remarquables sont les aïeules : Julia, philosophe aux longues pensées, aux plans impériaux et mystiques; Maesa ambitieuse pratique, à la politique nette et forte ; Soémis, plus femme que toutes les autres, pieuse et voluptueuse : admiratrice de son fils dont elle imite les mœurs, elle partagera sa fin tragique ; Mammée enfin, sérieuse et rêveuse, inquiète du christianisme, est une directrice excellente des affaires. Frappés de sa gravité, touchés de ses affectueuses relations avec Origène, de l'excellence de sa politique intérieure, des chroniqueurs chrétiens ont mis Mammée au rang des saintes femmes.

C'est au temps d'Héliogabale qu'eut lieu le lancement du livre de Philostrate, que s'inaugura la gloire d'Apollonius de Thyane, rivale, durant un bon moment historique, de la gloire du Christ. Avant d'avoir une histoire, Apollonius avait eu un temple élevé par Julia Domna, inauguré par Caracalla. Sa popularité est très grande pendant le règne d'Alexandre Sévère ; les mystagogues le placent résolument au rang du Christ, d'Abraham et d'Orphée, au rang de ces preuves — même

Orphée, que les Catacombes vénéraient — de la marche du christianisme, marche confuse, mais sûre, envahissement par le flot de Judée des vieux sanctuaires, fanaux de la pensée romaine. Plusieurs villes, entre autres Ephèse, le mirent au rang des Dieux. Dion et Vopiscus sont Apolloniens. Cette vogue dure si longtemps qu'au v^e^ siècle l'évêque Sidoine Apollinaire (peut-être en l'honneur de son surnom) traduit en latin l'œuvre de Philostrate, et que, cent ans plus tard, Cassiodore met le thaumaturge, cher à Julia Domna, au rang des saints, entre saint Jérôme et saint Benoît.

Plus avisés, Eusèbe, Lactance, Arnobe combattent l'influence de ce contre-évangile, expliquent par la magie des miracles que cependant ils n'osent démentir. Le monde entier fut troublé par cette œuvre singulière, bien plus intéressante d'ailleurs que les évangiles, bien mieux ordonnée pour exalter l'imagination du peuple et rassasier son goût naturel pour le miracle. Les miracles d'Apollonius sont amusants : ils le sont trop, et ils sont aussi trop logiques, trop utiles. C'est ce qui finit par abolir leur créance. Il faut au miracle un air ingénu que nulle habileté n'imite en perfection ; il lui faut la marque vive de la bêtise populaire, qu'il représente cette sorte d'absurdité merveilleuse particulière à l'imagination des foules. L'âme pieuse peut être dupe d'abord ; elle se ressaisit à un certain moment, sépare avec autorité le miracle vrai du miracle faux ; les faux ont une saveur dont un palais dévot cesse d'être dupe, la première fringale apaisée. Il est reconnu aujourd'hui que les miracles d'Apollonius sont inexacts ; ceux de son rival de Judée sont véridiques. Cependant, l'un comme l'autre ont une vie de préparation et une vie pu-

blique, une passion, une résurrection, une ascension, et il est probable que plus d'un trait de l'existence merveilleuse d'Apollonius a passé dans les rédactions définitives des Évangiles et des Actes. Les deux thaumaturgies se sont complétées l'une par l'autre et Philostrate, en somme, est notre cinquième évangéliste, et le plus explicite, le plus complet.

La « Vie d'Apollonius de Thyane » fut donc, ainsi que l'a noté M. Albert Réville, une œuvre de jalousie. De toutes les sectes, la judéo-chrétienne était alors la plus active, et peut-être, en tant que réunion étroite de dévots, la plus nombreuse. Or, en offrant au peuple un héros païen semblable au Christ, aussi fécond en miracles, en prodiges, on pouvait espérer de ramener vers la vieille religion des Dieux des imaginations que la nouveauté chrétienne séduisait. C'était, en même temps qu'une tentative religieuse, une œuvre de gouvernement: que de maux n'auraient-ils pas été épargnés à l'Empire si Apollonius fût devenu le lien divin entre la tradition romaine et les incertitudes orientales! Ce rêve de Julia Domna, si quelques mots épars dans les chroniques doivent lui en laisser tout l'honneur, suffit à faire de la fille du prêtre Bassian une des femmes les plus grandes de l'histoire, une sœur d'Élisabeth et de Catherine de Médicis.

La part d'Héliogabale dans l'œuvre de sa famille n'est pas si médiocre qu'on le pourrait croire. Il travailla de son mieux à l'unité religieuse. Il fit transporter à Rome la pierre noire qui représentait son Dieu, le Soleil — ces pierres noires sont encore vénérées en France où on aime aussi les Vierges noires, idoles de même origine orientale — et voulut que tous les Dieux s'inclinassent devant lui.

Soit qu'ils fussent alors menés par une politique placide, soit que Mammée leur eût fait de secrètes promesses, les chrétiens obéirent et rendirent hommage au Soleil Invaincu, SOLI INVICTO. L'expression était d'ailleurs des plus heureuses, ne pouvant choquer aucune croyance, tout Dieu pouvant noblement être comparé au Soleil, et d'abord le Christ que les prophètes appellent ainsi et qui a conservé ce nom en certaines invocations liturgiques. A l'ombre de cette prière équivoque, tous les cultes s'épanouirent librement à Rome. Héliogabale croyait avoir réalisé l'unité religieuse; il l'avait du moins préparée: que le Soleil dût vaincre, ou Apollonius, ou Jésus, ou Mithra, ou Isis, ou Bacchus, ou Pythagore, la victoire du vainqueur était préfigurée par le caprice ecclésiastique d'un empereur enfant.

L'erreur de Julia Domna fut d'opposer au mystérieux Prophète ou Dieu des chrétiens un thaumaturge trop connu et dont tout l'art de Philostrate fut impuissant à dissimuler les tares. La tentative eût peut-être réussi, si au lieu d'Apollonius on avait choisi Pythagore, si à Philostrate, homme d'une belle imagination, on avait imposé un guide spirituel, tel que le théologien Ammonius Saccas. Les Alexandrins qui, eux aussi, voulaient une réforme du paganisme, ne reconnurent dans l'ouvrage de Philostrate aucune de leurs idées. Ni Porphyre, ni Jamblique ne furent Apolloniens. Ils étaient trop renseignés sur le vrai Apollonius, médiocre devin professionnel, comédien de la magie, que Lucien avait peint au naturel sous le nom d'Alexandre d'Abonoteichos. Leur idéal, sans être très différent, était plus noble: ils incarnaient l'idée divine dans Pythagore, dont ils commentaient la vie miracu-

leuse. Eux aussi, et plus encore que Julia Domna et Philostrate, ont en partie réalisé leur rêve: la longue persévérance des Alexandrins a fait entrer dans le christianisme une très grande partie de la doctrine pythagoricienne, et son verbe même s'est installé en maître dans la liturgie quotidienne de l'Église.

Voilà donc ce qui se passait et ce qui se préparait, aux premières années du IIIe siècle, cependant qu'Héliogabale, encouragé par Soémis, surveillé par Maesa, guetté par Mammée, protégé par le souvenir auguste de Julia Domna, donnait pour convives à ses hôtes des lions apprivoisés, et pour religion à son peuple un culte unique fait de toutes les religions du monde.

REMY DE GOURMONT.

SPLEENS

I

SPLEEN D'ARTISTES

Elles jouaient sur les pelouses.

Leurs minces silhouettes de femmes se groupaient instinctivement en des harmonies plastiques.

Elles s'enlaçaient par bandes folles, les cheveux dénoués, le rire aux yeux, fleuries en leur jeunesse et leur gaîté comme une Bacchanale primavérile sur les flancs blancs d'un lécythe athénien.

Adolescentes pour la plupart, leurs corps avaient cette sauvage gracilité des jeunes bêtes de luxe. Les élues, malgré leurs hanches frêles, semblaient déjà suspendre le poids de leurs virginales promesses à leur démarche languide et tressaillante. D'autres, puissamment constituées, la gorge sculpturale, les cuisses fortes, étaient frappées de cette froide solennité, qui caractérise souvent les femmes stériles.

Une entre autres, magnifique d'éclat de chair, de régularité, paraissait isolée avec son type de déesse au milieu de ces allègres théories de vierges vaporeuses. On la plaçait toujours dans les tableaux vivants, au centre, comme une cariatide, investie des attitudes majestueuses. Elle personnifiait tour à tour les idoles, les statues, les énigmes de la Fable, ou bien quelque somptueuse Impératrice

rigide sous ses brocarts. Mais ce crépuscule-là, on ne jouait pas aux tableaux vivants sur les pelouses. Les jeunes filles avaient imaginé de la parer comme l'effigie sacrée de la Déesse à qui elle ressemblait.

Un sentiment du mythe Eleusien, ou plutôt cet instinct de poésie si profond au cœur de toute femme, leur inspirait des trouvailles de goût et l'esprit d'ornement. Elles la paraient simplement de fleurs : d'aubépines cueillies aux branches vives, de lys brisés dans les parterres, de magnolias arrachés aux massifs, de narcisses blêmes, et d'éclatants nénuphars décapités sur les ondes moussues des vasques d'argile. Les nénuphars étaient posés en couronne sur ses cheveux roux et des guirlandes enivrantes laçaient son buste, tandis qu'immobile, les doigts négligemment tressés, gravement elle souriait.

Autour d'elle, l'essaim des jeunes filles poudroyant au soleil, s'irisait suavement. Des nuances exquises s'attachaient à leurs jupes. Leurs mouvements délicats secouaient de palpitants reflets, et l'une d'elles s'étant enfuie dans le bois d'orangers, un sillage d'or vibra parmi les branches, traîné par sa lumineuse silhouette.

En face, sous l'ombrage de magnolias luisants, trois vieillards conversaient. Peintre, sculpteur et romancier, tous trois se communiquaient leurs impressions à propos de cette vision radieuse. Leur âme était désabusée et leur parole lente. — L'un dit :

— « Dans ma jeunesse, j'ai cru pouvoir fixer des reflets de vie et noter des minutes de beauté avec ma palette. J'ai décomposé les secrets solaires, j'ai accommodé des ombres avec des clartés, j'ai tenté, par des ruses d'optique, de surprendre la

combinaison de la couleur, de la couleur innée sous laquelle la vie fluit et resplendit onctueusement... Mais, hélas! je n'ai résolu que des affinités chimiques, je n'ai créé que des images grossières faites pour satisfaire la vaine naïveté de nos sens humains. Qui peindra jamais la tiédeur de cette nuit méditerranéenne, la moiteur des effluves qui s'élèvent de terre, la molle transparence de cette pénombre attendrie dans laquelle flottent des robes de jeunes filles?... »

—« Moi aussi, continua l'autre ardemment, j'ai rêvé de modeler de la chair, de délecter mes mains dans la caresse de la glaise, d'assouvir mes sens en pétrissant magnifiquement des nudités, de vivre au rythme du marbre que j'animerai avec les étincelles de mon ciseau créateur; cependant, quand je me suis trouvé en face de la nature, une fatale angoisse terrassa ma présomption. J'étais impuissant à modeler de la vie, n'en pouvant pas rendre la dramatique mobilité. Je ne pouvais pas rendre plastique la psychologie d'un geste, palpable la détresse intime d'une étreinte, tressaillantes ces fugitives expressions qui, sur la pensée d'une face, passent comme des nuages. J'ai bien essayé de saisir la passion en ses réminiscences brûlantes, mais je n'ai fixé que des frissons morts... Et d'ailleurs, quelles mains pourraient pétrir seulement la spiritualité d'un corps qui danse? Quelles mains impudentes, lourdes, profanes, pourraient capter la grâce, cette ombre de l'âme, qui enveloppe le corps d'un voile transparent? Oh! juvénile ronde de femmes, qui sculptera la nervosité tanagréenne de vos statures et la provocante naïveté de vos danses? Comment pétrifierait-on le frisson qui court en votre chair? Quel modelé ado-

rablement nuancé rendrait la solide souplesse de vos mouvements frémissants ? Hélas, hélas ! pourquoi sculpter, puisque la vie est si perfide qu'elle coule entre les doigts comme l'eau qui s'égoutte »...

— « Je ne suis pas de votre avis, » répondit le troisième, un fin vieillard aux traits modestes mais aux yeux clairs dans lesquels se concentrait la pensée. — Je ne suis pas de votre avis, car j'estime l'art comme le moyen lucide de rêver, grâce auquel nous percevons la vie profondément. Faire de l'art, c'est regarder à travers un prisme merveilleux les aspects fatidiques de notre habituelle vision. Nous apprenons à travers ce prisme à modifier nos opinions préconçues et à induire la possibilité de causes étranges et sublimes. Faire de l'art, c'est s'étonner de la vie, c'est regarder vaillamment les choses en arrachant de nos yeux notre bandeau factice de préjugés. Si les hommes n'avaient pas été parfois artistes, notre intelligence s'en ressentirait aujourd'hui. Notre degré d'entendement serait inférieur, car nous n'eussions pas saisi cette brillante abstraction qui enveloppe la Nature. La morale n'existerait pas non plus et nos efforts et nos volontés se heurteraient sans cesse, sans que ce doux mirage d'au-delà conçu par un désir d'ineffable lyrisme en atténuât la violence. En résumé, l'Art est la religion de la vie. Il sert d'autel à l'hypothèse et il est le culte du don divin que nous possédons d'admirer. Ne méprisez donc pas l'insuffisance de nos facultés par rapport à la Nature, mais considérez plutôt votre cerveau, ce glorieux prodige, qui est le prisme merveilleux dont nous parlions, et sans lequel la réalité n'existerait pas. »

— « Qu'est-ce donc alors que la Réalité, » reprit

le sculpteur, un phénoménal mensonge ou une ironique Vérité ? »

— « C'est une illusion de forme et une insoluble substance. Tracez, modifiez à votre gré la Forme, cela est l'Art, mais tenter de créer de la vie, c'est puéril et ignorant. Vous avez du reste de quoi saturer vos ambitions en fixant les magiques fantômes de vos images.

— « Cela ne me satisfait pas, grommela tout à coup rageusement le peintre, resté silencieux dans son fauteuil, pendant la discussion, cela ne me satisfait pas, car je crois en un idéal d'un ordre supérieur et à la perfectibilité infinie du talent.

— « Soit, vous appliquez la loi de l'évolutionisme à la volonté esthétique, soit, je l'admets, mais je défie un artiste, quelque génial qu'il puisse être, de réaliser son concept avec d'autres notions que celles de ses hallucinations.

— « Dites tout de suite que les artistes sont des fous, et que la nature vraie en chair, en os, en feuilles, en ciel, n'est pas la source vitale de l'inspiration, le modèle immuable auprès duquel les chefs-d'œuvre ne sont que d'humbles copies ?

« Mais vous êtes un paradoxal, un sceptique ! La sensation vous griffe à peine. Si comme moi, comme nous, ajouta-t-il en désignant le sculpteur, vous aviez souffert de la fragilité de votre machine humaine, si vous aviez abandonné, le capital de vos espoirs au risque d'une aspiration formidable, si vous aviez gémi, lanciné par l'impuissance matérielle de ne pouvoir exprimer ce que votre âme exultante éprouvait d'absolu, de suprême, peut-être ne raisonneriez-vous pas aussi placidement du relativisme des formes et des affres du talent !... »

— « Moi aussi, j'ai souffert, répartit sans se dé-

concerter le fin vieillard tandis que l'autre haletait après sa véhémente tirade, j'ai même souffert beaucoup, car, amoureux de la vie, j'en subissais étroitement l'étreinte, et j'avoue que ses caresses sont plus cruelles que tendres.

« Mon métier de romancier me plaçait dans une situation intellectuelle factice et périlleuse. J'avais tâche de scruter les âmes, de nouer les intrigues, d'attacher les circonstances ; je devais remuer des faits d'après de conventionnelles conditions, ajuster des caractères d'après une stragédie théâtrale aussi enfantine que grossière en certains cas. J'incarnais le type du romancier par excellence, qui trouble tour à tour la jeune fille, la jeune femme, la grand'mère, par ses récits simultanément romanesques et scabreux. Bref, ma renommée après la publication de quelques romans d'adultères, acheva de me convaincre de la triste publicité de la gloire, quand la force persuasive du sentiment que j'étais digne d'un art supérieur me fit quitter, du jour au lendemain, mon rôle pénible d'artisan littéraire.

« C'est alors que je connus la torture des vrais artistes. Je le confesse sans orgueil, j'étais magnifiquement doué pour souffrir, ma sensibilité était cruellement innervée et chacune de mes sensations recélait une mélancolie douloureuse. Je recueillais pieusement ces larmes intangibles, ces larmes de poète qui ne coulent jamais, mais qui restent, à l'état abstrait, suspendues à leurs émotions, comme des stalactites aux voûtes des rochers...

« Les voluptés de l'âme me préoccupaient seules. A combien de tentations ai-je résisté, inquiet d'émousser mes sens subtils dans la lourde vapeur des ivresses humaines. Je vivais dans la vie comme un étranger, seul, hagard, incompris, et bafoué par

des médisances viles qui en montant vers moi m'éclaboussaient la face... En vérité, être artiste sincère, c'est un peu subir le supplice de Tantale. De miraculeuses réalités semblent s'abaisser vers vous, mais chimères, quand on veut les atteindre, ce sont de subtils mensonges. L'intelligence poursuit un but mystérieux, la recherche d'une connaissance ineffable, fraîche, apaisante, et ce n'est qu'un mirage où la curiosité ne se désaltère pas. Enfin las, exaspéré, meurtri, je me suis retiré secrètement en moi-même. Accroupi sous la coupole de ma résignation, fataliste indulgent, les bras croisés et l'air grave, j'ai contracté, — mes amis, — à rester ainsi immobile et pensif, ce sourire qui vous choque, ce sourire de « Bouddhâ », qui est le signe le plus tragique, croyez-le bien, de la grande désespérance et de l'ardente compassion. »

II

SPLEEN ANTIQUE

Myrhna habitait Solunte, la riche cité phénicienne bâtie de marbre et parée de bronze, Solunte, qui du haut de sa montagne regardait la mer, et attirait avec ses dômes luisants d'ors, les trirèmes aux lourdes rames que Carthage chargeait de pourpre et de parfums.

Myrhna habitait une maison somptueuse. Elle était la fille de Phaklès, ancien négociant d'ivoire enrichi subitement, lors des affaires d'Himéra, par le trafic des esclaves. C'était un homme audacieux, qui avait le profil sémite, était obèse, et s'enroulait dans de larges draperies. Sensuel et parvenu, il imposait partout l'impérieuse vulgarité de ses désirs. Sa fille, au contraire, avait cette intime cer-

titude de beauté qui rend aristocratique; elle évoluait dans un monde d'opulence et de perversité, avec le mépris aux yeux comme le sourire aux lèvres. Sa maison était incrustée d'un luxe de décadence. On y vivait une vie d'idole, avec des mœurs apparemment liturgiques et profondément profanes. C'était le sanctuaire du plaisir, cher aux prêtres de Baal-Molooch qui y venaient, les soirs d'orgies, vêtus de leurs robes ardentes. On se divertissait alors des Danses du Feu. Les torses noirs des Ethiopiennes se tordaient comme des ciselures de trépieds, et les gloussements des eunuques, sous les portiques, en invoquant le dieu purificateur, excitaient les rythmes plastiques. D'autres fois, c'étaient des filles de Chios, blanches sous leur lin, qui dévêtaient leurs tuniques, puis se mettaient à courir dans le stade, en s'exerçant au pentathle.

Un jour, il arriva de Carthage, caché à fond de cale parmi des barils de poudre d'or, un jeune charmeur de serpents. Il s'était enfui de la maison d'Amilcar, craignant les représailles d'un cuisinier à qui il avait refusé un de ses reptiles. Il débarqua à Panorme, et ayant entendu vanter le faste et la prodigalité de certains citoyens de Solunte, il se dirigea un crépuscule orageux, vers la ville aux longs escaliers. C'était l'heure saturée d'arômes où la terre sent bon comme une nuque de femme. Les dernières lueurs épaisses et glauques tachaient la nuit. Du côté de Panorme, les montagnes limitaient leur arrête bleue au fil violet de l'horizon, et la ville se condensait dans une blancheur presque sépulcrale. A Solunte, il faisait orageux, une atmosphère pleine de volupté et de soufre amollissait les organes, durcissait les lignes des monuments. Un onagre récemment importé d'Orient, qui vivait sous la cella

du grand temple d'Astarté, mourut soudain. Les paons échelonnés sur les balustrades des palais serraient leurs queues ; enfin, les esclaves suaient en portant leurs amphores, et l'huile qui en découlait les oignait d'un vin de mansuétude. Le charmeur de serpents gravissait les escaliers, surplombait les terrasses, montant toujours avec une cadence ascensionnelle continue, comme dans les rêves.

Sans avoir au juste des renseignements précis, il avait l'intuition de trouver quelque maison hospitalière qui apprécierait son art. Un peu las, il s'appuya contre un mur devant une boutique de teinturerie, et il s'amusa à regarder l'écrasement des étoffes voyantes sous les pieds pressés des foulons qui font juter le violet et la pourpre comme des grappes. Il demeurait là depuis quelques instants, quand le son d'un instrument le frappa. S'adressant à l'artisan qui étendait maintenant les étoffes nettes et lisses, il lui demanda d'où venait cette harmonie.

— « Eh ! de la terrasse de Phaklès. D'où pourrait venir le tapage si ce n'est de la maison de cet enragé? Il ne se contente plus seulement d'assourdir les nuits du bruit de ses crotales, voilà que le jour, à présent, il fait grincer son plectrum ! »

Renseigné, le jeune homme s'éloigna. Il gravit encore des marches, et se trouva au niveau d'une terrasse, où, parmi des grenadiers en fleurs, des femmes étaient allongées. L'ennui glissait le long de leurs membres dans les plis de leur péplos. Un silence tuait maintenant tout alentour. Un cistre était abandonné au pied d'un brûle-parfums où grésillait du charbon de santal. Myrhna, au milieu, avait quitté sa cubilia de nacre, et accroupie par

terre, comme les desservants sacrés devant l'holocauste, elle appuyait sa tête dans la gueule béante d'un des sphinx de porphyre qui ornait la terrasse.

Dans un coin, trois jeunes filles au type dur, aux sourcils rejoints, pilaient du henné et de l'ambre afin de fabriquer l'onguent qui parfume les ongles.

Myrhna bâillait. C'était l'heure où elle mâchait habituellement des fèves miellées, et l'esclave chargé de ce soin ne les apportait pas. Indifférente à tout elle ne réclamait point, mais elle bâillait, en faisant cliqueter sa coiffure aux chaînes d'or. Car Myrhna s'ennuyait plus qu'elle n'avait faim. Pauvre créature insatiable, son ardeur n'avait pas la compensation du glaive pour trancher les nœuds de son angoisse, s'assouvir, comme les hommes, de l'ivresse du sang. Son sexe lui refusait cette issue salvatrice et ne la dédommageait que par des privilèges de volupté insuffisante. Si Myrhna aspirait à de l'Ineffable, c'est parce qu'elle croyait avoir épuisé tout le suc des fruits humains. En effet, elle avait joui passionnément de ses facultés et de ses loisirs de femme riche, et atteignant tout au paroxysme, par intuition, un jour son avidité s'était trouvée déçue. Le plaisir factice oscilla donc sous son doute, et même la suggestion mystique que le temple exerçait sur ses sens s'émoussa, quand devant l'holocauste pâmé, elle demeura froide à l'ivresse ambiante. Alors, elle ne perçut de la vie qu'un phénoménal mensonge. Tout lui parut banal, depuis les êtres qui ne l'avaient jamais fait vibrer d'une émotion durable, jusqu'aux circonstances et aux choses qu'elle prévoyait et qu'elle trouvait mornes.

Elle se plongea dans un gouffre d'ennui plus profond peut être que celui du désespoir. Elle arma

de mépris ses yeux comme sa bouche d'un sourire, et riant parfois avec une ironie qui faisait mal, elle cristallisait ses déceptions pour les collectionner.

Le jeune charmeur s'était arrêté devant le groupe de femmes, et pensant les divertir avec ses serpents, il sauta sur la terrasse : — Des fusées multicolores, des allongements irradiés, des étreintes phosphorescentes jaillirent des plis de son manteau, l'enroulant, pareils à des flammes. Les longs corps rutilants des reptiles le nouaient de leurs caresses et leur souplesse paraissait vibrer d'un liquide intérieur plus fluide que l'eau, plus voluptueux que le sang. Il se dégageait de cette vision des reflets glauques et pourpres, et des effluves de moiteur. Les jeunes femmes proféraient des choses frissonnantes.

Cette silhouette d'éphèbe enroulé de serpents, émergeant en une incandescence d'apothéose, sur le ciel de couchant, c'était frappant comme une hallucination de mage ! On imaginait, pour l'encadrer, des fonds sombres de forêts à lianes, ou bien les parois gemmées d'une cella souterraine..., et Myrhna troublée, sentait ses nerfs serpenter en elle rapidement, avec une pulsation de petite fièvre.

Tout à coup, comme le jeune homme exalté par l'émotion qu'il propageait se surpassait en habileté, un grand cri brisa soudain les fils magnétiques qui unissaient les serpents à son corps. Un scorpion s'était traîné sur les dalles et l'avait mordu à la cheville, entre les bracelets d'argent. Il chancela, les serpents s'enfuirent, et Myrhna sourit.

Elle sourit de dépit de la veulerie de la Mort qui foudroyait ainsi une attitude suprême.

Elle sourit de dépit, parce que le prestige de la vision de tout à l'heure s'éteignit dans son âme. Elle sourit de dépit pour la banalité de la vie qui brise, en dénouements vulgaires, les plus rares émotions...

Enfin, ayant fait secourir le jeune homme, elle demanda ses fèves miellées.

III

SPLEEN DE CLOITRE

La lucarne était ouverte, l'œil du vitrail avait été tiré, et il apparaissait maintenant, sous l'ogive, une face large, imberbe et bourgeonnante. C'était la face d'un moine aux bajoues tremblotantes, au regard petit et humide. Il était monté dans la bibliothèque du couvent pour consulter certain bouquin alexandrin qui recueillait les conseils d'Hippocrate, car le pieux moine souffrait de rhumatismes, et souvent, au chapitre des frictions, son gras index rampait sur les lignes jaunies. Il faisait un soir de printemps vermeil, fleuri, quasi enluminé. Fra Gulielmo accoudé, respirait avec délices les orangers qui lui lançaient les flèches d'or de leurs senteurs, quoique intimement inquiet de son arthritisme, il épia les petits craquements de ses jointures, comme si un diablotin malicieux s'amusait à tracasser ses vieux ressorts.

Fra Guglielmo, bénédictin à Monréale, était Normand. Il avait quitté, par un matin tout imprégné de sel, les pâles plages septentrionales. Sur le talus d'un chemin creux, il était monté pour se souvenir, une suprême fois, de l'horizon jaune au-dessus de la mer grise... puis, ayant entendu la fanfare dans les plaines de France, il s'était appro-

ché d'un camp où reluisaient des écussons suspendus aux fronts des tentes. Des *heaumes* brillaient, des étendards claquaient, des soldats astiquaient des cottes de maille distendues, tandis que de jeunes hommes, aux mains soignées, riaient belliqueusement en ajustant leurs casques à visière. Guglielmo s'enrôla dans cette troupe d'aventuriers princiers, à la suite de Charles d'Anjou qui allait conquérir son royaume. Il marcha sur des terres tour à tour douces et marécageuses, et, chaque soir, le ruban d'horizon déroulé devant ses yeux s'allongeait dans sa pensée...

Un soir de printemps, las de dépit d'avoir des cuirasses non bossuées, d'être fatigués sans blessures, les soldats arrivèrent dans un paradisiaque jardin. On leur dit que c'était la Sicile, que les flèches rutilantes qui blessaient leurs sens venaient de ces pommiers d'or qu'on appelait des orangers, enfin Charles d'Anjou descendit de cheval. Alors, ce fut une ère d'outrages! Ces nobles chevaliers, qui buvaient chez eux dans des coupes ciselées, se mirent à s'enivrer grossièrement, comme la soldatesque, des atrophiantes douceurs du pernicieux jardin. Les uns perdirent la conscience de la vie et tuaient après le viol ; les autres s'excitaient au plaisir en se torturant d'orgies; enfin la plupart périrent du poison des voluptés, et quand les « Vêpres Siciliennes » achevèrent sur un parvis ces organismes déchaînés, quelques-uns seulement moururent parce qu'ils n'avaient pas vécu là.

Guglielmo avait résisté à ces effroyables influences, grâce à son tempérament naturellement paisible. S'il s'était résigné à subir le rôle agressif que l'existence lui imposait, il ne s'en était pas moins toujours plaint. Le métier militaire le gênait aux

entournures, et il aspirait à l'ampleur du froc qui lui faisait concevoir des bonheurs doctes et sages. L'événement du Lundi de Pâques 1282 décida donc de son salut corps et âme, car, prévenu du massacre, il choisit son église pour aller prier Dieu, et monta à Monréale.

Fra Guglielmo devint très « moine ». Il apprit des choses subtiles en se promenant dans le cloître, au rythme péripatéticien.

Dans l'église, devant les icônes byzantines, il chanta, et sa voix s'attardait parfois, dans l'extase d'une harmonie, à filer un son très long, tandis que les psalmodies répondaient plus gutturales au lyrisme de son accent.

Guglielmo sortait aussi pour aller arracher sur les gazons d'acanthes, les herbes efficaces, et enrichif la botanique du couvent de spécimens précieux ou de feuilles médicinales.

Physiologiquement rêveur, inoffensif, suave enfin sans mérite, Fra Guglielmo était cette fois bien adapté à son métier de moine. Il aurait pu louer la Providence à chaque heure quotidienne, si une étrange mélancolie n'était venue le troubler au déclin de sa vie. Cette mélancolie paraissait logiquement anormale. Elle surgissait en l'être le plus sain qui soit, parmi des sentiments de satisfaction et de reconnaissance absolument incompatibles avec sa nature angoissée. Dans quelle heure suprême de dépression, après quelle pensée ardente et déçue, avait-elle pu éclore dans le cerveau vulgaire de ce bénédictin, qui méditait naïvement de la scolastique, en balbutiant des lèvres ?.. Comment ce moine gras et pieusement éclairé avait-il pu sentir aux tempes les lèches brûlantes du Doute ?

C'était grotesque, et pourtant il en souffrait cruellement.

— C'était le mal fatal de sa passionnalité restée stagnante durant sa vie, qui devenait houleuse tout à coup. C'étaient les sentiments incompris par indolence, les désirs refoulés, les instincts comprimés par la règle monastique, qui infligeaient au pauvre moine leurs terribles revanches. C'était la vengeance humaine qui frappait l'être monstrueux qui n'avait pas vécu, et comme elle frappait trop tard une sénile volonté, c'est sous forme de mélancolie qu'elle se manifestait. Oh ! le spleen ! le misérable spleen du cloître !! Dès lors le bénédictin eut des sensations d'agonie. Le contact qu'il prenait des choses semblait les faire fluire sous ses doigts. Partout où il posait son regard, le cauchemar de l'habitude tortionnait les objets, les rendait sinistrement vulgaires. Quand il se mit à penser à sa vie, il éprouva un frisson de vertige, comme si elle aussi, sa vie, sa vie chère tout à coup, allait s'évanouir soudain... Il ausculta ses émotions, il épia ses moindres maux; souvent, après ses angoisses, il montait à la bibliothèque et s'abîmait de longues heures dans des équations métaphysiques. La fuite du temps passait comme une rafale dans sa conscience y apportant les sables du regret. La religion n'était pas une issue, il se heurtait le front contre son Dogme, car seulement assez intelligent pour souffrir, il n'avait pas cette audace de pensée qui fait croire à l'orgueil et supprime le doute.

En définitive, c'était un de ces très pauvres et très discrets martyrs du cloître, qui passent dans la foule, le sourire inconscient, le ventre rebondi.

★

La nature ce soir de printemps était parée comme un jardin de fête. Elle paraissait avoir été façonnée par des mains aux entrelaçantes caresses.. Des archanges mystérieux y étaient descendus sûrement, la nuit dernière, y poser des couronnes, y couler des parfums. La nature était inoubliable comme un cadre à souvenirs, et quiconque y passa ce soir-là dut revoir des choses, et peut-être pleurer...

Fra Guglielmo était toujours à la lucarne, perdu dans une somnolence douce.... Il contemplait du côté de Palerme, la grève d'or qui marie insatiablement ses lèvres cosmiques aux flots capricieux et fous de la mer... Il la comparait à une autre grève aussi amoureuse, mais moins vermeille, qui livre son baiser à des flots moins radieux. Il se souvenait de sa Normandie, des dunes pâles, des rivages sans fin, des varechs âcres qui médicamentent de force quand le vent souffle et les exhale. Tout un bouquet sec de regrets se pulvérisait avec poésie dans son cœur, jamais il n'y avait touché de peur de les désagréger, mais maintenant qu'il sentait sa fin proche, il osait s'en souvenir. Des réviviscences d'enfance craquelèrent sa vieille âme avec des bruits de vieux buffet. Une tendresse humecta son petit regard bleu, et comme son spleen s'était dirigé vers un but en se retournant vers le Passé, il conçut le germe d'espoir de revivre quelquefois, et il en fut soulagé.

YVONNE VERNON.

LA

MÉTAPHORE UNIVERSELLE [1]

—

Au cours des développements compris en un livre précédent (2), ainsi que dans toutes les études qui composent ce volume, on a montré *le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est*, comme la cause de tous les changements qui s'accomplissent dans le milieu humain : principe de tout progrès d'une part, principe, d'autre part, de toute erreur sur soi-même, source de tout ce que l'action humaine comporte de drame ou de comédie. On tient à fixer ici la valeur relative de cette conception.

Dès que l'on considère, sous le jour qu'elle projette, les modes et la nature de notre faculté de connaître, celle-ci montre sans réticence la relativité de son pouvoir. Nous ne connaissons toutes choses et nous-mêmes que dans un à-peu-près. Toute expression déforme — en même temps qu'elle évoque — son objet. La réalité est intangible ou plutôt elle n'existe que dans les représentations symboliques que nous en composons. Toute parole

(1) Cette étude forme le dernier chapitre de *la Fiction universelle*, le nouveau livre de M. Jules de Gaultier actuellement en cours d'impression. Elle contient, au sujet de la conception d'illusionisme adoptée par l'auteur, une explication et des éclaircissements, qui constituaient par avance une réponse à l'intéressant commentaire du même point de vue donné par M. Palante dans son article du mois dernier : *le Bovarysme : Une moderne philosophie de l'illusion.*

(2) *Le Bovarysme* (Ed. du Mercure de France).

est métaphore, signe figé, équivalent grossier d'une réalité instable et fuyante qui échappe incessamment et par nature à l'étreinte du présent et ne réussit à se figurer dans l'esprit qu'à travers les perspectives de la mémoire et de l'hypothèse. Cette conception du Bovarysme qui accuse la présence d'une fiction, d'un à-peu-près dans tout fait de connaissance, cette conception qui est elle-même un moyen de connaître, d'apprécier et d'évaluer, échappe-t-elle donc à cette nécessité à laquelle elle contraint toutes les autres opérations de l'esprit? En aucune façon, on a hâte de le dire. A faire cette déclaration, loin de croire que l'on en restreint la portée et qu'on la déprécie, on prétend faire en sorte, au contraire, que, n'entrant pas en contradiction avec elle-même, elle conserve toute sa valeur d'application. C'est, pense-t-on, la montrer viable et de nature intelligible que marquer sa place dans le domaine du relatif et de l'à-peu-près hors duquel il n'est point de connaissance possible. La conception du Bovarysme selon laquelle toute représentation du réel, au regard de l'esprit, n'est qu'une approximation, un à-peu-près, une image, cette conception ne parvient elle-même à se formuler qu'au moyen d'une métaphore et dans un à peu près.

L'homme se conçoit autre qu'il n'est. A travers cette fausse conception de lui-même, il conçoit tous les autres phénomènes autrement qu'ils ne sont. Oui, cette formule elle-même est encore une métaphore, elle est elle-même une façon d'exprimer les choses autrement qu'elles ne sont. Oui, une fiction, une erreur, une construction conventionnelle interviennent dans sa composition comme dans tous nos procédés de connaissance, comme dans

toutes les inventions de l'esprit pour parvenir à s'objectiver et à se saisir. Il est inexact de dire d'un être, qui n'existe que dans la suite de ses transformations et des conceptions changeantes qu'il se forme de lui-même, qu'il se conçoit autre qu'il n'est. Une telle proposition fait mine d'accorder crédit à une existence distincte et séparée — chez l'homme — de ces suites d'existences changeantes où il s'aperçoit. Mais elle fait mine, dit-on : ce n'est là qu'une feinte, et sans cette complaisance, sans ce consentement à être dupe de quelque fable, de celle-ci ou d'une autre, l'intelligence humaine devrait renoncer à se formuler jamais. Si l'esprit construit le général avec le particulier, l'abstrait avec le concret, il ne saisit aussi le particulier et le concret que dans le général et dans l'abstrait, par rapport au général et à l'abstrait, qui n'ont point d'existence réelle. Cette fiction sur laquelle s'appuie, pour se formuler, la conception du Bovarysme, cette fiction d'une réalité distincte des représentations successives où elle apparaît, c'est la fiction même de l'identité du moi. Chaque homme y adhère, pratiquement du moins, dans son for intérieur. C'est grâce à elle que les différents instants de chaque vie individuelle parviennent à composer un tout et prennent, pour l'individu lui-même et pour les autres, un intérêt et une signification, car c'est seulement par rapport à cette image abstraite et générale que ces différents instants deviennent perceptibles, c'est seulement sur ce fond irréel qu'ils se détachent et se distinguent.

Le Bovarysme, en tant que moyen de concevoir le réel, prend donc son point d'appui sur cette fiction d'un moi distinct de la suite des change-

ments où il évolue. Il prend sur elle son point d'appui, le temps qu'il lui faut pour se formuler, pour instituer une perspective et un point de vûe. Sitôt cet office rempli par la fiction, et le moment sitôt écoulé durant lequel elle fut, en quelque sorte, matérialisée par la croyance et transformée en cette substance solide sur laquelle l'esprit grave ses signes, et voici qu'elle peut sans dommage être désavouée par l'intelligence critique et reprendre sa ductilité, son inconsistance premières. Une telle conception, qui se fonde, à la manière de toutes les autres inventions de l'activité mentale, sur un tel jeu de perspectives et de fictions, on ne la donne point pour une vérité, et l'on croirait par cette prétention la disqualifier, la reléguer dans le monde insaisissable des idées métaphysiques, mais on la donne pour une construction, pour un échafaudage, pour un des artifices au moyen desquels il est possible de se former quelque idée de la réalité phénoménale, on la donne pour un mode de représentation.

Telle qu'elle fut exposée, elle est expressément un mode psychologique : et, selon les perspectives instituées par la psychologie, elle implique bien d'autres fictions encore que celle que l'on vient de mettre à nu. Sa valeur explicative se fonde sur cette hypothèse, entre autres, selon laquelle les faits de conscience seraient doués d'une activité autonome, d'un pouvoir d'action et de réaction les uns sur les autres. On accorde à l'idée un pouvoir de fascination propre à déplacer les énergies. La conscience est censée pourvue du pouvoir de modifier la personne humaine dans un sens favorable ou défavorable par l'admiration, par l'engouement qu'inspirent les idées qu'elle reflète. On ne tient

pas compte ici des résistances ou des impulsions de la physiologie, ou du moins on semble admettre que la psychologie a sur elle quelque pouvoir de réaction. L'idée est donnée comme un principe de développement et de progrès lorsqu'elle scintille au-dessus de la personne humaine avec un tel éclat qu'elle l'exhausse au-dessus d'elle-même en respectant l'harmonie des systèmes d'idées qui en ont composé antérieurement la réalité. Elle est donnée comme un principe de dissolution, lorsque, brisant ou bouleversant la hiérarchie établie entre les systèmes d'idées antérieurs, elle fomente un désordre. Dans l'un et l'autre cas l'idée se montre pourvue d'un pouvoir de causalité. C'est de ce point de vue que M. Fouillée a construit sa théorie des *idées forces*. C'est sous ce jour que M. Tarde a composé ses *Lois de l'Imitation*. Il s'agit ici, on le répète, d'un éclairage psychologique.

Ce point de vue est-il juste, est-il faux? Cette question, selon nous, n'accepte pas de réponse. Il s'agit d'un mode d'explication ; or, il est bon, il possède une valeur explicative, s'il ne contredit pas d'autres constructions cohérentes et utiles faites par l'esprit, il est légitime dès que l'on s'entend sur le sens relatif, purement psychologique des termes que l'on emploie. Il n'est point exclusif. Il admet, au-dessous de lui, un autre mode d'explication d'ordre purement physique, plus satisfaisant sur certains points, mais laissant peser une ombre plus épaisse sur d'autres plans de la réalité.

En quelques-unes des études précédentes (*le Bovarysme des Déracinés*, *Ibsen*), on a eu recours déjà à cette interprétation d'ordre physique. Dans l'étude sur *la nature des vérités*, on sembla même lui accorder une valeur quelque peu exclusive. Or,

et c'est là tout ce qu'il est possible relever en faveur de l'une et de l'autre explication, toutes deux offrent des points de coïncidence par lesquels elles se complètent, toutes deux donnent des modes du changement une interprétation parallèle. La différence entre elles consiste en ceci que l'idée, sous l'empire de laquelle l'individu se concevait autre qu'il n'était, cette idée qui, dans la première hypothèse, est une cause, devient dans l'hypothèse physiologique un effet, un simple reflet, suivant la théorie de MM. Huxley et Maudsley, le signe d'un état intérieur et matériel où s'exerce, dans le domaine du mouvement, le jeu de la causalité. Le système distinct de mouvements qui, dans cette hypothèse, constitue une personnalité individuelle, se trouve-t-il, du fait d'une rencontre avec d'autres systèmes de mouvements qui lui sont extérieurs, modifié dans un sens favorable, et ce fait de physique se représente, dans le domaine des faits de conscience, par une conception qui, si elle était douée du pouvoir de causalité que nous lui avons supposé, serait propre à amplifier la personne humaine. Le système individuel de mouvements que nous considérons se trouve-t-il, au contraire, déséquilibré par des heurts extérieurs qui compromettent son harmonie et substituent à un état de convergence générale des divergences partielles, et, ce fait de physique se représente, dans le domaine des faits de conscience, par une conception fausse de soi-même qui, si elle était douée du pouvoir de causalité que nous lui avons supposé, contraindrait l'individu à accomplir constamment des actes auxquels son hérédité ne le disposait pas, à ressentir, par engouement et par fascination, des sentiments et des désirs qui ne sont point chez lui naturels.

★

Tant que nous tenons pour vrais les termes de l'hypothèse physique, nous voyons bien que l'interprétation psychologique que nous en donnions précédemment est fausse dans son point de départ, qu'elle est un artifice au moyen duquel nous représentons les choses, à notre propre vue, autrement qu'elles ne sont. Nous voyons bien que les faits de conscience, auxquels nous avions attribué le pouvoir de s'engendrer les uns les autres, ne sont que des ombres produites par une suite de mouvements physiques sans lesquels ils n'apparaîtraient point dans le champ de la représentation. Nous voyons bien qu'il en est ici comme au théâtre où, sous l'empire de l'illusion scénique, il semble que les personnages pourraient à chaque instant changer le dénouement du drame par des résolutions spontanées, mais où l'on sait bien pourtant que le principe de causalité, en raison duquel le drame s'ordonne, est situé dans la volonté créatrice de l'auteur dont les personnages ne font que figurer les décisions.

On est donc tenté de retirer sa confiance à l'hypothèse psychologique et de s'enhardir jusqu'à voir dans l'autre une conception objective de la réalité phénoménale. On a relevé déjà quelques passages des études précédentes où l'on sacrifia à cette fatuité. Toutefois si l'on n'a pas une forte inclination naturelle à faire halte en quelque opinion et à la transformer en croyance, on s'aperçoit bientôt que la nouveauté de celle-ci par rapport à l'explication psychologique qui apparut la première fait seule son autorité, que son aspect de fait scientifique, et qui peut se prêter à des expériences et à des vérifications

en apparence positives, établit seul son empire sur notre esprit. On s'aperçoit enfin que cette explication d'ordre physique est construite elle-même sur pilotis et qu'elle n'a de valeur que si l'on dresse au-dessous d'elle pour la supporter des soutiens conventionnels, si l'on ajoute foi à l'existence d'une causalité objective engendrant les uns des autres les divers phénomènes du monde matériel. Comme l'autre elle se fonde sur une adhésion volontaire à une invention de l'esprit, ingénieuse, riche en justifications, mais non vraie.

Avec l'hypothèse psychologique nous admettons que l'homme agit pour des motifs. Sous l'empire d'un engouement, d'un enthousiasme, il se conçoit autre qu'il n'est et, à son bénéfice ou à son dam, selon l'intensité variable de son énergie, il se transforme peu à peu en ce qu'il croit être. Lorsque nous adoptons, au contraire, l'hypothèse physiologique, le motif nous apparaît comme l'ombre portée par la cause sous l'éclairage de la conscience : nous ne lui attribuons plus aucune efficacité, aucun pouvoir directeur ou modificateur. Il est seulement le signe d'un mouvement dans le monde de la causalité. Il n'y a pas de motifs, disons-nous, il n'y a que des causes et ce point de vue tant que nous le tenons pour vrai, nous permet d'exprimer au moyen d'une formule saisissante un Bovarysme essentiel à l'humanité, celui du libre arbitre : l'homme, disons-nous, déterminé dans ses actes par des causes inflexibles croit agir pour des motifs. Or, base excellente pour le travail scientifique, l'hypothèse de la causalité demeure une hypothèse. Nous disons qu'un phénomène en engendre un autre lorsqu'il le précède toujours dans certaines conditions, mais le carac-

tère actif que nous conférons à la cause n'est qu'un moyen pour notre esprit de mettre de l'ordre dans nos représentations. C'est là, du fait de succession constant que nous observons, une interprétation mythologique au même titre que le motif est une création de poète par rapport à l'idée de cause, au même titre que Jupiter ou Jéovah sont les inventions fabuleuses du rêve primitif pour expliquer la formation du monde, les moyens naïfs et suffisants qu'employèrent les premiers hommes pour justifier, au regard de leur esprit, l'existence.

Leibnitz a rejeté cette fiction de la causalité pour expliquer l'univers et son hypothèse d'une harmonie préétablie, non moins efficace que l'autre, est plus satisfaisante peut-être pour tels esprits contemplatifs. Elle nous permet en effet de concevoir l'idée même de succession comme un artifice et comme un échafaudage. Elle nous montre toutes choses, hors de toute évolution et de tout devenir, juxtaposées de toute éternité selon des coïncidences immuables, et il apparaît alors que l'impuissance de notre esprit à les saisir d'une même vue a seule engendré ces fictions de la cause et de la succession. De même faisons-nous tourner une mappemonde autour de son axe pour lire des yeux, les uns après les autres, les noms des pays et des mers que nous ne pouvons embrasser d'un même regard.

C'est de la sorte que l'idée d'évolution et de changement, dans le cadre de laquelle trouve place la conception du Bovarysme, manifeste elle-même son caractère artificiel. Toutefois l'hypothèse qui la supprime, pas plus que l'hypothèse de la motivation, pas plus que celle de la causalité, n'offre de preuve objective de sa propre vérité. Il reste alors que tout est mythologie, que nous ne pouvons donner

du fait de l'univers que des représentations symboliques, que toutes nos explications sont des métaphores. Il y a plus, et ces métaphores ne méritent ce nom et ne sont telles que par rapport à d'autres métaphores qui montrent le caractère approximatif des premières, non point par rapport à une forme objective du réel qui n'existe pas ou qui échappe aux prises de l'esprit.

Il reste cependant que toutes les métaphores sont loin d'être de valeur égale. Les meilleures sont celles qui embrassent l'horizon le plus vaste et qui, posant sur un plan unique des problèmes multiples, fournissent de ces problèmes une explication plausible. Ainsi faites, elles engendrent la foi chez les esprits auxquels la croyance est utile, elles engendrent chez les autres, par le principe d'ordre qu'elles imposent, un état précieux de contentement esthétique. L'idée d'évolution est, sous ce jour, une hypothèse admirable, par la curiosité qu'elle suscite, par la fécondité des points de vue qu'elle découvre. Elle repose sur les inventions les plus anciennes de l'esprit, celles du temps, de l'espace, de la cause, du mouvement, du changement, de l'écoulement indéfini des choses. L'adhésion que nous accordons à ces fictions fait qu'à nos yeux l univers se meut et qu'il nous faut expliquer ce mouvement. Telle est la genèse de l'idée d'évolution. La conception du Bovarysme prend place parmi cet horizon fabuleux : la voici, dans ce cadre hypothétique de l'évolution, là où surgit, sous l'éclairage de la conscience, le monde psychologique, avec le cortège des fictions dramatiques qui le composent. Sur le plan de la motivation se forme cette notion précise : l'homme pour grandir se conçoit autre qu'il n'est. Et cette faculté de se concevoir autre, étant chez

lui l'organe psychologique du changement, en même temps qu'elle est le moyen de son progrès, est aussi le mode selon lequel il se dissocie, s'amoindrit et se ruine. Telle quelle, la conception du Bovarysme n'a garde d'être une vérité : elle est un à peu près, une métaphore, une manière de montrer les choses autrement qu'elles ne sont, c'est-à-dire de la seule façon dont il soit possible de les faire apparaître.

JULES DE GAULTIER.

LE DIX-NEUVIÈME SALON
DES INDÉPENDANTS

—

I

« Ni jury, ni récompenses » — ou : *Liberté, Egalité, Fraternité* — il y a donc dix-neuf ans que cette devise requiert les sympathies des amis de l'art et de l'indépendance. Noble devise, qui comporte deux sens. C'est d'abord une protestation contre le régime administratif et parlementaire auquel restent astreints les deux autres Salons et qui si cruellement sévit, en ce temps, aussi bien parmi les écrivains que parmi les artistes. C'est aussi la promesse d'efforts sincères, de recherches passionnées et désintéressées à la fois, positives, affirmatives, et surtout étrangères à toutes conventions, — c'est cela, ou ce devrait l'être.

Evidente, et le motif même de l'institution, la protestation est acquise. J'aime cette esthétique obédience au : « Tu ne jugeras point ». J'aime ces murs offerts sans contrôle à tous, moyennant seulement la très faible contribution en sols qu'on sait. Pas de meilleure occasion, à coup sûr, pour le talent inconnu, de se produire, et il est presque fatal que la collection des œuvres ainsi réunies exprime avec fidélité la plupart des besoins et des désirs, les beautés, les forces, harmoniquement aussi les faiblesses et les laideurs d'un temps. Bien plus précisément que les deux officiels rivaux, ce Salon des Indépendants a un sens social, qu'il serait précieux d'étudier. Admirable champ d'observation pour un Taine ou ses disciples ; ils diviseraient en centimètres carrés chacun des nombreux compartiments de la grande serre

du Cours la Reine, en préciseraient la composition physique et chimique, morale et spirituelle, et de leur scrupuleuse analyse nous pourrions déduire, avec l'espoir légitime de n'être pas trompés, la somme des éléments de l'esprit moderne, vivant.

Le résultat aurait-il de quoi nous rendre fiers ?

Il faut, hélas ! en convenir, les Indépendants ne justifient guère qu'à demi leur programme et leur devise. Ils protestent, — je vois bien contre quoi ; je vois moins clairement au nom de quoi.

Dans cette énorme abondance de productions (2462 œuvres exposées), l'esprit d'indépendance ne m'apparaît pas l'une des principales sources d'inspiration. Je mettrai tout à l'heure à part les œuvres personnellement significatives ; mais je considère tout d'abord l'ensemble, et je suis, cette année, comme je l'étais l'année dernière ou plus encore, douloureusement étonné. Ce n'est pas seulement la médiocrité générale — elle est fatale et toujours furent rares les grandes œuvres — c'est le caractère de cette médiocrité qui m'attriste. Pour la considérable majorité des exposants, elle est toute fictive, l'abolition du jury. Sauf ceux que trop de crasse ignorance eût partout condamnés à la porte, la plupart des « artistes » qui sont là pourraient être ailleurs et n'eussent mérité les rigueurs d'aucun jury. Ces Indépendants refont, avec une pénible sollicitude, tout ce qu'on a déjà vu, tout ce qu'on est las et dégoûté d'avoir tant vu. Ils cherchent les suffrages de tout le monde, ces affranchis. Ils s'efforcent de plaire par tous les moyens ; ils rejoignent sans écœurement l'idéal-chromo qui déshonore les devantures des marchands d'œuvres d'art et dont la foule se salit les yeux. Ces Indépendants dépendent. C'est une race de respectueux...

Cette impression première est-elle fausse ? Au second regard, des écarts se révèlent, s'imposent, attirent bruyamment l'attention par les bizarreries du sujet, de l'arrangement, de la facture. On examine, et on passe. Rien de plus vulgaire que ce goût de l'extraordinaire, que cet

absurde désir de ne ressembler à personne. Les gestes par lesquels nous prétendons échapper à toute comparaison n'ont d'autre effet que de nous retrancher de l'humanité même. Il serait puéril, s'il n'était si dangereux, de s'interdire délibérement l'imitation. C'est par l'imitation que toutes les personnalités vraiment fortes se sont développées : en ajoutant, par un retour conscient aux principes, des unités, des affirmations, vivantes au trésor de la Tradition.

Aussi, comme une invincible logique l'exigeait, les bizarreries voulues que je note ici d'une façon générale — et dont je suis d'autant plus à l'aise pour parler librement que je ne nomme personne, que je ne m'arrête même à aucune œuvre — trahissent-elles toutes un orient au négatif, une compréhension à rebours, une froide révolte non pas tant contre les froides règles académiques que contre la nature : une mode individuelle, une passion convenue pour l'artifice ; le simple envers des choses ; quelque satanisme bien plus naïf qu'il ne se croit ; au total, la banale antiquité de la sottise.

Est-ce donc là, vraiment, ce qu'ils trouveraient, les critiques scientifards, les minutieux élèves de Taine, s'ils soumettaient à l'examen mathématique et chimique ce XIX^e^ Salon ?

Encore une fois je mets à part et réserve d'avance un certain nombre — fort limité, du reste — d'œuvres de mérite que nous retrouverons tout à l'heure ; elles sont donc hors de cause pour l'instant.

Mais, pour *le reste*, l'énorme reste, voici bien, je crains, les résultats de l'analyse : sur un champ vaste et profond d'ignorance, les tristes fleurs de la banalité, de la brutalité et de la négation. Au fait, le reflet fidèle du présent état social. Qu'eût-on pu espérer de mieux? Cette ignorance qui pas un instant ne se défie d'elle-même, que personne n'a avertie, qui se produit au grand jour avec une ridicule bravoure, témoigne hautement du mépris universel de cette société pour la nature et pour l'art, pour la beauté. Il est bien évident que, dans un

monde — disons simplement raisonnable — cette scandaleuse *indépendance* des ignorants n'aurait pas eu, deux années de suite, les honneurs de notre indignation. Nul besoin d'un jury : le rire du bon sens en eût tôt fait justice. Or, avec une décourageante constance, identique à elle-même d'année en année, en voilà donc dix-neuf que s'étale ici, comme une insulte publique, la vaniteuse inconscience des ignorants!

Ceci étant, il ne faut pas s'étonner qu'un peu plus haut, pas bien haut encore (je parle toujours du grand nombre), ceux qui, sans s'exprimer clairement, parviennent du moins à faire deviner leur intention, que ceux-là, dis-je, ne nous fassent guère la confidence que du bas état de leurs âmes et d'un idéal avili. L'irrespect foncier de la multitude pour les essentiels éléments et les primordiales conditions de la production artistique dénonce une atmosphère morale et spirituelle négative, véritablement méphitique et que ne peuvent respirer la bonté, la vérité, l'amour.

Il n'est pas nécessaire, je pense, d'ajouter que le Salon des Indépendants, cette année non plus que les précédentes, ne nous donne l'émouvant spectacle d'un *mouvement d'art*, d'un mouvement nouveau. Non, l'intérêt de cette nombreuse manifestation n'est pas là. Il est dans la démonstration éclatante, désolante, de l'ignominie moderne. Les quelques talents qui émergent de ce chaos semblent n'y figurer que pour nous permettre d'en apprécier avec plus d'exactitude et de certitude la tragique niaiserie. La distance entre eux et lui est elle-même significative, *moderne* aussi et nous la retrouvons, franchi le seuil du Salon, partout; partout, pour que la chaîne précieuse ne soit pas brisée entre le passé admirable et le désirable avenir, le génie et le talent persistent en quelques rares âmes puissantes, désignées par l'indifférence du monde. Mais entre elles et la foule des producteurs triomphants, privilégiés des honneurs et de la fortune, l'hiatus incoercible persiste, aussi évident partout qu'au Salon des Indépendants l'écart entre un

Maurice Denis, un Théo van Rysselberghe, un Gaston Prunier, un Charles Guérin, par exemple, et l'insolente tourbe des sots. (Car il n'y a point de différence utilement appréciable entre la sottise obscure des purs et simples ignorants et la fécondité stérile des favoris actuels du snobisme académique ou mondain.)

Une fois de plus, et par là un grand service nous est rendu si nous savons entendre, nous sommes donc avertis, ici, que le monde où nous vivons n'a ni le besoin, ni le goût, ni même la curiosité du beau. Les grands encouragements officiels que pourtant on donne aux artistes ne prouvent rien, car on sait où ils vont, contre cette désespérante constatation. Les grandes dépenses même de son temps et de son argent que le public, périodiquement, à certaines heures de l'année et du jour, consent à la peinture et à la sculpture, à la musique et au théâtre, ne sont point davantage consolants : le vrai, c'est qu'au prix de ces sacrifices le public se débarrasse de l'art; il distingue entre l'Art et la Vie; ce sont deux compartiments incommunicables, et cette organisation imbécile n'est par rien aussi nettement caractérisée que par l'institution — moderne, remarquez-le! — des musées, lieux de solitude, prisons ou cimetières — on n'en sort pas, on n'y vit pas — où les chefs-d'œuvre sont relégués hors du monde.

Le respect, presque une idolâtrie, dont on colore cette incarcération de la beauté est un mensonge. Les hommes ne se préoccupent si jalousement de la défendre et de la conserver, aux dépens de la jouissance quotidienne que leur donnerait sa camaraderie, que parce que, d'une part, cette jouissance a cessé d'être pour eux un besoin et, d'autre part, ils se sentent incapables de la perpétuer par une production constante. L'art, cependant, s'étiole inévitablement, dans cet injuste divorce, et la vie en elle-même est déshonorée. La vie et l'art ne sont vrais, vraiment chacun soi-même, qu'à la condition d'être intimement mêlés. C'est leur désunion qui abandonne le monde au gouvernement du lucre et du stupre.

Procès, vaste, intenté à la société présente, non pas au

nom des nécessités immédiates et matérielles dont l'assouvissement ne changerait rien au mal profond, mais au nom des appétits supérieurs qui, satisfaits, rendraient l'Espèce à son authentique principe et renouvelleraient l'ordre des choses. Les religions ont longtemps servi de lien entre les deux termes harmoniques qui se cherchent pour composer la belle unité. Elles sont lasses. Un fond nouveau, mais d'une immémoriale nouveauté, le fond invariable de toutes les religions anciennes, demeure perpétuellement offert, — et c'est l'amour essentiel de l'humanité même pour elle-même, dans la pleine conscience de la solidarité du temps et de l'espace — au retour amoureux des deux principes l'un à l'autre.

Il me semblait opportun de préciser tout d'abord, puisqu'il a une toute spéciale importance, le sens général et social de cette manifestation d'art. D'où le développement qui peut-être à quelques-uns paraîtra exagéré, de ce préambule.

II

De cette cacophonie hâtons-nous maintenant de dégager les rares notes, belles ou jolies, qu'on y puisse discerner.

Les temps héroïques de l'impressionnisme sont passés. C'est un chapitre clos dans l'histoire de l'art, non certes l'un des moins intéressants, — notamment mais je ne m'exagère pas l'importance de ce point de vue patriotique, pour la France qui, de Delacroix, Corot et Manet, à Degas, Pissarro, Monet, Sisley, Renoir, Cézanne, Guillaumin et d'autres encore sans oublier Gauguin plus souvent classé, par les « classeurs », parmi les symbolistes, revendique les plus grands noms de l'école, nouvelle hier encore et déjà l'objet d'expositions rétrospectives. Cette histoire, si bien écrite par Gustave Geffroy, comprend une période de vingt-cinq ans à peu près, dont quinze années au moins de batailles. Les attaques étaient violentes; les ripostes autant, plus encore, et parfois

d'une injustice que celle de l'ennemi excusait à peine. Comment relire, aujourd'hui, sans sourire ces lignes que M. Octave Mirbeau écrivait gravement en 1891 : « Il ne faut pas se payer de mots : nous admirons les œuvres anciennes, mais l'émotion qu'elles nous procurent n'a plus guère qu'une valeur de respect chronologique. Nos exigences sont devenues plus nombreuses et plus compliquées que les sensations courtes, incomplètes, inharmoniques, où elles nous laissent maintenant, ces œuvres du passé. A mesure que se révèlent et s'expliquent les phénomènes de la vie, inconnus des vieux ancêtres et qui ajoutent à notre désir de connaître, à notre pouvoir de sentir, nous demandons aux artistes plus que ce que le passé nous a légué... »?

Je ne voudrais pas, pour beaucoup, dans un temps où les motifs de joie se font rares, que ces lignes n'aient pas été écrites. Il s'en déduirait, logiquement, une « théorie du progrès en art » qui est tout à fait réjouissante. Mais la fumée du combat masque, dans le moment, et ensuite explique ces gestes excessifs. Maintenant, au lendemain d'une victoire qui, comme tous les triomphes spirituels, recevra du prochain avenir et de la consécration d'une doctrine nouvelle par de nouveaux génies, un démenti certain, il n'est pas probable que personne de sensé consente à préférer les seuls impressionnistes au passé tout entier. Même, il se trouvera des gens de bon goût et de mauvaise humeur pour dire que l'art de Monet et de Renoir, tout sensuel et, plus précisément, tout sensoriel, donne à nos yeux trop de plaisir et pas assez à notre intelligence, à notre sensibilité; qu'en ouvrant à la peinture un domaine relativement neuf il lui en a, pour un temps, fermé d'autres, plus riches et où sûrement elle reviendra.

Il n'en est pas moins certain que l'impressionnisme fut l'expression harmonieuse d'un état moderne de l'esprit et qu'il correspond encore aux désirs de quelques-uns entre les plus autorisés représentants de la génération mûre aujourd'hui. On trouverait même la justifica-

tion de sa vitalité persistante, sinon de sa survivance, dans les recherches analogues que, chacun dans son art, poursuivent tels poètes vers-libristes et tels musiciens pur-symphonistes. Il a même résisté, ce qui est admirable, à la rigueur des formules! Et nous le voyons, aujourd'hui encore, sous les espèces du pointillisme, s'illustrer en des ouvrages lumineux signés de la Rochefoucauld, Luce, Cross, Signac, Angrand et surtout Théo van Rysselberghe. Ce dernier — de qui je ne dirai pourtant pas, avec un imprudent et sympathique confrère, qu'il est le plus grand peintre vivant, ces distributions de prix sont dangereuses à qui les reçoit — est certainement le plus intéressant des artistes qui composent ce groupe, seul groupe cohérent du présent Salon. Tous nous donnent la fête de la lumière. L'un la colore de teintes mystiques où vibre un dernier reflet des enchantements anciens, et s'efforce de la régler, de la moduler, en quelque sorte, suivant une architecture primitive de lignes et c'est une combinaison qui pourrait être féconde du néo-impressionnisme avec le néo symbolisme; l'autre, plus incliné aux réalités vérifiables des visages et des paysages, se passionne à traduire dans la langue des clartés le décor, réduit ou spacieux, fastueux ou humble, de nos villes, de nos champs, et l'âme contemporaine en des portraits où les lignes s'atténuent et comme s'effacent dans le luxe des couleurs. L'énergie manque peut-être à la Rochefoucauld; peut-être, à Luce la distinction. A ces deux qualités Van Rysselberghe ajoute un sens puissant des profondeurs amples d'un paysage et de l'atmosphère individuelle d'une figure humaine dans ce paysage. Voyez ces *Femmes au bord de la Mer* et surtout cette autre toile, *Petites filles*. Le procédé du pointillisme n'a pas réussi à déformer la vision pure de l'artiste, à nous dissimuler la grâce des êtres sur le fond délicat des mers et des ciels. Il faut toutefois convenir que l'uniformité du traitement risque de nous induire à confondre les matières. Le ciel n'est pas plus léger que le sol ou les visages; le chapeau de la *Petite fille* n'est

pas plus solide que le ciel, et les galets de la plage sont aussi liquides que la mer. En toute sincérité, il semble bien qu'il y ait une erreur au fond de ce parti-pris. Mais comment refuser l'admiration au talent qui triomphe, en définitive, de toutes nos critiques malgré les armes qu'il nous donne contre lui ?

Voilà quelques années déjà que la chronique journalière et courante croit faire de l'esprit aux dépens de Maurice Denis. C'est l'épreuve inévitable et nul n'y échappa de ceux qui, par des œuvres, marquèrent durablement leur nom. On ne peut, du reste, assez s'extasier sur le grand courage dont les journalistes témoignent à répéter, tous, chaque année, à la même heure, à propos du même artiste, — et toujours, remarquez-le, d'un artiste doué — les mêmes plaisanteries. Ces gens d'expérience savent pourtant bien qu'au bout du compte le talent aura raison de leur acharnement, qu'après l'avoir dénigré par mode il faudra que par mode ils le louent ; comment ne sont-ils pas plus tôt éclairés chacun sur sa propre sottise par celle des confrères? Leur mépris réciproque devrait les sauver du danger auquel les expose l'excessive estime qu'ils ont chacun pour soi. Mais ils ne regardent pas si loin, et continuent à faire, sans s'en douter, par leurs insultes, au talent qu'ils voudraient décourager, les avances d'hoirie de la gloire.

Il est donc de mode, au boulevard, de ricaner à propos de la « naïveté voulue », de la « gaucherie factice » de Maurice Denis. On prétend aussi que ses personnages soient en coton, qu'il peigne comme on tapisse... Ces reproches ne méritent pas la discussion. L'artiste qui nous donne, cette année, aux Indépendants, un important fragment de sa décoration pour l'Église du Vésinet et de qui nous retrouverons à la Société Nationale des Beaux-Arts d'autres morceaux de la même décoration, poursuit avec une courageuse sérénité l'œuvre à laquelle le destinaient ses dons très particuliers de décorateur expressif, très intelligent et très tendre. Parfois la solidité manque, aussi bien à ses constructions corporelles qu'à

ses architectures; parfois aussi le souvenir trop précis d'un primitif brusquement s'interpose entre notre admiration qui déjà vibrait et la personnalité du jeune peintre, un peu compromise encore par ses propres admirations. Mais toujours l'ensemble se sauve par un charme de lignes et de tons qui résolvent la composition entière en un chiffre unique, original et noble. Comme tous les jeunes de ce temps, il a été utilement inquiété par les impressionnistes sans se laisser séduire à leur procédé. C'est d'eux sans doute qu'il a appris à faire harmonieusement chanter toute une composition autour d'un seul accord, plein et fort, par des rappels tour à tour discrets et puissants, comme on voit dans ce *Pardon* où l'or de la châsse processionnellement portée est comme le prolongement mystique, l'émanation des lumières saintes du sanctuaire aux portes ouvertes et, çà et là, éveille des échos de lumière. Le secret du développement de cet art est peut-être dans l'étude approfondie que continue à faire des maîtres les plus anciens le témoin et naguère l'adepte des plus récents inventeurs : c'est en se dégageant de ceux-ci qu'il s'est inscrit parmi eux; en se dégageant de ceux-là il les rejoindra.

Vuillard, Bonnard et Roussel : ce trio est consacré par les œuvres et la critique; il n'y faut rien changer.

Dans le sens le plus précis, le plus nouveau, par là aussi le plus restreint, il est vrai, mais le plus exquis qu'on puisse donner à ce mot, ces trois artistes sont essentiellement et uniquement *modernes*. Le fugitivement spécial caractère de nos jours, ils le voient avec des yeux avides et réjouis de le voir, des yeux faits à cela, faits pour cela et ils le notent avec une intelligence prompte et profonde, avec une science de l'infini exhalé par le menu éphémère de ces choses, qui les éternise. Ce qu'il y a de plus charmant et de plus troublant à la fois dans l'œuvre fraternelle de ces trois artistes sensiblement efforcés au même but, c'est qu'elle est, sous la main de chacun d'eux, unique. L'un voit direct et franc, dans la couleur et la lumière prodiguées aux intérieurs par les larges

baies ouvertes; mais la joie que Vuillard ainsi exprime garde une mélancolie intime et tendre. Bonnard, à des sujets analogues, prête une grâce, une gaieté, une ironie dont il achète l'expression la plus aiguë au prix parfois de déformations presque violentes. Plus fin encore, s'il était possible, mais un peu plus faible et mièvre, sans doute, Roussel approfondit moins et harmonise plus que ses deux émules. Mais tous trois sont des décorateurs délicieusement spirituels. Ils ont trouvé, et c'est une véritable invention, d'accommoder leurs petites toiles aux nécessités matérielles des réduits où s'écoule notre vie. Leurs compositions — moins et plus que des compositions, la surprise d'un rapide passage de la lumière sur un mouvement de mains et de jupes, le larcin d'un geste qui s'éclaire en une seconde choisie et qui ne reviendra plus — « s'arrangent », dans la chambre, avec les objets voisins, s'y achèvent et les complètent, tant elles participent à cette atmosphère, et, venues d'elle, restent mêlées avec elle.

Aussi supportent-elles mal aisément le voisinage et le contact d'autres œuvres. Devant les tableaux de l'un de ces trois artistes, dans une collectivité composite, on a un sentiment de déception : on les avait placés plus haut... on en attendait davantage... Mais au retour, dans la mémoire, à mesure qu'on oublie leurs voisins, peu à peu on replace les « trois modernes » à leur rang, — qui est à part, que personne ne peut leur disputer, comme ils ne concourent avec personne. Il faut un peu de temps à ce travail de la mémoire... Je n'ose donc encore dire que, cette année, Bonnard avec son portrait, son triptyque, ses paysages, Roussel avec son paysage et son allégorie, m'étonnent, plutôt désagréablement, me déçoivent; je n'ose. Encore une fois ils sont déplacés dans le hall vaste et encombré. Mais le *Pont d'Honfleur* et le *Coin de fenêtre* de Vuillard charment tout de suite, communiquent la certitude qui les dicta.

Des paysages de ville, exacts, précis, dans leur tristesse compliquée où les grands gestes de l'industrie

rythment le drame monotone de la journée ouvrière, et puis des vues de la nature montagnarde, larges, calmes, reposantes même aux instants agités où les nuages se tordent et s'échevèlent dans les ciels orageux : Gaston Prunier, avec les ressources limitées de l'aquarelle, mais qu'il soutient habilement au moyen du crayon noir, a su traduire dans leur grandeur et leur diversité ces deux aspects de la nature, soit troublée par l'homme, soit seule dans sa sérénité. Le *Cirque de Colomès* et le *Bassin de la Villette* spécifient à merveille ces deux notes extrêmes. Ce sont œuvres d'artiste rare. Le peintre a su éviter ici le tableau de genre et là le panorama ; c'est qu'il est vraiment un peintre et qu'il impose l'unité à son œuvre en lui choisissant un centre et en l'ouvrant vers les fonds. On lui reprochera d'hésiter entre l'art décoratif pur et l'art réaliste. Surtout ses montagnes participent de l'un et de l'autre. Je ne dis pas que l'effet perde à ce mélange, je ne dis pas que je prenne à mon compte cette critique. Ses nuages sur la montagne sont plus franchement, j'ai du moins cette sensation, *composés:* et peut-être l'artiste m'affirmera-t-il qu'il n'a jamais plus fidèlement copié la nature.

Nous avons déjà pu voir dans son atelier les tableaux exposés par Charles Guérin, en particulier ses variations sur le jardin de Luxembourg. Ce peintre cherche la traduction décorative des êtres et des choses. J'ai déjà noté quelles précieuses qualités de coloriste il met au service de sa dangereuse entreprise de déformation et de réinformation, quels dons d'élégance. Mais, à vrai dire, soit que l'entourage leur fût défavorable, soit qu'une trop longue insistance du travail ait altéré la première vision de l'artiste, il semble, aujourd'hui, que de ces jardins ornés, de ces femmes parées un peu de froideur émane ; peut-être aussi faudrait-il à cet art, avec plus d'ampleur, des thèmes plus ardents, qui sollicitent davantage notre émotion.

Charles Milcendeau est d'une inégalité très déconcertante. Est-ce le plus rusé ou le plus naïf des paysa-

gistes ? le plus veule ou le plus robuste? le plus brutal ou le plus fin ? Les deux tableaux désignés au catalogue : *Paysages et figures* et *Marché aux chevaux* attestent, avec une observation puissante de la vérité des mouvements et des attitudes, le don de peindre l'air, d'y faire se déplacer les personnages. La variété des matières apparaît sans que le regard y soit trop longtemps retenu, l'ensemble est harmonieux et solide. Plus on regarde, plus on trouve à voir, plus profondément on pénètre, non pas dans l'intention de l'auteur, car son art est tout objectif, mais dans la vérité des types, dans l'agitation caractéristique des milieux. Et d'autres toiles signées du même nom surprennent précisément par les défauts contraires à ces belles qualités.

Pourquoi donc Forain fait-il de la peinture ? La couleur ne le sert pas, c'est le dessin, c'est le blanc et le noir qu'on cherche sous ces tristes harmonies jaunâtres et sombres. Et le dessin qu'en dépit d'elles on retrouve, négatif et méchant toujours, n'a pourtant pas cette âcreté, cette âpreté qui de plus en plus cruellement caractérisent le caricaturiste. Forain peintre est en retard, dans son développement — ou sa décadence, sur Forain dessinateur.

Dario de Regoyos, qui longtemps pratiqua le procédé des pointillistes, y paraît avoir définitivement renoncé. Il nous donne une série d'impressions du soir en Espagne. Les *Moines* et la *Pluie d'automne* témoignent d'une vision très fine et surtout d'une intelligence très aiguë. Regoyos est, de tous les peintres espagnols jeunes encore qui, désespérant de trouver dans leur patrie « le rayon inconnu », sont venus le chercher à Paris, celui dont la curiosité, sinon la plus ardente, fut la plus souple. On le vit passer d'une peinture un peu trop littéraire à la technique un peu trop exclusive des impressionnistes. C'est surtout une intelligence gouvernée par un esprit critique des mieux renseignés et des plus déliés. Mais c'est aussi une sensibilité, et sa peinture garde l'empreinte d'une volonté en émoi, en inquiétude, d'un tempérament plus nerveux que vigoureux.

Auprès de Regoyos il convient de nommer Gabriel Roby. Ces deux artistes ne sont point sans traits communs, particulièrement notables quand ils choisissent tous deux leurs sujets en terre d'Espagne. On sent chez l'un et l'autre la même ardeur qui s'efforce et se modère à la fois.

Quatre jeunes Espagnols, Manuel Losada, Evelio Torent, Garcia Lozano et Nonell-Monturiol nous montrent des figures, des paysages, des monuments et des scènes de leur pays. Ils sont tous quatre intéressants. Torent, toutefois, sauf en son *Vitrail d'église*, n'apparaît pas avec tous ses avantages; la solidité, la netteté manquent sans que le vague de la facture nous suggère le mystère d'un recul. Pour Nonell, ses *Gitanes* ne font pas oublier celles que nous admirions naguère sous la signature de Zuloaga et que nous espérons retrouver à la Société Nationale. *Lola*, *Pepita*, *Esmeralda*, *Consuelo*, *Dolores*, *Carmen* sont des études poussées à la caricature, brusquées, déformées. Je regrette, avec les qualités que néanmoins il laisse voir, que le jeune artiste s'engage dans cette voie négative. Losada et Lozano y sont entrés aussi. Tous trois très jeunes; sans l'imiter, ils font parfois penser à cet artiste, le plus jeune de tous et déjà l'un des plus attendus, Picasso, qui lui aussi cède à des aspirations négatives, mais qui donne la sensation d'un inconscient génie de *cela*.

Félix Vallotton, le « figuriste » d'un grand nombre de célébrités littéraires et artistiques de ce temps, garde, dans ses portraits, le don de synthèse un peu extérieure, qui l'illustra. Mais ses tableaux, ses *Etudes de nu* surtout, serviront peu sa réputation.

Deux femmes, deux Russes, Mlle Elisabeth de Krouglicoff et Mme Elise de Davidenko exposent, l'une et l'autre, des *Souvenirs de Corse* — huiles, aquarelles, dessins qui sont de précieuses notes d'artistes, et, plus d'un, des raccourcis de tableaux simples et vrais, tout parfumés de nature.

Les trois *Nocturnes* de Michel Sylvany m'ont retenu

longtemps. Ce sont des Fleurs du Mal, ces trois images de la même femme fauve ; à trois instants : la menace, la caresse et le triomphe. La seconde est la plus belle. Troublante apparition ; les dents luisent dans le sourire...

Roderic O'Conor est resté fidèle aux fastes, aux incendies de couleurs franches par quoi naguère il s'affirmait le plus excessif entre les plus furieux partisans de la pleine lumière. Un éblouissement. On croit entendre des cris d'orgueil et de joie. Mais c'est le premier effet. A la réflexion, l'admiration hésite... Elle ne se reprendrait pas si les harmonies étaient toujours d'une rigoureuse justesse.

Quel dommage que Fabien Launay s'entête, non point à ne pas dessiner — la formule qu'il cherche procède de la ligne — mais à dessiner mal. Son *Plafond* serait, au total, d'un chiffre heureux. Mais pourquoi ces mains, ces bras, ces jambes informes?...

Je ne puis m'arrêter en détail à chacun des artistes qui s'exceptent de la banalité ambiante. On voit, malgré mes sévérités premières, que leur nombre est respectable. Et je veux encore avoir au moins signalé Pierre Girieud et ses *Baigneuses* avec le beau fond du paysage, Giran-Max, ses fleurs, ses fruits clairs, Ranson qui avec son *Tronc aux fées* rencontre Degouve de Nuncque en l'une de ses plus curieuses tentatives de confusion voulue entre le règne animal et le règne végétal, Dufy qui sait mettre les foules en mouvement, Francis Jourdain, Vernet, élève de Carrière, M^lle^ Ribot, qui se souvient de son glorieux père, Albert Joseph, Marquet, paysagistes savants, Gaston Cariot et son curieux procédé d'empâtement lumineux, les fleurs de Charmy, Jules Constant, Henri Coulon, Dorignac, Johannès Durand, Fluchaire, Fourreau, Jacoby-Gomez, Joubert, M^lle^ Jeanne Saincère, M^me^ Judith Gérard, Kossowski, Maglin, Louis Moreau, qui connaît Charles Guérin, Mouclier et ses gris fins, Séguin et ses jolies recherches hollandaises, Valton qui préside ici...

Il va de soi que cette énumération, un peu hasardeuse

et certainement incomplète, n'est pas un palmarès; j'ai assez dit que j'ignore, en art le chiffre Un, pour qu'on ne me soupçonne pas de connaître et d'attribuer à quiconque des accessits.

La sculpture est plus considérable, numériquement, cette année que les années précédentes.

Il faut tirer de pair Paterne Berrichon, l'écrivain qui s'improvisa sculpteur afin que le grand poète Arthur Rimbaud eût son monument à Charleville, sa ville natale. Du buste de Rimbaud par Berrichon j'ai entendu Auguste Rodin dire : « C'est une œuvre belle ». Quelle plus précieuse louange?

Notables : la touchante figure de Carl-Johan Eldh, *Devant l'asile de Nuit*, le *Buste de jeune femme* de Raoul Lamourdedieu et la *Tête de vieillard* d'Albert Marque. Du même statuaire, le groupe *Femme et enfant* est une grossière faute de goût. Une femme qui tient dans ses bras un enfant est une mère : celle-ci s'offre, et gracieuse, et minaude, impudemment, impudiquement; et la facture si petite! ne rachète pas les torts de la pensée.

III

Je ne puis, en finissant, m'abstenir de mentionner quelques grotesques. Ils tiennent beaucoup de place, ici, et, qui sait ? cet important élément de comique involontaire n'est peut-être pas indifférent à la fortune du Salon. A ce titre, les grotesques méritent l'examen qu'ils sollicitent. Comment justifient-ils la malice ou la gaîté des badauds? Jusqu'où va la niaiserie en compagnie de la vanité et par quels chemins ?...

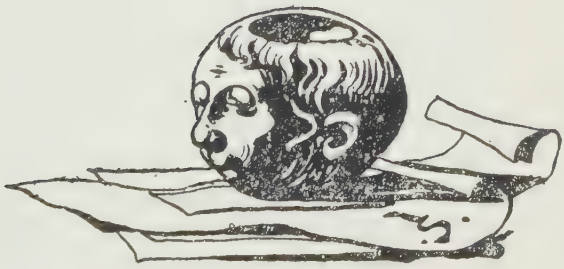
Comique involontaire... et quelquefois voulu. Il n'y a pas que des naïfs parmi les grotesques; il y a aussi des rusés. Tous les maladroits ne sont pas manchots.

Même sotte, la naïveté vraie garde un dernier charme. M. Henri Rousseau, type du « genre », qui peint des paysages, des portraits, des tableaux de genre, des natures mortes tout à fait extraordinaires, ne parvient pas

à nous fâcher. On sourit sans colère devant ces choses absurdes, parce qu'elles sont de bonne foi ; même, on se surprend à tâcher de leur inventer quelque mérite, de trouver de la grâce à la courbe simple d'une branche d'arbre, à la tache blanche d'un nuage, on regrette de n'y pas parvenir. Du moins, ce genre de bêtise n'est pas fatigant.

Il y a des monstres pires. Il y a l'ignorance associée à la prétention et il y a, ce qui est bien plus abominable encore, l'ignorance feinte, la maladresse voulue, apprise, étudiée. La *Dernière station*, de M. Karl Konow, où l'on voit le Diable, coiffé d'un haut de forme et armé d'un trident, accueillir à la portière d'un train de luxe une armée de squelettes qui sans doute représentent les derniers hommes, peut servir de type à la sottise prétentieuse. Les déformations inutiles, inexpressives et laides de M. Henri Matisse — et je choisis, dans la foule, un artiste de qui je connais des œuvres, sinon excellentes, du moins simples — trahissent ce déni de sincère effort qui est une injure grave à l'art et au bon sens.

CHARLES MORICE.



L'AMOUR ET M. LEWISHAM

HISTOIRE D'UN TRÈS JEUNE COUPLE

(*Suite* [1])

—

CHAPITRE VIII

LA CARRIÈRE PRÉVAUT

Un intervalle de deux ans et demi s'est écoulé, et notre histoire reprend avec un M. Lewisham beaucoup plus mûr, plus du tout adolescent, mais devenu, légalement du moins, un homme de vingt et un ans.

Le décor n'est plus le petit bourg de Whortley enseveli parmi ses arbres, ses talus rougeâtres, ses parcs et ses prairies, mais la vaste étendue grise de l'ouest de Londres.

Il n'est plus du tout question d'Ethel, car la seconde lettre promise ne vint jamais à son adresse et, bien que M. Lewisham eût, pendant les premiers mois de son séjour à Londres, passé maints après-midi à errer dans l'aride désert d'êtres humains qu'est Clapham, la rencontre qu'il désirait n'eut jamais lieu. Si bien qu'enfin, à la façon de la jeunesse qui récupère si splendidement son corps, son cœur et son âme, il commença à oublier.

La recherche d'une « mangeoire » s'était terminée par l'arrivée inattendue du papier bleu de Dunkerley. Les certificats vert bleu avaient, semblait-

(1) V. *Mercure de France*, n° 160.

il, une autre utilité que celle de décoration murale et quand Lewisham désespérait déjà de trouver le moindre emploi pour le reste de sa vie, arriva du ministère un merveilleux pli bleu promettant des choses inconcevables. Il devait venir à Londres et recevoir une guinée par semaine pour suivre des cours, réalisations de ses rêves les plus ambitieux. Parmi les noms qui dansaient devant ses yeux était celui de Huxley... Huxley et puis Lockyer! — quelle chance! Est-ce étonnant alors que, pendant trois années mémorables, la Carrière l'ait emporté sur tout le reste? Vous vous l'imaginez en route vers l'Ecole Normale des Sciences au début de sa troisième année d'études. L'endroit a été rebaptisé depuis Collège Royal des Sciences. Il tenait dans sa main droite l'anse d'un petit sac noir et brillant bourré de livres, de cahiers, de notes et d'objets que nécessitait sa dernière année d'études; dans sa main gauche, il portait un livre qui n'avait pu tenir place dans le sac, un livre doré sur tranches, dont la reliure était soigneusement protégée par une couverture de papier brun. Le laps de temps écoulé était indiqué, sur sa lèvre supérieure, par une moustache indiscutable, mais qui n'avait rien d'agressif; son maintien aussi s'était fait plus modeste. Car il n'avait plus du tout le sentiment que l'attention universelle était fixée sur lui, ainsi qu'il le croyait à dix-huit ans; à vrai dire, il commençait à s'inculquer la notion qu'il y avait des quantités de gens qui restaient absolument indifférents à son existence. Mais s'il était moins prétentieux, son allure avait décidément quelque chose de plus assuré — comme celle de quelqu'un envers qui les événements se comportent de façon satisfaisante.

Son costume était — avec une seule exception —

de noir indécis, un deuil à tout usage et pas mal râpé. Il portait le deuil de sa mère qui, un an avant la date où reprend cette histoire, était morte, en lui laissant un héritage de près de cent livres, somme que Lewisham avait jalousement mise en sécurité à la caisse d'épargne, y touchant seulement pour des dépenses indispensables telles que le paiement des droits universitaires et l'achat des livres et instruments que sa brillante carrière d'étudiant exigeait. Car, après tout, en dépit du faux pas de Whortley, il allait au-devant d'une brillante carrière, consumant, comme une flamme dévorante, les certificats de papier de couleur.

En l'examinant bien, Madame, votre œil aurait inévitablement remarqué son faux col, surface singulièrement brillante, semblable à du caoutchouc mouillé. Bien que la chose n'ait pratiquement rien à faire avec cette histoire, il me faut, je le sais, me débarrasser de cet aveu avant d'aller plus loin, sans quoi vous ne seriez plus attentive. Londres a ses mystères, mais que dire de cet étrange lustre de son linge!

Les blanchisseuses à bon marché, proteste Madame, vous bleuissent exagérément le linge. Son faux-col aurait dû être taché de bleu, généreusement empesé, éraillé aux boutonnières et lui écorcher le cou. Mais ce lustre...?

Vous auriez regardé de plus près et finalement vous auriez touché une sorte de peau de cadavre humide et froide! Vous le constatez, Madame, son faux-col était en linge américain imperméable : un de ces faux-cols qu'on lave le soir, dans sa cuvette, avec une brosse à dents, qu'on pose sur le dos d'une chaise pour qu'il y sèche et qu'on trouve le lendemain matin tout rajeuni. C'était l'unique faux-col qu'il pos-

sédât au monde et par le moyen duquel il économisait au moins six sous par semaine, ce qui est une somme considérable pour un « boursier de sciences » devant se suffire avec la guinée hebdomadaire allouée par un gouvernement paternel, mais parcimonieux.

La chose était apparue à Lewisham comme une grande découverte. Il avait aperçu le col, d'abord, dans une vitrine pleine d'objets de caoutchouc, au fond d'un aquarium de verre dans lequel nageaient mal à l'aise des poissons rouges. Et il s'avoua que le lustre en était séduisant.

Mais sa cravate, d'un rouge vif, vous eût à coup sûr étonnée. Une cravate rouge vif comme en portent réglementairement les chefs de train de la Compagnie du Sud-Ouest. Le reste de sa personne n'avait rien d'un dandy et même la vanité du lorgnon était depuis longtemps abandonnée. Vous auriez réfléchi... En quel endroit aviez-vous bien pu voir une foule où abondaient des cravates rouges en quelque sorte emblématiques? Il faut confesser la vérité : M. Lewisham était devenu Socialiste.

Cette cravate rouge n'était autre chose qu'un signe matériel et extérieur d'un considérable développement spirituel et intérieur. Lewisham, malgré les exigences d'une carrière studieuse, avait lu tout entier son traité de logique et quelques autres livres. Il avait discuté, eu des doutes, et, dans le silence de la nuit, imploré Dieu pour avoir une Foi—une Foi livrable immédiatement, si Dieu tenait au patronage de M. Lewisham, mais foi qui néanmoins ne lui fut jamais accordée... La conception qu'il avait maintenant de sa destinée dans le monde n'était plus une avenue bordée d'examens et menant à quelque éminente situation au barreau ou dans la politique

« selon l'intérêt du parti libéral (D. V.) ». Il se rendait compte de certains aspects de l'ordre social qu'il n'avait pu apercevoir à Whortley. Il éprouvait quelque chose de cette morne détresse poussée jusqu'à un état de souffrance et de misère absolues, lot de tant de vies humaines dans la Londres moderne. Dans son esprit se faisait un contraste vivant et symbolique. D'un côté, se trouvaient les chantiers de charbons de Westbourne Park avec les débardeurs en grève, décharnés et affamés, des enfants mendiant dans la boue noire et les misérreux crevant de faim à la porte des « soupes populaires » ; et, de l'autre côté, Westbourne Grove, deux rues plus loin, un déploiement éblouissant de boutiques encombrées, un trafic incessant de cabs et de camions et un tel torrent d'argent dépensé que le pauvre étudiant éreinté, rentrant chez lui avec ses chaussures percées et ses vêtements étriqués, était continuellement retardé par le tourbillon des jupes, des paquets et l'empressement de toute cette joliesse féminine. Sans doute, les sentiments de mortification qu'éprouvait le pauvre étudiant étaient l'évidente moralité à tirer de ce contraste. Mais ce n'était là qu'un aspect d'une série perpétuellement renouvelée de rapprochements vivants.

A Lewisham avait l'inébranlable conviction, l'instinct, pourrait-on dire, que des êtres humains n'ont pas le droit d'être heureux quand d'autres auprès d'eux sont misérables, et ce joyeux scintillement de prospérités l'impressionnait comme un crime. Il croyait encore que les gens étaient responsables de leur propre vie. Il avait encore, en ce temps-là, à jauger les capacités de stupidité morale de lui-même et de ses contenporains. A ce moment, lui

tombèrent entre les mains quelques numéros du journal socialiste « le Commonweal » et la brochure « Progrès et Pauvreté »; ce ne fut que trop facile pour lui d'accepter la théorie des capitalistes et des propriétaires fonciers complotant contre les ouvriers martyrs et victimes innocentes. Du coup, il fut socialiste. La nécessité de faire immédiatement quelque chose pour manifester la foi nouvelle qui était en lui devint naturellement pressante; c'est alors qu'il sortit et, minute historique, acheta la cravate rouge !

— Rouge sang, s'il vous plaît, — dit doucement Lewisham à la jolie vendeuse derrière le comptoir.

— Quelle couleur? — demanda aigrement la vendeuse.

— Un rouge vif, s'il vous plaît, rectifia Lewisham rougissant.

Il lui fallut la meilleure partie de la soirée et toute sa bonne volonté pour trouver le moyen de faire avec cet cravate un nœud convenable. C'était l'essai d'un nouvel art, car jusqu'alors il n'avait porté que des cravates toutes faites.

Ce fut ainsi que Lewisham proclama la révolution sociale. La première fois que ce symbole sortit, une file d'énormes policemen suivaient Brompton Road. Lewisham arrivait dans la direction opposée. Il se mit à fredonner. En croisant les policemen, il eut un petit air significatif et chantonna la « Marseillaise »...

Mais cela se passait il y a des mois et, à cette époque, la cravate rouge était de mode.

Il quitta Exhibition Road et pénétra par une grille de fer forgé dans la cour de l'École Normale. Etudiants portant des livres, des sacs à main, des boîtes d'instruments, se pressaient dans le vestibule;

ceux-ci causant par groupes; ceux-là lisant sous les cadres vitrés les avis de la *Debating Society ;* d'autres achetaient des carnets, des crayons, des gommes ou des punaises au papetier privilégié. Il y avait une bande nombreuse de nouveaux venus : les étudiants payants, en vêtements noirs ou costumes de fantaisie et coiffés de chapeaux haute-forme, et le contingent scolaire, jeunes gens de même rang social que Lewisham, pleins d'humilité et de respect, vêtus d'habits modestes, râpés, disparates ou grotesques. Lewisham remarqua l'un d'eux avec une toque pointue de marin, brodée d'or, un autre avec des mitaines aux poignets et aux mains de forts jolis gants de chevreau. Grummett, le perpétuel greffier, s'affairait parmi eux.

— Der Zozalist, — dit un loustic.

Lewisham fit semblant de ne pas entendre, mais rougit jusqu'aux oreilles. Il aurait bien voulu ne pas rougir aussi facilement maintenant qu'il était un homme de vingt et un ans. Il détourna vivement les yeux des affiches de la *Debating Society* où était annoncée pour le vendredi suivant une conférence de G. E. Lewisham sur le socialisme. Et il se fraya un chemin à travers le vestibule jusqu'à l'endroit où le registre d'inscriptions attendait sa signature.

Bientôt son nom fut appelé, puis répété. Il ne put atteindre le registre qu'après avoir serré des mains tendues et subi les quolibets amicaux et maladroits de ses condisciples. Un étudiant de seconde année, amateur de distractions et de plaisirs, montra du doigt à un nouveau « cette brute de Lewisham, un terrible piocheur! Il était le second l'année dernière aux examens de sortie, potasseur effroyable! Mais tous ces abatteurs de besogne risquent

fort de rester des cuistres. Examens! Conférences! Et encore des examens et des conférences! Ça ne semble pas avoir jamais compris ce que c'est que de vivre. Ça n'approche jamais d'un *music hall* d'un bout de l'année à l'autre ».

Lewisham entendit un coup de sifflet aigu, se précipita vers l'ascenseur et l'atteignit juste au moment où il partait. L'ascenseur n'était pas éclairé et des ombres noires s'y pressaient. Seul celui qui le faisait manœuvrer était à peu près distinct. Pendant que Lewisham s'efforçait de reconnaître les figures confuses qui l'entouraient, il entendit une voix féminine qui le saluait par son nom.

— Est-ce vous, miss Heydinger? — répondit-il. Je ne vous voyais pas. J'espère que vous avez eu de bonnes vacances.

CHAPITRE IX

ALICE HEYDINGER

Quand il arriva au sommet de l'édifice, il s'écarta pour laisser passer la seule personne restée avec lui dans l'ascenseur. C'était la jeune fille qui l'avait salué et à qui appartenait le livre doré sur tranches recouvert de papier brun. Tous les autres étudiants s'étaient répartis dans les étages où se faisaient les cours d'astronomie et de chimie et eux deux seuls étaient montés jusqu'aux combles où se trouvait la zoologie, science qu'ils avaient choisie pour leur troisième année d'études. Miss Heydinger s'avança dans le couloir éclairé tandis qu'un imperceptible rougissement lui montait aux joues en dépit d'elle-même. Lewisham perçut un changement dans sa façon de s'habiller. Peut-être

s'attendait-elle à la surprise passagère qu'elle remarqua sur sa figure.

Pendant l'année précédente — leur amitié datait à peine d'un an — il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'elle pouvait être jolie. La principale chose qu'il avait été capable de se rappeler à peu près nettement pendant les vacances, c'est que sa chevelure n'était pas toujours très bien arrangée et quand il se trouvait qu'elle l'était, la jeune fille en montrait une certaine inquiétude, se défiant de la stabilité de son équilibre. Il se souvenait du geste qu'elle faisait en parlant, sa main explorant son chignon avec une fréquence exaspérante. De là, il en vint à se remémorer que ses cheveux étaient en somme de couleur blonde légèrement foncée. Mais il avait oublié l'expression de sa bouche et il n'aurait pu dire la nuance de ses yeux. Elle portait un binocle, il est vrai, et ses vêtements restaient imprécis dans sa mémoire — une chose incolore et amorphe.

Ce n'était pas faute de l'avoir vue, cependant. Il ne suivait pas les mêmes cours, mais il avait fait sa connaissance au comité de la *Debating Society*. Lewisham découvrait à ce moment-là le socialisme, qui leur avait fourni une base de conversation, un motif à des relations. Elle semblait trouver quelque chose d'extrêmement intéressant dans le point de vue particulier d'où il considérait les faits, et le hasard voulut qu'il la rencontrât incidemment un grand nombre de fois dans les couloirs de l'Ecole, dans la grande bibliothèque et dans le Musée. Au bout de peu de temps, ces rencontres parurent n'avoir plus rien d'accidentel.

Pour la première fois de sa vie, Lewisham s'imagina qu'il avait des facultés de conversation. Miss Heydinger résolut d'attiser les ambitions de Le-

wisham, ce qui était une tâche aisée. Il avait des dons exceptionnels, pensait-elle, et elle se figura qu'elle pouvait utilement les diriger; en tous cas, elle contribua à développer sa vanité. Elle s'était inscrite à l'Université de Londres et en juillet ils passèrent ensemble l'examen de science (ce qui était de sa part, à elle, quelque peu imprudent). Cela servit, comme presque toute chose servirait en pareil cas, de nouveau rapprochement entre eux. Elle échoua, ce qui ne diminua en rien la considération que Lewisham avait pour elle.

Pendant les jours d'examen, ils discoururent sur l'amitié en général et des sujets de ce genre, en parcourant, à l'heure du déjeuner, Burlington Arcade dont l'élégance était naturellement amusée par la docte négligence de mise de la jeune fille et par la cravate rouge du jeune homme. Entre autres choses, elle lui reprocha de ne pas lire de poésie. Quand, après l'examen, ils se séparèrent dans Piccadilly, ils convinrent d'échanger des lettres sur la poésie et sur eux-mêmes pendant les vacances, et c'est alors qu'elle lui prêta, avec une légère hésitation, les poèmes de Rossetti. Il commença à oublier (ce qui tout d'abord lui avait paru très évident) qu'elle était de deux ou trois ans plus âgée que lui.

Lewisham alla passer ses vacances auprès d'un de ses oncles, brave homme des plus bienveillants, mais dont les occupations d'entrepreneur de maçonnerie et de plomberie ne lui permettaient guère de sympathiser avec son neveu. Cet oncle avait six enfants, dont l'aîné était âgé de onze ans, et Lewisham se rendait utile en les instruisant; de plus, il travaillait ferme pour la dernière année de ses études pendant laquelle il avait décidé de faire de grandes choses, et il apprenait à monter à bicy-

clette. Il pensait aussi à miss Heydinger et elle, semblait-il, pensait à lui.

Il discutait de questions sociales avec son oncle, qui était un des membres influents du parti conservateur de l'endroit. Les méthodes de controverses de l'oncle étaient catégoriques et peu civiles. Les socialistes, déclarait-il, sont des voleurs. Le but du socialisme était de prendre aux gens ce qu'ils avaient gagné et de le donner à une bande de fainéants et de gredins. Les gens riches étaient nécessaires.

— S'il n'y avait pas des richards, comment penses-tu que je gagnerais ma vie? Et puis... où en serais-tu, toi?

Le socialisme, lui assurait son oncle, était un coup monté par des agitateurs.

— Ils tirent de l'argent à de jeunes gobeurs comme toi et ils le dépensent à boire du champagne.

Après ce raisonnement péremptoire, il répondit à tous les arguments de M. Lewisham par ce seul mot : « champagne, » prononcé d'une voix irritée et accompagné par le geste de porter un verre à ses lèvres.

Naturellement, Lewisham se sentait quelque peu seul et peut-être le laissa-t-il voir dans ses lettres à miss Heydinger. Il découvrit qu'elle aussi souffrait de l'isolement. Ils discutèrent de la différence entre la véritable amitié et l'amitié ordinaire, et de là, ils en vinrent à Gœthe et aux affinités électives. Il lui dit combien ses lettres étaient attendues. Ses missives, à elle, étaient indiscutablement bien rédigées. S'il avait été journaliste, pondeur de copie à la ligne, il se serait rendu compte que la composition de chacune exigeait une journée de travail. Mais c'était pour lui un véritable baume que de

relire ces épîtres après que le plombier pratique et positif lui avait demandé, d'un ton goguenard, à quoi il comptait aboutir avec sa science.

Il aima Rossetti, et l'émotion exquise qu'il ressentait à la lecture de « The Blessed Damozel » l'exaltait infiniment. Mais somme toute il éprouvait quelque surprise des goûts poétiques de miss Heydinger. Rossetti était si orné... si sensuel. Il ne s'était guère attendu à ce genre de vers.

Il rentrait à l'Ecole en se sentant pour la jeune fille beaucoup plus d'intérêt qu'au départ pour les vacances. Les souvenirs curieux et vagues de son aspect quelque peu négligé et râpé s'évanouirent quand il la vit sortir de l'obscurité de l'ascenseur.

Elle était soigneusement coiffée et la lumière frappant sur ses cheveux leur donnait une jolie nuance ; elle portait une robe bien faite, d'une étoffe vert sombre et noire, à plis amples, comme c'était la mode en ce temps-là et qui donnait à son visage un reflet d'animation. Son chapeau aussi n'était plus le lourd paquet d'antan, mais un chapeau qui, à un esprit féminin, eût indiqué des intentions. Il lui allait bien — mais tous ces détails passent la compétence du romancier masculin.

— Je vous rapporte votre livre, miss Heydinger, — dit-il.

— Je suis heureuse que vous annonciez cette conférence sur le socialisme, — répondit-elle en prenant le volume à la couverture brune.

Ils suivirent côte à côte le couloir qui menait au laboratoire de biologie. Elle s'arrêta devant les porte-manteaux pour retirer et accrocher son chapeau, car telle était l'impudente mode de de l'endroit! Une jeune fille devait publiquement retirer son chapeau et publiquement revêtir sa

blouse de toile qui protégeait le vêtement dans le laboratoire. Il n'y avait pas même un miroir!

— J'assisterai à votre conférence,—promit-elle.

— J'espère qu'elle vous intéressera, — fit Lewisham en ouvrant la porte.

— Pendant les vacances, j'ai recueilli des documents sur les apparitions... Vous vous rappelez nos discussions. Cependant, je ne vous en ai pas parlé dans mes lettres.

— Je suis fâché de vous voir toujours impétinente, — répliqua Lewisham. — Je croyais que tout cela était fini.

— Avez-vous lu *Looking Backward ?*

— Non, mais je voudrais bien le lire.

— Je l'ai ici avec mes autres livres... Si vous voulez que je vous le prête ?... Attendez que j'arrive à mon pupitre. Je suis embarrassée.

Ils entrèrent ensemble dans le laboratoire, Lewisham tenant courtoisement la porte pour laisser passer miss Heydinger qui d'une main prudente s'assura de l'harmonie de sa chevelure. Près de la porte se trouvait un groupe de quatre jeunes filles que miss Heydinger rejoignit en tenant le moins ostensiblement possible le volume de Rossetti. Trois d'entre elles avaient suivi les cours pendant les deux années précédentes et elles la saluèrent par son petit nom. Préalablement, elles avaient échangé quelques regards, en la voyant paraître en compagnie de Lewisham.

Le visage du professeur, homme d'un certain âge et d'aspect maussade, s'éclaira passagèrement à la vue de Lewisham.

— Bon! en tous cas en voilà au moins un de passable, — dit le morose savant qui assurément inventoriait ses auditeurs.

Une nouvelle entrée fit épanouir une fois de plus son visage.

— Ah ! voici Smithers !

CHAPITRE X

DANS LA GALERIE DES FERRURES D'ART

Quand on entre dans le musée de South-Kensington par Brompton Road, la galerie des ferrures d'art est au premier étage à droite. Mais le chemin pour s'y rendre est extrêmement compliqué et tout le monde ne sait le trouver, puisque les jeunes gens qui poursuivent en ses environs des recherches de sciences ou d'art font grand cas de son isolement. La galerie est longue, étroite et sombre, encombrée de grilles de fer, de coffres à ferrures, de serrures, de loquets, de barres, d'énormes clefs fantastiques, de lampes et autres ferrailles, et l'on peut s'appuyer sur la balustrade pour causer de ses beaux sentiments en regardant le Moïse cornu de Michel-Ange ou le moulage de la colonne de Trajan qui surgissent gigantesques de la salle inférieure et montent bien au-dessus du niveau de la galerie.

Là, un mercredi après-midi, se trouvaient Lewisham et miss Heydinger, le mercredi après-midi qui suivit immédiatement la conférence sur le socialisme qu'on a vue annoncée sur le tableau des avis, dans le vestibule de l'Ecole.

La conférence avait eu un immense succès, logiquement raisonnée, débitée avec une émotion disciplinée, le redoutable Smithers pratiquement converti, la réplique, après le débat, méthodique et complète, et il se peut que depuis lors se soient manifestés des symptômes d'outrecuidance.

Lewisham contemplait le Moïse et parlait de son

avenir. Miss Heydinger le fixait avec une attention admirative.

— Et alors? — questionna miss Heydinger.

— Il faut mettre ces idées sous les yeux du peuple. Je crois à la propagande par les brochures et les pamphlets. J'ai pensé...

Lewisham s'arrêta, par modestie, espérons-le.

— A quoi? — fit avidement miss Heydinger.

— Eh bien... à Luther, comprenez-vous? Il y a place, il me semble, pour un Luther socialiste...

— Oui, — répondit miss Heydinger, s'imaginant ce personnage. — Oui... ce serait admirable!

C'est ce que pensaient aussi beaucoup de gens en ce temps-là. Mais d'éminents réformateurs ont, depuis bien plus de sept ans maintenant, fait le tour des murs de la Jéricho sociale, soufflant dans leurs trompettes et poussant des cris, avec si peu de résultat, à part quelques accidentels accès de mauvaise humeur à l'intérieur, qu'il est difficile de retrouver les beaux espoirs de ces jours révolus.

— Oui, — répéta miss Heydinger, — ce serait admirable!

Lewisham appréciait l'ardeur sincère que la jeune fille mettait à l'approuver. Il se tourna vers elle et vit dans ses yeux une admiration sans bornes.

— Ce serait une grande œuvre à faire, — dit-il, et il ajouta, tout à fait modeste, — seulement il faudrait pouvoir la faire.

— Vous pourriez la faire!

— Vous le croyez?

Et Lewisham, de plaisir, rougit jusqu'aux oreilles.

— Oui, je le crois! Certainement, vous pourriez l'entreprendre. Echouer désespérément même serait grand. Parfois...

Elle hésita. Il la regarda, attendant ce qu'elle allait dire.

— Je pense qu'il est quelquefois plus grand d'échouer que de réussir!

— Je ne vois pas bien cela, — répondit le Luther en expectative, et ses yeux retournèrent vers le Moïse.

Elle fut sur le point de parler, mais se ravisa.

Une pause contemplative s'ensuivit.

— Et alors, quand un grand nombre de gens seront au courant de vos idées...? — reprit-elle bientôt.

— Alors... je crois qu'il faudra former un parti et... les mettre à exécution.

Une autre pause, pleine, sans doute, de pensées élevées.

— Savez-vous, — dit Lewisham brusquement, — vous donnez... euh... du courage aux gens. Si ce n'avait été pour vous, je n'aurais pas fait cette conférence sur le socialisme.

Il tourna le dos au Moïse et sourit à la jeune fille.

— Vous seriez une aide, — déclara-t-il.

Ce fut une des plus vives émotions de la vie de miss Heydinger. Elle changea de couleur.

— Vraiment! — fit-elle, se redressant, un peu embarrassée et le regardant en face. — Je suis... bien contente.

— Je ne vous ai pas remerciée de vos lettres, — dit Lewisham, — et j'ai pensé...

— Eh bien?

— Nous sommes d'immuables amis, n'est-ce pas? Les meilleurs des amis?

Elle lui tendait la main — tandis que l'émotion contenue soulevait sa poitrine.

— Oui! — assura-t-elle.

Il hésita, ne sachant pas s'il garderait cette main. Il la regarda dans les yeux et à ce moment elle aurait donné les trois quarts des années qui lui restaient à vivre pour avoir des yeux et des traits qui eussent pu exprimer ses sentiments. Au lieu de cela, elle se sentait le visage dur, et autour de sa bouche des petits muscles indociles qui se contractaient; elle s'imagina que ce qu'elle éprouvait rendait ses yeux déshonnêtes.

— Ce que je veux dire, — continua Lewisham, — c'est que... ça durera entre nous... Nous serons toujours amis, côte à côte ..

— Toujours! autant que j'en serai capable, je vous aiderai! De n'importe quelle façon je le ferai!

— Nous deux, — dit Lewisham, en lui reprenant la main.

Le visage de la jeune fille s'éclaira. Ses yeux eurent un moment la beauté que donne l'émotion simple et vraie.

— Nous deux! — dit-elle.

Ses lèvres tremblaient et sa gorge se gonflait. Elle retira soudain sa main et détourna les yeux.

Brusquement, elle se dirigea vers le bout de la galerie, et il la vit cherchant son mouchoir dans les plis de sa robe verte et noire.

Elle allait pleurer.

Lewisham fut ébahi de cet émoi tout à fait inapproprié. Il suivit miss Heydinger et se tint derrière elle.

Pourquoi pleurer? Il souhaita que personne n'entrât dans la galerie avant qu'elle n'eût fait disparaître le mouchoir; néanmoins, il se sentait vaguement flatté. Elle se contint, essuya ses larmes et bravement lui sourit, les yeux encore rouges.

— Je suis fâchée, — dit-elle, suffoquant. — Je suis bien contente, — expliqua-t-elle, — mais nous lutterons ensemble, tous deux! Je veux vous aider! Je sais que je peux vous aider! Et il y a une telle œuvre à faire dans le monde!

— Vous êtes celle qui peut m'aider, — dit Lewisham prononçant la phrase qu'il avait préparée avant de s'apercevoir qu'il avait de l'influence sur les sentiments de sa camarade.

— Pas du tout..... Vous est-il jamais venu à l'idée, — demanda-t-elle brusquement, — combien peu de choses une femme peut faire, seule dans le monde!

— Ou un homme, — répondit-il après un moment de réflexion.

Ce fut ainsi que Lewisham enrôla son premier partisan dans la cause de la cravate rouge — de la cravate rouge et de la Grande Œuvre prochaine. Son premier allié, car jusqu'ici — à part les indiscrétions et les inscriptions murales — il avait tenu secrètes ses ambitions privées. Dans cette affaire d'amour de Whortley même, maintenant à demi oubliée, il n'avait, malgré le considérable degré d'intimité atteint, absolument rien dit de sa carrière.

CHAPITRE XI

MANIFESTATIONS

Miss Heydinger refusait de croire aux esprits des morts et ceci amena une controverse dans le laboratoire pendant qu'on prenait le thé. Car, cette année-là, les étudiantes étant en majorité avaient organisé un thé entre quatre heures et la venue du policeman éteigneur à cinq heures. Les étudiants étaient, à l'occasion, invités à ce thé. Mais en réalité

jamais plus de deux d'entre eux n'y participaient, parce qu'il n'y avait que deux tasses de disponibles depuis que ce satané Simmons avait cassé la troisième.

Smithers, l'étudiant à la tête carrée et aux durs yeux gris, argumentait contre les esprits des morts avec une positive animosité, tandis que Bletherley, qui étalait une cravate orange et des cheveux longs et plats dans leur entière abondance, voulait vaguement faire preuve de largeur d'esprit.

— Qu'est-ce que l'amour? — demanda-t-il. — A coup sûr, cette question au moins est immortelle.

Sa remarque fut considérée comme déplacée et on l'ignora.

Lewisham, comme il convenait à l'étudiant le plus en vue de l'année, pesait les témoignages compréhensivement et méthodiquement. Il rejeta les séances médiumistiques comme de simples supercheries.

— Balivernes et impostures, — déclara bruyamment Smithers, jetant un regard oblique pour voir si son défi avait atteint le but. Son but était un petit vieillard gris, avec une toute petite figure et de très gros yeux cendrés, qui, indifférent, était resté debout devant l'une des fenêtres du laboratoire jusqu'à ce que dans la chaleur de la discussion on le prît à partie. Il portait une jaquette de velours brun et il avait la réputation d'être énormément riche. Son nom était Lagune. Il ne suivait pas régulièrement les cours, mais il était un de ces occasionnels profanes qu'on admet dans les laboratoires non complètement encombrés. Il était connu comme un ardent spirite : on disait même qu'il avait défié Huxley de venir discuter publiquement le matérialisme; il assistait aux conférences

de biologie et il travaillait par intermittences afin, expliquait-il, de combattre l'incrédulité avec ses propres armes. Il mordit avidement à l'amorce de Smithers.

— J'affirme que non ! — s'écria-t-il du bout de l'étroit laboratoire tout en s'approchant. Il parlait avec une ombre de zézaiement. — Pardonnez mon interruption, Monsieur. La question m'intéresse profondément. J'espère que je ne suis pas importun. Excusez-moi, Monsieur. Faisons-en une attaque personnelle. Suis-je un imbécile ou un imposteur?

— Hé! — éluda Smithers, avec tout le manque de politesse d'un étudiant de South Kensington, — cela me semble assez personnel, en effet!

— Supposez, Monsieur, que je sois un observateur honnête.

— Après?

— J'ai *vu* des esprits, *entendu* des esprits, *senti* le contact des esprits.

Il ouvrit très grands ses yeux pâles.

— Imbécile ,alors, — dit Smithers à mi-voix et sans se faire entendre du spirite.

— Vous avez pu vous faire illusion, — phrasa Lewisham.

— Je vous assure que... d'autres voient, entendent et sentent. J'en ai fait l'expérience, Monsieur. L'expérience! J'ai des habitudes scientifiques et j'ai fait la preuve. Des preuves scientifiques et complètes! De toute façon possible. Je vous le demande, Monsieur, avez-vous essayé de voir les esprits?

— Ce ne serait que vouloir prendre des vessies pour des lanternes, — fit Smithers.

— Vous voilà bien ! Préjugés ! Voici un homme

qui nie les faits et conséquemment *ne veut pas* s'en approcher.

— Mais vous ne voudriez pas que chacun de ceux qui ne croient pas aux esprits assistât à des séances avant qu'il lui fût permis de nier ?

— Mais assurément si, assurément si ! Jusque-là, il ne sait rien du tout.

La discussion s'échauffait. Le vieux petit gentleman *marcha* bientôt en plein ; il connaissait une personne des plus extraordinairement douées, un médium...

— Payé ? — demanda Smithers.

— Voudriez-vous museler le bœuf qui laboure le champ ? — rétorqua promptement Lagune.

Smithers était manifestement railleur.

— Ne vous fiez-vous pas à une balance parce que vous l'avez achetée ? Venez-y voir.

Lagune était maintenant fort surexcité et inclinait à gesticuler et à élever la voix. Il invita sur l'heure la classe entière à une série de séances spéciales.

— Pas tous à la fois... les esprits... influence nouvelle... mais par groupes... Je vous avertis qu'il se peut que nous n'obtenions rien. Cependant il y a des chances... Je serais infiniment heureux...

C'est ainsi qu'il advint que Lewisham consentit à assister à une conjuration d'esprits. Il fut arrangé que miss Heydinger en serait, ainsi que le sceptique Smithers ; Lagune, sa dactylographe et le médium compléteraient la partie. Il devait ensuite être fait une seconde fournée pour les autres. Lewisham fut heureux d'avoir le support moral de Smithers.

— C'est une soirée perdue, — dit ce dernier, qui avait vaillamment résolu de disputer à Lewisham

la médaille du prix Forbes. — Mais je prouverai mon fait. Vous verrez cela.

On leur donna une adresse à Chelsea.

La maison, quand Lewisham l'eut enfin découverte, était une vaste demeure ayant un tel air de moelleuse dignité qu'il en fut abasourdi. Il accrocha lui-même son chapeau à côté d'une coiffure de paille à bords verts dans le spacieux et riche vestibule. Par une porte entr'ouverte, il eut un aperçu d'une bibliothèque seigneuriale, des rayons au-dessus desquels étaient placés des bustes de marbre blanc, une immense table à écrire couverte de tas de papiers et éclairée par une lampe électrique à abat-jour vert. La bonne examina, crut-il, avec un infini dédain la cravate flamboyante aux teintes passées ; puis, elle tourna les talons et le conduisit à l'étage supérieur. Elle frappa à une porte à travers laquelle parvenait un bruit de paroles.

— Ils sont déjà en train — chuchota-t-elle confidentiellement à Lewisham. — M. Lagune n'en sort jamais.

Il entendit des bruits de chaises qu'on remue et la voix pénétrante de Smithers qui riait nerveusement. Lagune parut dans l'entrebâillement de la porte. Sa figure grisâtre semblait plus petite et ses gros yeux plus grands ouverts que d'habitude.

— Nous allions commencer sans vous. Entrez, — murmura-t-il.

La pièce était meublée plus superbement encore que le salon de l'école de grammaire de Whortley, jusqu'ici la plus somptueuse pièce, à part certaines salles des appartements d'Etat à Windsor, que connût Lewisham. Le mobilier le frappa, de façon générale, comme de même nature que celui du musée de South Kensington. Sa première impression fut d'appré-

cier la vaste supériorité sociale des sièges; il semblait impertinent de songer à s'asseoir sur des objets si absolument et tranquillement majestueux. Smithers, debout contre une bibliothèque, avait pris un air de timide hostilité. Puis, Lewisham se rendit compte que Lagune leur demandait à tous de s'asseoir. Installé déjà devant la table se trouvait le médium Chaffery, homme d'aspect bienveillant et râpé, avec d'épais favoris gris fer, une bouche large aux lèvres minces relevées aux commissures et un menton en bout de soulier. Par-dessus des lunettes dorées, il examina Lewisham d'une manière critique et déconcertante ; miss Heydinger était tout à fait à son aise et se mit aussitôt à causer. Les répliques de Lewisham étaient moins assurées qu'elles ne l'avaient été dans la Galerie des Ferrailles; à vrai dire, leur position réciproque était presque renversée. Elle menait la conversation et il restait décontenancé. Il sentait obscurément qu'elle avait ici l'avantage sur lui; puis, sur sa droite, il eut conscience d'une autre présence féminine en robe sombre.

Chacun se dirigea au centre de la pièce, vers la table ronde sur laquelle étaient placés un tambourin et une petite boîte verte. Lagune étendit des longueurs insoupçonnées de poignet et de doigts pour indiquer à ses hôtes leurs sièges respectifs. Lewisham était placé entre Lagune et le médium; de l'autre côté de celui-ci était assis Smithers et miss Heydinger, reliés à Lagune par la dactylographe. De cette façon le médium était bloqué par des sceptiques. Tout le monde était déjà assis lorsque Lewisham, regardant de l'autre côté de Lagune, rencontra les yeux de la voisine de son hôte. C'était Ethel! La robe vert sombre, l'absence de

chapeau et moins de couleurs que jadis la faisaient paraître moins familière sans empêcher de la reconnaître instantanément. Et ses yeux aussi dirent qu'elle le reconnaissait.

Immédiatement, elle détourna ses regards. D'abord la première émotion du jeune homme fut de la surprise. Il aurait parlé si quelque chose ne l'eût privé de la parole. Un instant, il fut incapable de se rappeler le nom de famille d'Ethel. De plus, l'étrangeté de l'ambiance le fit hésiter. Il ignorait de quelle façon convenable s'adresser à elle et il conservait encore la superstition de l'étiquette. D'ailleurs, lui parler impliquerait une explication générale à tous ces gens.....

— Ne laissez brûler qu'une pointe d'épingle de gaz, M. Smithers, s'il vous plaît,— dit Lagune, et soudain l'unique jet survivant fut baissé et il se trouvèrent dans l'obscurité. Le moment de se reconnaître était passé.

La jonction des mains fut minutieusement vérifiée, le cercle fut fermé, petit doigt contre petit doigt. Les distractions manifestes de Lewisham lui valurent une rebuffade de Smithers. Le médium, parlant d'un ton affable, rappela qu'il ne pouvait rien promettre, il n'avait aucun pouvoir *dirigeant* sur les manifestations. Après quoi suivit un silence.

Pendant un certain laps de temps, Lewisham ne fut aucunement attentif à ce qui se préparait.

Il était assis dans les ténèbres palpitantes, cherchant à fixer la vague et fuyante image que lui avait offerte ce visage réapparu. Dans son esprit, l'étonnement se mêlait à l'ennui. Il avait décidé que cette jeune fille était à jamais perdue pour lui. Le charme des anciens jours, des désirs, des après-midi qu'il avait passées, après son arrivée à Lon-

dres, à errer dans Clapham avec le faible espoir de la rencontrer, ne lui était pas revenu. Mais il était honteux de son stupide silence et irrité par l'embarras de la situation. Un moment il fut sur le point de rompre son pacte et de lancer à travers la table : Miss Henderson.....

Comment avait-il fait pour oublier ce nom : Henderson? Il était encore assez jeune pour que l'oubli l'étonnât.

Smithers toussota avec l'intention, eût-on pu croire, de donner l'éveil.

Lewisham, faisant effort pour reprendre sa responsabilité de surveillant, regarda autour de lui; mais la pièce était fort sombre. Le silence n'était rompu de temps à autre que par les profonds soupirs et le continuel remue-ménage du médium. De la confusion mentale où se débattait Lewisham, sa vanité personnelle fut la première à émerger. Que pensait-elle de lui? Essayait-elle de l'apercevoir à travers les ténèbres comme il l'essayait lui-même? Feindrait-il de la voir pour la première fois quand on rallumerait les lumières? A mesure que les minutes s'allongeaient, il semblait que le silence devînt de plus en plus profond. Il n'y avait pas de feu dans la pièce et l'absence de la lueur du charbon embrasé donnait une impression de froid. Un curieux doute s'éleva dans son esprit : avait-il réellement aperçu Ethel ou seulement pris quelqu'un d'autre pour elle. Il aurait voulu que la séance fût terminée afin de s'en rendre compte. Les jours de jadis à Whortley resurgissaient de sa mémoire avec des détails étonnants et sans qu'il en fût ému.....

Il perçut au long de son dos une sensation particulière, qu'il essaya d'attribuer au passage d'un courant d'air.

Soudain, une haleine froide vint s'appliquer contre sa figure et le fit frissonner convulsivement. Puis, il voulut croire qu'elle n'avait pas remarqué son frisson. Il pensa à émettre un petit rire pour montrer qu'il n'avait pas peur. Quelqu'un d'autre eut aussi un frémissement et il respira un parfum extraordinairement vif de violette. Le petit doigt de Lagune lui communiqua un tremblement nerveux.

Qu'arrivait-il?

La boîte à musique, quelque part sur la table, se mit à jouer un air plutôt trivial et plaintif et qu'il ne connaissait pas. Ces sons parurent appesantir le silence autour de lui, accentuer l'inquiétude expectante comme un fil de mélodie tintante franchissant un abîme. Lewisham, à cette période, reprit contrôle de lui-même. Qu'arrivait-il? Il devait faire attention. Etait-il aussi attentif qu'il l'aurait fallu? Il avait été passablement distrait. Les esprits n'existaient pas, les médiums étaient des farceurs et il était ici pour faire triompher cet unique évangile. Mais il devait suivre ce qui se passait; il lui manquait certains points. Qu'était cette odeur de violette? Qui avait mis en mouvement la boîte à musique? Le médium, naturellement. Mais comment? Il essaya de se rappeler s'il avait entendu un bruissement ou surpris aucun mouvement avant que la musique commençât. Il ne put se souvenir de rien. Allons! Il fallait être plus en alerte que cela.

Il éprouva le vif désir de démasquer avec succès la supercherie. Il se figura, avec Ethel pour spectatrice, le moment dramatique que Smithers et lui avaient préparé. Il jeta des regards soupçonneux dans les ténèbres.

Quelqu'un frissonna de nouveau, en face de lui cette fois. Il sentit le doigt de Lagune trembler

encore plus fort; puis, soudain des heurts commencèrent, inopinément, tout autour de lui, le faisant tressaillir violemment. Une série de chocs rapides, tap, rap, dap, sous la table, sous les sièges, dans l'air, au long de la corniche. Le médium gémit de nouveau et trembla; son agitation nerveuse se transmit par sympathie à tout le cercle. La musique sembla s'affaiblir jusqu'au point de cesser, puis elle reprit avec force.

Comment cela se produisait-il?

Il entendit la voix de Lagune auprès de lui parlant avec une sorte particulière de respect haletant.

— L'alphabet? — demanda-t-il, — emploi... emploierons-nous l'alphabet?

Un choc plus violent sous la table.

— Non! — interpréta la voix du médium.

On continuait à entendre des chocs partout.

Naturellement, c'était de la supercherie. Lewisham s'efforça de penser à ce qu'était le mécanisme, il essaya de se rendre compte si le doigt du médium touchait réellement le sien. Il fixa ses regards sur la forme noire à côté de lui. Assez loin derrière eux se produisit une série de chocs violents qui avaient presque une résonnance métallique. Puis, tout bruit cessa et, dans le silence réparateur, le petit filet de mélodie qui sortait de la boîte à musique résonna seul. Après un moment, cela cessa aussi...

L'immobilité et le silence étaient absolus. M. Lewisham avait, à présent, les nerfs hautement tendus. Des doutes l'assaillirent à l'improviste, en même temps qu'une appréhension accablante : l'attente de prodigieux événements se rassemblant au-dessus de lui. L'obscurité devint une oppression physique.

Il tressaillit. Quelque chose avait bougé sur la

table. Il y eut un bruit net de métal qu'on frappe, un certain nombre de petits bruits crépitants comme du papier que l'on défroisse, le bruit du vent sans que l'air fût en mouvement, le sentiment d'une présence qui planait au-dessus de la table.

La surexcitation de Lagune se communiquait par des tremblements convulsifs ; la main du médium frissonnait. Dans les ténèbres, au-dessus de la table, quelque chose de faiblement lumineux, une tache de blanc grisâtre s'agitait et scintillait lentement parmi les formes indécises.

L'objet, quoi qu'il fût, sauta plus haut, s'éleva doucement dans l'air, s'épanouit. L'attention de Lewisham suivait servilement cette lueur. C'était fantomal, inexplicable, merveilleux. Pour le moment, il oublia même Ethel. De plus en plus haut s'élevait cette pallide luminosité ; puis, il vit que c'était un bras spectral, une main qui se levait, se levait. Lentement, délibérément, elle traversa la table, parut toucher Lagune qui tressaillit. Elle tourna doucement et toucha aussi Lewisham qui grinça des dents. Aucune méprise n'était possible quant à cet effleurement ferme et doux à la fois de bout de doigts. Presque simultanément, miss Heydinger s'écria que quelque chose lui caressait les cheveux, et soudain la boîte à musique se remit en marche. L'ovale indécis du tambourin se souleva, résonna et Lewisham l'entendit tapoter la figure de Smithers ; puis on eût dit qu'il s'évanouissait au-dessus des têtes. Immédiatement, une table, quelque part de l'autre côté du médium, commença à se mouvoir distinctement sur ses roulettes.

Il semblait inepte de supposer que le médium qui demeurait si tranquille à côté de lui, pût faire toutes

ces choses, si grotesquement insignifiantes qu'elles fussent. Après tout...

La main spectrale voltigea presque à hauteur des yeux de M. Lewisham. Elle planait avec un léger vacillement. De temps à autre, ses doigts se fermaient pour se rouvrir tout raide.

Un bruit! Un grand bruit! Quelque chose remuait? Qu'avait-il à faire?

Lewisham sentit soudain le petit doigt du médium lui manquer. Il essaya de le lui reprendre. Il ne put le trouver. Il attrapa, saisit et relâcha un bras. Il y eut une exclamation, une rumeur vague; un juron tout près de lui, coupé en deux par un rapide effort pour le supprimer. Tzit! La petite pointe de lumière jaillit avec un sifflement.

En se levant, Lewisham vit un cercle de figures clignotantes tournées vers les deux personnes que cette sifflante lumière révélaient. Smithers était la figure principale du groupe : il se dressait triomphant, une main au bec de gaz, l'autre serrant le poignet du médium, et, dans la main du médium, le tambourin accusateur.

— Eh! bien, Lewisham? — s'écria Smithers sur le visage de qui dansaient des ombres.

— Pris! — fit Lewisham, s'avançant et évitant les yeux d'Ethel.

— Qu'y a-t-il? — interrogea le médium.

— Le tricheur est pris, — haleta Smithers.

— Pas du tout, — répliqua le médium. — Quand vous avez tourné le gaz... j'ai levé la main... attrapé le tambourin... pour protéger ma tête...

— Monsieur Smithers, — s'écria Lagune, — c'est très mal. C'est... très...

Le tambourin tomba bruyamment sur le plancher. Le médium changea de visage, il gémit étran-

gement et chancela. Lagune appela pour avoir un verre d'eau; tout le monde regardait l'homme, s'attendant à le voir tomber, tous, sauf Lewisham, à qui la pensée d'Ethel était revenue à l'esprit. Il se tourna pour voir comment elle prenait cette scène dans laquelle il jouait un rôle si important. Il la vit penchée sur la table comme pour y prendre quelque chose. Elle ne le regardait pas, toute son attention allait au médium. Sa mine était pâle et défaite; puis, comme si elle eût senti qu'on l'observait, ses yeux rencontrèrent ceux du jeune homme.

Elle recula en sursautant, puis, rigide, lui fit face avec une étrange dureté dans les yeux.

Sur le moment, Lewisham ne comprit pas la situation. Il voulut montrer qu'il agissait de concert avec Smithers dans cette affaire. En cette minute, l'attitude de la jeune fille attira simplement l'attention de Lewisham vers l'objet sur lequel elle s'était penchée, une sorte de membrane ratatinée, un gant pneumatique abandonné sur la table. Selon toute évidence, cela faisait partie de l'attirail médiumistique. Il bondit et s'en empara.

— Voyez! — dit il en le tendant à Smithers. — En voici encore! Qu'est-ce que cela?

Il s'aperçut que la jeune fille tressaillait. Chaffery, le médium, jeta aussitôt un coup d'œil pardessus l'épaule de Smithers; puis Lewisham le vit alors lancer un rapide regard de reproche à la jeune fille. Brusquement, la situation se révéla à Lewisham : il fut convaincu de leur complicité. Et il restait là, dans l'attitude du triomphe, avec, dans sa main, un témoignage accablant contre elle! Mais sa joie s'était évanouie.

— Ah! — s'écria Smithers, tendant le bras au-dessus de la table pour prendre le gant. — Mon

bon vieux Lewisham! Maintenant, nous le tenons. Et cela vaut mieux que le tambourin.

Ses yeux brillaient de plaisir.

— Voyez-vous, monsieur Lagune? — dit Smithers. — Le médium tenait ceci entre ses dents et le gonflait de son souffle, il n'y a pas à le nier. Cela ne menaçait pas de tomber sur votre tête, M. le médium. C'est cela... C'est cela qui était la main lumineuse.

CHAPITRE XII

LEWISHAM EST INCONCEVABLE

Ce même soir, pendant qu'elle se dirigeait avec lui vers la station de Chelsea, miss Heydinger découvrit chez Lewisham une humeur extraordinaire. Elle avait été vivement impressionnée par la scène dans laquelle il venait de jouer un rôle; elle avait, pendant, un certain temps, cru aux manifestations ésotériques et cette révélation inattendue révolutionnait violemment ses idées. Les détails de la crise étaient un peu confus dans son esprit, mais elle plaçait Lewisham au même rang que Smithers dans le triomphe scientifique de la soirée. En somme, elle se sentait transportée d'orgueil. Que ses idées et ses croyances fussent bouleversées par Lewisham, elle n'y voyait aucun mal, mais elle en reportait toute son irritation contre le médium.

— C'est terrible! — dit elle. — Vivre de mensonges! Comment le monde deviendra-t-il meilleur si les gens sains et instruits emploient leurs lumières à obscurcir les autres! C'est terrible! C'est un homme abominable... Et cette voix onctueuse et malhonnête. Et la jeune fille... j'étais navrée pour elle. Elle devait être... Oh!... horriblement honteuse, sans cela pourquoi aurait-elle éclaté en sanglots?

Vraiment la malheureuse m'affligea. Voyez-vous, pleurer comme cela, c'était... oui, un véritable écroulement. Mais que peut-on y faire?

Elle se tut. Lewisham marchait, regardant droit devant lui, perdu dans quelque farouche contestation avec lui-même.

— Cela me fait penser à Sludge le médium, — reprit-elle.

Il ne répondit pas. Soudain, elle l'examina.

— Avez-vous lu Sludge le médium?

— Eh? — dit-il, revenant de l'infini. — Quoi? Je vous demande pardon. Sludge, le médium? Je croyais que son nom était..., mais oui, il s'appelait Chaffery.

Il la regarda, évidemment très anxieux de décider cette question de fait.

— Mais je parle du Sludge de Browning. Vous savez bien, le poème!

— Non... Je crois que je ne le connais pas, — confessa Lewisham.

— Il faut que je vous le prête, — décida-t-elle. — C'est splendide, ça éclaire le fond même de cette affaire.

— Vraiment?

— Cela ne m'était pas encore venu à l'idée, mais je le vois clairement maintenant. Si l'on offre de l'argent à des gens, de pauvres gens, dans le cas où le phénomène se produit, c'en est trop. Ils sont forcés de tricher, ils y sont amenés malgré eux. C'est de la corruption... de l'immoralité.

Elle parlait en phrases courtes et interrompues, parce que Lewisham, sans s'en apercevoir, marchait à grandes enjambées.

— Je me demande ce que... de telles gens... pourraient gagner honnêtement.

Lewisham eut vaguement conscience de la question qui frappait son oreille. Une seconde fois, il se hâta de revenir de son infini.

—Combien ils pourraient gagner honnêtement? Je n'en ai pas la moindre idée.

Il se tut.

— Toute cette affaire est énigmatique, — fit-il. — J'ai beson d'y réfléchir.

— C'est terriblement complexe et obscur, n'est-ce pas? dit-elle un peu surprise.

Mais le reste du chemin jusqu'à la station se fit en silence. Ils se séparèrent, sur la poignée de main qui faisait leur orgueil, donnée en cette occasion par manière d'acquit par le jeune homme. Quand le train s'ébranla, l'étudiante scrutait le visage de M. Lewisham et essayait de s'expliquer cette attitude. Il avait les regards fixés devant lui, sur des choses inconnues, comme si déjà il l'eût oubliée.

Il voulait réfléchir! Mais deux têtes, pensait-elle, valent mieux qu'une pour se former des opinions. Elle s'inquiétait qu'il la tînt dans l'ignorance de ses angoisses mentales.

— Comme nous sommes enserrés et emmaillottés, chaque âme à part! —se disait-elle, regardant par la fenêtre les vagues formes qui passaient confusément devant la vitre. Elle fléchit sous un accablement soudain, et se sentit seule, absolument seule dans un monde vide.

Bientôt, elle revint aux choses extérieures. Dans le compartiment, deux personnes l'épiaient avec des airs réprobateurs. De sa main, elle affecta d'arranger sa chevelure.

CHAPITRE XIII

LEWISHAM INSISTE

Ethel Henderson était assise devant sa machine dans l'embrasure de la fenêtre de M. Lagune et elle regardait d'un air découragé les gris et les bleus du crépuscule de novembre ; sa figure était pâle, ses paupières rouges de pleurs récents et ses mains reposaient immobiles sur ses genoux. La porte venait de claquer derrière Lagune.

— Mon Dieu ! — dit-elle — je voudrais être morte. Oh ! que je voudrais être loin de tout cela.

Elle redevint passive.

— Je me demande ce que j'ai fait — continua-t-elle, — pour être punie comme cela.

Elle ressemblait certes fort peu à une âme que le destin pourchasse, car elle était, à vrai dire, visiblement et immédiatement une très jolie fille. Sa tête était bien formée et coiffée d'une chevelure noire bouclée ; les sourcils au-dessus de ses yeux noisette étaient fins et sombres ; ses lèvres étaient menues ; sa bouche n'était pas trop petite pour être expressive ; le menton était faible et le cou blanc replet et joli. Il n'est pas besoin d insister sur son nez ; il suffisait. Elle était de taille moyenne, plutôt trapue que svelte, et sa robe, d'une étoffe plaisante d'un brun doré, avait les manches larges et les plis gracieux de ces temps esthétiques. Elle était assise devant sa machine à écrire, souhaitant être morte et se demandant ce qu'elle avait *fait*.

Les murs de la pièce étaient garnis de rayons sur lesquels s'étalait bien en vue une longue rangée de volumes stupides et prétentieux : les œuvres de Lagune, l'insipide et tortueuse imitation philoso-

phique qui occupait la vie du maniaque. Sur les corniches se dressaient les bustes de Platon, de Socrate et de Newton. Derrière Ethel, se trouvait le bureau du grand homme avec sa lampe électrique à abat-jour vert, bureau encombré d'épreuves et d'exemplaires d'*Hesperus*, *journal pour les incrédules*, qu'avec l'aide de la jeune fille il éditait, publiait, compilait, rédigeait et (sans son aide) payait et lisait. Un porte-plume, posé violemment, tremblotait tout droit sur sa pointe survivante dans le tampon de buvard. M. Lagune l'avait ainsi jeté.

La catastrophe de la veille l'avait plongé dans une affreuse détresse et, avant sa sortie furibonde, il avait à plusieurs reprises épanché sa bile en monologues courroucés. C'était la ruine de toute une vie, pas moins, sûrement. Elle savait que Chaffery était un imposteur. Ne le savait-elle pas? Un silence. Après tant de bontés...

— Oh! Je sais... je sais... — interrompit-elle avec un gémissement.

Mais Lagune était impitoyable et il affirmait qu'elle l'avait trahi, pire... rendu ridicule! Voyez l'ouvrage qu'il avait entrepris à South Kensington; comment le continuerait-il à présent? Où en trouverait il le courage, quand sa propre dactylographe le sacrifiait aux supercheries de son beau-père? Des supercheries!

Les mains gesticulantes devenaient actives, les yeux gris se dilataient d'indignation, la voix aiguë s'élevait jusqu'à l'éloquence.

— S'il ne vous avait pas dupé, quelqu'un d'autre l'aurait fait.— Telle était la réponse insuffisante que murmurait Ethel, sans se faire entendre par le chercheur de phénomènes.

Cette colère n'était peut-être pas aussi fâcheuse

qu'un renvoi, mais cela durait certainement plus longtemps. Et à la maison il y avait Chaffery, aigri et irrité de ce qu'elle n'avait pu s'emparer du gant pneumatique. Il n'avait pas le droit de la blâmer, non, assurément; mais une humeur bouleversée est encline à falsifier les balances de la justice. Il aurait pu, affirmait-il, expliquer le tambourin, en disant qu'il avait levé la main pour le prendre et protéger sa tête dès que Smithers avait bougé. Mais pour le gant pneumatique, il n'y avait pas d'explication. Il avait feint de s'évanouir tout simplement pour lui fournir la chance de le subtiliser. C'était idiot de prétendre que quelqu'un regardait sur la table à ce moment-là, idiot !

Auprès de l'épave significative du porte-plume, il y avait, dans son écrin, une petite horloge de voiture qui soudain fit entendre sa voix grêle et annonça cinq heures. Ethel se retourna sur son tabouret et demeura immobile, les yeux fixés sur la pendule. Elle souriait, avec les coins de la bouche abaissés.

— Rentrer, — dit-elle — et recommencer. C'est comme le volant sur les raquettes... J'ai été stupide... C'est de ma faute, si j'en suis là. J'aurais dû l'escamoter... J'avais le temps... Tricher... Truqueurs.... Je ne croyais pas que je le reverrais.... Il était honteux, c'est sûr.... Il avait là ses amis.

Pendant un moment, elle ne bougea plus, le regard dans le vague.

Puis elle soupira, frotta ses yeux rouges avec les jointures de ses doigts et se leva.

Elle gagna le vestibule où son chapeau, transpercé par une couple d'épingles, était pendu au-dessus de sa jaquette, se revêtit de ces ornements

et sortit dans la rue grise et froide. A peine avait-elle fait vingt pas qu'elle s'apercevait qu'un homme la rattrapait et marchait auprès d'elle : c'est une expérience assez commune pour les filles que leurs occupations obligent à parcourir seules la ville et Ethel avait ainsi appris par force maintes choses depuis ses aventureuses escapades de Whortley. Elle regarda droit devant elle. L'homme se plaça délibérément sur son passage, de façon si évidente qu'elle dut s'arrêter. Elle leva des yeux pleins de protestations indignées. C'était Lewisham ! Et sa face était pâle.

Il hésita gauchement, puis en silence lui tendit la main. Elle la prit machinalement. Il retrouva la parole.

— Miss Henderson, articula-t-il.

— Que voulez-vous? — demanda-t-elle faiblement.

— Je ne sais pas... — répondit-il.— Je veux vous parler.

— Ah?

Ethel sentit son cœur battre plus vite.

Pour Lewisham, les mots devinrent inopinément récalcitrants.

— Puis-je...? Attendez-vous quelqu'un...? Allez-vous loin? J'aimerais causer avec vous... Il y a un temps inf...

— Je vais à pied jusqu'à Clapham, — dit-elle. — Si vous voulez... m'accompagner une partie du chemin...

Embarrassée, elle se remit en route. Lewisham prit place à côté d'elle. Ils marchèrent côte à côte pendant un instant, pleins de contrainte, ayant tant de choses à se dire sans trouver un mot par quoi commencer.

— Avez-vous oublié Whortley? — questionna-t-il brusquement.

— Non.

Il la regarda; elle suivait des yeux le trajet de ses pieds.

— Pourquoi n'avez-vous jamais écrit? — s'informa-t-il d'une voix amère.

— J'ai écrit.

— Répondu, je veux dire.

— J'ai répondu... en juillet.

— Je n'ai jamais rien reçu.

— Non. la lettre me fut retournée.

— Mais Mrs. Munday...

— Je ne me souvenais plus de son nom. J'avais adressé ma réponse à l'école.

Lewisham retint une exclamation.

— Je suis bien fâchée, — dit-elle.

Ils continuèrent à cheminer sans qu'aucun des deux desserrât les dents.

— Hier soir, — commença enfin Lewisham. — Je suis peut-être indiscret, mais...

Elle respira longuement.

— Monsieur Lewisham, — interrompit-elle, — cet homme que vous avez vu... le médium... est mon beau-père.

— Et alors?

— N'est-ce pas suffisant?

Lewisham se tut un moment.

— Non, — fit-il.

Il y eut un autre silence contraint.

— Non, — reprit-il moins douteusement. — Je me fiche pas mal de votre beau-père. Je veux simplement savoir si vous étiez de connivence?

La jeune fille devint toute pâle. Elle ouvrit et ferma convulsivement la bouche.

— Monsieur Lewisham, — dit-elle délibérément, — vous pouvez ne pas le croire, cela peut vous paraître impossible, mais, sur mon honneur... je ne savais pas... c'est-à-dire je ne savais pas d'une façon certaine... que mon beau-père...

— Ah ! — soupira Lewisham, soudain convaincu. — Alors j'avais raison...

Pendant quelques secondes, elle le regarda en face, fixement, puis :

— Je savais, j'étais au courant, — avoua-t-elle, se mettant tout à coup à pleurer. — Comment vous dirai-je? C'est un mensonge. J'étais parfaitement au courant.

Il leva sur elle des regards ahuris, fit un pas en arrière, puis, d'une nouvelle enjambée, revint à côté d'elle. Alors un silence, un silence qui ne semblait jamais devoir finir. Elle avait cessé de pleurer, elle se trouvait plongée dans un immense répit, n'osant même pas observer à la dérobée son compagnon. Celui-ci enfin parla.

— Non, — dit-il lentement. — Ça m'est égal, même cela. Je m'en moque, même si c'était cela.

Brusquement, ils tournèrent dans King's Road, au milieu du tumulte des voitures et de la hâte des piétons ; aussitôt, une foule de gamins, qui portaient un mannequin grotesquement vêtu, les entourèrent et les séparèrent. Dans une voie aussi passagère, le soir, il faut s'attendre à n'avoir qu'une conversation incohérente, par bribes, presque criée, ou autrement, il faut se taire.

Lewisham examina sa compagne et s'aperçut qu'elle était calmée. Bientôt, quittant le tumulte, elle s'engagea dans une ruelle ténébreuse et aux volets fermés où ils purent reprendre leur conversation.

— Je comprends ce que vous voulez dire, — fit Lewisham. — Je comprends. Vous saviez sans vouloir savoir. C'était cela.

Mais l'esprit de la jeune fille n'était pas resté inactif.

— Au bout de cette rue, — dit-elle, avalant un sanglot, — il faudra me quitter. C'est gentil à vous d'être venu, monsieur Lewisham. Mais vous étiez honteux, pour sûr, vous étiez honteux. Mon patron est spirite, mon beau-père est médium professionnel et ma mère est spirite. Vous avez eu raison de ne pas me parler hier soir. Tout à fait raison. C'est gentil à vous d'être venu, mais il faut vous en aller. La vie est assez dure comme cela... Vous vous en irez au bout de la rue... au bout de la rue...

Lewisham ne répondit rien pendant la distance d'une centaine de pas.

— Je vais jusqu'à Clapham, — dit-il.

Ils arrivèrent en silence à l'extrémité de la ruelle. Alors, au bord du trottoir, elle se retourna :

— Allez-vous-en, — murmura-t-elle.

— Non, — dit-il obstinément, et ils restèrent face à face, au point capital de leur vie.

— Ecoutez-moi, — insista Lewisham.— Il m'est difficile d'exprimer ce que j'éprouve.Je ne sais pas moi-même... mais je ne vais pas vous perdre comme cela. Je ne veux pas vous laisser m'échapper une seconde fois. Je n'en ai pas dormi de toute la nuit dernière. Je me moque de savoir où vous êtes, ce que sont vos parents, et je ne me soucie guère de connaître quelle est votre part dans l'histoire du médium. Non, vous n'y serez pour rien dorénavant et n'importe comment. J'ai eu un jour et une nuit pour y réfléchir... il a fallu que j'essaie de vous trouver. Vous voilà. Je ne vous ai jamais oubliée.

Jamais. Je ne me laisserai pas renvoyer si facilement.

— Cela ne peut servir ni à l'un ni à l'autre,—dit-elle, aussi résolue que lui.

— Je ne vous quitte pas.

— Mais à quoi bon?...

— Je marche, — conclut Lewisham dogmatiquement.

Et il marcha. Il posa, de but en blanc, à sa compagne une question à laquelle elle ne voulut pas répondre, et pendant un instant, ils continuèrent leur route, dans un silence farouche. Bientôt elle parla, la bouche nerveusement tiraillée.

— Je désire que vous me quittiez, — dit-elle. — Vous êtes tout à fait différent de ce que je suis. Vous l'avez senti hier soir. Vous avez aidé à nous prendre...

— Quand je suis arrivé à Londres, j'ai parcouru Clapham en tous sens dans l'espoir de vous trouver, — débita Lewisham.

Ils avaient passé le pont et se trouvaient dans une étroite petite rue bordée de boutiques sordides, près de la gare de Clapham Junction, quand ils s'adressèrent de nouveau la parole. Ethel s'obstinait à tourner de l'autre côté un visage indifférent et froid.

— Je suis fâché,—déclara Lewisham, avec une sorte de politesse guindée,— de paraître m'imposer à vous. Je ne veux pas mettre le nez dans vos affaires... malgré vous. De vous avoir revue, cela m'a ramené en mémoire une foule de choses... je ne peux pas l'expliquer. Peut-être... il fallait que je vinsse vous trouver... Je n'ai cessé de penser à votre visage, à la façon dont vous me regardiez en souriant, dont vous sautiez par-dessus la barrière près de

l'écluse; je me souviens du thé que nous prîmes... d'une foule d'autres choses. (Il s'arrêta un long moment.) Une foule de choses... Si je peux venir... reprit-il sans obtenir de réponse.

Ils traversèrent les larges voies qui partent de la gare et se dirigèrent vers le Common.

— J'habite au bas de cette rue, — dit-elle en s'arrêtant soudain. — Je voudrais que...

— Mais je ne vous ai rien dit encore.

Elle leva vers lui sa figure pâle, incapable, pendant quelques secondes, d'articuler un mot.

— C'est inutile... — fit-elle. — Je suis mêlée à ce... et elle s'interrompit.

— Je viendrai demain soir, — annonça-t-il délibérément.

— Non, — protesta-t-elle.

— Si, je viendrai.

— Non, murmura-t-elle.

— Je viendrai.

Elle ne put se dissimuler plus longtemps la joie de son cœur. Elle était terrifiée et heureuse à la fois qu'il fût venu, et persuadée qu'il savait quel bonheur elle éprouvait. Elle cessa de protester et lui tendit la main sans rien dire. Et le lendemain, elle l'aperçut, fidèle au poste, comme il l'avait promis.

CHAPITRE XIV

LE POINT DE VUE DE M. LAGUNE

Pendant trois jours, le laboratoire de South Kensington ne vit pas M. Lagune, qui néanmoins, après ce délai, reparut plus invinciblement bavard que jamais. Chacun s'attendait à le retrouver apostat, mais il apportait une foi renforcée, un désir de propagande éhontée. D'une source inconnue, il avait tiré une force et une conviction nouvelles. Le dia-

lecticien Smithers même ne prévalut pas contre lui. Un conflit général s'éleva autour des tasses à thé insuffisantes, et l'aide préparateur condescendit à se mêler à la discussion, s'amusant fort des raisonnements embrouillés de Smithers. Car, au début, Smithers montra une confiance et une civilité présomptueuses; mais, à la fin, les oreilles lui cuisant, ses belles manières furent mises en déroute.

Lewisham, comme le remarqua miss Heydinger, ne fit que pauvre figure dans ces débats. Une fois ou deux, il parut sur le point d'interpeller Lagune, mais il jugeait sans doute plus prudent de se taire juste au moment où les mots lui venaient aux lèvres.

Lagune donnait, du scandale, une explication claire et vigoureuse.

— Ce Chaffery, — disait-il, — m'a déchargé sa conscience. Son point de vue...

— Un fait est un fait, — interrompait Smithers.

— Un fait est une synthèse d'impressions, — répliquait Lagune. — Mais cela vous l'apprendrez avec l'âge. L'autre soir, nous étions en contradiction. J'avais dit à Chaffery que vous étiez des débutants. Il vous a traités comme tels... Il a arrangé une démonstration.

— L'arrangement fut démontré, pour sûr! — s'écria Smithers.

— Précisément. Si ce n'avait été de votre interruption...

— Oh!

— Il produisait les effets rudimentaires...

— On ne peut que l'admettre.

— Je n'essaie pas de le nier. Mais comme il l'expliqua... la chose est nécessaire... justifiable. Les phénomènes psychiques sont subtils : un certain

entraînement des facultés d'observation est nécessaire. Un médium est un instrument plus subtil qu'une balance ou qu'un grain de borax et voyez le temps qu'il vous faut pour obtenir des résultats certains avec les borates ! Dans la classe élémentaire, dans la phase préliminaire, les conditions sont trop informes...

— Pour être honnêtes.

— Attendez un instant. Est-ce déshonnête d'agrémenter une démonstration?

— Mais naturellement.

— Vos professeurs le font.

— Je le nie *in toto,* — contredit Smithers, qui répéta avec satisfaction son *in toto*.

— C'est très bien, — poursuivit Lagune, — mais je possède les faits. Vos professeurs de chimie... vous pouvez descendre et vous enquérir si vous ne me croyez pas... trichent toujours sur l'indestructibilité de la matière... toujours. Autre chose... en physiographie... Vous connaissez l'expérience dont je veux parler? Pour démontrer la rotation de la terre, ils se servent... ils se servent du...

— Pendule de Foucault, intervint Lewisham. — Ils prennent une boule de caoutchouc et à l'aide d'une pointe d'épingle, ils accentuent la déviation du pendule.

— Mais cela est différent, — protesta Smithers.

— Attendez un moment, — persista Lagune, et il sortit de sa poche un fragment de journal. — Voici un compte-rendu, pris dans *la Nature*, de l'ouvrage que vient de publier un personnage non moindre que le professeur Greenhill. Et voyez... une épingle complaisante est introduite dans l'appareil qui sert à démontrer les vitesses virtuelles !

Lisez... si vous doutez. Car je suppose que vous doutez de moi.

Smithers abandonna brusquement sa position de négateur *in toto*.

— Là n'est pas la question, monsieur Lagune, là n'est pas la question. Ce que l'on se permet sur l'estrade, dans une conférence, n'est pas destiné à prouver des faits.... mais à en donner une idée.

— Il en est de même de ma démonstration, — répliqua Lagune.

— Nous ne l'avons pas prise dans ce sens-là.

— Non plus que l'ordinaire personne qui assiste à des conférences de science ne les comprend dans ce sens-là. Elle est rassurée par la pensée qu'elle voit les choses de ses propres yeux.

— Ça m'est égal,— dit Smithers.— Deux erreurs ne font pas une vérité. Agrémenter une démonstration est un tort.

— Là, je suis de votre avis. J'ai dit son fait à ce Chaffery qui n'est pas, vous le savez, un professeur infatué, un ornement, hautement salarié, du roc de la vérité, comme vos savants truqueurs d'ici, et je puis lui dire ce que je pense sans l'offenser. Il se place au même point de vue qu'eux. Mais je suis rigoureux. J'ai exigé qu'il n'y ait plus rien de tout cela...

— La prochaine fois... — commença Smithers ironiquement.

— Il n'y aura pas de prochaine fois. J'en ai fini des exhibitions élémentaires. Il vous faut accepter les dires d'un observateur entraîné... Tout comme vous le faites en matière d'analyse chimique.

— Voulez-vous dire que vous continuerez vos recherches avec ce bonhomme que nous avons pris,

sous votre nez, en flagrant délit de truquage?

— Certainement... Pourquoi pas?

Smithers se mit à expliquer pourquoi il ne le fallait pas, et s'embrouilla facilement.

— Je persiste à croire que cet homme a un certain pouvoir, — affirma Lagune.

— De tromperie, — ajouta Smithers.

— Ce pouvoir-là, il me faut l'éliminer, — fit tranquillement Lagune. — Vous pouvez aussi bien refuser d'étudier l'électricité parce qu'elle s'échappe à travers votre corps. Toute science nouvelle est fugitive. Aucun investigateur de bon sens ne se refuserait à analyser un composé sous prétexte qu'il lui donne des choses inattendues. Ceci se dissoudra dans tel acide ou je ne veux plus m'en occuper. Hein? Ce serait de la belle recherche cela!

C'est à ce moment que les derniers vestiges de retenue polie s'évanouirent chez Smithers.

— Je me fiche pas mal de ce que vous dites... C'est de la sottise, de la pure sottise. Discutez tant que vous voudrez, mais avez-vous convaincu quelqu'un? Mettez la question aux votes.

— Vous poussez la démocratie à l'excès? — dit Lagune. — La vérité élue tous les six mois par un vote général, hein?

— C'est esquiver la difficulté, — dit Smithers. — Cela n'a rien à faire avec la question.

Lagune, rouge et plein d'entrain, était déjà dans l'escalier quand il fut rattrapé par Lewisham pâle et hors d'haleine; mais Lagune, que l'escalier essoufflait de même, ne remarqua pas le trouble du jeune homme.

— Intéressante causerie, — haleta Lewisham. — Très intéressante, Monsieur.

— Je suis heureux que vous l'ayez trouvée telle, très heureux, — fit Lagune.

Il y eut un silence. Puis Lewisham se risqua, tête baissée.

— Il y a une jeune dame... — qui est votre dactylographe...

Il s'arrêta, manquant réellement de souffle.

— Oui... ? — répondit Lagune.

— Est-elle médium, ou quelque chose de ce genre ?

— Mais... — réfléchit Lagune. — Elle n'est pas médium, certainement non... Mais... pourquoi demandez-vous cela?

— Oh !... simple curiosité.

— Vous avez remarqué ses yeux, peut-être ? Elle est la belle-fille de ce Chaffery... caractère bizarre, mais indiscutablement médium. C'est singulier que la chose vous ait frappé. Moi aussi, ma foi, je me suis demandé si elle n'aurait pas quelque chose de psychique... à en juger d'après sa figure.

— Quelque chose de... ?

— De psychique.... non encore développé, naturellement j'y ai pensé une fois ou deux. Dernièrement, je parlais d'elle à son beau-père...

— Vraiment?

— Oui. Lui, cela va sans dire, aimerait voir se développer chez elle des facultés qui ne sont que latentes, mais c'est assez difficile de commencer; vous savez.

— Vous voulez dire que... elle ne veut pas?

— Pas à présent. C'est une bonne fille, mais en ces matières elle est... timide. Elle éprouve souvent une sorte d'aversion... une impression baroque... on pourrait presque dire une sorte de pudeur.

— Je comprends, — dit Lewisham.

— On peut habituellement en venir à bout. Je ne désespère pas.

— Non, — dit brièvement Lewisham.

Ils parvenaient au bas de l'escalier. Le jeune homme hésita.

— Vous m'avez donné beaucoup à penser, — dit-il, en essayant de prendre un air détaché,— par la façon dont vous avez causé là-haut.

Et il se retourna vers le registre sur lequel il devait apposer sa signature.

— Je suis bien aise que vous ne preniez pas une attitude aussi intolérante que M. Smithers, — dit Lagune. — Oui, bien aise. Il faut que je vous prête un livre ou deux, si vos études ici vous laissent quelques loisirs.

— Merci, — répondit laconiquement Lewisham en quittant son interlocuteur.

La signature, laborieusement caractéristique, trembla et s'étala d'une façon inusitée.

— Je veux que le diable m'emporte s'il parvient à vaincre les hésitations qu'elle a, — se dit Lewisham à mi-voix.

CHAPITRE XV

L'AMOUR PAR LES RUES

Lewisham ne voyait pas très bien de quelle façon il s'y prendrait pour déjouer les plans de Lagune et, en réalité, il ne voyait guère plus clair dans la situation tout entière. Ses facultés logiques, ses émotions et son imagination semblaient se jouer de sa volonté. Des choses énormes étaient imminentes, mais elles aboutirent à ceci qu'il accompagna Ethel pendant, pour être exact, soixante-sept soirs. Chaque jour de semaine, pendant novembre et

décembre, sauf une fois où il lui fallut aller vers les quartiers de l'est pour s'acheter un pardessus, il l'attendit pour la reconduire chez elle. Curieuses et peu concluantes, ces promenades, au début de chacune desquelles régulièrement il était plein de vagues désirs, et qui se terminaient invariablement par une ombre de bizarre désappointement. Cela commençait très ponctuellement à cinq heures, à la porte de Lagune, et prenait fin mystérieusement au coin d'une rue de Clapham, rue bordée de petites maisons jaunes avec des sous-sols enfoncés et des décorations de stuc du plus mauvais goût. Au fond de cette rue, elle disparaissait, soir après soir, dans l'ombre et la brume grise, au delà d'un bec de gaz à la lueur falote ; il la regardait disparaître, puis il soupirait et s'en retournait vers son logis.

Ils parlaient de ceci et de cela, de leurs petites idées superficielles sur eux-mêmes, de leurs affaires et de leurs goûts et il y avait toujours, entre eux, quelque chose qui restait inexprimé, inavoué et qui rendait toutes ces choses irréelles et fausses.

Cependant, par leur conversation, il réussit à se former une vague idée du foyer dans lequel elle vivait. Naturellement, ils n'avaient pas de domestiques et la mère était une créature fuyante, furtive, larmoyante en face des ennuis. A de rares occasions, Ethel devenait loquace : « c'est ce que dit maman quelquefois. » Elle sortait fort peu. Chaffery se levait toujours tard et partait de temps à autre pour plusieurs jours. Il était ladre, n'accordant que vingt-cinq shillings par semaine pour le ménage et il n'était pas rare que la somme fût insuffisante. Il semblait n'y avoir que peu de sympathie entre la mère et la fille. La veuve avait été volage, de façon peu recommandable, et son mariage avec son locataire

Chaffery avait donné lieu à des racontars sans indulgence. Ce fut pour faciliter ce mariage qu'Ethel fit un séjour à Whortley, de sorte que l'on n'avait vu que demi-mal à cette absence. Mais c'était là des choses anciennes, éloignées et factices, dans l'enfilade sombre des longues rues suburbaines qui absorbaient chaque soir Ethel. La promenade, la gaîté, la chaleur, et les mouvements de la jeune fille contre lui, sa claire petite voix et le contact de sa main, c'était cela la réalité.

L'ombre de Chaffery et de ses supercheries tombait à vrai dire à travers le tableau, quelquefois imprécise, d'autres fois nette et sombre. Alors, Lewisham devenait pressant, ses souvenirs sentimentaux s'interrompaient et il posait des questions qui côtoyaient des abîmes de doute. Avait-elle jamais *aidé?* Non, déclarait-elle. Puis elle ajoutait que, deux fois chez eux, elle s'était assise pour compléter le cercle. Elle n'aiderait plus jamais. Cela, elle le promettait, s'il était besoin de promesse. Elle avait déjà eu de terribles ennuis à la maison à propos du scandale de chez Lagune. Sa mère s'était mise du côté de son beau-père et la blâmait aussi. Mais était-elle à blâmer?

— *Certainement non*, vous n'étiez pas à blâmer, — certifiait Lewisham.

Lagune, apprit-il, avait été malheureux et agité pendant les trois jours qui suivirent la séance, se livrant à un assommant monologue, avec Ethel comme seule auditrice (à vingt et un shillings par semaine). Puis, il avait décidé de faire à Chaffery une solide remontrance sur sa désastreuse malhonnêteté. Mais ce fut Chaffery qui se chargea de la semonce. Smithers, sans le savoir, avait vu ses arguments battus à plates coutures par un cerveau

mieux conditionné que celui de Lagune, puisque c'était Chaffery qui s'exprimait par la voix de fausset du vieux spirite. Ethel n'aimait pas à parler de Chaffery ni du reste.

— Si vous saviez comme c'est bon d'oublier tout cela, — disait-elle, — et de se contenter d'être ensemble pendant quelques instants... A quoi bon vraiment continuer ? — ajoutait-elle quand Lewisham devenait pressant.

Lewisham, parfois, désirait singulièrement continuer ; mais l'utilité de la chose était difficile à démontrer. Ainsi, sa connaissance de la situation restait imparfaite et les semaines s'écoulaient.

Merveilleusement variées furent ces soixante-sept soirées, telles qu'il se les rappela plus tard. Il y eut des soirs d'humidité et de bruine, puis d'épais brouillards, beaux voiles isolateurs d'un gris blanchâtre faisant de chaque mètre de trottoir une chambre inviolable. Sublimes, vraiment, étaient ces brouillards, sources de joie extrême, puisqu'il cessait d'être publiquement répréhensible pour deux jeunes gens de se hâter bras dessus bras dessous, et qu'on pouvait oser, avec une audace variable, mille choses imprudentes et significatives, et caresser une petite main, enfermée dans un gant de chevreau bon marché et si raccommodé. Puis, à vrai dire, on semblait être plus près de cet illusoire quelque chose qui reliait tout cela. Et les dangers des coins de rue; les attelages surgissant soudain hors de l'obscurité; les camions avec des lanternes à la tête des chevaux, les becs de gaz aux lueurs brouillées et fumeuses quand on était dessous et qui s'évanouissaient à vingt pas dans une brume confuse, tous ces dangers semblaient augmenter l'infini besoin de protection réclamé par une déli-

cate jeune fille qui, d'ailleurs, avait déjà, épineusement seule, traversé trois hivers de brouillards. De plus, on pouvait, avec une délicieuse sensation de péril, s'aventurer jusqu'au bas de la tranquille petite rue où elle habitait, jusqu'au bas du perron même de sa demeure.

Les brouillards se changèrent, beaucoup trop tôt, en de fortes gelées, en des soirs étoilés et bientôt éclairés par la lune, où les becs de gaz avaient l'air dur, brûlant comme des rangées de gemmes jaunâtres, et leurs reflets et les taches de lumière des devantures de boutique étaient nettes et glaciales et les étoiles elles-mêmes étaient froides et brillantes, vibrant sans bruit, si l'on peut dire, au lieu de scintiller. Une jaquette, bordée de faux astrakan, remplaçait le léger corsage d'Ethel et, au lieu de son chapeau, une cape, de faux astrakan aussi, la coiffait, sous le rebord de laquelle ses yeux brillaient froids et secs, comme les étoiles, et son front paraissait large et pâle. C'était extrêmement divertissant, mais on arrivait au but bien trop vite ; aussi fallut-il allonger le chemin de Chelsea à Clapham en faisant un détour par des ruelles; puis, quand les premières poussières de neige annoncèrent que Noël était proche, on fit un nouveau détour par King's Road et une fois même par Brompton Road et Sloane Street, où les boutiques étaient décorées de toute sorte d'objets attrayants.

Alors, en des circonstances d'une infinie gravité, M. Lewisham préleva vingt-trois shillings sur le reliquat des cent livres et acheta pour Ethel un petit anneau d'or serti de perles. La remise du bijou exigeait un cérémonial; aussi, en arrivant sur la bordure du *common* neigeux et brumeux, Ethel retira son gant et l'anneau lui fut passé au

doigt. Après quoi, le donateur se sentit obligé de poser les lèvres sur... une phalange toute rose de froid, tout près d'un ongle taché d'encre.

— C'est fou de notre part, — dit-elle, — que pouvons-nous faire... jamais ?

— Patienter, — dit-il, et son ton était plein de vagues promesses.

Ensuite, il pensa à ces promesses et, un autre soir, il alla plus avant dans l'affaire, parlant à la jeune fille de toutes les brillantes perspectives qu'il jugeait possibles pour un étudiant de South Kensington ; recteur de collège, écoles de science dans les comtés du nord, inspecteur, démonstrateur et même professeur. Et puis... et puis...A tout cela, elle prêtait une oreille complaisante et incrédule, éprouvant à ces rêveries autant de crainte que de plaisir.

La remise de l'anneau serti de perles ne fut naturellement qu'une simple formalité. Elle ne pourrait le porter ni chez Lagune ni chez elle, mais elle le passa sur un cordon et se l'attacha autour du cou. Il se le représentait là, au chaud, contre son cœur.

Quand il fit l'emplette de la bague, il avait eu l'intention de la garder pour la lui offrir à Noël. Mais le désir de voir tout de suite la joie de la jeune fille avait été trop fort.

La veille de Noël, qui sait par quel artifice d'Ethel, les deux jeunes gens passèrent toute la journée ensemble. Lagune était souffrant d'un accès de bronchite et il avait donné congé à sa dactylographe. Peut-être oublia-t-elle de le dire chez elle. Le Collège Royal était en vacances et Lewisham se trouvait libre. Il déclina l'invitation du plombier; le « travail » le retenait à Londres, dit-il, bien que

cela signifiât pour lui un surcroît de dépense d'une livre sinon plus. Les absurdes jeunes gens firent à pied vingt-cinq kilomètres, cette veille de Noël, et ils se séparèrent réchauffés et animés. Il avait gelé très fort et une mince couche de neige était tombée; le ciel était un gris uniforme, des glaçons pendaient aux réverbères et les trottoirs étaient couverts d'un verglas aux formes feuillues qui devinrent des glissades à mesure que la journée s'avança. Ils savaient que la Tamise était un spectacle merveilleux, mais ils le gardèrent pour la fin. D'abord, ils suivirent Brompton Road.

Il est bon de les dépeindre tels qu'ils étaient: Lewisham dans son pardessus confection, drap bleu et col de velours, de gros gants sales, une cravate rouge et un chapeau melon ; Ethel portait une jaquette qui avait été à la mode deux ans auparavant et une cape d'astrakan frisé; tous deux avaient les joues roses sous la brise cinglante, et, à l'occasion, ils se donnaient timidement le bras, attentifs à ne manquer aucun spectacle possible. Les boutiques étaient variées et intéressantes au long de Brompton Road, mais elles n'étaient pas à comparer avec celles de Piccadilly. Il y avait, dans Piccadilly, des vitrines pleines de petits riens coûteux, qu'on pouvait fabriquer en un quart d'heure : papeteries, magasins de nouveautés bondés de babioles extravagantes et attrayantes. Lewisham, en dépit de ses anciennes animosités, oublia d'être sévère pour la classe acheteuse, tellement Ethel manifestait de plaisir devant ces jolies folies.

Ils remontèrent Regent Street, s'arrêtèrent devant la boutique des faux diamants, devant celle où des femmes exhibent leur longue chevelure, et celle où de petits poussins trottent derrière la glace; ils

parcoururent ainsi Oxford Street, Holborn, Ludgate Hill, Saint Paul's Chuchyard, Leadenhall et les marchés où les dindons, les oies, les canards et les poulets — les dindons en plus grand nombre, cependant — pendent par rangées de mille à la fois.

— *Il faut* que je vous achète quelque chose, — dit Lewisham, reprenant la conversation.

— Non, non, — répondit Ethel, les yeux fixés sur une interminable perspective de volailles.

— Mais il le faut, — répéta Lewisham, — et vous ferez bien de choisir ou je vous achèterai quelque chose qui ne vous plaira pas.

Il voyait en esprit des broches et des boucles de ceinture.

— Il ne faut pas gaspiller votre argent, et d'ailleurs, j'ai la bague.

Mais Lewisham insista.

— Alors, puisqu'il le faut... Je meurs de faim, achetez-moi quelque chose qui se mange.

Plaisanterie immense et mémorable. Lewisham s'engouffra dans un lieu imposant où des serviettes étaient pliées en bonnet d'évêque. Ils déjeunèrent d'une côtelette — qu'ils rongèrent jusqu'à l'os, — et de quelques petites pommes de terre roussies et ratatinées et ils burent à eux deux une demi-bouteille entière d'un vin blanc que Lewisham, d'un air détaché, choisit au hasard sur la carte. Ni l'un ni l'autre n'avait encore bu de vin en mangeant. Ce luxe lui coûta un shilling et neuf pence et l'étiquette portait le nom de Capri! C'était vraiment du Capri très passable — produit manufacturé, sans doute, mais chaud et aromatisé. Ethel était stupéfaite de cette magnificence et elle en but un verre et demi.

Alors, restaurés et réchauffés, ils descendirent vers la Tour; le gigantesque Pont de la Tour, avec sa crête de neige, ses immenses glaçons pendants et les blocs de glace qui obstruaient les arches latérales était un spectacle de saison. Et comme ils avaient eu tout leur soûl des boutiques et de la foule, ils se mirent résolument en route pour rentrer par l'Embankment désert.

Mais la Tamise, cette année-là, était une merveille à contempler: frangée de glace au long de chaque rive, avec des glaçons flottants dans le courant, réfléchissant les lueurs écarlates du large et rouge soleil couchant, et avançant lentement et incessamment vers la mer. Une multitude de mouettes miaulantes volaient en tous sens, et à leurs troupes se mêlaient des pigeons et des corbeaux. Les édifices, sur la rive du Surrey, étaient imprécis, grisâtres et très mystérieux; les péniches amarrées et bloquées par les glaçons étaient silencieuses et abandonnées, tandis qu'ici et là une fenêtre éclairée brillait. Le soleil s'enfonça hors de vue derrière un horizon bleuâtre et la rive du Surrey s'évanouit dans le brouillard, à part quelques taches insolubles de lumière jaune qui bientôt se multiplièrent.

Quand les amoureux eurent passé sous le pont de Charing Cross, le Palais du Parlement se dressa devant eux à l'extrémité d'un large croissant de lampes d'or, bleues et faibles, comme suspendues à mi-chemin entre la terre et le ciel, et l'horloge de la Tour était semblable à un soleil de novembre. Ce fut une journée sans un instant fâcheux, ou du moins avec à peine un point noir, et qui ne parut qu'à la fin.

— Au revoir, cher, — dit-elle, — j'ai été très heureuse aujourd'hui.

Il approcha sa figure tout près de celle de la jeune fille.

— Au revoir, dit-il, lui serrant la main et la regardant dans les yeux.

Elle détourna ses regards, et se pencha sur lui.

— Mon très cher, — murmura-t-elle, d'un ton caressant, et puis : — Au revoir!

Soudain — il devint inexplicablement pétulant, et laissant retomber la main qu'il tenait :

— C'est toujours comme cela. Nous sommes heureux, *je* suis heureux. Et puis... Et puis... vous vous en allez...

Il y eut un silence, comme une interrogation muette.

— Cher, — dit-elle, — il nous faut attendre.

Un nouveau silence.

— Attendre! — fit-il et il se tut, hésitant. — Au revoir! — proféra-t-il, comme s'il rompait un fil qui les retenait.

CHAPITRE XVI

LES PENSÉES INTIMES DE MISS HEYDINGER

Le chemin de Chelsea à Clapham et celui de South Kensington à Battersea, surtout si on allonge le premier par quelques détours, voisinent de fort près. Un soir, peu avant Noël, deux amies de Lewisham le dépassèrent en compagnie d'Ethel. Mais Lewisham ne les vit pas, parce qu'il donnait toute son attention au visage d'Ethel.

— Avez-vous vu? — demanda un peu malicieusement à l'autre l'une des deux jeunes filles.

— M. Lewisham... n'est-ce pas? — dit miss Heydinger d'un ton parfaitement indifférent.

Miss Heydinger était assise dans la pièce que ses plus jeunes sœurs appelaient son *sanctum*. Ce sanc-

tum n'était trop évidemment qu'une chambre à coucher intellectualisée où, sur les murs, un papier de pacotille exhibait coquettement des roses argentées entre les pièces drapées du mobilier. Les gloires particulières dont se targuait l'occupante étaient la table à écrire au milieu de la chambre et le microscope sur le peu solide guéridon octogonal, devant la fenêtre. Il y avait des rayons de fabrication visiblement féminine, avec leur facile décoration et leur instabilité structurale, et sur ces rayons s'étalaient les dos scintillants de poètes tels que Shelley, Rossetti, Keats, Browning, et des volumes dépareillés de Ruskin, des sermons positivistes, des brochures socialistes aux couvertures déchirées, des manuels de science et des cahiers de notes en une abondance accablante. Les reproductions accrochées au mur parlaient éloquemment d'ambitions esthétiques et d'une certaine imperméabilité aux significations implicites: c'était le « Miroir de Vénus », de Burne Jones; « l'Annonciation », de Rossetti; celle de Lippi; « l'Amour et la vie » et « l'Amour et la mort » de Watts. Entre autres photographies, il y avait le groupe du comité de la *Debating Society* de l'année précédente, au centre de laquelle Lewisham souriait timidement, tandis que miss Heydinger, à droite, s'était presque trouvée hors du foyer de l'objectif.

Miss Heydinger, dans son fauteuil de crin, tournait le dos à tout cela, les yeux fixés sur le feu, les paupières brûlantes et son menton dans sa main.

— J'aurais dû deviner... déjà, — se disait-elle. — Depuis cette séance... c'était changé... (Elle sourit amèrement.) Quelque fille de boutique... (Elle resta pensive.) Ils sont tous pareils, je suppose. Ils finis

sent par nous revenir... un peu avariés, comme on dit au théâtre. Peut-être, reviendra-t-il... Je me le demande... Pourquoi serait-il si trompeur?...Pourquoi me jouerait-il la comédie?... Jolies, jolies, jolies... voilà notre affaire. Quel homme hésite à choisir? Il passe son chemin, pense pour lui... agit pour lui... Sa dissection est en retard... ça se voit... c'est à peine s'il prend des notes...

Pendant longtemps, elle garda le silence. Sa figure prenait une expression plus absorbée. Elle commença à se mordre le pouce, d'abord lentement, puis plus vite. De nouveau, un flot de paroles déborda.

— Les choses, les grandes choses qu'il aurait pu faire. Il est capable, il est opiniâtre, il est fort. Et puis, survient un joli minois! Oh! Dieu, *pourquoi* ai-je été faite tout cœur et tout cerveau?

Brusquement, elle se leva, les mains jointes et crispées, la figure contorsionnée, mais elle ne versa pas une larme. Cette attitude s'alanguit en un instant. Une main retomba mollement au long du corps, et l'autre se posa sur un fossile qui ornait la cheminée. Les regards de la jeune fille s'abaissèrent vers les flammes rougeâtres du foyer.

— Songer à tout ce que nous aurions fait! cela m'affole! Travailler, penser, apprendre... Espérer et attendre!... Mépriser les arts mesquins de la femme, se fier à la raison de l'homme... pour s'éveiller comme les vierges folles... et s'apercevoir que l'heure de vivre est passée! (Sa figure, sa pose s'adoucirent en un apitoiement de son sort.) Futilité... c'est inutile... (Son intonation se voila.) Je ne serai jamais heureuse...

La grandiose vision d'un avenir qu'elle avait caressé s'éloigna soudain et s'évanouit, de plus en

plus splendide à mesure qu'elle était de plus en plus lointaine — comme un rêve à l'instant qu'on s'éveille. La vision de son inévitable isolement vint, claire et nette, remplacer l'autre. Elle se vit seule et infime en une immense désolation, infiniment pitoyable, et l'oublieux Lewisham disparaissant dans la distance... avec quelque fille de boutique. Les larmes vinrent, accoururent, et coulèrent torrentueuses au long de ses joues. Elle regarda autour d'elle, comme si elle eût cherché quelque chose... se jeta à genoux devant le petit fauteuil... se mit à sangloter une prière incohérente, implorant la pitié et la consolation du Seigneur.

Le lendemain, l'une des étudiantes du cours de biologie fit remarquer à une amie que les « simagrées heydingeresques » avaient repris. L'amie jeta un coup d'œil au fond du laboratoire.

— C'est une mauvaise rechute, — dit-elle. — Vraiment, je ne pourrais pas... me coiffer comme cela.

Elle continua à examiner miss Heydinger d'un œil critique; elle pouvait le faire sans danger, car miss Heydinger, perdue dans ses pensées, était debout devant une fenêtre du laboratoire, le regard noyé dans le brouillard de décembre.

— Elle a l'air pâle, — dit l'étudiante qui avait fait la première remarque. — Je me demande si c'est parce qu'elle travaille trop?

— Ça ne fait guère de différence, — répondit l'amie. — Je lui ai demandé hier quels étaient les os du segment pariétal, et elle n'en connaissait pas un... pas un seul.

Le jour suivant, la place de miss Heydinger resta vide. Elle était malade — de surmenage — et sa maladie ne se termina que trois semaines avant les

examens de fin d'année. Elle revint alors, avec une figure pâlie et d'énergiques, mais inutiles efforts pour rattraper le temps perdu.

CHAPITRE XVII

DANS LA GALERIE DE RAPHAEL

Il n'était guère que trois heures et, déjà, dans le laboratoire de biologie toutes les lampes brûlaient ; la classe était occupée à sectionner avec des rasoirs des racines de fougère et à les examiner au microscope. Un silencieux adolescent, ressemblant à une grenouille, travaillait attentivement, ayant encore plus que d'habitude l'aspect d'une grenouille avec une expression de modestie dans l'effort. Derrière miss Heydinger, fatiguée et négligée comme autrefois, se trouvait un siège vacant, un microscope abandonné et des crayons et des cahiers épars.

Sur la porte de la classe était fixée la liste des étudiants reçus à l'examen de Noël. En tête s'étalait le nom de l'adolescent-grenouille; après lui, venaient ex-æquo Smithers et l'une des étudiantes. Lewisham était sans gloire le premier de la seconde série et le nom de miss Heydinger était absent — il y avait eu, affirmait la liste, un échec. C'était la compensation exigée des émotions plus raffinées.

Dans la spacieuse solitude de la galerie du musée réservée aux dessins de Raphaël, Lewisham était assis, plongé dans une sombre méditation. D'une main négligente, il tirait pensivement sur son indiscutable moustache, témoignant une sollicitude particulière envers ceux des poils qui étaient assez longs pour être mordillés.

Il s'efforçait d'envisager clairement la situation. Comme il ressentait encore la vive contrariété de

sa défaite, c'est assez dire en quel état de netteté se trouvait son esprit. L'ombre de cette défaite se projetait sur toutes choses, assombrissait l'ardeur de son orgueil, donnait une perspective nouvelle aux choses. La grandiose beauté de ses sentiments amoureux avait reculé en quelque coin obscur de son être. Contre l'adolescent-grenouille il éprouvait une sauvage animosité; et Smithers l'avait trahi. Il était furieux, amèrement courroucé envers les piocheurs qui passent tout leur temps à s'échiner en vue de ces stupides examens qui ne sont qu'une affaire de chance. L'examen pratique non plus n'avait pas été mené impartialement, et l'une des questions de l'écrit n'était pas du programme. Biver, le professeur Biver, était un âne bâté, de même que Weeks le démonstrateur. Mais ces obstacles ne parvenaient pas à aveugler son intelligence sur la cause manifeste de son échec : le gaspillage de plus de la moitié utilisable de ses soirées, le meilleur moment de la journée pour l'étude et cela, jour après jour, une perte régulière et incessante de temps. Ce soir même, il irait encore à la rencontre d'Ethel et il se préparerait un échec ignominieux dans la seconde partie du cours, la section botanique. De cette façon, rejetant à contre-cœur, l'une après l'autre, ses excuses nuageuses, il finit par établir clairement l'antagonisme qui existait entre ses relations avec Ethel et ses ambitions immédiates.

Tout lui avait été si facile pendant ces deux dernières années qu'il s'était imaginé que rien n'entraverait ses progrès et que ses projets d'avenir étaient assurés. Il ne lui était jamais venu à l'idée quand, après la fameuse séance, il avait renoué les relations avec Ethel, qu'il risquait le moindre

danger. Les événements lui donnaient un rude avertissement.

Il se mit à se représenter la vie que menait l'étudiant-grenouille (qui était d'une famille bourgeoise et riche) installé devant un large bureau, avec une lampe dont un abat-jour tamisait la clarté, dans une pièce toute garnie de rayons et de livres. Lui, Lewisham travaillait sur sa commode, vêtu d'un grand pardessus et les pieds, dans le tiroir du bas, enveloppés dans tout ce qu'il avait d'étoffes disponibles; c'est au milieu d'incroyables commodités que l'autre travaillait, travaillait, travaillait. Pendant ce temps-là, Lewisham cheminait par les rues brumeuses, dans la direction de Clapham, et, après qu'il avait quitté Ethel, il revenait chez lui, l'esprit plein d'absurdes fantaisies.

Avec une flegmatique lucidité, il examina l'état de ses relations avec Ethel. Il suspendit l'effet de ses tendres sentiments et ne se leurra d'aucun mensonge. Il avait de l'affection pour elle, il aimait être avec elle, lui causer, lui plaire, mais à cela ne se bornait pas son désir. Il se rappela les paroles amères d'un orateur qui, dans une réunion à Hammersmith, se plaignait que, dans notre actuelle civilisation, le besoin élémentaire du mariage nous soit refusé. La vertu était devenue un vice. « Nous nous marions dans la crainte et le tremblement. Son sexe en échange d'un foyer, tel est le trafic de la femme, et l'homme obtient le désir de son cœur quand le désir de son cœur est mort. » Ces phrases, qui lui avaient alors paru simple rhétorique, lui revinrent avec un sensible accent de vérité. Lewisham comprit qu'il s'agissait là de vies divergentes. D'un côté, les degrés étincelants menant au pouvoir et à la renommée, qui avaient été son

rêve dès l'aube même de son adolescence, et de l'autre côté : Ethel.

Et même s'il prenait Ethel, ferait-il le meilleur choix? Qu'en adviendrait-il? Quelques promenades de plus ou de moins! Elle était désespérément pauvre; il l'était, lui aussi, lamentablement et elle avait pour beau-père ce filou de médium! Après tout, elle était d'une éducation inférieure, elle ne comprenait ni ses travaux, ni le but qu'il se proposait.

Il se rendit compte soudain, avec une conviction absolue, qu'après la séance de spiritisme il aurait dû rentrer chez lui et ne plus penser à Ethel. Pourquoi avait-il ressenti cet irrésistible désir de la revoir? Pourquoi son imagination avait-elle tissé autour de la jeune fille une si étrange toile de possibilités? Il était lié maintenant, sottement lié... Tout son avenir était sacrifié à ce fantôme transitoire d'une amourette par les rues. Il tira haineusement sur sa moustache...

Il se représenta bientôt un tableau où Ethel, sa mystérieuse mère et le trop habile Chaffery, le retenaient, l'entortillaient dans un impalpable filet et l'empêchaient de gravir les glorieux degrés des grandes œuvres et des honneurs. Des bottines percées et l'éclaboussement des voitures pendant toute son existence, tel devenait son lot. Déjà, la médaille du prix Forbes, le prochain degré à franchir, pouvait être considéré comme ratée...

A quoi diable avait-il bien pu penser? Il s'en prit à la façon dont il avait été élevé. Les gens des classes aristocratiques et bourgeoises étaient mis au courant de ces choses par leurs parents; ils étaient convenablement avertis et ne se laissaient pas empêtrer dans de stupides amours avant d'être indépendants. Cela valait beaucoup mieux...

Tout était compromis : non seulement son travail, sa carrière scientifique, mais son rôle à la Debating Society, dans le mouvement politique, toute son œuvre pour l'Humanité... Pourquoi ne pas être résolu... tout de suite..? Pourquoi ne pas exposer la chose clairement et simplement à Ethel? Ou lui écrire? S'il écrivait maintenant il aurait l'avantage de passer la soirée à la bibliothèque. Il lui demanderait de renoncer à ces promenades — du moins jusqu'après le prochain examen. *Elle* comprendrait. Il eut un doute à ce propos... et à cette supposition, il s'irrita. Mais à quoi bon atténuer les choses? S'il se mettait une fois à s'occuper d'elle... Pourquoi la considérait-il de cette façon? Simplement parce qu'elle était déraisonnable!

Lewisham eut un accès passager de colère.

Cependant, cette suppression des promenades s'obstinait à lui paraître un procédé mesquin. *Elle* le trouverait mesquin; ce qui était bien pire. Pourquoi mesquin? Pourquoi le trouverait-elle mesquin? Il eut un nouvel accès de colère.

Le majestueux gardien du musée, qui l'avait épié furtivement, se demandant pour quelle raison un étudiant restait assis en face du sacrifice de Lystra à se ronger les ongles, les lèvres et la moustache, jetant à ce chef-d'œuvre des regards tour à tour ébahis et farouches, le gardien le vit se dresser soudain, avec un air décidé, pivoter sur ses talons et, d'un pas rapide, gagner l'entrée de la galerie. Sans jeter un regard, ni à droite, ni à gauche, il disparut dans l'escalier.

— Parti chercher une nouvelle moustache à ronger, je suppose, — conclut le gardien, d'un ton méditatif. — On croirait qu'une mauvaise mouche l'a piqué.

Après avoir réfléchi quelques instants, le digne homme parcourut à pas lents la galerie et s'arrêta en face du dessin.

— Les personnages sont un peu gros pour les maisons, — dit le gardien, désireux de distribuer une justice impartiale. — Mais c'est de l'Art. Je parie qu'*il* n'en férait pas un... qui vaille la moitié de ça.

H.-G. WELLS.

Traduit de l'anglais par HENRY D. DAVRAY.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Les Congrégations : Cléricalisme et christianisme. — Les grèves ; Théorie de l'insatiabilité.

Les Congrégations : cléricalisme et christianisme. — Qu'il y ait désormais en France, pendant quelques années, un millier de réguliers de moins, jésuites, dominicains et chartreux, cela changera fort peu de chose à la physionomie de ce pays et à l'état des partis en guerre. Ce qu'on appelle le cléricalisme et qui n'est que la politique mise d'accord avec la foi n'en continuera pas moins de dominer, en certaines régions, sous son vrai nom et son véritable habit, en d'autres sous un pseudonyme et un masque. Il y a en France cinq ou six cléricalismes tout aussi fâcheux les uns que les autres ; un de plus ou un moins, cela n'est pas une grande affaire. Ils évoluent tous d'ailleurs autour du christianisme, dont ils sont les fils, et ils existeront nécessairement, les uns ou les autres, ou tous à la fois, tant que le christianisme sera le principe moral de l'humanité. Foi dans le passé, foi dans le présent, foi dans l'avenir, c'est toujours la foi ; or, la foi engendre la tyrannie. Un concile s'assemble pour décider si M. Millerand a mérité l'excommunication. Et c'est grave ; les conciles d'aujourd'hui sont aussi graves que ceux du quatorzième siècle. Je ne pense pas qu'on devienne clérical. Des hommes naissent cléricaux comme ils naissent respectueux, naturellement destinés à s'incliner devant une broderie d'or ou devant une période oratoire. On change de cléricalisme. Cela ravigote la foi, comme la transplantation active la vie de certains végétaux. De fanatique clérical, on devient fanatique an-

ticlérical, — pures épithètes : c'est le même principe, c'est la même besogne, et la même chanson, et qui inspire aux gens sérieux et froids le même dégoût ou la même pitié. Oui, ils sont bien bêtes, ces dévots qui croient que saint Antoine de Padoue va leur faire retrouver leur chien perdu; mais ils sont bien bêtes aussi, et d'une bêtise identique, les électeurs qui croient que le monsieur qu'ils élisent député réalisera les promesses dont il les comble. Il ne faut pas rire des superstitions; elles sont la marque même de l'esprit humain. Tout n'est que croyance.

Si le catholicisme disparaît de France, on le regrettera un jour. Les superstitions qu'il détient et qu'il propage ont une forme auguste, comparées à celles que l'on voit naître et qui prendront sa place. Cela est peu visible pour le vulgaire, mais il est certainement un obstacle au christianisme. Or, et cela sera évident un jour, le pire ennemi de la civilisation pleine et libre, ce n'est pas, ou ce n'est plus, le cléricalisme catholique, c'est le christianisme. Le cléricalisme n'attaque que les intelligences malades et sans valeur pour la civilisation; le christianisme corrompt les plus superbes volontés. Le cléricalisme n'est peut être qu'un fruit du sol; le christianisme est un fruit étranger, auquel nous n'avons jamais mordu qu'avec beaucoup de répugnance. Depuis plus de quinze siècles, la politique romaine a travaillé à ne nous le présenter que bien confit et macéré dans le miel païen; même sous cette forme, il commence à nous sembler fade; et des messieurs venus exprès de Genève voudraient nous le faire avaler tout cru!

Le seul résultat évident obtenu jusqu'ici par la propagande protestante a été de forcer certains aveux. Tel qui ne demandait qu'à vivre en paix avec la religion de sa race s'est vu forcé d'affirmer son éloignement pour le christianisme, base de cette religion. Tel autre, qui ne possédait même plus de sympathie traditionnelle pour le catholicisme, est sorti pour le défendre contre une secte plus hargneuse, plus tyrannique et, momentané-

ment, plus puissante. Mais tous ces efforts convergent, et, avec l'aide de Nietzsche, c'est le christianisme même qui va être attaqué. Je ne crois pas qu'il soit en état de se défendre dans la région intellectuelle.

C'est dans cette région seulement que, sous le nom de protestantisme, il est en ce moment dangereux. A la faveur de la philosophie de Kant, qui parut à un certain moment très hardie, il s'est insinué dans les esprits, ayant pris ce pseudonyme, Rationalisme. Véritable religion de poche, ce christianisme raisonnable tient peu de place et s'emporte partout. On voit des messieurs, qui se disent révolutionnaires, se mettre tout à coup à parler comme S. Paul. Des journaux semblèrent pendant deux ans rédigés par des apôtres ou des pères de l'Eglise. La manie de parler sans cesse de la justice et de la vérité est toute paulienne. On ne peut regarder une épître du tisseur de tentes sans tomber sur un de ces deux mots.

La Vérité, c'est l'argument constant des protestants dans leurs polémiques. Ils prouvent facilement que le catholicisme n'est pas conforme à l'évangile, qu'on y a introduit une quantité de pratiques condamnées par Jésus ou par Paul. Un petit *tract* intitulé « Pourquoi votre curé vous défend-il de lire la Bible? » démontre malicieusement que c'est pour que les fidèles ne s'aperçoivent pas des contradictions qui se sont développées entre les commandements de l'Eglise et les préceptes de l'Evangile. Mais de telles remarques ne peuvent troubler que des âmes fort naïves, car il est de toute évidence qu'une religion ne vit qu'en se modifiant, qu'en s'adaptant constamment à des besoins, à des milieux nouveaux. Une religion vraie est celle qui est, qui remplit un rôle d'utilité sociale. Pourquoi, au fait, n'en pas croire le pape régnant aussi bien que saint Paul?

La vérité avant tout et malgré tout : qui a dit cela le premier? Un père de l'Eglise, S. Grégoire : « Si la vérité cause du scandale, il vaut mieux le permettre que de manquer à la vérité. » Parole bien digne d'un fanatique désintéressé du monde et qui n'a de souci que la vie

éternelle. Pour en comprendre toute la gravité, il faut se souvenir de la signification forte qu'avait alors le mot scandale, et le traduire par honte, ruine, catastrophe. Tel est l'esprit chrétien originel, oriental. Il n'est vraiment tolérable qu'adouci par la sérénité romaine.

Mais il ne faut pas s'imaginer que les hommes les plus nettement chrétiens, ce sont toujours ceux qui fréquentent les églises ou les temples. Il n'y a pas de chrétien plus féroce que le chrétien incrédule, celui qui, ayant rejeté tout le dogme, a gardé toute la morale. Une des fables de la Bible, celle de Noé et de ses fils, explique ingénieusement la diversité des races humaines en même temps qu'elle tend à démontrer leur égalité originelle. De cette fable, en déclarant que le Christ est mort pour tous les hommes, l'évangile a tiré une morale dont les apôtres, imités par les missionnaires, ont assuré l'exécution. Que penser des incrédules qui, rejetant la fable, en admettent les conséquences, alors que la science la plus élémentaire leur crie la différence profonde observée non pas seulement entre un nègre et un blanc, mais entre un indigène du midi et un indigène du nord de la France?

Il faudrait vraiment abandonner les querelles basses dont vivent les chef-lieux de canton, ces luttes ignobles de curé à instituteur, pour considérer enfin les seuls intérêts pratiques. Il faudrait, si dur que cela puisse paraître à quelques-uns, renoncer à toute idéologie, abolir la politique et troquer contre la liberté de l'homme et la liberté de l'animal, la liberté humiliante et factice du citoyen.

Les Grèves : la théorie de l'insatiabilité. — L'homme n'a jamais cru que sa condition présente fût normale. Il a toujours cherché, en arrière ou en avant, un paradis terrestre. Jadis, tout en rêvant à un âge d'or aboli, il faisait sa soumission à la réalité : c'est la civilisation païenne. La christianisme, à la notion maintenue d'un âge d'or écoulé, paradis terrestre, ajouta la vision d'un âge d'or futur. On le plaça d'abord sur la terre,

puis, pour plus de sûreté, dans les au-delà, paradis céleste, invention d'une astuce merveilleuse. Les hommes, pendant plusieurs siècles, n'en demandèrent pas davantage. Cependant l'espérance, comme si elle était tissée de matière et non de chimère, a des limites d'extension. Le fil cassa. L'un des bouts remonta si haut qu'on ne l'a jamais revu ; celui qui traînait à terre, les philosophes le saisirent et le rajustèrent à une autre idée, à la première forme de l'idée chrétienne : décidément le paradis futur est terrestre et non pas céleste: il se réalisera très prochainement dans le temps et dans l'espace. Cette promesse fut une grande imprudence sociale. Depuis cette époque le peuple attend, ne voit rien venir, et parfois se fâche. En 1789, la France entière se persuade qu'elle vient d'entrer dans l'ère du bonheur universel; une partie de l'Europe fit le même rêve. Les brutalités de la Révolution ne furent pas autre chose que la colère d'un enfant déçu. En ce moment (1903) les ouvriers sont assurés que « si l'on proclamait la République sociale », tout le monde serait heureux immédiatement.

Je ne discute pas ici l'idée de progrès, ni surtout l'idée de progrès social. Au contraire. Ce qui suit sera d'autant moins contestable que le progrès sera considéré comme plus réel, plus matériellement tangible.

Admettons qu'il y a progrès. Ce progrès est vain, parce que l'homme, doué d'une infinité d'aptitudes, est nécessairement insatiable.

Nulle amélioration, *réellement réelle*, dans la condition des hommes n'est possible, parce que :

1° Elle ne porte pas sur les mêmes hommes qui, au cours de leur vie, ne peuvent comparer que des quantités ou des qualités incomparables. Ce qui augmente le plaisir de vivre à trente ans souvent le diminue à cinquante ;

2° Les hommes, quelles que soient leur position, leur richesse, leur autorité, ne sont heureux que rarement et pour peu de temps. Le bonheur est un état physique qui ne peut ni se prévoir, ni s'ordonner, ni se fixer. Sa pro-

pre durée le détruit. C'est un fait fugitif parce que c'est un fait relatif;

3° Même traités de plus en plus favorablement, les hommes ne sentiraient pas cette progression. La moindre souffrance présente domine et annihile toutes les joies passées. Le parvenu ne jouit pas du pain blanc en songeant à la masure où il grugeait des pommes de terre. Il le mange, en se plaignant qu'il est mal cuit;

4° Tout le monde sait par expérience qu'un besoin satisfait est aussitôt remplacé par un autre besoin. Un progrès accompli donne aussitôt le besoin d'un progrès nouveau, et ce besoin est une source de peine, tant qu'il n'est pas réalisé. L'*ignoti nulla cupido* n'est plus exact : il y a une anxiété de l'inconnu qui corrompt l'usage même des agréments de la vie civilisée.

L'homme est insatiable : rien ne le contente, parce que rien ne le remplit. Ce caractère, dont les poètes et les philosophes font un argument spiritualiste, n'est point particulier aux espèces humaines. On en observe les rudiments dans les animaux domestiques; des chiens gâtés exigent une nourriture toujours plus délicate et plus variée : la sensibilité est d'autant plus impérieuse qu'on lui obéit; l'abstinence l'engourdit, l'abondance la surexcite.

Condorcet, rêveur géométrique, contemplait les développements d'un « progrès indéfini ». Cette idée ne peut s'admettre que si on donne ici au mot progrès le sens plus modéré de changement. Tout progrès comporte une perte, la perte de ce qui est remplacé par une forme nouvelle, par un usage nouveau. Même dans le cas le plus favorable, ce n'est donc qu'un changement. D'autre part, le nombre des combinaisons, illimité verbalement, est limité réellement ; d'où le retour, sous le nom de nouveautés, d'états anciens et oubliés. Un progrès n'est donc qu'un changement ; mais un changement devient un progrès, dès qu'il est senti comme tel. Tout est relatif et doit être considéré du point de vue subjectif. Il est absurde de raisonner sur des qualités absolues. L'idée du

progrès en soi est une inanité. La civilisation, tout en croyant progresser, pourrait rétrograder lentement vers un état ancien, sans que les hommes en eussent conscience.

Il y a des moments de l'histoire où l'humanité paraît immobile ; c'est que nous les voyons mal, de trop loin et que leurs mouvements nous échappent. Le changement est la loi ; s'il est parfois plus fréquent ou plus soudain, il ne manque jamais. Son absence serait un signe de mort prochaine, non de longue décadence, de mort immédiate et raide. Il est perpétuel, et cette constance est la raison de son inutilité pour le bonheur individuel. Le progrès que l'on a désiré, on ne le sent plus, dès qu'il est réalisé. Entré dans les habitudes de la vie, il s'y fond et y disparaît.

Et ainsi l'humanité marche sans trêve, vers rien, pour rien, par nécessité de marcher ou de périr.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Rudyard Kipling : *Stalky et Cie*, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas, « Mercure de France », 3.5o. — Gérard d'Houville : *L'Inconstante*, Calmann-Lévy, 3.5o. — J. H. Rosny : *L'Epave*, Plon, 3.5o. — Fernand Dacre : *La Race*, Plon, 3.5o. — Georges Clemenceau : *Aux embuscades de la vie*, Fasquelle, 3.5o. — Ernest Tissot : *Les cinq nuits de la Passion*, Fasquelle, 3.5o. — Enacryos : *Les femmes de Setné*, Ollendorff, 3.5o. — Maurice Montégut : *Monsieur Georges*, Ollendorff, 3.5o. — Daniel Riche : *L'Amusette*, Flammarion, 3.5o. — Francisque Parn : *Cœurs sauvages*, Havard, 3.5o. — Gyp : *Les Chapons*, Juven, 3.5o. — Ariste Excoffon : *Pour être heureux*, Dujarric, 3.5o. — Rocheflamme, *Maria Magdelena*, Offenstadt, 3.5o. — Henri Doris : *Amour et Science*, Plon, 3.5o. — Georges de Peyrebrune : *Une sentimentale*, Ollendorff, 3.5o. — Jane de la Vaudère : *Les Courtisanes de Brahma*, Flammarion, 3.5o. — X. de Ricard : *Les Foucades de la duchesse*, Juven, 3.5o. — E. Joliclerc : *Caresseuse*, Offenstadt, 3.5o. — Alfred Capus : *Années d'aventures*, Fasquelle, 3.5o. — Frédéric Boutet : *Contes dans la nuit*, Charles Carrington, 3.5o. — Valentin Grandjean : *La gloire du mal*, Genève, 2. — Michel Corday : *Gentillane*, Simonis Empis, 3.5o. — Camille Pert : *La Loi de l'amour*, Simonis Empis, 3.5o. — Philéas Lebesgue : *Les Feuilles de roses*, Charles, 3.5o.

Stalky et Cie, par Rudyard Kipling. Ce livre-ci ne plaira pas à l'esprit français, je ne sais même pas si un Français le

lira jusqu'au bout sans impatience. Il s'agit de la vie de collège de quelques futurs officiers anglais et de types déjà bien spéciaux parmi les jeunes gens d'une élite bien spéciale, probablement embellis ou corrigés par la vision originale du grand poète des *Livres de la Jungle*. *Stalky et Cie* sont trois gamins révoltés, froidement décidés à tout selon leur personnelle idée de la loyauté logique. (Il est des loyautés en dehors de la logique). Ce sont des *apaches* sur le sentier de la guerre. Tout ce qui représente le professeur, la formule, la routine et les grandes phrases inutiles devient leur bête de chasse. Cependant ce ne sont pas des anarchistes, des perturbateurs selon les données habituelles, parce qu'ils ont des procédés identiques à ceux des tyrans anciens, alors que les tyrans, étant absolument libres, avaient des allures d'aventuriers sensibles aux brises du pittoresque. Impitoyables pour les imbéciles, ils sont d'une douceur féline avec les gens de compréhension vive, et s'ils aiment à distribuer, autant qu'à faire, de mauvais coups, ils se laissent battre par le plus fort quand il est aussi le plus fin, comme de véritables enfants de Rome, de la Rome du temps de la louve. Non, il n'est pas très moral ce livre ! d'abord il n'est pas question de jupes, et toutes les petites saletés que l'adolescent français a coutume de remâcher entre les feuillets de ses bouquins d'étude sont sévèrement exclues de ce journal d'éphèbes. J'ignore si l'auteur nous cache quelque chose, mais je prends grand plaisir à ce que je ne vois ni n'entends dans un roman de mœurs aussi précises. Rudyard Kipling m'intéresse par la manière dédaigneuse dont il traite le corps humain. Il ne s'inquiète pas beaucoup des infirmes et n'a pas l'art d'étaler perpétuellement des plaies, cet art macabre qui semble, depuis au moins dix ans, le privilège des écrivains français. Chez lui on est des hommes sains. On reçoit des coups et on en rend. Maintenant on mange, on boit, on fume et on ne parle guère de ses digestions. Je me permets de recommander aux lecteurs friands de ce qu'on croit être le sadisme une petite scène de brimades entre collégiens qui est à faire se pâmer nos jeunes mufles d'étudiants, soit au Quartier Latin, soit dans les maisons d'éducation à l'eau de rose de notre idéale république. Il s'agit de punir les brutes qui ont, sans aucune raison sociale ou sauvage, martyrisé un de leurs petits camarades.

Les héros du livre possèdent, en dehors d'une logique bien à eux, des goûts de sauvages qui les poussent à frapper de main ferme dès que l'occasion s'en présente. Ils vous passent

à tabac les criminels avec un visible goût du sang, dont ils ne se défendent point. Mais ils martyrisent pour le bon motif. Je ne pense pas que la justice puisse être autre chose que le martyre légal pour le coupable. Ce qui fait un réel plaisir dans les œuvres de Kipling, c'est de sentir que la puissanee de l'instinct domine toutes les situations romanesques, et rien ne peut être plus franchement romanesque, héroïque, peut-être même parfaitement raisonnable que la loi de l'instinct. Si on voulait résumer la théorie de l'auteur anglais, théorie qu'il ne développe jamais autrement que par l'enchaînement des aventures, on dirait qu'il est toujours pour le plus fort contre le moins intelligent. Ces créations sont au-dessus d'une certaine vie quotidienne, mais elles se rattachent à la terre par la fibre animale intensément développée. Les tigres surpris dans leur intimité doivent avoir la douceur de mouvement que les gestes à la fois simples et souples de la bande Stalky nous révèlent. On peut songer à l'existence très calme, presque administrative que ce serait dans le monde, si la race des tigres, douée de la suprême intelligence, avait conquis le globe. On mangerait tous les professeurs au repas du matin et les neurasthéniques se serviraient le soir pour le dessert, avec bouquet de thym ou couronnes de verveines, histoire de leur procurer une dernière joie sentimentale. Non, Rudyard Kipling n'est pas un auteur moral. Il ne déshabille personne, mais il tue quelquefois. On prétend qu'il ne dit pas tout sur la bande Stalky et Cie...seulement c'est un bruit que les petits mufles français font courir !

L'Inconstante, par Gérard d'Houville. J'aime à savoir ce que pensent les femmes d'un livre de femmes, seulement je me suis souvent aperçu que les femmes qui lisent ne pensent jamais rien. Je me suis donc adressé à une femme qui écrit pour savoir ce qu'il fallait dire du livre de Gérard d'Houville qui est un Monsieur à peu près autant que mon ami Rosenval est un homme. Contée en une langue point du tout prétentieuse, on est, dans ce roman, « gosse » et « louphoque » mais par ailleurs si pure et assez dix-huitième siècle pour préciser le sens du joli vocable *inconstante* pris en son acception de ce temps-là. L'histoire de la brune et svelte Gillette nous révèle une curieuse âme de jeune femme moderne, bien moderne. (Ce qu'elles vieilliront les petites femmes dites modernes !) « Gillette avait une âme simple. » Eh ! oui ! la jeune femme moderne, sage ou non, malgré le renom de complication qui lui firent certains esprits tourmentés et tourmenteurs

possède une âme simple, infiniment plus simple que celle de ses devancières éprises de romantisme, car les femmes sont toujours un peu en retard pour les écoles comme pour les rendez-vous, de romanesque, puis d'analyse à outrance. Elles n'habillent point de sentiments nobles des aventures qui manquent de noblesse et leur laissent pour seule parure leur charme tout nu. Et c'est pourquoi Gillette, adultère sans prétention, ne s'était jamais dit : j'ai un amant ou c'est mal d'avoir un amant. Elle avait de l'affection pour son mari et elle aime d'amour Valentin, l'ami qu'elle s'est choisi, et ne trouvera cependant point mauvais de céder un temps à la passion qui pousse Michel vers elle, bien qu'elle prévoie qu'elle ne le pourra jamais aimer. Il prend trop au sérieux ce qui pour elle n'est qu'un divertissement comme le théâtre, la promenade ; Gillette se prête et ne se donne pas. (Rien n'est éternel, sinon l'envie de s'amuser!) Elle prévient son monde. Elle est avant tout très franche... Jusque dans la tromperie : « Quand elle était trop en retard, elle répondait véridiquement aux questions conjugales avec son air de voyou candide : Mon amant ne voulait pas me laisser partir ! (Elle n'a pas inventé ça... c'est l'a. b. c. du métier et le mari répond, en souriant: « Allons donc, vous vous vantez, chère amie ! ») Aussi ne songe-t-elle pas à s'adresser de reproches, quand, survenu l'inévitable abandon, le pauvre diable se tue. — « Ce n'est pas ma faute, dit-elle, si j'ai pleuré ce n'est pas de remords. Je pleure parce que des bras qui m'ont tenue et des lèvres qui m'ont baisée sont maintenant froides, couvertes de terre! » (Dans le musicien elle regrettait surtout l'instrument?) Accessible à l'émotion et cruelle pourtant, d'une inconsciente cruauté, jamais vile parce qu'instinctive, ainsi nous apparaît Gillette, jolie bête voluptueuse, nullement perverse. La perversité indique une recherche, or Gillette ne cherche rien, elle trouve tout simplement, elle trouve selon sa nature changeante comme les reflets des grès flammés et précieux, des cristaux d'où s'élancent, en rythme des saisons, des narcisses ou des roses trémières, selon sa nature sensuelle et aventureuse éprise des parfums en quoi revit l'amour et de l'amour qui parfume la vie. (Certainement... il y a aussi les chattes qui sont de jolies bêtes voluptueuses et qui dévorent les chemises d'hommes à la place des aisselles... un goût comme un autre....Mais l'instinct tout nu, sans le choix qui est le besoin éphémère de l'éternité, est une sale chose, que je préfère, au moins dans les livres de femmes, voir paré l'éducation. J'aime

les manifestations de l'instinct chez l'homme parce qu'il représente la force. Je n'aime pas l'instinct de la femme parce qu'il est la ruse et que je flaire une ruse de plus quand elle avoue tout.) Pour nous résumer, moi et mon ami Rosenval, *l'Inconstante* est un livre charmant.

L'Epave, de J.-H. Rosny. Nouvelles d'inspirations variées, de cette écriture qui évolue toujours vers plus de simplicité sans rien perdre de sa première et savoureuse richesse. *L'Epave* est un garçon fort laid dédaigné par l'amour, comme sera dédaignée par la mer la naufragée consolatrice, qui ne se souvient plus de son nom ni du lieu où d'abord elle vécut. Ceci est d'un beau symbolisme, profondément humain. L'être aimé n'est-il pas toujours pour l'autre une créature supra-terrestre de génération spontanée, échappant aux communes lois de l'état civil et de l'esthétique?

La Race, par Fernand Dacre. Un soldat de tendances plutôt internationalistes est amené à déserter pour aller trouver en Suisse une situation qui lui permettra de subvenir aux besoins d'une maîtresse dont la maternité prochaine lui crée des devoirs d'homme. Le fils attendu meurt avant de naître. Le couple vivrait heureux cependant sans le terrible mal du pays. Le jeune homme se livre à l'autorité militaire pour reconquérir ses droits à fouler le sol natal et chante un hymne de gloire au régiment. Eh bien, non, malgré sa bonne volonté de militarisme à outrance il faut préférer dans ce livre le côté humain, c'est-à-dire les pages de désespoir où se lamente la paternité déçue.

Aux embuscades de la vie, par Georges Clemenceau. Des nouvelles dont quelques-unes sont amusantes, beaucoup pas très... nouvelles, toutes à prétentions satiriques et philosophiques mais : « tout le monde ne peut pas écrire Hamlet », comme dit l'auteur. Ce serait même bien regrettable de lire l'Hamlet de tout le monde!

Les cinq nuits de la Passion, par Ernest Tissot. Ou du danger qu'il y a pour les jeunes filles à entretenir même par plaisanterie une correspondance secrète, avec de vieux Roméo qui montrent les lettres au fiancé. — Quel joli monde — d'où malentendu éclairci seulement vingt ans après. Le fiancé de Wanda, M. de Bligny, homme presque célèbre, poète qui fait des vers *amorphes* et sait ce que parler veut dire, se laisse pourtant abuser comme un petit gamin, de même que plus tard il admettra très bien que son ex-bien-aimée, retrouvée après quatre lustres de séparation lui donne, tout en se di-

sant rappelée en Russie au chevet d'un mari mourant, un rendez vous dans une loge d'opéra. Là il décoche un madrigal et déclare qu'il ne faut pas avoir l'audace de décrire les bras de la Vénus de Milo. Et c'est le lendemain, lorsque, enfreignant la consigne, il réjoint la dame, cette exclamation du poète-romancier psychologue : « Quoi, Wanda? Votre mari, les télégrammes, ce n'était pas vrai? » Je comprends la douleur de la *vivante inconsolée* à laquelle est dédié ce livre.

Les femmes de Setné, par Enacryos. Roman égyptien où les femmes contiennent, comme les fleurs du lotus sacré, tout le mystère des religions, de l'amour et de la mort. Il y a un admirable chapitre sur les hommes et la reine de l'Eau.

Monsieur Georges, par Maurice Montégut. Encore le jeune homme moderne. Un cerveau et pas de cœur et grâce à son égoïsme il entasse les ruines, fait le malheur des siens. Il y a sur l'égoïsme des choses qui ne seront jamais dites, hélas! Comme par exemple que certaines abnégations des parents sont les pires dangers sociaux.

L'Amusette, par Daniel Riche. Une mondaine qui joue avec un paysan. Flirt sur les plages et conversations rustiques. La dame se prend à son propre jeu et elle finit par aimer son pauvre pantin... qu'elle abandonne cependant tout simplement pour un autre pantin, mais de son monde celui-là.

Cœurs sauvages, par Francisque Parn. Ni complication ni psychologie et des types tout d'une pièce. Parmi eux le poète qui meurt dans la haine des fleurs est une figure curieuse.

Les Chapons, par Gyp. Des scènes amusantes sur la fermeture de certains couvents en Bretagne écrites avec cette langue verte si parfaitement cocasse et à même la vie que possède seule Mme Gyp, une prodigieuse gamine mal élevée.

Pour être heureux, par Ariste Excoffon. Un roman sur le jeu et le monde financier qui peut être lu par les jeunes filles.

Maria Magdelena, par Rochellamme. Le roman de Jesus. Il se passe en doux entretiens et en baisers d'âme, si on peut appeler ainsi les blandices en question. Le fils de Dieu devient quelconque et on lui préfère une autre légende. Il y a vraiment des mythes auxquels il ne faut plus toucher.

Amour et science, par Henri Doris. Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment de femme, a dit Voltaire, et cela ne prouve qu'une fois de plus la faiblesse

de l'homme. Douce histoire où les personnages sont un peu plus grands que nature.

Une sentimentale, par George de Peyrebrune Roman d'une femme de lettres, car la tendre Régina serait devenue la femme de lettres dans toute sa beauté classique si elle avait voulu se venger de l'humanité en général et de sa belle-mère en particulier. Elle n'aime pas son mari d'amour et elle n'aime pas davantage le respectueux Pierre, car elle lui écrit pour lui parler de ses sentiments convenables au lieu d'aller directement à lui. Elle n'a guère aimé que les pauvres chiens et chats qui lui tenaient lieu d'enfants. Cœur maternel, sans l'objet de ses désirs elle ne vit qu'à demi par le tact, mais non par le toucher. Ces sentimentales, s'il en existe vraiment, sont un fléau pour ceux qui les entourent et surtout pour elles-mêmes, mais on en tire d'intéresantes pages mélancoliques, chutes de feuilles jaunies sur une tombe, pluie de chrysantèmes blancs, froids, très purs, sans parfum appréciable.

Les courtisanes de Brahma, par Jane de la Vaudère. Des femmes, des panthères et des acrobates qui accomplissent les plus étonnants tour de force amoureux. Un roi qui aime sa fille, une princesse qui suit un vagabond. Tout se termine à la plus grande gloire de l'invraisemblance, car nous sommes dans un conte de fées, chez le grand Mogol.

Les Foucades de la duchesse, par X. de Ricard. Mémoires d'une déclassée. Cette femme, à la robe d'un vert très Metternich, a étonné le monde futile et blasé du second empire, mais elle peut étonner encore notre monde républicain, grâce à l'entrain, très amusant, que met un érudit, d'ordinaire plus grave, à nous conter ses curieuses fredaines.

Caresseuse, par C. Joliclerc. Roman d'une jeune fille sans cœur qui meurt pour ne pas savoir caresser juste, il me semble.

Années d'aventures, par Alfred Capus. Histoire d'un jeune homme instruit qui est obligé de gagner sa vie péniblement; il épouse aussi pauvre que lui et il glisse dans une misère encore plus noire... mais la vraie misère du roman, ce sont les illustrations vraiment sinistres d'Herman Paul. C'est tellement comique, ces tableaux d'intérieur, què l'on a peut-être voulus touchants! Le fou rire nous saisit devant ça et on oublie le talent de l'auteur avec la tristesse des situations.

Contes dans la nuit, par Frédéric Boutet. L'auteur de l'homme sauvage est très capable de faire de belle péosie lyri-

que, et, dans la nuit de ses beaux drames symboliques, il se trouve des lueurs qu'il est intéressant de suivre.

La Gloire du mal, par Valentin Grandjean. Un titre bien gros pour un petit roman qui se passe dans la cité de Calvin entre des gens que tourmentent des idées chères à M. Bérenger, le puritain de chez nous.

Gentillane, par Michel Corday. Cette petite femme qui va pour acheter des physalis chez un confiseur et demande autre chose est une petite poupée très amusante et bien parisienne ; elle a des enfants charmants, aussi drôles qu'elle et qui disent : « Oh ! regarde, papa, comme il fait noir quand je ferme les yeux ! » Mais ce qui vaut mieux encore, c'est que ce petit livre est joliment écrit et très lestement pensé quoique plein de délicates pudeurs amoureuses. Cela rappelle la manière tendrement fine de *Monsieur, Madame et Bébé*.

La Loi de l'amour, par Camille Pert. Les secrètes horreurs de l'intimité conjugale dévoilées par une main experte en l'art de rendre possibles et surtout mondaines les pires situations. La loi de l'amour est, bien entendu, celle de l'adultère, mais on comprend très facilement pourquoi la pauvre Michèle se sauve aux bras de l'amant.

Les Feuilles de roses, par Philéas Lebesgue, journal d'une femme ? Revue mensuelle, tout au plus ! Il est dommage de voir un homme de talent, de beaucoup de talent, se tromper deux fois sur le sens d'un titre ridicule. Il nous prévient que dans la langue verte.... mais il ignore donc (et cela est ahurissant) que dans la langue des femmes du meilleur monde...

RACHILDE.

SCIENCE SOCIALE

Esquisse psychologique des peuples européens, par Alfred Fouillée (Alcan). — *De la prospérité comparée des nations catholiques et des nations protestantes*, par le P. Flamérion (Bloud). — *Les catholiques français et leurs difficultés actuelles*, par Léon Chaîne (Storck et Cie). — *L'Eglise, la République et la liberté*, par G. Clemenceau (P. V. Stock). — *Le Patriotisme et la vie sociale*, par le P. Sertillange (Lecoffre). — *Le Nombre ou le Mérite*, par Tiersonnier (Guillaumin). — *L'Exode rural et le retour aux champs*, par Emile Vandervelde (Alcan). — *Nos paysans*, par Louis de la Garde (Dragon. Aix). — *Précis de droit administratif*, par Maurice Hauriou (Larose). — Brochures diverses.

Grosse entreprise qu'une **Esquisse psychologique des peuples européens** ! M. Alfred Fouillée n'a pas reculé devant, et il sied d'abord de l'en féliciter. Et comme le courage porte bonheur, il se trouve que cette esquisse est très suffi-

samment poussée, et constitue sinon une œuvre définitive (les portraits de peuples sont toujours au fusain), du moins une œuvre très documentée et pour l'instant fort ressemblante. L'auteur était d'ailleurs préparé à cette œuvre, et par ses études de toutes ces dernières années, et par sa vie même en pleine côte de Cosmopolis. En pareille matière, on voit souvent mieux de son cabinet de travail que d'une tribune d'homme politique ou même d'un fauteuil de haut fonctionnaire ; on a sans doute la tentation de juger un peu trop d'après les livres et de prêter trop d'attention à des opinions de confrères, mais à côté d'idéologies insignifiantes, on peut s'intéresser à des idées neuves, et il faut savoir gré, par exemple, à M. Fouillée d'avoir étudié avec une curiosité sympathique les théories de M. Vacher de Lapouge pour lesquelles les Durkheim ont un dédain si drôle. Un pareil livre soulève tant de questions qu'il faut se résigner à ne pas les aborder. Celle sur qui, au préalable, tout le travail repose, la persistance du caractère ethnique au cours des âges, demanderait à elle seule un gros volume. A première vue, chacun de nous se croit aux antipodes de son voisin ; qu'avons-nous de commun avec ceux dont les sottises prétentieuses nous stupéfient dans les conversations ou les discours publics ? Oui, mais qui sait si nous ne leur produisons pas à eux un effet répercutif, et si un Huron ne nous mettrait pas tous dans le même sac ? Il y a dans les jugements que portaient les Romains sur les Gaulois des remarques qui nous vont comme un gant. Rien ne ressemble à un marquis de la cour de Louis XIV comme un lord du temps de Jacques II, mais enlevez perruque et rhingrave, le marquis Louis XIV ne sera-t-il pas plus proche d'un seigneur des Valois ou d'un député aux Etats généraux de 1789 que d'un compatriote de Shakespeare ou de Pitt ? La question devrait tenter un iconographe. Revenons à M. Fouillée et, avant de prendre congé de lui, louons sa sagesse bienveillante; il est bien welche, comme disait Voltaire, d'élever des statues aux grands hommes étrangers, et de rendre à chaque peuple la justice qui lui est due, même à celui qui, comme parfois l'allemand, vous décourage par son incroyable fatuité. Encore n'est-ce pas l'allemand qui est le plus difficile à élucider, au contraire ! L'énigme insoluble, le caractère indéchiffrable, le tourment de la psychologie comparée c'est, devinez lequel, le russe? l'anglais ? Non, à mon sens du moins, c'est l'espagnol. Je ne sais pas si jamais on arrivera à comprendre ce peuple-là, et dans l'état présent et dans le cours des âges. Ce qu'en

dit M. Fouillée est très sage, très juste, mais il me semble qu'il y aurait beaucoup d'autres choses à dire.

§

C'est un sujet intéressant que s'était proposé le P. Flemérion : **De la prospérité comparée des nations catholiques et des nations protestantes**, et il faut regretter que l'auteur s'en soit si mal acquitté, prenant ses autorités dans des publications de 1830, de 1850, et même de 1795, et s'abstenant de toutes données statistiques contemporaines. M. Yves Guyot, qui avait traité à peu près le même sujet dans son son *Bilan politique et social de l'Eglise*, s'était bien gardé de pareilles puérilités, et il avait étayé sa thèse de chiffres décisifs, — ceux, par exemple, qu'il empruntait à M. Alfred Neymark sur la comparaison des valeurs mobilières dans les pays catholiques d'Europe, 122 milliards, et dans les pays protestants, 216 milliards, de laquelle il résultait bien que les papimanes n'ont pas le droit d'être très fiers quand ils regardent leur coffre-fort. Mais voilà, ne faut-il pas mettre l'Angleterre à part dans cette comparaison ? Sa richesse tient à sa position géographique et à ses mines de charbon plus encore qu'à la *High Church* et à la *Salvation army*. Or, cela fait 120 milliards de moins, et la balance n'est plus que de 96 pour les protestants contre 132 pour les catholiques. Encore, parmi les protestants, M. Yves Guyot compte-t-il les Russes, ce qui est yvesguyotesque, les Grecs étant plus catholiques encore au sens péjoratif que les Romains : déplaçons les 25 milliards que ces Russes détiennent, cela fait 71 pour les protestants contre 157 pour les catholiques. Et ne faut-il pas noter que dans les pays catholiques la minorité protestante est très faible, alors que dans la Hollande, la Suisse ou l'Allemagne la minorité catholique est très forte ? Voilà qui nous permet de réduire la part définitive des protestants à 50 milliards environ et de fixer celle des catholiques à 180 milliards. Et ceci prouve, du moins, qu'il y a un art de jongler avec les chiffres.

§

La psychologie sera-t-elle plus convaincante que la statistique en matière religieuse ? Lisons le livre de M. Léon Chaine : **Les catholiques français et leurs difficultés actuelles**. M. Chaine est un avoué de Lyon qui ne put résister, un beau matin, au besoin de « libérer sa pensée et son âme », ce

qu'il fit en 400 pages sincères, chaleureuses et parfois notables. Et tout ceci provoque les sympathies en sa faveur. Mais quel ensorcellement ! A chaque page, je devrais dire à chaque ligne, le spectre de Dreyfus apparaît. En 1903 ! C'est à devenir fou. Je ne sais s'il existe beaucoup de cas plus complets de sidération, et de ce chef le livre mérite d'être conservé par les psychiâtres. Le cas de ce modeste officier ministériel, envahi si lamentablement par une idée fixe, servira à éclairer d'autres obsessions plus illustres. Notre avoué déclare, par exemple, que la traversée de l'Afrique par un tueur d'hippopotames quelconque l'a rempli de tant d'admiration qu'il ne lui en est plus resté pour l'autre traversée de ce commandant qui fut l'objet d'une « maladive adulation » de nos chauvins et la cause d'une « explosion d'apothéoses ». Et c'est une opinion qui ne plaira peut-être pas à tout le monde, à commencer par les hippopotames, mais c'est une opinion que nous trouvâmes jadis, en meilleur style, chez d'autres que chez l'excellent M. Chaine. Mais hâtons-nous d'en finir avec les brochures religieuses. Voici l'**Église, la République et la Liberté** de M. Georges Clemenceau, et le **Patriotisme et la vie sociale**, du P. Sertillanges, deux recueils de discours diserts et différents, et, dans un ordre d'idées voisin, le **Sionisme**, de M. Max Nordau, plaidoyer ardent en faveur de la reconstitution d'un état israélite en Palestine.

§

Revenons au grave droit constitutionnel. **Le nombre ou le mérite**, nous crie M. Tiersonnier en nous offrant ses « lois constitutionnelles basées sur le mérite ». Hélas ! celles qui existent en ce moment sont basées sur le nombre, et le nombre moins que quiconque n'aime à cesser d'être base. Le problème n'est donc soluble qu'en idéologie. Du reste, la solution de M. Tiersonnier n'est pas sans mérite (elle se devait bien cela). Dans son système, les élections seraient à deux degrés, comme sous les Constitutions de l'an III et de l'an VIII ; l'ensemble des citoyens choisirait, à raison d'un par vingt, les électeurs effectifs auxquels seraient adjointes de droit les « diverses hiérarchies de toutes les professions et associations ». Et ce seraient beaucoup de complications, et de froissements d'amour-propre pour peu de chose. Car on ne voit pas que le Sénat d'aujourd'hui, qui est élu au second degré, diffère essentiellement de la Chambre. Par contre, la proposition de M. Tiersonnier de faire élire le Sénat, un tiers par la Chambre, un

tiers par le Sénat lui-même, un tiers par le chef de l'Etat serait approuvable si elle était possible. Et, dans ce cas, alors, je me permettrais de suggérer à l'auteur une modification. Si on décidait que les députés sortants ne pourraient plus être réélus, ce qui serait excellent pour couper court aux honteuses enchères électorales des fins de session, on concevrait qu'un tiers du Sénat futur fût désigné au scrutin proportionnel par la Chambre avant de se séparer; le second tiers serait désigné de même par la nouvelle Chambre, ou, mieux encore, serait pris parmi les membres de la nouvelle Chambre ayant obtenu le plus de voix dans chaque collège départemental, (et du coup le nombre des députés serait ramené à 500 environ, chiffre louable); enfin ces deux tiers coopteraient eux mêmes le troisième tiers en choisissant ces cent derniers sénateurs moitié parmi les anciens membres des Assemblées, moitié parmi les hommes remarquables du pays non encore investis d'un mandat politique. Ce système, comme celui de M. Tiersonnier, tiendrait à l'écart des élections sénatoriales les assemblées locales qui aujourd'hui sont, de ce chef, intoxiquées par la politique, et aurait, sur le sien, cet avantage de ne pas compromettre le Président de la République, de ne pas non plus l'investir d'un pouvoir qui paraîtrait à bon droit excessif, et de donner au Sénat une autorité morale très forte vis-à-vis de la Chambre, puisque les élus honorés des plus fortes majorités en feraient partie de droit.

§

M. Emile Vandervelde consacre un livre intéressant à **L'Exode rural et le retour aux champs.** Les deux en effet se tiennent, et il ne peut pas se faire un grand mouvement dans un sens sans que se produise au moins un petit mouvement en sens contraire. Assurément aujourd'hui ce sont les campagnes hallucinées qui se dépeuplent au profit des villes tentaculaires. Mais, d'une part, cette dépopulation des campagnes n'est pas le fléau absolu qu'on dit ; elle vient surtout de la substitution des machines agricoles à la main-d'œuvre et n'entraîne pas une diminution de la productivité du sol. D'autre part, elle est compensée partiellement par un retour aux champs d'un assez grand nombre de citadins; on a remarqué, par exemple, que les petits Parisiens abandonnés que l'Assistance publique fait élever dans les campagnes restent volontiers campagnards. De même, l'appropriation industrielle des chutes d'eau dans les montagnes va faire refluer beaucoup

d'ouvriers vers des régions que l'on regardait jusqu'ici comme déshéritées. Et peut-être les nouveaux paysans seront-ils supérieurs à leurs devanciers. L'artisan citadin, en dépit de ses défauts trop visibles, a des qualités cordiales que l'ouvrier agricole n'a pas toujours. La comparaison que M Vandervelde fait des uns et des autres confirme ce que M. Louis de la Garde disait naguère dans un petit livre intitulé **Nos paysans** et qui est aussi sévère pour nos bons ruraux (peut-être pour les mêmes raisons) que le furent jadis les *Pensées* de Joseph Roux.

§

Les livres de droit sont d'un caractère si technique que je dois me contenter ici de signaler ceux que leurs auteurs déposent aux bureaux du *Mercure*, par exemple la thèse de M. Marchand sur l'*Etat de nécessité en droit pénal*, ou le projet de M. Henri Coulon sur les *Modifications essentielles à apporter à la loi de 1897 sur l'Instruction criminelle*. Toutefois je m'en voudrais de ne pas dire quelques mots de la 5e édition, qui vient de paraître, du **Précis de droit administratif** de M. Maurice Hauriou. Ce jurisconsulte, qui fait autorité dans sa matière, a trouvé moyen d'écrire sur le droit administratif le livre le plus intéressant et le plus suggestif qui soit. Cette portion du droit, qui est en général sacrifiée dans les facultés et qui est ignorée ou dédaignée par les glossateurs de Codes, est en somme ce qu'il y a de plus vivant et de plus ingénieux dans tout notre droit moderne. M. Hauriou en parle comme un artiste de son art : « Il faut nous hâter de saisir l'heure fugitive ; le Droit administratif français constitue une solution tellement élégante de difficultés accumulées que l'on doit craindre sa fragilité, puisque aussi bien toute forme de beauté est périssable. » Et ces façons de dire sont justes. Le Recueil des arrêts du Conseil d'Etat est ainsi tout diapré de fleurs qui s'épanouissent ou qui se fanent, à la différence du Sirey ou du Dalloz où la Cour de cassation ne fournit que des rosaces artificielles. C'est hier à peine que l'arrêt Casanova permettait à un simple contribuable d'attaquer un arrêté municipal qui ne le visait pas personnellement, et ceci est une des grandes conquêtes de notre temps. C'est avant-hier (17 juillet 1900) qu'on asssimilait à un refus le silence gardé par une autorité administrative pendant quatre mois, ce qui permettait d'attaquer un néant, de faire annuler une inexistence, et ceci est encore une autre grande conquête!

Réjouissons-nous sans arrogance; le nombre des conquêtes qui restent à faire a de quoi assouvir les ambitions les plus effrénées. Sommes-nous plus libres qu'autrefois? M. Hauriou estime que oui. Sommes-nous plus libres qu'en Angleterre ou aux Etats-Unis? M. Hauriou n'ose l'affirmer, mais il assure que nous sommes mieux administrés, à frottement moins dur et à combustible moins gaspillé. Ma foi, c'est déjà quelque chose. Que ceux qui s'intéressent à la chose recourent au gros livre dont je parle; ils seront étonnés de le lire presque comme un roman; alors que Roland et Olivier eux-mêmes, malgré leur héroïsme, n'auraient pas pu lire plus de dix lignes du *Traité de droit civil* d'Aubry et Rau.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Louis Bonnard : *Notions élémentaires d'archéologie monumentale*, Plon, 4 fr. — L. Maeterlinck : *Le Genre satirique dans la peinture flamande*, Librairie Néerlandaise, à Gand, et Dorbon aîné, à Paris, 7 fr. 50. — Pierre Loti : *Les Derniers jours de Pékin*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Jean Hess : *La Catastrophe de la Martinique*, Fasquelle, 3 fr. 50. — J. W. Bienstock : *Tolstoï et les Doukhobors*, Stock, 3 fr. 50. — Almada Negreiros : *L'Epopée portugaise*, A. Challamel. — N. Condorelli : *Nei due Emisferi*, G. Galàtola, Catane, 12 lires. — Memento.

La librairie Plon a eu l'heureuse idée d'éditer les **Notions élémentaires d'archéologie monumentale** de M Louis Bonnard, petit livre bien fait, logique et d'une grande clarté d'exposition, où l'on a condensé en de brefs chapitres tout ce qu'il est essentiel de connaître en archéologie, et en même temps les indications nécessaires « pour dater au moins approximativement un édifice, en comprendre la destination et se rendre compte dans les grandes lignes de ses caractères généraux et des particularités de sa construction ». M. L. Bonnard n'a voulu faire qu'un manuel ; il a eu surtout pour but de faire goûter en l'expliquant une science qui lui est familière, et il pourrait bien avoir réussi, car il a insisté plus particulièrement sur ses côtés attrayants et artistiques. Après des notes très sommaires sur les temps préhistoriques, ces curieux problèmes que demeurent l'origine et l'âge des mégalithes, les enceintes dites pélasgiques, les forts vitrifiés, sur les périodes gauloise et gallo-romaine, il a consacré la plus grande partie de son ouvrage aux diverses époques monumentales qu'il convient de distinguer, en se limitant strictement aux

édifices et aux parties de constructions qui subsistent en France. Il a essayé de donner une classification méthodique des écoles régionales d'architecture, dont la spécification est si importante pour la période romane ; des pages nombreuses et d'une information sûre concernent les monuments du style ogival, dont l'origine nationale n'a plus besoin d'être démontrée, et il a noté avec soin également le véritable caractère de la Renaissance française du XVIe siècle. — Malheureusement, le cadre de cette étude réduit un peu trop les exemples à n'être que des nomenclatures et il est regrettable qu'une illustration plus abondante n'ait pas aidé le texte, — une simple figure valant toujours mieux dans les ouvrages de ce genre que les descriptions les plus détaillées. — Tel qu'il est, cependant, le manuel de M. Bonnard est à recommander, — presque comme un livre classique — et il serait à souhaiter qu'il soit répandu, placé par exemple dans les bibliothèques populaires où des publications analogues feraient plus peut-être pour la sauvegarde des monuments qu'elles aideraient à connaître, dont elles feraient comprendre la valeur, que les « vœux » si souvent aléatoires des Commissions, et la protection toujours tardive du pouvoir officiel.

§

Un volumineux mémoire de M. L. Maeterlinck, conservateur au musée de Gand, **Le genre satirique dans la peinture flamande** (1), qui a fait l'objet d'un tirage à part de la Librairie Néerlandaise à Gand, mérite de nous arrêter davantage. — M. Maeterlinck a recherché les origines de l'art satirique flamand dans les manuscrits et les plus anciennes miniatures, et s'est donné la tâche d'en indiquer la filiation depuis les premiers essais d'ornementation qui se trouvent sur les marges, dans les initiales et les encadrements des livres de piété, jusqu'aux derniers imitateurs de Teniers le Jeune et de Brauwer au XVIIIe siècle. — Dès l'origine, en effet, on peut constater que la figuration satirique et comique de l'existence familière est mêlée au genre fantastique, aux diableries, aux monstres bizarres et grotesques qui occupent tant de place dans les œuvres de Jérôme Bosch et de Breughel-le-Vieux. M. Maeterlinck l'a étudiée en de nombreux chapitres traitant des influences diverses qui formèrent le génie flamand, et de nombreuses vignettes, d'après les manuscrits, donnent à cette partie de

(1) Couronné par l'Académie royale de Belgique ; 1 vol. avec 194 figures et planches hors texte.

l'ouvrage un intérêt spécial même à côté des travaux si connus de Champfleury et surtout de Th. Wright sur l'*Histoire de la Caricature*. L'art satirique, on le sait, se mélangea très bien d'ailleurs aux sujets religieux ; de même que les intermèdes comiques venaient prendre place dans les plus graves mystères, il reproduisit les farces, les plaisanteries souvent obscènes ou grossières des mimes et des histrions. Aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, les œuvres littéraires flamandes de Maerlant et de Boendale où se reflètent l'état social et la lutte des classes qui devait aboutir au triomphe des métiers et du peuple inspirèrent également les peintres satiriques. La *Nef des fous* de Sébastien Brand (1494) et la *Nef des folles*, de Badius Ascendius de Gand (1498) continuèrent la tradition que devaient illustrer définitivement Jérôme Bosch et Breughel le Vieux. — Il faut passer sur leurs précurseurs immédiats et renvoyer à l'étude si bien documentée de M. Maeterlinck. — Jérôme Bosch, né à Bois-le-Duc vers 1460 et mort en 1516, est surtout connu par ses compositions fantastiques ; ses drôleries et diableries furent appréciées même hors de Flandre, en Italie, en Espagne — où Philippe II avait réuni seize de ses œuvres, dont une moitié périt dans l'incendie du Prado — en Allemagne, où il fut copié, reproduit abondamment par la gravure. Ses sujets satiriques n'eurent pas moins de succès, et M. Maeterlinck signale et reproduit plusieurs estampes, — *La Parabole des aveugles*, *Une satire de la chevalerie*, *l'Éléphant armé*, — dont certaines, *la Baleine éventrée* ou les gros poissons mangent les petits, et surtout le *Saint-Martin* sont de véritables chefs-d'œuvre de dessin et de composition. Ses tableaux fantastiques, — je citerai les *Délices terrestres*, exposées l'an dernier à Bruges, — sont d'incroyables fouillis de personnages, de groupes, d'épisodes parfois choquants ou cocasses, et où se révèlent une imagination et une invention inépuisables ; d'autres, comme le *Portement de Croix*, également exposé à Bruges, sont des satires violentes de la laideur humaine tourmentée par les passions basses. — Jérôme Bosch, de son vrai nom Van Acken, eut du reste des imitateurs et des continuateurs nombreux, Henri de Bles, Lucas de Leyden, Jean Mandyn, Gilles Mostaert, Jan Prevost, Pierre Aersten. — Mais c'est Breughel le Vieux qui caractérise le plus réellement l'art populaire de la Flandre, et le genre satirique et fantastique, avec lui, atteignit une grandeur qui ensuite ne fut jamais approchée. Né à Breughel, près de Breda, vers 1525, il mourut à Bruxelles en 1599, ayant

fait revivre dans ses compositions diverses son siècle tout entier, l'ayant montré sous toutes ses faces et de la façon la plus saisissante. Scènes religieuses, satire populaire, sociale ou politique, kermesses, fêtes, joie et misère du peuple alors terrorisé par l'Espagne, rongé et ravagé par les gens de guerre, sujets didactiques et moralisateurs même, il a tout employé, s'est servi de tout, presque toujours avec une jovialité narquoise, un bon sens goguenard, comique et frondeur qui encore aujourd'hui font notre joie, mais aussi avec une pointe de tristesse que justifient trop les malheurs de la patrie flamande. C'est le véritable caractère du *Massacre des Innocents*, dont une réplique est au musée de Bruxelles, du *Portement de Croix* (1563) du musée de Vienne, car ses compositions sacrées ne sont jamais irrévérencieuses, et il n'y faut voir que le témoignage d'une foi naïve et des traditions populaires propres à la Flandre. Seul peut-être au XVI^e^ siècle, il sut conserver dans son art un peu de cet attachement aux choses anciennes qui le rattache aux Van Eyck et aux Van der Weyden, et ses tableaux sont en même temps des peintures de mœurs contemporaines avec un brin d'humour et d'ironie. C'est la grosse farce flamande que l'on retrouve dans des peintures comme *le Pays de Cocagne;* c'est la tristesse de son temps qui apparaît dans la belle estampe de *la Charité*. Sur les derniers jours de sa vie, il se fit apporter, paraît-il, un nombre considérable de dessins qu'il détruisit « craignant que leur portée frondeuse ne causât à sa jeune femme quelques désagréments ». On le comprend aux satires saisissantes de *l'Orgueil*, de *la Colère*, de *l'Egoïsme*, de *la Justice*, du *Bon pasteur et les mauvais bergers*, de *la Bataille des Tire-lires et des coffres-forts*, où il symbolisa la guerre de l'argent. Les temps étaient peu favorables pour ceux qui osaient faire connaître leur sentiment. La liberté flamande agonisait, et l'on en était réduit à faire circuler en cachette des *jetons satiriques*. Ses fils, Breughel de Velours et Breughel d'Enfer, d'un talent bien moindre du reste, laissèrent peu de choses, si l'on excepte les très nombreuses répliques qu'ils firent des tableaux de leur père. Au XVII^e^ siècle, il ne resta que l'observation et l'étude des mœurs chez les paysans, que seuls on pouvait impunément critiquer; quelques-uns firent des diableries inoffensives; c'est l'époque de David Teniers le jeune, de Brauwer, de Craesbeck. Mais la satire familière et moralisatrice de Breughel était morte et ne devait pas renaître.

Il me reste quelques mots à dire à propos de ce livre, qui

vaut mieux qu'une si courte analyse. L'œuvre de Breughel le Vieux est peu connue du grand public; ses principales peintures sont à Vienne; ses estampes, en nombre considérable, — les *Vices*, les *Vertus*, ses compositions satiriques qui ont presque toutes une partie sociale ou politique, restent cachées dans des collections particulières ou dorment dans les cartons de la Bibliothèque de Bruxelles. Le livre de M. Maeterlinck qui reproduit quelques-unes de ses œuvres les plus remarquables avec des illustrations suffisantes pour un mémoire, n'en donne qu'une idée, — et souvent bien imparfaite. Nous voudrions voir un ensemble aussi capital dans un de ces merveilleux ouvrages dont la maison Goupil, par exemple, s'est donné la spécialité, et M. Maeterlinck nous semblerait tout désigné pour fournir le texte nécessaire, et interpréter un peintre qu'il connaît si bien et qu'il aime avec de si justes raisons.

§

Les derniers jours de Pékin, par Pierre Loti, — c'est la fin de la campagne de Chine, les miettes, les petits faits après la bataille. Loti n'arriva là-bas que lorsque tout était terminé, les légations délivrées et les Boxers en fuite. Ce qu'il vit c'est l'horreur des pays dévastés, les fleuves d'eau vaseuse et infecte charriant des immondices, des carcasses le ventre gonflé, des cadavres humains et des cadavres de bêtes; sur les rives sinistres des défilés de ruines, une désolation uniformément noire et grise, terre, cendre et charpentes brûlées; plus rien que des murs crevés, des écroulements, des décombres. A Takou, il ne restait que des pans de murailles, des toitures carbonisées, des cloaques où croupissaient ensemble des hardes, des chiens crevés, des crânes avec les chevelures; aux stations, des wagons calcinés, tordus par le feu, des locomotives criblées de balles. A Tien-Tsin, les maisons sont éventrées par les obus, sans toitures ni fenêtres; deux ou trois hôtels se réinstallent dans les ruines, parmi des fouillis de meubles brisés. A Tong-Tchéou on a tout détruit; les magasins béants, crevés de toutes parts, semblent vomir sur la chaussée des monceaux de cassons; sauf dans le quartier occupé par les troupes on n'y aperçoit que des corbeaux où d'affreux chiens repus de cadavres, qui s'enfuient le ventre lourd et la queue basse. Et sur toute cette Chine où l'on s'est battu si âprement plane l'odeur de mort, des charognes humaines abandonnées sur tous les sentiers et dans toutes les plaines, et que le vent apporte, fétide, avec de la poussière

noire, à travers le clair soleil d'hiver et de gelée.—Voici Pékin, où l'auteur enfin est envoyé en mission, « cité immense, peureuse et riche ». Au delà des murailles énormes de la ville tartare, elle aussi pleine de ruines, de décombres et de pouillerie, éclatent les splendeurs de la Ville Impériale, que les Européens occupent et explorent. Ce sont les bonnes pages de ce livre, celles qui ont trait à l'occupation des palais, à l'exploration un peu sacrilège de la cité interdite, toute faite de coins merveilleux et de paysages de rêve, de temples et d'appartements mystérieux, endormis dans la poussière et la poésie du passé. — Le volume se termine par le récit d'un voyage aux tombeaux des empereurs de la dynastie actuelle, et pour ceux qui aiment Pierre Loti, ses petites phrases au frisson spécial, un peu attendries, et quelquefois d'une sensation si subtile et si pénétrante, ce livre des *Derniers jours de Pékin* est un des plus colorés et un des meilleurs carnets de route qu'il ait écrits.

Chez Fasquelle, M. Jean Hess a donné la **Catastrophe de la Martinique**, articles de reportage qui parurent jadis au *Journal* et complétés par des notes et documents qui n'en altèrent point, d'ailleurs, la physionomie première. Ces articles, assez décousus, et d'une écriture qu'on appellerait volontiers déclamatoire et gesticulatoire, tendent à prouver que l'*Administration* fut coupable en ne faisant point évacuer Saint-Pierre avant l'éruption du 8 mai 1902 et que les habitants n'y furent maintenus *par ordre* qu'en vue des élections, qui devaient avoir lieu le 11. Il y a peut-être là des conclusions excessives. Le soleil des Antilles, l'affolement qui dut s'emparer de la population de l'île, l'idée fixe pour certains de trouver quand même des « responsabilités » excusent assez l'exagération de tels jugements. Il y avait sans doute de réels motifs de crainte et le plus sage eût été de s'en aller. Mais il n'est pas besoin de mettre en cause une histoire d'élections. Les gens officiels ont fait ce que font toujours les gens officiels: ils ont rassuré les habitants de Saint-Pierre parce que c'était dans leur rôle, et que, malgré tout, nul ne pouvait prévoir que la ville serait détruite instantanément, disparaîtrait au milieu d'une convulsion volcanique et dans des circonstances que personne aujourd'hui encore n'est peut-être capable d'expliquer.

Tolstoï et les Doukhobors, c'est aussi un recueil d'articles, réunis et traduits du russe par M. J.-W. Bienstock. — Secte mystique, égalitaire et communiste, au reste inoffensive

et d'une honnêteté scrupuleuse, les Doukhobors (lutteurs pour l'esprit) avaient surtout le grave inconvénient de rejeter les pratiques de l'église orthodoxe, de refuser le service militaire et en général toute obéissance au gouvernement. Après une période de tolérance on les a un peu persécutés et même massacrés pour le bon exemple. Tolstoï, dont les idées sur la religion intérieure, sont assez voisines de celles des Doukhobors, prit leur défense, et l'on finit par les autoriser à sortir de Russie. La plupart allèrent retrouver les quakers du Canada; mais ils eurent de même des difficultés avec le gouvernement qui prétendait leur imposer la propriété individuelle et les pratiques de l'état civil. Il est probable qu'ils en auront partout, l'ère de paix, de liberté indéfinie et de définitive fraternité n'étant pas prochaine.

Nous avons à mentionner enfin **L'Epopée portugaise**, brochure avec cartes, par Almada Negreiros, avec un résumé chronologique des découvertes et de l'expansion du Portugal depuis 1415, relatant année par année l'immense effort de ses marins, de ses explorateurs et de ses missionnaires. Un tableau des colonies portugaises actuelles, débris bien faible de l'immense empire colonial d'autrefois, termine cet exposé consciencieux. — De N. Cordorelli, **Nei due Emisferi**, quatre voyages en Egypte, dans l'Europe orientale et l'Asie-Mineure, dans l'Amérique du Nord, l'Europe septentrionale et le Cap Nord; très gros volume de texte italien, illustré de vignettes encore plus laides que ce que l'on publie en France.

§

Memento. — On trouvera dans les derniers numéros du *Tour du Monde*, le *Voyage aux provinces du Nord de la Chine* par F. Leprince-Ringuet; *Saint-Pierre et Miquelon*, par Léon Bertaut; *L'île de Sakhaline*, bagne russe, par Paul Labbé; *Le Djebel Amour*, par le lieutenant F. de la Harpe; *Au Pays des Lapons*, par L. de Launay; *A travers la Tripolitaine*, par M. de Mathuisieulx; *Le Niger*, par le capitaine Lenfant; *Assise*, par le marquis Degli Albizzi; *Cuba sous l'Administration américaine*, par M. Othon Guerlac, et le voyage de « l'*Etoile Polaire* » *dans la mer arctique*, par le duc des Abruzzes; des articles sur les fouilles de Rome; sur *le Spitzberg*, par Carl Yohan; sur *Le Transmandjourien*, par Paul Labbé; *l'Eglise N.-D. de Strassengel en Styrie*, par Carl Sacfeld; *Les Prisonniers boers à Ceylan*, par G. Labadie-Lagrave; *San-Francisco*, par Raymond Bel; *Bizerte*, par G. du Boscq de Beau-

mont; *le Château de Beauraing*, près Givet, par Jacques des Ardennes; *les Vieux usages de Noces en Périgord*, par D. de Lage; *l'Expédition aérostatique du Sahara*, par Léo Dex; sur *la Perse et le Golfe Persique, l'origine de la mer Morte, les fouilles de Timgad, le Barrage du Nil à Assouan*, et des nouvelles géographiques. Mais nous attendons toujours la suite de *la Bretagne* de Gustave Geffroy. On nous a rapporté que la publication de cet ouvrage avait été interrompue sur la réclamation de quelques abonnés estimant que le Tour du Monde ne devait rien donner sur la France. Il est déplorable qu'un écrivain et un journal puissent se trouver ainsi à la merci de trois ou quatre sots, et qu'il soit si difficile de faire comprendre aux lecteurs que notre pays vaut souvent mieux que les autres au point de vue des monuments, des sites et des types. La monographie détaillée et illustrée d'une de nos provinces est cependant plus importante et nous intéresse davantage que les sempiternels voyages en Afrique.

Dans *la Correspondance historique et archéologique*, articles de P. Deslandes sur *Un mémoire inédit concernant les relations franco-algériennes à la fin du* XVIIIe *siècle;* René Poupardin, *Une ancienne description du trésor de Saint-Denis,* XVIe *siècle;* J. Momméja, *Bernard Palissy agenais;* sur une *Histoire de Laon, de Claude Leleu*, par Ch. Kohler; l'*abbé Ebles, chancelier du roi Eudes*, par L. Levillain, des comptes-rendus du *Congrès de la Fédération historique et archéologique de Belgique*, tenu à Bruges, par M. F. de Villenoisy, et du *Congrès archéologique* tenu à Troyes et Provins par M. Ch. de Beaumont. —*Le Moyen Age*, revue d'Histoire et de Philologie; à notre grand regret il nous il est impossible de parler de cette publication, dont les numéros nous parviennent fort irrégulièrement et seulement quand l'éditeur y pense.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

L'Indo-Chine, depuis plusieurs mois déjà, a fait beaucoup parler d'elle : Succession de M. Doumer, Exposition de Hanoï, traité Franco-Siamois, autant d'événements, sans parler de la crise monétaire engendrée par la baisse de la piastre, qui préoccupent — ou dont fait semblant de se préoccuper, — l'opinion publique, et qui, en tout cas, défraient largement les chroniques des journaux quotidiens et spéciaux.

D'ailleurs, on ne saurait nier que la question coloniale ait fait un grand pas en France, et j'ai rencontré dernièrement un vieux colonial dont l'âme était toute réjouie parce que, sur dix tableaux d'une revue de café-concert, deux étaient consacrés à l'incendie du Pavillon de flore et à l'Exposition de Hanoi. Evidemment, Jules Ferry, en prônant notre expansion au dehors, n'avait pas prévu ce genre de propagande.

Quoi qu'il en soit, le successeur de M. Doumer au gouvernement général de l'Indo-Chine, contrairement aux bruits tendancieux naguère répandus, a affirmé nettement et sans équivoque, sa ferme intention de continuer la politique de son prédécesseur, et, en particulier, de réaliser le programme de grands travaux consacré par l'emprunt de 200 millions.

Cette réalisation est-elle en bonne voie ? Les journaux d'Indo-Chine nous ont envoyé des échos desquels il ressort que les longs discours succèdent aux pompeuses cérémonies d'inauguration. La ligne Hanoi-Ninh-binh a été ouverte, ce qui porte à 385 le nombre des kilomètres de voie ferrée exploitée au Tonkin et, ce chiffre sera porté à 450 kilomètres, lors de l'ouverture de la ligne Hanoï-Viétri. Avant la fin de l'année, les locomotives atteindront Yen-bai, d'une part, et la province de Than-hoa, d'autre part. L'administration affirme que la population indigène a reçu en salaires beaucoup plus que les sommes qui lui sont demandées, — ou extorquées — selon qu'on aime ou non l'euphémisme, — pour faire face au service des annuités des chemins de fer.

Sur les lignes en exploitation, l'Européen n'est employé que pour la direction et la surveillance. L'indigène est utilisé tant comme chef de gare et chef de train que comme mécanicien, chauffeur, ouvrier de la voie, etc.

C'est parfait, — pour le Tonkin, et les chemins de fer ne pourront qu'être utiles dans la riche région du delta.

En sera-t-il de même pour la ligne de pénétration de Hanoï à Laokay vers Yun-nan sen ? Jusqu'ici, beaucoup de mécomptes et peu de résultats.

Les ingénieurs ont été amenés dernièrement à constater dans le tracé primitif une erreur qui leur faisait perdre 50 kilomètres, distance qui ne pourra être regagnée qu'en adoptant pour la voie future la vallé de Nam-ti. Cette erreur peut causer un long retard, et provoquer la perte de plusieurs millions. Je ne parle pas des difficultés de toutes sortes résultant des atermoiements des Chinois au sujet de la concession en Chine des terrains destinés à recevoir l'infrastructure, dont

le premier tracé a été élaboré sur la foi d'une convention que les mandarins du bas-Yun-nan nient aujourd'hui avoir jamais existé.

Il est curieux que M. Doumer, circonspect et avisé pourtant, ait si mal choisi, jadis, son haut personnel de travaux publics. Il est vrai, on ne peut pas avoir toutes les qualités : ambition, puissance de travail, capacités financières et.... connaissance des hommes.

Le poids des mécomptes pourrait bien retomber sur la tête du gouverneur général actuel, dont on annonce le prochain retour en France, en mission. — Le mot mission : terme administratif, ambigu qui cache des profondeurs insondables. — Une seule considération peut-être pourra faire différer ce retour : l'impossibilité de laisser l'intérim à M. Boulloche, secrétaire général de l'Indo-Chine, homme qui eut autrefois des qualités brillantes, mais qui n'est plus aujourd'hui qu'un neurasthénique exacerbé dont la raison sommeille sur la colline de Hué où il s'est fait bâtir un somptueux caveau à côté des tombeaux des empereurs d'Annam. De plus, l'abandon du pouvoir par M. Beau serait une atteinte à la politique de M. Delcassé et M. Delcassé préside encore aux destinées extérieures de la France.

§

Ces destinées, en est-il bien maître ? Le traité Franco-Siamois, dont on parle toujours, sans jamais le ratifier, pourrait prouver le contraire.

Ce traité devait être approuvé par le Parlement, approuvé est beaucoup dire, car il semble bien qu'il se fût trouvé une majorité pour le repousser. Heureusement, ou malheureusement, les importants débats sur les congrégations, devenues question de vie ou de mort pour le pays si l'on en croit les Buisson plus ou moins creux de la Chambre, ont permis à M. Delcassé d'éluder la discussion. Et quand paraîtra cet article, le ministre des Affaires étrangères aura probablement annoncé que la date de la ratification de la convention conclue avec le Siam est reportée au 1er décembre prochain.

Puis M. Beau a payé sa dette de reconnaissance à son ancien ministre, en lui fournissant, sans doute, après entente préalable, l'occasion de revenir sur le traité d'octobre dernier, grâce à de nouvelles propositions.

En conséquence, une entente serait poursuivie et arrêtée,

non pas à Paris, mais *sur place*, et M. Delcassé, après avoir dénié le droit d'entrer en négociations à M. Doumer, le conférerait à son successeur. M. Beau, paraît-il, serait autorisé à demander l'augmentation de nos troupes en Indo-Chine, la prise de garanties au sujet des voies ferrées de Hué à Korat, et de Saïgon à Battambang, le droit de construire une ligne sur la rive droite du Mékong, la restitution intégrale au roi du Laos de ses Etats sur les deux rives, l'établissement de notre contrôle effectif sur la région du bassin du Mékong qui nous est attribuée par ce traité de 1893, et, enfin, le maintien de tous nos protégés sous notre juridiction.

L'Européen, du 21 mars dernier, déclarait, « qu'avec le traité actuel le Siam peut avoir avec nous des rapports pacifiques, ce que rendait impossible le traité de 1893 » et, dénonçant la phraséologie de nos impérialistes, affirmait que la solution présentée est la meilleure puisque « le développement de notre colonie indo-chinoise offre pour longtemps encore un champ assez vaste à notre activité ».

Mais les nouvelles parvenues d'Indo-Chine en avril dernier ont donné un démenti immédiat à cette « possibilité de la paix avec le Siam ». Des bandes régulières sous les ordres du Phya-Sourisak, général de l'armée siamoise, ont tué tous les habitants du village de Kingkhan, dans la province de Nan, habitants parmi lesquels se trouvaient des sujets français. L'amitié des Siamois, comme de tous les extrême-orientaux, à l'égard des Européens est une chimère. Les jaunes comme les nègres, et peut-être aussi comme les blancs, ne respectent que la Force. — Ce traité du 7 octobre 1902 est un acte de faiblesse. Les Siamois le savent et sont tout prêts à nous le faire sentir. M. Ribot, dans son discours du 15 mars à la chambre des députés, a parfaitement résumé la politique à suivre en extrême-Orient, politique oubliée au quai d'Orsay, ainsi que le reconnaît d'ailleurs, pour le Maroc, *l'Européen* du 4 avril dernier, et qui doit être « assez ferme pour éviter toutes les difficultés ».

Pour terminer sur ce point, il est amusant de rappeler que Phya-Sri, l'envoyé spécial du Siam, qui a négocié avec M. Delcassé la convention du 7 octobre, a mangé pendant son séjour à Paris 125 francs de fraises par jour, et qu'il a dépensé 125000 francs « pour divers concours nécessaires à sa mission diplomatique », et 50000 francs en frais de publicité. Allez donc nier la civilisation des Siamois : Ils savent, tout comme le savaient les héritiers Tubini-Lorando, « qu'un

mouvement d'opinion se crée facilement dans la presse parisienne » et le député qui a protesté contre ces faits à la Tribune du Parlement ferait presque croire à la naïveté de nos honorables représentants.

§

Les intrigues siamoises se compliquent singulièrement de ce fait que la diplomatie anglaise poursuit à la cour de Bangkok son habituelle politique de ruse et de provocation. La même diplomatie ne fut pas étrangère à la dépêche publiée, il y a quelques semaines, par l'agence « *Central news* » et ainsi conçue :

« On mande d'Addis-Ababa que l'empereur Ménélick a rompu toutes relations avec M. Lagarde, le ministre français, et l'a invité à quitter la ville. »

Ce n'était là qu'une fausse nouvelle, et bien que, depuis, il ait été question de remplacer M. Lagarde à la cour de Ménélick par M. Hugues le Roux ou par le colonel Toutée, l'émule de M. Piot, notre situation en Abyssinie n'est pas encore désespérée.

M. Duchesne Fournet, qui a rempli là-bas une longue et utile mission, a déclaré très justement, dans une note de *l'Eclair* du 5 mars dernier, que l'unique danger provenait « de ce qu'il y a conflit permanent entre trois autorités qui, à des titres divers, personnifient là-bas l'influence française : le gouvernement des Somalis, notre légation en Abyssinie et la compagnie des chemins de fer éthiopiens. On les croirait étroitement unis pour la défense des intérêts français. Au contraire, il y a manque absolu de coordination entre le gouvernement des Somalis et la légation d'Addis-Ababa, il y a lutte ouverte entre celle-ci et la compagnie des chemins de fer. »

La conclusion naturelle de ces faits devrait être qu'au lieu de nous disputer sous les yeux de nos concurrents, nous ferions mieux de nous unir pour contrebalancer leur influence.

Mais la diplomatie anglaise veille. Le récent traité entre l'Angleterre et l'Abyssinie donne toute sécurité à l'Egypte pour les sources du Nil et le passage du chemin de fer du Cap au Caire. La diplomatie française ne voit que M. Lagarde, duc d'Entotto, et c'est peu.

§

C'est peu, et si j'en crois *l'Européen* du 5 avril dernier, déjà cité, nous ne faisons guère mieux au Maroc. Le préten-

dant Bou-Hamara serait entré à Fez, et notre frontière d'Algerie serait menacée du fait de son entente avec Bou-Amama, ennemi fanatique et irréductible de la France.

« Le nouveau Sultan descendrait bientôt vers Oudja, y ferait son entrée solennelle et, de là, nous enverrait un ultimatum nous enjoignant d'abandonner tout ce que nous avons pris de son Saint-Empire » et la province d'Oran pourrait souffrir prochainement de cette alliance entre les deux marabouts unis par une même haine de notre pays.

Ces nouvelles ont, d'ailleurs, été depuis démenties. En tout cas, le prétendant a actuellement déjà les deux tiers du pays avec lui, et sans doute réserve-t-il Fez pour la fin, étant sûr d'avance de la capitale.

M. Paul Adam qui, décidément, s'intéresse de plus en plus aux questions les plus baroques et les plus marocaines, est de cet avis. Dans *le Journal* du 2 avril dernier, il signale le « *danger nouveau* ». — Ce danger nouveau, que Maurice Donnay n'a pas prévu, c'est l'intrusion de l'Angleterre en Espagne, après que John Bull aurait livré le Maroc à don Quichotte, et la marche « des habits rouges » d'Algésiras — quelle étape! — sur Bayonne et Toulouse.

Et l'auteur de la « Force » conclut en disant « le péril est immense. Aux Pyrénées comme aux Vosges, un danger identique menace notre avenir »!

Ah! utilité des idées générales quand on est à court « d'idées » tout simplement, et béni soit le Maroc qui nous vaut cette perle :

« Ce sont les commis de Fleet-Street qui ramasseront les lambeaux de nos pavillons tricolores pour envelopper leurs boîtes de conserves et leurs savons! »

§

Un sujet d'exégèse tout aussi intéressant a été fourni aux chroniqueurs par le jugement des Arabes, pompeusement dénommés « Révoltés de Margueritte ».

Les lecteurs du *Mercure* qui ont lu la *Rekba* de Raymond Marival savent ce qu'il faut penser de ces révoltés, qui, numérotés de 1 à 125, se sont vu octroyer, en février dernier, de nombreuses années de travaux forcés. La chambre des députés a été saisie, à la fin de mars, de la question des tribunaux répressifs algériens par M. Albin Rozet. Mais la question a été insérée entre le débat sur les congrégations et le vote hâtif du budget. — c'est dire qu'elle a été rapide-

ment vidée. Et puis, le Président de la République partait pour Alger. Du haut d'un croiseur — *la Jeanne d'Arc* — il a contemplé les côtes. Entre deux banquets, il a visité deux exploitations modèles ; puis, après avoir embrassé Tunis d'un regard et distingué de loin les ruines des thermes romains, il a mis terme lui-même à son voyage, et la question algérienne a fait un grand pas jusqu'au jour où un nouveau mouvement séparatiste prenant l'antisémitisme ou telle autre étiquette prise comme prétexte viendra nous rappeler les difficultés de toutes sortes qui gênent actuellement le libre essor de la France d'Afrique.

Il est vrai, M. Loubet a fait appel à la conciliation. Il a même déclaré : « Ne proscrivons jamais ! Oh l'exil est impie ! » Visait-il Déroulède, les Chartreux, ou les vins d'Algérie ? Les commentaires ont été nombreux et la conciliation menacée.

Puis, une chose n'avait pas été prévue par les organisateurs de la tournée présidentielle : c'est la brusque démission de M. Revoil, gouverneur général de l'Algérie.

Comment le « million des chartreux », M. Edgard Combes et M. Revoil sont-ils entrés en rapports ? Mystère. — D'aucuns ont parlé de vengeance de M. Delcassé. Hypothèse.

Ce fait, d'ailleurs, n'a pas d'autre importance. Un Revoil, tout comme un Lagarde, notre bienheureuse République en a des centaines en réserve. — Les colons algériens peuvent être bien tranquilles. Vite leur sera expédié, et point franco, hélas ! — un remplaçant ni meilleur ni pire. Que ce soit M. Jonnart, M. Pichon, M. Edgar Combes ou tel autre haut fonctionnaire, il suivra dignement les traces de ce dernier, et fournira lui-même un bel exemple à son futur successeur. Ce sera bien et les Arabes seront contents.

§

Toujours, après ce débat des Congrégations qui dure depuis deux ans, le Parlement a examiné en huit jours l'emprunt du gouvernement général de l'Afrique Occidentale.

Cet emprunt de 65 millions prévoit des constructions de chemins de fer, des travaux d'assainissement, des travaux d'aménagement des ports.

On a prévu aussi au budget l'augmentation du traitement du gouverneur général, et la construction d'un superbe hôtel pour ce même gouverneur général à Dakar. Les nègres du Sénégal seront bien ingrats s'ils ne reconnaissent pas que la France fait beaucoup pour eux et ses fonctionnaires.

§

Aux Antilles, enfin, la situation, pour employer le terme des communiqués officiels, est inchangée, et les volcans sont « satisfaisants ». Un journal local a même annoncé qu'à la Guadeloupe la Soufrière donnait depuis quelque temps des inquiétudes ; mais que, sur l'ordre du gouverneur, les personnages *les plus compétents* de la colonie s'étaient établis dans un poste d'observation, et que, grâce à cette précaution, tout danger paraissait pouvoir être écarté.

Quant à la Martinique, une lettre dernièrement adressée à *l'Eclair* dépeignait la situation en ces termes :

« La révolution est déchaînée. Ce qui se passe ici est effroyable. Des bandes violent les sépultures, dépouillent les morts. Dans les propriétés abandonnées, des intrus s'installent qui, avec l'acajou des meubles, font cuire leurs aliments. Les propriétaires qui surviennent sont mis en joue... etc. »

Et le correspondant conclut en se demandant : « Où cela conduira-t-il cette pauvre Martinique ? »

Hélas !...

Il est vrai que *le Cri de Paris* du 12 avril donne une note sinon meilleure, du moins plus gaie :

« Les Noirs nagent dans la joie et se saturent de tafia. Ils ne travaillent plus et ne veulent plus travailler. On leur avait dit : — le gouvernement a reçu pour vous neuf millions. Il va vous les donner.

« Et le gouvernement leur en ayant,en effet, distribué trois les bons noirs ont fait le calcul qu'avec le reste ils ont encore l'existence assurée pendant une année et demie. Voilà pourquoi ils ont renoncé au travail. La catastrophe a été pour eux une excellente aubaine et le Mont Pelé un bienfaiteur. Ils ne l'appellent plus que « Papa Volcan » !

§

Bibliographie.

Le capitaine Bernard vient de publier une étude intitulée : *Aménagement des eaux à Java, irrigation des rizières*. Cette étude est intéressante, car elle nous montre quel parti l'Indo Chine pourrait tirer des irrigations, si ces irrigations étaient entreprises en grand et par l'Etat. Et peut-être cette mesure si simple eût assuré, beaucoup mieux que les nombreux travaux de construction de chemins de fer entrepris, la prospérité rapide et réelle de notre colonie d'Extrême-Orient.

§

La librairie Leroux vient de publier le tome IV (géographie et voyages) de la série d'ouvrages et voyages sur la mission Pavie en Indo-Chine de 1879 à 1895. Ce volume, précédé d'une introduction par M. Auguste Pavie, renferme les voyages au centre de l'Annam et du Laos, et dans les régions sauvages de l'Est de l'Indo Chine par MM. de Malglaive et Rivière. Il est orné de nombreuses illustrations, et continue dignement cette belle série d'ouvrages qui constitueront pour l'Indo-Chine, lors de leur achèvement, le pendant de l'ouvrage de M. Grandidier sur Madagascar. Le plan suivi me paraît pourtant contestable, et pour compléter l'œuvre, il manquera une étude synthétique sur l'Indo-Chine actuelle, tant au point de vue administratif qu'au point de vue politique et surtout économique.

§

Un intéressant panégyrique du *Commandant Lamy*, par le commandant Reibell.

Enfin, une nouvelle publication, *le Mois colonial*. — Il n'y en avait pas assez ! — « organe de l'Action coloniale ».

CARL SIGER.

ROMANIA

Kr. Nyrop, *Manuel phonétique du français parlé;* 2e édition, traduite et remaniée par Emmanuel Philipot ; Copenhague et Paris, A. Picard, in-8. — *Aucassin et Nicolette*, chantefable du XIIe siècle, mise en français moderne par Gustave Michaut, avec une preface de Joseph Bédier ; Paris, Fontemoing, in-16. — Abbé Reure, *Simple conjecture sur les origines paternelles de François Villon;* Paris, H. Champion, in-8.

Le français, ni d'ailleurs aucune langue, n'est écrit tel qu'on le parle; de plus, il y a un français littéraire et un français familier, une langue des mandarins et une langue du peuple — et aussi des mandarins en déshabillé. La meilleure des deux est assurément la langue familière ; mais l'existence de l'autre est assurée par la tradition littéraire, par le travail perpétuel de l'imprimerie. Qui ne saurait que le français parlé comprendrait difficilement une tirade de Racine telle que débitée par les acteurs en renom ; et réciproquement, un étranger nourri de nos auteurs classiques et dressé à la seule prononciation de gala, se ferait entendre malaisément d'un employé de chemin de fer ou d'une marchande de journaux.

Le désaccord est grand entre la langue littéraire et l'écriture ; il est immense entre l'écriture et la langue familière. « Dans le cas de l'*e* féminin, comme dans celui de la liaison, dit M. Nyrop, le Français se trouve perpétuellement tiraillé entre les deux tendances opposées ; il ne lit pas les vers comme il lit la prose ; il ne parle pas comme il lit, et quand il parle, sa prononciation varie dans les mots ou groupes les plus usuels. » C'est l'examen de ces variations et de ces tendances qu'a entrepris le savant grammairien qu'il ne faut pas hésiter à tenir, bien qu'il soit danois de naissance et d'habitat, pour une de nos meilleures autorités en linguistique française.

Il n'y a rien à reprendre à ce qu'il dit sur la question si délicate de l'*e* muet ou féminin et l'on conseille la lecture de son chapitre, encore qu'il soit un peu bref, aux entêtés et aux ignorants qui s'obstinent à prendre pour une voyelle la vibration des consonnes finales : « Il ne faudrait pas confondre l'*e* féminin avec la détente vocalique des consonnes fermées. M. Paul Passy fait observer à ce sujet : « Quand nous prononçons dogue, guide, bague, nous faisons vocalique l'arrivée de la consonne initiale et la détente de la consonne finale. C'est pour cela que beaucoup de personnes croient entendre sonner l'*e* muet. » M. Nyrop cite, comme contre-partie, des expressions dans lesquelles, malgré l'orthographe, la prononciation intercale des *e*, qui ne sont alors que des ponts jetés entre deux consonnes : *le turc pur ; un ours blanc ; l'est de la France*, etc. » Il n'y a pas plus d'*e* dans *dogue* que dans *grog*, dans *brusque* que dans *busc*, — ou bien il y en a également un dans chacun de ces mots de sonorité pareille. Sans la tyrannie oculaire de l'écriture, nul ne pourrait avoir même l'idée de différencier *un saint juste* de *Saint-Just*. Il y a, ou il n'y a pas d'*e* dans les deux cas ; tenir compte de l'*e* dans le premier exemple, si on ne le respecte pas dans le second, c'est de la stupidité pure.

Pour mettre un peu d'ordre dans les caprices de la prononciation, M. Nyrop adopte la « loi des trois consonnes » qu'il formule ainsi : « L'*e* féminin se prononce ou apparaît dans la plupart des cas, lorsqu'il y a au moins trois consonnes en présence, et alors il s'intercale en général après les deux premières consonnes. Ainsi on dit *simplement* et non *simpl'ment*, *justement* et non *just ment*, etc. La règle apparaîtra avec plus d'évidence si nous prenons un mot commençant par une consonne suivie de *e ;* nous voyons cet *e* disparaître ou reparaître

selon que la finale du mot précédent est vocalique ou consonantique. Prenons par exemple la préposition *de :*

On dit un valet d'chambre;	mais une femme de chambre.
— un chien d'chasse;	— une chienne de chasse.
— la cité d'Paris ;	— la ville de Paris.
— un bracelet d'diamants;	— une rivière de diamants.
— le mari d'Madame ;	— le domestique de Madame.
— un tapis d'salon;	— un meuble de salon. »

C'est à la même règle que se rattachent les intercalations vicieuses d'*e* dans certains groupes de consonnes : *Erneste Blanc*. M. Gaston Paris a entendu à l'Académie prononcer : *postequam, postetonique*. Et cependant, disait-il, on entendra très bien : *post's'est trompée*. Car cette règle abuse de ce que toute règle a droit à des exceptions. La tendance à prononcer l'*e* muet dans le cas des trois consonnes est fortement contrebalancée par la tendance, surtout populaire, à ne pas le prononcer et, surtout littéraire, à ne pas l'intercaler facticement quand il n'y est pas.

« Pour traiter à fond cette question de l'*e* féminin, conclut fort bien M. Nyrop, il faudrait se lancer dans des considérations de phonétique syntaxique, distinguer entre les mots isolés et les mots en groupe, examiner ces derniers et étudier l'influence exercée sur la prononciation par le rôle grammatical des mots et leur place dans la phrase. Ainsi le mot *chemin* isolé, lu dans le dictionnaire, se prononce *chemin;* précédé de l'article, il se prononce ch'min... » La vraie prononciation est assurément celle du mot au milieu de la phrase, car les mots isolés n'existent pas plus dans les langues que les êtres isolés dans les sociétés humaines ou animales.

Sur l'écriture et la prononciation, M. Nyrop s'exprime excellemment : « La langue française écrite ne donne qu'une image très imparfaite de la langue française parlée. Il y a peu de langues où le désaccord entre l'écriture et la prononciation soit aussi profond, où il soit aussi difficile de conclure de l'une à l'autre. » Et il en donne les causes :

« La langue parlée est en voie d'évolution continuelle, tandis que la langue écrite reste immobile ou ne subit que des changements insignifiants; elle ne nous indique pas comment on prononce le français de nos jours, mais comment on le prononçait il y a quelques siècles. Prenons pour exemple le mot *enfant :* il s'écrit avec six lettres; mais dans la langue parlée actuelle il se compose seulement de trois phonèmes : a nasal, f, a nasal, et se représente phonétiquement par trois

signes. Si nous comparons cette orthographe phonétique avec l'orthographe ordinaire, nous constatons que la seule lettre qu'elles aient en commun est la lettre f et que le mot prononcé ne contient ni *e*, ni *a*, ni *n*, ni *t*. En réalité, la graphie *enfant* représente le mot tel qu'il se prononçait vers le milieu du XI^e^ siècle. Depuis le moyen âge il a subi toute une série de changements phonétiques : les voyelles se sont nasalisées ; les consonnes nasales sont devenues muettes ; l'*e* nasal s'est confondu avec l'a nasal ; le t final a disparu ; si bien que du groupe primitif l'f seule est restée intacte. Et pourtant l'orthographe *enfant* s'est maintenue jusqu'à nos jours, véritable fossile, témoin des âges disparus. »

M. Nyrop explique ensuite comment le pédantisme a augmenté un désaccord historiquement normal : « L'archaïsme voulu, conscient, a joué un très grand rôle dans la formation de l'orthographe française. C'est surtout au XVI^e^ siècle que les grammairiens et les écrivains, par respect pour le grec et le latin, introduisirent des lettres dites étymologiques, sortes de fioritures, d'enjolivements gothiques, qui ne correspondaient et ne correspondent à rien de réel. On se mit à écrire *faict, dict, nud, pauvre, puits,* etc. Une partie de ces fioritures a été rejetée par la suite ; mais une partie considérable s'est conservée et rend l'inestimable service d'enseigner des étymologies latines très souvent fausses — à des gens qui pour la plupart ignorent le latin et se soucient fort peu de l'étymologie (1). » On en est arrivé à ceci que des sons se trouvent représentés dans l'écriture par des lettres dont aucune ne correspond au son même qu'elles veulent faire suggérer : *eaux* pour *o*.

L'écriture a eu nécessairement une influence sur la prononciation, et cela dès le dix-septième siècle ; mais cette réaction a augmenté à mesure que l'instruction a été prodiguée à des hommes manquant de tradition orale et qui, en beaucoup de régions apprennent le français comme une langue étrangère. Il faut, comme le dit M. Nyrop, en prendre son parti et voir là simplement « la tendance instinctive du peuple à chercher une harmonie entre la langue parlée et la langue écrite, tendance naturelle, logique, et à laquelle il serait temps de donner quelque satisfaction en simplifiant l'orthographe française ».

Pour illustrer cette influence de l'écriture sur la parole,

(1) Cf. sur cette question : Remy de Gourmont, *Esthétique de la langue française*, et Nyrop, *Grammaire historique*.

M. Nyrop donne cet exemple : « Beaucoup de Français s'obstinent maintenant à prononcer le mot *gajeure* comme il s'écrit, c'est-à-dire à le faire rimer avec *heure* et non avec *mesure*. Pourquoi la prononciation traditionnelle s'est-elle affaiblie, laissant le champ libre à l'influence orthographique? C'est que le mot *gageure* a cédé peu à peu la place au mot *pari*, concurrent plus heureux dans la lutte pour l'existence ; *gageure* est en train de devenir rare et livresque. De même, si beaucoup de Français prononcent aujourd'hui le *g* de *legs*, c'est que ce mot est plutôt technique et qu'on lui préfère souvent des synonymes approximatifs, comme *donation*, *fondation*, etc. » La remarque est très juste en principe ; mais je la crois d'une exactitude douteuse en ce qui concerne *legs*. Ce mot n'est nullement archaïque et les journaux l'impriment très souvent à propos des générosités envers l'Institut, les villes, les hospices ; il est vrai qu'on a plutôt occasion de le lire que de le prononcer et que beaucoup, qui l'ont souvent lu, ne l'ont presque jamais entendu. Et c'est précisément parce qu'on l'imprime beaucoup qu'on le prononce mal.

D'ailleurs M. Nyrop a très bien vu que beaucoup de mots, qui n'ont jamais cessé d'être usuels, et même qui se disent plus encore qu'ils ne se lisent, ont fini par acquérir une prononciation orthographique. Souvent, la consonne finale se fait sentir, qui jadis restait muette. Les monosyllabes sont surtout atteints : dot, fils, etc. D'autres, encore sur la limite, le seront bientôt : fait, *but*, sens, etc. Pour *gens*, que cite aussi M. Nyrop, je crois qu'il est encore permis de taxer de mauvaise prononciation ceux qui disent *gensses*.

La cause de ces modifications dans les sons doit souvent être cherchée dans l'analogie : tendance, comme le dit M. Nyrop, à unifier la prononciation du pluriel et celle du singulier ; de là l'apparition de l'*f* et du *c* dans *cerf*, dans *porc*. Il faut y voir aussi l'influence du genre assigné au mot. On a fini par dire *une dote* parce que le mot est féminin. A l'inverse le peuple dit *une omnibus*, parce que le mot a une terminaison féminine.

Je n'ai résumé de l'ouvrage de M. Nyrop que les parties les plus pittoresques ; mais il est intéressant tout au long. Curieux pour tout lecteur français qui s'intéresse à sa langue, il sera précieux pour tous les étrangers qui veulent affiner leur prononciation et acquérir cette absence d'*accent*, si appréciée en France chez les étrangers. Car c'est en même temps

un manuel et un traité, un livre de science et un guide pratique.

Il reste à M. Nyrop, qui est très bien qualifié pour cela, à nous donner la grammaire du français oral. Tant que nous n'aurons pas ce livre, indispensable pourtant, nous ne saurons pas combien, au fond de sa complexité apparente, notre langue est simple et logique.

§

Rien de plus tentant que de mettre en français moderne quelqu'un de ces beaux poèmes du douzième ou du treizième siècle, et rien de plus difficile. M. Bédier y a réussi dans son *Tristan et Yseult ;* mais il s'agissait moins d'une traduction que d'une coordination de texte, d'un arrangement en un tout littéraire de documents épars en plusieurs langues. Cependant dans les fragments de source française on entend le vers ancien murmurer sous la prose moderne. M. Gustave Michaut ne pouvait suivre un meilleur exemple. Il en a profité et nous a donné un petit roman charmant où le lecteur ignorant des vieux textes, curieux des anciennes manières de sentir plus que des vieux rythmes, prendra grand plaisir. Il semble qu'ayant à moderniser un poème le traducteur aurait pu garder au vers sa forme et son nombre, comme l'a fait, avec une gaucherie qui n'est pas désagréable, Lacurne de Sainte-Palaye. Sa version n'est pas bonne, mais elle laisse du moins l'impression de lire un poème; elle rajeunit, plutôt qu'elle ne traduit: c'est un mérite. M. Michaut traduit. Quelques archaïsmes modestes témoignent seuls qu'il s'agit d'une œuvre de jadis : quant à la sensation de poème, il ne la donne nullement. Il y a dans *Aucassin et Nicolette* et aussi en de plus anciennes œuvres, dans la *Vie de Saint Alexis,* par exemple, quantité de vers et même de suites de vers qui sont du français parfaitement clair pour tous, à l'orthographe près. A quoi bon traduire cela? A quoi bon changer à ceci autre chose que des lettres :

A Biaucaire sous la tor
estoit Aucassins un jor.
La se sist sor un perron,
entor lui si franc baron.
Voit les herbes et les flors
S'oit canter les oisellons...

Peut-être vaudrait-il mieux vulgariser l'ancien français que de le traduire. Mais n'est-ce pas une honte que des gens de France osent se dire lettrés qui sont incapables de lire, même

avec un glossaire, une page de *Roland*, d'*Aucassin* ou de *Berthe aux grands pieds*?

Il faut juger une œuvre d'après les intentions de l'auteur. M. Michaut a voulu nous donner un *Aucassin et Nicolette* de lecture agréable et en même temps de transcription exacte : il y a pleinement réussi.

§

Le véritable nom de Villon était, très probablement, François de Montcorbier des Loges. M. Longnon, qui a établi ce point, n'ose aller plus loin et se refuse à rattacher Villon à la noble famille des Montcorbier ; il croit que ce nom, aux allures aristocratiques, exprime seulement, comme cela se rencontre fréquemment, le lieu d'origine de la famille du poète. Moins timide, et des recherches curieuses le lui permettent, l'abbé Reure pense que Villon était le petit-fils naturel de Jean de Montcorbier, capitaine de Crozet, lequel aurait eu, outre ses enfants légitimes, nés d'Alix de Guiardon, un enfant naturel, père de François. Cela n'a rien d'invraisemblable, mais enfin ce n'est qu'une conjecture. Elle est appuyée par ceci, psychologiquement, que les Montcorbier furent, de même que Villon, d'assez aventureux personnages. « Je ne connais guère leur histoire, dit l'abbé Reure, mais le peu que j'en sais semblerait témoigner que ces Montcorbier, comme le bohème François Villon, étaient des irréguliers, des anormaux, en mauvaise intelligence avec l'ordre social. En 1562, Nicolas de Montcorbier faisait partie d'une bande qui saccageait les villes de Roanne, de Charlieu et de Marcigny. Luc de Montcorbier, seigneur de Champigny, fut condamné à mort, mais non exécuté, pour un fait dont j'ignore la nature, par une sentence du 7 décembre 1584. En 1630, son frère Jean de Montcorbier s'installe de force dans une maison dont il faut l'expulser. L'année suivante, Luc de Montcorbier est compromis dans une sanglante bagarre. En 1647, Pierre de Montcorbier a un bâtard à la Picaudière. Ce sont bien des aventures ! Mais pour remonter plus haut, au siècle même de Villon, jusqu'à Philippe de Montcorbier, ses démêlés avec Jean de Châteaumorand ne sont-ils pas déjà un indice de cette humeur inquiète des Montcorbier ? Etait-ce le caractère de la race, et Villon aurait-il puisé dans le sang la turbulence et le goût des équipées? »

La question en est là.

J. DREXELIUS.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

William Crookes : *Discours récents sur les Recherches psychiques*, trad. par M. Sage, broch. in-8, Leymarie, 0 fr. 60. — M. Sage : *La Zone-Frontière, entre l' « Autre-Monde » et celui-ci*, in-8. Leymarie, 3 fr. 50. — Gabriel Delanne : *Recherches sur la Médiumnité*, fort vol. in-18. *Id.*, 3 fr. 50. — Dr Ely Star : *Les Mystères de l'Etre*, gr. in-8, Chacornac, 15 fr. — Elizabeth Stuart Phelps : *Au-Delà des Portes*, trad. de l'anglais par Ch. Grollean, imp. en carac. Grasset, in-18 j., Charles Carrington, 3 fr. 50. — Grillot de Givry : *Les Villes Initiatiques : Lourdes*, in-16. Chacornac, 3 fr. 50. — Boué de Villiers : *Manuel de Magie*, in-18, Chacornac, 1 fr. 50. — Memento : *Méthode pratique pour l'incubat et le succubat*, par Jean des Esseintes (Gaillac : Imprimerie Dugourdic). — *La Nouvelle Revue* du 15 février et du 1er avril — *Catalogue raisonné* par Redonnel (Chacornac).

M. Sage a rendu un grand service aux spirites et aussi à tous les penseurs, en général, qui ne connaissent pas l'anglais, en traduisant deux admirables **Discours** (le premier en entier, le second en partie), prononcés par William Crookes, savant universellement connu par ses découvertes en physique et en chimie, devant la *Société pour les recherches psychiques* en janvier 1897 et au Congrès de l'*Association britannique pour l'avancement des sciences*, en 1898, à Bristol. Crookes traite magistralement, dans ces discours, de la relativité des lois physiques et de nos connaissances et y montre, — s'il se produisait des variations dans la rapidité de nos sensations et dans la force de la pesanteur, — les conséquences vraiment surprenantes qui en découleraient et pour l'homme et pour la science. Il y montre également comment on peut rattacher les phénomènes de télépathie aux phénomènes physiques. De son argumentation ressort qu'il ne peut pas y avoir de solution de continuité entre ces deux ordres de faits.

Les **Discours** de Crookes devraient être lus et relus par tous les spirites qui se réclament, souvent à tort, de l'autorité de son nom pour donner plus de consistance à leurs doctrines plus ou moins hypothétiques.

Crookes est un chercheur de génie, un expérimentateur sagace, habile et surtout très prudent, un découvreur de faits qui ne tire de ceux-ci que les conclusions qui s'imposent comme infiniment probables, tandis que les spirites, en général, partent d'idées préconçues qu'ils cherchent à étayer du plus grand nombre de faits possible, sans trop se préoccuper si ces faits ont été observés dans de bonnes conditions, si toutes les précautions ont été prises pour éviter la fraude.

Au lieu de s'appuyer sur Crookes, ils feraient mieux de l'*imi-*

ter en s'inspirant de sa méthode, en apportant encore plus de rigueur que lui dans l'expérimentation des phénomènes.

Les **Discours** de ce savant pourraient servir d'introduction à l'excellent ouvrage de son traducteur, M. Sage : **La Zone-Frontière entre l'« Autre-Monde » et celui-ci.**

M. Sage n'est pas spirite ; il ne vit pas de l'idée spirite et il ne flatte pas ceux qui y croient ; il leur dit même de dures vérités qu'ils méritent du reste. Il n'est pas non plus l'ami des religions. Il n'est pas davantage un officiel, car il n'a pas l'étroitesse d'idées, ni la timidité de pensée de la plupart des universitaires. Il n'appartient à aucune école, c'est un indépendant dans toute l'acception du mot. Je l'en félicite, car les hommes vraiment indépendants sont très rares.

Il voit clair et de haut ; il plane aisément au-dessus des théories et des systèmes. S'il a des conceptions hardies, il les tempère par de prudentes réserves. Il n'a qu'un appui : la science, et il ne veut qu'une chose : le triomphe de la vérité. Il est bien nommé, car il tient le langage d'un vrai sage.

Je n'entreprendrai pas d'analyser son livre. Ce serait trop long. Son étude sur l'od est vraiment remarquable, ainsi que ses considérations sur les rêves, les hallucinations et les monoïdéismes.

C'est, sans contredit, un des meilleurs ouvrages qui aient été écrits sur ces questions, dans ces derniers temps. Le style en est simple et clair ; aussi le lit-on aisément.

§

Avec M. Delanne, nous entrons plus avant dans la connaissance du spiritisme. C'est un des auteurs les plus considérés de l'école spirite et avec juste raison d'ailleurs. Il a fait entrer le spiritisme français dans ce que j'appellerai *la phase analytique et critique* par opposition à *la phase fidéiste et vaguement syncrétiste* du début. On peut presque dire que, jusqu'à lui, on s'était peu préoccupé de faire un choix judicieux des faits, de les analyser, de les comparer et de les confronter avec les théories des psychologues et des physiologistes.

De cette analyse et de cette confrontation, il est résulté ceci : c'est que beaucoup de phénomènes qui auparavant étaient dus soi-disant à l'intervention des esprits, sont attribués à d'autres causes plus probables, de sorte que le nombre de ceux vraisemblablement spirites est beaucoup plus restreint que ne

l'avaient cru les kardécistes de la première heure, ceux de la période de foi enthousiaste.

Est-ce à dire que, dans ses **Recherches sur la Médiumnité**, M. Delanne a toujours trouvé les véritables causes des faits qu'il rapporte? Il est probable que non. Mais tel qu'il est son travail n'en est pas moins un essai heureux de critique et d'interprétation scientifique des faits psychiques et spirites. On ne peut qu'engager les disciples de Kardec à le suivre dans cette voie, la seule qui puisse conduire à des résultats certains, la seule vraiment progressive et féconde, la seule enfin qui puisse amener les esprits sérieux et les savants à s'intéresser à leurs études.

Les *Recherches sur la Médiumnité* sont un véritable répertoire, une monographie très complète des phénomènes d'écriture mécanique, soit purement automatique, soit d'origine médiumnimique. Il serait à souhaiter que M. Delanne ou quelques autres spirites écrivent, sur les autres phénomènes psychiques ou spirites, des monographies semblables.

§

Puisque je parle de spiritisme, il n'est pas sans intérêt de signaler le curieux et intéressant article que publie M. Atalone, dans la **Nouvelle Revue** du 1er avril, sur les **Impostures du spiritisme et de la sorcellerie**. L'auteur nous révèle qu'un professeur de prestidigitation de Londres, M. Maskelyne, s'est donné comme mission de démasquer les mystifications des spirites, des occultistes et des théosophes.

« L'homme, écrit M. Atalone, capable d'accomplir ces prodiges d'optique et d'acoustique et de produire ces illusions savait, mieux que personne, de quels moyens très positifs disposent les spirites dans l'exhibition de leurs phénomènes surnaturels.

« Beaucoup plus fort qu'eux, il pénétra facilement leurs secrètes manœuvres et résolut de les démasquer. Sa campagne anti-spirite lui a fait de nombreux ennemis parmi les croyants, et, chaque fois qu'il s'attaque à quelque mômerie nouvelle, il la démonte pièce à pièce, et met à nu ses rouages, souvent compliqués, mais toujours très substantiels, à la grande confusion des occultistes indignés. »

J'ai déjà dit et écrit qu'il serait bon, voire nécessaire, que les expérimentateurs spirites connussent tous les tours de prestidigitation, pour qu'ils pussent démasquer facilement les médiums fraudeurs et répondre victorieusement aux prestidigitateurs de profession. L'événement me donne raison. Le

rôle de M. Maskelyne est vraiment utile en ce sens qu'il obligera les spirites, les occultistes et les théosophes à plus de prudence et de science et à porter plus de rigueur dans leurs méthodes d'expérimentation.

§

Le Dr Ely Star se rattache aux spirites, en ce qu'il base ses enseignements touchant la « topographie des cieux », la genèse des esprits et des fluides, l'involution et l'évolution des âmes, sur les communications spirites qu'il a obtenues. Il se montre disciple des occultistes, notamment de Lacuria et d'Eliphas Lévi, lorsqu'il expose ses conceptions sur les nombres, les formes et les couleurs. Mais le Dr Ely Star est avant tout et surtout un mage et un devin. C'est ce qu'on voit dans ses études sur la physiognomonie, la chiromancie, les signatures astrales, les magies noire et blanche, l'hygiène et la thérapeutique occultes.

L'auteur s'était fait connaître précédemment par des ouvrages d'astrologie onomantique, destinés au grand public. Dans ses **Mystères de l'Etre**, il nous renseigne sur ses croyances concernant l'origine de l'être, ses facultés secrètes, ses pouvoirs occultes et ses destinées futures. Malgré qu'il se maintienne toujours sur les hauteurs d'une idée et d'un sentimentalisme élevés, son livre est facile à lire, grâce à la simplicité et à la sobriété du style.

§

C'est le récit ingénu et simple d'un voyage en *astral*, dans ces régions mystérieuses situées **Au delà des Portes**, — voyage effectué un matin par le *double* d'une jeune fille gravement malade, — que vient de traduire, en une langue élégante et souple, M. Charles Grolleau.

Sous cette gracieuse fiction, l'auteur, miss Elizabeth Stuart Phelps, nous révèle les enseignements de Swedenborg sur la vie dans l'Au-delà. A la vérité, ce n'est pas du Swedenborg pur qu'il nous donne, mais du Swedenborg modernisé et rationalisé, si l'on peut ainsi parler. Malgré cela, cette doctrine n'en reste pas moins toujours entachée d'anthropomorphisme. Il est vrai, qu'il est très probablement impossible à l'homme de concevoir une autre vie et un autre monde totalement différents de la vie et du monde terrestres.

Cette remarque faite, il m'est agréable de dire avec quel

plaisir on lit ce poème où tout est paix, douceur, amour, tendresse et dévouement.

§

M. Grillot de Givry, comme le Dr Ely Star et miss Elizabeth Stuart Phelps, est un croyant; mais tandis qu'Ely Star est un occultiste et un spirite indépendant et Elizabeth Stuart Phelps une swedenborgienne, M. Grillot de Givry est un occultiste catholique ou plutôt un catholique occultiste, car il est plutôt ceci que cela.

Sa **Lourdes** se dresse en face de la *Lourdes* de Zola. C'est la foi s'opposant à la science, le spiritualisme au matérialisme, mais c'est une foi et un spiritualisme particuliers. La foi de M. de Givry est, en effet, une foi qui a besoin, comme appui suprême et suprême raison, des ressources émotives de l'art et des doctrines des occultistes et des kabbalistes, qu'il restreint et rapetisse, en leur ôtant de leur ampleur et de leur universalité, en les subordonnant enfin au dogme catholique, partant à la tyrannie spirituelle du *Syllabus*.

Bien que je ne partage pas les idées de l'auteur, je n'en recommande pas moins son livre, pour son style attrayant et savoureux.

Lourdes est la première des *villes initiatiques* sur lesquelles M. de Givry s'est proposé d'écrire. Il prépare des études semblables sur Paray-le-Monial et sur Saint-Jacques-de-Compostelle.

§

Le Manuel de Magie, de M. Boué de Villiers, est un court résumé, bien fait et bien écrit, des principaux points de la science occulte. M. Boué de Villiers ne doute pas, ne discute pas; il enseigne. Il ne se départ de sa sérénité de croyant que pour attaquer l'ignorance des savants contemporains à l'égard de la science antique.

§

Memento. — Jean des Esseintes nous expose dans une curieuse et très courte brochure la **Méthode pratique pour l'Incubat et le Succubat**. « L'art de l'incubat et du succubat consiste, dit cet auteur, en la possibilité de posséder à toute heure que l'on désire, homme ou femme, mort ou vivant, pourvu que l'on en ait une image très nette.

« Cet art, bien connu des anciens initiateurs, n'est plus guère enseigné aujourd'hui que par quelques maîtres en

théurgie, et n'est plus pratiqué — qu'inconsciemment encore par des intellectuelles perverses, dont la seule puissance d'imagination capte le fantôme de l'amant qu'elles désirent, ou par des religieuses lascives, dont les rêves sont exacerbés par la continence et la solitude. »

— La *Nouvelle Revue* du 15 février contient, de M. Fabre des Essarts, une excellente étude sur le **Satanisme** et celle du 1er avril, un article très renseigné sur les **Fakirs et les Yoguis**, signé Alexandra Myrial.

— M. Paul Redonnel a publié, pour l'usage de ceux qui veulent s'instruire dans les théories de l'occultisme, un **Catalogue raisonné** des meilleurs ouvrages qui ont paru sur ces matières.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue Universelle : sur la Littérature des fous; la loi Bérenger prévue par un aliéné; poésie naturiste d'un aliéné. — *La Renaissance latine :* M. Abel Hermant sur *M. Paul Hervieu*. — *La Plume :* MM. R. de Gourmont et M. Maeterlinck, sur l'Education artistique du public.

M. Marcel Réja — **La Revue universelle** du 15 mars 1903 — publie sur *la Littérature des fous* un article où la science et l'humour voisinent pour disserter de textes particulièrement curieux. « Les fous, les vrais, ont une littérature très riche, » constate M. Réja après avoir doucement averti son lecteur que la folie et l'élan poétique ne sont pas incompatibles et que « l'homme de bon sens et de sens pratique, probe travailleur, bon citoyen et bon époux, ne fut jamais un bon poète ». Et sa définition incidente de la folie : « rupture de l'harmonie qui unit l'homme à son milieu », apparaît d'une telle généralité que l'on s'étonne de penser qu'il y ait çà et là de par le monde des asiles de fous, où il y devrait avoir quelques « maisons de sages », l'espace appartenant aux autres gens. Car, ce qui frappe, dans un fou, c'est souvent, un peu plus développée que chez la plupart des sains d'esprit, cette disproportion des facultés mentales d'où naît aussi bien le génie. La fonction de l'aliéniste est des plus délicates et de celles qui conforment assez sûrement l'homme au milieu qu'il étudie. L'exemple est typique de ce naturaliste passionné de la vie des serpents qui prétendait imiter le long sommeil du boa, fut enfermé, et gagna à sa manie de siestes prolongées son propre médecin.

« Je travaille pour l'humanité », écrit un ancien gendarme, dont M. Réja cite quelques vers. C'est là une formule excellente qu'ont employée beaucoup de philanthropes pour justifier les plus énormes sottises. La plupart des pères, autour du pot-au-feu familial, entretiennent sur ce mode pompeux leur progéniture, et il faut prendre la note à ce diapason pour convaincre le suffrage universel.

M. Réja nous montre un fou donnant, dès 1886, le principe de la loi Bérenger qui fut présentée au Sénat cinq ans plus tard seulement. Voici le texte signé « A. A... dit L.,.., *va te faire pendre ailleurs!* » :

«... Les législateurs ont à s'occuper sérieusement de reviser le code et la procédure. C'est là un besoin qui, tous les jours, devient de plus en plus impérieux; je ne pense pas qu'il en soit de plus urgent que de créer *une sorte d'hygiène préservatrice du vice*, comme la médecine moderne a créé l'hygiène des maladies pour n'avoir pas à les guérir. Il faudrait obtenir que la justice consentît (sauf pour des exceptions à déterminer et des crimes par trop caractérisés) à ne point pour suivre à fond une première affaire, et ne constituer qu'un casier judiciaire qui, en cas de récidive, doublerait de droit la peine à appliquer. Il est bien entendu qu'on devrait entourer cette première procédure de toutes les garanties nécessaires tant à la société qu'à l'individu, et que, coupable ou non, il aurait toujours le droit d'obtenir son jugement ou l'acceptation de ce casier judiciaire provisoire qui, en cas de récidive, devrait servir à le faire punir plus sévèrement. »

Nous trouvons encore ces fragments de *Les Dieux des Anarchistes*, ouvrage de « la fondatrice d'une religion nouvelle »: « l'universellisme » :

« D. — S'il arrivait qu'un universelliste militant soit atteint d'une affection mentale, doit-on le conduire dans une maison de santé libre ou de l'Etat?

« R. — Il est impossible qu'un rénovateur et même un militant soit frappé de folie, l'impeccabilité contre les principes fondamentaux de l'universellisme étant la sauvegarde immuable de leur santé intellectuelle et physique, depuis que leurs savants posthumes ont trouvé le secret pour la destruction des racines ataviques. Afin de faire face à l'impossible, si un adepte des phalanges supérieures perdait la raison, malheur aux rénovateurs qui laisseraient conduire un des leurs dans ces maisons, réceptacles des victimes des vices de l'organisation de la *Société* en décomposition. Gardez vos malades

physiques et moraux ; c'est le premier devoir des père, mère d'une *Famille*. Si vous voulez acquérir l'immortalité, n'abandonnez jamais les vôtres.

« En universellisme, les droits des deux sexes sont égaux.

« La propriété individuelle abolie;

« La peine de mort considérée comme la plus grande plaie du genre humain ; les prisons, des écoles du crime;

« Les frontières n'existent plus ;

« La crémation imposée comme salut de la santé publique ;

« L'esclavage patronal aboli ;

« Les vieillards, les enfants, les faibles, les déshérités moralement, intellectuellement, placés sous la haute protection de leurs frères, sœurs, qui ont reçu de la nature la puissance intellectuelle et physique pour les aider à graviter dans les dédales de la vie charnelle.

« C'est le renversement total de la législation ou société en vigueur. »

Il est, en somme, attristant que les fous n'aient pas le bénéfice de leur état et, eux aussi, se préoccupent d'améliorer le monde, de légiférer. Cependant M. Réja a cent fois raison d'écrire :

« On ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a chez les fous de singulières lueurs de raison, une inspiration parfois très vibrante et très intense. Sans vouloir tirer de ce fait des conclusions peut-être excessives, il est permis d'affirmer que la folie, si elle détruit souvent des qualités brillantes chez l'individu, peut aussi en susciter, de la façon la plus vive et la plus imprévue, qui, sans elle, seraient toujours restées à l'état latent ou rudimentaire. »

Combien plus heureux d'entre les fous, cet aliéné qui serait bien le quatrième poète de l'Ecole naturiste, si la conclusion de son poème n'autorisait à le classer parmi nos « humanistes » d'avant-garde :

« ... Car je suis persuadé
Que tout le monde doit aimer cette
Vie-là. La vie de ferme, le bon
Air, les animaux, la vie solitaire
Où toute la splendeur de la nature sourit.
Quand arrive le printemps, le mois
De mai, la feuille pousse, la verdure,
Les fleurs que l'on respire
Ce parfum délicieux des jardins
Et des champs.
Les animaux de toute espèce
Des cailles, des perdrix, des rossignols,

Des alouettes, des hirondelles,
Des perroquets, des faisans dorés,
Tout ceci a été créé pour ma figure,
Aussi je tiens à ce qu'elle dure.
C'est pour cela que je me soigne
Bien dur et longtemps
Temps pire pour les amours
Qui ont des maîtresses, je n'en veux point!
Je n'ai point de femme, je m'en passe tout simplement.
Ma femme c'est ma pipe,
Deux paquets de tabac par semaine,
Voilà ma rente hebdomadaire
Une petite prise de temps en temps
Que l'on m'offre avec plaisir
Que j'accepte de même
Voilà ma petite vie
Et je voyage pour connaître ma géographie. »

Il y a dans ces vers un sens poétique évident, la juste dose de philosophie qui convient à la complainte, — et beaucoup plus d'esprit que dans l'œuvre de M. François Coppée. Toutefois, il nous faut le reconnaître, l'auteur populaire de la *Grève des Forgerons* pourrait signer ces deux vers :

Voilà ma petite vie
Et je voyage pour connaître ma géographie.

mais ce sont des vers libres !!!

§

Les jugements littéraires de M. Abel Hermant, chaque fois qu'il a parlé au nom de *la Société des gens de Letres* en ces derniers temps, ont donné un relief inusité aux actes publics de cette association. M. Abel Hermant expliquant *M. Paul Hervieu*, — **La Renaissance latine**, 15 mars, — c'est le diamant frottant le diamant, la logique appliquée à la logique. Il y a d'extrêmes différences entre ces deux écrivains et de très étroites affinités. Ils sont aussi rapprochés par la qualité de leurs observations qu'ils s'écartent l'un de l'autre par l'architecture de leurs œuvres construites de matériaux à peu près analogues. Et il est d'un intérêt singulier de voir M. Abel Hermant donner dans sa manière aiguë, nerveuse et souple, un portrait de M. Paul Hervieu qui use d'un style essentiel, desséché, âpre, pour ses démonstrations mathématiques de l'illogisme éternel des actes humains.

Un pareil modèle a pu forcer momentanément le peintre à lui emprunter quelqu'un de ses propres moyens. Et parler de la loyauté, de la conscience, de la « probité arithmétique, ou, s'il vous plaît mieux, commerciale » de M. Paul Hervieu,

c'est employer un équivalent de la forme nette, nue, où il énonce, comme des théorèmes, ses propositions de philosophie appliquée.

Ce qu'il faut reconnaître à M. Paul Hervieu, dès son début, c'est une volonté. M. Abel Hermant la définit en ces termes :

« J'admire comme, à chacun des stades de sa carrière, et notamment dès le premier, M. Hervieu a su proportionner son effort à l'actuel état de sa force, et ne vouloir que ce qu'il pouvait. D'ordinaire, les jeunes gens ne rêvent que vastes synthèses et ne conçoivent qu'œuvres colossales. Leurs ambitions sont en raison inverse de leur capacité : elles furent, chez M. Hervieu, en raison directe de la sienne. Il a commencé par les vues de détail et par les œuvres fragmentaires. Cette réserve est bien remarquable de la part d'un homme plus apte que pas un autre à saisir les ensembles et à généraliser, et qui devait l'être déjà virtuellement; car la conscience, surtout novice, distingue mal ce qui n'est dans le sujet qu'en puissance, de ce qui est en acte; et rien n'est si commun chez les jeunes, ni, il faut le dire, si excusable, que de prendre pour leur personne présente la conscience anticipée qu'ils ont de leur personne à venir. Enfin M. Hervieu aurait pu dès lors se faire une idée d'autant plus haute de ses facultés de synthèse que les littérateurs d'alors, ses aînés, qui étaient ses termes de comparaison, ne regorgeaient point d'idées générales, ni peut-être même d'idées. La parcimonie de production ne lui était pas non plus recommandée par les exemples contemporains : il était, à cette époque-là, aussi naturel de débuter par un roman de quatre cents pages qu'au XVIIIe siècle de débuter par une tragédie en cinq actes.

« M. Hervieu n'a point cédé à la tentation et s'en est tenu d'abord à la courte nouvelle. Maupassant avait usé de la même sagesse; mais le mérite en revient peut-être à Flaubert, qui le tenait en bride; je pense que M. Hervieu n'a reçu de personne les premiers conseils d'économie littéraire. Il semble avoir de lui-même mis en pratique le principe d'éducation dont M. Pascal, le père, avait éprouvé la vertu sur son fils, qui était de ne lui rien enseigner qu'il ne fût plus que capable d'entendre. Cette rare intelligence paraît admirable chez un père ou chez un maître ayant charge d'un fils ou d'un disciple; mais j'avoue qu'elle va jusqu'à me paraître incroyable chez celui qui assume sa propre direction et qui est disciple de soi. M. Hervieu a, comme de juste, recueilli sans délai le fruit de sa prudence : étant plus que capable des premières

tâches qu'il entreprit, il y fut tout de suite capable de perfection ; et cette perfection fut peut-être moins éclatante que les demi-réussites de maints autres écrivains débutants ; mais elle eut cette inappréciable supériorité d'être, en effet, une perfection. »

On a trop souvent rappelé Maupassant — à propos de beaucoup d'écrivains de valeur. La critique a eu particulièrement tort de le citer lorsqu'elle analysait les nouvelles de M. P. Hervieu. M. Abel Hermant en fait la démonstration :

« ... à présent que les objets ont un peu plus longtemps posé devant l'objectif de M. Paul Hervieu, on s'aperçoit que sa sensibilité n'est justement impressionnée que par ce qui échappe à la sensibilité des autres hommes, et qu'elle traverse les surfaces pour atteindre aux intimes replis, comme si elle disposait de je ne sais quelle lumière Rœntgen. Et cette façon de sentir, qui nous paraît bien aujourd'hui avoir été dès l'origine, quoique sans doute à un degré moindre, la façon de sentir de M. Paul Hervieu, pourrait bien n'être pas celle de Maupassant, et même en être l'opposé.

« Pour exprimer ce que cette sensibilité lui fournit, M. Paul Hervieu a dû singulièrement affiner et chantourner son style.

« Il a renoncé bien vite aux phrases brèves et hachées des écrivains faciles. Il s'est assujetti à une syntaxe plus logique, selon laquelle l'idée se doit développer tout entière dans l'ampleur d'une seule période, avec autant de membres de phrase qu'il y a de parties composantes dans l'idée totale. Et cette évolution de sa forme était si nécessaire, et elle s'est accomplie si normalement qu'à y regarder maintenant de près, ce qu'on retrouve dans le style d'autrefois de M. Hervieu, ce n'est assurément pas le style de Maupassant ou de tel autre, mais c'est le style d'aujourd'hui de M. Hervieu. L'accent est le même : c'est tout au plus si la voix a mué.

« Enfin, ce que l'on prétendit reconnaître de Maupassant dans la première manière de M. Hervieu, était-ce une sorte très particulière d'ironie, commune à tous les réalistes, et qui n'implique point chez eux une intention expresse d'être ironique, mais qui provient tout simplement de ceci que la reproduction fidèle, osons le mot : la photographie, de la réalité est ce qui en avoisine le plus la caricature? Il faudrait alors mentionner ici comme similaire l'énorme et hostile joie que Flaubert, dit-on, manifestait chaque fois qu'il prenait ses

contemporains en flagrant délit de canaillerie ; et l'on pourrait faire encore un rapprochement, qui ne serait point complaisant à l'excès, avec le satanique goût du mal qu'affichait Barbey d'Aurevilly. Mais le romantisme de l'un et de l'autre, et même le romantisme atténué de Maupassant (qui se trahit par un goût fâcheux pour la blague d'atelier), nous démontrent sur-le-champ combien ces assimilations sont superficielles, car l'ironie, plus retorse et plus offensive, de M. Paul Hervieu procède d'une honnêteté presque puritaine, qui n'en finira jamais de s'indigner contre l'injustice et l'ordure, ni surtout contre l'hypocrisie ; et s'il paraît avec cela savourer, au spectacle du mal qu'il dépiste, une délectation morose, c'est par une façon de sadisme froid, qui ne fait point du tout penser aux romantiques, mais à certains auteurs du XVIII^e^ siècle, notamment à Laclos — auquel, entre parenthèses, l'on a voulu aussi plus tard, lors de *Peints par eux-mêmes*, le comparer. »

Plus loin, M. Abel Hermant — ayant dégagé la forte originalité de M. Paul Hervieu, — résume le sens de ses trois romans :

« Trois romans, sans plus, ont suffi à M. Paul Hervieu pour exprimer totalement sa philosophie sociale du Monde. Et cet épuisement du sujet me semble être la raison secrète, peut-être ignorée de M. Hervieu lui-même, pour laquelle il a, depuis *l'Armature*, toujours différé d'écrire de nouveaux romans.

« *Flirt* est le roman des apparences mondaines, symbolisées, si je puis dire, par la plus spéciale de ces apparences. La psychologie de M Hervieu fait mine de n'y être que descriptive des dehors. On sent bien qu'il n'est point sans pénétrer ce que recouvrent les faux semblants qu'il décrit, mais il ne fait guère, pour cette fois, qu'y entendre et nous y faire entendre malice.

« Dans *Peints par eux-mêmes*, l'intermédiaire auteur se dérobe, il cède la parole à ses héros. Il nous livre leur correspondance, c'est nous-mêmes qui en violons le secret. Nous pénétrons en eux, nous nous substituons à eux, nous prenons connaissance d'eux par le sens intime, comme il semble qu'on ne puisse prendre connaissance que de soi, nous atteignons le réel du Monde par intuition directe et personnelle.

« L'auteur reparaît dans *l'Armature*, non plus cette fois

observateur aigu et avisé, ni même crocheteur d'âmes ou policier de cabinet noir, mais philosophe et juge ; et projetant ses lumières jusqu'à un deuxième dessous, il nous montre, par delà les surfaces, par delà même la conscience de ses sujets, la loi et la charpente de la Société : en sorte donc qu'il ne lui restera plus, j'y insiste, rien d'essentiel à nous en révéler dorénavant. »

Et c'est, ensuite, un jeu de littérature brillant où M. Abel Hermant peint pour son propre compte le « monde » sur quoi s'est exercée l'analyse de M. Paul Hervieu :

« Sous leur masque, sous leur costume, il y a l'individu humain, et souvent la bête humaine. L'atmosphère de flirt où ils pensent vivre pourrait bien n'être, au vrai, qu'une atmosphère âcre d'érotisme. Ils sont fainéants et bien nourris : ils sont donc portés sur leur sexe. On ne mime pas l'amour impunément, et il est rare que ceux qui s'aiment par jeu n'intéressent pas la partie jusqu'à s'aimer pour de bon.

« L'adultère est donc un devoir mondain, car on ne va pas dans le monde pour faire l'amour à sa femme, et on ne le peut faire qu'à la femme d'autrui. L'amour libre est la condition normale de la vie mondaine, comme le mariage est fondement de la société civile. Les salons ne sont et ne doivent être que des lieux de rendez-vous. Toutes les lois morales, ou mieux : sociales, qui brident ailleurs l'instinct d'aimer, y sont abrogées de droit. Les gens du monde conséquents à leur definition sont, à l'égard de la morale amoureuse, des contre-façons d'Apaches, qui ne diffèrent des vrais que par un peu moins de tempérament ou de bravoure et par un peu plus de propreté sur soi, Et il y a probabilité que la même anarchie produise, à l'occasion, chez eux les mêmes délits et les mêmes crimes: prostitution, avortement, vol, suicide et meurtre. »

Après avoir examiné le théâtre de M.Paul Hervieu,M.Abel Hermant termine sa magistrale étude par ces lignes :

« Pour achever le crayon de M. Paul Hervieu auteur dramatique, il suffira de constater que nul de ses caractères précédemment analysés ne s'est démenti dans ses œuvres de théâtre, et que certains même y semblent avoir rencontré des occasions de s'affirmer plus favorables ; que si,par exemple, on y retrouve toujours sa vertu maîtresse, qui est l'intrépidité à conclure, le courage de ses conclusions et ce que j'appelle-

rais l'impénitence finale dans le raisonnement; si on l'y surprend en flagrant délit d'allégresse féroce à dénoncer la vilenie et le mal hypocrite, ou de délectation morose à combiner, comme dans *l'Énigme*, les odeurs d'amour et de mort, on y aperçoit aussi, mieux que dans son œuvre de romancier, sa générosité discrète et ardente, ce noble goût qu'il a pour les opprimés et pour les femmes, son horreur du sang et son respect de la vie humaine, enfin sa justesse et sa modération d'esprit qui procèdent du grand siècle — je veux dire le dix-huitième, et qui le désignaient pour élever à la Révolution française ce monument symbolique : *Théroigne de Méricourt.* »

§

La Plume (1er et 15 mars, 1er avril) publie les contributions à une « Enquête sur l'Education artistique du public contemporain ». Pour M. Robert de la Sizeranne, cette éducation est impossible et il dénie au « public » ce sixième sens qu'est le sens esthétique.

M. Remy de Gourmont a répondu à l'Enquête en ces termes :

« Les mêmes gens qui passent par milliers sur ce pont, (le pont des Arts) indifférents à ce merveilleux coucher de soleil, ce paysage de lumière, d'eau, de feuilles et de pierre, vous pouvez en arrêter la moitié devant une toile grossière au bas de laquelle vous écrirez : *chef-d'œuvre d'un grand peintre.* Voilà ce que j'appelle le sens artistique du public contemporain. Il est synonyme de parfaite obéissance. J'aime mieux l'ignorance complète, celle qui laisse intacte la sensibilité ou l'insensibilité naturelle.

« S'il serait bon d'enseigner l'art d'admirer? Peut-être, mais comment? Cultiver une sensibilité, l'assouplir, la fortifier en la libérant de sa grossièreté native ou de ses préjugés, quel poète n'a essayé cela en vain sur une femme, sur un ami ?

« Le public, qu'est-ce que c'est que ça? Cela a-t-il un système nerveux central? Est-ce un être unique? Non, vous me parlez de deux cent mille physiologies différentes pour commencer; vous n'atteindrez donc que ce qui leur est commun à tous, que ce qui fait leur commune banalité. D'ailleurs l'homme qui vit à Paris, dans un site de beautés si diverses, parmi tant de musées, de galeries, au milieu des poèmes et

des musiques, — et qui n'a pas le sentiment de l'art, est un incurable ».

M. Maurice Maeterlinck écrit :

« Il serait, je crois, possible de démontrer que le sens artistique du public contemporain est inférieur à ce qu'il fut jamais. Cela est probablement attribuable à la diffusion plus facile, par l'imprimerie, les images, etc., de ce qui n'est pas beau, à l'influence de l'industrialisme et de ses engins généralement laids qui faussent l'éducation de l'œil...

« Cette éducation artistique est absolument nécessaire (exemple des Grecs, de la Renaissance italienne), sinon l'art sera de plus en plus ce qu'il est déjà aujourd'hui, c'est-à-dire un phénomène isolé, rare, hasardeux, exceptionnel, et n'ayant plus que des rapports extrêmement précaires avec l'évolution générale de la masse qui seule importe dans l'histoire de l'espèce humaine. »

Sur une question de la nature de celle posée par **la Plume**, il serait intéressant de recueillir l'opinion du passant, de l'inconnu, dont précisément se préoccupent les artistes, les philosophes, les esthéticiens consultés. On aurait des réponses assez peu variables qu'on placerait entre ces deux formules équivalentes : « Je ne sais pas » et « je m'en fous ! »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Anecdote sur Renan (*le Temps*, 11 avril). — Eugène Sue chirurgien de marine (*Chronique médicale*, 1er avril). — Les moines d'autrefois (*le Soleil*, 25 mars). — L'origine de Murger (*l'Intermédiaire*, 20 mars).

M. Adolphe Brisson a pu glaner encore quelques anecdotes inédites sur Renan. Elles n'ajoutent rien à cette figure surabondamment connue; celle-ci est bien jolie. Il s'agit de ces petits banquets qui se tenaient le deuxième samedi de chaque mois près de la gare Montparnasse et que Renan présidait. On y mangeait des crêpes, ou plutôt, comme on dit dans le pays, de la galette de sarrasin, en buvant du cidre.

« Je n'ai, dit M. Brisson, assisté qu'à un seul de ces repas, mais il a laissé dans ma mémoire une empreinte ineffaçable. C'était au mois de janvier et l'on avait décidé de tirer les rois. Le barde Quellien nous avait récité un certain poème qu'il eut la précaution de traduire en français pour ceux des convives qui n'entendaient point la langue celtique (et ils étaient appa-

remment en majorité). Le président écoutait avec attendrissement ces strophes plaintives.

La cloche de Ker-Is sonne tous les sept ans ;
Sur la grève on s'arrête à l'écouter longtemps...
Ce même son voilé, tous les mois je l'entends.

Le *corn bout* en Argoat sonnait la fin du jour,
A votre voix, Renan, nous marquons le retour
Des fêtes aux pays ; Breiz vous tient en amour...

» La blonde galette fut apportée. C'était l'instant des harangues. Renan parla, comme il savait parler, sans apprêt, avec une négligence où se dissimulait la malice. Il s'adressa à ses voisins et plus spécialement à François Coppée, qui ne se passionnait alors que pour la beauté, l'art et les lettres. Léon Durocher sténographia cette allocution qui mérite d'être sauvée de l'oubli.

— « Vous savez, contait Renan, combien j'ai horreur des discours. Et, cependant, je ne puis m'empêcher de songer aux rois mages... Oh ! ces bons rois mages !... Oui, j'ai une dévotion particulière pour ces excellents rois. Dans ce temps-là — c'est le bon temps — les rois mages étaient mages. Ils avaient des attributs différents : l'un portait l'encens, l'autre portait la myrrhe. Et le troisième — Coppée, soufflez-moi donc ! — Ah ! oui ! le troisième portait l'or. Ah ! dame ! c'étaient des rois bien chimériques. Et s'ils arrivaient à Paris et se présentaient au suffrage universel, — oh ! certainement, nous voterions pour eux, nous autres, n'est-ce pas, Quellien ? — Mais aussi, comme nous ferions un beau fiasco ! Oh ! un fiasco complet ! Ces pauvres rois mages, comme ils seraient battus ! Ils seraient victimes du suffrage universel. Evidemment, le suffrage universel est une belle chose. Mais je crois que les rois mages auraient mieux fait de se présenter en Bretagne. Là peut-être — car enfin c'étaient de vrais idéalistes — on leur eût fait fête. Je n'en doute pas. On les eût nommés à l'unanimité souverains de ce royaume dont nous faisons tous partie, dont nous sommes les fidèles sujets, le royaume d'éternelle chimère. Aussi je veux porter un toast, avec cet excellent cidre, à la santé des rois mages, à la santé de Melchior, de Balthasar, de Gaspard. »

» Au moment où Renan leva son verre, nous criâmes tous :

— » Quel est le roi ?

» Renan découpa le gâteau qui était devant son assiette et reprit nonchalamment :

» Oui, quel est le roi?... Ah! il faut voir cela. Tiens! est-ce que ce serait moi, par hasard?... Oh! mon Dieu!.. Ah bien! Je m'aperçois un peu tard qu'en buvant à la santé de Balthasar, j'ai bu à ma santé! Messieurs, je suis vraiment touché. Me voilà roi! J'ai pour insigne la fève! Quelle délicieuse royauté que celle de la fève! C'est peut-être le hasard qui m'a favorisé. Mais je suis plus heureux que si j'avais été nommé par le suffrage universel. Buvons donc à la fève! aux rois mages! et à la forêt de Brocéliande! »

» Jamais je ne compris mieux que ce soir-là la double origine de Renan et comment, par sa mère, il se rattachait à la Gascogne. Il demeurait Breton, malgré tout, c'est-à-dire enclin à la rêverie. Mais sa native mélancolie s'avivait d'une pointe de *galéjade*, et c'est ce qui communiquait à ses propos un accent si savoureux. »

Oui, et combien aussi il était resté « curé ».

§

Le père d'Eugène Sue, qui était un médecin distingué, voulut imposer sa profession à son fils. Il l'obligea à des études médicales, puis, le jeune homme étant fort indiscipliné, le fit attacher comme sous-aide au personnel médical des ambulances jointes au corps expéditionnaire envoyé au secours de Ferdinand VII. Il eut là pour major le Dr Gonzalès, le père du romancier. Il fut ensuite enrôlé dans le corps de santé de la marine et c'est en cette qualité qu'il fit deux voyages aux Antilles et prit part, comme chirurgien auxiliaire, à l'expédition navale contre les Turcs, en 1827. Ce n'est qu'en 1831, après un nouveau voyage aux Antilles, qu'il put, à la mort de son père, donner sa démission et abandonner une carrière qui n'avait jamais été de son goût.

Il ne s'occupa plus jamais de médecine. Cependant, dit la *Chronique médicale*, « l'ancien chirurgien de marine se révèle néanmoins dans les premières productions littéraires du romancier. Eugène Sue, avant de faire des romans historiques, tels que *le Marquis de Létorières*, des romans sociaux, comme *les Mystères de Paris*, ou politiques, comme *le Juif-Errant*, avait débuté dans la littérature par des romans maritimes. On peut dire qu'il fut en France, à l'imitation de l'Anglais Fenimore Cooper, le véritable créateur du genre. *Kernock le Pirate*, *Plick et Plock*, *Atar Gull*, *la Salamandre*, sont de sa première manière, la seule qui nous intéresse,

la seule dont nous nous expliquions bien la genèse par son passage dans la chirurgie de marine.

» Son *Histoire de la marine Française*, dont il dut interrompre la publication, date de cette même époque.

» Il a emprunté à des médecins beaucoup des noms de ses personnages populaires. C'est ainsi qu'il a donné au notaire érotomane des *Mystères de Paris* le nom de *Jacques Ferrand*, qui est précisément celui d'un médecin du XVIe siècle, auteur d'un ouvrage singulier, sur la *Maladie d'amour* ou *Mélancolie érotique*, que nous avons ailleurs analysé. N'est-ce pas une preuve qu'il n'avait pas tout à fait perdu le souvenir de ses lectures médicales ?

» C'est comme le personnage de Pipelet, dans les mêmes *Mystères de Paris*. Ce nom avait été porté par plusieurs générations de chirurgiens ; le plus ancien des Pipelets était membre de l'Académie de chirurgie, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel ; le dernier, Jean-Baptiste, mort en 1823, a passé sur cette terre sans bruit comme sans éclat. Mais sa femme, Mme Constance Pipelet, fut une des muses les plus choyées du premier Empire, bas-bleu émérite, membre de nombreuses académies départementales, etc.

» L'union des Pipelets ne fut pas heureuse : un divorce s'en suivit. Mme Pipelet devint, en secondes noces, la princesse de Salm-Kyrbourg, tandis que le Dr Pipelet s'éteignait tristement.

» Eugène Sue, fils et petit-fils de médecins, chirurgien lui-même, aura-t-il, dans son enfance, entendu prononcer le nom de Pipelet ? C'est plus que probable, et voilà, croyons-nous, la véritable origine du sobriquet qui fait frémir nos modernes cerbères.

» Dans *la Salamandre*, les passages sur la *calenture* ont été empruntés à une thèse médicale, sur les *naufragés de la Méduse*. C'est là qu'il a décrit « cet état d'excitation comateuse, cette exaltation cérébrale dévorante, développée par un soleil ardent, et par la réaction sympathique d'un estomac crispé sur un cerveau affaibi », la *calenture*, cette espèce de mirage moral, qui fait apercevoir aux malheureux qui en sont atteints « de trompeuses images, des sites enchanteurs, des festins, des femmes », etc.

» Le Dr Berthulus, le père ou le grand-père d'un juge d'instruction bien connu de nos confrères, a rappelé ce souvenir sur Eug. Sue, dans son livre, *l'Athéisme au XIXe siècle* (p. 419) :

« Eugène Sue, que j'ai connu à Toulon, alors qu'il servait comme moi dans la marine, et que son père, médecin distingué, avait particulièrement recommandé à mon premier et regrettable maître, feu le Dr Fleury, a tracé à plaisir, dans sa *Salamandre*, un caractère dont l'expérience m'a démontré la fausseté et l'invraisemblance, celui de Szaffie ; et je peux dire à coup sûr que le célèbre romancier ne s'y est pas personnifié, car tous ses anciens compagnons dans la marine savent parfaitement que, viveur aimable, joyeux compagnon et quelque peu bretteur, le spectacle des tempêtes et la perspective des aventures de la mer étaient si peu de son goût qu'afin de s'y soustraire à jamais il se hâta, après une première campagne, de changer de carrière. Le prétexte qu'il invoqua fut le mal de mer, mais les privations et les dangers inhérents à la profession était sous-entendus. » Appréciation sévère, et peut-être injuste ! »

§

En une page intéressante, à propos de *l'Oblat* et aussi des récentes fermetures de monastères, M. Oscar Havard rappelle le rôle démocratique des moines et du clergé d'autrefois. Le tableau, quelles que soient les idées politiques et religieuses de l'auteur, est exact historiquement :

« Dès les premiers temps de la Monarchie française, évêques, moines et clercs défendent les droits de la nation et protègent ces petits contre l'arbitraire et les exactions des Princes. Au sixième siècle, lorsque Frédégonde veut lever sur le peuple des taxes injustes, l'évêque de Limoges, Ferrolus, invite les fidèles à ne pas se soumettre aux décrets spoliateurs. A la même époque, l'évêque de Rouen, Prétextat, va trouver Frédégonde, et, devant toute la Cour, lui reproche ses crimes ; — un autre pontife, Arédius, brûle les registres du fisc où Chilpéric vient d'inscrire de nouveaux impôts ; — Régnier gourmande Dagobert ; — Germain de Grandval se fait égorger en défendant la moisson du pauvre ; — Colomban délivre un millier de captifs incarcérés par le Roi Thierry, etc., etc.

» Adversaires de la féodalité, les abbés de Cluny et les évêques portent à l'autorité des barons les coups les plus redoutables, en proclamant la paix et la trêve de Dieu. Défense est faite, par les moines et par les évêques, d'enlever le bœuf, l'âne et la charrue du laboureur, la voiture et les marchandises du boutiquier, et les outils de l'artisan. Anathème à qui déracine les vignes, à qui brûle les maisons, à qui frappe les

pauvres ou qui veut les enrôler sous la bannière d'un tyran. Dans ce temps-là, pas un évêque ne claquemure son apostolat dans l'enceinte exiguë d'une sacristie. Ni le moine, ni le prêtre ne sont des Liturges que passionnent seuls le protocole des cérémonies et l'ordre des rites. Hommes politiques, comme Eloi et comme Suger, ils s'intéressent à toutes les causes qui réclament un vengeur, et s'enflamment pour tous les droits qu'outragent les despotes.

» Voyez saint Bernard. Le moine de Clairvaux dicte sa volonté à l'Europe. Deux Papes se disputent le magistère suprême. Bernard se déclare pour Innocent II. Et non content d'imposer son candidat au clergé, il oblige les Rois et les barons à l'accueillir.

» La France, la Normandie, la Lorraine, les pays d'Empire tentent-ils de regimber, Bernard convertit les unes et foudroie les autres. Son éloquence triomphe des discussions, et sa vertu commande l'accord.

» Quand les barons anglais, las du despotisme de Jean sans Terre, veulent brider le pouvoir royal, qui donne le signal de la révolte? Le cardinal Etienne Langton ; sur le vétuste parchemin où la plume d'un moine a buriné la *Magna charta* de l'Angleterre, le nom de l'évêque ouvre le défilé des signatures. Et lorsque, plus tard, Jean sans Terre veut violer le pacte conclu, Langton convoque les lords et se met à leur tête pour faire rentrer dans le devoir le Roi parjure.

» En Italie, les moines, vrais chefs politiques des cités, vont sur les places, dans les plaines sur le penchant des collines, dans les prairies, au bord des fleuves, et là, devant la foule accumulée, ils tonnent contre la violence et stigmatisent l'arbitraire. Quand Otto de Brunswick, se rendant à Rome, passe près du monastère de Santa-Maria, François d'Assise refuse d'aller déposer ses hommages aux pieds du Germain et défend à ses moines de faire la haie sur le passage du tyran. Plus tard, à Frédéric II, qui, gonflé d'orgueil, se croit déjà l'arbitre de la péninsule, François envoie dire par un Frère que « la puissance et la gloire de César se flétriront, sous peu de jours, comme l'herbe des champs ».

» Le podestat de la Marche de Vérone, Eccelin le Féroce, ne redoute que les Franciscains, et surtout Antoine de Padoue. Un jour, Antoine sort de son moustier et, bravant les pertuisanes des gardes, aborde le tyran : « Quand donc, lui crie-t-il, cesseras-tu de répandre le sang du juste? » Et pen-

dant une tuerie, le moine montre la Lombardie couverte de gibets et criant vengeance contre ses oppresseurs. »

Il est donc très juste que l'église, qui a déchaîné la démocratie, soit maintenant mordue par ce dogue.

§

Murger est bien décidément savoyard. Des réponses de plusieurs correspondants, commentant la lettre que nous avons donnée ici le mois dernier et que reproduisit *l'Intermédiaire*, il ressort que le père de Murger, Claude-Gabriel, naquit à La Biolle, canton d'Albens, le 14 septembre 1789. Il épousa Hortense-Henriette Tubou et, venu à Paris, était concierge 127, rue Saint-Georges, quand, le 27 mars 1822, lui naquit Louis-Henry. Des membres de cette famille habitent encore dans le canton d'Albens, notamment à La Biolle. Quand Murger mourut, il laissait pour héritier son oncle, habitant de La Biolle, lequel toucha longtemps ses droits d'auteur. La vraie prononciation du nom est *Murgé*, comme Roger. Les origines de Murger n'ont jamais été un mystère puisque Aix-les-Bains et Chambéry ont donné, il y a plus de quarante ans, son nom à des rues. Rien de lorrain, rien de juif : un paysan savoyard.

Et maintenant, on pourrait poser une autre question. On lit dans *la Normandie maritime*, par B. Girard, Niort, 1899 : « D'après les archives locales, la famille du grand Racine serait originaire de la Feuillie (p. 333). » La Feuillie est une petite localité située entre Coutances et Lessay. Le nom de Racine est commun dans le pays. Si la question est soluble, *l'Intermédiaire* la résoudra.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

THÉATRE ANTOINE : *A Sainte-Hélène*, pièce en deux actes, de Mme Séverine (11 avril). — RENAISSANCE : *Crainquebille*, trois tableaux de M. Anatole France ; *Clarisse Arbois*, comédie en trois actes de M. Maurice Boniface (28 mars). — NOUVEAUTÉS : Reprise des *Maris de Léontine*, pièce en trois actes, de M. Alfred Capus (20 mars). — BOUFFES : *Miss Chipp*, conte fantastique en quatre actes et cinq tableaux, de MM. Michel Carré et André de Lorde, musique de M. Henri Bérény (31 mars). — FOLIES DRAMATIQUES : Reprise de *l'Hôtel du Libre-échange*, pièce en trois actes, de MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières (2 avril). — ŒUVRE : *La Roussalka*, pièce en quatre actes, de M. Edouard Schuré (23 mars). — POÈTES : *Imperia*, drame en quatre actes, en vers, de M. J. Valmy-Baysse ; *La Peur d'aimer*, comédie en un acte, en vers, de M. Gustave Fréjaville (17 mars).

Il y a de l'attendrissement dans le petit drame que Mme Sé-

verine intitule **A Sainte-Hélène**, et il y a de l'ironie. Est-il juste de s'attendrir sur la fin misérable qu'eut l'existence de Napoléon ? Certes, le châtiment qu'on lui infligea fut cruel, d'autant plus qu'à la cruauté on mêla de l'humour : mais il peut sembler faible pour les crimes divers qu'avait commis l'homme du dix-huit brumaire, le vainqueur d'Austerlitz et de Wagram, le vaincu de Leipzig et de Waterloo. A Sainte-Hélène, il vit de mesquines querelles troubler les relations des quelques serviteurs qui faisaient le reste de sa cour, et il put comprendre la vanité des passions auxquelles il avait sacrifié tant de vies. Le drame de Mme Séverine n'est pas sans émouvoir, et il s'y trouve, entre Napoléon et la servante anglaise Betsy, une scène très touchante.

M. Antoine a joué avec beaucoup de tristesse Napoléon déchu ; Mme Grumbach a rendu très justement la servante Betsy; et MM. Signoret et Degeorge les ont très habilement secondés.

C'est une œuvre très simple, très poignante que **Crainquebille**. Tout le monde a lu le petit roman de M. Anatole France : une erreur judiciaire en fait le sujet. Crainquebille est un vieux brave homme, marchand des quatre saisons ; il attend, au bord d'un trottoir, qu'une de ses clientes le paie ; l'Agent 64 lui ordonne de circuler ; la cliente s'attarde ; Crainquebille obéit, en maugréant un peu, aux injonctions de l'Agent 64 ; l'Agent l'accuse d'avoir crié : « Mort aux vaches », et le malheureux est traduit en correctionnelle. Là, l'Agent affirme que Crainquebille a dit : « Mort aux vaches ; » un médecin, qui passait lors de l'arrestation, déclare que l'Agent se trompe ; Crainquebille est condamné à quinze jours de prison. C'en est fait du pauvre homme : sa clientèle l'abandonne ; il devient ivrogne, et il finira par se jeter à l'eau. M. Anatole France a voulu, pour la scène, atténuer un peu la tristesse du dénouement ; un gamin, qu'on appelle la Souris, et qui couche dans les maisons en réparation, offre à Crainquebille un asile momentané, et partage son repas avec le vieillard affamé ; et cet acte de solidarité populaire permet au spectateur de garder quelque espoir.

Les trois tableaux qui composent la pièce de M. Anatole France sont d'une vérité profonde. Le premier est très animé ; il s'ouvre par un boniment de camelot, plein d'entrain, et d'une observation tout à fait spirituelle. Puis, c'est l'arrivée de Crainquebille, ses brèves conversations avec ceux qui pas-

sent, ses réflexions de bonhomme simple, et qui s'attendrit facilement. M. Anatole France a trouvé, pour le caractériser, des mots charmants. Et c'est enfin la scène où Grainquebille est arrêté, scène très vivante, et où est rendu avec un rare bonheur l'effarement d'une rue de Paris.

Au deuxième tableau, nous voyons juger Grainquebille. Pour les magistrats, M. Anatole France est sévère ; il n'est pas injuste. L'insouciance avec laquelle ces gens distribuent les peines est connue ; et M. Anatole France ne veut pas que le spectateur ignore le respect qu'ils ont de l'uniforme et leur dédain de la parole réfléchie. La conversation entre Aubarrée et Lhermitte contient des observations d'une ironie grave. La plaidoirie de l'avocat Lemerle est du meilleur comique. Et la lourde stupidité de l'Agent 64 n'a rien qui soit excessif.

Le troisième tableau est plein de la détresse de Grainquebille. Un marchand de marrons donne des conseils au vieux : ce marchand de marrons est un homme calme; M. Anatole France lui prête des discours sérieux, dont il a dû sourire, discours empreints de la sagesse d'un homme qui sait la vie. Et la scène finale est d'une émotion sobre et douce, qui n'enlève à l'œuvre rien de sa noblesse.

M. Guitry joue le vieux Grainquebille avec une vérité saisissante ; il a su déguiser, le plus habilement du monde, son élégance coutumière ; la façon dont il a créé un pareil rôle lui fait grand honneur. Mmes Marie Samary, Irma Perrot, Juliette Margel, MM. Francès, Nertann, Arquillière, Noizeux lui font un excellent entourage.

Je n'ai rien compris, je l'avoue, à **Clarisse Arbois**. Il m'est impossible de seulement conjecturer ce qu'a voulu faire M. Maurice Boniface.

M. Maurice Boniface est, certes, un homme de talent ; il l'a prouvé jadis, et il le prouve encore dans plusieurs scènes de *Clarisse Arbois*. Mais l'ensemble de la comédie constitue une énigme que je crois indéchiffrable. Il y a là, semble-t-il, beaucoup de talent, beaucoup d'esprit perdus.

C'est Mlle Brandès qui joue Clarisse Arbois; elle est parfaite, et, grâce à elle, on s'intéresse à quelques moments de la pièce. Dans les scènes principales, M. Guitry lui donne la réplique. Et les autres rôles de *Clarisse Arbois* sont tenus par des acteurs excellents, parmi lesquels il faut citer Mmes Berthe Cerny, Marie Samary, Jane Heller, Juliette Darcourt, MM. Nertann, Francès, Arquillière, Noizeux, Frédal.

J'ai pris un réel plaisir à revoir **les Maris de Léontine.** Cette comédie n'est pas une des plus vigoureuses de M. Alfred Capus, mais elle reste une des plus agréables qu'il ait faites. Elle est vraiment bien spirituelle, et l'on ne peut se défendre d'en aimer les personnages. Parmi les petites héroïnes qu'a imaginées M. Capus, Léontine est une des plus séduisantes, et elle séduira pendant longtemps, sans doute.

Mmes Cassive et Maurel, MM. Germain et Torin jouent, avec le même talent qu'autrefois, *les Maris de Léontine.*

Le conte fantastique — il eût été plus juste de dire « hypnotique » — que MM. Michel Carré et André de Lorde ont intitulé **Miss Chipp** n'a été écrit que pour faire valoir les talents variés de Mme Charlotte Wiehe. Mme Charlotte Weihe est actrice, chanteuse et danseuse : MM. Michel Carré et André de Lorde la font jouer, chanter et danser. L'intrigue qu'ils ont imaginée pour réunir les jeux, les chants et les danses de Mme Charlotte Wiehe n'est pas ennuyeuse; le premier acte, même, permettait d'espérer une assez spirituelle fantaisie ; les trois autres, malgré le rôle prépondérant que les auteurs ont donné à l'hypnotisme — les hypothèses les plus hardies ne sont point pour les dérouter — les trois autres sont moins curieux. C'est M. Hirch qui est chargé du principal rôle masculin de la pièce ; il s'en tire fort adroitement.

Une excellente reprise de **l'Hôtel du Libre-échange**, avec Mmes Jousset, Guitty, Astier, MM. Milo, Violette, Prévost, Modot, permettra à ceux qui ne l'ont pas fait jadis de se divertir à l'illustre vaudeville de MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières.

On sait la reconnaissance qu'il faut garder à M. Edouard Schuré, qui fut un des premiers, en France, à connaître et à propager le drame wagnérien. M. Edouart Schuré a l'esprit curieux, et les questions les plus diverses l'intéressent ; et, quoi qu'il étudie, il apporte en tout les scrupules d'une noble conscience.

On sent que **la Roussalka** est le drame d'une homme qui a l'amour éclairé de la musique, et qu'ont passionné certains problèmes psychiques. M. Edouard Schuré s'attarde un peu aux formules romantiques, telles, du moins, que les a employées, dans plusieurs de ses œuvres, Villiers de l'Isle-Adam. Si la conduite de *la Roussalka* n'est pas toujours très

sûre, quelques scènes en sont vraiment dramatiques, et, au troisième acte, il en est une dont la violence est entraînante. Et puis on ne peut qu'applaudir à la conviction avec laquelle est écrite et composée cette pièce estimable.

Mme Marie Marcilly a eu de gracieuses tendresses et de fiers emportements dans le rôle de Clara ; Mlle Marie Kalff a été douce et délicate dans celui de Marthe. MM. Henry Burguet, Léon Segond et Schutz ont tenu assez bien des rôles parfois un peu ingrats.

Si, comme je pense, M. Valmy-Baysse est très jeune, il ne faut pas lui en vouloir d'avoir écrit **Imperia**. M. Valmy-Baysse a tout à apprendre, et il eût mieux valu, je crois, qu'on le détournât de montrer aux gens son drame. Quand, plus tard, il nous aura donné un chef-d'œuvre, il sera, sans aucun doute, le premier à rire de l'essai informe qu'est *Imperia*.

C'est un fort agréable petit acte que **la Peur d'aimer**, de M. Gustave Fréjaville. Lélio et Sylvie y disent leurs sentiments, qui sont les sentiments éternels, en vers gracieux et vifs, joliment langoureux, parfois, et d'une harmonie ingénieuse. M. Gustave Fréjaville est un poète aimable et délicat.

Mlle Bergé et M. Ramey ont élégamment joué *la Peur d'aimer*.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *Muguette*, de MM. Hartmann et Carré, musique de M. Edmond Missa. — Concerts Chevillard : M. Richard Strauss.

Il y a un tas de choses qui resteront à jamais d'insolubles énigmes. Par exemple : lequel, de l'œuf ou du poulet, est venu le premier afin que l'autre en sortît ; pourquoi M. Mesureur a été nommé directeur de l'Assistance publique; pourquoi notre Opéra a repris *les Huguenots;* pourquoi la famille et les amis de M. Siegfried Wagner le laissent publier la musique qu'il compose ; etc. Mais ce qui m'apparut toujours le plus insondable des mystères, c'est la mentalité d'un fabricant de livrets d'opéra. Je n'ai jamais pu contempler, sur une simple photographie, le crâne d'un de ces êtres singuliers, sans un trouble analogue à celui qu'on éprouve à la pensée de l'inconnaissable. Qu'y a-t-il derrière ce mur... frontal, si

j'ose m'exprimer ainsi ? Rien ne transpire au dehors de ce qui se passe à l'intérieur. Sur leur portrait, ce sont des personnes comme tout le monde ; souvent, des messieurs très comme il faut ; ils ont même quelquefois l'air intelligent. Il doit y avoir là un cas spécial de « déformation professionnelle », dans le genre de ce qu'on rencontre parfois chez certains avocats, juges ou militaires, et dont l'étude serait pour intéresser un médecin aliéniste. A moins que les librettistes ne soient de profonds philosophes persuadés, avec Renan, que « la bêtise humaine est si grande qu'elle évoque l'idée de l'infini ». A tout prendre, ce sont des gens heureux. Il n'est pas rare que des hommes de génie meurent pauvres et méconnus. Les fabricants de livrets s'enrichissent pendant leur vie à rédiger des niaiseries pyramidales. S'ils n'ont pas tout à fait ce qu'on appelle la gloire, ils sont répandus et influents ; et le plus fort, c'est que leur autorité ne reçoit nulle atteinte de leur propre décès même. On a pu le constater depuis peu. Avant feu Gallet et sa *Titania*, défunt Hartmann avait fait florès et fiasco ailleurs avec *Bacchus*, et voici que nous le retrouvons rue Favart, associé à M. Michel Carré pour nous offrir *Maguette*. C'est peut-être exagérer le culte des trépassés. Je suis sûr que M. P.-B. Gheusi doit trouver qu'on oublie un peu trop qu'il existe des « librettistes » vivants dignes, à tous égards, de prendre la succession des représentants les plus accomplis de l'espèce.

Ce M Georges Hartmann devait être un homme extraordinaire. Editeur ou... écrivain, il se consacra tout entier à la musique. Il n'est pas prouvé que celle-ci lui en soit obligée à une reconnaissance éternelle. Mais on ne peut nier la dévorante activité que déploya M. Hartmann avec un extrême souci de satisfaire les goûts musicaux les plus variés de ses contemporains. Son initiative a valu aux wagnériens la..., traduction — (j'allais mettre « trahison ») — de MM. Ernst et Cie, après qu'il eut publié assez d'œuvres de M. Jules Massenet pour n'encourir aucun reproche des dames qui ont l'inconvénient d'avoir une jolie voix et d'inviter des gens à venir l'entendre. Il convia les vieux abonnés de notre Opéra à un régal dionysiaque où M. Duvernoy eut l'attention de changer les pampres en pavots. Enfin il songea que les demoiselles à marier constituent une classe de la société qu'on ne doit pas mépriser, et il leur dédia *Maguette*. Par une tradition aussi respectable que respectée, notre Opéra-Comique fut longtemps comme le salon discret d'une agence matrimoniale quasi-offi-

cielle. C'est là que le papa et la maman de la plupart d'entre nous ont été présentés l'un à l'autre pour la première fois. Depuis quelques années, ça devenait bien difficile. Le ton de la maison s'était émancipé, sauf aux soirées, toujours plus rares, où on jouait l'ancien répertoire. Quant aux pièces nouvelles, c'est tout juste si une mère en pouvait permettre l'Ouverture à sa fille. Et puis, les façons de Golaud auraient peut-être fait réfléchir la jouvencelle aux longs cheveux, tandis que les distractions de Titania risquaient de refroidir l'aspirant époux. Cela finissait par être très gênant et même dangereux pour la repopulation d'un pays catholique comme le nôtre ; car, en somme, *les Dragons de Villars*, ça ne peut plus guère emballer que des protestants. Tout va rentrer dans l'ordre avec *Muguette*, dont le dernier tableau est particulièrement irrésistible. On y voit l'atelier d'un peintre célèbre en son hôtel de la place Malesherbes ; lequel peintre se périt d'amour pour une petite bouquetière anversoise qu'il abandonna, on ne sait pas trop pourquoi, après l'avoir portraicturée pendant ses vacances. Et c'est précisément Muguette qui, ayant fait toute la route à pied, savez-vous, arrive au bon moment pour tomber dans les bras de son Lionel et se laisser épouser pour de bon. Après quoi je défie bien un jeune homme, même de trente-huit ans, de refuser la main d'une demoiselle un tant soit peu sortable, et capable de lui apporter une jolie dot par-dessus le marché.

Ce que je vous raconte là n'a pas beaucoup de rapports avec l'art musical, mais, — je dois le dire pour ma justification, — *Muguette* non plus. J'ai cru devoir relever l'utilité sociale éventuelle de cet ouvrage parce qu'elle m'en a semblé la seule excuse apercevable. Cependant, il y a un cheveu, et qui est justement la musique. J'ai peur qu'elle fasse rater quelques mariages. Il a aujourd'hui des célibataires mélomanes qui hésiteraient sans doute à passer toute leur vie avec une admiratrice trop sincère de « l'art » de M. Edmond Missa. C'est évidemment un écueil qu'il était important de signaler aux familles.

§

Après M. Weingartner et le « Jeune Siegfried », M. Richard Strauss est venu nous faire sa visite annuelle au Nouveau-Théâtre. Il eut le bon esprit de n'y exhiber ses talents de chef d'orchestre que pour diriger quelques-unes de ses compositions. Au programme : *Italie* (1886), une « scène d'amour »

de *Feuersnoth* (1901) et *Une vie de héros* (1899). M. Richard Strauss est né à Munich, le 11 juin 1864, et, bien qu'à peine âgé de trente-neuf ans, sa fécondité fut telle que ses seules productions lui fourniraient aisément la substance d'une douzaine de concerts. En Allemagne, on le compare couramment tantôt à Beethoven, tantôt à Wagner, ou même aux deux à la fois et, depuis la mort Bruckner et de Brahms, c'est, en effet, l'unique musicien allemand vivant dont les œuvres méritent d'attirer l'attention des étrangers. La plupart de ces œuvres ont été présentées par l'auteur lui-même au public parisien, qui connaît maintenant tous les « poèmes sonores » (*Tondichtungen*) par où s'établit la rapide et bruyante renommée de M. Strauss. On fut frappé d'abord par leur étrangeté, leur fougue un peu brutale, les dimensions de certains d'entre eux, et plus musicalement séduit par *Mort et Transfiguration* (1889) et *Zarathoustra* (1895). On était à peu près unanime à y reconnaître une personnalité puissante, encore qu'inégale et un peu diffuse. J'ai essayé naguère, au *Guide Musical* (novembre et décembre 1900), d'analyser l'art de M. Strauss et ses principaux ouvrages, dans une étude où je montrais les promesses dont son jeune génie permettait d'espérer la réalisation. Je crains fort de m'être trompé En sortant du Nouveau-Théâtre, je me sentais porté aux plus fâcheux pronostics.

Quinze années de la vie de l'artiste séparent *Italie* de *Feuersnoth*. Jusqu'en 1885, M. Strauss avait reçu l'éducation sévèrement néo-classique du « bon musicien » allemand. Sa précocité y gagna vite un métier facile et lourd. Il composa de bonne heure du sous-Brahms de derrière les fagots, de la musique de *Kapellmeister* à émerveiller Joachim et Reinecke. Il avait donc vingt et un ans quand un ami lui fit connaître et aimer Liszt et Wagner. La révélation de ce monde nouveau détermina chez M. Strauss l'évolution d'où devaient naître ses *Tondichtungen*. Mais il était déjà trop tard. M. Strauss était déjà trop « bon musicien » ; il savait déjà trop « bien écrire » selon de doctes formules. Sa pensée avait une routine ; son inspiration, des habitudes déjà devenues pour lui une seconde nature. Il employa à se libérer une volonté dont l'énergie va souvent jusqu'à la violence. Il semble bien, aujourd'hui, que ses efforts soient condamnés à demeurer stériles. Avant tout, sans doute, parce que la volonté est impuissante à remplacer le génie. En présence de son œuvre actuel, on est induit à douter que M. Richard Strauss ait été

tout à fait la victime de son éducation première. S'il ne réussit jamais à oublier la vieille discipline, c'est peut-être qu'il était né pour la subir. Il y a des esprits auxquels un joug est nécessaire pour déployer quelquefois de très rares talents. Le génie seul est apte à l'absolue liberté. Il n'apprend pas, il devine. Il façonne d'instinct des formes nouvelles et harmonieuses. Découvrant des ressources inexploitées, des rapports inaperçus et virtuels, il « crée » en continuant inconsciemment l'immémoriale évolution de son art. Quand M. Strauss résolut de voler de ses propres ailes, il n'y fut pas entraîné par le développement naturel de son génie musical, il *voulut* faire autre chose. Renonçant à la musique « pure» il fit donc de la musique « à programme ». Il paraît s'être imaginé très sincèrement que le dit programme constituait toute la différence entre la musique de Liszt et celle de Beethoven. M. Strauss appliqua en toute sérénité son idiome foncièrement néo-classique à l'interprétation de sujets romantiques. Son premier essai, *Italie* (1886), est significatif à cet égard. On dirait l'envoi de Rome d'un lauréat de Conservatoire allemand, pourri de Mendelssohn, et qui se bat les flancs pour divaguer. *Macbeth* (1887) et *Don Juan* (1888) font un peu l'effet d'une tragédie de Voltaire qui serait intitulée *Hernani* et dont M. Bergerat aurait tripatouillé le plan. L'embarras de M. Strauss, en abandonnant les formes traditionnelles qui avaient jusque-là dirigé l'enchaînement de ses pensées, lui suggéra l'expédient de s'en rapporter désormais, sur ce point, exclusivement aux péripéties de ses programmes. Il en résulta de longues et souvent incohérentes improvisations.

Cependant M. Strauss donna quelque temps l'illusion de la génialité par l'extraordinaire maîtrise de ses combinaisons thématiques. La prestigieuse et inlassable polyphonie de son écriture témoignait d'un don spécial exceptionnel et conférait une apparente unité à des compositions amorphes. On en fut ébloui et vivement intéressé dans *Mort et Transfiguration* et dans son opéra *Guntram* (1892-93) où on rencontre, par surcroît, le meilleur de ses inspirations mélodiques. Il semble que le musicien y ait atteint la limite de l'art dont il est capable. Depuis il n'a guère fait que se répéter toujours moins bien. Sa maîtrise native a tourné en virtuosité fastidieuse. On a l'impression qu'il n'a plus rien à dire, et que lui-même en ait vaguement conscience. Son angoisse se trahit par une outrance maladive dans l'emploi des moyens extra-musicaux ou accessoires : augmentation croissante de son orchestre, propor-

tions toujours plus démesurées de ses ouvrages, recherche des effets pittoresques ou dramatiques, romantisme éperdu ou bizarrerie de ses programmes. Musicalement, il en arrive au tour de force, ce suprême artifice de l'impuissance. M. Strauss a-t-il prétendu réaliser autre chose dans les quarante mesures de *Une vie de héros*, où il s'amuse à super- ou juxtaposer, à l'aventure, plus de vingt thèmes différents empruntés à ses compositions antérieures, pour aboutir d'ailleurs au plus indéchiffrable et insipide imbroglio? Suppose-t-il qu'une aussi puérile acrobatie ait quoi que ce soit de commun avec un art musical digne de ce nom?

La composition de *Feuersnoth* fut peut-être due au besoin éprouvé par M. Strauss de retremper son inspiration au contact de la muse populaire et nationale. C'est un opéra en un acte, à la fois burlesque et fantastique, dont le titre ne peut guère se traduire autrement que par « Manque de feu ». Le poème, versifié par M. E. von Wolzogen en patois de Munich, offre un dénouement d'une crudité naïve qui n'est pas sans saveur. La candeur teutonne est parfois déconcertante, même pour notre indécence bien connue. L'action se passe au temps des légendes moyen-âgeuses. Le soir du solstice d'été, les filles parcourent la ville et exigent de chacun une bûche pour allumer un feu de joie. Quiconque refuserait ce jour-là brûlerait mille ans en enfer. La bande arrive devant la maison toujours close d'un rêveur solitaire et un peu magicien. Arraché par le bruit à ses bouquins et à ses cornues, Konrad est à ce point enivré par le grand air et le spectacle de cette belle jeunesse qu'il brise son mobilier pour en faire des margotins et que, devant tout le monde, il embrasse « sur la bouche » la fille du bourgmestre, la jolie Diemut, sans lui en avoir demandé la moindre permission. Diemut jure de se venger et, au lieu d'aller voir flamber le bûcher, elle reste chez elle et se met à chanter à sa fenêtre. Konrad lui répond, dit son amour et se laisse enjoler si bien que, quand les autres reviennent de la fête, il se trouve entre ciel et terre, dans un panier suspendu à une corde à poulie, assez haut pour ne pouvoir sauter, trop bas pour atteindre Diemut, enfin dans une situation excessivement ridicule. Se voyant joué, sa fureur répond aux quolibets en invoquant les esprits aux sons inopinés du thème du Walhall wotanien, et il prononce la malédiction : « Qu'une éternelle nuit vous enveloppe à jamais, vous qui avez raillé la puissance de l'amour! » Et, en effet, brasiers, lanternes, lampes ou chandelles, tous les

feux s'éteignent soudain. Le chœur qui suit est piquant et traité d'amusante façon par M. Strauss. Plongée dans la plus noire des obscurités, la foule commence à réfléchir aux inconvénients qu'il peut y avoir à se moquer d'un sorcier. Peu à peu on s'en prend à Diemut. On se souvient que Konrad était beau, de noble tournure, brave, riche et généreux. On découvre toutes les qualités à cet homme mystérieux et redoutable, et on s'écrie d'une seule voix : « O Diemut, que tu as été bête ! » Il n'y a qu'un moyen de conjurer le maléfice, et on ne l'envoie pas dire à Diemut, qui d'ailleurs le connaît bien : « Ni psaumes, ni prières, rien n'y peut ! Il faut que la fille perde son... *lirumlarumlei !* » — (Comme qui dirait, en français, « son... tradéridéra ».) — Sur quoi le bailli : « Nous faudra-t-il crever comme la peste parce qu'une fille ne se laisse pas... lirumlarumer ? » Mais Diemut n'avait pas attendu qu'on la supplie si longtemps « d'obéir à la voix de l'amour ». Konrad était déjà dans sa chambre ; elle l'avait pris par la main et fait entrer par la fenêtre. Et, après que le chœur s'est tu, l'orchestre se charge de raconter la « scène d'amour » qui se passe derrière les rideaux, au milieu du silence et de la nuit. C'est ce morceau, où reviennent presque tous les thèmes de la partition, que M. Strauss a dirigé pour ses auditeurs du Nouveau-Théâtre qui n'ont généralement pas dû y comprendre grand'chose et qui feuilletaient en vain le programme distribué pour y interroger le commentaire habituel. Le sens du long *crescendo* n'eût peut-être pas été très commode à leur expliquer clairement, et ils ne pouvaient guère deviner que, pendant la mesure vide qui suit, précédant le *fortissimo* triomphal, toutes les lumières soufflées se rallumaient par enchantement, attestant que, décidément, Diemut avait enfin « perdu son... tradéridéra ».

Les quinze ans qui séparent *Italie* de *Feuersnoth*, c'est la distance entre *Tannhaeuser* (1844) et *Tristan* (1859), entre *l'Enfant prodigue* (1885) et les *Nocturnes* (1900) ; du *Septuor* (1800) à la *Symphonie* en *la*, il n'y a que douze années. Ce rapprochement montre, mieux que de longs discours, en quoi le talent diffère du génie. M. Richard Strauss a beaucoup de talent, et il l'a prouvé une fois de plus avec *Feuersnoth*. Mais sa dernière œuvre ne nous apprend rien de lui que nous ne sachions depuis longtemps. C'est toujours la même habileté d'écriture, l'identique perpétuelle polyphonie où des thèmes de caractère disparate, d'une rare platitude ou de recherche excentrique, sont combinés avec une dextérité sou-

vent brutale. Depuis longtemps les inspirations de M. Strauss sont des sosies dont nous ne manquons pas de retrouver ici les ressemblances ou caricatures. Une fois de plus le musicien nous a répété la même chose avec la virtuosité du jongleur qui recommence les mêmes exercices. A la longue, cela n'offre plus aucun intérêt. M. Richard Strauss s'est arrêté à *Guntram*, et il ne pouvait pas aller plus loin, parce qu'il est un épigone. Son vocabulaire musical retarde de cent ans. Il emploie une langue héritée des plus glorieux maîtres de sa patrie. Mais ceux-ci l'avaient épuisée dans leurs chefs d'œuvre et il n'en reste plus qu'un jargon néo-classique dont, malgré Wagner, la musique allemande ne sut pas s'affranchir et où elle avorte aujourd'hui misérablement. Le XIXe siècle a été un siècle de conquêtes harmoniques. De Liszt à Claude Debussy, l'étape est belle. Nos voisins n'ont pas pu la suivre. Ils piétinent sur place en contemplant le nombril de leur passé. Les remarquables facultés de M. Strauss pour les combinaisons polyphoniques le prédisposaient à subir fortement l'influence de son éducation nationale. Il pense et écrit comme un contrepointiste flamand du XVe siècle qui aurait étudié avec Brahms et entendu un peu de Wagner, et puis qui aurait fait ensuite un petit voyage en Italie. Aujourd'hui, il semble que l'art musical n'ait plus rien à attendre de lui. Il parle une langue rétrospective qu'il ne sut pas enrichir et qu'il ne peut guère disloquer davantage. Au milieu des lieux communs et des redites, il y a dans *Feuersnoth* des pages amusantes, mais surtout à cause de la pièce. Par contre, avec les chansons populaires munichoises dont il parsema son opéra, M. Strauss paraît avoir joyeusement retrouvé la pesanteur de sa studieuse adolescence. Le symbole de son talent serait un serpent qui se mord la queue. Il pourra nous amuser encore, peut-être nous étonner par des tours d'équilibriste. Il ne nous jouera plus que des variations sur le même air. Après les espérances de *Mort et Transfiguration* et de *Guntram*, c'est une amère déception.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Cinquante toiles des Maîtres impressionnistes (*Galerie Bernheim, rue Laffitte*). — L'impressionnisme compte ses grands jours. En voici un beau nombre : autant de belles œuvres. Presque toutes les gloires de l'école sont là Manet,

d'abord, après Delacroix l'initiateur et aujourd'hui encore Le Maître. Berthe Morizot, qu'il ne faut pas séparer de lui. Et Degas, et Monet, et Pissarro, et Sisley, et Renoir, et Cézanne, et Guillaumin, et jusqu'à Mary Cassat, — oui, presque toutes les gloires. Deux pourtant manquent, dont l'absence est un scandale : c'est Van Gogh et c'est Paul Gauguin. — Moins qu'ailleurs dans cette maison une telle lacune se peut excuser.

Mais laissons. De la tristesse qu'elle nous coûte, l'injustice, quand elle est, comme ici, flagrante, se charge elle-même de nous consoler : comment méconnaître en elle une forme — hélas ! la plus sincèrement humaine — de la gloire? Forme rude et douloureuse, — mais l'autre, celle du consentement universel, de la consécration définitive, n'a-t-elle pas aussi sa mélancolie ? Quel vainqueur n'a regretté, dans la certitude du triomphe, l'ivresse amère d'espérer ?

Manet a plus que personne connu la gloire sous les espèces de l'iniquité furieuse ou goguenarde. Aujourd'hui encore la sottise reste armée contre ce génie qui passa pour un si fougueux révolutionnaire et qui fut, au demeurant, le plus lucide des traditionnalistes, mais le plus courageux. Il est aisé de voir maintenant, devant quelques-unes de ses œuvres les plus célèbres — et c'est une observation qu'on a déjà fréquemment pu faire depuis douze années environ en diverses expositions rétrospectives comme on peut la vérifier tous les jours chez M. Durand-Ruel qui possède plusieurs très belles toiles de Manet — combien ce limpide esprit est purement français, d'abord, et d'autre part avec quelle fidélité il a écouté la leçon des vieux maîtres, avec quel intense désir de s'ajouter à eux, et non pas de les démentir, il prend leur suite. Si, à la honte de notre espèce, des rivalités et des rancunes personnelles pouvaient, aux premiers jours de la lutte, expliquer les colères et les railleries qui accueillirent cet art vraiment sage et charmant, il est incroyable que ces vilenies en déshérence puissent trouver encore de bénévoles héritiers...

La bravoure de Manet a du moins beaucoup servi ceux qui après lui marchèrent dans sa voie. Ce n'est pas que la critique les ait, eux non plus, épargnés. On voit pourtant qu'ils l'ont assez vite découragée, puisqu'ils sont, plusieurs jeunes encore, les contemporains de leurs heureux succès. Mais la faveur publique, qu'elle se donne ou qu'elle se refuse, obéit à de secrètes lois. L'opinion résiste surtout à ceux qui l'empêchent de suivre une pente et la veulent ramener aux sommets, — aux principes. L'Opinion est une « bête d'habitude ». C'est

pourquoi elle a fini, après s'être fait bien prier, pour accorder leur grâce aux sectateurs directs de Manet, à ceux qui se proposèrent surtout, sinon exclusivement, d'approfondir sa formule et de la développer, de « suivre sa pente », bien qu'ils fussent de jour en jour plus éloignés des vrais principes traditionnels auxquels Manet restait fidèle en les refécondant Mais elle a gardé toute sa ferocité pour les indépendants qui, virent en Manet un exemple et non pas un modèle et qui comme lui, sans plus l'oublier qu'il n'avait lui-même oublié ses prédécesseurs, s'orientèrent vers les sommets.

Je voudrais, je ne puis m'arrêter en détail à chaque numéro de cette précieuse exposition. C'est une longue étude, et non pas cette brève chronique, qu'elle exigeait. L'occasion ne tardera pas à m'être offerte de revenir aux artistes qui sont là.

Société d'artistes espagnols résidant en France (*Galeries Durand-Ruel*). — Je suis bien à l'aise pour dire de l'art officiel en Espagne tout le mal que j'en pense, ayant naguère pour l'art officiel en France exprimé sans détours mon dégoût. International produit d'analogues forces également orientées au négatif, il est identique, unique, à travers les frontières et les races,ce soi-disant art devant quoi s'exhalent en ho! et ha! les admirations de sensibilités mondaines et polyglottes chatouillées où il faut; et à l'horreur qu'il nous inspire nul étonnement ne se mêle. Un peu plus ou un peu moins d'adresse, de ce côté-ci ou de l'autre des Pyrénées, compte pour peu, et les membres de la Société haut-patronnée par S. M. la Reine Isabelle II n'ont rien à envier à notre Académie des beaux-arts. Il est seulement à noter combien longtemps aura duré le règne déplorable de Fortuny au delà des monts. Plus ou moins, presque tous les participants de l'actuelle exposition avouent cette néfaste influence. Encore n'ont-ils aucune des basses mais,telles quelles, réelles qualités de leur maître, et pas un d'eux — ceci est vraiment à noter — pas un ne semble se douter que Goya ait vécu!

Faut-il faire une exception en faveur du *Richard Wagner* (eau forte) de M. Egusquiza,du *Portrait*, aux délicates tonalités grises, de M. Gonzalès Agueda, de la *Tête d'enfant* (plâtre) de M. Miguel Blay? — A peine. Et, pour le reste, la présence de ces choses dans une galerie illustrée par tant de chefs-d'œuvre nous est particulièrement pénible.

Galerie des Artistes modernes (*19, rue Caumartin*) : **tableaux de M. Carlos Schwabe.** — Les illustrations

et les dessins d'ornement de Carlos Schwabe lui ont tout de suite mérité l'estime, l'admiration des vrais amoureux d'art. Son talent lui choisit très vite, parmi les plus précieux esprits, de nombreuses sympathies spirituelles, et nul artiste, si je ne me trompe, n'entra plus jeune que lui au Luxembourg. Le talent qui justifiait ce succès rapide ne suffirait pas, toutefois, à l'expliquer. Il y fallut des coïncidences heureuses. Doué d'un sens très fin de la décoration réduite aux proportions du livre, Schwabe bénéficia de l'engouement, presque tout neuf à l'heure de ses premiers débuts, des bibliophiles pour les somptueuses publications ornées. Il apportait dans cet art, où avant lui régnait Grasset — qu'il ne devait pourtant pas faire oublier — des qualités rares et notamment le plus curieux don de faire sienne et s'harmoniser avec des inventions toutes personnelles les richesses de la flore alpestre. Cette ressource, qu'il puisait dans des souvenirs de patrie et d'enfance — Schwabe est suisse — fut un des éléments de son originalité.

Mais ses travaux d'illustrateur n'épuisaient pas son activité. Son ambition aussi les dépassait : c'était celle d'un peintre qui rêvait d'essayer ses forces d'harmoniste, d' « arrangeur », plus librement et plus largement, seul devant la nature. Dessein d'artiste, qui pensait rejoindre avec des ressources nouvelles la candeur ingénieuse des Primitifs. Schwabe donnait à son rêve tout le temps que les éditeurs lui laissaient; et puis, un jour, il put s'en aller de la ville, surseoir aux commandes, tenter de s'exprimer en une série d'études, et ce sont ces *Vues* qu'il nous apporte des *Hautes Montagnes du Dauphiné*.

Certes, l'intention de cet art est très pure. La réserve d'une vision qui se concentre, les exigences d'une exécution singulièrement délicate, le désir de beaucoup réaliser sans se permettre la diversité des moyens — tout cela est louable, atteste un esprit fier et noble, et je serais heureux de pouvoir dire d'un si bel effort qu'il fut pleinement heureux. Que manque-t-il donc? Ce n'est pas la justesse de la vision, l'adresse de l'exécution. C'est peut-être à l'idéal lui-même, au principe imaginatif où l'artiste cherche son point de départ, qu'il faudrait s'en prendre, — mais ces petites compositions, qui tout d'abord attirent et séduisent, apparaissent au second regard un peu sèches et mièvres, un peu surchargées aussi. L'artiste a voulu trop dire en trop peu de mots, et ses mots sont

trop précieux. Cette peinture reste celle d'un miniaturiste — qui s'exagère plutôt qu'il ne s'agrandit.

Tableaux et pastels de M. Fernand Le Gout-Gérard (*même galerie*). — Serait-elle enfin désenguignonnée, cette « Galerie des Artistes Modernes », où nous n'avions guère pris de plaisir, jusqu'à cette date? Elle était en proie aux amateurs et voici qu'on y rencontre, le même jour, deux artistes, inégaux, sans doute, mais intéressants tous deux. Les désirs, et les réalisations aussi, de Carlos Schwabe nous prennent sans doute plus, marquant plus de personnalité, ou une personnalité plus consciente de nos désirs actuels dans tous les sens, que les recherches, d'un ordre tout immédiat et réaliste, de M. Le Gout-Gérard. Mais je m'en voudrais d'insister sur une comparaison trop offerte ou à peine excusée par la fortuite circonstance d'un rapprochement matériel. L'artiste qui nous donne ces bons paysages bretons et normands, hollandais, italiens, a des qualités de justesse fine et de simplicité vraie. Elles ne sont pas très ambitieuses — peut-être est-ce pour cela précisément ou tout au moins pour cela aussi — qu'elles appellent l'estime. C'est notre devoir de critique et c'est aussi l'intérêt de notre joie, de notre développement, d'oublier tous les autres artistes devant chacun d'eux.

Celui-ci a le sentiment exact des différentes atmosphères. L'expérience qu'il a tentée de nous montrer des paysages et des scènes sensiblement les mêmes, peints aux mêmes heures dans des lieux différents, tourne à son honneur. Marchés de Concarneau et de la Bragora, d'Auray et du Rialto; bateaux sardiniers de Bretagne, bateaux hollandais en radoub; port d'Audierne et quai de Schiavoni; gros temps de l'ouest français, temps gris du nord italien : aux points de contact se précisent les différences. Dirai-je qu'à l'intérieur de chaque groupe « ethnique » les nuances ne me paraissent pas assez sensiblement marquées? Je me trompe peut-être, car je sens bien la stricte honnêteté de cette peinture. Ce sont peut-être les analogies des attitudes, des costumes, les similitudes de ciels et de terrains qui m'empêchent de voir que le *Marché à Concarneau* diffère profondément du *Marché à Hennebont*..., peut-être. Mais on craint toujours qu'un procédé, l'habitude aidant, crée au talent des loisirs.

§

Erratum. — De surprenantes coquilles altèrent ma dernière chronique, notamment dans le § consacré à M. Mita. Je

corrige. Au lieu de : « Peut-être *trouvait*-on encore.... » ayez lu : « Peut-être trouverait-on... » ; au lieu de : « Vous n'êtes pas exposés à confondre l'*unité* avec l'*uniformalité*...» ayez lu : « Vous n'êtes pas exposés à confondre l'*unité* avec l'*uniformité* » ; et, huit lignes plus loin, au lieu de « le *recueil* de ces scènes », — « le recul de ces scènes ».

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

Un peu de l'Intrigue du Salon au XVIII^e siècle. — Le Jury, car il y a un jury qui est la « Commission de l'Académie », le jury de 1769 a quelque peu malmené l'extraordinaire Fessard, « qui ne rêve rien moins que de se réserver pour lui seul la gravure de tous les tableaux du cabinet du Roi. » Or, au Salon suivant, celui de 1771, où Chardin envoyait son portrait au pastel, Caffieri le buste de Rameau et Houdon son *Écorché*, Fessard fut aussi justement traité par la Commission.

Il a la plume facile ; il écrit immédiatement à Marigny :

« Paris le 4 septembre 1771.

« Monsieur,

« Suivant les intentions de Sa Majesté vous avez donné vos ordres pour l'exposition des peintures, sculptures et graveures. L'Académie d'après ces ordres, nous a fait demander nos ouvrages. J'ay envoïé l'Empire de Flore qui est au Cabinet du Roy à Versailles, que j'ay eü l'honneur de vous présenter, le Portrait du Roy allégorique, et celui de M. le duc de Choiseul. Le Refus, Monsieur, que l'Académie a fait de les exposer tombe de lui-même par la seule acceptation que vous avés daigné en faire. Vos ordres, dans un précédent Salon joint à vos lumières ont prouvé que les quatre Arts n'en avoient pas mérité le refus, vos lumières n'ont pas diminué, elles sont ce qu'elles étoient. Ordonnés, il en sera de même de ce nouveau Refus. Ne voulant désormais n'apartenir qu'à vous j'ai demandé ma démission de la Bibliothèque du Roy. Il est toujours tems à un artiste de recourir à un cœur aussy bon que le vôtre. Il peut dire ne vous avoir jamais manqué. Son Honneur et ses Talens sont les mêmes. Vous pouvés leurs accorder une demeure stable, le reste de ses jours ne sera occupé qu'à vous marquer sa reconnoissance en vous prouvant par son zèle et sur son attachement le regret qu'il a de n'avoir pu l'exécuter plutôt.

« Pouvant toujours, se dire avec reconnoissance et un profond respect.

« Monsieur.

« Votre très humble et très
« obéissant serviteur,

« Fessard. »

Et le frère de la Pompadour, qui connaît le quidam, lui répond tranquillement.

« A Ménars, le 20 septembre 1771.

« L'usage a toujours été, Monsieur, que les ouvrages présentés par les Académiciens pour le Sallon n'y fussent exposés qu'ensuite du jugement du Comité, nommé pour les examiner. Il est fâcheux pour vous qu'il ne vous ait pas été favorable. Mais je n'ai pas jugé à propos de déroger deux fois de suite, et en faveur de la même personne, à une règle si sagement établie, n'ayant surtout point devant les yeux les pièces de comparaison pour juger si le Comité a été trop sévère ou partial envers vous.

« Vous m'annoncez que vous allez donner votre démission de la place de dessinateur et graveur de la bibliothèque du Roy pour ne tenir plus qu'à moy. Vous avez tort, si cette place vous est avantageuse. Je n'ai jamais trouvé mauvais qu'un artiste occupât des places relatives aux arts, quoiqu'étrangères aux Bâtiments du Roy, et le sacrifice que vous ferez de cette place ne multipliera point les occasions qui ne se sont pas encore présentées de remplir vos vues pour un logement. Je suis, Monsieur, etc... »

Trois ans après, Pierre, le premier peintre du roi, fait part à d'Angiviller, qui a succédé à Marigny, des scrupules graves qui l'agitent. Louis XV est mort et la dernière favorite est en exil.

« Monsieur le Comte,

« Voicy le tems auquel Messieurs vos Prédécesseurs envoyoient leurs ordres lorsque l'intention du Roy étoit qu'il y eut exposition au Louvre. Il est aussi avantageux de prévenir de bonne heure les artistes qui seroient en état de contribuer à la décoration du Salon; en même tems de faire connoître aux officiers qui ne sont pas soumis à l'examen du comité combien vous désirés qu'ils s'occupent des égards que l'on doit au Public sur l'article de la Décence. L'habitude de travailler d'après Nature familiarise si fort avec les nudités que l'on occasionne souvent des plaintes fondées, sans se douter qu'elles pûssent être faittes.

« Je vous supplie, Monsieur, d'avoir aussi la bonté de donner des Ordres pour le payement des 250 francs que l'on accorde à l'Académie pour donner en gratification aux Suisses du Louvre qui veillent à l'ordre pendant l'Exposition. Cette ordonnance regarde le Salon de 1773 qui ne leur a pas été payée. On est dans l'usage de ne leur pas demander de service nouveau que l'ancien n'ait été acquitté.

« Je suis avec respect, Monsieur le Comte,

« Votre très humble

« et très obéissant serviteur.

« Pierre.

« Paris, 1er juillet 1775. »

Le comte partage pleinement le sentiment du peintre. De Versailles, il lui répond :

« L'intention de S. M. étant, Monsieur, qu'il y ait cette année, au Louvre, une exposition publique des ouvrages, de l'Académie Royale de peinture et qu'elle soit faite au temps accoutumé, vous voudrez bien en informer de ma part l'Académie afin qu'elle fasse suivant usage, en comité, le choix des morceaux qu'il convient d'y placer. Vous m'informerez ensuite du résultat de ce Comité afin que je donne les ordres relatifs à la circonstance.

« Quelque persuadé que je sois de l'attention que donneront les membres du Comité à ce que dans cette exposition il ne se glisse aucun ouvrage qui puisse par des nudités indécentes allarmer les mœurs, je crois devoir leur recommander de veiller avec soin sur l'observation de cet article. Je sais que l'habitude de travailler d'après le nud y accoutume tellement les yeux que, sans s'en douter et sans aucune mauvaise intention, on peut donner lieu à des plaintes; et, comme les officiers de l'Académie ne sont pas sujets à la révision du Comité, je les exhorte à mettre d'autant plus de sévérité dans le jugement de leurs ouvrages propres relativement à la décence dont il convient qu'ils soyent pour être exposés aux yeux du public. Je me flate que l'intention et les vues de S. M. relativement à l'influence des artistes sur les mœurs que j'ay marquée à l'Académie dans ma lettre du 7 avril 1775 seront pour eux une règle qu'ils auront présente dans cet examen.

« Vous connoissez les sentiments avec lesquels je suis, Monsieur, etc... »

Suit un post-scriptum que le Directeur général ajoute de sa main sur le brouillon du scribe :

« J'ai reçu, Monsieur, des représentations particulières sur l'établissement du Comité, mais j'ay cru ne pas devoir m'y arrêter. Je ne changerai pas un établissement auquel tout ce qui compose l'Académie a été soumis. De plus l'intérest des mœurs, de la décence, etc..., est assez puissant et trop dans les intentions de S. M. pour que je ne tienne pas la main à tout ce qui pourrait y nuire : il faudroit donc qu'on me propose des moyens certains d'éviter tous les inconvénients pour que je puisse m'y arrêter. Et vous pouvés, Monsieur, faire part à l'Académie de ma façon de penser sur cet objet. »

Celui qui s'insurgeait contre la « tyrannie du Comité » n'était autre que Restout. M d'Angiviller lui fit, directement, tenir cette missive :

« A M. Restout, peintre du Roy,

« à Versailles, le 6 juillet 1775.

« J'ai reçu, Monsieur, la lettre par laquelle vous réclamez contre l'établissement du Comité qui est d'usage depuis bien des années pour le choix des ouvrages qui doivent être exposés au public dans le salon du Louvre. L'exposition de cette année est trop prochaine pour qu'il soit possible de s'occuper de la discussion des motifs qui peuvent faire confirmer ou changer cet arrangement; je me borne pour le moment à quelques réflexions :

« 1° Il est d'usage dans toutes les Académies de ne rien publier sans un examen et une révision faite par les commissaires, c'est notamment celui de l'Académie Royale des Sciences, dont je citerai toujours les règlements et usages particuliers comme pouvant servir de moûles à toutes les autres. Chaque académicien est bien le maître de donner tel ouvrage qu'il voudra (sans prendre néanmoins le titre d'académicien si cet ouvrage n'est pas approuvé par les commissaires nommés), mais quand il est question d'ouvrages que l'Académie est censée adopter en les publiant dans son recueil annuel, le choix s'en fait par les commissaires. Cet exemple semble s'appliquer de lui-même au cas que vous citez dans votre lettre; l'exposition, au Louvre, des ouvrages des peintres et sculpteurs, de l'Académie Royale de peinture est une espèce d'adoption qu'elle en fait, et une sorte de déclaration au public qu'elle les a jugés suffisamment bons pour les exposer à ses regards. Il me paraît par cette raison et jusqu'à ce moment nécessaire que les personnes désintéressées jugent s'ils ont le mérite qu'exige cette circonstance.

« 2° Tout ce qui compose aujourd'hui la tête de l'Académie a été sujet à cette loi, déjà ancienne; c'est, il me semble, une raison pour les plus jeunes de s'y soumettre avec moins de répugnance, et c'en seroit une de plainte pour les anciens si elle étoit abolie sans une discussion préliminaire très réfléchie.

« Je pourrois ajouter qu'en général les jugements du Comité ne sont pas d'une sévérité qui doive absolument allarmer; peut-être même seroit-il à propos qu'elle fût un peu plus grande. Mais, quelle qu'elle soit, vous êtes moins dans le cas que d'autres de la redouter; je m'en rapporte pour le surplus à l'apostille que j'ai ajoutée à la lettre que je viens d'écrire à M. Pierre, en donnant les ordres pour l'exposition des tableaux du Louvre, et dont il lui fera sans doute la lecture à sa plus prochaine assemblée.

« Je suis, Monsieur... »

Cependant, Pierre, important et affairé, a l'œil à tout. Des détails qui le préoccupent, il en est qui ont leur saveur, tels ceux-ci, qu'il signale au directeur des Bâtiments :

« Paris, 15 août 1775.

« Monsieur le Comte,

« Le commandant de la garde du Louvre désireroit que vous lui fissiés connoître vos intentions sur la conduite qu'il doit tenir et sur les consignes qu'il doit donner. L'usage a été jusqu'à présent d'empêcher le peuple d'entrer pendant l'arrangement des tableaux; mais de ne pas refuser l'entrée aux personnes de marque dont la plupart partent pour leurs terres avant l'ouverture publique du Sallon. Le départ de Madame Clotilde est une raison de plus cette année pour suivre l'ancienne marche.

« Mais, lorsque le Sallon sera ouvert, il sera, je crois, convenable, Monsieur, d'arrêter un abus qui ne fait qu'augmenter de Sallons en Sallons. Plusieurs personnes qui ont des logemens dans le voisinage, des artistes même, font entrer des compagnies avant neuf heures, qui est celle que l'on a fixée précédamment pour l'ouverture, en sorte que les balayeurs ne peuvent netoyer la sale, et que les Suisses ne sçavent quel parti prendre.

« Je vous supplie, Monsieur, d'adresser directement à M. Duc l'ordre que vous désirés que l'on observe; et en même temps de faire ordonner les gratifications d'usage accordées aux

Suisses qui veillent au bon ordre et à la sûreté des tableaux. C'est l'année 1773 qui leur est due.

« Je suis avec respect,
« Monsieur le Comte
« Votre très humble
« et très obéissant serviteur.
« PIERRE. »

Inquiétudes qui obligent d'Angiviller à dicter cette lettre encore :

« Versailles, ce 19 août 1775.

« A M. Barthouil,
« Inspecteur en survivance du Louvre.

« La nécessité, Monsieur, de laisser travailler avec tranquillité et sans embarras à l'arrangement du Sallon, exige qu'en général l'entrée en soit refusée jusqu'au moment de l'ouverture. Il n'est cependant pas possible de ne mettre aucune exception à cette règle. Il y a à Paris plusieurs personnes de marque qui partent pour leurs terres avant l'ouverture du Sallon. Le départ de Madame Clotilde obligera bien des personnes de la Cour qui doivent composer sa suite, à partir avant cette époque, ce qui les priveroit de la vüe du Sallon de cette année. C'est pourquoi, comme vous désirés suivant ce que me marque M. Pierre, connoître nos intentions sur cela, je crois ne rien devoir changer à l'usage qui a régné jusqu'à présent à cet égard, et vous pouvés suivre l'ancienne marche.

« Mais il est un abus que je désire corriger absolument. C'est celui de laisser entrer dans le Sallon avant l'heure fixée pour son ouverture, des personnes qui s'y sont introduites soit par les artistes, soit par des habitants du Louvre ou des galleries, ce qui empêche les ballayeurs de netoyer la salle et occasionne par là, pendant toute la journée, une poussière incommode aux spectateurs et même nuisible aux tableaux et autres ouvrages exposés. Mon intention est qu'à l'avenir personne, sous quelque raison et prétexte que ce soit, à l'exception des artistes membres de l'Académie Royale de Peinture, ne puisse y entrer avant 9 heures.

« Je vous prie de donner aux Suisses préposés à la garde des Sallons cette consigne expresse. »

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

Les livres : Emile Bernard : *Réflexions d'un témoin de la décadence du Beau*, le Caire, imprimerie Rodité, 2 fr. 50. — Camille Mauclair : *Gustave Ricard*, librairie de l'Art ancien et moderne, 6 fr. — Léonce Bénédite : *Fantin Latour*, librairie de l'Art ancien et moderne, 15 fr. — L. Roger-Milès : *Félix Ziem*, librairie de l'Art ancien et moderne, 7 fr. 50. — L. de Fourcaud : *Emile Gallé*, librairie de l'Art ancien et moderne, 10 fr. — Eugène Muntz : *Le Musée d'Art*, librairie Larousse, 22 fr. — *Mélanges Perrot, Recueil de mémoires concernant l'archéologie classique, la littérature et l'histoire ancienne*, Fontemoing. — Gustave Chauvet : *Note sur l'Art Primitif*, Angoulême, L. Coquemard. — *Le Concours d'Enseignes*, A. Guérinet. — Dr C.-H. Stratz : *La Beauté de la Femme*, Gaultier, Magnier et Cie, 20 fr. — Les Revues : *La Gazette des Beaux-Arts ; la Revue de l'Art ancien et moderne ; Art et Décoration ; L'Art décoratif ; Revue Alsacienne illustrée ; Journal des Artistes ; La Revue du Bien ; Bulletin de la Société pour la protection des paysages de France ; L'Assiette au Beurre ; Le Canard sauvage ; Durendal ; Le Studio ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Innen-Dekoration.*

Les Livres. — J'ai pris grand plaisir à lire **Les Réflexions d'un témoin de la décadence du Beau** par M. Emile Bernard, parce que c'est un ouvrage écrit avec passion et que la passion est nourrice d'œuvres personnelles. Je ne suis pas toujours de l'avis de M. Emile Bernard, mais souvent j'applaudis à ses indignations ou à l'expression réfléchie de sa pensée. Il s'insurge avec raison contre les écoles et les ateliers — ces ateliers qui ont commercialisé stupidement cette chose si noble, le conseil du maître à l'élève — il s'élève contre cet enrégimentement électoral pratiqué par les membres des comités et des jurys qui trafiquent honteusement de leur influence au profit d'une espèce particulière de jeunes arrivistes à l'échine souple et dont l'entregent sert à consolider les gloires bourgeoises de peintres avides de réclame, d'argent et d'honneurs qui sacrifient en retour les intérêts de l'art vrai et des artistes sincères, modestes et solitaires, aux appétits de ces sortes de sous-officiers de la peinture aplatis devant leur maréchalat. En défendant la cause de la liberté, la cause des isolés studieux et des penseurs honnêtes, M. Emile Bernard a réellement combattu pour la Beauté.

Où je me sépare de lui, c'est dans le domaine des appréciations esthétiques, lorsqu'il dit par exemple : « A peine Watteau, Chardin, Fragonard, ont-ils jeté un bref éclat dans le XVIIIe siècle. Œuvres gracieuses, exquises, mais sans puissance et sans fondement ».

C'est là une trop violente injustice, lorsqu'il s'agit de Watteau, le père de la féerie en art, et surtout de Chardin, dont l'importance est si énorme dans l'histoire de la peinture qu'elle a sa répercussion jusqu'aujourd'hui — et plus loin — dans des œuvres aussi différentes que celles de Ribot et de Manet par exemple pour ne citer que des morts, alors que je pourrais parmi des vivants inscrire des noms aussi glorieux que celui de Carrière par exemple.

M. Emile Bernard regrette le moyen-âge, le temps où l'artiste peignait des missels et se faisait orfèvre, ciseleur ou imagier. Il croit que l'emploi du fer dans les constructions modernes a banni toute possibilité d'architecture esthétique. Selon lui les progrès de la science ont relégué l'artiste au dernier plan pour donner sa place à l'ouvrier. Quelle erreur ! Et comment justifier de pareilles allégations ! Est-ce que la beauté ne s'est pas toujours renouvelée avec la face du monde ? Est-ce que chaque âge n'a pas vu surgir des génies qui ont su formuler de la splendeur éternelle avec les moyens que leur époque leur apportait ? Et pourquoi ne viendrait-il pas celui qui construira en fer, non plus une cathédrale, mais une gare appropriée, qui aura son caractère et sa beauté, à l'égal des plus belles manifestations du passé ? L'humanité est dans une perpétuelle gestation et la loi même de son évolution lui interdit de s'attarder dans des états d'âme révolus ou d'essayer des recommencements. Pourquoi M. Bernard s'attriste-t-il si vivement de la « disparition de l'esprit religieux » et de ce qu'il appelle « la déchristianisation satanique » ? Le sort de l'art est loin d'être lié à celui du christianisme, simple événement dans l'histoire du monde. Le christianisme a pu inspirer fortement des artistes de génie, mais son influence a été aussi souvent néfaste que féconde et l'Art, qui l'a précédé, lui survivra. Ce qui est nécessaire à un artiste, c'est d'avoir la foi en quelque chose. La croyance éperdue du moyen-âge, on ne saurait le nier, a suscité des chefs-d'œuvre, mais toute autre croyance, même contraire, est susceptible de faire arriver au même résultat. Les religions ont souvent été une source d'enthousiasme esthétique parce que, malgré les prêtres et les pratiques, elles apportaient à l'homme une part d'idéal. Aujourd'hui leur heure est passée. Les temps sont proches où l'homme, conscient des grandes forces libres et créatrices, ne croira plus qu'à la Vie et à la beauté de la Vie, à l'Harmonie universelle dont toute religion ne saurait qu'accaparer la notion et l'amoindrir. Nous revenons au grand et pur rêve

panthéiste que quelques hauts esprits de l'antiquité avaient déjà compris et formulé lorsque le Christianisme est venu retarder de deux mille ans le Progrès humain par une doctrine de sacrifice stérile et de négation du bonheur de vivre.

J'ai longuement discuté le livre de M. Bernard, d'abord parce que j'estime fortement ce noble artiste qui s'efforce avec tant de fière résolution de lutter contre un aveulissement trop général, ensuite parce que je sais son influence sur un certain nombre de jeunes peintres conquis à ses idées. Je voudrais commencer à les convaincre qu'un artiste doit exprimer des sentiments, des sensations, des pensées de son époque, vivre, souffrir et se réjouir avec son temps, guider ses contemporains vers le mystérieux futur et que s'essayer à ranimer la torche abandonnée par les siècles évanouis c'est besogne inutile et vaine.

M. Camille Mauclair, un des écrivains les plus instruits sur notre art moderne et ses sources, consacre quelques pages à **Gustave Ricard** et à son art simple, profond, reposant et hautement mélancolique. Les portraits de G. Ricard, à côté du caractère particulier du modèle expriment des généralités dans l'ordre du sentiment, comme les personnages de Molière sont la synthèse d'un vice, d'une passion ou d'un ridicule inhérent à l'humanité. Ce qui attirait G. Ricard c'est le *je ne sais quoi* que les sentiments ont de mystérieusement éternel. L'âme humaine, toujours diverse et toujours la même, se reflète dans ses toiles comme en un miroir de vérité épurée qui ne garderait dans son eau que l'essence même des individus, les seuls traits qui comptent pour ceux qui cherchent dans les effigies les marques ou les traces de la conscience.

C'est également un artiste épris d'intellectualité que **Fantin Latour** dont M. Léonce Bénédite nous retrace la carrière toute dédiée à la Beauté dans une silencieuse solitude. De nombreuses reproductions nous font plus vivement participer à l'admiration que manifeste le distingué conservateur du Luxembourg pour un des peintres les plus originaux de notre époque, un de ceux qui sut le plus superbement allier à la saine observation de la nature le romantisme vibrant du poète. Il y a dans l'œuvre de Fantin-Latour une chaleur, une tendresse pour les choses de l'âme, une naturelle expansion des qualités nobles de l'homme et un amour ardent de tout ce qui est harmonie des couleurs, équilibre des formes et suavité de la pensée. M. Bénédite a eu raison de placer d'une façon anthume cette statue sur un piédestal digne de l'homme et de

l'artiste. Son étude savante, réfléchie, d'une écriture recherchée, fait ressortir comme il sied la subtile passion inscrite dans l'œuvre du maître.

Félix Ziem! Ce nom évoque toute la féerie de l'Orient aux heures de rêve devant les méditerranées bleues, l'Orient tel qu'on le voudrait pour y jouir de la vie ou s'en consoler. Cet Orient-là, disent certains, n'est pas l'Orient tel qu'il existe; Constantinople vu par Ziem n'est pas celui qui attend le voyageur confiant dans les assertions picturales du maître et Venise elle-même, ajoutent-ils, n'a pas, malgré son charme voluptueux, cet aspect enchanté des *Embarquements pour Cythère*. Ceux qui parlent ainsi ont tort. Ziem s'est inspiré dans toute son œuvre de la nature, mais il a voulu la voir de parti pris à certaines minutes fugitives où elle se revêtait de plus de précieuse beauté. Peut-on lui reprocher d'avoir vivement marqué ses préférences parmi les instants que lui présentait l'incessante et changeante vibration du jour sur les choses? A-t-on jamais reproché à Corot cette passion pour les matins baignés d'argent d'où naquit sa dernière manière? Ce qu'il faut dire, c'est que Ziem est un admirable notateur d'allégresses colorées, un poète ému devant la symphonie des spectacles naturels. M. Roger-Milès a étudié avec sa verve brillante le tempérament et l'œuvre du maître. Je tire de son étude très complète cette caractéristique citation d'une lettre d'Henri Regnault datée de 1870 : « Je monterai d'enthousiasme en enthousiasme ; je m'enivrerai de merveilles jusqu'à ce que, complètement halluciné, je puisse retomber dans notre monde morne et banal, sans que mes yeux perdent la lumière éclatante qu'ils auront *bue* pendant deux ou trois ans. Quand, de retour à Paris, je voudrai voir, je n'aurai qu'à fermer les yeux... et tout l'Orient m'apparaîtra de nouveau... Oh! quelle ivresse, la lumière!... » Comme il est juste, cet extrait à propos de Ziem qui, lui aussi, n'a sans doute qu'à fermer les yeux dans son atelier de la rue Lepic pour voir resurgir les sites prestigieux de l'Italie, de la Grèce ou de l'Asie Mineure, de même que nous, nous n'avons qu'à contempler ses toiles pour nous sentir transportés sur le bord chantant des mers heureuses.

M. Louis de Fourcaud a consacré à M. **Emile Gallé**, dans la même très intéressante série des *Artistes de tous les temps* publiée sous la direction de M. Jules Comte, un volume abondamment illustré. Il n'est, je pense, aucun lecteur de cette revue qui ignore la part considérable prise par M. Emile

Gallé dans le renouveau florissant de l'art décoratif. Son influence a été et reste féconde autant que ses productions sont originales et naturellement écloses d'une étude logique et comparée de la nature et de l'adaptation des objets à leur usage. M. de Fourcaud a bien dégagé les préoccupations esthétiques les plus généralement présentes dans les travaux du grand artiste lorrain et l'on peut dire que ce livre n'est pas inutile qui indique et explique un fructueux exemple.

Le Musée d'art est un livre de vulgarisation écrit sous la direction d'un érudit par des hommes compétents dans les différentes branches de l'art auxquelles on leur a prié d'initier le public, sorte de dictionnaire Larousse des Beaux-Arts dont on aurait restreint le texte au profit d'une assez nombreuse illustration. Peut-être cette dernière ne nous présente-t elle pas toujours les œuvres les plus typiques d'une époque, mais tel quel, le volume rendra de grands services à ceux qui veulent s'orner de notions générales sur l'histoire de l'art. Les noms de MM. Monceaux, Ch. Diehl, G. Migeon, Emile Mâle, Louis Gonce, Georges Riat, Emile Berteaux, Louis Dimier, Roger Peyre, Paul Lafond, etc., etc., sont garants de la conscience avec laquelle ont été écrites les études rapides qui composent ce gros ouvrage.

Sous le titre **Mélanges Perrot,** on vient de rendre un hommage éclatant et justifié au savant qui dirige depuis de longues années l'Ecole Normale supérieure. Ses amis, ses admirateurs, ses collègues, ses confrères même de l'étranger ont tenu à manifester leur estime pour ce grand laborieux en collaborant à ce volume, sorte de conglomérat de travaux divers sur l'antiquité. En ce qui concerne les questions artistiques il faut particulièrement citer de M. Gsell, *Note sur deux antiquités puniques trouvées en Algérie;* de M. Heuzey, *Quelques règles d'interprétation pour les figures assyriennes;* de M. Collignon. *Tête féminine provenant de Trobles* (acquise depuis peu par le Louvre); de M. Treu, *Sur la Ménade de Scopas;* de M. Homolle, *Etude sur un bronze grec de la première moitié du V^e^ siècle;* d'autres articles de MM. Ridder. Michon, Murray, Graillot, Furtwaengler, auxquels il faut ajouter de très curieuses *Recherches nouvelles sur la Vénus de Médicis* par M. Salomon Reinach. Le conservateur-adjoint du musée de Saint Germain ne laisse plus rien du soi-disant chef-d'œuvre sacré par tant de générations. Il montre qu'en dehors du torse et de l'amorce des bras il n'y a rien d'authen-

tique dans cette statue archi-réparée, ràclée, restaurée. Les dieux s'en vont!

M. Chauvet a écrit une brève **Note sur l'Art primitif** pour signaler à la Société archéologique et historique de la Charente les différentes études faites sur les grottes de l'époque du renne ornées de représentations linéaires ou peintes d'animaux de l'époque quaternaire, bovidés et équidés, rennes bouquetins, chevaux, bisons, mammouths, antilopes, etc. Relation intéressante.

Il était bon de nous conserver un souvenir du **Concours d'enseignes** organisé par la Ville de Paris. Cette première manifestation sera suivie d'autres et bien que les résultats satisfaisants soient peu nombreux, ils marquent sans doute le prélude d'un progrès dans la décoration extérieure de nos rues. Il était équitable d'attribuer le premier prix de deux mille francs à Willette qui fut le rénovateur de l'enseigne: le premier il songea à lui restituer son amorce pittoresque. M. Truchet, avec son observation humoristique et de la simplicité dans les moyens, a compris que la réclame devait frapper vivement nos yeux et que sa signification devait tenir entre des lignes concises. Il méritait assurément l'un des deux seconds prix, mais il me paraît hors de toute justice d'avoir attribué l'autre à l'enseigne de M. Avy, si peu agréable, sans trouvaille et d'un si effrayant dessin. Cela surtout devant les captivants bas-reliefs d'Emile Derré, dont il eût fallu signaler par une des plus fortes récompenses la parfaite exécution dans une conception d'art populaire très neuve. M. Cléret, avec la *Halte forcée*, a fort bien saisi le rôle de l'enseigne. M. Bellery-Desfontaines pouvait espérer mieux que ce qui lui a été attribué pour son important effort de décoration d'ensemble réparti sur la totalité d'une façade de magasin. L'imagination de M. Moreau Vauthier méritait également plus d'attention. La belle et complète publication de M. Guérinet, avec ses reproductions phototypiques, permet de comparer les mérites des œuvres exposées et de reviser plus équitablement le classement du jury. En même temps c'est là livre documentaire.

Le volume du docteur Stratz, **la Beauté de la Femme**, est un des travaux les plus complets, les plus consciencieusement approfondis et les plus lucidement déduits que je sache sur la matière. Les observations du Dr Strazt sur la représentation de la beauté féminine dans les arts plastiques, sur la conception moderne de la beauté, sur la couleur et le mouvement du corps humain, intéresseront tous les artistes et tous les

critiques. On peut puiser dans cet ouvrage de fortes leçons sur la façon dont l'artiste doit s'inspirer de la nature et travailler directement d'après elle. Le chapitre le plus curieux est peut-être celui qui analyse subtilement la conception moderne de la beauté et définit d'où en est née la convention. Il n'y a rien de plus attachant que de chercher comment a pu se former dans l'esprit humain le concept d'une beauté idéale dont l'artiste devrait toujours se rapprocher, et il n'y a rien de plus louable que de montrer ce que les canons traditionnels contiennent de préjugés ou d'assertions variables selon les époques, les circonstances et l'état social. En même temps, le Dr Stratz, en s'appuyant sur de très nombreuses observations et sur des photographies reproduites en exemples, essaie de déterminer les véritables lois naturelles du corps humain. Je terminerai sur cette citation qui n'aurait pas l'heur de plaire à ces messieurs de l'Ecole des Beaux-Arts : « La Beauté revêt toujours un caractère individuel : il n'existe pas une formule unique et pour ainsi dire mathématique de la Beauté, mais nous la concevons comme le développement harmonieux et complet d'une individualité dans des limites normales absolument immuables. »

Les Revues. — **La Gazette des Beaux-Arts** (avril). — Je regrette que le développement donné pour cette fois à la critique des livres ne me permette qu'une rapide énumération des plus intéressants articles des revues. Je me fusse attardé sur la note de M. F. de Mély sur *deux sarcophages anthropomorphes découverts à Carthage*, qui sont d'une troublante beauté, comme on peut en juger par la planche publiée par la Gazette. Au même sommaire : *Un manuscrit de Philippe le Bon à la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg*, par M. Salomon Reinach; *Le salon de 1761, d'après le catalogue illustré par Gabriel de Saint-Aubin*, par M. Casimir Stryienski; *Les Acquisitions du département de la sculpture du Moyen-âge, de la Renaissance et des temps modernes au musée du Louvre*, par M. André Michel, *La Villa Madama*, par M. Pierre Gusman; *Pierre Julien, sculpteur*, par M. André Pascal. Gravure hors texte par M. E. J. Pennequin, d'après Noël Hallé.

La Revue de l'Art ancien et moderne (avril). — M. Emile Dacier consacre un important article aux collections de Mme Camille Lelong, aussi célèbres que celles de Spitzer et vendues au profit de la Société des Artistes musiciens, fondée par le baron Taylor. De M. Raymond Bouyer, une étude sur *la collection Pacully*.

Art et Décoration, (avril). — M. Gabriel Mourey étudie l'œuvre étrange et quelque peu moyenâgeuse de M. Mendès de Costa. M. Jules Rais consacre quelques pages au talent neuf, poétique et séduisant de M. Henri le Sidaner, que M. Gabriel Mourey a défini si justement : « Un mystique qui n'a pas la foi. »

L'Art décoratif (avril). — *Les dessins de Lucien Monod*, par Gustave Soulier, et un travail des plus documentés de M. Léon Riotor sur *La Soirie*.

Revue alsacienne illustrée (mars). — *Théodore Deck*, par André Girodie, avec de nombreuses reproductions. *Chronique d'art décoratif*, par Anselme Laugel.

Journal des Artistes (5 avril). — M. Henry Hamel signale de nouvelles couleurs mates destinées à rendre les plus grands services aux artistes et particulièrement dans les décorations murales, dont les couleurs doivent être fraîches et sans brillant.

La Revue du Bien (1er mars). — Numéro spécial *Pour les Pêcheurs Bretons*, avec de nombreuses illustrations signées de noms connus.

Bulletin de la Société pour la protection des Paysages de France (n° 4). — Ce bulletin non seulement signale les actes de vandalisme que l'on commet journellement, mais, ce qui vaut mieux, il les prévoit souvent, comme c'est le cas pour les deux projets de chemin de fer qui portent atteinte à l'intégrité artistique de notre admirable forêt de Fontainebleau, alors qu'il serait facile de concilier les besoins modernes avec le respect du paysage.

L'Assiette au Beurre (14 mars). — *Passementerie*, texte et légendes d'Henry Bérenger, dessins de Jossot.

Le Canard Sauvage (passim). — Dessins de Steinlein, Hermann-Paul, Lucien Pissarro, Louis Morin, Vallotton, Roubille, Iribe, etc.

Durendal (mars). — M. Henry Moeller, dans un article sur Octave Maus, « rend hommage à un homme qui, dans la petite Belgique, se dévoue à l'exaltation de la beauté ».

Le Studio (mars). — M. Octave Uzanne consacre un bel article accompagné de vivantes illustrations au talent expressif de *M. Frédéric Houbron*. Au même fascicule *les Pointes sèches d'Auguste Rodin*, par Walter Shaw Sparrow, et *Emile Gallé*, par Henri Frantz.

Deutsche Kunst und Decoration (avril). — Cette revue consacre un numéro entier, luxueusement et copieusement

illustré, au talent si original et si souple de Georges de Feure. Texte de M. René Puaux.

Innen-Dekoration (avril). — *Les nouvelles créations de M. Curjel et Moser*, par E. Beutinger.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

VARIÉTÉS

José Asuncion Silva, 1865-1896. — M. Eugène Diaz Romero, l'intéressant correspondant du *Mercure de France*, a entretenu ici même ses lecteurs de Guillermo Valencia, l'auteur de *Saint Antoine et le Centaure* et de *Leyendo a Silva*, ces deux merveilleux poèmes. Je voudrais aujourd'hui évoquer la mémoire de l'aîné du chantre des *Ritos*, du plus séduisant, du mieux doué des poètes hispano américains, de celui qui fut en Amérique l'initiateur du mouvement littéraire moderne et dont l'influence indéniable et salutaire se fait encore sentir, j'ai nommé le regretté, le divin José Asuncion Silva.

Silva naquit en 1865 à Bogota, où il fit de courtes études. Ses tendances littéraires se manifestèrent de bonne heure par des poèmes où l'on pouvait déjà démêler une originalité faite de délicatesse et d'une sensibilité presque douloureuse. Esprit curieux et avide de sensations neuves, il eut tôt fait de se débarrasser d'un patrimoine littéraire où son talent naissant ne trouvait que rhétorique creuse et artifices surannés. Il interrogea la pensée moderne et reconnut bientôt sa voie. Seul dans un milieu voué à la routine, il sut discerner Poe, Baudelaire, Verlaine, Mikhaël, Mallarmé, alors qu'ils étaient ou bafoués ou inconnus, et que cet aveuglant soleil que fut Hugo éclipsait pour un temps leur délicieuse clarté lunaire. Maurice Maeterlinck, alors ignoré, Georges Eekhoud et le groupe de *La Jeune Belgique*, à laquelle il s'était abonné, l'impressionnèrent vivement. S'étant assimilé cette pâture intellectuelle, indigeste pour tout autre qui n'eût pas uni au sens du rythme divin une clairvoyance quasi géniale, il sut assouplir le verbe castillan si solennel et si pompeux et tirer du salpinx trop éclatant des sons mystérieux de flûte et de hautbois. A la lumière brutale et trop crue, il substitua les demi-teintes et des nuances d'une délicatesse infinie. Il parvint, avec une maîtrise incomparable, à disloquer le vieux moule classique et à en obtenir une élasticité inconnue avant lui. Et il ouvrit le champ à nombre de poètes actuels qui, s'ils brillent d'un plus vif éclat, ne l'ont pas dépassé.

L'œuvre de Silva, en partie perdue, n'a jamais été réunie. Elle est peu abondante. Une édition est en projet, qui, espérons-le, mettra bientôt en pleine lumière la personnalité si intéressante de l'auteur du *Libro de Versos*. L'élaboration en a été confiée à un noble esprit, Baldomero Sanin Cano, critique érudit et sagace, polyglotte accompli. En attendant, ces vers d'une exécution si fine et si serrée, cette prose si souple, gisent épars dans des feuilles qui pour la plupart n'eurent qu'une existence brève : *la Revista Gris*, *la Revista Literaria*, *la Lectura para todos*, etc.

Causeur exquis, d'un esprit très fin, d'une pénétration rare, José Asuncion Silva mariait à une intellectualité souveraine la mâle beauté d'un Lucius Verus,dont,à en croire les bustes du Louvre, il avait la parfaite ressemblance. Il semblait que cet être privilégié, né, selon le poète, « pour baiser les tempes des déesses », et discourir dans l'Agora, le front ceint de roses, au milieu de femmes jeunes et belles, n'eût dû trouver sur sa route que sentiers odorants et coins ensoleillés. Hélas! à ce sensitif pour qui l'existence offrait des sensations multiples et profondes qu'il traduisait en rythmes et convertissait en beauté, à ce passionné de vie dont la curiosité fébrile eût nécessité de son aveu « plusieurs journées par jour » pour arriver à se satisfaire, et qui pourtant, — par quelle mystérieuse et cruelle fatalité ? — se détacha volontairement de la vie à l'âge de trente et un an, deux grandes épreuves étaient réservées: la mort inattendue de sa sœur bien-aimée, Elvira Silva, et la perte intégrale d'une œuvre qu'il n'eut ni le courage ni le temps de remanier, dans le naufrage de l'*Amérique*, en 1895.

La mémoire d'Elvira Silva est indissolublement liée à celle du poète. Aussi me permettrai-je d'ouvrir ici une parenthèse. L'auteur du *Dia de Difuntos* nourrissait pour sa sœur une tendresse profonde. Elle était la compagne inséparable de sa pensée. Dans une ville qui n'a d'attique que le surnom, où l'art, quoi qu'on ait dit, est lettre morte, où la musique, la peinture, la sculpture, sont à créer, où rien enfin, hormis la nature, n'exalte notre sens esthétique, Silva trouvait incarnés en elle tous ses rêves de poète et d'artiste épris des formes pures. Elvira, en effet, n'était pas belle, c'était la Beauté. Et quand on la voyait passer à ses côtés, sculpturale et légère, laissant derrière elle,selon l'expression de d'Annunzio,comme un songe floréal, il arrivait que ce couple d'une grâce hellénique faisait se retourner les passants étonnés... Elle mourut,

cette vierge si belle, en trois jours. Elle n'avait que vingt-deux ans. Sa fin cruelle ébranla irrémédiablement la nature trop sensible du poète. Mais l'art recueillit cette douleur. L'admirable *Nocturno* qu'elle sut lui inspirer, et que je n'hésite pas à déclarer un des poèmes les plus surprenants de la langue espagnole, date de là. Je m'en voudrais de ne pas le transcrire. Malheureusement, ce qu'aucune traduction ne pourra rendre, c'est l'harmonie intense du rythme, la profonde, l'extraordinaire douceur de ces notes qui jasent et sèment des songes, s'élèvent et se confondent, retombent en un décor bleui de lune comme une cascade de perles lumineuses et tristes. Ce ne sont plus des mots, mais de la musique qui rêve et qui pleure, une phrase conduite en *presto*, en *largo*, en *andante*, tels certains poèmes d'Henri de Régnier ou une de ces sonates aiguës de Schumann à qui Silva me fait penser.

Le poète nous transporte au temps où, « par une nuit toute bruissante de murmures, de parfums et de musiques d'ailes », il erre avec la bien-aimée dans un champ solitaire. Une lune laiteuse et triste épand sa lumière blanche aux alentours. Ils vont, elle « pâle et lente », comme absorbée par un sombre pressentiment intérieur, lui, la considérant silencieusement dans l'ombre. Et voici que leurs deux ombres, projetées par la lune sur la plaine désolée, se rejoignent, s'unissent, se confondent au point de n'en former qu'une, de ne former qu'une seule ombre immense. Et Sil va nous en trace une image étonnante. Avec ce simple vers : « Et ce n'était qu'une seule ombre immense ! » amené avec un art surprenant et répété trois fois comme un long écho, il arrive à un effet de désolation et d'harmonie indescriptible.

Mais la bien-aimée vient d'expirer dans ses bras, et, tandis que les souffrances de son agonie le hantent et le déchirent, le poète erre désespérément et seul cette fois dans le champ solitaire. La même lune pâle et triste épand sa lueur blême aux alentours. Des chiens ululent, des grenouilles coassent. Il se sent saisi de froid :

— C'était le froid qui crispait sur ta couche — Et tes joues, et tes tempes, et tes mains adorées — Dans la blancheur neigeuse — Des draps mortuaires ! — C'était le froid du tombeau, c'était le froid de la mort, — C'était le froid du néant... — Et mon ombre — Projetée par les rayons lunaires — Errait seule, — Errait seule, — Errait seule dans le champ solitaire ! — Et ton ombre gracile et svelte, — Fine et languide — Comme dans cette nuit tiède du printemps mort, — Com-

me par cette nuit toute bruissante de murmures, de parfums et de musiques d'ailes, — S'en vint errer près d'elle, — S'en vint errer près d'elle, — S'en vint errer près d'elle... O les ombres enlacées! — O les ombres qui se recherchent et se rejoignent dans les nuits d'angoisses et de ténèbres ! —

Ces répétitions, qui pourraient paraître puériles en français, ont en espagnol une force extraordinaire. La vision du poète en devient plus lancinante, l'angoisse qui l'étreint de plus en plus obsédante. Avec quel art, quel sens musical il s'en sert comme d'un leitmotiv à la fois puissant et berceur! Quel instinct des sonorités il nous révèle dans ces combinaisons de vers immenses avec d'autres de quatre ou cinq syllabes (1).

... Et puisque j'ai commencé d'analyser l'œuvre, un point à noter chez Silva est la hantise de l'ombre. Elle lui fournit des effets d'un relief rare. Elle revient comme une idée fixe dans presque tous ses poèmes, comme le mot œil dans Hugo, comme cette charmante *dualité* que notait M. Marius-Ary Leblond dans Régnier. Le mot *sombra* a d'ailleurs un son profond et prolongé qui semble ouvrir une perspective de ténèbres dans un vers, surtout s'il est placé à la rime. Il semble réellement se colorer de noir, d'un noir intense. Dans un court poème intitulé *Minuit*, où l'auteur fait preuve d'une acuité de vision, d'une concentration de pensée à laquelle les Espagnols ne nous avaient pas habitués, nous en trouvons un remarquable exemple. Le poète sommeille. Les songes d'autrefois lui ont apparu,

— Les songes d'espoirs, de gloires, d'allégresses — Et de bonheurs qui ne furent jamais miens. —

La puissante fantasmagorie nous pénètre. Nous les voyons ces rêves. Nous percevons le choc étouffé de leurs rires et de leurs larmes. Nous les entendons chuchoter leurs fallacieuses extases, glisser imperceptiblement sur la trame soyeuse des tapis, effleurer d'un baiser les tempes du poète endormi, et lentement, furtivement, s'atténuer, « *se diluer et s'enfoncer dans l'ombre* », non sans laisser derrière eux comme un parfum triste, un relent très doux de joies défuntes, de ten-

(1) Ce mécanisme, en réalité assez simple pour qui a le don du rythme, a donné de plaisants résultats chez des versificateurs inexpérimentés. Je n'en veux pour preuve que la piètre imitation qu'en a tentée récemment M. Bobadilla (Fray Candil) dans un poème qu'il intitule avec désinvolture *Nocturno*. (Voir *Vortice*, vers (ou presque) d'E Bobadilla (Fray Candil). Madrid, librairie générale de Victoriano Suarez, 1902, page 270.)

dresses abolies, de voluptés à jamais enfuies. Je pourrais accumuler les exemples. Je me contenterai de mentionner une délicieuse pièce: *Crépuscule*, admirable et ténébreuse évocation des contes qui bercèrent notre enfance, de ces merveilleux contes de fées « qui vont traversant les siècles de leur vol *obscur* », un poème *Triste* et deux autres Nocturnes prenants et douloureux: « A veces cuando en alta noche tranquila... » et « Poeta! di paso... »

Nous voici arrivés à des poèmes tels que *Dia de Difuntos*, *Muertos* et *Vejeces*, autant de chefs-d'œuvre.

C'est la coutume ici le jour des morts de sonner les cloches dans les trente églises de la métropole pendant vingt-quatre heures. Rien de plus lugubre que ce glas qui gémit sans interruption, obsédant jusqu'à la douleur, poignant comme un conte d'Hoffmann. Silva a merveilleusement saisi cette impression. Evitant le souvenir d'autres *bells* que fit vibrer sous son doigter magique l'inimitable Edgar Poe, il les a fait chanter, ces cloches, se balancer, rire, pleurer, avec un art souverain, heurter l'air de leur bourdon assombri, se mêler à la voix éternelle du temps, emporter nos âmes en de sombres rêveries où s'estompe, implacable, effrayante ou sereine, la Mort. Se doutait-il en agitant ces bronzes avec tant d'ardeur qu'il irait bientôt à Elle comme vers l'amante suprême de son rêve, ce jeune homme qui jouait avec les rythmes comme un enfant avec des billes multicolores ?

Ils ont autour de lui dansé comme des Faunes...

Hélas! son esprit désabusé n'en a plus voulu. La nuit seule le tentait. Il voulut la baiser à la bouche et s'en fut délibérément à elle qui le repoussait...

... Dans *Muertos* et ce délicieux *Vejeces*, qu'il affectionnait, le poète évoque toute la douceur occulte des vieilles choses. Ici ce sont des tiroirs secrets qui nous confient leurs tendresses oubliées, de lointains et délicieux fantômes qui nous parlent d'hier, toute la mélancolie, toute la morbidesse éteinte du passé qui se traîne et murmure à nos oreilles des mots ineffables et doux. Voici des parchemins qui se gaufrent et craquent de vieillesse, des billets d'amour jaunis par les larmes où la griffe du temps signa de poudreux hiéroglyphes, des senteurs fanées de roses mortes « pareilles à des cadavres de fleurs » et où voltige, falote et comme apeurée, une ombre jadis aimée. Et dans ce fouillis de dentelles ouvrées par des mains patriciennes, de bagues alourdies de gemmes étranges,

des glaces de Venise, des ors ternis de quelque cadre ancestral, comme une odeur de ruines qui nous monte aux narines et dont la prenante âcreté nous humecte involontairement les paupières. Comme il les a caressés tous ces objets! De quelle touche émue, de quelle main délicate il a brossé ces paysages attristés d'automne qui, dans *Muertos*, semblent refléter son âme inquiète. L'épithète, que parfois il ne recherche pas assez, s'y affine, s'y subtilise, collaborant ainsi à une impression d'absolue beauté.

Silva, comme tous les incompris de génie, avait la publicité en horreur. Son esprit aristocratique répugnait au suffrage du vulgaire. Jamais on ne le vit se préoccuper d'une célébrité qu'il méritait plus qu'aucun autre ni rechercher l'applaudissement anonyme de la foule. Il n'écrivait que pour satisfaire le δαιμων intérieur dont parle Goethe et ne confiait ses rares œuvres qu'à une élite d'intimes capables de le goûter. De là une certaine ironie qui perce parfois dans son œuvre et qui n'est que de la secrète amertume d'une âme blessée de se sentir méconnue. Dans *Un Poema*, autre pièce magistrale où la pensée se condense, où l'épithète se fortifie, le calice enfiellé déborde. L'ironie se fait jour malgré lui, subtile et mordante.

Le poète évoque tous les rythmes par une incantation magique. Les voici tous se pressant autour de lui, « se rejoignant dans l'ombre », « se fuyant et se recherchant » ; les uns « sonores, puissants ou graves », « farouches comme des chocs d'armes », les autres « suaves comme des chants d'oiseaux ». Voici passer, coursiers rétifs sous leurs freins d'or, les tercets fringants, cependant que s'avance majestueusement, fendant cette foule indocile, vêtu de pourpre, tout rutilant d'or, le Sonnet-Roi. L'unanime concert commence... Mais « une strophe aiguë » attire le poète. Sa coquetterie « excite son désir ». « Le timbre clair de ses sonnailles » le séduit. Il l'élit. Il lui donne comme cadeau nuptial des rimes riches et cristallines. Il y conte « l'histoire triste, mais véridique » d'une femme « belle, morte et déconsidérée » et la pare de beautés tragiques. Il y sertit des syllabes « suaves comme un baiser », frange ses phrases d'or, leur insuffle une musique étrange, « comme de mandolines qu'un luth accompagnerait ». Il la décore de lointains vagues où s'estompent des brumes humides et mélancoliques. Dans des fonds ténébreux il fait passer, aux sons d'un orchestre en sourdine, des masques noirs « enveloppés de mots comme de voiles ». Des sugges-

tions mystiques, des tentations charnelles,s'entrecroisent dans l'ombre. Les vers peu à peu se teintent d'améthyste, comme une odeur d'héliotrope les parfume. Et l'artiste, fier de son œuvre, orgueilleux d'avoir créé de la beauté, a l'idée de soumettre son poème à un prince de la critique :

— Je soumis mon poème à un critique consommé... — Cet homme le lut six fois et me dit: Je n'y comprends rien.

Cette ironie se dévoile et se développe comme une seconde face de son génie dans *Psicopatia* et surtout dans les *Gotas Amargas* qui font penser à un Jules Laforgue brutal et vrai. Les mandarins seuls les connaissent, qui se les récitent à voix basse comme on se montre entre dilettantes d'art certaines gravures du dix-huitième siècle. L'auteur n'a pas pris soin de nous en laisser les manuscrits. On ne peut que le déplorer,car sans doute ces pièces,d'une pensée si forte quoique d'un art moins pur, ne verront jamais le jour.

Pour en finir avec la nomenclature de ses vers,je mentionnerai encore deux poèmes d'un rythme exquis, *Nupcial* et *Aserrin, Don Juan de Covadonga*, où le vers semble manié par un Hugo et qui est l'exemple le plus typique de son extraordinaire virtuosité prosodique, *Serenata*, *Mariposas*, *Ars*, poésies de jeunesse, ...?... où l'art et la pensée atteignent aux plus hautes cimes,et deux sonnets, deux bijoux, les seuls que le poète nous ait laissés, *Paysage tropical* et surtout cet *Atelier moderne*, si plein de couleur et de vie, que je veux essayer de fixer ici :

ATELIER MODERNE.

— Dans la chambre saturée d'une senteur étrange d'antiquités, la lueur vespérale du crépuscule tombe sur le brocart des meubles qu'elle décolore.

— Le piano rêve auprès du chevalet, tandis que le fin profil d'un buste de Dante cache à demi le dessin compliqué d'une potiche chinoise à arabesque bleue.

— Près d'une armure rouge de rouille sourit un vieux portrait sur bois dont le cadre réfléchit une lumière inquiète;

— Cependant qu'en un coin les taches multicolores de la palette semblent invoquer la présence d'un poète qui en improviserait la peinture.

§

Les innovations que José Asuncion Silva apporta dans son vers se retrouvent tout entières dans sa prose, d'une merveil-

leuse souplesse. Sa langue fluide, délicate et forte, nuancée à l'infini, coule comme un vin pur. Les longues périodes s'y déroulent sonores, colorées, sans fatigue, dénuées d'emphase et de pathos. Il s'y trouve un peu de l'impressionnabilité d'un Daudet et de la couleur d'un Gautier, avec un lyrisme qui est bien à lui. Combien il est à regretter que l'œuvre qu'il nous laissa soit si restreinte, car si nous y trouvons d'admirables pages pleines d'élégance, elles ne nous donnent pas toute la mesure où, selon moi, son talent eût atteint. J'ai dit plus haut qu'un naufrage engloutit une partie de son œuvre. Le poète revenait de Caracas, où il avait occupé un poste diplomatique. Les *Cuentos Negros*, série de dix contes dont le plus remarquable, *Psychologie morbide*, était, me dit-on, une pure merveille, périrent en leur entier. Silva, si j'en crois ses intimes, y attachait un haut prix. On jugera de sa douleur en voyant disparaître tout à coup l'œuvre qu'il chérissait entre toutes, le fruit de ses fines perceptions et de son imagination charmante. Il eut cependant la force de refaire en partie les *Cuentos de Sobremesa* (contes d'après dîner), qui nous donnent une idée de ce que pourrait être l'ensemble et qui contiennent les dernières pages que l'infortuné poète écrivit peu de temps avant de mourir. Je ne sais rien de plus magnifiquement étrange que ces lignes qu'il griffonna en un moment de sublime hallucination et où la folie qui paraissait le hanter lui apparut dans toute sa tragique et impitoyable horreur. Quelle image saisissante et sinistre il nous trace de cette goule qui le poursuit de son ricanement féroce, s'offre à lui, impudique et macabre, l'étreint de sa main décharnée et lui chuchote dans l'ombre des paroles d'inconnu et d'épouvante : « Je suis tienne! Tu m'appartiens! Je suis la Folie! » Pages vécues et douloureuses en vérité, prodigieuse silhouette qui semble burinée par le génie d'un Rops ou d'un Goya! Ces pages sont connues. On les trouva sur sa table de travail avec un exemplaire du *Triomphe de la Mort*, cependant que gisait, inerte et froide déjà, sa physionomie de jeune dieu vaincu par la douleur, terrassé par les âpres nécessités d'une vie positive en parfaite contradiction avec des goûts d'artiste et de grand seigneur.

Il songeait que tout meurt et que le rêve ment.

C'est pourquoi il mit fin au poème de ses jours. Suivant l'esthétique jusqu'au bout, le poète ne voulut pas présenter le spectacle hideux d'une fin maladroite, et si l'odieux revolver

fit son œuvre, pas une seule goutte de sang ne vint souiller la blanche correction de sa chemise de soirée, pas une contraction ne vint crisper son visage marmoréen, qui parut garder jusqu'à la fin, ô ironie ! l'auguste et sereine impassibilité d'une mort tranquille.

Sans plus m'attarder sur un dénouement qui vint priver l'art d'une de ses forces les plus nobles, d'une de ses plus radieuses espérances, je passerai en revue les proses que Silva nous laissa en mentionnant au premier plan deux tableaux achevés, d'un art très fin, *Transpositions*, un peu dans la manière des Goncourt, et qui dénotent chez leur auteur une connaissance de la peinture en aucun point méprisable. *Al carbon* et *Pastel*, où il s'est révélé, en effet, prestigieux coloriste, sont précédés d'un prologue en forme de lettre qui est un véritable cours d'art. Le poète affectionnait ce dernier genre et il nous en a laissé plusieurs spécimens remarquables, un notamment où il analyse finement l'évolution du talent de l'auteur des *Déracinés* et de *Leurs Figures*. Ses études sur Tolstoï et Anatole France, reproduites par la *Biblioteca popular* en tête des ouvrages de ces deux auteurs, nous y dévoilent un critique de premier ordre, compréhensif et savoureux. Du second, Silva nous a donné la version d'un conte, *Balthazar*, qui a la valeur d'une traduction sans en être une, car l'auteur des *Transpositions* la marqua de son empreinte. Mentionnons encore parmi ses *Proses lyriques* un exquis poème en prose, *Piedras Preciosas*, *La Protesta de la Musa*, et les adorables pages qu'il consacra à cette Russe étrange, Marie Bashkirtseff, avec laquelle il se reconnut des affinités (comme cette fièvre de tout savoir, de tout connaître, de tout posséder !) et dont les phrases musicales se refusent à tout commentaire. On y sent bien un peu l'influence de Barrès quand, par exemple, il l'appelle avec plus de bonheur « Notre-Dame du Perpétuel Désir ! » mais par-dessus tout l'impression profonde que lui causa la lecture du Journal, ou, comme il l'a dit si poliment lui-même, de l'âme écrite de cette nature enfiévrée si proche parente de la sienne.

Il se peut que plusieurs d'entre ceux qui liront ces lignes s'étonnent de ce que j'aie pu mettre au-dessus d'un José Maria de Heredia, d'un Cecilio Acosta, d'un Rafael Pombo, pour ne citer que ces gloires consacrées, l'inimitable auteur du *Libro de Versos*, jusqu'ici peut-être ignoré d'eux. « Les dieux passent comme les hommes et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. » Il faut bien le dire, si les José Eusebio

Caro, les Andres Bello, les Vargas Tejada, les Andrade, charmèrent nos pères, ils ne sauraient être aujourd'hui un aliment suffisant à notre intellect gâté. Si leur musique fut belle à son heure — et sans doute elle le fut — elle nous apparaît la plupart du temps, et malgré de nobles accents, grêle, insubstantielle, incolore, vieillie et, comme celle des Norma, Lucia et autres Trovatore, n'éveille plus en nous que le bâillement. Beaucoup admirent parce qu'il faut admirer. Au fond, tous ces grands gestes, cette grandiloquence vaine, ces complaintes faciles, ces interminables poèmes épiques où parfois passe un beau souffle, ont cessé d'émouvoir. On a senti qu'il y avait quelque chose de plus intime, de plus profond, de plus sincère, de plus pénétrant, de plus humain en un mot, qui n'avait pas été dit et qui est la poésie même. Or, ce quelque chose, c'est José Asuncion Silva qui l'a révélé aux Hispano-Américains. Sa muse géniale, délicate et profonde, a donné la première le *la*, ce n'est pas son moindre mérite. Que malgré tant de titres elle paraisse un jour surannée aux générations futures, quoi d'étonnant? L'art est une évolution incessante et il faut le génie d'un Homère, d'un Shakespeare ou d'un Racine pour défier l'éternité.

Que, maintenant, le vocabulaire d'un Valencia soit plus riche, qu'il y ait plus chez ce dernier le souci de l'épithète rare et définitive, on ne saurait le nier. Mais le poète des *Ritos* est venu plus tard. Il a suivi l'exemple de Silva. Elargissant ainsi le champ de sa vision, il s'est engagé lui-même dans des voies nouvelles d'où son merveilleux talent d'évocateur a su tirer, dans une forme souvent parfaite et tout en restant lui-même, d'admirables poèmes.

Je n'en dirai pas autant, au risque de m'attirer quelques foudres, de Ruben Dario, dont le tapage fait autour de son nom, je ne sais pourquoi, m'agace. Non que je nie l'incontestable talent de l'auteur des *Prosas profanas*, la virtuosité très sûre de sa touche, sa patte de maître. Mais ses vers me font toujours l'effet d'emprunts faits au français. J'y découvre trop facilement les sources de son inspiration. Les Parnassiens, les Décadents, les Symbolistes, tout cela se presse confusément dans ses vers qui, je l'avoue, me font regretter les originaux. Sa langue même fourmille de gallicismes. Rien de tel chez Silva, où l'inspiration, je le répète, reste absolument personnelle. Là est la supériorité de l'auteur du *Nocturno*, là son incontestable gloire. Et si parfois certaine strophe chez lui éveille le souvenir de Hugo, certain

rythme celui de Verlaine, ce n'est qu'au travers d'un tempérament indiscutable, comme un disciple de race rappelle ses maîtres, comme un portrait équestre de Goya nous rappelle Velazquez.

Il n'est donc pas téméraire de saluer en ce jeune homme, doué d'une si charmante originalité et enlevé si prématurément à l'art, le plus grand poète qu'ait jamais vu naître encore la jeune Amérique espagnole. C'est ce que je voulais établir ici. Voilà l'hommage ému que je tenais à rendre à ce pur artiste *justement* ignoré de la foule, qui dota l'art de son pays d'une manière nouvelle, parcourut des sentiers inexplorés avant lui et revivifia la poésie sous des oripeaux démodés; voilà, dis-je, l'humble couronne admirative que je tenais à tresser publiquement au front de cet élu des Dieux.

ALFRED DE BENGOECHEA.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages. — Albert Bordeaux : *Sibérie et Californie;* notes de voyage et de séjour, janv. 1899-décembre 1902 ; Plon, 4 fr. — Abbé A. Bouillet : *Les Églises paroissiales de Paris : Saint-Eustache ; Saint-Médard ; Saint Jacques du Haut-Pas; Eglise de la Sorbonne;* Rondelet, 3 fasc., 3 fr. — Hugues Le Roux : *Chasses et Gens d'Abyssinie ;* Calmann-Lévy, 3.50.— Jean Morvran : *La Finlande,* illustré par les artistes finlandais ; « La Plume », 2.50. — Ch. Eugène Schmidt: *Séville,* Laurens, 4 fr. — Renée Tony d'Ulmès : *Nice et ses environs,* préf. de Mme Juliette Adam ; « La Plume », 1.50.

Architecture. — Marcel Lemarié : *L'Architecture moderne et l'hygiène ;* Biblioth. internation. d'Edition, 1 fr.

Histoire. — Frantz Funck-Brentano : *La Bastille des Comédiens. Le For l'Evêque,* avec 11 grav. hors texte: Fontemoing, 3.50. — Général Jourdy : *L'Instruction de l'Armée française de 1815 à 1902 ;* Alcan, 3 50. — Ernest Seillière : *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique;* Plon.

Littérature. Linguistique. — Maurice Barrès : *Du Sang, de la Volupté et de la Mort,* nouv. édit. ; Fontemoing, 3.50. — Ad. van Bever et Ed. Sansot Orland : *Un Conteur florentin du XVIe siècle. Anton Francesco Grazzini dit le Lasca;* Leclerc, hors commerce. — Paul Bonnefon : *Pages choisies de Buffon,* avec une introduction; Colin, 3.50. — Aimé Puech : *Recherches sur le Discours aux Grecs de Tatien, suivies d'une trad. française du discours,* etc., Alcan, 7.50. — Thomas de Quincey : *Souvenirs autobiographiques du mangeur d'opium,* trad. et préface par Albert Savine; Stock, 3.50. — Emma Sakellaridès : *Alfred de Vigny auteur dramatique ;* « La Plume », 3.50. — Edouard Schuré : *Histoire du Lied ou la chanson populaire en Allemagne,* nouv. édit. ; Perrin, 3.50. — Edmond Thiaudière : *La Haine du vice;* Fischbacher, 2.50. — Adrien Timmermans : *Dictionnaire*

étymologique de mille et une... expressions propres à l'idiome français ; Didier.

Poésie. — Auguste Angelier : *Le Chemin des Saisons ;* Hachette, 3.5o. — Barzay Taldir ab Herninn : *Les Poèmes de Taldir ;* 2e éd. augm , texte breton et trad. française ; Champion, 3.5o. — Paul Bilhaud : *Ça et le reste ;* Stock, 3.5o. — Charles Adolphe Cantacuzène : *Remember ;* Perrin, 3.5o. — Gustave Cohen : *Jardin de Rêve ;* Vanier, 2 fr. — Maurice Constantin : *Les Images ;* Vanier, 1.5o. — Fagus : *Ixion ;* « La Plume », 3.5o. — Franc Nohain : *Le Dimanche en famille ;* Juven, 3.5o. — G. Grizard de Raguenas : *Les Feuillets de mon album ;* Vanier, 3 fr. — Sébastien-Charles Leconte : *La Tentation de l'homme ;* « Mercure de France », 3.5o. — André Mary : *Symphonies pastorales ;* « Chez tous les libraires », 3 fr. — Georges Thouret ; *Mon âme ;* Le Havre, G. D. Quoist. — Moritz Wronghel ; *L'appel au Preux ;* Genève.

Publications d'art. — André Girodie : *Les musées d'artistes français dans leurs provinces ;* Ducloz. — Albert Hénard et A. Fauchier-Magnan : *L'Hôtel Lambert ;* Emile Paul. — Virgile Josz : *Watteau ;* « Mercure de France », 3.5o. — Julien Tiersot : *Chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises (Savoie et Dauphiné ;* Grenoble, Falque et Perrin, Moutiers, Duclos. — Teodor de Wyzewa : *Peintres de jadis et d'aujourd'hui ;* Perrin, 6 fr.

Psychologie. — G. L. Duprat : *Le Mensonge*, étude de psychosociologie pathologique et normale ; Alcan, 2.5o. — Dr J. Philippe : *L'Image mentale* (Evolution et dissolution) ; Alcan, 2.5o. — Ch. Ribéry : *Essai de classification naturelle des caractères ;* Alcan, 3.75.

Questions religieuses. — Lucien Arréat : *Le Sentiment religieux en France ;* Alcan, 2.5o. — Abbé Félix Klein : *Le Fait religieux et la manière de l'observer ;* Lethielleux, 4 fr.

Romans. — Jacques Ballieu : *Pierline ;* Simonis Empis, 3.5o. — Antoine Baumann : *La Religion positive ;* Perrin, 3.5o. — Alphonse Benvenisti : *Les Hérétiques ;* Plon, 3.5o. — Brada : *Retour du Flot ;* Calmann Lévy, 3.5o. — Michel Corday : *Gentillane*, suite de *Mon petit mari, ma petite femme ;* Plon, 3.5o. — Fernand Dacre : *La Race ;* Plon, 3.5o. — Rene Fath : *Le Vertige passionnel ;* Plon, 3.5o. — Julien Fayolles : *Mariages d'âmes ;* Tillié, 3.5o. — A. Fogazzaro : *Petit monde d'aujourd'hui ;* Ollendorff, 3.5o. — Jeanne France : *L'Amour de l'Homme ;* Ed. de « France Semeuse », 1 fr. — Gyp : *Les Chapons ;* Juven, 3.5o. — Gérard d'Houville : *L'Inconstante ;* Calmann-Lévy, 3.5o. — Francis Jammes : *Le Roman du Lièvre ;* « Mercure de France », 3.5o. — E. Joliclerc : *Caresseuse ;* Offenstadt, 3.5o — Albert Juhellé : *La Prêtresse de Korydwenn ;* Plange, 3.5o. — Jane de la Vaudère : *Les Courtisanes de Brahma ;* Flammarion, 3.5o. — Claude Lemaître : *L'Aubaine ;* Ollendorff, 3 5o. — Alain Morsang et Jean Beslière : *La Mouette ;* « Mercure de France », 3.5o. — Comtesse Mathieu de Noailles : *La Nouvelle Espérance ;* Calmann-Lévy, 3.5o. — Henri de Noville : *Le Trésor de Mérande ;* Plon, 3.5o. — Henry Rabusson : *L'Hostilité conjugale ;* Calmann-Lévy, 3.5o. — William Ritter : *Leurs Lys et leurs Roses ;* « Mercure de France », 3.5o. — Rocheflamme : *Maria Magdalena, courtisane et amie du Nazaréen Jésus ;* Offenstadt, 3.5o. — Edouard

Rod : *L'Inutile effort;* Perrin, 3.50. — Daniel Riche : *L'Amusette*, Flammarion, 3.50. — Saint-Jouan : *Un anarchiste au régiment;* Flammarion, 3.50. — Ernest Tissot : *Les cinq nuits de la Passion;* Fasquelle, 3.50. — Willy : *Claudine s'en va ;* Ollendorff, 3.50.

Sciences. — Dr Caufeynon : *Histoire de l'homme au point de vue sexuel;* Soc. parisienne d'éd., 3.50. — Félix le Dantec : *Les Limites du connaissable. La Vie et les phénomènes naturels;* Alcan, 3.75. — Dr L. Lefèvre : *Les phénomènes de suggestion et d'auto-suggestion ;* précédé d'un essai sur la psychologie physiologique ; Bruxelles, Lamertin.

Sociologie. — Ad. Alhaiza : *Les Deux socialismes;* « La Rénovation ». — *Annales de sociologie publiées par la Société belge de Sociologie;* Alcan, 7.50. — J. Lagrosillière : *La Question de la Martinique ;* Ed. du « Mouvement socialiste », 0.60. — J.-L. de Lanessan : *La Lutte pour l'Existence et l'évolution des Sociétés;* Alcan, 6 fr.

Théâtre. — Roberto Bracco : *Infidèle*, comédie en 3 actes, trad. de l'italien par A. Lécuyer ; Fontemoing, 2 fr. — Maxime Gorki : *Dans les Bas-Fonds*, pièce en quatre actes, traduction de E. Sémenoff ; « Mercure de France », 3.50. — Camille Mauclair : *Le Génie est un crime*, pièce en 5 actes « Grande Revue ». — *L'Art dramatique et musical au XXe siècle ; 2e année : 1902. Annuaire international des artistes et des œuvres, mois par mois, avec Index, publié sous la direction de M. Eugène Morel et de M. Robert Brussel, pour la partie musicale, par un groupe de littérateurs français et étrangers;* Ed. de la « Revue d'Art Dramatique », 7.50.

Divers. — Docteur Celticus : *Les 19 tares corporelles visibles pour reconnaître un juif*, avec 19 dessins hors texte ; Librairie Antisémite, 1.50. — Contre-amiral Réveillere : *Memento anarchiste; Ferments et Levains;* Fischbacher, 2 vol.

MERCVRE.

ÉCHOS

Le Banquet Camille Lemonnier. — Notre nouvelle adresse. — *Le Péché mutuel.* — Publications du *Mercure de France*.

Le Banquet Camille Lemonnier. — Les fêtes données en Belgique à Camille Lemonnier, et dont notre collaborateur Georges Eekhoud a rendu compte le mois dernier dans sa *Chronique de Bruxelles*, se sont terminées à Paris, en un banquet offert à l'écrivain le 8 avril, au restaurant Marguery, et qui réunissait un grand nombre de personnalités du monde des lettres et des arts. Beaucoup et de fort bons discours ont été prononcés, retraçant la vie laborieuse et l'effort du romancier, qui lui-même a répondu par un discours d'une très belle tenue. On peut en lire le texte dans *la Plume* du 15 avril, qui le reproduit *in extenso*.

§

Notre nouvelle adresse. — Un grand nombre de lettres, de manuscrits et de journaux nous étant encore adressés rue de l'Echaudé, nous croyons devoir rappeler que les bureaux et la librairie du *Mercure de France* sont établis, 26, rue de Condé (6e arrondissement).

§

Le Péché mutuel est le titre d'un livre que publiera prochainement M. Robert Scheffer.

§

Publications du « Mercure de France » :

Le Roman du Lièvre, par Francis Jammes, 3.50.

La Mouette, roman par Alain Morsang et Jean Beslière, 3.50.

La Tentation de l'Homme, poèmes, par Sébastien-Charles Leconte, 3.50.

Leurs Lys et leurs Roses, roman, par William Ritter, 3.50.

Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*, par Virgile Josz, 3.50.

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7

LITTÉRATURE ET DÉMOCRATIE

LES MOYENS

—

Au cours de ces quelques pages, qui ne sont guère mieux qu'une esquisse, mais une esquisse aussi nette que possible, l'on a essayé de rendre sensible, dans ce qu'elle a de plus général, la présente période littéraire. Entre les facteurs qui, diversement combinés, y agissent, deux nous ont paru plus particulièrement liés au fait Littérature : les Moyens (on développera le sens de ce mot) et la Démocratie. Le lecteur pourra s'étonner que, dans cette critique, aucune ou presque aucune vue d'ordre esthétique n'ait été exposée. Mais les Lettres, cela existe-t-il encore sous ce rapport? Cela vaut-il encore qu'on s'en occupe de la sorte ? Nous déclarons, quant à nous, n'en avoir nullement le temps, si, seule, une méthode de psychologie sociale nous paraît urgente et appropriée au Monstre que les voici devenues.

Un optimiste dirait que, certes, le monde moderne a de quoi intéresser, exciter les hommes de pensée. Il parlerait à peu près ainsi :

Si la seule chose nécessaire est un œil qui puisse

37

voir, alors nous ne sommes point dépourvus, car bien des yeux de cette sorte sont à cette heure ouverts sur notre temps. Le sentiment qu'aujourd'hui l'on en a, de cette époque, chez les intelligents, est une chose en son genre et presque achevée; une sensibilité presque entièrement formée, nouvelle. On rencontre, désormais, des façons de comprendre qu'on ne connaissait pas il y a cinquante ans. Une conscience complète et aiguë de la crise où se débat le monde moderne suscite une intensité de pensée sans précédent ; une ambition, — car les porteurs de bonne nouvelle ne tombèrent jamais plus à propos, — une ambition de tête véhémente, despotique, désordonnée, mais après tout noble et profonde. Il y a une sorte d' « arrivisme » de la pensée, un désir épars de suprématie intellectuelle qui n'est que l'indice d'une vaste lucidité latente près d'éclater. On revoit les jours de songerie ardente et de fastueux regorgement où les Alexandrins se disputaient l'héritage de sagesse du monde tandis que les Barbares s'en arrachaient les dépouilles d'opulence. De tels temps sont aussi lourds de savoir que de richesse, et si la quête du plaisir et de la puissance s'y exaspère, si la vaste fièvre balzacienne s'y attise, le désir des plus hautes âmes aussi peut largement s'y dilater. De plus magnanime sollicitation sur de telles âmes, aucun autre temps n'en saurait exercer. Oui, on le sent bien, en ces profondes vieilles époques, parmi l'accumulation des sombres trésors séculaires du savoir, parmi l'immense électricité épandue de l'idée, parmi tant de hautaines questions attendant une force de tête à leur mesure, la gloire intellectuelle, si elle venait à éclore sur quelque front élu, aurait un rayonnement sans pareil !

L'encombrement excessif et passionné des carrières littéraires, par exemple, fait d'extrême importance, comporte, en somme, un enseignement point du tout négatif. C'est un fait entièrement nouveau. Qu'il se trouve, toujours davantage, des gens ayant ou s'imaginant avoir une idée à eux sur les choses ; que tant d'âmes, saturées malgré elles du tragique intellectuel épars en ces temps, agitées du désir d'instituer, dans la mesure de leur contribution, en ces conjonctures complexes, non pas certes une loi, mais peut-être une foi, — la foi consistât-elle à n'en avoir aucune, — qu'une foule innombrable d'âmes soient donc poussées, vaille que vaille, vers la littérature, ceci est par excellence le fait nouveau dans un temps nouveau. Avec quelle véhémence cette vie moderne qui, en attendant, pèse sur chacun plus que de raison, cherche à s'organiser, c'est ici spécialement que nous le sentons. Gloire, célébrité, notoriété, ce désir qui redouble, qui s'exaspère du haut en bas du monde intellectuel, qui fait aujourd'hui de la vie de pensée, à tous ses degrés, on ne sait quel drame âpre et réaliste inconnu jusqu'ici (n'est-ce pas Sainte-Beuve qui dit, en parlant de la vie littéraire d'un Balzac, qu'une telle vie suppose une condition jusqu'alors sans précédent dans les lettres : l'effort *physique*), qu'est-ce, sinon un profond besoin de force et de *sens ?* Voici un monde bouleversé, si riche et si fécond en son désordre : à qui la gloire de le refaire, de rassembler sur un nouveau plan de tels matériaux ? C'est une des abstractions favorites de la Démocratie, qu'elle permet à tous de concourir. Cependant, ceci même pourrait bien être le reflet de quelque chose de plus réel, d'une des vraies propriétés profondes de la Démocratie, qui est de

nécessiter et de provoquer, en effet, une qualité de volonté et d'intelligence dont l'intensité pourrait surprendre des âges plus réglés. « Avec les livres, a-t-on pu dire, la Démocratie est inévitable ; étant donnée cette simple circonstance, la facilité de se procurer des livres, vous avez métamorphosé ou supplanté toutes les forces sociales, Etat, Université, Eglise. L'auteur d'un vrai livre est notre vrai Prédicateur moderne, et il est de la dernière importance qu'il fasse son œuvre bien, quel que soit celui qui la fait mal. » Coup d'œil auquel l'on peut se fier pour l'évaluation du degré d'ambition de tête que comporte la Démocratie, etc., etc...

Dans les caractères généraux de la mentalité contemporaine, il peut bien y avoir, sans doute, un peu de cette émulation tragique qui semble nous assurer par avance de... quelque but. Cependant, ce regorgement intellectuel pourrait bien être aussi, non le début, mais la fin, et la triste fin, de quelque chose ; l'indice d'une anomalie à cette heure achevée. Ce que l'on distingue surtout, c'est que, comme toute sorte de pléthore aujourd'hui, une telle surabondance suppose une multiplicité de *moyens* sans précédent. Nos activités ont pour milieu, et pour gouffre, une vieille civilisation trop bien munie et trop savante, tout encombrée de procédés, de formules, de notions, immense héritière de vingt siècles, et où agissent par surcroît les vulgarisations et les diffusions de l'état démocratique advenu. Considérer l'esprit contemporain dans ses moyens seulement, — s'il est assez certain que son objet reste fort vague, — serait donc le véritable point de vue. Leur multiplicité prodigieuse, leur prépondérance historique, leur excessive importance, voilà les questions.

I

Dans le domaine littéraire, on peut répartir les moyens en deux groupes.

Les premiers, d'ordre esthétique, sont ceux dont l'artiste vient à disposer dans de certaines conditions de sensibilité, telles, en général, que les lui fait l'époque dont il est. Les Romantiques, déjà, sont curieux à examiner sous ce rapport. La riche matérialité de leur art témoigne de sensations déjà complexes. Elles allèrent s'aiguisant et se ramifiant de plus en plus. Il n'est pas, certes, chose aisée, selon la remarque de Gautier à propos de Baudelaire, ce style multiple et délié, magique amalgame d'infinies ressources, qui coïncide avec l'extrême maturité des civilisations. Et cependant, depuis Baudelaire et depuis d'autres, il faut bien que la chose soit devenue aisée, ait tourné à la recette et au procédé, si, la proportion de génialité restant au fond la même et toujours ce que permet la lente nature, l'aptitude esthétique s'est cependant si extraordinairement répandue; si, parmi tant d'âmes recherchant la beauté, l'intensité, l'on ne peut faire qu'à de rares un mérite intrinsèque de leur postulation : la plupart, d'autant plus nombreuses, ne se déterminant de la sorte que pour ainsi dire sous des influences endémiques, par des raisons de milieu, tout externes, et dont elles ne peuvent mais; enfin, par la rencontre de *facilités*, dont la moindre n'est pas l'abondance toute faite des arts de l'expression.

Un moment, il n'y a pas de fort nombreuses années, l'emploi de ces procédés devint plus difficultueux, nécessita plus d'originalité, par un progrès dans la conception objective de l'art. Le sentiment intérieur s'intensifiait derechef, mais d'une

manière neuve et singulière, où l'émotion de pensée remplaçait l'ancien pathétique de la passion. Parmi les magies de la vie moderne, l'intelligence, en une aiguë possession de soi-même, où les prestiges ambiants eux-mêmes prenaient un prix inattendu, cherchait à descendre dans le mystère logique de tant d'ombres enivrantes; l'esprit, sursaturé, voulait retrouver néanmoins des émotions synthétiques, grâce à une haute méthode consistant à se faire une *idée* de tout cela. Cette idée fut ce qu'elle put. Sous les influences simultanées d'un inquiet amour de la vie et d'un dédain fort légitime des logiques toutes faites, on se garda d'aller au plus court, c'est-à-dire d'abstraire simplement et catégoriquement l'idée. On voulut, plus complète même qu'elle ne put jamais l'être dans certaines pages sublimes de Vigny, dont l'art cependant était suffisamment difficile, une fusion parfaite de l'idée et de l'émotion. A mesure, l'idée, perdant *presque* toute propriété démonstrative, devenait indirecte, se faisait toute suggestion, ineffabilité, — musique. Qu'était-elle d'autre, en effet, sinon cette musique même, qui, si l'on va assez profond, se trouve être le sens dernier des choses ? Toute signification, à son degré suprême, ne se résolvait-elle pas en mélodie ?

C'était renouveler, par l'introduction d'une condition spirituelle encore assez inusitée, la notion de la poésie et par conséquent l'emploi des procédés poétiques. Il nous semble ici distinguer, en somme, comme un long détour du *lyrisme*, trop prompt jusqu'ici à se réaliser soi-même, abandonnant les anciennes rhétoriques jugées comme trop directes, comme tournant court par hâte oratoire, et se choisissant des voies sinueuses, dérobées, mi-perdues,

telles enfin qu'elles lui puissent ouvrir l'inconnu de sentiment et de pensée qui gît aux profondeurs des temps nouveaux. Mais ce détour, on peut craindre qu'il n'ait été aussi trop long. L'émotion, en ce souci de rares représentations synthétiques, a peut-être trop différé de s'exprimer. L'on peut se demander si le lyrisme ne s'est pas réellement affaibli, et d'autre part il est hors de doute, — et la compensation intellectuelle est alors insuffisante, — que l'*idée* n'a point toute la translucidité qu'elle eût pu prendre. Qui sait? une émotion plus immédiate eût mieux valu, le sens des grandes rêveries humaines en eût été plus large, plus hautement significatif? Cependant, on ne peut pas souhaiter non plus que l'esprit de recherche s'interrompe. Perplexité louable, profonde, qui est le sens même de l'art, en ce temps.

Et par une contradiction singulière, toutefois, dans cet Art né d'une haute inquiétude, les procédés, un moment rendus fort difficiles, se sont trouvés tôt étiquetés et multipliés; les non-inquiets, les faiseurs ont vite abondé. Plus vite même qu'à n'importe quelle époque de la littérature française. Cela tenait-il en quelque façon aux conditions elles-mêmes de l'Art nouveau? On pourrait le croire, s'il est certain, par exemple, que ce fut à qui prendrait, — quelques hautes exceptions écartées, — au pied de la lettre la fameuse « musique ». Jamais formule, en réalité, ne fut plus commode. Le vieil abus métaphorique, qui, avec les anciennes écoles, le Romantisme et le Parnasse, portait sur la notion de la « couleur », se retrouve ici, et pire, portant sur une notion, la « musique », bien plus vague et complaisante. De la musique, « de la musique avant toute chose », il semble qu'il faille communément moins de talent pour en faire qu'au-

trefois de la couleur. Un vif sentiment de la vie est encore nécessaire et remarqué chez ceux, même les moindres, pour qui, quelque superficiels qu'ils soient par ailleurs, le pittoresque est tout. C'est un art qui, même dans ses manifestations subalternes, fait, en quelque sorte, de lui-même ses preuves. Il n'en vaut mieux guère, sans doute, si, de toute façon, la recherche de la couleur, particulièrement de la « couleur locale », où la sensibilité se comporte à la manière d'un caméléon, finit par être le contraire d'une aspiration originale. Fâcheux artistes, ceux qui reproduisent à volonté tous les styles et toutes les époques. — Mais que le procédé musical soit moins fâcheux, moins vulgarisable et vulgarisant que le procédé coloriste, c'est ce qui finalement, malgré de fortes œuvres où s'entrevoit sa vraie portée, est loin d'être acquis. Car notez combien, plus qu'aucune autre recette, il aura favorisé les faux talents, — si la profonde raréfaction de l'émotion, qu'il suppose chez ceux capables d'en faire un juste emploi, trouve vite sa semblance justement dans l'ordinaire sécheresse du sentiment, accommodée en ces fameux airs d'énigme et de réticence qu'on vit tant répandus ; — si, surtout, d'une manière générale, ce procédé convient à un objectif tout synthétique : la recherche des nuances les plus indéterminées est alors licite, le sentiment se fond en un universalisme quasi-mystique ; mais, du coup, parmi ces façons de sentir flottantes et peu vérifiables, le caprice individuel a beau jeu. Qui ira voir s'il est réel ou feint? Aussi, en un temps au surplus indécis et complexe qui ne vous laisse que trop penser à vide et raffiner sur vous-même, pas de sensibilité, si banale en soit l'histoire réelle, qui ne trouve à s'objectiver en de spécieuses

idéographies. C'est à qui aura son rêve et son angle d'éternité. C'est à qui, par les degrés du vague et de l'imprécision, méthode en réalité à la portée de trop de monde, se figurera descendre au fond de soi-même et y trouver la fameuse « musique ». Et voilà qu'ici comme ailleurs, par l'avilissement des moyens, l'individualisme se multiplie, s'exaspère, exclusif, tyrannique, stérile, décourageant pour les vrais artistes, destructeur de cette Beauté même qui le prétexta.

II

Cependant ce ne serait pas des ressources de ce genre que l'encombrement serait le plus excessif et le plus propice à la vulgarité. Si les conceptions esthétiques, Poésie, Musique, Peinture, Roman, ont pris, à force de procédés hérités et par le besoin même de s'égaler à cette vieille civilisation énorme et subtile, une ductilité à la fin dangereuse, car les définitions et les sanctions y deviennent trop rares, et c'est, somme toute, l'ignorance, la semblance qui en profite le plus, — toutefois, sauf pour le Roman, qui est à vrai dire une forme pourrie, l'envahissement, la démocratisation n'est peut-être pas irrémédiable ici. Un violent courant d'émotion synthétisante reste toujours possible. L'émotion, le lyrisme demeure de ce côté la grande substance. Mais voici que s'offre à l'analyse, bien autrement vaste et pernicieux, un nouvel ensemble de Moyens. Les ressources de notre époque dans l'ordre esthétique seraient en comparaison d'une sûre et légitime appropriabilité. Mais ici il n'y a que trop lieu de douter et de s'attrister. Ce nouveau groupe de Moyens, qui est le principal aujourd'hui dans le domaine intellectuel, d'où provient la vraie et

grande difficulté intellectuelle de ce temps-ci, on en marquera le caractère général en disant qu'il comprend tout ce qui, de façon ou d'autre, se rapporte à *l'Erudition*, ou, d'une façon plus générale, à *l'Encyclopédisme*.

Le fait dominant d'une civilisation comme celle-ci est nécessairement le déterminisme historique. L'encyclopédisme lui est étroitement lié. La parole d'Auguste Comte se réalise trop : l'humanité se compose de plus de morts que de vivants. Le sentiment des précédents, si fort dans la vie contemporaine et avec cela si stérile, auquel il manque tant pour être le sentiment tout stoïcien de l'unité de l'histoire, c'est ce que le dernier des philosophes originaux, Frédéric Nietzsche, appelle avec bonheur « la rumination historique ». « Il y a », dit-il, « un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique, qui nuit à l'être vivant et finit par l'anéantir, qu'il s'agisse d'un homme, d'un peuple ou d'une civilisation. Pour le plus petit comme pour le plus grand bonheur, il y a toujours une chose qui le crée : le pouvoir d'oublier, ou la faculté de sentir, pendant que dure le bonheur, d'une façon non historique. » Voilà une manière de sentir que l'on ne rencontre plus guère. La force du Passé ne trouve plus son contre-poids dans les énergies du Présent. Aucune interprétation féconde ne vivifie plus l'énorme masse incohérente qui, sans cesse accrue et à la fois décomposée par l'analyse moderne, nous déborde confusément de toutes parts. — Et, en même temps, toutes sortes de dures leçons nous assaillent. Déployée, comme elle semble, par un pur déterminisme, l'indéfinie série des faits n'est pas précisément pour suggérer des vues bien fermes quant au Vouloir et à la

Responsabilité. Dans les résultats discernés, l'influence des parti pris humains, bons ou mauvais, apparaît comme à peu près nulle. La civilisation va sans que l'individu y soit pour grand'chose. L'origine et la lente croissance des organismes sociaux dépendent peu des initiatives particulières. L'effort est vain. Un net symptôme de ce scepticisme d'interprétation, de ce doute touchant le rôle, parmi l'immense déterminisme révélé, de la volonté et de la grandeur morale, se marque dans la prédilection de l'historien moderne pour les biographies d'hommes médiocres, excellents, à son estime, pour rendre sensible une période donnée, un mouvement d'opinions, la vie d'un parti, — comme si les « mediæ res », étant les moins insignes, les moins connues, les moins troublées, devaient par cela même, — une fois restituées moyennant des prouesses d'érudition spéciale, — être les plus probantes (1).

Et pourtant, si lourd qu'il soit en un temps imprégné de la science analytique du Passé, ce terne, démocratique sentiment des nécessités historiques, du devenir social, pourrait être une juste et vigoureuse clairvoyance. L'on y trouverait, si l'on voulait, une source d'énergie, un point d'appui, un instigateur de sûres expériences dans les confusions et les duperies de l'actuel. Par exemple, si jamais les choses, et sur le plan de l'Histoire plus qu'ailleurs, n'apparaissent comme librement voulues, si elles ne sont jamais artificielles, alors ce nous est une raison de plus, nourri de telles leçons, de ne point éluder la réalité, fût-elle dure et mauvaise. Elle est ce qu'elle est. Le Passé, bien connu, nous ensei-

(1) Voyez là-dessus le *Sydney Smith* de M. André Chevrillon.

gne à ne point avoir d'illusion quant au Présent. — Par malheur, développement de l'érudition ne signifie pas, de nos jours, développement de la critique historique et de la critique des mœurs. L'abondance des moyens dont on dispose ici, la multiplicité croissante des investigations, nous porte à considérer l'histoire et la sociologie comme des sciences exactes : mais là-dessus, en voulant introduire, ne disons pas l'exactitude, ce qui, étant relatif, serait légitime, mais bien la certitude doctrinale dans un ordre de notions qui, pour étroitement reliées qu'elles soient à l'ensemble de nos connaissances, ne comportent point cette méthode ; en prétendant fonder une « Histoire-science » ou une « sociologie spécifique », l'on risque de mettre une abstraction à la place du réel qui ne saurait être ici qu'un ensemble de relativités ; et vraiment, sous prétexte de méthode objective, d'aboutir à la pire idéologie scientifique. On se souvient que les sociétés idéales genre 48, les Salentes, étaient fondées sur les chiffres et sur d'érudites abstractions inférées de l'examen statistique et finaliste de l'histoire. C'est, en effet, sous le couvert de ces méthodes hétérogènes qu'a pu se développer, dans les mœurs elles-mêmes, une certaine philosophie optimiste de l'Histoire imaginant l'évolution comme partie du Mal en soi pour aboutir au Bien en soi, reportant d'une façon toute tranchée le Mal sur le Passé, taxé de toutes les ignorances, le Bien sur le Présent, gratifié de toutes les lumières, étouffant partout le sens du réel, là à force de dédain, ici à force de complaisance : pur dogmatisme sentimental qu'il est triste de voir à cette heure fausser plus que jamais les recherches scientifiques. C'est à croire que cette faiblesse est, au fond, inhérente à notre Savoir tardif ; une se-

crète misère qui s'avère en des périodes comme celle-ci, lorsque, perdu dans l'encombrement de son outillage historique, ayant trop analysé les civilisations, conscient à l'excès et dégoûté, l'esprit se déprend de lui-même, et, pour le surplus, s'en remet au sentimentalisme, à la sensiblerie, à quelque belle conception gratuite de Bonheur et de Bonté.

Qu'importe après cela la culture et ses merveilles ? Qu'en attendre, si les conditions morales où elle se développe sont factices ? Toutes ces ressources tirées de la connaissance en tous sens du Passé, alors que la sentimentalité régnante n'en permet point un usage adéquat, toutes ces forces tombées en des mains stériles ne peuvent que se tourner en obstruction, inertie, paralysie. Elles ne sont plus que des formules mécaniques, dont la mise en œuvre ne nécessite aucune valeur personnelle. — Ainsi développée, et avec cela manquant des racines morales qui seules pourraient la rendre ferme et originale, la grande culture est purement une chose qui s'achète. Et comme, en raison de sa complexité croissante, elle coûte très cher, elle est achetée par la classe la plus riche, pour qui ce n'est pas une question d'autre aptitude. C'est ainsi que nous la voyons presque partout aux mains de la bourgeoisie. L'effort de la bourgeoisie pour envahir de cette façon les domaines de l'intelligence, pour les aménager ensuite à sa guise, y installer la petite érudition spéciale et dispendieuse, et, quant au surplus, ses vulgarisations factices, ses généralisations vaines, son libéralisme mensonger, sa sagesse égoïste, cet effort a duré près d'un siècle ; il s'achève aujourd'hui ; et nous ne voyons que trop qu'il a pleinement abouti, si désormais

l'immensité du savoir n'a d'égale que l'insignifiance de la vie intellectuelle ; si la banalité mentale s'aggrave dans la proportion même où se développe la science ; enfin si l'apport individuel, caractéristique, diminue à mesure que s'accroît l'anonyme richesse transmise.

Une objection se présente ici. Celle des classes de la société où, sous des influences que l'on a tenté d'indiquer, s'est plus particulièrement constituée la méthode spécialiste et impersonnelle, peut dire entre autres choses : — Nous ne formons que des érudits et que des manœuvres, c'est vrai. Dans l'emploi des moyens multiples dont la logique de cette période historique nous veut les principaux héritiers et dispensateurs, nous écartons tout ressort trop personnel ; mais, en somme, n'est-ce point là le maniement le plus sûr pour ces formules? Que la loi de développement du savoir soit la complexité grandissante et que l'autorité passionnée de la volonté individuelle doivent se calmer et se restreindre à proportion, ceci reste, malgré l'effort positiviste, une question toute spéculative. Mais une question vraiment pratique, datant, à vrai dire, du temps de Leibniz et même d'Aristote, c'est de savoir si cette autorité doit être restreinte au nom d'une nécessité supérieure et tangible : le bon état, l'ordre, la clarté d'une culture si riche et si nombreuse ? Qu'on y prenne garde, il s'agit moins d'inventer que de classer les innombrables notions acquises. Surchargés de science comme nous sommes, comment nous y reconnaîtrions-nous autrement ? Il nous faut avant tout des faiseurs de clarté. Voilà le rôle, voilà la définition même de l'homme de pensée actuel. De nos jours, toute question ne peut

être utilement posée qu'autant que l'on connaît bien ses états antérieurs. L'abondance des documents nous permet, à condition de rester dans l'ordre du développement historique, de tracer comme qui dirait l'épure de tout ce que le Passé nous a transmis et qui peut nous renseigner sur notre propre temps. Synthétiser toute matière scientifique au point de vue documentaire, rendre ainsi la science plus assise et plus aisée, faire en sorte que le sentiment puisse se jouer dans une atmosphère nette et légère, voilà la grande obligation contemporaine. Pas de brouillons, pas de passionnés, pas d'intuitifs ; ni artistes, ni penseurs ambitieux ; mais des consciences d'historien, de calmes et solides consciences, en paix avec elles-mêmes et avec la société, non agitées de désirs et de soucis, situées pour cela à un degré convenable de l'échelle sociale, et, parmi le consentement général, accomplissant leur tâche sans effort, l'effort qui enorgueillit et corrompt.

Moyennant de telles conditions, — certaines fussent-elles cause de médiocrité, — ce désintéressement intellectuel sans lequel il n'est point de science sera-t-il en effet garanti ? Aurons-nous une objectivité aussi générale que possible, où se satisfasse, sans abus métaphysique, notre sentiment du vraisemblable ? Dupe, qui l'admettrait ! La neutralité intellectuelle préconisée serait peut-être rectitude et étendue d'esprit, si elle n'était troublée, — oh ! non certes, par des bouffées d'orgueil spirituel, — mais, nous l'avons déjà pu voir, par un idéologisme fort égoïste, un pur utilitarisme de classe. La bourgeoisie scientifique régnante est, qui en doute ? aussi savante, ou plutôt aussi « sachante » qu'A-

ristote, que Leibniz, que Bacon et que Comte. Par malheur, elle ne s'en tient pas à eux ou à ce qu'il y a de bon en eux et en leurs pairs. A Kant, elle emprunte l'Impératif catégorique, à Hégel l'Etatisme, dispensaire officiel de la « Liberté », à Comte lui-même sa mythologie humanitaire, pour, de toutes ces abstractions, montrées aux foules comme leur suprême bien, se forger un « instrumentum regni », une autorité sentimentale, pontificale et sacerdotale. Du désintéressement intellectuel, lorsque la pente du savoir contemporain est celle qui vient d'être esquissée? De fortes méthodes pour la pensée et pour le goût, lorsque l'état d'esprit produit n'est, — en dépit des secrets avis de l'existence véridiquement dure et réaliste, elle, — qu'amollissement, duperie, abdication ? Qu'importe, encore une fois, l'encyclopédisme, si celui-ci est impersonnel, passif, non pas en tant qu'il est une probité intellectuelle, mais en tant qu'il laisse agir son propre ferment d'illusion, qu'il laisse des abstractions se former de sa substance et de lâches mœurs se répandre à sa faveur ?

L'impersonnalité, sans aucun des avantages que ceci peut impliquer, bien au contraire; le manque pur et simple de caractère; l'hétérogénéité complète par rapport à ce qu'il peut y avoir de naturel, de vital, de positif dans les esprits : tels sont donc les traits définitifs de cette culture. Oui, jamais la féconde « Indifférence » d'un Gœthe ne se trouvera à l'aise dans cette atmosphère neutre ; mais bien l'indifférence du faiseur, à l'habileté mécanique, abstraite.

Du faiseur littéraire aussi bien que du « manufacturé » scientifique.

Ce n'est pas sans mélancolie, en effet, que, par

le temps qui court, l'on considère les rapports du Savoir et du Goût (Goût, Littérature) et comme ils s'effectuent sous la direction prépondérante des éducateurs que nous connaissons. Avec une culture bien équilibrée, ces deux domaines, joints de tout temps par des relations plus ou moins nombreuses, se correspondent ; ils se correspondent, ils ne se confondent pas : mais qu'ils s'identifient aujourd'hui à ne plus les distinguer l'un de l'autre, à ne plus distinguer surtout le second du premier ; que le Goût se résorbe dans le Savoir ; qu'il consiste à savoir, et à savoir pour savoir, à user des moyens pour les moyens, abstraction faite de la force même du sentiment même qui se constate et se mesure par eux, voilà qui est purement inesthétique, et qui cependant est le seul fait où se puissent impliquer l'idée et la description de la Littérature contemporaine (1).

On en peut déduire, en effet, la notion démocratique de la Littérature, et cela suffit si cette idée est, en l'espèce, la plus générale et la plus agissante. — S'il est une illusion contemporaine dont profite l'encyclopédisme, fait intellectuel de notre vieille race, c'est bien l'illusion démocratique. Et il a bien

(1) Comme, à vrai dire, de la plupart des branches de l'activité intellectuelle et artistique. Par exemple, — et ce cas, typique entre tous, achève, il nous semble, d'éclairer ce que nous disons ci-dessus, — nous n'avons jamais songé sans un sentiment d'inquiète déférence à un musicien comme M. Vincent d'Indy. Il dépense trop ses forces à lutter contre sa propre science. Son goût musical lui fait désirer la clarté, et c'est là, certes, affaire de tempérament aussi bien que de culture. Mais, est-ce sa faute si ce goût se satisfait trop souvent dans ce qu'on peut appeler une clarté érudite, dont le besoin est d'autant plus vif chez lui qu'elle se déduit d'un encyclopédisme musical plus vaste et plus complexe à manier ? Ceci soit dit, bien entendu, sans en rien conclure contre la haute valeur de M. d'Indy. C'est justement parce qu'il est très élevé et très sincère, que son art est un témoignage dans le sens que nous savons : il faut que les fatalités historiques dont nous souffrons tous soient bien fortes, pour pouvoir s'accuser dans un tel talent.

raison d'en profiter, car celle-ci lui doit, en grande partie, l'être. Terne et accablant sens historique informant uniformément les consciences, universalité et diffusion mécanique des « lumières », de cela et de l'excès de cela est beaucoup sortie une telle illusion; et, jeune, attrayante entre toutes, dernière née des rêveries humaines, elle prête, en retour, à sa triste cause son attirant reflet, quelque chose de sa qualification flatteuse. Elle emplit de son mirage les déserts du savoir impersonnel et la grisaille des sensibilités neutres. Oui, l'illusion où devait finir tout cela ne pouvait être que *démocratique*, une chimérique notion de la démocratie, et, en particulier, de la démocratie littéraire.

III

Nous arrêterons ici cette analyse. Elle nous a maintenant assez montré comment la Littérature se situe dans le vaste ensemble démocratique moderne. Elle y est étroitement, intimement comprise. Elle en prend et elle en accentue tous les traits.

La fréquence excessive de l'aptitude, en particulier, si notable dans tous domaines, devient ici la dégoûtante surabondance du talent, un vrai désastre spirituel. Cette virtuosité, visible partout, intense partout, égale partout, serre le cœur et alarme l'esprit. Il y a là quelque chose d'anormal, quelque chose de contraire à la vie. La vie ne peut vouloir cela, ne peut comporter cela. On se sent en présence de quelque absurdité rare, lorsqu'on voit la fameuse Commodité moderne, la fameuse Facilité moderne, la fameuse Activité moderne s'étendre aux âpres régions de l'Intelligence et y détermi-

ner œuvres et mœurs. Que nous veut, là, cette ambiguë myriade de « travailleurs », de « producteurs », de faiseurs? On aurait voulu, dans ces pages, désarticuler plus à fond le mensonge dont ils vivent. Ce sont des méthodes strictement scientifiques qu'il faudrait combiner et appliquer pour décomposer en ses éléments cette fastidieuse mentalité. Elle ne relève nullement de la critique littéraire, elle est hétérogène par rapport à tout procédé esthétique d'investigation. Il lui faut le scalpel de quelque souveraine psycho-physiologie sociale. Voir une bonne fois ainsi d'où proviennent cette luxuriance étourdissante et cette correction immanquable de toute production intellectuelle présente; — disséquer ce fait capital, si troublant, si plein de malaise et d'angoisse! Comment! chaque jour, par vingtaines, de nouvelles manifestations, de nouveaux talents, tous invariablement excellents, parfaits, merveilleux, tous inévitablement salués des acclamations d'un permanent « delirium laudativum »; comment! tout ce à quoi aspire l'âme humaine, en fait d'intense, de rare, de suprême, est couramment atteint et possédé; comment ! ce qui est l'unique essence spirituelle d'une œuvre réelle (fût-elle, par ailleurs, de suite applaudie), la part d'*indémontrable* qui est en elle, et qui, glorieux secret vital ressortant et s'élucidant à la longue, en indique la définition même et en mesure le vrai mérite, quelque jour, comment! ceci est instantanément ressenti, constaté, proclamé? La Beauté... ah! dans cette masse de sensations faciles, d'optimismes gratuits, de choses vite faites et vite appréciées, tous les jours plus nombreuse et plus envahissante, qui va s'enflant et s'agitant avec, hélas! toutes les apparences de la vie, que devient-elle, la Beauté, que devient-elle ?

Ce qu'on peut seulement, sans grande subtilité, y distinguer de tangible, dans cette factice plénitude bouillonnante de l'esprit saluée d'un applaudissement sentimental qui ne lui enlève rien de son démérite et de son équivoque, ceci est du plus triste ordre psychologique : c'est l'individualisme, le petit individualisme. Le principe en est précisément dans la facilité régnante. Par leur multiplicité et leur accessibilité, les Moyens sont agents de banalité. On s'en rend bien compte en secret. De là, le besoin de réagir, de se différencier. Dans un sens parallèle, Moyens et Connaissances étant la même chose, la somme énorme et toujours croissante de celles-ci circonscrit toujours plus étroitement les efforts, et, rendant toute généralisation impossible, les borne à l'étude des spécialités, des « différences ». De toute façon, on le voit, dans les régions du Goût, — comme dans celles de la Science, où le disparate esprit d'abstraction, dédommagement trop facile de gens voués par métier à l'expérience, empêche toute discipline spéculative digne des méthodes employées (1) — le sens de l'*unité*, marque d'une vraie culture, se trouve gravement compromis. Il s'ensuit une moralité déconcertante, assez stérile, nous en avons peur. Nantis avec une abondance sans précédent de notions et d'impressions, les esprits s'agitent éperdûment ; mais, démunis de toute forte culture leur servant de lien commun, ils ne peuvent qu'agir chacun pour son compte, se jeter, consciemment ou non, dans toutes sortes de directions particulières et perdues, — s'adonner de toutes parts à un *subjectivisme* discord, incolore à force de variabilité, dont le seul

(1) Voir, tout récemment encore, l'*Essai de philosophie optimiste* de M. le Dr Metchnikoff.

mérite est de résumer tout ce qu'il y a, dans notre état social, de confusément individualiste et exaspéré.

On peut, d'ailleurs, consolation ironique, prendre son parti de cet aigu et multiple individualisme, se réjouir même de ce nombre infini de quantités différentielles infiniment petites, de cet immense émiettement subjectif où le point de vue se trouve à chaque instant modifié, et, y démêlant au besoin la possibilité d'on ne sait quel transcendantalisme nouveau, se dire avec Nietzsche : « Savoir jusqu'où va le caractère perspectif de l'existence, ou même savoir si l'existence possède un autre caractère, si une existence sans explication, sans « raison », ne devient pas de la « déraison », si, d'autre part, toute existence n'est pas essentiellement *explicative*, — c'est ce qui, comme de juste, ne peut pas être décidé par les analyses et les examens de l'intellect les plus assidus. Il nous est impossible de tourner l'angle de notre regard. J'espère que nous sommes, au moins de nos jours, assez éloignés de ce ridicule manque de modestie de vouloir décréter de notre coin que ce n'est que de ce coin qu'on a le *droit* d'avoir des perspectives. Le monde, au contraire, est devenu pour nous une seconde fois infini : en tant que nous ne pouvons pas réfuter la possibilité qu'*il contienne des interprétations à l'infini*. Encore une fois le grand frisson nous prend, — mais qui donc aurait envie de diviniser de nouveau, immédiatement, à l'ancienne mode, ce monstre de monde inconnu ? »

Si vous transportez cette manière de voir dans les Lettres, vous cessez d'être inquiet; vous vous dites qu'il peut bien y avoir trop de gens qui écrivent, et qui écrivent trop bien; mais qu'après tout

ceci sert à multiplier les points de vue, et qu'il n'a jamais fait meilleur vivre en curieux... (1).

EDMOND BARTHÈLEMY.

(1) On pourrait encore, si l'on se sentait incapable d'une telle sérénité, demander des consolations plus pratiques à divers autres pénétrants esprits, à M. Gabriel Tarde, par exemple, en sa psychologie sociale. Ainsi, il serait intéressant d'appliquer au grouillement littéraire certaines vues des *Lois de l'adaptation*. Nous y reviendrons.

PAGES ANCIENNES

—

SEUL ET LA FLAMME

A Pierre Quillard.

C'était au temps abstrait de Seul : futur, l'objet
S'essayait vers la ligne où le vœu sera chose ;
L'âme, aux ailes de plan ouvertes pour le jet,
Aspirait à l'argile en le gré de la Cause.

Or Seul, hanté par l'odorance du Jardin
Prêt à jaillir des hauts sillons de sa pensée,
Vit se cabrer devant son mystère, soudain,
Le saisissable éclat d'une Flamme avancée.

— « Ton nom, s'écria Seul, feu que n'a pas conça
Mon ensealissime et tranquille génie?
Je ne t'ai pas pensé, tu n'es pas mon issu.
O Seul, serais-je Deux dans ma vierge harmonie?

Oui, j'émettrai l'azur et ses ardents raisins,
Je gonflerai des monts et je suerai des fleuves,
Aux flots je donnerai les chênes pour voisins,
Je créerai l'olivier pour les colombes neuves.

Sublime apothéose offerte au devenir
Sans perdre le triomphe entier de sa corolle,
Me voici grandiose au seuil de l'avenir
Car je vais m'effeuiller avec une parole.

Mais mon poème n'est encore qu'en zéros
Divinement couvés par ma caresse énorme;
De ces œufs, prometteurs de nombres au chaos,
Rien n'émana déjà dans l'arrêt d'une forme.

Espace pour l'oiseau, glèbe pour les moissons,
De mon front chaque chose est toujours à descendre.
Les océans prochains ne sont que des frissons,
Les soleils imminents des tisons sous la cendre.

L'Absolu récusant à jamais le sommeil,
Tu n'es donc pas l'inconscient effet d'un songe;
De l'ombre vaste où se pavane mon éveil
Non plus ne saurait sourdre une œuvre de mensonge.

Tu t'agrippes pourtant, o pieuvre de lueur,
A même la prunelle interdite de l'Etre,
Et ma science attend sous sa tempe en sueur
Le rayon divulguant ta raison d'apparaître.

Hypothèse d'un corps que Seul exprimera,
Il faut que son foyer soit géant dans le proche
Pour transsuder ainsi de ce qui germera
Et dès lors s'affirmer par l'éclat qui m'accroche.

Je crois donc, avenir d'une réalité,
Que tu viens, devançant l'Age des Créatures,
Ouraganer la paix de mon éternité
Afin que je m'apprête aux tempêtes futures.

Vite déchiffre-moi cette énigme de feu
Qu'alimentent, bizarre amas d'allégories,
Des fanfares, des paons, des blasphèmes à Dieu,
Des serments tronçonnés et des chocs de patries.

Oh dis, spectre à rebours, la Force de demain
Que tu fais pressentir par une telle emprise
Que ma barbe si blonde a blanchi de surprise ! »
Et la Flamme lança : « Je suis l'Orgueil Humain. »

Mars 1885.

★

LA CHANSON D'ANGÉLIQUE

Hier j'ai vu la main rude et folle arracher
Les pendeloques d'or aux oreilles des vignes,
L'âpre squelette Hiver demain va nous joncher
De son linceul taillé dans le trépas des cygnes.

Une grêle canaille a lapidé la fleur,
Le papillon se fane et se fane la lèvre,
Les romances du ciel pleurent chez l'oiseleur,
Déjà vieille la Vie a pris sa voix de chèvre.

Le temps ayant éteint le serment allumé,
Je n'ai pu t'enlacer, pourtant ton cœur esclave
Avait jeté cet astre en mon écrin pâmé :
« Je viendrai près de toi cueillir l'avril suave. »

Or, le vallon s'ouvrit aux gloires du baiser,
L'azur se cisela de retours d'hirondelles,
Et j'aimais le miroir et laissais se griser
La fraise de mes seins quand me frôlaient deux ailes.

Mais tu n'es pas venu dénouer les moissons
Où se blottit mon rêve, alouette farouche,
Et transformer mon être en lyre de frissons,
Ta caresse agrafée à celle de ma bouche.

Mon âme est en haillons! mon âme a les pieds nus!
Elle défaille au seuil de l'absence abhorrée,
Tendant sa mendiance aux matins revenus :
Les ducats de tes yeux sont l'aumône implorée.

Parmi la feuille que les vents font écureuil
Oh viens tarir l'amère solitude à boire
D'une citerne obscure à forme de cercueil,
Je veux sabler le Paradis en ton ciboire!

Hier j'ai vu la main rude et folle arracher
Les pendeloques d'or aux oreilles des vignes,
L'âpre squelette Hiver demain va nous joncher
De son linceul taillé dans le trépas des cygnes.

8 octobre 1885.

SAINT-POL-ROUX.

LE CAPITAINE BAPAUME

A Henri Le Sidaner.

Gerberoy est un bourg du Beauvaisis posté aux confins de la province, sur un monticule d'où il surveille les prairies normandes. Naguère, l'Anglais débouchait par là. Ses béliers n'ont pas entamé la ceinture forte des remparts. Il a fallu la trahison pour baisser une herse. Des temps héroïques, la cité conserve une apparence de lassitude et de résignation. Elle songe, en toute saison, par les jours clairs, dans les nuits bleues de lune. Comme l'herbe verdit le pavage de ses rues toujours désertes, quelque chose y ouate les bruits. Ils n'ont pas d'écho. L'air feutré les absorbe et, après eux, un nouveau silence égalise tout, pareil à la neige sur les branches, les toits et les champs. Les fenêtres sont closes, les portes fermées, sur des existences inconnues. L'Hôtel-de-Ville dresse ses briques encadrées de pierre grise, sur des piliers quadrangulaires. Il abrite l'ancienne halle. Autour, les constructions bourgeoises s'alignent, délimitant un carré propice au solennel des revues de pompiers.

Toutefois, l'uniformité des bâtisses est rompue par une grille ornée de panonceaux, dont le relief montre la Loi assise. Au bout d'une allée de fusains, entre deux ifs taillés en coqs, on distingue l'habitation de maître Hortela. Elle est blanche, nette, accueillante. Une grosse boule argentée réfléchit le

ciel, les arbres, le gravier. Depuis des ans, rien n'a changé. Et pourtant, un homme aurait tué son fils d'un coup de fusil, dans ce jardin correct. L'acquittement du père n'a point arrêté la légende. Elle convient à la population qui manque de raisons de s'émouvoir en commun et tire de cette cause ténébreuse une vanité spéciale.

Au visiteur, on désigne encore une maison basse et large, qui ne serait autrement admirable si elle n'avait abrité le sommeil du roi Henri IV.

M. Coquevau, un petit rentier, adjoint au maire, usurier le plus souvent possible, et, à ses loisirs, historiographe régional, précise avec un sourire finaud:

— Le lieutenant de louveterie habitait là... Le Vert-Galant y a couché, une nuit. Les archives de la ville en font foi .. Le Vert-Galant, Monsieur, y pensez-vous? ce n'est pas d'aujourd'hui, dame'!... Nous avons des souvenirs nationaux... Les fortifications d'abord et le puits à l'Anglais... La préfecture me refuse le droit de faire des fouilles... Ce qu'on trouverait dans ce puits, Monsieur! Plus de cent Anglais y furent jetés, comme je le prouve dans ma brochure offerte à l'Académie de Beauvais et honorée par elle d'une mention... flatteuse, au procès-verbal de ses séances...

Et M. Coquevau ne tarirait pas, sauf les occupations variées qui le sollicitent. Encore parle-t-il d'une voix lointaine à l'égal des âges qu'il évoque. Ses exclamations mêmes sont fatiguées, et à peine s'il hausse le ton pour définir ses rapports avec la docte compagnie du chef-lieu.

Il en va différemment de M. Beullard-Ottello, qu'on appelle le « capitaine Bapaume » en mémoire d'un passé glorieux.

Celui-là parle haut. Il tonne. Sur son passage, les hommes se découvrent avec une crainte cérémonieuse, les chiens aboient. Il tend toujours la main gauche : sa droite manie constamment une cravache. Il fait sonner ses éperons sur les pavés et, où le pavé manque, d'instinct, sa botte butte aux pierres, afin qu'il s'entende marcher.

★

Lorsqu'il était maire, il exerçait la magistrature en éperons, cravache en main, qu'il haranguât les écoliers, unît les couples rougissants, présidât aux discussions édilitaires ou à l'ouverture d'un scrutin, — soit même qu'il vînt parader aux cérémonies du culte.

« Monsieur le Maire », il corrigeait cette honorable et civique appellation d'un brutal :

— N'y a pas d'maire ici ! Dites : « mon capitaine ! » ou « capitaine Bapaume » si vous préférez ! Crébleu, j'ai bien gagné ça, au moins ! puisque, *ma* croix, on la donne tous les jours à des quiconques, un tas de lèchefrites !...

Et, dociles, ses administrés reprenaient :

— Mon capitaine... capitaine Bapaume...

Cependant, élu des élus du suffrage universel, M. Beullard-Ottello comprenait que la ville s'était donnée à lui pour être gouvernée. Il réfutait d'un sifflement de cravache les timides remarques de maître Hortela, basées sur une connaissance précise du droit administratif. A celles de M. Coquevau, l'élément jacobin du Conseil, il opposait un : « Voyons, Coquevau ! » empreint d'une telle commisération que l'autre se taisait, ne sachant s'il la fallait attribuer à une clairvoyance indiscrète dans la méthode de ses trafics, ou la tenir pour un avis généreux,

le héros dédaignant de lui remémorer en public la réserve prudente de sa conduite lors de la guerre.

Ainsi, l'image de la République bannie de la salle des séances, elles se tenaient sous l'aveugle regard d'un Napoléon lauré, parce M. Beullard-Ottello, s'il ne supportait aucun contradicteur, avait déclaré ne pouvoir souffrir l'opposition tacite de la figure à bonnet phrygien où il répugnait à reconnaître un symbole de la patrie. Sous l'égide du César, il se sentait à l'aise. Eloigné de ressembler au masque bouffi, par des moustaches et une barbiche cirées, par ses boucles de cheveux collées aux tempes, il rappelait la tête à postiches de Napoléon III. Autrement, un long nez pointu, des yeux caves et brûlants, des sourcils broussailleux, lui composaient une face originale haut perchée sur un corps maigre, à jambes de héron.

Le Conseil gémissait sous sa tyrannie. Il y eut des conciliabules chez le notaire. On y reprochait durement à Coquevau d'avoir sollicité la candidature du capitaine, dès son arrivée, en 1875. Chacun était responsable en partie de cette élévation. Cinq années durant, elle dota Gerberoy d'un autocrate. Il ordonnait et, sous son regard, les mains se levant pour un simulacre de vote, le secrétaire consignait sur les registres : « Le Conseil, à l'unanimité, décide... »

Cette unanimité flétrit les pouvoirs constitutionnels, l'arrogance du prince de Bismarck, l'ingratitude des Italiens, l'égoïsme britannique, l'incurie des Compagnies de chemins de fer. Elle assura l'impératrice Eugénie en exil de ses respectueuses sympathies, le prince impérial, d'un inaltérable attachement.

Mais elle dilapida les réserves au point de com-

promettre la stabilité du budget. Les chemins communaux se transformaient en fondrières, le braconnage s'institua en régime, l'unanimité du Conseil ayant investi de la double fonction de garde champêtre et de cantonnier, l'homme le moins apte à ce cumul, le père La Pivoine.

Il n'avait plus qu'une jambe pour se reposer d'avoir servi devant Sébastopol, à Magenta, en Chine, au Mexique, et contre les Allemands enfin, responsables de son infirmité. Elle avait invétéré son habitude du repos, contractée à la caserne. L'aventure des guerres semblait avoir rompu la longue continuité de ses pauses afin d'aviver chez lui la jouissance de ne rien faire. Il eût accepté toutes les charges susceptibles d'accroître sa pension, sans imaginer qu'elles comportassent le moindre devoir. Cantonnier, il ne se souciait pas de traîner sa jambe de bois sur les routes. Garde champêtre, il se félicitait surtout de mériter, par une indifférence qui lui coûtait peu, les cadeaux des tendeurs de lacets : grives fleurant le genièvre, cailles dodues, levreaux parfumés de thym, ajoutaient à son pot le fumet désirable. Le gibier se vendait-il par trop bien, on dérobait de la volaille, à l'intention du garde.

Les plaintes qui assiégeaient le Conseil n'eussent point tant aiguillonné le zèle de ses membres à protéger les chasses et la propriété, si la plupart d'entre eux n'avaient souffert d'emprunts à leur propre basse-cour. Ils demandèrent, par l'organe de maître Hortela, qui se plut à honorer en termes choisis le patriotisme du vieux soldat, son remplacement comme garde-champêtre.

Séance mémorable où, fatigué d'en cingler l'air, le capitaine jeta sa cravache par la salle des délibérations! Après quoi, tel un dompteur féroce au

milieu d'agneaux, il arpenta la pièce à grandes enjambées. Ses éperons sonnaient dans le silence.

Quelqu'un s'étant mouché, un autre ayant éternué avec fracas, un troisième osant allumer sa pipe, Coquevau, le jacobin, enhardi, avait pris la parole :

— Il nous faut un cantonnier aussi. Le père La Pivoine n'y suffit pas. Tout en rendant hommage...

Les deux poings du capitaine battant sur la table un rappel sonore, les mots s'étaient arrêtés dans la gorge de l'orateur effrayé de son audace. Et chacun retint son souffle dans l'attente d'un cataclysme.

— Voyons, Coquevau ! railla M. Beullard-Ottello subitement apaisé.

Et il ajouta, méprisant :

— Réclamez aussi qu'on ôte à ce vieux brave ses médailles pour vous les donner !

Une mouche, venue se poser sur le nez de Coquevau, séjourna, car il ne sentait rien que la terreur l'envahir et la honte l'immobiliser.

M. le Maire s'en fut ramasser sa cravache et se placer debout devant le fauteuil. Au passage, il avait, une seconde, porté les yeux sur le Napoléon vainqueur, et on peut croire qu'il en obtint l'inspiration de ces paroles prononcées, non sans quelque tristesse, d'un ton impérieux :

— Il faut une sanction à ce débat pénible... Messieurs, nul d'entre vous ne songe à nier ce que la ville doit de vraie gloire à la présence dans son enceinte du soldat La Pivoine. Mutilé, il est l'image vivante (trop fidèle, hélas !) de la Patrie ! L'histoire militaire de la France est inscrite en blessures sur son corps ! Honorons-nous de voir dans cet homme un drapeau ! Honorons-nous, Messieurs, de pouvoir adoucir ses dernières années ! Je souffre

d'avoir à défendre parmi vous les droits d'un brave à la sollicitude des pouvoirs publics. Notre mandat, ce mandat que nous tenons de nos concitoyens, nous arme assez pour réparer dans la personne de La Pivoine, l'injustice faite à tant de vieux serviteurs du pays qu'on renvoie mourir avec une aumône, après les avoir usés à la peine... Messieurs, vous maintiendrez La Pivoine dans ses fonctions de cantonnier et de garde-champêtre! En outre, pour effacer jusqu'à la dernière trace le déni de justice dont il a failli souffrir, je propose au Conseil de lui voter une gratification exceptionnelle de trente francs à prélever sur le fonds d'assistance aux indigents.

C'était un soir de mai. La brise embaumée d'iris apporta, par une fenêtre entr'ouverte, un souvenir du mois de Marie. Les chants se turent. Le tintement d'une cloche tomba comme une grosse goutte dans la paix nocturne. On entendait marcher les gens à la sortie de l'église. Quelques voix. Des portes se fermaient. Puis, le calme, d'une suavité délicieuse, confondit les échos sourds de la campagne, l'humidité des arbres et les petites lumières des maisons, pour l'entrée de la petite ville dans le sommeil.

Cependant, des hommes veillaient pour elle, attentifs à ces détails d'une apparence négligeable qui interviennent dans le jeu de la destinée et neutralisent les forces les plus évidentes.

— Personne ne demande la parole? interrogea le maire.

Nul, sans doute, ne s'y fût risqué. Mais, aussitôt, la même voix, impérative, affirma:

— Personne ne demande la parole... *Donc*, nous

allons procéder au vote par mains levées... Sur la première proposition...

Le capitaine n'avait pas précisé davantage que, dressés au-dessus de six têtes penaudes, six bras avéraient l'unanimité de l'assemblée à maintenir La Pivoine dans ses fonctions.

— A l'unanimité ! — ponctua le président. — Je consulte maintenant le Conseil sur ma deuxième proposition. Pour pallier l'effet déplorable de cette discussion que je voudrais pouvoir effacer de nos procès-verbaux...

(Coquevau simula une quinte de toux.)

— ... une gratification de trente francs est allouée à La Pivoine et le Conseil lui confirme sa pleine confiance.

Une à une, les mains se levèrent, à mesure que M. Beullard-Ottello dévisageait les élus du peuple. Maître Hortela mit à hausser la sienne une lenteur protestataire. Celle du jacobin parut soulever quarante kilos, en témoignage des inébranlables convictions que, ce faisant, il violentait. Alors, le regard dédaigneux, la lèvre arquée par une moue de mépris, le capitaine, coupant un silence glacial, scanda :

— Spontanément, l'unanimité du Conseil accorde, à titre de réparation de préjudice moral, à La Pivoine, une somme de trente francs... Messieurs, la séance est levée...

Ces « messieurs » avaient trop souffert dans leur amour-propre d'hommes libres pour apprécier l'intimité de bruissements doux, de clair lunaire, de senteurs, de l'admirable nuit qui les vit se séparer. Chacun mécontent de soi, ils évitèrent les confidences. Six petites ombres pressées se répartirent sur la place lumineuse et, par les ruelles, elles dis-

parurent. Le dernier, comme un chef abandonne son bord, M. Beullard-Ottello quitta l'Hôtel de Ville. On ouït sonner ses éperons. Un chien hurla. Le claquement d'une porte attesta que le héros était rentré chez lui.

Dès lors que son empire sur la ville touchait à l'absolutisme, la plus faible culture eût averti M. Beullard-Ottello de se méfier. Les mêmes réminiscences latines ornaient assez l'éloquence de Maître Hortela, pour avoir appris au capitaine le rapport topographique du Capitole à la roche Tarpéienne et comment les dieux assignèrent aux oies un rôle honorable dans l'histoire de Rome.

Mais la fortune qui souriait à son audace l'éblouit. Il se contemplait trop dans sa propre gloire, pour surprendre les signes de jubilation mauvaise dont s'illuminèrent, aux prochaines séances, les visages de ses collaborateurs. Il les voyait, dociles, l'échine assagie sous sa discipline. Et il eut la faiblesse de bien augurer des acquiescements sournois qui remplacèrent leur mutisme haineux des anciens jours.

Coquevau affectait, depuis un voyage à Beauvais, l'air d'insolence dont il accueillait d'habitude ses débiteurs. Serein, Maître Hortela puisait dans une satisfaction dont il cachait le motif le naturel d'une urbanité très exquise. Des quatre autres conseillers, la moitié proposa de célébrer par un banquet l'anniversaire de Bapaume; l'un parlait de réclamer aux ministres et au Parlement, par pétition, la croix d'honneur due au capitaine; le dernier, qui approuvait de la voix la plus aigrelette sortie d'un museau de fouine, parut s'entêter à vaincre l'orgueilleuse humilité de M. Beullard-Ottello qui s'exprimait de la sorte :

Pour célébrer dignement Bapaume, il faudrait

reprendre Metz ! Quant à la croix, j'ai sur la poitrine un brevet d'honneur que je tiens des Prussiens eux-mêmes ! Auprès de celui-là, que peut valoir l'autre ? Je vous remercie, Messieurs, mais épargnez-vous un échec...

Pour la première fois, il avouait une blessure. On l'applaudit d'enthousiasme. La jambe de bois du père La Pivoine signifiait bien peu d'héroïsme, en comparaison de la discrète étoile de sang à la poitrine, que nul n'avait vue ni ne verrait, mais qu'on savait avoir brillé soudain, à la place même où se porte le ruban rouge ! Ces six hommes admiraient avec la générosité d'une foule ; car le propre des grands exemples est d'exalter, dans la mesure exacte où la prudence instinctive protège contre leur imitation.

★

Cependant, au cours de la semaine, le préfet de l'Oise avait admis Coquevau dans son cabinet, sur une demande écrite d'audience ; et il avait reçu un rapport confidentiel empruntant à la signature de Maître Hortela un caractère de gravité, plus quatre lettres anonymes d'apparence tourmentée. Il apprit par ces voies diverses la relégation du buste de la République au grenier de la mairie, et quel abus de pouvoir contraignait le conseil municipal de Gerberoy à délibérer sous les auspices de Napoléon Ier, en l'an 1880.

On n'eût point douté, si M. le Préfet de l'Oise possédait de fermes convictions, à voir son zèle en publier de toujours agréables au gouvernement. Les partis extrêmes pouvaient s'y remplacer, M. le Préfet tenait dans la place, comme elle-même, Jeanne Hachette.

Son intelligence de la politique et son scrupule à conduire une enquête lui dictèrent de se transporter incognito à Gerberoy. La réalité des faits l'accabla : il put se mirer dans une glace reflétant aussi la nuque de l'empereur et le nœud de plâtre de la couronne triomphale, — tandis qu'on annonçait son arrivée au capitaine et à l'adjoint Coquevau.

Le jacobin joua la surprise pour déguiser un ravissement qui s'épanouit lorsque, la mine froide, le préfet eut provoqué les explications du maire : un coup de cravache à vide, ponctué d'un double appel du pied gauche. L'énergie de cette mimique dut renseigner assez le représentant du ministre, car il sortait de l'Hôtel-de-Ville, que M. Beullard-Ottello n'avait pas encore choisi, d'entre les cent idées qui fermentaient dans son cerveau, la plus apte à exprimer son juste mépris du régime. Discrètement, Coquevau prit la porte, moins de cinq minutes après, pour suivre au trac le fonctionnaire qu'il sut retrouver chez Maître Hortela.

M. Beullard-Ottello allait parler, lorsqu'il prit conscience de ce départ. A son tour, il consulta la glace, la tête en arrière dans un port de défi, les bras croisés. La pomme d'or de sa cravache, pareille à un bouton d'uniforme, égayait la sévérité d'une redingote olive haut boutonnée.

Poliment, il se sourit. Et, comme il reculait d'un pas afin de s'examiner mieux d'ensemble, la face blanche de l'Empereur lui parut s'animer, dessus la cheminée, disant : « Je suis content de toi ! » Il y avait de telles analogies entre la tête de plâtre et la tête vive que, de l'une à l'autre, un commerce pouvait s'établir. Aussi bien, en cet instant, M. Beullard-Ottello expérimenta que l'illusion contient le meilleur de la vie.

Le sang lui battait au front. Il ouvrit une fenêtre. L'air lourd annonçait un orage. La dizaine de personnes silencieuses réparties, malgré la menace du temps, sur la place carrée, témoignait de l'agitation suscitée par la venue du préfet. Aux premières gouttes larges de l'ondée, un parapluie roux s'ouvrit, puis un autre, d'indicible couleur et de vaste envergure, sous lesquels deux groupes s'abritèrent. On y osa parler, à la faveur de l'averse crépitante.

Les narines sensibles au parfum de la pierre humectée, le capitaine, dominant de tout un étage ce colloque, savourait sa supériorité. Le bruit des conversations d'en bas le flattait comme un hommage de l'assentiment populaire. Il songeait à l'empereur et beaucoup à soi-même, sans plus percevoir entre leurs destinées un écart infranchissable, pourvu qu'il accomplît la sienne.

On la pesait, dans le salon Louis-Philippe du notaire, en buvant du thé. Maître Hortela se caressait les favoris. Ses lèvres minces conservaient dans un pli railleur la trace de ses révélations définitives, suspendues à l'arrivée de Coquevau. L'adjoint, la grille résolument franchie, s'était arrêté au bout de l'allée verte, près de la boule. Il eut le loisir d'y examiner son image contrefaite, avant que la jeune M^me^ Hortela, d'un choc discret à la vitre, l'eût convié à pénétrer. Il ne vit d'abord que la fumée des tasses, accepta la soucoupe qu'une belle main lui offrait, puis, dans la gêne d'un silence plein de sous-entendus échappés des yeux vrillants du notaire vers le regard bovin du préfet, il se sentit cramoisir. Enfin, supputant ce que les confidences échangées tout à l'heure avaient pu divulguer de sa démarche à Beauvais, il demanda :

— Ainsi, monsieur le Préfet, vous avez pu vous rendre compte?

— En effet, en effet... Et je vous remercie, Maître Hortela et vous, au nom du Gouvernement. J'irai moi-même à Paris signaler les faits et j'en rapporterai le décret de dissolution. Il vous appartiendra ensuite, Messieurs, d'assurer par de bonnes élections la fin de cet « autocratisme » au cœur d'un département républicain...

M. le Préfet, s'il prononçait le mot République ou ses dérivés, baissait les paupières comme sous l'influence d'une volupté trop forte. Il parla longtemps, heureux de son improvisation fluente et, à intervalles, il aspirait par petites gorgées du thé japonais vert, opalisé de crème, couleur d'absinthe, et il attouchait de ses plus tendres œillades la jolie Mme Hortela. Il paraissait lui importer de laisser un galant souvenir à ce cœur de femme et, dans l'esprit des bonshommes, l'impression de ses facultés supérieures dévouées à l'Etat.

Ils ne le quittèrent point qu'il ne fût monté en wagon et le notaire, en guise d'adieu, lança cette objurgation suprême :

— Réussissez, mon cher Préfet, vous serez le Libérateur de Gerberoy!

Ils rentrèrent côte à côte, par la bourrasque. A s'éclairer mutuellement sur les mérites du préfet, leur plaisir les aida à supporter l'intempérie. Sur la place, les deux parapluies vinrent à leur rencontre, entraînant chacun la dizaine d'individus pressés dessous en grappes, et qui les assaillirent de questions. Coquevau arrêta les curieux par son visage fermé. Celui du notaire masquait la discrétion, des dehors de la plus bienveillante affabilité.

M. Beullard-Ottello ne daigna consulter personne.

Il flétrit en séance les thuriféraires du pouvoir, sous les espèces de l'adjoint et du tabellion; et, les ayant fouettés symboliquement d'un va et vient de sa sifflante cravache, il leur opposa la noblesse de sa propre attitude devant le « préfetaillon ». Les conseillers observaient le silence habituel; mais, chez quelques-uns, l'aise éclatait à de multiples indices.

Enfin, le décret de dissolution surprit Geiberoy par la plus délicieuse matinée, comme la cloche carillonnait un baptême dans l'éblouissement du ciel limpide. Le capitaine était parti dès le point du jour, chevauchant le percheron pie qu'il avait nommé Bismarck. A cause de cela, il le ramenait de chaque promenade, les flancs déchirés des éperons avec la même rage dont il eût frappé le chancelier, si quelque Erynnie le lui avait livré à merci.

Quoiqu'on le sût absent, on craignait sa colère. Aussi fut-ce avec une précaution de conspirateurs qu'à l'exemple de Coquevau les membres de l'assemblée dissoute, un par un, s'engagèrent sous les panonceaux. Le soleil vif y égayait la Loi assise. Elle paraissait régner véritablement sur la place carrée où l'humilité de l'herbe était attendrissante. Le bedeau, chiffonnant sa calotte noire à force de se gratter la tête, pérorait pour l'édification de trois compères. Il en vint des ruelles, poussés par l'impatience d'apprendre quelque chose. A tout arrivant, on désignait l'Etude. Les yeux y cherchaient la raison d'un événement que les conversations définissaient mal, dans un bourdonnement comparable à celui d'un essaim de frelons autour d'un plant de rosiers.

Une telle émotion avait gagné la ville que, la plaque au bras, le baudrier en sautoir, La Pivoine lui-même apparut. Il portait beau et sa marche

saccadée alternait le bruit modeste du chausson qu'il traînait et le glorieux bruit de sa jambe de bois frappant le pavé. Il questionna :

— C'est-y la guerre? J'irais chercher le tambour à la mairie... On est encore bon à battre un rappel...

La boutade suscita l'hilarité. Nul d'entre ceux qui l'entendirent ne pouvait imaginer ce que La Pivoine méritait d'admiration pour savoir maintenir si près de soi l'idéal de sa vie.

Pourtant, la réunion clandestine que présidait Maître Hortela eut bientôt pris l'apparence d'un conseil de chefs. Chacun s'y attribuait *in petto* le mérite d'avoir contraint le gouvernement à l'action, et tous s'accordèrent sur ce point qu'il en fallait profiter pour ressaisir l'administration communale « compromise par cet énergumène », selon le jacobin. Ce mot lâché dans le feu d'une période audacieuse, les lèvres minces du notaire le redirent par complaisance et les quatre correspondants anonymes de la préfecture, parvenus à une énonciation courante à force de le syllaber, s'imaginèrent en pénétrer le sens. On adopta un plan de campagne électorale : le conseil, affirmant sa solidarité, présenterait tous ses membres aux suffrages ; mais, sur une liste à distribuer en secret, l'obscur nom du potier Benoît suppléerait le nom fameux de Beullard-Ottello. Ainsi, tous crurent esquiver le ressentiment de leur maître et livrer à ses coups l'humble Benoît.

Les groupes discutaient encore sur la place, au retour du capitaine. Il apprit la nouvelle, à cheval, avec morgue. L'opinion blâmait le gouvernement. Quand la municipalité fut réunie auprès du cavalier, la protestation atteignit un caractère d'émeute. Bismarck affolé piaffait. Du geste dont un roi

populaire écarte une foule enthousiaste, le maire demanda passage, saluant comme si le feutre à plumes de Bassompierre eût remplacé à sa main le vieux haute-forme gris. Il s'éloigna au pas dur de la bête. Le garde-champêtre avait pris les devants, sa canne à l'aisselle. Les coudes au corps, battant une charge imaginaire, il boitait crânement, le torse entraîné dans une rotation de toupie à ses derniers tours.

Tout de suite, la lutte commença. A peine La Pivoine et son protecteur disparus, Coquevau posta ses batteries. Son haleine chaude défiait la contradiction, et il parlait au nez des gens pour les mieux persuader. Le notaire approuvait avec la mesure compatible à sa charge, soulignant de clins d'yeux les griefs formulés contre le capitaine, au nom de la dignité et des finances municipales. Les débiteurs de l'adjoint acquiesçaient en guise d'acomptes. Il aimait ces encouragements, sachant se payer du reste.

Maître Hortela distilla sa parole gourmée. Il ouvrit son salon. Le thé, un rhum chaud à la gorge, les prévenances de sa femme, achevèrent de réduire les partisans invétérés de l'ancien maire. On l'invita aussi et il n'eut garde de manquer, non pour défendre une cause gagnée selon lui, mais afin de captiver la belle hôtesse. Il n'était point de ces hommes futiles qui aiment; au contraire, de ceux-là, songeait-il, dont le charme vainc sûrement toutes les femmes, — car il attribuait à sa volonté le mérite des hasards favorables.

L'unique débit de Gerberoy resta éclairé jusqu'à l'aube, pour permettre au suffrage universel de supputer ses intérêts. Sur les tables, de lourdes

mains s'abattaient par affirmation. Des voix éraillées discutaient dans la fumée des pipes, l'odeur du vin, un relent de charcuteries. Le timide Benoît buvait des rasades, avec la conscience de représenter les immortels principes qui devaient triompher sur son nom. Chaque nuit, on sauvait la République sans s'étonner de son état périlleux malgré le sauvetage de la veille. Ainsi, le jour des élections arriva.

La Pivoine s'étant, ce dimanche solennel, ancré au cabaret, le capitaine eut une voix : la sienne.

Il n'avait plus quitté sa maison, après un tour à la mairie, le matin, pour voter. Il attendait les résultats du scrutin dans la salle à manger. La douce Mme Beullard-Ottello y avait aligné des verres, pour la députation des électeurs.

Le rayon de soleil qui ranimait la gloire des panoplies figurant aux murs deux rosaces s'écourta peu à peu. Il aviva la tête d'or des bouteilles de champagne et se retira vers l'angle de la fenêtre. Il parut s'y attarder; puis, malicieusement, il glissa dehors. Cela disait sept heures environ.

— Est-ce qu'ils n'oseraient pas venir? pensa tout haut le capitaine.

Mme Beullard-Ottello retenait son souffle, assise dans un coin obscur. Elle appréhendait pour son mari quelque déconvenue dont le contre-coup l'atteindrait elle-même. La demie sonna. Le candidat s'impatientait visiblement. Les doigts énervés à sa barbiche, il arpenta le plancher, s'arrêtant net, pour repartir de tout l'écart de ses jambes d'échassier.

— M. Beullard... mon chéri.., risqua modestement la vieille dame.

— Quoi? interrogea-t-il, bourru. Et, prenant son chapeau et sa cravache, il sortit.

Un crépuscule doré caressait la ville. Elle y gagnait une apparence de résignation, comme si elle eût cherché à atténuer l'audace de ses habitants.

Ils s'étaient terrés. On n'en voyait nulle part. Les éperons du capitaine tintaient. Quand il parvint sur la place, elle était déserte; mais les rideaux bougèrent aux vitres de toutes les maisons.

A la porte close de l'Hôtel de Ville, il consulta une affiche manuscrite. Les élus réunissaient un nombre égal de suffrages, Benoît excepté, qu'ils distançaient d'une voix. Sous leurs sept noms, à un intervalle, on lisait : « M. Beullard-Ottello, 1 voix » — et le chiffre était énorme.

Le capitaine enfonça son chapeau, descendit le perron et, du milieu de la place, défiant d'un regard circulaire les façades sournoises, il traça dans l'espace, d'un double travers de cravache, un ∞ qui signifiait l'infini mathématique de sa colère.

★

M. Beullard avait distingué celle dont il fit sa femme, lorsqu'à dix-huit ans elle attirait par sa grâce les jeunes hommes élégants de Beauvais aux environs du magasin de M. Ottello-Ledoux : *Armes et munitions de chasse.*

Elle écoutait patiemment les galanteries fades et, pourvu qu'on achetât, elle supportait les mots à double entente qu'elle n'entendait point. Elle avait évincé d'un sourire si poli une douzaine de prétendants à sa main gauche qu'ils étaient demeurés les clients de son père. Celui-ci, à fréquenter assidûment l'estaminet, contracta une maladie dont il se relevait mal, avec des troubles de la vue et une agita-

tion de tout le corps. La crainte de rester seule, un jour, décida Mlle Ottello à se marier, « car, — lui disaient de vieilles personnes expérimentées, — une maison de commerce ne va guère sans un homme ». Elle avait le cœur sentimental des demoiselles bien pensantes qui savent le prix d'une réputation, le sérieux des chiffres et le péril de l'excès dans chaque chose. Ces bonnes raisons, autant que les charmes de M. Beullard, le lui firent agréer quand il l'eut demandée en mariage, par l'entremise d'une tante commune, très préoccupée du bonheur d'autrui et qui se préparait au ciel en dirigeant la congrégation de Marie de la paroisse Saint-Etienne.

M. Beullard, à l'époque, vivait chichement de petites rentes et d'un emploi subalterne à la Manufacture Impériale des Tapis. Régulier, ennemi de de l'intrigue, prudent en paroles, il ramassait ses bras pour des gestes étriqués, comme honteux de sa haute taille. Les regards effrontés des ouvrières des fabriques de boutons l'embarrassaient. Il marchait vite par timidité et ne ralentissait qu'aux abords de la boutique d'armes, afin d'entrevoir le frais visage de Mlle Ottello, derrière l'alignement des fusils de chasse. Il semblait examiner le niellage des canons ; mais ses yeux visaient au delà. Quatre fois par jour, puisqu'il habitait proche la cathédrale, il goûtait les joies de la contemplation amoureuse. Chez ce timoré fermentaient d'impétueux désirs. Mlle Ottello lui en inspirait d'une violence doublée par le décor où trônait sa menue personne. Pistolets, carnassières, coutelas, fusils, cartouches, plombs, poudre, il voyait cela autour d'elle et, s'il rêvait d'amour, il enviait aussi des aventures héroïques. Dans la possession de la femme, elles le hantèrent encore et il vaquait à ses

besognes de comptabilité avec répugnance. La mort de son beau-père le délivra. La maison Ottello-Ledoux devint, dès les funérailles, la maison « Beullard-Ottello », comme on le lut en lettres rouges, d'un pied, et il ne quitta plus le magasin.

Rapidement, son être se transforma et l'admiration étonnée de la jeune Mme Beullard-Ottello tourna bientôt à l'inquiétude. Il la confina aux soins ménagers pour assurer celui du négoce. Après l'essai d'une obstination douce, elle avait abdiqué devant l'opiniâtre volonté de son mari. A mesure qu'il développait le commerce, il s'affirmait lui-même davantage, haut maintenant de toute sa belle taille, le verbe hardi, le geste ample, le regard décidé. Vendre de quoi tuer le grisait. A écouter les récits de chasse, il imagina des prouesses épiques narrées d'une voix tonnante, les narines ouvertes pour humer une odeur de poudre et de sang, avec une telle puissance de conviction que tous paraissaient oublier quel bureaucrate miteux et timide il avait été.

A leur tour, les filles des fabriques de boutons baissaient les paupières sous son regard. On le consulta lors des trois duels qui faillirent bouleverser Beauvais en dix ans. Pendant les guerres, il développa pour ses amis des cartes plantées de drapeaux figurant la position des troupes. Il expliquait mollement la campagne de Crimée et critiqua celle d'Italie, opposant à la tactique victorieuse son plan à lui, un plan dont la supériorité apparut même à un noble capitaine d'habillement retraité au lendemain de Solférino. Il illustrait de tels détails ses commentaires qu'à la longue, il créait l'illusion d'avoir payé de sa personne sur les champs de bataille.

Le 18 juillet 1870, botté, la navaja à la ceinture, le fusil en bandouillère, un képi sombre sur les yeux, il incarna le délire patriotique de la préfecture. Des vieillards lui pressaient les mains; des enfants l'escortaient; au mépris de toute retenue, les femmes l'embrassèrent ! Il allait risquer le coup de feu pour son compte, étant soi-même son chef et son armée ! Il montrait la boussole pendue à sa chaîne de montre, et du plat de la main il frappait la crosse de son arme, répétant : « Une boussole et un fusil, il n'en faut pas plus pour tenir campagne ! Adieu, mes amis ! »

D'autres partaient décemment, anonymes, pour obéir jusqu'à la mort. Il y avait des femmes navrées. Mme Beullard-Ottello pleurait au milieu d'une foule de gens venus la féliciter et la plaindre. Elle vécut, toute la guerre, dans une angoisse mortelle, sans que l'absent donnât signe de vie.

Sachant le sort fait aux irréguliers pris les armes à la main, elle écrivit aux états-majors, à Paris, au prince Frédéric de Prusse, à la princesse royale qu'on disait bonne. Rien n'apaisa son inquiétude.

Les mois passant, des blessés furent évacués sur Beauvais, des manchots, des amputés qui tâchaient à marcher d'une seule jambe, le cou dans les épaules sous la poussée des béquilles. Tristes et blafardes, ces figures s'éclairaient d'une faible lueur d'orgueil, malgré tout. Et des gens en noir regardaient avec envie les stropiats, ceux-là qui, du moins, *en* était revenus.

Les visiteurs s'adressaient à Mme Beullard-Ottello comme à une veuve. Ils lui conseillaient l'espoir, mais à voix si étouffée qu'elle désespérait davantage. Sa lassitude s'énervait d'entendre rap-

porter les exploits des francs-tireurs. Elle était pacifique et douloureuse; et, cependant, il lui apparaissait quelquefois que son mari n'avait jamais tant aimé le danger qu'il pût être un de ces volontaires intrépides dont la légende se propageait.

Dans la semaine de l'armistice, une nuit, M. Beullard-Ottello rentra. Dès le matin, la nouvelle s'en était répandue. Il ne portait guère la mine d'un homme qui a longtemps tenu campagne. Au milieu des félicitations, des accolades, des étreintes, il prenait haleine pour maudire cette trêve, quand la résistance organisée allait refouler l'envahisseur! Pressé de parler, il vanta les camarades disparus, glorifia l'héroïsme. Il s'en tint à des généralités, affectant aussi de dire : *on*, où tout le monde comprenait : *je*. Peu à peu, avec des hésitations attribuées à la modestie, il conta sa sublime histoire, — celle de la France! On ne songeait point à s'étonner que ce combattant isolé eût été partout, pour surprendre un arrière-train de convoi, la ligne de sentinelles d'un avant-poste, une patrouille de flanc-garde, et renseigner à la fois Mac-Mahon, Chanzy et Faidherbe. On admirait, — comme on admire un bouquet de feu d'artifice!

Un observateur aurait remarqué certaines impossibilités de temps et de lieu, sinon l'aisance du héros à contrefaire l'accent anglais s'il prétendait à l'imitation du tudesque. Mais l'observateur se serait tu; car il ne faut jamais ruiner un idéal, et l'enthousiasme, cette coopération de l'erreur, ne supporte aucune contrariété, à moins de dégénérer en colère menaçante pour la paix de qui l'a troublé par scrupule d'exactitude. D'ailleurs, les plus saines raisons n'eussent pas entamé l'admiration : elle était nécessaire à la conscience publique. Les détails insolites

furent acceptés avec la passion de croire et la figure de M. Beullard-Ottello grandit au niveau d'un exemple dominant la cité. Dans le magasin, parmi les armes, les miroirs à alouettes, les caisses de munitions, un air belliqueux circulait. On pensait à la revanche et on en parla avec cette excitation qui répond des courages.

Des abondants récits de l'armurier, on retint qu'il avait décidé de la victoire, à Bapaume. Ce glorieux sobriquet dont l'appelaient déjà ses amis : « capitaine Bapaume », — la voix populaire le lui confirma quand il eut voué son commerce au souvenir culminant de sa vie de soldat, par ces mots inscrits entre deux pensées violettes, au fronton de la boutique : *A Bapaume*.

On la désignait aux touristes. Quelques Anglais la visitèrent. La digne simplicité du capitaine, retourné au négoce comme Cincinnatus aux champs, les frappa, et, gagnés pas son aptitude à leur langue, ils achetaient volontiers.

Mme Beullard-Ottello, de plus en plus effacée, ne protestait pas contre des particularités encore incompréhensibles ou peu cohérentes, après une millième audition des mêmes récits. Cependant nul exploit ne l'étonna plus que d'ouïr M. Beullard-Ottello s'exprimer en anglais, — et elle voulut savoir comment il l'avait appris. Les faux-fuyants, les défaites n'empêchèrent pas qu'il dût avouer un séjour à Jersey, pour dépister les recherches des Prussiens. Afin de ménager la crédulité de sa femme, il confessa un autre séjour de plusieurs mois à Saint-Hélier, dans l'attente de papiers importants qu'il était chargé de remettre, coûte que coûte, à Faidherbe. Elle dégagea de ces aveux qu'elle devait la conservation de son époux à une prudence impérieuse, plu-

tôt qu'à un concours de hasards écartant la mort des postes périlleux où l'avait exposé sa témérité. Et elle apprécia combien celle-ci peut être imaginative, et que l'isolement au milieu de la mer développe à l'extrême le génie d'invention.

Elle ne vit pas avec sécurité M. Beullard-Ottello s'occuper activement de la Ligue des Patriotes et organiser à Beauvais une association d'anciens combattants. Elle sut l'en désintéresser doucement, sous la menace des jalousies capables, un jour, de ternir sa belle légende. Et, comme ils possédaient maintenant quelque fortune que grossirait encore la vente de leur fonds de commerce, il se laissa persuader d'aller prendre un repos bien mérité aux environs, dans ce Gerberoy où ils avaient acquis la plus belle propriété et où il ne manquerait point, s'il le voulait, d'occuper la première magistrature.

★

Mme Beullard-Ottello avait eu raison de craindre les conséquences d'une cabale qui rendrait le héros à la vie privée.

De retour à la maison, d'un coup de sa cravache, il faucha les verres sur leur pied, comme il eût décapité des pavots, et, tombé dans un fauteuil, il s'écria :

— Ah, les croquants!... Moi... un héros! Je leur apprendrai... gare aux oreilles!...

La bonne dame ramassa les débris de cristal. De petite et fine qu'elle était, elle se faisait plus minuscule. Elle passait sans qu'on l'entendît et tournait vers les murs sa face ronde, rose, luisante, pareille à une pomme d'api et guère plus grosse, où des yeux gris clair remuaient avec vivacité. A part soi, elle remerciait la ville d'avoir, cinq ans durant,

dérivé l'énergie de son époux, et elle s'effrayait des applications qu'il allait trouver à cette énergie.

Il remua le jardin. Il édifia une grotte en rocaille qu'il démolit par trois fois, avant de la situer au lieu convenable d'où il lui avait fallu d'abord enlever une tonnelle chargée de vigne vierge. Il entreprit de longues chevauchées dans la campagne jusqu'à ce que, Bismarck fourbu et quinteux, il dut laisser la bête souffler à l'écurie. Il sculpta le manche de sa bêche, le manche du râteau, ses cannes; mis en goût, il acheta un billot de chêne où il prétendait tailler l'aigle impériale, une aigle aux ailes éployées, menaçante et superbe. Les encouragements de Mme Beullard-Ottello ne suffirent point à l'abuser sur la ressemblance véritable de l'oiseau qui se dégageait peu à peu du bloc et, tout au plus, tenait de la poule. Rebuté de l'allégorie, il pensa s'exercer à de petits portraits et fit appeler La Pivoine.

La Pivoine avait autant de loisirs qu'autrefois, mais ses revenus étaient réduits. On l'avait dépouillé de ses charges municipales. Il s'en plaignait au capitaine, durant les poses, d'une voix lamentable, avalant ses joues molles, l'œil fixe. Cela réveillait les colères endormies chez l'amateur. Il poussait son couteau avec rage, — comme s'il eût façonné à vif le cuir d'un Coquevau, fouillé la graisse blanche de Maître Hortela ou le cœur républicain du Préfet, — et, de la pointe, il finissait par creuser si avant que, son travail perdu, il devait entamer un autre morceau de bois. Il accumulait ainsi les griefs contre les maîtres de l'Hôtel de Ville, ne comptant pour rien sa maladresse.

Des récits guerriers, pensait-il, animeraient le visage de son modèle de l'expression sublime qu'il

voulait traduire : il l'interroga sur ses campagnes. Et La Pivoine dit les vins ardents bus en Italie et au Mexique, la lèvre poilue d'une fille forcée dans la banlieue de Puebla, et comme elle l'avait bien mordu avant de subir ce qu'elle finit par trop aimer! Il disait l'eau-de-vie russe, dure au gosier, chaude ensuite, les ripailles sous Sébastopol, quand on pouvait voler le champagne et les pâtés des états-majors, le gin et le wisky des Anglais. Il se rappelait, dans un désordre, les étapes de ses congés, cette prime de remplacement bue en deux mois, la merveilleuse absinthe avalée devant Pékin : certain litre distrait d'une cantine d'officier et vidé à quatre, sans eau, — et les vins roses de Lorraine, les vins dorés d'Alsace au goût de pierre, délices de son temps de garnison à Strasbourg, et ce vin mosellan, gris, mousseux, âpre, le schnaps de prunes, surtout, et ces pâtes lourdes qui l'épongent si bien dans l'estomac qu'on ne cesserait de boire de l'un et de manger des autres, si la douzième rasade n'amenait le sommeil! C'étaient ses guerres à lui, dans les deux mondes! Et, roulant entre ses gencives et ses joues flasques la boulette de tabac qu'il mâchait, le regard humide, il regrettait :

— Ah, mon capitaine, qu'on me rende ma jambe et je reprends du service !... Tout de même, à mon âge, avoir fait toutes les campagnes de l'empire et manger son pain sec, — c'est dur!

Alors, ils trinquaient en maudissant l'ingratitude des hommes.

Faute d'être parvenu à donner une forme signifiante aux cœurs d'arbres qu'il abîmait, M. Beullard-Ottello abandonna la sculpture. La Pivoine continua ses visites, sous prétexte de nettoyer les rosiers dévorés des pucerons. Puis l'ancien modèle promu

à l'emploi de confident se rendit indispensable par la facilité de ses inventions lorsque les potins manquaient. Il en recueillait tout ce qui rôdait par la ville et, renchérissant dessus avec l'habileté du simple à découvrir la meilleure flatterie, il créait autour du capitaine une atmosphère excitante. Il aiguisait naïvement ses rapports, accusait par la répétition les traits les plus capables de provoquer les vivacités de son protecteur : les réflexions publiques de Coquevau, l'importance de Maître Hortela quand il unissait les couples, les ruses grossières de l'innocent Benoît, même les brocards du nouveau garde-champêtre !

La cravache fouettait l'air, —et l'on finissait par déboucher une bouteille. La Pivoine affirmait la qualité du vin, à claquements de langue sonores. L'autre héros rêvait, incertain lui-même s'il méditait une vengeance, tant il ressentait l'orgueil de savoir la ville occupée de lui.

Aux heures de solitude, il songeait parfois à la reconquérir. Dans ses promenades, il embrassait les petits enfants sales et leur donnait un sou, pour gagner par le cœur des mères le vote des maris. Son port de tête en imposait à Coquevau qui le saluait jusqu'à terre, l'échine basse. A sa vue, Benoît tremblait tant qu'il dut le tranquilliser, allant à lui, un jour, la main tendue.

Ce geste pacifique et noble déconcerta ses témoins qui s'attendaient à quelque violence. Mais le capitaine préparait sa revanche, patiemment. S'il lui était trop pénible de se contenir, il entreprenait de longues courses à travers la campagne, traitant par la fatigue le retour des élans de rage qui le mettaient en ébullition. Il lui en restait une chaleur très capable de le porter à des sévices quand, après

des heures de marche, du milieu des prairies émergeaient soudain les murailles de la ville soustraite à sa domination. Alors, plutôt que de rentrer, il s'engageait dans les boulevards. Sur l'emplacement des fossés comblés de Gerberoy, c'est une large avenue circulaire à quatre rangs de platanes. Le profil resserré des troncs blancs y figure assez le jet d'une nef de cathédrale ; les frondaisons mêlées en haut filtrent une clarté religieuse et calmante ; une herbe grasse y étouffe les pas. M. Beullard-Ottello n'entendait plus sonner ses éperons et il avait retrouvé la paix de son cœur lorsque, le périmètre parcouru en son entier, il débouchait sur l'ancien jeu de paume.

Il y vint de préférence, pour avoir surpris que sa double allée de tilleuls taillés à la française convenait aux méditations de la jeune Mme Hortela. Elle le lui confessa, et plusieurs de ces choses dont une femme croit pouvoir s'ouvrir à un confident âgé, sans se douter toujours de leur vertu rajeunissante. Le capitaine ne sortait plus qu'en redingote olive, avec son fameux gilet de velours prune broché de pensées violettes, un pantalon à sous-pieds, à large bande mauve, et bouffant à la houzarde. Ses madrigaux avaient un peu de la grâce qui distinguait sa mise, — une grâce surannée et brutale encore, dont s'amusait la coquetterie de Mme Hortela. Le jeu de paume était si désert qu'ils s'y pouvaient rencontrer chaque jour en toute sécurité. Elle accueillait d'un rire éclatant les protestations du Céladon où voisinaient la politique et l'amour :

— Vous seriez la République, que je serais le plus chaud des républicains ! disait-il, en tournant sa barbiche.

Les rires fugaces de Mme Hortela faisaient valoir,

l'instant d'après, l'*air de mélancolie* qu'elle prenait pour déplorer le sacrifice de sa jeunesse à l'humeur glaciale d'un vieil homme de loi. Elle ne nommait point son mari et taisait ses griefs; mais ses yeux levés sur le feuillage rectiligne imploraient secours.

Au premier mot du capitaine, ils recouvraient la gaieté. Pensant voir des signes d'amour dans les éclairs de ces yeux-là, il se prit à les adorer. Tout l'y encourageait : un soupir, une parole un peu légère, cette façon de pencher la tête, qu'avait Mme Hortela, et le moindre abandon de son attitude, le bouleversaient à l'égal de témoignages passionnés. Enhardi dans son entreprise, il y persévéra jusqu'au ridicule et, du coup, la coquette oublia de s'ennuyer...

— Avant les élections, le notaire sera cocu! s'écria M. Beullard-Ottello en rentrant chez lui.

Sa femme l'attendait à table. Elle exprima toute sa surprise par cette question timidement posée :

— Vous dites, mon ami?

— Je dis... je dis que je ferai cocu M. le maire, Madame!

La douce Mme Beullard-Ottello, n'ayant jamais connu la jalousie, souffla sur sa cuillerée de soupe et parla des petits que la chatte avait mis bas dans l'après-midi.

Mais il épuisa la patience de son amie, avant toutes les sottises que le désir conseille au plus galant homme. Elle se priva d'aller songer sous les tilleuls de l'ancien jeu de paume, où, mesurant de ses hautes jambes les allées ombreuses, l'amoureux s'attardait. Le soir l'en chassait, gonflé de colères étouffantes qui le faisaient discourir et gesticuler. Ni la conversation de La Pivoine, ni les soins discrets de Mme Beullard-Ottello n'apaisèrent

cette fureur. En redingote olive, porteur du gilet fleuri et du pantalon à sous-pieds galonné de mauve, il retourna au lieu des rendez-vous, sans espoir, — pour souffrir! L'aigre bise d'automne traversant le drap jauni et le velours fané lui glaça les os, après la grillade de l'été. Sa fidélité survécut à l'hiver et aux pluies du printemps. Enfin, il acquit, avec un rhume, la certitude d'avoir été berné! Elle l'absorba au point de le distraire de la lutte politique et l'unanimité du conseil réélu avait rendu l'écharpe tricolore à Maître Hortela, que le capitaine avisait seulement aux moyens d'imposer sa candidature. Cette déconvenue, après son déboire sentimental, acheva de l'irriter. Aux boulevards et au jeu de paume, il promenait ses mauvais souvenirs de compagnie, et il rentrait avec eux, pour la plus grande inquiétude de sa femme. Ils emplissaient la maison, bourdonnaient dehors, à ses oreilles, et partout l'humiliaient! Son énergie cependant prévalait par sursauts. Elle lui démontrait la nécessité d'un éclat pour rappeler les gens au respect. C'est dans une telle disposition d'esprit que, par la lumière déclinante d'une fin de journée de mars, il croisa le notaire sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

A certaines personnes, le succès inspire la bienveillance. Urbain, rose et propret, un sourire encadré dans la blancheur de ses « côtelettes » professionnelles, Maître Hortela, touchant d'une main légère son feutre mou, donna le bonsoir au capitaine. Le chapeau vola, cinglé de la cravache, et cette apostrophe émut le calme crépusculaire :

— Sachez, Monsieur, qu'on me salue — moi! — dans la lumière du soleil!

Or, il ne dépendait d'aucune puissance humaine

que le soleil fût couché depuis 6 heures ! Et si M. le maire quittait l'étude sur les talons de ses clercs, c'était moins dans un but de nargue que pour se délier les jambes et gagner un peu d'appétit. Il releva son chapeau et, droit sous le regard provoquant du capitaine, il dit, de sa voix fine, un peu altérée :

— Les juges de Beauvais vous mettront en prison, Monsieur !

M. Beullard-Ottello rugit, agita ses grands bras dans l'espace et cria :

— Pleutre ! Pleutre ! Pleutre !

Puis on le vit s'éloigner, de ce pas de roi de théâtre qui lui était naturel.

★

Mme Beullard-Ottello attendrit la femme du notaire sans parvenir à le toucher. Le capitaine répondrait de son agression devant le tribunal, disait-il ; le prestige de la magistrature l'exigeait, si lui-même était prêt à retirer la plainte. La douce femme renouvelait ses démarches. Mme Hortela intercédait. Elles pleuraient ensemble. Le notaire apitoyé mollissait ; — toujours le maire outragé reprenait le dessus.

Affaibli par son rhume persistant, le capitaine s'était alité aussitôt l'algarade. Les citations lui causèrent des emportements. Il y usait ses dernières forces, puis tombait dans de lourds sommeils où on l'entendait parler d'amour, invectiver, commander, et prononcer de courtes phrases anglaises achevées dans un rire épouvantable.

Maître Hortela, qui avait intéressé le préfet à sa cause, fut avisé d'une enquête ouverte par l'administration sur le rôle de M. Beullard-Ottello pen-

dant l'invasion allemande. Si l'on n'avait rien trouvé aux archives de la Guerre, un aide-de-camp de Faidherbe, maintenant colonel à Beauvais, avait formellement accusé d'imposture quiconque prétendait avoir remis au général un renseignement sauveur, à la journée de Bapaume : en outre, il savait le nom des chefs de compagnies franches d'alors, — et celui de Beullard-Ottello lui était inconnu.

« On se rappelle ce nom-là, — ajoutait le billet préfectoral. — Il y a du louche. Par la femme, avec un peu de votre adresse éprouvée, vous apprendrez quelque chose. »

Très innocemment, au maire qui lui communiquait dans une forme atténuée les doutes du préfet de l'Oise, Mme Beullard-Ottello, suffoquée par la crainte du scandale qu'elle appréhendait depuis si longtemps, répondit :

— Oh, vous voulez donc sa mort, Monsieur!... Il ne supporterait pas cela... Il est si faible... Il a perdu l'usage des bras et de la parole...

. . . . . .

Il déclinait rapidement, incapable de bouger, muet, la tête lourde sur l'oreiller. Il fallait le faire boire.

Comme s'il eût deviné les recherches indiscrètes de la Préfecture, il s'agita, s'efforçant de parler et de se soulever. Sa femme, auprès du lit, tâchait de le calmer. Soudain, dressé sur son séant, il retrouva sa voix terrible et hurla :

— La charge! La charge! Ils vont voir ce que c'est, les pékins!... Sellez Bismarck!... Charrrgez!

Il se leva dans un réveil prodigieux, passa son pantalon et ses bottes, et, la cravache au poing, les yeux énormes, il descendit l'escalier par bonds. A

l'écurie, Bismarck, heureux et gras, sommeillait. Le capitaine, haletant, après avoir tenté de le seller, le poussa dehors et, les doigts crispés à la crinière, il sauta dessus.

— Charrgez!...

Sous la double piqûre des éperons, le cheval s'emporta dans un galop. A moins de cent mètres, il s'abattit. Le capitaine Bapaume avait donné de la tête contre une borne. Le front ouvert, le visage ensanglanté, il paraissait pourtant sourire dans la mort.

— C'était un brave, celui-là! dit La Pivoine à ceux qui relevaient le cadavre.

Et l'homme à la jambe de bois s'en fut, larmoyant, publier la gloire du héros.

10 octobre 1902.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

POÈMES

I

LA MAISON VERTE

Ainsi qu'un gros lézard qui dort sur une pierre,
notre maison est verte et se chauffe au soleil.
Elle est sur la montagne et domine la mer
dont on entend la voix assourdie bourdonner
au loin, ainsi qu'un formidable essaim d'abeilles.

Dans une coupe de lumières, l'île baigne
ses plages, ses forêts, ses îlots en corbeilles
près desquels le corail, au ras des eaux, déploie
l'éventail frissonnant de ses fleurs qui chatoient.
O magique océan d'émeraude! Prairies
merveilleuses où dansent le soir les sirènes,
vos fleurs ont le splendide éclat des pierreries
où miroite un reflet passager d'arc-en-ciel!

Du seuil, on voit blanchir la ligne des récifs,
quand les vents alizés, en sifflantes lanières,
s'acharnent, furieux, sur les pins de la grève,
et courbent les palmiers comme des pailles sèches;
on voit les éléments jouer avec la terre,
lui tisser sa tristesse et lui broder sa joie,
le soleil lui sourire dans les pleurs des nuées,
la brise lui souffler sa caresse ou sa rage,

et les jours s'en aller, belles femmes fécondes,
qui balancent des lys sous la voûte des nuits,
et dont la traîne en feu, lourde des fruits de vie,
souillée de sang, ondoie sur les douleurs du monde.

Et de l'humble maison, le soir, les mains unies,
nous regardons aussi le firmament tourner
dans la muette palpitation des astres,
et nous sentons, dans la ténèbre où le vent râle,
nos cœurs ardents bondir et chercher la beauté!

II

LES TRESSEUSES DE FEUILLES

Le soleil du matin est doux sur la terrasse
où les femmes, nonchalamment, foulent aux pieds
le tapis blanc des suaves fleurs d'oranger;
— dans l'air, un bourdonnement d'abeilles, lasses
de butiner le miel aux fleurs d'eucalyptus. —

Les femmes, qui parlaient entre elles, se sont tues ;
elles sont accroupies sur le sol, et penchées
sur leur ouvrage. Avec des bandes découpées
dans la feuille luisante et souple du palmier,
leurs doigts agiles tressent, selon leur caprice,
hottes pour le poisson, ou paniers pour les fruits,
ou barrières qui font les vérandahs bien closes.

L'une a près de son front la fleur d'un laurier-rose,
l'autre a dans ses cheveux une fleur d'hibiscus.
Elles sont toutes deux de la même tribu,
et l'une aura seize ans aux fêtes des ignames.
Elles se sont parées, pour venir chez les blancs,

dans un long pagne de coton, aux couleurs vives,
qui, malgré la lenteur de leurs mouvements, glisse
et découvre une épaule et des seins arrogants.
Inhabiles, leurs mains remontent les ceintures,
et leurs bras, modelés comme ceux des statues,
ont des gestes harmonieux comme des rythmes.
Le vent qui fait trembler la cime des bambous,
fait aussi, lentement, sur leurs épaules douces,
neiger les blanches fleurs des orangers ; et, vives,
l'œil ardent et le front renversé, elles ont,
lorsque les fleurs chatouillent leur gorge, un frisson,
et leur chair noire est illuminée par leur rire !

III

LA MINE

Blocs lourds rouges de fer, cailloux verts de nickel,
pierres de cuivre bleues : les montagnes sont pleines
de filons endormis que le travail réveille.
Mineurs, voici le pic, la pelle et le marteau ;
et de la glaise ocreuse et de la marne jaune,
taillez la grasse chair où serpentent les veines,
les muscles et les nerfs de l'être monstrueux :
du Métal qui se ramifie dans l'univers
en merveilles de force et de grâce mêlées.
Voici le pic, la pelle et le marteau, mineurs ;
dans les puits, en grappes humaines, descendez ;
projetez la clarté blême de votre lampe
sur la cellule infime où les forces se créent ;
et, confiant aux paniers le bloc mystérieux,
versez ainsi le sou du pauvre pour l'offrande
que l'Ile triste donne aux vaisseaux de la terre.

Sur les rails d'acier bleu, conduisez les wagons
dont il vous faut encore épouser les frissons
(car leur jeu trépidant se prolonge en vos chairs).
Et, quand les balanciers, en jouant sur les bielles,
quand les lourdes fumées, en se versant au ciel,
ont déroulé, parmi les campagnes désertes,
leurs anneaux ondoyants et leurs géométries ;
quand l'escarbille, en jaillissant des cheminées,
a jeté son étoile en la brume emportée ;
et quand le monstre noir a vu tourner des disques
les faces de clartés et d'ombres, alternées,
au loin, dans une gorge étroite de montagnes,
voyez poindre le port, ses fumées et ses bruits,
ivre, sur l'horizon de lumière et d'eaux calmes.

Les poulies et les treuils, grinçant sur les jetées,
les grands bras balancés des grues, le long des quais,
les mâtures jaillies des puissantes carènes,
les fournaises flambant dans les chambres de chauffe,
les hélices, aux ailes courbes sous les flots,
offrent leur force, propre à créer d'autres forces ;
et les hommes, insectes noirs, près des machines,
vont et viennent, dans leur petitesse risible,
mais sur le rythme ailé de l'esprit et du feu.

Et de là, le métal, gisant au fond des cales,
va, sur la nappe lisse ou sur le flot houleux
de l'île montagneuse aux villes innombrables.

On le fond, on l'étire, on le ploie, on le frappe ;
les forges embrasées illuminent le soir ;
les marteaux écrasants tombent dans un bruit sourd ;
les chocs claquent, l'air vibre ; les courroies, se hâtant,

enroulent leur souplesse à la force des roues;
et, sur leurs axes silencieux, les volants
tournent éperdument leur masse énorme et bleue.

Le métal, enfin, va vivre; sa masse rouge,
entre les mains de l'homme, éclot en fleurs de feu ;
sous l'outil, animé par l'esprit et les yeux,
il se fige en beauté, comme l'argile au four.

Le voici. Dans sa pureté et son éclat,
ô mineurs, il flamboie, et, permettant à l'homme
d'ennoblir par les arts sa matière et ses formes,
l'aide encore à créer son œuvre périssable,
et à durer, sur notre monde, ce que dure
une idée, dans le cours fatal de la nature.

MARIE ET JACQUES NERVAT.

Nouvelle-Calédonie, 1901.

PASCAL ET LES JÉSUITES

Bouvard et Pécuchet demandaient une histoire « impartiale » des Jésuites. Il n'y a que des pamphlets, gémissaient-ils. De fait, il nous manque un bon ouvrage sur la Compagnie, celui qu'eussent pu écrire Sainte-Beuve ou Renan. De Pascal à Michelet et Quinet, du P. Annat au P. Dulac, seule la secte a parlé. Mais si les attaques sont fameuses, les apologies restent généralement au-dessous du médiocre. Ce n'est pas par l'écrit que les Pères savent se défendre. L' « impartialité » en histoire est d'ailleurs chose à peu près aussi concevable que le vide absolu en physique. J'ai bien peur qu'elle ne ressemblât beaucoup à la nullité. Tout esprit a sa tendance, sa perspective naturelle, sa passion. Mais il y a la perspective de l'aigle et celle de la grenouille ; il y a celle du chien maigre et celle du chien gras. Il faut choisir. Il y a passions et passions. Nous souhaiterions qu'une tête, sans autre fièvre que celle de la curiosité philosophique — « partialité » déjà, puisqu'elle fait sourire de certaines choses graves — sans autre humeur que de se divertir un peu de l'humaine nature, s'emparât enfin d'un sujet tant décrié, sinon pour l'épuiser, tout au moins pour le nettoyer de ce monceau de mythes et de légendes dont l'ont obscurci Eugène Sue et Paul Bert.

Ce vœu a reçu une première et bien précieuse satisfaction. M. Remy de Gourmont vient de nous

apporter sur la Morale des Jésuites des explications profondes et décisives en même temps que des conclusions discrètes (1). *Le Chemin de Velours*, cette exquise dissertation, ne sera, je pense, goûté aujourd'hui que des libertins. Le grand mérite de M. de Gourmont, ce n'est pas tant d'avoir traité les Pères en honnêtes, en aimables gens, que de les avoir, dans cet accueil probe et poli, su tenir à une certaine distance. De ce que les Pères aujourd'hui n'ont pas certes que des sots, mais ont sûrement la majorité des sots parmi leurs ennemis, un vrai philosophe pourrait être tenté de les serrer sur son cœur. Il y a là aussi un excès à éviter.

M. de Gourmont a tracé à la Compagnie une ligne de défense dont elle ne profitera pas, mais derrière laquelle il nous plaît de faire un instant le coup de feu sous la direction de ce chef ingénieux et amusé. Au surplus les Jésuites n'offrent-ils rien depuis plus d'un siècle qui puisse fixer l'intérêt d'un libre esprit. Seulement il y a eu dans leur histoire un grand moment, où la cause de la civilisation, des mœurs et, si j'ose ainsi m'exprimer, des « lumières » a été tout entière du côté de leurs théologiens et de leurs casuistes, l'obscurantisme et la barbarie du côté de leurs agresseurs. C'est le moment des Provinciales. C'est celui auquel M. de Gourmont s'est attaché.

I

« Il n'y a guère une page des *Provinciales* qui n'incline un bon esprit à avoir de l'amitié pour les Jésuites. » Ainsi s'exprime M. de Gourmont. Cette petite sentence est capitale. Voici deux siècles et demi que les *Provinciales* accablent la Compagnie.

(1) *Le Chemin de Velours*, Société du *Mercure de France*.

Même ses amis reconnaissent le coup de massue. Certes la verve et le comique des Petites Lettres sont forts. Mais elles contiennent tous les éléments d'une triomphante riposte à Pascal. M. de Gourmont a su les en extraire. Pascal me fait l'effet d'un poing terrible qui s'abat sur des épingles dressées. Il les écrase, mais se relève déchiré de partout.

Le ton d'abord est suspect. Le procédé qui consiste à « imaginer un adversaire stupide » peut être manié de façon très agréable. De la part de Pascal il étonne. Le bon Père qui livre à ses visiteurs jansénistes les mystères de la casuistique est un jocrisse, friand de ses propres niaiseries. Pascal, quand il fréquentait les salons, devait avoir une invention satirique très amusante. On souffre de voir utiliser lourdement ce don tout mondain, cette grâce forte de l'esprit pour un dessein de piété farouche.

Mais voyons le fond. On a beaucoup disputé sur le point de savoir si Pascal tronque les textes qu'il impute aux casuistes. « Il les tire à lui, » a dit joliment Sainte-Beuve. En abusant le lecteur sur la nature de la casuistique elle-même, sur son objet et sa raison d'être, il a par avance vicié le sens, détourné la portée de tout ce qu'il citera. Pascal n'a pas même feuilleté un casuiste. Ce pourfendeur de la conscience relâchée a reçu ses citations toutes taillées des mains de Nicole et d'Arnauld.

Le traité de Molina: *De jure et justitia*, forme deux volumes d'environ mille pages : il contient plus d'un millier de discussions de quinze ou vingt paragraphes ou points chacune. De cette masse Pascal ou plutôt ses pourvoyeurs extraient de ci de là deux, trois, ou quatre lignes au plus. Admettons pour l'instant que les sentences extraites le soient

fidèlement et de manière qu'il n'y ait pas sur leur signification de méprise possible. Certaines peuvent sembler assez scandaleuses. Mais quelle tête un peu réfléchie se croira en droit d'apprécier l'esprit, la méthode et les desseins d'un in-folio de deux mille pages à deux colonnes, texte serré, sur huit à dix fragments dont le plus long ne fait pas même la moitié d'un alinéa de l'auteur? Qui voudra juger une doctrine qui embrasse tout le droit, toute la morale, sur une douzaine de courtes formules choisies par des adversaires passionnés? Appliquez la même remarque à Sanchez, Escobar, Lessius, Castro Palao, etc., à tous les casuistes cités et flétris dans les *Provinciales*. Vous verrez ce que peut valoir dans son ensemble la représentation de la casuistique fournie par Pascal. Quand les Port-Royalistes, Pascal mort, éditèrent ses *Pensées*, ils surent en ôter ou y étouffer tout ce qui, pris à part, rendrait un son peu chrétien. Ces messieurs excellaient à enfouir comme à fouiller, double aptitude de la taupe. Ce serait un moindre travail peut-être d'enlever de l'immense collection des casuistes tout ce qui peut s'y être glissé de vraiment imprudent et suspect.

Ce qui est plus grave, c'est la manière dont Pascal prête aux avis des casuistes de la Compagnie une signification qu'ils ne peuvent avoir. Celui qui dans le « Fragment sur les deux infinis », dans toute la première moitié des *Pensées* a parlé comme le plus libre esprit des temps modernes, c'est ici « le plus morose des fanatiques », un géomètre maniaque et buté qui ne veut rien entendre que dans l'absolu. Or il s'agit de morale. « Le malheu-« reux, dit M. de Gourmont, dans la droiture de « sa logique, traite selon les principes d'Euclide,

une matière variable, obscure, modelée sur la psychologie instable des hommes. » En morale, il y a certes, pour une société, un milieu donné des directions, des indications générales. Mais il y a surtout des cas différents, à résoudre. Les solutions des casuistes se rapportent à des cas particuliers aussi circonstanciés que possible. Pascal traduit en maximes universelles ces opinions si minutieusement spécialisées par leurs auteurs. Moyen ingénu de faire prononcer aux gens qu'il est permis de prévariquer, de tuer et de forniquer.

Les casuistes se demandent, par exemple, jusqu'à quel point et sous quelle condition un valet peut, sans pécher, aider son maître dans une entreprise illicite. Pascal nous rapporte cette opinion de l'un d'eux sur les choses permises au domestique d'un maître galant : « Porter des lettres et des présents; ouvrir les portes et les fenêtres, tenir l'échelle pendant qu'il y monte : tout cela est permis et indifférent. Il est vrai que pour tenir l'échelle il faut qu'ils soient menacés plus qu'à l'ordinaire, s'ils y manquaient; car c'est faire injure au maître d'une maison d'y entrer par la fenêtre. » Il y a lieu de soupçonner (on va le voir) que ce texte, que je n'ai pu vérifier, n'est pas rapporté fidèlement et que Pascal y ajoute une pointe de ridicule. Mais enfin, sous cette déformation très probable, qui n'y goûtera une juste graduation? Faire le guet sous la fenêtre d'Elvire, il y a là de quoi maugréer pour un honnête père de famille au service de don Juan. Mais est-ce un cas de conscience à perdre le pain des siens, surtout si l'on est menacé du bâton pour tout à l'heure et des exempts pour demain? L'échelle n'est pas la chandelle. Entre l'empressement de Leporello et le martyre il y a des nuances. Pascal n'en voit pas. Il s'in-

digne et ricane. Les Pères permettent de « s'associer au mal! » — Quel Jésuite!

Sanchez, Molina, sur la question de l'homicide, s'appliquent très humainement à accorder l'horreur chrétienne du sang versé avec les exigences des mœurs et de l'honneur. Ils écrivent en Espagne, au XIVe siècle. Ils distinguent le duelliste de l'assassin et reconnaissent, à l'extrême rigueur, des cas où il peut n'y avoir pas eu péché dans l'acceptation ou la provocation d'un duel. Pascal aussitôt d'en faire des négateurs du : *non occides* évangélique et de pousser des cris. Que dirait-il aujourd'hui de son disciple M. Ranc, président des jurys d'honneur!

« Bien mal acquis doit être restitué... » Les casuistes ont le bon sens de répliquer : pas toujours. La loi civile est de leur avis, qui prévoit la prescription. Il y a cent cas où la réparation d'un mal ferait un désordre plus grave encore, où, sur les résultats d'une faute, d'un crime, quelque chose de bon, d'utile, de respectable avec le temps s'est édifié. Il s'impose alors de tout laisser en l'état. Voilà de sage empirisme. La vie nous le commande tous les jours. Pascal va de l'avant, comme un sauvage, il faut le dire, donnant contre toutes choses de son front dur.

Il a beau jeu. Il spécule en irresponsable dans la solitude, comme les stoïciens, comme Spinoza, comme Kant. — « Agis toujours de manière que la maxime de ton action puisse être érigée en règle universelle. » Mais il n'y a qu'un lieu où l'on puisse agir de la sorte : c'est dans l'enceinte d'un cloître entre gens retranchés de la vie. De qui donc est ce mot : « qui veut faire l'ange fait la bête »?

Il est très facile d'énoncer des préceptes de morale

dont la contradiction ou la mise en doute semble infâme. Seulement, dans cette universalité et cette rigidité, ils sont absolument insignifiants. Les proclamer sur un ton hautain, c'est se donner à bon compte un air de vertu rigoriste. Imaginez des cas de la vie réelle où les appliquer. Je défie qu'il n'y ait pas tout de suite des distinctions à faire. Le métier des casuistes était d'établir ces distinctions où tiennent pratiquement toute la morale et le droit. En toute chose d'ailleurs, distinguer n'est-il pas la marque propre de l'être intelligent? « Toute la liberté de l'esprit moderne, dit M. de Gourmont, est contenue en germe dans ce *distinguo* qui fait tant rire les imbéciles... Il n'y a pas d'absolu, il faut à chaque pas, le long du chemin des idées, proférer ce *distinguo* fatidique. Avec ce vocable ridicule, voilà la naissance de l'analyse. »

Pascal a su faire un renom quasi criminel à la fameuse « direction d'intention ». Les mêmes sots que M. de Gourmont a en vue se figurent là-dessous on ne sait quelles subtiles recettes pour commettre des actions infâmes en tranquillité de conscience. Les casuistes veulent dire que la qualité morale d'une action ne dépend pas de sa matérialité, mais de l'intention de son auteur et qu'il importe principalement de connaître vers quel objet cette intention est dirigée dans les actes qui sont, sous quelque rapport, bons ou utiles, sous quelque autre, pernicieux, comme est de blesser ou tuer un ennemi qui menace notre existence ou notre honneur. Autre chose est de s'en réjouir ou d'en prendre grossièrement son parti comme un reître ; autre chose de se féliciter d'avoir l'honneur et la vie sauve, tout en en regrettant le prix. Ces distinctions sont délicates et familières à un galant homme. Pascal et sa suite font

les Jésuites trop niais ou trop farce vraiment. Si la direction d'intention était dans la pensée de ceux-ci la comédie que leurs adversaires prétendent (ainsi d'un prêtre qui se rendrait dans un lieu de débauche en s'attachant à l'idée « d'en convertir les habitantes ») n'oublions pas que c'est Dieu lui-même que cette comédie serait destinée à tromper !

Molina (l. II, d. LXXXVIII, n° 6) écrit : « Les juges peuvent recevoir des présents des parties quands ils les leur donnent ou par amitié, ou par reconnaissance de la justice qu'ils ont rendue, ou pour les porter à la rendre à l'avenir, ou pour les obliger à prendre un soin particulier de leurs affaires, ou pour les engager à les expédier promptement. » Ce texte, que Pascal cite, me paraît en effet un peu fort. Je m'y reporte dans l'original. L'auteur le fait précéder et suivre d'une observation que Pascal omet prudemment et qui en modifie totalement la portée : c'est à savoir que la loi civile qui interdit aux juges, en tout état de cause, de recevoir des présents des parties est en cela absolument sage, et qu'il y a obligation de conscience à se conformer à la loi civile. De sorte que Molina a l'air, dans les *Provinciales*, d'énoncer un aphorisme pratique, là où théologien, scolastique raffiné, les données de la réalité une fois reconnues et satisfaites, il combine des cas rares et composites. Le virtuose joue la difficulté et côtoie l'abîme. A propos de chaque question de morale, les casuistes posent, pour les résoudre, tous les cas concevables. Avec le sérieux de prêtres, ils ont la coquetterie de juristes et de logiciens déliés. Dans cette forêt de prévisions, il peut s'en trouver une ou autre assez scabreuse, assez ridicule. Port-Royal

tombe dessus et l'épingle. Elle a l'air alors d'être le but du chapitre.

Pascal raisonne comme si le but des casuistes avait été de notifier au public l'étendue de tout ce qu'on peut se permettre quand on a un jésuite pour directeur (lettre V) afin qu'on ne cherche pas son directeur autre part et qu'on en prenne à son aise. En réalité, les ouvrages des casuistes ne sont pas autre chose que des cours de séminaire, des dictionnaires pour les confesseurs. Le public n'a, pour ainsi dire, nul accès dans ces gigantesques tomes d'une science un peu secrète. Les déterminations de la casuistique ne visent pas les actes à commettre, mais les actes commis. Elles n'annoncent pas ce qu'il est licite de faire; elles indiquent, elles suggèrent ce qu'il est opportun d'absoudre. La différence est grande et ce n'est peut-être pas la peine de disserter avec le scrupule que nous y mettons pour celui qui n'en serait pas frappé. Sotus par exemple (5 De just., quest. I, art. 8) examinant s'il est permis de prévenir celui que nous savons sûrement animé à notre égard d'une intention meurtrière et de le frapper avant qu'il nous attaque, répond qu'en fait il n'est pas possible de définir par avance et théoriquement où finit la défensive, où commence l'offensive; c'est affaire à un juge sage d'en décider pour chaque cas particulier, toutes circonstances vues. Cette prudente doctrine exposée il ajoute avec insistance « qu'elle doit servir pour apaiser les consciences, *après le fait*, mais qu'il faut bien se garder de la publier, de peur que le vulgaire ignorant (*rude vulgus*) qui brouille facilement les idées de défense et d'attaque, n'en fasse abus ».

Si les *Provinciales* falsifient par omission, elles le font parfois d'une manière plus osée. Pascal rap-

porte ce texte d'Escobar: « Les promesses n'obligent point, quand on n'a point intention de s'obliger, en les faisant. Or, il n'arrive guère qu'on ait cette intention, à moins qu'on les confirme par serment ou par contrat : de sorte que, quand on dit simplement : *Je le ferai*, on entend qu'on le fera si l'on ne change pas de volonté; car on ne veut pas se priver par là de sa liberté. » J'ai voulu consulter Escobar lui-même. Dans la bibliothèque de province où je travaille et qui contient les principaux casuistes, à mon grand étonnement, il ne figure pas. On m'apprend que c'est une ancienne bibliothèque des jésuites. Les Pères l'ont enlevé... en souriant, j'espère. Heureusement l'opinion d'Escobar est donnée comme extraite de Molina. J'ouvre Molina. Et voici ce que je lis (tract. II, Disp. 268) : « Lorsqu'on offre quelque chose par politesse (*urbane*) et amabilité (*ad complacendum*) plutôt que dans la pensée de se lier et que cette offre est faite *en termes généraux*, elle n'entraîne pas obligation. Par exemple, si une personne nous demande un objet déterminé et qu'en le lui donnant nous ajoutions : tout ce que je possède est à vous, vous en userez comme il vous plaira — ou encore si à une personne qui ne nous demande rien nous disons que tout ce que nous avons est à son service... » Vous trouverez sans doute que le Père prévoit des manifestations de courtoisie un peu excessive. Admirez là un trait de réalisme. L'emphase espagnole (Molina est espagnol et enseigne en Portugal) se plaît à ces gestes. Si vous admirez une belle arme dans la main d'un Espagnol bien élevé, il vous dira volontiers : « Elle est à vous. » Gardez-vous de la prendre. C'est, avec moins de vulgarité, le « Venez déjeuner un de ces jours » par lequel on pallie à Paris la brutalité d'une

rencontre fortuite avec un ami perdu de vue. Pascal a supprimé la condition essentielle : « en termes généraux » et il conclut. « O mon père! Je ne savais pas que la direction d'intention eût la force de rendre les promesses nulles ! »

Si un contrôle bien incomplet des assertions de Pascal nous a donné de tels résultats (et nous en avons d'autres et l'on en trouvera de bien significatifs aussi chez M. de Gourmont), comment ne pas présumer que toutes les maximes ineptes ou cyniques mises sur le compte des casuistes sont, pour plus que moitié, l'invention de Port-Royal? Ne poussons pas plus loin ce débat littéral et tout ce détail. Il ne s'agit pas ici tant de défendre les casuistes que d'infirmer l'autorité des *Petites Lettres*, et surtout d'éclairer un cas éminent de fanatisme sectaire. L'esprit jésuite est vulnérable, certes et caduc, mais par d'autres côtés, pas par celui des mœurs. Les arguments de Pascal sont de la plus mauvaise qualité. Nicole et Arnauld me semblent des agents d'affaires qui font plaider un grand avocat sur des pièces truquées. Le grand avocat n'y regarde pas de trop près. Il renchérit de toute son insolence.

II

M. de Gourmont exprime quelque part le vœu que les années l'aient grandi « en sagesse et en scepticisme ». Mais il y a un scepticisme de débilité : celui d'un pauvre esprit que toutes les affirmations trouvent sans résistance — et un scepticisme de vigueur, quand l'intelligence domine les idées et les juge du point de vue de la vie. Dans un conflit de thèses qui ne sont pas des spéculations métaphysiques sans conséquence, mais qui ont leur

contre-coup sur les mœurs de la cité, l'attitude du chat qui pelote avec les contraires serait suspecte, peu digne. M. de Gourmont prend parti non pour la Compagnie de Jésus, mais pour une philosophie générale dont les plus farouches adversaires recommandent le jésuite par l'âpreté qu'ils témoignent contre lui. En dehors donc des Pères et de Pascal, en dehors de toute théologie il y a un esprit jésuite et un esprit pascalien. C'est leur confrontation continue qui fait l'intérêt du *Chemin de Velours* et y met un frémissement. Mettons-les aux prises sur une question déterminée, celle du mensonge par exemple, où la tolérance des casuistes provoque le plus de vertueuses indignations.

Est-il légitime de mentir? Pascal dit : non, jamais ; les casuistes : parfois, c'est selon! Formée sous des influences pascaliennes, la morale « rationnelle » « indépendante », du XIX^e^ siècle condamne absolument et de haut le mensonge. Le jésuite continue d'insinuer mille restrictions à cet anathème. Il se fait mépriser, « il biaise, il équivoque », comme le bon Père des *Provinciales*. Sous les traits d'un de ses grands-prêtres, Victor Hugo, ou Michelet, la « Conscience moderne », le miroir de la Vérité à la main, traque le pauvre homme. Il baisse la tête, se tait, et, quelque bonne distinction de Reginaldus ou de Molina en mémoire, il murmure honteusement son : E pur si muove! O mon Père, que ne levez-vous les yeux vers le miroir? Il reflète moins de lumière que de fumée.

Proscrire absolument le mensonge comme un mal en soi, c'est admettre que la vérité est absolument bonne ; c'est identifier le vrai et le bien. De Platon à Cousin les métaphysiciens s'évertuent à opérer cette identification; mais l'humble expérience, tel

un filet d'eau, fait crouler leurs ambitieuses montagnes de sable.

On n'ose, tant ils sont vulgaires, invoquer les cas de la vie où la dissimulation du vrai est commandée à un honnête homme. La vérité serait-elle le bien pour un incurable, ignorant de son état, et qui n'est pas un Spinosa, un Stoïcien, capable de trouver une volupté orgueilleuse à mourir lentement ! Argumentation bien plate, aux yeux d'un platonicien. Mais aux hauteurs mystiques d'où les platoniciens la profèrent, l'identité du vrai et du bien est une proposition dépourvue de toute espèce de sens. Le vrai, c'est une idée conforme à la réalité. Le bien c'est tout ce qui favorise la vie. Chacun connaît, peut imaginer cent circonstances où la vie a le plus évident intérêt à ce que l'esprit se représente faussement les choses. La vérité est alors un poison, l'illusion une sève nourricière.

Ibsen, qu'il serait curieux de mettre avec les Jésuites, a plaidé dans *le Canard Sauvage* et même plaidé sans mesure la cause du mensonge bienfaisant. L'affabulation de ce drame est ingrate et triste, mais forte. Qu'il nous soit permis de la présenter. De ce génie des brumes, austère et radical, nos pascaliens recevront peut être ce qu'ils refuseraient des mains d'Escobar ou de Machiavel.

Un excellent homme, borné, de cœur délicat et tendre, Hjalmar Ekdal, a épousé, il y a près de quinze ans, une fille Gina, saine aussi, de bonne race populaire, mais qui fut séduite par un riche marchand chez qui elle était en service. Faute ignorée de son mari. Ils ont une enfant, douce et charmante, née très peu, trop peu (mais le confiant Hjalmar ne s'en est guère avisé) après leur mariage. Hjalmar est un fils de famille déchu par la

ruine de son père dans la condition de photographe. Il est convaincu de porter dans sa tête une invention qui, renouvelant l'industrie photographique, lui donnera l'argent et la célébrité. C'est le rayon qui illumine et ennoblit cette existence. Dans ce ménage tranquille et presque heureux vit le père, le vieil Ekdal. Grand chasseur jadis, en son temps prospère, il a installé dans le grenier une espèce de chasse, forêt de papier peint, mare dans un bassin, des lapins qu'il tire avec un vieux pistolet, un canard sauvage et sa couvée. La fillette le seconde dans ces enfantillages.

Le symbole est clair. Beaucoup d'hommes d'honneur ont leur Gina ; ils ont, ignorés d'eux et plus ou moins proches, des dessous d'existence ou de famille où ils ne pourraient pénétrer sans s'empoisonner. Mais surtout nous avons tous, à quelque degré, notre canard sauvage, quelque illusion fondamentale sur les choses et sur nous-mêmes qui fait pour nous le principal prix de vivre, qui n'est pas seulement le cordial des faibles, mais bien souvent chez les meilleurs, les plus nobles, le grand excitant de l'intelligence et de l'énergie. S'il y a les folies de la vanité, il y a aussi la piperie de la gloire, de l'immortalité, de l'honneur. Il y a les menteuses images de l'amour qui, lorsqu'elles enchantent le sang de l'homme, le portent cent fois plus vif au cœur et à la tête. Le « bien » sera-ce donc prendre en mépris, en haine ce tissu de belles chimères liées à la fécondité et à la noblesse de la vie?

Dans le ménage d'Hjalmar Ekdal, l'auteur a placé deux familiers qui voient le fond des choses, mais dans les sentiments opposés du pascalien et du casuiste. Ils s'appellent Werlé et Relling. Le premier est un fanatique qui, dans l'intérêt supérieur

des âmes, ne se tient pas de les éclairer brutalement, de dévoiler à Hjalmar les origines de son mariage, le néant de ses idées d'inventeur ; dans sa sainte rage contre les idoles, ce Polyeucte voudrait tuer jusqu'au canard, et par les mains de l'enfant. Il appelle cela la sommation de l'Idéal. Sur ces ravages, affirme t-il, Hjalmar et les siens vont recommencer une vie nouvelle, désempestée du mensonge. Et se pressent sur ses lèvres toutes les métaphores des prédicants pour peindre les délices de ce renouveau. On devine les résultats. Hjalmar restera avec sa femme, avec qui son accoutumance est profonde, avec l'enfant qui n'est pas à lui, mais qui le caresse ; il faudra bien qu'il reste avec lui-même. Triple objet de rancœur et de dégoût désormais. De cet honnête foyer Werlé a fait un cloaque.

A ce dangereux personnage, Ibsen oppose un ami de l'erreur. Depuis des années, Relling, chaque matin, ne manque pas de rafraîchir les illusions et visions d'Hjalmar et du vieil Ekdal. Relling ne pense pas seulement qu'il y a bien des cas où il faut cacher la vérité, mais encore que tout homme, que l'humanité ont besoin pour vivre de quelques idoles. La vraie philanthropie veut que celui de qui il dépendrait d'anéantir ces idoles les cultive. C'est le « mensonge vital ». La philosophie de Relling, c'est qu'il faut aider le monde à marcher par le mensonge puisque la vérité nue le détruirait.

Ibsen, dans d'autres ouvrages, a plutôt donné, sinon raison, du moins un prestige de grandeur morale au « vériste », au redoutable maniaque qui prétend tout remettre en question, refonder toutes les situations humaines sur la « vérité ». Ici visiblement il est pour Relling. Werlé donne envie qu'on l'abatte. Méfions-nous cependant ! En même

temps que ce haut bon sens, l'auteur a prêté à son interprète une figure fâcheuse. De cet honnête homme de Relling il fait un cynique, un ivrogne. Par là il imprime à la sagesse un air effronté de paradoxe. On craint, à voir comme il la barbouille, et la fait tituber, qu'il n'ait bien de l'amertume contre elle. Il l'admet, mais peut-être comme quelque chose de diabolique. L'âme moderne, quand ses faux idéaux la quittent, reste si blessée qu'au contact de la raison elle grimace de souffrance. L'intellect de Relling est jésuite. Sa sensibilité pascalienne. Ce désaccord intérieur explique ses allures convulsées. En somme il est dangereux aussi, malade d'absolu. Pour un peu, il prêchera « Mensonge » avec les mêmes yeux, les mêmes fureurs d'apôtre que d'autres « Vérité ». N'y a-t-il pas de cela chez Nietzsche?

C'est aller infiniment trop loin. On préfère un jésuite doux et expérimenté calmant le zèle de jeunes Polyeucte sans vouloir en faire des idolâtres. Nous opposons Relling à nos fanatiques de vérité, mais sans le suivre lui-même. Il a lui aussi son aberration. Il est quelque peu halluciné. C'est un systématique. Nous aurions donc tort de l'appeler casuiste. Ce qui donne son sens et sa légitimité à la casuistique, c'est qu'en morale le système, l'absolu sont absurdes. Il y a dans l'énonciation de toute sentence, de tout idéal philosophique de moralité une fausseté qui offense profondément des esprits délicats et avertis. Etant données les mille dépendances de l'homme, ces affirmations universelles sont une bravade, une jactance ou une naïveté. Il faut le dire aussi bien du cynisme dogmatique, de l'immoralisme tranchant que des maximes puritaines. (L'immoraliste, c'est un bigot ré-

volté.) La grande sagesse des casuistes, c'est d'avoir compris que tout principe absolu interjeté par un esprit ignorant de toutes choses hors de lui-même, dans le mécanisme subtil de la vie, c'est comme une barre stupide qui détraque tout.

Cependant, dans leur va et vient empressé et conciliateur entre les désirs de l'individu et la règle des mœurs, pourquoi supposer que les casuistes, prêtres, religieux, aient été surtout mus de complaisance envers l'individu ? Celui-ci s'égayerait bien sans leur permission. C'est du côté des mœurs, de la société, de la religion qu'est tourné tout leur souci. Seulement, ce sont des réalistes. Ils ne se donnent pas le ridicule de systématiser des préceptes pour une humanité idéale, abstraite, hors du temps et de l'espace. Ils acceptent la moyenne, l'immense majorité des hommes, telle qu'elle est, avec les libertés qu'elle saura toujours prendre. Et dans leur perpétuel : « Vous pouvez aller jusque-là », ces habiles gens ont bien moins en vue l'étendue que les bornes de ce qu'ils permettent. Indulgents aux fautes des sens où l'homme n'engage que la partie individuelle de lui-même, ils sont plus sévères aux péchés de l'esprit qui menacent la société et la religion, patrimoine commun de l'humanité.

Sur la question du mensonge spécialement, il est faux de dire qu'ils favorisent la commodité et le relâchement de la conscience. Comme nul être vivant en société n'échappe à la nécessité d'altérer, tout au moins d'adapter le vrai plusieurs fois par jour, les casuistes, en définissant, limitant les cas, excitent la vigilance de l'esprit sur lui-même, aiguisent son discernement. Par là ils ont rendu en même temps un grand service intellectuel et philosophique.

III

Le duel de Pascal et des casuistes n'est, on le voit, qu'un cas de l'éternel conflit entre la morale variable et vivante que la vie commande et cette morale géométrique arrangée à l'écart du monde par d'orgueilleux sectaires ou par des révoltés. La façon dont Pascal dénature et fait paraître infâmes les maximes des casuistes correspond tout à fait aux procédés de Socrate, dans les dialogues de Platon, à l'égard des Sophistes (1).

Cependant c'est plutôt à cause de l'attaque sauvage de Port Royal que pour leur valeur propre que les casuistes, d'après M. de Gourmont, méritent d'être défendus. Avec toutes leurs lumières et leurs finesses, ils ont mêlé à leur œuvre un élément de faiblesse et d'équivoque. Il y a chez ces jésuites bien du jésuitisme tout de même. Mais on se trompe sur la cause. La position un peu louche où on les

(1) Aujourd'hui le fanatisme moral c'est surtout le Kantisme. On pouvait s'étonner que, sur le nombre des bons humanistes (au sens le plus profond du mot) que la philosophie universitaire compte encore à côté de trop d'intelligences dissoutes par la métaphysique allemande, on pouvait s'étonner que nul ne soit venu dire ce que la « Morale » de Kant, avec ce mélange de mysticisme et de platitude pour le fond, et cette scolastique dans la forme, a d'offensant pour un honnête homme. L'honnête homme s'est exprimé. Dans un récent article de la *Revue philosophique* (Morale ancienne et morale moderne) où la parfaite modération du ton donne un grand prix à la certitude très nette de la pensée, M. Victor Brochard met définitivement la critique de la Raison pratique à sa place, parmi les productions les plus tristes et les plus pauvres de l'esprit humain. Il y oppose la conception éternellement jeune d'Aristote, laquelle, dit-il, pourrait bien être dans la science des mœurs ce que le Parthénon est dans l'esthétique. M. Brochard ne veut évidemment pas dire qu'il faille repeter littéralement en 1903 les formules d'Aristote, mais que l'esprit d'une doctrine qui exclut toute manie, tout orgueil systématique et concilie le positivisme avec la générosité, garde une valeur permanente. Aristote est un observateur profond et calme de la vie, qui veut voir fleurir dans la cité justement organisée la plus belle nature humaine. Il faut battre les Jésuites avec Aristote comme on bat Pascal avec les Jésuites. Ils sont à un degré moins loin que lui du Parthénon.

surprend souvent n'est pas un effet de fourberie ou de complaisance. Elle manifeste l'embarras d'intelligences inconsciemment prises entre deux principes contradictoires auxquels elles veulent également faire droit et qui se livrent à d'incroyables et vaines dépenses de subtilité pour s'en sortir. M. de Gourmont nous fait entendre sa pensée, si importante sur ce point, par une comparaison très habile :

« Il y avait, au xv^e^ siècle, un astronome nommé Regiomontanus, qui savait tout ce que l'on pouvait savoir de son temps, et cela différait peu de ce que l'on sait aujourd'hui. Mais comme il ignorait ou voulait ignorer le point capital de l'Astronomie, il plantait la terre au milieu du monde, ce qui rendait ses admirables calculs d'une effroyable complexité. Si, à la place de la terre, il eût fixé le soleil, ses courbes se redressaient, ses nœuds se dénouaient, ses orbites se désenchevêtraient. Il ne put ou il n'osa. Les casuistes de la Compagnie de Jésus me font toujours penser à Regiomontanus. Ils se sont bien doutés que la morale est une science fort aléatoire et toute relative; mais ils n'ont jamais osé laisser leurs doutes affaiblir leurs principes. Ils posent d'abord le précepte : la terre est le centre du monde. Puis ils raisonnent comme s'il n'y avait pas de centre ou comme si le centre du monde et de la morale se déplaçait sans cesse au gré des passions ou des milieux humains. Le jésuite espagnol absout le duel et le jésuite français le condamne. Vérité en deçà, erreur au delà. »

En d'autres termes les casuistes voudraient se mettre à la fin d'accord avec deux autorités antagonistes : d'une part, les préceptes évangéliques, d'autre part les observations, les nécessités de la

vie sociale, politique, mondaine, intellectuelle, militaire sur laquelle par le confessionnal et la direction des consciences ils avaient une action. — Ils voudraient être en même temps (ce langage n'est pas le leur, mais le nôtre) des positivistes et des chrétiens. Ils se donnent dans ce but une peine souvent puérile, mais de très bonne foi.

Ainsi, avec la franchise, nous l'avons vu, de reconnaître que le bien commande souvent quelque degré de mensonge, ils voudraient respecter à la lettre le commandement de ne jamais mentir. Cette clause de style — toute métaphysique — à concilier avec cette donnée d'expérience les met à la torture. Comment mentir sans mentir ? Par la « restriction mentale », artifice comique et misérable vraiment.

Par ces ridicules subterfuges (dont la théorie des « opinions probables » nous fournirait un exemple encore) joints à cette science des passions, qui fait que Kant n'est qu'un Troglodyte à côté du plus médiocre d'entre eux, les casuistes manifestent bien les deux traits de l'esprit ecclésiastique dans le catholicisme en général : finesse psychologique, faiblesse logique, sens des faits, connaissance des hommes et nullité dans les idées, le raisonnement, la science. Ils recourent à la plus sotte scolastique pour justifier et déduire ce que le bon sens donne immédiatement.

Mais cette perspective nous entraînerait loin du livre de M. de Gourmont et de la question que nous avons reprise après lui, selon sa méthode. Il ne s'agissait des Jésuites que sur l'article où Pascal les a attaqués : les mœurs. La question de la politique des Jésuites n'a pas été effleurée ici (on y insiste),

non plus que celle de leur esthétique, de leur goût, de leurs systèmes d'enseignement.

— Il s'agissait aussi de Pascal et de l'abaissement du plus grand esprit à une triste besogne de sectaire. M. de Gourmont, qui prépare un travail sur le Pascal des *Pensées*, y a peut-être remarqué, comme nous, la plus involontaire mais la plus forte condamnation du fanatisme moral et par là même la défense de la « médiocrité » jésuitique. C'est dans le fragment sur les deux Infinis, au fameux paragraphe des « Trop », où sont rabattus tous les excès de l'esprit, ceux-là surtout qui le séduiraient par une fausse perfection et une illusoire grandeur.

« Trop de lumière éblouit — trop de vérité nous étonne — trop de consonnances déplaisent — trop de bienfaits irrite... »

On voudrait d'autres sentences encore, — celles-ci par exemple : « Trop d'obstination... trop de reploiement... trop de solitude... trop de souffrance... » Oui, tout cela, qui raffine l'âme, la sublimise, la porte haut, la trompe aussi.

PIERRE LASSERRE.

LES
CHEMINS DE L'AUTOMNE

—

J'ai trop aimé l'automne et je m'y suis trop plu,
Puisque voici mon cœur aujourd'hui qui frissonne.
Est-ce que nos amours ne s'en reviendront plus
Par les sentiers de rêve où conduisait l'automne ?

Pour l'avoir trop aimé du temps que je t'aimais,
Je sens l'automne triste à présent dans nos cœurs.
Est-ce que nos amours s'effeuillent à jamais
Pour avoir trop aimé les feuilles et les fleurs?

Comme j'aimais l'automne, et comme je t'aimais,
J'ai cru que nous pourrions aller rêver ensemble
Dans la forêt d'automne où notre âme embaumait,
Mais au bord de ton âme est un sanglot qui tremble...

J'ai cru que nos deux cœurs s'uniraient encor mieux
Si nous laissions nos pas se mêler dans les herbes.
Mais nos cœurs à présent restent silencieux.
Comme s'ils n'allaient plus être une même gerbe!

J'ai cru que nous aurions des baisers plus fervents
Si nos lèvres s'aimaient au milieu des calices.
Mais ta lèvre tressaille aux caresses du vent.
Et nos baisers, sitôt éclos, s'évanouissent!...

J'ai trop aimé les fleurs, du temps que j'eus ta bouche.
Et, pour avoir trop pris de roses en nos mains,
Nous ne nous berçons plus qu'avec des bras farouches,
Et nos yeux n'osent plus sourire aux lendemains!

Aussi, pourquoi t'avais-je, à l'automne, emmenée
Sous les feuillages d'or tout frissonnants d'émoi?
Un chapelet d'automne en nous s'est égrené;
Et nous n'en gardons plus qu'un grain de brume aux doigts

Pourquoi voulais-je encor mettre en bouquet nos âmes,
Malgré que les sentiers fussent jonchés de tiges?
Pour avoir trop erré dans les fleurs qui se pâment,
Je sens que ta pensée est prise de vertige...

Aussi, pourquoi t'aimer? Et pourquoi te prenais-je
Quand les feuilles tombaient en blondes avalanches?
Ton âme en a gardé des visions de neiges
Et tes bras dénoués pendent comme des branches.

. . . . . .

★

Pourtant, il me semblait que l'automne était doux,
Et qu'il fallait l'aimer pour s'y mieux recueillir.
Le soir aurait jeté tous ses lilas sur nous.
Et sur toi, c'eût été plus doux de les sentir!

Il me semblait alors qu'au fond de tes prunelles
L'Automne eût englouti tout l'horizon des grèves.
Déjà nos cœurs battaient au loin comme des ailes!
Et nous n'entendions plus que le vol de nos rêves.

C'est alors que mes yeux ont flotté dans les tiens
Pour laisser un sillage en leurs ondes pensives.

Mais déjà dans tes yeux il n'en reste plus rien
Et nos regards s'en sont allés à la dérive!...

A la dérive, hélas! vont toutes nos pensées,
Tandis que nos amours se perdent dans les brumes.
— Quand le Printemps n'est plus, les enfants sont passés
Et nous songeons peut-être aux enfants que nous fûmes!

Je songe au tendre enfant que j'étais dans la vie,
Et qui ne savait pas où mènent les chemins,
Quand tu vins à passer : alors, je t'ai suivie.
— Pour traverser mes jours, je t'avais pris la main.

Donne ta main encor, malgré que le soir vienne.
Et reste près de moi : ne t'en va pas encor!
Je sens bien qu'à jamais ma vie est toute tienne.
— Mes baisers s'attachaient comme un lierre à ton cor

Mais en menant ton âme au loin, je l'ai perdue
Au bord de cet automne où tu t'étais penchée.
Dans ton âme ma voix ne s'est plus entendue,
Et le soleil d'automne en ton cœur s'est couché.

Tu songes que le temps des amours est fini,
Parce qu'un vent d'automne effeuille au loin les arbres!
Pourtant je t'entr'ouvrais des chemins d'infini!
Mais tes yeux à présent sont froids comme les marbres...

Et tu n'écoutes plus que le temps, qui s'enfuit!...
Les oiseaux du silence ont semblé s'envoler....
— Reste avec moi. J'ai peur. Et c'est déjà la nuit!
Toi seule, près de moi, pourras me consoler!

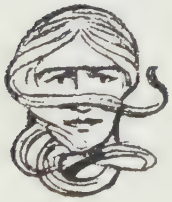
Je te parle toujours ; et tu ne me suis plus!
Faut-il taire mon cœur afin que tu l'écoutes?

Mais le silence même entre nous deux s'est tu.
Et, seul, je n'ose plus en traverser la route!...

Comme un vent t'apportait, un autre vent t'emporte.
Je suis seul, à présent, si tu n'es plus à moi!
— Est-ce que nos amours à tout jamais sont mortes
Pour avoir trop aimé l'automne dans les bois?

LOUIS LESTELLE.

Décembre 1898



LES SALONS DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE ET DES ARTISTES FRANÇAIS

—

Un matin que j'errais mélancoliquement dans les galeries si encombrées et si vides du Grand Palais, j'aperçus celui de tous les hommes que j'aurais le moins espéré rencontrer là, mon vieil ami M. Claas van Choose. Je courus à lui. J'avais peine à croire à la réalité du sympathique personnage. Sous des dehors sans charmes (voyez marcher le *Pauvre Radar*, ce chef-d'œuvre de M. Wageman, dont il sera question tout à l'heure) ce noble Hollandais cache une âme gracieuse et subtile, finement contrastée, la raison la plus libre, l'imagination la plus lucide. C'est un peintre de grand talent, mais il évite avec soin toute occasion de se faire connaître. A Groningue même, sa ville natale, où nous nous rencontrâmes voilà trois ans, on ne se doute point de son mérite. Je crois bien que nous sommes deux en tout, lui et moi, à l'admirer... Sa présence à Paris m'étonnait. Jamais, jusqu'à ce jour, le vieux Claas n'avait franchi la Meuse, et je savais bien qu'il était curieux des choses de la vie artistique à Paris, qu'il avait dès longtemps projeté de venir un jour voir les Salons, mais j'étais convaincu que ce projet ne devait jamais être réalisé. A en juger, du reste, par la morne tristesse inscrite sur le visage du pauvre petit homme, peut-être eût-il aussi bien fait de s'en tenir à l'intention, au projet...

— Oui, répondit-il à la question qu'il lisait dans mes yeux, je suis très fatigué.

Et d'un geste large et las il désignait l'enfilade infinie des salles tapissées d'huile et d'or.

— 18 salles ici ! 39 là-bas ! 2757 œuvres ici ! 4757 là-bas ! Et vous supportez cela tous les ans ! Et vous allez, vous, Monsieur, professionnellement examiner tout cela, donner votre opinion sur tout cela ! Pauvre Monsieur !

— Ah mais non ! m'écriai-je. Profession ni métier, patience ni courage, goût ni pitié, rien ne pourrait m'imposer une telle obligation, rien ne pourrait me donner le moyen d'y suffire. *Tout cela*, comme vous dites, est au catalogue, cette fosse commune. J'aurai fait ma tâche quand j'aurai dit qui mérite d'en être tiré et d'obtenir une concession — temporaire — à perpétuité...

M. Claas secoua la tête.

— Alors, dit-il, votre tâche est bien courte.

— Encore faut-il préciser les douloureux motifs de ma brièveté.

— Alors votre tâche est cruelle !

Nous soupirâmes ensemble.

— Je suis affligé, continua le bon M. Van Choose, que des artistes consentent à perdre administrativement leur temps et leurs forces. Que de délibérations, que de votes, par commissions et sous-commissions, représente l'organisation de ces expositions considérables ! Il y a une regrettable confusion entre la vie artistique et la vie parlementaire... Un artiste vole à l'humanité tout le temps qu'il ne donne pas à l'art. Et puis, pourquoi deux Salons ?

— Des raisons historiques, une scission célèbre... Il est vrai que, de réelles différences, à peine s'il subsiste aujourd'hui de vagues traces.

— J'ai cru voir que, dans la Société Nationale, les étrangers sont volontiers admis, tandis qu'ils sont volontiers refusés chez les Artistes français. Il y aurait donc un Salon nationaliste et un Salon cosmopolite. Ces distinctions, indifférentes à l'art, y désignent l'intrusion de la politique. Peut-être aussi la dualité a-t-elle l'avantage de satisfaire plus de vanités ; elle multiplie les présidents d'honneur, les présidents, les vice-présidents, les secrétaires rapporteurs, les secrétaires trésoriers, les simples secrétaires, les membres des comités et sous-comités, des

bureaux, des sections, des délégations, des commissions d'examen, les membres d'honneur, les sociétaires et les associés, les membres des jurys... C'est un jeu assez ridicule.

— C'est un jeu sérieux : les gagnants sont inscrits d'office au tableau de la Légion d'honneur.

Nous nous promenions tout en causant, nous arrêtant çà et là.

— Je suis surpris de n'avoir rien vu de ceux de vos compatriotes dont le talent et la gloire m'éblouissaient le plus, de loin. Rodin? Carrière? Fantin-Latour? Odilon Redon? Monet? Pissarro? Renoir? Degas? Gauguin? Cézanne?

— En effet, le résultat le plus positif de cette déplorable manie d'exhibitions annuelles est précisément, peut-être, la sélection qui peu à peu s'opère par voie d'abstention. Vous venez de nommer les plus grands, incontestablement, de nos artistes vivants : ils ne consentent plus à se commettre dans ces bazars, formant à l'écart une aristocratie dédaigneuse de cette cohue démocratique et officielle.

— Voilà qui juge une époque. Car ces Salons n'en constituent pas moins la part, dans le temps et dans l'espace, que la société contemporaine concède aux gens et aux choses de l'art. Si donc les vrais artistes s'absentent, c'est à la Contrefaçon seulement que bénéficiera cette bienveillance du suffrage universel. N'avez-vous pas comme moi la sensation de toucher du doigt le mensonge de cet instant? Et il serait puéril dès lors de s'indigner de la multitude toujours grandissante des œuvres exposées : ne savons-nous pas que la médiocrité, coûtant peu d'efforts à la nature, est innombrable? J'ai lu avec ennui dans vos journaux que, cette année, les étrangers triomphent : Zuloaga, Morrice, Sargent, Le Sidaner, Walter Gay, Eaton, Gihon... Eh! votre générosité est un peu naïve. Comment les étrangers — c'est l'un d'eux qui vous le dit — ne profiteraient-ils pas de l'hospitalité large que vous leur offrez,

quand vous avez en outre la grâce de leur épargner les plus dangereuses comparaisons ? Tels quels, vos Salons parisiens n'en sont pas moins les lieux du monde où l'on puisse raisonnablement espérer profits d'honneur et profits d'argent. Avant peu si, comme il est vraisemblable, la bande des abstentionistes finit par réunir tous les meilleurs d'entre vous, vos Salons ne seront plus fréquentés que par ces messieurs de l'Institut, les barbouilleurs sans noms ni dons, quelques rares débutants dont le stage dans cette tourbe sera d'autant plus court qu'ils auront plus de mérite — et enfin les étrangers qui vous envahiront, vous submergeront, vous étoufferont et vous déposséderont, — tant qu'enfin vous vous apercevrez peut-être que vous êtes dupes.

Toute cette philosophie nous avait menés aux tourniquets qui séparent la Nationale des Français.

— Puissiez-vous être bon prophète, cher monsieur Van Choose! dis-je, car si le prochain avenir vous donne raison, le Salon mourra de son inanité propre et de notre colère patriotique. L'art cessera d'être honoré sous ces présentes espèces hypocrites. Il n'y perdra rien. Fût-ce au prix de la misère, la liberté n'est jamais trop payée; or, le Salon annuel est devenu, pour la plupart des peintres, une servitude. Il est triste de penser que tels d'entre eux, et non les pires, refont depuis dix ans avec une lamentable fidélité le même tableau : ils y sont contraints formellement par le traité que leur faiblesse a consenti à l'avidité d'un marchand. Ce labeur à la fois fatigant et facile, déshonorant, deviendrait inutile si les malheureux peintres n'avaient plus l'obligation d'attester périodiquement cette sorte de fidélité négative par quoi ils se font au premier regard reconnaître d'un public distrait, ennemi de l'effort et qui ne veut pas être dérangé dans ses habitudes. L'abolition des Salons aurait cette autre conséquence heureuse que la foule vaine des producteurs inutiles s'évanouirait aussitôt. Ceux-là seulement continueraient à peindre, à sculpter, qui ont reçu, avec les confidences de la nature, le mandat de les trans-

crire dans la mémoire humaine, — ceux-là seulement qui sont des artistes. Du moins — si l'on ne peut toutefois espérer qu'avec les Salons disparaîtraient tous les mauvais peintres, il est évident que, fatalement, leur nombre diminuerait. Et ne pensez-vous pas aussi qu'on verrait moins de femmes peintres?

— Je le pense, répondit M. Van Choose en souriant. Mais je crains que ma prophétie ne s'accomplisse point de sitôt. Hélas, n'est il pas question d'inaugurer un quatrième Salon, le « Salon d'automne »?

— Vous y reverrai-je?

M. Claas Van Choose fit énergiquement le geste qui accompagne en justice le serment.

— Non! Je retourne à Groningue!

Je n'eus pas l'impitoyable courage de le retenir. Nous échangeâmes une poignée de main et je vis mon vieil ami traverser d'un pas rapide le hall de la sculpture : M. Claas van Choose s'en allait droit devant lui, la tête immobile, de l'allure résolue d'un homme désintéressé du plâtre, du marbre et du bronze et qui n'a plus d'yeux que pour la porte, le grand air, la Hollande et la liberté.

Avec un soupir, je poursuivis seul ma mélancolique promenade.

★

La Société Nationale

I. — MM. BESNARD, BLANCHE, RAFFAELLI

Ces trois artistes ont longtemps signifié, du consentement à peu près universel de la critique, l'art moderne-modernisant, hardi, delicat, subtil, un peu décadent, mais d'un goût si rare!

M. Besnard a peint des effets contrastés qui sont restés célèbres. Il ne passa jamais pour un peintres d'âmes, mais jamais ne se donna pour tel. Les formes qui chantent dans les couleurs, les lueurs vivantes d'une personnelle vie, la plasticité des nus et des étoffes, des yeux, des chevelures, dans une atmosphère elle-même voluptueuse; une inquiétude, bien contemporaine, de la signi-

fication durable qui émane de gestes rapides et des choses éphémères ; avec cela la marque sensible d'une tradition élégante, exquise, d'une manière dont on retrouve les origines chez nos maîtres du XVIII^e^ siècle, de ces peintres en décor, quelque peu en marge de la vie et prêts à sacrifier des nécessités plus profondes à une touche singulière, à un mouvement inattendu, — ces traits désignent le talent, la science et le goût de ce peintre si intelligent et si renseigné.

Très différent sans être tout autre, virtuose aussi habile, moins large et plus ingénieux, plus curieux peut-être de l'esprit de ses modèles, M. Jacques Blanche s'est plu longtemps aux jeux de lumière colorée, aux effets. Il s'est élevé ensuite à la recherche de la vérité vivante, apportant dans cette étude des ressources, des certitudes précieuses d'exécutant, un doigté admirable.

Les admirateurs de M. Raffaëlli saluent en lui le maître des paysages de la banlieue parisienne et le portraitiste des habitants de ces contrées un peu tristes, un peu froides, un peu vulgaires, mais si modernes de caractère. Il fut même, par choix et de son aveu, le peintre « caractériste ». Depuis, il évolua ou plutôt se déplaça. Sans renoncer à des procédés qui l'avaient classé, il s'essaya aux grandes compositions d'histoire contemporaine, aux paysages du Paris cossu, au portrait mondain. Dans ce dernier genre, après quelques tentatives hésitantes, il marqua vigoureusement son effort et, sans jamais pénétrer à fond dans la vie spirituelle et sentimentale des personnages dont il fixe les traits, il en donne une expression harmonique.

Avec tous ces mérites divers, ces trois artistes se rejoignent en ceci que leurs talents furent toujours limités à l'interprétation de la vie extérieure, sinon superficielle. Ils sont tous trois d'une grande adresse, mais leur art comporte une part d'artifice; il y a moins de tempérament que de procédé. La sensibilité est très réduite, et c'est sans doute ce qui devait borner le développement.

Voilà ce qu'on pouvait dès longtemps prévoir : voilà ce qu'on ne peut pas aujourd'hui ne pas voir.

Les trois portraits et les deux paysages parisiens de M. Raffaëlli sont d'une sécheresse fade qui désole. Je vois bien que *le Carrefour Drouot* et *le Pont des Saints-Pères* ont pris, dans le regard du peintre, des proportions énormes, mais cette particularité, qui étonne, n'est qu'une erreur de proportions et ces deux toiles sont vides. Vides, aussi, les trois portraits et même un peu niais. Ceci surprend que le paysagiste et le portraitiste, naguère, des rues pauvres et des visages amers, tourne au douceâtre et quête les suffrages qu'il devrait détester.

L'exposition de M. Besnard nous inflige à peu près la même déconvenue. Les portraits peints par M. Carolus Duran ne sont pas bien loin, matériellement, de celui de Mme Besnard, moralement non plus; les uns sont à l'Institut, et l'autre sur le seuil. Est-ce là que devait aboutir l'auteur de tant de choses certainement belles, encore que d'une beauté toujours sans âme? Jamais ne fut plus évidente l'absence de vie intérieure, la convention de l'attitude, l'inintervention commune d'une personnalité dans le modèle et d'une volonté dans l'artiste. Mme Besnard tient un livre: qu'il doit être peu intéressant! Qu'il a peu marqué cette physionomie! Comme on sent que ce peintre n'est qu'un peintre, que ce livre n'est qu'une tache! Encore la tache n'a-t-elle rien de précieux, et le peintre, cette fois, rien de vraiment plastique.

Enfin j'éprouve le même ennui devant les six portraits de M. Blanche. Là aussi l'œil qui a regardé s'est arrêté aux premiers aspects et la main les a rendus avec une netteté sèche et sans finesse. Ce n'est point une façon de voir, et l'exactitude dont se trahit le souci témoigne d'une navrante banalité. Ce sont pourtant des artistes, des écrivains, qui ont posé devant M. Blanche.

Je note avec une tristesse sincère ces trois faillites pour lesquelles, je l'espère, il y aura des lendemains.

Voilà longtemps qu'il n'y en a plus pour M. Carolus-Duran, et voilà longtemps qu'il n'y a plus à s'attrister à

son sujet. A relever seulement l'extraordinaire faute de goût qu'ajoute cette année à tant de fautes de talent ce triomphateur. *Le vieux lithographe :* je ne parle pas de la froide, vulgaire et ennuyeuse exécution du morceau ; mais le sujet lui-même ! Ce minable vieil artiste, lassé de défaites, de douleurs et de toutes les misères, cette effigie de raté, ne convenait-il pas qu'elle fût peinte par l'heureux et le célèbre M. Carolus-Duran ?

Il n'y a pas à s'arrêter aux tableaux de M. Gaston La Touche. On peut trouver un passager agrément aux folies de couleur du *Salon rouge* et du *Salon vert.* Mais ni sa *Descente de croix* n'est de la peinture religieuse, ni ses deux panneaux, *la Jeunesse* et *la Grâce*, ne sont de l'art décoratif. C'est factice et prétentieux.

J'en dis autant des deux portraits de M. Aman-Jean. Le charme de distinction qu'on goûta d'abord aux débuts de cet artiste s'est fané et on est las de l'insistance d'un procédé qui ne se renouvelle pas et qui ne conduit nulle part.

On sait que M. Jean Veber n'est pas un peintre. Un homme d'esprit. J'aime ce titre : *les Bouches inutiles;* ce sont les députés. Je n'aime que le titre.

MM. Weerts et son énorme *Fête du Lendit;* Dinet, peintre des *Avoués;* Tournés, qui croit qu'on peut détailler Carrière en anecdotes ; Desmoulins, panoramiste ; Legrand, qui grossit et vulgarise les défauts de Rops ; Frappa, qui fit de la peinture comme Léo Taxil écrivit; Bertrand, Sain, Auglada : on n'attend pas que j'insiste.

M. Montenard continue.

La Suisse a fait une nouvelle victime : M. Lebourg.

Si je ne dis rien de MM. Rixens, Béraud, Gerveix, non plus que de M. Carrier-Belleuse et de Mme Lemaire, ce n'est pas que je n'ai point vu leurs œuvres.

II. — OUI ET NON

Cette part faite au feu, le nombre reste énorme des artistes et des œuvres en qui, sans aimer tout, on ne

peut tout détester. Et il ne saurait être question de procèder ici avec quelque méthode ; je n'ai certes pas même la prétention de n'oublier personne.

M. Anquetin est incompréhensiblement déroutant. Jadis brutal ou brutaliste, puis, soudain touché de la grâce et l'élève imprévu des maîtres anciens, voici qu'il inaugure une troisième « manière » ; ce n'est plus la franchise première qui, malgré quelque grossièreté, avait de la saveur ; ce n'est pas davantage la certitude de soi, la maîtrise qu'une si longue station dans les musées eût pu lui donner. Sa *Décoration pour l'Hôtel de ville de Tours*, ses quatre têtes de Rabelais, de Descartes, de Vigny et de Balzac, quelle énorme erreur ! Mais son portait de *Gémier dans la Rabouilleuse* est bon et son *Soir*, un soir parisien, de filles et de noceurs entrevus, suggérés, d'une vérité de visionnaire, est une chose belle et neuve.

On voit que M. Anquetin pourrait servir de type et d'enseigne à ce chapitre où l'affirmation et la négation se mêlent en des proportions inégales.

Les Demoiselles Hunters, de M. Sargent, ont entendu bien des oh ! et des ah ! Je suis sensible à leur grâce ; mais il faut bien que je voie comme elle est composée, apprêtée et que ces trois jeunes filles qui semblent épanouir une seule tige — avec leurs frais visages blancs et roses et le fourreau gris de leurs robes de soie — nous imposent sans la renouveler la comparaison caduque de la femme et de la fleur... Après cela peut-être est-elle neuve encore dans le Nouveau Continent. Peinture délicate, du reste, de l'habile et du célèbre auteur de tant d'autres peintures délicates.

Je goûte fort le grand style tranquille et pur de M. René Ménard. On l'a très justement comparé à Leconte de Lisle ; le poète et le peintre ont la même majesté. Mais le rapprochement, s'il fallait le détailler, serait dangereux pour le peintre. Il n'a pas la profondeur, non plus la solidité de l'auteur des *Poèmes antiques*. Ses compositions donnent souvent l'impression du vide et parfois

celle du conventionnel. Il faut faire toutefois une exception, pour *l'Intérieur de forêt*, où M. Ménard a tenté une étude directe de la nature, effort qui lui a pleinement réussi.

On craint que M. Lucien Simon ne soit en train de gaspiller un admirable talent. Sa peinture lourde, brusque, sans atmosphère, attire et choque, intéresse et inquiète. Cela paraît fait très vite, sans amour. Ses portraits, surtout. Il y a comme un parti-pris d'éluder la grâce et ce n'est pas M. Simon qu'on accusera de chercher à plaire. Il était désigné, comme M. Charles Cottet, mais par de moins sûrs et précieux dons, à peindre la vie massive, violente, résignée des travailleurs de la mer bretonne. On le retrouve avec les qualités dont il a en ce sens souvent déjà fait preuve, dans *le Coup de vent*. Toute cette humanité trapue et entêtée, qui lutte contre l'orage avec des gestes sincèrement appropriés de résistance et de peine, on la sent vraie et on l'admirerait sans réticences si l'on pouvait échapper à l'obsédante crainte que l'artiste ait laissé son œuvre interrompue, qu'il se soit trop vite contenté.

M. Lucien Griveau continue à venir d'un musée, à peindre dans un musée, pour un musée. La correction, l'harmonie, le froid du déjà vu : les qualités du genre.

M. Thaulow a montré jadis plus de bravoure qu'aujourd'hui. Il s'adoucit, il s'édulcore, ce norwégien se parisianise, il cède à l'anecdote, il cherche le succès ; ses compositions se rapetissent et même la fluide grâce de ses eaux, qui sont changeantes et diaprées à miracle, laisse regretter le charme plus fort dont telles de ses précédentes œuvres nous laissent le souvenir. Mais quoi, il y a déjà longtemps que Thaulow expose à tous les salons.

Les grisailles de M. Le Sidaner trahissent le procédé : un choix, fût-ce un parti-pris, de vision est très légitime s'il laisse à l'artiste la liberté logique des lignes et harmonique des tons; mais le choix de M. Le Sidaner l'a-t-il mis sur la voie d'un fécond développement? D'année en année, le peintre de *l'Evêché*, du *Portail*, de *la Cathé-*

drale, répète la même chanson sur des thèmes peu variés, chanson grise, chanson à mi-voix : faut-il parler si bas pour ne rien dire de mystérieux ? Pourtant il y a de la grâce dans la façon de chanter — sinon de dire.

Les poux de la terre : les moutons. *Intérieur de bergerie*, *Sortie de bergerie*, *la Rentrée du troupeau :* M. Guignard promène infatigablement ses moutons tout au long de toutes les heures du jour. L'impression de tristesse creuse, et le mécontentement qui émane d'une monotonie en désordre. Il est curieux que toutes ces taches laineuses soient si semblables entre elles et soient pourtant si peu ensemble. M. Guignard n'en est pas moins le peintre officiel des moutons et j'accorde qu'il a intensément le sens du grouillement moutonnier.

Santiago Rusinol s'est inventé dans *les Jardins de Majorque* un paradis de réalité rêvée, qu'il ne se lasse pas de peindre avec joie, avec tendresse. Cela est riche et d'une magnifique ordonnance. Il y a une recherche de style souvent heureuse dans ces groupements de frondaisons qui s'écartent à propos pour nous dispenser une belle, orientale et amoureuse clarté. Que les effets, toutefois, soient trop faciles, il en faut convenir, et le thème aussi manque de variété. Mais je tiens *le Labyrinthe* et *l'Heure fervente* pour deux plaisantes et bonnes choses.

MM. Gustave Colin, Friant, Jeanniot ; des tableaux de mœurs, des paysages, des portraits, des choses très classées, très honorables qui justifient d'enviables réputations sans menacer d'opprimer l'avenir. — Et les portraits et l'étude de M. Dagnan-Bouveret ; et *les Laveuses*, et *les Glaneuses*, et *la Moisson* de M. Lhermitte ; et *la Maternité* et *le Calvaire*, et *la légende Bretonne* de M. Roll, n'est-ce pas aussi, un peu plus haut peut-être, la moyenne de talent, de science et de notoriété dont dispose une société que ne tourmente aucune frénésie ni de vérité éblouissante, ni de beauté profonde, ni de vertigineuse nouveauté ? Rien ne datera de ces gros efforts et ce n'est pas non plus à cela que devaient aboutir les désirs, les recherches, les mouvements antérieurs.

MM. Barau, Durst, Eliot, Dauchez, Le Gout-Gérard : bien différents, avec ce trait commun, l'incontestable sincérité, qui justement permet d'apprécier la vision propre de chacun de ces artistes. On sent que le même *Coin de parc*, ou le même *Verger normand*, ou la même *Cour d'auberge*, ou le même *Port d'Audierne* ou *Canal de Saint-Marc*, traité à la fois par ces cinq paysagistes, se transformerait sous le pinceau de chacun d'eux, s'illuminerait avec M. Emile Barau, s'assombrirait avec M. Dauchez, s'enflammerait avec M. Eliot, s'empâterait avec M. Durst, pour papilloter avec M. Le Gout-Gérard dans des colorations plus neutres et d'une vérité plus générale

Les intérieurs de M. Lobre et de M. Prinet : à Versailles, en province ; peintures exquises et petites. *Le Chou bleu* de M. Lavery et *le Portrait* de M. Boldini, — mondains, jolis, très mondains, trop jolis : la reprise de la critique s'affirme ainsi dans la confirmation de l'éloge.

Le Finlandais Edelfelt, l'Anglais Shakleton, les Belges, les nombreux Belges (et je réserve l'un deux pour le plein hommage), Gilsoul, Leempoels, Frédéric, Claus, van Cauvelaert, van de Wœstijne, Marcette, Bastien : que tous ces gens là sont habiles ! En dépit de réminiscences évidentes, ils nous donnent des « morceaux » auxquels je reproche, non pas d'être de la peinture, mais de n'être que de la peinture, de ne pas nous entraîner plus loin que là où la main de l'artiste s'est arrêtée, — selon le mot de Jean Dolent, — semble s'être arrêtée.

Et, sans davantage préciser la part du oui, la part du non, je veux avoir nommé MM. Delachaux, Jourdain, Rosset-Granger, Pichot, Thévenon, Moncourt, Morand, Kœnig, Harris Brown, Agache, Barrau, Belon, Berton, Buysse, Boutet de Monvel fils, Casas, qui sait mettre une foule en mouvement, Deborne et sa directe et franche étude de nu, Garnot, Garrido, Gilliet, Hochard, Kelly, Osbert, Hubert de la Rochefoucauld et ses *Chrysanthèmes japonais*, Sæ leleer, Saglio, Smeers, Thiry et Mmes Alfassa,

Sands, von Beekerath, Millet, Kozniewska, Marie Duhem, Babaian, celle-ci fortement influencée de Carrière.

III. — COTTET, DENIS ZULOAGA.

Cette année, M. Charles Cottet a péremptoirement fait la preuve d'un talent, sans doute affirmé déjà dans de nombreuses œuvres et proclamé par un copieux groupe d'admirateurs, mais qui jamais encore, si je ne me trompe, n'avait donné sa pleine mesure : car jamais il ne nous avait montré rien qui valût, et par la grâce de l'exécution, et par l'intensité de l'émotion, cette *Crique de Bretagne*, — l'un des moins importants, matériellement, et à coup sûr le plus beau de ses envois à la Nationale. Le peintre n'a pas renoncé à cette massive opacité où il cherchait naguère sa formule ; mais il a su l'approfondir et, par je ne sais quel sortilège, faire palpiter de l'atmosphère dans cette peinture si solide, si précise de matière. Le tempérament est rude, comme cette matière elle-même, comme aussi cette Bretagne que Cottet a épousée d'un fidèle amour. Mais à la rudesse une étrange douceur se mêle qui lui prête un charme indéfinissable. Jusque dans les brusqueries de cette terre violemment creusée, impitoyablement déchirée par la mer lourde et tumultueuse, si triste, une sensibilité se trahit, émouvante, touchante : une âme de femme dans un tempérament très mâle; ces contrastes, dont la Bretagne elle-même est faite, concertent une poésie tragique et délicate. C'est mieux qu'une formule, c'est bien plus qu'une manière. A se développer dans le sens où maintenant il s'affirme, nul doute que Charles Cottet ne fonde un style. Et c'est merveille que cette Bretagne tant étudiée ait réservé un nouvel aspect de sa vérité antique à un peintre encore. Et si je m'arrête à ce tableau en particulier, je ne dédaigne ni *le Soir* (*Port de Douarnenez*), ni *la Côte près le cap de la Chèvre*, qui sont dans le même mouvement farouche et tendre. Je suis moins pris par ce *Vieux cheval breton* avec sa tête un peu monstrueuse et par *le Deuil marin*, où je sens bien

le silence accablé, dans ces trois figures immobiles, identiques, mornement et pourtant grandiosement résignées : mais l'intervention du peintre, pour être ici plus directe, est moins utile, moins significative, moins opérante que dans ses larges et tranquilles interprétations de la seule nature, terre, ciel et eau.

Nous avons déjà rencontré et admiré Maurice Denis au salon des Indépendants. Nous le retrouvons ici avec de nouveaux fragments de sa décoration pour l'église du Vésinet : *Notre Dame de l'Ecole* et *la Mise au tombeau*. Je n'ai point cherché un effet d'opposition en rapprochant dans le titre de ce chapitre ces trois noms si différents : Cottet, Denis, Zuloaga ; mais il serait difficile d'indiquer plus clairement les trois inconciliables directions où se sont engagés les artistes jeunes encore en ce temps. La nature observée, aimée, exprimée à même, directement ; la pensée traditionnelle symbolisée par des moyens traditionnels aussi et où toutefois sont utilisés des procédés tout modernes et, pour une part, nouveaux ; enfin, le pittoresque d'une humanité nationale et de race : on pourrait classer et grouper dans ces catégories à peu près toute la peinture vivante, — et je ne dis pas que, cette répartitive distribution faite, on constaterait trois « mouvements », ni même un seul, c'est-à-dire une orientation féconde, une voie ouverte à l'avenir. C'est plutôt au passé que nous restons penchés, notamment avec Maurice Denis, l'élève — volontaire et libre — de très vieux maîtres. Mais, ce qu'il ajoute, en outre d'une vision picturale personnelle et secondée d'une science vraie, c'est une charmante fraîcheur d'âme. Je plains ceux qui ne se laissent pas séduire à ce ravissement et je comprends mal qu'on lui résiste devant surtout cette *Mise au tombeau*, le morceau capital de Maurice Denis à la Nationale. Lui aussi, il se révèle en plein développement. En donnant un sens lyrique à ce mot, je dirai qu'il a le génie de la distinction, et vous vous en persuaderez en le comparant soit avec M. David-Millet, soit avec M. Jules Flandrin. *La Descente de croix* du premier, aux défor-

mations et aux froidissements excessifs, et *le Cantique à la Vierge* du second, aux formes lourdes et inexpressives, vous aideront à comprendre avec quel sens élégant, aristocratique, de la mesure et de l'harmonie, Maurice Denis a su, dans ses emprunts aux styles anciens, s'arrêter en deçà d'exagérations que le goût condamnerait et aussi à la tradition des primitifs mêler, pour la vivifier, un peu de l'agitation moderne d'une âme réfléchie, inquiète et qui veut espérer.

« D'un talent très traditionnel, d'un tempérament très « national, il a compris les ressources que garde au « peintre cette Espagne aux contrastes violents dont les « siècles ont fait une symphonie profonde, avec le mé- « lange d'une des civilisations les plus raffinées qui « furent jamais et de la barbarie invincible qui ajoute la « grâce sauvage et pittoresque de la vie aux monuments « délicats et puissants de cette civilisation. Espagne « Noire, Espagne Blanche et cette étrangement belle « tribu nomade des Gitanes qui se retranchent dans « leur langue et dans leurs usages incommunicables : « voilà le thème de l'œuvre à laquelle Zuloaga se dédie... « Un artiste, celui-là, et déjà en possession d'une vision « claire de son idéal et d'une réelle maîtrise de ses « moyens. »

Qu'on me pardonne de me citer. Ces lignes, qui datent de 1895, visaient la première exposition d'Ygnacio Zuloaga, chez Le Barc de Boutteville. Depuis, Zuloaga, qui n'a cessé de travailler, a pleinement justifié nos espérances et j'ai plaisir à me rappeler que je fus le premier à prédire son succès actuel. C'est un des vainqueurs de ce Salon. Ses trois tableaux, *Préparatifs pour la course au taureau*, *Gitane et Andalouse*, *Un mot piquant*, sont peut-être ceux devant lesquels le public s'arrête avec le plus de complaisance, ceux aussi que la critique a le plus favorisés. Dirai-je que cet art me satisfait pleinement? J'en vois toujours le mérite très rare, cet éclat de fête, ce beau jeu de toutes les lumières qui se rient en plein air ou dans les intérieurs,

sur la soie jaune et la peau rose, dans le noir étincelant des yeux, dans le rouge flambant des lèvres; et cette malice, pas très compliquée, mais très heureusement rendue, des regards et des sourires; l'aimable arrangement enfin de la composition, soit de chaque figure en son attitude et sa physionomie, soit des divers personnages dans leur groupement. Certes, Zuloaga dit tout ce qu'il veut dire; faut-il lui reprocher de ne pas vouloir plus? Ce serait faire le procès de son tempérament et dépasser, peut-être, les droits de la critique. Le cœur et le cerveau sont pour peu dans ces séduisantes choses. Elles amusent plus qu'elles ne captivent, et les amis de l'artiste doivent souhaiter que son effort s'élève. Maître d'un domaine limité, qu'il l'étende, ou plutôt qu'il l'approfondisse; même une défaite dans une tentative, dans un sens nouveau, serait plus intéressante et plus productive que des victoires actuelles dues à des répétitions.

IV. — WAGEMAN, WILLAERT, DE GROUX, Mme LISBETH, DELVOLVÉ-CARRIÈRE, VAIL...

Il n'est, dans l'un et l'autre des deux Salons, plus beau morceau de peinture que *le Pauvre Radar* de M. Wageman. Ce n'est que de la peinture, sans doute, ce n'est, oui! *que tout cela*... Voudrait-on avoir toujours sous les yeux cette façon de nain triste et laid, douloureusement ridicule, piteux sous son vieux chapeau et dans sa vieille redingote?... Mais, quelle étourdissante maîtrise! Quel prestigieux exécutant que ce peintre bruxellois?

Son compatriote de Gand, M. Ferdinand Willaert, l'égale, peu du moins s'en faut, dans son *Vieux Canal flamand*. Voilà encore de l'art qui ne nous emmène pas très loin, mais par des chemins très sûrs. Justesse absolue des relations, éclat magistralement assourdi du ciel et des eaux. Une belle page.

Tout à fait du même ordre, quant à la facture, *l'Enterrement hollandais* de M. Charles-W. Bartlett; mais ici, le sens expressif des figures donne à l'artiste une plus haute valeur psychologique. Les visages du

premier plan, ces larges faces hollandaises, qui dans leur gravité apparente gardent le pli d'une habituelle goguenarderie sont inoubliablement caractérisées.

Henri de Groux expose un *Orphée charmant les monstres*, qui évoque le souvenir de cette singulière composition où M. Degouve de Nunques nous montrait naguère, à l'Art Nouveau, une forêt de Majorque dont les arbres, les lianes entrelacées, affectaient des formes vaguement animales dans une mêlée chaotique, confusion des deux règnes. Dans le tableau d'Henri de Groux — qui, du reste, j'en suis sûr, n'a point pensé à celui de M. Degouve de Nunques, — les formes animales se précisent, « s'écrivent » avec plus d'évidence. Mais c'est le même grouillement de vie apocalyptique, fantastique, et ce sont presque les mêmes tonalités grises. Vision troublante, rêve d'un poète qui écrirait au pinceau.

M. Desvallières, lui aussi, expose un *Orphée*. La critique, après avoir longtemps accueilli cet artiste avec faveur, le rebute maintenant. Il n'a point mérité cette rigueur. Je ne pense même pas qu'il soit juste de l'accuser d'imiter servilement Gustave Moreau. Il est plus sobre que son maître, d'une sensibilité plus pénétrante, plus languide et morbide, plus moderne et je ne cache pas ma pleine admiration pour cette pâle tête royale et pensive, empreinte d'un mysticisme sensuel et pervers, cette tête adorable de poète exilé.

M. Charles Guérin ne s'était pas manifesté aux Indépendants dans ses plus précieuses qualités. Mais la figure unique — *Baigneuse* — qu'il expose à la Nationale est assurément une des belles œuvres de ce Salon. La noblesse et la grâce du visage et de l'attitude, le chiffre harmonieux du personnage tout entier, l'originalité de la vision rendent à l'artiste l'enviable rang où naguère nous l'avions placé. Pourquoi faut-il que la matière de cette peinture soit un peu sale, et la tonalité générale désagréablement crayeuse?

Les fleurs de Mme Lisbeth Delvolvé-Carrière gardent au Salon, en dépit de dangereux voisinages, la vie par-

ticulière que nous signalions lors d'une exposition privée de l'artiste dans les galeries Durand-Ruel. Nous avons déjà vu cette *Azalée* et ces *Verres de Venise*, ces *Orchidées*, ces *Chrysanthèmes*. Mme Lisbeth ajoute à la glorieuse moisson paternelle une gerbe délicieuse de grâce pensive.

Une jolie histoire, *l'Enfant à la poupée*, *Paysanne forézienne :* François Guignet est le peintre admirable des simples. Qui sait mieux que lui surprendre le secret d'une âme d'enfant du peuple, exprimer la beauté d'une vie sans complications factices, d'une figure sans autres ornements que ceux de la nature, — la richesse blonde et bleue de la chevelure et des yeux, les roses de la carnation, la noblesse naïve d'un geste qui s'ignore? Pour bien dire tout cela, le peintre s'est caché du modèle et c'est ainsi qu'il a pu lui laisser toute sa vérité.

M. Vail est habile. Il est davantage. Cet amoureux de Venise a miraculeusement identifié son imagination et sa vision avec ces eaux mourantes du *Grand Canal*, ces monuments condamnés et fastueux encore, ces *Vieux murs*, ce *Rio della Veste*. Il ne faudrait pas que le prestige de l'exécution nous empêchât de sentir la pénétration personnelle du regard.

Les canaux flamands de M. Henri Duhem, qui est de Douai, permettent d'apprécier, si nous comparons ses toiles avec celles de Willaert, l'importante nuance qui distingue de la Flandre belge la Flandre française. Celle-ci est moins calme, plus claire, plus nette. Et le rapprochement serait d'autant plus significatif qu'on le ferait à propos d'artistes d'une valeur sensiblement égale, très rare (1).

V. — SCULPTURE.

Elle est pauvre. Aucune révélation et même les bons maîtres ont économisé l'effort. *L'Enfant mort*, de Bartholomé, et le buste de Cottet par Constantin Meunier

(1) Je réserve pour une chronique, *l'Art moderne*, du prochain mois, les dessins et cartons, gravures, lithographies et objets d'art des deux Salons.

correspondent mal à notre admiration pour ces deux artistes. Meunier se relève en son *Vieux mineur*, encore que ce bronze trahisse un travail trop appuyé. Ceci n'atteint pas le grand sculpteur belge dans sa juste gloire, mais le principal mérite, à nos yeux, de ses deux œuvres nouvelles n'en reste pas moins d'éveiller en nous le souvenir des merveilles antérieures.

L'Ouvrier sans retraite de M. Astié, *les Malheureux* de Mlle Méta-Warrick, *la Soupière familiale* de Jean Baffier, *le Bigouden*, de M. Berthoud, *le Beethoven* de M. Bourdelle, la maquette de Mme Marie Cazin à la mémoire du peintre J.-Ch. Cazin, *la Femme à l'arc*, de Desbois, *le Tireur d'arc* de M. Hettner, le portrait de professeur Châbaneau par Mme Lafaurie : c'est tout.

M. Jef Lambeau, le faux grand artiste d'Anvers, celui à propos duquel il fut à la mode de nommer Rubens, signale une fois de plus son adresse de faiseur de morceaux et la vulgarité de sa composition et de sa vision en deux groupes, *le Faune mordu* et *le Combat des Amazones*, qui sont des choses de sensualité immédiate, courte, des choses négligeables.

VI. — ÉLOGE DE L'AMÉRIQUE ET DE M. CARO-DELVAILLE

Voilà un nom qu'on a pu s'étonner de ne point lire encore dans ces pages. Je tenais à lui réserver une place d'honneur : il illustrera d'un saisissant exemple mes conclusions pour ce Salon.

Faites les exceptions qui s'imposent et que le lecteur ne méconnaît pas, la caractéristique générale de la Société Nationale est dans la diffusion des qualités secondaires. Presque personne n'est tout à fait admirable, presque personne n'est tout à fait méprisable, les habiles abondent.

Un jour, Nicolardot, de haïssable mémoire, félicitant M. Paul Bourget au sujet des *Aveux*, le livre de vers que venait de publier le futur académicien, résumait d'un mot sa louange et sa critique : « Tout ce qui peut s'apprendre! »

La plupart des artistes qui exposent à la Nationale sont comparables à M. Paul Bourget; ils possèdent tout ce qui peut s'apprendre. Et c'est pourquoi on pourrait dire que ce Salon est la première possession, la première colonie européenne des Etats-Unis d'Amérique. Car les Yankees sont par excellence les représentants de cet art sans divination ni erreur, sans essor ni chute, de cet art démocratique et nivelé, à la portée de tous. N'ayant passé ni tradition, ils ont dû, quand ils s'ingérèrent des choses de l'art, tout apprendre à notre école et, comme ils sont très intelligents, ils ont assez vite, en effet, tout appris, — « tout ce qui s'apprend », entendons-nous bien — et sont devenus fort habiles. Plusieurs d'entre eux, Sargent, de qui j'ai déjà parlé, Morris, Maurer, Walter Gay, Frieseke, Clarence Gihon, ont tant d'habileté qu'ils la dépassent : c'est le génie de l'habileté ! Mais regardez-y bien, ils ont tous entre eux d'importants points communs et c'est dans leur exécution savante, peu personnelle, d'une délicatesse étudiée que vous reconnaîtrez leur air de famille. Lequel de tous ces nouveaux venus est un créateur ? Lequel n'est pas le satellite de quelqu'un ? Tous ces Transatlantiques peignent au clair de lune. Ce serait tout à fait évident si nous négligions les héros pour leurs plus humbles frères. Voyez Mme Qualley, Mme How, MM. Herter, Recknagel, Hamilton et jusqu'à cet Alexander Harrisson qui eut chez nous sa minute de gloire. Ils sont tous plus habiles et plus vainement habiles les uns que les autres, et le nombre de ces admirables inutiles va toujours montant. C'est à eux que pensait M. Van Choose quand il prédisait l'invasion étrangère. Elle est la morale détestable et certaine de notre vie artistique.

Mais tirons de la multitude cosmopolite et française celui des nôtres qui victorieusement synthétise et symbolise les tendances de cette époque, l'avenir prochain de l'art, quand dans l'absence des hommes supérieurs, les artistes pratiqueront entre eux avec une assiduité touchante les immortels principes et l'égalité inscrite dans nos lois. C'est sa précocité qui doit valoir à Henry

Caro-Delvaille nos suffrages. Ce jeune élève de M. Bonnat, plus adroit que Besnard, Blanche et Raffaëlli, a tout de suite touché aux bornes de la science. Un instinct qui vraiment joue le génie et, il faut le dire, de beaux dons de coloriste lui tiennent lieu d'expérience. De plus, avec une certitude unique, il a deviné le goût de son temps et il nous sert l'idéal même qui habite nos âmes, cet idéal borné aux quatre murs d'un salon laqué de blanc et d'or, où des femmes d'une beauté sans traits s'alanguissent, — non, parlons plus franc, se vautrent (et sur le ventre plus volontiers que sur le dos) au long des divans bourrés de coussins, les doigts abandonnés au minutieux examen de la manucure, quelque tasse de thé fumant non loin sur la petite table japonaise de rigueur qui chante le duo de l'ébène et de la nacre. Au total, rien. Le vide pneumatique des âmes misérablement éprises de ce banal luxe se trahit — outre le sujet — à l'absence d'atmosphère de ces tableaux — qui n'en sont pas moins des chefs-d'œuvre, les seuls que puisse comprendre, les seuls que mérite la société où nous vivons. Une tristesse toutefois point du sein même de cette trop imitable perfection : elle se multipliera et je vous promets que M. Caro-Delvaille trouvera des émules et des élèves, mais elle ne saurait se développer — puisqu'elle est la perfection !

★

Le Salon des artistes français

Il est très inférieur à celui de la Société Nationale des Beaux-Arts. Je n'entends donc point du tout le soumettre à un minutieux examen, fastidieux en soi et qui aurait le grave inconvénient de me contraindre à des redites. Car les deux salons, sauf une différence de mérite, de niveau, se ressemblent fort : ici comme là c'est la même vaine adresse, la même vulgarité générale; ici comme là vous constateriez que la peinture religieuse, la peinture d'histoire et le nu gardent peu de fidèles, qu'en revanche le portrait, le paysage et le tableau de mœurs

abondent, et peut-être y a-t-il aux vieux Champs-Elysées encore plus d'œuvres de femmes qu'au vieux Champ de Mars. Et puis, nous entrons dans le morne domaine des commandes officielles, du concours pour la médaille, et c'est le règne de la formule académique. A lasser la colère et même le dégoût.

Nous irons donc très vite.

I. — ROGELIO YRURTIA ET HENRI MARTIN

Il y a pourtant aux Champs-Elysées deux belles choses, assurément les plus belles des deux Salons réunis.

Celle que j'indiquerai la première a été peu remarquée. J'espère, pour l'honnêteté et la clairvoyance de la critique, qu'elle y reviendra. C'est l'œuvre d'un jeune sculpteur argentin, absolument inconnu jusqu'à ce jour, Rogelio Yrurtia : *les Pécheresses*, groupe en plâtre.

Il y avait longtemps qu'un aussi pur et aussi intense plaisir d'art ne nous avait été donné. Composition très simple : six fois debout, dans une attitude variée à peine par les gestes des bras et des mains dont s'accentue ou se modère l'expression pénitente, dans un arrangement symétrique très naturel et qui permet au regard de suivre l'ample et douce ligne arabesque dont s'enveloppe le groupe, une femme. Nue, avec des plis austères, tristes, de linges destinés à sécher des larmes plutôt qu'à voiler des formes, et qui font avec ces membres plaintivement infléchis de douloureux accords, elle regarde en soi, la Pécheresse, étrangère désormais aux joies dont elle fut enivrée. C'est au second regard seulement qu'on s'aperçoit de l'identité des six figures. Elle ne sert pas médiocrement l'unité de la composition totale, et sans doute était-il nécessaire que l'œil ne fût pas distrait par les différences matérielles de six types même choisis proches les uns des autres. Les pécheresses se confondent, ainsi, dans l'unité du péché. L'artiste n'a pas voulu dire les différents péchés — bien qu'une croix, gisant sur le sol et qui n'ajoute rien à la beauté de l'œuvre, puisse sug-

gérer les définitions et classifications canoniques : mais elle est plutôt là pour dire que même la *Spes unica* est perdue. Il s'est contenté de nous montrer l'être humain vacillant et succombant sous le poids de la faute, de la douleur qu'elle engendre : antique, éternel sujet. Il est ici traité avec une noblesse que ne compromet pas le réalisme de l'exécution, par quoi s'apparente le jeune artiste étranger à notre grand Rodin. On la sent contrainte, cette femme aux traits purs, dans son attitude humiliée, et qu'elle serait mieux faite pour dresser haut sa tête fine, curieusement coiffée à la grecque. Et pourtant le corps, dans sa beauté dolente et un peu meurtrie déjà, laisse voir les premières atteintes des années... — Je ne me trompe pas, ce plâtre, harmonieusement patiné, d'un modèle exact et libre, est une très belle chose : étonnez-vous, après cela, qu'elle ait failli être refusée... Nous aurons certainement à reparler de M. Rogelio Yrurtia.

Et l'autre grande œuvre, c'est celle de M. Henri Martin, son triptyque décoratif, fragment de l'ensemble qu'il intitule *la Vie et le Rêve* et qui est destiné au Capitole de Toulouse.

C'est *la vie* qui est le sujet de ce fragment et, pour exprimer la vie, Henri Martin n'a point eu recours à l'allégorie. L'amour jeune, le travail en plein air, le souvenir, — une jeune fille et un jeune homme timidement tendres l'un pour l'autre ; des faucheurs espacés, d'un large et lent mouvement rythmique tondant la plaine ; une vieille paysanne qui, d'un regard plein de passé, sonde devant elle l'espace où s'agitent des visages qu'elle seule peut voir, cependant que, fidèle à la tâche quotidienne, elle garde, par sa propre présence, sa chèvre et son bicot : voilà la vie, selon M. Henri Martin, et voilà, en effet, une part de la vie. Il est probable qu'un autre artiste eût donné davantage ou à des sentiments plus profonds, à la maternité par exemple, ou à des activités plus intenses, plus rares, par exemple à l'extase du dévouement. Une nuance de sécheresse dans l'exécu-

tion, ce n'est pas la critique que l'on a le plus épargnée à cet artiste, serait-elle en harmonie avec le choix même des scènes interprétées dans cette décoration. Mais le paysage est splendide, inondé d'une délicieuse lumière que multiplient, comme autant de facettes, les hachures familières à M. Henri Martin. Et dans les fonds, ce sont de vastes ondes colorées, les nuages, les frondaisons... Il faut se remémorer les plus grands noms et celui même de Puvis de Chavannes — avec toutes les différences d'inspiration, d'intention, de réalisation que chacun sait — pour indiquer la mesure de l'admiration que nous vouons à cet impérissable tryptique.

II. — OUI ET NON.

Il y a d'autres tryptiques, il y a ceux de M. J.-P. Laurens, Jean Geffroy, Albert Thomas... Mais non, il n'y en a point d'autres.

J'aurais voulu et je ne puis éluder les fatigantes énumérations. Du moins me restreindrai-je au strict inévitable.

Quelques vieux maîtres, fidèles à d'anciennes méthodes, consacrées par les jours et les travaux et qui n'ont rien de commun avec la basse trivialité des actuelles formules académiques : Hébert, Henner, Harpignies et même Jules Breton. — Quelques entêtés de genres défunts, M. Tattegrain et son *Gué d'Etaples*, M. Joseph Bail et ses *Religieuses hospitalières de Beaune*, honnête, et, plus qu'honnête, Dierseckz et sa *Lecture de la Bible*, Jungmann et sa *Procession des pèlerins hollandais*, M. Pierre et son *Élévation de la Croix*.

De M. Alexandre Struys, *la Célèbre dentellière de Malines* est peut-être le plus intéressant tableau de mœurs — ou de genre — qu'il y ait à ce Salon.

Les Hautes prairies et *la Forêt lointaine* de M. Pointelin, dans une formule très connue et qui ne semble plus se développer, mais qui garde la vibration des belles œuvres.

Et je cite, non pas au hasard, mais sans chercher d'autre

ordre que celui d'une dernière promenade à travers les salles : M. Bellemont (*Au pays des pêcheurs bretons*); M. Bohm (*Sans souci*); M. Rochegrosse (*Portrait*); M. Duray (*Portrait*); M. Geoffroy (*Portrait d enfant*); M. Eaton (*Canal de Bruges;* M. A. D. Gihon (*Soir d'été*); M. Ernest Laurent (*Portrait*); M. Moleux (*les Vieilles Portelloises*); M. Mazard (*Calme du soir*); M. Bourdon (*les Nourrices au Luxembourg*); Mme Lascelles (*Mère et enfant*); M. Sabatté (*Saint-Pierre de Rome*); M. Perlmutter (*Visite du Dimanche*); Mlle Adour (*Rêverie*), M. Corgialegno (*Bateaux aux Martigues*).

Est-ce vraiment tout? Non, sans doute, et je gage que je retrouverai et que je louerai, au cours de l'année et des expositions particulières, plus d'un artiste de mérite, de qui l'œuvre, ici, m'échappa. Qu'il m'excuse d'avance et s'en prenne de mon apparente injustice à l'abominable mêlée de ce Salon où il est fatal que l'œil, las et troublé, perde sa justesse Des choses qui seraient belles ailleurs perdent ici leur beauté.

Et soit : ce sobre extrait du catalogue suffit donc sans plus de détails. Il n'y a pas, du reste, à nuancer davantage à propos de toiles dont aucune n'est nécessaire. Je veux seulement dire, de celles que je cite, qu'elles sont, par comparaison avec ce qui les entoure, très honorables. Ne confondez aucun des artistes que je viens de nommer avec, entre quinze cents autres, ce M. Sorolla y Bastida à qui, me dit-on, ses compatriotes donnent familièrement du Velasquez et qu'ils ont publiquement couronné. Il vous suffira d'un regard à son tableau *Après le bain* pour vous convaincre que l'art officiel en Espagne vaut, hélas! celui de France. Même prétention, même banalité, même sottise. Ne les confondez pas davantage avec ce M. Luc Olivier Merson, membre de l'Institut, qui cultive la blague allégorique, l'illustration ingénieuse devant quoi se pâment les gens mal avertis. C'est une plaisanterie froide que cette *Annonciation* où l'ange nous apparaît au moment où il frappe à la porte de la Vierge. Des intentions qui

seraient émouvantes si elles étaient sincères, si elles procédaient d'une foi, d'une tendresse réelles sont insupportablement ridicules quand partout leur traitement avoue la fantaisie désintéressée. Cela n'a rien de commun ni avec aucune religion ni avec aucun art.

J'ai gardé, pour finir dans un peu de lumière cette course désolée, *la Partie de pelote au pays basque* de Mlle Clémentine Dufau. La matière et la manière de cette peinture manquent de force et de solidité, mais la composition est spirituelle, bien vivante. On rangerait à tort ce tableau dans la peinture de mœurs. Et par la couleur et par la ligne, c'est de la décoration. Mlle Dufau sur le talent de qui l'accord était naguère unanime, choisit en se développant, ses admirateurs.

Parmi les œuvres sculpturales, c'est Mlle Camille Claudel qui nous retiendrait le plus utilement. Son groupe en bronze, *l'Age mûr*, marqué d'une frémissante amertume, est digne du beau nom que s'est fait cette vaillante femme. On lui reproche de ressembler à Rodin. Ces gens sont admirables qui veulent tous que tout le monde ne vienne de personne. Combien plus justement blâmerais-je les artistes qui seraient restés insensibles à la leçon du plus grand statuaire de ce siècle! Et combien il est à regretter que ses élèves soient si rares ! On peut toutefois relever dans *l'Age mûr* un parti-pris excessif de disgrâce physique. Ces doigts des mains et des pieds noués et malades, ces chairs hâlées et flétries n'ajoutent rien à l'effet sombre de dramatique tristesse que les gestes suffisaient à nous suggérer.

Pour le reste... Et pourtant M. Frémiet est là, — hélas ! comme s'il n'y était plus.

De M. Eldh, déjà remarqué aux Indépendants, une *Via Dolorosa;* de M. Dubois une *Bohémienne;* de M. Nivet un *Faucheur*, simple et largement exécuté.

Je n'ai rien à dire de la monumentale et ridicule *Toulousaine* de M. René Ducuing et vous savez d'avance qu'il y a beaucoup de bustes dont quelques-uns sont « très bien », de ce très bien qui n'est pas même passable...

III. — LA GLORIFICATION DU MENSONGE ET DE M. ROUKHOMOVSKI.

Un hasard plein d'enseignement a voulu que cette collection énorme d'œuvres menteuses — sauf un nombre infinitésimal d'exceptions — comportât sous des espèces sensibles sa morale pratique, son châtiment. Il s'appellera le Salon de Roukhomovski, le Salon de 1903 ! Or, cet inconnu d'hier, à quoi doit-il sa brusque notoriété? Ce n'est point à ses œuvres personnelles, encore insoupçonnées hier; ce n'est point à la révélation instantanée d'un extraordinaire talent : il est très inférieur à M. Jérôme. Oui — mais il a concouru activement, fût-ce involontairement, à une comédie malhonnête et menteuse, et aussitôt les deux Salons se sont disputé l'honneur de l'hospitaliser.

Il est bien où il est. Il y est comme une expression dernière et définitive de ce que l'effrayante majorité de nos contemporains, quand ils disent le mot Art, entendent : Artifice.

CHARLES MORICE.

L'AMOUR ET M. LEWISHAM

HISTOIRE D'UN TRÈS JEUNE COUPLE

(*Suite* [1])

—

CHAPITRE XVIII

UNE RÉUNION DES AMIS DU PROGRÈS

Le surlendemain soir, après cette méditation, on vit un nouvel ordre de choses dans le monde. Une jeune personne, vêtue d'une jaquette bordée d'astrakan, fit seule le chemin de Chelsea à Clapham, avec l'air d'avoir perdu quelque objet précieux, tandis que Lewisham, installé sous la lumière électrique de la salle de travail, fixait des yeux au regard absent sur une pile de livres qui disait ses intentions laborieuses.

L'arrangement ne s'était pas opéré sans friction, et l'explication avait été difficile. Elle ne comprenait évidemment pas la grave portée qu'avait le rang médiocre obtenu par Lewisham à l'examen.

— Mais vous avez très bien passé, — dit-elle.

Il lui fut impossible aussi de saisir l'importance de l'étude du soir.

— Je ne suis pas au courant de tout cela, — déclara-t-elle judicieusement, — mais je croyais que vous travailliez toute la journée.

Elle évalua le temps nécessité par leur promenade à une demi-heure, « une demi-heure! » Elle ne

(1) V. *Mercure de France*, nos 160, 161.

comptait pas le temps qu'il lui fallait pour se rendre à Chelsea et ensuite rentrer chez lui. La tendresse accoutumée de la jeune fille était contrariée par un ressentiment qui n'était que trop apparent, d'abord contre lui, et ensuite, quand il eut protesté, contre le destin.

— Il faut qu'il en soit ainsi, je suppose. D'ailleurs, peu importe, n'est-ce pas, que nous ne nous voyions plus aussi souvent? — ajouta-t-elle, avec un tremblement de ses lèvres pâles.

Lewisham garda de cette séparation un certain malaise d'esprit et la soirée qui suivit fut employée à la rédaction d'une lettre qui devait présenter les choses sous un jour plus clair. Mais ses études scientifiques donnaient à son style une tournure pénible et les mots qu'il pouvait murmurer, il ne savait les écrire. La justification qu'il rédigea ne lui rendait en réalité aucune justice, mais la réception que la jeune fille réserva à son épître fit bien paraître qu'elle était une personne fort déraisonnable. Il ressentit quelques violentes fluctuations : parfois, il était cruellement irrité contre elle parce qu'elle ne voyait pas les choses sous le même aspect que lui; il errait par les salles du musée tenant avec elle d'imaginaires discussions et risquant même de désobligeantes remarques; d'autres fois il lui fallait rassembler toute sa volonté, s'armer d'une discipline inflexible, faire appel à tous ses souvenirs des ripostes malveillantes d'Ethel pour s'empêcher de courir en hâte à Chelsea et d'offrir une lâche capitulation.

Ce nouvel arrangement dura deux semaines. Il ne fallut pas tout ce temps à miss Heydinger pour s'apercevoir que le désastre de l'examen avait produit un changement chez Lewisham. Elle constata

que les promenades du soir avaient cessé, et qu'il travaillait maintenant avec une sorte de furie opiniâtre; il venait de bonne heure, et s'en allait tard : la saine fraîcheur de ses joues en blêmit. On le voyait jusque fort avant dans la soirée, entouré de diagrammes et de manuels, dans un des coins le plus abrités de la salle de travail accumulant des monceaux de mémoranda. Chaque soir, au club des étudiants, il écrivait une lettre adressée à une boutique de papetier à Clapham; mais cela, miss Heydinger ne le voyait pas. Pour la plupart, ces lettres étaient brèves, car Lewisham, selon la mode en vogue à South Kensington, s'enorgueillissait de n'être pas « littéraire », et les plus télégraphiques de ces missives blessaient un cœur trop désireux peut-être de paroles tendres.

Lewisham n'accueillait pas avec une invariable bienveillance les avances réitérées de miss Heydinger. Cependant, les anciennes relations furent jusqu'à un certain point rétablies. Il lui parlait aimablement pendant un instant, puis il rompait net, aussi inopinément qu'une branche sèche. Mais le prêt des livres reprit son cours, procédé subtil que miss Heydinger avait imaginé pour faire l'éducation esthétique du jeune homme.

— Voici le livre que je vous avais promis, — dit-elle un jour, et il essaya de se rappeler cette promesse.

Le livre était un choix de poèmes de Browning, dans lequel se trouvait *Sludge;* il contenait aussi *la Statue et le Buste*, cette stimulante exhortation sur les contraintes mesquines. « Sludge » n'intéressa pas Lewisham; ce n'était pas là du tout son idée d'un médium, mais il lut et relut *la Statue et le Buste*, qui fit sur lui une profonde impression.

Il lisait habituellement sa littérature au lit parce qu'il faisait plus chaud sous les couvertures et qu'il n'importe guère alors de s'endormir sur son livre — et il s'endormit en effet, redisant ces vers qui surexcitaient ses sentiments :

« Ainsi les semaines devinrent des mois et des années ; rayon par rayon — la splendeur tomba de leur jeunesse et de leur amour — et tous deux s'aperçurent qu'ils avaient rêvé un rêve. »

Comme résultat sans doute de cette lecture, il fit un rêve cette nuit-là, un rêve qui concernait Ethel. Ils étaient enfin au jour des épousailles ; il la prenait dans ses bras ; il s'inclinait pour lui donner un baiser, et soudain il voyait des lèvres flétries, des yeux mornes, des rides qui couturaient la face d'Ethel! Elle était vieille, elle était intolérablement vieille ! Il s'éveilla dans une sorte d'horreur et, grandement attristé, ne put se rendormir avant l'aube, pensant à leur séparation, au chemin qu'elle faisait maintenant seule par les rues boueuses, songeant aussi à sa propre position, au courant dont il s'était écarté et aux chances qu'il avait contre lui dans la bataille du monde. Il perçut l'exacte vérité : la Carrière était improbable et, avec Ethel ajoutée aux difficultés, elle devenait impossible. Indéniablement, le problème devait être résolu en faveur de l'une ou l'autre de ces données. Allait-il vaciller et compromettre les deux? Alors, son état malheureux fit place à cette colère que causent les désirs perpétuellement contrariés...

Ce fut le jour qui suivit ce rêve qu'il insulta si grossièrement Parkson, après une réunion des « amis du progrès » dans l'appartement même de Parkson.

Il n'existe pas de nos jours en Angleterre un

type d'étudiant qui représente le noble idéal combiné d'une vie sordide et de hautes pensées. Un admirable système d'examens n'admet qu'extrêmement peu de pensées à un niveau quelconque, haut ou bas, des études. Mais l'étudiant de Kensington ne possède, en général, pour vivre que des ressources insuffisantes, et il manifeste comme il peut à l'occasion, son espoir dans le progrès cosmique. Une de ces manifestations était la réunion périodique des « Amis du Progrès », association née de la conférence de Lewisham sur le socialisme. Il avait été stipulé qu'on tenterait d'énergiques efforts pour rendre le monde meilleur, mais jusqu'ici aucune action décisive n'avait été risquée.

Ils se réunissaient chez Parkson, parce que Parkson était le seul d'entre les Amis, qui fût assez opulent pour s'offrir le luxe d'une deuxième pièce, dont il faisait une sorte de bureau-salon; il avait une bourse annuelle de cent livres. Les Amis étaient d'âges divers, la plupart très jeunes; plusieurs fumaient et d'autres tenaient des pipes éteintes, mais il n'y avait d'autre boisson que du café, leurs prodigalités n'allant pas au delà de cette dépense. Grâce à la présentation de Lewisham, Dunkerley, l'ancien collègue de Lewisham à Whortley, actuellement sous-maître dans une école suburbaine, assistait à ces réunions. Tous les amis portaient des cravates rouges, excepté Bletherley qui, pour signaler ses soucis d'art, en arborait une ostensiblement orange, et Dunkerley, qui en avait une noire avec des dessins bleus, parce qu'un sous-maître d'institution privée doit tenir compte des apparences. Le règlement très simple permettait à chacun de parler tant que les autres ne l'interrompaient pas.

Habituellement, le soi-disant Luther du socia-

lisme, le ridicule Lewisham avait une thèse ou deux à soutenir, mais ce soir-là il paraissait déprimé et distrait. Il s'était assis en passant les jambes par-dessus le bras de son fauteuil, pour indiquer son état d'esprit; il avait un paquet de cigarettes algériennes (vingt pour cinq pence) et il paraissait surtout préoccupé de les fumer toutes avant la fin de la soirée. Bletherley devait discourir sur « la Femme dans le socialisme » et il avait apporté une grosse édition américaine des œuvres de Shelley et un volume de Tennyson contenant « la Princesse »; les deux livres étaient hérissés de bouts de papier qui l'aideraient à retrouver les citations projetées. Il opinait pour l'abolition des « monopoles » et la crèche devait remplacer la famille. Quand il n'était pas mignard à l'excès, il devenait onctueux et ses vues évidemment ne rencontraient pas une approbation unanime.

Parkson était originaire du Lancashire et en même temps un dévôt quaker. Il était complété par un troisième facteur : Ruskin, des œuvres et de la phraséologie de qui il était saturé. Il écoutait Bletherley avec une désapprobation marquée et il entama une vigoureuse défense de cette antique tradition de fidélité que Bletherley avait appelée « l'institution monopolisante du mariage ».

— La théorie ancienne, pure et simple : amour et fidélité, — déclara Parkson, — me suffit. Si nous devions gâcher notre mouvement politique avec cette sorte de balivernes...

— Est-ce qu'elle fonctionne? — interrompit Lewisham, parlant pour la première fois.

— Qu'est-ce qui fonctionne?

— L'ancienne théorie, pure et simple. Je connais la théorie. Je crois à la théorie. Bletherley est bourré

de Shelley. Mais c'est de la théorie. Vous rencontrez l'inéluctable jeune fille. La théorie prétend que vous pouvez la rencontrer n'importe quand. Vous vous rencontrez trop jeunes; vous devenez amoureux. Vous vous mariez... en dépit des obstacles. L'amour se rit des serrures. Vous avez des enfants, c'est la théorie. Tout cela est très bien pour un homme à qui son père laisse un revenu de cinq cents livres par an. Mais comment cela peut-il aller pour un petit employé?... pour un sous-maître comme Dunkerley?... ou pour... moi?

— En ce cas, il faut s'imposer certaines contraintes, — allégua Parkson. — Avoir la foi. Un homme jugé digne d'être épousé vaut la peine qu'on l'attende.

— Qu'on vieillisse pour lui! — fit Lewisham.

— Il faut lutter, — intervint Dunkerley. — Je ne vois pas où est la difficulté, Lewisham. La lutte pour l'existence est âpre, sans doute; terrible, en fait... Pourtant... on peut... On peut bien lutter... Deux êtres... joignent leurs forces... risquent la chance. Si je voyais une jeune fille qui me séduisît assez, je l'épouserais demain. Et je ne vaux guère sur le marché que soixante-dix livres par an sans être logé ni nourri.

Lewisham, soudain intéressé, tourna vers lui des regards curieux.

— Vous l'épouseriez? — demanda-t-il.

Dunkerley était légèrement rouge.

— Sans hésiter. Pourquoi pas?

— Mais comment pourriez-vous vivre?

— Cela vient après. Si...

— Je ne suis pas de votre avis, monsieur Dunkerley, — protesta emphatiquement Parkson. — Je ne sais si vous avez lu *Sésame et Lis*, mais vous

y trouverez, beaucoup mieux dépeint que je ne saurais le faire, l'idéal du rôle de la femme.

— Des sornettes, *Sésame et Lis* — interrompit Dunkerley. — J'en ai lu des passages... Pas pu y résister... N'ai jamais pu supporter Ruskin... Trop de prépositions... Surprenant comme langue sans doute, mais ça n'est pas mon style... C'est l'espèce de littérature qu'une fille d'épicier en gros pourrait lire en vue de se raffiner. Nous autres, nous n'avons pas les moyens de nous raffiner.

— Mais est-ce que, sérieusement, vous oseriez vous marier... ? — insista Lewisham, avec, dans les yeux, une admiration sans précédent pour Dunkerley.

— Pourquoi pas?

— Avec... ? — Lewisham hésita.

— Quarante livres par an. Bah ! Mais oui!

Un adolescent taciturne fit mine de parler, toussa pour délivrer sa gorge d'un enrouement accumulé et dit :

— Il faut considérer qui est la jeune fille.

— Pourquoi *épouser?* — lança Bletherley, sans qu'on daignât lui répondre.

— Vous reconnaîtrez que vous demandez une grande chose quand vous désirez qu'une jeune fille... — commença le sentencieux Parkson.

— Pas du tout. Quand une jeune fille a choisi un homme, et que l'homme l'a choisie, sa place est avec lui. A quoi sert de soupirer...Effort mutuel... Lutter ensemble.

— Très bien! — fit Lewisham, soudain ému. — Vous parlez comme un homme, Dunkerley, comme un homme, à coup sûr!

— La place de la femme,— continua Parkson,— est au foyer. Et s'il n'y a pas de foyer... Je main-

tiens que l'homme doit, si besoin en est, travailler sept ans, comme Jacob le fit pour Rachel, maîtriser ses passions, afin de lui préparer un foyer convenable et doux...

— Fabriquer la cage capitonnée pour l'animal favori, — dit Dunkerley. — Non. Je veux épouser une *femme*. Le sexe féminin a toujours pris part à la lutte pour l'existence... sans grand dommage, jusqu'ici... et y prendra toujours part. Une idée effrayante... cette lutte pour l'existence. Il ne faut retenir que les théories raisonnables, Lewisham. La femme qui ne lutte pas carrément, côte à côte avec l'homme... la femme qu'on ne fait qu'entretenir, nourrir et caresser n'est qu'une...

Il hésita. Un garçon à la figure marquée de taches, et qui serrait une courte pipe entre les dents, fournit un terme biblique.

— Le terme est un peu fort, — opina Dunkerley, — j'allais dire une odalisque.

Le jeune homme eut un instant l'air embarrassé.

— Je fume du tabac un peu fort, — dit-il.

— Les deux vous écœureront également, — conclut Dunkerley.

Ce fut la partie intéressante de la soirée pour Lewisham. Parkson se leva tout à coup, prit sur un rayon *Sésame et Lis* et voulut à toute force en lire un extrait interminable et multiple qui passa comme un rouleau de jardin sur la discussion. Après cela, Bletherley devint le centre d'une mêlée d'où il s'évada grossièrement insulté et formant à lui seul sa minorité. L'institution du mariage, en tant qu'elle intéresse l'étudiant de South Kensington, ne court aucun danger immédiat.

A dix heures et demie, la réunion prit fin et Parkson sortit avec les autres pour faire un tour.

La nuit, bien qu'on fût en février, était tiède et la lune brillait. Parkson s'attacha à Lewisham et à Dunkerly, pour le plus grand ennui de Lewisham, qui avait, ce soir-là, quelques confidences à faire à l'Homme aux Idées. Dunkerley habitait au nord de Londres de sorte que les trois compagnons remontèrent Exhibition Road vers High Street, Kensington. Là, Dunkerley prit congé d'eux; Lewisham et Parkson rebroussèrent chemin dans la direction du nouveau logis de Lewisham, à Chelsea.

Parkson était un de ces vertueux individus pour qui la discussion des questions sexuelles a une irrésistible attraction. La réunion l'avait disposé à l'éloquence. Il avait argumenté contre Dunkerley jusqu'aux limites de l'indélicatesse et il déversait maintenant sur Lewisham un flot indiscontinu de conversation à chaque pas plus confidentielle. Lewisham s'affolait; il marcha aussi vite qu'il put. Son seul objet était de se débarrasser de Parkson. Le seul objet de Parkson était de lui confier d'intéressants secrets sur lui-même et une certaine personne douée d'un esprit d'une extraordinaire pureté et dont Lewisham avait déjà entendu parler.

Des âges s'écoulèrent.

Soudain, Lewisham se rendit compte qu'on lui montrait sous un réverbère une photographie représentant une figure asymétrique, singulièrement vide d'expression, la partie supérieure d'une robe moderne style et des cheveux frisés. Il perçut qu'on lui donnait à entendre que c'était là un parangon de vertu, propriété particulière de Parkson. Celui-ci regardait orgueilleusement Lewisham, dont il attendait apparemment le verdict.

Lewisham n'hésita pas à terrasser la vérité.

— C'est une figure intéressante, — dit-il.

— C'est une figure essentiellement belle, — certifia tranquillement, mais fermement Parkson. — Avez-vous remarqué les yeux, Lewisham ?

— Oh! oui, — fit Lewisham, — oui, je vois les yeux.

— Ils sont... innocents. Ce sont des yeux d'enfant.

— Oui. Ils ont bien l'air de ce genre d'yeux. Très jolie, mon vieux, mes compliments. Où habite-t-elle?

— Vous n'avez jamais, à Londres, pu voir pareil visage — déclara Parkson.

— Jamais! — ratifia Lewisham décisivement.

— Je ne montrerais pas cela à tout le monde, — reprit Parkson. — Vous ne pouvez pas comprendre tout ce que cette jeune fille au cœur pur est pour moi.

Il remit solennellement la photographie dans son enveloppe, considérant à présent Lewisham comme quelqu'un avec qui l'on vient d'accomplir la cérémonie de la fraternité du sang. Puis, prenant affectueusement le bras de son auditeur infortuné — chose que celui-ci détestait — il s'abandonna à un copieux épanchement sur l'amour, avec des anecdotes explicatives sur le Parangon. Ce verbiage avait assez d'analogie avec le sujet des pensées actuelles de Lewisham pour exiger quelque attention. De temps en temps, Lewisham devait répondre, et il éprouvait le désir idiot — bien qu'il en comprît clairement l'idiotie — de payer de retour ces confidences. La nécessité de fuir Parkson devint urgente... Sous ces multiples tensions, le calme de Lewisham commençait à céder.

— Chacun a besoin d'une étoile polaire, — déclama Parkson, et Lewisham jura tout bas.

La maison qu'habitait Parkson était maintenant tout proche, sur la gauche, et l'idée vint à Lewisham que son martyre cesserait plus tôt s'il reconduisait Parkson à sa porte. Parkson y consentit mécaniquement, discourant toujours.

— Je vous ai souvent vu causer avec miss Heydinger, — risqua-t-il, — si vous me pardonnez mon indiscrétion.

— Nous sommes d'excellents amis, — convint Lewisham, — mais nous voici chez vous.

Parkson regarda d'un air ébahi son « chez lui ».

— J'ai des tas de choses dont je voudrais m'entretenir avec vous. Je vais vous accompagner un bout de chemin, au moins jusqu'à Battersea. Votre miss Heydinger, disais-je,...

De ce point de départ, il fit d'occasionnelles allusions à une intimité supposée entre Lewisham et miss Heydinger, accroissant chaque fois l'exaspération de Lewisham.

— Et bientôt, vous aussi, Lewisham, vous en viendrez à connaître l'infinie purification d'un pur amour...

Alors, soudain, avec une vague idée de mettre un terme à l'insupportable bavardage de Parkson, Lewisham se précipita dans les confidences.

— Je connais cela, — fit-il. —Vous me parlez comme si... Mais j'ai choisi ma destinée depuis trois ans.

Son impulsion confidentielle s'évanouit en même temps qu'il y cédait.

— Vous ne voulez pas dire que miss Heydinger? — questionna Parkson.

— Ah! au diable miss Heydinger! — s'écria Lewisham.

Et tout à coup, brusquement, impoliment, il

planta là Parkson, au bout de la rue, et s'en alla dans la direction de chez lui, tandis que Parkson bredouillait encore la fin de sa phrase.

Parkson ébahi regardait s'éloigner le dos de son compagnon, et il courut après lui pour lui demander les raisons de cette offense inattendue. Lewisham continua d'avancer avec Parkson qui trottait à côté de lui. Puis, soudain, il se retourna. Sa figure était blême et il articula ses phrases nettement et à voix presque basse.

— Parkson, vous êtes un imbécile... Vous avez la figure d'un mouton, les manières d'un buffle et la conversation d'un raseur. Pureté, vraiment!... La personne dont vous m'avez montré la photographie a des yeux qui ne s'appareillent pas. Elle a l'air aussi dégoûtante qu'on peut naturellement s'y attendre... Je ne plaisante pas, à présent... Fichez le camp!

Après quoi, Lewisham reprit seul son chemin. Il ne rentra pas tout droit à sa chambre de Chelsea, mais il passa plusieurs heures dans une rue de Battersea à marcher de long en large devant une certaine maison. Sa colère passa de la sauvagerie à un tendre désir. Si seulement il pouvait la voir ce soir! Il savait à quoi il était décidé, à présent. Demain, il enverrait l'ouvrage à tous les chiens et il irait à la rencontre d'Ethel. Ce qu'avait dit Dunkerley emplissait son esprit de pensées nouvelles et merveilleuses. Si seulement il pouvait la voir ce soir!

Son souhait fut exaucé. Au coin de la rue, deux formes le croisèrent : en l'une, un homme de taille élevée, avec des lunettes et un chapeau quasi ecclésiastique, le collet du pardessus remonté sous ses favoris gris, il reconnut Chaffery; l'autre, il ne la connaissait que trop bien. Le couple passa sans le

voir, mais, un instant, la lumière du bec de gaz avait frappé la figure de la jeune fille qui parut pâle et fatiguée.

Lewisham s'arrêta court, décontenancé, regardant ces deux formes qui s'éloignaient dans la brume, sous les lumières. Sa consternation le clouait sur place. Une horloge sonna lentement. Il était minuit. Bientôt, au long de la rue, arriva le bruit retentissant de la porte qui se refermait.

Longtemps après que l'écho se fut apaisé, il resta là.

— Elle revient d'une séance; elle n'a pas tenu sa promesse... Elle revient d'une séance, elle n'a pas tenu sa promesse, — telles furent les phrases qui dansèrent continuellement dans sa tête.

Alors vint l'interprétation.

— Elle a fait cela parce que je l'ai abandonnée. J'aurais pu le deviner d'après ses lettres. Elle a fait cela parce qu'elle croit que mes sentiments ne sont pas sérieux, que la cour que je lui fais n'est qu'enfantillage... Je savais bien qu'elle ne comprendrait pas.

CHAPITRE XIX

LEWISHAM TROUVE UNE SOLUTION

Le lendemain matin Lewisham apprit par Lagune que son intuition était conforme à la réalité, qu'Ethel avait enfin succombé aux objurgations et consenti à essayer de la lecture de la pensée.

— Nous avons fait un bon début, — disait Lagune en se frottant les mains. — Je suis sûr que nous réussirons avec elle, à coup sûr, elle a des dons; je l'ai toujours lu sur sa figure. Elle a des dons...

— Est-ce qu'il... a fallu beaucoup... d'objurgations? — demanda Lewisham avec un effort.

— Nous avons eu des... difficultés considérables... considérables. Mais naturellement... je lui ai fait entendre... qu'il ne lui était guère possible de rester auprès de moi comme dactylographe, si elle n'était pas disposée à s'intéresser à mes recherches...

— Vous lui avez dit cela?

— Bien obligé. Heureusement que Chaffery... c'est lui qui a eu cette idée... Je dois avouer...

Lagune s'arrêta, surpris. Après avoir fait une sorte de bizarre mouvement avec ses mains, Lewisham avait tourné les talons et il gagnait l'autre extrémité du laboratoire. Lagune le suivait des yeux, ahuri par ce phénomène psychique qui dépassait le cercle de ses idées.

— Bizarre, — fit-il enfin, et il se mit à vider son sac à main. De temps à autre il s'interrompait pour jeter un regard du côté de Lewisham qui était à présent assis à sa place et des deux mains tambourinait sur la table.

Bientôt miss Heydinger arriva, venant de la salle des modèles, et elle adressa une remarque au jeune homme. Il parut lui répondre avec une extrême brièveté. Puis, il se leva, hésita un instant entre les trois portes du laboratoire et sortit par celle qui s'ouvrait sur l'escalier de derrière. Lagune ne le revit pas avant l'après-midi.

Ce soir-là, Ethel fit, en compagnie de Lewisham, le chemin qui la ramenait chez elle, et leurs deux voix étaient chaleureuses et solennelles. Ethel ne rentra pas directement : ils se dirigèrent, à la lueur du gaz, vers les terrains vagues de Clapham Common pour y causer à loisir. Et leur conversation, ce soir-là, fut pleine de gravité.

— Pourquoi avez-vous manqué à votre promesse? demanda-t-il.

Elle lui donna des excuses imprécises et faibles.

— Je croyais que vous ne m'aimiez plus autant... — dit-elle. — Et quand vous avez cessé de venir m'accompagner... rien ne m'importa plus. D'ailleurs... ce n'est pas comme les séances avec les esprits...

D'abord Lewisham fut emporté et pressant. Dans sa colère contre Lagune et Chaffery, il ne voyait plus la turpitude de la jeune fille. Il eut tôt fait de réduire à rien les arguments qu'elle émit pour sa défense.

— C'est de la fourberie, — déclara-t-il. — Même si ce que vous faites, vous, n'est pas de la fourberie, c'est du mensonge, de la friponnerie inconsciente. Même s'il y a quelque chose de vrai dans l'expérience, c'est mal; vrai ou pas, c'est mal. Pourquoi ne se lisent-ils pas leurs pensées entre eux? Pourquoi ont-ils besoin de vous? Votre esprit est à vous, c'est sacré. Le mettre à l'épreuve!... Je ne veux pas de cela! Vous êtes à moi jusque-là au moins, je ne puis penser à vous dans cet état, avec un bandeau... et ce petit imbécile qui appuie sa main sur votre nuque et vous pose des questions. Je ne veux pas de cela! J'aimerais mieux vous tuer!

— Ce n'est pas comme cela que ça se passe.

— Je m'en moque! C'est à cela que ça en viendra. On commence par le bandeau. On ne doit pas gagner sa vie de cette façon-là, en tous cas. J'y ai réfléchi. Qu'ils lisent la pensée avec leurs filles, et qu'ils hypnotisent leurs tantes, mais qu'ils laissent leurs dactylographes tranquilles.

— Mais que faire?

— Peu importe. Il y a des choses qu'on ne doit

tolérer en aucune façon, quoi qu'il en coûte! Ou autrement... on arriverait à tout faire. L'Honneur! Justement parce que nous sommes pauvres... Laissez-le vous renvoyer... *Laissez-le* vous renvoyer! Vous trouverez une autre place...

— Pas avec une guinée par semaine.

— Alors, acceptez moins.

— Mais il faut que je donne seize shillings chaque samedi.

— Cela ne fait rien.

Elle eut un sanglot.

— Mais quitter Londres, je ne peux pas... Je ne peux pas.

— Comment?... Quitter Londres?

Lewisham changea de figure.

— Oh! la vie est dure,— continua-t-elle. —Je ne peux pas. Ils... Ils ne me garderaient pas à Londres...

— Que voulez-vous dire?

Elle expliqua que si Lagune la renvoyait, elle serait obligée de se rendre en province, auprès d'une tante, une sœur de Chaffery, qui avait besoin de compagnie. Chaffery exigerait cela.

— Ils parlent de compagnie... Je serais la domestique, elle n'a pas de bonne. Ma mère pleure quand je lui en parle..... ne veut pas que je la quitte. Mais elle a peur de lui. « Pourquoi ne fais-tu pas ce qu'il désire? » me répète-t-elle.

Ethel était assise, le regard perdu droit devant elle dans la nuit qui s'épaississait. Elle reprit d'un ton plus tranquille :

— Je déteste vous raconter ces choses. C'est vous... Si vous n'aviez pas... Mais vous rendez tout cela différent. Je pourrais le faire... si ce n'était de vous. J'étais... J'aidais... J'étais allée pour aider au

cas où quelque chose n'irait pas, chez Lagune... Oui... ce soir-là. Non... Taisez-vous. C'était trop difficile à vous le dire jusqu'ici. Mais réellement je n'éprouvais pas... avant de vous avoir revu là-bas. Alors, tout d'un coup, je me suis sentie misérable...

— Et puis? — fit Lewisham.

— C'est tout. J'ai pu consentir à la lecture de la pensée, mais je n'ai vraiment plus trompé, depuis... *Jamais*... Si vous saviez comme il est dur de...

— Vous auriez dû me dire cela plus tôt.

— Je ne pouvais pas. Avant, c'était différent. Il se moquait des gens... Il imitait Lagune et me faisait rire. Cela ressemblait à une sorte de facétie. — Elle se tut brusquement. — Pourquoi m'avez-vous revue? Je vous avais dit que c'était inutile... Vous savez bien que je vous l'avais dit...

Elle était prête à pleurer, et pendant une minute ne sut plus que dire.

— Je ne veux pas aller chez sa sœur, — s'écria-t-elle. — Je suis peut-être lâche, mais je ne peux pas.

La conversation en resta là pour l'instant. Puis, Lewisham aperçut nettement et clairement la solution de la difficulté. Soudain, son secret désir était devenu pour lui un devoir manifeste.

— Ecoutez, — commença-t-il sans la regarder et en tirant sur sa moustache. — Je ne veux pas que vous continuiez ces maudites friponneries. Vous ne vous souillerez plus de ces hontes. Et je ne veux pas que vous quittiez Londres.

— Mais que faire? — implora-t-elle.

— Eh bien, il y a une chose que vous pouvez faire, si vous l'osez...

— Laquelle?

Pendant quelques secondes, il ne répondit pas;

puis il se tourna vers elle, et la regarda. Leurs yeux se rencontrèrent...

Les pensées grises de l'esprit du jeune homme se colorèrent. La figure d'Ethel était pâle et elle le fixait, craintive et perplexe. Une tendresse nouvelle monta en lui... un sentiment inconnu. Jusqu'ici il avait aimé sa douceur et son animation... mais elle était maintenant pâle avec les yeux bistrés. Il lui sembla qu'il l'avait oubliée et se rappelait soudain sa présence. Un grand désir s'empara de lui.

— Mais quelle est cette chose que je puis faire?

Cela devenait étrangement difficile à dire; une sensation particulière lui paralysait la gorge et les muscles de la face, une tension nerveuse entre le rire et les sanglots. Le monde entier s'évanouit devant ce grand désir. Il avait peur qu'elle n'osât pas, qu'elle ne le prît pas au sérieux.

— Qu'est-ce ? — demanda-t-elle encore.

— Ne croyez-vous pas que nous pouvons nous marier? — dit-il, lâchant, pour s'étourdir, un flot irrésistible de paroles. — Ne voyez-vous pas que c'est la seule chose à faire, pour nous ? Nous sommes dans un cul-de-sac. Il faut que vous sortiez de ces friponneries, et moi, je dois sortir de mes... études. Nous... nous devrions nous marier.

Il s'interrompit quelques secondes pour reprendre avec plus d'éloquence.

— Le monde est contre nous, contre... vous. A vous, il offre de l'argent pour tromper... pour être ignoble, car *c'est* ignoble ! Il ne vous offre aucun moyen honnête de vivre, seulement une corvée misérable; et il vous empêche de me joindre. Et moi aussi, il me suborne par des promesses de succès... pour que je vous abandonne. Vous ne savez pas tout... Il se peut que nous ayons à atten-

dre pendant des années... Nous devrons peut-être attendre toujours le moment où la vie sera assurée. Nous pourrons être séparés... Nous pouvons nous perdre absolument l'un l'autre... Luttons contre cela. Pourquoi nous séparerions-nous! A moins que l'Amour Véritable ne soit comme le reste... un mot vide. C'est notre seule ressource. Nous deux... qui appartenons l'un à l'autre.

Elle le regarda, évidemment rendue perplexe par cette nouvelle idée et le cœur battant très vite.

— Nous sommes si jeunes, — observa-elle. — Comment arriverons-nous à vivre? Vous recevez une guinée.

— Je puis en avoir davantage, je puis en gagner. J'y ai pensé; je n'ai cessé d'y réfléchir pendant ces deux derniers jours; j'ai songé à ce que nous pourrions faire. J'ai de l'argent.

— Vous avez de l'argent ?

— Presque cent livres.

— Mais nous sommes si jeunes... Et ma mère?...

— Nous ne lui en parlerons pas. Nous ne demanderons la permission de personne; nous n'en avons pas besoin. C'est *notre* affaire, Ethel, *notre* affaire. N'en faisons pas une question de ressources... même dans ces circonstances... J'ai pensé... Ma chérie, ne m'aimez-vous pas ?

Elle ne comprit pas son émotion inattendue, et le contempla avec des yeux étonnés, préoccupée du pratique et déjà prête à des calculs.

— Je pourrais dactylographier, si j'avais une machine. J'ai entendu dire...

— Ce n'est pas une question de ressources... Ethel, j'ai tant désiré...

Il s'arrêta. Elle se tourna vers lui, vers ses yeux,

maintenant ardents et pleins de choses qui ne se traduisaient pas en paroles.

— Oserez-vous venir avec moi? — murmura-t-il.

Tout à coup le monde s'offrit en réalité à elle comme il s'était offert parfois dans ses plus impatientes rêveries : elle perdit courage... elle abaissa ses regards... elle devenait sa complice...

— Mais comment ?

— Je trouverai comment. Fiez-vous à moi ! A coup sûr nous nous connaissons maintenant... Songez donc ! Nous deux...

— Mais je n'ai jamais pensé...

— Nous pourrions louer un appartement pour nous deux. Ce serait si facile. Et songez-y, songez quelle existence ce serait !

— Comment puis-je... ?

— Vous viendrez ?

Elle le regarda, frémissante.

— Vous savez, — dit-elle, — vous savez bien que je voudrais... que j'aimerais...

— Vous viendrez ?

— Mais, chéri... chéri ! si vous me...

— Oui ! s'écria Lewisham triomphant, — vous viendrez.

Il jeta un regard autour de lui ; sa voix se fit basse et caressante.

— Oh ! ma chérie, ma toute chérie !...

Il murmurait des paroles incompréhensibles, mais son visage disait éloquemment ce qu'il pensait.

Deux employés loquaces qui rentraient chez eux passèrent à propos pour lui rappeler que ses émotions se manifestaient dans un endroit public...

CHAPITRE XX

LA CARRIÈRE EST INTERROMPUE

Dans l'après-midi du mercredi suivant — on était à la veille des examens de botanique — Smithers observa Lewisham, devant une table de la grande salle de travail, absorbé dans la lecture de l'Encyclopédie Britannique. Auprès de lui était l'Almanach Whitaker de l'année, un cahier de notes ouvert, un volume de la Série des Sciences Contemporaines et l'Annuaire des Sciences et des Arts. Smithers, qui était profondément convaincu de la supériorité de Lewisham à obtenir des faits utilisables dans un examen, se demanda quel précieux « tuyau » le Whitaker renfermait pour un étudiant de botanique, et en rentrant chez lui il perdit quelque temps à feuilleter celui de sa propriétaire. En réalité, Lewisham n'étudiait pas la botanique, mais l'art de se marier selon les meilleures autorités. Le volume de la Série des Sciences Contemporaines était *l'Evolution du Mariage* du professeur Letourneau, ouvrage certainement intéressant, mais n'offrant que peu d'utilité immédiate.

Whitaker apprit à Lewisham qu'il était possible avec une dépense de deux livres six shillings et un penny (l'un des articles était ambigu) d'être marié dans la semaine aux bureaux de l'Etat Civil du district. Dans cette somme les gratifications diverses n'étaient pas comprises. Il fit de petites additions sur son cahier de notes. Le tarif du mariage à l'église était variable, s'aperçut-il, mais pour des raisons plus personnelles, il repoussa toute cérémonie religieuse. Le mariage par publications comportait des délais gênants. Il paierait donc deux livres sept shillings et un penny. Les gratifications: dix shilling, en chiffres ronds.

Après quoi, sans inutile ostentation, il sortit un carnet de dépôt et un carnet de chèques et procéda à de plus amples arithmétiques. Il constata qu'il était possesseur de soixante et une livres sterling quatre shillings et sept pence. Pas tout à fait cent, comme il l'avait dit, mais cependant la somme était considérable... Bien des gens avaient, avec moins, lancé de grandes affaires. Au début la somme avait été de cent livres. En comptant cinq livres pour le mariage et le déménagement, il resterait environ cinquante-six livres. Des richesses ! Aucune allocation ne fut affectée aux fleurs, aux voitures et à la lune de miel. Mais il y aurait à acheter une machine à écrire. Ethel devait contribuer pour sa part...

— Ce sera diablement court ! — remarqua Lewisham, avec une exaltation tout à fait déraisonnable. Car, chose étrange, l'affaire commençait à prendre un air d'aventure qui n'était pas du tout déplaisant. Il se renversa sur sa chaise, avec le cahier de notes fermé dans sa main...

Mais il avait beaucoup à faire cet après-midi-là. Tout d'abord, il lui fallait découvrir le superintendant de l'état civil du district ; ensuite trouver un logis dans lequel il emmènerait Ethel... *leur* foyer, où ils allaient vivre ensemble.

A la pensée de cette vie commune, qui était si près de se réaliser, Ethel lui apparut, ombre vivante toute proche et réchauffante...

Il s'éveilla de sa rêverie pour apercevoir, au bout de la salle, un employé accoudé sur son bureau et mâchonnant un coupe-papier, selon la traditionnelle coutume des employés de la Bibliothèque de South Kensington ; cet homme le fixait curieusement. Il vint à l'idée de Lewisham que la lecture de la pensée était une des choses les moins impos-

sibles du monde, et rougissant, il se leva gauchement et alla reporter à sa place le tome de l'Encyclopédie.

Le choix d'un logis fut une tâche difficile. Après un premier essai, il s'imagina avoir une mine suspecte et cela l'embarrassa peut-être davantage. Il avait choisi le quartier situé au sud de Brompton Road. Ce choix comportait un inconvénient : il pouvait tomber sur une maison où habiterait un camarade. Non pas que cela eût une importance essentielle. Mais c'est un fait plutôt insolite de voir des gens mariés vivre, à Londres, d'une façon permanente en meublé. Ceux qui sont trop pauvres pour louer une maison ou un appartement préfèrent ordinairement prendre quelques pièces non meublées. Il y a à Londres, contre un couple en meublé, cent couples vivant dans des appartements non meublés (avec l'usage de la cuisine).

L'absence de mobilier indique à la prévoyante propriétaire un fâcheux manque de capital. La première à qui Lewisham eut affaire n'aimait pas les dames : elles sont si exigeantes ; la seconde était du même avis ; la troisième déclara à M. Lewisham qu'il était un peu « jeunet » pour un homme marié ; la quatrième lui répondit qu'elle n'acceptait que les « Messieurs ». La cinquième était une jeune personne aux manières espiègles qui aimait être renseignée sur les gens qu'elle prenait et elle soumit Lewisham à un véritable interrogatoire. Quand elle l'eut fait s'empêtrer dans un ou deux mensonges inextricables, elle exprima l'opinion que son appartement ne pouvait guère convenir et elle le reconduisit avec d'aimables révérences jusqu'à la porte.

Il calma les chaleurs de ses oreilles et de ses joues en arpentant quelques moments la rue, puis

se risqua à nouveau. Cette fois la propriétaire était une personne terrible et pitoyable, toute grise et poussiéreuse, avec sa figure profondément marquée par les chagrins et le travail. Elle portait un bonnet sale et posé de travers. Elle fit entrer Lewisham dans une pièce sordide du premier étage : « il y a un piano », dit-elle en indiquant un instrument avec une façade de soie verte déchirée. Lewisham souleva le couvercle du clavier et du doigt il évoqua des sons de cordes cassées. De nouveau il parcourut du regard la lugubre chambre. « Dix huit shillings, » dit la femme. « Merci, je vous rendrai réponse. » La vieille eut un sourire qui lui abaissa les coins de la bouche, et sans un mot se dirigea d'un pas traînant vers la porte. Lewisham éprouva un saisissement passager devant une position si désolante, mais il ne s'informa pas plus loin.

La logeuse qu'il vit ensuite le satisfit. C'était une Allemande d'aspect propre et assez élégamment mise; elle avait une toison de boucles d'un blond filasse et émettait un volumineux flot de paroles qu'on reconnaissait en grande partie pour de l'anglais, et dont elle se servait pour enjoliver ses offres. Elle demandait quinze shillings pour une minuscule chambre à coucher et un petit salon séparés par une porte à deux battants, au rez-de-chaussée, avec ses services personnels par-dessus le marché. Elle fournissait le charbon à six pence le seau, ajouta-t-elle. Elle n'avait pas compris quand Lewisham avait dit qu'il était marié; mais elle n'eut aucune hésitation :

— Tix-huit shillings, alors, — répliqua-t-elle imperturbablement. — A payer le premier chour de chaque semaine... Comprenez?

M. Lewisham jeta de nouveau un coup d'œil

sur les deux pièces. Elles paraissaient propres; le service à thé obtenu en prime, les oléographes vétustes aux cadres dorés, deux accessoires de toilette employés comme ornements et le fait que la commode, faute de place dans la chambre, était installée dans le salon, tout cela lui paraissait amusant, simplement.

— Je les retiens pour samedi prochain, — dit-il.

Elle assura qu'il s'y plairait et proposa qu'il s'inscrivît de suite sur son livre. Elle mentionna dans la conversation que le précédent locataire était un capitaine qui était resté trois ans. (Par un hasard singulier, on n'entend jamais parler de locataires qui soient demeurés dans ces logis pendant de moindres périodes.) Quelque chose était survenu, et il avait maintenant chevaux et voitures — résultat de son séjour ici, apparemment. Elle alla chercher un petit carnet, à deux sous, une fiole d'encre et une plume exécrable; écrivit le nom de Lewisham sur la couverture du carnet et, en haut de la première page, rédigea un reçu de dix-huit shillings Elle avait, selon toute évidence, des aptitudes pour les affaires. Lewisham paya et la transaction fut conclue irrévocablement.

— Jé suis sûre qué vous serez très gomfortable, — encourageait-elle en le reconduisant.

Puis Lewisham s'en alla tout droit à Chelsea et obtint aux bureaux de l'état civil une entrevue avec un gentleman paterne. Le gentleman paterne avait une figure joufflue et portait des lunettes; ses manières étaient sympathiques mais en même temps celles d'un homme sérieux et pratique. Il « rappelait » en le répétant chaque article de leur conversation.

— Et que puis-je faire pour vous? Vous désirez vous marier? Avec une licence?

— Avec une licence.

— Avec une licence!

Et ainsi de suite. Il ouvrit un livre et inscrivit soigneusement les renseignements requis.

— L'âge de la demoiselle?

— Vingt et un ans.

— Un âge tout à fait convenable... pour une demoiselle.

Il informa Lewisham qu'il devait se procurer une alliance et ajouta qu'il lui faudrait deux témoins.

— Mais... — hésita Lewisham.

— Il y a toujours quelqu'un dans les environs, — dit l'officier de l'état civil. — Et ils y sont très habitués.

Lewisham passa le jeudi et le vendredi dans un état d'enivrement excessif. Aucun remords de l'anéantissement pratique de sa carrière ne semble l'avoir tourmenté pendant ces journées. Le doute s'était momentanément évanoui de son univers. Il dansait au long des corridors; il éprouvait la curieuse sensation d'être irresponsable, et il se livrait à des plaisanteries qui ne plaisaient à personne. A propos de rien, il souhaita à miss Heydinger « maints retours de cet heureux jour », et à travers la salle du réfectoire il lança à Smithers une brioche qui atteignit un des fonctionnaires de l'Ecole Artistique. C'était agir avec une légèreté extrême. Dans le premier cas, il fit pénitence immédiatement après l'offense; mais, dans le second, il ajouta l'insulte à l'injure en traversant la pièce et en demandant d'une façon outrageusement soupçonneuse si quelqu'un avait vu sa brioche. Il se glissa à quatre pattes sous les tables et la trouva enfin, poussiéreuse,

mais encore mangeable, sous la chaise d'une étudiante de l'Ecole Artistique. Il s'assit auprès de Smithers pour manger son projectile, tout en se disputant avec le fonctionnaire. Celui-ci proclamait que les manières des étudiants de science devenaient insupportables et il menaça de porter l'affaire devant le comité. Lewisham répliqua que c'était une pitié de faire tant d'embarras pour une chose insignifiante et il proposa que le fonctionnaire, s'il désirait une satisfaction immédiate, lui lançât à son tour son déjeuner. Enfin, il fit des excuses et il expliqua en manière de circonstances atténuantes qu'il avait essayé un coup à longue portée. Le fonctionnaire alors avala de travers une croûte ou une gorgée de bière ou quelque chose de ce genre, et la discussion prit fin. Dans l'après-midi, cependant, Lewisham, et cela est tout à son honneur, se sentit profondément affligé de sa conduite. Miss Heydinger s'abstint de lui adresser la parole.

Le samedi matin, il ne vint pas aux cours, prétendant par lettre en être empêché par une légère indisposition. Il transporta tous ses biens terrestres à la consigne de la gare de Vauxhall. La sœur de Chaffery habitait à Tongham, près de Farnham, et Ethel, renvoyée depuis une semaine par Lagune, s'était, le matin même, accompagnée par sa mère larmoyante, mise en route vers son nouvel esclavage. Elle devait interrompre son voyage à Farnham ou à Woking, suivant l'occasion qui s'offrirait, et revenir à Vauxhall le retrouver, de sorte que l'attente de Lewisham sur le quai des grandes lignes promettait d'être d'une durée indéterminée.

D'abord, il fut soutenu par l'ardeur que procurent les grandes aventures. Puis, tandis qu'il arpentait l'interminable quai, il éprouva un état d'âme

philosophique, un détachement complet du monde. Il aperçut un faisceau d'arbustes déracinés auprès de la malle d'un voyageur et cette vue lui suggéra une image saugrenue ; ses racines, à lui, tous ses biens d'ici-bas étaient en bas à la consigne. Quelle pauvre chose il était ! Une caisse de livres, une malle de linge et de vêtements, quelques certificats et feuilles de papiers, reçus d'inscriptions, un corps qui n'avait rien de trop solide et la vaste multitude de gens autour de lui... contre lui... le monde immense dans lequel il se trouvait ! En dehors d'*Elle*, qu'importait à l'humanité s'il cessait incontinent d'exister ? Et loin d'ici, peut-être, elle aussi se sentait faible et seule...

Aurait-elle des ennuis avec ses bagages ? Supposé que sa tante vînt l'attendre à la gare de Farnham ? Supposé qu'on lui vole sa bourse ? Supposé qu'elle arrive trop tard ! Le mariage devait avoir lieu à deux heures... Supposé qu'elle ne vînt pas du tout ! Après que trois trains successivement l'eurent désappointé, ses craintes vagues firent place à une profonde dépression...

Mais elle arriva enfin ! Il était deux heures moins vingt-trois. En toute hâte, il transporta les bagages à la consigne où il les déposa avec les siens, et l'instant d'après ils étaient tous deux dans un cab — leur première expérience de cette espèce de véhicule — en route pour le mariage. Ils s'étaient à peine adressé la parole, à part quelques rapides instructions de Lewisham, mais leurs yeux brillaient de fièvre et d'impatience et sous le tablier du cab leurs mains étaient unies.

Le vieux petit gentleman, avec son air pratique, fut plein de bienveillance. Ils prononcèrent leurs vœux devant lui, assistés d'un employé à barbe

noire et d'une dame qui avait quitté son tablier pour jouer son rôle de témoin. Le vieux petit gentleman ne fit pas de longs discours.

— Vous êtes jeunes, — dit-il lentement, — et la vie à deux est une chose difficile... Soyez bons l'un pour l'autre.

Il eut un sourire triste et leur tendit une main amicale.

Les yeux d'Ethel étincelaient et elle constata qu'elle ne pouvait articuler un mot.

CHAPITRE XXI

CHEZ SOI!

Une rémunération furtive des témoins et Lewisham, le visage radieux, était auprès d'elle. Ouvriers et employés rentrant chez eux pour leur demi-journée de congé passaient en un courant indiscontinu sous les yeux des nouveaux époux. Des grains de riz jetés à quelque couple plus publiquement nuptial parsemaient les marches du perron.

Une gamine examina d'un œil intéressé notre couple et communiqua ses impressions à un jeune polisson qui l'accompagnait.

— Pas eux, — répliqua le garnement. — Ils sont seulement allés demander des renseignements.

Le jeune galopin n'était pas physionomiste.

Par les rues encombrées, ils retournèrent à pied à la gare de Vauxhall, osant à peine se parler, et là Lewisham, d'un air aussi indifférent que possible, rentra en possession de leurs colis et le tout fut installé sur le haut d'un fiacre à galerie. La malle brune qui contenait le trousseau d'Ethel était assez petite pour tenir sur le siège intérieur d'avant. Figurez-vous un fiacre d'aspect plutôt lamentable, portant M. Lewisham et sa fortune, la caisse jaune,

la malle fatiguée, le véhicule tiré par un cheval affaissé, et conduit par un cocher vénérable et râpé, dans une vieille capote à triple collet, blasphémant à mi-voix, levant et abaissant son fouet sans répit. Quand les deux jeunes mariés se trouvèrent dans le fiacre, leurs manières perdirent la raideur qu'elles avaient conservée jusqu'alors et de nouveau les mains s'unirent.

— Ethel *Lewisham*, — répéta plusieurs fois Lewisham, et Ethel lui répondit par des « petit mari » et « cher petit mari » réitérés Elle ôta même son gant pour admirer ostensiblement son alliance qu'elle porta enfin à ses lèvres.

Ils avaient résolu de ne rien laisser paraître de la nouveauté de leur état nuptial et il fut solennellement convenu qu'il la traiterait avec une brusquerie dégagée quand ils seraient arrivés chez eux. La logeuse teutonne apparut dans le passage avec un sourire agréable et l'espoir qu'ils avaient fait bon voyage; après quoi elle se répandit en promesses de confort. Lewisham, ayant aidé la servante crasseuse à porter les malles, remit d'un geste décidé un florin au cocher et suivit les dames au salon.

Ethel répondit aux questions de Mme Gadow avec un admirable sang-froid, franchit avec elle la porte à deux battants et témoigna d'un intérêt intelligent pour un sommier à ressorts d'invention récente. Bientôt les deux battants se refermèrent. Lewisham se dandina seul dans la première pièce, tirant sur sa moustache, feignant d'admirer les oléographes et surpris de se trouver tout tremblant...

La bonne crasseuse reparut avec les côtelettes et le saumon qu'il avait demandé à Mme Gadow de

leur préparer. Il alla regarder par la fenêtre jusqu'à ce que la porte se fût refermée derrière la servante et il se retourna pour voir Ethel sortir timidement de la chambre à coucher.

Elle était devenue soudain ménagère. Jusqu'ici il ne l'avait vue sans chapeau et sans jaquette, et indistinctement encore, qu'en une occasion dramatique. A présent, elle était vêtue d'une petite blouse d'étoffe souple d'un rouge foncé, avec des dentelles autour de ses poignets et de son joli cou. Sa chevelure était un émerveillement de mèches et de boucles soyeuses. Comme elle semblait délicate et douce dans cette attitude hésitante! Gracieux moments de la vie! Il fit deux pas et ouvrit les bras. Elle jeta un coup d'œil vers la porte close et, légère, vint vers lui...

CHAPITRE XXII

ÉPITHALAME

Pendant trois jours inoubliables, l'existence de Lewisham fut un tissu d'émotions divines, la vie était trop belle et merveilleuse pour laisser place au doute ou aux arrière-pensées. Être avec Ethel était un délice perpétuel : chez lui, le garçon privé de sœur était étonné de mille joliesses et raffinements féminins. Elle lui faisait honte de sa force et de sa gaucherie. Quelle clarté dans ses yeux et quelle ardeur dans son cœur!

Même n'être pas avec elle devenait un miracle et à sa façon délicieux. Il n'était pas un étudiant ordinaire : il était un homme avec une vie secrète. Quel prodige de la quitter le lundi matin, près de la gare de South Kensington, et de remonter la rue de l'Exposition au milieu des camarades qui vivaient en de sordides et solitaires logis et n'étaient,

pour son expérience de la veille, que des gamins. Négliger son ouvrage et se renverser sur son siège et songer au retour le soir ! Se glisser vers le jardin ombragé, derrière l'Oratoire, quand, ou même un peu avant, la cloche de midi peuplait le grand escalier d'une foule juvénile, et y rencontrer une face souriante, entendre une voix douce qui disait de douces et folâtres paroles ! A quatre heures, une nouvelle rencontre et le retour au foyer... à leur foyer !

Ce n'était plus maintenant une petite forme qui le quittait et, par delà la clarté d'un bec de gaz, s'enfonçait dans une perspective brumeuse. Non, cela, jamais plus. Les longues heures que Lewisham passait dans le laboratoire étaient surtout consacrées à une songerie méditative, à l'invention, pour dire vrai, de termes d'affection niaise : chère petite femme, cher petit bout de femme, douce et mignonne épousée, colombine... Joli passetemps ! Et ce sont là les plus beaux spécimens de son originalité pendant ces jours admirables. Un moment d'exploration dans son cœur amenait la découverte d'un langage inouï analogue à celui que découvrit Swift. Car Lewisham, comme Swift et beaucoup d'autres gens, avait trouvé le petit langage. Vraiment ce fut une époque bien ridicule.

Les sections de végétaux qu'il fit en ce troisième jour de sa vie conjugale — et il en fit fort peu — avaient de quoi laisser rêveur. Bindon, le professeur de botanique, sous l'impression récente de ces horreurs, affirma à un collègue, au déjeuner, que jamais un étudiant n'avait été surfait autant que Lewisham.

Ethel aussi éprouvait de belles émotions. Elle était maîtresse d'un intérieur, leur intérieur à eux deux. Elle faisait ses commissions et des boutiquiers

respectueux et respectables l'appelaient madame. Elle préparait des menus et recopiait des cahiers de notes avec une profonde conviction de son utilité. Et à tout instant elle s'arrêtait d'écrire pour songer. Pendant quatre glorieux jours elle reconduisit et alla chercher Lewisham, écoutant avidement les dernières fantaisies de l'imagination de son époux.

La logeuse était très polie et parlait de façon divertissante des domestiques impossibles et dissolues qui lui étaient échues. Ethel déguisait la nouveauté de son état conjugal au moyen d'une série d'ingénieux équivoques. Le samedi soir, après le mariage, elle écrivit une lettre à sa mère, avec l'aide de Lewisham, proclamant l'héroïsme de son départ et promettant une visite très prochaine. Ils mirent la lettre à la poste assez tard pour qu'elle ne fût distribuée que le lundi matin.

Dans cette missive, elle affirmait avec la même conviction que Lewisham que seul le possible déshonneur de la profession de médium avait amené nécessairement leur union... elle oubliait de mentionner la part qu'avait, dans cette affaire, l'attrait mutuel. C'était, vous le comprenez, par pure magnanimité.

Lewisham l'avait engagée à remettre au lundi soir la visite rassurante au foyer maternel. Il leur fallait d'abord, insista t-il, toute une journée de lune de miel. Dans ses méditations pré-nuptiales, il n'avait pas clairement envisagé ce fait que, même après le mariage, il faudrait continuer avec M. et Mme Chaffery des relations quelconques. A présent il était extrêmement peu enclin à affronter cette évidente nécessité. Il prévoyait, en dépit d'un effort résolu pour l'ignorer, qu'il y aurait quelques scènes explicatives assez difficiles. Mais la magnificence prédominante lui fit dédaigner ce tourment.

— Réservons au moins ces quelques heures pour nous seuls, — dit-il, et cela sembla raffermir leur position.

A part sa brièveté et ces indices d'ennuis futurs, ce fut vraiment un laps de temps splendide. Leur déjeuner du samedi, par exemple, fut une fête d'un bout à l'autre. Bien que les mets fussent un peu froids quand ils arrivèrent, il n'y eut aucun indice de diminution d'appétit; ils mangèrent extrêmement bien en dépit de la réunion de leurs âmes, de certains mouvements de chaises, serrements de mains et autres délais. Lewisham faisait réellement pour la première fois la connaissance des mains d'Ethel, mains blanches et potelées avec des doigts blancs et courts; et l'anneau de fiançailles était sorti de sa tendre cachette et s'était installé comme gardien de l'alliance. Leurs regards se promenaient perpétuellement autour d'eux et se retrouvaient pour se sourire. Leurs gestes étaient timides et frémissants.

Elle affectait d'être intéressée et amusée énormément par la pièce et son mobilier autant que par sa nouvelle position, et lui était enchanté de ce ravissement. La commode installée dans ce salon-salle à manger la divertissait particulièrement ainsi que les mots d'esprit de Lewisham sur les accessoires de toilette et les oléographes.

Après que les côtelettes, la plus grande partie du saumon et le pain tout entier eurent été engloutis, ils attaquèrent avec un beau résultat un gâteau au tapioca. Leur conversation était des plus décousue.

— Comme elle m'a appelée Madame! Ma—dame, comme cela! Tout à l'heure il faudra que je sorte faire des achats. Il y a une quantité de choses qui

nous manquent pour dimanche et lundi matin. J'en ferai une liste. Il serait fâcheux de laisser voir combien peu je suis au courant... Je voudrais m'y connaître mieux encore !

Sur le moment, Lewisham considéra son aveu d'ignorance domestique comme une excellente source de facéties. Puis il dirigea leurs pensées dans une autre voie et déplora les circonstances peu brillantes de leurs épousailles.

— Pas de demoiselles d'honneur, — dit-il, — pas d'enfants pour nous jeter des fleurs, pas de voitures, pas d'agents de police pour surveiller la corbeille de mariage, rien de convenable... rien de bien... pas même une rosette de faveurs blanches, seulement vous et moi.

— *Seulement* vous et moi... *Oh !*

— Bah ! ça n'y fait rien, — opina Lewisham au bout d'un instant... — Pensez à ce que nous avons perdu en discours, — reprit-il. — Imaginez le garçon d'honneur se levant et disant : Mesdames et Messieurs, à la santé de la mariée ! Car c'est là sa fonction, n'est-ce pas?

Comme réponse elle lui tendit sa main.

— Et savez-vous,– fit-il, après qu'il eut dûment accueilli ce geste, — que nous n'avons jamais été présentés.

— Mais c'est vrai ! — dit Ethel. —Nous n'avons jamais été présentés.

Pour quelque inconcevable raison, ils éprouvaient une gaîté folle à penser qu'ils n'avaient jamais été présentés.

Plus tard dans l'après-midi, Lewisham, ayant déballé ses livres et ses autres objets, fut visible publiquement, accompagnant Ethel et portant joyeusement les emplettes qu'elle venait de faire.

Il y avait des paquets et des cornets de papier bleu ou gris, un sac de confiserie et, d'une poche latérale du pardessus, sortait la queue d'un haddock insuffisamment enveloppé. Dans ces conditions à la fois marifiques et humbles, leur lune de miel commença.

Le dimanche soir, ils sortirent pour faire une longue promenade par les rues désertes et finalement aboutirent à Hyde Park. La nuit de printemps s'étendait douce et claire dans le parc, et le clair de lune amical les entourait. Ils s'accoudèrent sur le pont, au-dessus de la Serpentine, avec les lumières de Paddington jaunes et lointaines. Ils restèrent là, petites formes vagues, serrés l'un contre l'autre, se murmurant des phrases tendres ou restant silencieux.

Bientôt, il sembla se produire quelque chose, et Lewisham se mit à monologuer sous le coup d'une inspiration grandiose. Il compara la Serpentine à la Vie et trouva une signification aux rives sombres qui s'enfonçaient vers Kensington Gardens.

— La longue lutte, — fit-il, — et ses lumières au bout!

Il ne savait réellement pas trop ce que voulaient dire ces lumières au bout, Ethel non plus, mais cependant ils se sentaient émus.

— Nous combattons le Monde, — affirma-t-il, trouvant une grande satisfaction dans cette pensée. — Le monde entier est contre nous... et nous combattons le monde entier.

— Nous ne serons pas vaincus! — assura Ethel.

— Comment serions-nous vaincus... étant ensemble? — demanda Lewisham. — Pour toi, je combattrais une douzaine de mondes.

Cela leur semblait une chose très douce et très

noble sous la lune sympathique, presque trop facile pour leur courage, de n'avoir à combattre que le monde.

— Fous n'êtes pas mariés depuis longtemps? — insinua en souriant Mme Gadow, quand elle ouvrit la porte à Ethel, le lundi matin, après que Lewisham eut été avalé par les Cours.

— Pas depuis *très* longtemps, — admit Ethel.

— Fous êtes pien heureuse, — dit avec un gros soupir Mme Gadow. — Moi aussi j'ai été pien heureuse!

CHAPITRE XXIII

M. CHAFFERY CHEZ LUI

Les brumes dorées de l'extase parurent se dissiper un peu le lundi, quand M. G. E. Lewisham, avec sa femme, partit pour faire visite à sa belle-mère et à M. Chaffery. Mme Lewisham n'était pas sans appréhension, mais des nuages de gloire flottaient encore autour de la tête de Lewisham qui assumait une attitude héroïque. Il avait une chemise de coton et un faux-col blanc avec une très jolie cravate de satin noir que Mme Lewisham avait pris sur elle d'acheter dans la journée. Elle voulait, naturellement, qu'il eût bonne tournure.

Mme Chaffery apparut dans la demi clarté du corridor; c'était une femme d'âge moyen, petite, avec un nez mince sous des lunettes d'argent, une bouche sans énergie, des yeux perplexes, une bizarre petite femme poussiéreuse, ayant avec Ethel la plus étrange ressemblance. Elle était visiblement agitée d'un tremblement nerveux.

Elle hésitait, le regard inquiet, puis elle embrassa avec effusion Lewisham, en disant :

— Ah! le voilà, Monsieur Lewisham!

Elle était le troisième représentant du beau sexe qui embrassât Lewisham depuis les jours confus de son bas âge.

— J'avais si peur!... Là! — ajouta-t-elle, avec un rire convulsif. — Vous m'excuserez de dire que c'est consolant de vous voir comme cela... honnête et jeune. Non pas qu'Ethel... *Il* a été terrible, — intercala tout à coup, Mme Chaffery. — Vous auriez dû ne rien dire de son hypnotisme, dans votre lettre. Et puis aussi la lettre que la cousine Jane a écrite... Là! Mais il vous attend et il écoute....

— Est-ce que nous descendons, M'man ? — demanda Ethel.

— Il vous attend en bas, — répondit Mme Chaffery.

Elle tenait une petite lampe à l'huile qui éclairait à peine, et ils descendirent un ténébreux escalier en spirale pour arriver dans une salle à manger, en sous-sol, éclairée par des becs de gaz enfermés dans des globes mi-partie dépolis et mi-partie taillés en étoiles. Cette descente eut sur Lewisham, qui venait le premier, un effet nettement déprimant. A la porte, il respira longuement. Qu'allait donc lui dire Chaffery? Après tout, il s'en moquait.

Chaffery était debout, le dos tourné au feu, se nettoyant les ongles avec un canif. Son lorgnon doré pinçait le bout de son long nez qui se transformait en une protubérance enflammée ; par-dessus les verres, il regardait M. et Mme Lewisham avec... (Lewisham n'en pouvait croire ses yeux) avec un sourire, positivement, un sourire essentiellement espiègle.

— Vous voilà revenue! — lança-t-il gaiement à Ethel par-dessus Lewisham. Il disait cela avec une petite voix de tête.

— Elle est venue voir sa mère ! — annonça

Lewisham. — Et vous êtes, je pense, monsieur Chaffery?

— Et j'aimerais bien savoir qui diable vous êtes? — répliqua Chaffery, relevant soudain la tête afin de regarder cette fois à travers son lorgnon, sans cesser de rire joyeusement. — Pour un fieffé toupet, j'incline à croire que c'est à vous le pompon. Etes-vous le M. Lewisham à qui cette jeune égarée fait allusion dans sa lettre ?

— C'est bien moi.

— Maggie, — dit M. Chaffery à Mme Chaffery, — il est une classe de gens avec qui la délicatesse serait déplacée. Est-ce que votre fille a son acte de mariage ?

— Monsieur Chaffery ! — protesta Lewisham, et Mme Chaffery s'écria :

— James ! Comment pouvez-vous...?

Chaffery ferma son canif et le glissa dans la poche de son gilet. Puis il releva de nouveau la tête, commençant à discourir sur un ton égal.

— Je présume que nous sommes des gens civilisés, disposés à traiter leurs affaires d'une façon civilisée. Ma belle-fille disparaît pendant deux jours et deux nuits et revient avec un prétendu mari. Pour moi, du moins, je ne tiens pas à rester indifférent à sa position légale.

— Vous devriez mieux la connaître... — attesta Lewisham.

— Pourquoi discuter là-dessus, — dit gaîment Chaffery, suivant d'un doigt maigre le geste d'Ethel, — quand elle a les papiers dans sa poche! Elle peut bien me les montrer. Je le savais bien. N'ayez pas peur, je ne les abîmerai pas. D'ailleurs, on peut toujours s'en procurer de neufs au tarif de deux shillings sept pence. Merci... Lewisham, George,

Edgar... Vingt et un ans... Et vous, vingt et un aussi! Je n'ai jamais su votre âge exactement, ma chère, votre mère ne voulait pas le dire. Etudiant! Merci. Je vous suis bien obligé. Réellement, je suis tout à fait rassuré. Et maintenant qu'avez-vous à dire pour votre défense, dans cette remarquable affaire?

— Vous avez une lettre, — répondit Lewisham.

— J'ai eu une lettre d'excuses... Les attaques personnelles, je les dédaigne... Oui, Monsieur, c'étaient des excuses... Vous autres, jeunes gens, vous vouliez vous marier... et vous avez saisi l'occasion. Vous ne mentionnez même pas le fait que vous vouliez vous marier, dans votre lettre. Pure modestie! Mais, à présent, vous voilà ici, mariés. Ça désorganise une maison; ça inflige d'interminables ennuis aux gens, mais peu vous importe! Ce n'est pas vous que je blâme. C'est la nature qui est à blâmer! Ni l'un ni l'autre vous ne savez ce que vous venez de faire. Ça viendra. Vous êtes mariés et c'est la chose essentielle. Ethel, ma chère, mettez la canne et le chapeau de votre mari derrière la porte... Et vous, Monsieur, vous avez la bonté de désapprouver la façon dont je gagne ma vie?

— Mais? — balbutia Lewisham. — Oui... je suis obligé d'avouer... que je désapprouve.

— Vous n'êtes pas obligé de le dire. La modestie de l'inexpérience vous excuserait.

— Oui, mais ça n'est pas bien... ça n'est pas droit.

— Dogme, — fit Chaffery. — Dogme.

— Que voulez-vous dire? interrogea Lewisham.

— Je veux dire dogme. Nous discuterons cela à l'aise, c'est l'heure de dîner et je ne suis pas

homme à aller contre le fait accompli. Nous sommes alliés par ce mariage, voilà! Vous allez rester à dîner... Nous débattrons la chose à fond. Nous avons engagé les hostilités et il faut en sortir. Votre femme et la mienne vont mettre le couvert et nous, nous continuerons à causer. Pourquoi ne pas vous asseoir sur cette chaise au lieu de vous appuyer seulement sur le dossier? C'est un foyer ici, *domus*, pas une réunion publique... Un humble foyer... en dépit de mes fraudes manifestes... Allons, vous êtes mieux. Et tout d'abord j'espère, j'espère fermement (Chaffery devint soudain fort émouvant) que vous n'êtes pas un Dissident!

— Eh? — fit Lewisham, puis, il reprit : — Non, je ne suis pas un Dissident.

— C'est parfait, — déclara Chaffery. J'en suis heureux; j'avais un peu peur... Quelque chose dans vos manières. Je ne peux pas voir les Dissidents. Selon moi, c'est le grand inconvénient de ce quartier de Clapham. Vous voyez... Je les ai invariablement trouvés perfides... invariablement.

Il fit une grimace et son lorgnon tomba sur les boutons de son gilet.

— J'en suis bien heureux, — répéta-t-il en replaçant ses verres sur son nez. — Le dissident, la conscience non conformiste, le puritain, vous savez, le végétarien, l'abstinent total et toute la séquelle, je ne peux pas les souffrir. Je me suis débarrassé de toute hypocrisie et de toutes formules. J'ai une nature essentiellement hellénique. Avez-vous jamais lu Matthew Arnold?

— En dehors de mes lectures scientifiques...

— Ah! vous devriez lire Matthew Arnold!... C'est un esprit d'une singulière clarté. Vous trouverez chez lui une certaine qualité qui parfois man-

que un peu à vos hommes de science. Ils sont enclins à se laisser méduser par le phénomène, ils sont un peu trop objectifs. Or, je cherche le noumène... le noumène, monsieur Lewisham ! Si vous me suivez bien?...

Il s'arrêta et son regard, derrière les verres de son lorgnon, était vaguement interrogatif. Ethel rentra sans chapeau ni jaquette, portant un plateau noir où s'entrechoquaient bruyamment des couteaux, des assiettes, des couverts et de la verrerie. Elle commença à dresser la table.

— Je vous suis, dit Lewisham rougissant, n'ayant pas le courage d'avouer qu'il ignorait ce mot pompeux, exposez votre opinion.

— Je cherche le noumène, — répéta Chaffery avec une grande satisfaction, et d'un geste il écarta tout le reste. Je n'ai rien à faire avec les surfaces et les apparences, je suis un de ces nympholeptes, vous comprenez, un nympholepte... Il faut que je poursuive la vérité des choses! la base fondamentale... illusoire... Je me suis fait une règle de ne jamais me mentir à moi-même... Jamais... Il n'y en a guère qui puissent se vanter de cela. Selon moi... la vérité commence à la maison... et la plupart du temps... elle ne va pas plus loin. C'est plus sûr et plus vraisemblable! Vous comprenez. Avec la majeure partie des gens... avec votre Dissident typique par excellence... elle est toujours par les chemins, en visite chez les voisins. Vous comprenez mon point de vue?

Il envoya un coup d'œil au malheureux Lewisham qui avait conscience d'être particulièrement obtus et se tenait sur ses gardes, autant que cela lui était possible.

— C'est un peu surprenant, — fit-il avec pru-

dence, si je puis dire... considérant ce qui s'est passé... de vous entendre, *vous*...

— Parler de la vérité? Pas quand vous aurez saisi ma position. Pas quand vous aurez vu où je me place. C'est à cela que j'en viens. C'est ce que je suis naturellement anxieux de vous expliquer clairement, maintenant que nous sommes alliés, maintenant que vous êtes mon beau-fils. Vous êtes jeune, vous savez, vous êtes jeune... tout d'une pièce. Il n'y a que les années pour donner du ton à l'esprit... pour mitiger le vernis de l'éducation. Je conclus d'après la lettre... et ce que je me rappelle de votre figure, que vous étiez du nombre de ceux qui participèrent à la petite histoire de chez Lagune.

Il leva le doigt comme quelqu'un qui aperçoit soudain une lueur inattendue.

— A propos! Cela explique vos amours !

Ethel posait le moutardier sur la table.

— Mais oui, — fit-elle, d'une voix mal assurée.

— Vous vous étiez déjà rencontrés ? — questionna Chaffery.

— A Whortley, — répondit Lewisham.

— J'y suis !

— J'étais dans... Je fus un de ceux qui contribuèrent à démasquer l'imposture, — déclara Lewisham. — Et puisque vous avez ramené ce sujet, je suis contraint de vous...

— Je sais, — interrompit Chaffery. — Mais quel choc pour Lagune !

Pendant un moment, les coins de la bouche abaissés, il contempla le bout de ses pieds.

— La main en baudruche n'était pas une invention si mal trouvée, dit-il, avec un bizarre sourire de côté.

Lewisham était fort occupé à apprécier cette remarque à sa juste valeur.

— Je ne vois pas cela sous le même jour que vous, — expliqua-t-il enfin.

— Vous ne pouvez pas vous libérer de vos préjugés moraux, hein?... Bien, bien. Nous examinerons tout cela. Mais à part ses mérites moraux... simplement comme une supercherie artistique... ça n'était pas trop mal.

— Je ne m'y connais guère en supercherie...

— Comme la plupart de ceux qui se mêlent de les démasquer. Vous admettez que vous n'avez jamais pensé à cela, que vous n'en avez jamais entendu parler... de la baudruche, je veux dire. Cependant, il est bien évident qu'un médium qui a ses mains occupées fera tout ce qu'il pourra de ses dents et qu'y avait-il de plus facile à imaginer qu'une baudruche sous l'habit? Qu'y avait-il de plus simple? Je connais assez bien la littérature psychique et ça n'a jamais été suggéré! Jamais. C'est pour moi une perpétuelle surprise de voir qu'il y a tant de choses auxquelles n'ont jamais pensé les chercheurs. Ainsi, ils ne tiennent aucun cas des chances qu'ils ont contre eux et cela les fait partir à faux. Ecoutez bien! Je suis rusé par nature. Je passe tous mes loisirs à imaginer et à exécuter de petits tours parce que cela m'amuse énormément. Oui, tout cela m'amuse. Eh bien!... quel est le résultat de ces méditations? Prenez un fait : je connais quarante-huit façons de faire frapper les esprits... dont dix au moins sont originales, sont de mon invention. Dix manières originales de frapper! (Il était très impressionnant.) Et il y en a de ces coups qui sont simplement terribles. Là!

Comme confirmation un coup résonna, entre Lewisham et Chaffery, sembla-t-il.

— Hein? — fit Chaffery.

La cheminée ouvrit une série de décharges irrégulières et la table, comme un pétard, se joignit au tapage sous le nez de Lewisham.

— Vous saisissez? — dit Chaffery, mettant les mains sous les pans de sa jaquette. Pendant un instant la pièce tout entière sembla claquer des doigts autour de Lewisham.

— Très bien. Et maintenant, prenons l'autre côté. Examinons la plus sévère épreuve que j'aie jamais tentée. Deux respectables professeurs de physique... pas des Newton, vous comprenez bien... mais d'excellents, de dignes professeurs de physique, persuadés de leur importance... une dévote anxieuse de se faire prouver qu'il y a une existence au delà du tombeau, un journaliste en quête de copie... c'est-à-dire une personne qui gagne sa vie à ces recherches... comme moi... entreprirent de me mettre à l'épreuve. A l'épreuve, *moi !*... Naturellement, ils avaient leurs occupations : enseigner la physique, pratiquer la religion, organiser des recherches, et ainsi de suite. Au plus, ils n'avaient pas réfléchi une heure par jour à cela, et aucun d'eux n'avait jamais mystifié personne dans toute son existence... incapables de faire deux kilomètres en chemin de fer sans billet et sans se faire prendre, quand il irait de leur vie.. Eh bien! vous voyez où sont les chances.

Il se tut. Lewisham parut en proie à quelque lutte intérieure.

— Vous ignorez que, si vous m'avez pris, ce fut tout à fait par accident... tout à fait. L'objet me

glissa des dents, sans quoi votre ami à la voix terne en eût été pour ses frais... pour ses frais.

Lewisham prit la parole comme un homme qui soulève un fardeau.

— Tout ceci, vous le savez bien, est en dehors de la question. Je ne discute pas votre habileté. Mais l'action en elle-même n'est... n'est pas bien.

— Nous y venons, — fit Chaffery.

— Il est évident que nous voyons les choses sous un jour différent.

— C'est bien cela. C'est justement ce que nous avons à discuter. Exactement cela.

— Tromper est tromper. Il n'y a pas à sortir de là : c'est assez simple.

— Nous allons bien voir! — déclara Chaffery avec une certaine vivacité. — Il est naturellement important que vous compreniez ma position. Ce n'est pas comme si je n'en avais pas. Depuis le moment où j'ai lu votre lettre je n'ai fait qu'y penser. Vraiment!... Une justification! En un sens, on pourrait presque dire que j'ai une mission... Je suis une sorte de prophète. Commencez-vous à saisir?

— Que le diable me brûle...

— Ah! vous êtes jeune, vous êtes présomptueux. Mon cher garçon, vous n'êtes qu'au début des choses. Il faut réellement que vous accordiez une certaine capacité de vues plus larges à un homme qui a deux fois votre âge. Mais voici le dîner. Pendant quelques instants au moins nous allons faire trêve.

Ethel avait reparu, apportant une chaise supplémentaire, et, derrière elle, Mme Chaffery entra, ajoutant aux préparatifs une petite cruche de bière. Lewisham, en s'approchant de la table, remarqua que la nappe avait plusieurs trous non reprisés et des endroits décolorés. Au milieu se dressait un

porte-burettes terni qui contenait la moutarde, le poivre, le vinaigre et trois flacons équivoques et secs. Le pain était posé sur une large planche à bords ornés et un honnête morceau de fromage trônait disproportionné dans une petite assiette. M. et Mme Lewisham se faisaient face et Mme Chaffery avait pris la chaise branlante parce qu'elle la « connaissait ».

— Ce fromage est aussi nutritif, aussi peu attrayant, aussi indigeste que la Science, — remarqua Chaffery en passant l'assiette. — Mais écrasez-le ainsi, sous votre fourchette, ajoutez un peu de ce bon beurre, un peu de moutarde, de poivre... le poivre est nécessaire... et une goutte de vinaigre de malt, triturez le tout, et vous obtenez un mélange appelé *crab* qui n'est nullement désagréable. C'est ainsi que le sage en agit avec les faits de la vie, ne s'emballant pas, ne respectant rien, mais adaptant.

— Comme si la moutarde et le poivre n'étaient pas des faits, — dit Lewisham, marquant un point pour la première fois.

Chaffery reconnut l'inexactitude de son image en termes fort complimenteurs et Lewisham ne put s'empêcher de lancer un regard à Ethel pardessus la table. Peu après, il dut se souvenir que Chaffery était un coquin perfide de qui le blâme valait mieux que la louange.

Pendant quelques instants, la confection du *crab* accapara Chaffery et la conversation fut languissante. Mme Chaffery questionna Ethel sur leur appartement et les réponses d'Ethel furent enthousiastes.

— Vous viendrez prendre le thé un jour, et vous

verrez, — conclut Ethel, sans attendre l'assentiment de son mari.

Chaffery surprit Lewisham en étalant soudain une connaissance complète de sa situation comme élève de South Kensington.

— Je suppose que vous avez quelque argent en dehors de cette guinée, — dit Chaffery à brûle-pourpoint.

— Assez pour aller jusqu'au bout, répondit Lewisham rougissant.

— Et vous espérez qu'on fera quelque chose pour vous à South Kensington quand votre bourse cessera... un poste de deux mille cinq par an, ou quelque chose comme cela.

— Oui, — répondit Lewisham récalcitrant. — Oui. Deux mille cinq par an ou quelque chose comme cela. C'est ce qu'on peut espérer. Et il y a des quantités d'autres places en dehors de South-Kensington, si on ne m'y donne pas un poste.

— Je comprends, — dit Chaffery; — mais ça n'empêche pas que ça sera diablement court... deux mille cinq par an. Bon, bon.... il y a plus d'un homme de mérite qui doit se contenter de moins, — et après un instant de méditation il demanda à Lewisham de lui passer la bière.

— Est-ce que votre mère vit encore? — s'enquit inopinément Mme Chaffery, et il fallut qu'il lui énumérât toute sa parenté. Quand il en vint au plombier, Mme Chaffery remarqua avec un air d'importance inattendue que dans chaque famille il y avait des parents pauvres. Après quoi l'air d'importance s'évanouit dans le passé d'où il avait surgi.

Le souper terminé, Chaffery versa dans son verre le reste de la bière, sortit une pipe en terre au tuyau fort long et invita Lewisham à fumer.

— Voilà la meilleure façon de fumer, — fit Chaffery en tapotant le fourneau de sa pipe.— Dans ce pays, on ne rencontre pas plus souvent un bon cigare qu'un honnête homme.

Lewisham chercha dans sa poche son paquet de cigarettes algériennes, et Chaffery, leur ayant jeté un regard défavorable par-dessus ses lunettes, reprit le fil de son apologie promise. Les dames se retirèrent pour laver la vaisselle du dîner.

— Voyez-vous, — fit Chaffery ex abrupto dès que sa pipe fut allumée, — à propos de ces tromperies... Je ne trouve pas que la vie soit une affaire aussi simple que vous la jugez.

— Je ne trouve pas la vie simple, — dit Lewisham, — mais je pense qu'il y a dans les choses ce qui est bien et ce qui est mal. Et je ne crois pas que jusqu'ici vous ayez démontré en quoi que ce soit que vos artifices spirites soient bien.

— Examinons la chose, — dit Chaffery en croisant les jambes, — examinons la chose. D'abord — il tira une bouffée de sa pipe — je ne pense pas que vous ayez une perception bien claire de l'importance de l'Illusion dans la vie, la Nature Essentielle des Mensonges et des Déceptions dans l'Etat. Vous êtes enclin à discréditer une forme particulière d'imposture parce qu'elle n'est pas généralement admise, qu'elle comporte un certain discrédit et... rapporte peu, témoins mes bas de pantalon et les mets du souper...

— Ce n'est pas cela, — fit Lewisham.

— Or, je suis prêt à affirmer, — reprit Chaffery, émettant sa proposition, — que l'Honnêteté est essentiellement dans la société une force anarchique et disloquante, que la communauté n'est maintenue intacte et que le progrès de la civilisation

n'est rendu possible que par le Mensonge vigoureux et parfois même violent, que le Contrat Social n'est autre chose, plus ou moins, qu'une vaste conspiration d'êtres humains pour se tromper et se duper eux-mêmes et les uns les autres pour le Bien général. Le mensonge est le mortier qui retient l'homme individuel et sauvage dans la maçonnerie sociale. Voilà la thèse générale sur laquelle je base ma justification. Ma faculté médiumistique, je vous l'assure n'est qu'un exemple particulier de la règle générale. Si je n'étais pas d'une nature profondément indolente, inconstante, aventureuse, avec une horrible répugnance pour écrire, je ferais de cela un gros livre et je vivrais honoré par tous les savants idiots du monde.

— Mais comment pourriez-vous prouver cela?

— Le prouver! Il suffit de l'indiquer. Même actuellement il y a des hommes... Bernard Shaw, Ibsen, et d'autres... qui ont commencé à s'en apercevoir... Qu'est-ce que l'homme? Avidité et convoitise, tempérées par la crainte et une irrationnelle vanité.

— Je ne suis pas de cet avis, — certifia une seconde fois M. Lewisham.

— Vous y viendrez plus tard, — répliqua Chaffery. — Il y a des vérités qu'on apprend à ses dépens. Mais revenons à nos Mensonges... Examinons l'édifice de la société... Comparons-le à l'état sauvage, vous découvrez que la seule différence essentielle entre le sauvage et le civilisé est celle-ci : celui-là n'a pas appris à éluder la vérité des choses, celui-ci l'a appris. Prenez la différence la plus frappante... le vêtement de l'homme civilisé, son invention de la décence. Qu'est-ce que le vêtement? La dissimulation de faits essentiels. Qu'est le

décorum? Leur suppression! Je ne proteste pas contre la décence et le décorum, remarquez-le bien, mais ils sont là... essentiels à la civilisation et essentiellement *suppressio veri*. Et dans les poches de ses vêtements notre citoyen porte des monnaies. Le pur sauvage n'a pas de monnaies. Pour lui un morceau de métal est un morceau de métal... qui lui sert d'ornement peut-être, mais pas plus. Et c'est parfait. Pour tout homme d'esprit lucide, ce n'est la même chose ou autre chose que par la grossière folie de ses semblables. Mais pour le civilisé ordinaire l'échangeabilité universelle de l'or est un fait sacré et fondamental. Réfléchissez! Pourquoi cela? Il n'y a pas de pourquoi! Je vis dans un perpétuel ahurissement de la crédulité de mes semblables. Je vous assure que, quelquefois, le matin, quand je m'attarde au lit, je me figure que dans la nuit les gens se sont aperçus de la mystification, je m'attends à du vacarme en bas, à voir votre belle-mère entrer dans la chambre tenant encore le shilling que le laitier vient de lui refuser. « Qu'est-ce que c'est que ça? demanderait-il. Du lait en échange de ça? » Mais ça n'arrive jamais... jamais. Pourtant si ça arrivait, si tout à coup les gens ne faisaient plus cas de ces monnaies, que se produirait-il? La véritable nature de l'homme prendrait le dessus. Je sauterais à bas du lit, je prendrais une arme, et je tomberais sur le laitier. C'est fort bien de ne pas troubler la paix publique, mais c'est nécessaire d'avoir du lait. Les voisins sortiraient aussi... pour avoir du lait. Le laitier, les yeux dessillés, prendrait la fuite au galop... Sus à lui! Pan! cogne! arrache! je le tiens! On renverse la voiture! Battez-vous, si vous voulez, mais ne renversez pas les boîtes... Voyez-vous la chose...

Parfaitement raisonnable d'un bout à l'autre. Je reviendrais contusionné et égratigné, avec la boîte au lait sous le bras... Oui, *moi* j'aurais la boîte au lait... C'est là-dessus que j'aurais l'œil... Mais à quoi bon continuer? Vous, entre tous, devriez savoir que la vie est une lutte pour l'existence, une bataille pour la bouchée de pain. La monnaie n'est que le mensonge qui mitige notre furie.

— Non! — s'écria Lewisham, — non! Je ne suis pas disposé à admettre cela.

— Qu'est-ce que l'argent?

M. Lewisham éluda la question.

— Exposez d'abord votre cas, — dit-il. — Je ne vois réellement pas ce que tout ceci peut avoir à faire avec vos tromperies aux séances.

— J'établis ma défense sur cette base, néanmoins. Prenez une espèce d'homme agressivement respectable... un évêque, par exemple.

— Ma foi, — fit Lewisham, — je ne fréquente guère les évêques.

— Peu importe. Prenez un professeur de sciences, passant dans la rue. Remarquez son vêtement qui fait de lui un citoyen décent et dissimule le fait qu'il est physiquement un dégénéré flasque et ventripotent. C'est le premier mensonge de sa personne. Pas de franges au bas de ses pantalons, à lui, mon garçon. Notez ses cheveux étrillés et rognés, le mensonge tacite que leur longueur moyenne est un demi-pouce, tandis que, au naturel, il secouerait au vent du ciel quelques douzaines de cheveux long d'un mètre et couleur gris sale. Notez les suppressions proprettes de sa figure. Dans sa bouche, il a des mensonges sous forme de fausses dents. Et il y a quelque part sur la terre de pauvres diables qui peinent pour lui procurer

de la viande, du blé et du vin. Il se vêt des vies de tisserands tordus et courbés, il éclaire sa route avec le phosphore qui ronge les joues des allumettiers, sa vaisselle est peinte avec les mortels blancs de plomb; tous ses chemins sont pavés de vies humaines... Pensez à l'individu joufflu et satisfait! Et pensez, comme dit Swift, qu'un pareil objet se mêle d'être orgueilleux!... Il prétend que ses bienheureux petits travaux sont une compensation équitable envers ces êtres lointains, pour leur labeur, pour leur souffrance; il prétend que sa carrière parasite et lui-même sont un paiement suffisant pour leurs espoirs déçus. Imaginez-le en train de malmener son jardinier à cause de quelques géraniums transplantés; l'épais brouillard de mensonge qui les enveloppe si bien que l'homme, d'un coup de sa bêche, ne culbute pas l'impertinent dans la poussière d'où il est sorti... Et son cas est celui de toutes les existences confortables. Quel mensonge et quel faux-semblant seront toute politesse, toute éducation, toute culture, tout raffinement tant qu'un pauvre misérable en loques se traînera affamé par les rues!

— Mais c'est du socialisme cela! — s'écria Lewisham. — *Moi...*

— Pas de mots en *isme*, — dit Chaffery de sa voix bien timbrée. — Rien que l'effarante vérité des choses...la vérité que la trame et le tissu du monde des hommes est le Mensonge. Le socialisme n'est pas un remède, il n'y a pas d'*isme* qui puisse remédier à cela; les choses sont ainsi.

— Je n'admets pas... — commença Lewisham.

— ... que ce soit sans espoir, parce que vous êtes jeune, mais vous admettez que le tableau est ressemblant.

— Heu !... jusqu'à un certain point.

— Vous admettez que les plus respectables situations du monde sont infectées par la fraude de nos conditions sociales. Si elles n'étaient pas entachées de fraude elles ne seraient pas respectables. Votre propre position même... Qui vous a donné le droit de vous marier et de poursuivre des études scientifiques intéressantes tandis que d'autres jeunes gens pourrissent dans les mines ?

— J'admets....

— Vous ne pouvez qu'admettre. Et voici ma position. Puisque toutes les façons de vivre sont entachées de fraude, puisque vivre et parler la vérité est au-dessus des forces et du courage humains... comme on le constate... ne vaut-il pas mieux, pour un homme, se livrer franchement à quelque supercherie relativement innocente, plutôt que de risquer son intégrité mentale dans quelque situation équivoque et d'en arriver à la fin à se targuer de vertu et à se faire illusion ? C'est là le danger essentiel. C'est là contre quoi je me tiens en garde. Faites-y attention ! c'est le grand péché : se targuer de vertu.

M. Lewisham se tortillait la moustache. Chaffery continua :

— Vous commencez à me comprendre. Et après tout, ces braves gens n'en souffrent pas tellement. Si je ne prenais pas leur argent quelque autre imposteur le ferait. La vaste opinion qu'ils ont de leur intelligence ferait d'eux la dupe de quelque attrape-nigaud plus fâcheux que mes tambourinades facétieuses. C'est la manière de voir que nos évêques douteurs adoptent et pourquoi ne l'adopterais-je pas aussi ? Ces gens, par exemple, donneraient leur pécune à des œuvres de charité publique, de

quoi engraisser le secrétaire, le cadet prodigue. Somme toute, à mettre les choses au pire, je suis une sorte de Robin Hood moderne ; je prélève sur les riches selon leurs revenus. Je ne le donne pas aux pauvres, c'est certain, car je ne prélève pas assez. Mais... il y a d'autres bonnes œuvres. Ils sont nombreux les pauvres d'esprit que j'ai réconfortés avec des mensonges, de gros mensonges idiots sur l'au delà. Comparez-moi à l'une de ces canailles qui vivent de la mort des autres, comparez-moi à un millionnaire qui commandite un music-hall avec un œil sur les... talents féminins, ou un assureur ou un boursier, ou n'importe quel homme de loi... Il y a des évêques qui croient à Darwin et doutent de Moïse. Or, je m'estime meilleur qu'eux... analogue peut-être, mais meilleur... car moi, au moins, j'invente quelque chose des supercheries que j'exécute... je les invente...

— Tout cela est bel et bien...,commença Lewisham.

— Je pourrais leur pardonner leur malhonnêteté, — poursuivit Chaffery, — mais leur stupidité... l'abnégation dont ils se targuent.... Seigneur! si un solicitor n'escroque pas selon la manière traditionnelle, sordidement pompeuse, on le balance pour avoir compromis la dignité professionnelle !

Il s'arrêta, pensif et la bouche ironique.

— Or, quelques-uns de mes tours, — reprit-il avec un soudain changement dans la voix, et se tournant vers Lewisham, les yeux souriant par-dessus son lorgnon et sa main s'abaissant, emphatique, sur la nappe, — quelques-uns de mes tours sont fameusement ingénieux, savez-vous bien, fameusement ingénieux... et valent le double de l'argent qu'ils me rapportent... le double !

Il se retourna vers le feu, tirant sur sa pipe à demi éteinte et observant Lewisham du coin de l'œil.

— Une ou deux de mes petites choses feraient tressaillir Robert Houdin dans sa tombe, — dit-il bientôt. — Un orchestre mécanique serait tellement ébahi qu'il se mettrait à jouer tout seul. Il faut absolument que je vous en explique quelques-uns... maintenant que nous sommes alliés.

Il fallut à M. Lewisham deux ou trois minutes pour rassembler le régiment de ses idées grandement disloqué par la poursuite à toute bride des arguments fuyants de Chaffery.

— Mais avec ces principes vous pourriez presque faire n'importe quoi, — déclara-t-il enfin.

— Précisément, — rétorqua Chaffery.

— Cependant...

— C'est une méthode assez curieuse, — insista Chaffery, — que de faire la preuve de ses principes en jugeant d'après un autre principe les actions qui en résultent, n'est-ce pas ?

Lewisham prit un instant de réflexion.

— Je le suppose, — fit-il, à la manière d'un homme convaincu malgré lui.

Il se rendit compte que sa logique était insuffisante et il renonça tout à coup aux arguties de la discussion. Diverses phrases qu'il avait apportées toutes prêtes à servir lui revinrent en mémoire et il les débita brusquement.

— Quoi qu'il en soit, — affirma-t-il, — je n'admets pas ces tromperies. En dépit de ce que vous exposez, je maintiens ce que j'ai dit dans ma lettre. La connivence d'Ethel dans tout cela est finie. Je ne me dérangerai pas de mon chemin, certainement, pour vous dénoncer, mais si l'occasion se

présente je dirai ce que je pense de tous ces phénomènes spirites. Il est bien juste que nous sachions clairement à quoi nous en tenir.

— Cela est bien compris, mon cher beau-fils, — dit Chaffery. — Notre objet présent est une simple discussion.

— Mais Ethel...

— Ethel est à vous, — dit Chaffery. — Ethel est à vous, — répéta-t-il, au bout d'un moment, et il ajouta pensivement : — et vous la garderez... Mais, à propos d Illusion, — reprit-il, écartant les pensées sordides avec un geste de soulagement, — je pense quelquefois avec Berkeley que l'expérience est probablement quelque chose d'entièrement différent de la réalité. Que la conscience que nous avons des faits est *essentiellement* une hallucination. Moi, ici, et vous, et notre conversation... tout cela est illusion. Amenez votre science à la rescousse. Que suis-je? Une multitude nuageuse d'atomes, un enchevêtrement infini de petites cellules. Cette main que j'étends là, est-ce moi? Et cette tête? La surface de ma peau n'est-elle pas plus qu'une limite grossière et moyenne? Vous dites que c'est mon esprit qui est moi? Mais considérez le conflit des motifs. Supposez que j'aie une impulsion à laquelle je résiste... c'est *moi* qui lui résiste... l'impulsion est en dehors de moi, hein? Mais supposez que cette impulsion m'entraîne et que j'accomplisse la chose... cette impulsion fait partie de moi, n'est-ce pas? Ah! mon cerveau chancelle devant ces mystères! Seigneur! Quelles choses indécises et sans consistance nous sommes!.. D'abord ceci, puis cela, une pensée, une impulsion, une action qu'on oublie et pendant tout ce temps, follement, nous nous croyons infaillibles. Quant à vous... qui apprenez à penser depuis à

peine cinq ou six courtes années, vous voilà là, plein de certitude et de confiance en vous-même... vous voilà avec toute votre hérédité de péché originel... pauvre brin d'herbe hallucinatoire... en train de juger et de condamner. Vous savez ce qui est bien et ce qui est mal ! Mon pauvre garçon, Adam et Eve aussi l'ont su... aussitôt qu'ils furent entrés en relations avec le père des Mensonges.

Vers la fin de la soirée on servit du whisky et de l'eau chaude, et Chaffery, dans un accès d'urbanité, déclara qu'il avait rarement trouvé quelqu'un dont la conversation lui eût donné autant de plaisir que celle de Lewisham et il insista pour que tout le monde prît du whisky. Mme Chaffery et Ethel ajoutèrent du sucre et du citron et Lewisham éprouva une passagère surprise en voyant Ethel boire un grog.

A la porte, Mme Chaffery embrassa de nouveau Lewisham avec effusion en assurant à Ethel qu'elle croyait réellement que tout était pour le mieux.

En route, Lewisham fut pensif et préoccupé. Le problème de Chaffery assumait des proportions énormes. Parfois, même, l'esquisse philosophique que le bonhomme avait faite de lui-même comme un exemple de sincérité mentale mitigée d'humour et d'esprit artistique paraissait plausible. Lagune, indéniablement, était un âne et il était clair que les recherches psychiques invitaient à la supercherie. Puis, il se rappela la chose dans ses rapports avec Ethel...

— Ton beau-père est un peu difficile à suivre, — dit-il enfin, assis sur le bord du lit et retirant ses bottines. — Il est fuyant... il est si terriblement fuyant. On ne sait pas par où le prendre...

Il réfléchit un instant, acheva d'ôter sa bottine et la garda sur son genou.

— Bah!... tout ce qu'il a dit était erroné... complètement erroné. Le bien est le bien et la tromperie est la tromperie, quoi qu'on en dise.

— C'est bien ce que j'éprouve, — dit Ethel dans la glace. — C'est exactement ce que j'en pense aussi.

H.-G. WELLS.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Persécutions : Galilée.— Pensées de printemps : le mois d'octobre ; — le marécage ; — la passade ; — anxiété morale ; — alcoolisme champêtre.

Persécutions : Galilée. — Toute foi implique persécution ; là où il y a persécution, il y a croyance religieuse, il y a foi. On a vu un rudiment de la religion dans l'amour dévot et dévoué (ce sont mêmes mots) du chien pour son maître. Ce n'est pas déraisonnable. Le dévouement des hommes à une idée ou à un homme, à une vérité ou à un sentiment, c'est toujours religion. Les naïfs veulent s'affranchir et pensent avoir réussi, quand ils ont changé de collier. A quoi bon ? Il faut croire, puisqu'il faut vivre, et il faut persécuter ses ennemis, puisqu'il faut vaincre. Il y a la tolérance. Elle n'est praticable que pour des esprits d'un scepticisme féroce à force d'être méprisant, ou d'une bêtise invulnérable à force d'être épaisse. C'est tout de même un signe de supériorité qu'on ne voie pas en France bayer sur la même place les portes de cinq ou six temples rivaux : cela donnerait, selon les jours, des rixes, des huées ou des batailles ; cela donnerait surtout des batailles ainsi que l'histoire nous l'apprend avec surabondance. Quand un peuple n'est pas assez bête pour supporter l'exercice simultané de deux ou trois religions, l'Etat intervient, les supprime toutes moins une seule, ou bien édicte une loi de mépris, une loi de tolérance. Alors on peut traverser la place publique sans craindre les ricanements du délire religieux, ses injures ou ses coups. La tolérance est très estimée. C'est une grande vertu, disent ceux qui voudraient être tolérés. Traitez-nous avec pitié, avec mépris, c'est-à-dire avec tolérance, nous n'en

demandons pas davantage. Donnez-nous la vie, rien que la vie, la vie toute nue et toute froide, monsieur le bourreau. La force qui tolère est sotte ; la faiblesse qui se veut tolérée est lâche. Il faut mourir noblement et savoir souffrir sans se plaindre l'injure dont on aurait accablé ses ennemis, si on avait été plus fort.

Bonne ou mauvaise, utile ou néfaste, la tolérance a toujours une fin, c'est quand le parti toléré a refait ses muscles et reposé ses nerfs. Il se réveille, attaque ses anciens vainqueurs. Ainsi il se forme une véritable loi de persécution alternative. Parfois, elle est simultanée : cela s'appelle guerre civile ou guerre religieuse, extrêmes déploiements de la folie humaine.

Le christianisme, cette religion d'amour, renferme une grande force persécutive. Il est persécuteur au point de se dédoubler pour permettre, hydre, à ses tronçons de se mordre les uns les autres, dans leur rage de vérité. Les Romains, ignorant la vérité, ignoraient le plaisir de molester ceux qui ne la possèdent pas. Ils ne devinrent persécuteurs qu'au contact des religions asiatiques et sous la pression d'une insolence qui mettait l'empire en péril. Devenu la force à son tour, le christianisme persécuta longuement et savamment ses ennemis; vaincu après des siècles de domination, il a légué sa manie à une force nouvelle, née, comme lui, de l'évangile, la Révolution. Les procédés chrétiens et les procédés révolutionnaires sont identiques, et cela se comprend, puisque les deux sectes ont les mêmes principes et qu'elles se croient pareillement en possession de ce talisman chimérique, la vérité. Dès que les chrétiens ou les révolutionnaires sont au pouvoir, ils allument des bûchers, dressent des échafauds. Qu'elle opère en Angleterre, ou en France, qu'elle soit franchement ou hypocritement chrétienne, la Révolution procède aux sacrifices qui font partie de son culte. En Angleterre elle brûle la maison et les manuscrits de Harvey ; en France, elle abat la tête de Lavoisier. Sa seule excuse est que l'Eglise lui avait légué d'illustres exemples, et d'abord celui de Galilée.

Mais les hommes grossiers qui imitaient l'Eglise la dépassèrent de beaucoup en cruauté et en obscurantisme inconscient. Ils brûlèrent et tuèrent sans savoir, au hasard, incapables d'ailleurs de soupçonner ce qu'il y avait dans les papiers de Harvey, dans la tête de Lavoisier. L'Eglise ici est fort supérieure; elle savait ce qu'elle faisait. Elle se montra d'ailleurs bien plutôt rusée que cruelle; elle fut même courtoise. On n'a jamais persécuté avec une telle politesse. Galilée n'a pas souffert en proportion de la gloire que lui a valu sa captivité. Son grand titre en effet à l'admiration des sots, c'est d'avoir été victime de l'Inquisition, comme s'il était jamais glorieux d'être victime, c'est-à-dire vaincu! Galilée ne se jugeait pas victime; il aurait eu honte d'être victime. Son attitude vraie est fort différente : loin de se plaindre, il loua les procédés de l'Inquisition à son égard, fâché de ses travaux interrompus, satisfait qu'on le traitât dignement, qu'on lui assignât pour résidence durant le procès, non une prison, mais un palais, et que les discussions fussent décentes. Il se vante peut-être d'avoir moins souffert qu'il n'a souffert : admirable orgueil ! Suspect à l'université impériale, Taine avait été exilé à Briançon, humilié dans son intelligence, frappé dans ses intérêts : quelle belle occasion de se plaindre plus tard! Nullement : « Taine, dit M. Sorel, n'avait pas de goût à parler de ces temps douloureux. » Signe de grandeur. Comparer cette attitude à celle des humbles politiciens victimes du Deux-Décembre.

Ce serait déjà énorme que Galilée eût risqué le martyre; il est défendu de supposer qu'il ait réclamé la pitié de ses contemporains ou de la postérité. Non, il avait même pris ses précautions pour ne pas être martyr ; et on ne l'accusa point, on lui demanda des explications. Il répondit sans faiblesse et sans vanterie. Dut-il se rétracter? On n'en sait rien. C'est peu probable, car ses affirmations avaient été indirectes et de pure hypothèse. On sait qu'il ne proféra point la phrase de mélodrame : *E pur si muove.* Il dédaigne d'insister. On n'avait pas,

en ces temps-là, le prosélytisme de la science ; et bien au contraire, la tendance était de cacher au vulgaire les secrets de la nature. Que le peuple sache ou ignore les véritables mouvements des astres, cela n'a aucune importance, une vérité ou une erreur étant également inertes aux mains du peuple. « Après, vous m'apprendrez l'Almanach pour savoir quand il y a de la Lune, et quand il n'y en a point. » M. Jourdain est fort raisonnable.

Galilée était un véritable savant. Il n'a donc affirmé qu'avec doute et avec dédain. Les dialogues contiennent le pour et le contre. Il croyait au système de Copernic et ses calculs en avaient augmenté la vraisemblance. Obligé de dissimuler, il le fit en souriant, cédant noblement à la bêtise, cette force, donnant une preuve mémorable du désintéressement des fiers esprits. Se désintéresser de la vérité, n'est-ce pas le suprême effort? La grandeur de Galilée est là, et non dans son état légendaire de victime, et non dans un mouvement de colère, dans un mot de femme qui veut toujours avoir raison.

Voilà une belle histoire de persécution, et qui ferait penser que la civilisation n'a peut-être pas beaucoup gagné quand on substitua la justice du peuple à la justice de l'Eglise. Enfin, cela fait toujours plaisir de changer de tyrannie : il ne faut pas espérer davantage.

Pensées de printemps : 1. Le mois d'octobre. — Ce qui dégoûte de l'utopie, de la petite comme de la grande, c'est sa facilité. Les mots sont si obéissants. Heureusement, l'homme résiste. L'homme est celui qui résiste. Quand M. Flammarion, astronome, dit à Homo qu'il serait plus heureux, si on le délivrait de cet illogisme, *octobre*, et que *plomb* ou *zinc*, *vérité* ou *justice* nommeraient mieux un mois qui est le dixième et non le huitième de l'année, Homo ne comprend pas. Il répond qu'octobre est un mot comme juin ou mars, qu'il y associe non des idées de numération, mais des idées de température. Octobre est le mois des lumières douces, des feuillages pourpres, des derniers sourires et des premiers frissons. C'est la jeunesse de l'automne, la

seconde jeunesse de l'année. « Une rose d'*octobre* est plus qu'une autre exquise. »

2. **Le mariage**. — Le peuple est moral, par convoitise et aussi par crédulité. Il hait et envie les grands dont les mœurs sont impures. Mme de Lamballe passait pour tribade; c'est pour cela que fut coupée et insultée sa tête charmante. Aujourd'hui le socialisme, parti populaire, déclame volontiers contre la prostitution, conséquence, rêvent ces pauvres cervelles, du régime capitaliste! C'est de la prostitution, en somme, du libertinage, de l'irrégularité, qu'est née presque toute notre littérature, notre art. La prostitution c'est le « lac sacré», le marécage divin où fleurissent les beaux et blancs lotus. Mais il faut de l'adresse à les cueillir; les lourdauds se mettent à l'eau, remuent la bourbe, font monter à la surface la vase et les mauvaises odeurs, souillent les nobles fleurs.

3. **La passade**. — Ce que les hommes soumis à l'opinion nomment, d'un terme de mépris, passade, ou, légèrement, fantaisie, caprice, est au contraire la forme la plus pure de l'amour, étant celle où il entre le moins de calculs sociaux. Se rencontrer, se plaire, se le prouver, fuir. Pas de noms échangés, pas de paroles vaines où l'on se vante : une évaluation réciproque purement physiologique; le mâle choisit la femelle dont il est déjà le choix muet. Nulle tromperie, nulle promesse, une attitude immédiatement agressive, une lutte unique, un seul baiser. C'est l'espèce elle-même dans sa nudité, dans son délire sexuel, dans son désir d'éternité. Tous les mâles et toutes les femelles s'étreignent dans les replis de ce couple seul, et si les têtes se retournent, pendant la fuite, si les regards ont du regret, cet acte aura toute sa beauté puisqu'il a joint à la prompte certitude animale un peu de l'incertitude humaine.

4. **Anxiété morale**. — Quelqu'un prononce : « Qui oserait dire sérieusement que l'anxiété de l'âme contemporaine puisse trouver son remède dans les doctrines de Nietzsche? »

Et je réponds : Qui oserait dire que cette anxiété contemporaine n'est pas d'ordre physique, comme toutes les anxiétés? Les tissus mollissent, les nerfs se détendent, les hommes inclinent à trouver leur labeur de plus en plus lourd, leurs plaisirs trop rares. L'anxiété contemporaine se réduit à de la paresse engendrée par de l'anémie, et mère de la lâcheté. S'agirait-il d'anxiété religieuse? Cherchons alors au chapitre des névroses. Il y a aussi des gens qui ont des « phobies »; on les traite par le brôme. Il est très probable que de sages doses de cette drogue auraient un salutaire effet sur l'anxiété religieuse, le scrupule moral, la maladie de la vérité, le délire de la justice.

5. **Alcoolisme champêtre**. — De vieux livres et des traditions chantent les plaisirs du dimanche à la campagne. Filles et garçons, hommes et femmes s'assemblent et jouent. Il y a des chants, il y a des danses; il y a des violoneux et des meneurs de bêtes; on abat les quilles et on tire à l'arc. Jadis... Mais la Réforme a passé par là. Les protestants ont fait honte aux papistes d'employer si mal le jour du Seigneur, et le concile de Trente a enjoint aux curés de surveiller les mœurs et d'abolir les jeux. L'Église a mis trois siècles à ne pas vaincre la danse, qui n'a été vaincue que par le cabaret. L'alcool, enfin, a remplacé les violons. Que faire à la campagne, à moins qu'on ne boive, un dimanche? Lire? L'œil du paysan, comme celui du marin, accommodé au plein air et au lointain, ne se plie pas aux longues lectures. Il faut boire. La religion et la morale commandent de boire.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

William Ritter : *Leurs lys et leurs roses*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Alain Morsang et Jean Beslière : *La Mouette*, « Mercure de France, » 3 fr. 50. — Paul Adam : *La Ruse*, Ollendorff, 3 fr. 50. — René Bazin : *Donatienne*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — John Antoine Nau : *La force ennemie*, « La Plume », 3 fr. 50. — Edouard Rod : *L'inutile effort*, Perrin, 3 fr. 50. — Claude Lemaître : *L'Aubaine*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Saint-Jouan : *Un anar-*

chiste au régiment, Flammarion, 3 fr. 50. — Camille Bruno : *La fin d'une amante*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Liane de Pougy : *Ecce homo !* Société d'éditions parisiennes, 3 fr. 50. — Henry Rabusson : *L'hostilité conjugale*, Calmann Lévy, 3 fr 50. — Fiérens-Gevaert : *Le Tocsin*, Ollendorff, 3 fr 50. — Brada : *Retour du flot*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Emile Dodillon : *Jean Lamy*, Lemerre, 3 fr. 50. — Jules Pravieux : *Oh ! les hommes !* Plon, 3 fr. 50. — René Fath : *Le vertige passionnel*, Plon, 3 fr. 50. — Maurice Maillard : *Eve Duverroy*, Havard, 3 fr. 50. — Mary Floran : *Eternel Sourire*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Jacques Ballien : *Pierline*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — Emile Bergerat : *Faublas malgré lui*, Ollendorff, 3 fr 50. — Joel d'Eze : *Le trophée de César*, Fischbacher, 4 fr. — Antoine Baumann : *La religion positive*, 3 fr. 50. — Alphonse Benvenisti : *Les hérétiques*, Plon, 3 fr. 50. — Selma Lagerloff : *Jérusalem*, traduit par A Belessort, Nilsson, 3 fr. 50. — Léonide Andréieff : *L'Épouvante*, traduit par T. de Wyzewa et Persky, Perrin, 3 fr.50.— Julien Fajolles : *Mariage d'âmes*, Tillié, 3 fr. —É. Morel : *L'album du chemineau*, « Revue d'Art ». — Guido Diaz de Soria : *La première leçon*, Ollendorff, 3. — Jean Sigaux : *La Chanterelle*, Lemerre, 3 fr. 50. — *Tome VI des œuvres complètes de Léon Tolstoï*, traduit par Bienstock, Stock, 3 fr. 50. —

Leurs lys et leurs roses, par William Ritter. Rien n'est plus difficile à conter qu'une histoire d'amour. Parce que c'est toujours la même chose, il faut du génie pour découvrir des formes nouvelles à ce fond si vieux et d'ailleurs toujours inépuisable. Les créateurs de perversions sentimentales sont généralement décevants, car ils tournent dans un cercle vicieux assez restreint. Seuls semblent éternellement jeunes ceux qui osent se servir du vieux fonds d'humanité et présenter au public de simples barbares, fussent-ils déguisés sous les vêtements les plus modern style. Mais pour oser chanter la très vieille chanson, il faut en bien connaître les multiples refrains et avoir fait en quelque sorte le tour du monde amoureux, ce qu'on nommait jadis la carte du Tendre. L'auteur de la bizarre *Egyptiacque* et d'*Ames blanches* possède, par excellence, l'art de demeurer technique. Il paraît le plus hardi parce qu'il s'en tient à la vérité des sensations. (Nous ne goûtons bien que ce que nous avons pu contrôler par nos propres sens.) S'écartant fort peu de son sujet, qui est la passion, il en sait montrer les moindres gestes, comme les plus violents, et noter les soupirs les plus mystérieux. Tzigane passant son archet sur des chairs, il communique, non pas le fameux frisson nouveau qui n'existe pas, mais le frisson ancien, celui qui date du commencement de la Terre, alors que celle-ci, comme un gros œuf, se laissait couver toute nue par les ailes ténébreuses d'Eros, son premier et encore seul maître. *Leurs lys et leurs roses*, c'est l'histoire du coup de foudre. Ce à quoi

personne, bien entendu, surtout chez les femmes, ne veut croire et ce qui arrive toujours tôt ou tard de la manière la plus particulièrement absurde. Gisèle est une femme avant d'être une princesse et elle cherche son mâle un peu selon la méthode des jeunes chattes sans expérience, c'est-à-dire sur les toits ou dans la rue. Il est prouvé qu'on rencontre, de cette façon, plus de vilains chats de gouttière que de matous angoras... mais la supériorité des chats maigres vis-à-vis des chats gras, en amour, n'est pas contestable et Gisèle, princesse ou comtesse de Stopanow, va dans la rue, au Prater ou chez les musiciens viennois, hommes publics toujours prêts à recevoir les belles toquées l'archet haut pour les coups comme pour les caresses. Le duo de cette fille instruite seulement par les livres (lisait-elle du William Ritter ?) avec l'enfant de Bohême qui ne connaît que la grande loi du vagabondage est délicieusement brutal : « D'après toi, quand une femme voit un homme et qu'elle se sent l'aimer, que doit-elle faire ? » « Si elle est belle lui donner sa beauté ; si elle est riche toute sa richesse ; si elle est pauvre toute sa misère... » Bravo ! voilà tout le catéchisme... la religion d'amour et ce simple enfant de Bohême, prêt à voler la montre de la bien-aimée, parle comme un prince de sang, Eros lui-même ! Il n'aurait pas besoin de voler la montre, puisqu'il sait tellement l'heure ! Enfin, on n'est pas parfait sous le soleil de la Bohême. A côté des roses furieusement épanouies de la comtesse Gisèle qui n'a que 18 ans, se dresse, mélancolique et tendre, un peu las, un petit marquis, dont toute l'apparence est celle d'un lys de candeur. Et le jour du coup de foudre, il vient offrir une réhabilitation conjugale à la pauvre brutalisée sous la forme d'un coup de pistolet qui tue le prétendu séducteur, un brave soldat aussi bête que la consigne. Gisèle se marie. Elle entend le jeune époux en confession. Les lys et les roses se trouvent de tous points dignes l'un de l'autre, « Ah ! Les pauvres petits enfants ! » La morale de cette histoire est qu'avec ce lys pour mari, la petite Gisèle retournera certainement quelque jour de musique au Prater, chez son tzigane... et elle fera sagement, au seul nom de leur postérité future. Le livre de William Ritter n'est pas bon à mettre dans les mains des jeunes filles, ni autrichiennes ni françaises, mais cela ne l'empêche pas d'être délicieux. Je veux citer pour finir, et avoir le dernier mot, ce joli paragraphe : « La chaleur était encore étouffante, une vraie nuit de germination, de fermentation, et de torpeur. La terre semblait suer de volupté et

sous les arbres voguaient comme des courants de senteurs amoureuses, énervantes et passées. *Il faisait péché.* » Il faisait péché, pour il faisait beau ou bon, est une merveille.

La Mouette, par Alaing Morsang et Jean Beslière. Ce livre-ci arrive au moins dix ans trop tard. Wagner est toujours à la mode, puisqu'il est éternel, mais il est fini le temps où l'on s'aimait à la Lohengrin ou à la Parsifal. Les nombreux prétextes de tomber ne se choisissent plus... avec des tas de mesures pour rien. C'est là, d'une façon certaine, un roman bien écrit, très correct, un brin mondain dans la meilleure acception du titre, seulement c'est trop Bayreuth. Je ne sais quel esprit grognon a prétendu que la musique était une suspension d'armes en amour. Je crois, cependant, qu'il ne faut pas le mettre en fugues perpétuelles. Ces deux oiseaux migrateurs se sauvent devant eux-mêmes et c'est agaçant comme tout de les voir courir, pour changer de nid sinon d'amour, et ils parlent un langage d'une élévation... d'une si rare élégance ! Je me demande ce qu'ils peuvent bien se dire sur l'oreiller ? « L'amour est une hypnose précaire et fugitive. » En voilà un discours de... Mouette ! La femme qui se permet de raconter des choses de ce ton à son amant est une bien extraordinaire petite rouée. Après tout, elle n'ignore pas l'art de fermer un clavier à temps et c'est déjà plus beau que nature. Je le répète volontiers, ceci est un bon roman qui nous arrive au moins dix ans trop tard et ce n'est probablement pas la faute des auteurs.

La Ruse, par Paul Adam. Préparer une révolution, façonner des âmes dignes de représenter celles de nos aïeux, réunir tous les mondes en un seul qui est une France de 1830 avant et après, crayonner la grisette, peindre la belle jeune fille noble et riche, l'héroïne mondaine de ce temps béni des rêveurs qui touchait de la harpe en portant des mitaines de soie, brosser mille et un décors de combats, faits d'armes du plein air ou complots de sombre cabinet diplomatique, tout cela n'est qu'un jeu pour le jeune Maître, et s'il a eu trop de fougue dans *la force*, il montre une finesse de doigté vraiment merveilleuse dans *la ruse*. Il embrouille et débrouille avec une extraordinaire compréhension du détail, semble ne jamais rien oublier et nous donne la cuisson aux yeux que l'on aurait, si l'on regardait la vie de cette époque comme l'on suit le mouvement d'un champ de courses du bout de sa lorgnette. Par instant ses personnages multiples semblent grouiller en fourmilières et si cependant on se donne la peine de chercher

à les reconnaître individuellement on ne tarde pas à s'apercevoir qu'ils y sont tout entiers, quelquefois le détail photographique s'attache à leur cheval et on reconnaît aussi leur bête, malgré le ruissellement qui la couvre. Un travail de géant qui n'a pas dû fatiguer son auteur, mais qui effraye souvent le lecteur comme la vision d'ensemble d'un monument dont la partielle sculpture de chaque pierre suffirait à la gloire d'un artiste.

Donatienne, par René Bazin. Ce nouveau roman n'a pas les tendances patriotiques des *Oberlé*, mais je le préfère aux *Oberlé*. L'auteur de *Donatienne* nous raconte une simple histoire de pauvres gens sans aucune des exagérations coutumières aux romanciers des plèbes modernes. La femme quitte le mari pour être nourrice à Paris. L'époux privé de sa joie et de son pain erre comme un chien perdu à la recherche d'un nouveau maître. Il traîne ses petits derrière lui et, de misère en misère, il tombe blessé à mort par le rocher qu'il s'efforce de porter sur les épaules. La *Donatienne*, appelée de loin par une timide voix d'enfant, revient ni grande dame, ni bourgeoise mais Donatienne comme devant, une pauvre petite bretonne instinctive et librement têtue.

Force ennemie, par John Antoine Nau. Il s'agit d'une maison de fous, aliénés et aliénistes, racontée par un fou, proie intermittente de la *force ennemie*, du mauvais esprit, pourriture du bon. C'est intéressant et très original, mais à lire cela on comprend que certains docteurs préfèrent garder les innocents à la possibilité de mettre en liberté des coupables. Je crois volontiers, comme désire le faire supposer l'auteur, que c'est bien vraiment un fou qui écrit cela. C'est aussi malsain et troublant que de vrais raisonnements de malades. Le fou n'est terrible qu'à partir du moment où il entre dans la période de lucidité, car il raisonne sur des choses plus précises. N'en déplaise aux médecins humanitaires et aux littérateurs sentimentaux, le fou le plus calme et le plus soi-disant malheureux, en serait-il même à la conscience de son état, est égal aux plus dangereux des animaux sauvages. La nation qui aurait le courage d'enfermer pour la vie tous les citoyens reconnus détraqués serait le pays de Cocagne par excellence. Il n'existe pas de fous, dignes de ce nom, qui soient inoffensifs et il est beaucoup plus facile qu'on ne pense de différencier un simple exalté d'un malade atteint de... *force ennemie*. Si l'auteur de ce singulier récit avait augmenté la répulsion des gens sains pour les autres par son étrange élucubration de

crimes et de malpropretés, il aurait fait une bien bonne œuvre.

L'Inutile effort, par Edouard Rod. Après le succès de *Résurrection*, voici *l'inutile effort* d'un pauvre magistrat français dont le remords tardif ne peut suffire à sauver une petite femme triste qui va se faire pendre à Londres pour ne même pas avoir tué son enfant, fruit d'une faute déjà bien durement expiée. La tenue sérieuse de l'œuvre, sa tendance vers une morale bourgeoise moins dure et moins ridicule est des plus louables. On regrette la mort de la malheureuse victime qui semble, seule, invraisemblable et qui, cependant, est en accord parfait avec les mœurs anglaises et qui est une chose arrivée.

L'Aubaine, par Claude Lemaître. Mœurs de marins, de pilotes, de pêcheurs et de femmes dont la langue est vraiment très alerte. Ouvrage savoureux à lire tant à cause de la fraîcheur salée qu'on y respire que pour la très sage ordonnance de sa trame. C'est sobre, bien fait, nature, et chacun y a sa part d'ombre et de clarté. La Rose qui assemble les femmes du marché pour chansonner sur le vieux pilote est une maîtresse fille, à la fois simple et grande, issue de la meilleure noblesse du peuple. Tout s'arrange et le *crignu* reçoit la croix d'honneur après avoir fait du mal à tout le monde, peut-être dans de très bonnes intentions. Suite de *Ma sœur Zabette*, ce volume en a le même parfum de santé morale.

Un Anarchiste au régiment, par Saint-Jouan. C'est toujours avec le même plaisir qu'on retrouve la bombe, la vieille bombe si propice au dénouement fatal. Cette fois elle délivre un brave officier amoureux d'un époux magistrat bien gênant. L'anarchiste est assez peu condamné, se sauve de la prison et assiste au mariage de son ancien lieutenant. Pas trop de tirades contre la société, des louanges pour l'armée, une égale bienveillance à l'égard de l'anarcho farouche et du bon soldat timide. Chacun s'en va content et le lecteur aussi.

La Fin d'une amante, par Camille Bruno. Ame tendre et brûlante du Midi. Cette Edith de Moreuil est un brin crampon. Elle aime comme le lierre s'entortille. Je ne trouve pas cela indécent, mais encombrant. Elle aime d'une manière qui sent sa vieille fille inquiète de laisser échapper la proie. Il est éternel ce dégoût de l'homme pour la femme qui, visiblement, l'aime trop, *après*... Tout se termine par un bon mariage de raison et on a beaucoup d'enfants faits d'avance par une pauvre femme ordinaire, moins ardente aux courses dans les

montagnes, qui a su nourrir à temps et qu'on remplacera mal sans doute.

Ecce homo ! par Liane de Pougy. Sur la couverture de ce pimpant volume, nous apercevons une jolie créature vipérine, qui ressemble extraordinairement, autant qu'un chromo peut imiter le pastel de Latour, à Mme de Pougy elle-même, avec ou sans son fameux collier. (J'ai remarqué que Mme Liane perd son collier une fois par an... de préférence le jour où elle publie un nouveau livre !) *Ecce homo !* Jamais de la vie, chère Madame ! Vous ne le connaissez pas du tout ce brave diable d'homme. Vous le faites beaucoup plus noir qu'il n'est, je vous assure, et ce n'est pas gentil de vouloir nous en dégoûter de cette manière. C'est pour vous un héros de légende, quelque monstrueux chevalier aux fleurs, cuirassé d'or et sans cœur battant dessous. Comme il est moins beau et meilleur que cela, moins chevaleresque surtout ! J'aimerais tant à vous le voir désarmer une bonne fois par vos divines mains de Madone qui se trompe de niche ! Il est de plus en plus certain que Liane de Pougy écrit comme un ange. Ça me remet de mes lectures d'adultères pour femmes du monde, car, ma parole, depuis que les femmes du monde se mêlent d'écrire, le niveau de la vertu baisse en France. Un livre de Liane peut être mis dans les mains d'une jeune fille, à la bonne heure ! et je remercie donc Liane de Pougy de m'avoir dédié *Orphilo*, le plus noir de ces bonshommes de légende. Si jamais je parviens à fabriquer une petite bonne femme chaste, je la lui donnerai en échange, mais j'ai peur de ne pas pouvoir y arriver. (Si encore je retrouvais le collier, le fameux collier de cinq cent mille francs ! Ça vaudrait peut-être une dédicace ! Un conseil : faites monter vos larmes... ça vaudra bien le bijou que vous pleurez, car ce doit être aussi rare.)

L'Hostilité conjugale, par Henri Rabusson. Que d'esprit ! Trop d'esprit ! Un feu roulant de subtilités, de mondanités, de méchancetés sur le mariage et les différentes manières d'aimer à la moderne, et cela finit bourgeoisement par où cela devrait commencer : on s'aime selon le genre nature.

Le Tocsin, par H. Fierens-Gevaert. Un brave jeune homme dévoyé qui revient aux saines idées du mariage avec la douce jeune fille après l'orageuse union avec l'étrangère, la fille mauvaise qui prêche le désordre. C'est l'histoire de presque tous les jeunes hommes, belges ou français, mais tous n'ont pas, pour les dégoûter des notions anarchistes, un père adoptif capable de leur offrir un château royal.

Retour du flot, par Brada. L'époux qui redevient l'amant et, après avoir trahi sa femme, qui s'est remarié de dépit. L'aventure est cependant une honnête aventure, car loin de succomber, de se laisser entraîner par ce retour du flot sentimental, la femme y résiste si bien qu'elle finit par être le témoin désolé de la mort du coupable. Brada est un auteur tendre et de bonne compagnie qui croit encore au lien du sang, à la puissance de la maternité, au droit du premier occupant et tout cela est très bien sous sa plume, presque normal.

Jean Lamy, par Emile Dodillon. Bonne histoire de vraie vie ordinaire où les curés peuvent, par inadvertance, avoir des enfants sans cesser de demeurer de braves curés, où les écoliers sont quelquefois des héros pour devenir, plus tard, des gens sans trop d'héroïsme. Un vétérinaire épouse une petite receveuse des postes et ils ont des enfants très sages. Un roman pas trop noir et pas trop blanc, agréable à lire, qui repose des infernales psychologies.

Oh ! les hommes ! par Jules Pravieux. Journal d'une vieille fille qui discute comme un bas-bleu. Ses yeux sont assez vifs pour apercevoir tous les défauts des Messieurs et quelques-unes de leurs qualités. Dans les romans, ce genre de créature est délectable, mais dans la vie ce n'est guère possible de le tolérer ailleurs qu'en province, et cela tourne toujours aux lettres, malgré qu'elles aient horreur des Dorimonds qui leur tombent sous les griffes.

Le Vertige passionnel, par René Fath. Il va jusqu'à tuer le mari pour obtenir le profond mépris de l'amant. Il ne reste plus qu'un dénouement, le suicide, et la pauvre Mme Marsollier s'empoisonne comme une simple petite Bovary.

Eve Duverroy, par Maurice Maillard. Roman d'amour de deux professeurs exilés en Russie. Eve se jette un peu à la tête de Robert, mais elle est excusable puisqu'elle est si malheureuse.

Eternel sourire, par Mary Floran. Sourire quand le bien-aimé vous charge de le marier avec une autre, c'est certainement très héroïque, mais ce me semble une duperie qui ne s'expliquerait pas chez une femme sans un mélange de volupté. J'ai pour habitude de ne croire à aucun héroïsme de la part de la femme, sinon celui de la faiblesse. Maintenant, je veux l'admettre dans le roman... seulement ce n'est plus du tout à la mode.

Pierline, par Jacques Ballien. Une jeune fille qui résites de toutes ses forces devant les volontés légales des parents

de son fiancé. Elle préfère l'union libre au mariage et, nouvelle prêtresse de sa religion, se donne en toute... connaissance de cause. Ce serait très bien sans quelques phrases de conférencières qui paraissent vraiment de trop dans une bouche si bien faite pour le seul amour.

Faublas malgré lui, par Emile Bergerat. Réédition d'une œuvre célèbre d'Emile Bergerat où l'on signale le morceau dit : *l'Espagnole*, que je n'avais pas lu et que naturellement je m'empresse de lire. Si, je l'avais déjà lu, mot pour mot, dans un roman plus ou moins historique intitulé *les Habits rouges*, qui a paru il y a quelque vingt ans sous la signature d'un rédacteur du *Figaro* ; Charles Daubige. J'aimerais à savoir pourquoi ?

Le Trophée de César, par Joel d'Eze. Très gros roman historique plein de détails intéressants. Le jeu de l'*Asélénie* est une chose curieuse, mais combien compliquée pour l'intelligence de pauvres Français décadents comme nous.

La Religion positive, par Antoine Baumann. Avec des romans pareils à ceux-ci, on passionnera certainement les foules. Mais qui donc, dans le peuple instruit, aura la patience de les lire ? Et puis le père Bongens qui prétend nous dégoûter d'Alcibiade en le comparant à un marchand de nougat !... je lui en veux... Alcibiade plus fort que la sagesse de Socrate et certainement plus beau que Xantippe !... Vous aurez beau faire, allez ! Le peuple aimera toujours mieux Alcibiade que l'ordre social... Pour diriger les hommes, il faut les prendre par les sentiments déclare le père Bongens. « Et les amuser avec des serments, » disait aussi Alcibiade. C'est la même chose, je pense.

Les Hérétiques, par Alphonse Benvenisti. Roman historique sur l'époque des guerres protestantes. Le chevalier de Rongières, huguenot vertueux, est égaré un instant par l'amour et revient par la mort à sa véritable foi de philosophe. Il écrit à maître Ambroise Paré une belle lettre testamentaire et s'en va vers le grand inconnu, désormais plus fort que la mort, puisqu'il croit.

Jérusalem, par Selma Lagerlöf. Un curieux roman, ou mieux une sorte d'évangile rustique écrit par une femme. Il s'agit de paysans dalécarliens, sortes de rêveurs à la fois rustres et instruits, semble-t-il, des choses de la plus fine psychologie, qui s'agitent dans les remords et l'éveil d'une conscience toute enthousiasmée par les idées de sacrifice. Après une suite de tableaux nous peignant la robuste existence des

Snygmarsson, les uns « dormant dans leur péché », les autres prêts à se joindre au pèlerinage en partance pour tous les au-delà, nous voyons la fière caravane se diriger vers Jérusalem... mais les petits enfants, ceux là plus raisonnables ou plus inconscients, ne veulent pas suivre. « Ça leur est bien égal qu'on aille à Jérusalem. Ils voudraient retourner à la maison ! » Une sorte de fatalité douce baigne ce livre écrit dans un style simple et sobre, un peu morne, mais non dépourvu d'une ironie sauvage qui fait songer.

L'Épouvante, par Léonide Andréieff. Des nouvelles où l'on sent régner cet esprit de fatalité qui remplit d'une ombre sinistre les moindres recoins de la vie ordinaire et la hausse jusqu'aux lointains surnaturels. L'esprit russe et en général tous les cerveaux du Nord peuvent seuls concevoir cet état flou dans le possible, cette terreur perpétuelle de l'entente double d'un mot. Si c'était moins froid, on prendrait cela pour une ivresse, mais à la longue cela comprime le cerveau et le fatigue. Il faudrait des steppes de neige devant soi pour comprendre.

Mariage d'âmes, par Julien Fajolles. Une confession entre cousins. L'un est un jeune prêtre, l'autre une jeune femme, et ils marient leurs âmes pour l'éternité, puisque la jeune femme meurt trois jours après sa confession.

Le Chanterelle, par Jean Sigaux. Petits tableaux assez légèrement peints pour ne pas avoir de prétention à la grande peinture et demeurer jolis dans les teintes douces.

La Première leçon, par Guido Diaz de Soria. Une leçon d'amour d'où le héros sort guéri non de l'amour, mais de la femme.

L'Album du cheminéau, par Eugène Morel. Teintes du Nord. Croquis pris sur nature, d'une nature où des jeunes filles en blanc rament avec des mains délicates et où les oiseaux peuvent chanter à minuit pour le soleil !

Tome VI des œuvres complètes de Léon Tolstoï : Les trois morts. Polihouckkio. Les décembristes. Orné d'un portrait du comte Tolstoï daté de 1860.

RACHILDE.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'art monumental au Salon. — M. l'abbé Bouillet : *Les églises paroissiales de Paris. — Saint-Médard et Saint-Jacques du Haut-Pas, Saint-Eustache* (Emmanuel Vitte, monographies à 1 fr.).

La section d'architecture, au *Salon des artistes français*,

est une des plus pauvres, cette année, que nous ayons eue de longtemps : non qu'elle occupe une superficie moindre et que les envois n'y soient nombreux, — mais il semble que de plus en plus l'étude des formes traditionnelles de l'architecture soit négligée et que les architectes ne s'efforcent qu'à inventer des cocasseries et des laideurs. Les salles sont encombrées de maisons de rapport, de groupes scolaires, de villas, de projets d'églises pour Flers et Domfront, — sans compter, de M. Mayeux, le projet saugrenu d'un monument de Jeanne d'Arc à élever sur le parvis Notre-Dame — et dix projets pour une fontaine dite monumentale qui doit enlaidir une des places les plus pittoresques de Reims, — la place Drouet d'Erlon, qu'afflige déjà un bronze monstrueux du maréchal. — Certes, si l'architecture contemporaine était meilleure que celle d'autrefois, nous n'aurions pas à regretter l'abondance de ces projets, qui en somme représentent beaucoup de travail. Mais c'est plutôt le contraire. Les architectes, comme bien d'autres, ont tout à apprendre du passé ; et si nous déplorons l'absence des études d'art auxquelles ils se consacraient volontiers il y quelques années encore, c'est que justement nous pensons qu'un art ne s'invente pas, ne se crée pas avec des éléments disparates, mais se continue, et qu'ils avaient tout à gagner en s'inspirant, pour des œuvres nouvelles, des monument harmonieux élevés autrefois avec un sens de la beauté qui se trouve à peu près perdu. — Ces réserves faites, nous ne voudrions omettre de signaler quelques envois quand même intéressants. La liste en sera malheureusement assez courte. — C'est d'abord, parmi les travaux sur l'architecture antique, les planches consciencieuses de M. Moisand sur le *temple d'Hera* (Agrigente) et surtout les restaurations de l'*acropole d'Anxur* (Terracine) de M. Chaussemiche, qui sera sans doute gratifié d'une belle médaille selon l'usage, le jury ayant toujours un faible pour les exhibitions grecques ou romaines. Citadelle, temple de Jupiter, enceinte et édifices sacrés, plans, coupes, vues diverses, cela tient une salle entière ; il faut convenir qu'il y a là un grand effort et que certaines restitutions indiquées par l'auteur sont curieuses. — Plus proche de nous, cependant, je préférerais les études magistrales de Mr Nodet sur le *palais des Papes à Avignon*, ce merveilleux édifice qu'on n'a pas encore réussi à sauver des déprédations et qui demeure une caserne. M. Nodet a consacré treize planches au relevé de l'état actuel et recherché l'état primitif du monument qu'il

voudrait transformer en musée. Il est à souhaiter que ce projet aboutisse, au moins en partie, et qu'on empêche M. Pourquery de Boiserin et la ville même qui en est si fière de continuer à démolir ses remparts et ses portes. — De M. Brunet, j'ai plaisir encore à mentionner un relevé analytique du *Vieux Saint-Etienne, à Caen*, état en 1900, exécuté pour la Commission des Monuments historiques avec une probité remarquable ; de M. L. Lesage, un très beau relevé de *l'église de Chars* (Seine-et-Oise), édifice de la première période ogivale, dont le rond-point du chœur avec un triforium surmonté d'oculus à six lobes est surtout intéressant, et qui possède une tour de la Renaissance ; le plan et les planches de détail sont malheureusement placés à des hauteurs où il est impossible de les atteindre. — De M. Davi, c'est *l'église de Saint-Eliphe de Rampillon* (Seine-et-Marne) XIIIe siècle, dont la façade est accotée d'une grosse tour de défense; planches d'architecture de travail soigné. — M. Bidoire expose un relevé fait avec soin de *l'église de Montréal* (Yonne) d'un art peu attachant, d'ailleurs, et M. Chauvallon de jolies études sur le château de *Chémery* (Loir-et-Cher) ; M. Dubos, l'ancienne *abbaye de Toussaint, à Angers*, dont les restaurations ne semblent pas heureuses ; M. G. Rapin des études sur *l'église et le cloître* si célèbre *de Cadouin* (Dordogne), et M. Heuzé un relevé très curieux de l'ancien *hôtel de la Sénéchaussée, à Landerneau*. — Il faut ajouter, de M. Vorin, des planches relatives à la reconstruction du prieuré des Dominicains de Saint-Louis de Poissy, bien dans la tradition de notre architecture ogivale.

Les études de détail sont assez nombreuses, et plusieurs valent qu'on s'y arrête. Voici les *Clochers de Caen*, de M. Duval, et un délicieux coin de l'église Vieux Saint-Gilles ; du même architecte, les chapiteaux historiés du chœur de *Saint-Nectaire* (Puy-de-Dôme), XIIe siècle ; les chapiteaux des anciens cloîtres de Reims (Saint-Remi, Notre-Dame) par M. F. Moineau, cadre d'ailleurs assez mal placé ; et dans les mêmes conditions les études de M. Maurice Rousset sur les porches et chapiteaux des églises des environs de Reims ; de très curieuses planches archéologiques de M. Roustan, — relevés de fragments d'architecture trouvés en 1854 dans les fouilles de la nouvelle cathédrale de Marseille, sur l'emplacement de l'ancien Major, et provenant pour la plupart d'un baptistère du Ve siècle. Les aquarelles de M. Roustan donnent des restes de mosaïques, un bas-relief en pierre peinte, une

coupe tracée sur l'axe de la chapelle de la Vierge, et ont été acquises par le Ministre des Beaux-arts pour les archives des Monuments historiques. — M. L. Mayeux, pour nous faire oublier sa Jeanne d'Arc, a envoyé un très joli *portail de Saint-Jean le Vieux à Perpignan*, avec projet de restauration ; M. Quenu quelques détails de Notre-Dame de Paris et M. Ligonnet une reproduction des bas-reliefs du portail sud où l'on a cru reconnaître des scènes de la vie des écoliers au moyen âge ; M. Grellet deux cadres de croquis archéologiques ; M. Chauvet le relevé de la décoration murale dans la salle de justice au manoir d'Issogne (vallée d'Aoste) dont il a exposé déjà plusieurs études, et M. Mugarez une superbe planche donnant le détail d'un coin de façade à l'hôtel de La Valette. — Il faut indiquer encore les planches de M. Munier sur la *mosquée de Kismas el Sohaki* au Caire, où il y a de jolis détails de portes, de décoration et un plan au niveau des plafonds, d'une complication amusante, et les relevés égyptiens de M. Guilmant, aquarelle et dessins d'après le tombeau de Ramsès IX à Thèbes (mission de la Haute-Egypte, 1893-1900, ministère de l'Instruction publique et des Beaux-arts).

Restent les aquarelles et dessins qui sont en quantité, sinon toujours de grande valeur. Nos architectes semblent se promener beaucoup et rapportent volontiers quelque chose de leurs voyages de vacances. Même à Paris il y a des coins charmants à reproduire, comme le montrent M. Tièche avec ses aquarelles si fines sur *le Petit Luxembourg*, M. H. Cayon avec un grand dessin à la plume de l'*Impasse Saint-Eustache*, prise le matin, et M. Arnal avec des vues, d'ailleurs beaucoup moins intéressantes, du *quartier Saint-Séverin*. M. Hulot nous offre une jolie reproduction d'un des porches de Chartres ; M. Hébert de vieilles maisons pittoresques à Rouen (cul-de-sac des Hauts-Mariages) ; M. Boutron, des bicoques dans la rue de Jerzual à Dinon ; M. Béraud, un dessin de l'abbaye de Beauport, près Paimpol ; M. Hista, des vues du parc de Versailles ; M. Maurice Proust, des coins pittoresques d'architectures pris dans le vieux Clermont ; M. Jules Viatte, une aquarelle sur le palais ducal à Dijon. Nous recommanderons de même les jolies choses sur la Bretagne de Ad. Henry ; les vieilles maisons de Cusset (Bourbonnais) de M. Laquerrière ; une charmante aquarelle de M. Garcia sur la petite place et l'Hôtel-de-Ville d'Arras ; les architectures de l'Yonne, croquis au crayon et à la plume, de M. Chrétien. — La vieille ville de Nevers est représentée par

de beaux dessins rehaussés de couleurs de M. Mohler, — cathédrale Saint-Cyr, escalier des chanoines et port du chapitre, transept et chapelle de Sainte-Juliette — et une aquarelle de M. Revudy sur la porte fortifiée du Croux. Sur la Normandie et la Bretagne, c'est de M. Tièche encore, des croquis de voyage et quelques aquarelles. Plus loin, de M. Marcel Vilain, on trouvera des vieilles rues de Menton et l'église de Guérande; deux très belles aquarelles de M. Delaval, porte du xv^e^ siècle à l'hôtel du Gouvernement (Lyon) et église d'Ainay à Lyon; des aquarelles de voyage de M. Ponsin, elles aussi placées trop en hauteur ; des croquis de M. Mizard et de M. Olivier, et trois délicieux dessins au crayon de M. Chialiva sur le clocher de l'église Saint-Martin à Courtrai, aux bizarres allures d'église russe, le clocher d'Anvers et l'Hôtel-de-Ville de Middlebourg. — L'Italie enfin, qui attire toujours ceux qui aiment le soleil et les jeux de lumière, est rappelée par des aquarelles chatoyantes et grasses de couleur de M. Navarre sur Saint-Marc, San Giminiano et San Miniato de Venise; les vues de ruines et de monuments roussis, brûlés, cuits par le soleil, de M. Santerre; des aquarelles et croquis de M. P. Paquet sur Taormine, Palerme, Venise, Pérouse; quatre aquarelles d'une facture soignée, sur Sienne, qu'expose M. Julian Levi; la chapelle Palatine (Palerme), de M. Moisand, et de M. Santerre encore le tombeau du doge Morosini à Venise (1382) d'une couleur rousse et fulgurante. — Il faut indiquer aussi, de M. Faure Dujarric, neuf aquarelles sur la Hollande, l'Italie et la Sicile, et pour terminer, deux très belles vues de la salle hypostile de Philæ en Egypte, prises le matin et à midi, par M. Munier.

Mais ce ne sont là que des souvenirs et des pochades; cette exposition, si elle mérite encore d'être visitée, manque quand même d'intérêt. Il suffirait sans doute aux architectes d'un bien petit effort pour en faire quelque chose de mieux. Quand ils auront compris que, sans imiter le passé, il faut le suivre et l'appliquer aux besoins de la vie nouvelle, s'en inspirer et renouer la chaîne des traditions, nous serons bien près d'avoir de nouveau un art monumental. — Il serait peut-être l'heure d'y songer.

A la *Société des Beaux-Arts*, où la section d'architecture n'existe pour ainsi dire pas, il suffit de mentionner, contre une porte, une bonne planche de M. P. Selmersheim, donnant le relevé de la grange d'Ardennes, près de Caen.

§

M. l'abbé Bouillet, dont les notices sur le vieux Paris sont toujours si substantielles, continue ses études des églises paroissiales, et deux monographies nouvelles ont été publiées sur **Saint-Médard et Saint-Jacques du Haut-Pas**, et sur la curieuse église **Saint-Eustache**. — Saint-Médard, à la vérité, n'a plus guère aujourd'hui qu'un intérêt historique. On sait que son territoire, avec celui de Saint-Jacques du Haut-Pas, formait en partie les paroisses de Saint-Benoît et de Saint-Hippolyte. — Saint-Benoît *le bestourné*, dont une mention est faite dès l'année 1045, occupait à peu près l'emplacement de l'angle nord-est de la nouvelle Sorbonne ; vendue à la Révolution, cette église devint un dépôt de farines en 1812, puis le « Théâtre du Panthéon » ; ce n'était plus guère qu'une ruine lorsque le percement de la rue des Ecoles, en 1854, la fit disparaître ; on en transporta, dans le square de Cluny, le portail du XIVe siècle, et au musée d'assez nombreux débris, chapiteaux, gargouilles, clefs de voûtes, groupes sculptés, inscriptions tumulaires. — L'église Saint-Hippolyte, située à l'endroit où convergent actuellement le boulevard Arago et le boulevard de Port-Royal, était également fort ancienne ; elle dépendait du chapitre de Saint-Marcel et fut reconstruite au XVIe siècle. On la vendit en 1793, et en 1807 elle fut démolie ; quelques arcades du bas-côté et du chœur, deux chapelles et des caveaux existaient encore en 1866 et ne furent abattus que l'année suivante. — Quant à Saint-Médard, célèbre par le vacarme des Calvinistes en 1561 et par les scènes scandaleuses des convulsionnaires jansénistes sur la tombe du diacre Pâris, qui se trouvait dans le cimetière, elle dépendit de l'abbaye de Sainte-Geneviève jusqu'en 1411, devint un temple du travail à la Révolution et fut saccagée furieusement par les fédérés de 1871. Elle n'a d'ailleurs conservé de remarquable qu'une nef de la fin du XVe siècle, avec une large fenêtre flamboyante ouverte dans la façade, et quelques fragments de verrières. Le chœur, refait de 1586 à 1620, ne fut voûté qu'en bois, — les architectes de cette époque n'osant plus risquer les grandes voûtes de pierre — ce qui épargna de le contrebuter à l'extérieur ; le déambulatoire et les chapelles furent seuls voûtés sur nervures, et tout y est en plein-cintre, avec pilastres toscans et corinthiens, d'un assez pauvre effet. — Saint-Jacques du Haut-Pas, où vinrent reposer Duvergier de Hauranne et l'astronome Cassini, édifié de 1630 à 1685, a

moins d'intérêt encore, et M. l'abbé Bouillet, n'osant insister, a profité de la place libre pour donner quelques détails sur le Val-de-Grâce et les établissements religieux et hospitaliers du quartier.

Il s'est arrêté davantage sur *Saint-Eustache*, qui est une des plus curieuses églises de Paris et l'un des spécimens assez rares de l'architecture de la Renaissance appliquée à la construction d'un monument religieux. — L'emplacement de Saint-Eustache fut occupé d'abord par une chapelle de Sainte-Agnès et c'est vers 1223 seulement qu'il y eut là une paroissiale sous le titre actuel. On l'agrandit en 1434, puis en 1446 où le « bâtiment de l'église » absorba la plus grande partie d'une maison de la rue du Séjour ; un dernier accroissement se fit en 1495 sur un terrain donné par l'évêque. Enfin, en 1532, Jean de la Barre, comte d'Etampes, prévôt de Paris, posa la première pierre du présent édifice. C'était sous le règne de François Ier et il faut observer que la plupart des églises étaient encore bâties dans le style ogival, témoin les portails de Senlis et de Beauvais, les églises Saint-Antoine de Compiègne et Saint-Wulfran d'Abbeville. Mais à Saint-Eustache, on appliqua les méthodes nouvelles, et, contrairement à la tradition, qui était de toujours commencer les églises par le chœur, le premier architecte, Pierre Lemercier, commença par le carré du transept. Plusieurs fois interrompue par la diminution ou la pénurie des ressources, la construction fut continée par son fils Nicolas Lemercier, puis par le gendre de ce dernier, Charles David, et, fait assez rare pour être noté, on s'attacha jusqu'en 1640, date probable de l'achèvement de l'édifice, à respecter le plan primitif. La façade seule demeura inachevée, et le XVIIIe siècle vint gâter cet ensemble, Colbert ayant légué 40.000 livres pour faire construire un nouveau portail à la place de l'ancien « dont le goût barbare choquait les yeux ». C'est l'horrible façade actuelle. — L'œuvre de Pierre Lemercier n'en garde pas moins sa valeur et si l'architecture de la Renaissance, selon M. Palustre, peut être définie : l'adaptation des formes de l'art gréco-romain aux dispositions adoptées par le Moyen-âge et plus particulièrement par l'architecture gothique, aucun monument n'est davantage de la Renaissance que l'église Saint-Eustache de Paris. C'est le plan d'une église ogivale, — celui même de Notre-Dame ; la disposition et la structure d'une église ogivale, mais tous les éléments de l'art gothique, piliers, voûtes, contreforts, fenêtres, roses, galeries, triforium, tourelles des façades, gargouilles sont rem-

placés par des éléments gréco-romains; les arcs sont en plein cintre, les voûtes aux nervures subdivisées en liernes et tiercerons sont en plein cintre, comme le remplage des fenêtres et les arcades des galeries ; les contreforts sont adossés de pilastres et les piles qui soutiennent les voûtes, au lieu des sveltes colonnettes de la période précédente, filant jusqu'aux nervures, sont de même remplacées par des superpositions de pilastres : tandis que l'ornementation et la statuaire, — assez peu nombreuses d'ailleurs — relèvent de l'art nouveau. L'effet est curieux, et d'ailleurs le vaisseau ne manque pas d'ampleur, sauf dans les bas-côtés qui semblent un peu étroits; mais ce n'est qu'un simulacre : c'est une église gothique habillée au goût du jour et ce tour de force ne devait pas se renouveler. — Les travaux de la façade, commencés en 1752, interrompus faute d'argent, repris en 1772, furent abandonnés définitivement six années plus tard ; cette froide bâtisse reste inachevée, et ne fait que regretter davantage la façade disparue, qu'il eût été facile d'achever cependant puisque, dit M. l'abbé Bouillet, le souvenir en a été conservé par une précieuse gravure.

On répare et on rafistole depuis plusieurs années cette église originale, et actuellement encore le portail du transept nord, au fond de la pittoresque impasse Saint-Eustache, disparaît sous les échafaudages. Du côté sud, ce fut longtemps un décor d'affiches et de réclames industrielles. — Nous espérons qu'on n'y touchera pas trop et que les architectes laisseront à l'église des Halles sa physionomie traditionnelle. C'est un des édifices de Paris qui méritent le mieux d'être conservés intacts. — Les notices de M. l'abbé Bouillet sont accompagnées, comme de coutume, de photographies dont quelques-unes seraient très suffisantes si le tirage était meilleur; mais pourquoi les éditeurs s'acharnent-ils à employer ces encres bleues qui donnent de si mauvaises reproductions ?

CHARLES MERKI.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Vittorio Pica, *Attraverso gli Albi e le Carterelle*, 3 fasc. in-4 ; — *L'Arte decorativa all' Esposizione di Torino*, 4 fasc. in-4°, Bergame, *Istituto italiano d'arte grafiche*.

M. Vittorio Pica, depuis quelques années, s'est donné tout entier à l'art. On a parlé ici de ses études sur l'*Arte mondiale* à l'Exposition de Venise. Il a continué ses recherches en

deux séries. Dans la première, *Attraverso gli Albi e le Cartelle (parmi les Albums et les Cartons)*, il passe en revue les dessins, gravures, lithographies des artistes les meilleurs et les plus singuliers de ce temps. D'abondantes illustrations rendent ces beaux fascicules des plus agréables à feuilleter. Voici Odilon Redon et quelques-unes de ses plus belles œuvres, le satanique Rops, le fougueux de Groux, le fantastique Goya, Daumier, Gavarni, Forain, et les maîtres anciens, Callot, Raffet.

Les pages où il commente Redon sont d'une critique très aiguë :

« Une des œuvres les plus étranges et les plus originales qui aient vu le jour dans ces vingt dernières années, c'est l'Album dédié au poète américain Edgar Allan Poë, ce conteur de génie, par le français Odilon Redon, l'artiste le plus bizarrement macabre que je connaisse, ce vigoureux dessinateur qui, en une série d'abstruses et suggestives lithographies, a su fixer les plus terrifiantes hallucinations d'un cerveau exalté par la fièvre ou l'opium. Pour donner une idée de l'originalité singulière de Redon, il suffira de décrire deux des compositions de cet Album.

« La première nous montre un ciel immense, enveloppant un paysage mystérieux et sombre, où miroite un étang planté de roseaux. Au-dessus, au milieu de ce ciel gris, s'élève, bizarre et insolite ballon, un œil immense désorbité, qui monte désespérément, portant, suspendu en guise de nacelle, un minuscule crâne atrophié. Cet œil, qui regarde l'infini, est-il un symbole? se demande Jules Destrée, dans son intéressante étude des œuvres lithographiques de Redon. Le dessinateur a-t-il voulu montrer le néant angoissant des choses sur notre terre si tristement ténébreuse et monotone, l'aspiration perpétuelle et pourtant vaine de l'homme à expliquer le suprême problème des philosophies, et à scruter l'infini, l'atrophie, la dégénérescence, l'agonie de la pensée en de telles recherches sans espoir? Peut-être. Mais pourquoi vouloir à tout prix une explication précise? N'est-ce pas précisément le caractère des œuvres véritablement et hautement suggestives, de se prêter aux interprétations les plus variées, n'est-ce pas en cela que réside leur attirance singulière?

« L'autre lithographie, qui nous donne une indicible impression de mystérieuse terreur, représente une énorme cloche qui sonne sans interruption en une atmosphère enténébrée qu'elle raye fantastiquement de stries lumineuses. Cette cloche est

suspendue à une grosse poutre qui s'appuie on ne sait où; deux épouvantables mains de squelette tirent violemment la corde et mettent en mouvement le bronze sacré. Du funèbre sonneur n'apparaissent que les épaules et les vertèbres, surmontées d'une tête parcheminée, rigidement immobile et sans bouche, éclairée seulement de deux yeux luisants et terribles. Qu'annonce cette effrayante cloche? La fin peut-être de ce monde vieilli, chargé de péchés, pourri de vices, et d'une inguérissable corruption?

« Non moins horriblement macabres, ces sept lithographies qu'Odilon Redon composa, il y a quelques années, et qui sont une si sincère interprétation du *juré*, cette étrange monographie du hardi penseur et écrivain d'avant-garde, que se montre toujours, en art ou en littérature, en philosophie ou en sociologie, l'illustre senateur belge, Edmond Picard. La première, qui sert de frontispice au volume, nous donne l'impression fantasmagorique d'un crâne lancé inopinément dans l'obscurité. Elle interprète parfaitement la phrase qui la lui a suggérée : « La muraille de sa chambre s'entr'ouvrait et de la fente était projetée une tête de mort (1). » La seconde, où le grotesque se mêle au terrible, nous présente un minuscule squelette, au crâne glabre et chauve de gnome, aux oreilles ramifiées, se tenant en équilibre sur une branche d'arbre, en une attitude ridiculement coquette. Dans la troisième, nous apercevons le protagoniste angoissé de la monographie, le *juré* poussé au suicide par le remords d'avoir condamné un innocent, et qui s'abîme dans une mare fangeuse, les yeux fixés, en une expression d'indicible épouvante, sur la tête osseuse et ricanante du spectre vengeur.

« Afin de faire mieux connaître le singulier artiste français, il ne sera peut-être pas inutile de décrire quelques-unes de ses créations les plus récentes :

« Voici son « Serpent auréolé ». Dans un sanctuaire ténébreux, éclairé de profil par l'inquiétante lumière d'une lampe suspendue à une chaîne de fer, on entrevoit, debout sur un piédestal en bois, une femme nue, autour de laquelle s'enroulent les monstrueux replis d'un énorme serpent, dont la tête triangulaire, pend en bas, tandis que sa queue s'arrondit en auréole autour de la tête larmoyante de l'idole féminine.

« Voici « Pégase captif », peut-être une des plus belles estampes de Redon, comme composition et merveilleuse oppo-

(1) En français dans le texte.

sition des tons noirs et blancs. Un homme minuscule traîne derrière lui, d'une main vigoureuse, le colossal cheval ailé qui hennit en vain et cherche à se détacher. Voici encore le frontispice pour les « Fleurs du mal » de Baudelaire : d'une corbeille en fer ciselé, d'une étrange mais artistique facture, s'élève une touffe de fleurs bizarres et de feuilles épineuses, qui semblent prendre racines dans le cerveau d'une cadavérique petite femme aux paupières douloureusement baissées. « La Fleur du marécage » : en un des paysages bourbeux et désolés, tant aimés de notre artiste, se dresse une mince tige couronnée d'une fleur ronde, qui n'est autre qu'une pâle figure humaine, aux yeux pensifs, et d'une expression immensément triste.

« Outre ces quatre lithographies, il en est une série d'autres, aux titres mystérieux et terrifiants : « Araignée en pleurs », « le Masque de la mort rouge », « Embryons et polypes », « Désespérance », « Etrange jongleur », « l'Idole astrale », « Dans les boues primordiales », « le Crâne béni » et d'autres semblables, pour lesquelles Redon a recouru aussi bien aux fantomatiques larves de la Magie qu'aux formes inconnues des infusoires et des bacilles, révélées aux savants par le microscope. Il n'a pas non plus négligé de cueillir sur les misérables faces humaines les rides les plus profondes de la douleur et de la maladie pour les reporter sur des tristes visages de femmes ou d'enfants, précocement flétris, qu'il évoque énigmatiques et tremblants, en ses estampes, parmi les ténèbres inquiétantes et les chaotiques agitations des êtres en formation.

« L'œuvre d'Odilon Redon, d'un symbolisme qui, pour exprimer la profonde misère de l'homme et son avide aspiration vers l'idéal, a recours aux déformations imprévues mais logiques du vrai, à d'incroyables créations de monstres, effleure parfois le grotesque et risque de devenir puéril, apparaît, dans sa complexité, en dehors de toute tradition et formule d'art. A cause même de cela, il ne semblera pas extraordinaire d'affirmer que non seulement son œuvre ne saurait être goûtée au premier contact, mais qu'elle est fatalement destinée à ne recueillir les suffrages que d'un petit nombre seulement de ces esprits raffinés, qui trouvent un plaisir singulier à se faire les collaborateurs de l'artiste, à le découvrir et à ajouter à ses conceptions subtiles, sibyllines, et si originales. Ainsi l'a voulu l'auteur lui-même, puisque, dans ses aspirations aristocratiques, il s'est toujours efforcé de donner

à tous ses albums un caractère exceptionnel de rareté, en ne les faisant pas tirer à plus de cinquante exemplaires, ordonnant qu'après un tirage aussi restreint les dessins fussent aussitôt effacés des pierres ».

Dans sa seconde série de fascicules, M. Pica examine — toujours avec le même luxe d'images, — *l'Arte Decorative all'Exposizione di Torino, — l'Art décoratif à l'Exposition de Turin*. Analyser un tel recueil de documents et jugements sur les œuvres et les artistes les plus divers est impossible. On préfère donner les conclusions mêmes de M. Pica sur les tendances actuelles de l'art décoratif qu'il a résumées en un synthétique épilogue.

« On a beaucoup parlé et beaucoup écrit en Italie, dit M. Pica, sur l'art décoratif d'aujourd'hui, mais, au milieu des sarcasmes des fervents de la tradition et des enthousiasmes des fanatiques du nouveau, le public demeure perplexe. »

Cependant, s'il est difficile d'affirmer qu'il existe un style nouveau d'architecture, il est indéniable qu'il s'est produit un mouvement, large, prospère, varié de rénovation décorative. Et ce qui le prouve, ajoute M. Pica, c'est le nombre toujours grandissant des *ralliés*, qui, devinant la prochaine victoire, la glorifient. Et l'auteur est tellement convaincu de la vitalité de cette rénovation de l'art décoratif actuel qu'il croit que la meilleure propagande en sa faveur est de la faire connaître au public. Et c'est ce qu'il a fait dans ce volume, où il étudie les représentants les plus originaux et leurs œuvres les plus intéressantes et les plus caractéristiques dans chaque nation.

Selon M. Pica, la question de savoir si « oui ou non, il existe un style véritablement moderne, d'un caractère bien distinct et ayant un substratum commun dans les diverses productions et les divers pays », est encore prématurée. Ce n'est pas, en effet, dans l'agitation même de ce mouvement d'évolution que l'on peut le juger; il y faut une certaine perspective. Contentons-nous donc d'en étudier les tendances diverses et encore incertaines. On remarque principalement deux directions ou tendances contradictoires : les *naturalistes*, qui imitent directement la nature, et les *anti-naturalistes*, qui préfèrent s'en tenir aux combinaisons abstraites de lignes imaginées par leur cerveau.

Il y a encore les *aristocrates*, pour lesquels l'art, d'après Grasset, n'est que la richesse de la forme ; et les *démocrates*, qui proposent de rattacher les tendances décoratives actuelles

au mouvement social, préoccupés d'unir la beauté à la simplicité pour obtenir le bon marché, ce qui est vraiment une bien inférieure conception.

Voici aussi les *Cosmopolites* et les *Nationalistes*, les uns rêvant un patrimoine commun d'art, une fusion de tous les styles et de toutes les sources d'inspiration ; les autres, qui croient que chaque peuple a ses nourritures esthétiques spéciales, désirent conserver leur physionomie et le génie de leur race, tout en s'essayant à de nouvelles réalisations artistiques.

Les *traditionnalistes*, qui sont les modérateurs, les réducteurs nécessaires de toutes ces audaces, et qui maintiennent les caractères essentiels et caractéristiques de l'esprit ethnique. « Il serait absurde et dangereux, dit M. Pica, de trancher tout lien avec ces artistes, dans des pays qui ont, comme la France et l'Italie, un passé glorieux : leur œuvre modératrice peut être très profitable, pourvu qu'elle ne se change pas en réaction. »

Mais toutes les sympathies de M. Pica vont vers les *anti-traditionnalistes*, qui, « libérés des timides réticences et des préjugés conventionnels, sauront rendre l'art nouveau toujours plus vivant et plus original ». Qu'ils sachent seulement ne pas perdre leur temps et leur talent à rénover ce qui ne saurait être rénové, la règle essentielle des arts appliqués es la perpétuelle subordination de l'ornementation à l'utilité pratique.

M. Pica termine par quelques conseils très judicieux, mettant les artistes en garde contre les enthousiasmes irréfléchis : « Qu'ils se servent, dit-il, quand ils le croiront convenable, des antiques modèles nationaux et des modernes modèles étrangers, mais ne négligent pas l'étude attentive et consciencieuse de la nature, s'efforçant de développer leur propre individualité, parce que, ainsi que le disait, il y a plus de 70 ans, le maître japonais O Kusai : « Il ne faut pas s'assujettir servilement aux règles indiquées, mais chacun doit faire ce que lui dicte son imagination. »

Telles sont, sur cette question si importante, l'évolution artistique, les opinions d'un maître de la critique d'art.

R. DE BURY.

LES REVUES

Revue bleue : M. Jules Troubat, ou le secrétaire modèle, sur « Sainte-Beuve intime et familier » ; un trait de Renan, candidat à la députation. — *Durendal :* M. Vincent d'Indy à propos des

« Trois styles de Beethoven ». — *Nouvelle Revue :* « Pères et fils littéraires » par M. Gustave Kahn.

Il est bon que le comité réuni pour ériger un monument à la mémoire d'un écrivain apporte quelque lenteur en ses travaux, car ce témoignage solennel ne convient pas aux morts qui « vont vite ». Le buste du grand Sainte-Beuve a été inauguré avec opportunité. Si son œuvre est de tous les temps, vivant par des qualités et des tares qui passionneront toujours les amateurs de littérature, il était particulièrement convenable de le rappeler au public, sous forme d'articulets rapides entrecoupés de fragments, de discours, entre l'interview « prise » à une catin et une histoire d'Apaches, — au moment où la critique littéraire disparaît de la presse quotidienne.

Cette inauguration a récompensé la longue fidélité de M. Jules Troubat qui est à Sainte-Beuve ce que l'honorable M. Paul Maurice est à Victor Hugo. Et peut-être l'éclat des fêtes organisées pour le centenaire du poète a-t-il stimulé le très ardent zèle de M. Jules Troubat, en cette occasion ? Tout doit s'être réalisé pour sa plus complète satisfaction, — malgré la pluie qui a étendu la longue, longue harangue de M. Gaston Deschamps, et permis à son auditoire de bâiller poliment sous les parapluies, — puisque Sainte-Beuve a eu son jour de gloire, officiel, le musée Victor-Hugo n'étant pas installé.

Il faut lire avec déférence les écrits de M. Jules Troubat sur son maître. Ils sont précis et ne comportent que des déformations touchantes, inspirées par le plus admirable scrupule. On pourrait le dire, de ces déformations résulte une mobilité qui anime le portrait, et. par la grâce d'un détail souligné à dessein, la pensée du grand homme semble remise en mouvement et jetée dans ce siècle comme un correctif nécessaire au remuement de la sottise universelle.

Rarement M. Jules Troubat a été plus heureux narrateur que dans le *Sainte-Beuve intime et familier* publié par la **Revue bleue** du 2 mai. Il y affirme d'excellentes choses: « Chez les écrivains de style, la parure du corps ne se dédouble pas de celle de l'esprit. » C'est juste. Songez, par exemple, à feu M. Francisque Sarcey!

Sainte-Beuve, nous dit son dernier secrétaire, « avait le crâne absolument chauve et luisant, et une couronne grisonnante qui gardait encore quelques tons fauves et dorés au-dessus de la nuque et sur les tempes ». M. Troubat explique : « Il tenait d'origine anglaise, par le côté maternel, le fond

roux de sa chevelure », et « il aurait aimé être Anglais et vivre à Paris ».

Et, dans ces quelques lignes, il est visible que M. Troubat n'entend point laisser abîmer *son* grand homme, même pas au physique :

« Francisque Sarcey a répété, d'après Victor Hugo, qui était *lui-même* un Antinoüs, que Sainte-Beuve était laid. D'autres, qui se sont regardés sans doute dans le même miroir, ont renchéri depuis. Il est un peu puéril d'avoir à discuter sur la beauté d'un homme. Le véritable beau sexe doit s'y connaître mieux que nous. »

Suit un portrait tout à fait exquis, où M. Jules Troubat montre un Sainte-Beuve très différent de ce que l'ont fait les Goncourt du « Journal » :

« Celui qui a vécu huit ans, face à face, l'œil dans l'œil, à la table de travail et dans la confidence de ce grand esprit, ne saurait oublier le trait vif et pénétrant qui partait de ces petits yeux, délicats et tendres, pleins d'indulgente malice, qui se dissimulaient sous de vastes arcades sourcilières, tout embroussaillés de poils roux. Ils forçaient, pour ainsi dire, la sympathie et la communion d'idées, et permettaient qu'on se reposât en eux quand on était entré dans la pensée du maître. L'autre survivant (car nous ne sommes plus que deux) de ces studieuses journées, Jules Levallois, ne me contredirait pas, lui qui fut l'un des plus actifs et des plus utiles coopérateurs du « patron », comme il l'appelait.

« Ce petit homme, qu'on disait si laid, était d'une physionomie si impressionnable, si mobile, que l'esprit semblait agir sur les muscles du visage comme sur des touches de piano. Au calme et au repos, les nerfs se détendaient, et il redevenait bonhomme, rêveur et penseur, avec une douce pointe de raillerie. Ce n'était plus le même homme quand il causait, quand il s'animait. On ne s'apercevait plus de l'irrégularité de ces traits qui prenaient alors une expression de finesse radieuse et souriante. Il avait l'amabilité naturelle qui rend la séduction facile. Ceux qui en douteraient encore seraient des sots ; mais ce qui est plus sérieux, c'est que sa vivacité d'esprit savait gagner et convaincre ceux qui allaient à lui, sans parti-pris. On ne pouvait que se ranger à ce ferme bon sens, net et droit, qui vous jetait en pleine démonstration d'une idée, d'un fait, dé montait le phénomène et en examinait

tous les ressorts. On le suivait docilement, pas à pas, et quand on sortait du raisonnement, on restait convaincu. Il écoutait les objections et en tenait compte dans la mesure du plausible. « Quelqu'un me dit » est une formule qui revient souvent sous sa plume, et elle n'avait rien de fictif. Il témoignait par là de son amour pour la vérité, dont il ne voulait rien perdre ni laisser échapper, rendant hommage au collaborateur anonyme qui y concourait pour une part à l'appui ou même en contradiction avec sa propre donnée. Ses fluctuations apparentes provenaient justement de cet esprit d'examen et d'analyse qu'il apportait en tout; il lui aurait été impossible d'étudier en bloc, jusqu'au tréfond, des êtres aussi compliqués et variables que ceux auxquels il appliquait son objectif. « Nous sommes mobiles et nous jugeons des êtres mobiles, » a-t-il dit de lui-même et des autres. A combien cette vérité ne s'applique-t-elle pas? Le changement s'opère même au physique. Il ne reconnut pas un jour la photographie de l'un des plus grands poètes du siècle, qui avait laissé pousser sa barbe, et qui avait échappé, moins que tout autre, à la loi vertigineuse d'instabilité qui, de tout temps, a emporté tous les êtres. »

M. Troubat note un souvenir où l'on voit Renan à table chez Sainte-Beuve, en 1869. Renan s'échappait de ses tournées électorales en Seine-et-Marne. Il s'y présentait en candidat *indépendant*. « J'ai pour concurrent, disait-il, le candidat officiel, M. de Jaucourt, secrétaire de M. de Persigny, avec qui nous nous retrouvons à dîner: c'est un aimable homme; on peut s'entendre avec lui; mais nous avons contre nous un irréductible intraitable, M. de Jouvencel, qui s'attire beaucoup de succès auprès des masses par des questions déconcertantes: il prétend, par exemple, que les vins fins, les grands vins, devraient être soumis à plus de droits d'entrée que les vins ordinaires... je ne me suis jamais occupé de ces questions-là... »

« Et, de fait, — observe M. Troubat, — Renan, à table, se servait de n'importe quel vin: il ne distinguait pas, il prenait la bouteille à côté de lui et se versait dans n'importe quel verre. Son goût exquis et son idéalisme élevé le mettaient au-dessus de ces subtilités de gourmet. Il ne s'était jamais occupé de l'impôt sur les vins.

« Avec la liberté de discussion dont on jouissait dans la maison de Sainte-Beuve, je me permis d'intervenir: « C'est une question à étudier, monsieur Renan, lui dis-je; je vous

en parle savamment, en enfant du Midi, d'un pays de vignobles... »

« — Ce sont, en effet, des intérêts économiques qu'il faut connaître, » reprit Sainte-Beuve, que le Sénat où il siégeait depuis quatre ans ans commençait à initier au métier de législateur. Vous devriez les étudier... »

« — Je les étudierai », répondit doucement Renan, avec plus de politesse que de conviction. »

§

Durendal (avril 1903), revue catholique de Bruxelles, contient une étude très curieuse de M. Vincent d'Indy sur *les Trois styles de Beethoven*. Ces trois styles correspondent à des états successifs de Beethoven. M. d'Indy les définit : « le musicien, l'homme, le penseur », — et il les explique en ces termes:

« De ces trois époques de la vie du maître de Bonn, la première dure environ de 1795 à 1802, c'est-à-dire depuis les trois premiers trios, op. 1, jusqu'à la Symphonie héroïque. Pendant ces sept années, l'influence d'Haydn, de Mozart surtout, se fait sentir dans son style, on y sent parfois passer le vent d'un coup d'aile, présage du grand vol futur, mais l'auteur d'*Adélaïde* n'y reste pas moins exclusivement musicien: il n'est point encore penseur en musique.

« Dès l'année 1802, on constate chez lui une première transformation, très probablement attribuable à l'amour, un artiste nouveau paraît en Beethoven, il étouffe dans le pourpoint bien ajusté des maîtres du XVIII^e^ siècle, et, en s'étirant (qu'on me pardonne cette familière image), il crève tous ces vieux oripeaux. C'est l'époque des essais de nouvelles formes esthétiques, l'époque humaine par exemple où il chante sa vie, l'époque où, terrifié par les approches d'une affreuse infirmité, inquiété plutôt que consolé par l'amour, il va puiser dans des impressions de nature un aliment à son incessant travail, l'époque, où, en une étonnante assimilation de l'ambiance extérieure à ses sentiments intimes, il crée la Symphonie en *ut mineur*, la Pastorale, les Sonates, op. 53, 57, 81, qu'on a depuis intitulées : l'Aurore, l'Appassionata et les Adieux. Cette période comprend treize années, de 1802 à 1815, et va de la Sonate en *ut mineur* à la septième Symphonie que Wagner a nommée: *l'Apothéose de la danse*, entendant par ce mot le summum de la puissance rythmique.

« A partir de l'année 1816, le génie de Beethoven, changeant

presque totalement de direction, se replie sur lui-même, les objets extérieurs ne lui sont plus rien, il ne pourrait plus entendre la voix d'une femme aimée, il est sourd, et, comme si ses autres sens subissaient une transformation analogue, de même qu'il n'entend qu'intérieurement, de même ses yeux ne semblent plus voir que les choses de l'esprit, et alors, loin de recevoir, comme en sa période humaine, des impressions de la nature ambiante, il regarde, il analyse, il commente ses propres pensées pour les élever jusqu'à la conception d'une humanité idéale et d'un Dieu charitable et consolateur. Celui qui soutiendrait que Beethoven ne fut pas un grand chrétien ne comprendra sûrement jamais rien à l'Agnus de la Messe solennelle. Cette période, que je pourrais qualifier de *contemplative* et qui s'étend jusqu'à la mort de Beethoven, arrivée le 26 mars 1827 (un mois avant cette date, jour pour jour, il écrivait au prince Galitzin : « Je ne voudrais pas mourir encore; à peine me semble-t-il avoir écrit quelques notes! »), cette période, dis-je, vit éclore ces impérissables chefs-d'œuvre, peut-être encore trop élevés pour nos intelligences actuelles : la neuvième Symphonie, les dernières Sonates de piano, la Messe en *ré*, les cinq derniers quatuors, toutes œuvres d'admirable prière ou actes de sublime charité. »

M. Vincent d'Indy parle avec émotion des amours de Beethoven qui « toute sa vie aima et souffrit », et, à ce propos, il dit leur fait à « M. Zola et ses disciples »! M. d'Indy est un musicien remarquable et un critique musical de premier ordre.

Il rappelle comment Beethoven adora la comtesse Guicciardi qui parut l'aimer et après quelques années épousa un officier autrichien, le comte Gallenberg, ensuite directeur de l'Opéra de Naples.

« Trois documents seulement, — continue M. d'Indy, — nous sont restés sur cet amour, qui détermina un changement complet d'état d'âme chez l'artiste aussi bien que chez l'homme. C'est, d'abord, une lettre brûlante écrite vers 1805, lettre retrouvée dans les papiers de Beethoven, et qui ne parvint probablement jamais à sa destinataire. On y lit des passages comme celui ci : « Mon ange, mon tout, mon moi! Je voudrais « que nos deux cœurs fussent toujours l'un près de l'autre, « ma vie alors s'écoulerait tranquille et sans tourments; quel- « que ardemment que tu m'aimes, je t'aime encore davantage; « avec quels cris, avec quelles larmes je t'appelle, ô ma vie! » Après le mariage de sa bien-aimée, Beethoven écrit en fran-

çais (et dans quel français!) : « J'étais bien aimé d'elle, et « plus que jamais son époux. » (Traduisez : plus que jamais ne le fut son époux.) « Par elle, j'ai appris de *son* misère. » (Le masculin, dans cette tournure allemande, indique qu'il est question du comte, alors criblé de dettes.) « Je trouvais un « homme de bien, qui me donnait 500 florins pour le soula- « ger. Il était toujours mon ennemi ; c'est justement la raison « que je lui fasse tout le bien possible ! » Enfin, en 1823, dix-huit ans après le mariage de Juliette Guicciardi, on trouve, dans les cahiers de conversations du pauvre grand sourd, cette réponse à une question, probablement indiscrète de Schindler, réponse écrite encore en français, car il était de bon ton alors, en Allemagne, d'employer notre langue lors-qu'on parlait de gens de qualité : « Elle est née Guicciardi, je « l'aimais. Elle était l'épouse de lui avant son voyage en « Italie. Arrivée à Vienne, elle recherchait moi en pleurant, « mais alors je la méprisais. » Ne dirait-on pas l'argument explicatif de la sonate en *ut dièze mineur*, dédiée à cette même Giulietta ?

« Vers 1806, un autre amour s'empara du cœur de Beetho-ven, amour malheureux, dangereux même, car il s'adressait à une personne bien au-dessus du musicien au point de vue social, la comtesse Thérèse de Brunswick, qui était de maison souveraine. C'est elle, nous disent les documents récemment découverts, qu'il voulut peindre dans l'adagio de la IV^e^ Sym-phonie, ce mystique chant d'amour.

« Vers la 45^e^ année, toute la puissance aimante du cœur de Beethoven se concentra sur son neveu, qu'il entoura d'une affection d'autant plus vive que celui-ci semblait moins la mériter.

« Ce fils adoptif, pour lequel le maître avait été dévoué jus-qu'à vouloir étudier le droit et la procédure, fut le principe hostile des dix années de la vie de Beethoven. Paresseux, joueur, libertin, expulsé de l'université pour inconduite, perpétuel qué-mandeur d'argent, ce malheureux neveu finit, malgré les prières de son oncle, par abandonner la carrière littéraire pour s'engager dans l'armée autrichienne, et la dédicace du colos-sal XIV^e^ Quatuor (en *ut mineur*) n'est qu'un témoignage de gratitude de Beethoven offert au colonel baron de Stütterheim, pour avoir accepté de recevoir ce mauvais sujet dans son régi-ment. Mais, pour qui sait voir les choses de haut, il apparaît que c'est probablement à cet indigne neveu, aux tourments qu'il causa au pauvre homme de génie, alors déjà accablé par

les souffrances physiques, que l'on peut attribuer le changement de style de la dernière époque de Beethoven, la sublime troisième manière. Ne trouvant, dans le monde extérieur, que misère et déception, l'artiste rentre en lui-même, il chante ses visions intérieures et il prie.

« C'est alors qu'il écrit, et je ne peux mieux terminer que « sur cette citation : « Tout ce que je vois dans le monde est « contre ma religion, et je méprise les hommes qui ne com- « prennent pas que la musique est une révélation divine plus « haute que toute sagesse, que toute philosophie. Je n'ai plus « d'amis, je suis seul avec moi-même, mais je sais que Dieu « est plus proche de moi dans mon art que de tous les autres. « J'en agis sans crainte avec Lui, parce que j'ai toujours su « le connaître, le comprendre, l'aimer. »

« Voilà le dernier amour mystique de Beethoven. »

§

M. Gustave Kahn excelle à généraliser les problèmes littéraires soumis à son examen par un nouveau livre. Il a écrit pour la **Nouvelle Revue** (15 avril) un article bref où il traite des *Pères et fils littéraires*.

« L'étude des rapports entre père et fils reste à formuler en littérature, — constate M. Gustave Kahn — on pressent qu'une étude sérieuse en sera faite, parce que cela est dans l'air. Quand un problème devient très curieux, très vital pour la bourgeoisie, elle aime à en trouver dans la littérature dramatique ou romanesque, le clair exposé. Il y a là la précision nouvelle que prend ce problème deux raisons principales. D'abord l'accélération de tout mouvement ; il s'est passé des siècles entre deux progrès dans l'émancipation du fils, entre l'abolition du droit de vie et de mort du père, jusqu'à l'atténuation de ce droit en la simple et facile obtention d'une lettre de cachet. D'un autre côté, l'urgence des réformes générales rend les pères plus impatients et les fils plus sérieux dans le maniement des idées libérales. Sans doute, autrefois, il n'y a pas encore très longtemps, il était convenu que les études de droit ou de médecine coïncidaient avec une période de libéralisme effervescent. Le fils était carbonaro, républicain, durant les quelques années où il lui était également loisible de chasser la grisette dans les environs du Luxembourg. Le père, d'ailleurs, n'était point mécontent de ces exubérances diverses. Le fils jetait sa gourme. Après il revenait au bercail. Le vieux roman,

comme la vie ancienne, nous le montre alors renonçant à l'action et à l'agitation. Un calme tranquille pénétrait le jeune homme, et en même temps que le mariage le rassérénait, lui donnait politiquement l'assagissement. Il devenait un des nombreux soutiens du pouvoir en devenant un des anneaux de la chaîne qui transmet ses volontés et lui transborde l'impôt. Simplement, parfois, il défendait l'ordre établi, en devenant le dépositaire, le propriétaire d'une partie de la fortune publique.

« Si le roman change dans la présentation du personnage, c'est que la vie change, c'est que de nouveaux facteurs viennent influer sur la période de jeunesse de l'homme.

« Il ne s'agit plus seulement de cette vague générosité, qui faisait sous les régimes monarchiques ces jeunes républicanismes éphémères et bruyants. Les facteurs économiques ont pris toute leur importance, et c'est l'effort même du père et souvent la pensée directrice de sa vie, qui y est mise en cause par les axiomes que son fils se sera constitués d'après ses études, ses lectures et sa première vision du monde.

« Cela devient plus puissant, plus profond, plus tragique. Quel écrivain nous donnera, sans parti-pris, sans passion, sans le situer dans un moment de crise, sans le dramatiser, mais simplement en l'expliquant, en l'analysant, ces divorces d'intelligence, de volonté, ces luttes, au milieu du même intérêt, de conceptions différentes, ces duels amicaux, souvent ces séparations douloureuses, aussi, parfois, entre gens du même sang. Il y aurait là à faire un beau livre de critique ému et de philosophe informé. »

Ce beau livre, M. Gustave Kahn en propose le sujet avec trop de netteté pour ne pas bientôt l'écrire.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Sainte-Beuve : sa méthode de travail (*Petit Temps*, 11 mai). — Son séjour à Lausanne (*Petit Temps*, 10 mai). — Faine musicien (*Le Temps*, 8 mai). — Le comte de Gobineau (*Journal des Débats*, 25 avril). — Une mystification (*l'Intermédiaire*, 20 avril). — Histoire littéraire des chats (*l'Intermédiaire*, 20 avril).

On vient d'inaugurer en secret, dans un cimetière, le buste de Sainte-Beuve. La statue, la gloire publique, cela est donné, tout près de là, au pharmacien prototype de Homais, à Raspail, un des hommes les plus profondément bêtes qui

aient jamais existé, bon commerçant d'ailleurs et bon républicain. Sainte-Beuve, Baudelaire, voisins dans ce jardin funèbre, on les cache, soit que l'on en ait honte, soit que l'on ne comprenne pas.

Quoi de plus inutile qu'un buste dans un cimetière, sur un fût? Sainte-Beuve avait demandé que le sien, quelque jour, fût placé dans une bibliothèque, tout simplement; non par modestie, mais par sentiment des convenances réciproques. Enfin il y eut des discours, au cimetière Montparnasse, les discours d'usage. L'un des orateurs voulut bien nous apprendre que « en faisant entrer la critique littéraire dans la vivante encyclopédie du dix-neuvième siècle, Sainte-Beuve a senti qu'on ne fonde rien de durable sans méthode ». Voilà comme parlent les journalistes qui n'ont rien à dire, et qui parlent. A ce phraseur a succédé M. Jules Levallois, ancien secrétaire de Sainte-Beuve, critique distingué lui-même. Son allocution fut des plus intéressantes. Sans prétention que de s'exprimer en un bon langage, il nous a donné une idée claire de la manière de travailler de Sainte-Beuve, de sa méthode, en effet. Sans doute cela n'est pas tout à fait ignoré, car on a beaucoup écrit sur Sainte-Beuve; chacun de ses secrétaires a voulu raconter la chronique de son séjour dans la petite maison de Montparnasse. Il en est résulté toute une littérature. Voici comment s'exprima M. Jules Levallois :

« Dans le beau livre de *Port-Royal*, où tout se rencontre, on lit ces mots, qui auraient pu servir de devise au maître : « O *Pensée*, le bonheur comme le malheur n'est qu'en toi. » En effet, personne n'a plus vécu par la pensée que cet infatigable travailleur, chez lequel l'observation exacte était éclairée et dirigée par une intuition supérieure. Parmi la diversité de ses travaux, il est aisé de reconnaître l'unité de son inspiration, et cette inspiration n'est autre qu'une curiosité toujours en éveil, jamais satisfaite.

» Cette curiosité n'est absente d'aucun de ses ouvrages, mais elle se manifeste surtout dans l'incomparable collection des *Causeries du Lundi*. Dès que le choix de l'écrivain s'était arrêté sur un personnage, il multipliait avec infiniment d'habileté les moyens d'information. A vrai dire, il paraissait posséder son sujet avant de l'aborder. Une lecture immense, une mémoire docile, une pénétration étonnante à saisir les rapports les plus éloignés, les plus cachés, à les combiner ensemble, une adresse particulière à mettre en relief les détails que l'on pouvait croire au premier abord insigni-

fiants et des circonstances que les plus intéressés n'avaient même pas remarquées, tout se réunissait pour lui permettre d'entrer de plain pied dans l'étude qu'il allait entreprendre. Songez que, pour accomplir ce travail, il n'avait, la plupart du temps, qu'une huitaine de jours. Dans ce court espace, il fallait dépouiller de nombreux et gros volumes, choisir les parties qui pouvaient sembler les plus caractéristiques, fouiller les biographies, recueillir les renseignements, les contrôler. On aurait cru que cela était impossible, et pourtant l'évocation s'accomplissait avec une rapidité prestigieuse, avec une régularité qui dénotait autant la sûreté de la main que la puissance du cerveau

» Un jour suffisait pour la mise en œuvre et l'harmonieuse fusion de tant de matériaux. Il y avait là une rédaction première, tout entière de la main de Sainte-Beuve, car, contrairement à ce que l'on croit, il n'improvisait pas et ne dictait point d'abondance. Seulement, le manuscrit autographe offrait l'inconvénient d'être difficilement lisible et aurait fait le désespoir des typographes. Force était donc de le mettre au net. C'est alors que le maître dictait, et il fallait que la main du secrétaire ne fût pas paresseuse. Sainte-Beuve s'impatientait vite. On n'eût pas été bien venu, dans cette première période de travail, à multiplier les haltes, sous prétexte de faire des observations. « On n'agace pas le cheval pendant qu'il court », disait-il quelquefois. La part des réserves ou même des contradictions, très respectueuses mais très sincères, venait plus tard, à la correction des épreuves, quand on relisait l'article à tête reposée.

»... En cette production continue des *Lundis*, l'écrivain voulait tenir la périlleuse gageure de joindre à une constante rapidité une parfaite exactitude. Quand il s'agissait de personnalités contemporaines, il rencontrait bien des difficultés et se heurtait à plus d'un obstacle. Là, sa curiosité ne s'adressait plus seulement à des livres, à des documents, à des figures qu'il se plaisait à tirer des ombres du passé, mais à des individus fort vivants, très susceptibles, à l'égard desquels on ne pouvait toujours se procurer des renseignements et surtout produire ces renseignements au grand jour, sans risquer de froisser les amours-propres, quelquefois jusqu'à les faire saigner. Il allait, ou, du moins, il tâchait d'aller jusqu'au fond des choses et des hommes, et cela déplaisait à beaucoup. Aussi, les protestations n'ont pas manqué, et les plus nais à

nu, c'est-à-dire les mieux étudiés, lançaient contre cette curiosité importune le gros mot de commérage.

» Sans doute, il faut beaucoup pardonner à la vanité blessée, mais il ne faut pas non plus lui laisser commettre et répandre de trop grossières injustices. Les pages de Sainte-Beuve sur ses contemporains sont entrées dans l'Histoire et la complètent; elles en font partie comme autant de jugements, et non pas comme des anecdotes épigrammatiques ou scandaleuses. La curiosité de l'illustre écrivain, qu'elle eût trait au présent ou au passé, portait la vie avec elle, et s'il convenait de la résumer d'un mot, on pourrait dire que c'était une curiosité créatrice.

» Dans tous les cas, s'il y a des curieux qui vont partout, se mêlent à tout, flairant toujours quelque secret à dévoiler, l'auteur des *Lundis* n'était pas de ces curieux là. Pendant de longues années, il a vécu dans sa petite maison de la rue Montparnasse, et je pourrais dire dans sa chambre. Nous ne le comparerons pas à un moine quelconque, peut-être n'eût-il pas accepté le rapprochement, ni même à un bénédictin, la comparaison est devenue trop banale. D'ailleurs, s'il vivait dans sa cellule, comme y ont vécu presque tous les grands travailleurs, comme Gœthe, Balzac, Michelet, Renan, il savait au besoin l'ouvrir à quelques amis de choix. Ceux-ci n'y venaient guère que dans l'après-midi du dimanche, quand les épreuves étaient corrigées et reparties pour l'imprimerie, ou bien le soir, pendant la semaine, vers neuf heures, lorsque la lecture à haute voix était finie et la préparation de l'article en train achevée. »

§

M. Léon Séché a eu communication de notes inédites de Sainte-Beuve touchant son séjour à Lausanne, et cela lui a donné occasion d'un article des plus agréables, dont voici des extraits :

« Quand Sainte-Beuve arriva à Lausanne (octobre 1837) pour faire son cours public sur Port-Royal, il était tellement absorbé par la préparation de ce cours qui dura six mois et dont il écrivit toutes les leçons sur place et au jour le jour, que, de peur de se laisser distraire ou de commettre quelque oubli, il consignait sa porte jusqu'à quatre heures du soir et confiait à de petites feuilles volantes qu'il avait sous la main tout ce qu'il avait à faire et à dire entre ses leçons.

» Ces sous-mains, qui m'ont été obligemment communiqués

avec une partie de sa correspondance, par Mme Bertrand, de Genève, fille de Juste Olivier, chez qui Sainte-Beuve était descendu à Lausanne, constituent, par l'enchevêtrement des notes et leur décousu, la macédoine la plus amusante qu'on puisse imaginer. Les réflexions du poète et du penseur y alternent et se croisent avec les recommandations prosaïques de l'homme ordonné et méticuleux qu'était Sainte-Beuve. On dirait par instant qu'il causait, la plume à la main, avec M. et Mme Juste Olivier, ou sa femme de chambre, quand ce n'était pas avec lui-même.

» Exemples:

Je n'ai pas de poumons, je n'ai pas de mémoire, rien de l'orateur.

Derniers accents d'une voix qui tombe et d'un lutteur qui s'éteint.

Merci de votre excellente traduction.

J'ai rencontré M. Manuel et Mme Vinet, mais je n'ai parlé que par signes, les derniers accents de ma voix, ce matin, ont été pour M. Porchat : c'est une fin comme une autre.

Je ne me sépare de mon traitement qu'à la mort, comme dit le maréchal Soult.

J'ai pris du lait à une heure.

Silence et sommeil au chaud.

Ma mère est extrêmement flattée; je lui ai envoyé les lettres de ces dames et de M. Vinet.

J'ai effectivement besoin d'avoir une excitation d'entrailles pour déplacer l'irritation.

J'ai envoyé un petit résumé à Labitte qui fera une note dans la *Revue*.

Je n'ai pas remis à M. Vuillemin le volume des six jours de Duguet: vous voudrez bien le lui rendre.

J'ai vu madame sa sœur qui est une beauté avec une veine bleue à la tête.

N'est-ce pas plus poli de le payer chez lui?

Un billet n'est pas toujours solide, ce n'est pas de l'argent.

Le temps me rappelle le jour où j'ai vu le lac pour la première fois, moins le fier sourire de neige.

» Une autre série de ces petits papiers se rapporte à la fin de son séjour :

Encore un cours sur la littérature française moderne et puis c'est tout.

C'est fini, je clos la bouche professorale pour ne plus que causer.

La seule chose dont j'aie besoin, c'est de dormir un peu ce soir et j'ai encore toute la famille et de la malle au moins pour une heure.

Pas d'adieu, donc! je verrai peut-être, demain quatre heures, Olivier; mais pas madame surtout... Bonsoir et à demain!

Mais il n'y a aucun besoin de meringues. Sérieusement, il n'est pas besoin de meringues et je n'en mangerai pas.

J'ai à me coucher, de plus à faire la malle qui est une affaire.

Je fais toujours mes malles, et c'est parce que ma mère y avait touché qu'il y avait anicroche.

Il reste à payer à M. Ducloux pour le cerclage, et au cordonnier pour un raccommodage.

Donner le reste de l'argent à Mme Olivier pour la femme qu'elle sait.

» Pourquoi tout ce souci de malles à faire, allez-vous dire. C'est que les malles de Sainte-Beuve n'étaient pas ordinaires, le cerclage en fer dont il est parlé dans une note est là qui en témoigne. Quand il était parti de Paris, Sainte Beuve avait échangé à leur propos trois ou quatre lettres avec Olivier. Songez qu'il avait emporté à Lausanne toute une bibliothèque janséniste et qu'il avait payé en transport et en douane la somme respectable de cent cinq francs! Les caisses qui la renfermaient étaient si nombreuses et si encombrantes qu'on avait dû les déballer dans la remise de l'hôtel d'Angleterre. On comprend donc l'embarras et le souci de Sainte-Beuve, à la veille de les remplir à nouveau et de les confier aux commissionnaires du roulage. Sans compter que ce souci était augmenté encore du chagrin qu'il éprouvait à l'idée de quitter ses amis de Lausanne. »

Ces notes sont un des plus curieux petits documents de psychologie littéraire que l'on ait publiés sur Sainte-Beuve.

§

Sous ce titre, *Silhouettes de musiciens*, M. Camille Bellaigue, écrivain au talent sûr et concis, étudie la sensibilité musicale tantôt chez les musiciens de profession, tantôt chez les poètes, les philosophes. Il parle de Taine:

« Ce grand esprit comprenait la musique et ce noble cœur l'aimait.

» Taine a fort bien défini la musique d'église telle qu'on la pratique aujourd'hui, lorsqu'il a écrit au sortir d'un mariage :

« Très bel opéra, analogue au cinquième acte de *Robert le* « *Diable*. Mais *Robert le Diable* est plus religieux. »

» Il a parlé spirituellement de la musique de salon, qui n'a rien de commun, il le savait bien, avec la musique de chambre. Et de la musique de théâtre et des théâtres de musique, il a dit encore d'excellentes choses, entre autres celles-ci: « On n'entend bien un opéra qu'au piano. » Alors « des fragments de mélodie s'élèvent; on les comprend si bien! On se trouve si vite face à face avec l'âme charmante du maître! On est si heureux d'être délivré des acteurs, de la rampe, de la friperie théâtrale, de tous les voiles qui se mettaient entre son sentiment et notre sentiment! »

» Entre l'un et l'autre il existe un voile encore, et non le moins épais : le public. Taine ne l'a pas oublié. « Ce public, a-t-il dit, se compose pour les trois quarts de gens qui veulent s'amuser et qui viennent écouter un grand poème dramatique comme on va au café ou au Vaudeville. »

» Pour ces diverses raisons, en matière de musique de théâtre, « il ne faut pas trop vérifier ses plaisirs ». Taine eut un jour l'idée de faire le bilan de sa dernière soirée à l'Opéra. Ayant compté ses sensations agréables dans une colonne, et, dans une autre colonne, ses sensations désagréables, il trouva comme balance à son débit : 2 francs, plus 10 francs pour son fauteuil d'orchestre. Total: 12 francs de perte sèche. Vu l'augmentation du prix des places, il perdrait davantage aujourd'hui.

» Il a parlé de certains maîtres de la musique non pas en musicien, mais, ce qui vaut mieux, en homme. Sans rien savoir peut-être de leur métier, il a tout deviné de leur génie. Il a dit : « La température de Verdi (notez l'expression physique et même physiologique) est celle d'un combattant, d'un révolté, d'un homme indigné qui a concentré son indignation et qui, souffrant, tendu, éclate tout d'un coup comme un orage... Vulgaire, puissant, vivant, violent, les nerfs et les muscles tendus, en homme qui n'épargne rien, ni de lui ni d'autrui, il veut pressurer et absorber d'un trait toute la substance de la passion et du plaisir, sauf à tomber un instant après sur le carreau. » Je ne vois pas ce que la pure critique musicale pourrait ajouter ou reprendre à l'ébauche de cette grande figure.

» Le peintre en a peint de plus grandes encore, et les plus beaux portraits que nous ayons en France de Mozart et de Beethoven, c'est la main de Taine qui les a tracés....

» Autant qu'en artiste, et peut-être plus souvent, Taine a parlé de musique en philosophe et en historien. Fidèle à sa théorie du « moment », il a fortement établi la dépendance réciproque et comme la solidarité nécessaire par où le développement de la musique au dix-neuvième siècle et l'esprit ou le génie même de ce siècle furent étroitement unis.

» Mais surtout il a bien connu la nature de notre art. Il a montré que cette nature est double, les sons constituant toujours « des ensembles de parties liées à la fois par leurs rapports mathématiques et par la correspondance qu'ils ont avec les passions et les divers états intérieurs de l'être moral ». En effet, c'est là toute la condition de la musique et toute sa beauté; c'est tout son esprit et toute son âme.

« Ce que j'aimais surtout en lui, a dit Taine de quelqu'un, c'était son goût pour les idées générales. » Chez le grand penseur aussi, voilà ce que les musiciens eux-mêmes peuvent et doivent aimer. Il a formulé pour eux quelques vérités essentielles. Et la musique sans doute ne s'y réduit pas ; mais elle s'y rapporte, elle s'y attache, et qui les ignore ou les oublie risque de ne jamais la comprendre ni la goûter tout entière. »

§

On ne peut plus que mentionner, faute de place, l'étude de M. André Hallays sur le comte de Gobineau, l'histoire de la mystification dont fut victime M. P. B., de l'Académie française, auquel « Colomba » écrivait en termes éplorés et féminins, et « Les Chats dans la littérature », — sujet sur lequel on reviendra.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie-Française : *Les Affaires sont les affaires*, comédie en trois actes, de M. Octave Mirbeau (20 avril). — Théatre Antoine : *Monsieur Vernet*, comédie en deux actes, de M. Jules Renard; *Le Supplice du silence*, comédie en deux actes, de M. Berr de Turique; *Attaque nocturne*, pièce en deux actes et trois tableaux, de MM. André de Lorde et Masson-Forestier (6 mai) — Variétés : *Le Sire de Vergy*, opéra bouffe en trois actes, de MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers, musique de M. Claude Terrasse (16 avril). — Nouveautés : *Maître Nitouche*, vaudeville en trois actes, de MM. Maurice Desvallières et Antony Mars (12 mai). — Bouffes : *Le P'tit jeune homme*, pièce en trois actes, de MM. Willy et Luvey (29 avril).

C'est avec toute l'énergique âpreté de son talent que M. Octave Mirbeau a écrit **Les Affaires sont les affaires.**

Cette pièce est une des plus puissantes qu'il nous ait été donné de voir, ces temps-ci. Elle est d'un comique terrible, et d'un tragique poignant; elle est d'une vérité superbe; elle restera, je pense, une des plus fortes œuvres du répertoire.

M. Octave Mirbeau a choisi pour héros l'homme d'affaires, mais, au rebours de beaucoup d'auteurs, il ne nous l'a pas montré tandis qu'il fait sa fortune, en proie à mille ennuis, menacé sans cesse d'une faillite soudaine, ou victime, à la fin, d'une impudente combinaison. M. Octave Mirbeau a eu l'audace de nous montrer l'homme d'affaires triomphant, sûr de son pouvoir, implacable.

Isidore Lechat en a fini avec les incertitudes de la fortune. Comme d'autres, il a fait faillite; il a connu la ruine, il a été misérable. Mais les heures pénibles sont loin, Isidore Lechat possède des richesses innombrables; il habite le château historique de Vauperdu, où chaque chambre est désignée par le nom d'un roi; au parc somptueux confinent des champs féconds, de riches forêts : il est propriétaire de toute une région. Il a fondé un journal, *le Petit Tricolore*, journal prospère et par lequel il est maître d'on ne sait combien d'individus. Il ne conçoit plus de limites à sa puissance : il rêve de plier la nature à ses caprices; au lieu de blé, il sèmera, dans ses domaines, du riz et de la canne à sucre; il rénovera l'agriculture; il n'admet pas que rien lui résiste.

Isidore Lechat est bonhomme; il a la bonhomie du tyran, qui daigne se familiariser avec ses sujets. Il tutoie les uns et les autres; il invite chez lui, à l'improviste, les bourgeois et les fonctionnaires de la ville voisine; il veut être populaire, et il est heureux quand l'acclament les ouvriers de sa ferme. D'ailleurs, si un de ses jardiniers se permet d'avoir un enfant, il le chasse, et il ne veut pas qu'un oiseau trouble le silence de ses allées. Son intendant — un vieux gentilhomme ruiné — doit lui parler très humblement, la tête découverte. Il sera candidat à la députation, candidat démocrate, anticlérical, et il fera des affaires, de nouvelles affaires, impitoyablement, en grand despote.

Cet homme est admiré de sa femme, bourgeoise insignifiante, qui n'a pas oublié les temps durs d'autrefois, et qu'étonne la richesse d'aujourd'hui. Mme Lechat n'est ni bonne ni mauvaise. Son mari lui semble le plus honnête homme du monde; son intelligence ne se hausse pas à critiquer les moyens qu'on emploie pour faire fortune. Les paroles amères

de sa fille Germaine ne lui causent que de l'indignation : elle n'admet pas que la fille puisse juger le père.

Germaine rougit de son père. Elle vit dans un perpétuel malaise. Elle sait toute l'injustice du bien-être qui l'entoure; elle veut sortir de la famille où, à toute minute, est offensée la générosité de ses sentiments, la pureté de ses rêves. Elle n'a pour consolation que l'amour de Lucien Garraud, chimiste, qu'Isidore Lechat emploie à des expériences de biologie végétale; elle est la maîtresse de Lucien Garraud; elle attend avec impatience le moment où son amant pourra l'emmener loin d'un père qu'elle méprise et qu'elle déteste. Isidore Lechat n'a que de l'indifférence pour Germaine.

Isidore Lechat n'a d'affection que pour son fils Xavier. Xavier Lechat conduit des automobiles; c'est là sa fonction; dans le monde où il fait la fête on l'appelle « le petit chauffeur ». Il lui arrive de jouer, et de perdre de fortes sommes; mais, si haut qu'ils montent, son père lui donne les chèques nécessaires pour acquitter les dettes urgentes. Xavier Lechat est le confident des bonnes fortunes paternelles, car Isidore Lechat doit prouver sa toute-puissance en ayant des maîtresses.

Deux hommes d'affaires, électriciens interlopes, Phinck et Gruggh, pensent duper Isidore Lechat. C'est, très vite, Isidore Lechat qui les tient à merci. Il a la lucide intelligence des affaires; les offres qu'on lui fait, il faut qu'elles soient précises; les paroles ne lui en imposent pas.

Son voisin, le marquis de Porcellet, vient le voir. Isidore Lechat a déjà prêté au marquis de Porcellet des sommes considérables; cette fois encore, le marquis a besoin d'argent; Lechat refuse de lui rien prêter. Lechat, depuis longtemps, veut englober dans ses domaines la terre de Porcellet; il peut la faire saisir; pourtant il propose au marquis une entente : le marquis gardera sa terre, mais son fils épousera Germaine Lechat; en outre, le marquis appuiera, secrètement, la candidature de Lechat à la députation.

La scène entre Isidore Lechat et le marquis de Porcellet est la scène capitale du drame ; c'est une des plus vigoureuses du théâtre contemporain. Ces deux personnages échangent des paroles graves; mais la superbe du marquis n'est rien au prix de l'orgueil d'Isidore Lechat. Isidore définit admirablement le rôle de l'Eglise, et le couplet est très beau où il démontre combien, après tout, la ploutocratie moderne est plus

utile et plus grandiose que la vieille aristocratie. Le marquis consent aux volontés d'Isidore Lechat.

C'est Germaine qui refuse le mariage qu'on lui propose. Elle avoue qu'elle a un amant. La colère de Lechat est terrible. Il chasse sa fille. Germaine s'en va, sans regret; elle vivra heureuse loin de cette maison où elle méprise tout.

Mais voici que le malheur frappe Isidore Lechat. Son fils Xavier meurt d'un accident d'automobile.

Lechat est là, étendu, gémissant, accablé. Il souffre horriblement. Il est sans forces. Et Phinck et Gruggh paraissent. Ils disent leurs condoléances banales, puis ils tendent à Lechat un traité. Lechat repousse la feuille, Phinck et Gruggh insistent. Lechat parcourt le traité. Il a un cri sourd : « Vous êtes des canailles... Vous avez spéculé sur ma douleur... » Et, d'une voix rauque, il leur dicte une clause additionnelle, qui les réduit à l'impuissance.

Rien ne peut rendre le tragique intense de cette scène, qui clot le drame. Je ne connais guère de pièce dont la fin soit aussi forte. M. Mirbeau a eu le courage de traiter, sans rien ménager, le sujet qu'il s'était proposé; et l'œuvre qu'il a faite est une belle œuvre.

Le drame de M. Mirbeau a trouvé, en M. de Féraudy, un admirable interprète; il n'est rien du personnage d'Isidore Lechat que M. de Féraudy ait négligé; sa bonne humeur est sans pitié, sa douleur est terrible : M. de Féraudy joue Isidore Lechat en grand acteur. M. Leloir compose très intelligemment le marquis de Porcellet. Auprès d'eux, il faut citer, Mme Blanche Pierson, MM. Georges Berr, Henry Mayer et Garry.

On connaît le talent subtil, strict et fort de M. Jules Renard, et l'on sait avec quel succès il l'employa à parfaire quelques œuvres de théâtre, *le Plaisir de rompre, le Pain de ménage, Poil de Carotte*. Aujourd'hui, M. Jules Renard nous donne **Monsieur Vernet**, et cette comédie nous permet, mieux encore, peut-être, que ses devancières, d'apprécier les qualités singulières de son auteur.

Quels sont les personnages de *Monsieur Vernet* ? Des êtres moyens, sans grandes vertus ni graves défauts, de ceux que leur condition et leur caractère empêcheront d'être mêlés à de vastes entreprises, — de ceux qu'un auteur a le plus de peine à animer. Rien en effet n'est très gai ni très douloureux dans les petites aventures de leur vie, et la moindre emphase,

en les rendant ridicules, nuirait à l'exactitude de leur portrait. Et pourtant, ils éprouvent des joies et des chagrins, et, comme d'autres, ils peuvent avoir des angoisses et se demander où ils doivent aller. C'est à une des crises qui, parfois, troublent un peu la vie de ces êtres simples que M. Jules Renard nous fait assister.

M. Vernet est, dans toute la force du terme, un brave homme ; il n'est pas très intelligent, lui-même le sait, et l'avoue, non, semble-t-il, sans quelque coquetterie ; il sait qu'il n'en a que plus de mérite à être le mari excellent qu'il est : il ne connaît pas de joie plus grande que de faire plaisir à sa femme. Cet homme paisible, qui ne voudrait nuire à qui que ce soit, a une distraction favorite : l'escrime, et il en tire un peu de vanité. Il ne se dispute qu'avec sa belle-sœur Pauline, vieille fille acariâtre, à qui la vie fut assez ingrate ; et quelle bonhomie il mêle encore à l'aigreur de ses propos ! M. Vernet est tout à fait un brave homme, et l'on ne peut guère se défendre d'avoir pour lui de la sympathie.

Mme Vernet est plus affinée que son mari. Elle n'est pas une femme d'une vaste culture ni d'une haute intellectualité, mais elle s'intéresse à des questions que M. Vernet ne comprend guère. M. Vernet, loin de l'en blâmer, l'en admire. Elle a des goût artistiques et littéraires. Elle est, d'ailleurs, excellente, elle aussi ; elle est très sincèrement attachée à son mari, et, pour rien au monde, elle ne voudrait lui causer la moindre peine.

M. Vernet présente à Mme Vernet un jeune homme qu'il a connu à sa salle d'armes, Henri Gérard. Henri Gérard est aimable, il cause agréablement ; il est très bien accueilli par Mme Vernet. Il publie un volume de vers ; il l'offre à ses nouveaux amis. Cette attention délicate accroît la sympathie qu'on éprouve pour lui ; on part pour la campagne, on l'invite à y passer quelque temps ; il accepte.

C'est à peindre la figure d'Henri Gérard que M. Jules Renard a fait preuve d'un merveilleux talent. Henri Gérard n'est pas un mauvais garçon, mais il n'est pas non plus d'une extrême délicatesse. Il profite sans scrupule de l'engouement que Vernet et sa femme ont pour lui. Bientôt, ces braves gens ne jurent plus que par le poète qui est avec eux ; ils le considèrent comme de la famille ; Vernet songe à le marier avec une nièce qu'il a : Henri se laisserait marier, sans doute, mais l'attitude réservée de Mme Vernet, les objections qu'elle fait au mariage l'aident à deviner que son hôtesse a pour lui

plus que de la sympathie, peut-être. S'il pouvait devenir l'amant de Mme Vernet? Il tente l'aventure. Mme Vernet a la force de lui résister. Le bon Vernet a conçu des soupçons. Il les révèle à Henri. Henri partira, et, comme il juge qu'un poète doit garder une belle attitude, il partira d'une manière quelque peu emphatique.

M. Jules Renard a su nous faire comprendre combien sont complexes les sentiments d'Henri Gérard ; il a su nous faire comprendre qu'Henri Gérard lui-même n'est pas très conscient des motifs qui dirigent ses actes. S'en va-t-il pour ne pas troubler à jamais la paix du ménage qui l'a si cordialement accueilli ? Il le persuade à Vernet, et il est à demi sincère, et même, à certains moments, il se croit tout à fait sincère. S'en va-t-il seulement par dépit d'avoir été repoussé par Mme Vernet ? Il est dépité, l'on n'en peut douter, il est dépité d'avoir été repoussé par Mme Vernet ; il est dépité d'avoir manqué un mariage utile et agréable. Il y a des minutes où il s'en aperçoit, et c'est alors qu'il exagère la noblesse de ses sentiments. Sa vanité naïve, aussi, est froissée, et c'est un peu pour cela qu'il se réserve un départ à effet. A-t-il, d'ailleurs, prémédité de s'emparer de Vernet, comme il a fait ? Non, sans doute, mais il a profité des événements, avec satisfaction, sans remords. Henri Gérard a été le parasite, mais il peut s'imaginer qu'il a été le parasite malgré lui. Il est rare qu'un auteur dramatique réussisse, comme M. Jules Renard, à rendre claires les incertitudes et les complications d'un personnage.

Et M. Jules Renard n'a pas recours aux petits moyens. Il n'a pas introduit, dans sa comédie, de confidents ni de raisonneurs, il n'use pas du monologue ni de l'a-parte. Les personnages de *Monsieur Vernet* ne se racontent jamais, ils ne dissertent pas ; c'est par la seule rigueur du dialogue que nous sont suggérées leurs pensées. Peu de pièces récentes sont aussi fortement composées que *Monsieur Vernet*. Les personnages disent tout ce qu'il faut dire, et quand il faut le dire ; et M. Jules Renard ignore les longueurs inutiles, et il méprise les ornements superflus.

M. Antoine a su nous rendre, d'une manière parfaitement naturelle, la bonhomie charmante de Vernet ; Mlle Cheirel a joué Mme Vernet avec une simplicité des plus intelligentes, et M. Signoret a très spirituellement compris le caractère d'Henri Gérard. Mlle Ellen Andrée dit très justement les répliques aigres de Pauline.

On ne voit pas bien pourquoi M. Berr de Turique a écrit le premier acte du **Supplice du silence** : la pièce ne commence qu'au second acte, et, à vrai dire, elle n'intéresse que pendant la scène finale de cet acte. Mais cette scène est fort curieuse, et elle est traitée avec une adresse qu'on ne saurait contester. Elle est d'ailleurs bien jouée par Mmes Grumbach et Dauphin et par M. Jean Kemm.

Il semble qu'**Attaque nocturne**, de MM. de Lorde et Masson-Forestier, soit une parodie de ces pièces, où, avant même que le rideau soit levé, on épouvante le spectateur en ne gardant à la rampe que de rares feux, verts, bleus ou rouges. Le piquant est qu'un des auteurs d'*Attaque nocturne* soit M. André de Lorde, qui est le maître du genre terrible. A-t-il voulu rire un peu de lui-même ? Il est certain que le dénouement de sa dernière pièce, dont la situation initiale rappelle un conte de Barbey d'Aurevilly, est d'une ironie un peu facile, peut-être, mais assez divertissante. Je suis étonné, d'ailleurs, que MM. de Lorde et Masson-Forestier n'aient pas donné à *Attaque nocturne* un troisième acte, qui s'imposait presque, et qui eût été un bel exemple de théâtre rosse.

M. Claude Terrasse qui, à tant d'œuvres joyeuses, plus ou moins importantes, vient d'ajouter **le Sire de Vergy**, ranime, chez nous, l'opéra bouffe. Il y avait longtemps qu'il se mourait, et je ne crois pas qu'il faille s'en étonner, car, sous prétexte de l'ennoblir, on en avait fait je ne sais quoi de timide, de langoureux, d'informe. M. Claude Terrasse, avec une fougue entraînante, rend la gaieté à l'opéra-bouffe ; et il lui donne une valeur musicale qu'il n'avait eue que bien rarement.

Deux hommes d'esprit, MM. de Caillavet et de Flers, à qui il devait déjà le livret des *Travaux d'Hercule*, ont été, pour *le Sire de Vergy*, les collaborateurs de M. Terrasse. Ils ont eu des inventions très divertissantes, et leur verve ne faiblit guère. Certaines des scènes qu'ils ont imaginées sont d'un excellent comique, et les personnages qu'ils ont créés échangent des répliques souvent spirituelles. Il n'est pas douteux que la légende de Gabrielle de Vergy, condamnée par un mari sans douceur à manger le cœur de son amant, prête à la bouffonnerie. Il fallait toute la naïveté des tragiques du XVIIIe siècle, tout leur amour candide de l'horreur pour que

des dramaturges crussent possible, sans travestissement, la mise à la scène d'une pareille histoire.

La partition du *Sire de Vergy* me semble la meilleure qu'ait écrite, jusqu'ici, M. Claude Terrasse. Elle est d'un entrain constant; sans cesse, l'invention y est nouvelle, et il n'est pas une minute où elle soit terne. À côté de pages tout à fait gracieuses, comme la prière au second acte ou le nocturne au troisième, il y a, dans *le Sire de Vergy*, des morceaux d'une joie folle, comme le final du premier acte et le chœur des croisés, comme le duo des captifs, comme le duo de Coucy et de Vergy. Et il y a, au commencement du second acte, des chants de fête, écrits sur des thèmes populaires, et qui sont excellents.

Des auteurs ont rarement le bonheur d'être interprétés comme le sont MM. Terrasse, de Caillavet et de Flers. Ce sont, en effet, Mmes Anna Tariol, Lavallière, Jeanne Saulier, MM. Brasseur, Guy, Prince, Max Dearly, Claudius, Vauthier qui tiennent les rôles du *Sire de Vergy*.

MM. Maurice Desvallières et Antony Mars ont eu une invention heureuse : c'est à une armoire qu'ils ont confié le principal rôle de **Maître Nitouche**. Tant que l'armoire est en scène, on rit très haut. On rit encore quand, par la volonté des auteurs, un tripot se transforme subitement en maison de santé. On rit enfin quand certains personnages de la pièce échangent entre eux des propos rosses.

Mmes Dorziat, Doriel, Sergy, Gense, MM. Germain, Torin, Gorby jouent avec quelque gaieté *Maître Nitouche*.

Le P'tit jeune homme, de MM. Willy et Luvey, n'est pas une pièce très rigoureusement composée, et l'héroïne nous en est déjà connue: car, quoi qu'on puisse dire, Pierrette n'est qu'un pseudonyme de l'illustre Claudine. Les aventures de Pierrette sont un peu les aventures d'une héroïne de vaudeville : pourtant, il y a, dans *le P'tit jeune homme*, quelques agréables scènes de comédie, et le geste de Pierrette travestie, cachant, pour écouter l'homme qu'elle aime et qui l'aime, son apparence masculine sous un manteau de femme, est tout à fait joli. Le commandant Labadilhe est un toulousain divertissant, et dont les mots comiques ne sont pas invraisemblables.

Mlle Polaire joua Claudine, elle joue Pierrette ; elle est une Pierrette excellente, comme elle fut une excellente Claudine.

M. Tauffenberger rend très bien la cordialité toute méridionale du commandant Labadilhe.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Concerts Colonne : M. Grieg et la musique « nationale ». — La Scola : Rameau et Claude Debussy.— Théâtre Sarah-Bernhardt : le chambardement de *la Damnation.*

Un coryza péremptoire m'interdit d'aller au concert dirigé par M. Grieg sous la protection de nos gardes municipaux. Comme je n'avais pas d'ailleurs une envie folle d'y assister, je n'en éprouvai que le regret très supportable du devoir professionnel inaccompli. Et puis, la musique de M. Grieg est une vieille connaissance et, en somme, le besoin d'en réentendre pendant toute une après-midi ne se faisait pas cruellement sentir. Il paraît que celui de venir nous voir tourmentait ce Norvégien falot dont la conduite dénote un homme plutôt dépourvu de caractère. Il nous a décidément pardonné les sottises qu'il nous écrivit. Il oublie nos forfaits pour quémander nos applaudissements. On lui fit beaucoup d'honneur en l'accueillant d'abord par quelques sifflets. L'ovation qu'il obtint pour finir s'adressait peut-être au musicien, car M. Grieg a une nombreuse clientèle. Certains de ses ouvrages se vendent presque autant que la *Valse bleue;* il est, chez nous, le plus sérieux concurrent de MM. Hahn et Massenet dans les salons où on chante, et dispute à Mlle Chaminade les faveurs des maîtresses de piano. D'autre part, pour ce qu'il offre de pathologique, le cas de M. Grieg me semblerait presque excusable. Il devait subir mieux que tout autre cette singulière auto-suggestion qui entraîna tant de gens à se mêler de ce qui ne les regardait pas,et dont nous avons pu mesurer les effets chez quelques obscurs « intellectuels » des deux mondes, qui ont couché pendant trois ans avec la Vérité sans réussir à lui faire un enfant, et de qui l'existence même ne nous avait jamais été si bien révélée que par cette évidente démonstration d'insuffisance génitale. En effet, M. Grieg, ayant beaucoup de succès un peu partout, fut assez naturellement enclin à ne pas trop distinguer la quantité de la qualité et, comme les borgnes sont rois dans le royaume des aveugles, il est traité couramment de grand homme dans son pays. Il a fini par croire que c'était arrivé et son importance en prit, à ses propres yeux, une dimension d'autant plus considérable qu'il prétend com-

poser de la musique « nationale ». Cette conviction, partagée par tous ses admirateurs, me paraît reposer sur un malentendu.

La « chanson populaire » a joué jadis un rôle complexe dans l'évolution de l'art musical. Il est de mode aujourd'hui de vanter les bienfaits possibles de son influence actuelle. On conseille volontiers à l'artiste de se retremper aux sources vives du génie « national », dont les vieux airs seraient l'expression ingénue et profonde. Au fond, tout cela est bien vague. Des éléments fort disparates se trouvent réunis sous une même étiquette ; rien de plus. Les chansons populaires (thèmes originaux ou variantes caractéristiques des plus répandus) furent et demeurent « régionales ». Même aujourd'hui, chez nous, musicalement ou à quelque autre point de vue, une ronde provençale, une bourrée d'Auvergne, une pastourelle béarnaise et un lai breton n'ont pas grand'chose de commun. De province à province, des dissemblances analogues se rencontrent chez tous les peuples. Imaginez qu'un de nos compositeurs s'avise de pasticher perpétuellement, dans ses inspirations, les mélismes, modalités et rythmes d'anciennes mélodies désormais « françaises », encore qu'émanées de contrées et d'époques très diverses, devrions-nous reconnaître en lui notre musicien « national »? M. Grieg n'a pas fait autre chose, et cette comparaison induit à remarquer aussi qu'une semblable exploitation du passé et des traditions régionales ne se prêterait que trop aisément à dissimuler l'impuissance ou la médiocrité d'un artiste. A vrai dire, cette sorte de pseudo-nationalisme musical serait plutôt une des formes du plagiat.

De la part de M. Grieg, ce ne fut, à coup sûr, qu'un « procédé » fourni par les circonstances, et lui-même s'est chargé de nous en instruire. Né en 1843, à Bergen, il y reçut sa première éducation musicale de sa mère, pianiste excellente. Puis, sur l'avis d'Ole Bull, on envoya le talentueux adolescent au Conservatoire de Leipzig où il resta quatre années (1858-1862). Il se rendit ensuite à Copenhague pour y étudier avec les maîtres danois Gade et Hartmann. C'est alors qu'il rencontra un jeune musicien plein d'espérances et qui devait mourir prématurément, Rikard Nordraak (1842-1866). A propos des effets de cette liaison éphémère, M. Grieg écrivit plus tard : « Les écailles me tombèrent des yeux. Par lui j'appris à connaître les chants populaires scandinaves et, en même temps, ma propre nature. » Il ne se trompait qu'à moitié et,

s'il n'avait pas précisément découvert « sa propre nature », il avait trouvé l'un des éléments hétérogènes qui la constituent. Car la « propre nature » de M. Grieg est composite et factice; c'est essentiellement celle d'un « imitateur ». Il semble né pour imiter comme d'autres pour créer. Ses pièces les plus réussies sont de pâles mais effrontés décalques de Schumann et de Chopin mis à la portée des doigts inexperts et des intelligences moyennes. Il pasticha de la même manière et indistinctement les antiques monodies d'origine gothique ou finnoise et les airs plus récents de filiation mêlée, recueillis çà et là parmi des provinces dépareillées et lointaines. Enfin, c'est de l'immuable coton de la polyphonie mendelssohnienne que M. Grieg, en bon et inoubliеux élève du Conservatoire saxon, cousit, coud et recoud les morceaux de l'habit d'Arlequin de son scandinavisme. Au milieu de tout cela, il n'y a pas beaucoup de place pour une personnalité d'artiste. Celle de M. Grieg est imperceptible; elle ne se compose que de procédés empruntés et, s'il en a pu donner l'illusion à un public aussi nombreux qu'inaverti, c'est peut-être surtout par une instinctive prédisposition à transformer ces procédés en «ficelles», à les affadir jusqu'au « joli » dans un métier mièvre dénonçant une habileté qui confine à la roublardise. Il est curieux de constater une tendance toute pareille chez un de ses compatriotes, le peintre Thaulow, qui débuta par de si belles promesses, et d'aucuns seraient peut être tentés d'en inférer une fâcheuse idiosyncrasie de l'art « scandinave ». Mais on doit se garder d'attribuer à tout un peuple les faiblesses de quelques individus. Cela serait aussi téméraire que de lui prêter les qualités de ses hommes de génie.

Je devrais presque m'excuser d'avoir parlé si longtemps de la musique de M. Grieg, si ce que nous avons reconnu dans cet art de contrefaçon ne comportait une application plus générale. Il convient de se méfier des étiquettes « nationales », surtout quand le ballot vient de loin. Dans le pêle-mêle de la marchandise exotique, notre œil inaccoutumé est malhabile à discerner les nuances, à isoler les apports originels et hétérogènes. L'impression est étrange, mais superficielle ; et nous prenons facilement pour une création harmonieuse, pour un organisme homogène, ce qui n'est quelquefois qu'une salade... russe. Enfin il ne faut pas oublier que, pour être anonyme, tout air populaire n'en fut pas moins d'abord une inspiration *spontanée*, l'expression sincère de l'état d'âme d'un individu exerçant un don naturel souvent beaucoup plus

cultivé qu'on ne pense. Tous ces airs naquirent chacun en son milieu, en son temps, à une époque donnée de l'évolution locale, régionale ou vagabonde d'un art exclusivement *monodique*. L'adaptation indistincte de ces monodies si diverses à une harmonie à la Mendelssohn ou quelconque est avant tout un contre-sens musical. C'est le plus artificiel des « procédés », même si le compositeur se contente de pasticher ses modèles mélodiques. Mais toute imitation implique aussi la négation de la spontanéité ou l'absence de personnalité. Si les musiciens « nationaux » possédaient une personnalité, ils n'auraient pas besoin de copier toutes celles dont leurs ancêtres leur ont laissé les expressions différentes à travers les siècles. C'est par la sincérité d'inspirations originales et spontanées qu'ils devraient se rencontrer avec ce qu'ils nomment leur « musique nationale », si toutefois cette appellation représente quoi que ce soit de réel, et est capable de définir suffisamment, par exemple, l'ensemble de monodies byzantines, tartares, mongoles, finnoises, moldaves et autres variétés européennes ou asiatiques. Mais on n'a que l'embarras du choix pour montrer que dès que les musiciens « nationaux » n'imitent pas quelque espèce de leurs chants populaires, ils imitent autre chose ou quelqu'un. Il y a bien peu d'exceptions, qui ne sont peut-être qu'apparentes, et, malgré la maîtrise, la génialité verveuse d'un Rimsky-Korsakow, on serait fort gêné de relever parmi son œuvre un certain nombre d'inspirations donnant, de sa personnalité musicale, une idée aussi précise, aussi évidente, que celle qu'on pourrait obtenir de la même façon à l'égard de Beethoven, de Wagner, de Schumann ou de Franck, pour ne citer que des morts. C'est surtout par la facture que les musiciens « nationaux » se distinguent les uns des autres et, bien souvent, les compositions de tels d'entre eux ne diffèrent qu'à peu près comme une *Danse hongroise* de Brahms diffère d'une *Rapsodie* de Liszt. En réalité, les musiques « nationales » ne le sont guère que de nom, du nom actuel d'un groupement ethnique parfois aléatoire, précaire ou vague, et le pastiche prémédité des monodies populaires dans l'art harmonique moderne est un « procédé » plus ou moins heureux dans ses résultats, mais factice. Il s'ensuivrait que les productions les plus remarquables du genre ne sauraient réaliser jamais qu'une forme inférieure de l'art. En dépit de leur fraîcheur savoureuse, de leur charme ou de leur brio, c'est l'impression que j'avoue en avoir conservée toujours.

§

L'excommunication de M. Théodore Dubois ne semble pas avoir porté malheur à *la Scola*. Les classes en sont aujourd'hui fréquentées par 250 élèves. L'avenir matériel de l'entreprise a été assuré par sa transformation en Société anonyme par actions. La Scola a fondé des filiales à Lyon, à Marseille, à Avignon, à Nîmes. Elle a donné des concerts à Bordeaux, à Poitiers, au Mans, à Dijon, Montpellier et autres villes, où elle est désormais attendue tous les ans. Elle a pu créer et distribuer des bourses d'études. Elle a organisé chez elle une *Edition mutuelle* destinée à faciliter aux jeunes compositeurs la publication de leurs ouvrages par souscription, ou avec l'aide d'un fonds de caisse commun. Il faut se réjouir d'un tel succès. On peut ne pas partager toutes les idées de la Scola, y déplorer l'influence de la théorie spécieuse et du dogmatisme méticuleux de M. Hugo Riemann. Il y a, certes, dans le *Cours de composition* du maître V. d'Indy, des pages un peu déconcertantes, spécialement dans le chapitre relatif à l'harmonie et rédigé par M. A. Séryex. Mais on doit respecter hautement l'amour sincère et désintéressé de l'art qui est l'esprit de la Scola, et en admirer les manifestations. La petite salle de la rue Saint-Jacques devient une sorte de Musée du Louvre de la musique. Tout un passé glorieux, oublié ou inconnu, y ressuscite en œuvres maîtresses ou toujours intéressantes à quelque égard. Cette année, outre la phalange palestrinienne, Bach avec son *Ode funèbre* et plusieurs *Cantates*, les noms de Monteverdi, Marc-Antoine Charpentier, Haendel, Rameau, Gluck, Mozart et Méhul attestaient la précieuse substance des programmes. Les deux actes de *Castor et Pollux* (1) (1737) ont produit une sensation aussi profonde qu'unanime. On demeurait interdit en songeant que le créateur d'un tel chef-d'œuvre ait pu être méconnu si longtemps dans sa patrie, — comme ailleurs, du reste. La révélation de Rameau, due aux éditeurs Durand et fils, acquiert peu à peu le caractère d'un événement de l'histoire musicale aussi important que la diffusion tardive de l'œuvre de Bach. Tout un siècle d'opéra s'effondre devant ce génie ignoré hier encore. Le chevalier Gluck lui-même gît en fort mauvais état. Il devait bien s'attendre à la mésaventure, car il entendit sou-

(1) Œuvres complètes de Rameau. VIIIe volume : *Castor et Pollux*, révision et réduction de M. Paul Chapuis, commentaire bibliographique et critique de M. Ch. Malherbe. Durand et fils, Paris.

vent du Rameau et en fit largement son profit, poussant toutefois la modestie jusqu'à ne point trop s'en vanter. Entre Rameau et Wagner, et de même taille, on n'aperçoit plus guère, au théâtre, que Mozart, Weber et quelques pages de *Fidelio*, parce que c'est du Beethoven. De semblables restitutions sont l'honneur de la Scola qui s'y montre nettement innovatrice. Elles n'avaient jamais été tentées avec une intelligence aussi persévérante, une intention artistique aussi élevée et féconde. Celle de l'*Orfeo* de Monteverdi est, je crois bien, sans exemple.

Mais la Scola n'est pas emmurée dans les oubliettes du passé, où elle sait découvrir tant d'inestimables trésors. Elle se souvient de son patron vénéré, César Franck, dont l'auteur de *Fervaal* fut le disciple. Comme lui, elle sait reconnaître le beau d'où qu'il vienne et jusqu'aux avant-gardes de l'art : elle sait l'admirer sans préjugés ou jalousies d'écoles et elle aime à le propager autour de soi. Elle l'a prouvé en consacrant un concert aux œuvres de Claude Debussy. Ce fut une soirée inoubliable. Jamais MM. Parent, Loireau, Vieux et Baretti n'avaient exécuté si merveilleusement le *Quatuor à cordes*. Jamais M. Ricardo Vines ne joua avec plus de chaleur et de délicatesse les trois pièces *Pour le Piano*. Les seuls *Nocturnes*, qui clôturaient la séance, souffrirent trop visiblement de leur transposition sur deux instruments à clavier. Mais les *Chansons de Bilitis* furent un enchantement. Accompagnée par le maître, Mlle Lucienne Bréval les chanta d'une voix admirable et avec tout son cœur, ce qui est l'art suprême. L'auditoire acclama longuement l'artiste et l'auteur. L'association de la parole et du son, chez Claude Debussy, est d'une insoupçonnable puissance. Ici, comme dans *Pelléas*, chaque art, avec sa beauté propre, conserve sa force efficace. Une double et unique émotion vous enserre, vous point, comme une douceur aiguë, une caresse souple et violente, étreinte divine de la « Joie, Vierge élyséenne ». De tels instants valent la peine de vivre. Comme dit Golaud : « ... on n'en a pas tous les jours... » Est-il possible qu'une pareille vertu s'émousse avec le temps, que cette incomparable expression de l'âme du verbe apparaisse jamais archaïque à quelque sensibilité future? Malgré l'expérience du passé, il nous est difficile de l'imaginer. Mais, si cela devait advenir, il resterait autre chose. Comme dans le Prélude, la Sarabande et la Toccata de *Pour le Piano*, il y a dans chacune des *Chansons de Bilitis* plus de musique que dans mainte illustre symphonie. On pourrait se passer des

paroles. Chaque ligne, chaque mesure est une trouvaille de génie, une conquête sur la matière sonore. Chaque composition se crée sa forme purement musicale, toujours neuve et harmonieuse. L'inépuisable richesse plastique et architectonique de l'œuvre de Claude Debussy n'est pas moins extraordinaire que l'intuition divinatrice attestée par ses combinaisons harmoniques. C'est peut-être surtout la nouveauté de celles-ci qui nous procure cette émotion inconnue et irrésistible, grâce, pour une bonne part sans doute, à l'effet inopiné d'une sensation physique élémentaire. On exploitera ces conquêtes, — on a déjà commencé, — on utilisera ces accords et ces accents en traductions sentimentales, mais il y a ici, en outre, cet élément unitif mystérieux et subtil, cette eurythmie organique essentielle qui constitue la beauté artistique, celle qui nargue le temps et la mode, la Beauté au delà de la petite secousse. On accumulerait en vain les épithètes pour analyser cet art dont la perfection ne doit rien à personne. Les mots n'ont de sens que par ce qu'ils évoquent de vu et d'éprouvé. Ici, tout est inattendu, insolite, inouï, et accompli avec une aisance et une sûreté invraisemblables. C'est la musique régénérée, affranchie à la fois de la formule et du pathos, et dotée soudain de ressources inespérées, mais logiques et inhérentes à sa substance. Car l'originalité du génie n'est jamais arbitraire ou factice. C'est dans la nature et les propriétés de la matière de son art que son instinct découvre les rapports virtuels et les combinaisons possibles et irréalisées d'où résulte, par lui, l'évolution de cet art. L'histoire tout entière de notre musique est le témoignage ininterrompu de cette évolution logique. Dans ses plus glorieuses annales, on chercherait inutilement la trace d'une métamorphose aussi profonde, d'une libération de l'art aussi complète effectuée par l'acte d'un seul. On distinguera plus tard — on pourrait le faire dès aujourd'hui — la musique avant et depuis Claude Debussy. Mais la stupeur sera de constater la maîtrise immédiate et la beauté de cet art imprévu, de n'y apercevoir, en nul endroit, les stigmates indélébiles de l'effort indécis et des tâtonnements des « précurseurs ». Si haut qu'on remonte dans l'art musical, c'est un phénomène sans précédent.

§

Il vient de paraître une partition nouvelle agrémentée de ce titre singulier : *la Damnation de Faust*, légende dramatique de Hector Berlioz, adaptée à la scène en 5 actes et 10 tableaux

par Raoul Gunsbourg. Le résultat de cette collaboration posthume nous est arrivé tout droit de Monte-Carlo et a reçu, au théâtre de Mme Sarah-Bernhardt, une bruyante hospitalité. Les organisateurs ayant omis d'inviter le *Mercure*, je me vois obligé de satisfaire la curiosité de ses lecteurs en rapportant les renseignements et impressions de confrères plus favorisés. Je n'ai pas cru pouvoir m'adresser mieux qu'au *Journal des Débats*, où le souvenir de Berlioz est resté vivant.

Voici d'abord, signalée par M. André Hallays, une note suggestive (oh combien !) qui fit officieusement le tour de la presse parisienne :

« *La Course à l'abîme* sera réalisée aussi grandiosement que possible, grâce à la courtoisie de la municipalité qui a autorisé M. Gunsbourg *à prendre un branchement direct sur les conduites d'eau de la Ville* pour l'effet de pluie qui accompagnera ce tableau fantastique. Cette autorisation exceptionnelle permet de faire tomber sur la scène, par une machination spéciale, une véritable trombe d'eau. L'effet scénique de *la Course à l'abîme* atteindra de la sorte toute sa puissance. » Il est cruel de penser, ajoute M. Hallays, que si la municipalité avait été discourtoise et le branchement indirect, nous eussions été condamnés à ignorer toute la beauté de *la Course à l'abîme*...

De son côté, un rédacteur anonyme eut l'idée d'explorer l'apport particulier de M. Raoul Gunsbourg. Il y recueillit une inappréciable moisson :

Faust, version monégasque. — L'impresario qui veut mettre à la scène la *Damnation de Faust* doit d'abord et avant tout se pourvoir d'un « branchement direct » ; il doit aussi se munir d'un dictionnaire monégasque et se référer à la partition spéciale qu'a fait éditer M. Raoul Gunsbourg. Cette partition est une œuvre bien personnelle, on peut même dire originale, tant elle diffère du modeste schéma esquissé par Berlioz. Elle est divisée en cinq actes, dont chacun a son titre : *la Gloire, la Foi, le Jeu et la Boisson*, etc. Quelques citations empruntées au premier de ces actes suffisent à donner une idée du travail de M. Raoul Gunsbourg.

La Gloire. — « La scène représente une *véranda* avec des fenêtres *gothiques*. A partir du second plan, et jusqu'au fond du théâtre, un paysage riant avec des *champs de fleurs ;* de petits monticules accessibles et *praticables* montent *progressivement en plusieurs courbes* jusqu'au dernier plan où se trouvent les portes d'une forteresse. — Au lever du rideau,

le premier plan est éclairé *à bleu* par la rampe; la *véranda* est seule visible. A gauche, une table avec plusieurs grands livres. Sur la table, *faisant face au public, une tête de squelette* (!); à droite, Faust est assis, la tête (?...) appuyée sur sa main.

« Peu à peu, le jour paraît *précédé de toutes les phases de l'aurore matinale*. Quant le jour est *complet*, on entrevoit *très clairement* à travers les fenêtres le paysage décrit au commencement de l'acte. A l'approche du jour, Faust, *qui s'était assis pour travailler*, se *trouve* distrait par le chant des oiseaux et la brise matinale. Il donne quelques signes d'impatience. Peu à peu, *gagné* par la beauté du site, il *s'approche* du vitrail du milieu *en y appuyant* sa tête (au site?) et respire à pleins poumons l'air du matin. Lorsque le jour est *complet*, il *recule* émerveillé de la beauté de la nature; mais bientôt son indifférence le *regagne* et il retourne mélancoliquement vers sa table de travail. »

Pendant la ronde des paysans, Faust « se remet à ses études ». La danse finie, quelques paysans se détachent et montent sur les hauteurs. Ils *gesticulent* en se montrant l'armée qui sort de la forteresse pour marcher au combat. « Attiré par ce spectacle héroïque, Faust se sent peu à peu entraîné par le *fanatisme patriotique*. Des rêves de gloire passent devant ses yeux. Mais bientôt ses regards se fixent sur la *tête de squelette* qui se trouve sur la table. Alors, à la pensée du carnage des champs de bataille, des horreurs de la guerre, il prend *cette* tête (pas la sienne) entre ses mains, et, la tenant de la main droite, il lève la main gauche en montrant l'armée qui passe conduite par (?)... par un rêve chimérique qui doit finir par la souffrance et la mort »...

Ces fidèles extraits se passent de commentaire. Avec une inégalable cruauté, la prose gunsbourgeoise elle-même détermine à la fois la mentalité, la culture et l'audace du chambardeur. La question de principe écartée, il reste au moins évident que tout le monde n'est pas qualifié pour collaborer avec Berlioz, et que certaines outrecuidances peuvent devenir ahurissantes. Mais ce n'était pas assez de la pitrerie saugrenue de cette « mise en scène ». Dans son feuilleton musical, M. Adolphe Jullien, dont on connaît la compétence berliozienne, ayant rempli presque une colonne des « additions et suppressions » par lui constatées dans le poème et la musique du maître, dut s'arrêter, « désespérant de noter tous les chan-

gements apportés au chef-d'œuvre par le respectueux admirateur de Berlioz » que se proclame M. Gunsbourg.

Enfin, pour qui serait tenté de joindre les siennes aux protestations des indignés, voici un dernier et officiel document, à quoi le cynisme le plus désabusé n'eût peut-être pas eu le courage de s'attendre. C'est la lettre adressée à l'adaptateur par le « mandataire des héritiers » de l'adapté :

« Monsieur, toute manifestation d'art exige le courage le plus audacieux : la mode lui oppose d'avance des censeurs irréductibles. Pour présenter au public une œuvre de Berlioz avec la perfection indispensable, il faut un désintéressement prêt à tous les sacrifices. Vous avez assumé cette grande tâche avec quelques artistes hors de pair, animés du même enthousiasme généreux. Au nom de la famille du maître, je viens vous remercier chaleureusement, heureux d'associer à votre nom ceux de Mlle Calvé, de MM. Alvarez et Renaud, qui nous ont donné, grâce à votre adaptation, géniale comme on le dit, des émotions inoubliables, toutes nouvelles, et de féliciter M. Colonne de la maîtrise avec laquelle il a entraîné son orchestre éprouvé et des chœurs exceptionnels.

« Pour vous et vos glorieux collaborateurs, veuillez agréer, Monsieur, tous nos compliments reconnaissants. »

Michelet eut sa veuve, Berlioz a ses « héritiers ». Celle-là tripatouillait soi-même, ceux-ci bénissent le tripatouilleur. Les opinions, les jugements et jusqu'à la musique de Berlioz sont discutables à maints égards. Mais jamais il n'exista chez un artiste une intransigeance plus sincère, une plus irréductible probité dans son œuvre, un respect plus absolu de l'œuvre d'autrui. Et, remarque M. Hallays, lui qui vociférait pour « une partie d'ophicléide intercalée dans *Don Juan* », voilà que son orchestration est aujourd'hui gratifiée « d'une partie de branchement direct » duquel l'eau, assure M. Jullien, « tombe du cintre avec un bruit épouvantable aboutissant, après le chœur infernal, à une explosion de poudrière ». Le tout aux applaudissements des « héritiers » complices. Il y aurait mauvaise grâce à ne pas laisser ces heureuses gens profiter de la concession municipale pour laver leur linge en famille. Le ridicule n'atteint qu'eux, et si, ce que j'ignore, un droit leur est attribué sur les bénéfices éventuels, quelque élevée que soit leur part, leur lettre la paie bien cher. Protester serait accorder trop d'honneur à la tentative. Elle mérite tout au plus... l'indifférence.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Les Cent Palettes(Galerie Georges Bernheim). — La palette, c'est toute la machinerie, toute la coulisserie de la peinture. Et l'idée était amusante de réunir, en une exposition comme de tableaux, quelques-unes de ces planchettes où les artistes font en secret la préparation, la « répétition » de leurs comédies, tragédies et féeries. Idée, en outre, bien moderne, n'est-ce pas? Notre goût immodéré du document y trouve sa part : l'espoir, en effet, d'ainsi surprendre par une sorte d'indiscrétion quelque chose du mystère propre à chaque artiste n'est pas tout à fait trompé. On s'attend bien que la palette de Puvis de Chavannes ne saurait être celle de M. de Neuville, ni la palette de Fantin-Latour celle de M. Raffaelli. Mais, quelles, les différences?

Curieux aveu d'une modestie, qui, je le crains, souvent s'ignore : les adroits seulement adroits, les vainqueurs d'une minute, ceux qui, pour capter la faveur publique, se sont condamnés à une spécialité précise, limitée, éprouvent le besoin de signer leur palette d'un *motif* qui synthétise leur faire, leur genre. C'est ainsi que M. Chaplin et M. Lefebvre y croquent une petite femme, M. Lambert un petit chat, M. Protais un petit soldat, M. Frappa un petit homme d'église, etc... Jules Dupré lui-même a pris plaisir à peindre dans un coin de sa palette un pré et deux bœufs. Puvis, Daubigny, Diaz, Daumier, Fantin, Harpignies, Isabey, Pissarro, enfin les maîtres ne perdent point de temps à ces futilités. C'est qu'ils ne se recommandent pas d'un procédé, ni de l'anecdote. Et il y a plaisir à reconnaître les grandes harmonies naturelles d'un vrai tempérament dans ce témoignage du préliminaire travail, fiévreux, sans précaution, dans la sincérité de ce divin instant où l'artiste, à travers les matières qu'il triture et combine du bout de son pinceau, voit achevées, jumelles de sa pensée, définitivement belles et parfaites, les formes que peut-être, hélas! l'exécution trahira.

Un détail ; les palettes d'Ingres et de Delacroix sont presque identiques : de petits tas de couleurs, méthodiquement espacés, sans aucun mélange, dans l'ordre rigoureux du prisme. N'est-elle pas intéressante, cette rencontre des deux maîtres qu'il est classique d'opposer l'un à l'autre? Et la palette de M. Pissarro est de toutes les modernes la plus voisine de la leur par le goût de l'ordre, méticuleux.

§

Exposition des œuvres de M. Carolus-Duran (Galerie Bernheim jeune). . . . . .

. . . . . .

§

Exposition de M. Rupert C. W. Bunny (Galerie Silberberg). — J'ai cru d'abord à une manifestation collective d'artistes rejoints par une simple circonstance de lieu, en dépit de laquelle ils conservaient toutes les différences d'origines, d'écoles, de tendances personnelles. Je me trompais : mais en vérité je pouvais m'y tromper. M. Ruppert C. W. Bunny signe seul les trente-trois toiles qui sont ici ; mais il y a beaucoup de monde dans l'âme de M. Ruppert C. W. Bunny. Ce peintre de tous les genres — « genre », paysage, portrait, décoration... — en chacun d'eux rencontre un maître et le suit. Comme ils sont brouillés entre eux, leur disciple est réduit à professer la plus singulière infidélité à chacun, à lui-même en outre. Tel de ses tableaux rappelle Ary Scheffer, tel, Tony Robert Fleury, tel, Corot, tel, Courbet, tel, Cézanne. *Une plume de l'aile de l'amour*, *Sainte Cécile*, *Promenade à la campagne*, *Un coin agréable*. Où l'auteur lui-même, le signataire, dans cette confusion ? Il faudrait choisir et, pour parler de M. Rupert C. W. Bunny, j'attendrai qu'il ait choisi.

§

Exposition de M. Pierre Laprade (Galerie Vollard). — Aux Indépendants, où il exposait deux petites toiles — une nature morte et les *Géraniums aux Tuileries*, M. Pierre Laprade ne « sortait » pas, et c'est une fois de plus la condamnation de ces tohus-bohus, les grands Salons annuels où, dans l'infinie lassitude que nous impose la mêlée désordonnée d'inconciliables visions et de mérites si cruellement inégaux, des œuvres intéressantes peuvent fort bien échapper au regard le plus lucide. De plus en plus l'Exposition particulière sera la loi des artistes qui tiennent à ne pas se produire vainement.

Une exquise distinction caractérise l'ensemble considérable, plus de cinquante toiles, qu'expose, dans les Galeries Vollard, M. Pierre Laprade. Ce très jeune homme a un sens très fin, très sûr des belles harmonies sourdes et crépusculaires. Je l'aime moins quand il recherche — rarement, du reste, — les pleins effets de forte lumière ; j'aime moins ses printemps que

ses automnes. Mais, dans les colorations à demi éteintes, un peu rouillées, dans ses oppositions de deux notes claires qui peu à peu, par petits écarts, se rejoignent et s'associent, — il donne le sentiment d'une précoce maîtrise. Par exemple, cet *Intérieur* où, sur la chaise longue, une jeune femme est étendue, accoudée; la gracieuse petite tête se devine plus qu'elle n'est précisée; la personnalité humaine compte pour assez peu dans ces notations toutes visuelles; c'est le chant clair et doré d'une céramique jaune qui anime toute la petite composition où lui sont çà et là ménagés d'harmonieux rappels. Par exemple, encore, et ce *Temps gris au Luxembourg*, et cette femme et cet enfant blancs dans un salon bleu. Parfois le cadre s'élargit, — moralement, dirai-je, car aucune de ces toiles n'est de proportions vastes — et ce sont des paysages d'eau et de ciel, limpides, profonds, avec la tache sombre, puissante, d'arbres groupés à droite et les mouvantes indications de lumière silencieuse, les gris blancs, çà et là, de cygnes flottants. De très particuliers portraits de femmes âgées, portraits moins qu'études; on sent que l'artiste est moins soucieux de la vérité objective et psychologique des figures que des justes relations des tons. Une série de parcs et de jardins; le motif principal est ce Luxembourg où semblent s'être donné rendez-vous un grand nombre de peintres jeunes (c'est une étude à faire : le Luxembourg des peintres, — et il y a aussi celui des poètes)... Tout ceci vaut surtout, j'y insiste, par la justesse des harmonies. On sent pourtant que M. Pierre Laprade doit posséder un dessin très personnel. Mais il semble parfois le sacrifier au plaisir de laisser chanter presque seules les couleurs. Sa peinture y gagne en agrément ce qu'elle y perd en solidité. J'indique encore un sens décoratif dont témoignent trois importants fragments. Mais je dois dire, avec regret, que le nu retient peu Pierre Laprade et ne le sert pas davantage.

§

Noté au Salon de la rue Caumartin, parmi des Roybet, des Henner et de vagues Desbrosses, trois Van den Weyden dont un particulièrement émouvant : un soir au village, des moutons et le fantômal berger, — et trois A. D. Gihon. J'ai déjà plusieurs fois signalé le talent de cet artiste. Dans la plus grande de ces nouvelles toiles l'influence de Corot est un peu trop sensible; la plus petite, — une île, clocher au fond et

l'eau, tranquille, profonde — signale une fois de plus la maîtrise d'un délicieux virtuose.

§

Exposition des œuvres de M. Armand Point et de ses élèves (Galerie Georges Petit).

Il n'est plus de Jouvence, il n'est pas de Léthé.

Ce vers, inscrit par M. Armand Point sur le calice ciselé qu'il expose parmi d'autres « objets d'art », serait-ce la devise de cette école de Haute-Claire dont l'actuelle manifestation, quelque opinion qu'on en puisse avoir, n'en est pas moins à noter parmi les plus curieux événements artistiquesde ces derniers temps ? Certes, ces nombreuses œuvres témoignent d'un effort assidu, éclairé, d'un goût rare, d'une exacte connaissance des choses du passé, et des matières, et des techniques. Il y a aussi un courage qu'il faut estimer dans ce parti-pris, chez un artiste pleinement conscient, de se maintenir à l'écart de toute soi-disant nouveauté et de rester à l'Ecole des maîtres renaissants avec seulement le désir de renouer, fût-ce au prix d'un peu d'artificielle violence, son effort au leur, sans tenir compte des instants et des œuvres intermédiaires Je comprends et je sens tout cela : à tout cela je donne une part de ma sympathie, — non pas ma sympathie tout entière. « Il n'est pas de Léthé », — mais ce n'est pas ici que l'on souhaite d'oublier, et ce n'est pas moi qui reprocherais à l'artiste de se souvenir, de garder son culte aux merveilles accomplies, de faire de son art un rite par quoi la tradition divinement humaine se perpétue dans l'amour, dans l'adoration féconde. Mais il n'est plus de Jouvence : l'effort de Haute-Claire désigne et précise et en quelque sorte circonscrit le passé sans le renouveler. Cette école procède d'une imitation par l'extérieur. Le comment survit au pourquoi. Des secrets de fabrication, d'exécution, oui; mais l'impulsion, le motif intime ? D'admirables enjolivures, le plus riche magasin d'accessoires ; le principal manque.

Je n'écris pas ces choses sans chagrin. En dépit des attitudes qui pouvaient donner le change, la sincérité de cette petite troupe d'exquis exécutants ne m'apparaît pas douteuse. Si donc je crois voir une erreur au principe même de leur labeur, je la dénonce comme on accomplit un rigoureux devoir. Je déplore que tant d'adresse et de science, d'énergie et d'étude se dépense hors de la vie, sans bénéfice pour la vie. On aime ici, je le vois bien, des maîtres que j'adore, mais, au

lieu de prendre conseil d'eux, on se borne à les répéter : c'est aimer servilement, négativement. (Est-ce la sottise Rose-Croix qui s'attarde? N'en avons-nous pas encore fini avec les plaisanteries vaines et creuses, et la prétention grotesque, et toute la vanité chevelue de M. Péladan, ce Sâr?) — Volontaire ou non, il y a ici un travestissement de la vérité. On m'entend : je ne dis pas qu'il y ait ici un mensonge et je ne dis pas davantage que la vérité soit ici tout à fait inconnue, — mais une convention, restrictive, dément et déprave cette vérité en l'isolant, en l'exceptant du mouvement universel. Ces compositions ou ces figures uniques ne sont pas dans l'air, ne sont pas en relation avec l'universelle vie : et non plus elles ne recèlent d'atmosphère. Voyez ce grand carton — précisément intitulé *la Fontaine de Jouvence* (mais non! il n'en est plus!) et où j'admire quelques belles lignes, de nobles attitudes, une coloration riche et sonore : comme il est évident qu'elles ne sont point reliées, ces diverses figures, par l'arabesque unique de la souple vie! Comme chacune d'elles reste à part de toutes les autres! C'est qu'en réalité aucune n'a la vie, que l'artiste les a détachées de l'immense fresque du passé sans s'ajouter à elles et sans leur avoir au préalable créé un lieu propre à les recevoir toutes vives, comme elles étaient, afin que leur vie pût continuer et se développer en se renouvelant. Le geste de l'artiste fut respectueux, pieux même, et par là mérite notre estime, — mais c'est tout.

Je serais mal venu maintenant à m'arrêter aux détails merveilleux que volontiers j'admire dans l'exécution d'œuvres — notamment parmi les objets d'art — dont je n'accepte pas le principe. Et pourtant ce somptueux *Portique de la Musique* et ces émaux cloisonnés, cette pendeloque riche et légère avec ses émaux translucides sur or, ces lagues... Mais là encore, là toujours je ne puis me défendre de voir et de dire que le faste de la matière, et le prestige de l'exécution ne me dérobent point l'inanité du sentiment. Même ces richesses de métaux et de joyaux ne me séduisent point : une redoutable confusion entre la notion d'art et la notion de luxe... Aussi, point de formes marquées d'une personnelle empreinte. Un aigle, un dragon qui restent ici ce qu'ils furent ailleurs, sans exprimer un désir personnel ou un regret... Oui, tout est admirable ici, sauf que le principal y manque : l'Amour, — l'amour d'autre chose que de la métaphore esthétique adorée en soi sous prétexte de symbole.

L'artiste n'est digne de son rôle sacerdotal et n'officie, qu'à

la condition de n'ignorer pas cette vérité primordiale : l'art n'est pas une religion, en soi.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

L'Exposition des Arts musulmans. — Au pavillon de Marsan, quelques vitrines, quelques tapis, sur des stèles des coffrets, des céramiques, de petits monuments de marbre ou de pierre, et voilà un peu de la poussière de prestigieux siècles d'art, un peu du miroitement, de la grâce, de la finesse, de l'inouïe et délicate richesse des civilisations disparues.

Si, un instant, on pense devant ces épaves précieuses et évocatrices, des peuples surgissent, des cités s'édifient, un monde tumultueux renaît, un monde amoureux des belles formes, des décors rares et de la splendeur des architectures... On se prend à le vouloir pénétrer ; ces lumineux débris incitent, on va vers les textes, on espère que tout n'est pas devenu cendre, que d'expressifs et hautains ensembles subsistent... et vite on sait que ces débris de marbre, ces fragments de bois, sont les derniers vestiges des mosquées du vieux Caire tombées il y vingt-cinq ans seulement, — aussi impitoyablement perdues pour nous que le temple aux porcelaines de Zerfkeneh ou le palais d'Akbar...

Alors, non sans mélancolie, on regarde...

Marbre et pierre. Dès l'entrée, une très curieuse petite fontaine de marbre, creusée sur les côtés de niches à stalactites et décorée circulairement d'une frise de caractères coufiques : Espagne, xe siècle ; puis une plaque de marbre décorée de nids d'abeilles, provenant de la mosquée de Bibikanoum, et d'autres plaques encore provenant du palais de Tamerlan, d'une mosquée égyptienne, d'un tombeau... Puis, voici des bois, quelques fragments seulement « parce qu'il s'est trouvé au Caire au moment opportun, dit dans sa très intéressante étude M. Gaston Migeon, le savant conservateur du Louvre, quelques Français, artistes d'un goût sûr, qui ont les premiers compris l'extraordinaire beauté de cet art, et qu'il fallait en sauver le plus possible de la destruction, et de la rage de démolir qui a sévi au Caire il y a vingt-cinq ou trente ans. C'est ainsi que MM. de Saint-Maurice, Ambroise Baudry et Delort de Gléon, ont pu créer là-bas des demeures féeriques, encore aujourd'hui existantes, complètement édifiées avec les matériaux provenant des mosquées détruites du

vieux Caire. Beaucoup de beaux fragments de bois sont venus alors chez nous, n'y ont pas été compris, hélas! et forment maintenant une des plus belles séries du Kensington Museum. Les boiseries prêtées par Mme de Blignières, par Mme Delort de Gléon, par M. Baudry, les morceaux des collections Gillot, Guérin, Kelekian, Dallemagne, ne peuvent rivaliser, bien entendu, avec les surprenants panneaux du mimbar de la mosquée de Touloum. Ils méritent néanmoins d'être examinés et étudiés de près. »

Le morceau rare de cette section est une grande frise à inscription coufique, datant de 258 de l'hégire, 872 de notre ère et relatant le titre de propriété de la maison du Caire d'où elle a été arrachée... Et je passe les boîtes ajourées, les coffrets laqués, le porte-Coran décoré de fleurs, le lutrin espagnol en mosaïque de bois colorés et d'ivoire, des panneaux découpés et tournés de mouchara-biehs...

Les cuivres sont, ici, magnifiquement représentés, les cuivres des trois familles, Mossoul, Egypte et Perse, ou tout au moins ceux qui peuvent se rattacher à ces trois types, car rien n'est encore plus arbitraire que cette classification. Je n'en veux pour preuve que ce qu'écrit M. Migeon : « Il serait téméraire d'affirmer. Il paraît certain qu'il y eut des ateliers de ciseleurs de cuivre à Mossoul, en Egypte et en Perse, et il a paru justifié qu'on n'hésitât pas à créer ces trois familles de cuivres incrustés, qu'on peut assez justement distinguer par le style, les figures ou le système de l'ornementation, en les rapprochant des pièces datées et avec nom, qui demeurent les pivots autour desquels doit nécessairement tourner la discussion, des points de comparaison auxquels on devra toujours recourir.

« Mais il paraît non moins certain qu'on travailla le cuivre en Syrie, dans l'opulente Damas, sans qu'il soit toujours possible de distinguer certaines pièces sorties des ateliers syriens plutôt que des ateliers de la Mésopotamie.

« L'existence d'ateliers actifs en Egypte, au Caire surtout, n'est pas douteuse. Nous avons pour nous l'assurer de très nombreuses inscriptions à formules protocolaires, aux noms et titres des sultans ou de leurs émirs, et il n'est pas vraisemblable que les commandes si nombreuses et si importantes aient été toutes exécutées loin du centre demandeur... Une troisième famille est celle de la Perse, mais là encore la confusion avec certains cuivres de Mossoul ou de Syrie n'est pas impossible, alors que les trois régions se sont trouvées à

un certain moment groupées sous le pouvoir d'un même sultan, dont les protocolaires inscrits sur un cuivre ne suffisent pas à indiquer une origine bien nette.

« Quoique les caractères bien tranchés se manifestent sur les cuivres de ces trois ateliers, il est néanmoins prudent de laisser à certaines attributions un peu de flottant. »

Et, sans trop se préoccuper de Mossoul ou du Yemen, c'est un régal de haut goût, que de passer de cette grande buire au rinceau de vigne et à l'anse tressée, cette buire qui est l'ancêtre et représente ici l'art primitif de l'ère mahométane (VIIe siècle), c'est un régal que d'aller ensuite à ce miroir en bronze décoré de chimères ; à ce superbe bassin, au duc d'Arenberg, décoré à l'intérieur de médaillons fleuronnés hachant l'inscription à la gloire du sultan de Damas (XIIe siècle), et au-dessous d'une théorie de personnages debout sous des arcades nimbées, — et rehaussé à l'extérieur entre deux frises, l'une de joueurs de polo, l'autre d'animaux dans une forêt, des grandes scènes de l'Annonciation, de la Fuite en Egypte, de la Présentation au temple... de passer à ces chandeliers extraordinaires, sortes de cloches sommées de minarets, tantôt incrustés d'argent et les flancs harmonieusements coupés d'arêtes vives et de surfaces calculées avec une prodigieuse entente harmonique, tantôt cerclés de frises d'ornements floraux repoussés comme des cabochons, couronnés d'oiseaux en ronde qui se profilent sur d'autres frises de lions assis, d'une allure étonnante.

Et les écritoires au décor infiniment gracile, rosaces et feuillages or et argent, et ces coupes magiques en bronze incrusté d'argent où se lisent des formules talismaniques, et ces chauffe-mains, et ces plateaux, et ces braseros, et cet aquamaniles en bronze gravé, ce lion assis, trouvé en Vieille Castille, d'un caractère si puissant, et les cuivres dorés du XVIIe siècle turc, et les pots et les plats vénitiens...

Seules, les armes ne sont dignement représentées. A part le casque mongol de M. Gérôme, très beau, mais vu bien souvent, il y a peu de pièces remarquables. Les bijoux non plus ne sont très nombreux.

Il y a, par contre, de très belles céramiques, d'inestimables pièces de l'époque archaïque (époque abbasside, Xe siècle), ce vase bleu à irisations, avec des caractères noirs en relief de coufique fleuri, par exemple ; cette petite assiette à décor mordoré et bleu en rinceaux d'inscriptions sur fond crème provenant des fouilles d'El-Rakka sur l'Euphrate (XIIe siècle) ; ces

vasques persanes, ces plats d'Anatolie, ces coupes et ces bouteilles de Rhodes, ces terribles faïences hispano-moresques si symptomatiques, et où se retrouvent si parfaitement l'orgueil et le sang des races; ce plat de l'Espagne du xv^e^ siècle, ce plat de Valence, à reflets d'or sur fond blanc de bandes entrecroisées se reliant sous un écusson timbré d'un monogramme surmonté du mot *Amor*, tandis que le marli est ourlé d'une cordelette bleue et or; ce plat creux à reflets d'or rompus, son fond crémeux pointillé d'or sur lequel s'enlève un saint Georges tuant le dragon; ces bassins à réseaux à reflets de feu, appartenant au baron de Rothschild, et cet autre grand plat encore, à l'aigle...

Mais surtout, et avant tout, cette inimitable pièce qu'on a eu le grand tort de noyer dans l'ombre d'une vitrine, et qu'on devait, au contraire, exposer sur une stèle au centre même d'une des salles, cette petite chope à décor bleu sur fond chamois, cette petite chope persane qui appartient, je crois, à M. Edmond Guérin et qui est une pure merveille, avec l'ingénue et délicate entente de son décor d'un modernisme aigu, d'une fraîcheur inégalable en ses seules et champêtres grappes de petites fleurs bleues, ses vagues feuillages mourants qui se parfondent dans l'émail...

Bien rarement nos maîtres modernes de la céramique ont réalisé ce chatoiement et cette séduction.

Puis, il y a la verrerie, ces lampes des mosquées égyptiennes, portant les noms des sultans bâtisseurs, certaines timbrées de fleurs de lys, ces grandes bouteilles chinoises, verdâtres, à panses renflées, décorées de musiciens et de danseurs; ces deux bassins syriens du xv^e^ siècle, au marquis de Vogüé, ce gobelet vénitien, de la collection Gillot, ce gobelet décoré d'imbrications dorées et de points d'émail... Il faudrait tout citer.

Puis il y a les flammes éteintes des tapis, le poème merveilleux des eaux, des arbres, des animaux et des fleurs. Ce sont de successifs éblouissements de rêve. Ils méritent de longues admirations. A l'heure actuelle, l'histoire de ces tisserands merveilleux est encore pleine d'ombre. Les chefs-d'œuvre nous sont parvenus, et il nous est bien impossible de les dater certainement au delà du xv^e^ siècle...

Ce qu'il y a d'indéniable, c'est qu'ils sont d'une prestigieuse beauté, qu'ils soient, sur des fonds mourants, semés de fleurs de pêchers ou de roses, de fins et légers entrelacs où courent des tigres, des cavaliers, où des oiseaux volent; qu'ils soient

décorés de vigoureux et réalistes combats d'éléphants, comme en ce fragment appartenant à M. Sarre, de Berlin ; qu'ils soient d'une poésie automnale et douce, où, sur un fond ambré, d'étranges arbustes fleurissent encore, longs cyprès qui se dressent et entre lesquels des animaux rampent, — cyprès qu'on retrouve aux enluminures des manuscrits splendides qui complètent cette exposition.

Je n'ai parlé des tissus de soie, des velours de Perse, de Scutari, des velours rubescents semés de papillons et fleuris de jasmins; je n'ai parlé des miniatures de la Perse et de l'Inde, ni des cuirs gravés et dorés, ni des boîtes de Coran ciselées et gaufrées, ni des laques, ni des ivoires...

C'est un ensorcellement.

VIRGILE JOSZ.

Post-scriptum. — Je suis assez en retard pour rendre compte d'un ouvrage reçu il y a quelque temps, **Jean Gossart** *de Maubeuge, sa vie et son œuvre, d'après les dernières recherches et des documents inédits;* par M. Maurice Gossart.

C'est une très excellente et substantielle étude, écrite par un érudit, un délicat et un artiste. L'homme, l'œuvre, le peintre y sont longuement analysés ; le texte éclairci par d'excellentes notes et nombre de pièces justificatives; les planches judicieusement choisies et fort bien venues. En tête du volume, est une vive et colorée préface de M. A.-M. Gossez.

Il serait à souhaiter que nombre de monographies tapageuses aient le rare mérite de celle-ci, et il convient de féliciter chaudement M. Maurice Gossart.

V. J.

PUBLICATIONS D'ART

LES LIVRES : Jules Guiffrey : *La Vie de la Vierge, monographie sur les tapisseries de la cathédrale de Strasbourg;* J. Noiriel, Strasbourg, 20 fr. — Aimé Gros : *François-Louis Français,* Motteroz. — Maurice Paleologue : *Rome,* Plon, 3 fr. 50. — Teodor de Wyzewa : *Peintres de jadis et d'aujourd'hui,* Perrin, 6 fr. — Georg Gronau : *Aus Raphaels Florentiner Tagen,* Berlin, Bruno Cassirer. — *Jahresmappe der Gesellschaft für Vervielfaltigende Kunst in Wien* Société des Arts graphiques de Vienne, 20 marks. — Nardini Despotti Mospignotti : *Il duomo di San Giovanni oggi battistero di Firenze,* Florence, Alinari. — W. von Seidlitz : *Jahrbuch der Bildenden Kunst 1903,* Max Martersteig, Berlin. — Walter Crane : *The bases of design,* London, Bell, 7 fr. 50. — Walter Crane : *Linie and Form,* London, Bell, 7 fr. 50. — Oswald Siren : *Dessins et tableaux de la Renaissance italienne dans les collections de Suède,* Stockholm, imp. Hasse-W. Tallberg. — Marie

von Bunsen : *John Ruskin, Sein Leben und sein Wirken,* Leipzig, Hermann Seemann, 4 marks 50. — Eug. Hénard : *Etudes sur les transformations de Paris,* Motteroz — Alphonse Germain : *Un Maître du Paysage; Auguste Ravier,* bibliothèque de l'Occident, 1 fr. 50. — Les Revues : *La Gazette des Beaux-Arts ; La Revue de l'Art Ancien et Moderne ; L'Art décoratif; Le Bulletin de l'Art Ancien et Moderne; La Famille; L'Assiette au Beurre ; Les Images comiques de la Famille ; Le Canard Sauvage.*

Les Livres. — La cathédrale de Strasbourg possède quatorze tapisseries de la plus grande valeur, et cependant peu connues parce qu'il n'est loisible de les voir qu'une fois l'an, le jour de la Fête Dieu, le seul jour où on les expose. De nombreuses erreurs se sont accumulées au sujet de ces tapisseries. M. Guiffrey ayant eu l'occasion de les étudier longuement a pu remonter aux sources véritables et fait dater le premier panneau de 1640. Il explique comment ces belles œuvres ont été commandées pour Notre-Dame de Paris, par l'abbé Le Masle, secrétaire du cardinal de Richelieu et chanoine de Notre-Dame et comment le chapitre de Strasbourg les acquit en 1739. Le travail de M. Guiffrey était ardu et long, mais l'auteur a su résoudre tous les problèmes et sa monographie est des plus attachantes. Un album contenant la reproduction luxueuse des quatorze tapisseries permet de suivre facilement la description détaillée que M. Guiffrey donne de chaque pièce. Ainsi on peut se rendre compte de tous les éléments d'appréciation qui concernent cette précieuse suite sur **La Vie de la Vierge,** tissée tout au moins en grande partie d'après les cartons de Philippe de Champagne et dont les dix derniers panneaux portent la marque de fabrication de Pierre Damour. L'ouvrage a été fastueusement édité par M. J. Noiriel qui publie avec un si louable zèle *la Revue Alsacienne illustrée.*

Il est toujours passionnant de lire la biographie des hommes qui comptèrent par leur talent et leur destin. Les difficultés de leurs débuts, la persévérance de leur volonté triomphante sont encouragement et bel exemple. M. Aimé Gros, qui fut un des élèves de **François-Louis Français** et qui lui voua une solide et profonde affection, nous fait profiter des souvenirs que lui ont laissés de longues années d'une intimité quotidienne. En Français, à côté de l'artiste, il nous dépeint l'homme qui fut la bonté et la loyauté mêmes. Quant au peintre il nous le montre dans sa sincérité, dans sa conscience parfois excessive puisque c'est à ce désir violent de perfection qu'il faut attribuer cet effort pour *tout inscrire* qui enlève si

souvent du charme à ses toiles. Français, dans le recul où son œuvre commence à prendre sa « valeur », prend place dans les rangs des excellents peintres de seconde ligne, — si tant est qu'on puisse faire des démarcations de ce genre — et il n'était pas inutile de fixer sa silhouette et les étapes instructives de son existence.

Rome est un sujet si vaste et qui peut servir de prétexte à tant de digressions qu'il ne faut pas s'étonner de voir à son propos M. Paléologue traiter les matières les plus diverses en restant toujours dans son cadre. Ce livre-ci n'est pas un guide, une sorte de Bœdecker comme on en a tant rédigé sur la ville éternelle. C'est un agrégat de documents multiples réunis d'agréable manière, sans pompe et sans pédanterie, par un historien au cerveau considérablement meublé de tout ce qui intéresse son sujet. Histoire, philosophie, art, littérature, M. Paléologue s'occupe de tout tour à tour ajoutant à l'intérêt du livre une émotion qui, pour être volontairement restreinte, n'en développe pas moins un charme qui manque souvent à des travaux d'érudition.

Les études de M. Teodor de Wyzewa, **Peintres de jadis et d'aujourd'hui**, forment ce qu'on peut appeler un ouvrage nourri. L'auteur y montre le haut degré de ses connaissances et son penchant marqué à l'idéologie et à la théorie. Ce penchant qui rend sa critique souvent intéressante est par ailleurs un défaut. La manie de remplacer dans les appréciations artistiques la sensation et l'impression par un critérium plus ou moins bien établi instaure des parti-pris et des injustices que ceux qui regardent sans la lunette bleue et déformante des dogmes sont étonnés de rencontrer sous une plume autorisée. Il est inconcevable que M. de Wyzewa ait pu écrire : « Ni dessin, ni couleur, ou plutôt un dessin détestable et presque pas de couleur : voilà ce qu'on ne peut s'empêcher de constater toujours dans les tableaux de M. Puvis de Chavannes. » Et pourtant quel joli chapitre sur l'âme gothique !

Raphaël, durant son séjour à Florence, étudiant les travaux de Michel-Ange, de Donatello, de Masaccio, de Pollaiuolo, de Signorelli, fut souvent séduit par des attitudes ou des groupements dans les productions de ces maîtres. Souvent il s'en inspira. C'est l'étude de ces points de départ, de ces similitudes, de ces « plagiats » loyaux — notre conception du plagiat n'existant pas à l'époque — que M. Gronau a tentée. Son volume **Aus Raphaels Florentiner Tagen**, qui permet, grâce à une cinquantaine de reproductions, de comparer

les emprunts avec les originaux, est du plus grand intérêt.

La Société des Arts graphiques de Vienne édite tous les ans, depuis 1898, un album de six estampes originales des maîtres modernes, **Jahresmappe der Gesellschaft für Vervielfaltigende Kunst in Wien**. Un louable éclectisme quant aux procédés, aux tendances et aux nationalités a présidé aux choix des artistes parmi lesquels on n'a pas oublié nos nationaux, Auguste Lepère par exemple.

Eau-forte, lithographie, gravure sur bois et en couleurs, tous les procédés sont représentés déjà dans cette artistique publication qui porte cette année à son sommaire un *Chevalier* de beaucoup de caractère par Oscar Graf; *Devant le destin* par Félix Genewein; une *Poule*, eau-forte originale par Richard Müller; un *Matin de dimanche à Brotzen, Bohême*, lithographie en couleurs par Emil Orlik; un *Port Breton* délicieusement interprété à l'eau-forte en couleurs par Richard Ranft; enfin *Tombeaux*, eau-forte originale par Otto Ubbelohde.

M. Mospignotti s'est affirmé à maintes reprises critique érudit, à la compréhension rapide, aux déductions logiques. Ses études sur l'architecture toscane du moyen-âge et de la Renaissance l'avaient déjà désigné comme un raisonneur perspicace ; son travail sur le Baptistère de Florence prouve à la fois son horreur des opinions toutes faites et l'intelligent contrôle auquel il les soumet. Dans **Il Duomo di san Giovanni oggi Battistero di Firenze**, M. Despotti Mospignotti prouve que, contrairement à l'affirmation courante, le Baptistère et sa décoration extérieure ne sont ni du XIe siècle ni du XIIe, mais bien de la fin du IVe ou du commencement du Ve. C'est là une conclusion que M. Mospignotti rend évidente et qui fait grand honneur à sa connaissance de l'architecture toscane et à la limpidité de ses vues.

Jahrbuch der Bildenden Kunst 1903, publié sous la direction de M. W. von Seidlitz, est comme un précieux résumé de l'année artistique avec sa production, ses expositions et ses deuils. Des estampes en noir et en couleurs adornent le texte et l'enrichissent. Ce volume est un document sur l'art germanique, bien qu'il y soit parlé également d'artistes étrangers puisqu'il contient un très important article sur notre grand Rodin. Il faut le recommander comme un ensemble de renseignements consciencieusement rassemblés et qui pour nous ont particulièrement l'avantage de nous révéler des artistes que nous ignorons.

Walter Crane, qui fut un des plus actifs amis de William Morris,a contribué plus que quiconque à la création du mouvement d'art moderne. De nombreux croquis accompagnent le texte de son livre **The bases of design** dans lequel il explique ses conceptions sur l'importance de l'architecture présentée comme la base des arts du dessin,sur les tendances naturalistes et symbolistes et sur l'individualité et la collectivité en art. C'est avec une réelle maîtrise et des arguments décisifs qu'il recommande l'adaptation des objets à leur usage et la suppression de l'ornementation que ne commande nulle utilité.

Dans **Linie and Form** il aborde la capitale question de l'appropriation des lignes et des formes à la matière employée et cherche en quoi le dessin d'art appliqué doit tenir compte des procédés techniques. C'est là un des points les moins étudiés par nos artistes novateurs et c'est une condition cependant primordiale de la réussite dans l'exécution.

Ces deux livres composés de conférences faites aux étudiants de l'école municipale d'art de Manchester seront lus avec fruit par tous les décorateurs modernes. Ils contiennent la substance de l'art des Burne-Jones, des Madox-Brown et de leurs émules.

Depuis quelques années une sérieuse revision des attributions aux divers maîtres de la Renaissance italienne a apporté certains changements importants dans nos croyances relatives à la paternité de plusieurs œuvres. De patients érudits se sont efforcés de relier en faisceaux les caractéristiques relevées dans les œuvres du passé et de faire à l'aide d'un criterium plus sûr un travail de haut intérêt au point de vue de l'art et de l'équité. C'est un labeur de ce genre que M. Oswald Sirén, attaché au cabinet du Musée National de Stockholm, a entrepris au sujet des **Dessins et tableaux de la Renaissance italienne dans les collections de Suède**, qui proviennent pour la plus grande partie de la collection formée à Paris par Charles-Gustave Tessin, durant son ambassade, vers le milieu du XVIIIe siècle.

Il est plus difficile de déterminer l'auteur d'un dessin que celui d'un tableau. Les éléments d'appréciation sont forcément moins nombreux et il est souvent presque impossible de trouver dans les quelques lignes d'un croquis une signature évidente. M. Oswald Sirén s'est acquitté de la tâche entreprise avec la plus parfaite conscience et un très pur instinct des œuvres. L'intérêt du livre, tiré à 250 exemplaires seule-

ment, s'augmente du luxe de nombreuses et très belles reproductions. A l'étude sur les dessins s'en ajoute une autre sur les rares tableaux des maîtres italiens de la Renaissance que possèdent les Collections de Suède beaucoup plus riches en tableaux hollandais, flamands ou français. Le volume de M. Oswald Sirén complète admirablement le travail de M. Olof Grauberg sur les collections privées de la Suède. Si toutes les affirmations de M. Oswald Sirén ne sont pas assez péremptoires pour être admises sans autre discussion, leur auteur aura du moins apporté en beaucoup de points, avec une plus grande vérité, sa part de contribution au plus grand savoir.

Le livre de Mme de Bunsen, **John Ruskin sein Leben und sein Wirken**, est plutôt qu'une critique approfondie de la pensée de Ruskin, un résumé des observations d'une lectrice attentive. Les citations de Ruskin se suivent au long des pages, véritable moelle du volume, comme les grains du rosaire de la nouvelle église. Le mérite de Mme de Bunsen est d'avoir montré cette religion sous ses aspects les plus originaux. Peut-être peut-on souhaiter quelque chose de plus complet et de plus pénétrant, cependant le volume ne manquera pas de satisfaire les admirateurs de Ruskin en leur remettant en mémoire des opinions toujours savoureuses.

M. Eugène Hénard s'est inquiété de la question — si difficile à résoudre lorsque l'on veut concilier les points de vue esthétiques et pratiques — du prolongement de la rue de Rennes avec pont sur la Seine. Dans le premier fascicule de ses **Etudes sur les transformations de Paris**, il préconise la construction d'un pont en X dont une des branches partirait du pavillon ouest de l'Institut (rue de Rennes prolongée) pour aboutir à la rue du Louvre, l'autre branche unissant le quai du Louvre avec le quai Conti. Idée ingénieuse qui a tout au moins le mérite de respecter dans sa réalisation le merveilleux point de vue de la Cité. Reste à savoir si ce pont en X ne serait point d'un effet lourd et disgracieux. D'un autre côté l'une des branches du pont ne serait construite que pour l'œil, car bien rares seraient les passants ou les voitures qui auraient à utiliser la branche ayant accès sur le quai du Louvre à un endroit où l'on se trouve face à face avec le monument au lieu de rencontrer un débouché direct vers la rue de Rivoli comme cela existe pour le Pont des Arts. Or il est toujours regrettable d'engager la dépense de deux ponts au lieu d'un dans le simple but d'atténuer ce que le tracé du

premier aurait de disgracieux. Cependant, il y a dans les propositions de M. Hénard, en ce qui concerne le pont et le prolongement de la rue de Rennes, des idées à étudier de plus près et peut-être à conserver.

M. Alphonse Germain a consacré une solide critique à un peintre peu connu, mais cependant bien personnel, **Auguste Ravier**, un lyonnais qui vécut de 1814 à 1895 et auquel Corot décerna sincèrement le titre de maître. Ravier fut un harmoniste savant et un poète. Ses paysages du Dauphiné et du Forez ont été élaborés dans une solitude contemplative qui n'a pas été sans doute sans favoriser leur expression magistrale. François Guignet qui fut l'élève d'Auguste Ravier lui a gardé une admiration émue et a retracé au commencement de la plaquette l'effigie du peintre désintéressé, éperdûment épris de son art.

Les Revues. — **La Gazette des Beaux-Arts** (mai). — De M. Gaston Migeon, l'*Exposition des Arts musulmans à l'Union centrale des arts décoratifs ;* une très juste louange des *Vingt eaux-fortes originales d'Eugène Bégot sur Paris*, par M. Jules Claretie ; de M. Henri Bouchot de copieuses notes sur *les estampes de Rembrandt dans la collection Dutuit*. A signaler en hors-texte une eau-forte originale particulièrement savoureuse de M. Eugène Béjot : *Saint-Nicolas-des-Champs*.

La Revue de l'art ancien et moderne (mai). — M. Alfred Robert parle abondamment de la collection dont M. Arsène Alexandre se voit obligé de se séparer. M. Raymond Bouyer étudie avec une délicate perspicacité le mouvement pictural dans les deux salons. Une très pittoresque eau-forte originale de M. Tony Minartz, *l'Avant-foyer de l'Opéra*, accompagne quelques mots de M. Béraldi sur ce peintre-graveur.

L'Art décoratif (mai). — M. Gustave Soulier consacre quelques pages largement illustrées aux principales œuvres des salons. De M. Charles Saunier un article sur *une nouvelle construction en grès*, due à la collaboration de MM. Ch. Klein, architecte, et Emile Muller, céramiste, et qui montre quel important avenir peut être réservé à l'emploi du grès dans la construction et la décoration.

Le Bulletin de l'Art ancien et moderne (25 avril). — Nous sommes quelques-uns qui depuis longtemps déplorons de voir les créateurs de l'art moderne travailler pour les seuls gens fortunés alors qu'il est à souhaiter que le couteau ou la

cuiller de deux sous, — nonobstant l'absence des matières coûteuses — répandent autour d'eux la joie des formes esthétiques et des couleurs harmonieuses. Le *Bulletin* nous apprend que, sous l'heureuse initiative de M. Jean Lahor, une Société d'art populaire à bon marché est en formation. Nous ne saurions qu'applaudir à un semblable projet et lui souhaiter de trouver partout l'accueil qu'il mérite au nom de la beauté, au nom de l'éducation du public et de la véritable justice sociale qui défend de condamner les pauvres à la laideur.

La Famille (passim). — M. Alfred Paulet répand parmi les lecteurs de cet organe répandu de saines idées sur la peinture de notre époque.

L'Assiette au Beurre (14 février). — *Les bouilleurs de cru*, satire pittoresque, pitoyable et juste, par L. Georges.

(21 février). — La *Mano Negra*, vengeresse réprobation des procédés infâmes d'un gouvernement de cléricaux, de sabreurs et de toreros. Dessins de Camara, Gosé, Grandjouan, Hradaky, Méaulle, précédés d'un exposé de l'affaire terriblement accusateur en sa concision.

Les Images comiques de la famille (n° 1). — Nos compliments à notre nouveau confrère pour son observation humoristique et son esprit.

Le Canard sauvage (passim).— Très beau dessin d Eugène Carrière. Autres illustrations d'Hermann-Paul, Steinlein, Abel Faivre, Vallotton, Louis Morin, Cappiello, Sem, Willette, Roubille, la fleur de l'ironie et du sarcasme.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

P. S. — Nous recevons au dernier moment une lettre de M. Emile Bernard dont j'ai discuté les idées dans le précédent numéro. Partisan des tribunes ouvertes je serais désireux de produire ici entièrement la réponse de M. Emile Bernard à mon article, mais la place restreinte réservée à chaque rubrique ne me permet de citer de la longue épître de M. Bernard que les fragments suivants. J'ai impartialement choisi les plus caractéristiques de sa pensée que j'avais fort bien saisie, quoi qu'il en pense :

« On peut donc dire du catholicisme qu'il fut la continuation de l'antiquité. Au XVI^e^ siècle particulièrement, il ranime par des libertés morales plus grandes — lesquelles provoquent l'indignation puritaine de Luther et de ses partisans — cet esprit essentiellement artiste qui ne considère plus les choses que sous l'angle du beau.

A défaut de livres suffisamment impartiaux pour le dire, Rome et le Vatican vous le prouveront. Mon but fut donc, non point de proposer l'invitation, mais de démontrer par quels moyens, au prix de quels combats, l'art s'était produit dans notre race, de rendre justice à ceux qui en avaient été les promoteurs et les continuateurs obstinés. L'art est un produit de l'Idéal, vous le savez, vous l'accusez. Le catholicisme proposa sans cesse un idéal, et si je m'en prends à notre époque actuelle, c'est précisément à cause de son mépris de tout idéal. Je crains beaucoup en effet que sa déchristianisation catholique, ou plutôt que son rationalisme ou sa christianisation laïque, ne soit la victoire définitive de l'iconoclastie. Il n'en demeure pas moins qu'un art reste possible, mais intérieurement.. Peu importe, après tout, que le monde retrouve son équilibre, il nous suffira de contempler quelques œuvres parfaites, images d'une harmonie rétablie dans l'homme qui les créa, pour le désirer. C'est vers cette harmonie intérieure, individuelle, la seule présentement possible, que mon livre convie. Je signale aux tendances l'indispensable but : l'aspiration vers le divin. Libre à chacun de choisir sa forme pour y arriver, le principal sera qu'on y parvienne. Alors seulement nous aurons encore de l'art, c'est-à-dire de la beauté. »

Je ferai simplement remarquer à M. E. Bernard qu'ici il entreprend la défense du *catholicisme* alors que c'est du *christianisme* que je dénonçais l'influence néfaste, heureux aujourd'hui de m'être rencontré en opinion dans le même numéro avec un penseur aussi rare que M. Remy de Gourmont, dont l'épilogue *Cléricalisme et christianisme* expose si limpidement et si magistralement la question.

Y. R.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

L'année théâtrale 1902-1903 à la Monnaie aura été particulièrement brillante et copieuse. Elle s'est terminée par deux séries de représentations de tout *l'Anneau du Nibelung*, de Richard Wagner. Ces représentations ont été l'événement artistique de l'année. Elles ont obtenu un énorme succès. C'est sous une impression profonde que le public a suivi en ses quatre parties l'œuvre colossale du maître saxon. Beaucoup d'étrangers, notamment de nombreux Parisiens assistaient à ces représentations qui ont fait de Bruxelles une sorte de Bayreuth. En effet c'est à Bruxelles qu'on aura entendu pour la première fois le *Ring* représenté en son entier en langue française. Pour beaucoup ce fut une révélation et tous éprouvèrent une vive jouissance intellectuelle à pouvoir envisager l'œuvre en son ensemble et à synthétiser en quelque sorte des impressions imparfaitement coordonnées jus-

qu'ici. L'admiration du public s'est manifestée avec enthousiasme pour l'œuvre et aussi pour les interprètes. Ceux-ci, en effet, se sont montrés non seulement dignes de ce qu'on attendait d'eux, mais se sont encore surpassés. Mme Litvinne (Brunehilde) et M. Dalmorès (Siegfried), principaux protagonistes de ces exécutions véritablement modèles, furent acclamés, comme artistes l'auront rarement été, à la fin des deux soirées du *Crépuscule des Dieux* terminant chacune des séries du *Ring*, et surtout à la fin de la toute dernière soirée où ils avaient atteint au sublime. C'est d'une voix merveilleusement fraîche que Mme Litvinne chanta la prestigieuse et pathétique péroraison du *Crépuscule*, et ce fut aussi sans aucune trace de fatigue et maître de tous ses moyens que M. Dalmorès détaill le délicieux récit qui précède la mort de Siegfried. On eût d'ailleurs été heureux de comprendre dans ces ovations finales tous les interprètes du *Ring* qui coopérèrent à un ensemble d'une si parfaite tenue et d'une si remarquable homogénéité, chacun d'eux se tenant à la place revenant à son personnage. On eût tenu à revoir et à acclamer aussi après le formidable finale de la tétralogie, les artistes qui interprétèrent les autres rôles : M. Engel, inimitable Mime, M. Albers un Wotan accompli qui fut superbe notamment à la fin de la *Walkyrie*, et M. Imbart de la Tour, le Loge si fin et si spirituel, et M. Dangès, et Mme Paquot, et et Mme Bastien. Sans oublier les filles du Rhin, les Walkyries et tant d'autres dieux, héros déesses, géants, etc,. etc.

Au début du 4e acte du *Crépuscule* une ovation spéciale fut faite à M. Sylvain Dupuis, le chef d'orchestre. Constatons ici, avec le *Guide musical*, combien les spectateurs d'élite accourus de Paris eurent d'admiration pour l'interprétation si compréhensive de nos intrumentistes. « Cette exécution bien fondue, où, comme sur la scène, chacun reste à son rang, leur parut une suprême jouissance ; et à côté des hommages décernés à celui qui dirige avec une si complète et si artistique autorité ces modestes collaborateurs, il leur parut que des éloges revenaient également à ceux-ci pour la manière élevée dont ils comprennent leur rôle. Tandis qu'*ailleurs* chaque instrument paraît s'occuper surtout de mettre en lumière les phrases *mélodiques* qui lui reviennent, ici, au contraire, se devine cet objectif constant : rendre aussi complètement que possible la pensée du Maître et n'avoir en vue que de souligner, par l'accent de l'accompagnement orchestral, l'idée poétique qui a inspiré le compositeur. »

Les artistes, le public et, en premier lieu, la ville de Bruxelles, au moins aussi soucieuse de son prestige intellectuel que de sa prospérité matérielle, doit une vive reconnaissance à MM. Kufferath et Guidé, les directeurs de la Monnaie qui ont su réaliser une entreprise devant laquelle d'autres avaient reculé. Ils ne pouvaient couronner leurs trois premières années de direction plus glorieusement que par cette exécution d'affilée des quatre parties de la tétralogie. Le *Guide musical* constate qu'ils ont mis à accomplir ce vaste projet un souci de la perfection poussé si loin que, pour ces dernières représentations encore, jugeant la mise en scène de jadis peu digne de leurs hautes visées artistiques, ils encadraient le deuxième acte de la Walkyrie d'un nouveau décor. « S'ils ne furent pas mêlés directement aux ovations, la pensée de tous se reporta vers eux. Et leur plus grande récompense aura été de voir glorifier par le public l'œuvre colossale qu'ils s'étaient, dès le début, proposé de nous présenter dans son entier, entourée des soins que devaient leur inspirer à la fois leur idéal élevé et leur profonde vénération pour le maître. »

D'ailleurs, sous tous les rapports, la saison qui s'est terminée dans les premiers jours de mai comptera dans les fastes de notre Opéra.

Le répertoire a compris 34 ouvrages dont sept nouveautés, et parmi celles-ci : *la Fiancée de la mer*, de Jean Blockx ; *Jean Michel* d'A. Dupuis, et *l'Etranger* de Vincent d'Indy ; *Carmen*, *l'Or du Rhin*, *Siegfried* et *Haensel et Gretel* ont été repris dans des décors neufs ou rafraîchis et avec une mise en scène remaniée.

Au théâtre du Parc, les soirées ont été consacrées, comme tous les hivers, aux nouveautés et aux succès de vos meilleurs théâtres de genre parisien. Je rappellerai à l'actif des directeurs de ce théâtre : MM. Darmand et Reding, une série de représentations de *Lysistrata* de Maurice Donnay, adaptation gauloise et parisienne de l'original par trop aristophanesque et grec ; puis, une série de matinées littéraires à l'instar de celles de l'*Odéon* et précédées comme celles-ci de conférences de parleurs plus ou moins avertis et renseignés. Au nombre des plus intéressantes de ces matinées, citons celles dont le théâtre espagnol fit les frais et où l'on représenta l'*Alcade de Zalamea* de Calderon, avec conférence par Mlle Judith Cladel, la charmante fille du romancier défunt auteur de *Celui de la Croix aux bœufs ;* et surtout celles où l'on entendit le *Don Carlos* de Schiller, commenté, défini et « situé » d'abord d'une

façon aussi érudite que chaleureuse (c'est rare les lettrés un peu enthousiastes et qui ne tombent pas dans la manie du détail chronologique et de l'exactitude mathématique) par M. Georges Dwelshauwers, le distingué professeur de philosophie à l'Université Libre où il partage cette chaire avec un de vos jeunes savants les plus en vedette, M. René Berthelot, fils de l'éminent chimiste.

Si théâtres et concerts prennent leurs vacances ou sont à la veille de fermer, il s'en faut que les peintres se résignent à ce chômage salutaire et hygiénique. Les expositions ne désarment pas. L'huile sévit toujours. Au Cercle Artistique il y a deux ou trois salonnets à distinguer de la médiocrité, c'est-à-dire de cette « honnête moyenne » sur laquelle il n'y a plus à dire ni bien ni mal, et qui court les rues, car jamais il n'y a eu tant d'adresse, voire tant de talent et néanmoins si peu d'art véritable, si peu de conviction, si peu de frisson ou de sourire nouveau. Je mentionnerai particulièrement l'exposition de M. Paul Mathieu qui s'est imposé comme un des maîtres de notre école de paysage, un peintre-poète et « de style » possédant une sensibilité exquise servie par un métier très sûr, et M. Gouweloos qui avait aussi au Cercle, à côté de paysages intéressants, tels des barques sur des étangs parmi de seigneuriales futaies — quelques excellents tableaux à personnages, notamment un bébé tout nu sur les genoux de sa mère : une merveille digne d'un Musée. Au Cercle encore, M. Jef Leempoels a réuni un ensemble d'œuvres très probes et très voulues, et dont quelques-unes, pour ne parler que de sa *Nature morte* et d'un portrait, excitèrent beaucoup d'admiration et lui rallièrent les suffrages de nombre d'amateurs qui ne subissent pas l'influence des coteries ou des modes, ou des... spéculations exclusivement financières et commerciales.

Bizarre, d'ailleurs, et mystérieuses, capricieuses au possible, les causes et les origines de maint succès. Je n'en veux pour preuve que la fortune du *Vieux Radar*, de M. Wagemans, au Salon des Indépendants à Paris. C'est, paraît-il, le clou du salon. Toute votre critique l'a porté aux nues. Or, le piquant c'est que cette œuvre remonte à des années. Elle gisait méconnue et rebutée par le peintre même dans un coin de son atelier. Un jour un jeune confrère de M. Wagemans, appartenant comme lui à ce groupe du *Sillon*, auquel nous devons déjà tant de beaux et robustes talents, pour ne citer que Blieck, Bastien, Smeers, Swyncop, Gouweloos, etc., etc., avise ce portrait, l'exhume, l'apprécie sans parvenir encore à

convaincre son auteur de la valeur de ce morceau. Au contraire M. Wagemans, ne demandant pas mieux que de s'en débarrasser, en fait cadeau à son ami. Celui-ci envoie la chose au dernier salon de Gand à l'insu de son camarade. Le tableau y est remarqué, admiré; bref, vendu pour une somme modeste, mais vendu tout de même. L'ami de M. Wagemans s'empressa de lui remettre ces quelques cents francs. Encouragé par cette expérience, M. Wagemans consent à la renouveler à Paris. Et vous savez le reste. Si le tableau n'était déjà vendu on le couvrirait d'or! A quoi tient la renommée?

Si M. Wageman ne s'attendait pas à ce triomphe, Radar, le petit bonhomme disgracié et contrefait qu'il s'était plu à fixer sur la toile n'aurait jamais osé espérer lui aussi cette célébrité posthume. C'était un humble bourgeois, un tout petit rentier qui consentit à poser pour obliger le jeune peintre à l'affût d'un modèle peu ordinaire. Il paraîtrait qu'il mourut il y a quelques années des suites d'une émotion causée par la visite de cambrioleurs qui l'avaient dépouillé de ses modestes économies. Et le voilà, grâce à M. Wagemans, devenu immortel comme le nain de Charles-Quint peint par Antonio Moro!

Le salon annuel de la Société des Beaux-Arts, ouvert ici depuis le 11 avril et qui s'est fermé le 24 mai, se recommandait cette fois par une collection de portraits, recueillis et assemblés un peu au hasard, mais dans laquelle se rencontraient quelques tableaux ou bustes sculptés de premier ordre. Parmi ces portraitistes, vivants ou défunts, je citerai votre compatriote Jacques Blanche qui avait deux portraits dits de la série normande et populaire, notamment celui d'une fille de cuisine; les Cluysenaer père et fils; feu le sculpteur Paul De Vigne, et feu Liévin de Winne, les sculpteurs Julien Dillens et Jules Lagal, le premier avec un bon buste de M. Vander Kinderen, le second avec les bustes impeccables, consciencieux et pourtant pleins de vie et de caractère de son confrère Julien Dillens et de M. Schœnleber. De M. Lagabe on admirait aussi un délicieux groupe en marbre, *la Mère et l'Enfant*. J'ajouterai que ce sculpteur est l'auteur du buste du grand poète flamand Guido Gezelle que l'on vient d'inaugurer à Courtrai. En fait de portraits sculptés, une merveille que celui de Mme Ketty Gilsoul, artiste peintre, par M. Victor Rousseaux; et très beaux, aussi ceux de De Vigne et de Puvis de Chavannes par Rodin.

Pour en revenir aux portraits peints, il y en avait de

curieux signé Léon Frédéric (une dame en costume zélandais dans un paysage... assorti), von Lenbach, Mellery, Constantin Meunier, Isidore Verheyden, Watts; et de vraiment superbes dus à Fantin Latour (portrait de l'auteur), H. J. Haverman (rappelant des Velasquez) et John Lavery une jeune fille, un chef-d'œuvre de métier et de grâce exquise).

En dehors des portraits il y avait beaucoup d'autres tableaux dont de remarquables entre autres deux magnifiques Franz Courtens dont l'un représente même une des maîtresses toiles du grand paysagiste flamand; un très beau Paul Mathieu, une synthèse émue et délicate du *Brabant*, maintenue dans une adorable tonalité blonde et où le peintre sûr et égal adapte sa technique bien pondérée à l'exquise finesse du poète; de charmantes et crânes aquarelles de Cassiers; plusieurs Emile Claus; deux Marie Collart; des aquarelles, savoureux intérieurs ou fleurs pimpantes et suaves, de Mme Ketty Gilsoul; trois Victor Gilsoul, solides, originaux et même apportant une note nouvelle dans la manière du réputé paysagiste; des Charles Michel; deux riches Alfred Verhaeren, un poétique et suggestif Isidore Verheyden; les *Fileuses* de Dierckx, etc., etc.

Par une décision officielle qui ne manque pas d'intention canaille, de « rosserie », comme on dit aujourd'hui et par laquelle le gouvernement se flatte de faire renoncer, pour cause d'anarchie et de chaos, la république des Beaux Arts au soin de s'administrer et de se gouverner elle-même, — les peintres seront appelés cette année à élire leur jury de placement du prochain salon de Bruxelles.

A cet effet la Belgique a été divisée en plusieurs circonscriptions dont chacune aura droit à un certain nombre de commissaires à élire par les artistes appartenant à ces diverses provinces. Le nombre de ces jurés est proportionné à l'importance de la circonscription. Ainsi il n'y en aura pas moins de huit pour Bruxelles. Vous voyez d'ici les compétitions, les intrigues, les boniments, les démarches, la bataille à coups de listes. Clans et chapelles de s'agiter. Il se crée même de nouvelles coteries pour la circonstance. Les journaux ne savent auxquelles entendre. Naturellement ce sont les moins talentueux parmi les artistes qui se démènent le plus. Jusqu'à présent on n'en est pas encore venu à se lancer des injures à la tête. Mais cela viendra pour peu que cette fièvre électorale d'un nouveau genre s'exaspère et que l'on approche de la date du scrutin. Attendons-nous à des incidents comi-

ques et à des surprises. Et qui sait, peut-être à de terribles proscriptions renouvelées de celles des pires guerres civiles; la parti vainqueur sacrifiant et éliminant sans miséricorde les envois de la faction adverse !

Il me reste à vous signaler quelques publications intéressantes. Ce sont d'abord les *Etudes d'Art*, un magnifique volume de grand format, avec 87 illustrations et 5 planches hors-texte, par M. Sander Pierron, le jeune romancier et critique déjà avantageusement connu des lecteurs du *Mercure de France*. Cet ouvrage, édité par la maison Xavier Havermans, de Bruxelles, contient huit études documentées et raisonnées intitulées *François Rude et Auguste Rodin à Bruxelles. Albert Ciamberlani, Victor Horta, Eugène Laermans, Jef Lambeaux, Hector Thiys, Philippe Wolfers*. Un essai sur l'amitié entre artistes termine ce beau volume.

L'exposition des Primitifs flamands l'année dernière à Bruges aura donné le jour à quantité de livres, d'opuscules et de brochures. En voici un bien intéressant dû à un Brugeois, M. Médard Verkest, et écrit en langue flamande. Il n'a été tiré qu'à petit nombre d'exemplaires (à Tongre, chez la Veuve Demarteau-Thys) et c'est dommage, car s'il n'apporte point des idées bien neuves ou des jugements sensationnels sur nos gothiques de la période bourguignonne, il renferme çà et là plus d'une remarque piquante et plus d'une observation judicieuse, et il se recommande surtout par une étude extrêmement bien faite, abondant en rapprochements curieux, en détails pleins de saveur, sur les rapports de l'ancienne peinture flamande avec notre littérature médiévale et notre antique folklore. C'est surtout par là que M. Verkest aura apporté un peu d'inédit dans le fatras de compilations, élucubrations et divagations dont la fameuse exposition de 1902 a été le prétexte tout comme les hannetons se recommandent sans doute de l'influence du beau soleil.

Au dernier numéro d'*Onze Kunst* (Busschmann, éditeur, Anvers), une étude de M. Henri de Marez sur Jehan de Bruges; la suite du travail important de M. Max Rooses sur les *Dessins des maîtres flamands*, et un essai sur l'architecte hollandais H. P. Berlage, sans parler des courriers artistiques du mois; le tout illustré avec grand luxe.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Louis P. Betz: *Studien zur vergleichenden Litteraturgeschichte der neueren Zeit*, Francfort, Litterarische Anstalt Rütten u. Lœning, M. 4.50. — Franz Blei : *Prinz Hypolit und andere Essays*, Leipzig, Insel-Verlag, M. 6.— Challemel-Lacour: *Studien und Betrachtungen*, Leipzig, Hermann Seemann Nachfolger, M. 6. — *Moderne essays zur Kunst und Litteratur*, Heft 17 à 25, Berlin, Gose u. Tetzlaff, à 50 Pf. — Carry Brachtogel : *Der Nachfolger*, Leipzig, Hermann Seemann Nachfolger, M. 4. — William, Graf Kospoth : *Schloss Lémorand*, Leipzig, ib., id., M. 4.— Hoffmann, *Fräulein von Scuderi*, Leipzig, ib., id., M. 3.

« Les peuples, comme les hommes, échangent des idées », a dit excellemment M. Jacques Morland au début de son *Enquête sur l'influence allemande*. Etudier cet échange d'idées, tel qu'il se reflète dans les productions littéraires, sera l'objet de la *littérature comparée*. On peut l'envisager de plusieurs façons. Le philologue, à la manière allemande, notera minutieusement dans quelles langues a été traduit tel ou tel chef-d'œuvre, il comptera le nombre de représentations qu'une pièce aura eu à l'étranger et établira un système de fiches compliqué pour suivre les traces laissées par un livre dans les pays voisins. L'historien voudra remonter aux événements politiques, afin d'expliquer tel changement de front dans le goût littéraire. Mais le psychologue montrera pourquoi un pays est plus réceptif aux littératures étrangères qu'un autre, comment les peuples déjà anciens, de tradition et de goût fixe, n'accepteront pas sans méfiance les produits du dehors, alors que l'éternelle puberté de certains autres peuples se jettera sans discernement sur toutes les nourritures. Il essayera de faire comprendre la raison de certaines vogues passagères ou d'un engouement soudain et démêlera dans le chaos des influences ce qui est profitable et nuisible à une race.

M. Louis P. Betz, dans ses **Etudes de littérature comparée**, a essayé de concilier ces diverses manières. Il a fait effort pour se débarrasser d'un lourd bagage philologique, s'est montré historien un peu, et psychologue autant qu'il le pouvait. A vrai dire, des exemples illustres le guidaient dans sa tâche. Il aurait pu mettre en épigraphe le mot de Renan : « La culture intellectuelle de l'Europe est un vaste échange où chacun donne et reçoit à son tour, où l'écolier d'hier devient le maître d'aujourd'hui. C'est un arbre où chaque branche participe à la vie des autres, où les seuls rameaux infécondes sont ceux qui s'isolent et se privent de la communion avec le tronc. » (*Questions contemporaines*, p. 113.)

M. Betz a préféré s'appuyer sur une phrase de Voltaire qui ne signifie pas grand'chose : « Il n'y a de véritablement bons ouvrages que ceux qui passent chez les nations étrangères, qu'on y apprend et qu'on y lit. » Demandez donc à un Allemand ce qu'il pense de Flaubert, il ouvrira de grands yeux et ne saura que vous répondre. Et pourtant !... Dans une copieuse introduction, M. Betz rappelle que la critique comparée s'inspire de maîtres français. Depuis la période romantique, les écrivains de la *Revue des Deux-Mondes* ont tenu leur public au courant des productions de la littérature étrangère. M. Emile Montégut, à qui M. Betz consacre quelques-unes des meilleures pages de son volume, aurait vainement cherché son égal en Allemagne. On se souvient du livre définitif d'Emile Hennequin, *les Ecrivains francisés*, et on ne lit pas assez les études sur l'influence allemande au dix-neuvième siècle de ce pauvre Joseph Texte que M. Faguet est seul à citer encore de temps en temps. M. Betz ne mentionne pas l'article de Georges Renard, *l'Influence de l'Allemagne sur la France de 1870 à 1885* (dans les *Etudes sur la France contemporaine*, 1888) et je m'étonne un peu de cette lacune. La conférence de M. Brunetière à l'ouverture du premier *Congrès d'histoire littéraire comparée*, pendant l'exposition, a fait assez de bruit pour attirer l'attention sur des recherches que nos universités se plaisent trop à négliger.

M. Louis P. Betz était bien placé pour entreprendre l'ordre d'études dont il nous communique aujourd'hui les premiers résultats. Allemand d'Amérique, professeur à l'Université de Zurich, familier de notre Bibliothèque nationale, où il travailla durant de longs mois, il put exercer sa sagacité sur trois littératures qui se pénètrent tous les jours davantage. Son cosmopolitisme résigné l'empêche d'avoir des préférences. Nous lui devons déjà un ouvrage sur Henri Heine et la France, bourré de documents, assez fantaisistes d'ailleurs, pour ce qui concerne l'influence du poète allemand sur le symbolisme, et une *Bibliographie* de littérature comparée que préfacia Joseph Texte. Son nouveau volume s'ouvre par une étude sur Edgard Poe dans la littérature française, où il nous conte d'une plume alerte l'histoire de la traduction Baudelaire qu'il appelle « un phénomène littéraire ». La seconde partie, relative à Poe et les contemporains, est beaucoup moins bien venue. C'est le défaut de ces travaux d'érudition de seconde main, de réduire à de simples nomenclatures ce qui devrait avoir le relief d'un tableau d'ensemble. Voulant tout citer, on

groupe au hasard et hors de proportion, de sorte que la perspective se perd complètement. Voici, dans un même paragraphe de la conclusion, une citation de Paul Féval à quoi s'ajoute sans transition ce passage : « Que celui à qui nos documents ne suffisent pas, que celui qui se défie des paroles de nos autorités, ou s'imagine que j'ai peint avec des couleurs trop vives, feuillette les collections du *Mercure de France* de 1890. Déjà le directeur de cette revue, laquelle fait autorité pour les courants poétiques, M. Alfred Vallette est un admirateur incarné d'Edgar Poe. Pour la nouvelle génération qui poursuit des buts nouveaux, contraires à ceux de Zola, pour les jeunes qui prennent ici la parole, l'*Ulalume* de Poe est simplement *le* chef-d'œuvre de la poésie symboliste rêvée. » Je n'insiste pas.

Quand M. Betz s'attaque à des périodes plus reculées, son défaut initial, le manque de sens critique, devient moins visible. Il donne par exemple une très jolie silhouette de Gérard de Nerval « commis voyageur littéraire de Paris à Munich », selon le mot de Sainte-Beuve, ailleurs un Benjamin Constant très attachant. Son étude sur l'écrivain suisse J.-J. Bodmer présente un curieux aperçu de l'hégémonie littéraire de la France au dix-huitième siècle. *Gottfried Keller en Sorbonne*, qui raconte la soutenance de M. Baldensperger, est un amusant article de reportage littéraire. Mais le même défaut de perspective se retrouve dans la conclusion sur les courants internationaux. On ne juge pas ses contemporains comme on classe des échantillons. Ce serait vraiment trop facile.

§

Prinz Hypolit. — C'est encore, si l'on veut, de la littérature comparée, mais c'est tellement autre chose que j'éprouve vraiment quelque pudeur à parler de ce joli livre d'artiste, où je me promène comme dans un jardin, après avoir flairé les planches d'herbier de M. Louis-P. Betz. M. Franz Blei, que nous avons connu dirigeant la *Insel*, réunit sept essais qui se terminent par un dialogue. Il nous les présente en quelque sorte comme sept aspects différents de la vie, à quoi peut se fortifier notre conscience. Le premier, un « portrait imaginaire », est le plus important. L'auteur nous raconte la vie de ce singulier prince Hippolyte qui « souvent volontairement, mais le plus souvent par le déploiement naturel de sa façon d'être, aida aux Allemands à trouver leur culture ». Les jeunes gens d'alors « n'avaient pas le sentiment qu'il fal-

lait considérer la vie dans son ensemble et soi-même comme faisant partie de la vie ». Ce noble amateur, qui tient du Montesquiou si l'on veut, mais surtout du gentilhomme de l'ancien régime, « s'abandonnait à tout avec une même intensité tranquille, guidé par la sûreté de l'homme de race qui, quoi qu'il fît, ne peut jamais perdre sa noblesse ». Nous le voyons dirigeant des publications d'art et des ballets, puis passer une vieillesse sereine à classer des souvenirs d'amour. Portrait imaginaire, dira-t-on, car on voit mal comment l'Allemagne, besogneuse et triste, pourrait se modeler sur cet exemple. Et il y a quelque ironie à vouloir donner pour modèle à un peuple un personnage qui répond si peu à ses instincts d'aujourd'hui. Les autres silhouettes dessinées par M. Blei ont plus de réalité. Mais quel curieux assemblage ! C'est Gilles de Rais et Ninon de Lenclos qu'il présente en « exemple », comme faisait notre cher Jean de Tinan ; ce sont des extraits de lettres de l'abbé Galiani qui, mis ainsi bout à bout, donnent un relief extraordinaire à ce personnage, le plus malpropre et le plus spirituel du dix-huitième siècle ; et, leur faisant suite immédiatement, les pages extatiques de Mechthilde, la nonne de Magdebourg ; c'est enfin le Hoffmann des contes fantastiques et Aubrey Beardsley. Pour expliquer sa fantaisie, le livre de M. Blei s'ouvre sur une phrase de Buffon : « Tous les rapports dont le style est composé sont autant de vérités aussi utiles et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet. » Quel terrible défi jeté au goût allemand dans ce délicieux petit livre dont la langue un peu compassée, quoi qu'on en dise, n'est pas pour nous déplaire.

Studien und Betrachtungen eines Pessimisten. — M. Blaustein a traduit un volume de Challemel-Lacour, préfacié par Joseph Reinach. Pour l'Allemagne, ces études pessimistes avaient un intérêt tout particulier, car elles sont presque totalement inspirées de Schopenhauer et relatent, de plus, la rencontre de l'auteur avec le solitaire de Francfort. On s'étonne qu'on ait tant tardé à les faire connaître au public allemand.

Moderne Essays. — J'ai déjà mentionné cette intéressante collection d'études consacrées à la littérature et à l'art contemporains. M. Hans Landsberg, qui la dirige avec une certaine impartialité dans le choix des écrivains, vient de faire paraître quelques nouveaux fascicules. C'est un peu le pendant de ces *Célébrités d'aujourd'hui* que la *Bibliothèque internationale d'édition* vient d'entreprendre avec un peu plus de

méthode qu'il y en a dans la série allemande. Je mentionnerai particulièrement un *Arno Holz* de M. K. H. Strobl (n° 19), un *Richard Dehmel* de M. J. Bab (n°s 23-24), un Detlev von Liliencron de M. G. Kuhl (n° 21), une étude sur *la littérature russe contemporaine* de M. A. L. Wolynski (n° 20).

On annonce, comme étant en préparation, un *Stendhal* de M. Wilhelm Weigand et des pages sur les écrivains français contemporains de M. Paul Wiegler.

Der Nachfolger. — Cela s'appelle un « roman de Byzance » et c'est signé Carry Brachvogel. Il y avait quelque audace à entreprendre, après M. Paul Adam, de raconter les aventures de Basile de Macédoine avec Eudoxie Lugernia et l'assassinat de l'empereur Michel III. Mais M. Brachfogel ne s'est point soucié de cela. Le sombre récit de passion et de sang devient pour lui une petite anecdote sentimentale. Basile est jaloux de Michel, parce que la belle Eudoxie — qu'il appelle « *Dokchen* » dans l'intimité ! — lui a appartenu, et c'est sur cette jalousie insolite qu'il édifie tout le roman. Les personnages parlent comme des petites gens d'Allemagne qui boivent du café au lait, et nous voilà revenus aux plus mauvais jours de la *Ægyptische Koenigstochter* de Georges Ebers !

De **Schloss Lémorand**, qui a pour auteur le comte Kospoth, je ne dirai rien, si non que c'est un petit roman d'amour qui se passe en Tarn-et-Garonne, et finit à la guerre de Crimée. Les jeunes filles même s'y ennuieront.

La maison d'édition Seemann, de Leipzig, à commencé une nouvelle collection elzévir de petits volumes illustrés. Ce sont en grande partie des classiques allemands avec de jolies reliures en cuir souple. J'ai sous les yeux **Mademoiselle de Scuderi** de Hoffmann, qui est particulièrement bien réussi.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

James Bryce : *Studies in Contemporary Biography*, xi-487 p., gr. in-8°, 10 s., Macmillan. — Thomas Hood : *Humorous Poems*, xxxi-236 p., petit in-8°, 2 s., avec 130 illustrations par C. E. Brock, Macmillan. — George Gissing : *The Private Papers of Henry Reycroft*, xiv-298 p., cr. 8°, 6 s., Constable. — Arnold Bennett : *Anna of the Five Towns*, iv-360 p., cr. 8°, 6 s., Chatto and Windus. — Reginald Turner : *The Steeple*, vii-363 p., cr. 8° 6. s., Greening. — H. Hamilton Fyfe : *Arthur Wing Pinero, playwrigth*, vii-250 p., cr. 8°, 2 s. 6 d., Greening. — A. B. Walkley : *Dramatic Criticism*, 125 p., cr. 8°, 5 s., Murray. — Ano-

nyme : *Hither and Thither* XII-217 p., cr. 8°, 5 s., Longmans Green.

REVUES : *The Edinburgh Review* (n° 404). — *Monthly Review*. — *Fortnightly Review*. — *Cornhill Magazine*. — *Review of Reviews*. — *World's Work*, etc.

Si la politique n'est pas toujours la préoccupation des littérateurs, la littérature est souvent, en Angleterre, la préoccupation des politiciens, nous dirons même, révérence parler : des hommes d'Etat. Récemment, lord Rosebery, ex-premier ministre libéral, publiait un remarquable volume : *Napoléon, la dernière phase*, qui fut traduit en français pour la maison Hachette par le très éminent M. Augustin Filon. Arthur Balfour, le « premier » actuel disserta savamment des fondements de la croyance ; il y a peu de temps, on trouvait sur maint livre et au sommaire de mainte revue le nom de George Wyndham ; un autre ex-ministre : M. John Morley est aussi connu pour ses travaux littéraires que pour ses opinions politiques et un de ses volumes d'*Essais critiques*, préfacé par M. Augustin Filon et traduit par Georges Art, a paru à la librairie Armand Colin. On ne saurait citer tout entière la seule liste des hommes politiques contemporains qui s'aventurent dans le domaine littéraire, restant fidèles ainsi à une heureuse tradition. En France, c'est *avant* qu'ils sont littérateurs, et quelle littérature alors ! Ils sont rares ceux de nos députés ministres ou ex-ministres, qui, en dehors des articles de journaux et des discours, livrent au public des œuvres littéraires de la valeur des **Studies in Contemporary Biography**, du Right Honourable James Bryce. Déjà le même auteur a publié de remarquables ouvrages, entre autres : en 1862, *The Holy Roman Empire;* en 1888, *The American Commonwealth;* en 1897, des *Impressions of South Africa ;* et, en 1901, des *Studies in History and Jurisprudence*. Mr. Bryce est un jurisconsulte fameux ; il fut, de 1870 à 1893, professeur de droit civil à Oxford; il entra au parlement en 1880, à quarante-deux ans ; fut sous-secrétaire d'Etats aux affaires étrangères en 1886, occupa successivement diverses hautes situations ministérielles, et il est membre correspondant de l'Institut de France depuis 1891. Le livre qu'il publie aujourd'hui contient vingt études sur autant de personnages anglais contemporains, les uns universellement fameux, les autres à peine connus hors d'Angleterre, mais « tous méritant qu'on se souvienne d'eux avec honneur ». A part lord Beaconsfield, Mr. Bryce fut lié personnellement avec tous ces hommes et

avec la plupart d'entre eux très intimement. « Ayant eu, dit-il, le privilège de jouir de leur amitié, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de faire ce qui est possible à un ami pour présenter de leur excellence un rapport fidèle qui pourra aider à conserver leur souvenir toujours frais et vif. » L'auteur, néanmoins, ne prétend pas donner une biographie complète de son personnage : en quelques paragraphes il résume les principaux traits de la carrière, s'efforçant ensuite d'analyser le caractère et les facultés de ses sujets, de rendre autant que possible l'impression que chacun d'eux faisait dans la vie quotidienne. Et, à ce point de vue, Mr. Bryce a réussi. Nous n'avons pas ici le loisir d'examiner en détail ces intéressantes études.

Il serait pourtant agréable de pouvoir citer tel passage, telle anecdote, tel jugement. Les pages consacrées à Charles Stewart Parnell, le leader irlandais, sont les plus frappantes du volume. L'extraordinaire personnalité de Parnell y est expliquée avec une précision et une impartialité surprenantes. L'essai sur Disraeli est peut-être ce qui a été dit de mieux sur un homme qui eut une existence des plus romanesques et fut une des plus singulières figures du XIX^e^ siècle. Il faut remarquer à ce propos que Mr. Bryce est en politique, du parti opposé à celui que lord Beaconsfield dirigea, et ses opinions personnelles n'ont pas empêché l'auteur de porter sur l'adversaire des idées libérales, un jugement impartial et profond. Gladstone, dans le ministère de qui Mr. Bryce détint un portefeuille, inspire à l'auteur une admiration sans réserve. C'est aller trop loin, sans doute, mais Mr. Bryce plaide éloquemment sa cause. Mentionnons, pour terminer, quelques noms du sommaire, outre ceux déjà cités : Dean Stanley, l'archevêque Tait, le romancier Anthony Trollope, le cardinal Manning, les historiens E. A. Freeman et J. R. Green, lord Sherbrooke, lord Acton, l'orientaliste W. R. Smith, les philosophes T. H. Green et Henry Sidgwick, etc. L'ensemble de ces études forme un volume des plus intéressants et, historiquement, des plus importants, car il est le témoignage sincère d'un grand et noble esprit.

§

Les humouristes, parodistes, auteurs facétieux en tous les genres, risquent fort de n'être compris et appréciés que dans leur langue et par leurs compatriotes. Thomas Hood, que l'on connaît surtout en France parce qu'il écrivit *The Song*

of the Shirt et *The Ballad of Eugene Aram*, fut de son vivant fameux surtout par ses poèmes drôlatiques : un précurseur en somme de Raoul Ponchon et de Franc-Nohain, avec les jeux de mots et les calembours continuels d'un Willy. On en jugera dans le volume : **Humorous Poems** que viennent de publier, dans leur collection des *Illustrated Pocket Classics*, les éditeurs Macmillan. Une excellente préface, par Alfred Ainger, renseigne exactement sur le contenu du livre et présente un portrait sympathique de l'auteur. Hood dut, toute sa vie, lutter contre la maladie et la pauvreté ; il lui fallait produire sans cesse pour s'assurer la pitance quotidienne et composer des vers plaisants, pondre de la « comic copy », alors qu'il était gravement malade, et devait écrire assis sur son lit, le dos soutenu par des oreillers. Sans doute, plus favorisé de la fortune, aurait-il été un plus grand poète ; obligé pendant vingt ans de « travailler en compagnie de la douleur » pour suffire à sa douloureuse existence, une grande proportion de son œuvre est excellente et remarquable toujours par une absence complète de pessimisme.

§

Mr. George Gissing n'est pas inconnu des lecteurs français; certains de ses romans ont été traduits, et, récemment encore, paraissait, sous le titre de *la Rue des Meurt-de-Faim*, une version de *New Grub Street* qui eut un succès considérable en Angleterre, il y a une douzaine d'années, et qui est vraiment un des meilleurs ouvrages de Mr. Gissing. Cette fois, ce n'est pas un roman, dans le sens habituel du mot, que nous offre l'écrivain. L'auteur prétend que lui incomba le devoir d'examiner les papiers que laissa en mourant son ami, Henry Ryecroft. Après une vie de labeur littéraire, après avoir jusqu'à cinquante ans peiné sans être devenu fameux, sans que ses romans aient eu les gros tirages, sans que les revues se soient arraché ses articles à prix d'or, Henry Ryecroft apprend à sa grande surprise qu'un vieil ami compatissant lui lègue une rente de sept mille cinq cents francs. Quelques semaines plus tard, il avait quitté la banlieue londonienne où il avait mené sa vie de difficultés et de soucis sordides, et s'installait dans un cottage de son goût, situé en Devon, en un endroit dont il avait gardé, d'une excursion d'autrefois, un souvenir ébloui. Il espérait bien ne jamais plus écrire une ligne destinée à la publication, décidé à jouir pleinement et sans contrainte de la rare et précieuse bonne fortune qui le libérait de

son asservissement. Mais parmi les papiers trouvés après la mort de son ami, Mr.Gissing dit avoir découvert trois cahiers manuscrits qu'à premier abord il crut être un « journal » ; une date, sur la première page de l'un deux, indiquait qu'il avait été commencé peu de temps après l'installation de Ryecroft en son cottage. C'est eux qu'il publie maintenant, les ayant arrangés sous quatre rubriques portant les noms de chacune des saisons. **The private papers de Henry Ryecroft** sont des fragments d'une diversité charmante, où l'auteur laisse à son gré vagabonder sa pensée capricieuse, et permettant au lecteur de le connaître intimement, sous tous ses aspects. Cet homme intelligent et de goûts simples, ayant vécu et souffert et jouissant maintenant d'un grand bonheur, écrit des pages d'une sincérité touchante. Une amertume, indulgente le plus souvent, lui reste de ses luttes et de ses souffrances passées — ceux qui ont longtemps souffert restent longtemps endoloris — et nous devons une vive reconnaissance à Mr.George Gissing de nous avoir donné ces pages de celui qui « né en exil », trouve enfin le repos qu'il rêvait.

§

Le lecteur qui ouvrirait par hasard un des romans de Mr. Arnold Bennett serait à coup sûr bien étonné. — Tiens ! se dirait-il, — voilà quelque chose qui n'est pas mal du tout et dont je n'ai pas encore entendu parler. Qui est-ce donc ce Bennett que nos avisés critiques ne nous ont pas encore révélé ? — Eh bien ! Mr. Arnold Bennett est l'auteur de *The Grand Babylon Hotel*, de *A Man from the North*, et de bien d'autres choses. On a d'abord vu son nom ou ses initiales dans maints périodiques londoniens avant de le voir s'étaler sur la couverture de livres à succès. Il est l'auteur aussi de : **Anna of the Five Towns** qu'il s'agit de vous présenter maintenant. Lisez cette œuvre et vous serez frappé surtout par les qualités du style et de la construction, par le talent avec lequel l'auteur crée ses personnages, les dépeint, les anime, les dirige au milieu d'une intrigue simple et poignante : il y a là, entre autres, un avare qui est aussi bien que le père Grandet (c'est Marcel Schwob qui l'a dit). A chaque instant des effets intenses de vigueur, de puissance sont obtenus avec une sobriété extraordinaire. Vous aurez à cette lecture tant de plaisir que vous oublierez, comme nous, de faire des restrictions. Ensuite, vous resterez aux aguets pour ne pas laisser passer sans le lire le prochain roman de Mr. Bennett.

§

Voici un autre romancier, Mr.Reginald Turner, auteur de *Cynthia's Damages*, de *The Comedy of Progress*, et toujours etc., pour ne pas préciser, qui nous convie à lire une œuvre nouvelle : **The Steeple**. C'est une étude de tempéraments religieux, ou plutôt des effets de la personnalité sur la religion. Le Révérend Frank Lester, brillant, habile, peu scrupuleux, adaptant la religion à ses ambitions et à ses passions ; lord Ingleden, au tempérament vraiment religieux, mais cherchant anxieusement la vérité sans l'entrevoir jamais ; le Révérend Ludwood, âme simple et grande, accomplissant son œuvre et mourant à la peine ; l'amour en lutte dans ces cœurs gênés par les contraintes religieuses, des personnages secondaires très sûrement esquissés, tout cet ensemble contribue à faire du livre de Mr. Reginald Turner un roman captivant ; c'est en même temps une peinture des mœurs anglaises actuelles dans une certaine société, celle qui est encline à l'hypocrisie et qu'on nous a déjà décrite tant de fois qu'on a fini par croire que tous les Anglais indistinctement ressemblaient à ces fantoches : ce qui est absurde.

§

« Depuis dix ans, écrit Mr. Osman Edwards (*l'État actuel du Théâtre anglais*, *l'Européen*, 25 fév. 1902), le théâtre anglais n'est plus une annexe servile des théâtres parisiens, » cela, parce que, grâce à l'initiative d'un petit nombre et au déclin du puritanisme, il y a maintenant à Londres des auteurs, des critiques et des spectateurs plus difficiles à satisfaire. Parmi les auteurs à qui est due cette renaissance dramatique, un des principaux est **Arthur Wing Pinero**, auquel Mr.Hamilton Fyfe vient de consacrer un très intéressant volume. M. Fyfe nous montre comment, de bâcleur de farces et de comédies quelconques, Mr. Pinero est devenu un auteur dramatique excellent, après quoi le critique examine l'œuvre entier de son auteur depuis 1893. Parmi les critiques qui contribuèrent à relever le niveau du théâtre anglais en éduquant le spectateur et en lui expliquant la nécessité d'un peu d'intelligence sur la scène, un des plus actifs et des plus influents fut certainement Mr.A. B. Walkley, qui vient de publier sous le titre de **Dramatic Criticism**, trois conférences prononcées, en février 1903, à la Royal Institution. Mr. Walkley y fait preuve d'un savoir, d'un bon sens, d'une largeur d'idées qui ne le cèdent en rien à nos meilleurs critiques parisiens.

§

Vers d'album, vers griffonnés, sans prétention, suivant l'instant et le propos, notations de choses vues et senties, rêveries imprécises et réflexions paradoxales, tel est le contenu d'un petit volume qui s'appelle *Hither and Thither*.

Mr. Charles Bonnier publie en une exquise édition de la Clarendon Press : *la Lignée des poètes français au XIX^e siècle*. C'est une sorte d'anthologie comprenant les noms de Lamartine, Alfred de Vigny, Marceline Desbordes-Valmore, Victor Hugo, Théophile Gautier, Banville, Sainte-Beuve, Baudelaire, Leconte de Lisle, Heredia, Mallarmé, Verlaine, Laforgue, Rimbaud, Gustave Kahn, Jean Moréas, Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Emile Verhaeren. Excellente lignée, en effet, mais dont sont exclus à tort tels ou tels qui lui appartiennent. Dans une étude sur la rime, qui suit les fragments cités, M. Bonnier dit de bonnes et justes choses, en un style parfois par trop imagé et riche.

Un autre volume de *Poèmes choisis*, pour les écoles, par M. R. L. A. du Pontet, donnera une piètre idée de la poésie française à la jeunesse anglaise. Le choix va de Bertrand de Born et Charles d'Orléans à Jean Richepin et E. Schuré, avec en traînard, un poème d'Henri de Régnier, qui, « bien qu'appartenant à l'école symboliste, peut exprimer ses idées en langage clair ». Il y a aussi un certain Ernest Prarond qui formule une « loi de la hache » où l'on lit, en langage clair :

> Bientôt l'abattis vint plein de deuils funéraires...
> ... Quand peuples et rois font leur abattis de têtes...

On n'a pas, en France, de ces énormes revues trimestrielles dont le sommaire contient de magistrales contributions, et des plus variées. Dans le dernier numéro de l'**Edinburgh Review**, où tout est à lire, nous mentionnerons rapidement une étude sur *Sir Walter Scott's Minstrelsy of the Scottish Border ;* un article sur la navigation aérienne, avec un historique des recherches faites à ce sujet, depuis que l'évêque Wilkins classifia de la façon suivante, les diverses méthodes humaines de parcourir les airs : 1° comme les esprits ou les anges ; 2° à l'aide de volatiles ; 3° par le moyen d'ailes fixées immédiatement au corps ; 4° dans un chariot volant ; une dissertation sur le surnaturel dans la fiction du XIX^e siècle, où l'on nous parle de M. Michelet (*sic*), de Balzac, de Georges

Sand, de Poe, de Hawthorne, de Th. Gautier, de M. Villiers de l'Isle-Adam (*sic*), puis l'Isle Adam (tout court), de Wells, de M. Beaudelaire (*sic*), de Stevenson, de Maupassant, etc. ; enfin, une longue et intéressante étude sur lord Acton.

Les lecteurs de *la Guerre des Mondes*, de Wells, s'intéresseront à *The evidence for Life on Mars*, par Arthur R. Hinks, dans la **Monthly Review**, de Mai ; dans le même numéro, un article accompagné d'illustrations, sur *The Wonders of the Sudan*, par John Ward ; deux poèmes : *April on Waggon Hill*, par Henry Newbolt, et *A Song against Speed* de de E. V. Lucas ; etc.

Dans la **Fortnightly Review**, de curieuses pages : *The Revenge for Fashoda*, signées *Vates* ; *The Art of Lord Lytton*, par Francis Gribble ; *Samuel Pepys*, par J. Cuthbert Hadden ; et une critique de la nouvelle pièce écrite par Sardou pour sir Henry Irving.

Aux sommaires du **Cornhill Magazine** : *Rejected Addresses*, par le Viscount Saint-Cyres, etc. ; de la **Review of Reviews** : un article sur Mr. George Wyndham. Dans le **World's Work**, une variété sans pareille d'articles attrayants ; d'excellentes contributions à lire aussi dans la *Nineteenth Century Review and after*, la *Saturday Review*, l'*Academy*, le *Century Magazine*, le *Macmillan's Magazine*, le *Temple Bar*, le *Pall Mall Magazine*, *etc.*

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

Nous sommes obligé de revenir à Maxime Gorky, bien que nous ayons déjà parlé de la première impression produite par sa nouvelle œuvre sur le public du Théâtre artistique de Moscou. Depuis, *les Bas-Fonds* ont paru en librairie et furent joués à Saint-Pétersbourg et en province. La polémique soulevée par l'œuvre devint générale et passionnée : journaux et revues, public et critiques, dont le doyen N. K. Mikhaïlovsky, poètes et romanciers, dont le grand Tolstoï, tous ont donné. Et jusqu'à ce jour, on ne voit dans la rubrique « Art et Littérature », dans les chroniques et feuilletons, que des dissertations sur *les Bas-Fonds*, sur le monde et la population des asiles de nuit, etc. On fait même des conférences, privées et publiques, sur les héros de cette œuvre, des conférences littéraires et scientifiques dont la dernière en date est celle d'hier 10 mai, faite par le savant J. Tarchanoff, sur *les Bas-Fonds*

de M. Gorky « au point de vue biologique ». Nous y reviendrons tout à l'heure. La langue de nos critiques et publicistes elle-même se ressent de la révolution provoquée par *les Bas-Fonds*, car vous ne pouvez plus lire une chronique ni un feuilleton sans y rencontrer les expressions : « les gens des *bas* » (des *dessous*) en opposition avec « ceux des *dessus* » etc.(1). Luc, Satine, sont sur toutes les lèvres et servent de matières à dissertation à tout propos et hors de propos. Et ce qui est curieux, c'est que dans toute cette littérature sur *les Bas-Fonds*, qui menace de submerger toutes les autres « actualités » — même celle de la politique troublée du pays, des événements, comme les massacres de Kichineff, de la Macédoine, etc. — nous trouvons plus de critique que d'admiration. On admirait tant que les représentations n'étaient données qu'à Moscou : leur succès fou en Allemagne semblait n'intéresser personne ; mais à peine la pièce fit-elle son apparition à Saint-Pétersbourg, où la troupe du Théâtre Artistique a joué pendant les vacances de Pâques, que la tempête éclata, et — phénomène qui n'a rien d'étonnant chez les Russes ! — la pièce, après son succès triomphal partout ailleurs, subit un échec à Saint-Pétersbourg.

L'opposition — qui remonte du reste à deux siècles — de Saint-Pétersbourg à Moscou (et vice versa) n'est pas la seule cause du phénomène. Une des plus importantes, et que nous avons le devoir de signaler ici, est une certaine réaction contre la manière et les sujets de Maxime Gorky. Cette situation peut se résumer en ces quelques mots : « Nous en avons assez de cette glorification des gueux, de cette littérature des *Bas-Fonds ;* Gorky s'y attarde et dépense son grand talent en répétant la même chose, les mêmes types ». — Ajoutez les appréciations plutôt négatives des critiques professionnels (v. l'enquête des *Novosti* sur *les Bas-Fonds*, à Saint-Pétersbourg), sur le manque d'intérêt dramatique de la pièce — appréciations que nous allons résumer par celle de Tolstoï, et nous aurons les documents de la cause de la partie adverse. Voici, en effet, ce que le comte Tolstoï aurait dit à notre confrère Béliaieff (*Nov. Vr.* du 7 mai) : « *Je disais à Gorky qu'au drame il faut une situation dramatique. Et cela manque à ses pièces. Mais lui, avec sa modestie habituelle, me répondait :* « *Cela ne me réussit pas.* » Et Tolstoï poursuit : « Je ne comprends pas, en général, le théâtre contemporain. Je ne comprends

(1) V. *Les Bas-Fonds*, éd. du *Mercure de France*.

pas les pièces de Tchekhoff qu'on plaçait très haut comme romancier (belletriste).

« Je vous demande un peu en quoi il eut besoin de nous montrer sur la scène comment s'ennuyent trois demoiselles (*les Trois Sœurs*)? Et qu'a-t-il présenté en dehors de l'ennui? » Je ne parlerai pas ici de Tchekhoff, écrivain de trop grande envergure pour ne pas mériter une *Lettre* à part, que nous aurons l'occasion de lui consacrer. Je cite les paroles de Tolstoï qui le concernent, parce que Tchekhoff vient d'avoir à Saint-Pétersbourg un succès énorme, précisément pendant la même tournée du Théâtre artistique, lequel est seul capable de bien jouer les deux auteurs que Tolstoï met dans le même sac. Le comte Tolstoï peut donc voir par le succès du « festival Tchekhoff », combien les appréciations humaines sont relatives... D'ailleurs, dans cette même interview qu'il vient d'accorder à M. Béliaieff, Tolstoï atténue singulièrement sa critique à l'égard de Gorky. Il raconte ses visites au fameux « Hitrov Rynok » de Moscou, et constate que *les Bas-Fonds* reproduisent avec une fidélité étonnante le milieu et la vie de cette moderne « Cour des Miracles »...Quant au « dramatisme » rappelons, pour mémoire, que *les Bas-Fonds* ne sont pas un « drame », mais bien des « Scènes ». Plus sérieuse est la critique que nous avions résumée plus haut, parce que plus inexacte. Gorky se répète, parce qu'il nous présente toujours et encore les *gueux*? Mais comment peut-on oublier que dans notre état de civilisation — et surtout en Russie — le monde des gueux et des *vagabonds* est le plus vaste? Ce n'est plus un ordre, une caste, une classe — c'est tous les ordres, toutes les classes violemment entremêlés et enfermés dans la même prison qui a nom la Misère humaine. Que de caractères, que de types, que de contrastes psychologiques et sociaux dans ce monde qui va du Baron à Vaska le *voleur*, *fils de voleur!* Gorky présente toujours le même monde et les mêmes types? En est-il ainsi? Nous ne le croyons pas? Ses personnages sont tous des *déchus :* soit. Mais, pour en venir là, chacun a dû passer par une vie à lui, subir un drame à part : le neurasthénique Konovaloff, le héros du drame psychologique, Orloff; l'ouvrier Klechtch, etc., etc., sont tous des déchus; mais dire que ce sont tous les mêmes types, c'est vraiment altérer outrageusement la vérité. Orloff (*les Epoux Orloff*) succombe devant nous, mais il est victime d'un drame psychologique; Klechtch roule devant nous par toutes les phases d'un drame social, et la chute finale arrive lorsqu'il est obligé

de vendre ses outils, — lui, l'ouvrier fier de son travail, — pour enterrer sa femme. Et quel moment dramatique poignant et tout nouveau, lorsqu'il crie : « seul... plus rien ! » Non, en vérité, nous n'avons pas encore vu un Klechtch dans les œuvres de Gorky. . Et le Baron? Tout le monde sait — même à Paris — que parmi les gueux l'on trouve même des princes et des comtes, mais écoutez un peu ce Baron, et dites-moi si ses réminiscences n'évoquent pas en vous tout un état de civilisation avec sa classe dirigeante et ces hôtels, ces restaurants de nuit, ces fils à papa, ruinés par les filles, ces mariages d'argent qui finissent par les divorces et scandales « de la haute ». Je n'ai pas besoin d'insister davantage, ni de revenir sur ce que j'ai dit (1) sur le personnage central des *Bas-Fonds*, Luc, apôtre du mensonge conscient et bienfaisant, nécessaire, d'après lui, aux faibles et aux malheureux pour supporter la *dure vérité* de la vie. Nous n'avons pas encore vu du Luc dans les œuvres de Gorky, ni ailleurs, bien que le grand Pouchkine ait déjà dit que :

> Le Mensonge qui nous rehausse
> Nous est plus cher qu'une foule de basses vérités.

Mentionnons encore Satine le philosophe de la pièce, celui qui joue le rôle du chœur des anciennes tragédies, mais à la fin de la pièce, c'est le type de l'intellectuel, devenu *gueux* (drame de famille, assassinat, prison). Qui pourra soutenir que les vagabonds intellectuels, Tetereff (des *Petits Bourgeois*) et Satine se ressemblent?

George Brandès, dans son étude sur le comte Tolstoï, dit : « Son imagination est immense et épique. Pour lui, il est vrai de dire que le roman est la moderne épopée... il a peint dans son ouvrage le plus considérable une époque, une armée, un peuple et une catastrophe d'une importance capitale : la campagne de Napoléon et sa défaite sur le sol russe. »...

L'historien futur pourra dire de Gorky aussi qu'avec son « imagination immense et épique » il a peint « une époque » de la vie russe et « une catastrophe d'une importance capitale » celle où sombre tout un état social. La comparaison s'impose à nous avec d'autant plus d'à propos qu'avec sa dernière œuvre Gorky revient à la lignée des écrivains russes : ses héros ne font que *raisonner* et *parler*, incapables d'*agir*, comme ceux de Tourguéneff, Tolstoï, etc. Il venait de nous

(1) V. le *Mercure de France* de février.

montrer dans *les Petits Bourgeois* des types nouveaux, comme Nil, qui agissent et veulent devenir « maîtres de la vie ». Nous espérions voir dans les nouvelles œuvres de Gorky ce que deviennent ces « futurs maîtres de la vie ». Mais avec *les Bas-Fonds* il nous retient encore dans le monde des « esclaves et des vaincus de la vie ». Il est vrai que ce petit retour en arrière n'est pas sans utilité, car il a donné à l'opinion publique l'occasion de faire plus d'un *examen de conscience* et à la société une plus ample connaissance avec les dessous de la vie russe contemporaine.

A côté de la critique et de la presse, les professeurs et les conférenciers, — ai-je dit plus haut, — sont descendus dans l'arène pour parler et expliquer *les Bas-Fonds*. Une des plus intéressantes fut celle du professeur Tarkhanoff. Recherchant les causes de la « déchéance » sociale des Satine et autres gueux, M. Tarkhanoff en trouve trois : la faim, le froid et, comme conséquence, l'alcoolisme. Ajoutez à cette terrible trinité l'hérédité et l'ignorance, et vous aurez tous les éléments du drame social, sur lequel M. Tarkhanoff ne s'arrête pas, mais qui est au fond de la conférence, comme il est la base de l'œuvre de Gorky. L'intérêt palpitant que porte à cette dernière le public russe vient de là ! Et, malgré tout, cet intérêt va grandissant.

On est encore en pleine polémique sur *les Bas-Fonds*, et déjà une nouvelle œuvre de Gorky, à peine achevée, attire l'attention du monde des lettres russes. M. Voznesensky, dans les *Novosti d'Odessa*, nous raconte, en effet, le sujet de la nouvelle pièce de Maxime Gorky.

C'est la même pièce — nous raconte M. Voznesensky, d'après les dires d'un ami de Gorky — qui sort du *Juif*, dont le bruit éclata, gronda et alla s'éteindre dans les imaginations. Le *juif*, comme pièce, n'a jamais existé et n'a été été qu'un dessein intime de l'auteur, qui avait l'intention de l'écrire ; mais la pièce n'aurait jamais été jouée. Gorky s'attaqua donc à un autre sujet ne gardant de son premier projet que ce qui « pouvait y rester légitimement ». Trois types font le sujet de la nouvelle pièce. Le plus intéressant est le type en qui s'éteint le véritable aristocrate. Dans la pièce c'est un petit prince bossu d'une intelligence fine et exquise : il produit l'impression de Méphistophélès. Et bien que ce ne soit pas lui la figure centrale de la pièce, c'est néanmoins lui qui donnera le « mot » de la prochaine « saison gorkienne ». En opposition avec lui, l'auteur des *Petits Bourgeois* nous pré-

sente un type de démocrate, un clerc d'avocat. Il va sans dire que ce personnage de la nouvelle pièce attirera beaucoup de sympathie : il peut, lui aussi, s'attendre à devenir un « héros de la saison » surtout à Moscou et en province. L'ami de Gorky pense que l'auteur a très bien réussi ces deux figures. Le troisième type est celui d'un *bourgeois* russe moderne, un avocat — le patron du clerc démocrate. Gorky eut, paraît-il, beaucoup de peine à le mettre debout, ce qui d'ailleurs ne peut guère étonner ceux qui connaissent la manière de l'écrivain, dont les personnages se caractérisent par leur haine du *bourgeois*.

L'actualité immédiate et brûlante nous a obligé de consacrer cette *Lettre* encore à Gorky et nous empêche de parler des jubilés littéraires très intéressants que la Russie fête cette année : de Nekrassoff (le poète), de Korolenko, de Pypine (le savant historien de la littérature), et, ces jours-ci, de Piotr Isaievitch Veinberg (savant, professeur, poète et remarquable traducteur des grands poètes allemands, anglais et français), président de l'« Union des Ecrivains » dissoute. Nous y reviendrons à l'occasion.

E. SÉMÉNOFF.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme. — Madame A. de Thèbes : *L'an 1903, conseils et prophéties ;* Juven, 1.50. — *L'Islamisme et son enseignement ésotérique, par un M. S. T.;* Publications théosophiques.

Histoire. — Georges Duviquet : *Héliogabale,* raconté par les historiens grecs et latins ; dix-huit gravures d'après les monuments originaux ; préface de Remy de Gourmont ; « Mercure de France », 3.50. — Comte d'Haussonville : *La Duchesse de Bourgogne et l'alliance savoyarde sous Louis XIV,* III ; Calmann-Lévy, 7.50. — Comte d'Haussonville et G. Hanotaux : *Souvenirs sur Madame de Maintenon. Les Cahiers de Mademoiselle d'Aumale ;* Calmann-Lévy, 7.50. — Paul Matter : *La Prusse et la Révolution de 1848 ;* Alcan, 3.50. — Pierre de Ségur : *Gens d'autrefois ;* Calmann Lévy, 3.50. — Comte de Reiset : *Mes Souvenirs. III. L'Unité de l'Italie et l'Unité de l'Allemagne ;* Plon, 7.50. — Albert Soubies : *Les Directeurs de l'Académie de France à la Villa Médicis ;* eau-forte de Lalauze ; Flammarion, 3.50. — Joseph Turquan : *Le Roi Jérôme ;* Tallandier, 3.50.

Linguistique. — F. Gohin : *Les Transformations de la langue française pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle,* 1740-1780 ; Belin, 3.50.

Littérature. — Marcel Batilliat : *Paul Adam,* portrait de Jacques Blanche, illustr. hors texte. Bibliographie ; Bibliothèque Intern. d'Edit., 1 fr. — J. Barbey d'Aurevilly : *Lettres de J. Barbey d'Aurevilly a Leon Bloy ;* avec un portrait et une lettre autographe de

J. Barbey d'Aurevilly ; « Mercure de France », 3.5o. — René Doumic : *Hommes et Idées du XIX^e siècle ;* Perrin, 3.5o. — Remy de Gourmont : *Epilogues*, Réflexions sur la vie, 1895-1898 ; « Mercure de France ». 3 5o. — Clément Huart : *Litterature Arabe ;* Colin, 5 fr — Jean Moréas : *Feuillets ;* « La Plume », 3.5o. — Marcel Renault : *Epicure ;* Delaplane, 3.5o. — Francisque Sarcey : *Journal de Jeunesse* (1839-1857), recueilli et annoté par Adolphe Brisson, préf. par O. Gréart ; Bibliot. des Annales, 3.5o. — Marc Stéphane : *Aphorismes et Boutades d'un Désillusionné ;* 1 fr. — Théodore Suran : *Les esprits directeurs de la pensée française, du moyen-âge à la Révolution ;* Schleicher, 3 fr. — Renée Vivien : *Du Vert au Violet ;* Lemerre, 3 5o.

Philosophie — *L'année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon ; Alcan, 5 fr.

Poésie. — Emile Bergerat : *La Lyre brisée*, vers et poèmes ; Ollendorff, 3.5o. — Emile Blémont : *Gavarni*, prologue ; Lemerre, 1.5o. — Marcel Clavié : *La passante d'un soir de neige ;* « L'œuvre d'art international », 2 fr. — Massillon Coicou : *Impressions ;* Dujarric, 3 fr. — Massillon Coicou : *Passions ;* Dujarric, 3 fr. — Emmanuel des Hayes : *Mes Rêves ;* Amat — Alex. Goichon : *L'Amour et la Mort ;* « Maison des Poètes », 3.5o.— Marc Lafargue : *L'Age d'Or ;* « Mercure de France », 3.5o. — Charles Reculoux : *Jamais*, préface de Sully Prudhomme ; Lemerre, 3.5o. — Jehan Rictus : *Les Soliloques du Pauvre*, Ed. revue, corrigée et augmentée. Dessins de Steinlen ; Sevin et Rey. 3.5o. — Archag Tchobanian : *Chants populaires arméniens ;* traduction française avec une introduction. Préface par Paul Adam ; Ollendorf, 3.5o. — Valmy-Baysse : *Le Temple ;* « Nouvelle Revue moderne », 3 fr. — R. H. de Vandelbourg : *La Chaine des Heures ;* « Mercure de France », 3.5o.

Publications d'art. — Renée Pingrenon : *Les livres ornés et illustrés en couleur depuis le XV^e siècle en France et en Angleterre*, avec une bibliographie ; Daragon, 5 fr. — Denis Roche : *Un artiste russe très expressif : P. M. Chmèlkov ;* Em. Paul, 3.5o.

Roman. — Paul Adam : *La Ruse* (1827-1828) ; Ollendorff, 3.5o.— Claire Albane : *L'expérience d'aimer ;* Plon, 3.5o. — A. Billot : *Le Roman d'un petit bourgeois :* Plon, 3.5o. — Emile Blemont : *A quoi tient l'amour. Contes de France et d'Amérique ;* Lemerre, 3.5o.— Louis Boulé : *Dos d'âne* (*Extr. du Journal de Jean Fleuri*). Scènes de la vie militaire au Tonkin ; Lemerre, 3.5o. — Félix Chapiseau : *Le Roman d'une enfant trouvée ;* Dujarric, 3.5o. — Armand Charpentier : *L'Amoureuse Rédemption ;* Ollendorff, 3.5o. — Pierre Clésio : *Femme de Général ;* Plon, 3.5o. — F. Marion Crawford : *Brigands Siciliens*, trad. de Charles Bernard Derosne ; Dujarric, 3.5o. — Alphonse Daudet : *La Belle Nivernaise ;* Flammarion, 3.5o. — Edouard Ducoté : *En ce monde ou dans l'autre ;* Dujarric, 3.5o. — Paul Dumas : *Zézia ;* Ollendorff, 3.5o. — René Emery : *Sarah la Peau ;* Méricant, 3.5o. — Joel d'Eze : *Le Trophée de César ;* Fischbacher, 3.5o. — Madame Octave Feuillet : *Petite Régine ;* Calmann-Lévy, 3.5o. — Max et Alex. Fischer : *Pour s'amuser en ménage ;* Flammarion, 3.5o. — Mary Florian : *Eternel Sourire ;* Calmann-Levy, 3.5o.—Anatole France : *Histoire Comique ;* Calmann-Lévy, 3 5o.—Raoul Gineste : *Le Nègre de Paris ;* Dujarric, 3.5o. — Albert Juhellé : *La Prêtresse de Korydwen ;* Plange, 3.5o. — Georges Lecomte : *Le Veau d'or ;* Fasquelle, 3.5o. — Blanche Le-

grand : *L'Eau Dormante ;* Hachette, 3.5o. — Paul et Victor Margueritte : *Zette (histoire d'une petite fille) ;* Plon, 3.5o. — Jules Mary : *La Bande des Trois ;* Flammarion, 3.5o — Jules Mary : *Les Briseurs de chaines ;* Flammarion, 3.5o. — Prosper Montlovier : *Lorsqu'elles écrivent ;* Soc. Parisienne d'Edition, 3.5o. — Maurice Morel : *Sappho de Lesbos ;* Perrin, 3.5o. — Alexis Noe : *Contes de faits à lire au nid ;* Sevin. — Elise Orzesko : *Idylles brisées ;* Traduction du polonais avec l'autorisation de l'auteur par V. de Zabiello ; Dujarric, 3.5o. — Liane de Pougy : *Ecce Homo,* Soc. Paris. d'Edit , 3.5o. — Georges Riat : *L'Ame du Pays,* mœurs comtoises ; Juven, 3.5o. — J.-H. Rosny : *Le Crime du Docteur ;* Fasquelle, 3.5o. — Han Ryner : *La Fille manquée ;* Genonceaux, 3.5o. — Olivier Seylor : *Le Tout-Pourri ;* En vente chez tous les libraires, 3 5o.— Jane de la Vaudère : *Les Androgynes ;* Méricant, 3.5o. — Pierre Veber et Willy : *Une Passade ;* Flammarion, 3.5o.—Eugène Vernon : *Gisèle Chevreuse ;* « Mercure de France », 3.5o — Pierre Villetard : *Monsieur et Madame Bille ;* « La Plume », 3.5o. — Xanrof : *Une et un font trois ;* Flammarion, 3.5o.

Sciences. — L. Decombe : *La Compressibilité des gaz réels ;* Naud, 3.5o.

Sociologie. Economie. — Léon Bazalgette : *Le Problème de l'avenir latin ;* Fischbacher, 3.5o. — Louis Deschamps : *Principes de morale sociale ;* Paris, Alcan, 3.5o. — H.-L. Follin : *L'Economie de la vie sociale ;* Guillaumin, 2.5o. — André Hesse : *Code pratique du Théâtre,* préf. de Jules Claretie ; Stock, 3.5o. — Alfred Naquet : *La Loi du Divorce ;* Fasquelle, 3.5o. — J. Novicow : *L'Expansion de la Nationalité française ;* Colin, 3.5o. — N. Simon : *Voyages humoristiques à travers les religions et les dogmes ;* Guyot, 2 vol., 0 4o.— Comte Léon Tolstoï : *Au Clergé. La destruction de l'Enfer et sa restauration.* Trad. du russe par J. W. Bienstock et P. Birukov ; Stock, 1 fr.

Théatre. — Gabriele d'Annunzio : *Les Victoires mutilées,* trois tragédies, trad. par G. Hérelle ; Calmann-Lévy, 3.5o. — Aug. Cuche : *Son Frangin,* pièce en 1 acte ; Soc. Paris. d'Ed., 1 fr. — Maurice Donnay : *L'autre danger,* comédie en 4 actes ; Fasquelle, 3.5o. — Octave Mirbeau : *Les Affaires sont les Affaires ;* Fasquelle, 3.5o. — Papyrus et Martine : *Punch et Judy,* etc. ; Biblioth. de la « Pensée », 3.5o.

Voyages. Ethnographie. — Charles Berchon : *En Danemark ;* Hachette, 3.5o. — Jules Bois : *Visions de l'Inde ;* Ollendorff, 3 5o. — Mme Emilie Carlier : *Au milieu des massacres ;* Juven, 1.5o. — Paul Labbé : *Un bagne russe ;* Hachette, 3.5o. — Comte Henry de la Vaulx : *Seize mille kilomètres en ballon ;* Hachette, 3.5o. — M. de Mathuisieulx : *A travers la Tripolitaine ;* Hachette, 3.5o. — Jean Moréas : *Le Voyage de Grèce ;* « La Plume », 3.5o. — Elie Reclus : *Les Primitifs (Etudes d'Ethnologie comparée) ;* Schleicher, 4 fr.

Divers. — Georges Clemenceau : *La Honte ;* Stock, 3.5o.

MERCVRE.

ÉCHOS

Inauguration d'un monument à la mémoire de Sainte-Beuve. —

« Les célébrités d'aujourd'hui. » — Erratum. — Publications du *Mercure de France*. — A Loyson-Bridet.

Inauguration d'un monument à la mémoire de Sainte-Beuve. — Dimanche 10 mai dernier, au cimetière Montparnasse, a eu lieu l'inauguration d'un monument à Sainte-Beuve, élevé sur la tombe même du grand critique, pour la célébration de son centenaire. Une mince colonne, au haut de laquelle est posé le buste, « un Sainte-Beuve baudelairien, tourmenté, raviné, satirique, d'une calvitie bossuée et d'un sourire infernal », comme a écrit quelqu'un ; du buste, une draperie légère descend, qui s'enroule à la colonne et vient couvrir à demi une large pierre tombale où se lit le nom de l'écrivain. Monument expressif et simple et qui nous change plus qu'heureusement des pâtisseries de M. Puech. L'auteur en est M. José de Charmoy, dont on a déjà un admirable Baudelaire et qui nous donnera sous peu un Vigny parfait.

Il pleuvait remarquablement. M. Jules Troubat, le dernier secrétaire de Sainte-Beuve et son exécuteur testamentaire, et Mme José de Charmoy, jolie, comme toujours, d'une façon si difficile à dire, accueillaient les invités. Quatre discours étaient annoncés, par MM. Anatole France, Gaston Deschamps, Jules Troubat et Jules Levasseur. M. France absent de Paris, on n'en eut que trois. M. Troubat parla d'abord, rapide et modeste. Puis ce fut M. Deschamps. Quand on songe qu'il y a des gens qui sont muets ! Heureux sous un parapluie qu'on lui tenait, M. Deschamps parla, surtout longtemps, à peu près deux ou trois heures ; plus il allait moins on savait. A cause des parapluies ouverts, on ne le voyait pas, mais on l'entendait un peu. Il cita Renan, Sainte-Beuve lui-même, invoqua la science, des tas de choses, et, dans une métaphore longue d'au moins cinquante lignes, compara l'auteur des *Lundis* « à un navigateur hardi... sans cesse avide de recherches... de nouvelles découvertes... ne craignant pas le mauvais temps... » — justement il pleuvait plus fort. On eût dit un ministre un jour de distribution de prix, félicitant les bons élèves, menaçant les mauvais, cueillant des noms au palmarès. Enfin la pluie cessa un peu. M. Deschamps pensa qu'il pouvait quitter son abri, et il termina son discours par une évocation bien sentie de l'Acropole, dont les fleurs... où le soleil... Ah ! la rhétorique, la rhétorique, et quand nous laissera-t-on enfin la paix avec l'antiquité, cette ressource des gens sans sensibilité !

M. Troubat reprit alors la parole, pour lire le discours de

M. Levallois, empêché à la dernière minute. Ce qu'il lut était charmant, intime, mélancolique, aussi simple et sincère que ce qui venait de finir avait été déclamatoire et amphigourique. Rien qu'à l'entendre, on sentait l'excellent homme heureux au fond de lui-même de tous les souvenirs qu'il rappelait, souvenirs de sa jeunesse, de sa vie active, et d'une figure peut-être unique à jamais dans les lettres françaises. Quand il eut achevé, on passa aux poèmes. La pluie avait cessé tout à fait, M. Deschamps rêvait contre un tombeau, on commençait à se reconnaître. Mme Moreno lut des vers de circonstance et même pas mal du tout de M. Jean Aicard. On ne peut rien dire de Mme Moreno. Une telle artiste est au-dessus de tout éloge. Quand elle dit des vers, c'est l'accent même du poème qu'on entend. Après elle, et pour finir, Mlle Ventura et Mme du Bos lurent des vers de Sainte-Beuve, bien inutilement. La première avait l'air de jouer Hermione, et la seconde doit certainement réciter des monologues pas chers, le dimanche, en famille.

Il y avait naturellement beaucoup de gens, des très connus, des inconnus, des méconnus, et d'autres pires. Il y avait même un sociétaire de la Comédie-Française, et non des moins grands, ce qui lui permettait de tout voir. Il y avait aussi un photographe, deux ou trois jolies femmes... Tout à la fin, quand on commençait à s'en aller, M. P.-A. Chéramy s'approcha du monument et y déposa presque en cachette un bouquet de violettes. Geste éloquent plus qu'aucun discours. Combien l'ont vu ? M. Jean de Mitty était déjà parti. Ce souvenir d'un stendhalien à Sainte-Beuve lui eût peut-être fait plaisir.

§

« **Les Célébrités d'aujourd'hui** ». — Sous ce titre (et sous la direction de MM. Sansot-Orland, Roger-le-Brun et Ad. van Bever), la Bibliothèque internationale d'édition (9, rue des Beaux-Arts) entreprend la publication d'une collection artistique de biographies, avec portraits hors texte, autographes, caricatures, bibliographie, etc. La première série comprendra les douze biographies suivantes, à paraître dans le courant de 1903 :

Paul Adam, par Marcel Batilliat. — Maurice Barrès, par Ernest-Charles. — Maurice Donnay, par Roger le Brun. — Anatole France, par Laurent Tailhade. — Judith Gautier, par Remy de Gourmont. — Remy de Gourmont, par Pierre de Querlon. — Jules Lemaitre, par E. Sansot-Orland. —

Camille Lemonnier, par Léon Bazalgette. — Maurice Mæterlinck, par Ad. van Bever. — Octave Mirbeau, par Edmond Pilon. — Frédéric Nietzsche, par Henri Albert. — Henri de Régnier, par Paul Léautaud.

Vient de paraître : *Paul Adam*, par Marcel Batilliat, avec portrait de Jacques Blanche, reproduction de dessins de Camara, Cappiello, La Jeunesse, Vallotton, Hawkins. — Prix de chaque biographie 1, fr ; souscription à la série de douze : 10 fr.

§

Erratum

Paris, 5 mai.

Mon cher ami,

En coupant un exemplaire de *Watteau*, j'aperçois une effroyable coquille.

Page 411, ligne 17, le prote fait verser le chocolat du Régent dans une tasse de *Sèvres !...*, oui, déjà, en 1719.

C'est épouvantable. Comment a-t-on pu faire *Sèvres* avec *Saint-Cloud* qu'il y a dans le manuscrit ?... Comment naissent les coquilles ?... Comment cela m'a-t-il échappé dans l'énervement de la correction des dernières feuilles ?...

Il ne me reste, hélas ! qu'à vous prier de vouloir bien être assez bon pour mentionner l'erratum dans le prochain *Mercure*, et à me dire votre bien désolé.

VIRGILE JOSZ.

§

Publications du « Mercure de France » :

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898), par Remy de Gourmont, 3. 50.

Gisèle Chevreuse, roman, par Eugène Vernon, 3. 50.

Lettres de J. Barbey d'Aurevilly a Léon Bloy, avec un portrait et une lettre autographe de J. Barbey d'Aurevilly, 3. 50.

Héliogabale, *raconté par les historiens grecs et latins*, par Georges Duviquet. Dix-huit gravures d'après les monuments originaux. Préface de Remy de Gourmont, 3. 50.

L'Age d'Or, poèmes, par Marc Lafargue, 3. 50.

La Chaîne des Heures, poèmes, par R.-H. de Vandelbourg, 3. 50.

§

A Loyson-Bridet nous signalons les trois paragraphes suivants de la lettre-circulaire qu'un grand journal du matin adresse à ceux de ses souscripteurs qui montrent peu de diligence à se réabonner :

« Dans les renouvellements des abonnements de [le mois], l'Administration d [le titre du journal] me signale votre nom qui ne se trouve plus à mon grand regret sur nos registres.

» J'ai trop le souci de l'intérêt de nos lecteurs pour ne pas vous demander la permission de me dire si l [le titre du journal] n'a pas réussi à vous plaire et quels sont les perfectionnements que vous désireriez lui voir appliquer.

» Je m'efforcerai de vous donner toute satisfaction. »

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XLVI*)

—

N° 160. — AVRIL 1903

H.-G. Wells (Henry-D. Davray *trad.*)	*L'Amour et M. Lewisham*, roman (I-VII)	5
Sybil O'Santry	*Poèmes et Sonnets*	65
Georges Palante	*Le Bovarysme : une moderne philosophie de l'illusion*	69
R. de Bury	*Les grands succès de théâtre au XVII^e siècle*	87
Sébastien-Charles Leconte	*La Tentation de l'Homme*, poèmes	110
Léon Leclère	*Les Industries d'Art et les Bibliothèques d'Art industriel à Paris*	114
Archag Tchobanian	*Chants populaires arméniens*	123
Alain Morsang et Jean Beslière	*La Mouette*, roman (XXV-XXVIII, fin)	140

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epilogues*	169
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	175
Rachilde	*Les Romans*	180
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	189
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	198
Charles-Henry-Hirsch	*Les Revues*	205
R. de Bury	*Les Journaux*	213
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	220
Jean Marnold	*Musique*	229
Charles Morice	*Art moderne*	237
Virgile Josz	*Art ancien*	245
Yvanhoé Rambosson	*Publications d'Art*	249
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	258
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	264
Ephrem Vincent	*Lettres espagnoles*	270
E. Séménoff	*Lettres russes*	275
Mercvre	*Publications récentes*	281
—	*Echos*	283

N° 161. — MAI 1903

Loyson Bridet	*Origines du Journal. L'Ile des Diurnales*	289
Paul Claudel	*Développement de l'Eglise*	309
Marius-Ary Leblond	*Francis Jammes*	324
Marie Dauguet	*Les Cantiques à la Lune*, poème.	347
Remy de Gourmont	*Héliogabale*	351
Yvonne Vernon	*Spleens*, contes	362
Jules de Gaultier	*La Métaphore universelle*	378
Charles Morice	*Le XIX^e Salon des Indépendants*	389
H.-G. Wells (Henry-D. Davray *trad.*)	*L'Amour et M. Lewisham*, roman (VIII-XVII)	406

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epiloques*	472
Rachilde	*Les Romans*	478
Henri Mazel	*Science sociale*	485
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	491
Carl Siger	*Questions coloniales*	499
J. Drexelius	*Romania*	506
Jacques Brieu	*Esotérisme et Spiritisme*	513
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	518
R. de Bury	*Les Journaux*	527
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	533
Jean Marnold	*Musique*	537
Charles Morice	*Art moderne*	544
Virgile Josz	*Art ancien*	549
Yvanhoé Rambosson	*Publications d'Art*	555
Alfred de Bengoechea	*Variétés : José Asuncion Silva.*	563
Mercvre	*Publications récentes*	573
—	*Echos*	575

N° 162. — JUIN 1903

Edmond Barthélemy	*Littérature et Démocratie : les Moyens*	577
Saint-Pol-Roux	*Pages anciennes*	599
Charles-Henry Hirsch	*Le Capitaine Bapaume*, nouvelle	603
Marie et Jacques Nervat	*Poèmes*	636
Pierre Lasserre	*Pascal et les Jésuites*	641
Louis Lestelle	*Les Chemins de l'Automne*, poème	662
Charles Morice	*Les Salons de la Société Nationale et des Artistes Français.*	666
H.-G. Wells Henry-D. Davray *trad.*)	*L'amour et M. Lewisham*, roman (XVIII-XXIIII)	693

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epilogues*	753
Rachilde	*Les Romans*	758
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	767
R. de Bury	*Notices bibliographiques*	774
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	779
R. de Bury	*Les Journaux*	787
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	794
Jean Marnold	*Musique*	802
Charles Morice	*Art moderne*	812
Virgile Josz	*Art ancien*	817
Yvanhoé Rambosson	*Publications d'Art*	821
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	829
Henri Albert	*Lettres allemandes*	836
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	840
E. Sémenoff	*Lettres russes*	847
Mercvre	*Publications récentes*	852
—	*Echos*	854
	Tables du tome XLVI	859

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(TOME XLVI)

—

HENRI ALBERT

Revue du Mois : Lettres allemandes..... 836

EDMOND BARTHÈLEMY

Revue du Mois : Histoire..... 189
Littérature et Démocratie : Les Moyens..... 577

ALFRED DE BENGOECHA

Revue du Mois : Variétés : José Asuncion Silva..... 563

JACQUES BRIEU

Revue du Mois : Esotérisme et Spiritisme..... 513

R. DE BURY

Les grands succès de Théâtre au XVIIe siècle..... 87
Revue du Mois : Les Journaux..... 213-527-787
— Notices bibliographiques..... 774

PAUL CLAUDEL

Développement de l'Eglise..... 309

MARIE DAUGUET

Les Cantiques à la Lune..... 347

HENRY-D. DAVRAY

Revue du Mois : Lettres anglaises..... 264-840

J. DREXELIUS

Revue du Mois : Romania..... 506

GEORGES EEKHOUD

Revue du Mois : Chronique de Bruxelles..... 258-829

JULES DE GAULTIER

La Métaphore universelle..... 378

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

REMY DE GOURMONT

Revue du Mois : Epilogues..... 169-472-753
Héliogabale..... 351

A.-FERDINAND HEROLD

Revue du Mois : Les Théâtres..... 220-533-794

CHARLES-HENRY HIRSCH

Revue du Mois : Les Revues..... 205-518-779
Le Capitaine Bapaume..... 603

VIRGILE JOSZ

Revue du Mois : Art ancien..... 245-549-817

PIERRE LASSERRE

Pascal et les Jésuites..... 641

MARIUS-ARY LEBLOND

Francis Jammes..... 324

LÉON LECLÈRE

Les Industries d'Art et les Bibliothèques d'Art industriel à Paris..... 114

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

La Tentation de l'Homme..... 110

LOUIS LESTELLE

Les Chemins de l'Automne..... 662

LOYSON-BRIDET

Origines du Journal. L'Ile des Diurnales..... 289

JEAN MARNOLD

Revue du Mois : Musique..... 229-537-802

HENRI MAZEL

Revue du Mois : Science sociale..... 485

CHARLES MERKI

Revue du Mois : Archéologie, Voyages..... 198-491-767

CHARLES MORICE

Revue du Mois : Art moderne..... 237-544-812
Le XIX^e^ Salon des Indépendants..... 389
Les Salons de la Société Nationale et des Artistes Français..... 666

ALAIN MORSANG et JEAN BESLIÈRE

La Mouette, roman (XXV-XXVIII, fin)..... 140

MARIE et JACQUES NERVAT

Poèmes..... 636

SYBIL O'SANTRY

Poèmes et Sonnets..... 65

GEORGES PALANTE

Le Bovarysme : Une moderne philosophie de l'illusion. 69

PIERRE QUILLARD

Revue du Mois : Les Poèmes..... 175

RACHILDE

Revue du Mois : Les Romans..... 180-478-758

YVANHOÉ RAMBOSSON

Revue du Mois : Publications d'art..... 245-555-821

SAINT-POL-ROUX

Pages anciennes..... 599

E. SÉMÉNOFF

Revue du Mois : Lettres russes..... 275-847

CARL SIGER

Revue du Mois : Questions coloniales..... 499

ARCHAG TCHOBANIAN

Chants populaires arméniens..... 123

YVONNE VERNON

Spleens, contes..... 362

EPHREM VINCENT

Revue du Mois : Lettres espagnoles..... 270

H.-G. WELLS

(**Henry-D. Davray** *trad.*)

L'Amour et M. Lewisham, roman (I-XXIII)... 5-406-693

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7